PQ
2318
.C47
1880
SMRS

ŒUVRE

DE

PAUL DE KOCK

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PERIOD. — P. MOUILLOT. — (I) 37175.

ŒUVRE DE PAUL DE KOCK

CERISETTE

FRIQUETTE

MON VOISIN RAYMOND

PARIS
JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

CERISETTE

Le garçon, qui passait avec une botte de foin sous son bras. (P. 4.)

I

L'AUBERGE DU CERF SANS CORNES

C'était vers le milieu de l'année mil huit cent quarante-deux, par une journée brûlante du mois de juillet, que, sur les huit heures du soir, un voyageur entrait dans une auberge située sur la route de Paris à Nemours, et à deux lieues environ de cette dernière ville.

Cette auberge, qui portait pour enseigne : *Au Cerf sans cornes*, enseigne que les savants de l'endroit se plaisaient à vouloir expliquer sans jamais y parvenir, et qui faisait beaucoup rire toutes les commères des environs, quand elles parlaient de l'aubergiste, qui était marié, et qu'elles trouvaient sans doute bien audacieux dans son enseigne ; cette auberge servait de poste, le chemin de fer ne fonctionnant pas encore sur cette route ; elle servait de ferme, elle servait de cabaret ; je serais embarrassé pour vous dire à quoi elle ne servait pas.

Le voyageur qui venait d'y entrer ne s'annonçait pas d'une façon brillante ; il était facile de voir qu'il faisait sa route pédestrement. C'était un homme de quarante-huit ans, d'une taille moyenne, assez maigre de corps et fort jaune de peau ; son visage était même arrivé à un état bistre qui faisait douter si celui qui le portait était né en Europe.

Les traits de ce visage n'étaient point réguliers, mais, en revanche, ils étaient fortement dessinés ; un front large, déjà pas mal dégarni et chargé de rides, un nez fort et légèrement carré à l'extrémité, de petits yeux gris surmontés de larges sourcils, des pommettes saillantes, une grande bouche qui souriait rarement, enfin, des cheveux bruns grisonnants et d'épaisses moutaches encore assez noires, voilà le physique de ce voyageur qui pouvait passer pour laid et qui paraissait plus âgé qu'il ne l'était réellement.

Cependant, lorsque après avoir regardé cet homme on prenait le temps de le considérer à loisir, on trouvait dans ses yeux une expression qui vous était sympathique, si vous aviez quelque sensibilité au fond du cœur ; il y avait dans ces yeux-là de la brusquerie et de la bonté, et, quand il parlait, les coins de sa bouche avaient une ironie légère qui n'était pas déplaisante et semblait promettre quelque chose de mieux que ce que l'on entend sortir à chaque instant de toutes ces bouches qui s'ouvrent pour ne rien dire et qui pourtant en disent encore trop.

Ce voyageur était vêtu d'une grande et longue redingote bleue, croisée et boutonnée jusqu'en haut. Un pantalon bleu à passe-poil rouge, et qui devait avoir été d'uniforme, retombait sur des guêtres blanches.

Un col noir, une casquette recouverte d'une toile cirée, comme celles que portent les marins ; enfin, sur le dos, un sac de soldat, et à la main un gros bâton, voilà quel était le costume du voyageur ; tout cela annonçait un militaire regagnant ses foyers, et le costume ne mentait point.

Ce personnage est entré dans une cour qui précède les bâtiments, où sont entassés des instruments de labourage et des ustensiles de cuisine ; où le fumier, placé négligemment dans un coin, sert de refuge aux animaux

de basse-cour et de commun pour les valets ; où les vieilles marmites gisent confondues avec les pioches et les fourches, les peaux de lapins avec les lapins vivants ; en sorte qu'on ne sait trop si l'on est dans une écurie ou dans une cuisine, et s'il est convenable d'entrer là avant ou après dîner.

A la vérité, on pouvait éviter cette entrée de si fâcheuse apparence. Une grande salle de la maison avait une porte qui ouvrait directement sur la route, mais cette porte était presque constamment fermée, soit que le maître du *Cerf sans cornes* craignît qu'une double entrée ne lui permît pas de bien faire la police de son auberge, soit qu'il pensât allécher les voyageurs en leur faisant traverser sa cour peuplée d'animaux morts et vivants, le fait est que cette entrée était toujours ouverte et la porte de la grande salle souvent fermée : les personnes qui voulaient manger, loger, s'arrêter ou se reposer au *Cerf sans cornes*, entraient presque toutes par la cour garnie de fumier.

Il y avait beaucoup de mouvement dans l'auberge au moment où le voyageur y entrait : M. Chatouillé, l'aubergiste, en veste blanche, pantalon de nankin passé, le tablier retroussé sur la cuisse gauche, le bonnet de coton posé assez galamment sur l'oreille, allait, venait, criait, donnait des ordres, faisait peur aux chats et aux chiens, et s'essuyait le front à chaque minute avec le revers de sa manche, en s'écriant :

— Crédié ! en avons-nous de ce monde, aujourd'hui !... C'en est étourdissant !... Et ma femme qui n'a pas voulu que j'aille à la pêche ce matin !... Nous manquerons de poisson... et tout le monde me demande de la matelote... Tant pis ! j'essayerai de leur en faire rien qu'avec des petits oignons, du lard, des champignons et des croûtes de pain... Ça se fait. On leur dira que le poisson est tellement cuit qu'il a fondu.

M^me^ Chatouillé, grosse maman de quarante ans, qui avait été fort bien et semblait encore assez provocante entre chien et loup, unissait ses cris à ceux de son époux, et trouvait même le moyen d'étouffer la voix de celui-ci ; mais, atteinte depuis quelques mois par une attaque de goutte, elle ne pouvait quitter son fauteuil.

Elle s'en dédommageait en criant plus fort et en agitant à chaque instant sa sonnette, surtout lorsque son époux, M. Chatouillé, restait un peu longtemps loin d'elle.

Un garçon d'écurie, faisant l'office de marmiton, une vieille servante et une jeune fille, composant tout le personnel de la maison, tâchaient d'exécuter les ordres de leurs maîtres et de servir les nombreux voyageurs rassemblés dans l'auberge.

Et comme chacun était fort occupé, on ne fit pas attention au nouveau personnage qui venait de se présenter.

Il est vrai que ce voyageur n'arrivait pas en voiture, que rien en lui n'annonçait quelqu'un qui ferait de la dépense, et dans cette modeste auberge, comme dans un riche hôtel de Paris, disons mieux, comme partout enfin, on s'inclinait devant la richesse, devant les écus, et l'on n'avait pas le temps de voir les pauvres diables, ou, du moins, on ne faisait pas semblant de les avoir vus.

L'ancien militaire s'est arrêté au milieu de la cour; il a jeté un coup d'œil autour de lui, puis il a secoué la tête en murmurant :

— Nom d'une pipe! si on se figure que c'est propre ici!... J'en ai pas mal vu de cassines... et les Bédouins ont des maisons qui ressemblent assez à des chenils, mais c'est en Afrique .. En France, je ne croyais pas qu'on voulait prendre les modes de l'Algérie!... Voyons!... du monde!... Ils passent tous devant moi en courant, il y a donc une noce dans cette auberge?. Hola! hé! la maison!...

M. Chatouillé.

Le garçon, qui passait avec une botte de foin sous un bras et un pain de deux livres sous l'autre, s'arrête cependant devant le voyageur et s'amuse à passer son pain du côté de son foin, en disant :

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur? Vous cherchez quelqu'un?...

— Je cherche un gîte pour cette nuit, l'ami; je pense que je trouverai cela ici?...

Au lieu de répondre, le garçon, qui semble très embarrassé de son foin et de son pain, les passe sous son autre bras et se met à crier :

— Ohé! bourgeois!... c'est encore du monde... un voyageur!...

Quand vous en aurez fini avec vos champignons, vos oignons et votre matelote... (P. 7.)

Venez donc!... Je ne me souviens pas si c'est le pain ou le foin qui est pour le petit salon...

M. Chatouillé est accouru; il toise des yeux le voyageur, il remarque la poussière qui couvre les habits et les souliers de ce nouveau venu; le résultat de cette inspection est de prendre un air impertinent, en disant :

— Eh bien! qu'y a-t-il? Pourquoi me dérange-t-on?... Ah! c'est pour

monsieur? Que demande monsieur? On ne me laissera pas le temps de faire cette matelote...

— Est-ce que les aubergistes ne sont pas faits pour se déranger quand il leur arrive des voyageurs? dit l'ancien militaire, en fixant à son tour sur le maître de la maison des yeux qui ne sont pas tendres.

— Pardonnez-moi, monsieur; vous voyez bien aussi que je me dérange, puisque me voilà!...

— Oui, mais vous arrivez comme un chien qu'on fouette...

— Monsieur, si vous aviez une matelote à faire... et que vous fussiez dans ma position... Mais, enfin, que me voulez-vous?

— Une chambre... mais une petite chambre bien modeste... un coin dans une grange, dans un grenier, ça m'est égal, je ne suis pas difficile, je dors très bien sur la paille, moi; ensuite, deux sous de pain, deux sous de fromage, et je vous laisserai tranquille; vous n'aurez plus besoin de vous occuper de moi jusqu'à demain matin.

— Oser se présenter dans une auberge comme la mienne! murmure M. Chatouillé, se tournant vers son garçon qui continue à changer de bras son pain et son foin; et cela pour y faire une dépense de quatre sous!... C'est vraiment se moquer du monde!... N'es-tu pas de mon avis, François?

— Monsieur, est-ce le pain ou le foin qu'on attend?... Dois-je courir dans le petit salon ou à l'écurie?...

— Comment, animal, est-ce que tu veux faire attendre ces personnages distingués qui m'ont commandé un souper soigné?... Le foin est pour leur cheval... l'écurie attendra... cela va de source... Quelle buse que ce garçon!...

— Eh bien! aubergiste, par où faut-il avancer?... Quel est mon chef de file?... Voyons, sacrebleu! vous n'allez pas me laisser moisir dans votre cour, où ça ne sent pas la rose?

— Je suis désolé, monsieur, de ne pouvoir vous recevoir... mais je n'ai pas ce que vous me demandez...

— Vous n'avez pas de pain et de fromage dans votre *cambuse!*... Allons donc!... c'est pas possible!... Elle serait gentille, votre auberge!

— Ce n'est ni le pain, ni le fromage qui manquent, monsieur; grâce au ciel, on trouve chez moi de quoi se restaurer... aussi bien que chez le premier traiteur de Paris... François, va recommander qu'on entretienne le feu sous la matelote... un feu doux... pour que les oignons ne brûlent pas... quand je les mettrai... Oui, monsieur, et vous voudriez manger un chapon que vous en auriez d'excellents ici.

— Je ne vous demande ni chapon, ni matelote... je ne veux que du

pain et du fromage; il me semble que chacun est libre de souper comme il lui plaît ou suivant ses moyens.

— Certainement, monsieur... François, tu diras à Jeanneton d'éplucher deux maniveaux de champignons... trois maniveaux de champignons... Bah! qu'elle en épluche quatre : plus il y en aura de champignons... mieux cela vaudra, et une botte de petits oignons... une énorme botte. Voilà une matelote qui me donnera du mal !... mais, aussi, quelle gloire si je réussis! et je réussirai!...

— Quand vous en aurez fini avec vos champignons, vos oignons et votre matelote... vous me répondrez, j'espère?

— Eh! mon Dieu, monsieur, c'est un gîte que je ne peux pas vous donner... Vous voulez un petit coin... un grenier... de la paille? Je n'ai pas de tout ça. Tous les petits coins sont pris dans ma maison. Il ne me reste de vacant que deux belles chambres... Ah! si vous voulez une belle chambre... c'est différent, je vais vous y faire conduire.

— Eh! non, saperlotte, je ne veux pas d'une chambre!... Mes moyens ne me permettent pas de la payer... non que je sois sans le sou... j'ai là dans un boursicot de cuir une petite somme assez rondelette... mais je me suis promis de ne pas l'écorner et de la rapporter entière à ce pauvre père, qui nous attend là-bas à Bagnolet... près de Paris. . Connaissez-vous Bagnolet?

— Non, monsieur, non, je ne connais pas Bagnolet... J'ai peur que ma sauce ne prenne au fond!

— Et ce bon père qui a près de quatre-vingts ans, et qui n'a pas vu son fils depuis huit ans!... Oui, voilà huit ans que je suis en Afrique!... Il faut tâcher de lui rapporter au moins de quoi boire la petite goutte...

— Monsieur, je n'empêche pas votre père de boire la goutte... de boire tout ce qu'il voudra...

— Bigre! c'est heureux. Je serais curieux de voir quelqu'un l'en empêcher!... Je le moucherais un peu, celui-là!...

— Mais je vous répète encore une fois que je ne peux pas vous loger, si vous ne prenez pas une chambre... Voulez-vous une chambre?

— Eh! non! encore un coup, je n'en veux pas, de vos chambres!... Mais il n'est pas possible que dans votre maison il n'y ait pas une petite place pour moi... Je dormirai sur un banc, sur une chaise; quand on a marché toute une journée, on ne se fait pas bercer pour dormir...

En ce moment, une jeune fille sort de la maison et accourt dire à l'aubergiste :

— Monsieur Chatouillé, madame vous fait dire que le voisin Tho-

masseau est parvenu à trouver sept écrevisses... et qu'elle vous a sonné au moins six fois.

— Sept écrevisses! s'écrie l'aubergiste en frappant dans ses mains et levant les yeux au ciel. Nous sommes des bons, alors... nous avons des écrevisses?... La matelote sera superbe!... Je cours la confectionner... Monsieur, j'en suis bien fâché, mais vous voyez bien que je ne peux pas vous loger... Cherchez ailleurs...

Cerisette.

Et, sans plus s'occuper du voyageur, qui est toujours dans la cour, le maître du *Cerf sans cornes* s'éloigne vivement pour retourner à ses fourneaux.

II

JEUNE FILLE ET VIEILLE MOUSTACHE

La jeune fille qui vient d'annoncer à l'aubergiste qu'il y avait des écrevisses, peut avoir de dix-sept à dix-huit ans; elle est grande, bien prise, taille svelte, élancée; petit pied et jambe bien faite, le bras un peu maigre, mais la main jolie, les doigts bien effilés. C'est une brune au teint hâlé par le soleil; les yeux noirs tout remplis de vivacité, de feu, de mutinerie; ces yeux-là disent beaucoup de choses, même lorsqu'ils n'en ont pas l'intention; jugez de ce que cela doit être quand un vif sentiment les anime. Enfin, ce sont de ces yeux que les bonnes mamans appellent la perdition de l'âme!...

Mais, si cela était vrai, pourquoi donc la nature, que l'on dit si bonne, laisserait-elle tant de pauvres jeunes filles venir au monde avec des yeux qui doivent infailliblement les damner?

Celle dont nous traçons le portrait avait, de plus, une jolie bouche, rieuse, aimable, enjouée, et des dents blanches et bien rangées; son nez,

bien fait, ni trop grand ni trop petit, était fin comme sa bouche; ses sourcils bien arqués, son menton bien arrondi, et, dans chacune de ses joues, ainsi qu'au milieu de ce menton, une petite fossette se dessinait dès que la jeune fille riait, et elle riait très souvent; enfin, quelques veines bleues, apparaissant à ces tempes, formaient un lacis qu'ombrageaient de belles boucles de cheveux bruns.

C'était, vous le voyez, une fort jolie brune que cette jeune fille; mais, ce qui en elle plaisait peut-être plus encore que ses attraits, c'était un air gracieux, obligeant, qui n'accompagne pas toujours la beauté, et qui pourtant ajoute beaucoup à son pouvoir.

Le costume de cette jeune fille était fort simple : elle avait un jupon court et une camisole blanche nouée à la taille, et pour coiffure un petit madras de couleur, chiffonné tout drôlement avec les cheveux. Mais, dans cette modeste toilette, nul doute qu'elle n'eût été préférée à beaucoup de belles dames parées de velours ou de soie.

Le voyageur était resté dans la cour, la tête penchée sur sa poitrine, paraissant réfléchir assez tristement sur sa position, et ne remarquant pas la jeune fille qui, au contraire, considérait attentivement le soldat.

Sabretache.

Tous deux ne faisaient aucune attention à de grosses gouttes de pluie qui commençaient à tomber, et à des coups de tonnerre assez fréquemment répétés qui annonçaient qu'un violent orage approchait.

— Sacrebleu! s'écria enfin le militaire, en remontant son sac sur son épaule, c'est pas amusant de se remettre en marche quand on est échiné... Je ne m'étais pas arrêté un moment dans la journée... J'espérais me dédommager ce soir... La blessure que j'ai reçue à la jambe gauche me

fait diablement souffrir!... Nous allons avoir de l'orage probablement; car c'est un baromètre qui ne trompe pas, celui-là... Et ne savoir où coucher!... Ah! mille noms d'une...

Le voyageur s'arrête au milieu de son jurement, parce qu'il vient de voir les jolis yeux de la jeune fille attachés sur lui; mais il fronce le sourcil et reprend :

— Quand vous me regarderez, vous!... Est-ce que j'ai quelque chose de plaisant dans ma personne?... Est-ce que cela vous amuse de voir un pauvre blessé, harassé, éreinté, que l'on met à la porte parce qu'il n'a pas le moyen de payer une chambre pour son coucher?... Savez-vous que votre maître m'a tout l'air d'un grippe-sou, d'un tire-liard, qui aurait mérité de faire connaissance avec la semelle de mes souliers?... Il ne veut pas me loger, parce que j'ai eu la sottise de dire tout de suite que je ne voulais pour mon souper que deux sous de pain et deux sous de fromage... Je sais bien que là-dessus il n'aurait pas gagné une pistole; mais quand on fait le métier d'aubergiste, on doit héberger le pauvre comme le riche, le grand comme le petit... Il paraît que ce n'est pas son usage, à cet oiseau-là!... Hum!... mille carabines!... Mais, quand je me mettrais en colère, ça ne me donnera pas à coucher... Filons! Par le flanc droit... marche!...

— Où donc allez-vous, alors? dit la jeune fille en posant doucement une de ses mains sur le bras du voyageur, au moment où il allait se remettre en route.

— Où je vais?... Je n'en sais rien, car je ne connais pas du tout ce pays; mais il faut bien que je voie à me procurer un gîte. Je frapperai à la chaumière de quelque paysan... J'en trouverai peut-être d'hospitalier... C'est pas sûr... Plus on se rapproche de Paris, et moins on trouve chez les gens de la campagne de politesse et d'humanité : le frottement de la ville ne leur embellit pas le caractère. Ah! bon! voilà de la pluie et de l'orage à présent! Il ne me manquait plus que cela... Mais après tout, en Afrique, j'en ai vu bien d'autres... En route!...

— Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous remettre en chemin par ce temps-là? L'orage sera terrible... et les routes ne sont pas bonnes dans les environs...

— Je pataugerai, voilà tout.

— M. Chatouillé a donc refusé de vous loger?

— Comme vous dites. Ah! il s'appelle Chatouillé, ce Chinois-là! Eh bien! il faudra qu'un jour je me donne le plaisir de lui appliquer son nom sur les épaules.

— Oh! certainement c'est un avare, c'est un homme qui ne connaît que l'argent... et c'est bien vilain d'avoir refusé de vous loger. Il est vrai

que nous avons beaucoup de monde aujourd'hui... Une troupe de comédiens qui nous est arrivée ce matin... Tenez, cette voiture couverte là-bas, c'est à eux... Ce cheval, c'est à eux...

— Cette mauvaise rosse qui broute là-bas au râtelier, vous appelez ça un cheval? Vous êtes bien honnête!

— Oh! c'est égal, monsieur, ce sont des gens bien heureux que les comédiens... Il savent tout plein de choses... Ils ont tout plein de costumes... Ils chantent, ils dansent, ils déclament, ils font semblant de se tuer avec des poignards en bois... Oh! c'est bien amusant!

— Qu'est-ce que tout cela me fait à moi? C'est pour ces comédiens qu'on envoie coucher à la belle étoile un pauvre soldat qui a passé vingt-cinq ans de sa vie à servir son pays... et qui ne veut pas prendre une chambre dans l'auberge, parce qu'il garde son magot pour son vieux père! Merci! c'est gentil!... c'est humain!... Les Bédouins ne feraient pas mieux... Ah! qu'est-ce que je dis donc là? Les Arabes ne feraient jamais cela. Car, chez les peuples que vous traitez de barbares, l'hospitalité est le plus saint des devoirs. L'amour des parents, la vénération pour les vieillards, sont chose sacrée... Je commence à croire que les barbares ne sont point là-bas et que c'est nous qui sommes mal nommés. Mais cette pluie devient embêtante... Au revoir, la jeune fille, ou plutôt adieu, car il est probable que je ne vous reverrai plus...

La jolie brune arrête de nouveau le voyageur en s'écriant :

— Non, monsieur, non... je ne souffrirai pas que vous vous remettiez en route par le temps qu'il fait... Vous êtes souffrant, fatigué... vous vous privez pour porter de l'argent à votre père... Ah! c'est bien, cela?...

— Est-ce que vous n'en feriez pas autant, petite?

— Oh! si, monsieur... Je sens que j'en aurais fait autant... si j'avais des parents... mais je n'en ai pas!... Je n'ai personne qui s'intéresse à moi.

La jolie figure de la jeune fille est devenue tout à coup triste et sévère... ses regards se sont portés vers la terre, et un profond soupir s'échappe de son sein.

— Déjà orpheline! dit le soldat, en considérant à son tour celle qui lui parle. Ah! pauvre petite!... C'est fâcheux!...

Mais le nuage qui a passé sur les traits de la jeune fille se dissipe presque aussitôt, et le sourire revient sur cette physionomie où il semble se plaire.

— M. Chatouillé ne veut pas vous loger, reprend la jeune servante; eh bien! je vous logerai, moi... car je ne veux pas que vous soyez exposé à passer la nuit dehors et à recevoir cet orage...

— Qu'est-ce vous dites donc là, la jeune fille? répond le soldat en relevant la tête et caressant sa moustache. Comment, vous seriez assez bonne?... Au fait, vous êtes trop gentille pour ne pas être bonne... Il n'y a que les laiderons qui sont méchants!... Et où pouvez-vous me mettre?

— Mais, dans ma chambre...

— Dans votre chambre!...

Le militaire demeure tout surpris de l'offre qu'on vient de lui faire. Mais bientôt il murmure :

— Allons! je suis trop laid, au fait, pour qu'il y ait du danger... et je vois, ma petite, que vous avez confiance en moi. Foi de Sabretache, je n'en abuserai pas!

— Vous vous appelez Sabretache?

— Oui, mam'zelle.

— Oh! le drôle de nom!...

— C'est celui d'un brave, jeune fille, et qui n'a jamais boudé devant l'ennemi.

— Je n'en doute pas, monsieur. Mais venez vite avec moi, pendant que j'ai le temps et avant qu'on m'appelle.

— Marchez, j'emboîte le pas!

La jolie brunette se dirige vers une encoignure de la cour, où une petite porte donne sur un escalier fort étroit et fort roide. La nuit était venue plus vite, grâce à l'orage qui s'amoncelait sur le pays. On y voyait fort peu dans l'escalier; cependant, la jeune fille gravissait les marches avec la légèreté d'une biche; celui qui la suivait ne pouvait pas aller aussi vite : d'abord, il ne connaissait pas le terrain; ensuite il était souffrant et fatigué. Aussi criait-il par moments :

— Pas si vite, nom d'une pipe, si vous voulez que je vous suive!... L'arrière-garde ne peut galoper comme vous!... Sacrebleu! comme ça monte à l'assaut! On devrait former des bataillons de jeunes filles pour emporter les redoutes...

La jolie fillette s'est arrêtée au second étage, l'escalier finit là; elle ouvre une porte qui donne sur une petite pièce toute mansardée, dans laquelle il y a une couchette, une chaise, une table et un miroir... tout au plus le nécessaire.

Sabretache, qui, en ce moment, s'était senti tout essoufflé, arrive enfin devant la chambre de la jeune fille, qui l'y fait entrer, en lui disant :

— Vous y voilà!... Prenez garde... baissez-vous pour marcher, car c'est bien mansardé.

— En vérité, petite, je ne sais comment vous remercier de ce que

C'était une troupe de comédiens ambulants. (P. 16.)

vous faites pour moi. Vous ne me connaissez pas... vous me voyez ce soir pour la première fois, et vous me donnez l'hospitalité dans votre chambre... à moi qui, certes, n'ai rien pour intéresser une jeune fille, car je ne suis plus jeune... je n'ai jamais été beau.

— Oh! si vous étiez un jeune et joli garçon, je ne vous aurais pas conduit dans ma chambre!

— Voilà bien ce qui prouve que chaque chose a son avantage, même la laideur.

— Vous êtes un ancien militaire, souffrant, fatigué... Ce que je fais pour vous me semble tout naturel. Le lit est là, jetez-vous dessus, dormez; si on frappe, n'ouvrez à personne. J'ai ma clef. Plus tard, quand tout le monde sera retiré, je vous apporterai quelque chose pour souper .. ce que je pourrai... Je ferai pour le mieux.

— Un morceau de pain, un verre d'eau, ça suffira... Je ne suis pas difficile.

— J'espère vous offrir mieux que cela.

— Mais vous, jeune fille, où coucherez-vous cette nuit, puisque vous me donnez votre chambre?

— Que cela ne vous inquiète pas! je suis de la maison. Je trouverai toujours bien un endroit. Reposez-vous... Vous auriez peut-être voulu de la lumière?

— Pourquoi faire? Je ne m'en sers jamais pour dormir, et je vous réponds que je vais taper de l'œil comme si j'étais logé à cinquante francs par tête.

— Alors, bonsoir! Dans deux ou trois heures, je vous apporterai de quoi souper.

— Merci, merci!

La jeune fille est sortie, et a refermé la porte sur elle.

Dès qu'il est seul, Sabretache se débarrasse vivement de son sac, de sa casquette, de son bâton de voyage, puis il s'étend sur la couchette en se disant :

— Enfoncé, l'aubergiste!... Je vas un peu roupiller sous son toit... Ah! cette petite est une brave fille... Et une bien jolie fille... Ça serait dommage si elle tournait mal.

III

COMÉDIENS AMBULANTS

Pendant que Sabretache, qui venait de trouver un gîte au moment où il s'y attendait le moins, s'endormait sur la couchette mansardée,

et reposait avec délices ses membres fatigués par une étape extraordinaire, la grande salle basse de l'auberge contenait une assez nombreuse compagnie.

C'était une troupe de comédiens ambulants, arrivée dans la journée chez M. Chatouillé, dans une espèce de carriole ou tapissière que traînait un seul cheval; aussi la voiture allait-elle bien rarement au trot. Quant à galoper, c'était une allure à laquelle Vertigo (le cheval de la troupe) avait complètement renoncé depuis qu'il trimbalait une si nombreuse collection de talents.

La troupe arrivée à l'auberge du *Cerf sans cornes* se composait de onze personnes : cinq dames et six hommes. Les uns avaient joué sur de petits théâtres de Paris, et n'y avaient probablement pas été goûtés, ce dont ils étaient loin de convenir; les autres avaient été attachés à quelques théâtres de province; d'autres menaient une existence nomade et transportaient continuellement leur talent de bourgade en bourgade, jusqu'à ce qu'ils trouvassent enfin une occasion pour se fixer.

Nous allons faire connaissance avec toute la troupe, et nous commencerons par les dames :

M^me^ Ramboure, petite grosse mère de quarante-cinq ans sonnés, qui avait été fort jolie, fort agaçante, mais qui avait maintenant le nez rouge et la bouche peu garnie. Cette dame tenait l'emploi des duègnes et des mères nobles; elle avait chanté les *Boulanger,* où elle avait abusé des roulades, ce qui lui avait laissé dans l'organe un petit tremblement qui n'était pas désagréable dans les rôles pleurards.

Venait ensuite Élodia, devenue, en se mariant, M^me^ Cuchot; mais qui, sur l'affiche, ne prenait jamais que son nom de baptême, parce que celui de son époux prêtait à des plaisanteries qui pouvaient nuire à son entrée en scène.

Élodia était première chanteuse, avec ou sans roulades, suivant l'opéra qu'elle jouait. Elle faisait les premiers rôles, les amoureuses, les grandes princesses; c'était une *Malibran*, une *Dugazon,* une *Stolz.* Son mari assurait que sa femme était capable de tout.

Élodia était une grande blonde de vingt-huit ans, un peu trop maigre, mais dont les yeux bleus mourants n'étaient pas désagréables, vus aux quinquets. Par malheur, elle avait un vilain pied, long et plat, mais comme elle s'habillait toujours de manière à marcher sur ses robes, le pied était constamment dissimulé.

L'emploi des *Déjazet*, des soubrettes, des servantes de Molière, était tenu par une jeune femme, laide au premier abord, mais dont la physionomie comique et mobile était assez agréable et devenait presque jolie

quand elle riait, parce qu'elle possédait de fort belles dents. Il est superflu de dire qu'elle riait souvent.

Cette jeune femme, que l'on appelait Zinzinette, n'était pas mal faite de corps; mais une de ses jambes se trouvait un peu plus courte que l'autre. Pour ne pas boiter, Zinzinette sautillait toujours au lieu de marcher; cette allure pouvait s'accorder avec son emploi de comique, mais lorsqu'elle était obligée de jouer une jeune personne innocente et persécutée, ce qui n'était point rare, car, vu la pénurie des sujets il fallait cumuler les emplois, alors on était assez surpris de voir une héroïne malheureuse, une amante abandonnée, venir en sautillant conter ses peines aux spectateurs.

Malgré cela, M^lle^ Zinzinette était généralement assez goûtée partout, et ses yeux gris-vert, qu'elle faisait manœuvrer avec talent, faisaient très souvent des victimes.

La quatrième dame de la troupe se nommait Albertine : c'était une femme qui approchait de la trentaine, mais encore jolie; brune, grasse, fraîche, ronde, haute en couleur; la voix criarde, rauque et souvent enrouée, le ton leste, décidé, les manières communes, la tournure plus que dégagée, mais la jambe bien faite et le bras très rond.

Cette dame tenait l'emploi des *excentriques*, ce qui signifie qu'elle jouait et chantait ce qu'on voulait; c'était une grande utilité dans toute la force du terme. Le goût du théâtre ne s'étant déclaré chez elle qu'assez tard, cette dame avait fait beaucoup de choses avant de se faire actrice. Elle n'avait jamais mis le pied au Conservatoire et n'avait jamais reçu de leçons de déclamation. Malgré cela, elle ne se tirait pas mal des rôles qu'on lui donnait; elle y mettait même plus de feu, de verve, que beaucoup de ses camarades; elle possédait un très grand avantage : elle n'avait jamais peur.

La cinquième dame était la mère de M^lle^ Albertine. C'était une énorme masse bourgeonnée, âgée d'environ soixante ans, et qui se faisait appeler M^me^ Grattenboule.

Cette dame prétendait avoir joué jadis les ingénuités; à cinquante-cinq ans, elle voulait les faire encore; mais, à la suite d'une histoire de pommes cuites, pendant qu'elle jouait la *Fausse Agnès*, M^me^ Grattenboule avait renoncé à la scène pour se consacrer entièrement à sa fille, dont elle soignait les succès. Comme cela n'eût pas suffi pour l'admettre dans la troupe nomade, la mère d'Albertine avait consenti à prendre l'emploi d'habilleuse, qu'elle cumulait avec celui de souffleur. Étant douée d'une excellente poitrine, la maman Grattenboule soufflait à la satisfaction générale; mais il fallait cependant la surveiller, car, lorsqu'il lui arrivait

de céder à son penchant démesuré pour les petits verres, Mme Grattenboule s'endormait dans son trou, et l'acteur éperdu n'entendait qu'un ronflement prolongé, au lieu du mot qui lui manquait et qu'il attendait du souffleur.

Maintenant, passons à ces messieurs :

Grangérant, le père noble, ou raisonneur, était un homme de cinquante ans environ, ni grand, ni petit, figure insignifiante, tournure assez convenable, de l'habitude de la scène, mais froid, ampoulé, monotone dans sa diction, et le même dans tous ses rôles. Grangérant, fils de bons bourgeois, avait été mis de bonne heure chez l'avoué où il avait passé plusieurs années. C'était là qu'il avait pris la passion du théâtre, passion malheureuse pour lui et les autres, mais à laquelle il n'avait pas eu la force de résister. Cependant, au milieu de sa carrière dramatique, Grangérant conservait une certaine fierté de ses premières études; aussi trouvait-il toujours, dans la conversation, le moyen de vous dire qu'il avait été chez l'avoué. C'était, du reste, un parfait honnête homme; malheureusement le public tient peu compte des vertus privées d'un acteur.

Après le père noble venait le sieur Cuchot, tenant l'emploi des Cassandres, des Gérontes, des Ganaches, et y joignant au besoin celui des vieux soldats, des Turlupins et des ivrognes, que parfois il jouait avec trop de vérité. Cuchot était un homme de trente-six ans; il faisait primitivement les *Colin*; mais, quoique jeune encore, il avait tellement pris d'embonpoint qu'il lui avait fallu renoncer à faire le gentil berger.

Ayant une jolie figure, un organe agréable, Cuchot s'était cependant consolé, et, dans son nouvel emploi, avait montré plus de talent que pour le premier. Toujours de bonne humeur pourvu qu'on eût de quoi dîner, le Cassandre devenait alors un boute-en-train, et son épouse Élodia était souvent obligée de le rappeler à l'ordre. Du reste, l'accord le plus parfait régnait dans le ménage, parce que Cuchot avait le bon esprit de ne point être jaloux; en revanche, il était sur sa bouche, il aimait la table et le vin.

L'emploi des premiers rôles, des marquis et des tyrans, était rempli par un assez bel homme qui se faisait appeler *Montézuma*; il était bien probable que ce n'était pas là son nom de famille. Ce monsieur, qui avait été très joli garçon et assez couru par le beau sexe, se croyait toujours appelé à obtenir les mêmes succès; mais Montézuma avait passé la quarantaine, et quoiqu'il épilât avec soin ses cheveux gris et fît un grand emploi de cosmétiques pour empêcher sa peau de se faner et de se rider,

depuis quelque temps ses bonnes fortunes devenaient plus rares; il y avait même des villes de province où il ne se présentait pas la plus petite aventure pour le beau Montézuma.

Le talent de ce monsieur consistait principalement dans ses poses, dans son aisance à saluer et à entrer en scène; mais il faut dire que Montézuma avait été danseur avant d'être acteur. N'ayant pu faire un entrechat à quatre, ou passer un quatre, comme on dit plus ordinairement, ni terminer une pirouette sans manquer de tomber sur l'orchestre, Montézuma avait dû, quoique à regret, abandonner Terpsichore pour Thalie et Melpomène; mais, de son premier état, il avait conservé cette habitude des poses, des attitudes, des pieds en dehors, qui font sur-le-champ reconnaître un danseur. Il n'est pas rare de voir au théâtre des transfuges de la danse, et on les reconnaît toujours à leur manière de marcher, de se poser, de se tenir. Montézuma poussait quelquefois si loin le laisser-aller des souvenirs, que, dans certaines pièces, au lieu de parler, il avait l'air de vouloir danser son rôle.

Comme acteur, Montézuma, toujours à cent lieues de la vérité, n'avait pour lui que de la chaleur; il en mettait même où il n'en fallait pas. Son organe était nasillard, sa prononciation gênée et parfois saccadée; il outrait les gestes et la pantomime, mais, par ses défauts mêmes, il avait eu de grands succès dans quelques villes de province où un acteur naturel eût peut-être été sifflé.

Voici maintenant un jeune homme qui a vingt-quatre ans à peine, qui a l'air passablement mauvais sujet, mais qui est très joli garçon Il possède une taille élégante, bien prise, un joli pied, de beaux yeux fort expressifs, une bouche spirituelle et bien garnie, des cheveux blond cendré bien plantés, bien soyeux; enfin, sauf son teint déjà pâle et un air fatigué qui n'annoncent pas une sagesse exemplaire, il n'y a rien à critiquer dans le jeune Angely, qui joue les amoureux, et a du moins le physique de l'emploi.

Mais, comme quelques-uns de ses confrères, au lieu de s'occuper de son art, d'étudier, de mettre à profit les heureux dons qu'il a reçus de la nature, le jeune Angely est paresseux; il ne songe qu'à flâner, à profiter de toutes les occasions de s'amuser; et un joli garçon en a toujours lorsqu'il est au théâtre.

Vient ensuite un autre jeune homme, un peu plus âgé que l'amoureux. Celui-ci a un nez long et mince, le menton crochu, la bouche rentrée et de petits yeux qu'il roule avec une extrême facilité; il n'est pas beau, mais sa physionomie est originale et annonce de la finesse. Il joue les comiques, les queues rouges et les Frontins, passant alternativement

des Jocrisses aux Figaros. Mais il est mieux dans ce dernier emploi, ses yeux exprimant plus facilement la raillerie que la niaiserie, et la causticité que la bêtise.

Ce personnage se nomme Desroseaux : il a de l'instruction et n'est point sot ; dans les circonstances épineuses, c'est toujours lui que l'on consulte, et, grâce à ses expédients, la troupe ambulante s'est souvent tirée d'un pas difficile ; à la vérité, les moyens employés ou proposés par Desroseaux sont quelquefois hardis, aventureux, téméraires!..... Mais il joue les Figaros, et il s'est parfaitement identifié avec le caractère de ce personnage.

Il ne nous reste plus à passer en revue qu'un dernier personnage que l'on appelle Poussemard, qui n'est ni vieux ni jeune, mais fort petit, vilain, et qui sert à la fois d'acteur, de régisseur, de lampiste, d'habilleur, de coiffeur, de garçon de théâtre, de machiniste, de costumier, mais principalement de chef d'orchestre, parce qu'il râcle un peu du violon, ce qui ne l'empêche pas, dans l'occasion, de faire aussi les notaires et les Amours.

Poussemard est enfin le bouche-trou, le souffre-douleur de la troupe ; il lui est arrivé quelquefois, tout en devant conduire une pièce, d'être obligé de paraître en chevalier au premier acte, en grand prêtre au second, et en diable au dernier. Rien ne l'embarrassait : il conduisait l'orchestre avec le costume de son personnage, et, quand le moment arrivait où il devait entrer en scène, il sautait vivement de sa place sur le théâtre, débitait son rôle et se reglissait ensuite dans l'orchestre, où il se remettait à jouer du violon.

Un tel homme était bien précieux pour la troupe nomade. A tous ces emplois, nous avons oublié d'ajouter celui de cocher et de guide ; c'était lui qui conduisait Vertigo et s'occupait de lui faire donner l'avoine dès qu'on s'arrêtait quelque part.

Nous connaissons maintenant tout le personnel de la troupe ambulante ; dans les pièces où le nombre des femmes dépassait celui que l'on possédait, les hommes les moins marqués se travestissaient et jouaient en voix de fausset des jeunes filles ou des mères ; par la même raison, quand on manquait d'hommes dans un autre ouvrage, ces dames se travestissaient à leur tour, si elles n'étaient point de la pièce. La duègne, M^me^ Ramboure, était seule exemptée de ce surcroît de service, parce qu'il y avait une certaine partie de son individu qui n'avait jamais pu entrer dans aucune culotte ou pantalon du magasin.

Le père noble se pose tout à coup au milieu de la salle. (P. 27.)

IV

CONVERSATION PLUS OU MOINS DRAMATIQUE

La grande salle de l'auberge, dans laquelle on avait dressé une table avec onze couverts, contenait en outre des banquettes, des chaises, deux vieux fauteuils, et un lustre recouvert d'une gaze bleue qui n'avait point empêché la poussière de s'introduire sur les bobèches.

Trois dames de la troupe étaient assises près d'une fenêtre ; le père noble se promenait de long en large ; le superbe Montézuma était étalé sur une banquette, les jambes en l'air, la tête sur ses mains rassemblées derrière sa nuque. Cuchot s'était déjà mis à table, ainsi que Mme Grattenboule ; Desroseaux prenait des notes avec un crayon, et Poussemard regardait si le couvert était bien mis.

— Décidément, on ne soupe donc pas! s'écrie Cuchot; on est mal servi dans cette auberge!...

— Je suis bien de votre avis, murmure la mère d'Albertine.

— Allons, un peu de patience, dit Élodia, nous avons le temps, mon ami... Tu vois bien d'ailleurs que tout le monde n'est pas encore descendu!...

— Oh ! tant pis! Si le souper était servi, les absents auraient tort. Qui est-ce donc qui est en retard?

— Zinzinette et Angely.

— Tiens ! c'est drôle!... Tous les deux, dit la grosse Albertine en secouant la tête. Dites donc... mes petits amours, si on était méchant?...

— Qu'est-ce que tu entends par là? dit le Figaro en suspendant ses calculs, parce que, depuis quelque temps, il était l'adorateur favorisé de Zinzinette. Il me semble que tu ne t'en fais pas faute d'être méchante, toi, et de donner de l'occupation à ta langue.

— Oh! est-il bête! le voilà qui se vexe pour une plaisanterie dite sans intention!... Si tu es jaloux, c'est différent! Je te plains, cher ami!

Et Mlle Albertine, se tournant vers ses camarades, ajoute à voix basse :

— Avec ça que Zinzinette se gêne pour lui faire des queues!... Je ne dis pas que ce soit avec Angely ; mais si ce n'est pas avec celui-là, c'est avec d'autres; ça revient toujours au même!...

Mme Grattenboule ne dit rien, mais elle a presque constamment souri aux paroles de sa fille, tout en s'occupant de changer son verre contre un autre, qui lui semble beaucoup plus grand.

— Dis donc, Desroseaux, combien avons-nous eu de bénéfice net à Fontainebleau? dit Montézuma, en croisant ses jambes posées sur la banquette.

— Attends donc, je fais le compte.

— Il se prépare un terrible orage, dit Mme Ramboure en s'éloignant de la fenêtre. Je ne reste pas là, ça me fait peur.

— Moi, j'aime l'orage, dit le père noble, c'est beau, c'est grandiose!

— Oui, c'est très beau, quand on est à l'abri, murmure Poussemard ;

pourvu que Vertigo ne fasse pas de bêtises dans l'écurie où je viens de le conduire.

— Quelle espèce de bêtises veux-tu qu'il fasse?

— Il n'aime pas l'orage non plus, ce pauvre animal, il ressemble à Mme Ramboure.

— Qu'est-ce à dire, monsieur Poussemard? s'écrie la duègne en prenant un air irrité. Vous trouvez que je ressemble à Vertigo, à un cheval? Elle est aimable votre comparaison, elle est galante!... Vous n'avez plus que de ces choses-là à me dire!..

— Bon, voilà Ramboure qui se vexe aussi! murmure Albertine, en se frottant les mains; décidément on a les nerfs susceptibles, ce soir...

— Parce qu'il y a de l'électricité dans l'air, reprend le père noble en s'arrêtant devant la fenêtre.

— Tiens, tu te connais à l'électricité, toi, Grangérant? Quel père noble savant nous avons!

— Je me connais encore à bien d'autres choses, ma chère amie; quand on a été chez l'avoué et qu'on a étudié pour être notaire, il est probable que l'on n'est pas un âne...

— Ce ne serait pas une raison; il y a des ânes savants! Ça me rappelle ce pauvre Dufloc... le mari de Mme Dufloc, la première virtuose de Lyon... il était bête comme un pot, et il se promenait continuellement dans les coulisses avec un livre sous le bras; on l'avait surnommé l'âne savant. Du reste, mon bon Grangérant, tu sais bien que ce n'est pas pour toi que je dis ça... moi, qui te porte dans mon cœur!

— Aussi je ne m'en formalise point.

— Pourquoi donc ne t'es-tu pas fait notaire, Grangérant? dit Mme Ramboure; il me semble que c'est une belle position dans le monde.

— Oui, sans doute... Mais, que voulez-vous... ce maudit amour du théâtre, quand cela vous tient, plus moyen de le chasser... J'avais vu jouer Fleury, et je m'étais dit : « Moi aussi, je serai comédien!... »

— Je voudrais bien savoir quel rapport a jamais existé entre lui et Fleury! murmure Albertine, en mettant son mouchoir sur sa bouche pour étouffer son envie de rire et en regardant sa mère qui cherche un verre encore plus grand.

— C'est égal, reprend la duègne, tu dois regretter de ne point être notaire?

— Nous le regrettons tous, et le public aussi, murmure Albertine.

— Ma foi! non!... Grâce au ciel, je n'ai point éprouvé de désagrément dans ma carrière théâtrale... Je sais bien que, dans une autre position, je serais plus riche.

— Il n'aurait pas de peine, dit encore Albertine, en se tournant vers Desroseaux.

— Mais, quand on a l'amour de son art et les applaudissements du public, cela peut bien tenir lieu de fortune!...

— Mais on ne soupera donc pas aujourd'hui! s'écrie Cuchot en se balançant sur sa chaise. Il n'est pas possible! cet aubergiste nous a oubliés! Mon petit Poussemard, va donc faire un tour à la cuisine et voir ce qui s'y passe... tu seras bien gentil!

— Oh! oui, allez-y, Poussemard, car j'ai des tiraillements d'estomac, dit la mère d'Albertine.

— J'y vais, mesdames.

Au moment où Poussemard sort de la salle, Mlle Zinzinette y entre en fredonnant une chansonnette de Loïsa Puget, et en sautillant comme c'est son habitude. Le Figaro a levé les yeux, il toise la *Déjazet* en se pinçant les lèvres, et prononce d'un ton railleur :

— Nous sommes bien gaie ce soir!... nous sommes en belle humeur!

— Il me semble que je ne suis pas souvent triste, répond Zinzinette en allant se placer devant une petite glace privée de tain en plusieurs endroits et dans laquelle on se voyait verdâtre. Qu'est-ce qui te prend ce soir, Desroseaux? As-tu envie de me chercher querelle? Si c'est cela, il faut le dire! Je n'aime pas les mauvaises chicanes, moi, et je n'y vais pas par trente-six chemins... As-tu envie de rompre? Dis-le tout de suite, et ce sera bientôt fini!

— Voyez-vous comme elle lui met le marché en main! murmure Albertine aux autres; si Desroseaux avait du cœur, il ne se laisserait pas traiter comme ça.

Mais le Figaro, qui probablement n'avait pas envie de rompre avec Zinzinette, se remit à ses calculs en disant :

— Ta ta ta!... Fichtre, madame! il me paraît que le temps est à l'orage de tous côtés!... Je me tais!

— Et tu fais bien.

— Enfin, combien avons-nous gagné à Fontainebleau, tous frais faits? dit Montézuma en changeant encore de position et en s'étendant cette fois tout à fait sur le dos.

— Voilà... voilà... j'achève le compte...

— Quelle infâme glace! On s'y voit vert-pomme! s'écria Zinzinette en arrangeant son bonnet, qui, suivant l'habitude de quelques actrices de province, était surchargé de fleurs et de rubans.

— Je crois qu'elle aurait de la peine à trouver une glace où elle se

verrait la peau blanche, murmura Élodia, en lançant un regard à Albertine.

— Quatre cent cinquante-sept francs soixante centimes, s'écrie Desroseaux en souriant avec satisfaction ; voilà notre bénéfice net.

— C'est fort beau, dit la duègne.

— Nous avons trouvé là un public qui a su nous apprécier, dit Gran gerant.

— Oh ! le public était charmant ! s'écrie Élodia.

— Tu dis cela, parce qu'on t'a jeté un méchant bouquet, répond Zinzinette, en se mettant à valser avec une chaise.

— Méchant bouquet !, c'est-à-dire, ma chère qu'il était superbe... Il y avait un camélia au milieu.

— Un dahlia.

— Un camélia.

— Un dahlia.

— Enfin, n'importe, tu voudrais bien l'avoir reçu !

Montézuma.

— Oh ! la bonne charge ! Quand je voudrai un bouquet, ce n'est pas bien difficile ! Je me l'achèterai moi-même, et je donnerai dix sous à un gamin pour qu'il me le lance quand je serai en scène. Voilà la marche.

— Qu'est-ce que tu entends par là, Zinzinette ? Prétendrais-tu que c'est moi qui me suis fait jeter le bouquet qu'on m'a envoyé sur la scène pendant que je jouais *l'Ambassadrice ?*... Cuchot, entends-tu ? On croit que tu me fais jeter des bouquets !...

— Oh ! je n'ai jamais dit que cela venait de ton mari...

— C'est bien heureux !

— Allons, allons, la paix, mesdames !... Eh ! mon Dieu, quand je suis en scène, je voudrais bien quelquefois qu'on me jetât des fleurs ou des fruits confits ; je vous assure que je ne m'inquiéterais pas d'où ils me viendraient.

— Ah ! fi, Cuchot !... vous ne dites pas ce que vous pensez ! s'écrie

Mme Grattenboule, qui ne peut pas entendre parler de tout cela sans se rappeler l'incident qui lui a fait renoncer à la scène.

— Je pense, je pense qu'on ne veut pas nous faire souper, et je trouve cela bien inquiétant... Mais voilà Poussemard... Eh bien! vertueux Poussemard, pourquoi ne nous sert-on pas?

— Est-ce qu'il est arrivé quelque désastre dans les fourneaux?

— C'est la matelote qui est cause du retard, dit le petit homme sec en allant s'asseoir sur une banquette: sans cela, tout serait prêt.

— Mais, aussi, pourquoi diable avoir demandé de la matelote? s'écrie Desroseaux. Ce Cuchot est d'une gourmandise sans égale!... A Fontainebleau, ne voulait-il pas qu'on lui fît frire une des superbes carpes que l'on va admirer dans les pièces d'eau?

— Ah! quelle horreur! s'écrie Zinzinette, des carpes qui ont plus de cent ans d'existence, à ce que l'on assure! Mais cela doit être détestable, et je ne voudrais pas manger de cela quand même on me payerait!

— Mes enfants, Desroseaux fait erreur... ou plaisante! A Fontainebleau, je voulais une carpe frite, c'est vrai, mais certainement je ne désirais pas manger une centenaire... Je respecte trop la vieillesse pour cela. Ici, j'ai demandé de la matelote ; où est le mal? J'adore la matelote, moi... Et d'ailleurs, quand on est en fonds... quand on a fait des recettes monstres, il me semble qu'on peut bien se permettre quelques douceurs... N'est-ce pas, vertueuse Grattenboule?

— J'entre entièrement dans votre manière de vivre.

— En fonds!.. Hum !... il était bien temps que le succès de Fontainebleau nous arrivât... nous étions à sec!...

— C'est toujours quand on est à sec que la pluie arrive!

— Ah! nous eussions fait bien plus d'argent que cela, dit le superbe Montézuma en quittant enfin sa position horizontale, si, au lieu de donner *l'Ambassadrice*, nous avions joué *Joconde*, ainsi que je l'avais proposé.

— Et pourquoi aurions-nous fait plus d'argent avec *Joconde?*... Parce que tu fais *Joconde*, n'est-ce pas? dit Albertine, et qu'on aurait mis en grosses lettres sur l'affiche : « M. Montézuma remplira le rôle de Joconde!... »

— Eh bien! il me semble que ces annonces-là n'ont jamais nui à la recette?

— Quel fat tu fais!... Les femmes t'ont gâté, cher ami!

— En tout cas, je le leur ai bien rendu!...

— Combien as-tu fait de conquêtes à Fontainebleau, Montézuma? demande Desroseaux d'un air moqueur.

— C'est bien, mon petit, c'est bien, je n'ai pas l'habitude de tenir note de ces choses-là ; cela m'emploierait trop de temps.

— Il se ruinerait en crayons !

— C'est-à-dire qu'il a complètement fait four à Fontainebleau, dit tout bas Albertine à ses voisins, et voilà pourquoi il est furieux de n'avoir pas joué *Joconde*. Il avait cru arriver à quelque chose avec une petite parfumeuse qu'il avait vue deux fois au balcon, et, le soir, après le spectacle, ayant eu l'adresse de cette dame, il est allé frapper doucement aux volets de sa boutique ; mais jugez de son désappointement ! C'est un jeune sous-officier de la garnison qui lui ouvre et qui lui demande ce qu'il veut aussi tard, et cela d'un ton qui n'était pas doux. Ne sachant trop que dire, ce pauvre Montézuma a prétendu qu'il avait un besoin pressant de pommade, et il a été obligé d'en acheter un pot, qu'on lui a fait payer deux francs cinquante... J'ai su tout cela, parce que, le lendemain, le jeune sous-officier a conté l'anecdote à plusieurs de ses camarades...

— Et que, naturellement, tu avais des relations avec la garnison...

— C'est possible, cher ami ; j'aime les uniformes, moi. Demandez donc à Montézuma s'il a de la bonne pommade, pour voir la mine qu'il fera.

— Quelle mauvaise gale que cette Albertine, murmure Zinzinette en se tournant vers M^me^ Ramboure.

La duègne se contente de faire un signe affirmatif en aspirant avec délices une énorme prise de tabac. Le père noble, qui n'avait rien dit depuis longtemps, se pose tout à coup au milieu de la salle, comme s'il allait jouer *le Misanthrope*, et dit :

— Mes enfants, si nous avions voulu faire encore plus d'argent à Fontainebleau, ce n'est ni *Joconde* ni l'*Ambassadrice* qu'il fallait y représenter, c'était *Tartufe*, parce que... voyez-vous... on aura beau dire, il n'y aura jamais rien au-dessus de Molière, c'est notre père à tous... Quand on a été chez l'avoué, on connaît le respect des étudiants pour les classiques...

— Ah ! oui !... c'est très joli ce que tu dis là, Grangérant ! répond Desroseaux. Parbleu ! nous aussi, nous estimons les classiques et nous rendons hommage au grand Molière !... mais il n'en est pas moins vrai que le public veut du nouveau, qu'il est las de ce qu'il sait par cœur ?... Pour te faire plaisir, nous avons joué *Tartufe* à Corbeil, et nous avons fait six francs quinze sous de recette... C'est joli, hein ?...

— Parce que c'était jour de foire et que les habitants étaient occupés ailleurs quand Grangérant a joué *Tartufe !* dit tout bas Albertine.

— La seule chose qui pourrait militer en faveur de la comédie, reprend Desroseaux, c'est que, pour la jouer, on n'a pas besoin de musi-

ciens, tandis que, pour l'opéra comique, il faut que nous trouvions un orchestre... et c'est quelquefois bien embarrassant et coûteux.

— Comment, coûteux ? Nous prenons presque toujours des amateurs de la ville qui sont enchantés de nous prêter leur talent gratis, parce que ça leur donne leur entrée au théâtre et dans les coulisses.

— Oui, mais ces messieurs sont bien mauvais quelquefois, dit Albertine. Avez-vous remarqué à Fontainebleau ce gros papa qui avait la prétention de donner du cor qui ne finissait jamais avec les autres? Dans tous les morceaux d'ensemble, on entendait encore : prout ! prout ! prout ! quand tout le monde avait fini : c'était le cor qui faisait cela. Ce pauvre Poussemard, qui était le chef d'orchestre, avait beau lui faire signe de se taire, le gros papa allait toujours.

— C'est vrai, dit Poussemard ; mais, en revanche, j'avais une contrebasse qui n'allait pas du tout; et elle ne partait jamais avec nous et ne nous rattrapait pas.

— C'est singulier !... c'était un jeune homme qui avait l'air de jouer avec beaucoup de feu ; il se démenait comme un possédé; je me disais même : Voilà un gaillard qui aura mal au bras demain.

— Oui, mais le gentil de l'affaire et dont je me suis aperçu après, c'est que le soi-disant amateur avait retourné son archet : il jouait sur le bois au lieu de jouer sur le crin. Il ne savait pas jouer du tout, voilà le fin mot.

Mme Grattemboule.

— Ah ! ah ! ah ! la farce est bonne !

— Ce monsieur s'est dit amateur pour avoir une place dans l'orchestre !

— C'est pas bête, ça.

— Oui, mais dorénavant j'essayerai auparavant le talent de ces messieurs ; sans quoi, si tout notre orchestre était composé d'amateurs du

En ce moment M. Chatouillé entrait dans la salle, suivi de son valet François. (P. 31).

genre de la contrebasse, je crois que cela ne soutiendrait pas assez le chant.

La porte s'ouvre encore, un nouveau personnage paraît : c'est le jeune Angely, celui qui tient l'emploi des amoureux et en a du moins le physique.

Ce dernier venu entre dans la salle d'un air agité, transporté, enchanté, et court à ses camarades en s'écriant :

— Ah! mes chers amis! quelle découverte!... quelle trouvaille!... quel trésor!... Et dire que cela était enfoui, caché dans une auberge... que cela y serait resté longtemps encore si le hasard ne nous avait pas conduits ici... Mais nous ne l'y laisserons pas, je l'espère... Vous ne l'aviez donc pas vue non plus?

— Ah ça! de quoi diable nous parles-tu?

— Nous ne comprenons pas.

— Tu vas partager avec nous, Angely?

— En quoi consiste ce trésor?

— En quoi!... En une jeune fille ravissante... faite au tour... à croquer!

Les hommes se mettent à rire, les femmes haussent les épaules avec dépit, et Albertine murmure :

— C'était bien la peine de nous mettre l'eau à la bouche, en nous disant qu'il vient de trouver un trésor, pour que tout cela aboutisse à une servante d'auberge!...

— Cet Angely est insupportable pour cela! dit à son tour Zinzinette; il s'enflamme pour le premier minois chiffonné qu'il aperçoit... Ce sont toujours des phénix d'abord!... mais son enthousiasme n'est jamais de longue durée!...

— Et après tout, dit Élodia, quand il aurait rencontré une jolie fille, que nous importe!... Est-ce qu'il voudrait la faire débuter?... Mais, lors même qu'elle aurait des dispositions, il me semble que notre troupe est complète, et que ce ne sont pas les jolies femmes qui vous manquent, messieurs.

— Non, certainement, s'écrie alors la duègne, en tournant sa bouche en cœur, ce ne sont pas les jolies femmes qui manquent parmi nous.

— Les jolies femmes n'ont jamais manqué où nous nous sommes trouvées, moi et ma fille, ajoute Mme Grattenboule.

— Eh! mon Dieu, mesdames, dit Angely, je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser! Personne plus que moi ne rend justice à des charmes dont je suis chaque jour à même d'apprécier le pouvoir!

Ces derniers mots sont dits avec un accent qui fait légèrement sourire les dames et froncer le sourcil à quelques-uns de ces messieurs. L'amoureux ne semble pas s'en occuper et continue :

— Mais tout cela ne m'empêchera pas de dire qu'il y a dans cette maison une fille charmante, et que cette fille a une fort belle voix, de ces voix fraîches et pures que la nature n'accorde que rarement... de ces voix qui sont une fortune quand on les fait travailler!...

— Oh! il est charmant! C'est une Grisi, une Malibran, qui épluche des oignons en attendant l'occasion de débuter à l'Opéra!

— Pourquoi pas? Mon Dieu, vous savez bien tous que ce ne serait pas la première fois qu'un grand talent aurait été découvert dans le fond d'un village... les exemples ne manqueraient pas...

— Et comment sais-tu que cette jeune fille a une si belle voix? Que lui as-tu entendu chanter? Quelque complainte... quelque vieille ronde à danser!

— Qu'importe l'air pour juger la voix?

— C'est-à-dire que l'air fait beaucoup; tout le monde peut chanter *Malbrough*, mais fais donc chanter l'air du *Barbier* à ta servante d'auberge : nous serons obligés de nous boucher les oreilles.

— Mesdames, dit le superbe Montézuma, en prenant une pose de menuet, à quoi bon cette discussion? Je suis d'avis qu'il ne faut jamais condamner sans entendre. Puisque Angely prétend qu'il y a dans cette maison un talent ignoré, susceptible de briller sur les premiers théâtres de l'Europe, nous l'entendrons ce soir même, et si, en effet, cette jeune fille a soixante mille francs de rente dans son gosier... eh bien! alors...

— Nous la prierons de bassiner notre lit, dit Albertine en se tournant vers les dames.

Mais en ce moment M. Chatouillé entrait dans la salle, suivi de son valet François; chacun d'eux portait un plat tout fumant.

— Ah! par Hercule! voilà le souper, enfin! s'écrie Cuchot; c'est bien heureux!... Allons, à table tout le monde!... Vous y discuterez tout à votre aise sur cette huitième merveille du monde qu'Angely vient de découvrir... Je demande à ne la voir qu'au dessert, car je craindrais que sa présence en ce moment ne m'ôtât l'appétit : les prodiges m'ont toujours produit cet effet-là.

V

HISTOIRE DE CERISETTE

Cuchot est resté à la place qu'il occupait déjà, ainsi que M^me^ Grattenboule. Chacun va se mettre où bon lui semble; probablement Élodia ne tient point à être à côté de son mari, ni Zinzinette auprès de Desroseaux, car ces deux dames se sont placées de chaque côté d'Angely, auquel cependant elles font des yeux furibonds depuis qu'il a vanté la servante de l'auberge. Mais peut-être aux regards colères veulent-elles joindre les coups de genou et les petites pinçures dont les dames font un assez fréquent

usage quand elles attaquent ou se défendent. Pour se livrer à ce genre d'exercice, il était nécessaire d'entourer l'ennemi.

Les deux plats fumants que M. Chatouillé venait de faire poser sur la table, en les entourant de beurre frais, de radis, d'olives et de cornichons, se composaient d'un canard aux navets et d'une gibelotte de lapin.

L'aubergiste se promenait autour du couvert, regardant avec un air de satisfaction ce qu'il venait d'apporter, et s'empressant de faire passer lui-même des hors-d'œuvre aux personnes qui étaient éloignées de ce qu'elles désiraient.

Cuchot.

— Voici un canard qui a fort bonne mine, dit Cuchot, tandis que Montézuma découpe. Est-ce vous qui avez fait cela, monsieur l'aubergiste?

— Je fais tout ce qu'on prend chez moi, messieurs, répond Chatouillé en se redressant.

— Tout! diable! mais il me semble que vous vous avancez beaucoup! dit Desroseaux. Alors, ce vin qui est sur la table et que nous allons boire, c'est vous qui l'avez fait?

— Oui, messieurs... Oh! non... pardon! je voulais parler de la cuisine seulement!...

— Ah! vous ne faites que la cuisine, dit Angely en riant. Et vos enfants, qui est-ce qui les fait, monsieur l'hôte?

M. Chatouillé sourit d'un air aimable en répondant :

— Ces messieurs aiment à rire, je le vois... mais je n'ai pas d'enfants: et si j'en avais eu, je me flatte que je les aurais faits aussi bien que du fricandeau, et moi-même surtout.

— Tout le monde se flatte de cela!... mais je ne prétends nullement attaquer la vertu de Mme...?

— Chatouillé.

— De Mme Chatouillé. D'ailleurs, lorsqu'on prend pour enseigne : *Au Cerf sans cornes*, c'est qu'on est bien sûr de son affaire!...

— Il me semble que c'est toujours un cerf, cependant, dit la grosse Albertine, en prenant une poignée d'olives.

— Non, ma chère amie, dit le père noble en étalant du beurre sur son pain, comme s'il allait faire le récit de Théramène. Quand un cerf n'a point de cornes, ce n'est encore qu'un daim... Si tu avais été chez l'avoué, tu n'ignorerais pas ces choses-là.

— Ah! voilà encore Grangérant qui va nous parler de l'avoué! s'écrie Zinzinette en riant.

— Comme si ces dames avaient eu besoin d'aller chez l'avoué pour se connaître en cerfs... Ah! ah! ah!...

— Aïe!...

— Eh bien! qu'est-ce que tu as donc, Angely? dit Poussemard, qui a remarqué la grimace que vient de faire le jeune amoureux en jetant involontairement un cri.

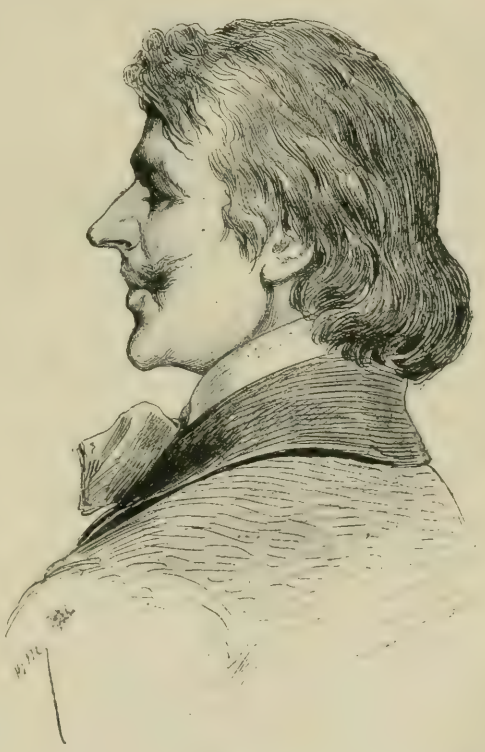
— Moi?... rien!...

— Est-ce qu'on t'a pincé? demande vivement Cuchot en se bourrant de canard.

— Pincé... par exemple!... Qui donc veux-tu qui me pince?

— Mais tes voisines, probablement, dit Desroseaux en lançant un regard à Zinzinette.

— Eh bien! maman, manges-tu? l'appétit va-t-il un peu? dit Albertine en regardant sa mère.



Angely.

Mme Grattenboule se contente de regarder sa fille en faisant un signe de tête; mais elle ne prononce pas un mot, de peur de perdre un coup de dent; c'est son habitude : jusqu'au dessert vous ne lui arracheriez pas une

parole sur le sujet le plus intéressant, rien n'étant pour elle plus intéressant que de manger.

— Ce canard est bon, monsieur Chatouillé, reprend Cuchot, sans avoir l'air de porter la moindre attention à ce que vient de dire M. Desroseaux. Mais c'est à la matelote que je vous attends... Pourquoi ne la vois-je point sur la table?

— J'ai pensé que vous ne commenceriez pas par là, répond l'aubergiste d'un air embarrassé et en donnant un coup de pied à son valet, qui se permettait de rire en regardant son maître. Donnez des assiettes, François, et n'ayez pas l'air d'un imbécile! s'écrie M. Chatouillé en poussant François.

— Vous traitez ce garçon bien sévèrement, monsieur l'aubergiste, dit Mme Ramboure en jetant un regard attendri sur François, qui avait de fort gros mollets.

— Oh! madame, si vous saviez combien ce drôle est paresseux...

— Paresseux! moi? Eh! je fais tout dans la maison... Demandez plutôt à la bourgeoise...

— Taisez-vous, François!...

— Mais, dites-moi, Chatouillé, reprend Montézuma en attirant à lui le plat de gibelotte, comme s'il voulait le faire tourner, pourquoi donc ne voyons-nous ici que votre garçon? On dit cependant que vous avez pour servante une petite merveille... Est-ce que vous ne nous ferez pas voir cette merveille-là, ou bien ne l'employez-vous qu'à servir des princes et des ambassadeurs?

— Comment, messieurs... de qui voulez-vous parler? répond l'hôte en composant son visage; de ma servante Toinon? Vous voulez qu'elle vienne?... C'est qu'elle est occupée à la cuisine; si pourtant cela vous fait plaisir... je vais l'appeler...

— Oh! que non! murmure François, ce n'est pas de Toinon que monsieur veut parler...

Cette réflexion de François lui vaut encore un coup de pied dans les chevilles; mais Angely s'écrie aussitôt :

— Monsieur Chatouillé, nous voulons vous parler d'une jeune fille de dix-sept ans à peu près, brune, vive, jolie, mutine, bien faite, bien tournée, coiffée d'un madras, vêtue d'un jupon court et d'une camisole blanche, et qui, sous ce simple déshabillé, ferait tourner la tête à tout un régiment! Est-ce là Toinon?

— Toinon a cinquante-neuf ans, elle est rousse et elle a des moustaches, dit François, qui a eu soin de s'éloigner de son maître.

— Oh! alors, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit!

— C'est Cerisette que monsieur aura rencontrée.

— Cerisette?... Ah! le nom est original!... Vous avez une servante qui se nomme Cerisette, monsieur Chatouillé? Eh bien! faites-nous donc voir cette jeune fille, dont notre camarade nous a fait un portrait si flatteur.

L'aubergiste essaye de prendre un air grave; il se mouche, il tousse plusieurs fois, si bien qu'Albertine dit à ses camarades :

— Est-ce qu'il va faire une proclamation ?

Mais M. Chatouillé, qui sait qu'il parle devant des artistes, croit devoir unir les gestes aux paroles en faisant le récit suivant :

— Mesdames et messieurs les artistes... car vous mavez dit que vous étiez tous artistes...

— Nous le sommes tous!

— Plus ou moins, murmure Albertine.

— Certainement, tout ce qui est dans ma maison est à votre service...

— Votre femme aussi, monsieur Chatouillé?

— Ah! tais-toi donc, Angely, tu interromps toujours!

— Mais, pour en revenir à cette jeune fille... à Cerisette... que monsieur a rencontrée... je vais vous dire... c'est notre servante... et ce n'est pas notre servante... Elle est avec nous... mais pas positivement comme notre domestique... Je ne sais pas trop comment vous expliquer ça...

— Le fait est que vous nous l'expliquez fort peu

— Il y a donc du mystère dans l'histoire de cette jeune fille?...

— C'est donc une héroïne de roman que M^lle^ Cerisette?

— Oh! voyons, contez-nous cela, monsieur l'aubergiste... Mais, une autre fois, poivrez moins votre gibelotte, dit Cuchot. Il faut que cela soit relevé, je le sais, mais il ne faut pas non plus que cela emporte le palais!...

— Monsieur, c'est que Toinon aura remis quelque chose probablement...

— Laissez un peu la gibelotte en paix!... L'histoire de la jeune fille?...

— Et la matelote donc? s'écrie Cuchot.

— Après! après!

— Tu as bien le temps... rien ne nous presse. Nous vous écoutons, monsieur Chatouillé.

— Vous saurez donc, messieurs et mesdames, que, il y a quinze ans environ... ma foi! quinze ans et un mois, car nous sommes à la fin de juillet, et c'était à la fin de juin, j'étais déjà marié avec mon épouse, nous tenions déjà cette auberge... elle n'était pas encore en renom comme aujourd'hui... mais les bonnes maisons ne se font pas en un jour... Mon épouse n'était pas encore affligée de la goutte comme aujourd'hui...

— Votre femme a la goutte, monsieur Chatouille?

— Oui, messieurs, et pourtant elle n'aura quarante ans qu'à la mi-août!...

— La fleur de l'âge, murmure Mme Ramboure.

— Oui, madame, c'est encore une très belle fleur... et avoir la goutte!...

— Nous demandons l'histoire de la jeune fille.

— Voilà... je reprends. François, allez donc chercher du vin; vous voyez bien que ces messieurs n'en ont plus!... Est-ce du même qu'il faut vous servir, messieurs?

— Oui, oui, du même.

— Mais qu'il soit meilleur, ajoute Cuchot.

— C'était donc à la fin de juin, j'étais sur ma porte avec mon épouse... Nous mangions des cerises... il y en avait en abondance cette année-là... lorsque nous vîmes venir à nous une femme conduisant cette petite fille par la main. La femme avait assez la tournure d'une nourrice, elle était habillée comme les habitants de la campagne; cependant, ce n'était pas le costume du pays... cela se rapprochait de celui des paysans du Midi. La petite fille, qui devait avoir deux ans à peu près, était vêtue très gentiment. Enfin, tout cela annonçait des gens qui ne sont pas dans la misère. La dame, qui était petite, grasse et joufflue, portait un paquet sous son bras. Elle était en nage en arrivant chez nous, où elle entra, en disant : « Nous allons nous reposer ici, mon enfant, et nous y attendrons la première voiture qui passera et où il y aura de la place pour aller à Paris. »

— Est-ce que vous venez de loin à pied avec cette enfant? dit mon épouse à la voyageuse.

Elle nous répondit qu'elle venait d'assez loin, en effet, mais pas à pied; qu'elle avait profité d'une occasion pour venir jusqu'à Nemours avec un marchand d'étoffes qui lui avait offert une place dans sa voiture; que ce marchand l'avait descendue à Nemours et était reparti, parce qu'il n'allait pas à Paris, où elle se rendait; mais qu'on lui avait dit qu'elle ne manquerait pas d'occasions pour achever son voyage. Au reste, cela lui était égal d'attendre un jour ou deux; elle n'était pas trop pressée... François, débouchez donc cette bouteille...

Pendant que cette femme nous faisait ce récit, la petite fille s'était jetée sur un panier de cerises que tenait ma femme et elle en mangeait avec une avidité, avec un plaisir qui approchaient de la gloutonnerie.

— Laissez-lui en manger tant qu'elle voudra, nous dit la paysanne; elle adore les cerises, et c'est un fruit qui ne fait pas de mal.

Je m'empressai donc d'offrir à M. le maire de me charger de cette petite fille. (P. 37.)

Et, en disant cela, cette femme se mit à en prendre elle-même des poignées qu'elle faisait disparaître avec une vivacité surprenante, et sans se donner la peine de rejeter les noyaux. Elle me dit de lui préparer à dîner. Pendant que j'étais à la cuisine et que la voyageuse se reposait dans cette salle avec la petite fille, qui mangeait toujours des cerises, ma femme lui demanda si elle était la mère de cette enfant. La paysanne répondit que

non, qu'elle n'était que sa nourrice, et qu'elle la ramenait à son père; mais qu'elle ne quitterait pas l'enfant pour cela; que le papa de la petite était un homme riche et qu'il voulait lui louer une petite maison dans les environs de Paris et l'y établir avec l'enfant, qu'il pourrait alors voir aussi souvent qu'il le voudrait. Malheureusement ma femme n'eut pas une plus longue conversation avec cette voyageuse, parce que je lui servis son dîner et qu'elle se mit aussitôt à table avec l'enfant.

La voyageuse avait un grand appétit; elle mangea beaucoup... Elle trouvait ma cuisine à son goût; cela n'a rien de surprenant. La petite mangeait moins, puis elle avait bientôt quitté la table pour aller jouer dans la cour. La paysanne mangea fort longtemps... Ce n'était pas à moi de lui dire : « Prenez garde, madame, vous allez peut-être vous faire du mal... » Les personnes doivent savoir ce qu'elles peuvent contenir. Enfin, après avoir terminé son repas, la voyageuse dit à ma femme :

— Je vais me jeter un moment sur un lit pour me reposer; veuillez avoir la complaisance de veiller sur ma petite, et, s'il passe une diligence ou quelque autre voiture qui ait une place pour Paris, éveillez-moi bien vite, je serai tout de suite debout, je ne me déshabille pas.

Tout cela se fit comme cette nourrice le disait : ma femme la conduisit dans une chambre où il y avait un bon lit. La voyageuse se jeta dessus, en disant :

— Je vais faire un bon somme; faites attention à ma petite.

Ma femme referma la porte et redescendit. L'enfant jouait toujours dans la cour, ou sur le devant de la maison. Nous pouvions veiller facilement sur cette petite fille ; nous n'avions pas d'autres voyageurs dans notre auberge.

Cependant plusieurs heures s'écoulèrent. Il n'était passé aucune voiture pour Paris; mais, la nuit arrivant, ma femme me dit :

— Cette voyageuse dort bien longtemps; est-ce que je ne ferais pas bien d'aller la réveiller?

Je répondis à mon épouse... François, donnez donc du vin à ces messieurs!... Je répondis à mon épouse :

— Cette voyageuse nous a dit qu'elle n'était pas très pressée d'arriver à Paris, je ne vois aucun inconvénient à ce que nous la laissions dormir; elle trouverait peut-être mauvais qu'on se permît de l'éveiller quand elle ne sonne pas.

— Si pourtant cette paysanne s'était trouvée indisposée... elle a tant dîné!... Oh! je vais voir si elle n'a besoin de rien.

Ma femme me quitte, elle monte à la chambre de la voyageuse; au

bout d'un moment, je m'entends appeler. La voix de ma femme avait un accent d'effroi qui m'effraya, je me hâte de monter.

— Mon Dieu ! s'écrie ma femme, viens donc voir cette paysanne ; je ne sais si c'est du sommeil, mais je l'ai appelée, touchée, elle ne répond pas.

Je m'approchai... Je devinai sur-le-champ l'horrible vérité ; cependant, j'appelai du monde, des voisins ; puis je courus tout d'un trait à Nemours chercher un médecin ; je le ramenai avec moi. On avait en vain essayé de faire revenir cette pauvre femme... elle était morte. Le médecin déclara que c'était un coup de sang, une apoplexie, causée peut-être par un repas trop abondant... ou par ces maudites cerises qu'elle avait avalées avant son dîner... et avec les noyaux. Enfin, tout ce qu'il put faire pour rappeler à la vie la voyageuse ne servit absolument à rien... Elle était morte, et sans avoir dit un mot, sans que nous sachions ni son nom, ni de quel pays elle venait.

Vous comprenez, messieurs et mesdames, que nous nous trouvions bien embarrassés, mon épouse et moi, avec cette petite fille qui parlait à peine et cette pauvre voyageuse qui ne parlait plus. On alla chercher les autorités du pays. M. le maire vint, ainsi que M. le juge de paix ; on voulut interroger l'enfant... elle ne se doutait pas du malheur qui venait de lui arriver... elle jouait encore, cette pauvre petite. M. le maire lui demanda plusieurs fois comment elle s'appelait ; elle répondait : « Line, Caline, Ninine ; » d'où M. le maire conclut qu'elle pouvait s'appeler Caroline, Céline ou Catherine. On lui demanda le nom de sa nourrice, elle ne répondit que *maman* ou *nanan*. Tout cela ne pouvait pas nous mettre sur la voie pour connaître ses parents. M. le maire se fit apporter le paquet de la voyageuse et l'ouvrit. On trouva quelques vêtements, du linge pour une femme et un enfant. Le linge de la femme était marqué d'un P et d'un G ; celui de l'enfant avait seulement un C. Enfin, on trouva un petit portefeuille en maroquin brun, bien vieux, bien usé, et dans une poche de ce portefeuille, enveloppés soigneusement dans du papier, deux billets de banque, l'un de mille francs, l'autre de cinq cents. J'avais donc eu raison en jugeant que cette paysanne n'était point malheureuse. Mais tout cela ne mettait pas sur la voie pour connaître le nom de la nourrice ou des parents de l'enfant. Le portefeuille ne contenait, outre les billets de banque, qu'une carte, la dame de carreau, sur le dos de laquelle on avait écrit : « *Soyez à Paris vers les premiers jours d'août ; brûlez toutes mes lettres. On ira tous les jours vous attendre aux voitures.* » Mais pas de signature, pas d'adresse. Enfin, en examinant avec soin l'enfant, en la déshabillant pour s'assurer si elle n'avait point sur le corps quelque signe particulier... elle n'en avait aucun, nous nous aperçûmes qu'elle portait à son cou un

petit médaillon, attaché à une petite chaîne en cheveux; ce médaillon, que nous n'avions pas vu encore, parce qu'il était placé sur la chemise et caché par le fichu que portait l'enfant, était en verre et renfermait des cheveux travaillés avec infiniment de talent : il y avait d'abord trois lettres, un C, un A, et un A, puis au-dessous une fleur comme une pensée et une espèce de marque ou de caractère bizarre... M. le maire prétendit que c était du chinois, et qu'il n'avait vu de semblables caractères que sur une pièce de nankin des Indes arrivant de la Chine.

— Du reste, le médaillon avait été soudé de façon à ne plus pouvoir s'ouvrir ; c'était probablement une précaution pour que l'on ne perdît point le travail en cheveux qui était dedans.

Pendant que M. le maire faisait ses réflexions avec MM. les notables du pays qui étaient venus pour donner leur avis, et qui en donnaient chacun un différent, ce qui empêchait qu'on fût d'accord sur rien, ma femme me poussa le coude en me disant à l'oreille... François, débouchez cette bouteille devant madame!... en me disant à l'oreille:

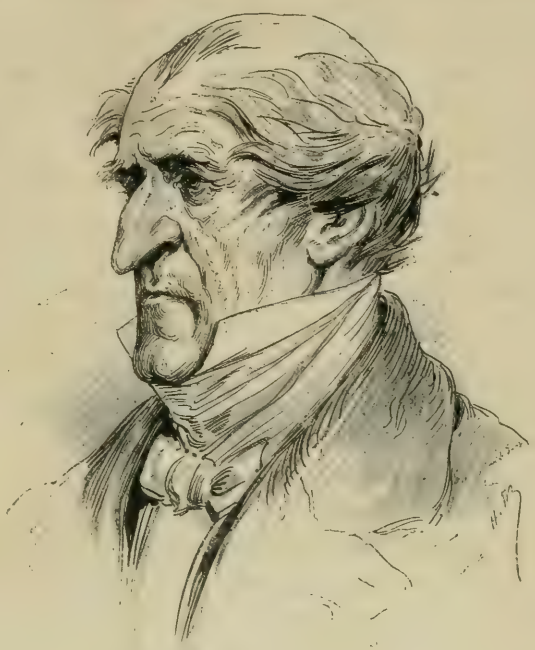
— Mon raton... (ceci est un petit mot d'amitié de madame mon épouse, elle n'avait pas la goutte alors!) mon raton, si tu veux, nous garderons cette petite avec nous; nous n'avons pas d'enfants, elle nous en tiendra lieu ; et, dans le cas où il nous en arriverait, cette petite trouverait toujours de l'occupation dans notre auberge.

Ce que ma femme me proposait, je l'avais pensé déjà. J'étais justement fort embarrassé pour un payement que j'avais à faire... J'aurais certainement pris la petite sans argent; mais les quinze cents francs qui se trouvaient sur la nourrice pouvaient me tirer d'une position fâcheuse. Je m'empressai donc d'offrir à M. le maire de me charger de cette petite fille qu'un événement si extraordinaire venait de rendre comme orpheline chez moi. M. le maire consulta les membres du conseil municipal, et, après de longs pourparlers, voici ce qu'on décida :

— Si vous promettez de vous charger de cette petite fille, de lui faire donner autant d'éducation qu'on peut en recevoir dans ce pays, enfin, d'avoir toujours bien soin d'elle et de ne jamais la maltraiter, alors vous pourrez disposer de la somme de quinze cents francs... plus des dix-huit francs soixante-quinze centimes qui étaient dans la poche de la robe de sa nourrice. Cet argent vous indemnisera des dépenses que vous aurez à faire pour l'enfant. Mais il faut aussi vous engager à ne jamais renvoyer cette jeune fille de chez vous, en un mot, à ne jamais la mettre à la porte quand elle sera grande ; si la petite veut un jour vous quitter, il faut aussi qu'elle soit libre ; vous n'aurez jamais le droit de la retenir de force. Enfin, vous lui laisserez toujours le petit médaillon dans lequel il y a des

lettres et des caractères en cheveux, ainsi que la dame de carreau, sur laquelle il y a quelques lignes d'écriture : ce sont les seuls objets qui pourront peut-être un jour la faire reconnaître par ses parents.

Je promis de remplir exactement toutes les conditions que l'on m'imposait, et je me flatte, mesdames et messieurs, d'avoir tenu ma parole. Comme nous ne savions pas au juste le nom de l'enfant, nous lui donnâmes celui de Cerisette en mémoire des cerises qu'elle aimait tant, ainsi que sa pauvre nourrice. Et, depuis quinze ans et un mois que cet événement est arrivé, personne ne s'est présenté dans le pays pour s'informer de la paysanne qui est morte chez nous, et de la petite qu'elle conduisait à Paris. Cerisette a reçu de l'éducation... Elle sait lire, écrire et même un peu compter... Elle a une voix de rossignol, elle retient tous les airs qu'elle entend, elle fait tout ce qu'elle voit faire. Que des musiciens ambulants viennent chanter et danser devant la porte, le lendemain Cerisette chante et danse tout comme eux. Enfin, vous voyez que j'avais raison de vous dire que cette jeune fille n'était pas ici comme une servante; elle y fait à peu près ce qu'elle veut... Du reste, c'est un caractère assez original ; un jour elle sera très gaie, elle sautera, gambadera du matin au soir ; le lendemain elle sera triste, rêveuse, elle ne dira pas une seule parole, et cela sans qu'il y ait aucun motif pour qu'elle ait changé d'humeur. Mais nous la prenons comme elle est, et nous ne la contrarions pas.



GRANGÉRANT.

M. Chatouillé a terminé son récit par un profond salut à la société. Mais l'aubergiste n'avait pas absolument tout dit : on a pu voir qu'il avait glissé légèrement sur la jolie figure, sur la taille ravissante de Cerisette; pourtant M. Chatouillé n'était point demeuré indifférent à tout cela; plus la

jeune fille était devenue grande et jolie, plus le maître du *Cerf sans cornes* s'était senti d'attachement pour elle. Depuis que Cerisette avait passé seize ans, cet attachement s'était manifesté par une foule d'attentions, de soins, de paroles doucereuses et de petites caresses, que d'abord Cerisette avait reçus avec reconnaissance, mais qui n'avaient point tardé à lui être fort peu agréables; enfin, il n'y avait plus eu moyen de se méprendre aux sentiments de M. Chatouillé, qui joignait les soupirs, les aveux, aux caresses et aux prévenances. La jeune fille, qui avait écouté avec obéissance l'aubergiste, tant qu'elle avait vu en lui un bienfaiteur, l'avait parfaitement envoyé promener lorsqu'il s'était présenté comme amoureux, et avait menacé de tout déclarer à M^me^ Chatouillé si on osait encore lui dire des choses qu'elle ne voulait pas entendre.

L'aubergiste, qui avait peur de sa femme, avait été contraint de renfermer au fond de son cœur les feux illicites dont il brûlait pour la jolie brunette; mais alors il avait changé de rôle : vexé de ce qu'on n'avait pas voulu l'écouter, ce monsieur était devenu un petit tyran domestique; il ne parlait plus à Cerisette que d'un ton aigre ou bourru; il trouvait mauvais tout ce qu'elle avait fait; il la traitait quelquefois plus mal qu'une servante. Malgré cela, comme son amour n'était pas éteint, comme il était extrêmement jaloux, quand des jeunes gens venaient loger à son auberge, il défendait à Cerisette de les servir; il tâchait de faire en sorte qu'on ne la vît point, ce qui était difficile, parce que la jeune fille respectait fort peu les consignes qu'il lui donnait et ne restait pas volontiers dans sa chambre. Enfin, c'était toujours par suite des craintes qu'il éprouvait au sujet de cette jeune fille qu'il n'avait pas voulu jusqu'alors qu'elle vînt servir les comédiens.

La réunion dramatique a écouté avec attention et intérêt le récit de M. Chatouillé : tout ce qui a un cachet romanesque doit plaire aux artistes, dont, la plupart du temps, la vie n'est qu'un long roman.

— Il y aurait de quoi faire un petit drame avec l'histoire de cette jeune fille, dit Desroseaux.

— Oui, mais le dénoûment... quel serait le dénoûment? dit Élodia.

— Quand j'étais chez l'avoué, dit Grangérant, je faisais des vaudevilles sur des sujets intéressants.

— Quels peuvent être les parents de cette petite?

— Peut-être des gens très haut placés.

— C'est-à-dire que ce doit être un enfant de l'amour, le fruit de quelque intrigue coupable... Ce qui est écrit sur la carte, cet ordre donné à la nourrice de brûler les lettres qu'elle a reçues, cela prouve bien une intrigue, du mystère, des craintes...

— Et ce médaillon avec ces lettres en cheveux...

— C'est ce qui la fera reconnaître un jour.

— Il me semble, à moi, que les parents n'ont pas montré grand empressement à faire des recherches... Ils auraient dû envoyer prendre des informations sur la route, depuis Paris jusqu'au pays où demeure cette nourrice.

— Ils l'ont fait sans doute. Mais rappelle-toi que cette femme, au lieu de prendre les voitures publiques, a profité d'une occasion pour venir jusqu'ici, que peut-être cela la détournait de son chemin, et que c'est là ce qui aura fait perdre sa trace.

Au milieu de toutes ces réflexions qui se croisaient autour d'elle, Mme Grattenboule gardait seule le silence, entièrement absorbée par l'occupation que lui donnait le contenu de son assiette. Albertine, qui, dans de certains moments, témoigne une grande déférence pour les avis de sa mère, et dans d'autres ne se gêne pas pour l'envoyer promener, s'écrie tout à coup :

— Eh bien! madame Grattenboule, tu ne nous dis pas ce que tu penses de l'histoire de cette jeune fille? Crois-tu qu'elle soit d'une naissance illustre ou que sa souche soit obscure?

Mais la souffleuse de la troupe, fidèle à l'habitude qu'elle a contractée de ne point prononcer une parole avant qu'on soit à la fin du repas, se contente de faire des signes de tête, des clignements d'yeux, et de tendre son verre pour qu'on lui donne à boire.

Ennuyé de la pantomime à laquelle se livre Mme Grattenboule, Angely dit à l'aubergiste :

— Maintenant, monsieur l'hôte, j'espère que vous allez nous envoyer Cerisette; après ce qu'ils viennent d'apprendre touchant cette jeune fille, tous mes camarades sont curieux de la connaître.

— Et la matelote? s'écrie Cuchot ; je serais aussi très curieux de faire sa connaissance, moi.

M. Chatouillé semble frappé par une idée subite, et il sort de la salle en disant :

— Je vais envoyer sur-le-champ Cerisette et la matelote

VI

UNE MATELOTE SINGULIÈRE

— Il ne faut pourtant pas que Mlle Cerisette nous fasse oublier nos affaires, dit Élodia ; nous n'avons pas encore décidé ce que nous donne-

rions à Nemours ; si nous jouons demain, il serait temps de s'en occuper.

— D'abord, nous ne pouvons pas jouer demain ; il faut avant tout que nous prenions connaissance du théâtre, pour savoir ce qu'on peut représenter dessus...

— Ah ! il est charmant, Montézuma ! Qu'est-ce que cela nous fait que le théâtre soit grand ou petit ? Quand on a joué *Robert le Diable* dans une grange, et *le Festin de Pierre* dans le fond de la boutique d'un pâtissier, il me semble qu'on peut jouer tout ce qu'on veut... Est-ce qu'il n'y a pas toujours moyen d'arranger les choses ?... Ce qui ne va pas, on le passe...

— On le passe !. . Mais quelquefois nous passons tant de choses qu'il ne nous reste plus rien.

— Ça ne vaut pas encore ce que nous faisions quand j'étais en représentations à Saint-Quentin, dit Desroseaux ; nous affichions un spectacle monstre : deux drames en cinq actes et quatre vaudevilles. Mais, pour que cela ne durât pas toute la nuit, nous placions toujours une des pièces en cinq actes en premier et nous jouions tout de suite le dernier acte, cela abrégeait beaucoup.

Mlle Zinzinetta.

— Mais ceux qui arrivaient tout au commencement du spectacle, est-ce qu'ils ne réclamaient pas ?

— Nous leur faisions croire que les quatre premiers actes avaient été joués avant leur arrivée. Ils avaient beau être venus avant que la salle fût éclairée, ils étaient obligés de gober cela.

— Tu me rappelles un auteur qui, lorsque j'étais à l'Odéon, à Paris, venait chaque jour solliciter le directeur pour qu'on mît une de ses pièces sur l'affiche le lendemain. Une fois le directeur lui répondit :

Je suis bien satisfait de ce que la compagnie est satisfaite. (P. 52.)

— Mais je ne puis pas mettre votre pièce demain devant mon nouveau drame, c'est impossible ; votre ouvrage est trop long, on finirait trop tard.

— Eh bien! dit l'auteur, jouez-moi avant l'ouverture des bureaux.

— Moi, je suis de l'avis d'Élodia, dit Zinzinette. Qu'est-ce que nous donnerons à Nemours? C'est assez important pour qu'on s'en occupe d'avance...

— Oh! mes enfants, laissez-nous dîner en repos... Quand nous serons au fromage, je vous permets de parler de cela... Voyez la respectable Mme Grattenboule et imitez-la; pour les choses les plus urgentes, vous n'obtiendriez point un mot d'elle jusqu'à ce qu'elle se soit entièrement emplie.

— Emplie! ah! fi! quelle horreur! Je te prie, Cuchot, d'employer d'autres expressions en parlant de ma mère; on croirait, à t'entendre, qu'il s'agit d'une cruche?

— Eh! mon Dieu! emplie, restaurée, bourrée! Qu'importe le mot? la chose est toujours la même; tu vois bien que ta mère ne s'en formalise pas!... Elle va toujours son petit bonhomme de chemin, elle continue à mastiquer... Je te promets qu'elle ne laissera pas un petit coin de vide dans son for intérieur.

— Tu abuses de sa patience, tu sais qu'elle ne te répondra pas maintenant... Mais, prends garde... tu ne perdras rien pour attendre... Ma mère n'a pas sa langue dans sa poche.

— Je ne sais pas ce qu'elle en avait fait à Fontainebleau, pendant que j'étais en scène dans *les Rivaux d'eux-mêmes*, mais je ne pouvais pas en obtenir une seule réplique.

Albertine va répondre pour défendre sa mère, quoique celle-ci n'ait pas l'air de faire attention à ce que l'on dit d'elle; mais en ce moment Cerisette entre dans la salle en apportant un plat qu'elle dépose sur la table, puis elle fait un gracieux sourire à la société en disant :

— Messieurs et dames, voici la matelote que l'on m'a dit de vous servir.

La vue de cette jeune fille, dont on a déjà tant parlé et qui était attendue avec curiosité, cause un mouvement général dans la salle. Tout le monde veut examiner, considérer Cerisette; les hommes le font avec une attention dans laquelle il est facile de reconnaître un sentiment de plaisir et une approbation à tout le bien qu'un de leurs camarades a déjà dit de la jeune fille. Quant aux femmes, si elles ne peuvent s'empêcher de convenir d'abord que Cerisette est jolie, après ce premier mouvement, qui est toujours le bon, s'il faut en croire un fameux diplomate, leur second est de chercher ce qu'il y a de défectueux dans ce qu'elles n'ont pu d'abord s'empêcher de trouver bien, et comme Cerisette n'était point une beauté accomplie, comme la nature fait rarement des chefs-d'œuvre, et que, d'ailleurs, les femmes trouveraient encore à mordre sur un chef-d'œuvre de leur sexe, celles qui sont à table ont bien vite formulé leur opinion, et on les entend se dire entre elles :

— Figure gentille... de l'éclat aux lumières... mais il y en a cent qui sont mieux que cela et qu'on ne remarque pas.

— Rien de pur dans les contours.

— Prenez tous ces traits-là les uns après les autres, et vous n'en trouverez pas un de très bien.

— Qu'est-ce que cela me fait, s'écria Angely, pourvu que, réunis, ils forment un ensemble ravissant?... Je n'admire pas dans une femme rien qu'un de ses traits. S'il en était ainsi, il me faudrait donc adorer un nez grec, bien correct, bien dessiné, quoique celle qui le portât me fît voir dessous une bouche désagréable et de vilaines dents?... Encore une fois, il faut que la personne plaise par l'ensemble de ses traits, par l'expression de sa physionomie. Croyez-vous donc, quand une femme me charme, que je m'occupe à la détailler et que je vais me dire : « Ah! diable! mais j'ai tort d'aimer cette personne-là... Elle n'est pas régulièrement belle... Son nez est trop court ou trop gros... ses yeux ne sont pas assez fendus... ses oreilles sont trop grandes?... » Ah! mesdames! quel malheur pour vous toutes si nous agissions ainsi; car, vous le savez par vous-mêmes, la perfection est introuvable !

— Angely, vous êtes un impertinent!... Nous pouvons bien donner notre opinion sur celle que vous annonciez être un prodige!

— Donnez, mesdames, donnez votre opinion ; mais soyez bien persuadées d'une chose, c'est que toutes les critiques que vous ferez d'une femme ne diminueront jamais à nos yeux le charme de sa vue, le désir de sa possession ; je vous avouerai même que chez nous cela produit souvent l'effet contraire.

— Oh! parbleu! dit Albertine, nous savons bien ce dont les hommes sont capables!... Ils sont si... je ne veux pas dire le mot, mais tout le monde m'a comprise.

— Elle est bien, cette petite, dit Montézuma, elle serait charmante en dansant un *bolero*, une *cachucha*... elle a une tête espagnole.

— Cela ferait une jolie servante de Molière, murmure le père noble.

— Tu voudrais bien l'avoir connue quand tu étais chez l'avoué, hein, Grangérant?

— Il faudra la prier de chanter tout à l'heure, dit Desroseaux.

— Pourquoi pas de danser aussi? murmure Zinzinette.

— Ah! ils lui feront peut-être encore faire autre chose, dit Albertine. Dieu! que je trouve les hommes canailles! Et que je m'en voudrais si je ne m'étais pas souvent fichue d'eux!

— Mais tu ne t'en veux pas, Albertine?

— Oh! non, oh! non, oh! non!

Celle qui était le sujet de la conversation ne semblait pas s'apercevoir de l'effet que sa présence venait de produire ; il est vrai que, de son côté,

la jeune fille regardait avec curiosité les comédiens, et surtout les comédiennes. On devinait que, dans sa pensée, ces gens-là étaient un monde à part, un monde d'élite, enfin des êtres privilégiés qui devaient se trouver bien fiers de leur mérite et de leur position. C'est que Cerisette avait été une fois au spectacle à Nemours, et elle y avait pris un plaisir extrême; elle en avait conservé un souvenir de bonheur, et il lui avait semblé que ceux qui lui avaient procuré tant de jouissances devaient en avoir beaucoup eux-mêmes. Voilà comme on juge quand le cœur est naïf et jeune.

Poussemard.

Cependant les yeux de la jolie fille, après s'être promenés sur toute la compagnie, revenaient plus volontiers se reposer sur Angely. Était-ce parce qu'ils étaient certains de rencontrer ceux de ce jeune homme?... Il est probable que cela ne déplaisait pas à Cerisette, et que l'expression tendre qu'elle lisait dans ces yeux-là avait au moins quelque charme pour elle. Ensuite, le jeune premier était joli garçon. Pourquoi les femmes seraient-elles moins sensibles que nous à ces avantages-là?

— Voulez-vous être assez aimable pour nous chanter quelque chose, mademoiselle? dit Angely en allant à Cerisette.

La jeune fille rougit, mais elle fit une gracieuse révérence en balbutiant :

— Je veux bien chanter, monsieur, mais je ne sais que des rondes du pays.

— Va pour une ronde du pays, dit Montézuma ; elles ont presque toujours un petit chic local qui invite à danser. Nous vous écoutons, petite.

— Ça va être curieux! dit Élodia.

Cerisette chante une ronde dont le refrain est que :

Les moutons seuls sont bons.

Albertine demande si cette ronde a été composée par un boucher: toutes ces dames font des plaisanteries sur les paroles de la chanson; mais les hommes adressent leurs compliments à Cerisette, qui a une voix fraîche et pure et qui semble ne pas s'en douter.

Mme Grattenboule est la seule de la compagnie qui n'ait point dit son mot sur la jeune fille. Elle s'est contentée de tourner à demi la tête pour la regarder chanter, mais ensuite ses regards se sont portés sur le plat de matelote, et elle fait à Cuchot un signe que celui-ci comprend sur-le-champ, car il attire le plat devant lui et se met à servir en disant :

— De la matelote, mes enfants!... A vous, respectable Grattenboule!... Elle a bonne mine... le fumet est de bon augure... Peste! des écrevisses!... Allons, c'est mieux que je n'espérais!... A qui en servirai-je?... Ils sont tous en contemplation devant cette fille... ils en perdent, je crois, l'appétit!...

— Oh! en contemplation est faux! s'écrie Élodia; nous regardons... voilà tout... Passe-moi de la matelote, petit!

— Moi, je suis en admiration, dit Angely, qui semble s'amuser beaucoup du dépit de ces dames.

— Alors, tu ne veux pas de matelote?...

— Si fait!... Apportée par cette belle enfant, elle doit être délicieuse!...

— Et toi, Montézuma, en quoi es-tu? en ébullition?

— Sers-moi toujours... De l'anguille, je t'en prie... c'est ce que je préfère...

Albertine jouant les travestis.

— Je crois qu'en voilà... C'est singulier, je n'en trouve guère!...

— Dis donc, Cuchot, tu ne m'as donné que des croûtes de pain, à moi!...

— Et à moi que des champignons.

— Et à moi que des oignons!

— Vraiment?... Dame! je vous donne tout ce que je trouve... Il y a énormément de croûtes de pain, d'oignons et de champignons dans cette matelote... je voudrais pourtant bien me garder un petit tronçon d'anguille pour moi, qui ai commandé le plat dont je raffole.

— Mais il paraît que tu as soin de garder toute l'anguille pour toi, car tu ne m'en as pas donné le plus léger tronçon.

— Ni à moi!...

— Ni à moi!

— Ah! bah! vous plaisantez!... Vous n'avez pas de poisson?

— J'ai une écrevisse, voilà tout.

— Moi, j'ai un petit poisson rouge qui a un fichu goût... Je ne sais pourquoi, j'ai l'idée qu'il a figuré longtemps dans un bocal.

— Cuchot, je n'ai que des oignons; si tu n'as pas d'anguille, donne-moi au moins de la carpe...

— Je cherche... je ne trouve que des petits poissons.

— C'est donc une matelote de goujons que M. Chatouillé nous a faite?

Tout en servant, Cuchot avait mis de côté quelques petits morceaux ressemblant assez à des tronçons d'anguille: Mme Grattenboule était la seule qu'il eût favorisée d'un de ces friands morceaux, que, vu leur rareté, il tenait en réserve. Mais tout à coup la mère d'Albertine, qui avait aussitôt attaqué sa matelote, sort de son mutisme habituel et pousse un cri qui effraye toute la société.

— Bon! voilà ma mère qui s'étrangle à présent! dit Albertine; tu as avalé une arête, n'est-ce pas?

— Une arête! une arête! répond le souffleur femelle avec un accent où l'indignation se mêle à la surprise; mais c'est un cou de poulet, cela, monsieur Cuchot, un véritable cou de poulet ou de dindon que vous m'avez donné pour de l'anguille.

— Ah! bah! pas possible!... Attendez, madame Grattenboule, que je goûte ce petit tronçon que j'ai là.

Et Cuchot, attaquant un des morceaux qu'il avait mis en réserve, pousse bientôt un cri égal à celui de la mère d'Albertine.

— C'est un cou de volaille! un morceau de cou de volaille! Mme Grattenboule ne s'est pas trompée... Oh! ceci passe la permission!... nous servir une matelote de cous de volaille!...

— Ni carpe, ni anguille!...

— Personne n'en a eu!

— Des petits poissons rouges et des écrevisses, voilà tout.

— Ah! c'est fort drôle! Moi, j'avoue que je trouve cela très ingénieux

— Fi donc! c'est une horreur!... Qui peut savoir ce qu'on nous a fait manger tout à l'heure?

— Ma belle enfant, pourriez-vous expliquer comment il se fait qu'on nous serve des cous de volaille en matelote?...

Depuis quelques instants, Cerisette ne retenait plus qu'avec peine son envie de rire; elle y cède complètement, lorsque Cuchot lui adresse enfin sa question, et ce n'est qu'au bout d'un moment qu'elle peut répondre :

— Mon Dieu, messieurs... que voulez-vous que je vous dise?... Ce n'est pas ma faute, à moi!

— Aussi n'est-ce nullement à vous que nous nous en prenons, dit Angely; mon camarade vous demande cela comme renseignement.

— Oui, dit Desroseaux, et pour savoir si, dans ce pays, c'est l'usage de mettre des cous de volaille en matelote?...

— Je ne crois pas, monsieur... mais, que voulez-vous!... quand on n'a pas de poisson... et que les voyageurs veulent absolument de la matelote...

— On leur en fait quand même et avec n'importe quoi. Allons! messieurs, ceci n'est pas plus fort que nous, qui quelquefois jouons de grands opéras sans musique, exécutons des assauts, des batailles sans un seul soldat, représentons des sauvages en costume de mitrons, et faisons faire un Amour par Poussemard. Tout bien considéré, M. Chatouillé est un homme d'invention, de ressources, et je lui vote un toast pour sa matelote sans poisson...

Le discours d'Angely change la mauvaise humeur en gaieté : tout le monde, excepté Mme Grattenboule, prend le parti de rire de l'invention de l'aubergiste. Grangérant assure qu'il en a fait bien d'autres lorsqu'il était chez l'avoué, et Desroseaux propose de faire venir M. Chatouillé et de lui adresser fort sérieusement des compliments sur le plat qu'on vient de servir.

Cette proposition est adoptée. On appelle François, qui reçoit l'ordre de faire venir son maître, et Cerisette, témoin de la gaieté générale et de la manière dont les comédiens ont pris la tromperie qu'on leur a faite, se persuade encore que cette profession est la plus belle qui existe, puisque ceux qui l'exercent prennent tout en riant.

VII

JOYEUSE APRÈS-DINÉE

M. Chatouillé se présente l'air inquiet, son bonnet à la main, et comme quelqu'un qui s'attend à s'entendre dire des choses peu agréables. Il porte

tour à tour ses regards sur chaque personne de la compagnie ; il est tout surpris de ne rencontrer que des physionomies riantes ou moqueuses.

— Je me rends aux ordres de ces messieurs et de ces dames, murmure l'aubergiste d'un ton humble et soumis.

— Arrivez donc, notre hôte, venez recevoir nos compliments.

— Pardieu ! vous êtes un cuisinier du grand numéro !

— Vous avez poussé l'art culinaire bien plus loin que tous vos devanciers !

— Les Robert, les Béchamel, les Vatel n'étaient que des enfants auprès de vous !...

— Ah ! Vatel surtout, quel bélître ! Ce n'est pas vous, monsieur Chatouillé, qui vous seriez désespéré et suicidé comme lui... n'est-ce pas ?

— Pardon, messieurs, mais je ne connais pas l'histoire de ce M. Vatel...

— Vous ne la connaissez pas ?... C'était un cuisinier royal, un maître d'hôtel de la cour. A un grand repas que donnait Louis XIV, s'apercevant que la marée n'arrivait pas, Vatel perdit la tête et se perça de son épée pour ne point survivre à ce qu'il appelait son déshonneur. Mais vous, monsieur Chatouillé, au lieu de vous désespérer, vous auriez dit : « Le poisson n'arrive pas ? Qu'on aille à la basse-cour, on y trouvera des anguilles, des carpes, des perches déguisées en dindons ou en canards ; c'est tout ce qu'il faut pour confectionner une matelote... » Voilà du génie !... voilà du talent !... Certainement, c'est vous qui le premier avez dû accommoder une culotte de gendarme à la sauce piquante, et, si ce n'est pas vous, on vous a volé cette idée-là ?... Elle devait éclore dans votre cerveau.

L'aubergiste, tout abasourdi par ce qu'il entend, ne sait pas encore s'il doit rire ou faire la grimace ; mais, comme tout le monde rit autour de lui, il se décide à faire comme tout le monde, et salue de nouveau, en murmurant :

— Je suis bien satisfait... de ce que la compagnie est satisfaite... Vous comprenez que je fais de mon mieux.

— Et il est excellent, votre mieux... oh ! il est soigné... votre matelote surtout !... Nous n'en avons pas encore mangé de pareille !... N'est-ce pas, mesdames ?

— Oh ! non... pas même chez Véfour et aux *Frères-Provençaux*.

— Il fallait venir ici, au *Cerf sans cornes*, pour manger une telle matelote.

— Mais elle vous fera honneur, monsieur Chatouillé ; nous en parlerons dans toutes les villes où l'on mange bien. Je suis sûr qu'il vous viendra du monde vous en commander une semblable !

Le maréchal-ferrant me l'a otée avec ses grosses pinces. (P. 59.)

— Oh! messieurs... je suis confus!

— Allons, camarades, je propose un toast en l'honneur de M. Chatouillé!

— Oui, oui!

En l'honneur de la matelote sans poisson... car les petits poissons rouges étaient du superflu. Je vous certifie qu'elle pouvait s'en passer : ceci est encore une amélioration que vous réserverez pour la prochaine occasion.

— Supprimez aussi les écrevisses, c'est du luxe!

— A la rigueur, vous pourriez aussi remplacer les champignons par des pommes de terre.

— Ah! messieurs, ce n'est pas avec du vin ordinaire que nous boirons au génie de notre hôte!...

— Mes enfants, dit Albertine, nous sommes en fonds... si nous nous permettions le champagne?...

— Oui! oui, du champagne!

— Ma fille, tu parles comme Contat, dit M^me^ Grattenboule, qui a recouvré l'usage de la parole depuis qu'on ne mange plus.

Le père noble est le seul qui murmure :

— Du champagne... à quoi bon?... Nous sommes en argent, cela est vrai... mais nous ne savons pas si nous y serons longtemps... On a quelquefois affaire à un public si ingrat!

— Laisse-nous donc tranquilles, Grangérant, tu joueras *Tartufe*, nous roulerons sur l'or! Voyons, monsieur Chatouillé, pouvez-vous nous donner du champagne? Oh! mais, du vrai champagne! Nous avons assez goûté de vos productions; nous ne doutons pas que vous fabriquiez merveilleusement de tous les vins! mais il ne faut pas abuser des friandises...

— Messieurs, j'ai du champagne, du sillery pur!

— Écoutez, monsieur Chatouillé, nous en prendrons si vous nous laissez d'abord le goûter.., s'il ne nous convient pas, vous le remporterez.

— Volontiers, messieurs, volontiers... je cours vous en chercher... Cerisette, venez avec moi à la cave.

— Non pas, non pas! Emmenez François, votre garçon, et laissez-nous cette jolie enfant; vous nous devez bien cela, monsieur Chatouillé.

L'aubergiste, qui se trouve heureux d'en être quitte pour des plaisanteries, s'empresse d'aller chercher du champagne qu'il apporte bientôt avec un air d'assurance; c'était, en effet, la seule chose qu'il n'eût point tripotée. Puis il couvre la table de fromage, fruits, confitures et gâteaux faits à son four qui n'en étaient pas meilleurs pour cela.

Le champagne ayant été trouvé bon par Cuchot, qui s'y connaît, et par M^me^ Grattenboule, qui prétend avoir bu des premiers crus de France,

une bouteille est bientôt vidée et remplacée par une autre. Alors la gaieté devient générale : Élodia chante de l'opéra; Zinzinette, du vaudeville; Albertine, une chansonnette un peu grivoise; Mme Ramboure essaye une romance sentimentale, et Poussemard fait ce qu'il peut pour accompagner la duègne à la tierce, tandis que Mme Grattenboule bat la mesure avec son couteau sur son verre. Grangérant déclame une pièce de Molière; Desroseaux conte une histoire à Cuchot qui boit et ne l'écoute pas; Angely dit des douceurs à Cerisette à laquelle il vient de prendre la main, en lui offrant du champagne qu'elle refuse; Montézuma s'est levé et se promène autour de la table en déclamant et mimant une scène du *Déserteur*, dont il a l'air de faire un ballet, il entonne d'une voix de cornet à piston :

La mort n'est rien, c'est notre dernière heure...
Et ne faut-il pas que l'on meure?

Là il fait une demi-pirouette, qu'il termine en jetant son corps en arrière pour figurer quelqu'un qui est tué, puis il reprend :

Chaque minute, chaque pas,
Ne mène-t-il pas
Au trépas?

Arrivé à ce passage, il juge convenable de faire une foule de petits pas glissés comme s'il dansait une anglaise. Ensuite il continue :

Mais souffrir une perfidie
Aussi sanglante, aussi hardie...

Pour donner plus de force à cet endroit, Montézuma tape du pied, se recule comme s'il voyait le diable, puis s'arrête en se tenant un moment sur ses orteils. C'était de cette manière que le bel homme jouait presque tous ses rôles; et souvent, en province, cela lui valait de nombreux applaudissements, que l'on n'aurait pas accordés à une déclamation simple et naturelle. Cependant, quelquefois aussi cela lui attirait une bordée de sifflets; mais, alors, il prétendait que c'était la pièce qui ennuyait le public.

— Il est bon, le champagne... il est gentil!... s'écrie Albertine en tapant sur son verre pour faire mousser ce qui reste au fond. Dis donc, ma mère, il me rappelle celui que m'avait envoyé le prince Chemizakoff.. Ah! Dieu! en avons-nous flûté dans ce temps-là!... Faisions-nous des bombances!... Quelle vie de Polichinelle!...

— Et quand tu étais avec le comte de Clapottensky et que tu avais voiture... C'est alors que ça roulait!.. Nous dînions trois fois par jour chez le traiteur!..

— Vous dîniez trois fois par jour? s'écrie Cuchot avec étonnement. Bigre! quelle capacité!

— Ma mère veut dire que nous déjeunions, dînions et soupions chez le traiteur.

— Ça faisait toujours trois repas par jour... et quels repas ! Ça valait trois dîners !... Oh ! Dieu, l'heureux temps !

— Tu as donc eu voiture, toi, Albertine ?

— Tiens, qu'est-ce que cela a d'étonnant ?... Je l'ai eue trois fois... J'espère bien l'avoir encore... Mais la première fois que je me reverrai en équipage, il faudra que Mme Grattenboule ne me fasse plus de farces comme à son ordinaire...

— Qu'est-ce que tu dis ?... Quelle farce ai-je faite dans tes équipages ?...

— Mon Dieu ! ma mère, vous savez bien. Je vous emmenais, parce que vous aimez à aller en voiture ! mais, quand j'entrais quelque part et que vous restiez dans l'équipage à m'attendre, vous vous mettiez tout de suite à jouer au piquet avec mon cocher...

— Eh ben ! qué mal ? il faut bien tuer le temps !

— Ce n'est pas moi qui y trouvais du mal, mais cela déplaisait au prince Chemizakoff ; je vous assure que cela m'a fait du tort dans son esprit.

— Laisse-nous donc tranquille !... N'était-il pas bien distingué, ton prince, que nous ramenions tous les soirs ivre-mort chez lui ? Il fallait que les garçons le portassent dans sa voiture.

— Ma mère, ce n'est pas mauvais genre de se soûler ; presque tous les grands personnages étrangers que j'ai connus se permettaient ce divertissement : en Angleterre, les lords ne s'en privent pas...

— Et, d'ailleurs, s'écrie Desroseaux, Mme Grattenboule aurait bien mauvaise grâce à fronder ce défaut.

— Qu'est-ce qu'il dit, celui-là ? Apprenez donc votre *Mariage de Figaro*, vous !...

— Et vous, tâchez donc de me souffler, au lieu de dormir dans votre trou, comme cela vous arrive souvent.

— Je ne dors que quand tu joues, cher ami : c'est ta faute si tu me produis cet effet-là.

— Madame Grattenboule, je ne vous répondrai pas, je respecte votre perruque.

— Je crois bien... elle vaut mieux que tes cheveux, qui sont si mal plantés qu'ils ont l'air postiche !

— Allons, ma mère, ne vous fâchez pas, et n'attaquez pas le postiche vous risqueriez trop ici...

— Pourquoi aussi que tu me dis des bêtises au sujet de tes équipages !... Comme si on ne savait pas se conduire !

— Je ne vous dis pas de bêtises... mais je répète que ma tendresse pour vous et le désir de vous être agréable m'ont fait du tort. Par exemple, ce jour où j'avais reçu une invitation pour déjeuner chez un riche armateur de Marseille... un homme qui était, dit-on, millionnaire... et que, par gourmandise, vous avez absolument voulu que je vous emmène avec moi, désir auquel j'ai eu la faiblesse de céder.

— Eh ben! puisque ce monsieur était millionnaire, je vous demande un peu, mes enfants, qu'est-ce que cela pouvait lui faire d'avoir une personne de plus à déjeuner? Et puis on m'avait dit qu'on mangeait des choses curieuses chez le particulier, et qu'on buvait du vin du *mont Liban* « Fichtre!... que je me disais, ça doit être du vin un peu chouette; c'est un vin de Turc, ça doit être bigrement fort!...

— Vous étiez dans l'erreur, madame Grattenboule; le mont Liban, c'est la Palestine, la Terre sainte. C'est sur le mont Liban que se trouvent le Calvaire, le Thabor, le mont Carmel...

— Je ne sais pas si le vin en question avait été récolté sur le mont *Caramel*, mais ça m'étonnerait, car il n'était pas sucré du tout; c'est amer comme chicotin, ce vin-là!... C'est égal, je suis bien aise d'en avoir bu... c'est aussi glorieux que d'avoir été chez l'avoué...

— Ah! ma mère, vous m'avez bien fait du tort avec votre bouche... Ce monsieur n'avait invité que moi... et lui amener du monde...

— Suffit, en voilà assez.

— Il paraît que cela le contraria beaucoup, car je n'entendis plus parler de lui depuis ce jour-là, et il ne m'invita plus.

Tu ne dis pas le fin mot, c'est que nous avions emmené aussi Castorin, ton chien, un petit épagneul qui aboyait toujours; mais tu avais absolument voulu qu'il vînt avec nous, et j'ai dans l'idée que ce monsieur n'aimait pas les chiens.

— Ah! ah! ah! la bonne charge! dit Zinzinette : pauvre armateur! comme il a dû être agréablement surpris!... Oh! quel dommage qu'il n'y ait pas un piano ici... Je me sens en voix... Ah!... ah!... Oh! mon petit Poussemard, va donc chercher ton violon.

— Ah! oui, il nous jouera une valse.

— Je n'en sais pas.

— Tu sais celle de *Giselle* et celle de *Robin des Bois?*

Poussemard quitte la salle pour aller chercher son instrument. On apporte le café, l'eau-de-vie et du cassis, la seule liqueur que l'aubergiste puisse offrir à ses hôtes.

On se lève de table. Tout le monde parle ou chante en même temps. Le père noble fait le tour de la salle en déclamant le rôle du *Misanthrope*,

s'arrêtant de temps à autre devant une chaise à laquelle il adresse ses vers.

Montézuma a quitté le *Déserteur* pour le *Tableau parlant;* il est en train de danser le rôle du beau *Léandre;* Desroseaux et Zinzinette chantent le duo *Picaros* et *Diego;* Élodia fait des roulades en criant :

— Grâce! grâce! grâce pour elle!...

Albertine a retroussé ses manches jusqu'à la hauteur des épaules; elle va devant la glace exécuter un pas de *tarentelle* en tenant toujours ses deux bras au-dessus de sa tête, se souriant, se tirant la langue et s'envoyant des baisers.

Enfin, Mme Ramboure, qui est toujours très tendre après le dîner a bloqué François, le garçon d'auberge, dans un coin de la chambre, et, l'enlaçant dans ses bras, s'écrie, en feignant d'avoir peur :

— Petit frère... Ah! petit frère... vois-tu ce noir qui vient à nous? Ah! j'ai peur!

François, qui ne se doute pas qu'on lui joue une scène de *Paul et Virginie*, regarde d'un air hébété dans toute la salle, en disant :

— Je ne vois pas votre petit frère... et je ne vois rien de noir qui vienne à nous.

Mais Mme Ramboure continue en faisant une voix enfantine :

Dans quel état il est, mon ami!... ses pauvres pieds sont tout en sang... Rassurez-vous, bon noir !... Vous souffrez beaucoup?...

— Moi, s'écrie François, je ne suis jamais malade!... je n'ai jamais souffert que d'une dent du fond; mais le maréchal-ferrant me l'a ôtée avec ses grosses pinces..!

La duègne met sa main sur la bouche de François pour le faire taire, puis elle se met à chanter :

Fatigué d'une si longue route
Ayant gravi sur les rochers,
La faim vous tourmente sans doute?
Offrons-lui fruits de nos vergers.

— Mais je n'ai pas faim du tout, dit François ; je me suis repassé une bonne salade d'œufs durs avant votre souper...

Mme Ramboure remet ses doigts sur la bouche de François, que cela ne semble pas amuser beaucoup, et continue :

Oh! nous éprouvons aujourd'hui,
Bon noir, en vous offrant du nôtre,
Que le plus heureux est celui
Qui peut donner ses fruits à l'autre.

— Vous avez soif?

— Non, madame, je n'ai pas soif

— J'ai vu près d'ici une source ; attendez-moi.

Et Mme Ramboure se met à courir à l'autre bout de la salle en faisant des singeries; ensuite, elle va à la table, verse du cassis dans le creux de sa main, revient en sautillant près de François, qui la regarde d'un air effaré, et, rapprochant ses deux mains en cornet, se met en devoir d'entonner le cassis à François, qui se recule en disant :

— Si M. Chatouillé me voit boire du cassis, il me donnera une roulée ; merci, je n'en veux pas ! Il n'est pas aimable tous les jours, le bourgeois !

Mais la duègne, qui est toujours dans l'esprit de son rôle, verse le cassis qui est dans le creux de sa main sur le visage du garçon et lui en barbouille toute la figure.

Pendant que cette scène se passe dans un coin de la salle, le père noble vient de se poser devant l'aubergiste, qui apportait du vieux cognac, et, arrêtant M. Chatouillé au moment où celui-ci voulait se rapprocher de Cerisette, qui causait avec Angely, lui dit d'une voix forte et d'un ton sévère :

Allez! vous devriez mourir de pure honte!
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses,
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements :
Et quand je vous demande après : Quel est cet homme
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.

— De quel homme parlez-vous, monsieur? s'écrie l'aubergiste tout interloqué. Si je le connais, je vous dirai son nom... je ne demande pas mieux !... Mais, pour des caresses, je ne me rappelle pas en avoir fait à personne. Quant à ce cognac, je vous certifie que c'est du bon! du vrai!...

Grangérant s'essuie le visage, et, prenant M. Chatouillé par le bras le lui serre avec force, en reprenant :

Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais de regret pendre tout à l'instant.

— Me pendre, monsieur, me pendre ! s'écrie l'aubergiste avec terreur et en faisant ses efforts pour dégager son bras, que le père noble tient toujours. Non, monsieur, je n'irai pas me pendre ! Par exemple !... Voilà qui est joli !... Je n'ai rien fait pour être pendu, entendez-vous, monsieur? On me demande du vieux cognac, je vais vous en chercher, et vous dites

Mme Grattenboule et son cavalier aveugle se jetaient à chaque instant dans les valseurs. (P. 68.)

que je devrais me pendre pour cela?... Mais, monsieur, je ne vous force pas d'en boire... et je ne sais pas pourquoi vous êtes en colère après moi, et pourquoi vous me dites un tas de sottises...

— Des sottises!... du Molière, des sottises! s'écrie le père noble en lâchant le bras de l'aubergiste d'un air indigné. Ah! Velche!... Huron !... barbare que vous êtes!... Voyons ce cognac... Vous me faites bien de la

peine, monsieur... c'est une scène du *Misanthrope* que je vous jouais... Du reste, votre frayeur me prouve que j'avais bien saisi l'esprit de mon rôle, que j'étais bien le frondeur, l'homme que les vices de son temps ont aigri... C'est flatteur pour moi, monsieur, c'est un éloge de mon talent... je vous en remercie.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur... Mais, une autre fois, je vous en prie, prévenez-moi quand vous voudrez me jouer une scène... ne me faites plus de ces peurs-là.

Cuchot et Mme Grattenboule restaient spectateurs indifférents de ce qui se passait autour d'eux. Le mari d'Elodia faisait du *gloria;* il y mettait le feu, il le buvait, puis il s'en faisait d'autre. La mère d'Albertine s'humectait avec des petits verres, allant alternativement de l'eau-de-vie au cassis, et quelquefois faisant du mêlé.

VIII

LA SÉDUCTION

Au milieu de ce mouvement, de ce bruit, de cet entretien général, M. Angely avait saisi la main de Cerisette, au moment où elle passait contre lui pour déposer quelque chose sur la table, et, l'attirant doucement vers une chaise qui était tout à côté de la sienne, l'y avait fait asseoir en lui disant d'une voix bien tendre :

— Venez donc là, un moment, près de moi...

La jeune fille n'avait pas fait beaucoup de façons pour céder à cette invitation ; elle s'était assise à côté du joli garçon, avec un petit air souriant, le regardant, puis baissant les yeux et les relevant un instant après pour le regarder encore.

M. Angely a pris une main de Cerisette, qu'il presse doucement dans la sienne, en disant à la jeune fille :

— Savez-vous que vous êtes ravissante, charmante Cerisette?... Savez-vous que je ne vous connais que depuis bien peu de temps, et que, cependant, je suis amoureux de vous, oh ! mais, amoureux à en perdre la tête?...

— Oh ! monsieur... c'est pour plaisanter que vous dites cela... Est-ce qu'on devient amoureux des gens... comme cela, tout de suite?... Et puis, une pauvre fille d'auberge... on ne peut pas m'aimer... Tenez, monsieur, ce n'est pas bien de vous moquer de moi !

— Me moquer de vous, Cerisette ! Pourquoi donc me supposer cette

pensée?... On ne peut pas vous aimer, dites-vous? On vous aimera beaucoup, on vous aimera trop, peut-être! Vous êtes si gentille!... vous avez de si beaux yeux!... Ils ont une expression si séduisante!... Eh bien! vous les baissez maintenant!... Est-ce pour me punir de les adorer?...

Cerisette rougit, mais c'est de plaisir; elle est peu accoutumée à s'entendre adresser de tels compliments, car M. Chatouillé avait soin de l'éloigner quand de jeunes voyageurs arrivaient chez lui; il n'est donc pas étonnant qu'un trouble extrême, qu'une vive émotion s'emparent de son cœur en écoutant les discours d'Angely; et puis, le jeune homme, habitué à faire au théâtre des déclarations d'amour, savait donner à sa voix une expression douce et tendre; il avait tout ce qu'il fallait pour toucher le cœur d'une femme, et, à plus forte raison, celui d'une jeune fille sans expérience... quoique l'expérience garantisse bien rarement contre la séduction.

— Cerisette, voulez-vous m'aimer un peu? reprit Angely en rapprochant sa figure de celle de la jeune fille.

— Moi!... que je vous aime!... Et à quoi cela m'avancerait-il?

— D'abord, ma chère enfant, quand les personnes nous plaisent, on ne fait pas toutes ces réflexions-là; on se sent entraîné vers elles par un penchant irrésistible; tenez, absolument comme je l'ai été vers vous aussitôt que je vous ai vue... Pour s'aimer, pour s'adorer, ne croyez donc pas qu'il faille se connaître pendant des mois, des semaines... C'est une erreur, ma chère amie; on s'aime tout de suite, on se le dit, on se le prouve, et puis on fait connaissance après.

— Oh! monsieur, comme vous arrangez tout cela!

— Est-ce que, dans ce pays, vous avez déjà aimé... ou distingué quelqu'un?

— Par exemple... qui donc aurais-je pu distinguer?... Oh! c'est que... tenez... moi... vous allez trouver cela drôle de la part d'une fille d'auberge, mais je n'aime pas du tout les paysans, ni tous ces rustres... comme les voituriers, charretiers, qui voulaient quelquefois rire avec moi. Je ne les recevais pas comme vous, ceux-là!...

— Alors, je vous plais davantage?

— Dame!... Vous... ce n'est pas la même chose... Un acteur, un comédien... c'est un personnage si... mon Dieu! je ne peux pas bien m'exprimer... il faut avoir tant de talent pour jouer sur des théâtres... pour dire et chanter de si belles choses!

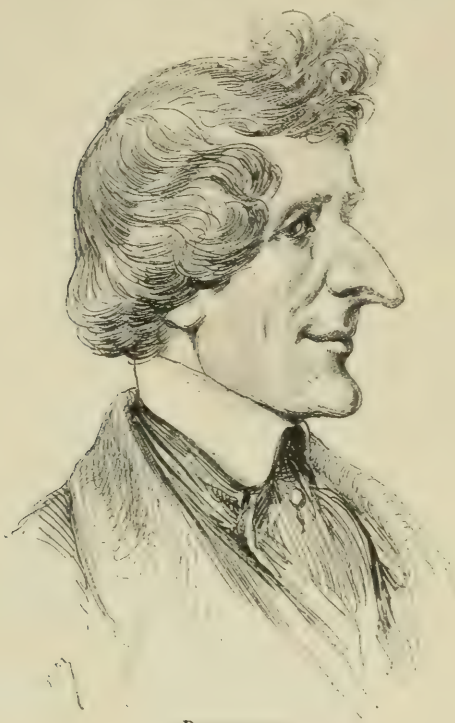
— On n'a pas toujours autant de talent que vous le croyez, Cerisette, et nous avons quelquefois parmi nous des gens qui n'en ont pas du tout.

— Pourquoi se font-ils acteurs alors?

— C'est une passion malheureuse pour le théâtre qui pousse les uns, c'est un excès d'amour-propre qui conduit les autres.

— Dites-moi, monsieur, êtes-vous toujours entre vous aussi gais, aussi aimables, aussi disposés à vous amuser que ce soir?

— Oui, toujours; nous narguons le chagrin, nous ne désespérons jamais de l'avenir. Sifflés la veille, nous espérons un grand succès pour le lendemain; riant les uns des autres, tout en nous rendant des services mutuels; supportant très philosophiquement la mauvaise fortune; partageant le peu que nous avons avec de plus malheureux que nous; d'aussi bonne humeur en buvant de l'eau qu'en sablant du champagne: voilà comme nous sommes, charmante Cerisette!



Desroseaux.

— C'est une vie bien agréable que celle-là!

— Eh bien! si elle vous fait envie, qui vous empêche d'embrasser cette carrière?

— Moi?... Mais vous n'y pensez pas!... Moi, actrice? Mais je n'ai pas de talent, monsieur, je ne sais rien du tout...

— Vous savez lire, c'est déjà quelque chose, vous pourrez lire vos rôles... Nous avons quelques dames qui savent à peine épeler... Elles sont obligées de se faire seriner leur rôle par un camarade ou par leur amant, cela retarde beaucoup pour les répétitions. Ensuite, qui vous dit que vous n'aurez pas du talent, un grand talent, peut-être?... Il y en a tant qui sont cachés... et d'autres qui ne savent point se produire, se faire jour parmi la foule. Ah! il avait bien raison le philosophe qui a dit: « Il y a une foule de gens qui vivent et qui meurent sans avoir déballé toutes leurs marchandises! »

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur?

— Cela veut dire, ma chère Cerisette, que, faute de hardiesse, on

reste dans un trou, on végète dans le fond d'un village lorsqu'on était appelé à briller au premier rang, à faire parler de soi, à occuper le monde par sa renommée. Tenez, Cerisette, je connais votre histoire; l'aubergiste nous a conté comment vous vous trouviez chez lui. Il résulte de tout cela que vous êtes votre maîtresse, que vous êtes entièrement libre de quitter cette maison quand cela vous conviendra, et que M. Chatouillé et sa femme n'ont nullement le droit de s'opposer à votre départ.

— Je le sais bien, monsieur.

— Si vous devez un jour, grâce au médaillon que vous portez, connaître votre origine, retrouver vos parents, n'est-ce pas plutôt en vous produisant dans le monde que cela arrivera? Le hasard, mille circonstances peuvent alors vous servir; tandis qu'en restant dans cette auberge, il vous faut renoncer à cette espérance; car si on avait dû venir vous y chercher, cela serait fait, depuis quinze ans que vous y êtes !...

— Vous croyez, monsieur, vous pensez que si je me faisais comédienne, cela m'aiderait à retrouver ma famille?... Oh! si je savais cela... Mais, encore une fois, je n'ai pas de talent... Je ne sais pas jouer un rôle... et je n'oserais jamais paraître sur un théâtre... je serais trop honteuse !...

— Mais si vous le voulez, songez donc que je serai votre maître, votre professeur!...

— Vous, monsieur? Cela vous ennuierait de me montrer tant de choses: et puis, si je n'apprenais pas bien... si je n'avais pas de dispositions, vous regretteriez de m'avoir emmenée...

— Oh! jamais!... jamais!... Car je vous aime, Cerisette, car je voudrais passer ma vie près de vous...

— Vraiment!... Mais, non... vous ne dites pas ce que vous pensez... vous faites comme vos camarades, c'est une scène de quelque pièce que vous me jouez...

— Que faut-il donc faire pour vous prouver qu'on vous aime... En vérité, vous êtes d'une incrédulité !...

— C'est que je ne suis pas habituée à m'entendre dire de ces choses-là.. Et puis, vous... aimer une servante d'auberge!...

— Dites une fille charmante, ravissante, remplie de grâces!... Mais, mon Dieu!... que suis-je donc? moi? Bien moins que vous, peut-être... car vos parents vous sont inconnus, vous pouvez être d'une haute lignée; tandis que moi, fils d'un honnête négociant de Lyon, ayant reçu, grâce à mon père, une assez bonne éducation, car on voulait faire de moi un avocat, un grave magistrat, peut-être!... j'ai tout abandonné, tout quitté pour le théâtre, bravant la colère de mon père, les conseils de mes parents, les avis de mes amis. Je suis monté sur les planches; j'ai voulu connaître cette

vie aventureuse entremêlée de succès et de revers, de bons et mauvais jours... mais dans laquelle, pour les artistes nomades, les mauvais jours sont en majorité. J'ai voulu tâter de cette existence dans laquelle l'amour-propre est presque toujours en jeu. J'ai voulu vivre dans ces coulisses où il se passe souvent des scènes plus bizarres, plus comiques que celles qui se jouent devant le public; j'ai voulu, couvrant ma figure de rouge, de blanc ou de rides, suivant le personnage que je représente, être tour à tour prince, troubadour, chevalier, marquis, porter un costume polonais, allemand, anglais ou espagnol. Je l'ai voulu, j'ai fait tout cela, et je ne me repens pas de l'avoir fait... je me trouve heureux... J'éprouve une foule d'émotions quand je vais jouer un nouveau rôle; j'ai de la crainte, de la frayeur, de l'espoir; au moment de paraître devant le public, mon moral se remonte, je m'identifie avec mon personnage, je me dis que le théâtre est un champ de bataille et qu'il faut de l'audace, de l'aplomb, pour triompher... Eh bien! tout cela, Cerisette, c'est vivre, c'est exister... c'est sentir que l'on a des sens, des passions, des moyens, des avantages; c'est se servir de tous les dons que la nature a bien voulu nous accorder... et je préfère cette carrière aventureuse à celle plus douce, peut-être, mais plus uniforme que l'on voulait me faire embrasser.

La jeune fille a écouté avec beaucoup d'attention Angely; et il est facile de voir dans ses yeux que les discours du jeune acteur ont fait sur son cœur une vive impression. Celui-ci tient toujours la main de Cerisette qu'il serre encore plus tendrement; il s'aperçoit de l'effet produit par ses paroles et reprend :

— Voyez donc quelle différence de vous à moi, et comme cette nouvelle carrière s'offre à vous plus facile, plus riante! Pour l'embrasser, vous n'êtes point obligée de vous brouiller avec votre famille, ni d'encourir la haine de votre père... Il n'est pas possible que vous regrettiez la position de servante d'auberge, et, quant à M. Chatouillé, si j'ai bien su le juger, je crois que c'est un homme fort peu aimable et auquel vous ne devez pas être bien attachée...

— Oh! pour cela, vous avez raison... je ne le regretterais pas du tout, au contraire... car, depuis quelque temps... il m'ennuyait beaucoup... Ne voulait-il pas me faire la cour?... Il me poursuivait dans tous les coins... il voulait m'embrasser... il me grondait, me brusquait quand je parlais à un jeune voyageur... et, tenez, en ce moment, voyez quels yeux il fait parce que je cause avec vous! Sans votre camarade... qui le retient par le bras et fait semblant de vouloir le poignarder avec une petite cuiller, je suis sûre qu'il serait déjà venu me chercher et m'aurait fait quitter la salle.

— Comment! ce polisson d'aubergiste cherchait à vous séduire?... Une aussi jolie fleur aurait été cueillie par cet aliboron!...

— Mais non, monsieur, il n'aurait rien cueilli du tout, je vous prie de le croire. Quant à sa femme, elle n'est pas méchante, mais elle est devenue jalouse, surtout depuis qu'elle a la goutte, et je crois qu'elle ne serait pas très fâchée de me voir quitter son auberge...

— Alors, vous acceptez ma proposition? Vous viendrez avec nous? Vous partagerez mon amour?...

— Oh! je n'ai pas dit cela, monsieur.

— Cerisette, je t'aimerai tant!... je te chérirai chaque jour davantage!...

— Oh! mon Dieu! vous me tutoyez à présent!... Ne me parlez pas comme ça... ça me fait un effet tout drôle!...

— Pour que tu me donnes ta réponse, laisse-moi te revoir cette nuit; reçois-moi un moment dans ta chambre...

— Dans ma chambre? la nuit? Non, certainement, je ne le veux pas!... Et puis, d'ailleurs...

Ici la conversation est interrompue par un mouvement général qui s'opère dans la salle. C'est Poussemard qui vient d'entrer avec son violon et qui joue la valse de *Robin des Bois*. Aussitôt Albertine et Zinzinette ont repoussé la table dans un coin; l'une a enlacé Desroseaux, l'autre Montézuma, et les deux couples se mettent à valser. M. Chatouillé a profité de ce mouvement pour courir à Cerisette, à laquelle il dit avec un accent colérique :

— Ma femme vous sonne depuis une heure, mademoiselle... allez donc la retrouver... cela vaudra mieux que de babiller dans les coins.

Au lieu de laisser la jeune fille s'éloigner, Angely passe un bras autour de sa taille en s'écriant :

— Que M^me^ Chatouillé sonne tant qu'il lui plaira, mon cher hôte, mais j'ai invité Cerisette à valser, et je ne la laisserai pas s'éloigner.

— Monsieur, Cerisette ne sait pas valser.

— Je vais être son professeur, et je vous réponds que j'en ferai quelque chose...

— Mais, monsieur, vous n'avez pas le droit de disposer comme cela de ma servante, et... je ne veux pas...

— Oh! permettez, monsieur Chatouillé, cette charmante enfant n'est point votre servante... Elle est libre chez vous... elle vous quittera quand bon lui semblera, et sans que vous ayez le plus petit mot à dire... vous oubliez donc que nous connaissons toute son histoire?...

M. Chatouillé devient écarlate; avant qu'il ait le temps de répondre

au jeune premier, celui-ci a entraîné Cerisette qui, au bout de quatre tours de salle, sait déjà valser, parce qu'elle s'est tout bonnement abandonnée et laissée conduire par son valseur, sans s'occuper le moins du monde de faire des pas.

L'aubergiste est furieux ; il enfonce son bonnet de coton sur ses yeux, en se disant :

— Ah ! si j'avais su !... je leur aurais mis autre chose dans la matelote.

Pour achever de l'exaspérer, M. Chatouillé se sent pris à bras le corps et entraîné au milieu de la salle. C'est Mme Grattenboule, que les petits verres ont mise en train, et qui veut à toute force danser une allemande. N'ayant pu faire quitter la table à Cuchot ni obtenir du père noble qu'il fût son cavalier, la mère d'Albertine s'est jetée à corps perdu sur l'aubergiste, et comme, en lui prenant la tête, elle a enfoncé le bonnet de coton jusque sur son nez, Chatouillé, n'y voyant plus du tout et ayant les mains tenues, est forcé de faire, sans voir clair, toutes les figures d'allemande qui sont familières à Mme Grattenboule

Mme Ramboure
la duègue de la troupe.

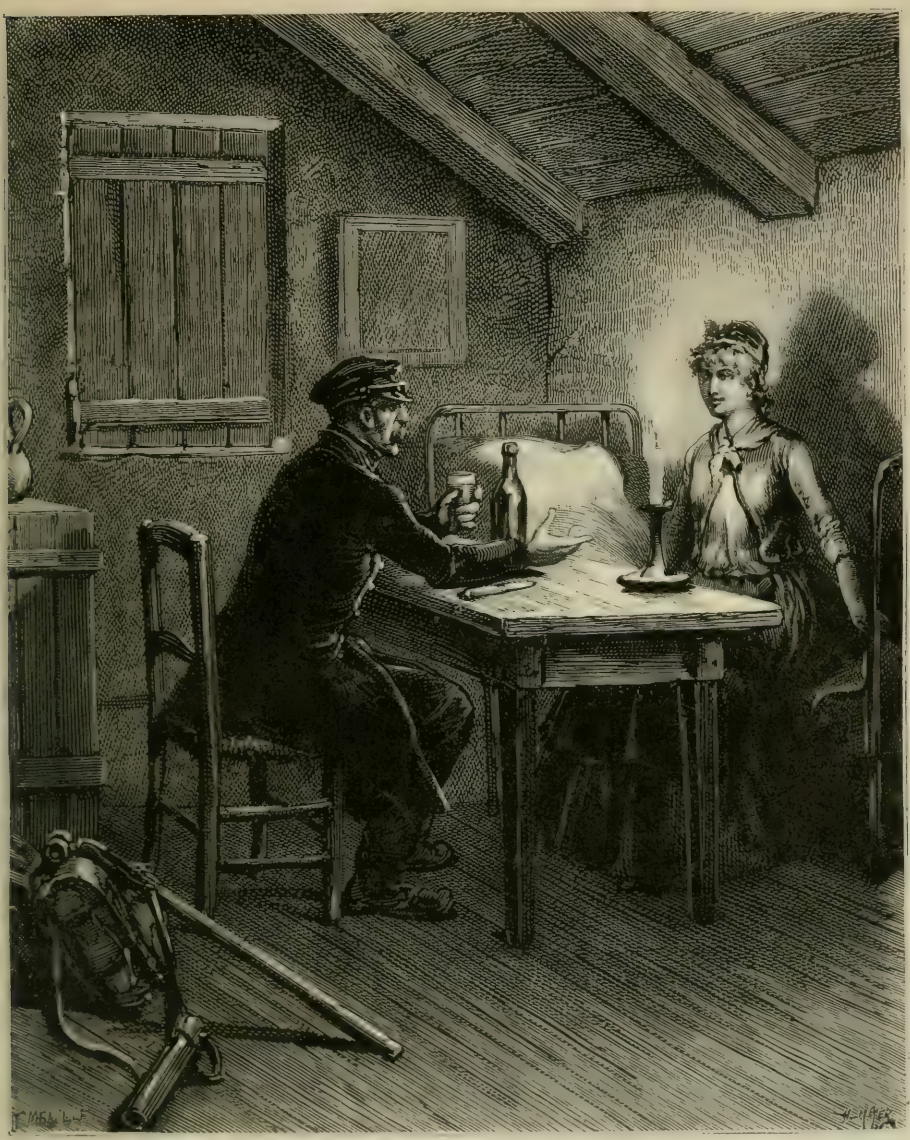
Le bal durait depuis quelque temps ; Mme Grattenboule et son cavalier aveugle se jetaient à chaque instant dans les valseurs, qui les repoussaient vigoureusement sans pour cela s'arrêter. L'aubergiste demandait grâce en criant :

— J'en ai assez... je ne vois pas clair !

Mais Mme Grattenboule lui répondait :

— C'est plus gentil, comme ça, c'est le pas de l'*Amour* et de *Psyché*; je l'ai dansé il y a quarante ans devant l'empereur de Russie, qui m'a aussitôt jeté le mouchoir...

Tout à coup des cris perçants partent d'un coin sombre de la salle où personne ne songeait à jeter les yeux. C'était Mme Ramboure qui, en



Hum, crédié, je m'en doute bien. (P. 67.)

continuant de jouer *Paul et Virginie* à François; avait voulu qu'il fît avec elle la scène où les deux enfants se cachent sous la jupe de Virginie pour se mettre à l'abri de l'orage. Au moment où il s'y attendait le moins, François avait vu tout à coup la duègne relever ses jupons et les lui jeter par-dessus la tête. Peut-être François avait-il vu autre chose encore, mais il paraît que cela ne l'avait pas séduit, car il criait comme un possédé, tout en se débattant sous les jupons de M^me^ Ramboure :

— Je ne veux pas!... je ne veux pas... j'étouffe là-dessous ! Ah ! que c'est bête ! Je ne veux pas baiser votre derrière, moi!...

— C'est dans la pièce! c'est dans la pièce!... répond la duègne en s'efforçant de retenir François sous sa jupe. Viens, petit Paul, viens, bon frère... nous allons gravir le rocher et traverser le torrent... Serre-toi bien contre moi!

Au lieu de se serrer contre Virginie, François se met à quatre pattes pour sortir de dessous ses jupons; Mme Ramboure, qui tient à couvrir François, s'assied aussitôt sur son dos et semble disposée à faire ainsi le tour de la chambre; mais la société a pitié du garçon d'auberge. Montézuma court à la duègne, qu'il parvient, non sans peine, à enlever de dessus son dada. Chatouillé s'est échappé des mains de Mme Grattenboule; il a relevé et jeté en l'air son bonnet de coton, qui tombe sur le violon de Poussemard. La musique s'arrête; François, échappé enfin de dessous les jupons de Mme Ramboure, sort de la salle en prenant ses jambes à son cou, comme s'il se croyait encore poursuivi par Virginie. La troupe dramatique pense qu'il est temps de songer à se reposer. Chacun demande sa chambre. M. Chatouillé pousse devant lui Cerisette, en lui ordonnant de conduire les dames; tandis que de son côté il se chargera de conduire ceux de ces messieurs qui ont des chambres à part.

La jolie fille n'obéit qu'après avoir jeté un coup d'œil à Angely, qui la regarde s'éloigner. Ensuite, tout le monde se dit bonsoir, et au bout de quelques instants un calme profond a succédé dans l'auberge au bruit de la musique, aux éclats de la joie et aux cris de François.

IX

LE BIEN ET LE MAL

Onze heures et demie venaient de sonner. Dans un village, cela représente deux heures du matin à Paris. C'est alors que Cerisette, tenant sous son bras un panier couvert, et de l'autre une lumière, arrive devant la porte de sa chambre, pose sa lumière à terre, prend une clef dans sa poche et entre tout doucement dans son domicile, où elle savait bien trouver du monde.

Sabretache dormait profondément, comme un homme qui est harassé de fatigue et n'a point de chagrins au cœur. Mais Cerisette pense qu'il ne sera pas fâché d'être réveillé pour faire un bon repas, et qu'il n'en dormira que mieux ensuite. Elle s'approche du soldat et lui pousse le bras en lui disant :

— Monsieur... monsieur Sabretache... éveillez-vous!... C'est moi qui vous apporte à souper.

Le soldat ouvre les yeux, se met vivement sur son séant, en s'écriant :

— De quoi?... Qu'est-ce qu'il y a?... L'ennemi!

— Eh! non... non, monsieur Sabretache, ce n'est pas l'ennemi... Vous n'êtes plus en Afrique... et je ne suis pas une Bédouine, moi.

Sabretache regarde dans la chambre, puis saute à bas du lit et va presser la main de la jolie fille, en lui disant :

— Ah! pardon... excusez-moi, ma chère enfant... Je suis dans votre chambre... c'est vous qui m'avez donné l'hospitalité... Oui... oui... je suis éveillé à présent!... Ah! dame, c'est que j'ai déjà fait un bon somme sur votre lit... on y est comme dans du coton!

— Vous n'êtes pas difficile!

— Je rêvais que j'étais encore en Algérie, que je combattais des Arabes dans un défilé... seul... éloigné de tout secours. Je me suis trouvé dans cette position-là, voyez-vous, et je m'en suis tiré... Mais, quelle heure est-il donc?

— Onze heures et demie... passées même...

— Bigre! j'ai déjà dormi près de trois heures, alors?

— Et, maintenant, vous allez souper.

En disant cela, Cerisette sort des provisions de son panier. Elle place sur une table du pain, une bouteille de vin, une bonne portion de gibelote, un morceau de fromage et deux grosses poires.

— Comment, nom d'une pipe, c'est pour moi tout cela! dit l'ancien militaire en regardant la jeune fille mettre le souper sur la table.

— Oui, c'est pour vous... Il n'y a pas de trop... mais c'est tout ce que j'ai pu me procurer... Quand on a faim, il y a encore de quoi se restaurer.

— C'est-à-dire que je vais faire un repas de général en chef... un festin, une bombance... et, ma foi! je ne vous cacherai pas que cela m'arrive à propos... J'avais faim avant de dormir; mais le proverbe qui prétend que : « Qui dort dine, » ment comme un dentiste, car je me sens encore plus faim qu'avant de dormir.

— En ce cas, mettez-vous à table ; je vais vous tenir compagnie... si cela ne vous contrarie pas...

— Me contrarier?... Ah! votre présence ne doit jamais contrarier personne... Mais, pour moi, ce sera toujours un bonheur... Sacrédié! qu'est-ce que j'ai donc fait pour que vous soyez si bonne avec moi?...

— Je ne sais pas... mais, rendre service, c'est si naturel quand on le peut!

— Oui... c'est naturel, et c'est ce que bien des gens ne font qu'en rechignant, ou ne font pas du tout! Vous allez souper avec moi?

— Non; j'ai déjà soupé, je n'ai plus faim. Mais je vous regarderai souper, ça me fera plaisir.

— Oh! vous allez voir un gaillard qui ne boude pas plus à table qu'au feu.

François
le garçon d'auberge de M. Chatouillé.

Sabretache se met à table et attaque vigoureusement ce qui est devant lui. Cerisette s'assied en face du soldat, et paraît heureuse de le voir satisfaire si bien son appétit. Cependant, pour un observateur, la physionomie de la jeune fille n'avait plus cette naïve insouciance, cette aimable gaieté qu'on y lisait lors de l'arrivée du soldat dans l'auberge. Il était facile de deviner qu'elle était fortement préoccupée et qu'un sentiment nouveau s'était glissé dans son cœur.

— C'est bon... c'est bigrement bon!... et du vin aussi!... elle n'a rien oublié... festin complet!... A votre santé, ma chère enfant!

— Merci, monsieur le soldat.

— A votre santé, ma bonne petite!... Tiens, je ne sais pas encore votre nom...

— Cerisette.

— Cerisette? Ah! je m'en souviendrai de ce nom-là... d'autant plus qu'il n'est pas commun.

— C'est comme le vôtre.

— Oh! moi, Sabretache, c'est mon vrai nom! mon nom de famille.

— Il n'en est pas de même de moi, puisque je n'ai pas de famille, ou que du moins je ne la connais pas!...

— C'est vrai, pauvre jeunesse! Comment donc que ça se fait que vous soyez privée de parents?... Mais, pardon, je vous demande ça, et je vous

fais peut-être l'effet d'être bien curieux... C'est que ce qui vous touche m'intéresse, mon enfant; mais si je vous ai fait de la peine en vous questionnant sur ce sujet, eh bien! excusez-moi, et qu'il n'en soit plus question.

— Vous ne m'avez pas du tout contrariée, monsieur Sabretache; mon histoire n'est point un mystère, et il paraît que, ce soir, M. Chatouillé l'a contée à tous les comédiens qui sont ici; par conséquent, je puis bien vous la dire, si cela vous fait plaisir de la connaître...

— Oui, ma petite, je vous le répète, j'y porterai intérêt, comme si ça me regardait... D'ailleurs, écouter n'empêche pas de manger. En avant marche! Ah! bon! voilà que je lui parle comme à... des conscrits... Je voulais vous dire : Allez, je vous écoute...

Cerisette raconte au militaire les mêmes faits que le maître du *Cerf sans cornes* a contés aux comédiens ambulants ; mais le récit de la jeune fille est plus simple, plus bref, car il est débarrassé de toutes les réflexions de M. Chatouillé; elle le termine en montrant au soldat le médaillon qu'elle porte pendu à son cou, et qu'on ne pouvait pas apercevoir parce qu'il était toujours caché par son fichu.

Desboseaux
qui remplit les rôles de *Frontin* et de *Macurielle*.

Sabretache, qui a écouté très attentivement la jeune fille, regarde le médaillon, le retourne dans ses doigts en murmurant:

— Cré coquin! dire que votre famille... votre nom... votre fortune peut-être, tout cela est dans ce petit bijou qui n'est pas si large qu'une pièce de deux sous! Il y a trois lettres, un C et deux A... Et cette pauvre nourrice qui s'est donné une indigestion ici... parce que votre gredin d'aubergiste lui aura peut-être fait manger de l'âne ou du cheval, vous ne vous souvenez pas de son nom?

— Pas du tout!

— Ni de celui du pays qu'elle habitait?

— Pas davantage.

— Ah! parbleu! ça se conçoit!... est-ce qu'on se souvient de ce que l'on a vu et entendu à l'âge de deux ans?... Eh bien! il y avait pourtant au régiment un farceur, bon enfant du reste... Pétarade, qu'on l'appelait. Dieu! qué blagueur ça faisait!... Eh bien! Pétarade prétendait se souvenir parfaitement qu'à l'âge de six mois on avait voulu lui donner un lavement, et qu'il avait mis le canon de la seringue dans sa bouche et s'était mis à le téter. Il nous en contait comme ça toute la journée, et il y avait des camarades qui avaient la bonté de le croire, parce qu'il débitait toutes ses histoires avec un air de bonhomie, qu'on lui aurait donné le prix de rosière! Bref, la nourrice n'a rien dit?... On n'est jamais venu depuis demander des renseignements sur elle et son enfant dans cette auberge ou dans le pays?...

— Jamais, monsieur.

— On a totalement perdu vos traces... et cette carte... cette dame de carreau avec de l'écriture derrière, vous l'avez toujours?

— Oui, monsieur.

— Gardez bien tout cela, ma petite... Ce sont vos actes de naissance. Mais, à vrai dire, je doute que vous puissiez jamais en faire usage. Après tout, vous êtes gentille, vous n'êtes pas sotte... Eh! mon Dieu! il y en a bien d'autres que vous qui ne connaissent pas leurs parents!... Faut donc pas vous désoler pour ça!

— Je ne me désole pas du tout, monsieur.

— Et vous faites bien... A votre santé!... C'est excellent, ce ragoût! Décidément, le père Chatouillé fait pas mal sa ratatouille... Je suis fâché que vous ne mangiez pas un morceau avec moi.

— Puisque je n'ai pas faim.

— C'est juste... Mais, tenez, mam'zelle Cerisette... faut que je vous communique mon idée à moi... Si je me trompe, vous me le direz... Voyez-vous, je ne suis pas bien malin, et pourtant, ce soir, il me semble voir dans vos yeux que vous n'êtes pas aussi gaie, aussi rieuse que tantôt... enfin, que vous avez quelque chose, qui vous tracasse... qui vous préoccupe... Est-ce que l'hospitalité que vous m'avez accordée vous aurait déjà attiré des désagréments?... Si c'était cela, dites-le-moi bien vite, mon enfant! Je prends mon sac, mon bâton, et je décampe... Oh! je ne veux pas que vous soyez grondée pour moi.

— Non, monsieur Sabretache, non, ce n'est pas cela, car personne ne se doute que vous êtes dans l'auberge.

— Vous avez dit : « Ce n'est pas cela. » Alors, c'est donc autre chose?

— Eh bien! oui... c'est vrai... j'ai tout plein de choses dans la tête...

Je vais vous dire ce qui m'occupe.., vous me donnerez de bons conseils, vous. Dame! c'est qu'il y va peut-être de mon avenir!...

— De votre avenir!... Diable! mais c'est donc sérieux?

— Oh! oui... Je vous ai dit que nous avions une troupe de comédiens dans cette auberge... Vous savez ce que c'est que des acteurs, monsieur Sabretache?

— Parbleu! avant d'être soldat, est-ce que je n'étais pas, à Paris, apprenti peintre colleur? Je grimpais tous les dimanches à Bagnolet voir mon père, mais dans la semaine je me permettais quelquefois le spectacle... la contre marque de la Gaîté ou de l'Ambigu.

— Eh bien! n'est-ce pas que c'est une bien belle profession que le théâtre: qu'on doit être bien heureux de jouer la comédie?

— Ma foi, ma petite, je ne sais pas si cela vaut mieux qu'autre chose! Cependant je me rappelle que, dans la maison où je logeais, rue Basse-du-Temple, il y avait sur mon carré une actrice qui faisait sa cuisine sur une chaufferette et qui couchait dans un petit lit d'enfant où elle était obligée de se tenir toute la nuit les genoux contre ses nénets; ça ne me donnait pas une bien haute idée de sa fortune. Il vrai qu'elle n'était ni jeune ni jolie.

— Oh! si vous saviez, monsieur Sabretache, comme ceux qui logent ici sont gais, aimables! comme ils s'amusent! comme ils ont l'air heureux!..

— Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait, mon enfant?

— C'est que... il y a un de ces messieurs, un jeune homme... bien gentil... qui prétend que j'ai tout ce qu'il faut pour réussir au théâtre... qui m'a prédit que j'y aurai de grands succès... et, enfin, qui m'a offert de quitter cette auberge et de... de me mettre dans leur troupe.

— Ah! oui-dà; il paraît que c'est le recruteur, celui-là!... Bigre! il ne choisit pas mal ses conscrits! Eh bien! mon enfant que lui avez-vous répondu?...

— Mais... rien... c'est-à-dire... je ne sais pas encore ce que je dois répondre... Cependant, je vous l'avouerai, leur profession me semble bien agréable: recevoir des applaudissements, être fêtée partout, amuser tout le monde... changer à chaque instant de toilette... faire tantôt une marquise, tantôt une sultane... Oh! ce doit être bien amusant!

— Oui, c'est le joli côté de la médaille!... Mais, moi, je vois toujours cette actrice, ma voisine, faisant son petit fricot sur une chaufferette dans laquelle il y avait à peine du poussier, et couchant dans un lit où elle était obligée de se raccourcir... Elle ne devait pas beaucoup s'amuser, celle-là! et, pourtant, elle était à un théâtre de Paris... je ne sais pas lequel... par exemple!... Mais on assure que les acteurs sont moins he u-

reux en province qu'à Paris. Ensuite, ma bonne Cerisette, vous êtes bien jeune, vous êtes jolie... et l'on dit que, pour une femme, il est bien difficile de rester sage quand on est au théâtre... Vous êtes en vue de tout le monde, là!... et quand il y a tant de gens qui vous lorgnent de loin, il doit s'en trouver beaucoup qui veulent ensuite voir de près... Et puis, si on ne réussit pas, si on n'a pas de talent, on dégringole... on dégringole... que c'est effrayant... à moins que l'on ne se retienne après autre chose que le théâtre.

— Ainsi, monsieur Sabretache, vous ne me conseillez pas d'accepter les propositions que l'on m'a faites?

— Non, ma petite, non, franchement, moi, je ne vous le conseille pas.

— Mais ce jeune homme... M. Angely, c'est ainsi qu'on l'appelle, m'a encore dit que je retrouverais bien plus tôt mes parents en voyageant, en allant à Paris, qu'en restant dans cette auberge.

— Quant à cela, ma chère enfant, je n'ai rien à répondre... Seulement, je crois, moi, que si vous devez un jour retrouver vos parents, cela dépend de quelqu'un qui est au-dessus de nous tous... Ce quelqu'un-là arrange les événements, il les fait manœuvrer comme il l'a ordonné... et ce n'est pas nous qui pouvons lutter contre les décrets de la Providence.

— Alors, monsieur Sabretache, si la Providence a décidé que je serai actrice, ce n'est donc pas la peine que je lutte contre sa volonté?

Le soldat se gratte l'oreille et fait un petit mouvement d'épaules en murmurant :

— Je crois que je ne suis pas de force avec vous au bâtonnet!...

— Qu'est-ce que vous voulez dire, monsieur Sabretache?

— Je veux dire que les jeunes filles arrangent toujours les choses de manière à faire ce qu'il leur plaît... Mais, enfin... jouer la comédie... ça ne doit pas être si facile que d'essuyer une assiette, et vous voulez comme ça tout de suite, sans avoir eu de leçons, être en état de paraître sur un théâtre? Ma chère amie, on ne prend pas sa place, même parmi les soldats, avant d'en avoir appris l'exercice.

— Mais M. Angely veut être mon professeur... me former... c'est lui qui joue les amoureux...

— Hum!... Crédié! je m'en doute bien qu'il joue les amoureux... peut-être mieux ailleurs qu'au théâtre!... Prenez garde, Cerisette, ce beau garçon-là veut vous enjôler... Il vous a trouvée gentille, il a dit : « Je vais lui mettre le théâtre dans la tête, et, comme ça, j'en ferai ce que je voudrai. » Puis, quand son caprice sera passé, ça lui sera bien égal de vous avoir mise dans le gâchis! Prenez garde!... Je vous parais sévère, mon

Le garçon d'auberge s'éloigne de Mme Grattenboule, dont le costume bizarre semble l'effrayer. (P. 82.)

enfant, je vous ennuie peut-être avec mes conseils; mais, tenez, c'est que je vous aime comme un père aimerait sa fille, un frère sa sœur, enfin comme un ami véritable!...

Sabretache a pris les deux mains de la jeune fille, il les serre fortement dans les siennes. Cerisette semble réfléchir, elle garde quelques instants le silence; puis, enfin, elle se lève en disant :

— Vous avez raison, monsieur Sabretache, je ne dois pas écouter ce

jeune homme, cela pourrait tourner mal pour moi... Décidément, je suivrai vos conseils; je ne m'en irai pas avec les comédiens.

— Et vous ferez bien, mon enfant. Et, quelque jour, j'espère revenir vous voir ici; et si vous vous y déplaisiez trop, alors nous verrions. Mais, en attendant, je vais vous faire mes adieux.

— Vos adieux!... à présent?

— Oui, car je pense que vous comptez aller vous reposer quelque part. Moi, je vais me rejeter sur le lit; je ferai encore trois ou quatre heures de sommeil, mais au petit jour je me remets en route; je veux partir avant que personne ne soit levé dans cette auberge; de cette manière, on ne saura pas que vous m'y avez logé.

— Ah! en effet, vous avez raison.

— Y a-t-il moyen de sortir sans déranger personne ici?

— C'est très facile. Vous descendez dans la cour, la porte n'est fermée en dedans que par une barre de fer que vous lèverez; vous la repousserez tout contre; d'ailleurs, il n'y a pas de voleurs dans le pays.

— C'est bien. Adieu, ma chère petite, recevez tous mes remercîments pour ce que vous avez fait pour moi... je ne l'oublierai jamais...

— C'est du plaisir que je me suis procuré!...

— Je viendrai vous revoir... Eh! sacrebleu! quand on a été en Afrique, c'est rien du tout que de se rendre de Paris à Nemours : et si, quelque jour, vous aviez besoin de moi... vous verrez que je ne suis pas un ingrat.

— Au revoir! monsieur Sabretache, embrassez-moi.

Le soldat embrasse la jeune fille sur les deux joues, puis celle-ci reprend sa lumière et sort doucement de sa chambre, en l'engageant à dormir jusqu'au jour.

Cerisette a redescendu le petit escalier en se disant :

— Je vais aller dans le grenier où l'on met le fourrage; je me jetterai sur les bottes de foin, j'y serai très bien pour une nuit... D'ailleurs, je crois que je ne dormirai guère... je pense toujours à ce que ce jeune homme m'a dit... Je n'ai pas osé avouer à M. Sabretache que M. Angely m'a fait une déclaration d'amour... qu'il a juré de m'aimer toute sa vie... Ah! tout cela est bien joli!... Mais si ce n'est pas vrai?... S'il ne veut que me tromper, m'oublier ensuite?... Cependant, si j'avais du talent... du succès au théâtre?... Tous ces messieurs ont dit que j'avais une jolie voix... Allons! tout ça, c'est des bêtises, allons nous coucher... dormons... et suivons les conseils du soldat.

Pour se rendre au grenier aux fourrages, Cerisette a été obligée de traverser la cour et de monter un autre escalier qui a deux étages, mais

qui est large et donne sur des couloirs conduisant aux chambres des comédiens. La jeune fille sent son cœur qui palpite en passant devant le couloir du second, qui mène à la chambre de M. Angely; elle se hâte de grimper une espèce d'échelle de meunier qui conduit au grenier, mais, dans sa précipitation, elle a laissé tomber son flambeau. Elle s'arrête et croit entendre marcher derrière elle; une crainte vague la saisit. Décidée à se coucher sans lumière, elle ouvre doucement la porte du grenier; mais lorsqu'elle veut la refermer, il lui semble que quelqu'un s'y oppose et se glisse près d'elle.

— Mon Dieu?... est-ce qu'il y a quelqu'un là? murmure Cerisette toute tremblante.

Au lieu de lui répondre, on l'embrasse tendrement. Elle veut crier, mais Angely l'enlace de ses bras en lui disant :

— Je t'aimerai toute ma vie, et je ne veux pas que demain tu puisses refuser de me suivre.

La jeune fille essaye bien encore de se défendre; mais il était nuit, ils étaient seuls, et ce monsieur jouait si bien les amoureux!...

X

LE LEVER. — UNE BRETELLE

Les comédiens avaient dormi la grasse matinée; il est près de dix heures lorsqu'ils commencent à se rendre dans la salle commune et à demander à déjeuner.

M. Chatouillé était levé depuis longtemps; il grondait sa vieille servante, il grondait François, il aurait sans doute grondé Cerisette si elle eût été là, mais la jolie fille n'avait point encore paru.

— Que diable avez-vous donc à crier de si bon matin, monsieur l'aubergiste? dit Grangérant en allant prendre l'air dans la cour.

— Ce que j'ai, monsieur, ce que j'ai?... C'est que je suis entouré de fainéants qui ne font rien!... C'est que, si je n'y ai pas l'œil, un de ces jours ou une de ces nuits, on volera tout ce que j'ai chez moi!...

— Qu'est-ce que cela veut dire?...

— Cela veut dire, monsieur, que nous avons couché la porte ouverte... et qu'il était aussi facile de s'introduire chez moi que de prendre une prise de tabac...

— Bah!... La porte était restée ouverte... laquelle?

— Celle-ci... monsieur... qui donne sur la route. Il n'y a qu'une

grande barre de fer à poser en travers... c'est bien facile... et pas moyen de la forcer alors! Mais ce matin, quand je suis descendu, j'ai trouvé la porte poussée tout bonnement, et pas la moindre barre mise.

— Mais quelqu'un pouvait être déjà sorti?

— Non, monsieur, personne n'était sorti, j'en suis certain, je me suis levé avant tout le monde... Mes domestiques dormaient encore... ma femme n'est pas matinale depuis qu'elle a la goutte, et ce n'est personne de votre société qui aurait eu envie de se lever avec l'aurore...

— Mon cher hôte, dit Montézuma qui vient d'arriver dans la cour, entortillé dans une espèce de robe de chambre de perse à grandes fleurs, dont on ne distingue plus la couleur par suite des blanchissages, et coiffé d'un foulard orange dont les cornes se balancent avec grâce au-dessus de son œil gauche, vous ne savez donc pas que

Quant on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore?...

— Je ne dis pas le contraire, monsieur, je vous crois très vertueux!... mais est-ce vous qui avez ôté la barre de fer au point du jour?

— Ah! monsieur Chatouillé! s'écrie Desroseaux qui s'approche en fumant un cigare :

Le point du jour
Cause parfois, cause douleur extrême.
Que l'espace des nuits est court
Quand il faut quitter ce qu'on aime
Au... au... au...

— Hé! monsieur, je ne vous force pas à quitter ce que vous aimez!... Est-ce que cela me regarde? s'écria l'aubergiste en interrompant le Figaro au milieu de son point d'orgue. Mais j'en reviens à ma barre de fer.

Cuchot se pose devant M. Chatouillé en chantant :

Et l'on revient toujours
A ses premières amours.

— Ah çà! mais ils sont très embêtants! se dit l'aubergiste en cherchant à se débarrasser des comédiens.

Mais le père noble le retient par le bras en lui disant :

— Voyez-vous, mon cher monsieur, quand j'étais chez l'avoué, chacun avait son tour pour fermer les portes... De cette façon, on savait à qui s'en prendre s'il arrivait quelque chose. Un soir, je me rappelle...

— Monsieur, je sais très bien que je dois m'en prendre à François, il sera au pain sec pour huit jours...

— Eh bien!... et le déjeuner? Est-ce qu'on ne déjeune pas ici?... A quoi pensez-vous donc, messieurs?... J'ai mon pauvre estomac sur mes talons.

Ces paroles étaient dites par Mme Grattenboule, qui venait d'arriver dans la cour. La mère d'Albertine avait pour tout vêtement une grande camisole de flanelle et un jupon de tricot qui descendait à peine jusqu'à ses jarretières, laissant parfaitement voir une jambe qui était encore fort bien faite. Ce jupon, devenu trop court et trop étroit à force d'être lavé, collait sur les fesses de cette dame et lui bridait les cuisses, si bien que, de loin, on croyait qu'elle portait un caleçon; cette jupe aurait été bien indiscrète si Mme Grattenboule s'était baissée pour ramasser une épingle. Un grand bonnet noué sous le cou et deux madras mis par-dessus le bonnet composaient la coiffure de nuit du souffleur de la troupe.

CERISETTE
a redescendu le petit escalier.

— Rassure-toi, ô Grattenboule! dit Cuchot, j'ai commandé le déjeuner... J'aime à croire que M. Chatouillé nous fera servir bientôt.

— Oui, messieurs, dans un moment. Et cette Cerisette qui n'est pas encore descendue! Que peut-elle faire dans sa chambre?...

— Et Vertigo, a-t-il eu de l'avoine ce matin? dit Poussemard en s'adressant à François.

— Oui, monsieur, vot' cheval a mangé... J'aime mieux le soigner que de jouer la comédie, moi.

— Donnez-lui donc une botte de foin, à présent.

— Dans la minute, monsieur.

— Ah! vous ne vous sentez pas de dispositions pour le théâtre, jeune homme? dit la mère d'Albertine en s'approchant de François.

— Oh! non, madame... au contraire.

En disant cela, le garçon d'auberge s'éloigne de Mme Grattenboule dont le costume bizarre semble l'effrayer ; il craint probablement qu'elle ne veuille aussi jouer avec lui une scène de *Paul et Virginie*, et il se demande où il en serait si cette dame l'obligeait à se cacher sous son petit jupon de tricot collant.

Les acteurs retournent dans la salle où l'on doit déjeuner ; les dames viennent d'y arriver en toilette du matin. L'habitude du fard a fait disparaître les roses de leur teint. La robuste Albertine est la seule qui ait conservé de l'éclat et de la fraîcheur. Du reste, toutes ces dames se plaignent de leur santé. Élodia a mal à la gorge. Zinzinette a la migraine. Mme Ramboure a les nerfs agacés ; il n'y a qu'Albertine qui déclare qu'elle a très faim, puis qui part d'un éclat de rire en regardant sa mère, et s'écrie :

— Comment, ma mère, tu descends dans ce costume?... C'est un peu léger!

— Eh bien! quoi donc? qu'est-ce qu'il a, mon costume?... Je suis en matin ; ne faut-il pas se gêner dans une auberge?...

— Ton jupon raccourcit tous les jours... Que tu fasses voir ta jambe, je le comprends, tu l'as très bien faite...

— On s'en flatte : il n'y a personne ici qui puisse en montrer une tournée comme ça!...

— Mais si tu t'obstines à sortir avec ce jupon de tricot... tu risques de laisser voir... tes genoux!

— Eh bien! on verra que je ne suis pas cagneuse!

— Oh! oh! madame Grattenboule, dit Desroseaux, voilà un raisonnement qui pourrait vous entraîner bien loin... Prenez garde! Quant à moi, j'offre de faire une souscription pour vous acheter un autre jupon.

— Ma mère n'a pas besoin de tes souscriptions pour s'habiller, entends-tu?

— Qu'on me donne une représentation à bénéfice... depuis qu'on me la promet!... dit Mme Grattenboule. Mais, avec vous autres, Dieu merci! on ne voit jamais arriver la queue des promesses!

— Il me semble que le déjeuner est servi, dit Cuchot.

— Et Angely n'est pas encore descendu! Tant pis? mettons-nous à table.

— Angely est sans doute occupé à conter fleurette à la petite Cerisette, que je n'ai pas encore aperçue en bas.

— Quel Lovelace que ce garçon-là!.... A table! A table!

— Quant à moi, dit Montézuma en faisant une demi-pirouette pour se tourner vers la table, j'avoue que je ne donne pas dans les servantes d'auberges. J'apprécie peu ce genre de conquêtes.

— Tu aimes mieux les parfumeuses, hein, Montézuma? A propos, la pommade de Fontainebleau est, dit-on, superfine, mais un peu chère...

Le bel homme feint de ne point entendre.

— Mes enfants, dit le père noble, il faut partir aussitôt après déjeuner et nous hâter d'arriver à Nemours, car ici nous perdons notre temps, nous ne préparons rien... Nous n'avons pas encore décidé ce que nous jouerons...

— Que ce Angely est ridicule de ne point descendre! dit Zinzinette.

... Mon ami, ayez donc la complaisance de monter l'avertir que le déjeuner l'attend; il est sans doute encore à s'habiller.

— Et n'oubliez pas notre cheval, dit Poussemard. J'ai vu à sa figure qu'il avait encore faim... Donnez-lui une demi-botte de foin.

— Oui, monsieur.

— On est fort mal dans cette auberge, dit Élodia : voyez, il n'y a personne pour nous changer d'assiettes.

— On mange sur la même, murmure Cuchot; nous avons souvent été moins bien que cela...

— Oh! avec toi, il ne faudrait jamais se plaindre : Et quels lits! Est-ce que vous avez dormi, mesdames?

— Moi, je n'ai fait qu'un somme! dit Albertine.

— Moi, je suis bien sûre qu'il y avait des rats dans ma chambre, dit Mme Ramboure, j'entendais un froufrou très inquiétant; et vous, messieurs?

— J'ai aussi entendu du bruit, dit Montézuma, mais ce n'étaient pas des rats. Angely couchait dans la même chambre que moi... il a probablement été se promener cette nuit... On a ouvert et refermé la porte, et on avait beau prendre des précautions... cela me réveillait toujours...

— Mais ce pauvre garçon a peut-être été indisposé, dit Zinzinette; il l'est peut-être encore! et c'est pour cela qu'il ne descend pas...

— Non, non... il n'était pas malade... je pense qu'il se levait pour tout autre chose...

— Ah! voilà comme on est, on suppose toujours des bêtises...

Mais le garçon revient, enfin... Eh bien! notre camarade va-t-il descendre?

François, qui vient d'entrer dans la salle en tenant une de ses mains dans la poche de sa veste, se met à sourire d'un air qu'il veut rendre malin, et répond :

— Ce monsieur n'est pas dans sa chambre... je n'y ai trouvé personne. Mais, en revanche, en allant dans le grenier aux fourrages chercher du foin pour le cheval, j'ai trouvé queuque chose sur des bottes qu'on avait diablement foulées... on croirait qu'on a couché là..... Enfin, v'là l'objet. Je me suis dit : « Si c'est à quelqu'un de la société, il le reconnaîtra. »

En disant cela, François sort de sa poche une bretelle brodée en tapisserie, et la passe à la société.

— C'est une jarretière ! dit Mme Grattenboule.

— Mais non, tu te trompes, ma mère, ceci est un objet d'homme, c'est une bretelle... il n'y a pas à s'y méprendre. Eh bien ! messieurs, qui de vous a égaré sa bretelle dans le grenier aux fourrages ?... Comment ! personne ne répond ?... Eh ! mon Dieu, si j'y avais laissé ma jarretière, je vous assure que je ne me gênerais pas pour la réclamer !

— Cette bretelle n'est pas à moi...

— Ni à moi.

— Eh ! mais, c'est à Angely, cette bretelle-là ! s'écrie Élodia.

Élodia, l'artiste aux bonnets extravagants.

— Ah ! tu connais les bretelles d'Angely, toi ? dit Cuchot en regardant sa femme d'un air surpris.

— Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?... Il ne porte pas toujours un gilet ; d'ailleurs, c'est une femme qui lui a fait cadeau de celles-ci à Senlis : il nous les a montrées le même jour, n'est-ce pas, Albertine ?

— Oh ! ma foi ! j'ai tant vu de bretelles dans ma vie, répond Albertine en se faisant des tartines de beurre, que celles-ci me sont sorties de la tête.

— N'importe ! dit Desroseaux, cette bretelle est à notre camarade Angely, et elle a été retrouvée par le garçon dans le grenier aux fourrages... Hum !... mesdames, ceci devient grave, et donnerait à penser que, cette nuit...

— Messieurs, s'écrie Mme Grattenboule en se versant du café, je n'ai pas bougé de ma chambre !... Ma fille est là pour vous le dire... Je couche sur le dos, et je n'ai pas remué de la nuit...

— Mais tu n'as pas besoin de te défendre, ma mère ; est-ce que

Et me donne sur la tête un coup de poing. (P. 87.)

personne songe à te soupçonner!... Qu'est-ce que ça leur fait que tu couches sur le dos? Déjeune donc tranquillement... ne te mêle pas de tout ça!...

— Moi, Dieu merci, je couche avec mon mari, dit Élodia d'un air vexé et en se mordillant les lèvres; mais tout le monde n'en peut pas dire autant!...

— Qu'est-ce que tu veux dire par là? s'écrie Zinzinette.

— Elle jette des pierres dans notre clos, dit Albertine en riant. Mais je m'en fiche pas mal! Si j'étais la maîtresse d'Angely, pourquoi donc m'en cacherais-je? Je suis libre, et je suis majeure.

— Je crois bien que t'es majeure, marronne Mme Grattenboule, et ce n'est pas d'hier, malheureusement.

Pendant cette conversation, Mme Ramboure ne disait rien, mais elle poussait de légers soupirs, affectait de baisser les yeux, d'être troublée, de laisser tomber sa fourchette, puis son couteau, et faisait son possible pour attirer les soupçons sur elle. Mais cette comédie obtenait peu de succès.

XI

LE DÉPART

Un grand bruit, partant du haut de la maison, attire l'attention générale ; bientôt le maître de l'auberge entre dans la salle, l'air furibond, l'œil étincelant, le bonnet de coton aplati sur la tête ; il fait des gestes et semble vouloir menacer tout le monde, poussant des exclamations auxquelles on ne comprend rien.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Chatouillé? Les yeux vous sortent de la tête, dit Desroseaux. Est-ce que, cette fois, vous avez voulu faire du bouillon sans viande?

— Messieurs... cela ne se passera pas ainsi... c'est affreux!... c'est abominable!... Ma maison est honnête, messieurs...

— Nous aimons à le croire... il n'y a que votre manière de faire les matelotes qui soit un peu hasardée!...

— Oh! ceci n'est pas une plaisanterie... Vous me rendrez tous raison... ces dames aussi...

— Ah ça! mais, à qui en a-t-il donc, ce fricoteur?... il perd la tête!...

— A qui j'en ai?... Votre camarade Angely est en ce moment dans la chambre de Cerisette... Comprenez-vous, messieurs?

— Oh! parfaitement! Et c'est pour cela que vous faites tout ce tapage?...

— Comment, pour cela?... Ah! vous croyez que je le souffrirai!... J'avais des soupçons. Je suis monté à pas de loup jusqu'à la chambre de cette petite... Je ne trouve plus de nom assez affreux pour elle... Arrivé contre la porte... j'ai entendu... oh! je ne veux pas dire ce que j'ai entendu, vous le devinez...

— Dites toujours, monsieur Chatouillé? s'écrie Desroseaux; il faut que nous soyons fixés...

— Je l'ai été, moi, monsieur... J'ai poussé la porte... elle n'était pas fermée... Concevez-vous cela?

— Très bien; les amoureux ne pensent pas à tout.

— Je vais pour entrer... mais votre camarade accourt sur moi et me donne sur la tête un coup de poing.

— Qui a fait une tourte de votre bonnet de coton... cela se voit encore.

— Puis il me ferme la porte sur le nez. Messieurs, il y a abus de confiance, il y a séduction, il y a violence, il y a...

— Il y a, dit Angely qui entre alors dans la salle en conduisant Cerisette par la main, que je présente à toute la troupe une nouvelle camarade.

L'entrée de Cerisette produit un effet magique sur toute la compagnie; car, il faut le dire, la jeune fille est si jolie en ce moment, qu'il est difficile de ne point rester en admiration devant elle. Sa toilette de la veille est remplacée par une modeste robe de toile à petites raies roses et blanches; mais cette robe lui va si bien, elle dessine si parfaitement sa taille, qu'on ne voudrait pas qu'elle en portât une plus belle. Un petit fichu se croise sur sa poitrine et est noué par derrière. Enfin, pour coiffure, la jeune fille n'a que ses cheveux qui tombent en longues boucles de chaque côté de son visage; mais alors l'émotion qu'elle éprouve, l'incarnat qui couvre ses joues, sa démarche tremblante, tout ajoute à ses charmes. Les hommes l'admirent, les femmes mêmes sont forcées de lui rendre justice.

Mais, après un moment donné à la surprise, et pendant lequel l'aubergiste lui-même est demeuré tout interdit, Élodia s'écrie :

— Une nouvelle camarade... cette servante d'auberge?... Que signifie cette plaisanterie, Angely?

— Je parle très sérieusement, mesdames et messieurs; oui, cette jeune fille se décide à embrasser notre profession... Elle est douée de grands avantages physiques, elle a de la voix, je me charge d'être son professeur... Pourquoi ne réussirait-elle pas?... Et quant à la réflexion assez maladroite de notre première chanteuse à roulades, au sujet de l'état qu'exerçait Cerisette, elle est au moins fort déplacée; dans les arts, on ne relève que de son talent! Qu'importe d'où l'on parte, si l'on se fait un nom par son mérite?... Et si je voulais fouiller dans les précédents de tous ceux qui m'entourent... je trouverais des positions infiniment au-dessous de celle qu'exerçait Cerisette...

— J'ai été chez l'avoué, murmure le père noble avec fierté.

— Mais je veux bien n'en pas dire plus, à condition que l'on ne mettra aucun obstacle à l'admission de cette jeune fille.

Les dames se taisent, faisant la moue. Desroseaux prend la parole :

— Mademoiselle est jolie. Certainement personne de nous ne songe à le nier ; mais enfin, Angely, tu sais bien que notre troupe est complète... Nos recettes sont souvent très minimes, et tu veux augmenter nos dépenses !...

— Cerisette n'augmentera point vos dépenses, je prendrai la sienne à mon compte ; elle ne demande aucune part dans vos bénéfices, et vous savez très bien que pour faire de l'argent au théâtre, il n'y a pas de meilleur auxiliaire qu'une jolie femme. Enfin, mes chers camarades, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Si vous n'admettez pas Cerisette dans votre troupe, vous pouvez aussi me regarder comme n'en faisant plus partie. Je pars avec elle. Je vous fais à l'instant mes adieux.

M. Serpollet

Le dernier argument employé par le jeune premier a obtenu un plein succès. Personne ne voudrait le voir partir : les hommes, parce qu'ils ont besoin de lui ; les femmes, parce qu'elles tiennent à lui, malgré ou à cause des perfidies qu'il leur fait. Les visages redeviennent aimables, on se tend la main, la paix est conclue, la jeune fille est admise. Montézuma s'empresse de lui faire une place près de lui, et Cerisette va s'asseoir à la table qu'elle a servie la veille, lorsque M. Chatouillé, qui avait écouté tout cela d'un air hébété, refait des yeux furibonds et se jette sur Cerisette qu'il veut empêcher de s'asseoir, en s'écriant :

— Qu'est-ce que vous faites là ?... Je vous défends de vous mettre à table... Je ne sais pas ce que ces messieurs et ces dames veulent faire de vous, mais je déclare que je m'y oppose... Vous ne voyez donc pas qu'on se moque de vous ?... Allez bien vite remettre votre tablier, et...

L'aubergiste ne peut en dire davantage, car Angely est allé à lui, et, le prenant vigoureusement par l'épaule, l'envoie trébucher à l'autre bout de la salle, puis s'assied à côté de Cerisette en criant :

— Une assiette à mademoiselle... allons, vivement, monsieur Chatouillé, et ne faisons pas le méchant !...

— Monsieur ! vous n'avez pas le droit d'emmener ma domestique...

— Vous oubliez, monsieur l'aubergiste, que vous nous avez conté hier toute l'histoire de Cerisette ; vous l'avez prise chez vous, parce que sa nourrice avait quinze cents francs, plus dix huit francs soixante-quinze centimes dans sa poche ; ce n'est pas l'humanité, ce n'est point la bienfaisance qui vous ont guidé alors... c'est votre intérêt seul qui vous à fait agir, car, sans les quinze cents francs de cette bonne femme, on vous chassait de cette maison. Mais, en vous laissant la somme et la jeune fille, on vous a mis pour première condition que Cerisette serait toujours libre... qu'elle pourrait vous quitter dès que bon lui semblerait et sans que vous ayez le droit de la retenir... Est-ce vrai, monsieur l'hôte?

Froimont.

— C'est possible, monsieur, murmure l'aubergiste, mais ce n'est point une raison pour... D'ailleurs, se faire actrice... elle ne sait pas seulement annoncer le potage... Voyons, Cerisette, répondez-moi vous-même : Est-il vrai que vous soyez assez ingrate pour vouloir nous quitter?... Est-ce bien de votre propre volonté que vous agissez en abandonnant cette maison?

— La jeune fille se tourne vers l'aubergiste, et, d'une voix bien claire, bien accentuée, sans hésiter un moment, elle répond :

— Oui, monsieur, c'est bien ma volonté de vous quitter ; et si l'occasion ne se fût pas présentée aujourd'hui, certainement j'en aurais saisi une autre. Je ne me crois pas ingrate pour cela, monsieur, car mon départ ne fera pas de peine à votre femme ; elle n'était pas assez aveugle pour ne point voir que vous me faisiez la cour... Je vous avais dit déjà

plusieurs fois que cela m'ennuyait beaucoup... que je m'en irais... Eh bien ! je tiens parole, voilà tout.

M. Chatouillé demeure confondu : les éclats de rire de la société, les réflexions piquantes des artistes achevèrent de le bouleverser. Ne trouvant plus rien à répondre, il se décide à quitter la salle ; mais, auparavant, il juge convenable de donner un coup de pied à François, au moment où celui-ci changeait l'assiette de Cerisette.

On laisse aller l'aubergiste. La réponse franche et décidée de la jeune fille lui a déjà conquis l'estime de la plupart de ses camarades.

— Elle a joliment rivé son clou au vieux gâte-sauce, dit Albertine.

— Elle a très bien dit cela ! ajoute Grangérant.

— Elle y a mis du sarcasme, du mordant ! dit Cuchot.

— Allons, allons ! il y a de l'avenir dans cette petite, nous en ferons quelque chose.

— A la santé de notre nouvelle camarade !

— A la santé de mademoiselle... Quel nom prenez-vous au théâtre ?

— Quel nom ? dit la jeune fille en regardant Angely. Est-ce qu'il est nécessaire d'en changer ?

— Nécessaire ? Non !... D'ailleurs, le nom de Cerisette n'est pas celui de sa famille, je ne vois pas pourquoi elle ne le garderait pas.

— Soit ! à la santé de notre camarade Cerisette !

— Et quel emploi prendra-t-elle ?...

— Quel emploi ?... murmure la jeune fille en regardant encore son amant.

Celui-ci s'empresse de répondre pour elle.

— Eh ! mon Dieu ! sait-elle encore vers quel genre elle est appelée ?... Pour commencer, elle jouera tout ce que l'on voudra, tout ce que ces dames ne voudront pas, heureuse de leur prouver qu'avant d'aspirer à leur emploi, elle veut avant tout les prendre pour modèles, profiter de leurs leçons et s'efforcer de marcher sur leurs traces.

Par ce discours flatteur, par ces louanges adroites, Angely tourne entièrement l'esprit de ces dames en faveur de Cerisette. Les comédiens, plus que tous autres, sont sensibles à la flatterie. C'est à qui des actrices fera le plus d'amitiés à la nouvelle venue.

— Elle a quelque chose dans le regard qui me rappelle M^lle^ Mars, dit M^me^ Ramboure.

— Je crois qu'elle sera délicieuse en soubrette, dit Élodia.

— Il y a de la candeur dans son maintien, s'écrie Zinzinette, ce sera une charmante petite ingénue !

— Moi, dit Albertine, je lui trouve des larmes dans la voix : il faut qu'elle joue le sentiment.

Comme on le voit, chacune de ces dames avait soin de ne point parler de son emploi.

— Moi, je voudrais voir Cerisette en petit page, dit Montézuma.

— Elle serait ravissante sous le costume d'une fille grecque...

— C'est la petite mantille espagnole qui lui irait bien !

— Moi, messieurs, j'avoue que je préférerais la voir en sauvage...

— Je suis de l'avis de Cuchot.

— Il n'y a pas jusqu'à M^me^ Grattenboule qui, lorsqu'on commence à quitter la table, va s'asseoir à côté de Cerisette, à qui elle veut faire prendre du gloria, en lui disant :

— Sois tranquille, chère amie, je t'habillerai, je te soignerai... As-tu un corset ?

— Non, madame...

— Faudra te faire un fameux corset... Une actrice sans corset, c'est une rémoulade sans moutarde ! As-tu vu jouer ma fille dans *Frétillon ?*

— Non, madame.

— C'est le type du croustillant ! Elle ne faisait jamais moins de douze conquêtes par soirée quand elle jouait cela... Et les bouquets, les couronnes, les billets doux, les *verses !*... Nous en étions assommées... Et moi, quand je sortais dans la rue, on s'écartait pour me laisser passer, en chuchotant : « C'est la mère de *Frétillon !*... » Hein ! c'est flatteur, ça ?... Si ma fille n'avait pas une si mauvaise tête, elle aurait maintenant cent mille francs de rente et un *grand-duc* derrière sa voiture, et moi je mangerais des truffes tous les jours !

— Ne bavarde donc pas tant, ma mère, dit Albertine, et va vite achever de t'habiller, nous allons partir.

— Déjà ?... On n'a pas le temps de prendre son pousse-café ! Faut toujours rouler en voiture, c'est fatigant !

— Allons, mesdames, apprêtez-vous vivement et en route ! Vertigo est attelé, il a l'air plein d'ardeur !

— Vraiment ! Il n'est donc pas reconnaissable ? Il aura une personne de plus à mener, ça le calmera.

Tout le monde s'occupe des apprêts du départ. Chacune de ces dames donne à François un paquet pour qu'il le mette dans la voiture. Celui de Cerisette est tout petit ; la garde-robe de la jeune fille était fort modeste. Elle a mis sur sa tête un grand chapeau de paille dont les bords ne sont point relevés et qui lui sied à ravir.

M. Chatouillé a voulu se venger des comédiens ambulants en faisant

monter le total de sa carte ; mais Desroseaux lui rappelle la matelote sans poisson et le contraint à devenir raisonnable. La grande tapissière est amenée par Poussemard devant la porte de la cour. On fait monter les dames ; quand il s'agit de hisser Mme Grattenboule dans la voiture, l'aubergiste, qui tourne autour d'elle, lui dit à l'oreille :

— Vous vous en repentirez, Cerisette.

— Au petit bonheur, monsieur ! J'ai mon médaillon et ma dame de carreau ; avec cela, partout je puis retrouver mes parents.

— Allons ! allons, tout le monde en voiture ! crie Poussemard en reprenant son poste de cocher.

Tous les hommes sont montés. On est un peu plus pressé que de coutume ; mais Angely s'est mis à côté de Cerisette, qui est à moitié sur ses genoux, et il ne se plaint pas d'être gêné. François est revenu quand tout le monde est monté en voiture. Il fait un signe d'adieu à Cerisette ; celle-ci lui adresse un sourire et jette un dernier regard sur l'auberge du *Cerf sans cornes*, qui bientôt disparaît à sa vue.

XII

VARIANTES POUR LE DÉSERTEUR. — ENTRÉE A NEMOURS

Entre artistes, mais surtout entre comédiens, la conversation ne languit jamais ; elle est presque toujours gaie, vive, animée, souvent piquante et spirituelle. Il serait bien étonnant que des gens qui ont tant vu, tant fait de choses, n'en eussent point à se raconter.

Cerisette écoutait ce feu roulant de plaisanteries, d'anecdotes, d'épigrammes, de citations, de réflexions comiques, qui avait commencé depuis que l'on était en voiture, et n'était interrompu que par les exclamations de Mme Ramboure : la duègne avait toujours peur de verser, et, comme le chemin était assez mal entretenu, les cahots étaient fréquents.

— Ah ! Poussemard ! pas si vite, mon ami, pas si vite... nous allons verser ! Faites attention, notre voiture n'a que deux roues... voilà ce qui me désole !

— Les roues sont bonnes.

— Si vous n'y prenez pas garde, Vertigo va s'emporter, il prendra le mors aux dents.

— Si Vertigo prenait le mors aux dents, ça m'étonnerait beaucoup, dit Cuchot.

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il va mieux qu'à l'ordinaire : il paraît que le fourrage de M. Chatouillé n'est pas mauvais.

L'entrée à Fontainebleau. (P. 93.)

— A propos de fourrage, a-t-on rendu à Angely sa bretelle qu'il avait perdue cette nuit... en un certain endroit?...

Cerisette rougit et baisse son grand chapeau de paille sur ses yeux.

— Voilà l'objet, dit Albertine, c'est Élodia qui l'a reconnu.

— Donnez, dit Angely en souriant. Eh! mon Dieu, il n'est pas défendu de s'égarer la nuit dans les greniers...

— Surtout quand on y fait d'aussi jolies rencontres!... ajouta Montézuma en lançant une œillade à Cerisette.

— Poussemard, ménage ton cheval pour tâcher de nous faire une belle entrée à Nemours, dit Desroseaux; car, vous le savez, mes enfants, tout dépend dans le monde de la première impression. Si nous arrivons dans une ville au pas, si notre cheval semble avoir de la peine à nous traîner, tout de suite les quolibets pleuvent sur nous; il y a partout de ces gens qui aiment à dire de mauvaises plaisanteries; on s'écrie : « Ah! qui est-ce qui arrive là?... Des saltimbanques!... ils ont une rosse qui n'en peut plus... il paraît qu'elle ne mange pas tous les jours!... » Et autres mots...

— *Ejusdem farinæ*, dit le père noble, comme dit l'avoué Grangérant; tandis que si nous entrons dans la ville au grand trot, en criant gare à tue-tête, même quand il n'y a personne dans la rue, tout le monde accourt aux portes ou aux fenêtres, et l'on croit que nous voyageons en poste; surtout si Cuchot joue de la trompette.

— Tu joueras de la trompette, n'est-ce pas, Cuchot, en entrant à Nemours?

— Je jouerai de toutes les trompettes possibles.

— Moi, j'agiterai la sonnette qui nous sert pour les cloches.

— Moi, je taperai sur la grosse caisse; est-elle derrière moi?

— Elle y est. Moi, je ferai claquer le fouet... Nous avons employé tout cela pour entrer à Fontainebleau; rappelez-vous l'effet que nous avons produit.

— Oui, dit M^me^ Grattenboule, je me souviens que nous avons renversé l'âne d'une laitière et tout l'étalage d'une marchande de pommes!

— Eh bien! cela ne nous a pas nui, au contraire! La foule s'est amassée; on disait de tous côtés : « C'est une troupe de comédiens qui arrive... Diable! il paraît qu'ils voyagent comme le vent, on n'a pas le temps de se garer! » Cette nouvelle s'est répandue dans la ville; on parlait déjà de nous avant que nous eussions fait poser nos affiches. C'est une excellente réclame; et qu'est-ce que cela nous a coûté? Trente sous à la maîtresse de l'âne, et dix sous à la marchande de pommes; et encore avons-nous eu pour nous les pommes écrasées, qui étaient délicieuses.

— D'après cela, Poussemard, si tu aperçois quelque étalage en arrivant dans la ville, dirige-toi dessus!

— Mon Dieu! laissez-moi donc tranquille! répond Poussemard; il faut que ces choses-là se fassent naturellement!

— Oui, oui, dit Albertine, et, d'ailleurs, il n'est pas nécessaire de lui dire d'accrocher, il connaît son affaire. Approchons-nous de Nemours, mademoiselle Cerisette?

— Oh! pas encore, madame, nous ne sommes qu'à moitié chemin!

— Fichtre! les lieues sont de taille par ici. Poussemard ménage Vertigo.

— Je ne le touche pas! mais je ne sais pas ce qu'il a ce matin; c'est un arabe pur sang.

— Mes enfants, dit le père noble, Desroseaux a parlé d'affiches tout à l'heure; il me semble que le moment est venu de s'en occuper sérieusement pour en faire mettre aussitôt notre arrivée à Nemours.

— Il a raison, il faut décider notre spectacle.

— Oui, oui, voyons, que jouerons-nous à Nemours?

— Mes camarades... il me semble qu'en inaugurant par *Tartufe*...

— Ah! par exemple... tu es fou, Grangérant.

— Laisse-nous un peu tranquilles avec ton grand trottoir.

— Je demande que le père noble retourne chez l'avoué, s'il parle encore de *Tartufe*.

— Messieurs, vous outragez Molière, vous me faites de la peine.

— Nous t'avons déjà dit que nous vénérions Molière!... Qu'on le joue à Paris, ou dans les villes où il y a une troupe sédentaire, à la bonne heure... Mais nous qui quelquefois ne jouons pas deux fois dans la même ville, et qui n'avons pas envie de faire encore six francs vingt-cinq centimes de recettes, il nous faut frapper la curiosité par du nouveau, du bizarre ou des pièces en vogue.

— *Tartufe* n'a peut-être pas eu la vogue?

— Oh! qu'il est embêtant! Est-ce que tu crois que nous sommes sous Louis XIV?... Le diable m'emporte, il se croit encore sous le grand roi!

— Je le voudrais!... Heureux ceux qui ont vécu dans ce temps-là!

— Nous nous éloignons de la question, dit Élodia. Nemours, cela approche du Midi, ils doivent aimer la musique; il faut leur donner de l'opéra.

— Et un orchestre?

— Nous en trouverons un dans la ville, des amateurs, et Poussemard les conduira. Il tâchera qu'ils jouent pour de bon.

— Je propose *Robert le Diable*, dit Montézuma, je ferai *Bertram*.

— Pourquoi choisir tout de suite quelque chose de si difficile à mon-

ter?... Il faut des décorations, un théâtre machiné... Et le pas des nonnes?...

— On le passera.

— Et le ballet?...

— On le passera.

— Et les chœurs?... On fera comme à l'ordinaire : ceux qui ne sont pas en scène ou ne jouent point dans la pièce chantent les chœurs dans la coulisse...

— Ne comptez pas sur moi pour vos chœurs, dit Mme Grattenboule; c'est bien assez que je souffle! Je n'ai pas envie de m'érailler encore ma pauvre gorge... qu'il faut ensuite que je me prive de petits verres pendant huit jours!

— Ma mère, tu n'es pas obligée de chanter, on sait bien que souffler n'est pas jouer.

— Au lieu de grand opéra, donnons plutôt de l'opéra-comique... D'abord, il n'y a pas de ballet...

— Je propose le *Déserteur*...

— Hum!... au fait, répond Desroseaux, ça pourrait aller... c'est tout monté : Montézuma, *Alexis;* Angely, *Montauciel;* moi, le grand cousin... Grangérant, *Jean-Louis*.

— Je ne le sais pas, répondit le père noble d'un air piqué, et je ne veux pas jouer cela au pied levé.

Puis il ajoute entre ses dents :

— Ils trouvent *Tartufe* trop vieux et il vont jouer *le Déserteur!* Ils me font pitié!

— Ça m'est égal, dit Cuchot, moi, je consens à faire *Jean-Louis*, je le sais...

— Très bien; et *Louise?*

— On sait bien que c'est mon emploi, dit Élodia.

— Ton emploi! dit Zinzinette, si je veux te le laisser; ce n'est pas un rôle à roulades que *Louise*, ce n'est pas une première chanteuse qui joue cela...

— Est-ce que tu veux aborder le sentiment, à présent?

— Pourquoi pas? C'est bien plus facile de faire pleurer que de faire rire.

— Arrangez-vous, mes enfants, dit Albertine; moi, je ne vous le prendrai pas, ce rôle-là. J'aime mieux mes excentriques...

— Voyons, mesdames, pas de disputes, s'il vous plaît, ou rien n'ira bien. Élodia fait *Louise*, Zinzinette fait *Jeannette*... Mme Ramboure, la tante; restent le geôlier et *Courchemin*. Si Poussemard ne conduit pas, il fera le

geôlier... nous couperons *Courchemin*, à moins qu'Albertine ne veuille endosser l'uniforme de gendarmes?...

— Merci!... Si c'était un habit de hussard, je ne dis pas...

— Oh! ma fille est si belle en *houzard*... Quelles formes! Moulée, mes enfants!...

— Nous savons tous cela, madame Grattenboule...

— Tu étais en houzard quand le prince Chemizakoff t'a lorgnée pour la première fois, et m'a envoyé du punch chez le concierge...

— Ah! tu te fais envoyer du punch chez le concierge du théâtre? C'est encore gentil!... J'ignorais cet épisode!...

— Pourquoi donc pas?... mais, chez les concierges de théâtre, on prend une foule de choses!... je ne sais pas ce qu'on n'y prend point!

— Ah! mesdames, nous ne nous entendons plus...

— Voyons, voulez-vous que je joue Courchemin en hussard? Alors, je le jouerai!

— Pourquoi pas? Il n'est pas absolument nécessaire pour l'intrigue que Courchemin soit un gendarme, cela rajeunira même la pièce.

— C'est entendu, je joue Courchemin en hussard.

— Chanteras-tu l'air : *Le roi passait?*

— Tiens! je crois bien que je veux chanter! Si je ne chantais pas, le rôle serait peu de chose. Par exemple, comme je ne sais pas ce morceau-là, je mettrai les paroles sur un air que je saurai et qui sera dans ma voix... Qui est-ce qui a la brochure du *Déserteur*, mes enfants?

— Voilà!

— Il s'agit de voir sur quel air ça peut aller... *Le roi passait et le tambour*... Trala, la, la... la, la, la... Ah! je le tiens... ça va sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

— Pas possible!

— Écoutez plutôt :

Et Albertine se met à chanter sur l'air de : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

Le roi passait et le tambour
Battait...

— Je supprime : *aux champs.*

Une fille bien faite
Perce la file; elle crie, elle court,
Tombe à genoux, le roi l'arrête:
Le roi l'écoute... on n'sait pourquoi

— Légère variante : va toujours.

- Alsurion a fait silence.

— Ici, je transpose le vers :

Vive à jamais! vive le roi!
Puis aussitôt ce cri s'élance...
Puis aussitôt ce cri s'élance...

— Bravo!... bravo!

— Pas mal imaginé, vraiment!

— Il n'y a que ma fille pour avoir de ces idées-là!

— Et la suite du morceau?

— Mon Dieu! la suite, je l'arrangerai la même chose... Je ferai deux couplets, ce sera assez.

— Savez-vous, mes enfants, que, par le moyen qu'Albertine vient d'imaginer, nous pourrions monter bien vite une foule d'opéras et nous passer de la partition?

— C'est vrai... ce sera une chose à essayer.

— Ah! oui, dit Élodia en haussant les épaules; allez donc chanter à Rouen ou à Lyon, le grand morceau à roulades du *Pré aux Clercs* ou celui de *Montano et Stephanie :*

C'est donc demain que l'hyménée,

sur l'air de : *Trou, la, la,* ou de *la Famille de l'Apothicaire,* vous verrez quels bouquets on vous jettera!

— Nous savons très bien que ce n'est pas dans les grandes villes qu'il faut faire cela... mais, dans les petits trous, cela passera comme une lettre à la poste. Enfin, voilà ce qui est arrêté pour *le Déserteur.*

— Oui... *le Déserteur,* c'est trop court, ce n'est pas assez à effet sur l'affiche.

— Voyons, Cuchot, toi qui nous trouves toujours de bons titres bien ronflants?

— Il me semble que j'en ai aussi trouvé de fameux, quelquefois? dit Montézuma.

— Eh bien! donne-nous-en un pour remplacer *le Déserteur.*

— Attendez... attendez!... Oh! je crois que je tiens votre affaire : *La Fausse Noce, ou les Suites cruelles d'une erreur...* Hein?... que pensez vous de cela?... Et comme c'est bien l'idée de la pièce!

— Je ne suis pas fou de ce titre-là... cela rappelle *la Femme innocente, l'Époux cruel et barbare.*

— Alors, trouvez mieux... La critique est aisée, mes amis!...

— J'ai notre affaire! s'écrie Cuchot en se frappant le front : *L'Amant fusillé, ou la Journée militaire.*

— Bon!... très bon!

— Ah! oui, voilà un beau titre!

— Bravo! adopté!

— Vous trouvez que c'est un bon titre? Mais il est faux! dit Montézuma; l'amant n'est point fusillé, puisqu'il a sa grâce à la fin.

— Qu'est-ce que cela fait?... Il a été condamné et il est sur le point d'être fusillé! Est-ce qu'il faut chicaner pour si peu de chose?

— Le titre est adopté; passons à la seconde pièce...

— Je demande *Frétillon*, dit Mme Grattenboule.

— Impossible, souffleur; personne de nous n'a joué cela.

— Excepté ma fille, niquedouille, qui surpasse Déjazet dans *Frétillon*. Vous feriez salle comble.

— Nous n'avons pas même la brochure.

— Fallait l'avoir au lieu de se charger d'un tas de vieilles drogues!...

— Voyons la seconde pièce?

— Oh! mes enfants, quelque chose de joli et qui fait toujours de l'effet, parce qu'il y a des voleurs... et vous savez qu'on aime beaucoup les pièces à voleurs! c'est : *Deux mots, ou une Nuit dans la forêt*.

— Hum!... C'est peu amusant, murmure Montézuma.

— Parce que tu ne joues pas dedans, méchant.

— Qui est-ce qui ferait Rose, celle qui n'a à dire que les deux mots?

— Il n'est pas difficile à apprendre, ce rôle-là!

— Vous vous trompez, Zinzinette, il est tout en pantomime... il faut savoir mimer.

— Moi, je l'ai déjà joué.

— Oui, mais toi, Albertine, au lieu de deux mots, tu en as dit une douzaine à la fin... Tu ne finissais plus de parler...

— Tiens! cela m'ennuyait d'avoir gardé le silence pendant tout l'ouvrage. D'ailleurs, on n'a qu'à intituler la pièce : *Quinze Mots* au lieu de *Deux*, qu'est-ce que ça fait?

— Il vaut mieux mettre *la Muette qui parle;* c'est ça qui est piquant.

— Mes camarades, dit Angely qui n'avait pas encore pris part à la discussion générale parce qu'il parlait beaucoup dans l'oreille de Cerisette, si vous vouliez le permettre, notre nouvelle camarade débuterait dans ce rôle qui n'a que deux mots; sa mémoire ne pourra lui faire défaut; je lui enseignerais la pantomime que doit faire son personnage, et cela lui donnerait déjà l'habitude de la scène.

Après une assez courte délibération, on accède à la proposition d'Angély, qui se charge du rôle du jeune Français. Mme Ramboure fera l'hôtesse, Desroseaux le valet; Poussemard, Cuchot et le père noble, consentent à représenter des brigands. Montézuma s'y refuse, parce qu'on n'a pas adopté son titre pour le *Déserteur*.

Elle a piqué une tête dans le tonneau de mélasse. (P. 104.)

— Il me semble, murmure Grangérant, que *les Fourberies de Scapin*...

— Ah! chez l'avoué, Grangérant!...

— Il est incorrigible!...

— C'est par un vaudeville qu'il faut finir.

— Si on veut jouer *le Sourd, ou l'Auberge pleine*, ma fille possède un peu son rôle de Pétronille.

— Laissez-nous un peu tranquilles, madame Grattenboule; vous ne jouez pas... le répertoire ne vous regarde pas

— Tu fais bien ton embarras, Colas!...

— Je propose *Azémia, ou les Sauvages.*

— C'est un opéra en trois actes.

— Et il n'y a qu'un rôle de femme.

— Oui, mais on mettrait sur l'affiche : « Toutes les dames de la troupe paraîtront en costume de sauvages, » et cela ferait de l'argent.

— L'idée n'est pas mauvaise, mais ce sera pour une autre pièce. Nous ne savons pas *Azémia*, et nous n'avons pas le temps de l'apprendre.

— Je propose *le Commis et la Grisette*..

— C'est trop connu; on joue et on a joué cela partout où il y a un théâtre.

— *La Bouquetière des Champs-Élysées?*

— C'est en trois actes, ce serait trop long.

— Mes enfants, je crois qu'il faudra en revenir aux *Rendez-vous bourgeois*. C'est fort gai, c'est tout monté... cela fait toujours plaisir...

— Va pour *les Rendez-vous bourgeois;* seulement, il faut mettre un autre titre?

— Oui, celui-ci est trop... bourgeois...

— Qui est-ce qui donne un titre?

— Ce ne sera pas moi, dit Montézuma; on a refusé ma *Fausse Noce*, qui valait cent fois mieux que leur *Amant fusillé;* il n'ont qu'à chercher, je ne me casserai plus la tête...

— Voyons... voyons!... attendez que je me rappelle la pièce... *la Maison de campagne du marchand de bois?*

— Cela peut aller, mais ce n'est pas assez piquant.

— Ah! j'en tiens un : *les Voleurs pour rire, ou l'Amour et la Peur.*

— Pas mauvais!

— Il est drôle!...

— C'est adopté!

— Notre spectacle est fait : *l'Amant fusillé ou la Journée militaire, la Muette qui parle, ou une Nuit dans une épaisse forêt*, et, pour terminer : *les Voleurs pour rire, ou l'Amour et la Peur.*

— Il ne faudra pas oublier, dit Angely, de mettre sur l'affiche qu'une jeune personne, qui n'a jamais paru sur aucun théâtre, débutera dans *la Muette* par le rôle de Rose..

— Convenu; et j'ajouterai même : « Rôle créé par M^lle^ Mars », ça ne peut pas nuire.

— M^lle^ Mars n'a jamais joué l'opéra-comique?

— Raison de plus!

— Nous voilà près de Nemours, dit Cerisette.

— Ah! diable!... En avant la musique, alors!

Cuchot prend une trompette semblable à celle avec laquelle les marchands de baume et d'eau de Cologne annoncent leur arrivée sur une place; Desroseaux saisit une énorme sonnette qui rend presque le son d'une cloche; Angely se tourne vers une grosse caisse attachée à l'une des parois de la voiture, et tient le tampon pour frapper dessus; Albertine s'empare d'un triangle; Montézuma fait claquer le fouet, c'est le signal de la musique. Le charivari commence : c'est un bruit infernal. Cloche, fanfare, grosse caisse imitant le canon, tout part à la fois.

Les gens qui se trouvent sur la route s'arrêtent : il y en a qui se sauvent, croyant avoir une armée ennemie sur le dos; quelques paysannes se mettent à genoux. Les laboureurs s'appellent, les enfants crient, les marmots pleurent, et plus on approche de Nemours, plus la musique qui part de la tapissière produit d'effet et attire de curieux.

Enfin on entre dans la ville. Stimulé par le bruit du fouet, par le son des instruments, par la bride que Poussemard secoue avec vigueur, Vertigo s'est livré à une noble ardeur : il galope, ce qui, de temps immémorial, ne lui était point arrivé. Poussemard ignore quel chemin il doit prendre; mais une grande rue se présente, et elle doit conduire au centre de la ville; il laisse donc Vertigo se lancer dans cette rue, dont les habitants apparaissent, tout effarouchés, aux portes et aux fenêtres. Un charretier conduisant un haquet se trouve sur la route de Vertigo. Poussemard se demande s'il accrochera le haquet ou s'il se rangera. Mais il ne s'agissait pas ici d'une modeste boutique de pommes ou d'une âne de laitière; le haquet était chargé de futailles, et le charretier n'avait pas l'air endurant. Poussemard veut prendre à droite; Vertigo, qui est lancé, s'obstine à galoper tout droit sur le haquet; le charretier, qui le voit venir, lui administre sur la tête une grêle de coups de fouet. Vertigo, peu habitué à des corrections de cette violence, devient furieux; il se détourne, mais c'est pour galoper avec une nouvelle vigueur... Ce noble élan ne dure guère : les jambes de devant lui manquent, le pauvre animal s'abat devant un épicier. La voiture tombe sur les brancards, dont l'un se casse, et Mme Grattenboule et le père noble, qui étaient assis à côté de Poussemard, sont lancés par-dessus le cheval et vont rouler, l'un sur des pruneaux, l'autre dans un tonneau de mélasse, placés devant la boutique pour affriander les passants.

D'abord tout le monde crie; on n'entend que plaintes et jurements; mais, enfin, ceux que la secousse n'a pas fait tomber de la voiture, et qui

n'ont reçu aucune contusion, se hâtent de descendre pour porter secours aux autres. Le père noble en était quitte pour un pruneau enfoncé dans son œil gauche ; Poussemard s'était retrouvé sur ses pieds; mais Mme Grattenboule pousse des hurlements affreux. Elle a piqué une tête dans le tonneau de mélasse, elle n'en peut plus sortir; il faut trois personnes pour la remettre sur ses pieds. Alors un spectacle singulier frappe les assistants : la mère d'Albertine, ayant laissé dans la mélasse son bonnet et sa perruque, en sort avec une tête rasée à la malcontent et entièrement enduite de mélasse, depuis le sommet jusques et y compris le menton. Dans le premier moment, plusieurs éclats de rire se mêlent aux exclamations de surprise.

Mme Grattenboule sortant du tonneau de mélasse.

— Quelle magnifique négresse ! s'écrie Cuchot. Oh ! mes enfants, regardez donc comme la mélasse fait bien sur un visage !...

— Mais sont-ils bêtes !... Essuyez-moi donc, jour de Dieu! crie Mme Grattenboule; ils vont me laisser manger aux mouches !... j'en sens déjà trois ou quatre qui me piquent !

— Calme-toi, ma mère, dit Albertine. Monsieur l'épicier, donnez-nous donc quelque chose pour enlever cette mélasse...

— Attendez, mesdames, attendez, dit l'épicier en faisant signe à quelques gamins qui sont arrêtés dans la rue, voici des gaillards qui adorent la mélasse... Quand ils en achètent un cornet, il faut voir comme ils l'ont vite léché ! ils n'en laissent pas un centigramme sur le papier... Si madame veut se laisser faire, en quelques minutes ils l'auront débarrassée de ce qui couvre son visage.

— Tiens ! c'est une idée, cela ! dit Desroseaux. Dis donc, Grattenboule, veux-tu te laisser lécher la tête par des gamins?...

— Tout ce qu'on voudra pourvu qu'on me débarbouille... ça me tient horriblement chaud !...

Les gamins, appelés par l'épicier, comprennent sur-le-champ ce qu'ils ont à faire, et se régalent de mélasse sur la tête de Mme Grattenboule ; d'autres enfants viennent pour les aider. La mère d'Albertine a bientôt autour d'elle une partie de la marmaille de l'endroit. Quelques-uns commencent à boxer pour repousser leurs camarades, puis Mme Grattenboule se met aussi à leur administrer des claques, parce qu'il y en a qui lui mordent l'oreille. Enfin Albertine arrive avec un seau et une éponge au secours de sa mère : avec l'éponge, elle lui débarbouille la tête ; avec ce qui reste dans le seau, elle met en fuite les gamins.

Pendant que tout ceci se passe, on a indiqué aux comédiens la meilleure auberge de l'endroit, qui est au bout de la rue. On parvient, non sans peine, à remettre Vertigo sur ses quatre pieds ; le père noble a enfin retiré le pruneau qui masquait son œil gauche ; on dédommage l'épicier en lui offrant une entrée gratis au spectacle pour lui et sa famille, puis on se remet en route pour l'auberge.

Mais Mme Grattenboule ne peut se consoler de la perte de sa perruque et de son bonnet, retirés du tonneau de mélasse dans un état si déplorable qu'il faut les abandonner dans la rue, et elle s'écrie en suivant la société :

— Elle est gentille, notre entrée à Nemours ! Faudra qu'on me remplace ma perruque d'abord !... Je ne sais pas si nous ferons de l'argent, mais voilà une fichue réclame !

L'épicier à Nemours.

XIII

UNE PERRUQUE. — RÉPÉTITION. — TAMBOURS

Les comédiens trouvent facilement à se loger, l'auberge est grande, et elle n'est pas pleine.

Desroseaux et Montézuma courent voir la salle de spectacle ; ils doivent ensuite se rendre chez M. le maire, car on ne joue pas la comédie sur un théâtre sans permission : mais, hors de là, la comédie se joue partout, chez les petits, chez les grands, chez le riche, chez le pauvre : chacun ici-bas joue son rôle sans demander la permission à M. le maire.

Poussemard s'occupe de faire soigner Vertigo ; ensuite il doit se mettre à la recherche d'amateurs pour composer un orchestre.

Grangérant, ayant été chez l'avoué, est naturellement chargé de rédiger l'affiche, de la porter chez l'imprimeur et de corriger les épreuves.

Les dames sont tout à leurs costumes, aux préparatifs de leur toilette pour les rôles qu'elles doivent jouer.

Angely et Cerisette se parlent de leur amour ; leur liaison est si nouvelle qu'ils ont encore beaucoup de choses à se dire.

Cerisette, tout étourdie de sa nouvelle position, se figure par moments être le jouet d'un rêve ; mais un baiser d'Angely lui prouve bientôt qu'elle ne dort pas.

— Et je jouerai la comédie demain? s'écrie la jeune fille tout émue.

— Oui, ma chère amie, tu joueras un rôle fort intéressant.

— Mais je ne le sais pas!... Je ne le saurai jamais d'ici à demain!...

— Il n'y a que deux mots à dire : *Minuit* et *toujours*.

— *Minuit* et *toujours?*

— Il me semble que tu pourras bien retenir cela?

— Oh? s'il ne faut dire que cela.

— Pas autre chose. Quant à la pièce : c'est un jeune homme qui arrive dans une auberge située dans une forêt ; il n'a avec lui que son valet. L'hôtesse le reçoit très bien : mais elle est associée à une bande de voleurs qui ont l'habitude de tuer et de dévaliser tous les voyageurs que le hasard amène dans cette auberge...

— Oh! mon Dieu!... Et ce pauvre jeune homme?...

— Il n'y a là, pour le sauver, qu'une jeune fille à qui on défend de parler au voyageur. C'est ton rôle. Moi, je ferai le voyageur, tu vois bien que cela ira tout seul... Tu me fais des signes, tu cherches toujours à me faire comprendre les dangers qui m'entourent...

— Oh! très bien...

— D'ailleurs, ce soir, je te donnerai des leçons...

— Mais un costume?...

— Celui que tu portes est suffisant : une servante d'auberge...

— C'est vrai, ça ne me changera pas.

— Et tu seras charmante, et tu auras un grand succès... car tu es cent fois plus jolie que toutes ces dames, ce dont elles sont jalouses...

Oh! si je n'étais pas là, on ne te laisserait pas jouer; mais, sois tranquille, je te pousserai, moi...

— Et vous m'aimerez toujours?

— Assurément!... Et toi?...

— Mais, je le crois aussi!

— Tu n'en es pas certaine?

— C'est que tout ce qui m'arrive s'est fait si vite!... Je ne suis pas encore bien persuadée que tout ceci est réel.

— Ma chère Cerisette, dans la vie, les promptes résolutions sont toujours les meilleures; le premier mouvement est le bon...

— Oui... mais, pourtant... si vous n'étiez pas venu dans le grenier... je ne serais pas partie avec vous.

— Alors, je rends grâces au ciel de t'y avoir suivie... En es-tu donc fâchée?...

— A quoi cela servirait-il, maintenant?

— C'est que je voudrais te voir l'air plus gai, plus heureux...

— Je n'ai pas encore eu le temps de me demander si j'étais heureuse!...

— Enfant!... il ne faut jamais se demander cela. Il faut suivre le torrent... prendre le temps comme il vient... profiter de sa jeunesse et céder aux penchants de son cœur... C'est comme cela qu'on est heureux.

— En êtes-vous bien sûr?

Pour toute réponse, Angely embrassa de nouveau Cerisette, qui se dit en elle-même :

— Pourvu que le soldat n'ait pas raison!...

Montézuma revient enchanté de la salle et du théâtre, où la voix doit, à ce qu'il présume, acquérir beaucoup de sonorité. Le bel homme a fait plusieurs pirouettes sur le théâtre, et un entrechat sans toucher les frises, c'est pourquoi il a trouvé la scène très vaste.

Desroseaux a l'autorisation de jouer. On peut faire poser les affiches. Le maire, qui a naturellement une belle loge à sa disposition, a promis d'envoyer quatre personnes payantes.

— Ça promet! dit Albertine. Et dans la ville, ont-ils l'air d'aimer le spectacle? Sont-ils mélomanes?

— Ils ont l'air d'être portés vers la musique : j'ai entendu un orgue dans une cour, et un accordéon chez un coiffeur.

— En attendant, s'écrie Mme Grattenboule, vous savez que je n'habille personne si on ne me fournit pas une autre perruque; je n'ai pas envie de passer ma vie en serre-tête...

— Mon Dieu, souffleur, on vous en donnera une!... Choisissez dans le magasin...

— Et où donc le prends-tu, le magasin? Chacun a sa garde-robe à soi... En voilà une bonne blague!

— Pardonnez-moi; Poussemard a une malle où sont les objets qui sont communs à la troupe; et il y a des perruques.

— Nous allons voir cela quand il va revenir... Et le dîner? est-ce qu'on ne dîne pas?...

— Nous ferons bien auparavant d'aller au théâtre prendre connaissance de la salle, et répéter.

— Je ne vais nulle part sans perruque!...

— Mon Dieu! ma mère, que tu es cruelle... pour un méchant chignon avec un tour!... Ne dirait-on pas que tu espères encore faire des conquêtes?

— Eh bien! pourquoi pas, donc?... Si tu laissais tes sourcils dans la mélasse, toi, je voudrais voir ce que tu dirais...

— C'est très vilain, ce que tu dis là... Tu as l'air d'insinuer que je n'ai pas de sourcils... Est-ce que tu veux me faire du tort?

Le retour de Poussemard met fin à cette querelle. Le chef d'orchestre est aux abois; il a couru toute la ville pour chercher des amateurs et il n'a pu trouver que quatre tambours; deux qui sont dans la garde nationale, et les deux autres qui s'exercent pour y entrer.

— Quoi! pas un pauvre petit violon?... pas un instrument à vent? dit Élodia.

— Rien que quatre tambours.

— Ça fera un singulier orchestre pour accompagner trois opéras-comiques.

— Comme c'est heureux que vous ayez intitulé la première pièce *la Journée militaire!* On admettra très bien les tambours pour cette pièce-là.

— Passe pour la première, quoique la musique me semble par trop militaire. Mais, pour la seconde, pour *Deux Mots?*

— Dans celle-ci, il y a des brigands; or, du moment qu'on voit des voleurs en scène, de petits roulements de tambour à l'orchestre ne font pas mal : cela ajoute à l'intérêt de la situation.

— Passe encore pour les petits roulements à cause des voleurs; mais *les Rendez-vous bourgeois*... une pièce gaie, une folie presque, comment m'expliqueras-tu un accompagnement de tapins?

— N'appelez-vous pas la pièce : *les Voleurs pour rire ou l'Amour et la peur?* Du moment que vous admettez des gens qui ont peur, je ferai

Enjambant par-dessus les banquettes du parterre. (P. 111.)

battre le rappel à l'orchestre et vous verrez la peur se répandre dans toute la salle.

— Ce diable de Poussemard a réponse à tout... Les tambours viendront-ils répéter?

— Oui, rendez-vous dans une heure au théâtre, c'est convenu. Ah! ce n'est pas l'orchestre qui m'inquiète le plus... mais notre cheval... ce pauvre Vertigo!...

— Eh bien! est-ce qu'il va mal?

— Il est couronné, mes enfants!

— Il est bien heureux! dit Cuchot; je ne l'ai jamais été, moi. Allons répéter.

— Un instant! Et une perruque pour moi? s'écrie la mère d'Albertine. Monsieur Poussemard, c'est vous qui tenez les accessoires, et on dit que vous avez les perruques.

— Vous allez voir ce que je possède, madame Grattenboule, et vous choisirez. Mais le peu que nous avons sert souvent pendant la représentation, et si vous en prenez...

— Est-ce que je ne sers pas aussi, moi? Est-ce que tu crois que je vais me placer dans le trou du souffleur, un endroit malsain, où il vient du vent de tous les côtés, sans avoir la tête garantie par une perruque?... Conduis-moi au magasin, et vivement!

Tout le magasin tenait dans une malle; au milieu de sabres, de poignards en fer blanc, de couronnes de rosière, de diadèmes enrichis de pierres fausses, de paniers, de verres, de bouteilles représentant du champagne; de pâtés, de volailles en carton, et d'une foule d'autres objets qui, au théâtre, se nomment accessoires, Mme Grattenboule trouve enfin trois perruques : l'une de Jocrisse, avec une grande queue rouge, qu'elle rejette avec dédain; une autre à cadenettes et grosse queue, le tout ayant été poudré; enfin la troisième, très ample, très longue, très noire, et que l'on a baptisée à la Louis XIV, sert ordinairement pour les juges, les avocats et les marquis de Molière.

Mme Grattenboule penche pour la perruque à cadenettes, mais sa tête ne peut entrer dedans; il lui faut donc se coiffer à la Louis XIV, et promettre surtout de ne point rogner les boucles de la perruque, qui peut d'un moment à l'autre être indispensable à un personnage faisant un commissaire.

Le souffleur se coiffe en murmurant un peu; mais Albertine jure à sa mère qu'elle a l'air d'être à la Ninon.

La troupe se rend au théâtre pour répéter. Sur son chemin, Mme Grattenboule, coiffée à la Louis XIV, fait retourner tout le monde; et il se forme derrière elle un rassemblement de gamins qui lui sert de cortège, en murmurant l'air de : *Ah! ç' cadet-là, quel pif!*

— Qu'est-ce qu'ils ont donc à me suivre, ces polissons là? dit Mme Grattenboule en lançant à droite et à gauche des regards auxquels on répond par des éclats de rire. Est-ce qu'ils croient qu'ils vont encore me *licher* le visage?

— Ils te regardent, dit Albertine, parce que tu es superbe avec ta

perruque, et qu'ils n'ont pas l'habitude, à Nemours, de voir des femmes coiffées comme cela.

On arrive au théâtre; on n'y trouve pour toutes décorations qu'un salon, une forêt et une place publique.

On est obligé de se servir du salon pour représenter la prison du déserteur.

— Alors, dit Montézuma, au lieu de : « *Alexis est en prison,* » vous direz: « Alexis a été conduit à l'hôtel de ville, qui lui sert de prison ! »

— Mais la scène se passe dans un village?...

— Qu'est-ce que cela nous fait? Il y a bien une prison dans notre village, il peut bien y avoir un hôtel de ville.

— Pour jouer *Deux mots*, il faut l'intérieur d'une chaumière, dit Angely.

— Nous prendrons la forêt.

— Ce ne sera plus un intérieur... Moi, qui suis enfermé, qui ne sais comment me sauver?...

— Il y a un petit mur de clôture que nous mettrons au fond... avec deux coulisses de place publique, ça fera une chaumière très confortable !...

— A l'orchestre !... Qu'attendons-nous pour répéter?

— J'attends mes tambours...

— Poussemard, quand je chanterai : *Peut-on affliger ce qu'on aime?* tu me feras le plaisir de m'accompagner seul avec ton violon... Je ne veux pas de tambours, moi!...

— Mais si je le fais le geôlier, je ne resterai pas à l'orchestre.

— Oh! par exemple, s'il n'y a pas au moins un violon à l'orchestre, je ne joue pas ! Si vous croyez que je vais chanter de l'opéra pendant qu'on me battra des fla et des ra, merci!...

— Mes enfants, dit Grangérant, je me sacrifie à la chose publique ; je consens à remplir le rôle de geôlier.

— Ah! bravo, père noble !...

— C'est bien, cela!

— C'est un trait digne d'un homme qui a été chez l'avoué.

— Seulement, je demande une annonce. On dira : « La personne chargée du rôle de geôlier se trouvant subitement indisposée, notre camarade Grangérant a bien voulu la remplacer pour ne pas faire manquer la représentation. »

— C'est cela... c'est convenu !...

— Ah! je crois que voilà mes tambours.

En effet, quatre gaillards, dont deux en uniforme et deux en bourgeois, enjambent par-dessus les banquettes du parterre, et viennent avec

leur caisse se ranger derrière Poussemard, qui est monté avec son violon à la place du chef d'orchestre et leur crie :

— A vos pupitres, messieurs, s'il vous plaît!

— Pourquoi faire?

— Pour suivre la partition; vous marquerez au crayon les endroits où je veux du tambour.

Attention...! Je commence piano et sans tambour.

— Nous ne savons pas la musique! Vous nous ferez signe quand il faudra rouler, ça suffira.

— Soit! Je joue l'ouverture... Attention!.. Je commence piano et sans tambour.

Poussemard joue avec son violon l'ouverture du *Déserteur*. Lorsqu'il fait signe à ses musiciens de partir, un superbe roulement se fait entendre; cela couvre entièrement le violon; mais Montézuma assure que cela n'en sera que mieux.

Au total, l'ouverture produit un grand effet sur les acteurs, qui n'ont jamais eu tant de bruit dans leur orchestre; Mme Grattenboule sort sa tête du trou du souffleur et se tourne vers les musiciens, en criant :

— Mes enfants, c'est magnifique... c'est à en pleurer!... Si ça va comme ça pendant la pièce, nous aurons un succès étourdissant... Je vous embrasserai après le spectacle.

— Ce monsieur est bien bon, dit un des tambours, qui prend Mme Grattenboule pour un homme; mais je ne tiens pas à l'embrasser. Il a une tête de lion!

On répète le *Déserteur*. Montézuma se fait faire de petits roulements doux pendant son chant. Élodia trouve qu'un violon seul est bien maigre après des tambours; il lui faut aussi un léger roulement. Zinzinette en veut également pour ses couplets. Bref, les chanteurs s'accoutument au tambour, ils trouvent que cela les soutient, il leur en faut à tous.

On s'accorde à trouver que le *Déserteur* va comme sur des roulettes.

On passe à la seconde pièce, celle dans laquelle Cerisette doit débuter. Angely la fait monter sur le théâtre; il lui indique ses entrées, ses sorties; il la fait marcher, courir; enfin, il tâche de lui enseigner la pantomime. La jeune fille ne manque pas d'intelligence; elle est gracieuse; c'est, pour mimer, la qualité la plus essentielle; enfin, elle est jolie, et aux quinquets ses yeux noirs doivent jeter encore plus de feu. Seulement, elle a eu trop souvent envie de rire en répétant; mais on présume que, devant le public, elle sera toute à son rôle.

Tous les hommes s'accordent à dire que Cerisette ira bien. Les femmes prétendent qu'il ne faudra pas lui ménager le tambour.

Les *Rendez-vous bourgeois*, qui emploient toute la troupe, excepté la duègne, sont répétés au galop et comme un ouvrage que l'on joue sous jambes. On laisse les tambours y fignoler à leur fantaisie de petits agréments par-ci, par-là; bien entendu que dans les morceaux d'ensemble ils doivent toujours accompagner le violon. Enfin, la répétition se termine, et l'on se sépare très satisfait des tambours, qui promettent d'être exacts pour le lendemain à six heures du soir.

Les comédiens regagnent leur auberge en se promettant un grand succès pour le lendemain. M^me^ Grattenboule en obtient un nouveau dans la rue, grâce à sa perruque, et Angely, qui a pris le bras de Cerisette, lui dit encore :

— Tu réussiras... tu seras charmante!... N'aie pas peur, et je réponds du succès; seulement, tâche de rire moins souvent; tu comprends que, dans ce rôle-là, où tu trembles pour ma vie, il ne faut pas avoir l'air trop gai.

— Mon Dieu, mon ami, ce n'est pas ma faute; mais lorsque, par hasard, mes yeux se portent sur cette vieille dame qui souffle avec cette grande perruque à boucles... je ne peux pas garder mon sérieux.

— Diable! heureusement que pour ton rôle tu n'as pas besoin de souffleur... Fais en sorte de ne pas la regarder. Eh bien! voyons, es-tu contente à présent que je t'aie enlevée de ce trou dans lequel tu végétais?

Cerisette sourit à Angely; mais sa bouche hésite encore, tout en balbutiant :

— Oui... oui... je suis contente.

XIV

UN COMMIS VOYAGEUR. — QUIPROQUO

Dans l'après-midi du jour où la fameuse représentation doit avoir lieu, un voyageur descend de l'auberge où sont logés les comédiens.

C'est un homme de trente-quatre ans, grand, fort, assez bien bâti, mais affichant beaucoup de prétentions, voulant qu'on remarque en lui un bel homme; portant une petite redingote bien courte qui lui serre et lui étrangle la taille, un pantalon de coutil d'un dessin bizarre, des carreaux qui se voient à trente pas; bien chaussé, bien cravaté, bien ganté, la badine à la main, le petit bout du foulard sortant de la poche, un lorgnon; enfin, un chapeau exagérant la mode.

La figure de ce monsieur ne doit pas obtenir le même succès que sa taille. C'est un blond, de ceux qu'on surnomme *fadasses;* il a de gros yeux à fleur de tête, qui ne sont ni bleus ni noirs, mais varient entre le vert de mer et le vert bouteille; sa bouche est rentrée, ses lèvres minces, son menton avancé; son nez, écrasé vers le milieu, ressemble à ceux des hommes de couleur. Tout cela n'empêche pas ce personnage de se trouver fort joli garçon et d'être persuadé que toutes les femmes doivent être de cet avis.

Sa mise recherchée annonce du reste un petit-maître de mauvais goût, mais un homme à son aise, s'il faut juger de la fortune par les habits, ce qui se fait toujours et trompe moins souvent qu'on ne le dit.

En entrant dans l'auberge, ce monsieur a crié au maître de la maison, en jetant un paquet de cartes imprimées sur son comptoir :

— Tenez, cher ami; Froimont, commis voyageur en vins superfins, plutôt par goût que par nécessité... Pardieu! vous devez me reconnaître? j'ai déjà logé chez vous l'année dernière... Mais, à déjeuner d'abord!... Ce que vous avez de meilleur... et du bon vin; car vous comprenez que je m'y connais, moi!

— Monsieur logera-t-il?

— Oui, certainement; je passerai peut-être trois jours dans votre ville... à moins qu'on ne s'y ennuie trop, pourtant!

— Oh! monsieur, on ne s'y ennuiera pas... car il vient justement de nous arriver une troupe de comédiens, et ils jouent ce soir.

— Ah! tant mieux!... j'aime assez le spectacle... Et, d'où viennent-ils, ces acteurs?

— De Paris, à ce que je crois, monsieur ; ce sont des premiers talents de la capitale, en congé.

— Oui, congé définitif, probablement! Enfin, nous verrons bien, et, pourvu que les actrices soient jolies...

— Elles le sont toutes, monsieur... sauf deux mères... ou deux tantes...

— Oui, les duègnes ; et combien de jeunes?

— Quatre, monsieur.

— Allons! il y aura du choix... Et où logent-ils, ces comédiens?

— Ici même, monsieur, dans mon hôtel.

— Oh! mais c'est charmant, cela.

Et le commis voyageur court aussitôt devant une glace, il arrange ses cheveux, son col, sa cravate, remonte ses bretelles, regarde si son pantalon dessine bien ses formes ; puis, satisfait de sa revue, sort un cigare de sa poche et crie à l'hôte :

— Du feu!

— Voilà, monsieur!

— Je dînerai ici; mettez-y mon couvert... mettez trois verres à patte sur la table, un pour le madère, un pour le bordeaux, un pour le champagne... Je vais voir un correspondant... Que tout soit prêt dans une heure, et portez ma valise dans une de vos plus belles chambres... Je vous permets d'annoncer à son de trompe que vous avez l'honneur de me posséder.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

Le commis voyageur est sorti de l'auberge. L'hôte se hâte de faire dresser dans la salle un couvert élégant, sur lequel il met cinq verres à patte au lieu de trois, se disant que qui peut plus, peut moins.

Les comédiens sont allés au théâtre, où ils ont fait porter leurs costumes pour la représentation du soir; ils cherchent l'endroit où les dames pourront s'habiller; ils choisissent une petite pièce qui a sans doute été faite pour servir de foyer et où l'on peut tenir quatre personnes, en se gênant beaucoup.

Quant aux hommes, il est décidé qu'ils s'habilleront partout, c'est-à-dire qu'ils se mettront dans le premier coin où l'on pourra changer de culotte sans être aperçu du public.

Ensuite, ces messieurs parcourent la ville, entrent dans le plus beau café de l'endroit, jouent des petits verres au billard et aux dominos, en parlant très haut de leur représentation du soir et des immenses succès qu'ils ont obtenus dans les principales villes de France. Ces conversations ne manque jamais d'attirer l'attention des flâneurs, des habitués, aux-

quels on offre avec amabilité du feu ou du tabac. Le comédien est un homme qui a fait Manlius et Agamemnon, qui enfonce feu Talma surpasse Frédérick Lemaître; il ne manque pas d'aller dire cela à tous ses voisins, à toutes ses connaissances; le bruit se répand dans toute la ville que l'on possède de très grands artistes, qui ne pourront peut-être y donner qu'une représentation, et que, par conséquent, il faut se hâter d'aller voir.

Tout cela est de la banque, de la réclame; mais on en fait partout, en politique, en finance, dans le commerce, en littérature. Lisez la dernière feuille d'un journal, cette feuille consacrée aux annonces, lisez ces affiches immenses, avec ou sans lithographie, que l'on placarde jusque sur les lieux les plus infimes de la capitale, et dites-nous où l'on ne glisse pas de la réclame.

Mme Grattenboule coiffée à la Louis XIV.

Puisqu'on en fourre partout, pourquoi donc les comédiens ambulants s'en priveraient-ils?

Mme Grattenboule seule est restée à l'auberge, où elle repasse les pièces qu'elle doit souffler le soir; en allant demander une prise de tabac au maître de la maison, elle a été frappée par l'aspect du couvert élégant et surchargé de verres à patte, qui est dressé dans la salle du rez-de-chaussée, que l'on traverse pour aller dans les autres pièces. Elle fait un froncement de sourcils significatif en murmurant :

— Peste!... le beau couvert!... Ah! on peut dire que voilà un joli couvert!... Pour qui est cela?

— Pour un voyageur qui va loger ici... Il a commandé son dîner, il va revenir.

— Je n'ai pas besoin de vous demander si c'est *un quelqu'un* de comme il faut!... Ça se voit tout de suite!... Quand on a cinq verres à pattes

Mme Grattenboule, à qui l'on fait avaler du café avec du sel pour tâcher de la dégriser. (P. 123.)

autour de son assiette, c'est qu'on n'est pas un *mufle!*... Ça dénote le bon genre et les capacités ; c'est un particulier qui doit avoir voiture?

— Il est venu en voiture, oui, dans la diligence... mais il était dans le coupé...

— Je l'aurais parié... C'est si distingué, le coupé!... J'y ai voyagé souvent... et Dieu sait les jolis souvenirs qui m'en restent!... Ce voyageur est-il jeune?

— Oui, c'est un homme jeune encore... un bien bel homme !

— Je l'aurais parié à son couvert; il doit être joli garçon... Avec cinq verres à patte, on ne peut pas être laid.

— Il est très bien, c'est un petit-maître... il a un lorgnon...

— Pardié ! il doit avoir bien autre chose; c'est un prince étranger qui voyage incognito?

— Non, c'est un commis voyageur.

— En diamants ?

— Non, en vins.

— C'est la même chose. Je crois même que je préfère les vins, je m'y connais mieux. Je vais remonter là-haut passer une robe plus légère... celle-ci m'étouffe; j'ai déjà bien assez de cette perruque pour me tenir chaud... Ah ! le beau couvert ! Eh bien ! du temps de Clapotensky, je dînais tous les jours comme ça... Mais ma fille ne sait tenir à rien ; qué malheur ! cher ami !...

Mme Grattenboule quitte la salle. Quelques instants après, M. Froimont revient et se met à table : il ne se plaint pas de la nombreuse collection de verres qui décore son couvert; mais il regrette de ne pas rencontrer dans la salle quelque dame du théâtre.

En ce moment, la mère d'Albertine reparaît à l'entrée de la salle : elle a mis une robe traînante, faite en peignoir et de couleur ponceau ; avec sa grande perruque noire, dont les boucles descendent jusque sur ses épaules, et les brochures de pièces qu'elle tient sous un bras, elle ressemble à un juge se rendant au palais pour rendre des arrêts.

M. Froimont fait un mouvement d'effroi, en disant au garçon qui le sert :

— Qu'est-ce que c'est que ça? Le commissaire de police?

— Non, monsieur, c'est une actrice.

— Ça, une actrice? Vous blaguez, mon cher !...

— C'est-à-dire, c'est la mère d'une de ces dames.

— Ah ! à la bonne heure.

Et le commis voyageur salue Mme Grattenboule, qui lui fait une révérence de menuet.

Élodia, Zinzinette, Albertine et Cerisette rentrent à l'auberge et traversent précipitamment la salle, non cependant sans répondre par de gracieux saluts à celui du voyageur.

— Mon Dieu ! comme vous êtes pressées ! leur dit Mme Grattenboule.

— C'est qu'on manque de tout, à ce théâtre !...

— Et dans la ville nous ne trouvons pas ce qu'il nous faut...

— Nos costumes ne seront jamais prêts, si tu ne viens pas nous aider.

— Je suis à vous tout à l'heure.

Les actrices sont montées chez elles; Mme Grattenboule se rapproche de la table de Froimont en disant :

— Est-ce que je ne les connais pas?... C'est chaque fois la même chose : « Mon costume n'ira pas! Il me manque ceci, cela!... Je ne jouerai pas... » Et puis, le soir, tout va comme sur des patins.

Le commis voyageur a particulièrement remarqué Cerisette, qui est entrée en tenant le bras d'Albertine, laquelle témoigne une vive amitié à la jeune débutante, pour faire endêver Élodia et Zinzinette qui en sont jalouses.

— Madame, dit Froimont en se tournant vers Mme Grattenboule, vous faites aussi partie de la troupe qui joue ce soir au théâtre?

— Oui, monsieur, et je m'en honore...

— Ces dames sont fort bien... mais il y en a une surtout... qui est entrée la dernière... une jeune personne aux yeux noirs...

— C'est ma fille, monsieur.

— Ah! c'est mademoiselle votre fille? Je vous en fais mon compliment... Si elle a autant de talent qu'elle est jolie...

— Elle en a encore plus, monsieur, elle est farcie de talent... C'est une enfant gâtée par la nature... c'est un superbe sujet!...

— Quel emploi tient-elle?

— Elle les tient tous, monsieur. J'entends par là qu'elle peut jouer avec succès tout ce qu'elle veut; mais, où elle brille surtout, c'est dans les excentriques!...

— Ah! vraiment?...

— Si vous l'aviez vue dans *Frétillon !...*

— Elle joue les Déjazet, alors ?

— Oui, mais elle joue ça autrement que Déjazet... Ça n'est plus reconnaissable.

— Madame, voulez-vous me permettre de boire à votre santé?

— Comment donc, monsieur?... Mais je voudrais vous rendre cette politesse...

— Seriez-vous assez aimable pour accepter un verre de madère avec un biscuit?...

— Je ne sais pas refuser un homme qui a aussi bon genre que vous, monsieur.

Mme Grattenboule est déjà assise à table, elle demande une assiette et veut goûter du fromage avant les biscuits. Le commis voyageur, qui est bien aise de se ménager des intelligences avec les actrices, emplit le verre de cette dame dès qu'il est vide, et celle-ci le vide dès qu'il est plein.

— Vous nous ferez l'honneur de venir au spectacle, ce soir, monsieur?

— Oui, madame, je m'en fais un plaisir. D'ailleurs la composition du spectacle est fort piquante, s'il faut en juger par l'affiche. Mais ce sont donc toutes pièces nouvelles; car, moi qui vais fort souvent au spectacle quand je suis à Paris, je ne me souviens pas d'avoir vu aucun de ces ouvrages-là?

— C'est nouveau... oui, monsieur, c'est presque nouveau...

— L'*Amant fusillé*, c'est un opéra?

— Pur opéra!

— Et la *Muette qui parle?*

— C'en est encore; tout ce que nous donnons ce soir est de l'opéra, nous ne sortons pas de là!...

— Mademoiselle votre fille joue-t-elle?

— Je crois bien! est-ce qu'on ferait de l'argent sans elle?... Elle joue dans deux pièces... Vous la soignerez, cher ami, je vous la recommande.

— Je suis persuadé qu'elle n'a pas besoin de cela... mais vous m'entendrez l'applaudir. Un verre de champagne?...

— J'y suis!... Où serez-vous placé, bel homme?...

— Je me mets toujours aux avant-scènes quand il y en a.

— S'il n'y en a pas, on vous en fera... Par exemple!... un théâtre sans avant-scènes... autant vaudrait pas de lustre!...

Le commis voyageur a fait boire au souffleur du madère, du frontignan, du champagne, ensuite c'est le café et le petit verre; Mme Grattenboule ne se ménage pas du tout; en vain le garçon vient lui dire à chaque instant :

— Ces dames vous demandent là-haut.

— C'est bon! dis-leur que j'y vais! Mon Dieu! j'ai bien le temps! D'ailleurs, c'est moi qui les habille, et je réponds de tout.

— C'est vous qui habillez ces dames? s'écrie Froimont.

— Oui, cher ami, le plus pénible, c'est de les lacer, vois-tu?... Ça veut être serrée... La première chanteuse ne veut porter que quarante-deux!... J'ai souvent mal aux pouces... Qu'elle différence d'avec ma fille! Elle ne se gêne pas dans son corset, et elle fait bien... Tout ça fond, tout ça se case...

— Elle m'a paru fort mince... une taille fine...

— Oui, dans mon genre, jadis...

— On demande Mme Grattenboule tout de suite en haut!

— Fiche-moi donc la paix, toi, puisque je réponds de tout!... Je vais y aller... Est-ce qu'il ne faut pas que je prenne un peu de force pour les souffler ?... Eh ! mon Dieu, oui, mon ami; ils me mettent à toute sauce; je m'attends un de ces jours à ce qu'ils me fassent danser un pas de deux toute seule.

— Je vous laisse monter près de ces dames, je ne veux pas vous retenir davantage... A ce soir! Je serai au spectacle, et je vous prie de dire à mademoiselle votre fille qu'elle peut compter sur un admirateur de plus...

— Tu lui jetteras un bouquet, n'est-ce pas, cher ami?

— C'est bien mon intention...

— Un bouquet monstre, ça fait plus d'effet.

— Vous serez satisfaite... A ce soir!

Le commis voyageur quitte la table et l'auberge que Mme Grattenboule lui crie encore :

Il se dandine, se balance, lorgne le beau sexe de l'endroit.

— Et des vers, si tu veux, cher ami!... Grangérant les lira... il lit très bien, il a été chez l'avoué.

— Madame, on vous demande là-haut, dit le garçon en desservant la table.

— Ah! que tu m'ennuies, bouffi! Verse-moi donc encore un petit verre, ça sera pour le compte du bel homme... Il a le moyen de payer! Je réponds de lui... je ne réponds pas pour moi, mais je réponds de lui.

Mme Grattenboule boit encore un petit verre, puis un autre, et elle s'endort sur la table pendant que l'on continue d'appeler en haut. Quant au garçon, on lui a donné une entrée gratis ; il va se faire beau et se mettre à la queue devant le théâtre, où il n'y a encore personne

XV

LE SPECTACLE. — UN BOUQUET

L'heure de se rendre au spectacle est arrivée : les actrices, furieuses contre leur habilleuse, ont la malheureuse idée de sortir par une porte qui donne sur une autre rue et abrège le chemin pour se rendre à la salle de spectacle, où elles pensent rencontrer Mme Grattenboule. Mais la mère d'Albertine ne s'y trouve pas.

Le monde arrive ; la salle est presque pleine. On allume, ce qui ne se fait guère en province que lorsque que le public est entré. Un beau monsieur, fort élégant, ayant des gants serin, une rose à sa boutonnière et un petit morceau de verre fiché sur l'œil droit, s'est placé dans la loge qui est la plus rapprochée de la scène, et là, il se dandine, se balance, lorgne le beau sexe de l'endroit et s'amuse à frapper avec sa badine sur le devant de la loge. C'est M. Froimont.

Poussemard est à son poste de chef d'orchestre ; les musiciens arrivent : mais, sur quatre tambours, il y en a trois de gris, et deux se mettent sur-le-champ à ronfler dès qu'ils sont assis dans l'orchestre.

Les acteurs sont habillés, et ils sont surpris que les dames ne paraissent point ; mais celles-ci attendent Mme Grattenboule, qu'on cherche en vain dans tous les coins de la salle.

Tout à coup Albertine s'écrie :

— Ah ! mon Dieu !.., elle était dans le salon où dînait ce beau monsieur qui est si vilain... Si, par hasard... Elle en est capable... Et moi qui l'attends pour m'élargir mon pantalon de hussard, dans lequel je ne peux pas entrer !

On envoie à l'auberge. On y trouve l'habilleuse qui dort profondément, les coudes appuyés sur la table. On a beaucoup de peine à l'éveiller. Ensuite il faut deux hommes pour la soutenir et la conduire au théâtre, où elle arrive ayant sa perruque à moitié retournée ; si bien qu'une partie de son visage est cachée par les boucles de ses cheveux.

— Ah ! mon Dieu ! ma mère est dedans ! s'écrie Albertine ; mesdames, nous ne risquons rien de nous passer d'elle pour nous habiller !... si elle peut souffler, ça m'étonnera beaucoup.

— Qui est-ce qui dit que je suis dedans ? C'est pas vrai, balbutie Mme Grattenboule en se laissant aller sur une chaise, sur laquelle est le bonnet que doit mettre Élodia et dont elle fait une galette.

— Ah ! mon bonnet !... abîmé, perdu ! plus mettable !... C'est une horreur !... je ne jouerai pas !

Cuchot est accouru aux cris de sa femme ; aidé du père noble, il emmène Mme Grattenboule, à qui l'on fait avaler du café avec du sel pour tâcher de la dégriser.

Cerisette, qui ne joue pas dans la première pièce, offre ses services à ces dames qui sont trop heureuses de les accepter.

Mais, en voyant les actrices mettre du blanc, du rouge, du noir ; en assistant à tous les mystères de leur toilette ; en les entendant se chamailler entre elles, crier, maudire leur habilleuse, répéter avec impatience, avec colère, un endroit de leur rôle qui ne va pas, ou un passage de chant qui va mal ; en les voyant si différentes de ce qu'elles sont sur la scène, Cerisette a déjà perdu une grande partie de ses illusions ; les comédiens ne lui semblent plus des êtres privilégiés, et, peut-être, au contraire, s'aperçoit-elle que, dans cette profession, les ennuis balancent au moins les plaisirs.

Cependant le public, qui attend depuis longtemps, commence à témoigner son mécontentement.

— Mesdames, êtes-vous prêtes ? crie Poussemard qui a quitté son orchestre pour faire le régisseur.

— Je n'ai pas de bonnet ! dit Élodia.

— Tu joueras en cheveux, c'est plus jeune.

— Mais notre souffleuse ?

— On l'a portée dans son trou. Elle commence à se remettre... Je vais frapper...

— Mais je ne peux pas entrer dans ce pantalon ! dit Albertine.

— Tu as bien le temps de le faire prêter, tu ne parais qu'à la fin.

Et Poussemard va frapper les trois coups ; puis il court à son orchestre, prend un violon, et dit à ses tambours :

— Attention, messieurs !

Mais il y en a deux qui continuent à ronfler. L'ouverture du *Déserteur* est jouée tant bien que mal. Le public paraît assez étonné d'entendre un roulement continuel de tambours. Il y a, au parterre, un petit monsieur, ayant une énorme tête surmontée d'une énorme crinière de cheveux qui se tiennent raides comme des poils de sanglier, ce qui, joint au mouvement continuel que se donne ce personnage, le fait de loin ressembler à un pensionnaire du Jardin des Plantes. Ce petit monsieur, qui ne cesse de se pencher à droite, à gauche, en avant en arrière, comme s'il voulait occuper à lui seul le parterre, paraît connaître tout le monde et fait tout haut ses réflexions que ses voisins semblent écouter comme des oracles ; et il s'est déjà écrié plusieurs fois :

— On voit bien que c'est une pièce militaire! Bigre!... je n'aurais pas lu l'affiche, que je l'aurais deviné. Maintenant les compositeurs de musique mettent un bruit effrayant dans leur orchestre. On m'a assuré qu'à Paris, au Grand-Opéra, on devait tirer le canon dans le premier ouvrage de... de chose... le nom n'y fait rien... un fameux compositeur; il y aura plusieurs canons dans l'orchestre, chargés à poudre seulement, mais l'effet sera le même.

— Ah! monsieur Serpolet, c'est pour rire ce que vous nous dites là, n'est-ce pas? murmure une dame ornée d'une ferronnière sur le front, ayant de plus une couronne de feuillage, une rose fichée au-dessus de l'oreille, et le reste de la toilette à l'avenant.

— Non, madame Lattendri, ce n'est pas une plaisanterie; depuis que Rossini a criblé sa musique d'instruments en cuivre, c'est à qui renchérira sur le moyen d'obtenir plus de son... Oh! c'est que je suis au courant de tout ce qui a rapport à la musique... Mais, chut, silence... cela commence. Je suis bien curieux de voir cet *Amant fusillé;* il faut que ce soit un opéra nouveau, car je ne le connais pas... et à Marseille... j'ai habité Marseille longtemps... j'allais deux fois par semaine au spectacle... Silence donc!

Et Poussemard va frapper les trois coups.

Ce monsieur ne remarque pas que c'est lui seul qui fait du bruit. Le commis voyageur, placé aux premières, s'avance sur le devant de sa loge ,criant:

— Taisez-vous donc au parterre... bavard...

M. Serpolet ne prend pas cela pour lui, il se retourne vers les personnes placées derrière lui en répétant :

— Silence donc, bavards! écoutez la pièce militaire.

Le premier tambour a fait entrer avec lui six personnes. (P. 128.)

Les premières scènes vont sans encombre. Heureusement les acteurs savaient leurs rôles par cœur, car Mme Grattenboule, qui n'est pas encore en état de souffler, n'envoie les phrases qu'après que le personnage en scène les a dites. Un troisième tambour s'est endormi pendant le dialogue; mais celui qui reste, solide à son poste, s'applique à faire du bruit comme quatre, et pendant les couplets : *J'avais égaré mon fuseau*, chantés par Mlle Zinzinette

avec une foule de sautillements, on n'entend absolument que le tambour.

— Trop fort, la grosse caisse! crie un monsieur qui est aux dernières places.

— A la porte, le paradis! crie le beau Froimont qui s'est fait le champion du théâtre.

— Ils ne comprennent pas que c'est une pièce militaire! dit Mme Lattendri en ramenant sa ferronnière juste sur la même ligne que son nez.

Cependant, depuis quelques instants le monsieur à tous crins semblait en proie à une foule de souvenirs ; il poussait des :

— Oh! mais... je connais cela... J'ai vu cette pièce-là... Je suis certain d'avoir vu cela... Oui! oui! oui!... Ça ne s'appelait pas *l'Amant fusillé*, alors... Attendez, attendez!...

— A la porte, le bavard! crie Froimont.

— A la porte! silence! dit M. Serpolet en regardant le paradis.

Mais, au moment où Montézuma entre en scène, bondissant légèrement sur une montagne figurée dans le fond du théâtre, et s'avançant par deux jetés battus jusqu'à l'avant-scène, M. Serpolet se frappe sur les cuisses en criant :

— C'est *le Déserteur!...* c'est *le Déserteur!...*

— Mais silence donc, monsieur Serpolet! disent plusieurs personnes dans la salle en faisant des signes au monsieur à tous crins.

— J'en suis sûr à présent! c'est *le Déserteur!*

— Laissez-nous entendre la pièce .. nous verrons bien s'il déserte!

— Vous ne me comprenez pas. C'est un vieil opéra... Je l'ai vu à Marseille, ça ne s'est jamais appelé *l'Amant fusillé*... On va l'arrêter... vous allez voir... on l'arrêtera à la fin de l'acte.

— On vous arrêtera tout de suite si vous ne vous taisez pas! crie Froimont, en se levant et menaçant M. Serpolet du doigt.

Pendant que ce bruit a lieu dans la salle, Montézuma, qui est accoutumé à toute espèce de charivari, continue son rôle comme s'il avait affaire à un public attentif; seulement il y ajoute des balancés, des pirouettes, des poses très hardies, et au moment où la toile va baisser, il juge convenable de se laisser aller sur les deux hommes qu'on a loués pour faire les gendarmes qui viennent arrêter le déserteur; mais ceux-ci, ne s'attendant pas à cette gymnastique, fléchissent sous le poids de Montézuma et roulent avec lui sur le théâtre. Le rideau tombe sur ce tableau, et le public applaudit avec enthousiasme cette nouvelle mise en scène.

Dans l'entr'acte, M. Serpolet continue de crier à tout le monde :

— C'est *le Déserteur* qu'on nous joue-là!

— Eh bien! après? dit le commis voyageur en répondant au monsieur du parterre. Quand ce serait *le Déserteur*, qu'est-ce que cela nous fait si la pièce est jolie?

— Mais pourquoi ont-ils changé le titre? Moi, je n'aime pas cela. C'est donc pour nous attraper? Je ne veux pas qu'on m'attrape!

— Cela se fait très souvent en province... on rafraîchit les titres.

— Cela ne devrait pas être permis... car je ne viendrais pas voir une pièce que je connais, et je viens quand je lis sur l'affiche des titres que je ne connais pas.

— C'est bien pour cela qu'ils en mettent de nouveaux.

Pendant que cette dissertation a lieu parmi le public, des scènes plus animées se passent sur le théâtre; Montézuma veut battre les deux gendarmes qui l'ont laissé tomber par terre. Albertine se promène dans les coulisses avec son pantalon de hussard, qu'elle est parvenue à mettre en le faisant craquer par derrière. La déchirure est énorme, et le costume de hussard se composant d'une veste boutonnée avec un pantalon, rien ne masque l'accident arrivé à cette dernière partie du vêtement. Albertine demande à grands cris qu'on lui recouse son accroc; mais on est tellement occupé que personne ne se présente pour lui rendre ce service.

— Combien de recette? dit Cuchot en courant après Desroseaux, habillé en grand cousin.

— Je ne sais pas encore... mais il y a beaucoup de monde, la recette doit être assez ronde... C'est le père noble qui a reçu l'argent au bureau.

— Qui est-ce qui me recoud mon pantalon?... Je ne peux pas me présenter devant le public comme ça!...

— Tu ne te retourneras pas!

— Ah! ce serait gentil... je n'oserais pas remuer en scène!... avec ça qu'ils ont l'air assez méchant! Si ma mère était en état de tenir une aiguille... mais il n'y faut pas songer.

— C'est agréable comme elle nous souffle, M^me^ Grattenboule; elle envoie toutes les répliques après... c'est affreux! Elle ferait mieux de se taire et de ne pas souffler du tout.

— Ces malheureux tambours qui ronflent dans l'orchestre, est-ce que vous trouvez que ça fait bien, cela?

— Celui qui reste bat comme quatre; on dit que dans la salle on n'entend pas du tout le chant.

— Mes petits amours, si on ne recoud pas mon pantalon, je n'entre pas en scène : vous concevez que je ne veux pas m'exposer à montrer mon derrière au public!...

— Il ne serait déjà pas si malheureux, le public!

— On aurait dû mettre cela sur l'affiche.

— Bon, les voilà qui demandent la toile, à présent... Ils sont très tapageurs dans ce pays.

— Ah! voilà Grangérant! Eh bien, père noble, notre recette?

Charmante !... délicieuse !... adorable!... cria très haut M. Froimont.

— Mes enfants, nous sommes horriblement floués...

— Qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire qu'il y a beaucoup de monde et presque pas d'argent... Aussi pourquoi permettez-vous aux tambours de faire entrer leur famille gratis? Il paraît que messieurs les tapins ont des familles qui n'en finissent pas. Le premier tambour a fait entrer avec lui six personnes; le second onze; le troisième a amené cinq enfants, sept femmes et huit hommes; enfin le dernier tambour a achevé d'emplir le parterre et une partie de la galerie... c'est indécent!... et, au total : trente neuf francs cinquante centimes de recette.

— Quelle *sèche!*

— Nous ne ferons pas nos frais!

— Allons, il n'en faut pas moins jouer et déployer tout notre talent. Cela se répandra dans la ville, et la seconde représentation sera plus productive... Au théâtre!

— Je ne parais pas si on ne recoud point ma culotte.

Cerisette a eu pitié de la situation d'Albertine; elle est parvenue, non sans peine, à se procurer une aiguille et du fil. Ces dames vont se placer dans un coin du foyer; Albertine se met dans la position d'une personne disposée à recevoir ce que M. de Pourceaugnac refuse de prendre, et Cerisette, armée de son aiguille, semble étudier la géographie sur la mappemonde qu'on lui présente.

Le Déserteur marche tant bien que mal jusqu'au troisième acte; mais lorsqu'on en est là, et pendant une scène touchante entre Louise et Alexis,

les trois tambours qui avaient fait leur somme s'éveillent tout à coup, et, en apercevant la salle pleine de monde, le théâtre éclairé, les acteurs en scène, se persuadent qu'ils doivent battre sur leur caisse pour réparer le temps qu'ils ont perdu. Ils s'emparent vivement de leurs baguettes et se mettent à attaquer rudement la peau d'âne : l'un joue la retraite, l'autre exécute un pas redoublé, et le troisième bat la générale.

Ce bruit inattendu empêche d'entendre un seul mot de ce qui se dit sur le théâtre; enfin Poussemard fait signe à ses musiciens de se taire, ceux-ci prennent pour des encouragements les mouvements du chef d'orchestre; le public abasourdi crie : « A bas les tambours! » Le parterre tape du pied, la galerie siffle, le paradis chante une foule d'airs connus. Ce tapage dure jusqu'à ce que Poussemard, aidé de Cuchot et de Desroseaux, soit parvenu à faire sortir les trois tambours de l'orchestre, où on les prie de ne plus revenir, un seul suffisant pour la mélodie.

Cette épuration terminée, on continue la représentation ; Albertine arrive en hussard, et chante sur l'air de : *Femmes voulez-vous éprouver:*

Le roi passait et le tambour,
Etc., etc.

Le public applaudit le morceau transformé en romance : les formes bien accusées en hussard, sa tournure leste, son air égrillard, ont produit une impression favorable sur les amateurs de Nemours. Quant à M. Serpolet, lorsque Albertine a fini sa romance, il s'écrie :

Alors les applaudissements redoublent.

— Décidément, je crois que je me trompais, ce n'est pas *le Déserteur...* on n'y chantait pas cet air-là... mais cela y ressemble beaucoup.

Pendant que sa fille chante, M^me^ Grattenboule, qui commence à se dégriser, lui souffle à chaque instant :

— Le balcon à ta gauche... il a une fleur à sa boutonnière... c'est un homme bien comme il faut... Emploie tous tes moyens... il va te la jeter... Apprête-toi à la recevoir... S'il y a des *verses* avec, je veux qu'on les lise.

Mais la première pièce se termine, et le beau commis voyageur n'a lancé aucun bouquet à Albertine. Mme Grattenboule, qui a repris son service, est retournée habiller ces dames; elle dit à sa fille :

— Il veut te réserver ça pour la dernière pièce; mais, sois tranquille, ça ne peut pas te manquer.

— Et qui vous fait présumer, ma tendre mère, que ce monsieur veuille me jeter un bouquet à moi plutôt qu'à une autre?

— Que t'es bête! Est-ce qu'il ne m'a pas déjà déclaré ses sentiments à son intention? Tu lui as fait impression, à cet homme. Quoi donc que tu vois d'étonnant à cela!

— Il est fort laid... il ressemble à un nègre, votre beau monsieur!

— Oh! fais-tu de l'embarras! C'est un individu qui sait vivre... et joliment vivre; il ne boit que des vins fins.

— Vous vous en êtes tapé avec lui... Vous étiez bien tout à l'heure!

— C'est la chaleur qui m'avait fait mal, car j'ai à peine bu.

— Ma mère, soignez Cérisette je vous en prie, c'est elle qui a bien voulu recoudre mon pantalon...

— Qu'est-ce que tu veux que je lui fasse, à cette petite? C'est mince, c'est élancé! ça s'habille toute seule... Tu étais magnifique en z'houzard!

— Vraiment?... Vous savez que nous n'avons presque pas de payants..., recette illusoire?

— Je t'ai déjà dit que tu étais dans une mauvaise troupe, où ils ne savent pas faire valoir tes talents. Aussi, à ta place, je saisirais la première occasion, et...

— Allons, madame Grattenboule, à votre trou! crie Poussemard; on va commencer la seconde pièce.

— Eh bien! c'est bon!... on y va, à ce trou!... Tâche donc de modérer tes tambours, toi. Ah! les gredins! Il y a eu un moment où j'ai cru que la salle s'écroulait sur moi.

— J'en ai mis trois à la porte. Tâchez de souffler un peu mieux, vous.

— Pourquoi donc me serais-je amusée à souffler, quand on n'entendait que des ran plan plan... ra pla pla?... Est-ce que tu veux que je souffle la retraite à présent? Il est charmant! Alors, je vas me mettre dans une vraie troupe... dans un régiment, je marcherai à côté des cantinières!

Cerisette est prête; pour coiffure elle n'a que ses cheveux, pour costume que sa petite robe à raies; mais l'émotion, la frayeur qu'elle éprouve la rendent encore plus jolie. La jeune fille ne voulait pas se

mettre du rouge sur le visage, elle trouve que cela enlaidit; il faut que son amant vienne lui-même lui dire que cela est indispensable, et que les acteurs doivent être comme les décorations qui font plus d'effet de loin lorsqu'elles ne sont pas bien de près.

— Du courage! dit Angely à Cerisette. Vous êtes charmante, votre aspect seul séduira le public, et, quant au rôle, deux mots à dire, vous ne devez pas craindre de manquer de mémoire.

— Mon Dieu! que c'est singulier, le théâtre! murmure la jeune fille tout émue au moment de débuter. Vu de près, tout cela me semble si difficile!... Tenez, mon ami, laissez-moi m'en aller... je n'ai pas de vocation...

— Vous en aller?... Et que ferions-nous sans vous? Vous êtes annoncée sur l'affiche; il y a en grosses lettres : « Une jeune personne qui n'a encore paru sur aucun théâtre débutera, dans *la Muette qui parle*, par le rôle de Rose... »

— Pourquoi a-t-on mis cela?

— Pour que le public soit plus indulgent pour vous...

— Allons, puisque le sort en est jeté!

Poussemard a frappé les trois coups, et il est redescendu à son orchestre. Le calme se rétablit dans la salle, on n'entend plus que la voix de M. Serpolet, qui dit à M^me^ Lattendri :

— Je suis curieux de savoir ce qu'ils entendent par une muette qui parle!... Savez-vous quelle est mon idée, madame Lattendri?

— Non... Vous avez une idée?...

— Que je crois lumineuse: c'est une muette ventriloque!

— Ah bah!...

— Certainement! Vous comprenez, elle est muette par sa langue, mais elle parle avec son ventre... Cela peut être intéressant : il y a de bien belles situations à faire là-dessus!

— Silence donc au parterre!...

La pièce commence. Le tambour qui reste a reçu l'ordre de se modérer : on entend les acteurs, même quand ils chantent, ce qui flatte le public peu habitué à cela; enfin, Cerisette paraît. En entrant en scène, sa démarche est embarrassée, elle semble craindre d'avancer; mais tout cela la sert merveilleusement pour le personnage qu'elle représente; sa jolie figure achève de disposer le public en sa faveur. Son maintien gauche, ses gestes un peu forcés, sont pris par les spectateurs pour une parfaite imitation de la vérité. Le beau commis voyageur, qui a poussé une exclamation de plaisir en voyant paraître la jeune fille, donne le signal des applaudissements. Toute la salle l'imite. Cerisette, tout étonnée de son succès, semble demander à ses camarades si c'est bien à elle que s'adressent les bravos des spectateurs.

— Charmante !... délicieuse ! adorable !... crie très haut M. Froimont, qui tient constamment son lorgnon braqué sur Cerisette.

Ces exclamations choquent Mme Grattenboule, qui murmure de son trou :

— Qu'est-ce qu'il a donc à se décarcasser pour cette pièce-là, ce cher ami ?

Puis le souffleur se penche et fait des signes au bel homme du balcon en lui criant :

— Tout à l'heure... elle joue dans la dernière pièce... Vous la reverrez tout à l'heure !... Elle était bien en homme, mais, en femme, personne ne peut joûter avec elle.

Le commis voyageur ne s'amuse pas à regarder dans le trou du souffleur, il ne cesse point de lorgner Cerisette. Enfin, vers le milieu de la pièce, jugeant le moment favorable pour témoigner son admiration, il tire de dessous sa banquette un magnifique bouquet, qu'il jette sur le théâtre et qui tombe aux pieds de Cerisette.

La jeune fille est demeurée toute saisie de cet hommage qu'on lui adresse ; elle n'ose encore ramasser le bouquet, et le public se remet à l'applaudir, lorsque tout à coup on voit une perruque à la Louis XIV sortir du trou du souffleur, deux bras se mettent à gesticuler, à menacer le monsieur du balcon, et une voix s'écrie :

— Mais qu'est-ce que tu fais donc, cher ami ?... Ce n'est pas elle !... Tu n'y vois plus clair quand tu lorgnes !... Ce n'est pas ma fille...Tu as fait une boulette...

Puis Mme Grattenboule, se tournant vers le public, lui dit :

— Messieurs et mesdames, il faut que vous sachiez que ce monsieur s'est trompé... Ce bouquet est destiné à ma fille, que vous avez vue tout à l'heure en z'houzard... et que vous reverrez tout à l'heure encore...

La mère d'Albertine ne peut pas en dire plus ; les éclats de rire, provoqués par sa personne et sa perruque, couvrent sa harangue. Les huées, les ricanements partent de tous côtés, tandis que Froimont crie à Cerisette :

— N'écoutez pas ce vieux masque, mademoiselle ! Ce bouquet est bien pour vous, vous l'avez bien mérité !...

Angely, qui est en scène, s'empresse de ramasser le bouquet et de l'offrir à Cerisette, qui l'accepte. Alors les applaudissements redoublent. Mais Mme Grattenboule est furieuse ; elle vocifère après le public ; enfin, ne sachant comment se venger, elle ôte sa perruque et la lance au nez du petit-maître du balcon en lui disant :

— Tiens, carlin, voilà pour t'apprendre à faire des affronts à ma fille !

Puis, Mme Grattenboule quitte son trou et disparaît sans s'inquiéter comment on finira la pièce sans souffleur. Heureusement, il ne reste plus que

Il lui prend la taille... (P. 138.)

trois scènes à jouer, et Poussemard, auquel ses camarades ont fait signe, dit au tambour de faire un petit roulement soutenu, qui ne permette plus au public de saisir ce que disent les acteurs. Grâce à cet ingénieux procédé, chacun improvise son rôle à son gré; la pièce se termine au milieu d'applaudissements de toute la salle. Cerisette est redemandée, Angely la ramène; le commis voyageur lui jette la rose qui pare sa boutonnière, et Mme Lattendri, cédant à l'enthousiasme général, détache la fleur qui était dans ses cheveux et l'envoie dans le nez de Poussemard.

Cerisette est encore tout étourdie de son succès; elle reçoit les félicitations de ses camarades, mais des hommes seulement : les dames s'habillent pour *les Rendez-vous bourgeois*. Cependant Poussemard, que l'on voit aller et venir avec agitation sur le théâtre et dans tous les coins de la salle, revient bientôt dire aux artistes d'un air désespéré :

— Impossible de les retrouver... elles sont parties!

— Qui donc?

— Albertine et sa mère!...

— Allons donc!... Cela ne se peut pas ! Que Mme Grattenboule parte, tant mieux ! nous serons bien débarrassés... Mais Albertine, elle joue dans la dernière pièce?...

— Elle doit être à l'auberge.

— Elles y ont été; elles ont pris à la hâte leurs effets; une voiture passait, il y avait deux places sur l'impériale avec des militaires... elles y ont grimpé... et fouette, cocher!

— Mais c'est affreux!... nous quitter au moment de jouer, d'entrer en scène!...

— Le trait est digne d'Albertine et de son auguste mère!

— Allons, mes enfants, dit Desroseaux, il ne faut pas que le public devine notre embarras...

— Non, non, dit Grangérant : *Domestiqua facta*... il faut laver son linge sale en famille.

— Notre nouvelle camarade, Cerisette, va remplacer Albertine dans le rôle de Julie.

— Elle n'en sait pas un mot... elle n'a aucune idée de la pièce!

— Cela ne fait rien; Rosambeau en a bien joué qu'il improvisait... Cerisette est adoptée par le public, cela suffit. Elle jouera son rôle en pantomime; dès qu'elle sera en scène, Poussemard fera faire des roulements au tambour; Cerisette ouvrira la bouche, on se figurera qu'elle chante.

— Et un souffleur?

— Mme Ramboure, qui ne joue pas, soufflera. Soyez tranquille, c'est

moi qui fais Jasmin, et je vous promets que les scènes avec Julie ne seront pas longues.

Cerisette est très étonnée lorsqu'on vient lui dire qu'elle joue dans la dernière pièce ; elle veut refuser... Le père noble se jette à ses pieds au nom de toute la troupe, et Angely lui dit :

— Vous êtes notre ancre de salut!...

La jeune fille ne résiste plus; elle fera tout ce que l'on voudra. Pendant qu'on lui met un bonnet et un tablier de soubrette, Angely tâche de lui donner quelques notions sur le rôle qu'elle va jouer.

Mais tant de soins étaient peu nécessaires. Dès que Cerisette entre en scène, le tambour fait son roulement. Poussemard joue à tour de bras sur son violon les airs qui lui reviennent à la mémoire ; et le public, voyant encore la jeune fille mimer son rôle, est persuadé que la troisième pièce n'est que la suite de la seconde et que l'actrice continue son personnage de *Deux Mots*, ou *Une nuit dans une épaisse forêt*.

Les acteurs ne cherchent point à détromper le public. *Les Rendez-vous bourgeois* s'achèvent; heureusement, M. Serpolet ne les avait pas vu jouer à Marseille. Il n'en était pas de même de Froimont, il connaissait la pièce; mais, ne s'occupant que de Cerisette, peu lui importait ce que l'on représentait. La toile baisse ; le public s'éloigne, médiocrement satisfait, et M. Serpolet dit à M^me^ Lattendri :

— La suite ne vaut pas la pièce; mais c'est presque toujours comme cela au théâtre : on ferait bien mieux de donner des pièces sans suite.

XVI

LES DÉBUTS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS

Le lendemain de cette soirée mémorable, le comité dramatique, assemblé dans l'auberge, décide qu'il donnera encore une représentation à Nemours le jour suivant ; le départ d'Albertine gênait un peu le répertoire ; cependant on peut jouer sans elle *le Tableau parlant*, *Richard Cœur de Lion* et les *Jeux de l'Amour et du Hasard*. On s'arrête à ce spectacle ; mais il faut que Cerisette apprenne pour le lendemain le rôle d'Antonio, dans *Richard*. Angely se fait fort de le lui montrer.

Pour remplacer M^me^ Grattenboule dans son trou, Poussemard a loué un vieux maître d'écriture qui, moyennant une rétribution fort modeste, se charge de tenir l'emploi de souffleur.

Enfin, l'orchestre n'aura pour renfort que le tambour qui n'a pas

dormi et un monsieur qui pince de la guitare et qui est venu offrir ses services aux comédiens.

On décide à l'unanimité que toutes les entrées de faveur sont interdites; on ne veut pas jouer devant des gens qui ne payent pas et se permettent souvent de rire au nez de ceux qui les amusent gratis.

Il est trois heures de l'après-midi. Angely, après avoir donné quelques leçons à Cerisette, la laisse pour aller au café avec quelques-uns de ses camarades; et la jeune fille, tenant à la main la brochure de *Richard*, descend dans un petit jardin qui tient à l'auberge, et tâche d'apprendre par cœur le petit rôle d'Antonio, tout en se disant :

— Ce n'est pas aussi amusant que je croyais, de jouer la comédie.

Le commis voyageur, qui est amoureux de la jeune débutante à laquelle il a jeté un bouquet la veille, s'est bien gardé de quitter l'auberge; il a passé une partie de la matinée à flâner, à fumer, mais surtout à épier le moment où il pourra parler sans témoin à celle qu'il croit rendre très heureuse en lui offrant son hommage. Cet instant est venu : Cerisette est assise contre un massif de lilas. Elle étudie avec la conscience d'un écolier qui doit bientôt paraître devant son maître; aussi n'a-t-elle pas vu venir ce monsieur bien pincé, bien pommadé, qui la guettait et se pose enfin devant elle, une main sur la hanche, l'autre dans l'échancrure de son gilet, et la tête renversée en arrière en murmurant :

— Divine!... adorable!... Parole d'honneur, vous êtes encore plus jolie à la ville qu'à la scène!...

— C'est à moi que vous parlez, monsieur? demande Cerisette en relevant la tête.

— Et à qui donc?... Il me semble qu'il n'y a que vous et moi dans ce jardin... D'ailleurs, à quelle autre pourrais-je adresser le doux aveu qui brûle mes lèvres?...

— Pardon, monsieur, j'apprends un rôle qu'il faut que je sache demain... et si je cause, je ne pourrai pas apprendre...

— Oh! la bonne blague!... vous en saurez toujours assez!... Quand on a vos yeux, on a le droit de ne point savoir son rôle; vous mimerez comme hier dans *les Rendez-vous bourgeois*... car j'ai reconnu la pièce... c'était difficile... mais je l'ai reconnue .. Et les bons habitants de cet endroit n'y ont vu que du feu!...

— Je vous assure, monsieur, qu'il faut que j'étudie.

— Allons donc, qu'elle charge!...

M. Froimont s'est assis sur le banc à côté de Cerisette; il se met tout de suite si près d'elle que celle-ci se recule pour ne pas supporter le contact de ce monsieur qui se met à ricaner en disant :

— Vous vous reculez... je vous fais peur?...

— Mais, monsieur, il n'est pas nécessaire que vous vous mettiez si près de moi...

— Je ne serai jamais assez près... Voyons, jolie Cerisette... car vous vous nommez Cerisette au théâtre?... Le nom est original... je gage qu'il deviendra célèbre!... Je vous promets d'avance de le prôner, de le citer... Mais arrivons à notre but... je n'aime pas à perdre mon temps en paroles oiseuses ; je vous adore, chère amie, vous avez dû vous en apercevoir hier... mon bouquet était beau, j'espère?...

— C'est vous qui m'avez jeté un bouquet, monsieur?

— Et qui donc? Elle est ravissante, avec ses airs étonnés!...

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, je ne méritais pas cela assurément!...

— Je vous en jetterai trois demain.

— Ah! monsieur, pas tous pour moi ; jetez-en aussi à mes camarades...

— Je me fiche pas mal de vos camarades . c'est vous que j'adore... La charmante taille!... la jolie menotte!...

Le bel homme s'est rapproché de Cerisette ; il lui prend la taille, le bras, il va l'embrasser ; mais la jeune fille se défend adroitement, elle se rappelle son métier de servante d'auberge. Le commis voyageur est repoussé au point d'avoir les doigts presque brisés ; il secoue ses mains en faisant légèrement la grimace et murmure :

— Tiens!... tiens! nous faisons des manières!... Eh bien! c'est pas gentil!... non, parole d'honneur... c'est pas aimable... A quoi bon toutes ces singeries?... Est-ce que nous voudrions faire la cruelle, par hasard?

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Elle est bonne!... elle est bonne!... Est-ce dans votre rôle, ça?

— Dans mon rôle!... Mais vous m'empêchez de l'apprendre, monsieur.

— Voyons! pas de bêtises ; parlons raison ; nous dînons ensemble, n'est-ce pas?... Un dîner superfin!... Vous commanderez... et, cette nuit, je vous attendrai... la clef sera sur ma porte... Est-ce convenu, c'est conclu.

Cerisette n'était plus assez ignorante pour ne point comprendre la proposition de ce monsieur ; cependant, la manière brusque, impertinente avec laquelle il lui fait cette déclaration lui semble si singulière, qu'elle le regarde fixement, en lui disant d'un air moqueur :

— Il paraît, monsieur, que vous êtes habitué à trouver des femmes qui ne vous résistent guère.

— C'est vrai!... je ne compte que des triomphes... La liste de mes

conquêtes serait plus longue à apprendre que votre rôle, chère amie!

— Eh bien! monsieur, je ne me sens pas disposée à l'augmenter.

— Comment !... Qu'est-ce que vous dites?...

— Je dis que je vais apprendre mon rôle dans ma chambre, si vous ne me laissez pas étudier ici tranquillement...

— Ah ça! nous ne nous sommes donc pas compris !... Voyons, voyons, méchante! c'est que je ne me suis pas assez expliqué... Je vais réparer ma faute... Je n'ai pas que des échantillons de vin avec moi!... J'ai dans ma valise plusieurs coupons de soierie, de quoi faire des robes ou des pardessus... tout ce qu'on veut... première qualité... c'est un échange que j'ai fait contre du bordeaux... Vous choisirez, petite... Hein, nous sommes d'accord maintenant.

Pour toute réponse, Cerisette s'est levée, et va s'éloigner ; Froimont la retient en s'emparant de son bras.

— Comment, ma belle, vous partez sans rien me dire?

— C'est que je n'ai rien à répondre à tout ce que vous me dites, monsieur.

— Il me semble pourtant que mon hommage n'est point de ceux que l'on doive dédaigner, et quand j'y joins un coupon de soierie, deux, si vous le voulez!...

— Je ne me soucie pas plus de votre coupon que de votre hommage.

Le bel homme se mord les lèvres avec dépit, mais il ne lâche pas le bras de Cerisette; il prend un air d'importance, se rengorge dans sa cravate, et répond :

— Tenez, mademoiselle, je vois bien que vous croyez avoir affaire à quelque pauvre petit courtier en vins, auquel on alloue douze cents francs d'appointements, plus les frais de voyage! Mais détrompez-vous, je me nomme Alexandre Froimont, je suis le neveu et l'unique héritier de Joseph-Nicolas Froimont, qui a une des meilleurs caves de Bercy et possède quarante mille livres de rente... Tout cela me reviendra, si je veux bien voyager en m'occupant un peu de placements de vins ; c'est parce que cela est agréable à mon oncle, qui tient à ce que je me mette au courant des affaires, que je compte bien abandonner, dès qu'il ne sera plus, ce cher homme!... J'ai déjà devers moi quatre à cinq mille francs de rente ; avec cela, ma perspective d'avenir... qui ne saurait tarder à se changer en présent... Mon oncle jouit d'une fort mauvaise santé. Eh bien!... qu'en dites-vous? Suis-je de ces hommes que l'on dédaigne?

— Mon Dieu ! monsieur, qu'est-ce que cela me fait, à moi, toute cette histoire?

Le petit-maître est tout décontenancé par le ton avec lequel Cerisette

vient de lui répondre ; il croyait produire beaucoup d'effet en faisant savoir qu'il aurait un jour une grande fortune, et la jeune fille a entendu cela sans sourciller. Il se remet cependant, et, reprenant un ton sentimental, lui dit :

— Allons, bel ange, ne repoussez plus mon amour... Vous me direz ce dont vous avez envie... Je me sens capable de faire des folies pour vous. Je suis stupide, mais, ma foi, tant pis ! Quand une femme me plaît, il faut que j'en vienne à mes fins, n'importe comment...

— Tenez, monsieur, tout ce que vous pourrez me dire sera inutile... car vous ne me plaisez pas du tout.... oh ! mais pas du tout !... Ainsi, croyez-moi... offrez à d'autres vos hommages ; vos coupons de soierie, et ne me jetez plus de bouquets... Adieu, monsieur ; auprès de moi, vous perdez votre temps.

Cerisette s'est éloignée vivement, et, cette fois, le commis voyageur n'a pas essayé de la retenir. Il est resté stupéfait : son amour-propre est humilié de cet échec, mais il ne veut pas croire qu'on puisse réellement repousser son hommage. Il se dit :

— C'est une coquette !.. oh ! c'est une madrée, avec son petit air simple... Je ne lui plais pas ! En voilà une malice !... Elle serait donc bien difficile ! Mais c'est de la banque... on connaît cela !... C'est pour me piquer au jeu... pour que je fasse de plus grands sacrifices... Qui aurait cru cela ?... Elle a l'air tout naïf, tout franc... Allons... on se saignera, puisqu'il le faut... mais Mlle Cerisette sera ma maîtresse ; je le veux, et cela sera !

Vers le soir, Froimont écrit un billet brûlant dans lequel il offre un cachemire français en sus des pièces de soierie.

Il a remis son épître au garçon, qui trouve facilement le moment de la glisser en cachette à Cerisette ; celle-ci lit la lettre, puis la déchire pour se faire des papillotes.

Au bout d'une heure, le garçon retourne près de Cerisette et lui demande tout bas la réponse pour le monsieur. La jeune fille ôte gravement une de ses papillotes qu'elle donne au garçon, en lui disant :

— Voilà tout.

Le garçon va trouver M. Froimont ; il lui présente la papillote en lui disant :

— On s'est dépapillotée, et on m'a dit : « Voilà tout. »

Le commis reconnaît un petit morceau de son billet doux ; il devient furieux, il jure de se venger, car il est obligé d'aller se coucher tout seul.

Le jour suivant, les comédiens doivent donner leur seconde représentation, qu'ils ont tâché de faire mousser par tous les moyens possibles : grande affiche, détails pompeux, titres nouveaux, rien n'a été négligé : le

Vous avez voulu me faire aller. (P. 148.)

Tableau parlant est devenu *l'Image vivante ; Richard Cœur de Lion :* le *Captif et le Ménestrel ;* enfin, les *Jeux de l'Amour et du Hasard* sont appelés *les Passe-temps de Cupidon.* Et on a mis en grosses lettres et en vedette : « Mademoiselle Cerisette, qui a obtenu tant de succès dans *Deux Mots,* continuera ses débuts par le rôle d'un petit paysan, qui sert de bâton au ménestrel. »

Cette rédaction, qui est encore l'ouvrage du père noble, est désapprouvée par Angely, qui ne trouve pas heureux que l'on annonce que Cerisette fera le rôle d'un bâton ; mais cela est imprimé, et le jeune amoureux en est quitte pour gratter le mot bâton sur les affiches placées devant le théâtre. En sorte que l'on voit sur l'affiche : « qui sert de... au ménestrel. » Et chacun est libre de chercher à quoi sert la débutante.

Malgré les promesses brillantes de l'affiche, le public n'afflue pas ; l'heure de commencer est venue, il n'y a que deux personnes dans la salle ; M. Serpolet et Mme Lattendri.

— C'est affreux de jouer devant des banquettes ! dit Élodia qui est du *Tableau parlant*. Il fallait donner des billets, au moins on voit du monde cela anime... Mais jouer pour ce monsieur et cette dame qui sont au parterre... C'est pitoyable !... Si on leur rendait leur argent, nous irions nous coucher...

— Allons, ma chère amie, respectons le public, même dans sa plus minime portion ; d'ailleurs, il peut encore venir du monde...je crois que j'entends ouvrir une porte.

Cuchot court regarder au trou de la toile, et s'écrie :

— Deux personnes, dont un enfant, entrent à la galerie !...

— Cela se garnira, dit Mme Ramboure.

— On viendra pour les *Jeux du Hasard*, dit Grangérant en se frottant les mains.

Tout à coup Poussemard pousse un cri de joie : trois personnes viennent d'entrer au balcon.

— Je finis par croire que nous aurons du monde ! dit le père noble. Décidément on peut commencer.

On joue la première pièce devant sept personnes ; pour la seconde, dans laquelle doit paraître Cerisette, il arrive un peu de monde. Enfin M. Froimont paraît bientôt à la place qu'il occupait l'avant-veille, et presque au même instant, le parterre se garnit d'une quinzaine de gamins dont plusieurs ont eu l'avantage de lécher la tête de Mme Grattenboule.

Cerisette ne songeait plus à ce monsieur qui, la veille, lui avait déclaré son amour d'une façon si cavalière ; elle n'était occupée que de son rôle et de son costume. Angely était parvenu, non sans peine, à lui trouver un petit habit de jeune paysan qui ne lui allait pas mal, excepté la culotte qui la gênait horriblement entre les jambes ; c'était la première fois que Cerisette mettait des habits d'homme, elle osait à peine marcher avec ; enfin elle ne savait pas dix mots de son rôle, ce qui augmentait sa frayeur. Angely s'efforçait de la rassurer, en lui disant :

— Quand on est aimé du public, c'est le principal... On te soufflera, et puis le tambour est là.

Poussemard joue l'ouverture de *Richard*, dans laquelle la guitare de l'amateur produit l'effet d'une poêle à marrons que l'on secoue; mais dans le *forte*, le tambour crève sa peau d'âne. Cet incident, de mauvais augure pour la représentation, n'empêche cependant pas la pièce de commencer.

Cerisette est entrée en scène avec Angely, qui représente Blondel; elle marche avec difficulté, et lorsqu'il s'agit de dire son rôle, la difficulté devient plus grande; alors un murmure qui n'a rien de flatteur part du groupe de gamins qui sont arrivés avec le commis voyageur.

Cerisette s'émeut et regarde le souffleur; les gamins crient :

— Ah!... elle ne sait pas parler...

— Ni marcher!

— Qu'est-ce qu'elle a donc dans sa culotte?...

— Va donc apprendre ton rôle!...

— La toile!...

— Une autre pièce!...

— A la chie-en-lit, lit, lit!...

— Silence donc! A la porte! dit M. Serpolet en se tournant vers les gamins qui occupent le fond du parterre.

Mais on ne tient pas compte de l'injonction du monsieur à tous crins; on continue de crier, de huer. Ce bruit augmente le trouble de Cerisette; elle ne peut plus dire un mot de son rôle; sa langue s'attache à son palais et refuse d'articuler ce que lui envoie le souffleur. En vain Angely cherche à la rassurer, à ranimer son courage, la pauvre débutante reste au milieu du théâtre sans oser faire un pas; ses jambes fléchissent, elle se sent défaillir, et un concert de sifflets, dont le commis voyageur a donné le signal en portant une clef à ses lèvres, achève de démoraliser la jeune fille, qui regarde la coulisse en pleurant, et tombe dans les bras d'Angely en murmurant :

— C'est fini... j'en ai assez, je ne veux plus jouer la comédie!...

— Mais c'est une cabale... une infâme cabale! dit Angely en déposant sa maîtresse dans le foyer. Il y a à l'avant-scène un misérable qui donne le signal des sifflets...

— Ce qu'il y a d'extraordinaire, dit Grangérant, c'est que c'est le même monsieur qui, avant-hier, a jeté un bouquet à Cerisette.

— Que vois-tu là d'extraordinaire? dit Angely; depuis avant-hier, cet homme a poursuivi Cerisette de ses déclarations, qu'elle na pas voulu écouter... Elle-même me l'a dit, et voilà comment cet homme se venge

aujourd'hui... C'est un misérable!... Mais je le retrouverai à notre auberge... je ne serai plus soumis à la volonté du public. Alors, cet homme aura affaire à moi.

— Cabale!... cabale!.. murmure Élodia en regardant Zinzinette. On veut toujours qu'il y ait cabale quand on est sifflé... Le fait est que cette petite, arrivée en scène, ne savait pas marcher et ne pouvait pas parler...

— Elle était pitoyable, ajoute la Déjazet. Une tournure gauche... un air bête!... Après tout, nous avons un public payant aujourd'hui, et il a droit d'exiger que l'on sache son rôle... Ce n'est pas comme la dernière fois... ils ont jeté des bouquets!...

— Belle malice... Ils étaient tous entrés gratis!

Le militaire qui chique.

XVII

CERISETTE

Cependant le tapage continue dans la salle, où les gamins crient :

— La pièce ou mon argent!

— Faut-il rendre l'argent? demande Poussemard à Desroseaux.

— Jamais! répond celui-ci avec une intonation de voix que Talma n'eût point désavouée.

— Mais, alors?...

— Alors, continuons la pièce sans Antonio, ce n'est pas plus malin que ça.

Et, en effet, pendant que Cerisette pleure dans un coin du foyer, on

continue *Richard*, ou plutôt on en joue des fragments; mais les spectateurs ne sont point obligés de comprendre, et ils usent de ce droit qu'ils ont acheté en entrant.

Le spectacle est terminé. La troupe dramatique est revenue à l'auberge où elle loge; mais la discorde règne dans le camp. Angely est exaspéré; il semble méditer quelque sujet de vengeance et ne tarde pas à quitter la compagnie; les hommes sont très mécontents de la recette; les actrices chuchotent entre elles, puis font tout haut des réflexions piquantes sur ce qui est arrivé dans la soirée.

Quant à Cerisette, seule dans un coin de la salle, où personne ne lui parle, parce qu'on ne parle plus à une personne qui vient d'être sifflée, la pauvre jeune fille se dit encore :

— Moi qui croyais que l'on était si heureux de monter sur un théâtre... de mettre différents costumes... de représenter une foule de personnages. Ah!... combien je me trompais!... Le soldat avait raison... je n'aurais pas dû quitter la maison de M. Chatouillé... mais... ce n'est pas ma faute.

La vieille dame grincheuse qui prise.

Angely rentre d'un air furieux dans la salle où ses camarades sont encore rassemblés, en s'écriant :

— Le lâche! le misérable!... Il est parti... il a quitté cette auberge!

— Qui donc? demande Cuchot.

— Eh! parbleu! cet homme qui, au balcon, donnait le signal des sifflets... ce commis voyageur qui logeait dans cette auberge, et poursuivait Cerisette de ses déclarations d'amour!

— Eh bien! qu'est-ce que cela nous fait que monsieur soit parti? dit Zinzinette d'un air moqueur.

— Cela me fait à moi, parce que je voulais venger Cerisette qui, ce soir, a été victime d'un indigne cabale

— Oh ! d'une cabale !... Voyons, Angely entre nous, conviens donc que le public a bien le droit de siffler un peu quand on a l'air de se moquer de lui?...

— De se moquer de lui !... Qu'est-ce que tu entends par là?...

— Je veux dire quand on ne sait pas un mot de son rôle.

— Mon Dieu ! mon cher ami, nous n'en faisons point un crime à Cerisette, elle n'est point actrice, elle ne se doute pas de ce que c'est que le théâtre... Elle a perdu la tête au premier sifflet parti de la salle...

— Il est certain qu'elle n'y est pas habituée comme toi, Montézuma.

— Des épigrammes?... Cela ne donnera pas à mademoiselle ce qui lui manque !

— Quant à moi, dit Élodia, je déclare que je ne jouerai point avec quelqu'un qui ne me donne pas ma réplique !...

— Ni moi !...

— Ni moi !...

— Tiens, il y a de l'écho ici !...

— Assez, mes bons camarades, dit Angely, je vous comprends... vous repoussez Cerisette... A votre aise ! Mais vous voudrez bien aussi vous priver de mes services ; nous sommes tous libres, aucun traité ne nous lie les uns aux autres. Vous trouverez donc bon que, dès demain, je suive une autre route que la vôtre, et que j'aille chercher sans vous la gloire et la fortune... que l'on rencontre rarement en votre compagnie...

— A ton aise !

— Comme tu voudras.

— Tu es libre !

— Bonne chance !

— En attendant, je vous souhaite une bonne nuit.

Et Angely, s'emparant d'un flambeau, va prendre le bras de Cerisette et se retire avec elle après avoir gracieusement salué ses ci-devant camarades.

— Vous avez tort de les quitter pour moi, mon ami, dit Cerisette à son amant ; car, je vous le répète, je ne veux plus être actrice, je n'en aurai jamais le talent.

— Laissez-moi donc tranquille, répond Angely. Je suis enchanté d'avoir trouvé cette occasion ! Avec eux, il n'y a rien à faire !... Ils sont pleins d'amour-propre et encroûtés dans les vieilles routines... Seul, je puis aller où je voudrai, donner des représentations... choisir mes rôles... les villes où je veux jouer... Et, d'ailleurs, ma chère, le changement, c'est la vie ! c'est le bonheur !

Cette réflexion était peu rassurante dans la bouche d'un amant.

XVIII

MONTEREAU. — UNE FUGUE

Sur les neuf heures du matin, une voiture des accélérées passe et s'arrête pour relayer à Nemours. Angely s'informe s'il y a deux places. Sur la réponse affirmative, il va chercher Cerisette ; le bagage de la jeune fille était léger, celui de l'amoureux avait quelque valeur; sa garde-robe dramatique remplissait une grande malle, et, en espèces, Angely possédait une centaine de francs. C'est peu pour voyager à deux, surtout lorsque le but du voyage ne se dessine pas nettement à l'horizon; mais, pour un artiste qui n'a que vingt-quatre ans, c'est une somme considérable ; car si la bourse est légère, en revanche, les espérances sont immenses. Angely était très en fonds de ce côté-là.

Le jeune couple a pris possession de ses places dans la rotonde, près de deux fermiers qui dorment, d'un militaire qui chique et d'une vieille femme qui prise.

Après s'être casée le mieux possible, Cerisette dit tout bas à son compagnon :

— Où allons-nous, à présent?

A cette question toute naturelle, Angely part d'un éclat de rire et s'écrie :

— Ah! ma foi!... tu m'y fais penser... Où allons-nous?... Croirais-tu que je n'en sais rien?

— Tu ne sais pas où nous allons?

— Nullement! J'ai aperçu la voiture, j'ai demandé si l'on avait encore deux places, on m'a dit que oui, j'ai été te chercher... Nous sommes montés, on partait. Je n'ai pas pensé à m'informer où l'on allait... Mais cela m'est égal de me rendre plutôt dans un endroit que dans un autre... peu m'importe, après tout... Est-ce que tu as une préférence, toi?

— Mon Dieu, non... Ah! pourtant... j'aurais été bien aise d'aller à Bagnolet...

— A Bagnolet?... Qu'est-ce que c'est que cela?

— Je ne sais pas, mon ami.

— De quel côté est-ce!

— C'est du côté de Paris.

— Tu connais donc du monde par là?...

— Non, c'est-à-dire... il y a un pauvre soldat qui s'est arrêté... chez M. Chatouillé, et il me témoignait tant d'intérêt!.

— Oh! mademoiselle Cerisette, auriez-vous des connaissances dans les tourlourous! Ceci me semble louche... C'est un amoureux que tu veux revoir.

— Un amoureux? C'est mal ce que vous me dites là!... c'était un pauvre homme blessé... et qui m'avait donné de bien bons conseils!...

— Ma chère amie, je ne crois pas à l'amitié désintéressée d'un militaire pour une jeune fille!

— Vous avez tort!

— C'est possible, mais je suis comme cela; si tu veux me faire plaisir, tu ne me parleras plus de ton soldat de Bagnolet... Maintenant, je vais demander où nous allons.

Angely se retourne vers la vieille dame qui prise encore, et lui dit :

— Auriez-vous, madame, l'extrême bonté de me dire où nous allons?

La vieille dame referme sa tabatière, regarde Angely d'un air refrogné et répond :

— Où nous allons? Je présume que vous le savez aussi bien que moi!

— Si je le savais, madame, je vous certifie que je ne me permettrais pas de vous le demander.

— Monsieur, je n'aime pas que l'on se moque de moi... entendez-vous? C'est pour rire à mes dépens que vous me faites cette question, mais ce n'est pas bien de vous adresser aux vieilles gens pour cela...

— Allons, bon!... Ah! vous le prenez ainsi, madame? A votre aise!... On ne se permettra plus de vous adresser la parole.

— Oh! c'est que je connais toutes ces petites farces-là, voyez-vous!... Tout à l'heure vous allez me dire qu'on va nous attaquer... ou que nous allons verser... mais je ne suis pas poltronne, moi, ce n'est pas d'hier que je voyage...

— Il me semble que je ne vous dis plus rien, madame.

— Vous avez voulu me faire aller... Ce n'est pas moi qu'on fait aller..

— C'est vous qui produisez cet effet-là sur les autres... Je le crois volontiers, madame!...

Et Angely se tourne vers Cerisette en murmurant

— Quelle infernale petite vieille!... Oh! Grattenboule! où es-tu avec ta perruque et ta mélasse? J'aurais du plaisir à te lancer sur cette momie qui a si peur que l'on se moque d'elle! Avec tout cela, je veux pourtant savoir où nous allons.

Angely s'adresse au militaire qui chique à sa droite :

— Militaire, voulez-vous avoir la bonté de me dire où la voiture doit nous mener?

Le militaire ouvre une énorme bouche comme s'il voulait avaler son

Voilà comment je le prends. (P. 153.)

interlocuteur, et se met à mugir de la gorge une douzaine de mots allemands entremêlés de *tarteifle* et de *sapremen*t; puis il referme sa mâchoire et se remet à chiquer.

— C'est gentil, dit Angely ; si je savais l'allemand, j'aurais peut-être compris quelque chose ; mais je n'ai jamais eu la moindre vocation pour cet idiome... Il me semble que cela doit horriblement fatiguer à parler... Si je réveillais un de ces messieurs qui ronflent si fort?...

— Non, non, attendons, dit Cerisette. Ceux-là pourraient se fâcher encore plus...

— Allons, attendons... Il faut nous résigner à rouler sans savoir où l'on nous mène... Après tout, c'est plus drôle!

Mais, au premier relais, Angely s'adresse au conducteur, qui lui dit :

— Nous allons à Sens, monsieur.

— Ah! oui-dà; nous tournons le dos à Paris, alors?

— Oui, monsieur.

— Voilà qui est triste pour vous, Cerisette, car cela vous éloigne de Bagnolet et de votre pioupiou!

Angely a dit cela d'un ton railleur qui a fait de la peine à la jeune fille; mais le jeune premier était naturellement moqueur et il ne manquait pas une occasion de donner l'essor à son esprit caustique.

On arrive sans accident au terme du voyage; à Sens, le premier soin d'Angely est de se faire servir un excellent déjeuner pour lui et sa compagne. Tout en déjeunant, il s'informe s'il y a spectacle, et apprend avec chagrin que la dernière troupe qui exploitait le théâtre a quitté la ville depuis quinze jours pour se rendre à Auxerre et qu'il n'en est pas revenu d'autre depuis.

— Diable! .. je ne puis cependant pas jouer tout seul! dit Angely.

Cerisette soupire et propose de souffler son amant.

— Non, cela ne suffirait pas, répond celui-ci en riant; mais puisqu'il n'y a rien à faire ici, partons pour Auxerre... Ce n'est qu'à seize lieues de Sens, et nous y rejoindrons la troupe qui était dans la ville.

Cerisette est tout étonnée en apprenant qu'ils vont se remettre en route le soir même.

— Vois-tu, ma chère, dit Angely, Auxerre est une grande ville... pour la province, mais où il y a, m'a-t-on dit, une très jolie salle de spectacle... Ah! par exemple, ma chère amie, cela nous éloigne encore de Bagnol... J'en suis vraiment affligé... Mais, qu'y faire? Il faudra que votre officier prenne patience.

Cerisette ne répond rien aux railleries de son amant; mais le silence est ce qu'on doit le plus redouter dans une maîtresse; car la pensée se grave plus profondément que la parole.

Les jeunes voyageurs, après avoir dîné à Sens, se remettent en route le soir dans une espèce de carriole qui se rend directement à Auxerre, en faisant tout au plus une lieue et demie à l'heure. Ils y arrivent le lendemain matin.

En fouillant dans sa poche, Angely demeure tout surpris de la rapidité avec laquelle l'argent se dépense en voyageant. Mais il y a spectacle à

Auxerre, on lui assure même que les comédiens y font de bonnes affaires; c'est pourquoi Angely commande encore un excellent déjeuner, auquel il compte inviter un ou deux de ses nouveaux camarades.

Entre artistes on ne fait pas de cérémonies. Au lieu de ramener deux camarades, Angely revient avec quatre hommes et deux dames, ce qui compose la tête de la troupe qui exploite Auxerre. On fait un cordial accueil à Cerisette; on vante très haut le talent d'Angely, que pas un des comédiens d'Auxerre n'a vu jouer; mais ils assurent que sa réputation a percé jusqu'à eux, et le jeune premier ne demande pas mieux que de croire tout cela. Aussi le déjeuner est-il formidable; on y fête le champagne; on boit aux futurs débuts du nouveau camarade, on boit à ceux de sa compagne, quoiqu'elle affirme de nouveau ne plus vouloir se risquer au théâtre. Puis, quand on a bien mangé et bien bu, la tête de la troupe s'aperçoit qu'il est temps de songer à rejoindre sa queue; mais on n'a rien arrêté avec Angely, aucun des ouvrages où il joue n'est monté par la troupe d'Auxerre, qui est fort incomplète et ne possède qu'un répertoire excessivement borné.

Cependant, le soir, Angely se rend au théâtre; il veut absolument débuter. Il se donne tant de peine, qu'il trouve enfin moyen de faire annoncer pour le lendemain *Fra Diavolo* sans chœurs, et c'est lui qui jouera Fra Diavolo. Il retourne à son hôtellerie faire tous ses préparatifs pour paraître avec éclat sur la scène d'Auxerre; Cerisette est obligée de se mettre tout de suite à rafistoler certaines parties des costumes qui ne sont plus en état. Angely donne ses instructions à sa maîtresse et se couche, afin de ne point se trouver trop fatigué pour jouer le lendemain, ce qui ôterait de la fraîcheur à sa voix.

La jeune fille passe presque toute la nuit à border un manteau, rétrécir un pantalon, faire une ceinture, attacher des paillettes sur une veste de bandit napolitain. Ce travail amuse peu Cerisette; il lui fait faire de nouvelles réflexions sur la profession qu'exerce son amant; elle la compare involontairement à la veste de Fra Diavolo qu'elle est en train de pailleter, et qui est très brillante de loin, mais qui n'a plus le même charme vue de près.

Angely s'éveille fort tard. Cerisette s'était endormie sur le superbe costume du brigand italien; le jeune homme la réveille, la gronde un peu, essaye son habit en se mirant devant une glace, et, comme le costume va fort bien, il demande pardon à Cerisette de l'avoir grondée; puis il se déshabille et se met à vocaliser, à repasser les morceaux qu'il doit chanter le soir. Il se dispose à partir pour la répétition, lorsqu'on vient lui annoncer de la part du régisseur que le spectacle du soir est changé. On ne

peut pas donner *Fra Diavolo*, parce que M. Lulu, qui fait le rôle de Lorenzo, n'est pas en état de chanter.

Angely est désespéré ; il s'arracherait les cheveux, s'il portait une perruque.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Lulu? demande Cerisette : il me semble qu'il n'était pas hier de notre déjeuner? je n'ai pas entendu prononcer ce nom-là.

— Eh ! non, il n'y était pas, et voilà justement pourquoi il ne veut pas jouer ce soir... Oh ! je parierais que c'est la seule raison de sa prétendue indisposition ! J'ai invité hier la tête de la troupe à déjeuner seulement...

— Et ce monsieur fait partie de la queue?

— Oui, il se sera trouvé offensé de ne pas être du déjeuner.

— Il fallait inviter la tête et la queue, alors.

— Il fallait n'inviter personne, j'aurais beaucoup mieux fait !... Ah ! ma pauvre Cerisette, tu as raison !... Ce n'est pas tout plaisir que d'être au théâtre, mais, corbleu, nous allons voir !

— Que vas-tu faire?...

— Je vais d'abord trouver M. Lulu...

— Et après?

— Et puis... je lui dirai... qu'il faut qu'il joue ou se batte en duel avec moi...

— Un duel?... Oh ! mon Dieu !... Et s'il vous tuait?...

— Alors, cela me serait égal qu'on ne jouât point *Fra Diavolo*.

— Et que deviendrai-je moi?...

— Tu irais à Bagnolet trouver ton militaire.

Cerisette porte son mouchoir à ses yeux en murmurant :

— Ah ! c'est bien vilain, ce que vous me dites là... monsieur !... Vous me punissez cruellement de vous avoir suivi !

Angely n'écoute plus Cerisette, il est furieux ; il ne sait pas encore ce qu'il fera, mais il veut se venger. Il est sorti ; il se rend chez M. Lulu. Celui-ci fait dire qu'il est trop malade pour recevoir personne ; Angely force la consigne, jette de côté la domestique qui veut l'empêcher d'entrer, et pénètre enfin jusqu'à M. Lulu qu'il trouve assis devant une table et en train de manger des côtelettes aux cornichons, et de la salade de laitue enjolivée d'œufs durs.

— Mon cher camarade, dit Angely d'un ton gouailleur, voici un déjeuner qui me semble un peu lourd pour un homme aussi malade qu'on me le disait.

— En effet, reprend M. Lulu en ricanant, c'est moins délicat que ce

que vous avez offert à mes camarades... Mais ceci est assez bon pour moi... et puis, mon estomac n'est pas malade.

— Et votre gorge ne l'est pas davantage, quoique vous vous disiez enroué?

— C'est pour guérir ma gorge que je mange du porc frais et de la salade.

— Tenez, M. Lulu, ne plaisantons plus, laissons de côté ces petits moyens que nous employons avec les auteurs dont nous ne voulons pas jouer les rôles. Vous vous portez aussi bien que moi, et vous jouerez ce soir dans *Fra Diavolo*... Je vais faire poser d'autres affiches, et demain je vous offre un déjeuner monstre...

Celui-ci a des coliques.

— Mon cher camarade, je suis désolé de vous refuser; mais j'ai vraiment mal à la gorge, je ne peux pas chanter.

— Vous passerez vos morceaux.

— Ce n'est pas dans mes habitudes.

— Pour une fois?...

— Je ne jouerai pas ce soir.

— C'est votre dernier mot?

— Absolument.

— Alors c'est une méchanceté que vous me faites pour m'empêcher de débuter?

— Prenez-le comme vous voudrez!

— Voilà comment je le prends.

Et Angely s'empare du saladier et du plat de côtelettes qu'il lance à la tête de M. Lulu. Celui-ci pousse les hauts cris, parce qu'il lui est entré du vinaigre dans les yeux et que cela le pique horriblement. Angely laisse crier M. Lulu; il s'en va, en ayant soin d'arracher toutes les affiches

de spectacle qu'il trouve sur son chemin. Il se rend chez les artistes qu'il a traités la veille ; il espère trouver chez eux de bonnes dispositions à son égard, et les moyens de remplacer M. Lulu. Mais l'un se plaint de la migraine ; un autre prend du thé ; celui-ci a des coliques, et celle-là a mal aux nerfs pour avoir bu du champagne la veille. Angely ne peut faire remplacer M. Lulu ; bien au contraire, ils voudraient se faire remplacer eux-mêmes. L'amant de Cerisette les quitte de fort mauvaise humeur. Il se rend au théâtre. Arrivé devant la salle de spectacle, il entre dans un café, se fait donner une grande feuille de papier blanc et écrit dessus en grosses lettres :

RELACHE POUR CAUSE D'INDIGESTION

Puis, à l'aide d'une douzaine de pains à cacheter, Angely va coller ce papier sur l'affiche du théâtre. Ensuite il retourne à son auberge, demande son compte, et, pour payer les frais de son déjeuner de la veille, est obligé de vendre son beau costume de Fra Diavolo.

Une heure après, Angely était de nouveau en voiture avec Cerisette ; seulement, sa malle était moins lourde et sa bourse ressemblait à la malle.

La jeune fille, qui voit son compagnon pensif et sérieux, contre son habitude, n'ose plus se permettre de lui demander où ils vont.

Mais la voiture qu'ils avaient prise n'allait pas plus loin que Joigny, petite ville où il y avait garnison, mais où l'on n'avait point alors de comédiens.

— Nous repartirons demain, dit Angely d'un ton tragi-comique. En attendant, vivons bien modestement pour économiser ma garde-robe. C'est un temps à passer, ma chère amie ; mais, ensuite, viendront les grands succès, la fortune, la bombance et les plaisirs !

Cerisette ne se plaignait pas, mais elle soupirait souvent.

Plusieurs semaines s'écoulent, pendant lesquelles les deux jeunes gens courent de ville en ville après une troupe sédentaire ; mais on était dans le cœur de l'été, le temps était magnifique, la chaleur accablante, et le théâtre fermé dans la plupart des villes où arrivaient Angely et Cerisette.

Les voyageurs étaient obligés, pour payer leurs frais de route, de vendre quelques pièces de la garde-robe du jeune premier ; encore ce secours menaçait-il de leur manquer, car, en arrivant à Montereau, Angely ne possédait plus dans sa malle qu'un costume complet de marquis.

Mais à Montereau on trouve le théâtre ouvert : il y a une troupe de comédiens, Angely embrasse Cerisette, ce qui lui arrivait bien moins souvent depuis qu'il était obligé de vendre sa garde-robe, et il s'écrie :

— Tout est sauvé !... Je vais jouer ici, j'aurai un énorme succès, on fera de l'argent, et vive la joie !...

Et il court trouver les artistes qui exploitent le théâtre de l'endroit. Cerisette attend avec impatience son retour; Angely revient l'air satisfait en disant :

Je jouerai demain; j'aurais joué ce soir si on avait eu le temps de faire des affiches. J'ai trouvé de bons enfants, très aimables... tout disposés à m'être agréable... mais, quelle panne? Ils font à peine de quoi payer leur aubergiste !... N'importe! je joue demain *Joconde* et *le Nouveau Seigneur*.

— Et tu n'as plus qu'un habit de marquis.

— Quant à cela, ils m'ont dit qu'ils n'étaient jamais embarrassés... *Il ne faut pas prévoir les malheurs de si loin!*

Le lendemain, Cerisette, qui a accompagné Angely au théâtre pour l'aider à se costumer, remarque que les nouveaux camarades de son amant se font des faux cols en papier, des jabots en papier. L'un deux, obligé d'être en noir, se décide, faute de bas de cette couleur, à mettre sur ses jambes une couche de cirage anglais. Un autre, n'ayant pas de quoi acheter de rouge végétal, s'est procuré des guignes, dont il exprime le jus sur les pommettes de ses joues; enfin, pendant la première pièce, qui se passe à l'époque de la régence, un seul acteur possède un habit de l'époque; aussi, dès qu'il rentre dans la coulisse, il ôte son habit, qui est aussitôt endossé par le personnage qui entre en scène. De cette façon, le même costume sert à tous les personnages; mais lorsqu'ils doivent être plusieurs en scène, ceux qui sont en manches de chemises parlent derrière un paravent. Angely retourne son habit pour paraître d'abord en *Frontin* dans le *Nouveau Seigneur*; lorsqu'il vient ensuite en seigneur, il a mis son habit du bon côté, et il obtient un succès foudroyant. Ses camarades se pressent dans les coulisses pour l'admirer, ou plutôt pour admirer son costume de marquis. Depuis longtemps on n'avait pas vu à Montereau un artiste aussi bien mis. Mais, lorsqu'il s'agit de jouer *Joconde*, Angely, qui n'a pu se procurer qu'un vieux costume de Turc, préfère paraître encore en marquis, d'autant plus qu'il a remarqué aux premières loges une femme qui le lorgnait beaucoup. En effet, avant le dernier acte, un petit garçon s'introduit sur le théâtre et remet à Angely un petit billet écrit au crayon, et qui contenait seulement ces mots :

« Après le spectacle, on vous offre à souper, le petit commissionnaire vous attendra devant le théâtre pour vous conduire ; répondez-lui seulement *oui* ou *non*. »

Le jeune premier n'avait pas l'habitude de répondre non à ces sortes d'invitations; après avoir dit un oui très accentué au petit garçon, il ne songe plus qu'à se débarrasser de Cerisette. Ce n'était pas difficile; il lui annonce que plusieurs amateurs de la ville viennent de lui offrir à souper

qu'il a dû accepter, mais qu'il ne saurait se permettre de la mener avec lui chez des étrangers; il l'engage donc à retourner à leur auberge, sans même attendre la fin du spectacle, et à se coucher sans être inquiète s'il ne revient que tard dans la nuit.

Cerisette se montre très docile; elle ne voit rien de surprenant à ce qu'on ait engagé Angely sans elle; celui-ci pousse la prévoyance jusqu'à faire reconduire la jeune fille à leur auberge. Cerisette, encore préoccupée des expédients employés par les acteurs de Montereau pour se faire des costumes, est de plus en plus désillusionnée sur la carrière dramatique, et se couche en se disant :

— Je n'aurais jamais pu me décider à me faire des couleurs avec des guignes.

Il est neuf heures passées, lorsque Cerisette s'éveille. Les voyages commençaient à la fatiguer, elle espérait se reposer enfin quelques jours à Montereau ; mais en regardant autour d'elle, c'est avec une sorte d'effroi qu'elle se voit seule. Angely n'est pas rentré, et pourtant le soleil doit être levé depuis longtemps; elle se hâte de s'habiller, puis elle sonne, et une servante paraît.

Se décide, faute de bas de cette couleur à mettre sur ses jambes une couche de cirage anglais.

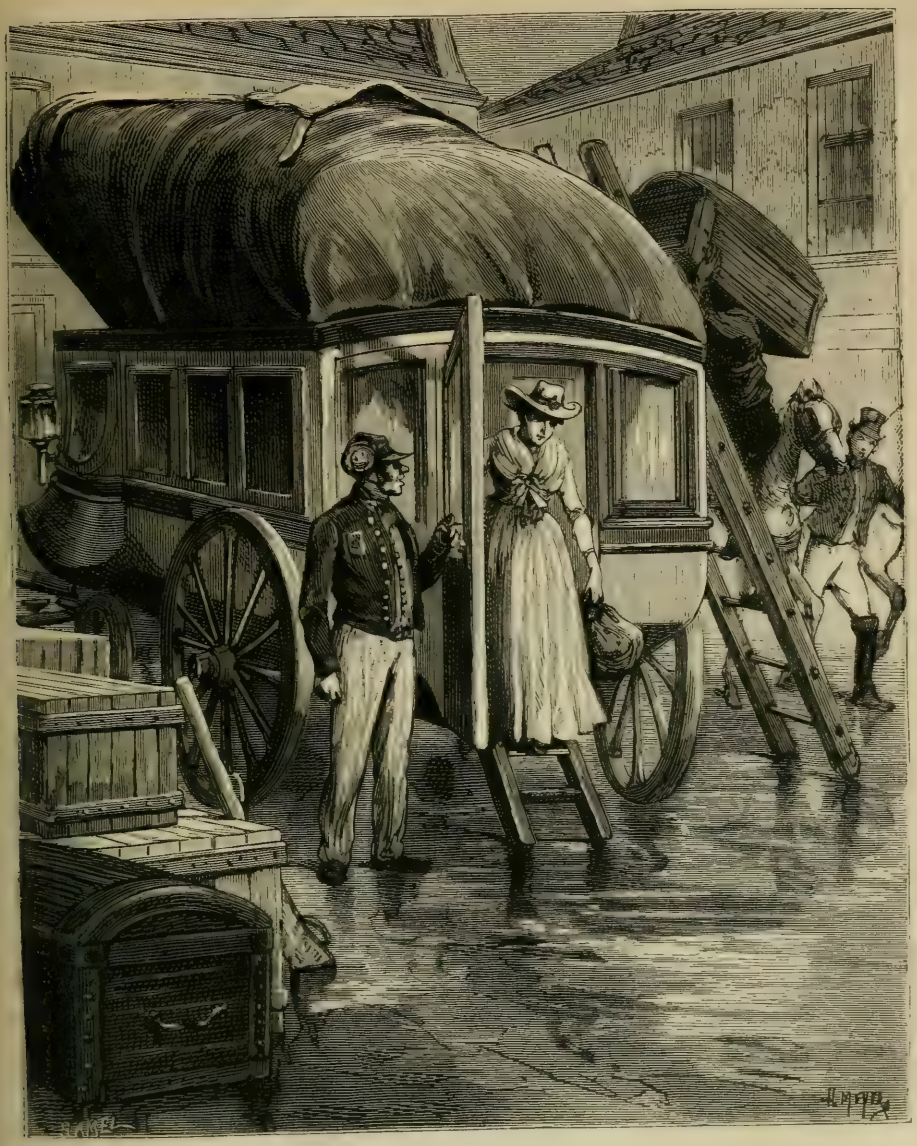
— Quelle heure est-il? demande Cerisette.

— Neuf heures sonnées, madame.

Cerisette avait toujours envie de dire : « Vous vous trompez » quand on l'appelait madame. Cependant, elle se contient et reprend :

— Et mon... mon... monsieur... enfin... Angely n'est pas revenu?...

— Non, madame... mais il est venu un commissionnaire qui a apporté une lettre pour vous en rapportant les costumes de monsieur votre mari, et qui a payé toute la dépense, y compris le déjeuner que je vais vous servir dès que vous aurez faim.



Cerisette descend de la diligence. (P. 159.)

Cerisette ne comprend pas bien ce que lui dit la servante; mais celle-ci se hâte de lui apporter le paquet et la lettre. Le paquet renfermait le brillant costume du marquis. La lettre, écrite par Angely, contenait ces mots :

« Ma chère Cerisette,

« Je suis obligé de te quitter pour quelques jours; j'ai à terminer une affaire dans les environs et je ne puis t'emmener. Mais j'ai payé toutes

les dépenses à notre auberge; de plus, je te laisse mon costume complet de marquis, avec l'épée. Il me revient à vingt napoléons. Tu en auras bien cent francs. Avec cet argent, rends-toi à Sèvres ou à Saint-Cloud, c'est tout près de Paris, et tu n'en es pas loin; ensuite, soit que tu habites Saint-Cloud, ou Sèvres, va te promener tous les jours dans le parc qui sépare les deux pays; rends-toi devant la grande pièce d'eau, de midi à deux heures; j'irai t'y retrouver très incessamment. Au revoir!

« Ton sincère ami,

« Angely. »

La lecture de cette lettre ne semble pas beaucoup impressionner Cerisette. Avait-elle déjà cessé d'aimer Angely? S'attendait-elle à son abandon, ou plutôt croit-elle que son absence ne sera pas longue? Nous ne pouvons encore lire dans le cœur de cette jeune fille; attendons pour la juger.

Cerisette a donc pris son parti; elle ne croit pas devoir refuser d'accepter le déjeuner qui est payé d'avance. Tout en déjeunant, elle prie la servante de lui trouver quelqu'un qui achète des habits de théâtre; la domestique va chercher le plus gros fripier de la ville. On étale devant lui le costume pailleté; il l'examine, le tâte, le retourne et en donne cinquante francs. La servante s'écrie qu'elle va chercher des acteurs qui en donneront plus; le fripier offre alors soixante francs, et Cerisette, qui sait bien que les comédiens qui sont à Montereau ne sont pas en position de lui acheter le costume de marquis, le cède pour soixante francs, à condition qu'on lui indiquera le chemin pour aller à Sèvres ou à Saint-Cloud.

— Madame, dit le fripier, le plus court est de vous rendre d'abord à Paris; de là, on vous conduira à Sèvres ou à Saint-Cloud pour dix ou douze sous, soit en coucou, soit en omnibus.

— Mais pour aller d'ici à Paris?

— Oh! il ne manque pas de voitures, dit la servante; il va en partir une à onze heures; si madame veut, je vais lui retenir une place... C'est six ou sept francs... ou huit francs, ou neuf francs.

— Conduisez-moi plutôt avec vous, car mon paquet est tout prêt et je n'ai pas besoin de rester ici plus longtemps.

— Volontiers, madame.

Cerisette a mis son argent dans sa poche; elle tient son petit paquet à la main. La servante la conduit jusqu'au bureau des voitures; celle qui va partir pour Paris est déjà tout attelée.

Cerisette hésite un moment : elle se demande si, au lieu de se rendre dans une ville qu'elle ne connaît pas, elle ne ferait pas mieux de retourner

à l'auberge du *Cerf sans cornes*. Mais le souvenir de M. Chatouillé, de sa conduite avec elle, n'était pas séduisant, et la jeune fille se dit :

— En allant à Paris, je ne serai pas loin de Bagnolet ; je pourrai aller voir ce brave soldat, M. Sabretache, qui me porte un si vif intérêt... et qui me dira ce que je dois faire si Angely ne venait pas me retrouver dans ce parc où il me donne rendez-vous. J'ai toujours sur moi mon petit médaillon. . et, dans ma bourse, ma dame de carreau. Allons, voyageons ! Cette voiture va peut-être me rapprocher de mes parents.

Et Cerisette monte lestement dans la voiture qui doit la conduire à Paris. .

XIX

LE PARC DE SAINT-CLOUD

Cerisette a fait le voyage de Montereau à Paris sans qu'il lui arrive aucune aventure ; la voiture n'était remplie que de gens fort occupés de leurs affaires ; personne n'a remarqué la jolie fille voyageant, si jeune encore, sans compagnie, sans protecteur.

Sur les huit heures du soir, Cerisette descend de la diligence et se trouve dans une immense cour, encombrée de voitures de toutes dimensions, les unes au repos, les autres disposées pour partir ; puis une foule de gens, qui ont l'air très affairé, vont et viennent dans cette cour. Des commissionnaires s'emparent des malles, des valises ; les postillons jurent, les conducteurs crient, les voyageurs demandent leurs effets. Au milieu de ce monde, de ce tumulte qui l'étourdit, Cerisette, qui n'a pas besoin de commissionnaire pour porter son petit paquet, l'a mis sous son bras, et tâche de se faire jour à travers les voitures, les chevaux, et les allants et venants qui se croisent dans cette immense cour. Elle est obligée de marcher sur de la paille, sur du crottin, et elle se dit :

— J'aurais cru que l'on était plus propre à Paris ; mais voilà une cour qui me rappelle celle du *Cerf sans cornes*.

Cerisette, sortie de la cour des messageries Laffitte et Caillard, se trouve dans une rue où il passe encore plus de monde, et où les voitures sont toutes en activité. La nuit commençait à paraître. La jeune fille entre dans une boutique : c'est un boulanger qui vend d'excellents petits gâteaux ou un pâtissier qui vend du pain. Peu importe à Cerisette : elle commence par acheter une énorme brioche ; puis, tout en la mangeant, demande où elle pourra trouver une voiture qui la mène à Sèvres ou à Saint-Cloud.

— Rien de plus facile, lui dit-on : suivez toujours cette rue, vous demanderez la rue de Rivoli... Vous serez tout près... Dans cette rue, vous verrez tout de suite le bureau des voitures qui vont à Sèvres et à Saint-Cloud.

— Mais voilà la nuit ! Part-il encore des voitures le soir?

— Pour Sèvres, il y en a jusqu'à minuit.

Puis il s'arrête...

— J'arriverai la nuit dans un pays que je ne connais pas, se dit Cerisette, mais on doit trouver partout des auberges... Ce doit être moins cher là qu'ici, où je ne connais personne non plus... et, dès demain, je pourrai aller me promener dans le parc, où Angely doit venir me rejoindre... s'il ne m'a pas écrit cela pour se moquer de moi.

La jeune voyageuse arrive à l'endroit qu'on lui a indiqué ; il est nuit lorsqu'elle entre dans le bureau des voitures.

Il y a là quelques dames qui toisent la jeune fille d'un air impertinent ; puis un monsieur, d'un âge mur, fort bien mis, porteur d'une figure grave et distinguée, qui ne lève pas les yeux sur elle ; puis un jeune homme élégant, qui fume une cigarette en se promenant de long en large.

Cerisette va au bureau et demande une place.

— Où voulez-vous aller, mademoiselle? dit l'employé du bureau.

— A Sèvres ou à Saint-Cloud, monsieur.

— Mais auquel de ces deux endroits?

— Ça m'est égal, monsieur.

— Et à moi aussi, mademoiselle ; veuillez seulement vous décider.

La réponse de la jeune voyageuse a fait rire les dames, lever les yeux au monsieur et tourner la tête au jeune homme, qui regarde alors Cerisette avec plus d'attention. Celle-ci est encore indécise devant le bureau. Le monsieur s'approche d'elle et lui dit d'un air bienveillant :

— Vous ne savez donc pas, mademoiselle, si vous avez positivement affaire à Sèvres ou à Saint-Cloud?... Probablement, vous connaissez du monde dans l'un et l'autre pays, et il vous est alors indifférent d'arriver plus tôt chez les uns que chez les autres?

Cerisette regarde timidement ce monsieur, dont les traits sont beaux, la physionomie sévère, mais dont cependant les yeux ont une expression qui encourage. Elle lui répond :

— Ce n'est ni à Sèvres ni à Saint-Cloud que j'ai affaire, monsieur, c'est dans le parc.

Les dames se mettent à étouffer des éclats de rire sous leur mouchoir ; le jeune homme écoute encore plus attentivement. L'interlocuteur de Cerisette reprend :

— Dans le parc?... Mais vous ne comptez pas y aller ce soir, sans doute? Il sera fermé quand vous arriverez...

— Oh! non, monsieur, je n'irai que dans la journée... de midi à deux heures... demain... et pendant plusieurs jours peut-être... C'est pour cela que ça m'est indifférent de me loger à Sèvres ou à Saint-Cloud... Seulement... je voudrais habiter... où ce sera le moins cher.

— Alors, allez à Sèvres, mademoiselle.

Cerisette a suivi le conseil de ce monsieur, elle a pris une place pour Sèvres. Les personnes qui étaient là se rendaient à Saint-Cloud ; elles quittent le bureau et y laissent la jeune voyageuse. Les dames chuchotent toujours en la regardant ; le jeune homme la lorgne en souriant, et le monsieur l'a saluée poliment, en lui disant :

Mam'zelle... vous êtes arrivée... on descend ! crie une grosse voix en ouvrant la portière.

— Bon voyage, mademoiselle !

Puis il s'arrête, comme s'il avait envie de lui dire autre chose encore ;

mais on l'appelle pour monter en voiture, et il s'éloigne sans avoir rien dit de plus à Cerisette, qui regrette de ne l'avoir point pour compagnon de route, et de ne pas lui avoir demandé à quelle auberge elle devait aller en arrivant à Sèvres ; mais il n'est plus temps, ce monsieur est parti.

Combien de choses dans la vie auxquelles on pense trop tard, et quel changement dans notre existence si on disait toujours ce qui nous vient à la pensée dans le moment où cela y vient !

Cerisette est distraite de ces idées par la voix du conducteur. On monte en voiture pour Sèvres. La jeune fille regarde avec curiosité dans la rotonde, où elle prend place ; mais elle est seule, entièrement seule, pendant tout le voyage : point de voisins incommodes ou indiscrets ; elle peut s'étendre, se mettre à son aise ; c'est ce qu'elle fait sans doute, car elle ne tarde pas à s'endormir.

— Mam'zelle... vous êtes arrivée... on descend ! crie une grosse voix en ouvrant la portière.

Cerisette, réveillée en sursaut, se frotte les yeux et apprend avec étonnement qu'elle est à Sèvres.

Elle saute en bas de la voiture, met son paquet sous son bras, regarde autour d'elle, ne voit qu'une rue qui monte et pas de lumière nulle part, pas une boutique ouverte : il semblerait qu'on est au milieu de la nuit.

— Il paraît qu'on se couche de bonne heure dans ce pays, se dit Cerisette ; il doit être dix heures tout au plus. Qui donc m'enseignera une auberge ?

— Vous pouvez coucher chez nous, madame, dit une servante qui est sortie d'une maison devant laquelle s'est arrêtée la voiture, et qui tient à sa main une corbeille remplie de gâteaux. Nous pouvons vous donner une chambre.

— Et suis-je loin du parc, ici ?

— Le parc ? Le v'là en face.

— Alors je logerai chez vous, mademoiselle.

— Est-ce que vous êtes seule ?

— Oui.

— Vous n'avez pas un monsieur avec vous ?

— Non... mais je viens dans ce pays attendre quelqu'un qui doit venir m'y retrouver.

— Ah ! bon ! Je disais aussi : Une jeune dame comme vous... ça doit connaître du monde. C'est votre mari que vous attendez ?

Cerisette se dit que, lorsqu'elle était elle-même servante d'auberge, elle était moins curieuse et moins bavarde. Elle balbutie un oui à la fille qui l'a conduite, et se hâte de la congédier pour se mettre au lit. Mais la fille revient bientôt sur ses pas lui dire :

— Votre nom, madame, s'il vous plaît? Quand on couche on, dit son nom... Quand on ne couche pas, on a le droit de ne pas le dire.

— Mon nom?.. Cerisette.

— Comment que vous dites?

— Cerisette.

— Ah! ce nom...Madame Cerisette?

— Oui.

— C'est un nom farce tout de même. Bonne nuit, madame. A quelle heure faut-il vous éveiller demain?

— Je m'éveillerai bien toute seule.

— Comme vous voudrez! Bonne nuit, madame!

Un beau soleil éclairait la grande rue de Sèvres lorsque Cerisette ouvre sa fenêtre pour respirer l'air pur du matin, si doux dans le mois de septembre.

Elle aperçoit de loin le sommet de ces beaux arbres séculaires qui ombragent le parc de Saint-Cloud.

Mais la jeune fille porte autour d'elle de tristes regards; elle se sent trop seule pour jouir du tableau d'un site nouveau. Il faut être deux pour trouver du charme à voyager sans cesse; il faut avoir quelqu'un à qui communiquer ses sensations, ses surprises, ses plaisirs; mais seul, si la nature ne nous a pas doué de ces heureux caractères qui n'engendrent aucun souci, aucune peine, qui ne comprennent ni les ennuis de l'absence, ni les inquiétudes de l'avenir, c'est par un soupir que nous saluerons un site inconnu, car il y a toujours au fond de notre âme un regret pour quelqu'un qui n'est plus près de nous pour partager notre plaisir.

Cerisette fait un déjeuner modeste et s'apprête à sortir pour visiter le pays, lorsque la servante l'arrête et lui présente la note de ce qu'elle doit.

— Mais je reviendrai dîner et coucher, dit Cerisette, je ne quitte pas encore votre auberge.

— Ça ne fait rien, madame; ici, on a pour habitude de payer tous les jours.

La jeune fille comprend que le petit paquet qu'elle a apporté avec elle n'inspire aucune confiance à l'aubergiste. Elle s'empresse d'acquitter sa note, qui se monte à cinquante sous, trente pour le coucher et vingt pour le déjeuner.

— C'est bien plus cher que chez M. Chatouillé! se dit-elle, et mon argent irait trop vite si je dînais à cette auberge. Je dînerai en me promenant.

L'aspect du parc de Saint-Cloud distrait Cerisette de ses pensées; elle admire cette promenade d'un aspect si noble, si majestueux; elle se sent

plus heureuse; elle se retrouve en se voyant presque seule dans de longue allées, et pouvant tout à son aise regarder, s'arrêter pour admirer, puis marcher et s'arrêter encore. Cerisette n'avait rien vu jusque-là qui pût se comparer au parc dans lequel elle se trouvait.

— Que l'on doit être heureux de demeurer dans ce pays! se dit la jeune fille; on peut tous les jours jouir de cette belle promenade... on peut venir ici lire ou travailler comme ces dames que je vois là-bas... y mener jouer ses enfants, quand on en a... Ah! que ce doit être bon d'avoir des enfants!...C'est une famille cela... cela tient lieu d'une mère... d'un père... de tout ce que je n'ai pas, moi... et c'est bien triste de ne tenir à rien... d'être seule dans le monde.

Après s'être promenée quelque temps, Cerisette arrive devant la grande pièce d'eau : elle s'arrête, il était midi passé; elle va s'asseoir sur un des bancs qui se trouvent sous les arbres contre le bassin, en se disant :

— Ce doit être ici qu'il m'a donné rendez-vous... Il n'est pas probable qu'il vienne aujourd'hui... N'importe, attendons!

Quelques heures s'écoulent assez rapidement. Cerisette ne se lassait point d'admirer ce qui l'entourait, de regarder les dames élégantes qui de temps à autre passaient dans le parc. C'étaient souvent des habitantes de Paris qui venaient y promener leur oisiveté et leur élégance. La jeune fille n'avait pas assez de ces deux yeux pour contempler des toilettes ravissantes, et des tournures dignes de porter ces toilettes-là.

Dans le parc de Saint-Cloud, l'isolement de Cerisette n'était pas remarqué, car les uns croyaient qu'elle était avec des enfants qui jouaient à quelques pas d'elle; les autres présumaient qu'elle attendait sa société. Aux Tuileries ou aux Champs-Élysées, la jeune fille aurait eu bien vite des amateurs à ses côtés.

A quatre heures Cerisette quitte son banc. Elle va jusqu'à Saint-Cloud; là, elle trouve à acheter du pain et des fruits. Avec cela elle retourne dans le parc, s'enfonce dans les allées solitaires, y fait son repas en se promenant, et rentre à son auberge un peu avant la nuit.

— Madame va dîner sans doute? demande la servante en voyant revenir la voyageuse.

— J'ai dîné, répond Cerisette.

— Ah!... Est-ce que madame a dîné à Saint-Cloud?

— J'ai dîné où j'ai voulu.

— C'est juste... mais c'est pour dire à madame qu'à Saint-Cloud on écorche joliment les voyageurs!

— Et chez vous?

— Oh! chez nous... pas tant qu'à Saint-Cloud.

On a été avertir un docteur qui vient voir Cerisette. (P. 167.)

Cerisette se couche de bonne heure : le sommeil est un refuge pour l'ennui, les soucis et le désœuvrement.

Le lendemain, Cerisette, après avoir encore déjeuné à l'auberge, se remet en route pour le parc et recommence sa journée de la veille.

Le jour suivant, elle fait encore la même chose. Six jours s'écoulent ainsi. Angely n'est pas venu au rendez-vous qu'il lui a donné. Cerisette

commence à trouver le parc moins beau, la pièce d'eau moins admirable, les gens qui passent moins bien mis, ou plutôt la tristesse qui gagne son cœur couvre de son voile sombre tous les objets qui l'entourent, ce qui prouve que nous voyons autant par notre cœur qu'avec nos yeux, à moins pourtant que nous n'ayons de ces âmes sèches que rien n'émeut, ne touche, n'attendrit, et dont les yeux ne sont jamais obscurcis par des larmes.

Tous les soirs, avant de se coucher, Cerisette comptait son argent : avec la plus stricte économie, elle dépensait près de trois francs par jour; car il lui fallait bien coucher quelque part, et son estomac ne s'accommodait pas toujours de ne dîner qu'avec des fruits.

Chaque matin, avant de sortir, elle payait sa dépense à l'auberge; on ne lui aurait pas fait crédit, car on paraissait déjà fort mécontent de ce qu'elle prît son dîner ailleurs.

— Je n'irai pas loin avec ce qui me reste d'argent, se disait la pauvre fille, et M. Angely ne vient pas... et j'ai bien dans l'idée qu'il ne reviendra pas me retrouver... Alors pourquoi m'avoir tant suppliée de l'accompagner?... Je ne devais pas écouter ses belles paroles... Ah! sans l'aventure du grenier... je ne serais pas partie avec lui... Mais, alors, il m'a semblé que je ne pouvais plus rester.

Il y a plus d'une semaine que Cerisette habite Sèvres, et va régulièrement chaque jour à midi s'asseoir dans le parc, près des bains d'Apollon, où elle reste quelquefois jusqu'à cinq heures... Elle vient, comme à l'ordinaire, de s'asseoir sur son banc habituel, et, plongée dans des réflexions qui reflètent une sombre tristesse sur sa jolie figure, elle n'a pas remarqué un promeneur qui s'est arrêté à quelques pas d'elle et semble l'examiner attentivement, mais plutôt avec intérêt qu'avec curiosité.

Lorsque la jeune fille lève les yeux, le monsieur s'éloigne comme honteux de son indiscrétion ; mais il ne marche pas assez vite pour que Cerisette n'ait eu le temps de voir sa figure, qu'elle croit reconnaître. Elle cherche dans ses souvenirs, et se dit au bout d'un instant :

— Ah ! je me rappelle où j'ai déjà vu ce monsieur. C'est... au bureau des voitures à Paris... C'est lui qui m'a parlé si poliment...! Il a l'air comme il faut, ce monsieur; il m'inspirait de la confiance... Il demeure peut-être dans ce pays... Si je le revois, je tâcherai de lui parler... Il a l'air bon... je lui expliquerai ma position... je lui demanderai des conseils... Ah ! j'aurais tant besoin d'un ami !... Et Angely m'abandonne !...Que vais-je faire? Que vais-je devenir?

La jeune fille a suivi des yeux l'inconnu, tant qu'elle l'a pu apercevoir ; une fois elle l'a vu se retourner pour la regarder, mais il a tout à fait disparu sous les arbres.

Cerisette est rentrée plus triste que de coutume; elle éprouve une fatigue, un malaise qu'elle espère voir se dissiper par le repos. Mais, au contraire, le lendemain, en s'éveillant, elle a une fièvre violente, il lui est impossible de se lever.

— Madame, dit la servante, on va vous faire du thé... de la tisane... on va courir chercher le médecin... Oh! soyez tranquille, on trouve toutes les drogues qu'on veut dans le pays... Je vas aller aussi chez le pharmacien lui demander quelque sirop pour la fièvre.

— Je ne veux ni drogue, ni médecin, dit Cerisette; je suis fatiguée, voilà tout; je n'ai besoin que de repos.

— Vous aurez mangé quelque chose de mauvais à Saint-Cloud... Vous avez une fièvre de cheval... on ne guérit pas sans médecin... Je ne voulons pas que vous mouriez chez nous !...

— Mais je n'en ai pas envie non plus.

— Je vas vous faire du thé.

La pauvre malade redoutait les médecins et les drogues parce qu'une seule pensée la tourmentait : « Comment payerait-elle tout cela? » Cependant, malgré sa résistance, comme la fièvre ne la quitte pas, on a été avertir un docteur, qui vient voir Cerisette, lui regarde la langue, lui tâte le pouls, et fait une ordonnance en disant :

— Ce ne sera rien, je ne reviendrai que demain.

— Ce n'est pas la peine, monsieur, dit la jeune fille, il ne faut pas revenir du tout.

— Et pourquoi cela, mon enfant?... Vous êtes malade.

— Je ne dois pas être malade, car je n'ai pas d'argent pour payer un médecin.

Le docteur sourit et répond :

— Si c'est cela qui vous inquiète, calmez-vous, mademoiselle; je vous soignerai sans rétribution, et alors je reviendrai ce soir.

Cerisette essaye de remercier le médecin, qui s'éloigne en l'engageant encore à se tranquilliser : excellent conseil, mais bien difficile à suivre dans la position où se trouvait la jeune fille. Ah! si les médecins pouvaient guérir l'âme avec le corps, comme cela hâterait les convalescences! Ce qui ajoutait aux tourments de Cerisette, c'était la crainte que pendant qu'elle était obligée de garder le lit Angely ne se rendît au rendez-vous qu'il lui avait donné.

Cependant, grâce aux soins du docteur, au bout de huit jours, Cerisette et complètement rétablie et en état de recommencer ses promenades. Son premier soin est de demander à la servante la note de ce qu'elle doit; celle-ci s'empresse de la lui apporter en disant :

— Voilà le compte de ce que nous avons fourni, madame. Quant au médecin, il a dit que vous l'aviez payé et que vous ne deviez rien au pharmacien.

Cerisette éprouve un vif sentiment de reconnaissance pour ce docteur qui exerce si bien la médecine et la charité. Mais elle ne porte qu'en tremblant ses regards sur le montant de la note de l'aubergiste, et elle éprouve un serrement de cœur en s'apercevant que le total monte à vingt-deux francs cinquante centimes, somme énorme pour l'état de ses finances. Elle balbutie :

Madame, dit la servante, on va vous faire du thé.

— Comment!... je vous dois tant que cela?.. Et pourtant vous n'avez rien payé chez le pharmacien!...

— Tant que cela?... Madame plaisante!... Et le thé... et le sucre... et le feu pour chauffer les tisanes... et le linge sali... et nos courses?... Ah! ben, vous trouvez que c'est cher, vingt-deux francs? Mais, si vous aviez été malade à Saint-Cloud, vous en auriez eu pour cent francs au moins... et encore vos tisanes n'auraient pas été si sucrées!

Cerisette ne dit plus rien; elle prend, en tremblant, son argent, car elle craint de ne point avoir de quoi payer ce qu'elle doit; mais, en acquittant le mémoire de l'aubergiste, il lui reste dix sous. Elle refait son paquet, le remet sous son bras, attache son chapeau de paille sur sa tête, et sort de l'auberge avec ses dix sous dans sa poche. La servante court après elle en lui criant :

— Madame ne déjeune donc pas aujourd'hui?

— Je n'ai pas faim...

— Et madame emporte son paquet?...

— Oui... car je ne reviendrai pas.

Et la jeune fille laisse retomber sa tête sur sa poitrine, et, les regards baissés vers la terre, elle se dirige de nouveau vers le parc de Saint-Cloud.

XX

UN JEUNE HOMME SAGE

Que les philosophes vous disent tant qu'ils voudront qu'il faut supporter sans murmurer, avec stoïcité même, les coups de l'adversité ; qu'ils écrivent là-dessus de belles pages, des pensées bien faites, bien spirituelles, où le talent de l'écrivain est toujours plus en relief que la vérité de ses maximes; quand ils vous donnent de si belles leçons, quand ils prêchent le courage aux malheureux, soyez persuadé que tous ces gens-là ont l'estomac plein, et un bon lit pour se reposer.

Ainsi Sénèque, gorgé d'or, composait un traité sur le mépris des richesses. Pauvres philosophes que tous les hommes de l'antiquité! Diogène seul se montra heureux dans son tonneau; mais Diogène était un fou pétri de vanité, et sa philosophie était dégoûtante; aussi n'ai-je jamais cru à ce mot du fameux roi de Macédoine : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Si Alexandre le Grand a dit cette phrase, elle ne lui fait pas honneur, ou bien c'est que, ce soir-là, il avait bu outre mesure; ce qui, comme vous savez, arrivait trop fréquemment à cet illustre conquérant, qui poussa l'orgueil jusqu'à se faire nommer fils de Jupiter! Il y a bien loin de là à désirer vivre dans un tonneau.

Allez donc parler philosophie à une mère qui vient de perdre son enfant, à un père de famille qui n'a pas de pain à rapporter chez lui, ou à cette pauvre jeune fille qui, sans parents, sans amis, sans asile, dans un pays qu'elle connaît à peine, se trouve, en relevant de maladie, ne plus avoir que dix sous dans sa poche!

— Et s'il était venu me chercher dans le parc, pendant ces huit jours que je n'ai pu y venir! se dit Cerisette en pensant à Angely. Comment le saurais-je?... A qui m'informer?... Mais non! quelque chose me dit qu'il n'a jamais eu l'intention de revenir me trouver.

Cependant, par habitude, la jeune fille s'assied encore à sa place accoutumée; mais elle ne porte plus ses regards autour d'elle, elle les tient constamment fixés vers la terre; elle se demande ce qu'elle va faire, ce qu'elle va devenir, où elle trouvera un gîte et du pain lorsqu'elle aura dépensé ses derniers dix sous.

Ces pensées donnaient une expression de tristesse et de découragement à la jolie figure de Cerisette, que la maladie avait déjà pâlie et changée.

Tout à coup, quelqu'un vient s'asseoir à côté d'elle en lui disant :

— Je ne me trompe pas... c'est la jeune voyageuse !... Vous avez donc toujours affaire dans le parc de Saint-Cloud?

Cerisette a poussé un cri de joie, car, dans le premier moment, elle a cru que c'était Angely qui venait la rejoindre. Mais son erreur dure peu : c'est bien un jeune homme qui vient s'asseoir auprès d'elle, mais ce n'est pas celui qu'elle attend, et l'expression de bonheur qui a un moment animé sa charmante figure s'efface bientôt et fait de nouveau place à la tristesse.

Le jeune homme qui vient de se placer près de Cerisette est brun, le teint pâle, les yeux noirs et l'air distingué ; mais sa physionomie, qui varie souvent, est tour à tour aimable, moqueuse et sentimentale ; sa mise est élégante ; ses manières annoncent un homme de bonne compagnie, quoiqu'il affecte ordinairement dans son langage et ses actions le laisser-aller de quelqu'un qui se met au-dessus des préjugés et se moque du qu'en dira-t-on.

Il a sur son œil droit un petit carré de verre, auquel pend un ruban noir, nouvelle espèce de lorgnon qui force les jeunes gens à faire la grimace pour que cela tienne sur les yeux sans le secours de leur main.

— Vous vous trompez, monsieur, répond enfin la jeune fille après avoir considéré la personne qui est près d'elle. Ce n'est sans doute pas à moi que vous vouliez parler... Je ne vous connais pas.

— Mais moi, je vous reconnais bien, car vous êtes assez jolie pour qu'on n'oublie pas votre figure. Je comprends que vous ne me remettiez pas... Peut-être ne m'avez-vous pas même aperçu dans le bureau des voitures de la rue de Rivoli, à Paris, un certain soir que vous ne saviez pas si vous vouliez aller à Sèvres ou à Saint-Cloud ; vous rappelez-vous cela?...

— Oh ! oui, monsieur !

— Il y a... attendez... oui, il y a eu mardi quinze jours...

— En effet, monsieur... car j'ai passé dix-neuf jours à Sèvres. Vous étiez donc dans le bureau, ce soir-là, monsieur?

— Oui, mademoiselle, et je partais pour Saint-Cloud... Mais j'ai entendu ce que vous avez dit : que vous n'aviez affaire que dans le parc. On fait attention à tout ce que dit une jolie femme. Le lendemain, je suis venu me promener dans le parc, et je vous ai, en effet, aperçue, assise à cette même place ; mais j'étais en compagnie, sans quoi je me serais permis de venir vous saluer. La semaine dernière, je suis encore revenu à Saint-Cloud. Mon premier soin a été de me rendre dans le parc, de porter mes pas de ce côté... J'étais curieux de savoir si, par hasard, je vous y verrais encore. Mais, j'eus beau regarder partout, je ne vous aperçus pas, ni dans cette partie du parc, ni ailleurs.

— C'est que j'ai été malade, monsieur, et, pendant huit jours, il m'a été impossible de sortir.

— C'est donc cela que je vous trouve pâle, changée?... Enfin, aujourd'hui, étant de nouveau à Saint-Cloud, je n'ai pas voulu partir sans venir jusqu'ici. J'avais comme un pressentiment que je vous rencontrerais... Je me félicite d'avoir cru aux pressentiments, puisque, en effet, j'ai le plaisir de vous revoir. Ah ça! mais, c'est donc un vœu que vous accomplissez en venant tous les jours vous asseoir à cette même place? Est-ce quelqu'un que vous y attendez?... Je suis bien curieux, bien indiscret, n'est-ce pas, mademoiselle? C'est difficile de vous voir sans s'intéresser à ce qui vous regarde; c'est que je serais heureux de vous être bon à quelque chose et de vous voir accepter mes services.

Le langage aimable de l'étranger soulage le cœur oppressé de Cerisette : quand on est dans la peine, la plus légère marque d'intérêt touche, émeut vivement.

— Je vous remercie, monsieur, balbutie la jeune fille. Je ne m'offense pas de vos questions. On m'a, en effet, donné rendez-vous ici... devant ce bassin... C'est le plus beau du parc, n'est-ce pas, monsieur?

— Mais, oui. Et on ne vous a donc pas fixé un jour?...

— Non...

— C'est bien mal de vous faire attendre si longtemps!... Ah! si vous m'aviez donné un rendez-vous, à moi, vous n'auriez pas eu à vous plaindre de mon exactitude... A coup sûr, ce n'est pas un amant qui se ferait attendre ainsi; c'est donc un père?

— Non, monsieur.

— Un frère?

— Non, monsieur.

— Un mari?

— Non... monsieur, je n'ai pas de mari, je n'ai personne!

L'accent avec lequel Cerisette a dit ces derniers mots a vivement impressionné le jeune homme. Il ôte le petit carré de verre de dessus son œil, afin de mieux examiner Cerisette; sa figure perd son expression railleuse, et il reprend au bout d'un moment :

— Vous n'avez personne?... Alors, c'est que vous ne voulez pas avoir quelqu'un?... Mais, tenez, causons un peu : vous avez du chagrin, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous me conter vos peines?

— A quoi bon, monsieur?

— Ah! c'est juste, vous ne me connaissez pas; je ne vous inspire point

de confiance. C'est donc à moi de commencer par vous dire qui je suis. Je me nomme Gaston Brumière; je suis de bonne famille, j'ai quelque fortune... j'en aurai une fort belle un jour!... On veut que je sois employé au cabinet du ministre des relations étrangères; on espère plus tard me lancer dans la diplomatie... Moi, pour le moment, tout ce que je désire, c'est de m'amuser et de ne rien faire; car j'aime beaucoup le plaisir, et les femmes surtout!... Oh! les femmes, j'en raffole! Je ne vous cacherai pas que l'on m'accuse d'être un mauvais sujet, un coureur d'aventures, un volage surtout!... Vous voyez que je ne cherche point à cacher mes défauts. Tout cela n'empêche pas que je n'aie le profond désir de vous être utile, d'adoucir vos peines... Que ce désir me soit venu parce que vous êtes charmante, que vous avez des yeux que l'on ne peut voir avec indifférence, quant à cela, je ne le nierai pas. Si vous étiez laide, je n'aurais probablement pas fait attention à vous... C'est très mal, n'est-ce pas?... Que voulez-vous! La plupart des hommes sont comme cela .. Il faut qu'on soit jolie pour nous intéresser... Oh! nous sommes indignes!... Mais moi, du moins, je n'y mets point d'hypocrisie, je me montre à vous tel que je suis. Après tout, je ne vois pas que ce soit un crime de préférer une jolie femme à une laide... Quand on nous présente des fruits, nous choisissons toujours le plus beau... Maintenant, voulez-vous me dire si vous comptez venir pendant longtemps encore attendre dans ce parc?

Il a sur son œil un petit carré de verre.

— Oh!... monsieur... c'est le dernier jour... c'est la dernière fois que j'y viens...

— Ah!... Et que ferez-vous après?

— Je n'en sais rien... je ne sais pas ce que je vais devenir...

— Vous ne savez pas ce que vous allez devenir? Pauvre petite... et

Cette fois, cet inconnu semble attacher sur elle des regards plus sévères. (P. 176.)

vous pleurez! Comment! seriez-vous malheureuse à ce point?...

Le jeune homme s'est rapproché de Cerisette ; il lui prend la main, la presse dans les siennes et lui dit à demi-voix :

— Tenez... votre amant vous a abandonnée, n'est-ce pas?

— Je crois bien que oui, monsieur.

— Il vous avait enlevée de chez vos parents peut-être?

— Je n'ai point de parents... mais il m'a fait quitter la maison où j'ai été élevée.

— Et il vous a donné rendez-vous dans ce parc?

— Oui, monsieur... Il est parti un matin, m'a laissée dans une auberge à Montereau, et m'a écrit qu'il viendrait se promener ici de midi à deux heures

— Que fait-il votre amant?

— Il est acteur.

— Diable !... Il est bien probable qu'il est allé se promener d'un autre côté... Vous étiez sans argent, peut-être?

— Pardonnez-moi, il m'avait laissé un superbe costume de marquis que j'ai vendu.

— Et vous reste-t-il encore de l'argent?...

— Je... j'ai encore... dix sous, monsieur.

— Dix sous!...

— Oui, monsieur, et ce petit paquet qui contient tous mes effets.

Gaston frappe son poing sur son genou en s'écriant :

— Ah! je rends grâces au ciel d'avoir eu l'heureuse idée de venir dans ce parc aujourd'hui... Dix sous!... Pauvre petite, il était temps! Voyons, ma chère amie, voulez-vous vous fier à moi?...

Cerisette regarde le jeune homme, qui de son côté tient ses yeux attachés sur la jeune fille.

— Monsieur... je ne sais plus si je dois me fier à quelqu'un...

— Je comprends cela : quand on débute mal, ce n'est pas encourageant. Eh bien ! moi, je ne veux pas abuser de votre situation... je veux vous être utile sans intérêt... Ce sera d'autant plus beau de ma part que je suis fou de vos yeux... de votre air... de votre sourire... de... Mais ce n'est pas le moment de parler de tout cela ; plus tard, je ne dis pas... Oh ! plus tard... je vous adorerai... et alors, si je ne vous déplais pas... Enfin, vous serez libre. En attendant, vous concevez bien que vous ne pouvez point passer votre vie dans ce parc?... Vous allez venir avec moi à Paris.

— A Paris!... Et qu'y ferai-je, monsieur?

— Je vous louerai un petit logement modeste, mais où vous aurez au moins le nécessaire, et, après cela, plus tard, si vous ne me haïssez pas... Mais, je vous le répète, vous serez libre ; encore une fois, je veux

vous obliger sans condition, sans intérêt... Vous ne connaissez personne à Paris?

— Non, monsieur; mais je connais quelqu'un à Bagnolet, quelqu'un dont l'amitié me sera précieuse...

— Raison de plus pour venir à Paris, d'où vous irez à Bagnolet en une heure ou deux; c'est tout près; vous n'avez plus aucune raison pour venir passer toutes vos journées dans ce parc...

— Oh! je crois que ce serait inutile à présent...

— Pauvre fille!... qui vient d'être malade... et qui n'a plus que dix sous dans sa poche!... Vous me direz le nom de votre acteur, je m'informerai s'il joue à Paris... Eh bien! voyons...vous venez avec moi, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! monsieur... je ne sais pas ce que je dois faire.

— Vous devez accepter mes services... Je vous adore, mais je vous jure que je serai sage... Tenez, il est déjà cinq heures passées, voilà la journée finie. Avec vos dix sous, vous ne trouverez aucun gîte par ici... et ce serait affreux de vous laisser passer la nuit à la belle étoile! Allons, acceptez mon bras... j'ai, à la porte du parc, une remis qui nous aura bien vite conduits à Paris. Comment vous nommez-vous?... Oh! mais, si cela vous contrarie de me dire votre nom...

— Pourquoi cela, monsieur? Je m'appelle Cerisette.

— Eh bien! charmante Cerisette, appuyez-vous sur mon bras, et partons.

Cerisette hésite un moment, mais ce jeune homme a l'air si franc, si obligeant; il y a une si grande différence entre ses manières aimables, polies, et le ton impertinent et prétentieux avec lequel le commis voyageur lui avait fait la cour à Nemours, qu'elle se sent disposée favorablement pour M. Brumière. Celui-ci voit son embarras; il ne lui laisse pas le loisir d'hésiter encore, et, passant son bras sous le sien, l'entraîne avec lui avant qu'elle soit bien décidée à le suivre.

Ils marchent assez vite; mais, en tournant pour prendre la grande allée, Cerisette aperçoit un monsieur arrêté et qui la regarde d'une façon singulière. Elle a reconnu ce même personnage au maintien grave, qu'elle a aussi rencontré à Paris, au bureau des voitures, et revu déjà dans le parc de Saint-Cloud.

Cette fois, cet inconnu semble attacher sur elle des regards plus sévères. Cerisette se sent comme troublée d'être vue par ce monsieur, au bras d'un jeune homme; et, cependant, elle ne connaît pas cet homme. Que peut lui faire son opinion et ce qu'il pensera d'elle?

Gaston a remarqué la manière dont l'étranger fixait la jeune fille, et le mouvement involontaire que celle-ci a fait en l'apercevant. Il lui dit, tout en continuant de l'emmener.

— Est-ce que vous connaissez ce monsieur?

— Non... c'est-à dire... je le reconnais, parce qu'il était aussi dans le bureau des voitures à Paris, le soir où je suis partie pour Sèvres... L'avez-vous reconnu, vous, monsieur?

— Moi? Oh! par exemple!... pourquoi, diable! voulez-vous que je l'aie remarqué? Je ne fais attention qu'aux femmes... qui en valent la peine Mais j'aperçois notre voiture... Venez.

XXI

LA DAME DE CARREAU

Un élégant remise attendait devant la grille. Cerisette, qui ne sait pas qu'à Paris tout le monde peut facilement se donner un équipage pour la journée, pense être avec un grand seigneur, et se sent toute tremblante au moment de monter en voiture. Mais déjà Gaston l'a presque enlevée, elle et son petit paquet, et placée au fond; lui-même est à ses côtés, et le remise part au grand trot des chevaux avant que la jeune fille soit revenue de l'émotion qu'elle éprouve en équipage.

M. Gaston Brumière a trop l'habitude du monde et des femmes pour ne point deviner ce qui se passe dans l'esprit de celle qu'il vient pour ainsi dire d'enlever du parc de Saint-Cloud. Son premier soin est de tâcher de la mettre à son aise.

— Vous croyez peut-être que cette voiture est à moi?

— Oui, monsieur.

— Pas du tout, je l'ai louée pour la journée ; cela se fait comme cela quand on va à la campagne. Un jour, peut-être, j'aurai un équipage à moi ; mais ce jour n'est pas encore venu... Au reste, qu'on ait voiture ou qu'on ne l'ait pas, c'est un avantage, mais cela ne donne pas un grain de mérite de plus... Êtes-vous de mon avis?

— Je crois que oui, monsieur.

— Ah! que vous avez de jolis yeux!... Et vous avoir abandonnée dans une auberge, c'est affreux!... Quel emploi jouait-il, ce monsieur-là?

— Les amoureux.

— Il aurait dû jouer les traîtres, les tyrans!... A propos, avez-vous dîné?

— Monsieur... je... j'ai... pris du bouillon ce matin...

— Ce matin!... Mais il y a beaucoup de temps de passé depuis ce matin ; cela veut dire que vous n'avez pas dîné... ni moi non plus. Comme cela se trouve bien! Nous allons dîner ensemble... On m'attendait chez mon oncle, mais j'irai m'excuser ce soir... Je prétexterai un accident à

Saint-Cloud... Oh! je trouverai quelque chose... je ne suis jamais embarrassé... Mais il faut que j'y aille ce soir pour être présenté à ce monsieur, qui va, dit-on, être nommé à l'ambassade de Constantinople... Cela me souriait assez d'aller en Turquie... Je me disais déjà : « Je pénétrerai dans un sérail, j'y ferai les cent coups; je mettrai toutes les odalisques en révolution... quitte à me faire empaler. » Mais, maintenant, j'ai changé d'idée, je ne veux plus aller en Turquie... Je trouverai bien le moyen de déplaire à ce monsieur auquel mon oncle me présentera... je feindrai un tic épouvantable en lui parlant... Ah! nous voici à Paris?... Le trajet m'a paru bien court... Cocher... cocher... vous nous conduirez au Palais-Royal... devant Véry... Pauvre petite!... elle n'a rien pris depuis ce matin, et il est six heures passées maintenant... Comme elle est pâle!... Vous avez besoin, n'est-ce pas?

— Je n'y pensais pas, monsieur.

— Quelle voix douce!... Ah! que j'ai bien fait d'aller me promener dans le parc Saint-Cloud! En dînant, vous me conterez toute votre histoire, toutes vos aventures... voulez-vous?

— Oui, monsieur... oh! ce ne sera pas long.

— Moi, si je vous contais les miennes, ce serait très long; mais ce serait presque toujours la même chose, et surtout le même dénouement. Nous voici arrivés; laissez votre petit bagage dans la voiture : elle va rester à nous attendre.

On entre chez le traiteur; l'élégant jeune homme s'est fait ouvrir un cabinet bien clos, bien confortable; il commande vivement son dîner, puis revient près de Cerisette qui regarde autour d'elle avec admiration; elle n'a encore rien vu dans ses voyages qui puisse se comparer à un des premiers restaurants de Paris.

Gaston va rejoindre la jeune fille; il la fait asseoir sur un divan bien moelleux, qu'elle regardait sans oser l'essayer; il se place près d'elle, lui prend les mains qu'il presse, qu'il admire en murmurant :

— Jolies mains, ravissant petit pied!... Elle a tout pour vous séduire!... Mais, rassurez-vous, chère enfant, je serai sage... je vous l'ai promis!... Ce serait mal à moi d'abuser de votre situation... Et puis, ça me changera, ce sera plus original. Pendant que l'on prépare notre dîner, voulez-vous me conter votre histoire, si toutefois cela ne vous contrarie pas? Songez bien que vous n'y êtes nullement obligée, et si vous avez quelque petit mystère...

— Je n'en ai aucun, monsieur; je serai, au contraire, bien aise que vous sachiez quelle est la personne à qui vous daignez prendre tant d'intérêt.

Cerisette fait à sa nouvelle connaissance un récit exact de ses aventures: elle ne lui cache ni la manière dont elle arriva à Nemours, ni la conduite de Chatouillé à son égard, ni l'hospitalité qu'elle avait donnée au soldat Sabretache, et la faute qui en fut la suite dans le grenier aux fourrages.

— Pauvre petite! dit Gaston, faites donc du bien... soyez donc hospitalière... pour que... ensuite... Les gens qui croient au hasard, à la destinée, vous diront que cela doit arriver ainsi. Mais, voilà notre dîner servi, mettons-nous à table ; manger n'empêche pas de causer... au contraire, du moins, je suis de ceux qui ne peuvent pas dîner seul... En général, je trouve que tous les plaisirs se doublent en se partageant.

— Mon Dieu! que c'est bon, tout cela!... Comme on fait bien la cuisine à Paris!

— Vous trouvez cela bon? Tant mieux.

— Oh! oui! par exemple, je ne connais pas du tout ce que c'est... probablement des choses qu'on ne mangeait jamais chez M. Chatouillé.

— C'est probable... Le principal est que cela vous plaise... Et ce vin... vous va-t-il?

— Je ne m'y connais pas, monsieur, mais je le trouve très bon.

— C'est du volnay... Nous allons passer au champagne... Ainsi, ma chère amie, vous ne connaissez pas votre famille?

— Hélas! non, monsieur.

— Je conçois que cela vous fasse soupirer; cependant vous ne serez pas la seule à Paris dans cette position.

— Pensez-vous que je retrouverai mes parents, monsieur?

— Si vous voulez que je sois franc, je vous dirai que j'en doute... Il faudrait pour cela un concours de circonstances si étranges!... Et puis, qui vous dit que vos parents sont encore à Paris? Peut-être, maintenant habitent-ils la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre!... Cependant rien n'est impossible, et avec votre petit médaillon... Ah! voyons donc ce médaillon précieux.

Cerisette entr'ouvre le haut de sa robe ; elle écarte son fichu et montre le médaillon qu'elle porte sur son sein. Gaston est très ému, mais il n'est pas probable que ce soit précisément la vue du bijou qui produise cet effet-là. Il entoure de son bras la taille de la jolie brune, l'étreint doucement et murmure :

— Oh! oui... oui... vous serez heureuse... je le veux, moi!

— Vraiment, monsieur, vous croyez que cela me fera retrouver ma famille?

— Je ne sais pas ce que cela vous fera retrouver... mais vous êtes si

gentille, Cerisette ! je veux vous tenir lieu d'oncles, de tantes, de cousins!

Et, dans son ardeur à prouver à Cerisette le désir qu'il a de lui tenir lieu de famille, le jeune homme se met à l'embrasser à plusieurs reprises. La pauvre fille, tout étourdie par ces baisers qui tombent sur elle comme la grêle, parvient cependant à se dégager, et va s'asseoir tout au bout du divan, en murmurant :

— Ah ! monsieur... c'est bien vilain ce que vous faites là, et ce n'est pas ce que vous m'aviez promis !

— Vous avez raison ! s'écrie Gaston en se levant à son tour et en marchant à grands pas dans la chambre. Oh! oui, ce que je fais là est affreux, indigne! je promets d'être sage, et... C'est un peu votre faute aussi ; en me montrant votre médaillon, vous me faites voir des choses... qui auraient tourné la tête à Salomon, ce roi si sage... qui avait trois cents femmes et le double de concubines!... Oh! le bon temps que celui-là ! et comme il était doux d'être sage à la manière de Salomon. Allons, n'ayez plus peur, charmante fille... revenez à votre place... ne me montrez plus votre médaillon, et achevons de dîner. Je ne veux vous obtenir qu'à force de soins et d'amour!... Je ne veux vous devoir qu'à vous-même... quand vous me connaîtrez mieux.

Les jeunes gens se sont remis à leur place. Cerisette a repris confiance en Gaston, dont les paroles ont un accent de vérité qui la rassure. Il est facile de voir que ce jeune homme est sincère quand il lui parle ; mais, lorsqu'il attache ses yeux sur elle, sa sagesse semble avoir de rudes combats à soutenir.

— Causons, reprend Gaston en se versant du champagne et en emplissant le verre de Cerisette, causons raisonnablement... comme de vieux amis. Voyons, entre nous, ce M. Angely qui vous a séduite... ou plutôt qui vous a surprise dans ce grenier... l'aimez-vous beaucoup? Êtes-vous profondément affligée de son abandon?

La jeune fille lève ses beaux yeux noirs et doux sur celui qui l'interroge et lui répond, comme si elle lui faisait une confidence :

— Mon Dieu!... tenez... si j'interroge bien mon cœur... non, je ne suis pas désolée de l'inconstance d'Angely... et, pourtant... lorsque je me suis décidée à le suivre, à quitter pour l'accompagner le séjour où j'avais passé mon enfance, eh bien! il me semblait que je l'aimais beaucoup... que je devais l'adorer toujours! Vous qui connaissez si bien le monde, monsieur, dites-moi, est-ce que cela arrive souvent?... Est-ce qu'on se trompe ainsi sur ses sentiments?... Est-ce qu'il y a des amours qui durent si peu? Ou bien est-ce que je me trompais en croyant aimer celui que j'ai suivi?

Gaston va se mettre à ses pieds. (P. 183.)

— Ma chère amie, ce qui vous arrive est excessivement commun... surtout chez les jeunes filles : on leur fait la cour, on leur adresse de tendres serments ; cela les charme : elles se figurent tout de suite qu'elles adorent celui qui leur a dit tout cela. Et puis... bien le bonsoir, la témérité des hommes fait le reste !... et, plus tard, les pauvres filles sont toutes surprises de ne point éprouver le plus petit grain d'amour pour celui qui les

a fait succomber. Hein!... je me flatte que dans ce moment je parle comme Caton!... Il est bon, le champagne!... Vous ne l'aimez pas?

— Si, monsieur, mais... il me semble que cela m'étourdit...

— Il n'y a pas de danger. Voyez-vous, ma chère petite, La Rochefoucauld, dont je vénère les maximes, quoiqu'elles ne soient pas consolantes, eh bien! ce grand penseur a dit : « Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies... » Comprenez-vous cela?

— Je crois que oui, monsieur; alors ce n'est qu'une copie que je ressentais pour Angely?

— Précisément... une très mauvaise copie, même! Malheureusement, on peut connaître beaucoup de copies avant d'arriver à un original... Quelquefois même, on ne connaît jamais cet original, et on use sa vie et son cœur avec des copies!

— Mais enfin, monsieur, quand on aime véritablement, comment s'en aperçoit-on?

— Comment on s'en aperçoit?... Elle me fait des questions fort drôles!... Ah! chère petite, on s'en aperçoit à... Tiens, mais, au fait, c'est vrai, à quoi s'en aperçoit-on? C'est difficile à expliquer, ceci.

— Vous n'avez donc jamais aimé quelqu'un bien sincèrement, alors?

— Moi?... Oh! si fait!... j'ai beaucoup aimé... mais, comme vous dites, je crois que ce n'était jamais bien profond, bien exclusif... Par exemple, en regardant une femme, je n'ai jamais ressenti autant de plaisir que j'en éprouve maintenant en attachant mes regards sur les vôtres. Eh bien! vous détournez les yeux?

— Vous me rendez toute confuse, monsieur.

— Ah! regardez-moi, je vous en prie, ne tremblez pas! ne craignez rien! Que cherchez-vous donc à votre ceinture?

— Ce n'est rien, monsieur, c'est que je tâtais si je n'avais pas perdu...

— Votre médaillon? Vous venez de me le montrer.

— Non, ce n'est pas le médaillon... mais cette carte...

— Ah! oui, que l'on a trouvée sur votre nourrice... et sur laquelle on a écrit quelque chose...

— Oui, monsieur... je dois aussi la garder avec soin. Craignant qu'elle ne sorte de la poche de ma robe, je l'avais mise aujourd'hui en dedans de ma ceinture...

— Eh bien! est-ce que vous l'avez perdue?

— Non... je la sens maintenant... J'ai eu peur un moment..

— Voulez-vous me la montrer, cette carte?... Si par hasard j'allais reconnaître l'écriture qui est dessus... cela pourrait nous mettre sur les traces de vos parents.

— Oh ! vous avez raison monsieur ; attendez, attendez !...

Et Cerisette, sans penser aux dangers auxquels elle s'expose, dénoue de nouveau sa robe, et cherche la carte dans sa ceinture ; mais cette précieuse carte était cachée beaucoup plus avant que le médaillon, et, pour l'avoir, il faut, sans le vouloir, découvrir encore une foule de choses qu'il est bien imprudent de montrer. La jeune fille s'impatiente, se dépite, parce qu'elle n'arrive pas assez vite à ce qu'elle veut avoir. Tout à coup, une main se glisse sur son sein pour l'aider... puis cette main s'égare au lieu de chercher. Cerisette crie, se débat, mais Gaston avait perdu la raison, et toutes ses résolutions de rester sage venaient de s'évanouir en sentant palpiter le cœur de la jolie fille sous sa main... et ce n'est plus la dame de carreau qu'il cherche à rencontrer.

Cette fois, le jeune homme oublie tout à fait ses promesses, et ce n'est qu'après avoir été coupable qu'il se repent de sa faute, ou du moins qu'il a l'air de s'en repentir ; car Cerisette était si jolie que le péché était très doux. La jeune fille verse d'abondantes larmes en cachant sa figure dans ses mains, et Gaston va se mettre à ses pieds, où il implore son pardon.

— Hélas ! murmure Cerisette, à quoi donc suis-je destinée ?... Sans doute le ciel me punit encore... Je n'aurais pas dû consentir à vous suivre... ni croire à vos promesses... mais je ne savais pas qu'on me tromperait toujours... Je crois ce qu'on me dit... C'est donc un grand tort, cela ? C'est cette dame de carreau qui est cause de tout cela !... J'avais bien besoin d'en parler !...

— Accusez-moi, je me fais honte, répond Gaston en baisant la main de la jeune fille. Oui, j'ai manqué à mes serments... Pourtant, cette faute fut involontaire..... Je voulais respecter votre abandon... Mais vous êtes si jolie ! si séduisante !... Vos charmes m'ont tourné la tête et les sens. Pardonnez-moi, et croyez au moins que, moi, je ne vous délaisserai pas, que je mettrai tous mes soins à vous rendre heureuse, à embellir votre existence, et que je tâcherai enfin, à force d'amour, de mériter le vôtre.

On a dit bien souvent que l'on croit facilement ce que l'on désire. Je ne suis pas absolument de cet avis ; car ce que l'on désire est ordinairement ce qui n'arrive pas. Mais Cerisette pensait sans doute autrement ; et puis, qu'avait-elle de mieux à faire que de croire ce jeune homme qui paraissait si bien éprouver tout ce qu'il lui disait ?

— Dès demain, dit Gaston en s'asseyant contre Cerisette, et passant un bras autour de sa taille, oui, chère petite, dès demain, je te loue un joli appartement ; je le fais meubler élégamment... Oh ! rien ne te manquera ; tu auras une femme de chambre pour te servir.

— Ce n'est pas la peine .. je suis habituée à me servir moi-même.

— Moi, je veux que tu aies une domestique...

— Une petite chambre, un lit, une table, deux chaises, c'est tout ce qu'il me faut; ensuite, je sais un peu coudre, un peu broder... pas très bien... Mais enfin, en travaillant, on apprend, et je chercherai de l'ouvrage...

Gaston se met à rire, et embrasse de nouveau Cerisette en s'écriant :

— Que parles-tu d'une petite chambre... et de travail?... Oh! non, non, tu n'auras pas besoin de t'occuper... le soin de ton avenir me regarde... Je suis riche, chère amie... je veux que ton existence soit désormais filée par les amours, les plaisirs. Je veux que tous tes désirs soient satisfaits... que tes toilettes soient ravissantes. Tu n'en as pas besoin pour être jolie, mais cela me rendra si heureux de te voir effacer nos belles dames de Paris... Oui, les effacer, car tu seras cent fois plus belle!... Mais, voyons, en attendant demain, il faut songer au présent; je ne puis pas te louer un appartement en ce moment, il est bientôt dix heures... et il faut absolument que je paraisse à la soirée de mon oncle... Je te ferais bien venir chez moi... Mais, non... il pourrait y avoir du monde...

— Vous avez du monde chez vous... si tard?

— Oh! des visites... A Paris, on reçoit des visites fort tard. Tout bien considéré, voici comment il faut nous arranger : tu vas monter dans un fiacre, tu te feras conduire dans un hôtel garni où tu passeras la nuit, cela n'a rien d'inconvenant. Tiens, voici de l'argent : mets cela dans ta poche, cela te suffira pour jusqu'à demain, et, demain, tu viendras chez moi sur les midi; je t'attendrai. Nous irons ensemble te chercher un logement... Tiens, voici ma carte sur laquelle sont mon nom et mon adresse; mets-la dans ta poche avec ton argent. Comme tu ne connais pas Paris, demain, en sortant de ton hôtel, tu prendras une voiture et tu te feras conduire à mon adresse. C'est bien dit, bien entendu, bien convenu?...

— Oui, monsieur, je ferai tout ce que vous m'avez dit.

— Monsieur!... elle m'appelle encore monsieur!... Mais, au fait, notre connaissance a été bien brusque, ma conduite si indigne... Vous me pardonnerez quand vous verrez combien je vous aime, et alors vous m'appellerez Gaston, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Gaston.

Le jeune homme sonne le garçon, paye, demande un fiacre pour Cerisette; puis, s'apercevant qu'il est dix heures et demie passées, l'entraîne vivement, l'embrasse encore une fois en lui disant : « A demain! » et se

jette dans son remise qui l'attendait; tandis que la jeune fille, aidée par un commissionnaire, monte dans un fiacre en disant au cocher :

— Dans un hôtel... une auberge, celle que vous voudrez, cela m'est égal.

XXII

UN COCHER IVRE

Le fiacre a pris sa course. Cerisette, encore tout étourdie par les nouvelles aventures qui viennent de lui arriver, peut-être un peu aussi par le champagne qu'on lui a fait boire, se trouve pendant quelques instants dans cet état qui n'est ni la raison ni l'ivresse, où l'on ne pense pas, parce qu'on aurait trop de choses à débrouiller dans sa mémoire, mais où l'on n'est pas bien sûr d'être parfaitement éveillé.

Le cocher avait le vin taquin.

Tout à coup, un souvenir se fait jour dans son esprit; elle regarde autour d'elle et s'écrie :

— Ah! mon Dieu! et mon paquet, et mes effets!

Elle se rappelle bientôt qu'elle l'a laissé dans la voiture qui attendait Gaston à la porte du traiteur; elle se rassure en pensant que son nouvel ami l'aura trouvé et le lui rendra le lendemain. Le paquet ne contenait qu'une robe, un jupon, quatre chemises, trois mouchoirs et des bas, mais c'était toute la garde-robe de Cerisette, et, dans toute autre circonstance, elle eût été désespérée de cette perte. En ce moment, où elle a encore dans la mémoire les beaux meubles, les belles

toilettes que Gaston lui a promis, elle ne saurait être inquiète d'une perte si légère, et, dans le cas même où son paquet n'aurait point été retrouvé dans la voiture, elle sent dans sa poche assez d'argent pour remplacer ce qu'elle a perdu. Gaston y a glissé quarante francs en lui disant que cela lui suffirait jusqu'au lendemain, et la jeune fille se dit :

— Est-ce qu'on dépense quarante francs par jour à Paris?... Oh! ce n'est pas possible, il faudrait être trop riche pour y demeurer.

Tout à coup la voiture s'arrête ; Cerisette croit être arrivée devant une auberge ; mais son cocher, au lieu d'ouvrir la portière, reste sur son siège et se contente d'avancer sa tête contre une des glaces baissées par-devant, en murmurant d'une voix avinée et d'une bouche empâtée :

— Ah ça! voyons, *ousque* nous allons? Car, enfin, je trotte, je trotte, mais faut savoir où l'on va ; sans ça, je pourrais vous promener toute la nuit!

Cerisette s'aperçoit facilement que ce cocher est ivre : elle éprouve un sentiment de frayeur, et s'empresse de répondre :

— Mais je vous ai dit de me conduire dans une auberge...

— Une auberge!... Qu'est-ce que vous entendez par là? Est-ce qu'il y a des auberges à Paris?...

— Un hôtel garni, si vous aimez mieux.

— A la bonne heure!... Un hôtel garni... c'est différent, il n'en manque pas... mais vous disiez une auberge... je ne pouvais pas comprendre... Fallait tout de suite me dire un hôtel... je sais ce que c'est.

— Je vous l'avais dit, monsieur.

— Vous croyez?... Oh! que non... je ne suis pas gris... ou du moins je ne suis pas assez gris pour ne pas entendre ce qu'on me dit... Nous disons donc que vous voulez que je vous conduise dans un hôtel?... Très bien!... Mais lequel?... Voilà... lequel?... C'est qu'il en pleut, des hôtels, dans Paris!... Est-ce celui des Princes?... des Ambassadeurs?... des Haricots?... Ah! celui-là, non, ça ne vous regarde pas... vous... car je crois que c'est une femme que je mène... Après tout, je n'en suis pas bien sûr... Êtes-vous une femme ou un homme?

— Mais vous voyez bien que je suis une femme, monsieur! Conduisez-moi à l'hôtel que vous voudrez, cela m'est égal...

— Tiens! et à moi donc?... je n'y tiens pas... choisissez vous-même.

— Un hôtel modeste!... pas trop cher...

— Ah! je comprends... dans le bourgeois... Nous allons trouver cela dans le quartier du Marais... Justement, c'est mon chemin pour rentrer mes bêtes... Ça vous est égal d'aller dans le Marais?

— Sans doute... puisque je vous dis où vous voudrez.

— Vous dites... vous dites... je ne sais pas trop ce que vous dites... Allons! hue, les autres, et au galop!

La voiture repart. Cerisette n'est pas tranquille; l'état de son conducteur l'effraye, et, pour augmenter sa frayeur, le cocher fouette ses chevaux à tour de bras; les pauvres bêtes vont un train de poste, et à chaque instant le fiacre manque d'accrocher des omnibus ou de grosses voitures de rouliers.

— Cet homme va faire quelque malheur! se dit Cerisette; il va me verser... et, d'ailleurs, en allant de ce train-là, comment peut-il voir les enseignes, reconnaître les hôtels?... S'il n'était pas si tard, j'aimerais mieux aller à pied.

Mais bientôt le fiacre s'arrête de nouveau; Cerisette respire, elle se croit au bout de ses peines. Mais son cocher se retourne sur son siège et remet sa figure contre une portière en criant :

— Ah ça! mais ça m'embête à la fin de ça... Je n'en vois pas du tout d'hôtel... je n'aperçois que des épiciers... et qui ferment, encore... Voulez-vous que j'entre chez le marchand de vin, là-bas au coin, pour lui demander un hôtel, en me rafraîchissant?

— Oh! non, monsieur, je vous en prie, n'allez pas chez le marchand de vin. Conduisez-moi moins vite... vous verrez mieux les enseignes des maisons, car les hôtels doivent avoir aussi des enseignes, à Paris?

— Vous trouvez que je vous mène trop vite?... Vous vous plaignez que la mariée est trop belle; savez-vous que mes bêtes ont envie de rentrer?... Elles ont bien gagné leur journée... et moi aussi! Ah! sacré mille noms d'un nom!... si vous croyez que je vais vous rouler toute la nuit!... le plus souvent... Allons! hue... au galop!

Le cocher avait le vin taquin; au lieu d'aller moins vite, comme on l'en priait, il fouette ses chevaux avec une nouvelle ardeur : la voiture part comme le vent. Cerisette tremble comme la feuille; bientôt une secousse effroyable la rejette d'un côté opposé à celui où elle est assise; des cris, des jurements se font entendre. C'est son cocher qui vient d'accrocher une de ces voitures qui se devinent de loin, et se dispute avec ces messieurs qui ne travaillent que la nuit.

Cerisette s'est crue tuée; elle s'aperçoit enfin que la voiture est seulement accrochée dans une autre dont elle ne peut se détacher. Les jurements augmentent, la dispute s'échauffe; les conducteurs des poudrettes traitent d'imbécile et de soûlard le cocher qui avait largement de la place pour passer et qui est venu se jeter dans une lourde voiture. Le cocher n'a pas le vin aimable, il menace ses adversaires, il leur donne un nom que ceux-ci savent trop bien mériter, et que, par cette raison, ils ne veulent

pas recevoir. On se menace, les coups de fouet commencent à s'échanger. Cerisette, éperdue, tremblante d'effroi, en voyant des hommes attaquer le cocher, croit qu'ils vont venir la prendre pour la traiter comme celui qui la conduit, elle n'a plus qu'un désir, c'est de fuir, c'est de se sauver. Elle baisse une des glaces, et, après bien des efforts, parvient à ouvrir la portière du côté où le fiacre n'est pas accroché. Une fois la portière ouverte, elle saute sur le pavé; puis, se faufilant derrière les voitures, se met à courir pendant longtemps sans regarder derrière elle, et jusqu'à ce que les voix de ces hommes qui se menacent n'arrivent plus jusqu'à elle!

Eh bien, ma petite, est-ce que tu as perdu ton bon ami?

Cerisette est cependant obligée de s'arrêter, car la respiration lui manque; elle regarde derrière elle, puis elle écoute : le plus grand silence règne autour d'elle. Elle a couru assez longtemps pour ne plus craindre qu'on puisse la rejoindre; les passants sont devenus rares; elle pense qu'il doit être tard et craint de ne plus trouver un hôtel ouvert. Cependant, grâce au gaz qui éclaire la rue dans laquelle elle est arrêtée, elle n'éprouve pas trop d'effroi de se voir seule, la nuit, au milieu d'une ville qu'elle ne connaît pas, et se remet en marche en se disant :

— Je trouverai encore des boutiques ouvertes, et je demanderai.

La jeune fille a marché quelque temps; elle est dans une rue large, mais toutes les boutiques sont fermées; elle commence à craindre de ne plus trouver un gîte pour la nuit, lorsqu'en passant devant une allée dont la porte est toute grande ouverte elle aperçoit une faible lumière qui part du fond de la maison. Elle s'arrête pour regarder; au même instant, une femme qu'elle n'avait point aperçue et qui se tenait dans la rue, à quelques pas de l'allée, s'approche d'elle en lui disant d'un ton hardi et délibéré :

Cerisette éprouve un sentiment de dégoût, en entrant dans cette maison. (P. 191.)

— Eh bien! ma petite, est-ce que tu as perdu ton bon ami, ce soir? En tout cas, je te promets qu'il n'est pas chez nous... Je ne sais pas de quoi se nourrissent les hommes à c't'heure! A coup sûr, ce n'est pas de truffes, car le commerce ne *biche* pas!

Cerisette regarde cette femme qui lui parle si familièrement; elle s'étonne de lui voir une toilette élégante, et une robe tellement décolletée

que sa poitrine et ses épaules sont presque à découvert ; elle pense qu'à Paris c'est la mode de s'habiller ainsi, et continue d'examiner cette femme qui est jeune et assez jolie, mais dont le regard effronté et le sourire impudique ne provoquent pas sa confiance.

Cependant, celle qui a déjà parlé à Cerisette reprend bientôt :

— Est-ce qu'on t'a donné mon signalement à faire, que tu me toises ainsi du haut en bas ? Veux-tu que je me retourne... tu me verras de tous côtés ?

— Pardon, madame, excusez-moi, répond Cerisette, qui, revenant bien vite au sentiment de sa position, espère profiter de cette rencontre et reprend : Mon Dieu, madame, je suis bien embarrassée, mais si vous pouvez me dire où je trouverai un gîte bien honnête... un hôtel pour cette nuit... en payant, bien entendu, vous me rendrez un grand service... et je vous en aurai beaucoup d'obligation.

La fille a écouté Cerisette ; elle l'examine avec plus d'attention et lui dit :

— Vous ne savez pas où aller coucher ?... Vos maîtres vous ont donc renvoyée ce soir ?

— Mes maîtres ?... Je n'ai pas de maîtres, madame, je suis libre de faire ce que je veux.

— D'où donc arrivez-vous, alors ?

— Je viens de Sèvres, où j'ai passé plusieurs jours... mais avant j'ai beaucoup voyagé.

— Tiens... tiens !... et vous n'êtes à Paris que d'aujourd'hui ?

— Oui... j'y ai dîné... avec une personne que je dois rejoindre demain ; mais, en attendant, je cherchais un hôtel... J'étais en voiture : le cocher a accroché une grosse charrette ; les hommes se sont disputés, je me suis sauvée... Et pouvez-vous m'enseigner une auberge, car il est déjà bien tard ?

— En v'là une drôle d'histoire !

La fille réfléchit quelques instants, puis reprend :

— Dame ! si vous ne savez pas où aller passer la nuit, vous pouvez entrer ici, on vous y couchera.

— Oh ! je ne demande pas mieux, madame ! Cette maison est donc un hôtel garni où l'on peut se coucher ?

— Je crois bien, l'on y couche souvent même, on ne fait que ça !

— Alors, comme c'est heureux que je vous aie rencontrée, madame, et que je me sois arrêtée devant cette maison !... Mais, pourtant ! je n'ai point aperçu d'enseigne sur la porte ?

— A Paris, on n'en met pas à nos maisons. « A bon vin point d'enseigne, » comme on dit. Allons ! venez, je vas vous présenter à la maîtresse de... de l'hôtel.

— Je vous suis, madame.

XXIII

UNE MAISON INFAME

La fille est entrée dans l'allée sale et étroite. Au fond, on trouve un escalier éclairé par une lampe qui ne jette qu'une faible lueur ; les marches de l'escalier sont crottées, la rampe est humide. Cerisette éprouve un sentiment de dégoût en entrant dans cette maison ; elle trouve que, pour un hôtel de Paris, cela est bien mal entretenu : mais il est trop tard pour qu'elle se montre difficile : elle pense que l'auberge la plus mal achalandée vaut encore mieux que de coucher à la belle étoile. Elle suit donc sa conductrice qui monte l'escalier, s'arrête au premier, ouvre une porte, traverse une chambre noire, ouvre une seconde porte, et fait entrer Cerisette dans une grande pièce bien éclairée, où il y a beaucoup de monde.

Cerisette demeure toute saisie du tableau qui s'offre à sa vue. La compagnie au milieu de laquelle elle se trouve n'est composée que de femmes, mais il y en a une, plus âgée que les autres, d'une énorme corpulence, qui est assise dans une vaste bergère où elle semble trôner. Les autres femmes, la plupart jeunes, ont de ces toilettes de bal achetées au Temple, dans le genre de celle de la fille qui était de faction dans la rue ; quelques-unes sont belles, mais toutes ont le teint flétri, les yeux cernés, le regard cynique, la tournure déhanchée ; les unes sont assises à terre sur un méchant tapis, d'autres se tiennent appuyées sur un meuble ou se vautrent sur un vieux divan couvert de taches. A l'entrée de Cerisette, toutes poussent un cri d'étonnement et portent sur elle des yeux presque farouches, tandis que la grosse matrone murmure d'une voix gutturale et sans bouger de sa bergère :

— Qu'est-ce que tu nous amènes là, Bérénice?

— Je vous amène une nouvelle débarquée... qui ne connaît pas du tout Paris, où elle n'est que de ce soir ; elle cherchait un hôtel garni bien honnête, pour y coucher... en payant. Elle m'a priée de lui en indiquer un, je l'ai fait monter ici... et voilà. A présent, voyez ce que vous voulez faire.

La réponse de Bérénice est accompagnée de gestes que Cerisette ne peut pas voir parce que celle qui parle est restée derrière elle ; mais cette pantomime a été parfaitement comprise par les personnes de la maison, et une grande blonde part d'un éclat de rire en disant aux autres :

— Ah! un hôtel garni bien honnête... c'te bêtise!

Mais cette gaieté est presque aussitôt réprimée par la matrone, qui jette un regard courroucé sur la rieuse en s'écriant d'une voix à faire trembler les vitres :

— Silence là-bas, la Râleuse !... Que j'entende encore quelqu'un rire !... Qu'est-ce qu'il y a de risible là-dedans?... Ma maison n'est pas honnête peut-être?... Est-ce que je ne paye pas mes impositions et ma patente?... Hum! quelles huîtres!... Asseyez-vous, mam'zelle... Donnez donc une chaise à cette petite, vous autres au lieu de vous étaler comme si vous étiez sur la place aux Veaux... Allons ! qu'on se remue, grues !

Mme Trancède.

Quelques-unes de ces femmes présentent une chaise à Cerisette; les autres, sur un signe de leur matrone, prennent une tenue plus décente. La plupart se rapprochent pour examiner avec curiosité la jeune fille qui vient d'arriver.

Au milieu de toutes ces personnes de son sexe, Cerisette éprouve encore un malaise, une crainte dont elle ne peut pas bien se rendre compte, mais que la grosse femme fait tous ses efforts pour dissiper par ses politesses; elle tâche même de se faire une voix douce en lui parlant.

— Vous n'êtes donc pas de Paris, jeunesse?

— Non, madame... je suis... je suis d'un petit village... à côté de Nemours.

— Oh! Nemours! le pays des pruneaux, dit une petite brune en se grattant le côté avec un air de satisfaction.

— Est-elle sotte, cette Paméla!... c'est Tours qui est la patrie des pruneaux, et non pas Nemours! Ça veut parler géographie et ça n'est bonne qu'à gratter ses puces! Et vous n'étiez jamais venue à Paris, jeune enfant?

— Non, madame, jamais.

— Est-ce que vous y venez chez des parents, des connaissances, ou pour vous mettre en maison?

— Non, madame... je ne connais personne à Paris... je ne viens pas pour avoir une place.

— Alors vous êtes donc rentière, ma petite; je vous en félicite, c'est un état que j'ambitionne... Quand j'aurai amassé de quoi planter des choux, je me retirerai du commerce... je deviendrai rentière.

— Mais, madame, je ne suis pas du tout rentière, moi...

— Vous n'avez pas de rentes!... Alors vous portez donc toute votre fortune sur vous? Vous avez tort, ma petite; à Paris, c'est bien imprudent... On peut faire tant de mauvaises rencontres!... Eh ben! les v'là encore qui rient, ces chipies!... Ah! qué loques!... Mais faut les excuser... c'est jeune, ça ne pense qu'à jouer... Paméla, quand tu auras fini de te gratter, là-bas!...

— Ah! qué scie!

— Chut!... Tâchons un peu d'être polie!... ou on ne soupera pas!

Cerisette jette un nouveau regard sur toutes ces femmes qui l'entourent et dont quelques-unes s'exercent maintenant à lui faire des mines gracieuses. Elle dit à la grosse femme :

— Est-ce que madame est maîtresse de pension?

— Justement, ma chère, je tiens une pension bourgeoise... une table d'hôte... Tenez, vous arrivez bien, nous allions souper... Est-ce que Minos n'est pas encore arrivé?

M. Minos.

— Non, madame.

— Oh! faut pas qu'il prenne le genre de se faire attendre tous les soirs! Je veux qu'on soit réglé comme un centimètre! S'il n'est pas arrivé dans cinq minutes, nous soupons... Il est en train de jouer dans quelque tapis franc, le vaurien! et il va encore revenir sec comme une amande.

— Madame, reprend Cerisette, qui voudrait quitter la société qui

l'entoure, je vous remercie bien, mais je ne souperai pas, je n'ai pas faim ; je suis très fatiguée... Si vous vouliez me faire donner tout de suite une chambre...

— Ah ! vous ne voulez pas manger? Alors on va vous préparer une chambre... Ah ! mais, c'est cinq francs qu'il faut me compter d'abord, je ne loge pas à moins... et encore quelquefois c'est plus cher.

Cerisette fouille dans sa poche et en tire une pièce de cent sous qu'elle présente à la grosse femme. Celle-ci la prend en disant :

— C'est bien. Ohé, la Jaunisse !

Une espèce de servante sale et décrépite paraît à l'entrée de la salle et se met à crier :

— Le souper est prêt.

— C'est bon, nous attendons Minos ; laisse rissoler tes plats et monte tout de suite au quatrième... la petite chambre bleue... dont on ne se sert jamais... Il y a un lit, je crois?

— Oui, mais il n'y a pas de draps.

— Eh ben ! mets-y des draps pour coucher mamz'elle. Allons ! en deux temps et trois mouvements, dépêchons-nous.

— On y va.

La servante est partie, la grosse femme dit à Cerisette :

— Ça ne va pas être long... Mais pourquoi ne voulez-vous pas souper avec nous? Il ne vous en coûterait pas plus... C'est une invitation que je vous fais.

— Je vous suis bien obligée, madame, mais il me serait impossible de rien prendre... J'ai dîné tard... et très bien dîné au Palais-Royal.

— Vous avez dîné au Palais-Royal, chez un traiteur?

— Oui, madame.

— Toute seule?

— Oh ! non, madame, avec un jeune homme qui m'a ramenée de Saint-Cloud dans sa voiture, et que je dois aller retrouver demain sur les midi.

Toutes les demoiselles de la maison se mettent à rire, et la matrone secoue la tête, en disant :

— Ah ! bon ! bon ! bon ! vous avez été bien longtemps pour nous dire ça. C'est votre amoureux, quoi, qui vous a enlevée et fait venir à Paris, où il doit vous entretenir. N'est-ce pas?

Cerisette baisse les yeux et ne répond rien. La grosse femme reprend :

— Oh ! mon Dieu ! il n'y a pas de mal à ça ! Je n'ai pas l'intention de vous sermonner ! Nous ne sommes pas susceptibles pour ces bagatelles-là, nous autres. Et où devez-vous trouver votre monsieur, demain? Si vous ne connaissez pas Paris, faudra prendre garde de vous perdre.

— La personne que j'irai rejoindre m'a laissé son adresse... Je prendrai une voiture et je me ferai conduire... Sans cela, je ne pourrais jamais trouver.

— Oui, ce sera plus prudent; et comment vous appelez-vous ?

— Cerisettte, madame.

— Cerisette tout court?

— Oui, madame.

Plusieurs filles se mettent à ricaner en s'écriant :

— En voilà un nom distingué !

— C'est un nom de fruitière, ça !

— J'aimerais mieux m'appeler pomme cuite, moi.

— Il est certain que le nom de pomme cuite te conviendrait assez, reprend la matrone en haussant les épaules. Vous êtes des bécasses ! Cerisette est un nom comme Colette, Rosette...

— Ou Poudrette.

— Si tu ne te tais pas, toi, la Râleuse, je te vas gifler.

— Madame, nous avons faim.

— Nous voulons souper.

— Un instant ! Et ce chenapan de Minos qui ne rentre pas. Ah ! on monte l'escalier en sifflant; c'est lui. D'ailleurs, voilà Grignedent.

Un petit chien tout noir, de la race des griffons, entre dans la chambre en remuant la queue et va frotter son museau contre chaque demoiselle de la maison, en faisant entendre un grognement sourd qui est sa manière d'exprimer sa bonne humeur; ensuite il saute sur les genoux de la maîtresse de la maison, et se met à lui lécher les mains, le menton, le nez, si bien que la grosse femme est obligée de le repousser avec sa main pour mettre un terme à des caresses qui menacent de lui gagner les yeux.

— Allons, assez, Grignedent... c'est bien... vous vous rendez à votre devoir !... Vous avez plus d'amabilité que votre mauvais sujet de maître... Ah ! le voilà, c'est bien heureux !

Un individu, de quarante-cinq ans environ, mais ayant encore la tournure d'un jeune homme, vient d'entrer dans la chambre. Ce monsieur a une jolie taille, il est bien fait de corps et a pu être assez bien de visage; mais l'abus d'une foule de choses a tellement détérioré ses traits, qu'il faut l'examiner longtemps pour s'apercevoir qu'il a été joli garçon. Ses yeux assez grands sont caves, cernés, renfoncés sous leur orbite, ses pommettes sont saillantes, ses joues plissées, l'absence de dents les a creusées; enfin son nez en trompette est devenu, à l'extrémité, de la couleur d'une betterave, ce qui tranche désagréablement avec la pâleur morbide de son visage.

La mise de M. Minos annonce un ex-lion passé à un état que nous

n'avons pas besoin de nommer. Il porte un pantalon de tricot gris et collant qui dessine parfaitement ses formes, mais qui est sale et taché. Ses bottes, qui ont la prétention d'avoir été vernies, ont depuis longtemps mérité la retraite. Il a un gilet de poil de chèvre jaune, boutonné jusqu'au menton pour cacher les mystères de la chemise. On voit ensuite un col noir devenu plus luisant que les bottes; mais on n'aperçoit pas un petit bout de linge. Tout cela est relevé par un habit bleu bien coupé, bien fait, qui dessine les hanches, mais qui est extrêmement rapé, fripé, usé, et semble n'avoir jamais voulu recevoir un coup de brosse. Des cheveux blonds peignés avec prétention, une raie faite sur le côté, un chapeau crasseux mis en tapageur sur tout cela, une badine à la main; l'air crâne, querelleur, la tournure prétentieuse, marchant en se dandinant sur la pointe des pieds, voilà M. Minos, qui, en entrant, va se jeter sur le divan, étalant ses jambes comme s'il voulait se mettre en montre, et s'écrie :

— Je suis échiné, abîmé, je viens de la rue Caumartin... J'ai reconduit Déjanire jusque chez elle... et je l'avais prise à la porte Saint-Martin... En voilà de l'agrément!...

— Et à propos de quoi vas-tu reconduire les autres femelles? répond la matrone avec humeur. Qu'est-ce que t'as besoin de te faire le cornac de Déjanire? Est-ce que je t'entretiens pour ça?...

— Ma chère, il le fallait! que diable! On est chevalier français avant tout!... On finissait à la Porte-Saint-Martin... Je passais, j'aperçois Déjanire qui sortait du théâtre, mise chicarde... tournure flambante... sous les armes, enfin!... Puis, sur ses pas je vois un paltoquet, quelque râpé de surnuméraire, pas de gants!... Je me dis : « Voilà une fichue conquête que Déjanire a faite là... La malheureuse va se faire voler! » Je veux m'assurer de la chose, je la suis. En effet, ce monsieur offre son bras, mais pas de voiture... J'étais sûr du coup, je savais bien que Déjanire n'aurait pas refusé le fiacre. Mon particulier la serre de près, je devine qu'il l'embête; elle refuse son bras et double le pas. Alors mon homme se met sur ses talons et s'attaque à sa lune... Comment on voit tout de suite un homme qui ne sait pas vivre!... « Mais, cuistre, payez donc un fiacre si vous voulez jouer à ce jeu-là! » Bref, je prends la corde sur mon galant, je vais à Déjanire et lui offre mon bras. Elle me reconnaît, elle est enchantée de la rencontre; elle se pend après moi comme si j'étais un porte-manteau. Ne voilà-t-il pas que ça embête l'autre qui était derrière : je l'entends rognonner. Je me mets à siffler; il marche à mon côté et se permet de me dire :

— De quel droit prenez-vous le bras de madame dont j'ai fait connaissance au spectacle?

Aussitôt, il lui fait des mines, des sourires, lui envoie des baisers. (P. 203.)

— C'est pas une fameuse connaissance qu'elle a faite, dis-je ; laissez-nous en repos, mon cher, nous n'avons que faire à vous...

Mais le ton légèrement railleur de ma réponse exaspère ce monsieur. Il m'injurie, me menace, me propose un duel... me dit qu'il sera demain au bois de Boulogne avec deux témoins et des épées ou des pistolets !... Ah! ah! ah!... Je ris... c'était si drôle! ..

— Mon petit, dis-je au monsieur, mettez-vous deux, trois, quatre,

contre moi. Prenez des pistolets, des sabres, des épées!... Moi je prendrai une queue de lapin, entendez-vous? et je vous rosserai tous!...

— Oh! là-dessus, il est devenu furieux... et il s'est sauvé... Je savais bien que cela finirait par là...

— Mais on dirait que tu as une balafre au front... comme un coup de canne?...

— C'est que probablement je me serai attrapé avec ma badine en la levant sur ce petit monsieur...

— Et tu es revenu à pied?

— Parfaitement.

— Il me semble qu'à son tour Déjanire aurait pu te payer un cabriolet pour le service que tu venais de lui rendre?...

— Elle n'avait plus *d'os!*...

— Et toi, tu devais en avoir!... Est-ce que tu as mangé tes cent sous de ce matin?

— Non, je les ai joués... au *jaquet*, et j'ai été fumé.

— Qu'est-ce que c'est que le jaquet?... Encore une invention pour vider ses goussets!

— C'est un jeu fort gentil; ça se pratique sur un trictrac, avec des dés... Mais, j'ai faim, par la mordieu! je ferai honneur au festin... Ah! bigre! qu'est-ce que je vois? Du nouveau... une recrue?... Elle a de l'œil... du montant... Approche ici, petite, que je te passe à l'inspection.

C'était à Cerisette que ce monsieur venait d'adresser ces paroles, et la jeune fille le regardait d'un air étonné, mais ne bougeait pas; la grosse maîtresse du logis, qui depuis un moment fait des signes que M. Minos n'a pas compris, s'empresse de lui crier :

— Minos, taisez donc votre bec!... vous jacassez comme une pie!... Mademoiselle cherchait un hôtel garni pour y passer la nuit, elle a rencontré Bérénice dans la rue et celle-ci l'a amenée chez moi, où je veux qu'elle soit traitée avec tous les égards dus au sexe... Y es-tu, à présent, sacripant?

— Parfaitement, belle maman. Je mets toute ma galanterie aux pieds de mademoiselle.

— C'est bon, elle n'en a pas besoin. Tâche d'en garder un peu pour moi, avec qui tu es bigrement *feignant!*

— Et peut-on savoir le nom de cette jolie adulte?...

— Oh! voilà qu'il va chercher des mots musqués. Mam'zelle s'appelle Cerisette... Es-tu content?...

— J'aimerais mieux Amourette...

— On t'en fichera des amourettes, tripoteur!

— Eh ! mais, voyez donc Grignedent, il a du nez, ce polisson-là !... il va faire le beau près de mademoiselle... il tourne autour d'elle.

— Il lui fait sa queue en trompette ! s'écrie la Râleuse en riant.

— On voit bien que j'ai dressé ce gaillard-là, reprend M. Minos en se levant pour aller caresser le chien ; il a toutes les allures d'un animal distingué !

— Vous devriez vous mettre professeur de chiens, Minos !

— Ah çà ! est-ce que mademoiselle est muette ! reprend Minos en s'approchant de Cerisette. Je n'ai pas encore ouï son timbre... j'espère qu'au souper elle sera plus loquace...

— Monsieur... je... je ne soupe pas, répond Cerisette, toute troublée par les manières du faux lion, qui est venu mettre son nez rouge presque sous le menton de la jeune fille, qui s'écrie alors :

— Comment, vous ne soupez pas ? Par la mordieu ! voilà qui serait coquet !... Mais on soupe toujours, ma toute belle, dans quelque circonstance que l'on se trouve... Tenez, moi, j'ai eu vingt duels... j'ai peut-être tué trente insolents dans ma vie...

— Un et demi par duel ? murmura la Râleuse.

— Silence aux petites places !... Eh bien ! je n'ai jamais si joyeusement soupé que la veille d'une affaire...! Demandez plutôt à M^me^ Tancrède... votre estimable hôtesse... Elle m'a vu à l'œuvre.

— Oui ! oh ! pour manger, on sait que tu vas bien... tu engloutis une volaille en quatre bouchées... tu l'ingurgites comme du champagne... Allons, Grignedent, laissez donc mademoiselle tranquille... vous ne savez pas si elle aime votre race.

— J'aime toutes les bêtes, répond Cerisette en caressant le chien.

— Cela fait votre éloge, reprend Minos en pirouettant dans la chambre ; mais, nom d'un petit bonhomme ! j'éprouve le besoin de tortiller quelque chose.

— La chambre de mademoiselle est prête ! crie la servante en paraissant à l'entrée de la salle.

— C'est bien, la Jaunisse, vous allez la conduire.

Cerisette s'est bien vite levée, et elle se dispose à suivre la bonne ; mais M. Minos la retient par la taille en disant :

— Allons donc ! il faut souper !... Cette petite ne peut pas aller se coucher l'estomac vide... je la placerai à côté de moi... Elle fera une trompette avec un biscuit.

— Assez causé ! s'écrie M^me^ Tancrède.

Et, d'un bras vigoureux, la grosse matrone fait tourner Minos sur lui-même et l'envoie se cogner contre plusieurs de ses pensionnaires.

— Mademoiselle a besoin de repos, ça se voit bien, ne la retenons pas davantage... Bonne nuit, mam'zelle... dormez aussi tard que vous voudrez... On vous portera ensuite votre déjeuner dans votre lit si vous le voulez...

— Je vous remercie bien, madame.

Cerisette fait un profond salut à la société, qui ne songe guère à le lui rendre, elle suit l'horrible servante qui grimpe l'escalier un bougeoir à la main.

A peine Cerisette est elle hors de la salle que M. Minos, s'adressant à Mme Tancrède, lui dit en se caressant le menton :

— Il y a beaucoup d'argent à gagner sur cette petite : c'est frais, c'est jeune, c'est coquet, c'est neuf!... Si tu la laisses aller, je t'ôte mon estime...

— Cruchon! qui croit qu'on a besoin de ses leçons... Tiens, vois-tu ça!

La chambre de mademoiselle est prête! crie la servante en paraissant à l'entrée de la salle.

Et la grosse femme montre au monsieur une carte qui était tombée de la poche de Cerisette quand celle-ci y avait fouillé pour lui donner cinq francs, et que la jeune fille n'avait pas vue tomber.

— Qu'est-ce que ça? Une carte... une adresse?

— Oui, l'adresse de son séducteur, de celui qui l'a amenée à Paris, et qu'elle compte aller retrouver demain matin; mais, bernique! L'adresse perdue... il lui sera impossible de retrouver son amant; et, de peur que quelqu'un ne bavarde, je ne veux pas même qu'on la lise.

En disant cela, la matrone s'approche d'une lumière et y brûle la carte en s'écriant :

— Comme ça, ni vu, ni connu! et le reste me regarde... Allons, qu'on me suive!... Au souper!... à table!...

— A table! répètent toutes les filles avec des voix discordantes.

Grignedent passe le premier. M. Minos offre ensuite son bras à Mme Tancrède, qui est tellement grasse qu'elle semble traîner ses jambes au lieu de marcher. Les demoiselles viennent après.

XXIV

UNE VILAINE CHAMBRE. — UN VILAIN VOISIN

La servante Jaunisse s'est arrêtée au quatrième étage, elle a fait entrer Cerisette dans une petite chambre semblable à celles que l'on trouve dans les mauvaises auberges, et qui ne sont occupées que les jours extraordinaires. Il y a là un lit entouré de rideaux d'une étoffe commune, puis les meubles indispensables et rien de plus. Mais la voyageuse n'en désire pas davantage ; elle est accablée de fatigue et ne demande qu'à se mettre au lit.

La servante pose la lumière sur une cheminée, en disant d'un ton bourru :

— Voilà votre chambre. J'ai mis des draps et fait le lit... J'espère que vous me donnerez quelque chose pour ma peine...

— Oui, mademoiselle, oui, vous pouvez être sûre que demain, avant de sortir, je ne vous oublierai pas, répond la jeune fille en s'apprêtant à se déshabiller.

— Demain... avant de partir... murmure la Jaunisse en secouant la tête... Hum!... reste à savoir, d'abord, si demain... Enfin... c'est pas mon affaire...

— Que voulez-vous dire?...

— Rien... rien... Faudra-t-il vous monter à déjeuner du café au lait?

— Oui, s'il vous plaît...

— D'ailleurs, voilà une sonnette qui répond sur le carré ; vous sonnerez.

— Je vous remercie, mademoiselle.

— Bonsoir.

La servante est partie. Cerisette, tout en se déshabillant, examine la chambre, qu'elle trouve sale, et l'ameublement qui lui semble mesquin.

— J'aurais cru que les auberges étaient plus belles à Paris, se dit la jeune fille en jetant un regard presque craintif autour d'elle. Les chambres sont mieux tenues que cela chez M. Chatouillé... et pourtant cette femme m'a demandé cinq francs pour me loger!... Comme c'est cher, à Paris!... Je ne sais pourquoi cette maison me déplaît!... Toutes ces femmes que j'ai vues en bas avaient un air singulier en me regardant... sans

doute, elles me trouvaient ridicule... mal mise... Il est certain que je ne suis pas habillée comme elles... Enfin, je suis encore bien heureuse d'avoir trouvé cet hôtel, car j'aurais pu coucher dans la rue, et, qui sait si je n'aurais pas fait de mauvaises rencontres! Une nuit est bien vite passée, et demain, dès qu'il sera midi, j'irai retrouver Gaston. Il a vraiment l'air de m'aimer, ce jeune homme. Mon Dieu! quand je pense à tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis y croire; il me semble que c'est un rêve!

Cerisette se couche, et la fatigue ne tarde pas à fermer sa paupière. Mais son sommeil est pénible, agité; des songes effrayants la tourmentent; plusieurs fois elle s'éveille en se demandant où elle est, et lorsqu'elle a repris un peu de calme, elle se rendort, mais c'est toujours pour retomber dans les mêmes rêves.

Le sommeil est-il donc une seconde vue, ou avons-nous en dormant des pressentiments, comme lorsque nous jouissons de toutes nos facultés?

C'est avec joie que Cerisette voit revenir le jour. Elle n'entend aucun bruit dans la maison et n'ose pas appeler encore; enfin des pas se font entendre dans l'escalier; elle sonne. La Jaunisse arrive avec cet air aigre et maussade qui lui est habituel, et s'écrie :

— Diable! déjà éveillée? Vous êtes matinale, vous! Mais toutes nos dames tapent encore de l'œil. On ne se lève pas de si bonne heure, ici, vu qu'on travaille tard.

— Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de me monter à déjeuner?

— A déjeuner? Oh! je n'ai pas encore été chercher mon lait; il n'est pas huit heures!

— On déjeune donc bien tard à Paris?

— Ça dépend... Attendez un peu, la foire n'est pas sur le pont... On ne déjeune que quand madame a donné ses ordres.

— Quelle singulière auberge! se dit Cerisette lorsque la Jaunisse est sortie. Il semblerait que les voyageurs n'ont pas le droit de faire ce qu'ils veulent, tandis que là-bas, au *Cerf sans cornes*, c'est nous qui étions aux ordres des voyageurs.

Cerisette patiente quelque temps; puis elle se lève, s'habille et ouvre une fenêtre qui donne sur la rue. Comme la croisée est sur le toit, on ne voit pas en bas, mais, en revanche, on plonge sur les fenêtres des maisons en face. Il n'y a pas longtemps que Cerisette regarde, lorsqu'un homme entre deux âges paraît à une croisée d'une maison qui fait face, dans le simple appareil d'un employé qui n'a pas encore fait sa toilette.

Ce monsieur examine d'abord le ciel, comme pour lui demander le temps qu'il fera et de quelle espèce d'étoffe il doit couvrir ses fuseaux; puis, en ramenant ses regards vers la rue, il aperçoit Cerisette. Aussitôt,

il lui fait des mines, des sourires, lui envoie des baisers, se met à danser le cancan, et, dans le feu de la danse, se permet de relever, comme un manteau, le vêtement indispensable qui compose tout son costume.

Cerisette referme vivement sa fenêtre, en se demandant si c'est ainsi que les voisins se disent bonjour à Paris. Cette manière de se saluer lui paraît tellement osée, qu'elle n'est pas encore revenue de sa surprise lorsque la servante lui apporte à déjeuner, en lui disant :

— Voilà ce que vous avez demandé. Madame vous prie de descendre lui parler quand vous aurez déjeuné. Elle est encore couchée, mais ça ne fait rien.

— Cela suffit, certainement je ne m'en irai pas sans aller saluer cette dame.

La Jaunisse s'éloigne en murmurant entre ses dents des phrases que Cerisette ne comprend pas bien, et auxquelles, d'ailleurs, elle ne juge pas nécessaire d'attacher de l'importance. Elle déjeune à la hâte ; elle voudrait qu'il soit déjà l'heure de partir pour se rendre près de son nouveau protecteur; mais il n'y a point de pendule dans la chambre, et elle ne possède pas de montre. Pour tromper le temps, dès qu'elle a déjeuné, elle fouille dans sa poche, dans laquelle est son argent, en disant :

— Voyons donc cette adresse qu'il m'a donnée, car il a un autre nom que Gaston... Il me l'a dit, mais je ne me le rappelle pas.

Cerisette trouve ses pièces de cinq francs, mais en vain elle cherche au fond de sa poche; en vain, après en avoir retiré tout son argent, elle la visite de nouveau : la carte que Gaston lui a donnée n'y est plus.

La jeune fille court à la place où elle s'est deshabillée ; elle examine elle cherche, elle furète partout, jusque dans le lit où elle a couché : la précieuse adresse n'y est pas.

— Oh! mon Dieu! où donc l'aurai-je perdue? se dit Cerisette qui prévoit peut-être pour elle la source des plus grands malheurs. Ah! dans ce fiacre, j'ai compté mon argent. Serait-elle tombée dans la voiture? Mais il me semble bien que je l'ai sentie encore en replaçant l'argent dans ma poche. N'est-ce pas plutôt hier au soir, lorsque j'y ai fouillé pour donner cent sous à la maîtresse de cet hôtel? Oh! oui, ce doit être dans ce moment qu'elle sera tombée de ma poche. Mais, alors, elle doit être encore dans la salle en bas où j'étais hier au soir! Ah! courons vite la chercher.

Cerisette ouvre la porte et descend rapidement l'escalier ; elle rencontre en chemin quelques-unes des demoiselles qu'elle a vues la veille, et qui causent sur leurs portes dans le même costume que le voisin qui dansait le cancan; mais la jeune fille est trop préoccupée pour faire attention à ce détail. Elle arrive au premier. La porte est fermée ; elle sonne,

on ne lui ouvre pas; mais deux des demoiselles qui sont à l'étage supérieur se penchent sur la rampe en criant :

— Quel tapage elle fait, celle-là!

— Que voulez-vous donc, petite? Pourquoi cognez-vous comme ça?

— Pardon, mesdames, mais je ...

— Oh! oh! mesdames!... je te donne ma bénédiction, à toi; enfin, c'est égal, va toujours, petite.

— J'ai perdu quelque chose, une carte, une adresse; ce doit être dans cette salle où je suis entrée hier au soir. Je voudrais y rentrer pour chercher ce que j'ai perdu.

Les deux filles échangent un coup d'œil, et l'une répond :

— Ma biche, sonnez à l'autre porte en face : c'est chez madame; vous lui expliquerez la chose, et elle vous répondra.

Bonjour, Cerisette, bonjour, mon ange!

— Mais, mademoiselle, ce n'est pas en face que je suis entrée hier, c'est de ce côté; c'est par là que je dois chercher cette adresse, qui sera tombée de ma poche.

— On vous dit de sonner chez madame. Est-elle butée, la provinciale!

Cerisette se décide à faire ce qu'on lui a dit. Elle sonne à l'autre porte. Au bout de quelques instants, M. Minos vient ouvrir, vêtu d'un caleçon fort mal fermé et d'une grande robe de chambre qui ne ferme pas du tout. Il se cabre comme un jeune étalon en apercevant Cerisette, et s'écrie :

— Eh! c'est notre jeune pensionnaire, notre petite voyageuse! Bonjour, Cerisette, bonjour, mon ange!

Pendant que Cerisette essaye de se débarrasser de ce monsieur qui

Est-ce qu'elle ne dîne pas avec nous? dit le monsieur. (P. 208.)

cherche à l'embrasser, la voix de M^me^ Tancrède part d'une pièce voisine et mugit ces mots :

— Eh ben! quoi que vous fichez donc par là-bas? Minos, si tu n'es pas sage, je te supprime le bifteck ce matin. Et vous, petite, entrez ici.

M. Minos se calme, et Cerisette se hâte de passer dans une seconde pièce où est un lit d'une dimension colossale, mais qui est presque entièrement rempli par la volumineuse corpulence de M^me^ Tancrède. Cette dame

s'y étale, la tête appuyée sur une pile d'oreillers et le chef couvert d'un béguin garni de dentelles. Elle fait signe à Cerisette d'approcher.

— Pardon, madame, si je vous dérange ; mais j'ai perdu une carte sur laquelle est l'adresse de la personne que je dois aller retrouver ce matin... Je pense que je l'aurai laissé tomber hier au soir dans la pièce où vous étiez. Je voudrais y chercher, car il faut absolument que je retrouve cette adresse... Sans cela... que deviendrai-je, mon Dieu!

Mme Tancrède tire une sonnette, la servante arrive.

— La Jaunisse, as-tu balayé le salon à côté, ce matin?

— Pas encore... Tiens! nous avons le temps!...

— Oh! tant mieux! s'écrie Cerisette, je suis plus sûre de retrouver ce que j'ai perdu...

— Conduis mademoiselle dans le salon, elle a perdu une carte... elle verra si elle y est.

— Oh! certainement elle doit y être, madame.

— Oui, si c'est bien chez nous que vous l'avez perdue; allez voir.

Cerisette suit la servante qui lui ouvre la porte de l'autre côté et l'introduit dans la salle.

— Ah! c'est bien ici! s'écrie la jeune fille.

Et aussitôt, elle court à la place qu'elle occupait la veille; puis elle se met à genoux, et, après avoir bien cherché, à un endroit, en fait autant par toute la salle; mais ses peines devaient être infructueuses. Après une demi-heure passée à fureter partout, Cerisette est enfin convaincue que l'adresse de Gaston n'est pas là. Elle retourne près de Mme Tancrède et, le cœur gros, les yeux pleins de larmes, balbutie :

— Elle n'y est pas, madame, elle n'y est pas!... Mon Dieu! comment cela se fait-il?

— Par une fort bonne raison... c'est que vous aurez perdu cette carte ailleurs. Quand on perd une chose, est-ce que l'on sait jamais où?...

— Ah! madame, comment donc faire pour retrouver cette adresse?... Alors, c'est dans la voiture qu'elle sera sortie de ma poche.

— C'est bien probable. Savez-vous le numéro du fiacre dans lequel vous êtes montée.

— Non, madame, je ne sais rien.

— C'est fâcheux! Il faut toujours prendre le numéro d'une voiture ; cela aide à retrouver les objets qu'on y laisse.

— Mais, cette voiture, madame, je l'ai prise en sortant du Palais-Royal. Si on allait par là... peut-être la retrouverait-on?

— C'est une idée!... Calmez-vous, petite, vous ne pouvez pas faire toutes ces démarches, puisque vous ne connaissez pas Paris ; mais, comme

je m'intéresse à vous, je vais charger Minos de ce soin ; il courra à toutes les places de voitures, il trouvera la vôtre ; si votre carte y est encore, il l'aura.

— Ah ! madame, que vous êtes bonne ! Que de remercîments !...

M. Minos, qui a terminé sa toilette, arrive en faisant le beau, et dit :

— Oui, oui, petite, dès que j'aurai déjeuné, je me mettrai en course pour vous ; mais il faut, avant tout, que je leste le bâtiment, sans quoi je ne répondrais pas de la manœuvre.

Cerisette remercie ce monsieur et se dispose à remonter dans sa chambre. Tout à coup, elle s'arrête :

— Avez-vous encore besoin de quelque chose? dit Mme Tancrède

— Mon Dieu, madame... c'est que... hier... j'ai laissé dans la voiture de M. Gaston un paquet renfermant mes effets... c'est peu de chose... et pourtant c'est beaucoup pour moi ; je n'ai pas seulement un fichu pour mettre sur mon cou.

— Moucheron, tire le second tiroir de la commode, prends un fichu, donne-le à mademoiselle. Soyez tranquille, petite, je vous fournirai tout ce dont vous aurez besoin : du linge, des robes, tout ce qu'il vous faudra.

— Oh ! merci, madame ; mais en retrouvant Gaston, j'aurai mes effets. Monsieur, quand serez-vous revenu?

— Ma foi ! je ne sais pas trop, jeune amie ; et s'il faut que je trotte après tous les fiacres... ce sera long.

— Et mon rendez-vous était pour midi, et il est déjà dix heures passées !... Oh ! monsieur, si vous pouviez me rapporter cette adresse avant midi !

— Si je l'ai, vous pouvez être certaine que vous l'aurez aussitôt... Allons ! par la mordieu ! mon déjeuner ! Qu'on me serve, et que j'aille ensuite battre le pavé pour cette Vénus pudique !

Cerisette est remontée dans sa chambre. Elle s'assied tristement, son cœur est oppressé. La perte de cette adresse lui semble un malheur irréparable ; le souvenir de ce jeune homme, avec qui elle a passé sa journée de la veille, revient sans cesse à sa pensée ; maintenant il lui semble que c'était un protecteur qu'elle avait trouvé ; elle se répète toutes les paroles d'amour, tous les serments qu'il lui a faits et se dit :

— Que va-t-il penser de moi en ne me revoyant pas?

La pauvre fille compte les heures, les minutes ; le temps lui semble d'une longueur insupportable. Elle descend s'informer si M. Minos est revenu. On lui répond que non. Et l'heure est passée où elle doit aller chez Gaston. Mais elle pense qu'avec son adresse elle pourra toujours l'attendre chez lui, et qu'elle ne saurait manquer de le rejoindre.

La journée s'écoule, et celui qu'elle attend n'est pas revenu. Ce n'est

que sur les sept heures du soir que M. Minos reparaît, le nez encore plus rouge que la veille, mais faisant toujours une voix mignarde.

Cerisette venait de descendre chez Mme Tancrède, lorsque son favori paraît, toujours accompagné de Grignedent, qui va rôder autour de Cerisette.

— Eh bien, monsieur? dit la jeune fille en courant au-devant de Minos.

— Ah! jeune amie, je me suis bigrement éreinté pour vous, avec ça qu'il a bruiné aujourd'hui; le pavé est gras comme un moine...

— Et cette voiture? ce cocher?

— Je l'ai retrouvé... à force de chercher. D'abord, moi, je trouverais une aiguille dans une botte de foin...

— Et cette carte? cette adresse?

— Ah! c'est différent! quant à cela, bellotte, néant!... rien... pas vestige de carte dans le sapin, elle n'y était pas : et vous comprenez bien, comme ce n'est pas une chose que l'on aurait intérêt à voler, que ce n'est pas le cocher qui l'a mise dans sa poche.

Cerisette est anéantie; elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine en murmurant :

— Perdue!... plus d'espoir!... Que vais-je faire, mon Dieu!

— Soyez donc tranquille; oh! Cerisette, à Paris, les jolies filles trouvent toujours de l'occupation. Je me charge de vous en procurer, moi... et bientôt.

Un regard de la grosse femme fait taire ce monsieur, qui fait une demi-pirouette sur le talon de ses bottes et va se mirer dans une glace.

Cerisette reprend tristement le chemin de sa chambre.

— Est-ce qu'elle ne dîne pas avec nous? dit le monsieur.

— Non, dit Mme Tancrède; mademoiselle a du chagrin, il vaut mieux qu'elle soit libre dans sa chambre, on lui montera à dîner. Mais ne vous désolez pas, mademoiselle, je ne vous laisserai pas dans l'embarras, moi. Je vous enverrai du linge... et des robes, vous choisirez...

Cerisette n'a plus le courage de répondre. Elle regagne sa chambre, se jette sur une chaise et s'abandonne pendant quelque temps aux plus sombres réflexions.

La nuit est venue, lorsque la servante lui monte de la lumière et à dîner en lui disant :

— Madame ne vous engage pas à descendre ce soir, parce qu'elle a beaucoup de monde. On dansera peut-être, et, comme vous êtes triste, ça ne vous amuserait pas.

— Je n'ai point envie de descendre, répond Cerisette, je n'ai pas non plus envie de dîner.

— Bah! bah! à quoi ça vous servirait-il de vous affliger?... A votre âge... avec votre figure... il y a de la ressource... Faites donc comme nos demoiselles qui font la noce toute l'année.

La Jaunisse est partie. Cerisette se dit qu'elle se rendra encore malade en se laissant aller au chagrin. Elle se décide à dîner en se demandant quelle peut être la profession de ces demoiselles, qui mènent toute l'année une si joyeuse vie.

Puis Cerisette se couche, et s'endort en cherchant ce qu'elle pourrait faire à Paris pour ne point mourir de faim.

A son réveil, la jeune fille aperçoit, sur des chaises près de son lit, du linge, des robes, des bonnets, des rubans, des fleurs, jusqu'à des boucles d'oreilles avec des pendants ornés de pierres et de perles, qui sont fausses comme le reste.

Cerisette est femme, tout ce qui a rapport à la toilette doit lui plaire; elle est dans l'âge où s'occuper de parure est le plus doux passe-temps, nous voyons souvent des femmes qui conservent toute leur vie cet âge-là.

Celle-ci est allée mettre un bonnet et s'envelopper dans un immense châle tartan.

La jeune fille se lève; elle examine une robe, puis une autre. Toutes ces toilettes sont fanées et ont l'air d'avoir servi; mais, avec les comédiens ambulants, Cerisette s'était accoutumée aux costumes de hasard Elle essaye plusieurs robes, elle garde la plus simple; elle pose un bonnet sur sa tête puis elle le rejette: toutes ces coiffures lui donnent un air hardi, effronté qui lui déplaît; elle s'aime mieux avec son simple chapeau de paille.

Tout en s'habillant, la jeune fille se demandait toujours ce qu'elle allait faire. Tout à coup le souvenir de Sabretache revient à sa mémoire; elle sent son cœur soulagé, un éclair de joie passe sur son visage, elle se

hâte de prendre le déjeuner qu'on lui a monté, puis elle descend chez Mme Tancrède qu'elle trouve encore au lit.

— Madame, voulez-vous avoir la bonté de m'indiquer le chemin de Bagnolet?

— De Bagnolet!... Et que voulez-vous aller faire à Bagnolet? répond la grosse femme en fronçant les sourcils; est-ce que vous connaissez du monde là?

— Madame, je connais un brave militaire, qui m'aime beaucoup; il m'a dit qu'il allait retrouver son père à Bagnolet, près de Paris, et moi je veux aller lui conter tout ce qui m'est arrivé, pour qu'il me dise ce que je dois faire à présent; car je n'ai point de parents, moi, madame, je ne connais pas ma famille... et ce soldat est mon seul ami...

— Ah! vous connaissez des soldats... des pioupious! Vous n'êtes pas tant d'Orléans que vous en avez l'air, vous.

— Ce n'est pas loin d'ici, n'est-ce pas, madame?

— Non... vous pouvez y aller en vous promenant... Mais vous ne trouveriez jamais!... Je vous donnerai quelqu'un qui vous conduira et vous ramènera si vous ne trouvez pas votre tourlourou.

— Ah! vous êtes bien bonne, madame, je suis bien reconnaissante de vos bontés pour moi.

— Gn'a pas de quoi! A propos, petite, je vous ai envoyé du linge... des robes... des bonnets...

— Oui, madame... je vous remercie beaucoup.

— Il ne s'agit pas de remercîments! C'est trente francs que vous me devez.

— Trente francs?...

Cerisette reste toute saisie, mais Mme Tancrède tend sa main en lui disant :

— Allons, aboulez!... Est-ce que vous avez cru qu'on s'habillait pour rien, à Paris? A la bonne heure, vous avez une robe chic, et la vôtre était bigrement pleutre. Quant à votre nourriture... nous compterons plus tard... Et si vous acceptez ce que je vous proposerai, vous serez habillée, logée et nourrie gratis... En v'là de la chance!

Cerisette paye la somme qu'on lui demande, et il ne reste plus que cent sous dans sa poche. Mais elle pense qu'elle va retrouver le soldat auquel elle a donné l'hospitalité et qui lui a témoigné tant d'amitié; il lui semble qu'alors elle n'aura plus à s'inquiéter de son avenir, et cet espoir lui donne du courage. Elle attend avec impatience le guide que Mme Tancrède veut lui donner.

XXV

PAUVRE FILLE!

La maîtresse de la maison a sonné une de ses pensionnaires ; elle lui a parlé bas. Celle-ci est allée mettre un bonnet et s'envelopper dans un immense châle tartan ; puis elle revient dire à Cerisette :

— Quand vous voudrez, mademoiselle, je vais vous conduire.

Cerisette remercie encore et part avec sa conductrice qui a une robe à volants et des souliers éculés qui ne tiennent plus à ses pieds, ce qui ne l'empêche pas, en route, d'affecter un tortillement de hanches qui fait souvent sourire les passants ; mais, sans s'inquiéter de la tournure de son guide et des paroles un peu lestes que quelques hommes lui adressent en la regardant, Cerisette marche à ses côtés, impatiente d'arriver à Bagnolet.

La conductrice de la jeune fille a pris un faubourg ; elles arrivent à une barrière, puis sortent de Paris.

— Sommes-nous arrivées à Bagnolet? demande Cerisette.

— Ah ! ouiche !... Nous allons entrer seulement dans Ménilmontant... et j'ai une soif qui me dessèche le cornet...

— Le cornet?

— Oui ! quoi, le gosier, si vous aimez, mieux. Est-ce que vous ne payez rien, vous?

— Que voulez-vous donc que je paye?

— Tiens, c'te bêtise ! une bonne bouteille... avec un morceau de jambon... ou une omelette... Il me semble que vous pouvez bien me faire cette politesse, à moi qui trotte pour vous servir de guide...

Cerisette n'ose pas refuser, mais elle fouille à sa poche et en tire la pièce de cinq francs, en disant :

— C'est que voilà toute ma fortune, tout ce qui me reste..

— Cinq balles ! c'est plus qu'il n'en faut pour nous régaler. Entrons à ce bouchon... Donnez-moi votre pièce... c'est moi qui ferai la carte... j'aurai soin que ça ne monte pas trop haut !

— Mais... quand je n'aurai plus d'argent, comment ferai-je?...

— Donnez donc, chiffon ! Puisque vous allez retrouver votre tourlourou, il vous remettra sur l'eau.

Et, sans attendre de réponse, la demoiselle si mal chaussée prend la pièce de cinq francs de la main de Cerisette et, poussant devant elle la jeune fille, la fait entrer chez un marchand de vin traiteur, va l'attabler dans une salle, demande du vin vieux, une omelette, du veau, du fromage et un sou de tabac à priser

On sert ces demoiselles. Cerisette n'a pas faim, mais sa compagne lui répète si souvent : « Mangez donc, on a l'air bête quand on ne mange pas! » que, pour ne point avoir l'air bête, la pauvre petite se bourre de veau et d'omelette ; quant au vin, sa compagne se sert souvent, mais elle ne lui verse jamais.

Madame, connaissez-vous M. Sabretache dans ce pays?

Enfin, le repas est terminé. La fille a bu à elle seule les trois quarts et demi de la bouteille, elle demande la carte ; le déjeuner monte à trois francs dix sous. Il revient donc trente sous sur la pièce de cinq francs. La conductrice de Cerisette les met dans sa poche, en disant :

— Ce sera pour lamper quelques canons en revenant.

Cerisette n'ose pas réclamer sa monnaie ; elle se contente de soupirer et de prier le ciel de lui faire retrouver Sabretache.

On arrive à Bagnolet. La fille dit à Cerisette :

— Nous sommes au village demandé. *Ousqu'il* perche, votre gendarme?

— Comment? je ne comprends pas.

— Eh bien! quoi... où loge-t-il, votre militaire? Il me semble que je parle français pourtant.

— Où loge Sabretache?

— Sabretache!... Votre amant se nomme Sabretache? Ah ben! il a dû faire son chemin celui-là! Nous aurons de la peine à le rattraper!

— D'abord, mademoiselle, M. Sabretache n'est pas mon amant... Dieu merci!... C'est mon ami, et voilà tout.

— Ah ben! moi, tous mes amis sont mes amants... C'est bien gai. Enfin, voyons, où loge-t-il, votre ami?

— Je n'en sais rien. Il m'a dit : « A Bagnolet, » je n'en sais pas plus.

Voulez-vous mon bras pour retourner à l'hôtel? (P. 220.)

— C'est peu de chose ! Si nous avions une grosse caisse au moins, nous le ferions tambouriner, ce monsieur.

Une paysanne passait. Cerisette l'arrête en lui disant :

— Madame, connaissez-vous M. Sabretache dans ce pays?

La paysanne répond sèchement :

— Non.

Et continue son chemin. Cerisette s'adresse bientôt à une autre, qui semble vouloir la battre en lui répondant :

— Qué que c'est ça?... des sabres?... des taches?... Ne venez pas vous gausser de nous ici, entendez-vous, mauvaises coureuses de Paris?... C'est que je ne voulons pas qu'on se moque de nous... Ah! mais... j'vous donnerons une raclée qui comptera.

La compagne de Cerisette riait comme une folle en s'écriant :

— Ils sont gentils, les habitants de l'endroit!... ils sont aimables!... ils reçoivent bien les Parisiens!

Mais Cerisette ne perd point courage : bien certaine que le soldat ne l'a point trompée, elle entre dans la boutique d'un boulanger et y répète sa question. Un vieillard, assis dans le fond de la boutique, s'écrie :

— Sabretache!... oh!... mais, oui... je l'ai bien connu, moi, le père Sabretache... Il habitait tout au bout, là-bas, du côté de Montreuil...

— Ah! monsieur, son adresse, s'il vous plaît?... Indiquez-moi le chemin... je vous serai bien obligée...

— Son adresse... mais à quoi cela vous servirait-il, mon enfant? Le père Sabretache est mort il y a près de quatre mois...

— Mort! oh! mon Dieu! Mais son fils, un soldat, qui revenait ici il y a deux mois à peu près?

— Son fils? Ah! oui, en effet... oui, le père Sabretache nous parlait souvent de son fils qui était à l'armée, qui se battait à Alger contre les Bédouins. Il paraît que c'était un brave garçon.

— Eh bien! monsieur, il est revenu dans ce pays. Où le trouverai-je?

— Il est revenu, c'est vrai, on me l'a dit; en apprenant que son père était mort, il n'est pas resté ici, il a quitté Bagnolet.

— Et a-t-il dit où il allait, monsieur?

— Non, mamzelle; je crois bien qu'il allait à Paris, à moins qu'il n'ait eu l'idée de retourner à l'armée; quelquefois, quand on n'a plus de parents dans son pays, on se dit : « Autant retourner au régiment. »

— Oh! mon Dieu! vous ne pouvez pas me dire où je le trouverai?...

— Puisque je n'en sais rien. Après ça, je ne l'ai pas vu, moi, le fils à Sabretache; si vous voulez aller jusqu'à la maison où demeurait son père, on vous en dira peut-être plus long.

Cerisete se fait indiquer cette maison, et, malgré les représentations de sa compagne qui lui dit qu'elle va faire une course inutile, puisque son troupier n'est plus dans le pays, elle prend le chemin qu'on lui a enseigné et arrive à la maisonnette où logeait le vieux Sabretache et qui est maintenant habitée par un maraîcher et sa famille, mais, là, on ne lui donne pas d'autres renseignements sur celui qu'elle cherche. En apprenant que son père est mort, le soldat avait été pleurer sur sa tombe dans le modeste cimetière du village; il s'était informé ensuite si son père n'avait laissé aucune dette dans le pays, et, après avoir payé cinq francs et douze sous au marchand de tabac, le seul créancier de son père, il est reparti tristement sans dire où il allait.

— Alors, il me semble que nous pouvons filer aussi, dit la demoiselle qui est avec Cerisette, nous n'avons plus rien à faire ici; jouons des *guibolles;* mais, avant, rafraîchissons-nous, car, si je ne buvais pas, j'attraperais la pépie.

Cerisette ne répond rien, elle est absorbée dans ses réflexions. Sabretache était son dernier espoir, et elle vient de le perdre. Elle se demande avec terreur ce qu'elle va devenir dans ce Paris où elle ne connaît personne et où il fait si cher à vivre, à en juger par ce qu'elle a déjà dépensé. Elle écoute à peine sa compagne qui s'est assise devant un bouchon, et s'est fait servir une mesure de piqueton qu'elle boit seule, Cerisette ayant déclaré qu'elle ne prendrait rien.

— Êtes-vous gniole de vous désoler comme ça pour un homme de perdu? dit la fille en voyant le profond abattement de Cerisette. Eh! mon Dieu! des hommes, c'est pas une marchandise rare. Et quant à votre position, puisqu'on vous en offre une chez nous, de quoi que vous avez à vous inquiéter?

— Oh! mademoiselle, je tâcherai par mon travail de mériter l'intérêt que votre hôtesse veut bien me témoigner. Je sais coudre, faire du linge, on verra que je ne suis pas paresseuse.

— Ah! ah! ah! coudre... travailler... la bonne blague! Est-ce que nous pensons à tout cela, nous autres?

— Que faites-vous alors? A moins que vous n'ayez toutes les moyens de payer votre pension?

— Payer... des navets... nous payons par tempérament!

— Je ne comprends pas...

— Madame m'a défendu de vous expliquer la chose... Je ne sais pas trop pourquoi. Apparemment qu'elle tient à vous instruire elle-même; mais si vous n'étiez pas une serine, vous auriez déjà deviné. Il se fait tard, en route; rentrons à Paris.

Cerisette suit sa conductrice ; mais elle réfléchit à ce que celle-ci vient de lui dire, et une crainte vague se glisse dans son âme. Sans connaître positivement tous les dangers qu'offre une grande ville, elle se rappelle certains discours tenus devant elle par Angely et ses camarades, et des anecdotes sur quelques pauvres jeunes filles séduites qui étaient tombées ensuite dans le dernier degré de l'abjection. Ces pensées lui serrent le cœur ; elle frémit en se retrouvant dans cette maison où elle a demandé un asile ; quelque chose lui dit de ne plus y rentrer. Mais celle qui est avec elle remarque son hésitation, et, la prenant sous le bras, l'entraîne en lui disant :

— Allons donc, traînarde, madame nous attend.

En revoyant Cerisette triste et découragée, Mme Tancrède sourit et dissimule mal une joie hideuse en lui disant :

— Eh bien, petite, votre tourlourou a donc fichu le camp aussi?

— Il a perdu son père, madame, et il n'est pas resté à Bagnolet... Je ne sais plus où le trouver, ni à qui demander de ses nouvelles.

— Croyez-moi, ne pensez plus à lui, il est probable qu'il ne songe plus à vous ; les hommes sont si volages !

— Mais, madame, je vous assure que ce n'était qu'un ami pour moi, et, les amis, on dit que cela ne change pas.

— Oui, oui, connu ! D'ailleurs, tout change, ma petite, les amis comme les autres ; et nous aussi nous changeons, et plus vite que nous ne voudrions ! c'est pourquoi il faut profiter de sa belle jeunesse avant de tomber dans les pommes cuites.

— Madame, à qui pourrais-je m'adresser pour avoir de l'ouvrage?

— De l'ouvrage? Et quelle espèce d'ouvrage savez-vous donc faire?

— Je sais coudre, madame ; je sais faire des reprises, raccommoder du linge.

— Beau talent ! avec lequel vous mourrez de faim ! car, en vous échinant comme une malheureuse depuis le point du jour jusqu'à la nuit, vous gagnerez à peine douze sous... C'est du propre, hein?... Croyez-vous qu'avec douze sous une femme puisse se loger, se vêtir, se blanchir, se chausser et se nourrir? Moi, je vous certifie que c'est un métier de galères... et encore, c'est qu'il faut en trouver, de l'ouvrage, et, à Paris, n'en a pas qui veut. Chacun a ses créatures, ses protégées...

— Mais alors, madame, comment une pauvre fille fait-elle pour vivre à Paris?

— Quand elle est jolie, comme vous, elle fait des conquêtes, qu'on fait chanter... ou payer, si vous comprenez mieux ; restez avec nous, vous

aurez des toilettes à choisir; vous serez joliment nourrie, je m'en vante, et rien à faire qu'à écouter les galants.

— Ah! madame... quelle horreur!... C'est donc se vendre alors?

— Eh ben!... après? Est-ce qu'on n'en a pas le droit? Est-ce que tout ne se vend pas ici-bas... depuis la conscience des hommes d'État jusqu'aux faveurs des belles mijaurées du grand monde? Seulement, celles-ci se vendent plus cher que nous, voilà toute la différence.

— Non, madame, non! je ne m'avilirai point ainsi. Je travaillerai... je ne mangerai que du pain s'il le faut, mais, au moins, je ne me ferai pas honte à moi-même.

— Bon! bon! des grands mots! des phrases!... Quand on a été, comme vous, dîner avec un monsieur au Palais-Royal, il me semble qu'on ne devrait pas faire tant la sucrée. D'ailleurs, une fille sans parents, sans famille, qu'est-ce que vous avez à perdre? Mais vous devez être fatiguée; remontez dans votre chambre, reposez-vous, on va vous faire monter du fricot. La nuit porte conseil, vous réfléchirez, et demain nous causerons. Seulement, rappelez-vous que vous n'avez plus le sou et que vous me devez déjà deux jours de nourriture.

Cerisette s'empresse de retourner dans sa chambre; il lui prend envie de quitter sur-le-champ la maison de Mme Tancrède, mais ses forces trahissent son courage: elle se sent si fatiguée, si abattue au moral comme au physique, qu'elle se laisse tomber sur un siège en murmurant :

— Mon Dieu!... pourquoi suis-je venue à Paris?

La Jaunisse lui apporte à dîner, mais ne lui dit pas un mot. Après avoir pris quelque nourriture, Cerisette se jette sur son lit, où le sommeil vient surprendre ses chagrins. Cerisette est éveillée avant le jour; dès qu'il commence à poindre, elle se lève, s'habille à la hâte, bien décidée à quitter sur-le-champ la maison honteuse où elle a eu le malheur de loger. Elle pense que tout le monde dormant encore aux étages inférieurs, il lui sera facile de partir sans rencontrer personne. Elle reprend les vêtements qu'elle portait en arrivant, laisse tout ce que lui a vendu Mme Tancrède, et, de cette façon, espère être quitte avec elle.

Cerisette ouvre doucement sa porte, elle écoute, n'entend aucun bruit et se hâte de descendre l'escalier. Elle est arrivée en bas sans rencontrer personne; elle se glisse dans l'allée, court à la porte et veut sortir; mais cette porte est fermée à deux tours et on a retiré la clef. La jeune fille est désolée; plusieurs fois elle secoue cette porte qui la sépare de la rue: ses efforts sont inutiles; il lui faut remonter tristement à sa chambre, mais, cette fois, elle rencontre dans l'escalier la servante, qui lui dit :

— C'est donc vous qui secouez la porte de si bon matin?

— Oui, mademoiselle...c'est que je voudrais sortir...j'ai affaire... Vous avez la clef, sans doute? Voulez-vous avoir la complaisance de m'ouvrir?

— Vous ouvrir? Et où diable voulez-vous aller courir à l'heure qu'il est? Il n'y a encore que les balayeurs de levés dans Paris. D'ailleurs, je ne dois pas vous laisser sortir sans la permission de madame. Vous filez sans rien dire? Est-ce que je sais si vous n'emportez pas quelque chose, moi?

— Ah! quel soupçon! Moi... emporter quelque chose! Je n'ai rien emporté de ce que madame m'a vendu.

— C'est bon... vous vous expliquerez avec elle. Mais vous ne sortirez pas sans permission. Remontez chez vous.

Cerisette ne réplique pas; elle voit que ce serait inutile; il lui faut retourner dans sa chambre et y attendre que M^me^ Tancrède soit éveillée et veuille bien la recevoir. Ce moment arrive enfin, et elle se rend chez la grosse femme, tenant le petit paquet contenant ce que celle-ci lui a vendu.

— Vous vouliez donc vous envoler dès *le patronminet?* dit M^me^ Tancrède en toisant Cerisette. Mais vous me devez de l'argent, mademoiselle, et on ne quitte pas ainsi les gens sans les payer.

— Madame, je vous laissais le peu que je possède... tout ce que vous m'avez vendu. Je pensais que cela devait m'acquitter.

— Ce n'est pas sûr. Mais enfin, où vouliez-vous aller?

— Chercher de l'ouvrage.

— Toujours la même rengaîne? Vous n'en trouverez pas, de l'ouvrage.

— J'espère que si, madame.

— C'est donc... votre dernier mot?

— Oui, madame.

— Eh bien!... allez, mademoiselle; mais si vous ne trouvez pas d'ouvrage, vous reviendrez au moins?

— Non, madame.

— Et moi je vous dis que vous reviendrez... votre couvert sera mis ici. Et, après tout... on ne vous forcera pas à faire ce qui vous déplaira.

Cerisette salue la grosse femme, et se dépêche de la quitter. Son cœur se dilate en sortant de cette maison; elle ne sait pas où elle doit porter ses pas, mais elle marche au hasard, ne désirant alors que s'éloigner de la demeure de M^me^ Tancrède.

Après avoir marché assez longtemps, Cerisette pense enfin à mettre à profit sa liberté. Elle aperçoit une boutique dans laquelle on vend de la lingerie. Elle se décide à y entrer; mais quand elle se voit au milieu du magasin, elle demeure interdite, embarrassée. On lui demande ce qu'elle désire, et c'est en balbutiant qu'elle fait comprendre ce qui l'amène. Alors, au lieu de l'accueil aimable qu'on lui avait fait quand on pensait qu'elle

venait acheter, on prend un air sec, brusque, impoli, en lui répondant :

— Nous n'en avons pas, et, d'ailleurs, nous n'en donnons qu'aux personnes que nous connaissons ou qui nous sont recommandées.

Cette réponse est accompagnée d'un geste qui invite la pauvre fille à sortir, ce qu'elle fait tristement ; puis, elle continue son chemin en se disant :

— Peut-être serai-je plus heureuse ailleurs?

Mais, ailleurs, elle reçoit exactement la même réponse. Dans quelques boutiques, on a même l'air de trouver très étonnant qu'elle se permette de se présenter ainsi pour demander à travailler. On la renvoie durement, brutalement, et Cerisette se dit, en sortant de ces magasins d'où on l'a presque mise à la porte :

— Mon Dieu? c'est donc bien ridicule à Paris de chercher de l'ouvrage, que l'on y traite si mal une pauvre fille qui se permet de demander à travailler?

Il y a déjà plusieurs heures que Cerisette marche, lorsque tout à coup un petit chien fort laid s'approche d'elle pour la caresser; elle frémit en reconnaissant Grignedent. Tournant alors la tête, elle aperçoit son maître, M. Minos, à quelques pas plus loin. Celui-ci, s'apercevant qu'il a été vu, s'approche de la jeune fille en lui disant :

— Ah! vous vous promenez par ici, belle nymphe?... Voulez-vous mon bras pour retourner à l'hôtel?

— Je vous remercie, monsieur, je n'ai besoin de personne.

— Vous êtes bigrement pâle, cependant, et je soupçonne que vous auriez besoin de prendre quelque chose.

— Non, monsieur; je vous salue!

— Au revoir donc, ma biche!

M. Minos feint de s'éloigner avec son chien, et Cerisette prend un chemin opposé à celui de ce monsieur. Mais, au bout de quelque temps, elle se sent tellement fatiguée qu'elle est obligée de s'asseoir sur le premier banc de pierre qu'elle aperçoit. La jeune fille n'a rien pris depuis la veille, et la marche qu'elle fait augmente le besoin de nourriture qu'elle ressent et cherche à ne point écouter.

A Paris, on fait peu d'attention aux gens qui, dans la rue, ont l'air d'avoir du chagrin ou de souffrir; et, en effet, ce sont de ces choses si naturelles et si communes! Cerisette peut donc se reposer, réfléchir, s'attrister tout à son aise; personne ne lui demande ce qu'elle a. Après avoir passé plus d'une heure sur le banc, la jeune fille se lève en disant :

— Je ne suis plus fatiguée... Essayons encore ; peut-être ne me rebutera-t-on pas toujours.

Et elle se remet en marche, et elle entre de nouveau dans les boutiques demander de l'ouvrage, mais elle n'est pas plus heureuse : partout

Je serais bien descendu de mon arbre. (P. 228.)

elle éprouve des refus. Elle essaye alors de s'adresser ailleurs ; elle se présente chez un tapissier et demande si l'on y aurait besoin d'une servante. Une dame assise dans le magasin l'examine quelque temps, et lui dit :

— En effet, je cherche une bonne. Qui est-ce qui vous envoie ?

— Personne, madame, murmure Cerisette en baissant les yeux.

— Comment, personne ! Enfin, d'où venez-vous? Où serviez-vous ? Où pourrait-on prendre des informations sur vous?

— Nulle part, madame.

— Nulle part? Ceci est un peu fort! Vous venez au moins du bureau, je pense, mademoiselle?

— Quel bureau, madame?

Le bureau de placement pour les domestiques : on a dû vous donner une lettre par laquelle on vous adresse à moi.

— Mais, madame, je ne viens pas du bureau. Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Alors, mademoiselle, vous êtes une effrontée d'oser vous présenter chez moi sans pouvoir me dire d'où vous venez. Sortez vite, je ne crois pas que personne sera tenté de vous prendre.

— Il est donc défendu de chercher à se placer? se dit Cerisette en sortant de chez le tapissier. Mais ce bureau de placement? Si j'y allais... on me trouverait peut-être une place. Voyons, il faut d'abord savoir où il y a un de ces bureaux.

Cerisette entre chez une fruitière, elle s'informe; on lui indique l'endroit qu'elle cherche dans une rue voisine. Elle se hâte, elle se figure que là elle trouvera tout de suite un emploi ou de l'ouvrage. Elle arrive au bureau de placement; elle explique ce qu'elle désire à une femme assise derrière un grillage et qui semble très occupée à donner du mourron à son serin.

— Vous voulez vous faire inscrire, alors?

— Oui, madame.

— Bonne d'enfant ou cuisinière?

— Ce que vous voudrez, madame.

— Comment! ce que je voudrai? Il me semble que c'est vous que cela regarde.

— Je prendrai la place que l'on voudra.

— Enfin savez-vous faire la cuisine?

— Pas trop, madame.

— Pas trop, ça veut dire pas du tout. Mettez-vous bonne d'enfant; on ne fait rien que promener des moutards.

— Oui, madame, je le veux bien, je promènerai les enfants.

— Donnez-moi cinq francs.

— Cinq francs! Pourquoi faire?

— Pour votre inscription, et, quand vous serez placée, vous m'en redonnerez autant.

— C'est que... je n'ai pas un sou, madame.

— Alors, fichez-moi le paix et laissez-moi tranquille... Est-ce que

vous croyez que je paye un loyer et des contributions uniquement pour vos beaux yeux?...

— Mais, madame... quand j'aurai une place... je vous payerai.

— Oui!... oui, comptez là-dessus... et courez après. Allez chercher cinq francs chez une de vos payses et apportez-les-moi.

— Je n'ai pas de payse, madame.

— Alors, c'est bien, en voilà assez.

Et la dame referme son grillage et ne s'occupe plus que de son serin, tandis que Cerisette, les yeux noyés dans les larmes sort du bureau n'ayant plus que cette pensée :

— Mon Dieu!... que vais-je donc devenir?...

Elle marche encore plusieurs heures ; mais les forces et le courage l'abandonnent; elle éprouve des tiraillements d'estomac qui, à chaque instant,la font souffrir davantage. Le jour baisse, elle s'arrête de nouveau. A dix-huit ans, la vie offre tant d'avenir qu'il est cruel de sentir qu'elle nous échappe, et cela faute de subsistance!... Pauvres humains! qui nous croyons les maîtres du monde et qui n'avons guère plus de durée qu'une lampe, qui cesserait de brûler si l'on oubliait d'y mettre de l'huile.

La nuit est venue. Cerisette s'est hasardée à tendre la main à une dame qui passait près d'elle : celle-ci l'a brusquement repoussée en lui disant :

— Allez donc travailler, paresseuse ! Cela vaudra bien mieux que de demander l'aumône. Tendre la main à votre âge... fi ! c'est honteux ! Vous mériteriez que je vous fasse arrêter par un sergent de ville.

Cerisette est retombée contre une borne, en disant :

— Oh! c'est assez ! je ne demanderai plus.

En ce moment, quelque chose frôle encore sa robe, puis elle sent qu'on lui lèche la main. C'est Grignedent, c'est toujours le petit griffon qui veut la caresser, et lui donner des marques d'amitié. Cerisette lève lentement la tête. M. Minos est encore là, à quelques pas devant elle : il la contemple un moment, puis s'approche d'elle, et, d'une voix aussi mielleuse que possible, dit à la pauvre fille en lui prenant un bras qu'il passe sous le sien :

— Allons, ma bergère... vous souffrez!... Par la mordieu ! je ne vous laisserai pas crever là, moi, comme tous ces gredins qui passent sans vous offrir un verre d'eau. Venez donc, venez... Cette bonne M^me^ Tancrède vous aime beaucoup, elle sera enchantée de vous recevoir.

Et, cette fois, Cerisette se laisse emmener en murmurant seulement :

— O mon Dieu!... vous m'abandonnez donc!...

XXVI

LA CHASSE AUX LIONS

Il est neuf heures du soir; un homme en veste, coiffé tout simplement d'un bonnet ou calotte sans visière, pantalon de toile, veste pareille, et chargé d'un seau contenant de la couleur et des brosses de différentes dimensions, vient de tourner l'angle de la rue du Temple pour entrer rue de Vendôme, lorsqu'il se trouve face à face avec un individu qui arrivait par le côté opposé. Ces deux personnages, arrêtés alors près d'un bec de gaz et presque l'un contre l'autre, poussent tous deux une exclamation de surprise en se regardant, et s'écrient :

Allez donc travailler, paresseuse.

— Est-ce possible?...

— Je ne me trompe pas!...

— C'est bien lui!

— C'est bien toi!

— C'est moi!...

— Sabretache!...

— Pétarade!...

— Eh! oui, c'est moi, Pétarade, ton ancien camarade... là-bas!... *ousque* nous frottions si joliment les Bédouins... et même aussi les Bédouines! C'est qu'il y en a qui ne sont pas trop déchirées, des Bédouines... Et moi, elles me chaussaient, vu que j'ai toujours préféré les brunes aux blondes...

— Ce farceur de Pétarade!... toujours le même!... Ah! çà, mais tu n'as plus le costume militaire; est-ce que tu as aussi quitté le service?

— Oui, cher ami, je me suis remis dans les pékins, parce qu'on m'a fait un passe-droit... Et, moi, tu sais que je n'ai jamais aimé ce genre de plaisanterie... Oh! je suis à cheval sur les règlements!

— Est-ce que tu espérais passer caporal?...

— C'est pas ça... mais, un soir, vois-tu, j'étais allé me promener avec Roquet... tu te rappelles... Roquet, un petit fluet... qu'on avait oublié de vacciner?...

— Oui... Eh bien?

— J'avais dit à Roquet : « Veux-tu venir avec moi à la chasse aux lions?... Nous en tuerons deux ou trois en nous promenant, ça nous fera passer le temps, et nous vendrons leurs peaux aux vivandières contre du riquiqui... » Car, tu sais, Sabretache, que j'étais connu en Algérie pour un fameux destructeur de lions?...

— Toi?... En voilà la première nouvelle, par exemple!... Nous avons, en effet, parmi nos compatriotes, des hommes renommés par leur audace et leur habileté dans ces chasses dangereuses!... Mais toi... je n'ai jamais entendu dire que tu aies tué le plus petit jaguar...

— C'est que tu l'as oublié ou que tu auras confondu mon nom avec d'autres... Enfin, n'importe... le fait est que j'avais dit à Roquet :

« Viens avec moi, prends ton fusil, ton sabre, nous tuerons des lions en nous amusant... C'est la chasse la plus agréable que je connaisse... je la préfère à celle aux alouettes... Il y a des gens qui sont contents quand ils ont tué une douzaine d'alouettes; moi, je préfère tuer ma douzaine de lions... Ceci dépend du goût et de la coupe des cheveux... »

Pétarade, l'ami de Sabretache.

— Dis donc, Pétarade, si ton histoire est longue, j'aimerais autant l'entendre assis devant un verre de vin, d'autant plus que je suis un peu fatigué. J'ai travaillé toute la journée, moi!...

— Ça va; dirigeons-nous vers un bouchon. Tu es donc dans la pein-

ture, à présent, mon brave Sabretache, que tu portes de la couleur... et de gros pinceaux sous le bras?

— Ça, ce sont des brosses?...

— Ah! tu appelles ça des brosses! Excusez! Si nous avions brossé nos uniformes avec ça, on nous aurait joliment mis à la salle de police... Tu peins la miniature... tant mieux! tu feras mon portrait, je poserai pour tout ce que tu voudras...

— Des portraits! avec ces pinceaux-là!... y penses-tu?

— Alors, tu fais des tableaux de batailles?

— Je fais des plafonds, je peins le bâtiment... enfin, je tâche de gagner ma vie et j'y arrive... Je m'arrange même pour avoir encore de quoi offrir une bouteille à un ami dans une occasion comme celle-ci.

— C'est gentil, ça!... J'allais te l'offrir, mais, puisque tu as pris les devants, je ne te ferai pas l'impolitesse de refuser.

Les deux ci-devant soldats entrent chez un marchand de vin, s'asseyent à une table, demandent une bouteille, et la conversation continue.

— Ce cher Sabretache... je suis content de t'avoir retrouvé tout de même, et, pourtant, c'est pas à Paris que je t'aurais cherché ; il me semble que tu nous avais dit que tu allais revoir ton père, dans un petit village des environs... le nom m'échappe.

— A Bagnolet ; oui, en effet, je suis retourné à mon village dans l'espoir de revoir mon père... de soigner ses vieux jours... Mais les événements contrecarrent si souvent nos projets, que nous ferions bien mieux de ne point en faire! Quand je suis arrivé à Bagnolet... mon père était parti... mais pour le dernier voyage... pour celui que nous ferions tous, et quelquefois sans avoir le temps de préparer nos malles!... Pauvre père!... j'aurais été si content de l'embrasser encore... et lui, il aurait été si heureux de presser son fils dans ses bras!... Mais le destin ne l'a pas voulu... Je n'ai pu qu'aller pleurer sur sa tombe dans le cimetière du village.

Sabretache s'arrête et passe sa main sur ses yeux ; Pétarade prend un air grave et avale son verre de vin d'un trait, en disant :

— Ton père est mort? Je bois celui-ci à sa santé!

— Comment?... à sa santé, quand il est mort!

— Je veux dire à son éternité dans l'autre monde, où je me flatte qu'il ne se commet point de passe-droit!

— Tu comprends bien, Pétarade, que, ne retrouvant plus à Bagnolet ni parent, ni ami, je n'avais aucune raison pour rester dans un village qui entretenait ma tristesse. Ah! si j'avais su ne pas revoir mon vieux père, je n'aurais point quitté le régiment, je serais resté avec les camarades. Je m'étais habitué à l'Afrique ; j'y aurais attendu la balle d'un Arabe. D'ail-

leurs, j'ai quarante-neuf ans. Je fais peu de cas de ce qui me reste encore à vivre. Mais, enfin, j'avais pris mon congé, je n'aime point à avoir l'air d'une girouette; j'avais exercé dans ma jeunesse l'état de peintre colleur, je suis revenu à Paris où j'ai repris mon premier état. Avec le magot que je rapportais de mon vieux père, je me suis meublé assez joliment une petite chambre à l'entrée du faubourg Saint-Antoine : c'est là où je loge pour le quart d'heure et où je retournais quand nous nous sommes trouvés nez à nez tout à l'heure. Voilà toute mon histoire. A présent, à ton tour... Reprends ta chasse aux lions. Je t'écoute.

— Pour lors, je propose donc à Roquet de m'accompagner avec ses armes, vu qu'on ne tue pas un lion en lui enlevant le ballon. Le roi des animaux prendrait mal cette façon familière de l'attaquer. Roquet ne manque pas de courage... Cependant, ma proposition lui causa une émotion qui fit pâlir jusqu'à ses mains, et il me dit :

— Tuer des lions, ça doit avoir son vilain côté... Si mon fusil ratait par hasard au moment où l'animal voudrait fondre sur moi?

— Eh bien! lui fis-je, on a son sabre-poignard et on attend le monstre que l'on coupe en deux par le milieu du nez... C'est son endroit vulnérable.

— Si nous emmenions avec nous une petite pièce de canon? reprend Roquet.

— Fi donc! lui dis-je... nos armes nous suffisent.

Bref, je fais tant par mon éloquence que je l'électrise, et il se décide à m'accompagner.

Nous voilà partis. Le temps était superbe, un peu chaud, mais tu sais que c'est l'ordinaire du pays. Du reste, nos gourdes étaient pleines de tafia, c'est rafraîchissant. Nous nous mettons en marche. Roquet me disait :

— Où sont les lions? Je veux être prévenu à l'avance.

Et moi je lui répondais :

— Sois tranquille, je connais leur tanière; d'abord, ça porte avec soi une odeur sauvage près de laquelle le bouc n'est que la fleur d'oranger; ensuite, ça rugit... C'est un bruit comme si on avait douze contrebasses en mouvement autour de soi. Tu connais la musique, fais attention quand tu entendras celle-là. Arrivés sur une hauteur d'où l'on dominait un défilé de longueur, bordés par-ci par-là de palmiers, de dattiers, de cocottiers et autres abricotiers, je dis à Roquet :

— Arrêtons-nous ici. Vois-tu, là-bas, cette espèce de caverne sous des rochers? Eh bien! ce n'est pas là que se cachent les lions... c'est ordinairement dans ce massif, dans ces broussailles qui sont dans le fond du défilé. Asseyons nous ici, buvons un coup, mais ayons toujours l'œil sur le

massif; c'est par là que viendra le lion. Ayons nos fusils armés à côté de nous; mais surtout ne tire pas que je ne te le dise !... Il ne faut pas perdre sa poudre ici, il ne faut tirer qu'à coup sûr, sans quoi le roi des animaux nous échapperait, et peut-être même s'amuserait-il à sauter par-dessus notre tête; ça ne fait pas de mal, mais ça vous fait aller de la poussière dans les yeux, et c'est désagréable.

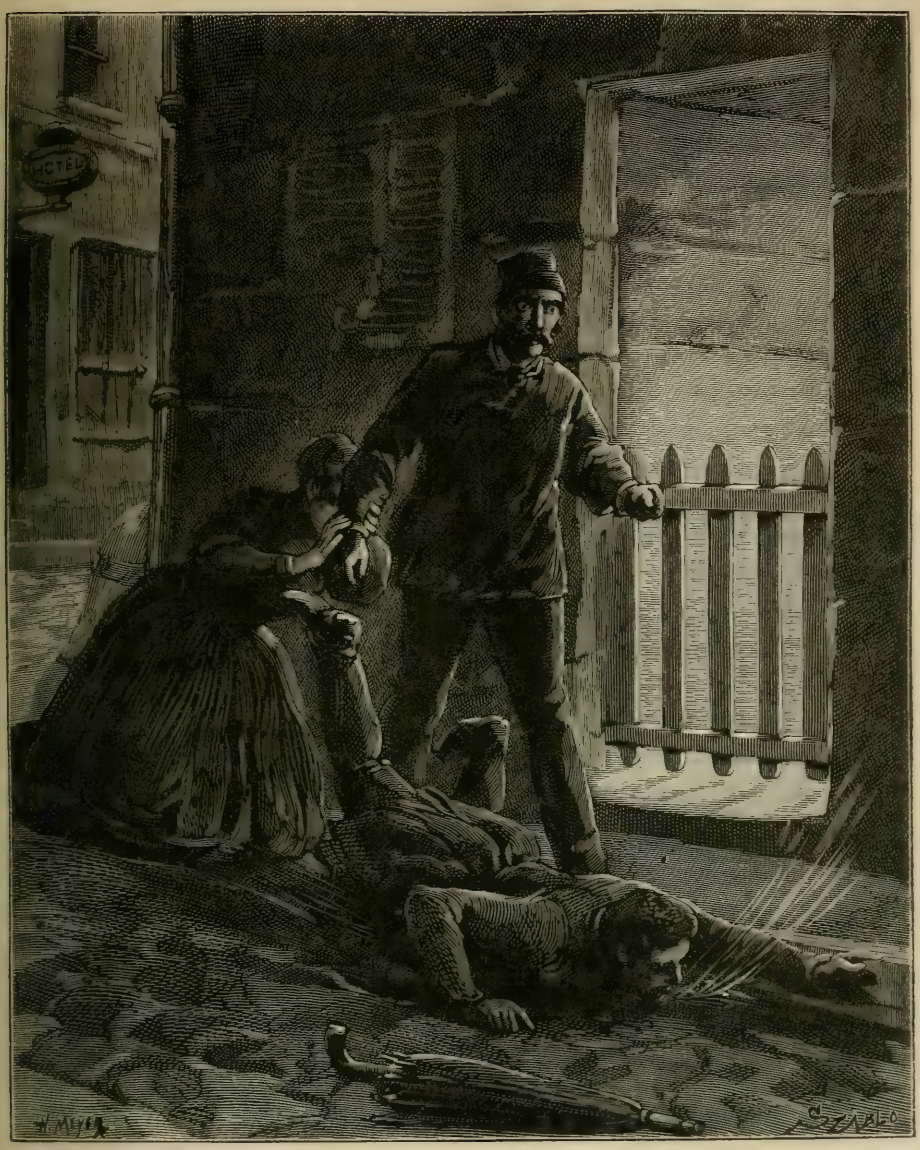
Roquet me promet de n'agir que sur mon commandement. C'est bien; nous nous reposons, nous visitons nos biberons, et nous avions toujours les regards attachés sur le massif. Une heure se passe; rien ne paraît. J'avais bien aperçu dans l'éloignement quelques petits lionceaux qui jouaient aux barres dans la plaine, mais il n'étaient pas plus gros que des chats, ça ne valait pas notre coup de fusil. Une autre heure se passe; à force de fixer le massif, j'avais mal aux yeux; et j'étais de temps en temps obligé de les fermer. Roquet s'embêtait et disait :

— Il paraît qu'ils ont peur de nous, tes lions, et qu'ils n'ont pas envie de goûter de nos carabines.

Tout à coup je suis éveillé par un rugissement très fort qui par derrière moi... Roquet pousse un cri; moi, je me retourne et je vois un superbe lion qui, au lieu de sortir du massif, venait en sournois par un autre côté et s'approchait de nous en tortillant sa queue, ce qui annonce toujours chez le lion une colère sourde. Roquet devient pâle et tremblant. Je lui dis :

— N'aie donc pas peur... laisse-le avancer.

— Et je me mets à grimper sur un palmier avec mon fusil, parce que, du haut de l'arbre, je dominais bien mieux sur le lion, et que je voulais le tirer dans l'oreille ! c'est encore son endroit sensible. Mais mon Roquet, au lieu d'attendre tranquillement la bête, comme je lui avais dit, se met à à courrir de toutes ses forces en poussant des cris de merlusine. Ce que voyant, mon lion se met aussi à courir après lui. « Ah ! que je me dis, ça va mal pour Roquet. » En effet, le lion gagnait du terrain. Roquet tire sur lui et le manque... Encore une bêtise; je lui avais défendu de tirer. Il m'appelle à son secours... Je serais bien descendu de mon arbre, mais alors il me prend une crampe dans le mollet gauche; impossible de bouger. Ce pauvre Roquet n'était plus qu'à douze pas du lion qui se disposait à s'élancer sur lui; moi, je me préparais à tirer. Malheureusement, le lion ne me présentait pas ses oreilles. En ce moment, un coup part... C'était un autre homme de notre régiment... Jolibois... tu sais bien, un gros trapu... Jolibois, qui passait avec des camarades, venait de tirer sur le lion. Oh ! alors, comme je voyais son oreille je tire et je le tue net ! Ce pauvre Roquet était plus mort que vif. Et il a la bêtise de dire que sans Jolibois il était perdu.



L'envoie tomber au milieu du ruisseau. (233.)

— Eh bien ! que je lui fais, tu es encore gentil tout de même, toi ; le plus souvent que je te remmènerai à la chasse.

Mais ce n'est pas le tout, nous rapportons le lion mort sur une civière, et Jolibois se permet de réclamer sa peau, et le capitaine la lui adjuge, en disant que c'est à lui qu'elle revient. Oh ! cette fois, que je me dis, en voilà assez de passe-droit ; on m'a soufflé une foule de grades sous

prétexte que je suis toujours à l'hôpital quand les autres se battent. Est-ce que c'est ma faute si je suis d'un tempérament maladif? Mais, l'histoire du lion m'ayant entièrement dégoûté du service, j'ai pris mon congé; j'avais fini mon temps. Je me suis dit comme toi : « Rentrons dans la vie du bourgeois. Je n'ai pas encore trente ans sonnés, je suis bâti pour séduire et plaire, allons retrouver ma payse et remettons-nous à tourner des tabatières, des bonbonnières... J'y étais habile, jadis; et si la payse s'est amassé des noyaux en servant fidèlement ses maîtres, je pourrais sacrifier à l'hyménée... Et voilà.

Sabretache, qui a écouté avec un sourire un peu moqueur le récit de la chasse au lion, emplit le verre de son camarade en lui disant :

— Eh bien, la payse a-t-elle été fidèle? Es-tu marié?

— Ah! plus souvent. Vois-tu, Sabretache, les femmes, ce sont des lézards : ça vous glisse dans la main au moment où vous croyez les avoir apprivoisées. Catherine m'aimait toujours, à ce qu'elle disait, mais elle en avait épousé deux autres pour m'attendre plus patiemment. Bref, elle était veuve de deux maris, et m'offrait d'être son troisième. Cela me tenta d'autant moins qu'elle était pourvue de cinq mioches que ses défunts lui avaient laissés. Je me suis dit : « Pour peu que je lui en fasse autant, il faudra donc que nous tenions une école rien que pour nos moutards? Merci! » J'ai salué la payse; j'ai rompu toute relation avec elle. Quand il me prendra envie de me matrimonier, ce ne sont pas les femmes qui me manqueront. Quand on est ficelé et tourné comme moi! A propos, Sabretache, me trouves-tu plus gentil en bourgeois? Ne me flatte pas! je n'aime que la vérité!

Sabretache se met à toiser Pétarade, qui est haut et mince comme une asperge, n'a jamais eu ni hanches ni mollets, mais, en revanche, a les cheveux passablement rouges, une bouche qui rejoint les oreilles, un nez en lame de couteau, et de gros yeux roux à fleur de tête qu'il tient constamment ouverts comme quelqu'un d'étonné.

— Je te trouve toujours le même, dit Sabretache à son camarade.

Celui-ci prend sa main, et la lui serre fortement en s'écriant :

— Cet éloge me suffit; je n'en demande pas d'autre pendant cinquante ans de suite. Et toi, Sabretache, as-tu retrouvé quelque bonne amie?

— Oh! moi, je n'ai point de bonne amie, je n'ai jamais été un amateur du sexe, comme toi. Un petit mot en passant à une vivandière... je ne dis pas non!... mais faire ma cour! je n'y entendais rien. Aussi, grâce au ciel, les femmes ne m'ont jamais causé de tourments!

— C'est drôle qu'on n'aime pas le sexe! Moi, il y a des nez retroussés pour lesquels j'aurais affronté une nuée d'Arabes.

— Quand je dis que les femmes m'occupent peu, je mens cependant; car il y en a une à laquelle je pense souvent... et que je grille de revoir!...

— Ah! tu vois bien avec ton air indifférent... tu es pincé!

— Tu n'y es pas! Il ne s'agit aucunement d'amour dans tout cela. C'est une jeune fille qui m'a rendu un service, qui m'a recueilli, logé dans sa chambre, lorsqu'on me refusait un gîte dans une auberge à deux lieues de Nemours.

— J'étais accablé de fatigue, je souffrais beaucoup de ma dernière blessure... que j'ai reçue... non pas en chassant des lions, mais dans une razzia sur les Arabes. Bref, sans la bonté de cette jeune fille, je crois que je serais tombé sur le chemin... et il faisait un temps affreux... un orage épouvantable... Je ne suppose pas que je me serais bien trouvé de coucher à la belle étoile.

— Et la jeune fille t'a reçu dans sa chambre! Merci, en voilà de l'humanité!...

— Oui, elle m'a cédé sa chambre et elle a été se coucher... je ne sais où... Ah! pourvu qu'il n'en soit rien résulté de fâcheux pour elle! Pauvre petite Cerisette! si franche, si naïve, si gaie! Je l'aime comme une sœur, vois-tu! comme une fille... comme mon enfant, enfin...

— Oh! alors, c'est de l'amour vertueux, ce n'est plus mon genre. Mais pourquoi es-tu préoccupé de ta jeune fille? Est-ce qu'on t'a dit que le feu avait pris à son auberge?

— Non... mais je craignais autre chose pour elle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au printemps prochain je me donnerai un petit congé pour aller lui dire bonjour et savoir ce qu'elle fait là-bas... Dix-huit lieues! ce n'est pas loin, j'irai en me promenant.

— Eh ben! tiens, si tu veux, je ferai ce petit voyage avec toi. Dix-huit lieues! qu'est-ce que c'est que ça pour nous autres qui avons joué à la cligne-musette dans les déserts de l'Afrique? Ça te va-t-il, Sabretache, que je t'accompagne dans cette promenade?

— Pourquoi pas! Mais nous n'en sommes pas là. En attendant, je vais rentrer me reposer; car, demain, j'ai de la besogne loin de mon quartier, et je veux y être de bonne heure.

— Moi aussi, j'ai de la besogne... J'en fais le moins que je peux, j'en conviens; mais, pourtant, j'en fais. Je travaille chez un fabricant, rue Saint-Denis; je demeure à côté, rue Greneta; mais, quand tu voudras me trouver, je vais tous les soirs flâner et fumer ma pipe à l'estaminet de l'*Épi scié*... calembour, sur le boulevard du Temple. On y joue quelquefois de petites comédies en manière de vaudeville, ça m'amuse, et ça forme l'esprit.

— Moi, je t'ai dit mon adresse, faubourg Saint-Antoine, au coin de la rue de Charonne.

Les deux anciens camarades quittent la table. Sabretache paye la bouteille; Pétarade propose d'en payer une autre plus loin, mais son ancien refuse, et, après s'être de nouveau pressé la main et dit au revoir, les ci-devant soldats se séparent. Pétarade continue son chemin vers la rue Meslay, et Sabretache suit la rue Vendôme, en se dirigeant du côté de la rue Boucherat.

La conversation des deux amis, entremêlée de rasades, avait duré longtemps, car Pétarade, qui avait de la prétention à être beau parleur, narrait fort lentement, s'écoutait parler, et semblait souvent chercher de quelle manière il finirait son discours. Il était donc près de onze heures lorsque Sabretache reprit sa route, sifflant entre ses dents une marche militaire qu'il affectionnait, et songeant aux soirées qu'il avait passées en Afrique et dont la vue de Pétarade venait de lui rendre le souvenir plus vif.

En suivant la rue Boucherat, à la hauteur de la rue de Saintonge, des cris étouffés parviennent à l'oreille de Sabretache. Il regarde autour de lui et n'aperçoit personne; il pense s'être trompé et va poursuivre sa route. Le même cri se fait entendre, mais, cette fois, plus fort, plus aigu, plus suppliant : c'est une femme qui implore la pitié de quelqu'un et appelle à son secours. Sabretache s'est senti vivement ému... Ce cri a retenti au fond de son cœur. Aussitôt, ne consultant que son désir d'être utile à celle qui implore du monde à son aide, il court du côté où il entend encore comme des supplications. Il n'a pas fait cent pas qu'il aperçoit un homme, mis avec élégance, tenant une femme par le bras, et l'entraînant vers une allée ouverte et faiblement éclairée; mais cette femme se débat, elle ne veut point aller avec cet homme, elle le supplie de la lâcher; elle se traîne presque à ses genoux, et l'homme, sans paraître faire attention à ses plaintes, l'attire toujours vers l'allée en lui disant :

— Oh! tu viendras avec moi... Tu n'as pas le droit de me refuser, et je trouve plaisant que tu fasses tant de façons.

La malheureuse femme touchait presque à l'allée, lorsque Sabretache arrive, et, retenant fortement le monsieur par le bras, lui dit :

— Pourquoi faites-vous violence à cette femme? Vous voyez bien qu'elle ne veut pas aller avec vous. Êtes-vous son mari pour agir comme ça?

— Son mari! s'écrie le monsieur en ricanant... son mari! Ah ça! mais, vous ne voyez donc pas ce que c'est que cette malheureuse? C'est une fille... elle est de cette maison-là... elle n'a donc pas le droit de me refuser

de venir avec moi... Ce qui la vexe, c'est que je l'ai reconnue... et que je lui ai dit son nom... Ah ! ah ! ce n'était pas la peine de faire tant la bégueule avec moi à Nemours pour arriver où tu en es, ma belle Cerisette.

— Cerisette ! s'écrie Sabretache, qui reste comme frappé de stupeur et laisse tomber à terre son seau et ses brosses, tandis que la jeune fille, le considérant à son tour, pousse un cri, et, parvenant par un dernier effort à se dégager des mains du ci-devant commis-voyageur, court se jeter aux pieds du vieux soldat en murmurant :

— Oui !... oui !... c'est moi !... Ah! par pitié, si ce n'est pas par reconnaissance, je vous en supplie... sauvez-moi !... arrachez-moi d'ici !...

Sabretache, revenu à lui, va relever Cerisette et lui tend déjà les bras, lorsque M. Froimont revient se mettre entre eux, et prenant un air menaçant :

— Qu'il te sauve ! Je trouve cela plaisant ! Je ne sais pas si cet homme te connaît, petite, mais je lui défends de se mêler de mes affaires. Tu vas monter avec moi, parce que telle est ma fantaisie... parce que tel est mon caprice... et, corbleu ! ne faisons plus de façons, car je sais comment on fait obéir les filles de ton espèce.

Sabretache la prend dans ses bras.

Ces mots sont accompagnés d'une violente bourrade par laquelle le beau monsieur veut forcer Cerisette à l'accompagner. Mais à peine a-t-il porté la main sur la jeune fille que Sabretache, avec la promptitude de l'éclair, s'élance sur lui, le saisit à la gorge, le secoue quelques moments par le collet, comme s'il tenait une marionnette, puis, le lançant de toutes ses forces sur le pavé, l'envoie tomber au milieu du ruisseau en lui disant :

— Tiens, misérable ! voilà comme je traite ceux qui portent la main

sur une femme, quelle que soit sa position... Mais quant à celle-ci... oh! je te réponds que tu n'y retoucheras pas... Je serai là pour t'en empêcher.

Le beau Froimont ne répond pas ; le coup qu'il a reçu l'a trop violemment étourdi ; Sabretache revient vers Cerisette ; la pauvre fille a perdu connaissance : elle est couchée sur le pavé. Sans s'occuper à la faire revenir, Sabretache la prend dans ses bras, l'emporte, et se met à courir dans la direction du boulevard. Il arrive bientôt à une place de fiacres. En le voyant arriver avec son fardeau, un cocher se hâte d'ouvrir sa voiture ; il aide Sabretache à placer dedans la jeune fille, qui est toujours évanouie. L'ex-troupier se met à côté de Cerisette, baisse les portières pour avoir de l'air, et dit au cocher :

— Faubourg Saint-Antoine, au coin de la rue de Charonne, et va bon train, le mouvement fera revenir cette petite.

XXVII

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

Lorsque Cerisette rouvre les yeux, elle se trouve étendue sur une modeste couchette, dans une chambre mansardée, meublée fort simplement, mais où règnent l'ordre et la plus rigoureuse propreté.

Une lumière est posée sur une table, et debout devant le lit se tient Sabretache, qui épie le moment où la jeune fille ouvrira les yeux, et court alors lui prendre une main qu'il presse affectueusement dans les siennes en murmurant :

— Pauvre petite!

Cerisette promène ses regards autour d'elle ; on voit qu'elle cherche à rassembler ses souvenirs. Enfin ses yeux s'arrêtent sur Sabretache, et, joignant ses mains qu'elle tend vers lui, elle s'écrie avec une voix suppliante :

— C'est vous, mon ami, mon protecteur... je ne m'étais pas trompée! C'est vous qui m'avez secourue... sauvée!... Ah! vous ne m'abandonnerez plus, n'est-ce pas? Vous me garderez... vous les empêcherez de me reprendre... Je ne retournerai plus dans cette maison infâme... vous me défendrez s'ils viennent me chercher... Vous me cacherez... Du pain et de l'eau avec vous... c'est tout ce qu'il me faut... Mais je ne veux plus... être avec ces femmes!...

— Calmez-vous... rassurez-vous, mon enfant ; oui, certes, je vous défendrai... Ah! qu'on ne s'avise pas de venir vous chercher chez moi...

Et, d'ailleurs, qui l'oserait? De quel droit voudrait-on vous obliger à vivre dans l'infamie?...

— Oh! si vous saviez, mon ami! Déjà, plusieurs fois, j'ai voulu me sauver, fuir celles qui me gardaient... car j'étais gardée à vue presque toute la journée; et puis, la maîtresse de la maison... cette femme odieuse me disait : « Il ne vous est plus permis de me quitter... j'ai donné votre nom à la police... Partout où vous irez, j'ai le droit d'aller vous réclamer, de vous faire arrêter... » Est-ce vrai, cela?... Oh! mon Dieu! je préfère mourir, alors... Oui, je ne veux plus de cette horrible existence!

— Encore une fois, rassurez-vous, mon enfant : tant que vous serez avec moi, je ne conseille à personne de vous dire un mot de travers... Le bancal est encore là, voyez-vous! et, s'il fallait en jouer pour vous défendre, on leur ferait voir qu'on sait s'en servir. Mais, mon Dieu! il est donc bien possible!... Vous étiez... vous, ma pauvre petite, vous que j'ai laissée si sage... si naïve, si pure encore... Et comment se fait-il?... En si peu de temps!... Par quelle fatalité êtes-vous arrivée là?... C'est à ne pas le croire, et je ne puis encore me le persuader.

— Vous avez bien raison, mon ami, c'est la fatalité!... Écoutez-moi, je vais vous raconter tout ce qui m'est arrivé depuis cette nuit... où je vous dis adieu... Vous me direz franchement si vous me trouvez bien coupable... Je le suis, sans doute, et, pourtant, aucune de mes fautes ne fut préméditée... Enfin, vous allez m'entendre...

— Reposez-vous plutôt cette nuit, Cerisette; tant d'émotions vous ont accablée, demain vous me ferez ce récit.

— Non... je vous en prie, il me semble que cela me soulagera de vous dire tout cela. Laissez-moi parler à présent....

— Si vous le voulez, soit.

Sabretache s'assied contre le lit et écoute avec attention la jeune fille qui lui fait un récit exact de toutes les aventures qui lui sont arrivées depuis qu'elle a quitté la maison de M. Chatouillé.

L'ancien soldat lève les yeux au ciel en apprenant que Cerisette a été le chercher à Bagnolet, et il murmure :

— Ah! si j'avais su... si j'avais pu prévoir, je vous aurais attendue, chère petite!... Et, après cela... réduite à demander l'aumône... repoussée partout... mourante de faim... Comment n'auriez-vous pas succombé?

— Ah! j'aurais dû mourir, je le sais bien... J'ai eu tort de n'en pas avoir le courage...

— Non, mon enfant, non, à votre âge, il est permis de tenir à la vie, à tout âge même, on assure que c'est un crime de déserter le poste où la

nature nous a placés. Et depuis combien de temps étiez-vous dans cette honteuse maison?

— Depuis dix jours... Ce soir, on m'avait laissée sortir seule... car, ayant formé le projet de fuir, dans la journée, j'avais eu l'air d'être plus soumise, plus résignée à ma position... Je m'étais efforcée de rire avec toutes ces malheureuses qui m'entouraient; ce moyen m'avait réussi.

Je ne saurais vous dire tous les propos qu'il me tint

Croyant que j'avais entièrement pris mon parti, après m'avoir parée, on m'avait laissée sortir ce soir; mais à peine avais-je fait vingt pas hors de la maison qu'un homme m'arrête en m'appelant par mon nom. Jugez de ma surprise, de ma honte, en reconnaissant ce M. Froimont qui, à Nemours, m'avait poursuivie de son amour, de ses propositions que je n'avais pas voulu écouter. Je ne saurais vous dire tous les propos qu'il me tint, avec quelle barbarie il se fit le bonheur de ma honte... Oh! il est bien méchant, cet homme, et il était heureux de se venger alors de mes refus, de mes dédains d'autrefois. Je le suppliais en vain de me laisser, il était insensible à mes cris, à mes prières... C'est alors que vous m'avez entendue et que vous êtes accouru... Vous savez le reste, mon ami. Oh! dites-moi si je suis méprisable à vos yeux, si je suis perdue à tout jamais! Dites-le-moi, car, alors, je vous le jure, ce serait me rendre un bien mauvais service que de me conserver ma misérable existence!

— Moi, vous mépriser, pauvre enfant! moi, vous ôter mon amitié!... Mais, lors même que mon cœur ne me parlerait pas pour vous, est-ce que ce ne serait pas mon devoir de vous protéger, de vous retirer du bourbier dans lequel vous êtes tombée? Eh! mille carabines! qui est-ce qui a causé vos malheurs.. vos fautes?... C'est moi, oui, corbleu! c'est moi;

J'avais juré, sur le dernier caleçon de mon défunt, de rester fidèle à ses cendres!... (P. 243.)

sans le vouloir, c'est vrai, mais je n'en suis pas moins l'auteur. Si vous ne m'aviez pas cédé votre chambre à l'auberge, ce bel enjôleur d'acteur ne vous aurait pas guettée et retrouvée dans le grenier? Par conséquent, vous ne seriez pas partie ensuite avec la troupe de comédiens; maintenant, vous seriez probablement encore à l'auberge du *Cerf sans cornes*. Dans la vie, tous les événements se suivent, se tiennent, s'enchaînent : c'est l'un qui amène l'autre. Je sais bien qu'il y a des gens qui vous diront que c'était

votre destinée, que tout cela devait arriver! Cette maxime-là ne me dégagera pas de la reconnaissance que je vous dois. Et, en vous retirant de l'affreuse position dans laquelle vous étiez tombée, c'est d'abord un devoir que je remplirai. Reprenez courage, mon enfant; je maintiens, moi, qu'il est toujours temps de revenir au bien. Vous avez été dix jours perdue?... Eh bien! ces dix jours-là, il faut les effacer de votre existence, de votre pensée, de votre souvenir... et vous y parviendrez à force de bonne conduite, de sagesse, de courage... Votre volonté est d'être honnête maintenant, vous n'y faillirez plus, j'en suis sûr...

— Oh! non... non... jamais! Merci, mon ami, merci; vos paroles me rendent l'espoir .. Il me semble que je vais renaître à une autre vie... Vous ne m'abandonnerez plus, n'est-ce pas?... Et si cette horrible femme venait me chercher pour m'emmener encore, vous me défendriez contre elle?...

— C'est-à-dire que je casserais les reins à quiconque viendrait vous menacer... Vous êtes ici chez moi, dans la demeure d'un honnête homme... Soyez tranquille, mon enfant, on ne viendra pas vous y chercher!...

— Je suis chez vous... Ah! quel bonheur!... Je vais donc pouvoir dormir en paix...Ce sera la première fois depuis... depuis....

Cerisette ne peut en dire davantage : les pleurs coulent de ses yeux, ses sanglots la suffoquent; mais, au milieu de ses larmes, elle sourit encore en regardant Sabretache.

— Maintenant il faut vous reposer, il faut dormir, dit le troupier. Vous devez en avoir besoin, après tant d'événements; et puis, il est fort tard, car vous avez été évanouie pas mal longtemps. Couchez-vous, mon enfant; vous trouverez ici de l'eau, de l'eau-de-vie, et même du sucre dans cette tasse sur la commode. J'avais acheté ça pour les cas extraordinaires. On a toujours raison d'être prévoyant. Bonsoir, demain je viendrai savoir de vos nouvelles.

— Mon Dieu! mon ami, vous n'avez probablement que cette chambre pour vous loger!... Si vous me la donnez, où allez-vous coucher, vous?

— Cerisette, dit Sabretache, en prenant la main de la jeune fille, quand vous m'avez cédé votre chambre là-bas, à l'auberge, vous n'en aviez pas une autre non plus, et cela ne vous a pas arrêtée. Ça serait gentil si un soldat craignait de faire ce qu'a fait une jeune fille; et m'est avis, ma petite, qu'en me donnant votre chambre vous couriez d'autres dangers que moi. Vous voyez donc bien que, dans tout ça, c'est vous qui aurez le mérite de la bonne action. Bonsoir, mon enfant, dormez en paix, maintenant.

Sabretache allume un rat-de-cave qui lui sert ordinairement à mon-

ter le soir ses cinq étages; puis, faisant encore un signe de tête à Cerisette, il sort de la chambre et tire la porte après lui.

Arrivé sur le carré, l'ancien militaire réfléchit un moment; ensuite, il descend rapidement l'escalier et va frapper au carreau de la loge du portier, chez lequel on n'aperçoit aucune lumière, car on n'entend pas le moindre bruit dans la maison.

— Holà! hé! madame Pigeondel, est-ce que vous dormez déjà? crie Sabretache en tambourinant sur le carreau de la loge.

Au bout de quelques minutes, une voix fêlée se fait entendre :

— Qui est-ce qui se permet donc de faire ce train sur mes carreaux à une heure aussi *imbue?*

— C'est moi, Sabretache; j'ai deux mots à vous dire...

— Ah! c'est vous, monsieur Sabretache, mais je ne suis pas en état de vous recevoir. Je n'ai que ma camisole qui ne rejoint pas sur mon sein : elle a considérablement rétréci au blanchissage.

— Je n'ai pas besoin que vous me receviez, madame Pigeondel, faites-moi seulement le plaisir de me passer la clef du grenier qui est au-dessus de ma chambre, et qui vous sert, je crois, à étendre du linge?

— Que voulez-vous aller faire dans ce grenier?

— Vous savez bien que j'ai ramené une jeune fille, ce soir, qui était sans connaissance?

— Ah! oui, même que j'ai trouvé ça bien intempérant de votre part, pour un ancien militaire si bien réglé que vous.

— Vous avez fait de sottes conjectures. Cette jeune fille est... est ma nièce; je l'ai retirée d'une maison où on la traitait mal, et maintenant je veillerai sur elle, car c'est mon devoir. Mais, comme il n'est pas convenable que je couche dans la même chambre qu'elle, je lui cède la mienne, et voilà pourquoi je vous demande la clef de votre grenier. Comprenez-vous, à présent?

— Oh! c'est bien différent, alors... Comment, monsieur Sabretache, c'est votre nièce, cette jeune fille? Fallait donc le dire tout de suite, je vous aurais monté du vinaigre. Mais, dame, quand on ne sait pas, on suppose...

— Oui, on suppose tout de suite le mal, c'est l'habitude.

— Voilà la clef; mais il n'y a pas de lit dans le grenier!

— Ça m'est égal.

— Par exemple, il y a de la paille par terre, beaucoup de paille même; parce que, l'automne, j'ai un frère qui m'envoie des nèfles de la campagne et je les mets mûrir sur la paille.

— C'est fameux, alors; je prendrai la place des nèfles. Bonsoir, madame Pigeondel.

— Ah ! cette jeune fille est votre nièce? Tiens... tiens !...

Sabretache ne répond plus à la portière; il monte au grenier, se jette sur la paille et s'y endort avec cette quiétude que donne une conscience satisfaite, et qui pour reposer vaut mieux qu'un lit de plume.

XXVIII

LA NIÈCE DE SABRETACHE

Sabretache est éveillé depuis longtemps; mais il n'a point osé frapper chez lui, car il craint de troubler le repos de Cerisette. Enfin, sur les huit heures et demie, ayant entendu quelque bruit partir de sa chambre, il prend une petite boîte de fer-blanc pleine de lait que lui a acheté la portière, il met un pain de deux livres sous son bras et se hasarde à heurter doucement. Cerisette vient lui ouvrir.

Les pleurs coulent de ses yeux.

— C'est moi, mon enfant, dit Sabretache à la jeune fille qui lui tend la main. Et, d'abord, comment avez-vous passé la nuit?

— Bien, oh ! très bien, mon ami; depuis longtemps, je n'avais pas reposé aussi paisiblement.

— Tant mieux ! Maintenant, il faut que je vous apprenne une chose essentielle dans le cas où la portière viendrait vous parler : j'ai dit que vous étiez ma nièce. Dame ! vous n'êtes peut-être pas flattée d'avoir pour oncle un vieux troupier, mais cela sauvait une foule de questions.

— Que dites-vous donc, mon ami? Moi, je ne serais pas flattée d'être votre nièce? Ah ! que n'est-ce la vérité ! Être la parente d'un brave, d'un loyal soldat, est-ce que ce n'est pas un honneur? C'est moi qui vous remercie d'avoir bien voulu me donner ce titre.

— Alors, c'est convenu : vous êtes ma nièce et vous m'appellerez votre oncle. Au reste, cela ne vous empêchera pas plus tard de vous faire reconnaître à votre famille, si vous la rencontrez. A propos, je pense que vous avez toujours ce médaillon renfermant des cheveux, et cette carte sur laquelle il y avait de l'écriture? Ce sont là vos seuls actes de naissance?

— Mon Dieu, mon ami, j'ai toujours le médaillon ; le voilà, il ne m'a pas quittée, et, grâce au ciel, on ne me l'a pas pris ; mais, quant à la carte, je ne l'ai plus.

— Vous l'avez perdue?

— Oh! je suis bien sûre que je l'avais encore la dernière fois que, mourante de fatigue et de besoin, ce M. Minos m'a ramenée dans cette horrible maison. Mais, le lendemain, en m'habillant, je ne l'ai plus trouvée dans mon corset ; en vain je l'ai réclamée, on m'a répondu qu'on ne l'avait pas trouvée. Est-il vrai qu'elle ait été perdue? Est-ce exprès qu'on n'a pas voulu me la rendre?... Je l'ignore ; mais il ne me reste plus que ce médaillon que je porte toujours sur mon cœur.

— Il faudra donc se contenter de cela pour vous reconnaître. Mais, franchement, je commence à croire que vos parents ne s'inquiètent guère de vous. C'est pourquoi je tâcherai, moi, de les remplacer. Je suis votre oncle, c'est arrangé. Maintenant, chère enfant, je vais vous quitter pour aller à mon ouvrage ; je ne reviendrai que ce soir à huit heures. D'ici là, vous avez besoin de déjeuner, de dîner. Je vous ai toujours apporté du lait dans cette boîte et un pain de deux livres ; vous direz ce que vous voudrez. Tenez, dans le tiroir de la commode, vous trouverez de l'argent, c'est ma caisse: faites acheter par la portière ce qu'il vous

C'est moi, mademoiselle: Mme Pigeondel, la portière.

faudra. Pendant quelques jours évitez de sortir, cela vaudra mieux.

— Oh! je ne veux pas bouger!... Dites-moi, mon ami... ici, sommes-nous bien éloignés de cette vilaine maison où... où j'étais?

— Dame! vous êtes à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. Vous étiez rue de Saintonge, près de la rue Boucherat... Il y a un assez joli ruban de queue.

— Mon ami, est-ce que vous ne dînez pas en revenant?

— Je mange la soupe quand j'en ai.

— Eh bien! je vous attendrai pour dîner. Oh! cela me fera plaisir...

— Comme vous voudrez, Cerisette... ma nièce, dis-je : il faut que je m'habitue à vous appeler ma nièce.

— Ah! je voudrais aussi... Toute la journée... rester sans rien faire. ce sera long. Si je trouvais à travailler, à m'occuper... je sais très bien coudre, mon ami.

— Vraiment? Eh bien! si cela ne vous ennuie pas, fouillez dans la commode, visitez mon linge... mes effets... je vous réponds que vous trouverez de la besogne.

— Oh! tant mieux!

— Enfin, si vous avez besoin de quelque chose, appelez la portière, Mme Pigeondel, et elle fera vos commissions. A ce soir, chère petite!

— A ce soir... mon oncle!

Sabretache est parti. Cerisette se sent si heureuse d'être sortie de l'abîme où elle était tombée, que la chambre où elle se trouve lui semble un palais, et pourtant cette chambre ne renferme que le nécessaire : une commode en noyer, des chaises et une table en bois blanc ; sur la cheminée, un petit miroir accroché à un clou ; enfin, la couchette sur laquelle il y a deux matelas, un traversin et un oreiller, et à la fenêtre un rideau en toile de coton bleue et blanche ; voilà tout l'ameublement. Mais la jeune fille se promène au milieu de tout cela le cœur content ; elle respire plus à son aise, elle ne craint plus de porter ses regards vers le ciel, et elle se dit :

— Ah! la plus belle demeure est celle des honnêtes gens.

Après avoir déjeuné avec du pain et du lait, Cerisette commence la visite du linge que renferme la commode : elle trouve sur-le-champ de quoi s'occuper. Mais, pour travailler, il lui faut des objets indispensables à une ouvrière : les aiguilles, le fil, et un dé : elle cherche en vain partout, le ménage du soldat ne renferme pas cela. Cerisette se demande comment elle pourrait se procurer cela : car elle est bien décidée à ne point sortir et même à ne point descendre. Il y a déjà quelque temps qu'elle cherche en vain un moyen pour coudre sans fil et sans aiguille, lorsqu'on frappe doucement à la porte.

La jeune fille, qu'un rien effraye, demande en tremblant :

— Qui est là?

— C'est moi, mademoiselle: Mme Pigeondel, la portière; je viens savoir si vous n'avez besoin de rien.

Cerisette se hâte d'ouvrir, et la portière entre en faisant des révérences.

— Je n'ai pas pu monter plus tôt, mademoiselle, comme je l'avais promis à monsieur votre oncle, mais c'est que, voyez-vous, on a tant à faire dans ces orgueilleuses de maisons! Avec ça que nous avons une propriétaire qui est *susestible* comme un poisson; si elle trouvait une paille dans la cour quand elle vient visiter son immeuble, elle serait capable de me mettre au rebut. A propos, et comment que se trouve mademoiselle, car vous étiez malade hier au soir quand votre oncle vous a descendue de la voiture? C'est peut-être le roulis du fiacre qui vous avait fait du mal; moi, mademoiselle, croiriez-vous que je ne peux rien garder dans une voiture!... oh! mais, rien du tout! Je n'aurais pris qu'un pruneau que je le rends dans son état *surnaturel* : c'est même une chose qui m'a été bien fastidieuse à la noce de Mlle Pinçon, la voisine. C'était au mois de mai, la saison des lilas...

Cerisette, qui s'aperçoit que la portière s'apprête déjà à lui conter ce qui lui est arrivé à la noce de Mlle Pinçon, l'interrompt en lui disant :

— Madame, vous seriez bien bonne si vous pouviez me procurer du fil, des aiguilles, un dé, enfin, tout ce qu'il faut pour travailler.

— Très volontiers, mademoiselle, je vas vous chercher tout cela. Ah! dame! chez votre oncle, vous n'avez pas trouvé tous ces petits *ustensibles* de femme. Un ancien soldat, ça ne manie guère l'aiguille. Eh bien! pourtant, j'ai connu un caporal qui faisait des reprises perdues dans des torchons, que c'était à ne plus retrouver le trou. Quand les hommes s'adonnent à la couture, ils y font de bien *belles ouvrages*. Ce caporal-là était parent de mon défunt feu Pigeondel... car je suis veuve depuis dix ans... et si j'avais voulu me remarier, ce ne sont pas les *soupireurs* qui m'ont manqué. Mais, *nix*! que j'ai dit : j'avais juré sur le dernier caleçon de mon défunt de rester fidèle à ses cendres, et je puis dire que j'ai tenu ce serment mieux que bien des femmes avec leur mari vivant!

— Alors, madame, vous m'apporterez tout de suite du fil de plusieurs grosseurs.

— C'est entendu, un petit choix... Je vois ce qu'il vous faut. Ah ça! mais, je vous apportais du café. Est-ce que vous avez déjeuné?

— Il y a longtemps.

— Et vous n'avez pris que du lait? Après ça, des goûts, des couleurs.

Ensuite, le lait est bon! Oh! c'est une femme de Vincennes qui me l'apporte, la mère Picheux. Elle vend aussi des petits fromages. Quand vous en voudrez, ne vous gênez pas, dites-le-moi.

— Je vous remercie, madame; ce que je voudrais, c'est ce qui me manque pour travailler.

— C'est juste, je vas vous chercher ça. Votre oncle m'a dit que vous aviez des fraîcheurs dans les jambes et que ça vous empêchait de marcher.

— C'est la vérité, madame.

— A votre âge, c'est contrariant... Je vous donnerai un remède pour ça. Vous n'avez pas besoin d'autre chose pendant que je sors? Et pour votre dîner?

— Ah! pardon... je voudrais préparer une soupe pour... mon oncle, quand il reviendra ce soir.

— Je vais vous apporter du bouillon; on en vend à c't'heure qu'on croirait de la gelée. Il y a des compagnies hollandaises autant que des lieux d'aisances. C'est bien commode!

La portière est enfin sortie. Cerisette trouve cette femme horriblement bavarde; mais, dans son besoin de parler, elle ne laisse pas même le temps de répondre aux questions qu'elle fait; c'est une compensation.

Mme Pigeondel revient avec un assortiment de fil et d'aiguilles, et elle pose un bol de bouillon sur la commode, en disant :

— Le fait est que votre oncle aura besoin d'un bon bouillon pour se refaire; il doit avoir été assez mal couché là-haut.

— Où donc a-t-il couché, madame?

— Mais, dans le grenier, sur la paille où je mets mes nèfles... C'est un fruit que j'adore! Il y a des personnes qui prétendent qu'il est pernicieux; je n'en ai jamais éprouvé de désagréments. Je vous en offrirai cet hiver. Les aimez-vous?

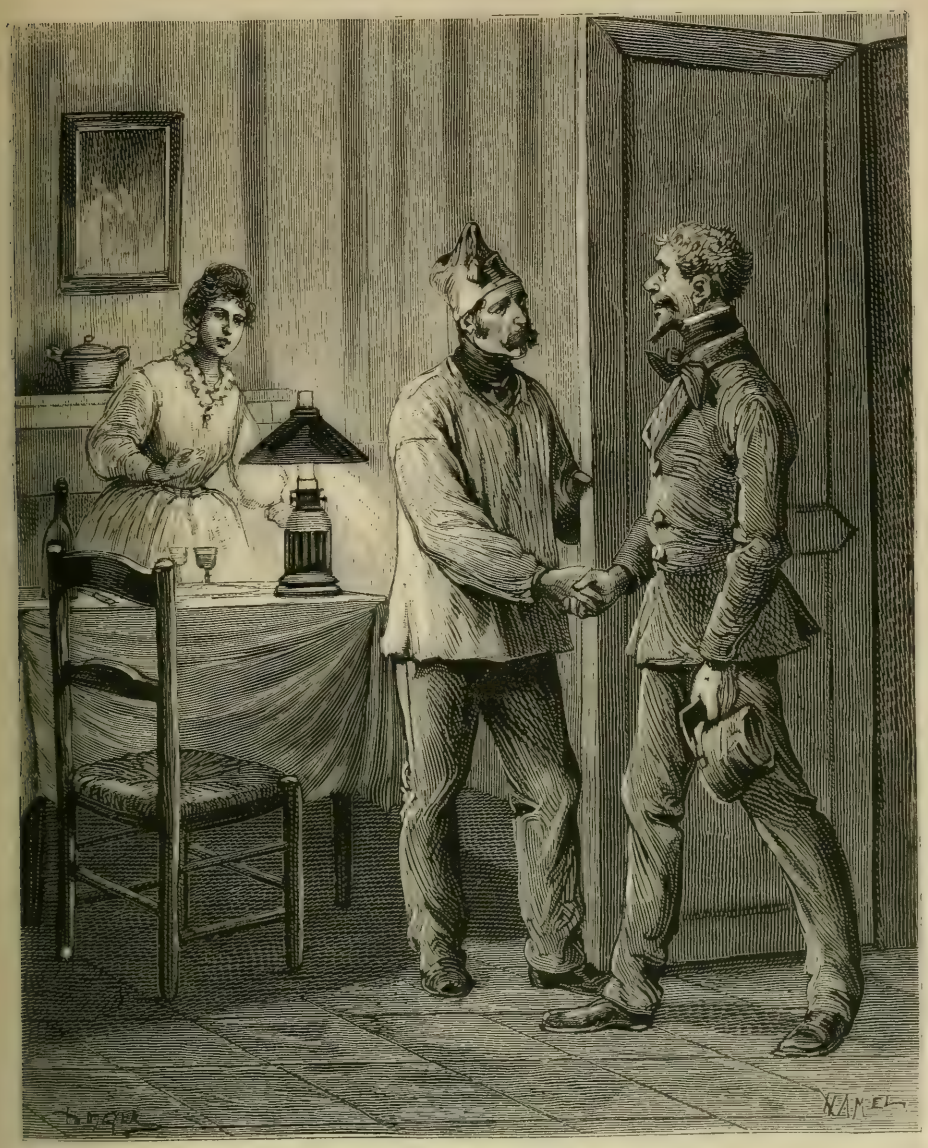
— Pardon, madame, répondit Cerisette, qui depuis un moment n'écoutait plus la portière; mais il faudrait... Auriez-vous la bonté de me dire où est ce grenier dans lequel a couché mon oncle?

— Le grenier? Pardine! ici dessus... dix-sept marches à monter... Est-ce que vous avez du linge à étendre?

— Non, madame, mais il faut... Vous sentez bien que mon oncle ne peut pas coucher sur la paille. Il y a deux matelas sur cette couchette, je vais en monter un là-haut, avec le traversin...

— Ah! c'est juste, au fait, vous pouvez partager... Mais il ne m'a pas du tout parlé de ça, M. Sabretache.

— Ce n'était pas nécessaire... Nous allons tout de suite ôter cela de ce lit.



Sabretache serre la main de son ami. (P. 251.)

La portière, qui était grande et forte, prend elle-même le matelas et le traversin, en disant à Cerisette :

— Restez tranquille, vous avez mal aux jambes, ne vous fatiguez pas... je vais monter cela dans le grenier.. J'ai des jarrets d'acier, moi. Si vous avez besoin d'autre chose, appelez-moi... Mme Pigeondel... Oh ! je ne suis pas avare de mes pas.

Cerisette se trouve plus contente en sachant que, pour la loger, son protecteur ne couchera plus sur de la paille, et dans son désir de se rendre utile, elle se met avec ardeur à l'ouvrage. Elle ne quitte son aiguille que vers le soir. Alors, elle pense au souper ; elle a trouvé dans la maison tout ce qui est nécessaire pour ces détails de ménage ; tout est prêt lorsque son protecteur revient de son ouvrage.

— Eh bien ! mon enfant, comment avez-vous passé la journée? dit Sabretache en prenant la main de Cerisette. Elle vous a semblé longue, sans doute?

— Mais pas du tout!... Elle a passé vite au contraire, je me suis occupée... Tenez, voilà mon ouvrage... Est-ce bien?

— Trop bien !... Il ne faut pas faire tout cela avec autant de soin.

— Pourquoi donc?... Mais quand je ne trouverai plus à travailler pour vous, il faudra me chercher de l'ouvrage, mon ami, car je ne veux jamais rester les bras croisés...

— Nous songerons à cela plus tard... Diable !... une bonne soupe toute faite !... c'est gentil, cela !... Vous n'avez donc rien pris depuis ce matin?

— J'aime mieux vous attendre.

— Bonne fille... bonne petite nièce que j'ai là !... Eh bien ! mettons-nous à table ! j'ai apporté un peu de charcuterie... Une autre fois, si ça vous amuse, vous ferez un autre fricot !... Mille escadrons ! mais je vais être heureux comme un pacha, avec une ménagère comme ça ! Cerisette se met à table, avec Sabretache, qui trouve la soupe délicieuse et voit avec plaisir la jeune fille manger avec appétit. Mais tout à coup, en portant par hasard les yeux sur la couchette, Sabretache remarque le changement qui s'est opéré dans le lit ; il fronce les sourcils et s'écrie :

— Voilà un lit qui n'a plus son fourniment, qu'est-ce que ça veut dire?... Est-ce qu'il est entré des pillards, des maraudeurs par ici?

— Cela veut dire que j'ai partagé avec vous. N'était-ce pas tout simple et devais-je encore vous laisser passer une nuit sur la paille?

— Et qui vous a dit que j'avais couché sur la paille?

— Mais... c'est la portière... en me parlant du grenier.

— Cré nom d'une bombe ! il faudra donc toujours que ces femmes-là bavardent comme des pies ! De quoi se mêle-t-elle !.... Je couche comme il me plaît, et je n'entends pas que vous ôtiez de ce lit un matelas et un traversin... ça le déforme ; je vas rétablir l'ordre.

Sabretache se lève et s'apprête à sortir ; mais déjà Cerisette a couru vers la porte ; elle se met devant, en disant :

— Écoutez, mon ami, si vous voulez que j'accepte votre hospitalité,

il faut laisser les choses telles qu'elles sont; pensez-vous que je dormirais bien, moi, en vous sachant sur la paille?

— Au bivac on n'a pas mieux, et on dort; j'y suis habitué.

— Au bivac on ne peut pas faire autrement.

— D'ailleurs, j'achèterai un autre matelas.

— C'est inutile, je vous coûte bien assez; et n'est-ce pas déjà trop que, pour me loger, vous vous priviez de votre chambre... que vous vous contentiez d'un grenier?... Ah! ce lit est bien assez doux pour moi!... Après ce que j'ai fait... après mon indigne conduite... c'est moi qui devrais être sur la paille du grenier.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, vous êtes une enfant! Vos fautes sont celles des autres!... Vous avez été assez punie.

— Le ciel m'a prise en pitié en vous envoyant à mon secours... Je veux être digne de ce que vous faites pour moi.

— Mais pourtant...

— Mon oncle, vous me feriez de la peine en insistant.

— Allons?... il paraît que c'est la nièce qui commandera ici?

Sabretache se remet à table, la paix est rétablie. La gaieté renaît, le repas s'achève, et l'oncle dit ensuite bonsoir à sa nièce.

Plusieurs jours s'écoulent sans que rien vienne troubler la nouvelle existence de Cerisette. Heureuse d'être sous la protection de Sabretache, la jeune fille fait tout ce qu'elle peut pour s'en montrer digne; travaillant assidûment toute la journée, ayant grand soin du ménage, préparant avec joie le repas du soir, elle n'est pas sortie une seule fois de la maison qu'elle habite; c'est tout au plus si elle ose un moment prendre l'air à la fenêtre, et pourtant elle n'a plus à craindre là des voisins ni des regards indiscrets : le faubourg Saint-Antoine laisse un trop large espace d'un côté de la rue à l'autre.

Sabretache, qui sait que Cerisette ne possède pour toute garde-robe que ce qu'elle a sur elle, lui a fait acheter par la portière du linge et des vêtements. Pour que la jeune fille ne manque de rien, il se lève plus tôt, travaille plus tard, ne se permet pour lui aucune dépense et se prive même de tabac pour sa pipe, que, par habitude, cependant il porte à sa bouche le matin en se levant, et le soir avant de se coucher, et qu'il fume ainsi à froid, en disant :

— C'est pas une mauvaise chose; ça m'habituera à fumer sans cracher.

Cependant plusieurs fois l'ancien soldat a dit à Cerisette :

— Mon enfant, il faut pourtant sortir un peu; vous ne pouvez point passer toute votre vie dans une chambre. L'exercice est salutaire, vous tomberez malade, vous vous dessécherez sur pied, et je ne veux pas de ça

— Plus tard, dit Cerisette, nous avons le temps... rien ne presse...

— Vous devez vous embêter toute la journée, seule dans cette chambre?...

— Pas du tout, je m'y plais beaucoup.

— Vous devez avoir des inquiétudes dans les jambes?

— Pas la moindre.

— La portière dit que vous attraperez la goutte à ne pas marcher.

— Est-ce que vous voulez que je fasse les volontés de la portière au lieu des miennes?

— Non, parbleu! je ne veux pas de cela!

— Parlons d'autre chose, alors; contez-moi une de vos campagnes d'Afrique, cela m'amuse beaucoup.

Les discussions se terminaient toujours ainsi.

Un jour, Cerisette était seule comme à son ordinaire et en train de raccommoder des guêtres à Sabretache, lorsqu'on frappe à la porte d'une façon qui n'est pas celle de la portière.

— Qui est là? demande Cerisette.

Une voix forte lui répond :

— C'est moi. Pétarade... ami et camarade de Sabretache, que je viens pour la chose de le voir.

— Mais... M. Sabretache est sorti.

— Ça ne fait rien, puisqu'il y a du monde; je causerai tout de même à son intention.

Cerisette hésite, mais elle pense qu'il serait malhonnête de refuser la porte à un ami de Sabretache, et, dans ses récits sur l'Afrique, elle se souvient que son protecteur a prononcé plus d'une fois le nom qu'on vient de lui dire; d'ailleurs, cette personne peut avoir quelque chose à faire dire à Sabretache. Elle se décide donc à ouvrir, et Pétarade, le corps serré dans une jaquette de coutil gris, et la tête couverte d'un képi, entre dans la chambre en se dandinant et en lorgnant beaucoup la personne qu'il y trouve.

— Pardon, excuse, jeunesse, dit Pétarade en portant le revers de sa main à son képi. C'est-il vrai que vous êtes la nièce de Sabretache?

— Oui, monsieur.

— Ah! ben, par exemple, en v'là d'une bonne!... Je ne voulais pas le croire... foi de guerrier, quand la portière m'a dit : « M. Sabretache n'y est point, mais vous trouverez sa nièce. » J'ai répondu à la portière : « Qu'est-ce que vous me chantez? Je connais Sabretache comme les lions du désert, il n'a pas plus de nièce que mon œil, puisqu'il n'a pas resté à Bagnolet faute de parents. » La bonne femme a eu un air étonné, et moi

je me suis dit : « Faut que je vois un peu cette soi-disant nièce du camarade. »

— La portière ne vous avait pas trompé, monsieur, et, maintenant que vous m'avez vue, si vous n'êtes venu que dans ce motif, je vous engage à vous retirer.

Le ton sévère et résolu avec lequel Cerisette vient de prononcer ces mots impose tellement à Pétarade qu'il ne sait plus sur quelle jambe se tenir. Otant son képi et saluant la jeune fille, comme s'il était encore devant son capitaine, il balbutie :

Otant son képi et saluant la jeune fille, comme s'il était encore devant son capitaine.

— Pardon, excusez, mademoiselle ; je n'ai pas eu la chose de vous offenser ; certainement c'est moi qui ai tort. Après tout, ce que j'en disais... Sabretache a bien le droit d'avoir des nièces et des neveux. Je n'ai jamais eu l'intention de m'y opposer. Et comment donc qu'il se porte, ce brave camarade ! je lui avais dit l'estaminet que je fréquente, l'autre soir que nous nous étions rencontrés ; il m'avait dit : « Eh bien ! j'irai un de ces soirs t'y trouver. » Alors, comme j'ai vu que je ne le voyais pas, aujourd'hui... que je n'étais pas très en train de travailler, j'ai des jours comme ça dans la semaine : « Parbleu ! me fis-je, je vais aller savoir si c'est que le camarade a la colique. » Il m'avait donné à peu près son adresse ; j'ai trouvé tout de suite, je suis très adroit, et voilà.

— Monsieur, répond Cerisette qui s'est remise à son ouvrage, mon oncle se porte très bien, mais il ne rentre guère qu'à la brune ; si vous voulez le voir, il faut venir plus tard.

— Suffit, mademoiselle ; à présent que je connais l'ordre et la marche, je suis fixé.

Cerisette pense que M. Pétarade va s'en aller ; mais celui-ci n'en fait rien : tournant son képi dans ses mains, se balançant tantôt sur une jambe tantôt sur l'autre, il reste dans la chambre, faisant la bouche en cœur et les yeux en perdrix amoureuse.

Plusieurs minutes s'écoulent ; Cerisette travaille sans lever les yeux sur Pétarade, qui s'écrie enfin :

— C'est tout de même joli, ici ! vous avez une vue *conséquente* ; vous voyez la colonne de Juillet que je présume ?

— Oui, monsieur.

— C'est un peu haut, mais on n'en est que plus élevé.

Cerisette se tait ; elle ne tient pas à soutenir la conversation. Nouveau silence plus long, cette fois ; puis, c'est Pétarade qui repart :

— Pour lors, vous habitez comme ça avec votre oncle, et votre oncle habite avec vous ?

— Oui monsieur, mon oncle loge dans une chambre ici dessus.

— Ah ! je disais aussi... il faut que Sabretache ait encore une tente quelque part. Ah ! il a une chambre ici dessus ; il doit encore avoir la vue plus haute, alors. Moi, je reste rue Grénéta. Je serais très bien logé, si j'avais de la vue, mais j'ai une chambre où l'on ne voit pas clair ; si on y voyait clair, ce serait très gai. Mais je n'y moisis pas, dans ma chambre, je quitte mon nid dès le point du jour, comme les alouettes.

Cerisette continue de travailler. Un silence beaucoup plus long fait suite à ce bout de conversation, et enfin Pétarade, qui ne sait plus quel sujet entamer pour faire causer la jeune fille, remet son képi sur sa tête en disant :

— Bien charmé, mademoiselle, d'avoir eu le plaisir de faire votre connaissance ; j'espère que vous me permettrez de la cultiver en venant voir votre oncle.

— Il faudra venir le soir, monsieur.

— Oui, mademoiselle, c'est ce que je ferai. Je reviendrai bientôt, peut-être demain, ou après-demain, ou un autre jour. Je ne peux pas vous dire au juste, mais ça ne fait rien. Bien le bonjour, mademoiselle ; mes compliments à Sabretache. Ne vous dérangez pas, je vous en prie, je vais ouvrir la porte.

Et M. Pétarade sort enfin de la chambre, au grand contentement de Cerisette, qui s'est bien aperçue que l'ancien militaire faisait beaucoup de mines en la regardant.

Le soir, la jeune fille instruit son protecteur de la visite qu'elle a

reçue et de l'étonnement manifesté par Pétarade en apprenant que son ami avait une nièce.

— De quoi se mêle-t-il, ce grand craqueur-là! dit Sabretache; est-ce que nous avons des comptes à lui rendre? Au reste, Pétarade est un bon garçon, aimant à faire des histoires, à conter des blagues, à se vanter un peu; mais, dans le fond, toujours prêt à rendre service, et qui m'a souvent prouvé une amitié sincère. Ne craignez donc rien de lui, mon enfant; si jamais il pouvait vous être utile, je suis sûr que ce serait un plaisir pour lui. Mais, s'il revenait vous ennuyer quand je n'y suis pas, oh! ne vous gênez point, mettez-le à la porte.

Cerisette n'attache pas plus d'importance à la visite de Pétarade; mais le lendemain matin, lorsque la portière lui apporte ses provisions, elle s'aperçoit que Mme Pigeondel prend avec elle un air plus sec, un ton moins poli.

La jeune fille comprend que ce changement vient de l'incrédulité témoignée par Pétarade en apprenant que son ancien camarade avait une nièce; mais elle se garde bien de parler de cela à Sabretache.

XXIX

RENCONTRE. — CHANGEMENT DE DOMICILE

Deux jours se sont écoulés, lorsque, sur les huit heures du soir on frappe militairement à la porte de la chambre dans laquelle Cerisette et Sabretache sont en train de prendre leur repas. La jeune fille court ouvrir, et Pétarade rentre en s'écriant :

— C'est moi. Bonsoir, camarade; bonsoir, mademoiselle; comment que tu vas? Je suis venu *avant-z-hier*, que même j'ai eu celui de trouver mademoiselle ta nièce, qui est bien aimable, que je suis bien satisfait d'avoir fait sa connaissance...

Sabretache serre la main de son ami, lui dit de s'asseoir et lui offre de se rafraîchir. Pétarade accepte et s'assied près de Cerisette d'un air enchanté, tandis que la jeune fille et l'ancien soldat continuent leur repas du soir.

— Ah ça! mais, à propos, farceur, dit Pétarade en passant ses doigts dans sa moustache, tu ne m'avais pas dit que tu avais une nièce!... Aussi, j'ai été tout surpris en trouvant mademoiselle établie ici avec ce grade; même que d'abord, j'ai cru que c'était une frime!...

— Est-ce que je suis obligé de te dire tout ce qui me concerne?... Est-ce que j'ai des comptes à te rendre? répond Sabretache d'un ton un peu sévère.

Pétarade répond aussitôt :

— Mon Dieu, c'est pas ça!... je ne te demande pas de comptes!... Tu as le droit de m'en faire... et voilà tout. Ce que j'en dis, c'est rapport à l'histoire de la surprise.

— Ma nièce était... dans un autre pays; je pensais qu'elle y resterait, voilà pourquoi je n'en parlais pas!

— C'est bien heureux qu'elle n'y soit pas restée!

Et Pétarade, qui est très content d'avoir dit cela, tourne son menton dans sa cravate d'une façon qui fait sourire Cerisette.

— Ah! tu trouves?... dit Sabretache. Ma foi! je suis de ton avis!... Ma nièce a soin de mon ménage... de mes effets... Il faut voir comme tout est tenu chez moi, maintenant!... Et puis, elle fait notre petit fricot; de cette façon, je ne suis plus obligé d'aller manger à la gargote.

Cerisette continue de travailler.

— Et mademoiselle fait une cuisine qui sent bien bon! dit Pétarade en passant le bout de sa langue sur ses lèvres.

— C'est donc un bonheur pour moi qu'elle soit revenue à Paris, cette chère fille!...

— Ah! mon ami!... mon oncle! murmure Cerisette, vous voulez cacher le bien que vous me faites, en ayant l'air de croire que je vous suis bien utile!... mais je ne suis pas votre dupe!...

— Allons, taisez-vous, ma nièce, n'allez-vous pas faire croire à Pétarade que je ne sais pas ce que je dis?... Si vous êtes heureuse avec moi, je ne le suis pas moins de vous avoir pour tenir ma maison!...

— Ce qui fait que vous êtes heureux tous les deux! reprend Pétarade en vidant son verre.

— Oui, certes! s'écrie Sabretache, et tant que ma petite Cerisette

Et où va loger M. Sabretache avec sa nièce? (P. 260.)

voudra rester avec son oncle, elle sait bien qu'elle lui fera plaisir.

— Cerisette!... s'écrie Pétarade; mademoiselle ta nièce s'appelle Cerisette?

— Sans doute, répond Sabretache, tandis que la jeune fille rougit déjà.

— Tiens! c'est drôle!

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle à cela?

— C'est que tu m'avais parlé d'une jeune fille qui t'avait rendu service... dans une auberge... quand tu es revenu d'Alger!... et même que nous devions aller la voir ensemble au printemps... aux environs de Nemours.

— Eh bien?

— Eh bien! elle s'appelait aussi Cerisette celle-là!... que tu aimais comme une sœur!... Je me rappelle très bien que tu disais : « Cette pauvre petite Cerisette, je suis inquiet à son sujet. »

La jeune fille baisse les yeux, et Sabretache est un moment embarrassé; mais il reprend bientôt d'un air dégagé :

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ce que ma nièce porte le même nom que cette jeune fille? Est-ce qu'on ne rencontre pas tous les jours des Marie, des Madeleine, des Françoise?...

— C'est juste, au fait... on peut avoir un nom à une autre... J'ai bien un cousin qui s'appelle Giroflée comme un tambour de notre régiment!

— C'était pas Giroflée que s'appelait notre tambour, c'était la Tulipe.

— Tu crois?... Ah! oui, au fait, c'était la Tulipe!... Mais enfin, c'est toujours le nom d'une fleur.

Pétarade prolonge sa visite fort tard; il faut même que son camarade lui fasse observer qu'il veut aller se coucher pour le décider à partir, ce qu'il ne fait qu'après avoir dit trois bonsoir à Cerisette.

Cette visite est bientôt suivie d'une autre. Il est facile de voir que le jeune camrade de Sabretache éprouve un grand plaisir à se trouver près de Cerisette; mais, comme ce plaisir ne sort point des bornes du respect et ne se trahit que par des œillades auxquelles on ne répond pas, et des soupirs qu'on feint de ne point entendre, on laisse venir Pétarade, dont la conversation fait souvent rire Sabretache et même Cerisette.

Il y a près d'un mois que Cerisette habite le faubourg Saint-Antoine et elle n'est point encore sortie; cependant, ses couleurs qui étaient revenues ont disparu de nouveau, et sa figure amaigrie annonce que cette réclusion continuelle est loin d'être favorable à sa santé. Chaque jour Sabretache renouvelle ses instances près de la jeune fille pour qu'elle consente à prendre de l'exercice, et toujours celle-ci remet la promenade

au lendemain. Mais, maintenant, Pétarade sert d'auxiliaire à son ami, et, chaque fois qu'il va chez Sabretache, il ne manque pas de s'écrier :

— Est-ce ce soir que mademoiselle ta nièce fera une petite promenade? Le temps est superbe!... Il serait prudent d'en profiter avant que les mauvais jours arrivassent.

— C'est ce que je viens encore de répéter à Cerisette, dit Sabretache. Si elle ne sort pas, elle tombera malade.

— Mademoiselle croit peut-être que nous n'avons pas de jolies promenades dans les environs? Elle se trompe!... Si elle voulait seulement me laisser la conduire, je connais de petits bals, dans le faubourg, contre la barrière, du côté de Belleville, de Ménilmontant!... C'est joliment amusant!... et très bonne société ; ce sont tous jeunes hommes avec leurs maîtresses. On pince son rigodon, on se rafraîchit et on voit du feuillage.

— Merci, monsieur Pétarade, mais je ne danse pas, moi, et je ne désire pas aller dans ces endroits-là.

— C'est dommage, mam'zelle; je suis sûr que vous danseriez avec agrément.

— Vous n'irez pas à la guinguette, mon enfant, dit Sabretache, puisque ce n'est pas votre goût ; mais il faut sortir, vous promener, prendre l'air; le bon Dieu ne nous a pas donné des jambes pour ne jamais nous en servir.

Cerisette comprend que son protecteur a raison : elle consent enfin à quitter la chambre, et, un soir, dans la compagnie de Sabretache et de Pétarade, se promène sur le boulevard Bourdon et le long de la rivière

Cette sortie est bientôt suivie d'une autre, car la jeune fille est obligée de convenir qu'elle se porte mieux ; ses couleurs reviennent; ses yeux reprennent leur éclat ; l'air et l'exercice produisent leur effet.

Sabretache se frotte les mains en disant :

— Quand je répétais qu'elle avait besoin de se promener!... Voyez!... la voilà qui se redresse comme une fleur au soleil.

— Mam'zelle n'avait pas *de besoin* du soleil pour être une rose quelconque! dit Pétarade; mais, c'est égal, le coup de vent n'a pas nui.

Et chaque fois que l'on sort, Pétarade offre son bras à la jeune fille, qui le remercie et prend celui de Sabretache ; ce qui n'empêche pas le jeune homme de renouveler son offre à la sortie suivante.

Il y a déjà quelque temps que Cerisette, renonçant à garder la chambre, se donne presque chaque soir le plaisir de la promenade en s'appuyant sur le bras de son protecteur. Aucun événement n'est venu troubler ces modestes distractions, et les craintes de la jeune fille commencent à se dissiper.

Un soir que Sabretache est revenu de son travail plus tard que de coutume, on s'est dirigé d'un autre côté.

— Pourquoi toujours prendre à gauche? dit Pétarade en sortant. Mam'zelle Cerisette ne connaîtra jamais Paris, si nous ne lui faisons voir que le bord de l'eau et le Jardin des Plantes; c'est bien plus élégant de l'autre côté.

Sabretache n'a pas pensé que cela pouvait être imprudent de tourner vers ce côté des boulevards; d'ailleurs, son intention est bien de ne point laisser descendre Cerisette jusqu'à la rue Saintonge. Quant à la jeune fille, elle se laisse conduire; elle ne connaît pas Paris.

Le temps est indécis, la nuit approche, les boulevards sont presque déserts. Nos trois promeneurs sont arrivés devant la rue Ménilmontant, et ils vont retourner sur leurs pas, lorsque Cerisette sent quelque chose se frôler contre sa robe; elle baisse les yeux, un petit chien noir est devant elle; il se frotte contre ses jambes et semble vouloir lui faire des caresses. Elle frémit; un tremblement subit la saisit : dans ce petit chien, elle vient de reconnaître Grignedent.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant? dit Sabretache, qui sent que Cerisette s'appuie plus fortement sur son bras. Êtes-vous déjà lasse?

— Ce n'est rien, répond la jeune fille d'une voix altérée. Mais je voudrais être rentrée!... Marchons plus vite, s'il vous plaît.

A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle se sent touchée à l'épaule et une voix, qu'elle a trop vite reconnue, dit d'un ton goguenard :

— Par la mordieu! je ne m'étais pas trompé!... c'est Cerisette! Ah! je suis enchanté de vous rencontrer, belle fugitive; nous avons à causer ensemble. Sans Grignedent, je passais sans vous voir, mais ce drôle-là a un nez impayable.

En même temps, M. Minos, car c'est lui qui vient d'adresser ces paroles à Cerisette, se met devant la jeune fille comme pour lui barrer le passage, et, regardant Sabretache d'un air insolent, lui dit :

— Mon cher, lâchez cette petite, j'ai le droit de l'emmener avec moi!... et je veux en user.

— Ah! je suis perdue! murmure Cerisette en se cramponnant au bras de Sabretache, tandis que Pétarade regarde M. Minos en roulant des yeux étonnés.

Le maître de Grignedent a voulu joindre l'effet à la parole et prendre le bras de Cerisette; mais Sabretache, repoussant rudement ce monsieur, a remis la jeune fille au bras de Pétarade en disant à celui-ci :

— Je te la confie, conduis-la chez nous!... Tu en réponds sur ta tête.

— Sois tranquille! répond Pétarade, j'en réponds sur deux têtes!

— Qu'est-ce? Pourquoi votre ami emmène-t-il cette petite? dit M. Minos en essayant de courir sur les traces de Cerisette. Mais Sabretache ne lui en laisse pas le temps : il le saisit par un bras, le tire en arrière, puis, le poussant contre un arbre, le tient là avec tant de force que le faux lion balbutie :

— Ne seriez donc pas si fort, mon cher. Que diable!... vous me faites des bleus! Vous pourriez vous repentir de ces manières... Je vous passerai mon épée dans le corps... ou une balle dans la tête. J'attrape une pièce de cent sous au vol avec un pistolet. Vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

— Tu te trompes! J'ai affaire à un gredin, à une canaille à qui je vais d'abord casser les reins s'il ne se tait pas... ensuite nous verrons.

— Mais, monsieur...

— Tais-toi, encore une fois, misérable! qui as osé parler à cette pauvre enfant.

— Cette pauvre enfant... Mais vous êtes sa dupe, mon vieux; cette petite a été...

Sabretache ne laisse pas achever M. Minos; il lui applique un si violent coup de poing sur la bouche qu'il l'envoie rouler sur la chaussée en lui criant :

— Cette fois, je veux bien ne te donner que cela; mais, si jamais tu as le malheur d'accoster cette petite, je te promets de te mettre hors d'état de te relever; souviens-toi de cela.

Après avoir dit cela, Sabretache se hâte de s'éloigner, car déjà les passants approchent pour savoir le motif de ce combat. Mais l'ancien troupier a l'habitude d'allonger le pas; bientôt il est loin de son adversaire, et il arrive chez lui au moment où Cerisette et Pétarade rentraient. Cerisette est pâle, tremblante; elle n'a pas la force de parler, mais ses yeux interrogent Sabretache, qui lui fait signe de se rassurer, et dit à Pétarade :

— Nous voici arrivés chez nous; merci, camarade, nous n'avons plus besoin de ton secours. Au revoir, mon ami.

— Ah ça! mais, qu'est-ce que c'était donc que ce particulier qui se permettait de vouloir emmener mademoiselle ta nièce? Par exemple! je le trouve un peu fort de café celui-là.

— Oh! c'est un mauvais sujet qui déjà plusieurs fois a poursuivi Cerisette.

— Il est amoureux de mademoiselle, que je suppose?

— Oui, c'est cela.

— Alors on ne se présente pas d'un air de tambour-major qui veut tout casser. Jolie manière de faire sa cour!

— Oh! je te promets qu'il ne recommencera pas... Je lui ai donné une leçon dont il se souviendra.

— Tu as bien fait. Mademoiselle a eu une peur!... J'avais beau lui dire en revenant : « Soyez donc tranquille, votre oncle est un gaillard solide; et quoiqu'il n'ait pas chassé des lions comme moi, il en mangerait deux comme cet effronté qui est venu vous accoster!... » Eh bien! c'est égal, je ne pouvais pas la rassurer... et je sentais bien à son bras qu'elle tremblait comme la feuille. Je gage qu'elle tremble encore.

— Non, non... c'est passé! murmure Cerisette, dont la voix dément les paroles.

— Enfin, vous n'avez plus besoin de moi? reprend Pétarade.

— Non, mon ami, non, merci. Tu peux rentrer, nous allons nous reposer... Cerisette en a besoin.

— Au revoir, alors! Bonjour, mam'zelle; bonsoir, Sabretache! bonsoir tout le monde.

Et Pétarade se décide, quoiqu'à regret, à s'éloigner.

De retour dans leur logement, Cerisette, verse d'abondantes larmes en murmurant :

— Vous le voyez, mon ami, voilà à quoi je vous expose! Pour moi, vous avez manqué de vous battre.

— Oh! rassurez-vous, mon enfant, les gens comme ce monsieur ne sont pas dangereux : ces misérables sont presque toujours des lâches, faisant les rodomonts devant les femmes, les insolents quand ils sont quatre contre un... voilà comme ces gaillards-là sont braves. Mais j'ai corrigé celui-ci, et je vous réponds qu'il ne lui prendra plus envie de vous parler si le malheur voulait qu'il vous rencontrât encore.

— Oh! c'est fini maintenant. Vous le voyez bien... il ne faut pas que je sorte... car de telles rencontres... Si vous saviez le mal que cela me fait! Je ne sais si je pourrais encore le supporter.

— Pauvre petite! dit Sabretache en considérant Cerisette qui est encore sous l'impression nerveuse qu'elle a ressentie. C'est donc à dire que des misérables vous priveront de l'air, du soleil, de la promenade, de ce qui soutient la santé, enfin! Non pas, vraiment, cela ne sera pas... Paris est grand, nous n'aurons que le choix; je ne donnerai pas notre adresse, et ce sera bien le diable si on nous retrouve.

— Quoi, mon ami! pour moi vous quittez vos habitudes, un logement qui vous plaît... vous vous éloignez des gens qui vous emploient.

— Prrout! des habitudes, on s'en fait bien vite d'autres... Le logement, il ne me plaît pas du tout, au contraire... Je n'ai pas de chambre

ici, et la portière est trop bavarde ; des pratiques, on en trouve partout. Quand on a de bons bras et qu'on n'est pas paresseux, on doit vivre n'importe dans quel quartier. Ce qu'il faut avant tout, c'est que vous soyez calme, tranquille, et que vous puissiez sortir sans craindre de faire de vilaines rencontres, et, pour cela, il est indispensable que nous déménagions. Dès demain, je m'en occuperai. Allons, remettez-vous, mon enfant; dormez, oubliez l'événement de ce soir : nous ferons en sorte que cela ne se renouvelle pas.

Sabretache quitte Cerisette, qui essaye en vain de prendre du repos; le tremblement nerveux qu'elle doit à cette fatale rencontre ne la quitte pas de la nuit.

Le surlendemain, Sabretache, qui a mis le temps à profit, arrive dans la journée avec une petite voiture à déménagement et fait lestement enlever son mobilier, en disant à Cerisette :

— Nous avons notre affaire. Faites vivement vos paquets, ma petite ; la Pigeondel est payée, nous pouvons lever nos tentes. Il y a un fiacre en bas qui nous emmènera, dès que mon commissionnaire aura fini. J'ai eu soin de prendre des voitures qui ne sont pas de ce quartier; bien fin qui nous dépistera.

Les apprêts de Cerisette sont bientôt achevés ; les meubles étant enlevés, Sabretache descend la jeune fille à son bras.

— Et où va loger M. Sabretache avec sa nièce? dit la portière en appuyant avec affectation sur ce dernier mot.

— Si on vous le demande, répond Sabretache, vous aurez le droit de répondre que vous n'en savez rien.

XXX

UN VÉRITABLE AMI

La voiture a roulé longtemps ; elle ne s'arrête que dans le quartier des Champs-Élysées devant une jolie maison de la rue de Ponthieu.

Sabretache fait descendre Cerisette, qui regarde avec étonnement autour d'elle; il y a une telle différence entre la tournure, la mise, les manières des habitants de ce quartier et ceux du faubourg Saint-Antoine, que la jeune fille se figure avoir quitté Paris pour aller habiter dans une autre ville.

Au lieu d'une maison vieille, sombre, mal bâtie et mal tenue, Cerisette entre dans une de ces habitations jolies, gracieuses, élégantes,

Sabretache s'arrête, repousse un peu son matelas en arrière. (P. 268.)

comme on les fait toutes maintenant; elle traverse une cour bien claire, bien propre et monte un escalier à rampe dorée, et dont les marches sont frottées et cirées comme le parquet d'un salon.

— C'est superbe ici! murmure Cerisette en posant légèrement ses pieds sur les marches. Et nous allons demeurer dans cette belle maison?

— Oui, mon enfant, nous aurons chacun une chambre, et ce n'est

guère plus cher qu'où nous étions... Par exemple, c'est plus haut... Montez, montez toujours... mais un escalier gentil comme cela, ça ne fatigue pas.

Au quatrième étage, l'escalier cesse d'être ciré et devient plus étroit, mais il est toujours clair et propre; on arrive sur le palier du sixième, il n'y a pas moyen de monter plus haut. Là, il y a plusieurs portes; Sabretache en ouvre une et introduit Cerisette dans leur nouveau logement qui se compose d'une petite entrée communiquant à deux pièces qu'elle sépare. L'une de ces pièces, qui a une cheminée, sera la chambre de la jeune fille, l'autre, celle de Sabretache, qui ne sera plus obligé de se réfugier dans un grenier. L'oncle et la nièce seront chacun chez eux et ne seront séparés que par la pièce d'entrée. Cerisette est enchantée de son nouveau logement. Elle s'empresse de ranger ce que le commissionnaire monte, aidée de Sabretache, qui engage en vain la jeune fille à ne point se fatiguer. Celle-ci a hâte de se voir installée. Elle respire plus à l'aise dans cette maison qu'on lui a dit être bien loin... bien loin de celle qu'elle voulait oublier.

Le soir, tout est rangé dans le petit logement, et les nouveaux emménagés peuvent se reposer en prenant leur repas du soir. Alors Sabretache dit à la jeune fille :

— Ici, ma chère enfant, j'espère que vous retrouverez la paix et la santé... car je vois bien que cette rencontre d'avant-hier vous a toute bouleversée... Vous ne mangez pas?

— Je n'ai pas faim...

— La fatigue devrait vous donner de l'appétit; enfin, le repos, le calme, vous remettront, j'espère. Je vous le répète, nous sommes dans un tout autre quartier de Paris... à près d'une lieue de l'endroit que nous habitions.

— Oh! tant mieux!... Et les gens qui demeurent par là-bas ne viennent point par ici?

— Vous comprenez qu'au moins ils y viennent plus rarement. Nous avons tout près de nous une superbe promenade : les Champs-Élysées ; c'est comme la campagne... cela vous plaira.

— J'aimerais mieux ne pas sortir.

— Pour tomber malade! Je vous répète que par ici c'est un autre monde. Ah!... à propos... j'ai remarqué que ce... misérable qui vous a appelée par votre nom, Cerisette...

— Oui, j'avais dit mon nom lorsque j'étais allée demander à coucher dans la maison.

— Ne pensez-vous pas, ma petite, qu'il faudrait alors quitter ce nom-là?

— Oh! oui, vous avez raison... il ne faut plus que l'on m'appelle ainsi...

— Comment voulez-vous vous appeler, alors?

— Comme vous voudrez, mon ami : donnez-moi un nom qui purifie celui que j'ai porté... qui le fasse oublier surtout.

— Ma foi! je ne suis pas très fort sur les noms... Mais, attendez, je me souviens d'avoir eu une sœur, qui est morte tout enfant : elle s'appelait Agathe. Voulez-vous de ce nom-là?

— Le nom de votre sœur? Oui, sans doute!... Agathe, ce nom me plaît beaucoup.

— Tant mieux!... Alors, c'est décidé, vous vous appelez Agathe maintenant, c'est fini; et ceux qui vous nommeraient autrement, vous ne les connaissez pas... ils se trompent, ce sont des imbéciles.

— Mais, mon ami, et Pétarade... il sait que je m'appelle Cerisette?

— Ah! fichtre, vous avez raison! Mais Pétarade... je lui ferai une histoire, je lui dirai ce que je voudrai, il me croira. Au reste, je ne sais pas trop quand nous le reverrons, ce pauvre garçon; car, n'ayant pas laissé mon adresse, je ne pense pas qu'il nous retrouve facilement... Un de ces soirs... quand j'aurai le temps, j'irai lui donner de nos nouvelles à son estaminet, mais ça ne presse pas.

— Pourquoi cela, mon ami? C'est votre ancien camarade... il vous aime sincèrement, et sa société vous amusait.

— Oui, mais il m'a semblé qu'elle vous embêtait quelquefois, vous, ma petite.

— Moi!... Pourquoi pensez-vous donc cela?...

— Pourquoi?... Tenez, mon enfant, il ne faut pas finasser entre nous, il faut se dire ce qu'il en est. J'ai bien remarqué que le camarade s'allumait pour vous, qu'il roulait de l'œil, qu'il poussait des soupirs à éteindre une chaufferette... Et j'ai vu aussi que tout cela ne vous plaisait pas... Voyons, est-ce vrai, oui ou non?

— Oui, mon ami, c'est vrai. C'est-à-dire que ce pauvre Pétarade ne m'a rien dit cependant qui pût me déplaire.. Jamais un mot, jamais une parole inconvenante.

— Mille cartouches! j'aurais voulu voir qu'il vous dit des bêtises!... N'êtes-vous pas ma nièce à ses yeux?... Et, sans cela même, n'êtes-vous pas sous ma protection? Mais ce n'est pas là ce que je redoutais; seulement Pétarade aurait pu vous faire sa cour, devenir sérieusement amoureux de vous... ça en prenait le chemin, et demander à vous épouser. Auriez-vous voulu de lui?

— Non, mon ami, non; je n'aurais pas voulu... D'abord, vous savez

bien que je ne puis jamais me marier... Est-ce qu'il m'est permis d'accepter la main, le nom d'un honnête homme?

— Il n'est pas question de tout cela... Si nous en étions là... ah! nom d'une pipe! il y a bigrement d'honnêtes paroissiens qui épousent des demoiselles qui n'en ont que le nom.

Mais revenons à Pétarade ; son amour vous embête et ne le mènerait à rien ; il faudra donc, s'il revient nous voir, qu'il fasse en sorte de le renfoncer. Mais c'est un bon garçon, je lui ferai comprendre la chose en douceur et il s'y soumettra sans grogner ; sinon, il ne reviendra pas. En attendant, allons nous coucher... Bonsoir, Cerisette!... Ah! qu'est-ce que je dis là... c'est Agathe que je dois vous appeler à présent. Dame! l'habitude: cela m'échappera encore quelquefois, mais, entre nous, vous ne vous fâcherez pas?

— Me fâcher! avec vous? Ah! quel que soit le nom que vous me donniez, je serai toujours la pauvre fille que vous avez retirée de la honte, de l'infamie, à qui vous avez rendu, avec le courage, l'espérance d'être un jour digne de votre estime, de votre amitié... et qui aura pour vous une éternelle reconnaissance... qui vous aimera, qui vous chérira comme un père.

Sabretache presse Cerisette dans ses bras. Il essuie une larme qui coulait de ses yeux en murmurant :

— Assez, assez, mon enfant! Vous voyez bien que je suis récompensé... Dormez, reposez-vous, et ne vous fatiguez pas demain.

— A propos, mon ami, et de l'ouvrage pour moi? Vous savez que votre garde-robe est entièrement raccommodée?

— Oui ; oh! je sais que tout est en bon état et bien entretenu.

— Je ne puis pas rester à rien faire, cela m'ennuierait : je suis en état de faire des chemises... et bien autre chose encore.

— C'est bien, nous nous occuperons de cela... Il faut avant tout que je ne vous voie plus trembloter comme la feuille. On ne peut pas coudre quand on tremble... j'ai peur que vous n'ayez la fièvre.

— Cela se passera en dormant.

Le lendemain, malgré tous ses efforts pour paraître mieux portante, Cerisette, qui est minée par une fièvre nerveuse plus forte encore que la veille, est obligée, dans l'après-midi, de se mettre au lit. Sabretache est sorti de bonne heure, car, maintenant, il faut qu'il aille bien loin pour retrouver les entrepreneurs qui l'emploient, et il faut aussi qu'il tâche de se procurer de l'ouvrage, dans son quartier. L'ancien soldat sent qu'il doit redoubler de courage, de zèle, pour subvenir à leurs nouveaux besoins; car il a trompé la jeune fille en lui disant que son nouveau logement

n'était guère plus cher que l'ancien; mais, pour que Cerisette fût agréablement logée, pour qu'elle fût surtout bien éloignée du quartier qui lui rappelait ses malheurs, il n'a pas craint d'augmenter ses dépenses; il s'est dit seulement :

— Je me lèverai plus tôt, je rentrerai plus tard, je travaillerai davantage.

Malheureusement, les événements ne secondent pas toujours notre bonne volonté. Souvent, les paresseux, les mauvais sujets, refusent de l'ouvrage qui pourrait les faire vivre honorablement, tandis que tant de gens probes et laborieux ne peuvent point se procurer assez de travail pour faire subsister leur famille.

Mais si tout allait bien dans le monde, on y serait trop heureux, et Dieu ne nous a pas créés pour cela.

Le médecin qui va voir Cerisette la trouve assez malade pour garder le lit.

En trouvant Cerisette au lit et en proie à un mal qu'elle s'efforce en vain de dissimuler, Sabretache éprouve plus de peine que de surprise; il avait prévu que la révolution causée à la jeune fille par la rencontre de Minos aurait des suites fatales à sa santé. Loin d'être abattu par ce nouvel incident, il console la jeune malade, il ranime son courage, il tâche même de la faire sourire en lui disant :

— Ce ne sera rien, ma petite, et d'ailleurs les médecins n'ont pas étudié pour les hommes de pain d'épice, on vous donnera ce qu'il vous faut, et on vous guérira.

— Mais cela vous coûtera de l'argent, mon ami, et je vous suis déjà bien assez à charge!

— A charge! Ah! mille bombes, ne répétez pas ce mot-là... ou je croirai que vous me prenez pour un mauvais cœur... un égoïste. J'ai de

bons bras, Dieu merci; je suis encore en âge de travailler... Il y a mieux, c'est que c'est ma vie, c'est mon bonheur, à moi, de travailler; je tomberais malade s'il me fallait flâner toute la journée, ou me dandiner sur une chaise ; le mouvement, l'action... c'est mon élément !... Si j'avais encore mon vieux père, je travaillerais pour lui... Je ne l'ai plus... vous vous êtes trouvé là pour que je ne sois pas tout seul sur la terre, pour que j'aie toujours quelqu'un à aimer. Eh bien ! sacrebleu ! quand je deviendrai infirme, invalide, et que je ne pourrai plus rien faire, ce sera votre tour, petite, et vous travaillerez pour moi, la cause première de tout ce qui vous est arrivé de fâcheux... Car je n'ai point oublié l'hospitalité que j'ai reçue de vous chez ce mauvais farceur de Chatouillé... Mais il est inutile de revenir là-dessus. Ne vous tourmentez pas, petite, je vais vous envoyer un médecin... et un médecin qui guérisse, si c'est possible...

Le medecin qui va voir Cerisette la trouve assez malade pour garder le lit, pas assez pour que cela doive inquiéter Sabretache : semblable à beaucoup de ses confrères qui ne sont pas bien certains des remèdes qu'ils doivent employer, parce qu'ils ne connaissent rien aux maladies qui ont leur source plutôt dans l'âme que dans le corps, il ordonne de ces choses que l'on peut prendre en tout temps, même lorsqu'on n'est pas malade.

Sabretache se multiplie pour soigner Cerisette, aller chercher les médicaments ordonnés par le médecin, et tâcher de se procurer de l'ouvrage. Il veut donner une garde à la jeune malade, et celle-ci s'y est formellement opposée, et le repos, la tranquillité, le temps étant les auxiliaires sur lesquels le docteur compte le plus pour guérir Cerisette, elle a fait entendre à son protecteur que la présence d'une étrangère lui causerait plus d'ennui qu'elle ne lui serait utile.

L'ancien troupier a consenti à ne point faire venir une garde : malheureusement, il n'est pas occupé lui-même : il peut donc être souvent près de la jeune fille et s'assurer qu'elle ne manque de rien. Mais alors, comme Cerisette, en le voyant dans la journée, craint qu'il ne manque d'ouvrage, Sabretache trouve toujours quelque prétexte pour être revenu la voir. Tantôt, il a oublié une note, une adresse; tantôt, c'est de l'argent qu'il n'a pas pris pour acheter de la couleur ou des brosses ; son amitié est ingénieuse pour tromper la jeune fille ; il ne veut pas qu'elle se doute qu'en changeant de quartier il a perdu ses anciennes pratiques et qu'il n'en a point encore trouvé dans ce nouveau.

Mais les modestes économies du vieux soldat sont bientôt épuisées, et, un matin, lorsque le médecin est parti après avoir ordonné une nouvelle potion, parce qu'il n'a pas trouvé de mieux dans l'état de la jeune malade, Sabretache est revenu dans sa chambre, et, après avoir fouillé dans le

tiroir de sa table et dans toutes ses poches, il ne peut parvenir à réunir chez lui plus de quatorze sous.

L'ancien militaire reste debout au milieu de sa chambre, pensif, une main sur sa hanche, de l'autre caressant sa moustache, ce qui est son habitude lorsqu'il est fortement préoccupé. Son front soucieux, ses sourcils froncés, indiquent que ses réflexions n'ont pas encore amené un heureux résultat; enfin, et comme s'il était en colère contre lui-même, Sabretache frappe du pied avec force et se remet à arpenter sa petite chambre en s'écriant :

— Sacrebleu ! quand je resterai là comme un imbécile, ça ne me fera pas trouver de l'argent... et il m'en faut pourtant !... D'abord, pour acheter cette nouvelle potion commandée par le docteur et qui coûtera assurément plus de quatorze sous. Ces apothicaires sont encore plus chers depuis qu'ils s'appellent pharmaciens !... Mais il faut que ma petite malade ait sa potion... il le faut !... et elle l'aura... quand je devrais vendre mes moustaches !... Il y a longtemps que ce serait fait si on prêtait là-dessus... Et pas d'ouvrage !... rien dans ce maudit quartier... et rien dans l'ancien !... Ah ! c'est à se damner !

Sabretache s'arrête et promène encore ses regards autour de lui. Tout à coup, en les arrêtant sur son lit, sa physionomie s'éclaircit, une expression de joie ranime ses yeux ; il frappe de sa main droite sur sa cuisse et s'écrie :

— Voilà mon affaire !... Eh ! oui, mille carabines !... et moi qui ne pensais pas à cela !... Voilà de quoi me procurer de l'argent... Allons, vite à la besogne !... La petite ne verra rien, elle ne vient pas dans ma chambre, puisqu'elle ne se lève pas... Ah ! on veut que j'aie un matelas ; ah ! on craint que je ne sois pas bien couché sur de la paille ; ma foi ! cela se trouve bien, et nous allons utiliser ce matelas.

En disant cela, Sabretache a couru à sa couchette : il jette de côté draps et couverture, il enlève le matelas qui est sur son lit de sangle, puis le charge sur ses épaules, marchant avec précaution et ayant soin que le matelas ne frotte point les murs pour que Cerisette ne se doute de rien. Arrivé sur son palier, il referme doucement sa porte en descendant vivement son escalier, emportant son matelas sur sa tête, et se disant :

— Sur l'argent qu'on me donnera de cet objet, je prendrai de quoi acheter une ou deux bottes de paille, ça n'est pas cher, et cela remplacera ce meuble douillet qui est du luxe pour moi.

Sabretache est arrivé sans encombre jusqu'au bas de l'escalier, car il est encore de bonne heure, et dans une maison bien habitée les locataires n'ont pas l'habitude de se montrer avant midi. Mais, au moment de fran-

chir la cour, notre troupier est tout à coup arrêté par le portier, vieux Breton encore sec et vert, qui se met devant lui, en lui disant :

— Eh bien! où allons-nous donc comme ça, s'il vous plaît?

Sabretache s'arrête, repousse un peu son matelas en arrière afin de voir le portier, et lui répond d'un ton assez brusque :

— Nous allons où ça nous plaît, camarade; il me semble que nous n'avons pas de comptes à vous rendre et que nous sommes d'âge à marcher tout seul?...

— Certainement, reprend le portier en se tenant toujours devant son locataire pour l'empêcher de sortir. Vous pouvez aller où bon vous semble, vous êtes parfaitement le maître de vos actions... et je m'en inquiète peu... mais il n'en est pas de même de ceci... et cela ne peut sortir sans ma permission.

En disant ces mots, le vieux Breton posait une de ses mains sur le matelas.

Eh bien! où allons-nous donc comme ça, s'il vous plaît?

— Comment ! . qu'est-ce que vous me chantez?... Mon matelas ne peut pas sortir sans votre permission?... Par exemple, voilà qui est fort!... Est-ce qu'il n'est pas à moi? N'est-ce pas ma propriété? Je veux lui faire prendre l'air, à ce matelas... Il y a longtemps qu'il n'est sorti, je sais que ça lui fera du bien... Ce ne sont pas vos affaires, vous voulez rire, mais je n'ai pas le temps... laissez-moi passer.

— Passez tant que vous voudrez... mais sans votre matelas... Il est à vous, c'est trop juste... mais il me répond de votre loyer... Je vous ai loué, parce que vous aviez des meubles... Vous n'en avez guère, je ne peux donc pas laisser sortir ce que vous avez de meilleur.

— Que diable me demandez-vous? Est-ce que je vous dois quelque chose?

... trouve le bureau de prêt!... (P. 274.)

— Non... mais voilà bientôt deux mois que vous demeurez ici... et le terme approche.

— On vous payera votre terme. Me prenez-vous pour un voleur?...

— Dieu m'en garde!...

— Je veux faire recarder mon matelas.

— Vous en avez le droit, mais faites-le carder dans la cour, il y a de la place.

— Ah! sacrebleu! vous m'impatientez à la fin, et si je me fâche...

— Ecoutez, camarade, ne vous fâchez pas... Vous avez été militaire, et, d'un mot, je pense que vous entendrez raison. Les meubles ne peuvent sortir des petites chambres du sixième, c'est ma consigne.

— Du moment que c'est votre consigne, c'est différent, je la respecte.

Et Sabretache, faisant un demi-tour sur lui-même, regagne l'escalier et remonte chez lui avec son matelas, qu'il rejette sur son lit avec humeur, en murmurant :

— Va te coucher, toi, fainéant, tu n'es bon à rien, tu ne peux pas même rendre service à un ami! Mais, nom d'une bombe! il me faut pourtant de l'argent! Cette petite a besoin de sa potion... Ah! quelle idée!... le camarade est à cheval sur la consigne... il a raison, c'est son devoir, et je n'ai rien à dire à cela... Mais si je trouvais une ruse de guerre, s'il n'y voit que du feu?... Dans ce matelas, ce n'est pas la toile qu'on achète, elle n'est ni belle, ni neuve; c'est donc la laine qui est dedans... c'est sur la laine que je trouverai de l'argent... Attends, attends, cher ami, je vais un peu te découdre, toi; ensuite, en me matelassant depuis le bas jusqu'en haut... Fameux! la sentinelle ne se doutera de rien; vite à la besogne!

Sabretache prend son couteau, découd lestement son matelas; puis, enlevant de la laine à poignées, commence d'abord à en fourrer dans son pantalon; il en met tant, qu'il a beaucoup de peine à le reboutonner. Le pantalon garni, il en fait autant sous son gilet, puis dans le dos et la poitrine de sa redingote, qu'il ferme ensuite depuis le bas jusqu'en haut. La moitié seulement du matelas a pu y passer, mais Sabretache se dit :

— Je préviendrai le marchand que j'en ai encore autant à vendre, et je ferai deux voyages. Décidément, j'ai eu là une excellente idée. Nous allons enfoncer la sentinelle : en avant!

L'ex-troupier sort de chez lui; mais, arrivé sur l'escalier, il éprouve beaucoup de difficulté à faire aller ses jambes; il a tant fourré de laine sous ses genoux qu'il ne peut plus les faire plier. Enfin, en se forçant, en sautant des marches à cloche-pied, en se glissant contre la rampe, il arrive en bas; mais il est en nage, la sueur coule de son visage, il étouffe dans ses vêtements; il ne s'en met pas moins en marche pour traverser la cour.

Malheureusement, le portier incorruptible est encore là, balayant sous la porte cochère; il est frappé de la démarche singulière de son locataire, qui, pour avancer, est obligé d'écarter les jambes comme quelqu'un dont la culotte recélerait un événement désastreux. En apercevant le portier, Sabretache essaye d'être ingambe; il fait même son possible pour sautiller; mais il ne peut y parvenir, et le vieux Breton, s'appuyant sur son balai, lui dit en le regardant d'un air tant soit peu moqueur :

— Tiens! camarade, est-ce que vous avez la goutte, maintenant?

— Moi, la goutte? Je ne me suis jamais si bien porté. Il fait chaud aujourd'hui... Je vais me promener.

— Mais à coup sûr vous n'êtes pas dans votre état naturel... Vous êtes enflé depuis tout à l'heure!

— Enflé? Quelle idée!... en voilà une cocasse! Après ça, j'ai mangé des moules à mon déjeuner, il y avait peut-être des crabes dedans... mais ça ne dure pas. Au revoir.

— Attendez donc, attendez donc, vous perdez quelque chose.

Et le maudit portier, se baissant devant Sabretache, se met à tirer des flocons de laine qui sortaient par-dessous le pantalon. L'ancien militaire n'avait pas pensé à cela, et comme la laine était très serrée et tenait à un gros paquet, le portier avait beau tirer, il en venait toujours et la jambe s'amincissait, quoique Sabretache criât :

— Laissez donc cela, sacredié! c'est ma jarretière... Je l'ai mal attachée, voilà tout. Je n'ai pas besoin que vous la ramassiez.

Mais le portier va toujours son train; il ne se relève que lorsqu'il a remis une jambe dans son état naturel. Il tient dans sa main la laine accusatrice, et, frappant doucement son locataire sur le dos, sur la poitrine et sur le ventre, lui dit :

— Il y en a autant là, et là, et là!... Franchement, ça doit vous étouffer. Allons, camarade, le tour n'était pas mauvais, j'en conviens, mais je suis un vieux renard et il n'est pas facile de m'attraper. Croyez-moi, allez vous débourrer, vous serez plus à votre aise.

— Nom d'un nom! murmure Sabretache en se frappant sur la cuisse, ce qui en fait sortir un nuage de poussière, vous avez donc servi sous l'ancien? Vous êtes donc un vieux de la vieille, vous?... Suffit, nous rengainons, nous jouerons un autre jeu.

Et Sabretache est remonté chez lui, et il se débarrasse de toute cette laine dont il s'était couvert; mais son front est soucieux, ses yeux expriment le découragement, car il ne sait plus comment se procurer de l'argent, lorsqu'en se tâtant de tous côtés, pour s'assurer qu'il n'est plus ouaté, sa main rencontre un objet assez volumineux que renferme sa poche de côté. Aussitôt, il y fouille et en tire un porte-cigares qui lui a été donné en Afrique par un officier qu'il avait délivré d'un parti d'Arabes.

Ce porte-cigares, fait d'un tissu de paille d'une extrême finesse, a souvent été admiré par les personnes qui l'ont vu dans les mains du soldat; quant à Sabretache, ne fumant pas de cigares, il s'est servi du cadeau qu'on lui a fait pour y mettre du tabac, quand il en avait et qu'il ne fumait pas à froid. Le joli étui de paille est donc vide depuis longtemps.

Sabretache examine le porte-cigares en murmurant :

— Ce brave lieutenant Bernard, c'est son cadeau... Ça me servait de blague... mais on m'a dit souvent que le porte-cigares était précieux, que la finesse de la paille était admirable. C'est vrai que ça se plie comme un mouchoir. Je crois même qu'un officier a dit devant moi qu'on n'aurait pas le pareil pour soixante francs. Bigre!... si je savais avoir de l'argent là-dessus! Pauvre lieutenant!... je ne voudrais pas vendre son souvenir... mais je puis bien l'engager. Quand le travail donnera, je le retirerai. Qu'est-ce que je risque? Allons, je réussirai peut-être cette fois, et la sentinelle ne m'empêchera pas de passer, sinon je la cogne.

Je portais en gage son pantalon des dimanches, couleur olive.

Sabretache prend sa casquette et dégringole vivement l'escalier. Le portier est toujours dans la cour; mais, cette fois, notre ancien troupier passe devant lui d'un air fier, et s'arrête même un moment en le fixant, comme pour lui dire :

— Vous ne m'empêcherez pas de sortir, cette fois?

Le vieux Breton se contente de faire un mouvement de tête et se range sur le côté en murmurant :

— Passez, camarade, passez.

— C'est bien heureux! répond Sabretache en sortant.

Mais lorsqu'il est dans la rue, le protecteur de Cerisette se demande de quel côté il doit porter ses pas. Jamais, jusqu'alors, il n'a eu besoin d'aller dans un mont-de-piété; il ignore donc où il pourra en trouver un; il ne s'en met pas moins en marche au hasard, en se disant :

— Il y en a, je suis sûr qu'il y en a... Je finirai donc par en trouver! A la vérité, je ne sais pas comment cela est bâti; mais sur la boutique il doit y avoir une enseigne. Regardons les enseignes.

Après avoir marché assez longtemps inutilement, en regardant les enseignes, Sabretache, qui perd patience et jure déjà entre ses dents, s'arrête :

— Décidément, je suis une fichue bête. Demandons au premier venu où il y en a. Si j'avais fait cela tout de suite, j'aurais peut-être fait moins de chemin inutilement.

Il regarde autour de lui, il est dans une belle rue où il n'y a pas de boutiques ; mais un monsieur vient alors devant lui : c'est un homme d'une cinquantaine d'années, fort bien mis et d'une tournure distinguée. Sabreche hésite un moment, puis il se dit :

— Après tout, ce n'est pas une offense que de demander un renseignement.

Et il aborde le monsieur qui va passer à son côté :

— Pardon, monsieur, si je vous arrête, mais auriez-vous la bonté de me dire où je trouverai un mont-de-piété par ici?

Le personnage auque cette question est adressée paraît assez surpris de la demande qui lui est faite ; cependant, considérant Sabretache avec une attention qui semble devenir de l'intérêt, il répond :

— Je suis fâché de ne point pouvoir vous fournir le renseignement que vous me demandez, mais j'ignore complètement où se trouve ce que vous cherchez.

Nous ne pouvons pas prêter là-dessus... ce n'est pas un objet de valeur.

— Ah! pardon... excusez, monsieur, reprend Sabretache, qui a eu le temps d'examiner l'individu auquel il s'est adressé. J'ai fait une gaucherie .. Certainement, ce n'est pas à un homme comme vous que j'aurais dû demander cela. Vous ne devez jamais avoir eu besoin de connaître ces endroits-là... Excusez. monsieur.

Et, sans entendre ce que lui répond le monsieur qui lui parle encore, notre troupier prend ce qu'il appelle le pas gymnastique, sort de la rue et ne s'arrête que devant une petite vieille couverte d'un chapeau crasseux, enveloppée dans un mauvais châle dont on ne distingue plus les couleurs, et portant des souliers attachés avec des ficelles.

— Cette fois, je suis sûr de mon affaire, se dit Sabretache; je veux être un blanc-bec si cette vieille-là ne connaît pas les monts-de-piété. Vite à l'assaut!

— Pardon, ma petite mère, de la liberté... Je suis en quête d'un mont-de-piété... Pourriez-vous me dire si vous en connaissez un dans ce quartier?

La vieille femme s'arrête, et prend un air de dignité en répondant :

— Si j'en connais?... Mais je les connais tous, monsieur! Oui, je suis allée à tous ceux de Paris, vu que, déménageant fort souvent, j'allais de préférence à celui de mon voisinage. La première fois que je m'y rendis, c'était peu de temps après mon mariage... J'avais épousé un soûlard, mon cher monsieur, qui, après quinze jours d'hyménée, me laissa au vis-à-vis de moi-même et d'une marmite vide ; aussi je portai en gage son pantalon des dimanches, couleur olive...

— Excusez, ma chère dame, mais tout cela nous mènerait bien loin et je suis pressé. Le plus près d'ici, où est-ce?

— Mon mari me rossa quand il ne trouva plus son pantalon.

— Pour Dieu! voulez-vous me répondre? Où en trouverai-je un?

— Vous êtes bien vif. Attendez que je m'oriente. Rue Saint-Honoré... oui... je crois que c'est le plus près... Cependant en examinant les fonds de culotte...

Sabretache ne veut pas en entendre davantage ; il craint qu'on ne poursuive l'histoire du pantalon. Il remercie, reprend sa course, arrive rue Saint-Honoré, trouve le bureau de prêt et y présente le porte-cigares du lieutenant Bernard, en disant :

— Combien pouvez-vous me prêter là-dessus?

Le commis du bureau, après avoir examiné quelques instants le porte cigares, le rend à son propriétaire en lui disant :

— Nous ne pouvons pas prêter là-dessus... ce n'est pas un objet de valeur... ça ne représente rien!

— Comment, ça ne représente rien! Est-ce que vous voudriez voir la bataille d'Austerlitz là-dessus?

— Vous ne me comprenez pas; je veux dire : cela ne représente aucune valeur réelle.

— Quoi! le porte-cigares que m'a donné mon lieutenant et que certainement je serais venu rechercher? Tout le monde m'a dit qu'il était superbe-

— Oui, comme travail, c'est possible... Comme objet de fantaisie, c'est très joli ; mais nous ne prêtons pas là-dessus.

— Comment... rien?

— Nous ne prenons pas ces objets-là... Ce n'est pas un vêtement, ceci.

— Eh! sacrebleu! je sais bien que ça ne peut pas servir de culotte, mais puisque c'est joli.

— Nous ne prêtons pas là-dessus.

Sabretache ne peut retenir un juron assez énergique, et il sort du bureau les poings fermés et la mort dans le cœur.

Sous la porte cochère, il se trouve face à face avec le monsieur auquel il avait demandé l'adresse d'une maison de prêt. Mais, cette fois, il va passer sans lui parler, lorsqu'à son tour l'inconnu l'arrête et lui dit d'un ton bienveillant :

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez?

— Oui.., mais c'est comme si je ne l'avais pas trouvé... Tiens!... vous saviez donc où c'était, vous?

Sans paraître offensé de l'air d'humeur avec lequel Sabretache vient de lui répondre, le monsieur reprend :

— On n'a pas voulu vous prêter là-haut?

— Non... ils m'ont refusé, disant que ça ne représentait rien. Les pékins! le porte-cigares de mon lieutenant, que chacun m'enviait... Cré coquin! Je ne leur aurais pas laissé, pourtant!

— Vous êtes un ancien militaire... Je l'avais deviné.

— Tiens! monsieur a servi aussi peut-être?

— Oui! j'étais officier dans le 10e hussards... Une blessure me força de quitter le service jeune encore.

Sabretache fait à l'inconnu le salut militaire.

— Revenons à ce qui vous regarde, mon brave; voulez-vous me montrer ce porte-cigares que vous désirez engager?

— Le voici, mon officier.

Le monsieur prend le porte-cigares, l'examine quelques instants, puis dit à Sabretache :

— Combien désiriez-vous qu'on vous prêtât là-dessus?

— Mon Dieu... ce qu'on aurait pu... J'ai chez moi quelqu'un de malade... Je suis sans ouvrage justement... Il semble que le diable s'en mêle!

L'inconnu tire quarante francs de sa poche et les présente à Sabretache en murmurant :

— Je n'ai que cela sur moi... Est-ce assez?

— Quarante francs!... Oh! mais c'est trop, monsieur!... c'est trois

fois plus que je n'espérais! Tant de bonté... Mais, pardon, vous êtes donc de la maison là-haut... le chef sans doute?

Le monsieur sourit en répondant :

— Non, mon brave, je ne connais nullement l'endroit d'où vous sortez ; mais tout à l'heure, dans la rue, votre question m'a ému; j'ai compris votre position, je me suis senti sur-le-champ de l'intérêt pour vous, en qui j'avais deviné un ancien militaire ; je vous ai suivi... J'ai eu quelque peine d'abord, car vous allez vite, mais votre conversation avec la vieille femme m'a permis de vous rejoindre. Bref, je vous ai vu entrer dans cette maison et je vous ai attendu, désirant vous être utile si par hasard vous n'aviez pas obtenu là-haut ce dont vous aviez besoin : voilà tout le mystère. Maintenant, refuserez-vous à un ancien officier le plaisir de rendre un service à un vieux soldat?... Ah! ce serait un orgueil déplacé; mais vous ne ferez pas cela, n'est-ce pas, mon camarade?...

Et le monsieur présente sa main à Sabretache, qui la presse avec force dans les siennes en balbutiant d'une voix émue :

— Ah! vous êtes un digne homme! Non, mon officier, je ne refuserai pas le service que vous daignez me rendre, car il s'agit de sauver une pauvre jeune fille malade. Mais je n'accepte qu'à une condition cependant, c'est que vous me permettrez, quand je serai en fonds, de vous rembourser cette somme, et qu'alors vous me rendrez le porte-cigares du lieutenant Bernard?

— C'est convenu, mon brave. Vous pourriez même, dès à présent, garder votre porte-cigares, je n'en ai pas besoin.

— Non pas, mon officier, non pas! c'est votre gage, et je veux que tout se passe dans l'ordre.

— Qu'il soit fait comme vous le voudrez. Tenez, voici mon nom et mon adresse sur cette carte. Venez me voir quand vous aurez le temps, je m'occuperai de vous trouver de l'ouvrage. Quelle profession exercez-vous depuis que vous avez quitté le service?

— Peintre en bâtiment, colleur de papier, tout ce qu'on voudra, où il ne faut que de la force, des bras, de la bonne volonté.

— C'est bien ; et, maintenant, allez rejoindre votre jeune malade.

— Ah! merci! merci cent fois, mon officier.

XXXI

LE TEMPS CHANGE

Sabretache a couru chez le pharmacien faire faire la potion ordonnée par le médecin: puis il est revenu près de Cerisette. La joie qu'il ressent se peint sur sa physionomie; les caractères francs ne savent pas cacher

Sabretache était établi sous une porte cochère. (P. 279.)

ce qu'ils éprouvent. La jeune malade tend la main à son ami, en lui disant :

— Vous semblez content, mon oncle; vos yeux ne sont plus tristes, inquiets, comme ce matin... S'il vous est arrivé quelque chose d'heureux, vous allez me le dire, je pense, afin que j'aie aussi ma part de votre joie.

— Oui, mon enfant, oui; mais prenez d'abord de cette potion.

— Une bonne nouvelle vaut mieux que toutes les potions, mon ami;

je suis sûre que vous étiez sans ouvrage et que vous venez d'en trouver.

— Oui, ma petite, c'est vrai ; c'est-à-dire, je n'étais pas sans ouvrage, mais je n'étais pas sûr de...

— Oh ! ne me mentez pas, mon ami : vous étiez sans ouvrage. Vous me le cachiez pour ne point m'inquiéter, mais je l'avais deviné.

— Enfin, n'importe ! Ce qu'il y a de certain, mon enfant, c'est que je ne suis plus inquiet, je suis tranquille. Et puis, j'ai rencontré un brave homme qui a servi aussi ; il s'intéresse à moi et il m'a donné son adresse. Ça me fait penser que je ne l'ai pas encore regardée, son adresse ; mais j'étais si pressé de revenir près de vous ! Voyons un peu cette carte.

Sabretache sort de sa poche la carte que lui a remise le monsieur dont il a fait la connaissance dans la rue, et lit :

M. Dumarselle.
Rue de la Ferme-des-Mathurins, 12.

— Je ne vous ai jamais entendu parler de ce monsieur-là, dit Cerisette.

— C'est vrai, ma petite, c'est que... je l'avais perdu de vue.

— Vous l'avez connu en Afrique, ce monsieur-là ?

— Oui... c'est-à-dire non... c'est en France... Enfin, ça ne fait rien ; le principal, c'est qu'il s'intéresse à moi, qu'il me veut du bien, et que j'irai le voir dans quelque temps.

Sabretache, qui n'a pas envie de dire comment il a fait la connaissance de ce monsieur, se hâte de reprendre sa casquette et sort en disant qu'on l'attend pour de l'ouvrage. La jeune fille devine qu'il lui cache quelque chose, mais elle comprend aussi que cela le contrarierait si elle lui faisait de nouvelles questions ; l'amitié la plus intime n'autorise pas l'indiscrétion, et la confiance ne veut jamais être forcée.

L'argent que Sabretache vient de recevoir était devenu bien nécessaire, car l'hiver était arrivé, et, avec lui, tous les besoins qu'il traîne à sa suite. Aussi, l'ancien troupier cherche de l'ouvrage avec une nouvelle ardeur ; cependant, il ne veut pas encore profiter des offres que lui a faites son bienfaiteur inconnu, car, en allant voir ce monsieur avant de pouvoir lui rendre la somme qu'il en a reçue, il craindrait d'avoir l'air d'aller implorer un nouveau secours. Peut-être Sabretache pousse-t-il un peu loin la délicatesse, mais un cœur fier craint toujours d'être mal jugé, et la susceptibilité est pardonnable aux gens malheureux.

Sabretache n'a pu encore retrouver de l'ouvrage dans son état, mais, pour gagner de l'argent, il ne recule devant aucune besogne ; aussi accepte-t-il un jour avec joie la proposition d'un brave commissionnaire qui a un grand nombre de voies de bois à scier et cherche quelqu'un pour l'aider.

— Ça me va, et de grand cœur! dit Sabretache en serrant la main du commissionnaire; scier du bois, mille carabines! je voudrais ne faire que ça depuis le matin jusqu'au soir et être sûr que ma petite malade ne manquera de rien. Seulement, je n'ai pas les outils nécessaires.

— J'en ai en double, je vais vous en prêter.

— Alors, camarade, ça va marcher joliment; vous allez voir comme j'ai du cœur à l'ouvrage.

Un quart d'heure après, Sabretache était établi sous une porte cochère et sciait du bois avec tant d'ardeur que le commissionnaire, tout en sciant aussi, lui disait souvent :

— Reposez-vous donc un peu... vous êtes en nage!... Faut pas se tuer non plus...

— C'est rien!... c'est rien! J'ai chaud, mais je ne suis pas fatigué.

Vers la fin de la journée, Sabretache était encore très animé à sa besogne, et ne prenait même pas le temps de regarder dans la rue quoique les deux battants de la porte cochère fussent ouverts. Tout à coup un cri part, et une voix bien connue de l'ex-troupier fait entendre ces mots :

— Nom d'un lion! est-ce possible? Sabretache qui scie du bois à présent!

Sabretache lève les yeux et aperçoit Pétarade qui est resté stupéfait devant la porte cochère.

— Eh bien! oui, c'est moi!... Qu'est-ce qu'il y a donc là qui t'interloque tant? répond le vieux soldat en fixant les yeux sur son ancien camarade. Je scie du bois parce que je n'ai pas d'autre ouvrage, et qu'il faut bien gagner de l'argent pour vivre, mais le gagner honnêtement surtout. Crois-tu donc qu'il y a plus de mal à scier du bois qu'à coller du papier ou à tourner des tabatières?

— Moi, par exemple! est-ce que j'ai dit ça? Seulement, vois-tu, je trouve que c'est rude. La preuve, c'est que tu es tout en sueur, quoiqu'il fasse froid. Et te voir comme ça, là, un vieux camarade, qui n'a pas l'habitude de la chose, eh bien! tiens, je ne m'y attendais pas, et ça m'a tout remué!

En disant ces mots, Pétarade détourne la tête et passe le revers de sa main sur ses yeux. Sabretache lui frappe doucement sur l'épaule, puis lui tend la main, que son jeune camarade empoigne et serre avec force, en murmurant :

— Enfin, c'est égal, te v'là, je t'ai retrouvé, c'est le principal. Sais-tu que c'est mal de ficher son camp comme ça, sans laisser son adresse à un ami? Qu'est-ce que j'avais fait pour que vous me priviez de votre société, toi et ta nièce? Est-ce que j'avais dit des bêtises? Alors, fallait me gronder. Mais s'en aller comme des sournois, ne plus me donner de vos

nouvelles, depuis deux mois et demi au moins, qu'il me semble que ça a duré dix ans! Ah! c'est pas gentil, ça... et je vous en voulais beaucoup. Mais tu scies du bois, je ne t'en veux plus; je te demande pardon de ce que je viens de te dire. Viens accepter un canon chez le marchand de vin en face pour me prouver que tu n'es plus fâché contre moi.

— Je ne quitte pas mon ouvrage que je n'aie fini.

Le brave commissionnaire
qui a un grand nombre de voies de bois à scier.

— Veux-tu que je te donne un coup de main?

— Merci; il y en a encore pour un quart d'heure au plus; si tu veux aller m'attendre chez le marchand de vin, tout à l'heure j'irai t'y rejoindre.

— Je le veux bien, je t'attendrai. Mais tu vas venir, tu ne vas pas m'oublier là?

— J'irai te retrouver dès que j'aurai fini.

— Très bien, et nous parlerons de ta nièce... mamzelle Cerisette...

— Oui... oui... nous parlerons de beaucoup de choses que j'ai à te dire.

— Et elle se porte très bien, mamzelle Cerisette?

— Non, elle est malade.

— Ah! bigre!... Depuis longtemps?

— Depuis que nous sommes déménagés.

— Ah! fichtre! Et quel est le genre de maladie qui la tourmente?

— Tout à l'heure nous causerons... Va donc m'attendre là-bas.

Vingt minutes après cette conversation, Sabretache allait s'asseoir à une table devant laquelle Pétarade était placé, et il étanchait avec son mouchoir la sueur qui tombait de son front, tout en trinquant avec son camarade; et celui-ci lui disait en le regardant d'un air attendri :

— C'est égal, Sabretache, vois-tu, ça m'a attristé le cœur de te voir scier du bois... Non pas qu'il y ait à en rougir... Dieu me garde de le pen-

ser!... C'est aussi honorable que de tuer des lions. Mais puisque tu ne trouvais pas d'ouvrage dans ta partie... certainement tu devais être gêné... et au lieu de dire ça à un ami... tu scies tout de suite du bois... Et moi, de l'ouvrage, j'en ai plus que je n'en veux... et surtout plus que je n'en fais... C'est toujours comme ça!... Mais je ne suis pas si dépensier qu'on le croit; la preuve, c'est que j'ai une réserve de cent cinquante francs... pour les mauvais jours ou pour les amis qui sont dans la peine... Cette réserve-là, je te la porterai demain... ce soir, si tu veux... Tu me rendras ça... dans n'importe quelle année, et, si tu me refuses, je dirai que tu n'as jamais été mon ami.

Sabretache presse affectueusement les mains de Pétarade, en lui disant :

— Je savais bien que tu étais un bon garçon... Ce que tu veux faire en est une nouvelle preuve...

— C'est pas tout ça... Tu acceptes?

— Peut-être... je ne dis pas non...

— Je veux un oui bien prononcé.

— Et moi je veux auparavant que tu entendes tout ce que j'ai à te dire : avec un honnête homme, je n'aime pas les mystères, c'est pour cela que je vais te parler franchement; écoute bien.

— J'écoute de toutes mes oreilles.

— D'abord, Cerisette n'est pas ma nièce...

— Tu n'es pas son oncle?...

— Chut! laisse-moi donc parler. Cette jeune fille est bien celle dont je t'avais déjà parlé une fois, qui m'avait rendu un grand service dans une auberge près de Nemours...

— Et que nous devions aller voir?...

— Justement. Le hasard me l'a fait retrouver à Paris... Elle était bien malheureuse... oh! bien malheureuse!...

— Un amant qui l'avait abandonnée peut-être?

— Ceci est son histoire, ça ne te regarde pas. Il doit te suffire de savoir que cette jeune fille, n'ayant jamais connu ses parents, a bien voulu passer pour ma nièce parce que cela me donne le droit de la protéger. Je serai donc toujours son oncle à tes yeux.

— Tu le seras éternellement.

— Maintenant, autre chose : le nom de Cerisette lui rappelle ses malheurs, je lui ai conseillé d'en prendre un autre; aujourd'hui, il est convenu qu'elle s'appelle Agathe, rien qu'Agathe, tu entends?

— Pardi!... Agathe-Cerisette...

— Eh! non! Agathe tout court.

— Ah! que je suis bête!... C'est juste... Agathe... voilà tout!...

— Tu t'en souviendras et ne l'appelleras plus autrement?

— Oh ! sois tranquille... d'ailleurs, Agathe, ou Virginie, ou Marie, elle n'en sera pas moins jolie.,. pas moins faite pour être aimée par un cœur qui...

— Arrête-toi donc, j'ai encore quelque chose à te dire à ce sujet

Pétarade, rougit et demeure tout interdit. Sabretache poursuit :

— Pétarade, mon garçon... il y a une chose que tu ne m'avais pas encore dite, mais que j'avais bien devinée, Tu es amoureux d'Agathe. .

— Agathe?... Où prends-tu une Agathe?

— As-tu déjà oublié que c'est le nouveau nom de Cerisette?

— Ah ! pardon... je deviens crétin !... Eh bien ! oui, Sabretache, oui, puisque tu l'as deviné, je dois t'en faire l'aveu... J'aime ta nièce... Elle n'est pas ta nièce, ça m'est égal, je l'aime tout de même ; mais je n'ai que des vues honnêtes, c'est pour le bon motif, et je te demande sa main.

— Mon garçon, je suis fâché de n'avoir pas une réponse agréable à te faire ; mais il faut chasser cet amour de ton cœur.

— Ah ! bah !... Et pourquoi donc?

— D'abord, Agathe ne veut pas se marier... Elle a des raisons... Oh ! si on lui plaisait, on triompherait peut-être de ces raisons-là. Mais tu ne lui plais pas du tout... pour amoureux, s'entend.

— Elle te l'a dit?

— Positivement.

— Elle avait donc deviné que je soupirais à son intention?

— Belle malice ! c'était pas difficile à deviner. Maintenant voici la position : si tu veux venir nous voir comme par le passé, il ne faut plus penser à faire la cour à cette jeune fille, il faut te contenter de son amitié... de la mienne. Ça te va-t-il? J'en serais enchanté, car je t'aime aussi, moi... et je serais fâché qu'une amourette, qui n'est encore qu'une escarmouche, me privât du plaisir de recevoir un ancien camarade, un véritable ami. Maintenant, consulte-toi... Je t'ai dit franchement la chose, parce que, entre militaires, il me semble qu'il faut toujours aller droit au but. Dois-je, ou non, te dire notre adresse? Cela va dépendre de ta réponse.

Pétarade est quelque temps sans répondre... Il pousse des soupirs, regarde le plafond, bat avec ses doigts la retraite sur la table ; puis, enfin, prenant un air solennel, il tend la main à son ancien camarade en disant :

— Sabretache, c'est fini... je renfonce mon amour pour ta nièce... mamzelle chose... le nom n'y fait rien ; je te remercie d'avoir eu de la franchise avec moi, j'en serai digne. Je suis fier de rester ton ami, je serai aussi celui de ta nièce Cerise... Agathe...et que ce verre me serve de poison si je lui dis jamais un mot d'amour ou de frivolité !

En achevant sa phrase, Pétarade avale d'un trait un grand verre de vin. Sabretache vide aussi son verre, et se lève en disant :

— C'est très bien, et, puisqu'il en est ainsi, si tu le veux-tu peux sur-le-champ m'accompagner chez moi, où je retourne ; ce n'est pas loin d'ici... rue de Ponthieu.

— Si je le veux ! C'est-à-dire que j'emboîte tout de suite le pas avec toi.

Au bout de quelques instants, Sabretache introduisait Pétarade près de Cerisette, en disant à la jeune malade :

— Mon enfant, je vous amène quelqu'un qui avait le plus vif désir de vous revoir... quelqu'un qui sera content d'être toujours votre ami, et qui ne vous demande pas autre chose qu'une bonne et franche amitié.

La jeune fille sourit à Pétarade et lui tend la main, que celui-ci prend et presse avec effusion en s'écriant :

— Oh ! oui, mamzelle... Je sais que vous ne vous appelez plus Cerisette. Sabretache m'a conté ça. Oui, je veux être votre ami, avec votre permission, à la vie et à la mort... et je ne demande pas autre chose. Je m'en contenterai, puisque je ne peux pas avoir plus ; et je serai encore très heureux de jouir de votre société... et... Mais, sapristi, que vous êtes changée, mamzelle ! Ah ! Dieu, êtes-vous maigrie ! C'en est effrayant ! Vous êtes donc bien malade ?

Sabretache fronce le sourcil en faisant signe à Pétarade de se taire ; mais Cerisette sourit en répondant :

— Oui ! monsieur Pétarade, j'ai été très malade... mais il me semble que cela va mieux... et avec les soins de mon bon oncle...

— Qui n'est pas votre oncle, je le sais, mais ça ne fait rien.

— Tais-toi donc, imbécile !

— Ah ! Sabretache est plus qu'un oncle pour moi, c'est un père... oui, car un père n'en ferait pas plus pour son enfant.

— Eh ! parbleu ! le beau miracle, chère petite, puisque je vous aime comme si vous étiez ma fille.

— C'est égal, vois-tu, Sabretache... mademoiselle.., j'oublie toujours l'autre nom... ça ne fait rien... mademoiselle ta jeune nièce a raison... tu es un vrai ami, toi ! Rien ne te coûte pour le prouver, et quand je t'ai vu scier du bois, comme un commissionnaire, ça m'a fait...

— Scier du bois ! s'écrie Cerisette ; comment ! vous l'avez vu scier du bois ?

Sabretache marche sur le pied de Pétarade et lui donne un grand coup de poing dans le dos pour le faire taire ; celui-ci reste interdit et balbutie :

— Comment... est-ce que j'ai dit ?... Il ne fallait pas dire ça ?

— Ah ! si, si, il fallait le dire ! s'écrie Cerisette, car il faut que je

sache tout ce que je lui coûte, tout ce qu'il fait pour moi. Oh! mon ami, je ne pourrais cependant pas vous aimer davantage... mais ma reconnaissance...

La jeune fille ne peut en dire plus, des larmes coulent de ses yeux. Alors Sabretache tape du pied avec colère, en disant :

— Vois-tu, maudit bavard, tu la fais pleurer, à présent. Si c'est pour cela que tu viens ici !

— Mon Dieu! je suis une brute. Tiens, bats-moi, Sabretache, mais je ne pouvais pas prévoir... Tu m'avais dit : « Plus de mystères entre nous... » J'ai cru que mademoiselle savait l'état que tu faisais... et, après tout, tu l'as dit toi-même : c'est pas déshonorant d'être scieur de bois; les commissionnaires sont presque tous de braves gens.

Cerisette parvient à calmer Sabretache, qui pardonne à Pétarade.

L'ancien troupier trouve enfin de l'ouvrage dans sa partie.

Celui-ci prolonge sa visite jusqu'à ce que la jeune fille ait déclaré avoir besoin de repos; mais, en partant, il dit à son ami :

— A demain!

Le lendemain, de grand matin, Pétarade frappe doucement à la porte de chez Sabretache, qui lui ouvre en lui disant :

— Qui t'amène de si bonne heure?

— Il n'est jamais trop tôt quand on espère obliger ses amis. Tiens, voilà le magot en question; ça t'aidera à soigner ta malade. A présent, au revoir, je vas travailler... par extraordinaire; ça m'a mis en goût de te voir piocher hier.

Et le grand garçon, après avoir posé un petit sac d'argent sur une table, se dispose à s'en aller, mais Sabretache le retient par le bras :

— Pétarade, je suis touché de ce que tu fais, mais je te jure que, pour le moment, je n'ai pas besoin de cet argent.

Elle s'appuie fièrement au bras de Sabretache. (P. 292.)

— Et, moi, je te jure que si tu ne le gardes pas, je ne remets plus les pieds ici, et prendrai cela comme un congé définitif que tu me donnes. Ah ! mais, c'est que je suis entêté aussi, moi!

— Tu le veux? Soit... j'accepte.

— A la bonne heure! je retrouve un ami. Au revoir, Sabretache ; à ce soir probablement... et nous tâcherons par des récits intéressants de

distraire mam'zelle... Agathe. Ah! fameux... Agathe! Je sais son nom à présent! Elle doit dormir encore? Faut pas la réveiller.

Et Pétarade descend l'escalier en marchant sur la pointe des pieds pour faire moins de bruit, tandis que Sabretache serre dans sa table l'argent de son ami en disant :

— Allons, nous avons de quoi nous retourner à présent.

Un vieux proverbe dit : *Un bonheur n'arrive jamais sans l'autre.* Et les proverbes, comme les cartes, disent quelquefois la vérité. L'argent apporté par Pétarade avait rendu du courage, de la confiance à Sabretache. Peu de temps après, les événements réalisèrent son espérance : l'ancien troupier trouve enfin de l'ouvrage dans sa partie; les commandes, les pratiques lui arrivent de tous côtés; puis, un mieux sensible se déclare dans l'état de Cerisette, qui peut quitter son lit et s'occuper des soins du ménage. Alors, la joie, le bonheur, reviennent habiter le sixième étage de la rue de Ponthieu. Quand on n'a point d'ambition, il faut souvent si peu pour être heureux! Déjà Cerisette a prié son protecteur de lui chercher de l'ouvrage; car elle aussi veut être utile et contribuer au bien-être de la maison; mais Sabretache lui fait comprendre qu'elle n'est pas assez forte pour travailler, qu'il faut qu'elle se ménage pour ne point retomber malade. En attendant pour charmer les longues soirées de l'hiver, comme la jeune fille aime beaucoup la lecture, Sabretache, qui a justement des peintures à faire chez un libraire, demande et rapporte à Cerisette des livres que celle-ci dévore et dont elle fait la lecture aux deux anciens militaires qui, le soir, lui tiennent fidèle compagnie.

Pétarade est tout oreilles et retient son haleine lorsque la jeune fille lit un roman dans lequel le héros se trouve enchevêtré dans des aventures romanesques bien extraordinaires. Sabretache porte plus d'intérêt à des descriptions de batailles, à des portraits militaires. Quant à la lectrice, ce qui l'émeut le plus, c'est une scène d'amour... *Trahit sua quemque voluptas!...* Le goût de la lecture acquiert chaque jour plus de force chez Cerisette; elle frémit de joie chaque fois que Sabretache lui apporte des livres nouveaux, et celui-ci, qui s'aperçoit du plaisir que cela lui procure, n'a garde de l'en laisser manquer. Il semble aussi que chez la jeune fille la lecture développe des idées, des pensées nouvelles. Elle a un tact exquis pour bien juger ce qu'elle lit; son langage s'épure et acquiert de l'élégance. Retenant avec une facilité étonnante les pensées vraies, les mots spirituels, elle aime à les rappeler à Sabretache, qui, tout surpris de la mémoire de Cerisette, secoue la tête en disant :

— Mon enfant, vous étiez née pour savoir bien des choses... vous êtes de l'étoffe dont on fait les grandes dames. C'est étonnant comme ces

lectures ont changé votre langage. Il est toujours naturel... oh! sans ça, il ne me plairait plus! Mais, malgré cela... c'est mieux tourné... Enfin, c'est toujours vous... et c'est plus vous... je ne sais pas si vous me comprenez...

— Ah! mon bon Sabretache, si je pouvais aussi être changée au physique, afin que personne ne pût me reconnaître... c'est cela qui assurerait mon repos!

— Au physique? Ma foi! ce serait dommage si vous changiez... et, pourtant, il y a bien aussi de la différence : d'abord, cette longue maladie vous a tant effilé les traits... ensuite, vous avez grandi, pas mal même... ensuite, votre démarche a pris de l'aplomb... vous ne sautillez plus comme autrefois. Allons, croyez-en mon expérience, ma petite... vos mauvais jours sont passés... il faut les oublier. Vous avez recouvré la santé, j'ai de l'ouvrage assuré pour longtemps... vous voyez bien que pour nous le temps n'est plus à l'orage! Eh bien! sacrebleu, il ne faut pas que votre imagination ait du sombre quand le ciel est redevenu beau.

Un matin, Sabretache, après avoir soigné sa toilette, et mis son chapeau au lieu de sa casquette, compte quarante francs qu'il fourre dans son gousset, en se disant :

— A présent, on peut aller voir ce monsieur qui a été si obligeant, si serviable pour un pauvre diable qu'il ne connaissait pas. Je vais pouvoir retirer de ses mains le porte-cigares du lieutenant Bernard... et, de cette façon, j'oserai lui demander sa pratique, et sa protection près de ses connaissances. J'ai l'adresse dans ma poche ; il n'est que neuf heures du matin ; ce M. Dumarselle doit être chez lui : en avant!

Sabretache a bientôt trouvé la demeure indiquée sur l'adresse ; le concierge lui a dit que M. Dumarselle était chez lui. Il monte au second étage ; un domestique lui ouvre.

— Je désirerais avoir l'honneur de parler à M. Dumarselle.

— Votre nom, s'il vous plaît?

— Mon nom?... Ça ne servira pas à grand'chose, ce monsieur ne le connaît pas. Mais veuillez lui dire que c'est l'homme au porte-cigares, et votre maître saura ce que cela veut dire.

Le domestique semble un peu surpris de cette façon de s'annoncer, mais il va faire la commission, et revient bientôt dire à Sabretache qu'il peut entrer. M. Dumarselle était dans son cabinet, enveloppé dans sa robe de chambre et assis devant son feu. Près de lui était une table-bureau couverte de livres et de papiers. La physionomie de M. Dumarselle était habituellement sérieuse, mélancolique même ; mais elle s'éclaircit à la vue du vieux soldat, qu'il accueille avec un sourire, et auquel il tend la main en lui disant :

— Bonjour, mon brave, je suis bien aise de vous revoir... mais j'avais

espéré que vous ne seriez pas si longtemps sans vous rappeler que je vous avais fait des offres de service.

— Monsieur... mon officier... est trop bon cent fois! répond Sabretache en touchant avec respect la main qu'on vient de lui tendre.

— Asseyez-vous d'abord...

Un domestique lui ouvre.

— Oh! mon officier... je cause bien debout, et devant un supérieur...

— Il n'y a plus de supérieur ici; vous et moi, nous avons quitté le service; asseyez-vous, je vous en prie.

— Alors, c'est pour vous obéir.

Sabretache s'assied; puis, fouillant à sa poche, il en sort quarante francs qu'il a enveloppés dans un papier et les présente avec un peu d'embarras à M. Dumarselle en murmurant :

— Pardon, excuse, mon officier, voulez-vous me permettre de vous rendre... ce que vous avez été assez bon pour me prêter... sans me connaître, sans même savoir ni mon nom, ni mon adresse?

M. Dumarselle sourit, reçoit l'argent que le vieux soldat lui présente, ouvre un tiroir de son bureau, en tire le porte-cigares et le rend à Sabretache en disant :

— Voici votre gage... mais je suis fâché que, pour venir me voir, vous ayez cru devoir attendre que vous puissiez me remettre cette légère somme.

— Pardon! mon officier; c'était peut-être une susceptibilité de ma part, mais, que voulez-vous? chacun a ses idées. Si j'avais été connu de vous depuis longtemps, probablement je serais revenu plus tôt.

— Enfin, cette affaire est terminée. Ce n'est plus de cela qu'il doit être question entre nous.

— Mais j'en conserverai toujours une éternelle reconnaissance... A

présent, permettez-moi de vous dire que je m'appelle Sabretache, né à Bagnolet, que j'ai servi vingt-huit ans et que j'ai quitté la carrière militaire depuis l'été dernier.

— Sabretache! Je n'oublierai pas votre nom... Êtes-vous marié? Avez-vous des enfants?

— Non, mon officier, je mourrai garçon, c'est ma vocation.

— Et cette jeune fille malade dont vous étiez si inquiet?

— Ah! cette jeune fille... c'est... c'est ma nièce, ma nièce Agathe... une charmante fille que j'aime comme si j'étais son père... et qui ne me quittera jamais!

— Excepté quand vous la marierez pourtant.

— Oh! elle est comme moi... elle veut rester garçon... je veux dire demoiselle.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années.

— Elle se porte mieux?

— Oui, mon officier. Tenez, il me semble que votre argent nous a porté bonheur... J'ai trouvé de l'ouvrage, elle est revenue à la santé... nous sommes heureux maintenant.

— Tant mieux, mon brave! C'est un plaisir de voir le bonheur entrer chez les honnêtes gens... il fréquente quelquefois si mauvaise compagnie!

— C'est bien vrai, cela, mon officier. Mais je me recommande tout de même à vous et à vos connaissances. Voici mon adresse; on pourrait m'écrire... je connais la lecture... et ma nièce donc!... elle nous en fait tous les soirs, des lectures... à moi et à Pétarade, un ancien camarade qui vient souvent nous voir.

— Vous êtes peintre... décorateur?

— Oui, mon officier; on trouve même que j'ai assez de goût dans

mon état. Vous auriez un logement, une maison à faire repeindre à neuf... je vous fignolerais ça.

— Eh bien! je vais vous donner de l'ouvrage, que vous ferez, du reste, quand vous aurez le temps. Je possède une petite maison de campagne à Neuilly : elle a besoin d'être remise à neuf entièrement... Je vais vous donner l'adresse... mon jardinier sera prévenu ; vous irez voir cela, et vous vous y mettrez quand vous aurez le temps. Que ce soit fini au mois de mai, c'est tout ce qu'il me faut.

— Fort bien, mon officier. Faut-il revoir chaque étage?

— Vous verrez tout ; je veux que tout soit frais, propre, élégant partout; vous m'avez dit que vous aviez du goût, je m'en rapporte à vous. Quant à la dépense, que cela ne vous arrête pas non plus... je puis satisfaire mes fantaisies, car... j'ai de la fortune... et je ne possède pas même une nièce à qui je puisse espérer qu'elle reviendra un jour.

— J'entends, vous n'avez pas d'enfant, mon officier ; mais, si vous vouliez... il me semble que vous êtes encore d'âge à vous marier et à en avoir?

M. Dumarselle secoue tristement la tête en murmurant :

— Non, mon brave... Comme vous, je veux rester garçon, quoique ce soit assurément par d'autres motifs que vous... Mais les événements maîtrisent nos volontés... et notre avenir est rarement tel que nous l'avions rêvé!

M. Dumarselle reste un moment pensif, et Sabretache demeure muet et immobile, de crainte de troubler les réflexions dans lesquelles ce monsieur semble plongé. Enfin, celui-ci se rapproche de son bureau, écrit une adresse et quelques mots sur un papier qu'il donne à l'ancien soldat.

— Voici l'adresse de ma maison de Neuilly, avec un mot pour le jardinier; vous irez quand vous aurez le temps. Si d'autres travaux se présentent, croyez que je ne vous oublierai pas ; j'ai votre adresse, je vous écrirai. Au revoir, mon brave Sabretache.

— Votre serviteur... et une foule de remercîments, mon officier.

Et Sabretache sort de chez M. Dumarselle en sifflant une marche et en se disant :

— Décidément, le temps est au beau.

XXXII

UNE CAMPAGNE A NEUILLY

L'hiver a passé, tristement pour les uns, joyeusement pour les autres. Chez Sabretache, il a été doux et bienfaisant. Le travail n'a pas manqué ; Cerisette même en a obtenu par des gens du voisinage, par des pratiques du peintre. La jeune fille, qui s'attache maintenant à faire bien tout ce

qu'elle entreprend, est parvenue à coudre, à broder avec tant de perfection, que c'est à qui lui offrira de l'ouvrage. Avec l'occupation, Cerisette a retrouvé le calme et même une partie de sa gaieté d'autrefois; car le travail est la meilleure des distractions. Elle a consenti à sortir accompagnée de Sabretache et quelquefois de Pétarade; mais, en hiver, les sorties ont toujours été courtes et se bornaient à des promenades de santé.

Avec le retour de la belle saison, on se promet de plus longues promenades : d'abord, on a les Champs-Élysées pour voisinage, ensuite on se propose de dépasser quelquefois la barrière, d'aller visiter le bois de Boulogne et toutes les jolies campagnes qui sont de ce côté de la Seine.

Depuis longtemps, Sabretache s'est acquitté avec Pétarade, les travaux du peintre en bâtiment ont pris assez d'importance pour que quelquefois il soit obligé de prendre lui-même des ouvriers sous ses ordres. Dans ces travaux, ceux de la maison de campagne de M. Dumarselle n'ont pas été négligés; on doit penser, au contraire, que Sabretache s'est piqué d'honneur pour que le propriétaire fût content. Chaque fois qu'il revient de Neuilly, Sabretache se frotte les mains en se disant :

— Ce sera gentil! M. Dumarselle sera content, je l'espère.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Dumarselle? demande un jour Pétarade à son camarade.

— Un bien brave homme... qui m'a rendu un grand service... qui m'a aidé quand j'étais dans la peine... comme toi, mon pauvre Pétarade.

— Chut!... belle affaire! A quoi que ça servirait d'être amis si on ne s'obligeait pas?

— C'est vrai, mais je n'avais pas l'honneur d'être ami de ce monsieur... Il ne me connaissait pas du tout, quand il m'a obligé.

— Alors, c'est tout à fait beau, ça!

— Comment est-il, ce monsieur? demande à son tour Cerisette; a-t-il l'air aimable... gai?

— Ma foi! ma petite, c'est pas trop facile à dire. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à ce que je suppose; grand, mince, taille bien prise... il a dû porter joliment l'habit militaire. Sa figure est belle, mais pas mal sévère... Quand on ne le connaît pas, on le croirait même un peu fier; mais, quand il vous parle, ses yeux et sa voix ont quelque chose qui vous donne de la confiance. Au total, je ne le crois pas très causeur, et ses discours n'annoncent pas un grand fonds de gaieté. Je croirais assez que c'est un homme qui a eu de vifs chagrins et qui en a conservé toujours un petit restant dans le fond de son cœur.

— Le voyez-vous souvent à sa campagne de Neuilly?

— Je ne l'ai rencontré qu'une fois dans le commencement que j'y

allais. Il a voulu absolument me donner un billet de cinq cents francs d'avance sur les travaux que j'entreprends, parce qu'il a dit que j'aurais beaucoup d'avances à faire. Ça, c'était vrai; j'ai dû accepter.

— Cinq cents francs! s'écrie Pétarade, c'est donc un millionnaire que ce particulier?

— Nigaud! on n'est pas millionnaire parce qu'on dépense une douzaine de cents francs en peinture dans sa maison. Du reste, il paraît que M. Dumarselle est riche, à en juger par sa maison de campagne. Oh! dame, mes enfants, c'est bigrement joli... des salons avec de superbes tableaux, des statues... de beaux meubles, et puis un jardin charmant... des fleurs rares, une serre, une pièce d'eau... un petit paradis, quoi!

— Oh! que je voudrais voir cela! s'écrie Cerisette.

— Eh bien! ma petite, c'est facile... Je suis toujours tout seul dans la maison; le jardinier va je ne sais où; et puis, quand même, j'ai la permission d'amener qui je veux avec moi. C'est le moment de venir, les lilas sont en fleur, et il y en a des masses! D'ailleurs, dans une douzaine de jours j'aurai fini, il faut profiter du temps où j'y vais encore. Demain, si vous voulez, je vous emmène avec moi à Neuilly. Vous emporterez de l'ouvrage, nous y passerons la journée; ensuite, nous dînerons par là... il y a un petit traiteur sur la route où on est bien et pas cher... au *Lapin blanc*.

— Mais, si M. Dumarselle venait justement demain à sa campagne, cela n'aurait qu'à le contrarier de me trouver chez lui?

— D'abord, M. Dumarselle n'y viendra certainement que lorsque j'aurai fini; ensuite, il y viendrait, que je suis persuadé qu'il ne trouverait pas mauvais que je vous aie emmenée... Après tout, où est donc le crime de se promener dans un jardin où il n'y a personne?... Vous viendrez demain à Neuilly avec moi; cette promenade vous fera du bien.

— Et moi, dit Pétarade, si vous le permettez, j'irai vous retrouver pour dîner avec vous au *Lapin blanc*.

— Soit, viens nous y rejoindre à sept heures.

Le lendemain, de grand matin, par un temps doux, par un ciel pur, Sabretache et Cerisette se mettent en route pour Neuilly. La jeune fille, vêtue d'une modeste robe blanche semée de petits bouquets bleus, ayant sur les épaules un châle léger, sur la tête un grand chapeau de paille surmonté d'un simple ruban, est gracieuse comme les anciennes bergères de Watteau, distinguée comme les délicieux portraits de Court. Elle s'appuie fièrement au bras de Sabretache qui sourit en la regardant, parce que sur les joues fraîches, dans les yeux brillants de Cerisette, il voit qu'avec la santé elle a retrouvé aussi le calme et le bonheur.

L'ancien troupier a proposé à sa compagne de prendre la voiture qui

Cerisette se sent émue, troubiée. (P. 298.)

mène à Neuilly; mais Cerisette, qui a retrouvé ses forces, préfère faire le chemin à pied. Nos deux voyageurs font gaiement la route, puis s'arrêtent devant une grille placée sur un mur à hauteur d'appui.

— Nous y voici, dit Sabretache; tournons un peu à gauche, il y a une petite porte... On n'ouvre la grande que quand le maître de la maison y est... Ah! justement, voilà le jardinier qui sort... Bonjour, père Lejoyeux.

Un vieux paysan, dont le dos fait exactement le cerceau, vient donner la main à Sabretache, en lui disant d'une voix de tête qui imite le galoubet:

— Bonjour, l'ancien! Vous venez travailler! C'est bien! J'aurais laissé la porte entr'ouverte... Vous savez où se mettent les clefs de la maison?

— Oui, oui...

— Je vas en face planter des fraises... Ah! voilà une belle demoiselle... Est-ce que c'est à vous?

— C'est ma nièce; elle a désiré venir prendre l'air de la campagne, j'ai pensé qu'il n'y avait pas d'inconvénient à l'amener avec moi.

— Pardi!... il n'y en a aucun! Allez, mam'zelle, allez voir not'jardin... Dame!... il en vaut la peine. Allez, amusez-vous... je vais planter des fraises

Le vieux jardinier s'éloigne, et Sabretache introduit Cerisette dans la propriété de M. Dumarselle, en lui disant :

— Vous voyez, ma chère enfant, que nous sommes les maîtres de la maison; car le jardinier est un vieux pochard, et, quand il part ainsi le matin, on ne le revoit plus guère de la journée.

Cerisette éprouve une émotion dont elle ne peut se rendre compte en se trouvant dans cette charmante villa. Son cœur bat avec force; elle porte des regards craintifs sur les belles pelouses bordées de fleurs, sur les massifs de charmilles, sur les allées sablées avec soin qui s'offrent à elle; elle n'ose pas avancer, il faut que Sabretache lui prenne la main, en lui disant:

— Eh bien! mon enfant, avancez donc!... On dirait que vous tremblez.

— Oui... je ne sais ce que j'ai... si c'est de la peur ou du plaisir...

— Quel enfantillage!

— Mon Dieu! que c'est joli, ici!... Quel bonheur d'habiter un si charmant séjour!

— Venez d'abord que je vous montre la maison; ensuite, vous aurez le temps de vous promener dans le jardin pendant que je piocherai, moi.

Cerisette suit Sabretache dans un beau pavillon bâti à l'italienne, qui se trouve après une grande allée de tilleuls. On monte un perron et on entre dans un vestibule sur lequel donnent plusieurs portes.

— Ceci, c'est la salle à manger, dit Sabretache en faisant entrer la jeune fille dans une jolie pièce dont les peintures ne sont pas encore ter-

minées. Ce sera un peu fignolé; c'est pas encore fini... Je fais des peintures qui imitent les boiseries, c'est bon genre. Mais venez voir le salon avec les ornements, les rosaces, les filets d'or... Je crois que M. Dumarselle sera content.

Cerisette visite le salon, puis un cabinet de travail, puis une salle de billard; ensuite, Sabretache la fait monter au premier et parcourir la maison qui n'est pas très vaste, mais renferme tout ce qu'on peut désirer à la campagne. La jeune fille admire tout et ne peut retenir un soupir en disant :

— Je voudrais passer ma vie ici.

— Ah! dame, je le crois, mon enfant, répond le vieux soldat en secouant la tête. Et moi aussi, je voudrais vous voir maîtresse d'une maïson comme celle-ci, mais c'est difficile. Vous portez peut-être votre ambition un peu haut!

— Oh! mon ami... croyez bien que ce n'est pas par ambition que je dis cela. Ne suis-je pas heureuse... bien heureuse, avec vous?... Ce n'est pas parce que je voudrais être riche que je désirerais vivre dans cette maison... c'est parce qu'elle me plaît tant!... Je ne peux pas bien vous expliquer ce que j'éprouve... Jardinière dans cette maison... j'aimerais mieux cela qu'un château! Mais, avant tout, je veux toujours être avec vous.

Sabretache embrasse Cerisette, endosse la veste et le tablier de travail, puis se met à son ouvrage, tandis que la jeune fille va s'établir avec sa broderie sous un épais bosquet de lilas dont les fleurs charment les yeux et embaument l'air que l'on respire.

La journée s'est passée bien vite pour Cerisette qui est toute surprise lorsque Sabretache, qui a repris ses habits de ville, paraît devant elle, et lui dit :

— Me voilà, petite; assez de travail pour aujourd'hui, il est temps d'aller dîner.

— Comment!... déjà, mon ami?

— Déjà!... Mais il est sept heures, et quand on est à la besogne depuis neuf, c'est assez gentil.

— Comme la journée a passé vite!... Je croyais qu'il était tout au plus quatre heures.

— Ça prouve que le temps ne vous a pas paru long ici. Tant mieux! Mais, allons dîner; je gage que Pétarade est déjà au rendez-vous.

Pétarade était, en effet, placé comme en sentinelle devant la porte du traiteur qu'on lui avait indiqué. Il pousse un cri de joie en voyant arriver Sabretache et Cerisette; puis la société entre dans un petit jardinet où elle dîne au grand air, ce qui augmente l'appétit et facilite la digestion Ensuite, on reprend gaiement le chemin de Paris, et, depuis longtemps,

Cerisette ne s'était sentie si bien, n'avait goûté un bonheur aussi pur que ce jour-là. Le lendemain, le temps est aussi beau que la veille. Sabretache a fait ses apprêts pour partir; il va dire adieu à Cerisette, qui pousse un léger soupir en murmurant :

— Ah! vous allez à Neuilly?

— Oui, mon enfant; car le mois de mai tire à sa fin, et je ne quitterai plus la besogne de M. Dumarselle que je n'aie fini... Ça durera huit jours encore. Auriez-vous envie de venir avec moi? Si le cœur vous en dit, songez qu'il ne faut pas vous gêner.

— Oh ! mon Dieu!... certainement, cela me ferait bien plaisir... mais je n'osais pas vous le dire... Ça vous ennuie, peut-être, de m'emmener?

— M'ennuyer de vous voir prendre du plaisir !... Ah ! c'est mal ce que vous dites là, Cerisette ! Pardon!... ce nom me revient souvent sur les lèvres.

— Entre nous, ne suis-je pas toujours Cerisette pour vous?

— Sacrebleu ! pour vous punir de ce que vous m'avez dit tout à l'heure, je vous condamne à m'accompagner à Neuilly tous les jours, jusqu'à ce que j'aie fini mon ouvrage.

— Oh ! je le veux bien !

Et la jeune fille, qui a retrouvé toute la gaieté de son âge, saute de joie en faisant à la hâte tous ses préparatifs pour aller à la campagne. En quelques minutes, elle a terminé sa toilette, mis dans un panier l'ouvrage qu'elle emporte, et bientôt elle est avec Sabretache sur la route de Neuilly. Cette journée se passe comme la veille ; le peintre travaille dans la maison, la jeune fille se promène dans le jardin, choisit une place nouvelle pour s'asseoir, et se met aussi à son ouvrage, tout en jouissant du parfum des fleurs, de la vue de ce feuillage si frais et si vif, qui est la parure du printemps, et du bien-être que l'on éprouve dans une campagne qui nous plaît. Puis, sur les sept heures, l'ancien soldat reprend le bras de la jeune fille ; ils vont modestement dîner dans le jardinet du *Lapin blanc*, et s'en reviennent gaiement à Paris.

Chaque matin, Cerisette est prête bien avant Sabretache, parce qu'elle ne veut pas le faire attendre. Celui-ci sourit de cet empressement ; il est heureux du plaisir que ces promenades font éprouver à la jeune fille, et du bien qui résulte pour sa santé.

Le vieux jardinier, qui est quelquefois à sa porte quand Cerisette s'en retourne avec son compagnon, gronde toujours la jeune fille de ce qu'elle n'emporte pas un bouquet, et veut à toute force lui donner des fleurs ; mais ce n'est pas sans peine qu'il parvient à lui faire accepter une rose ou une branche de lilas, Cerisette trouve que c'est assez de pouvoir passer la journée dans un jardin charmant ; elle ne pense pas que la

liberté dont elle y jouit l'autorise à y cueillir quelque chose. Il y a six jours que Cerisette se rend chaque matin avec Sabretache dans la campagne de M. Dumarselle, et ce temps a passé vite : encore trois journées, et les travaux du peintre seront achevés. Aussi la jeune fille n'a pas manqué de l'accompagner comme de coutume, et elle s'est assise avec son ouvrage contre un massif de lilas, lorsque, sur les trois heures de l'après-midi, en levant les yeux pour admirer encore le jardin, elle aperçoit un monsieur qui s'avance lentement de son côté. Cerisette se sent émue, troublée : ce monsieur est probablement le maître de la maison. Elle éprouve un sentiment de crainte, et, ne sachant si elle doit rester là et continuer de travailler ou s'éloigner par respect, elle se lève et va se décider à quitter sa place, lorsque M. Dumarselle, car c'est lui qui s'avance, s'arrête devant elle et lui fait signe de ne point se déranger en disant :

— Restez donc, mon enfant; mon jardinier m'a dit que Sabretache amenait quelquefois sa nièce et qu'elle travaillait dans le jardin, pendant que son oncle achevait ses peintures dans la maison. Si cette campagne vous plaît, Sabretache a bien fait de vous amener, et il ne faut pas que ma présence trouble en rien vos plaisirs ou vos occupations.

Cerisette, qui a tenu ses regards baissés pendant qu'on lui parlait, les porte enfin sur la personne qu'elle veut remercier; mais, au lieu de lui parler, elle demeure muette. Un cri de surprise lui échappe, une vive rougeur lui monte au visage, car, dans M. Dumarselle, elle vient de reconnaître ce monsieur qui lui a parlé avec intérêt au bureau des voitures de Sèvres, et qu'elle a aperçu deux fois dans le parc de Saint-Cloud.

De son côté, M. Dumarselle reconnaît à son tour la jeune fille, et ne semble pas médiocrement surpris de trouver en elle la nièce de Sabretache.

En un instant, mille pensées, mille souvenirs se sont présentés à l'esprit de Cerisette; car il y a chez elle une terreur qui renaît toujours lorsqu'elle revoit quelqu'un qui lui rappelle le passé. Mais elle se remet un peu en se rappelant que ce monsieur l'a vue seulement donnant le bras à Gaston Brumière, lorsque le jeune homme lui faisait quitter le parc de Saint-Cloud.

— Je ne m'abuse point, dit M. Dumarselle, j'ai déjà eu le plaisir de vous rencontrer, mademoiselle!

— Oui, monsieur... c'est ce qu'il me semble aussi.

— Un soir, rue de Rivoli, au bureau des voitures. Vous étiez indécise si vous prendriez celle de Sèvres ou celle de Saint-Cloud.

— C'est vrai, monsieur... mais j'ai pris celle de Sèvres, comme vous me l'aviez conseillé.

— Ensuite ... une autre fois... je crois vous avoir aperçue dans le parc de Saint-Cloud?

Cerisette ne répond rien, mais elle se sent rougir davantage. M Dumarselle, qui remarque le trouble de la jeune fille, s'empresse de reprendre :

— Et vous habitez maintenant avec votre oncle? C'est bien, mademoiselle, de vous être faite la compagne du vieux soldat. Vous devez être heureuse près de lui?

— Oh! oui, monsieur... il est... mon oncle est si bon!

— Sabretache m'a même dit que vous n'aviez pas le désir de vous marier.

Cerisette baisse les yeux en répondant :

— Non, monsieur, je ne me marierai jamais... Je resterai toujours avec... mon oncle.

— Si vous vous trouvez heureuse ainsi, vous avez raison de ne point changer... Le bonheur que l'on tient vaut toujours mieux que celui que l'on espère.

Et M. Dumarselle reste quelques instants sans rien dire ; il examine toujours la jeune fille, et, plus il la considère, plus il semble y prendre de plaisir. Tout à coup, comme s'il sortait de ses réflexions et était honteux de son indiscrétion, il salue Cerisette et s'éloigne en disant :

— Je vais voir les travaux que votre oncle a faits pour moi.

Cerisette est plus à son aise lorsque ce monsieur n'est plus là, et, pourtant, sa figure lui plaît, sa voix lui est agréable à entendre ; seulement elle se sentait comme honteuse, intimidée, en sa présence. Mais il lui semble déjà que cet embarras passerait vite et qu'elle aurait du plaisir à causer avec lui.

Sabretache ne tarde pas à quitter un moment son travail pour venir demander à Cerisette comment elle trouve le maître de la maison.

— Bien aimable, répond la jeune fille ; il a l'air bon, ce monsieur-là...

— De son côté, ma petite, il paraît qu'il vous trouve charmante... Il m'a dit : « Je vous fais mon compliment de votre nièce, Sabretache ; elle est bien jolie, et, ce qui vaut mieux, elle a un air de douceur qui prévient sur-le-champ en sa faveur. » Ensuite, il m'a dit qu'il vous avait déjà rencontrée. Où donc cela, mon enfant?

— A Paris, au bureau des voitures... puis dans le parc de Saint-Cloud... Il m'a vue donnant le bras à ce jeune homme qui m'a ramenée quand je n'avais plus que dix sous dans ma poche.

— Il n'y a pas grand mal à cela... Tous les jours on peut donner le bras à un jeune homme. Vous voyez bien que M. Dumarselle ne trouve pas mauvais que je vous ai amenée ; tout au contraire, il m'a dit que,

puisque vous aimiez la campagne, il faudrait venir souvent nous promener ici cet été. Il a ajouté : « Cela ne me dérange pas du tout ; d'ailleurs, je voyage très souvent ; quelquefois je suis plusieurs mois absent. Cet été, il est probable que je me mettrai en route de bonne heure ; ainsi cette maison sera à votre disposition et vous me ferez grand plaisir en venant souvent y passer la journée avec votre nièce. »

— Oh ! mais il est vraiment trop bon, ce monsieur.

— J'étais bien aise de vous dire ça, petite, et je retourne à ma besogne.

Cerisette ne revoit plus M. Dumarselle pendant la journée. Mais, le soir, au moment où elle va partir avec son oncle, le maître de la maison paraît tout à coup devant elle, tenant à la main un énorme bouquet qu'il lui présente en lui disant :

— Tenez, mademoiselle Agathe, mon jardinier m'a dit que vous ne vouliez jamais accepter aucune fleur, mais j'espère être plus heureux que lui... et je vous prie de vous rappeler que toutes celles de ce jardin sont à votre disposition... Les jeunes filles et les fleurs, cela va si bien ensemble ! Au revoir, mademoiselle.

Cerisette reçoit le bouquet d'une main tremblante. Elle est si émue, qu'elle a à peine la force de remercier M. Dumarselle. Lorsqu'ils ont quitté la jolie villa, Sabretache s'écrie en regardant la jeune fille :

— Eh bien !... qu'est-ce que cela veut dire ?... Vos yeux sont pleins de larmes !

— Ah ! mon ami, celles-ci sont des larmes de bonheur ! murmure Cerisette. Je me suis sentie si heureuse !... Des paroles si douces... un hommage si flatteur... à moi !... Ah ! tenez, laissez-moi pleurer encore... Je sens que cela me fait du bien.

XXXIII

UN CAVALIER

Le lendemain, Cerisette se demande s'il ne serait pas plus discret de ne point accompagner encore Sabretache à Neuilly ; mais son protecteur met fin à son indécision en lui disant :

— Comment ! vous ne viendriez pas, lorsque M. Dumarselle vous a témoigné tant d'intérêt... fait tant de politesses, donné un bouquet ?... Et, de sa part, il paraît que c'est une chose remarquable, car le jardinier m'a dit à l'oreille : « Il est venu quelquefois des dames faire visite à monsieur : mais voilà la première fois que je lui vois offrir un bouquet à quelqu'un : il faut que votre nièce ait fait sa conquête... » Et, pour remercîment

Ce cavalier, qui paraît avoir vingt-six ou vingt sept ans. (P. 302.)

de tout cela, vous ne viendrez plus à sa campagne! il me semble, ma petite, que ce ne serait pas gentil, ça.

— Oh! mon ami, si vous pensez cela, je ne demande pas mieux que d'y aller, moi. Ce que j'en faisais, c'était de crainte d'être trop hardie. Du moment que vous pensez autrement, je vais avec vous... et je vous assure que cela me fait grand plaisir!

— A la bonne heure! les plaisirs qui ne font de mal à personne doivent toujours être permis.

Cerisette est donc retournée avec Sabretache à la maison de campagne de M. Dumarselle. Cette fois, ce monsieur n'y vient pas. La jeune fille se sent plus libre en se sachant seule dans le jardin, et pourtant elle éprouve comme un regret : elle avait cru que M. Dumarselle serait revenu... et, dans le fond de son âme, il y a comme de la tristesse de s'être trompée dans son espoir.

En revenant à Paris, il n'est pas encore tout à fait nuit; et il y a un jeune cavalier fort élégant qui se promenait au petit trot sur la route de Neuilly, mais qui met son cheval au pas dès qu'il aperçoit la jeune fille donnant le bras à l'ancien troupier.

Ce cavalier, qui paraît avoir vingt-six à vingt-sept ans, est fort bien de figure. Sous son chapeau gris, on aperçoit des yeux bleus fort beaux, des sourcils bien arqués, un nez bien dessiné et une bouche pleine d'expression ; des cheveux bruns encadrent tout cela, et lorsque, par moments, ce jeune homme ôte son chapeau de dessus sa tête pour sentir un instant la fraîcheur du soir, on est frappé de la noblesse de son front, sur lequel ses cheveux arrangés sans symétrie voltigent au gré du vent.

La mise de ce cavalier annonce un jeune homme à la mode, mais sans avoir rien d'excentrique ni d'exagéré; enfin, il dirige avec infiniment de grâce un charmant cheval andalou qui n'a rien qui sente le louage.

En apercevant de loin le jeune homme que nous venons de décrire, Cerisette s'est sentie rougir, et, tout en affectant de ne point regarder de son côté, elle voit très bien cependant qu'il a ralenti le pas de son cheval, afin de se trouver bientôt sur la même ligne qu'elle.

Pourquoi Cerisette a-t-elle rougi?... Pourquoi jette-t-elle involontairement des regards furtifs du côté de ce cavalier?... C'est que le second jour de sa promenade à Neuilly, en marchant le matin à côté de Sabretache, la jeune fille a été effrayée par un cavalier qui venait au grand galop de son côté, au moment où elle traversait le chemin devant l'Arc-de-Triomphe. Elle a eu peur, elle a craint de n'avoir pas le temps de traverser. Mais le jeune homme, témoin de l'effroi de la jeune fille, a su arrêter tout à coup son coursier, en s'excusant de la frayeur qu'il avait causée.

Cet incident se serait terminé là, si l'élégant cavalier n'avait pas eu alors le loisir de considérer Cerisette ; et, sans doute, cet examen lui avait donné le désir de la revoir, car, le lendemain, soit hasard, soit préméditation, le jeune homme se promenait encore à cheval dans les Champs-Elysées lorsque Cerisette y passait avec son fidèle compagnon. Mais, cette fois, le cavalier s'est bien gardé d'effrayer la jeune fille; il a même fait

aller son cheval assez doucement pour suivre de loin, jusqu'à la maison de M. Dumarselle, la personne qui, la veille, lui a semblé si jolie.

Depuis ce temps, chaque jour, en allant ou en revenant de Neuilly, Cerisette a revu le jeune homme inconnu, tantôt, le matin, en partant de Paris, et, une autre fois, en y revenant. Depuis quelques jours même, le beau jeune homme s'est trouvé sur le chemin le matin et le soir, souvent à cheval, quelquefois à pied. Après cela, est-il étonnant que Cerisette l'ait remarqué? Et n'est-il pas bien visible que c'est pour elle, que c'est dans l'espérance de la rencontrer, que cet inconnu se trouve chaque jour sur son chemin?

On sera peut-être surpris que Sabretache n'ait point aussi remarqué ce jeune homme qui se trouve constamment sur sa route. Mais, d'abord, il faut dire que le beau cavalier agissait avec infiniment de discrétion. Bien loin de caracoler et de faire manœuvrer son cheval devant les deux piétons, ce que beaucoup d'autres n'eussent pas manqué de faire à sa place, afin de montrer à la jeune fille avec quelle grâce, quelle sûreté il conduisait son coursier, le jeune homme, au contraire, dès qu'il apercevait Cerisette et son compagnon, s'empressait de prendre le côté opposé de la route, et laissait aller son cheval au pas, se tenant plutôt en arrière qu'en avant des deux piétons. De cette façon, il pouvait tout à son aise examiner la démarche de Cerisette, sa taille élégante, sa tournure gracieuse; il est vrai qu'il ne voyait pas son visage, à moins que la jolie fille ne tournât la tête de son côté, ce qui arrivait quelquefois, par hasard sans doute; mais le jeune homme profitait avec bonheur de ces hasards-là.

Lorsqu'il était à pied dans les Champs-Élysées, l'admirateur de Cerisette était encore moins en vue : il passe tant de monde par là; puis, on est à chaque instant masqué par des arbres, et lorsqu'on y met un peu d'adresse, on peut facilement suivre quelqu'un sans que cela se remarque. Le beau jeune homme se tenait toujours à une grande distance, et de façon à ne pas se trouver du côté de Sabretache.

Enfin, ce qui est encore au-dessus de toutes les précautions possibles, c'est qu'un homme qui n'est point jaloux porte fort peu d'attention sur les personnes qui se trouvent sur sa route, tandis que, sans être coquette, sans désirer faire des conquêtes, la femme la plus honnête voit fort bien lorsqu'elle en a fait une, et même sans regarder en arrière, sans paraître détourner la tête, sait toujours où se tient celui qui la suit. Ce qui a fait dire à je ne sais quel poète que les femmes avaient une double vue pour les amoureux, et ce qui me semble tout naturel : pourquoi l'amour ne serait-il pas aussi devin que le magnétisme?... Quant à moi, je crois beaucoup plus à la seconde vue du cœur qu'à celle de l'estomac.

Mais d'où vient que Cerisette, qui n'a pas de secrets pour le vieux soldat, ne lui ait point parlé de l'assiduité de ce jeune inconnu? Et comment se fait-il que cette jeune fille, que le malheur et le passé ont rendue si craintive, n'éprouve aucune frayeur en se voyant constamment suivie par un inconnu? A cela, nous répondrons encore qu'il y a dans le fond de notre âme quelque chose qui nous fait éprouver comme de la sympathie pour certaines personnes, et, alors, on n'a jamais peur de ces personnes-là. Il ne suffit pas toujours d'être un joli garçon pour inspirer de la sympathie à une femme, quoique cela doive pourtant y contribuer; mais celui que Cerisette voyait depuis quelque temps sur son chemin avait un air si doux, si honnête, lorsqu'il la regardait, ses yeux avaient une expression à la fois si tendre et si respectueuse, qu'il était impossible de s'offenser de ces regards-là; et voilà pourquoi elle n'avait pas jugé nécessaire de parler à Sabretache du jeune cavalier. D'ailleurs, la promenade des Champs-Élysées à Neuilly était libre pour tout le monde, et, après tout, ce n'était peut-être pas pour la rencontrer que ce beau monsieur se trouvait toujours où elle passait. Cerisette se disait aussi cela, mais elle n'en croyait pas un mot.

Le lendemain, on retourne encore à Neuilly. Cette fois, M. Dumarselle y vient aussi dans le milieu de la journée, et, après avoir jeté un coup d'œil dans la maison, il va dans le jardin dire bonjour à Cerisette.

La jeune fille salue gracieusement le maître de la maison : elle ne se sent déjà plus de crainte, ni d'embarras près de lui; elle n'y éprouve que du plaisir.

— Vous savez, mademoiselle, ce que j'ai recommandé à monsieur votre oncle? dit M. Dumarselle en regardant attentivement Cerisette.

— Oui, monsieur... c'est-à-dire... je crois...

— Je lui ai recommandé de vous amener souvent cet été dans cette maison de campagne qui vous plaît tant. Et, comme je devine très bien que, par discrétion, vous n'oseriez pas y venir si j'y étais... cela me ferait grand plaisir pourtant... je vous préviens que je me mettrai en voyage vers le 20 juin, et que je serai au moins trois mois absent!..

— Comment, monsieur, vous vous absentez si longtemps!... Vous abandonnerez dans la belle saison cette maison qui est si jolie!...

— Oui, mademoiselle...

— Est-ce que vous ne vous plaisez pas ici?...

— Je m'y plairais beaucoup si j'avais... tout ce que mon cœur désire! Ah! mademoiselle, la fortune ne procure pas toujours le bonheur, et je donnerais avec joie tout ce que je possède... contre quelque chose que le destin m'a ravi!

Cerisette soupire et n'ose se permettre aucune question sur ce qui

cause le chagrin de M. Dumarselle ; celui-ci, dont le front est devenu soucieux, reprend au bout d'un moment :

— Oui... je voyage... je parcours le monde... espérant encore quelquefois... mais toujours déçu dans mon espoir... Pardon... je vous parle de mes peines, et, à votre âge, il vaut mieux ne songer qu'aux plaisirs... On a assez de temps pour les regretter !...

— Ah ! monsieur, je ne suis pas aussi frivole que vous pourriez le croire... et si je pouvais adoucir vos souffrances en les partageant, je vous en demanderais sur-le-champ la moitié.

— Aimable fille, je vous remercie... Au revoir, je ne vous dis pas encore adieu.

Le surlendemain, Sabretache a entièrement fini ses travaux, et M. Dumarselle, qui se trouve à sa campagne, solde sur-le-champ le mémoire du peintre, sans vouloir le faire vérifier, quoique celui-ci prétende que c'est un usage auquel il ne demande pas mieux que de se soumettre ; mais M. Dumarselle l'oblige à recevoir sur le-champ le total de sa facture.

Cerisette remercie de nouveau M. Dumarselle, qui lui donne encore un beau bouquet.

— Et si je vous ai pris trop cher, mon officier? dit l'ancien soldat en souriant.

— D'abord, je n'en crois rien, mon brave ; ensuite, si vous avez fait quelque légère erreur, je vous prierai d'en dépenser le montant en un cadeau pour votre charmante nièce. Adieu, mademoiselle ! N'oubliez pas surtout la recommandation que je vous ai faite... Cette maison est à votre disposition tout l'été... et j'espère que vous viendrez la visiter, quand ce ne serait que pour voir si mon jardinier a bien soin de mes fleurs.

Cerisette remercie de nouveau M. Dumarselle, qui lui donne encore un beau bouquet et serre la main de Sabretache, en lui disant :

— Je vous reverrai à mon retour ; de plus, j'ai donné votre adresse et vous ai recommandé à quelques connaissances qui, j'en suis certain, vous procureront de l'ouvrage.

— Vous êtes mille fois trop bon, mon officier. En vérité, je ne sais comment j'ai mérité tout ce que vous daignez faire pour moi !

— Vous le méritez par vous-même. Mais, depuis que je connais votre aimable nièce... je me félicite doublement de ce que j'aie pu vous être bon à quelque chose.

Sabretache et la jeune fille ont quitté la maison de Neuilly ; c'est pour quelque temps, cette fois, qu'ils lui disent adieu. Cerisette a le cœur serré ; elle avait si bien pris l'habitude d'aller à cette campagne, que maintenant il lui semble qu'il lui manquera quelque chose en ne s'y rendant plus dès le matin ; ensuite, M. Dumarselle a été si aimable, si poli avec elle, qu'elle se sent déjà de l'affection pour lui ; elle s'habituait très bien aussi à le voir.

Peut-être y a-t-il encore quelque raison qui lui fait regretter ces charmantes promenades à Neuilly et jeter les yeux de côté et d'autres sur la route comme pour y dire adieu à l'élégant cavalier que l'on y rencontrait matin et soir. Mais justement, ce jour-là, le jeune inconnu n'a pas paru : on ne l'a aperçu ni en allant ni en revenant, et on a l'air très sérieux en arrivant dans la rue de Ponthieu.

Quant à Sabretache, tout le long du chemin il n'a pas cessé de faire l'éloge de M. Dumarselle, dont la connaissance et l'amitié semblent avoir été le commencement de son changement de fortune.

En rentrant dans leur demeure, Sabretache et Cerisette aperçoivent Pétarade, de planton devant leur porte ; il s'écrie :

— C'est pas malheureux qu'on vous rencontre ! Vous n'y êtes plus jamais à c't'heure !... J'aurais eu le temps de pourfendre plusieurs lions depuis que je ne vous ai vus !

— Tu sais bien, camarade, que j'avais affaire à Neuilly, et, comme Agathe... s'y plaisait, elle y venait tous les jours avec moi.

— Oh ! oui ! il paraît que mamzelle Agathe... Cerise... non, je veux dire Cerise... Agathe... non... je deviens idiot, ne faites pas attention !... Mamzelle, dis-je, s'y plaît beaucoup ?

— Oh ! oui ! et si vous saviez combien le maître de la maison est aimable.

— Vous l'avez donc vu ?

— Certainement, je l'ai vu plusieurs fois... et il a été si bon ; il m'a dit que j'avais très bien fait d'accompagner mon oncle. Ensuite, il nous a fait promettre d'aller souvent à sa campagne cet été : il sera absent.

— Ah ! il vous a engagés à l'aller voir quand il n'y sera pas ?...

— Tu ne comprends donc pas, camarade, que c'est pour nous mettre à notre aise? S'il y était, il sait bien que nous craindrions d'être importuns... Mais il voyagera tout l'été.

— Tiens! tiens! mais c'est agréable, ceci... Ça fait que vous avez comme une maison de campagne à vous!... Si ce monsieur m'avait rencontré, il m'aurait peut-être aussi invité à aller la voir pendant son absence!...

— Mais les travaux sont finis, ainsi que nos courses à Neuilly, pour quelque temps du moins.

— Ma foi! les promenades ont fait du bien à mam'zelle; je la trouve parfaitement bien portante à présent.

— C'est vrai... votre santé est tout à fait rétablie, mon enfant. Mais puisque l'exercice vous fait du bien, il faudra en faire encore, et, si nous n'allons plus à Neuilly, cela ne nous empêchera pas d'aller nous promener.

— Oh! certainement... je le veux bien!...

Cerisette a répondu avec une vivacité dont elle se blâme elle-même. Pourquoi cette envie de promenade, maintenant qu'elle n'a plus le but qui lui plaît tant? Est-ce donc le désir de savoir si elle rencontrera encore ce jeune cavalier qui la contemplait d'un air si respectueux et si doux? Mais à quoi bon! Elle ne veut plus, elle ne doit plus aimer personne, ni écouter aucun propos galant; son cœur doit désormais être fermé à tout sentiment d'amour, et les motifs qui la forcent à ne plus aimer sont trop graves pour qu'elle manque jamais à sa résolution. Et, sans doute, c'est pour mieux la tenir que quelques jours s'écoulent, pendant lesquels la jeune fille a voulu garder la maison. Mais le temps est superbe, les soirées longues et chaudes, et Sabretache dit une après-dînée à Cerisette :

— Ma petite, vous aviez pris l'habitude de marcher, et cela vous faisait du bien ; il ne faut pas maintenant faire tout le contraire... Je trouve déjà que vous n'avez plus le teint si rose, l'air si joyeux que quand vous veniez à Neuilly. D'ailleurs, il faut profiter des beaux jours... quand on les tient. Sortons... allons aux Champs-Élysées.

Cerisette accepte la proposition de son protecteur; elle prend un petit châle, attache sur sa tête un simple chapeau de paille et donne à peine un coup d'œil à son miroir; mais les femmes les plus jolies sont ordinairement celles qui mettent le moins de temps à leur toilette.

A la sortie de leur demeure, nos promeneurs rencontrent Pétarade qui venait les voir et, naturellement, les accompagne à la promenade.

Il est à peine huit heures du soir; la nuit n'est pas encore venue. Les Champs-Élysées sont remplis de monde; il semble qu'une partie des habitants de Paris s'y soient donné rendez-vous. Mais comme Cerisette n'aime point la foule, on prend des allées qui ne sont pas au centre de la pro-

menade, et où l'on peut, du moins, marcher sans être coudoyé à chaque pas. Cerisette donne le bras gauche à Sabretache ; à sa droite, Pétarade se tient bien roide, emboîtant son pas sur celui de la jeune fille de manière à ne jamais se trouver d'un pouce ni en avant, ni en arrière. Quoique si bien entourée, Cerisette voit fort bien et de côté et même parfois derrière elle ; il lui suffit pour cela de tourner un peu la tête comme pour rattacher son châle ou ramener sur son épaule le ruban de son chapeau. Ce ne sont pas les moyens qui manquent aux femmes pour savoir s'il y a sur leur pas celui qu'elles désirent ou qu'elles redoutent. Mais on se promène depuis quelque temps, et les regards furtifs de la jolie fille n'ont point aperçu celui qu'elle croyait rencontrer.

Pétarade est enchanté de l'occasion, et tout fier d'être le cavalier de Cerisette.

Tout à coup, Sabretache aperçoit un monsieur pour lequel il travaille : ayant besoin de lui parler, il quitte le bras de Cerisette en disant à Pétarade :

— Donne ton bras à ma nièce... il faut que je dise un mot à ce particulier ; allez toujours tout droit et je vous rejoins

Pétarade est enchanté de l'occasion, et tout fier d'être le cavalier de Cerisette. Celle-ci a pris son bras, et ils s'avancent lentement, le ci-devant soldat cherchant dans sa tête une jolie phrase en forme de compliment pour l'adresser à la jeune fille, et celle-ci regardant toujours au loin et dans tous les sens. Probablement, la phrase que cherchait Pétarade avait de la peine à s'arrondir, car il n'avait pas encore dit un mot lorsqu'il sent tressaillir le bras qui s'est passé sous le sien.

— Qu'avez-vous, mamzelle?... Est-ce que le pied vous a tourné ou que vous avez rencontré un petit moellon? demande Pétarade à sa compagne.

Celle-ci répondit d'une voix émue

C'est le cavalier si gentil; elle l'a bien vite reconnu. (P. 315.)

— Ce n'est rien, monsieur Pétarade... c'est que j'ai en effet rencontré... quelque chose qui m'a fait mal...

— Voulez-vous ôter votre soulier?

— Oh! non, ce n'est pas la peine.

Et Cerisette regardait à sa droite; car elle venait d'apercevoir le jeune inconnu. Il était à pied, cette fois; il marchait lentement dans une des

contre-allées... Mais lui aussi venait d'apercevoir Cerisette; cependant elle ne donnait pas le bras à la personne avec laquelle il l'avait toujours vue; aussi se rapprocha-t-il doucement pour être bien certain de ne point se tromper.

Pétarade, ne pouvant parvenir à tourner un compliment, s'était décidé à raconter une de ses prouesses, et commençait son récit :

— Pour lors, mamz'elle, c'était un jour que j'avais rencontré deux lions... dont une lionne, mais je ne sus que c'était une lionne que par suite des événements... Ça ne saute pas aux yeux. Faut vous dire que je m'étais aventuré à la promenade, n'ayant pour toute arme qu'un petit eustache dont le manche était cassé... Je cherchais des dattes... Aimez-vous les dattes?

— Oui, oui... Ce doit être bien effrayant!

— Les dattes? Mais, non, c'est sucré. J'en raffolais, j'en mangeais deux boisseaux par jour... si bien que mes camarades me disaient: « Tu n'oublierais jamais le moindre fait, toi, Pétarade, tu es un recueil de dattes. » C'est un calembour... Les aimez-vous?

— Non... c'est trop sucré.

— Les calembours?

— Non... les lions...

— Vous avez connu des lions sucrés?

— Mais je croyais que vous disiez autre chose...

Cerisette est fort peu à la conversation; elle a remarqué que le jeune inconnu est plus pâle que d'habitude et que c'est avec un sentiment de tristesse qu'il la regarde. Elle songe qu'elle est au bras de Pétarade et que cela peut donner lieu à bien des conjectures. Aussi, tout à coup, elle s'arrête en disant bien haut :

— Mais mon oncle ne revient pas, monsieur Pétarade, si nous l'attendions?

— Mam'zelle, il avait la crinière qui lui tombait jusqu'à terre... le mâle, et il roulait des yeux comme des becs de gaz.

— Si nous marchons toujours, il ne nous retrouvera plus.

— Je vous assure que je n'avais pas envie de l'attendre, n'ayant sur moi que mon eustache sans manche. Et alors... et alors..

— Eh bien! monsieur Pétarade, vous n'achevez pas?

— Pardon, mam'zelle, c'est que je remarque que depuis quelques instants il y a là un particulier qui a l'air de nous espionner... et de vous regarder d'une façon... Je vais aller lui demander ce qu'il nous veut, ce farceur-là.

C'est le jeune inconnu, que Pétarade a remarqué, et vers lequel il

marche déjà, lorsque Cerisette le force à s'arrêter en lui disant d'un air fâché:

— Eh bien! monsieur Pétarade, que faites-vous donc? Mon oncle m'a confiée à vous, et vous voulez me quitter? Pourquoi vous figurez-vous que ce monsieur s'occupe de nous? Est-ce que la promenade n'est pas à tout le monde? Je vous défends d'aller lui parler.

— Si vous me le défendez, mam'zelle... c'est fini, je dois me soumettre à votre volonté.

— Mais voilà mon oncle.

Cerisette court prendre le bras à Sabretache. Pétarade a l'air vexé; il a les joues pourpres et il lance de temps à autre des regards sur le jeune inconnu qui se tient un peu éloigné, mais marche toujours derrière eux.

— Qu'est-ce que tu as donc, Pétarade? On dirait que tu es en colère? dit Sabretache au bout d'un moment.

— Moi, par exemple! au contraire.

— C'est que M. Pétarade me contait une histoire de lions et je l'écoutais mal... Voilà ce qui l'aura fâché.

— Moi?... Oh! du tout, mam'zelle. La chose, c'est que j'avais remarqué un muscadin qui lorgnait par trop ta nièce... et je voulais le rappeler à l'ordre, ce pékin... mais elle n'a pas voulu.

— Vous vous êtes trompé, monsieur Pétarade : pourquoi chercher querelle à quelqu'un qui ne nous dit rien?

— Oh! que non, je ne m'étais pas trompé... et la preuve, c'est que le particulier nous suit toujours sans en avoir l'air.

— Bah!... montre-le-moi donc.

— Par file à droite... droite... suis toujours! Y es-tu?

Sabretache s'est retourné, et il aperçoit le jeune homme; mais la nuit tombait, et il était difficile de distinguer d'un peu loin. L'ancien troupier dit tout bas à l'oreille de Cerisette :

— Est-ce que vous connaissez ce monsieur, ma petite?

— Moi? Pas du tout, mon ami.

— Alors, Pétarade est un serin. Après tout, vous êtes gentille; on vous lorgne, c'est tout naturel; nous ne pouvons pas obliger les passants à se boucher les yeux quand vous sortez.

La promenade se termine; Cerisette n'a plus osé retourner la tête, mais quelque chose lui dit que le jeune inconnu ne les perd pas de vue.

De retour chez eux, Sabretache dit encore :

— Cet imbécile de Pétarade, qui voulait chercher querelle à un monsieur que vous ne connaissez pas.

Cerisette, dont le cœur est serré, court se jeter dans les bras de son vieil ami en murmurant :

— Ah! ce serait bien mal si j'avais un secret pour vous!... Tenez, mon ami, je vais tout vous dire.

— Comment!... il y a donc quelque chose?...

— Ce jeune homme... je vous ai dit que je ne le connaissais pas... j'ai eu tort... Il ne m'a jamais parlé, oh! pour cela, c'est bien vrai, mais, quand j'étais à Neuilly... il se trouvait toujours sur notre chemin... souvent à cheval... quelquefois à pied.

C'était un jour que j'avais rencontré deux lions... dont une lionne.

— Ah! diable; et depuis quand?

— Depuis ce jour où j'ai eu peur d'un cavalier qui traversait la chaussée au grand galop... qui a arrêté son cheval si à propos... C'était ce même jeune homme.

— Ah! oui... je me rappelle à présent... Et depuis ce temps vous le rencontriez sans cesse?

— Oui, mon ami.

— Et il vous regardait?

— Oui, mon ami.

— Et vous le regardiez bien un peu pour voir cela?

— Un petit peu, mon ami.

— Et moi, je n'ai rien vu de tout cela!... Oh! invalide que je suis!

Sabretache prend un air plus sérieux en disant :

— C'est un jeune homme du grand monde?

— Je le crois... il a l'air fort distingué... et fort honnête surtout.

— Quand il aurait tous ces airs-là, voyons, ma petite, vous ne comptez pas épouser ce monsieur? Et je présume que vous ne voulez pas être sa maîtresse?

— Sa maîtresse! Oh! mon ami... pourriez-vous le penser? Ah! la leçon que j'ai reçue n'est-elle pas assez terrible?... Et quand vous m'avez retirée de l'abîme où le malheur m'avait précipitée... je re'ombrais

dans de nouvelles fautes! Alors, je serais donc indigne de ce que vous avez fait pour moi? Ah! vous ne croyez pas cela, mon ami; n'est-ce pas, que vous ne le croyez point?

Cerisette porte son mouchoir sur ses yeux, et Sabretache court à elle et l'embrasse à plusieurs reprises en s'écriant :

— Eh non! mille carabines, eh non! mille caronades, je ne le crois pas!... Je n'ai jamais voulu vous faire de la peine, mon enfant... Mais ce jeune homme... s'il vous suit encore... faudra-t-il le rosser?

— Pendant quelque temps je ne sortirai pas... Cela ne me privera pas, et d'ailleurs vous savez que j'ai beaucoup d'ouvrage; ensuite, quand nous irons promener... eh bien! nous prendrons d'un autre côté... et, ne me rencontrant plus, ce jeune homme m'aura bien vite oubliée.

— C'est cela, ma petite; vous raisonnez comme un ange... Je vous apporterai beaucoup de livres pour vous distraire... Allons, plus de chagrin; ceci est un léger incident qui ne doit pas vous attrister... Bonne nuit, mon enfant!

— Bonne nuit, mon ami!

Et Cerisette sourit en tendant la main à Sabretache; mais, lorsqu'elle est seule, ses yeux se remplissent encore de larmes et elle sanglote en disant :

— Oh! non, je ne dois plus aimer personne... et personne ne peut plus m'aimer!

XXXIV

UN VÉRITABLE AMOUR

Plusieurs semaines se sont écoulées; Cerisette n'est sortie que pour faire dans le voisinage les achats nécessaires aux soins du ménage; mais elle n'a plus été se promener. Elle travaille, elle lit beaucoup; elle ne cesse point de répéter qu'elle n'a pas un moment d'ennui; mais ses yeux n'ont plus leur gaieté, leur vivacité d'autrefois, et, quoiqu'elle tâche souvent de sourire, il y a dans ce sourire même quelque chose qui laisse percer un secret chagrin. Sabretache, qui ne se trompe pas aux sentiments de la jeune fille, se dit en caressant sa moustache :

— Pauvre enfant!... il paraît que ce jeune homme lui avait visé juste au cœur! Dame! ces choses-là ne se commandent pas. Avec tout cela, je ne veux pas que cette petite passe tout son été enfermée comme une marmotte... elle retomberait malade... Que le diable emporte les amoureux!... Il est vrai qu'elle est bien gentille!

Enfin, un matin, Sabretache dit à Cerisette :

— Ma petite, le temps est superbe... Le 20 juin est passé, puisque

nous sommes en juillet, par conséquent M. Dumarselle est en voyage; il me semble que nous pourrions aller passer une journée à sa campagne... Cela vous fera du bien; moi, je regarderai si mes peintures n'ont pas souffert. Ce ne serait pas joli si nous ne profitions pas quelquefois de l'offre si aimable de ce monsieur... Voulez-vous venir à Neuilly? Nous prendrons la voiture... comme cela, on fait moins de rencontres.

Cerisette accepte cette proposition. Elle est bien émue en sortant avec son protecteur; mais elle tâche de ne regarder ni à droite ni à gauche. Ils vont rejoindre la voiture de Neuilly, se placent dedans, et font la route sans pouvoir être aperçus par les piétons ou les cavaliers.

La campagne de M. Dumarselle est encore plus jolie qu'au printemps, car tous les arbres ont revêtu leur feuillage; les allées sont plus touffues, les ombrages plus épais. Les fleurs émaillent les bordures et les parterres, et une odeur suave se répand de tous côtés.

Sabretache pousse un cri d'admiration; puis il laisse la jeune fille dans le jardin pour aller examiner ses peintures. Cerisette va s'asseoir à cette même place où, deux mois avant, elle éprouvait tant de bonheur de se trouver dans cette campagne. Maintenant, tout ce qui l'entoure est plus beau, plus vert, plus gracieux encore; la nature, dans toute sa force, semble répandre la vie sur les plus petites plantes, comme elle l'a rendue aux arbres les plus vieux.

Et, pourtant, Cerisette n'éprouve plus là le même plaisir qu'autrefois; car, nous l'avons dit déjà, c'est l'âme, c'est le cœur, qui embellissent aussi ce qui frappe nos yeux; et quand ils sont tristes, c'est comme un verre de couleur sombre qui se place devant les objets que nous regardons.

— Il n'était pas sur la route! se dit la jeune fille en laissant sa tête retomber sur sa poitrine. J'ai à peine regardé... mais je l'aurais vu. Oh! il doit m'avoir oubliée, maintenant. Tant mieux! tant mieux! c'est ce que je voulais!

Ces tant mieux-là sont cependant prononcés bien tristement. On passe près de trois heures chez M. Dumarselle. Le jardinier supplie Cerisette de se cueillir un bouquet, en lui disant que c'est l'ordre de son maître, et qu'il sera grondé si elle n'emporte point de fleurs. La jeune fille cède à ses instances: elle fait un bouquet, puis on dit adieu au père Lejoyeux

— Reprenons-nous la voiture? demanda Sabretache à Cerisette.

— J'aimerais autant aller à pied... Il y a si longtemps que je n'ai marché!

— C'est juste, ma petite, cela vous fera du bien. Et puis, au fait, en allant à pied, nous verrons mieux si... si... enfin, vous me comprenez. vous serez sûre de votre fait.

On se remet donc en route pédestrement. De temps à autre, Sabretache porte ses regards sur les cavaliers qui passent près d'eux, et, lorsqu'il y en a qui trottinent quelque temps à leur côté, il presse le bras de la jeune fille en lui disant à l'oreille :

— Est-ce celui-là?

Mais Cerisette secoue la tête en murmurant :

— Oh! non... d'un ton qui ressemble beaucoup à un regret.

Un peu plus loin, si un piéton marche quelque temps près d'eux, Sabretache renouvelle sa question, à laquelle la jeune fille fait la même réponse. Ils regagnent ainsi leur demeure, et le vieux soldat s'écrie :

— D'après cela, nous ne l'avons pas rencontré, petite?

— Non, mon ami.

— Alors, c'est qu'il ne vous guette plus, ne vous attend plus. Parbleu! c'est tout simple, vous avez été plus d'un mois sans sortir, c'est plus de temps qu'il n'en faut à un jeune homme pour oublier dix jolies femmes. Voilà donc une aventure terminée, et cela ne doit plus vous causer de soucis ni vous empêcher de sortir.

Oh! bien certainement, ce jeune homme ne songe plus à moi, se dit Cerisette. Après tout... c'était un caprice... cela ne pouvait pas être sérieux. Et, pourtant, ses regards avaient une expression!... Je ne voulais pas le regarder, et, malgré moi, je ne pouvais pas m'empêcher de porter mes yeux de son côté... C'est bien singulier... ce que j'éprouvais ne ressemblait pas à ce que j'ai cru jadis être de l'amour. Mais, à quoi bon penser à tout cela, puisque cela ne m'avancerait à rien d'être aimée? Oh! c'est égal... être aimée véritablement par quelqu'un que l'on aime aussi, ce doit être un bien grand bonheur!

Cerisette tâchait d'éloigner ces idées de sa pensée, mais elle n'y parvenait pas facilement : son âge et son cœur étaient plus forts que sa raison.

Quelques jours se passent encore. Elle est sortie de nouveau avec Sabretache et n'a fait aucune rencontre.

— C'est une affaire arrangée, dit l'ex-troupier, vous n'êtes plus guettée par ce beau monsieur... il ne pense plus à vous.

— Oh! non, assurément.

Un matin, Cerisette est sortie seule pour faire des achats d'aiguilles, de coton, de fil; et, après avoir fait ses emplettes, comme le temps est superbe, elle fait un détour pour revenir par le bas des Champs-Élysées. Il n'y a pas trois minutes qu'elle était sous les arbres, savourant le plaisir de la promenade presque déserte alors, quand tout à coup un jeune homme qu'un arbre lui masquait paraît et s'arrête devant elle.

C'est le cavalier si gentil; elle l'a bien vite reconnu. Elle s'arrête toute

troublée, puis va s'éloigner en prenant un autre chemin, lorsqu'une voix pleine de charme, une voix douce et suppliante lui dit :

— Par pitié, mademoiselle, daignez m'entendre un moment!... Ne me refusez pas cette grâce... Vous devez être bien certaine que je ne vous adresserai pas une parole qui puisse vous offenser!...

Cerisette s'arrête... Elle ne sent plus la force de marcher ; elle balbutie en tremblant :

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur?

— Ce que j'ai à vous dire?... Ah ! vous le savez déjà, mademoiselle ; il est impossible que vous n'ayez pas lu dans mes yeux le sentiment que vous m avez inspiré... En vous disant que je vous aime... que je vous adore... je n'exprimerai pas encore bien tout ce que j'éprouve pour vous...

— Monsieur... je ne puis entendre...

Et pourtant Cerisette n'éprouve plus le même plaisir qu'autrefois.

— Oh ! écoutez-moi, par grâce!... Que je puisse au moins une fois vous dire ce que je ressens... Je vous ai suivie longtemps... Vous alliez à une maison de campagne, à Neuilly... Oh ! que j'étais heureux de vous rencontrer chaque matin et chaque soir ! Mais, tout à coup, vous avez cessé vos promenades ; pendant plusieurs jours, qui me semblaient des siècles, je ne vous ai plus revue. Enfin, un soir, vous avez reparu... vous donniez le bras à un jeune homme... Je me suis approché pour goûter le plaisir de vous voir... mais il m'a semblé qu'on me regardait avec impatience... Vous-même, j'ai cru que cela vous contrariait de me rencontrer toujours... Oh ! j'en ai eu la certitude quand j'ai vu que, pendant près d'un mois, vous ne quittiez plus votre chambre.

— Comment, monsieur, vous savez?

— Oui... je sais où vous demeurez... je sais que vous vous nommez

Je vais écrire... Dictez, petite. (P. 324.

Agathe, que vous êtes avec votre oncle, un ancien militaire qui s'appelle Sabretache.

— Qui vous a dit tout cela?

— Je vous avais suivie de loin... Quand on aime quelqu'un, mademoiselle, on brûle de savoir tout ce qui le concerne... Ah! jugez si je vous aime!... Devinant que j'étais cause de votre longue retraite, quand vous

êtes sortie enfin, je me suis tenu à l'écart, bien loin, afin que vous ne puissiez pas m'apercevoir... « En ne me voyant plus suivre ses pas, me disais-je, elle ne craindra plus de sortir. » C'est pourquoi vous avez été longtemps sans me revoir... Mais j'étais là... toujours là... et de loin je vous voyais, moi...

— Il se pourrait!...

Cerisette a dit ces mots avec une expression de joie involontaire. Mais elle s'efforce de cacher son émotion et murmure :

— Pourquoi donc alors me parlez-vous aujourd'hui?

— Vous étiez seule... l'occasion était si belle!... je désirais tant vous parler! J'ai été si malheureux de votre longue retraite... j'ai tant souffert!... Ne me pardonnez-vous pas ce court moment de bonheur?

La jeune fille lève alors les yeux sur celui qui lui parle; elle voit qu'en effet il est pâle, changé, qu'il a l'air souffrant et malheureux, et, en réfléchissant que c'est elle qui est cause de tout cela, elle ne peut s'empêcher de soupirer, de plaindre ce jeune homme et de lui dire :

— Monsieur, je suis bien fâchée que vous ayez eu du chagrin pour moi. En vérité, vous avez tort, et je n'en vaux pas la peine.

— Oh! mademoiselle, ma plus grande affliction était de vous avoir déplu en me trouvant toujours sur vos pas, en cherchant sans cesse à vous rencontrer.

— Mais cela ne me déplaisait pas du tout...

— Il se pourrait, mademoiselle!...

Un éclair de joie illumine les traits du jeune homme, tandis que Cerisette, qui s'aperçoit que c'est presque un encouragement qu'elle a laissé échapper, reprend avec embarras :

— Je veux dire, monsieur, que... vous étiez bien libre... Enfin, je n'ai jamais eu sujet de me plaindre, et...

— Ah! mademoiselle, je vous en prie, ne rétractez pas ces paroles qui vous sont échappées. Si vous saviez tout le bien qu'elles m'ont fait! Elles me rendent à la vie, car elles me rendent l'espérance. Ne pas vous déplaire, je serais si heureux; c'est le bonheur que vous me faites entrevoir.

— Non, monsieur, vous vous trompez. Avec moi, il n'y a pas de bonheur possible, il n'y a pas d'espérance qui puisse jamais se réaliser; et quand même je ne serais pas insensible à votre amour, mon Dieu, monsieur, cela ne vous avancerait pas davantage. Ainsi, vous le voyez, il vaut mieux ne point penser à moi et ne plus chercher à me revoir. C'est un bon conseil que je vous donne, monsieur, et, d'ailleurs, cela vous sera facile de m'oublier.

— Oh! ne croyez pas cela! Le sentiment que je ressens pour vous n'est pas de ceux qu'un caprice fait naître, et qu'un autre caprice remplace. Renoncer à vous voir me serait impossible maintenant ; aussi, je ne veux pas même y arrêter ma pensée. Je sais bien, mademoiselle, que vous ne me connaissez pas, que vous avez parfaitement le droit de ne point ajouter foi à mes paroles, de me croire, comme la plupart des jeunes gens, étourdi, avantageux, et disposé à me passionner pour la première jolie femme que j'aperçois ; mais, aussi, je désire cesser d'être un étranger pour vous. Ayez la bonté de prendre cette carte sur laquelle il y a mon nom et mon adresse ; vous verrez, mademoiselle, que je ne suis point indigne de votre intérêt.

— Je n'en doute pas, monsieur ; mais, je vous le répète, à quoi tout cela vous avancera-t-il? A quoi bon chercher à faire connaissance avec moi?

— Je vous comprends, mademoiselle ; vous êtes honnête, je le sais, mais c'est un titre de plus à mon amour. Votre oncle est un ancien militaire dont chacun vante le caractère et la probité. Vous voyez que je me suis informé, moi. Je ne vous tiendrai jamais un langage qui vous blesserait. Je pourrais vous offrir une voiture, des diamants, des cachemires, pour que vous soyez ma maîtresse, ce qui réussit près de bien des femmes.

— Cela ne réussirait pas avec moi, monsieur.

— Je le sais, mademoiselle ; aussi je vous aime encore davantage.

— Il ne faut pas m'aimer, monsieur, ce serait un malheur pour vous et pour moi, peut-être. Adieu, monsieur.

— Ah! mademoiselle, par grâce, ne refusez pas de prendre cette carte. Vous me méprisez donc bien, que vous ne voulez pas même me connaître?

— Oh! non, monsieur, ce n'est pas cela. Eh bien! donnez, puisque cela vous fait plaisir.

— Que vous êtes bonne!

— Et maintenant, adieu, monsieur ; je ne puis rester davantage. Oubliez-moi, monsieur, oubliez-moi.

Cerisette s'éloigne vivement, le cœur gros, émue, tremblante. Le jeune homme n'osait la suivre, il se contente de la regarder tant qu'il peut l'apercevoir.

La jeune fille grille du désir de lire cette carte qu'on lui a remise, mais elle attend qu'elle soit un peu éloignée : enfin, elle n'y tient plus, elle regarde et lit :

LÉON DALBONNE,
rue Tronchet, 6.

Et elle murmure en marchant :

— Léon Dalbonne... Léon... c'est un joli nom... Oh! j'aime beaucoup ce nom-là!...

Toute la journée, Cerisette pense à cette rencontre ; vingt fois en un quart d'heure elle se dit :

Mais j'étais là... toujours là... et de loin je vous voyais, moi.

— Il ne faut plus songer à tout cela.

Mais, la minute suivante, elle se répète tout ce que le jeune homme lui a dit. Elle n'a point oublié un mot de leur conversation ; puis, elle a toujours devant les yeux l'air pâle et souffrant de cette charmante figure ; elle croit entendre sa voix suppliante, et elle s'écrie :

— Mon Dieu ! il m'aime donc réellement? Oui parce qu'il me croit honnête, lui-même me l'a dit. C'est un titre de plus à son amour, et s'il savait... Ah ! son amour serait bien vite guéri. Oh! c'est affreux, cela! Que je suis malheureuse! Et pas d'espoir que cela change! Pourquoi ai-je passé par les Champs-Élysées aujourd'hui? Oh! c'est égal, je suis contente de savoir qu'il me suivait toujours. Que cela me fait plaisir d'être aimée!

Et la jeune femme verse des larmes ; puis, elle rit, saute dans la chambre, puis, elle se laisse tomber sur une chaise pour pleurer encore. Elle essaye de travailler, de lire, mais elle ne voit pas ce qu'elle fait, elle ne sait pas ce qu'elle lit.

Enfin, Sabretache rentre ; Cerisette court aussitôt à lui en s'écriant :

— Je vous attendais impatiemment, mon ami ; vous allez tout savoir : Vous ne me gronderez pas, ce n'est pas ma faute. Voilà sa carte, il a voulu que je la prenne. Si vous saviez tout ce qu'il m'a dit!... Vous allez le savoir. Oh! je n'aurai jamais de secret pour vous.

Sabretache regarde Cerisette et la conduit près d'un siège en lui disant :

— Calmez-vous d'abord, ma petite, car vous êtes diablement émue. Voyons, je vous écoute... Que s'est-il donc passé qui vous a ainsi bouleversée?

Cerisette raconte à Sabretache sa rencontre et toute sa conversation avec Léon Dalbonne ; elle n'en oublie pas une phrase. Son vieil ami l'écoute en caressant ses moustaches, ce qu'il fait quand il a de sérieuses pensées.

La jeune fille a terminé son récit ; elle se tait et attend, les yeux fixés avec anxiété sur Sabretache, qui reste pensif. Alors elle reprend d'un air craintif :

— Est-ce que vous trouvez que j'ai bien répondu à ce jeune homme, mon ami?

— Si fait, vous avez dit tout ce que vous deviez, tout ce que vous pouviez dire. Voyons cette carte : Léon Dalbonne, *rue Tronchet*... C'est bien, j'irai prendre demain des informations sur ce monsieur...

— Si vous y alliez ce soir, mon ami, nous les aurions plus tôt...

— C'est juste ; j'irai ce soir, quoique je ne voie pas trop à quoi cela nous avancera... Enfin, il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire. Mais, calmez-vous, sapristi! Puisque vous savez, petite, que rien ne peut résulter de cette connaissance, il faut prendre tout cela comme une petite guerre : exercice à feu, sans cartouches!

M. Léon Dalbonne a un cabriolet, deux chevaux et deux domestiques.

Après avoir dîné, Sabretache sort pour savoir ce que c'est que M. Léon Dalbonne. Cerisette attend avec impatience le retour de son protecteur. Tout en se répétant qu'il ne résultera rien de cette connaissance, elle ne peut s'empêcher d'y prendre un vif intérêt.

Sabretache revient enfin ; il va s'asseoir près de Cerisette, et va au but sans préambule.

— M. Léon Dalbonne demeure dans une fort belle maison, où il occupe tout le second; logement superbe, dit-on. M. Léon Dalbonne a un cabriolet, deux chevaux et deux domestiques... Il paraît que c'est un jeune homme qui possède une fortune de quarante mille francs de rente au moins... Il a une terre... une campagne... que sais-je? Il peut avoir vingt-sept ans. Depuis plusieurs années déjà, il est orphelin et son maître absolu. Il a quelques parents qu'il voit peu... entre autres, une tante que l'on dit mauvaise comme une gale. Depuis que ce jeune homme est maître de ses actions et de sa fortune, il paraît qu'il s'est fort bien conduit. Il s'est amusé, c'est tout simple, mais sans désordre, sans se livrer à de ridicules folies ; de plus, il paraît qu'il est humain, bienfaisant, que les malheureux ne l'implorent jamais en vain. Voilà le rapport ; je suis obligé de convenir qu'il est tout à l'avantage de ce M. Léon, mais, je le répète derechef : A quoi cela nous avance-t-il?...

— Humain, bienfaisant! murmure Cerisette. Ah! je l'aurais parié; cela se devine sur ses traits. Mais quarante mille livres de rente! J'aurais préféré qu'il fût pauvre. Et, pourtant, ce serait toujours la même chose pour moi!

— Eh bien! chère petite, puisque vous savez que l'amour de ce monsieur ne peut vous mener à rien, qu'il vous rendrait, au contraire, malheureuse, en vous faisant perdre le repos que vous commenciez à goûter, il n'y faut plus penser, il faut le bannir de votre souvenir.

— J'y tâcherai, mon ami. Mais je dois vous avouer que j'aurai quelque peine, car l'amour de ce jeune homme m'a touché le cœur.

— Fichtre! je le vois bien, qu'il vous a touchée, et bigrement bien touchée même! Mais, vous êtes raisonnable, vous avez désormais le vice en horreur, je suis tranquille : vous vous conduirez comme vous devez le faire.

— Merci de votre confiance, j'en serai digne.

Quelques jours se passent. Cerisette ne sort ou ne quitte sa demeure que pour aller faire un tour au bras de Sabretache. Elle n'aperçoit pas Léon Dalbonne, mais quelque chose lui dit qu'il la voit, qu'il suit ses pas, et ses traits ont une expression de mélancolie remplie de charme.

Un soir cependant, pendant que Cerisette et son fidèle compagnon se promènent aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau, Léon Dalbonne vient devant eux; il regarde tristement la jeune fille, puis lui fait un profond salut, ainsi qu'à Sabretache, et passe son chemin.

L'ancien troupier a rendu le salut au jeune homme en murmurant :

— C'est M. Léon, sans doute?

— Oui, mon ami.

— Il est fort bien... belle tournure, belle tenue. Eh bien! sacrebleu,

voilà que vous pâlissez maintenant. Est-ce que vous allez vous trouver mal?

— Ce n'est rien .. cela va se passer... mais l'émotion... Je ne m'attendais pas...

— Allons, bon! voilà qu'elle pleure, à présent!.... Hum! maudite connaissance!... maudit amour!

— Pardon... pardon, mon ami, ce n'est pas ma faute, ne me grondez pas...

— Mais je ne vous gronde pas, pauvre enfant! C'est le sort... ce sont les événements que je maudis... Allons, du courage, morbleu! Songez que maintenant vous êtes la nièce d'un vieux de la vieille... Il faut avoir le cœur coriace, on s'en porte mieux.

Cerisette fait tout son possible pour cacher la peine qu'elle porte au fond de son cœur; mais elle aimait véritablement pour la première fois, et ce sentiment-là était si différent de ceux qu'elle avait connus!

Tout en éprouvant dans le fond de son cœur le plus ardent désir de revoir Léon Dalbonne, elle ne sort plus, parce qu'elle sent qu'il ne faut donner aucune espérance aux sentiments de ce jeune homme.

Mais, quinze jours après la rencontre aux Tuileries, Sabretache reçoit une lettre; l'écriture de l'adresse lui est tout à fait inconnue.

— C'est probablement quelque nouvelle pratique pour de l'ouvrage, dit-il à Cerisette.

Et il brise le cachet. Mais presque aussitôt une vive émotion se peint sur sa figure ; il s'arrête et semble interdit.

— Qui donc vous écrit? demande la jeune fille.

— Qui?... M. Léon Dalbonne.

— Lui! Oh! mon Dieu!... Lisez, mon ami, lisez... J'aurai du courage.

Sabretache tâche de se remettre, et lit avec un intérêt que chaque mot accroît :

« Monsieur,

« Je ne vous écris qu'après avoir longtemps médité, étudié mes sentiments; soyez donc persuadé que ma lettre est sérieuse et que mon bonheur est attaché à la réponse que j'attends de vous. J'aime M^lle votre nièce, je l'aime d'un amour aussi pur, aussi vrai qu'il sera constant. Je ne changerai pas, monsieur, car j'ai déjà connu toutes les jouissances de la vie; mais celle que je prise le plus, un amour honnête, il était réservé à la charmante Agathe de me l'inspirer. Je sais qu'elle est sage autant que belle; je sais qu'elle repousserait toute tentative de séduction; aussi, monsieur, c'est à vous, son oncle, que je m'adresse : c'est vous dire que je n'ai que des vues légitimes, et si M^lle Agathe daigne répondre à mon

amour, c'est le nom de mon épouse que je lui offre. Je suis riche et entièrement maître de mes actions. Au reste, monsieur, entre gens d'honneur comme nous le sommes, vous et moi, je ne vois point de distance : ce n'est pas la fortune, ce sont les vertus seules qui peuvent en établir.

« J'attends votre réponse, monsieur, pour savoir si je puis me présenter chez vous ; je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle impatience je l'attends.

« Léon Dalbonne. »

Sabretache est tellement ému que la lettre s'échappe de ses mains.

— Son épouse !... J'aurais été sa femme ! s'écrie Cerisette.

Puis elle sanglote et cache son visage dans ses mains en murmurant :

— O mon Dieu ! comme vous me punissez !... Mais gardons sa lettre... la seule que j'aurai de lui... Ah ! elle ne me quittera jamais !

Cerisette a ramassé le billet, elle le porte à ses lèvres et le cache sur son cœur. Sabretache retrousse tout à coup sa moustache en s'écriant :

— Allons, par mon bancal ! ce ne sont pas des larmes qu'il faut ici... Ce jeune homme attend avec impatience une réponse, il ne faut pas le faire languir. Ça lui fera du mal... c'est justement pour cela qu'il faut en finir tout de suite... Je vais écrire... Dictez, petite, dites vous-même ce qu'il faut répondre à ce pauvre jeune homme... j'attends.

Cerisette passe la main sur son front, et, s'efforçant de rappeler son courage, dicte à Sabretache :

« Monsieur,

« Ma nièce sent tout ce qu'il y a de loyal dans l'offre que vous lui faites ; elle est... vivement touchée de votre amour qui l'honore... mais, ne pouvant accepter le nom de votre épouse, il ne nous est pas possible de vous recevoir. Oubliez Agathe, monsieur, soyez heureux avec une autre ; quant à elle, ne pouvant être votre femme, elle ne sera jamais à personne. »

Sabretache a signé, cacheté la lettre, et il se lève pour aller la porter lui-même chez Léon Dalbonne. Alors, Cerisette retombe accablée sur sa chaise, en s'écriant avec un accent déchirant :

— Maintenant, mon ami, oh ! je vous en prie, laissez-moi pleurer !...

Le vieux soldat ne répond rien ; mais, en sortant, il porte aussi sa main sur ses yeux.

XXXV

UN RAT

Depuis la lettre écrite par Léon Dalbonne pour demander la main de Cerisette, celle-ci était tombée dans une profonde mélancolie qu'elle

Léon s'approche d'elle, en ayant soin de regarder si personne ne vient. (P. 329.)

essayait en vain de surmonter. Quant à Sabretache, comprenant la douleur de la jeune fille, il se disait :

— Le temps seul peut adoucir sa souffrance... car le temps est un grand médecin qui guérit bien des maux. Attendons... espérons en lui... C'est égal, c'est bigrement vexant d'être obligée de refuser un beau garçon, qui a quarante mille francs de rente... et que nous aimons par-dessus le

marché !... Car elle l'aime, cette pauvre petite, c'est bien facile à voir... et c'est même la seule cause de son chagrin. Je suis bien sûr que ce n'est pas la fortune qu'elle regrette.

Cerisette ne sort presque plus. Lorsque, par hasard, elle va faire quelques emplettes dans le voisinage, elle marche les yeux baissés sans regarder autour d'elle ; malgré cela, il est bien probable qu'elle verrait si Léon Dalbonne suivait encore ses pas. Mais elle ne l'aperçoit plus. Elle rentre chez elle plus triste encore, et verse de nouvelles larmes en se disant :

Oh ! je puis sortir... me promener bien loin... c'est fini, maintenant, il ne pense plus à moi... Il a raison, il le doit. Sans doute, il aura été bien irrité, bien mortifié en voyant que je refusais cette position si belle, si heureuse, qu'il me proposait... Il croit que je ne l'aime pas... que je le déteste peut-être... tandis que son amour était pour moi la plus grande félicité... car je l'aime aussi, moi !... je l'aime de toutes les forces de mon âme !... Pourtant j'ai mis, dans la lettre que j'ai dictée, que je ne serais jamais à un autre... cela devrait lui faire deviner que je l'aime. Ah ! s'il connaissait les motifs qui m'obligent à le refuser !... Il me croit sage... honnête... S'il savait... Alors, il cesserait tout de suite de m'aimer... Il eût été plus généreux à moi de lui dire la vérité... Mais être méprisable à ses yeux ?... Non... ce serait trop cruel !... Il m'oubliera bien sans cela.

— Ma chère enfant, dit un jour Sabretache à Cerisette, nous ne profitons guère des politesses de M. Dumarselle ; nous n'avons été qu'une seule fois à Neuilly depuis son absence, et nous voici déjà à la fin d'août... Il me semble pourtant que les sentiments nouveaux ne devraient pas faire négliger les anciens amis... et M. Dumarselle en est un pour moi, il me l'a prouvé.

— Vous avez raison, mon ami, répond Cerisette en essayant de sourire ; oui, c'est un homme bien aimable que ce M. Dumarselle... il a été si bon pour moi... En vérité, il semble que je doive toujours mal reconnaître le bien que l'on m'a fait !... Allons à Neuilly, je le veux bien.

— Mais, maintenant... je réfléchis... cette route vous rappellera... comment vous avez fait connaissance de... ce jeune homme ?...

— Croyez-vous, mon ami, que j'ai besoin de revoir une promenade pour me souvenir de lui ?... Ah ! son image est gravée dans mon cœur... c'est pour toujours !

— Vous l'aimez donc bien, pauvre petite ?

— Oui, pourquoi vous le cacherais-je à vous, mon père... car vous m'en tenez lieu ?... J'aime Léon Dalbonne... Ah ! je sens bien qu'avant lui je n'avais pas aimé.

— Le temps vous guérira.

— Jamais ! Et, d'ailleurs, mon ami, je ne désire pas guérir : ce n'est pas cet amour qui me rend malheureuse, c'est la pensée qu'il croit que j'ai dédaigné son cœur et sa main.

L'arrivée de Pétarade met fin à cette conversation. Sabretache, qui pense que la présence de son ancien camarade distraira Cerisette, propose à celui-ci de venir avec eux voir la campagne de M. Dumarselle. Le grand garçon accepte avec ravissement; il veut retourner chez lui faire de la toilette ; ce n'est pas sans peine qu'on lui fait comprendre que la campagne de M. Dumarselle n'est habitée que par le jardinier.

On fait la route à pied ; mais Cerisette a grand soin de prendre le bras de Sabretache; elle ne voudrait pas pour beaucoup être vue à celui d'un autre.

De temps à autre, la jeune fille a jeté quelques regards autour d'elle : lorsque le galop d'un cheval se fait entendre, elle chancelle, pâlit et serre avec force le bras de Sabretache. Mais le cavalier passe, et ce n'est pas lui. On arrive chez M. Dumarselle. Pétarade s'extasie devant les jardins, les bosquets, les statues; mais il pousse un cri d'admiration en apercevant le groupe qui représente Hercule terrassant le lion de Némée.

— Ah! nom d'un nom! voilà qui est magnifique! s'écrie l'ancien soldat. Oh! je me reconnais là... seulement, ce n'est pas mon costume quand je chassais les lions... celui-ci est plus léger... Mais, ça ne fait rien, voilà comme j'aurais voulu être moulé... et j'en ai tué de plus gros que ça, des lions! Par exemple, je m'y prenais autrement; mais c'était encore plus dangereux... Ce particulier-là a une massue, et je n'avais pas de massue...

— Viens voir mes peintures dans la maison, dit Sabretache, tu as assez regardé ce lion...

— Hum! je voudrais qu'il fût vivant pour lui donner son compte... j'éprouve le besoin de pourfendre quelque animal féroce !...

— Pardieu! monsieur, dit le jardinier qui passe en ce moment et a entendu Pétarade, puisque vous êtes en si bonne disposition, vous devriez bien me débarrasser d'un rat qui gruge tout dans ma maisonnette là-bas et que je ne peux pas parvenir à attraper.

— Un rat ! dit Pétarade en fronçant le sourcil, vous avez un rat... et vous ne pouvez pas le tuer... *soi-même?*

— Oh! mais, figurez-vous que c'est un énorme rat ! Il est gros comme un chat... il est effrayant !... Ensuite, je dis un, ils sont peut-être plusieurs, car c'est un train... et, dans ce moment, ils sont dans le petit grenier au-dessus de ma chambre, on les entend courir.

— Nous allons voir cela, père Lejoyeux, dit Sabretache; je suis un finaud, moi, je vous réponds que votre rat va la danser... Viens, Pétarade, allons tuer les rats du jardinier.

Pétarade fait une singulière grimace, et reste à sa place en répondant :

— Ah! par exemple, en voilà une occupation agréable!... Et puis, laisser mamzelle Agathe toute seule, ça ne serait pas galant; je vais lui tenir compagnie.

— Ne vous gênez pas pour moi, monsieur Pétarade; je vais cueillir un bouquet... je n'ai pas besoin de compagnie.

— Viens donc, Pétarade; ma nièce aime autant être seule... Tu sais bien que tu l'embêtes avec ta galanterie. D'ailleurs, nous ne serons pas trop de deux pour bloquer les rats...

Vous avez un rat et vous ne pouvez le tuer... *soi-même.*

— Bloquer les rats! bloquer les rats!... je n'étais pas venu à la campagne dans cette intention...

— Allons, sacrebleu! viens donc!... Tu roules les yeux... on croirait que tu as peur...

— Ah! que c'est joli!... Elle est bonne, celle-là!

— Avance donc, alors.

Ce n'est pas sans peine que Sabretache parvient à entraîner Pétarade qui a l'air extrêmement contrarié d'aller faire la guerre aux rats. Enfin, Cerisette est restée seule: elle se dirige vers une belle pelouse entourée de fleurs et de massifs; elle se rappelle le bonheur qu'elle a éprouvé la première fois qu'elle s'est trouvée dans ce jardin, et elle regrette ce temps qui a duré si peu.

Il n'y a pas longtemps que la jeune fille est seule devant des fleurs, lorsqu'un jeune homme sort d'un bosquet et paraît brusquement à deux pas d'elle. C'est Léon Dalbonne; il est si pâle, il semble avoir tant souffert, qu'il est presque méconnaissable. Mais Cerisette ne saurait s'y

tromper : elle pousse un cri et s'appuie contre une caisse d'oranger pour ne point tomber. Léon s'approche d'elle, en ayant soin de regarder si personne ne vient.

— Vous ici, monsieur? balbutie Cerisette.

— Oui, mademoiselle!... Ne suis-je pas partout où vous êtes?... Vous êtes entrée ici... je vous y ai suivie; vous ne me voyez plus; mais, moi, je vous vois toujours.

— Ah! monsieur Léon, je vous en prie... ayez pitié de moi!...

— Ah! vous n'en avez pas eu pour moi, vous, de cette pitié que vous me demandez!...

— Si vous saviez, monsieur...

— Eh bien! oui, voilà ce que je veux, mademoiselle, savoir quelles raisons, quels motifs vous ont fait repousser une proposition franche, honorable?... Vous me le direz, mademoiselle; car je ne puis vivre ainsi... ma vie n'est plus qu'un tourment continuel... Vous me direz vos secrets... Oh! je vous en supplie!

— Monsieur... par grâce!...

— Ici, je ne puis causer avec vous, on va revenir... Je ne puis rester dans ce jardin où je suis entré pendant que le jardinier vous parlait. Mais, demain, venez aux Champs-Élysées, à l'endroit où je vous ai rencontrée une fois; ah! venez-y, je vous en supplie!... Ne me refusez pas cette faveur... j'y serai demain, je vous y attendrai toujours... toujours... Je mourrai, si vous repoussez ma prière.

— Eh bien! j'irai, monsieur... Mais, partez, éloignez-vous!... Si l'on vous trouvait ici!...

— Je vous obéis, je pars... A demain... à demain!

Léon Dalbonne s'est éloigné. Cerisette reste à la même place, absorbée dans ses pensées; combien de temps, elle l'ignore elle-même; mais elle est tirée de ses réflexions par la voix de Sabretache, qui crie :

— Victoire!... Il est pris, il est tué!

— Oui, victoire! nous l'avons détruit! dit Pétarade qui vient après et dont la figure est encore toute pâle.

— Je te conseille de te vanter!... S'il n'y avait eu que toi pour tuer le rat, il serait encore bien vivant! Figurez-vous, ma chère amie, qu'à peine entrés dans le grenier, nous apercevons le rat... il était vraiment d'une grosseur prodigieuse...

— Un sanglier! murmure Pétarade.

— Oh! un sanglier! c'est trop fort; mais un chat, la grosseur d'un chat de trois mois. Je dis à Pétarade qui était près de lui : « Tombe dessus à grands coups de talon; s'il se sauve, je l'attends au passage. » Au lieu

de cela, voilà mon gaillard qui grimpe sur une échelle et ne veut plus en redescendre.

— Parce que je voulais m'emparer d'un râteau que l'on avait attaché au mur en haut... Je ne pouvais pas y atteindre; tuer ce rat à coups de soulier, cela aurait gâté ma chaussure.

— Heureusement, j'en suis venu à bout sans toi. C'est égal, Pétarade, pour un destructeur de lions, tu n'es pas de première force contre les rats.

— Parce que c'est trop petit. Je suis habitué à avoir affaire à un adversaire colossal. Quand c'est si petit, ça me glisse entre les yeux, et je n'y suis plus du tout.

— Oui, j'ai bien vu que tu n'y étais plus du tout... Et vous, chère enfant, avez-vous cueilli un beau bouquet?

— Oui, mon ami.

— Où donc est-il? Je ne vous en vois pas!

— Ah! je veux dire... j'étais en train... je vais en cueillir un.

— Pauvre petite! murmure Sabretache, elle a beau faire... elle ne peut pas surmonter son chagrin.

— Ta nièce supposée a quelque chose qui la chiffonne, dit Pétarade à l'oreille de son camarade.

— Je sais ce que c'est; mais ça ne te regarde pas.

La société quitte la propriété de M. Dumarselle, et va dîner chez le même traiteur où elle a été jadis, au *Lapin blanc*. Pétarade fait son possible pour égayer Cerisette: il conte des aventures dignes des *Mille et une Nuits*, et dont il atteste la véracité. Cerisette tâche d'en rire, de parler, d'être gaie; mais sa tête et son esprit ne sont point à la conversation: elle ne pense qu'à son rendez-vous pour le lendemain. Tout en redoutant cette entrevue, elle voudrait déjà y être, et c'est avec joie qu'elle voit arriver le moment de rentrer à Paris.

XXXVI

MADAME DE SAINTE-TUBÉREUSE ET SA MÈRE

Ce lendemain est arrivé, et, bien avant l'heure de sortir, la jeune fille est prête. Est-il besoin de dire qu'elle a soigné davantage sa toilette? Il est si naturel de désirer plaire à ceux qu'on aime! Méfiez-vous de la tendresse de votre maîtresse, lorsqu'elle ne prendra plus cette peine-là avec vous.

Enfin le moment est venu; Cerisette se rend aux Champs-Élysées, en se disant:

Ce que je fais ne saurait être une faute. Ce jeune homme est honnête, il m'a prouvé qu'il me croyait digne de son amour. C'eût été mal à

moi de lui refuser cette entrevue à laquelle il attache tant de prix; mais qu'en résultera-t-il, mon Dieu?...

Léon Dalbonne est depuis longtemps à se promener dans l'allée où il avait eu déjà un entretien avec Cerisette. En apercevant la jeune fille, une expression de bonheur se peint dans ses yeux; il court au-devant d'elle et lui présente sa main.

— Voulez-vous me permettre de presser votre main?... Entre amis, cela se fait... et j'aime à croire que nous ne sommes pas ennemis?

Pour toute réponse, Cerisette lui tend sa main tremblante, qu'il presse avec ivresse dans la sienne. Une émotion remplie de charme s'empare alors de ces deux jeunes cœurs : les sensations causées par l'amour ont la promptitude de l'électricité; elles se communiquent en un instant par tout notre être.

Les deux jeunes gens sont restés quelque temps ainsi sans parler, mais se tenant par la main; ils étaient si heureux qu'ils craignaient même de rompre le silence.

L'approche de quelques promeneurs les rappelle à eux-mêmes. Léon dit à Cerisette :

— Je ne veux point vous proposer d'entrer dans aucun de ces cafés ou restaurants, cela ne serait pas convenable; mais voulez-vous venir vous asseoir sur ces chaises placées là-bas contre cet arbre?... Nous pourrons y causer tout à notre aise, et sans que cela attire l'attention de personne.

— Je le veux bien, monsieur.

Cerisette s'est laissée conduire; bientôt elle est assise, et Léon est près d'elle. Ils se sentent tous deux si contents d'être là, ensemble, rien qu'ensemble, que le bonheur brille dans leurs regards, et la jeune fille ne baisse les yeux que bien lentement et après avoir laissé au jeune homme le loisir d'y confondre les siens.

— Je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous aime, balbutie enfin Léon. Je vous ai offert ma main, ma fortune; si j'avais plus à vous offrir, je le mettrais sur-le-champ à vos pieds... Il m'avait semblé que mon amour ne vous déplaisait pas... Vous-même... lors de notre première entrevue, vous avez daigné me le laisser entrevoir.

— Cela est vrai, monsieur, et je suis trop franche pour vous cacher le fond de ma pensée. Oui, j'ai éprouvé de l'orgueil, de la joie, de vos sentiments pour moi.

— Vous ne me haïssez donc pas, alors?

— Ai-je dit jamais que je vous haïssais?... Oh!... vous voyez bien le contraire... Si je vous haïssais, serais-je en ce moment ici avec vous?

— Agathe!... chère Agathe!... s'écrie Léon en s'emparant de la main de la jeune fille, vous m'aimeriez?... Mais, alors, pourquoi refuser de faire mon bonheur? Pourquoi ne point accepter mon nom, le titre de ma femme?... Est-ce votre oncle qui s'oppose à ce mariage? Aurait-il déjà promis votre main à un autre?... Mais tous ces obstacles peuvent se lever.

Les deux jeunes gens sont restés ainsi sans se parler, mais se tenant par la main.

— Non, monsieur Léon, mon... oncle... il serait si content de me voir heureuse... Il m'aime tant!... Promettre ma main à un autre!... Mais rappelez-vous donc que dans la réponse que je vous ai faite... car c'est moi qui ai dicté la lettre... je vous ai dit que, ne pouvant être à vous, je ne serais jamais à un autre.

— Alors, je ne comprends rien à vos refus... Je ne vous suis point indifférent, et vous repoussez des offres honorables!...

— Cette union est impossible, monsieur! elle est trop disproportionnée!... Épouser une pauvre fille comme moi!... Vous êtes riche... vous êtes habitué à la grande société... Moi... ah! quelle différence!... Plus tard, vous regretteriez de m'avoir fait tant d'honneur... vous vous repentiriez de votre choix!...

— Sont-ce là vraiment les raisons de votre refus?... Oh! alors, je puis facilement en triompher. Je suis fils d'un respectable magistrat, mademoiselle, mais mon père fut toujours le soutien du pauvre, l'appui du faible, l'ennemi des préjugés; il m'a répété cent fois que la vertu devait passer avant la noblesse; que l'honneur, que la probité étaient ce qu'il fallait avant tout considérer. Il méprisait le sot enrichi; il flétrissait le vice, fût-il caché sous des titres et des armoiries. Quel meilleur usage puis-je faire de ses leçons que d'enrichir une jeune personne honnête..

Je ne me trompe pas, c'est bien elle... (P. 337.)

la nièce d'un brave militaire? Car le nom de Sabretache est honorable, je le sais, mademoiselle... Vous voyez donc bien que notre union ne serait pas disproportionnée... Mais, qu'avez-vous donc?... Vous pâlissez!...

— Ce n'est rien, monsieur.

— Vous souffrez, j'en suis sûr!

— Oh! oui... je souffre beaucoup, je souffrirai toujours maintenant.

— Ce que je viens de vous dire ne saurait vous avoir blessée. Vous voyez bien qu'il n'y a point d'obstacles sérieux à notre union. Vous n'êtes pas habituée au grand monde, dites-vous? Je vous certifie, moi, qu'il vous faudrait peu de temps pour y briller, pour en faire le charme; votre figure, vos grâces, vous feront plaire partout. Ah! permettez-moi d'espérer que votre refus n'est pas irrévocable, que vous ne me condamnerez pas à un malheur éternel?

— Non, monsieur, et c'est pour cela que je ne serai pas votre femme.

— Je ne puis comprendre vos paroles; il y a là-dessous un mystère. Mais, au moins, confiez-le-moi, mademoiselle; dites-moi ce qui vous oblige à repousser mon amour.

— Je n'en ai pas la force, monsieur; cependant, je sens bien que je le devrais, car, si je parlais, votre amour pour moi s'évanouirait sur-le-champ.

— Je cesserais de vous aimer, dites-vous? Oh! jamais!... Telle chose que vous puissiez me dire, je vous défie de me faire changer de sentiments.

— Monsieur... par pitié, ne me pressez pas davantage... Si vous l'exigez, je parlerai; mais, alors, oh! je serai bien malheureuse!

Cerisette cache un instant sa figure dans ses mains. Léon, effrayé de sa douleur, n'ose plus renouveler ses intances, et tous deux gardent alors le silence. Mais bientôt un bruit de voix arrive à leurs oreilles.

L'endroit où les jeunes gens étaient assis était peu distant d'un chemin qui coupait la promenade; dans ce chemin, un équipage était arrêté. C'était une calèche élégante, à laquelle étaient attelés deux fringants chevaux aux harnais brillants. Dans cette calèche, sur le siège du fond, était assise une vieille femme en robe de damas rose tendre avec volants en dentelle, puis sur les épaules un crêpe de Chine, puis deux ou trois foulards au cou; sur la tête un chapeau de paille à jour, surchargé de plumes, follettes, nœuds de rubans; et, sous le chapeau, de gros bouquets de fleurs, se mêlant à des tire-bouchons noirs et à des anglaises. Tout cela formait un assemblage grotesque et qui ne manquait pas de provoquer le sourire, surtout lorsqu'on apercevait la figure de la personne qui portait tout cela.

En face de cette dame était assis un gros homme en livrée orange,

avec larges galons d'argent, et qu'à sa perruque poudrée et à son tricorne on reconnaissait sur-le-champ pour le cocher de la voiture.

La vieille dame et le cocher jouaient aux cartes dans la calèche, mais, probablement, une contestation venait de s'élever entre eux, et les voix, s'étant élevées en même temps, apportaient dans le voisinage les paroles suivantes :

— Je te dis, Saint-Thomas, que j'ai gagné : quatorze de vestales, trois *groumes*, dix-sept, et une tierce majeure : vingt... Je joue vingt et un, vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre; tu es fumé, ça fait mon compte.

— Ça ne peut pas faire votre compte, vous n'en aviez pas soixante-seize?

— Est-il embêtant, cet être-là! La preuve, c'est qu'ils sont marqués, voilà la marque! Qu'est-ce que tu as à dire à cela, Saint-Thomas? Il est incrédule comme son patron, ce cornichon-là!

— J'ai à dire que vous avez une manière de marquer qui vous en fait tout de suite de trop.

— Est-ce que tu voudrais insinuer que je triche, par hasard? Ce serait du propre! C'est trente sous que tu me dois.

— Comment! trente sous?

— Trois parties à dix sous, il me semble que c'est facile à compter. Dieu! que tu es bouché, ce matin! Voyons, ça m'est égal, je te les joue en une sèche de cent cinquante, nous avons le temps. Il paraît que M^me^ de Sainte-Tubéreuse, ma fille, bavarde beaucoup avec ce jeune Écossais, M. Mac... Mac... Micmac... Ah! ces Écossais ont des noms que je ne peux jamais retenir... Je suis fâchée qu'il ne soit pas venu rejoindre ici ma fille dans son costume national. J'adore leur costume, aux Écossais; c'est ça qui a du chic. Eh ben! voyons, ça va-t-il, quitte ou double en une?

— J'accepte, mais à condition que ce sera le petit jockey qui marquera nos points.

— Saint-Joseph? Ah! mon Dieu, je le veux bien, je ne suis pas dure, moi. Voyons, où est-il, ce petit jockey ? Je gage qu'il est allé jouer au bouchon avec de la marmaille. Quelle idée aussi ma fille a-t-elle de prendre un jockey qui ne me va qu'aux mollets! J'aime bien mieux les chasseurs, ça se voit de loin. Ohé! Saint-Joseph!...

Une dame très élégante, et dont la tournure rappelait certain pas de la cachucha, sortait alors de chez un traiteur-limonadier qui se trouvait à peu de distance, et, après avoir reçu les adieux d'un jeune petit-maître, se dirigeait vers la calèche.

En apercevant cette dame approcher de la voiture, le cocher en est bien vite descendu, en disant :

— Ah! bigre! voilà madame... A une autre fois, la revanche... Pourvu qu'elle ne m'ait pas vu là?...

— Ma fille, déjà! Ah! qué!... on n'a pas le temps de jaser en paix un moment.

En approchant de la voiture, la belle dame s'écrie :

— Mon Dieu, ma mère, à qui en avez-vous donc de crier ainsi?... C'est très mauvais genre; je déteste ça! Ah! vous jouez encore au piquet dans ma calèche!... C'est inouï qu'on ne veuille jamais respecter mes ordres! Saint-Thomas, je vous avais défendu de monter dans ma voiture.

— Mme Grattenboule m'a tant pressé : elle m'a dit que nous allions croquer le marmot deux heures, je n'ai pu refuser une partie.

— En vérité, ma mère, vous êtes incorrigible! Vous ne voulez pas comprendre que, si le prince voyait cela, il serait mortifié.

— Dis donc, et s'il te voyait aller avec M. Micmac, ton prince, je crois que cela le mortifierait bien autrement!

— Chut! silence! Ce jeune Écossais est charmant, d'une illustre race; c'est un chef de flan.

— Un chef de flan?

— Il m'a fait présent de ce flacon... Regardez comme il est joli!...

— Le bouchon est-il en or?

— Il doit en être?... Voyons, je vais remonter ; où est donc Saint-Joseph pour me donner la main?

— On ne sait pas où il est passé; c'est lui que j'appelais quand tu es arrivée.

— Mais il faut qu'on le retrouve; nous ne pouvons pas repartir sans que mon jockey soit derrière ma calèche. Saint-Thomas, cherchez donc ce petit drôle. Ah! quel malheur d'avoir des gens pour être si mal servie!

Le cocher est parti pour chercher le jockey. Pendant ce temps, la dame, au lieu de monter dans la calèche où est sa mère, se promène un moment sous les arbres, et, se trouvant bientôt près des deux jeunes gens assis là, pousse un cri de surprise en apercevant Cerisette, et court lui prendre la main en disant :

— Je ne me trompe pas, c'est bien elle, c'est bien toi, ma petite Cerisette! Oh! comme tu es bien, chère amie, tu es encore embellie, parole d'honneur! Eh bien! tu ne me dis rien? Est-ce que tu ne reconnais pas ton ancienne camarade de théâtre, Albertine, aujourd'hui Mme de Sainte-Tubéreuse, ayant voiture, laquais, calèche? Ah! comme j'ai bien fait de lâcher les autres ! Te rappelles-tu ma fugue à Nemours? Et toi, j'aime à croire que tu as lâché ce mauvais sujet d'Angely? Il ne t'aurait jamais fait

que du tort. Mais, tu ne dits rien? Est-ce parce que j'ai une voiture? Je n'en suis pas plus fière pour cela, chère amie!

En reconnaissant Albertine dans cette dame qui venait à elle, Cerisette s'est sentie frappée au cœur, car elle a sur-le-champ deviné quelles seraient les conséquences de cette rencontre. Mais, au lieu de chercher à fuir, ou de feindre d'être prise pour une autre, Cerisette est demeurée préparée à tout; elle s'efforce de cacher son émotion en répondant :

— Pardon, madame, mais, dans le premier moment... j'étais si loin de penser à vous... Et votre mère se porte bien?

— Comme les tours de Notre-Dame ; elle est dans ma voiture, là-bas. Je viens de lui donner une danse parce qu'elle jouait encore au piquet avec mon cocher; c'est dégoûtant!... Cette pauvre petite Cerisette! Que je suis contente de t'avoir rencontrée! Es-tu encore au théâtre?

— Non, madame.

— Ma foi! entre nous, tu as bien fait, tu ne mordais pas aux planches. Mais on a retrouvé mon jockey, je remonte en calèche. Adieu, Cerisette! Viens donc me voir, chère amie, d'Antin-*street*, 19; je te ferai voir un service en vraie vaisselle plate que mon prince m'a donné; ma mère reste six heures à table quand elle mange dedans. Adieu, ma bonne, je compte sur ta visite!

Et Albertine de Sainte-Tubéreuse serre la main à Cerisette, fait un salut de tête à Léon Dalbonne, et rejoint sa voiture, qui s'éloigne bientôt au grand trot des chevaux.

Pendant qu'Albertine a parlé à Cerisette, le jeune homme est demeuré d'abord tout étonné; bientôt, cet étonnement est devenu de la stupéfaction, et, après que la dame élégante est éloignée, Léon Dalbonne est encore immobile, muet, et comme anéanti par ce qu'il vient d'entendre.

Cerisette se tourne vers lui, et murmure, en s'armant de courage :

— Maintenant, monsieur, vous connaissez ce mystère que j'avais eu le tort de ne point vous confier... maintenant, vous savez pourquoi j'ai refusé l'offre honorable de votre main. Oui, monsieur, j'ai été actrice. Là ne serait point le crime... Dans toutes les classes de la société, on peut être honnête, sage... mais, moi, je ne l'ai pas été. Non, monsieur, non, celle que vous honoriez de votre choix n'en était pas digne. Mon véritable nom est Cerisette!... Je ne suis pas la nièce de Sabretache, je suis une pauvre fille sans parents. Sabretache a eu pitié de moi; il m'a vu si malheureuse qu'il m'a recueillie, m'a prise avec lui, m'a donné le nom de sa nièce, et, depuis ce temps, j'ai su par ma conduite être digne de sa protection!... Mais tout cela ne saurait racheter mes fautes passées! Vous voyez bien, monsieur, que j'avais raison de dire que je ne pourrais jamais être votre

femme, et qu'en vous suppliant sans cesse de m'oublier c'était un bon conseil que je vous donnais. Je sais bien que j'aurais dû plus tôt vous dire tout cela, mais je n'en avais pas le courage!... Ah! c'est si cruel de ne plus avoir que mépris des personnes qui nous ont aimée!...

Adieu! monsieur Léon, adieu! Je n'ai plus besoin de vous dire : Oubliez-moi!

Cerisette s'est levée, et, après avoir jeté un dernier regard sur Léon Dalbonne, qui l'a écoutée sans prononcer un mot, elle s'éloigne précipitamment des Champs-Élysées.

Le jeune homme, accablé par ce qu'il vient d'entendre, est demeuré à sa place et n'a pas fait un mouvement pour retenir Cerisette.

Lorsque, le soir, Sabretache revient de son travail, lorsqu'il aperçoit celle qu'il regarde comme son enfant, pâle, tout en larmes et en proie à un sombre désespoir, il court s'asseoir près de la jeune fille, il lui prend les mains, et lui dit avec cet accent qui va au cœur :

— Qu'est-il encore arrivé, chère enfant? Voyons, contez-moi tout; vous savez bien que vos peines doivent être aussi les miennes.

Cerisette fait à son vieil ami le récit de tout ce qui lui est arrivé.

— Ainsi, murmure Sabretache, M. Léon Dalbonne vous connaît maintenant, il sait tout ce qui vous est arrivé?

— Oui, mon ami, tout!... excepté, cependant!... Oh! il y a une chose que je n'aurais pas eu la force de lui dire; je serais morte mille fois de honte avant. Mais, c'était inutile, il en sait bien assez pour comprendre que je ne puis pas être sa femme, que je suis indigne de porter son nom!... Ah! il l'a senti tout de suite, car, lorsque je lui ai dit adieu, il n'a pas cherché à me retenir, il n'a pas même daigné jeter sur moi un dernier regard.

Sabretache réfléchit longtemps, puis il prend la main de Cerisette, qu'il presse dans les siennes, en disant :

— Ma pauvre petite, je comprends que vous avez dû bien souffrir, et, pourtant, s'il faut vous l'avouer, il me semble qu'il vaut mieux que les choses soient ainsi. Voyez-vous, il y a des breuvages qui sont bien amers, bien mauvais à boire ; mais ces breuvages-là guérissent. Tant que ce jeune homme n'aurait pas connu le motif de votre refus, il vous aurait poursuivie de son amour, et cela n'aurait pas pu durer toujours ainsi. Maintenant qu'il sait ce qu'il en est, eh bien! sacrebleu! il vous laissera en repos, et vous ne le rencontrerez plus sans cesse sur vos pas!... Oh! je sais bien que tout cela est douloureux, parce que vous aimiez M. Léon, parce que vous n'étiez pas trop fâchée de le rencontrer!... Mais, enfin, si vous éprouvez quelque chose pour ce jeune homme, ne sentez-vous pas qu'il

vaut mieux qu'il ne souffre plus, lui, qu'il ne se berce plus de vaines espérances?

— Vous avez raison, mon ami!... Oui!... il vaut bien mieux qu'il en soit ainsi et que je souffre seule. Tout est pour le mieux.

— Et maintenant, comme il ne faut pas faire les choses à demi, nous allons encore changer de logement, de quartier. La promenade des Champs-Élysées ne vous convient plus; elle vous rappellerait vos entrevues avec M. Léon; vous croiriez toujours le voir passer à cheval... ou se glisser derrière les arbres. Il faut nous en aller, il faut changer notre voisinage.

— Je veux bien, mon ami; mais cela va vous faire perdre des pratiques peut-être?

— Oh! il n'y a pas de danger! Maintenant que je suis entrepreneur, j'ai déjà six mois de besogne devant moi, et, franchement, je ne suis pas fâché que l'occasion se présente de prendre un logement plus gentil et plus grand. Dès demain, je vais chercher cela.

Trois jours après cet entretien, Sabretache avait loué, déménagé, et était installé avec Cerisette dans un joli petit appartement aux Batignolles,

Mais, cette fois, il avait eu soin de donner son adresse à Pétarade.

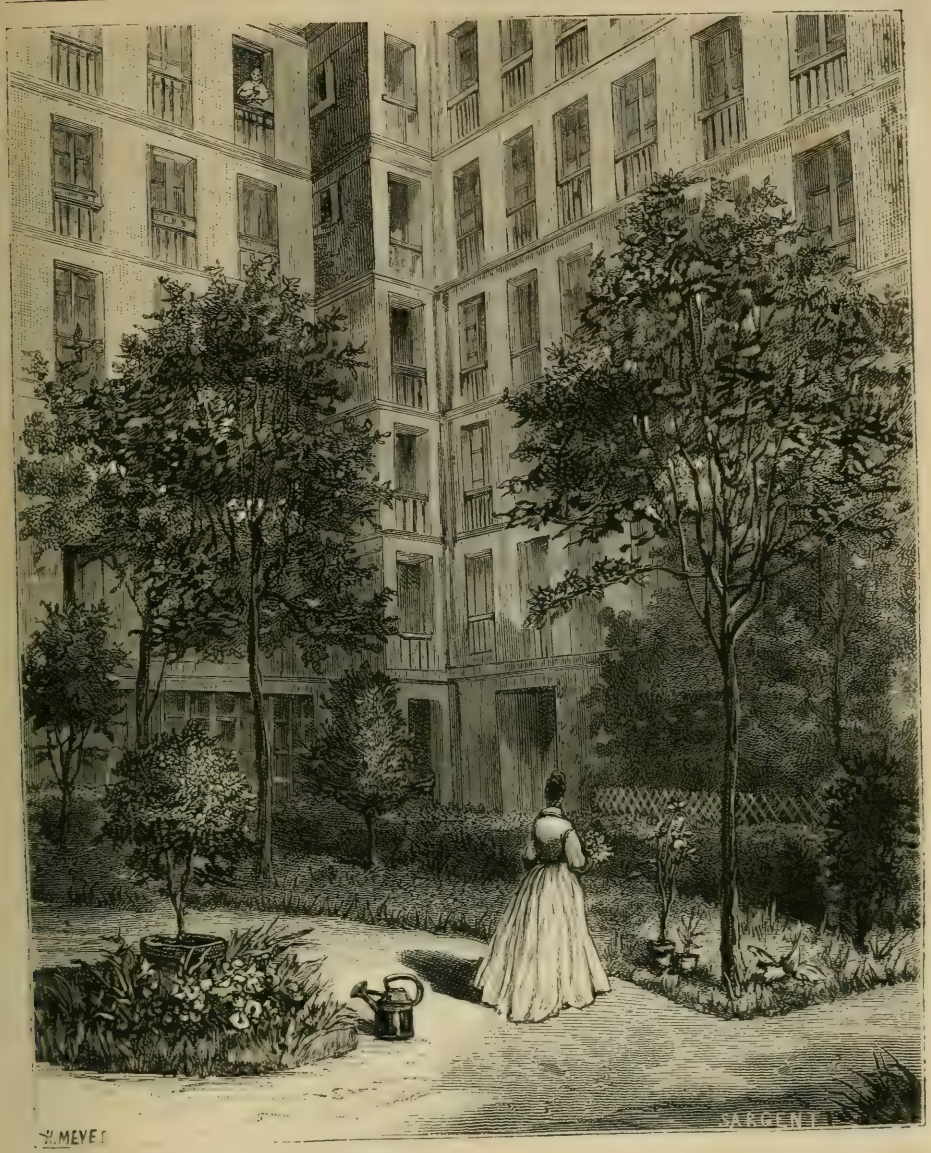
XXXVII

AUX BATIGNOLLES

Une année s'est écoulée depuis que Sabretache est allé, avec Cerisette, demeurer aux Batignolles, dans une jolie petite maison de la rue des Dames, où il y a un grand jardin divisé en petites parties pour chaque locataire.

Pendant toute cette année, l'ouvrage n'a point manqué à l'ancien militaire, dont les affaires continuent à prospérer, car, lorsque l'ordre se joint au travail, c'est le véritable chemin de la fortune.

Cerisette a voulu seconder son bienfaiteur; elle s'y est livrée avec ardeur, espérant, dans les distractions que procure le travail, retrouver enfin le calme et le repos de l'âme. Y est-elle parvenue? Les soupirs qui lui échappent parfois, l'expression vague et souvent triste de ses beaux yeux, feraient croire le contraire. Mais, si le souvenir de Léon Dalbonne vit toujours au fond de son cœur, du moins le nom de ce jeune homme ne sort plus de ses lèvres; depuis qu'elle habite aux Batignolles, elle s'est promis de ne plus parler de lui... peut-être aussi s'est-elle promis de n'y plus penser... et se le promet-elle tous les jours.



Cerisette aperçoit quelqu'un à une fenêtre... (P. 345.)

Une année de plus a fait de celle qui n'était encore qu'une jeune fille une femme grande, bien proportionnée, élégante et gracieuse dans sa tournure, quoique ayant toujours une mise modeste; enfin, Cerisette a un maintien plus posé, plus convenable : ce n'est plus la petite servante d'auberge, ni la jeune grisette qui se risquait sur un théâtre, c'est une demoiselle bien élevée que l'on suivra moins, mais que l'on respectera davantage.

Son langage a pris aussi de l'élégance ; il s'est épuré par la lecture ; car, on a beau dire, des ouvrages les plus frivoles il reste toujours quelque chose ; les esprits justes retiennent ce qui est bon et oublient ce qui ne vaut rien.

En quittant le voisinage des Champs-Élysées, on a aussi renoncé aux promenades à Neuilly. Sabretache a bien senti que mener Cerisette à la campagne de M. Dumarselle, ce serait faire saigner les blessures de son cœur, blessures qui semblent à peine cicatrisées ; car c'est sur la route de Neuilly qu'elle a pour la première fois rencontré Léon Dalbonne, c'est là qu'il a commencé à la suivre. Et lorsque Pétarade s'est avisé une fois de proposer d'aller voir s'il y avait encore des fleurs à la jolie maison de campagne, Sabretache lui a répondu fort brusquement :

— Nous ne voulons plus aller promener de ce côté. Et cela doit te faire plaisir, car il pourrait y avoir encore des rats par là, et tu ne brillais pas devant eux.

Au commencement de l'hiver, Sabretache a été saluer M. Dumarselle, qu'il a trouvé plus triste, plus abattu qu'avant son voyage.

— Vous avez peu profité de la campagne que j'avais mise à votre disposition, dit M. Dumarselle à l'ancien soldat. Mon jardinier m'a dit ne vous avoir vu que deux ou trois fois.

— C'est vrai, mon officier, bien des circonstances ont mis obstacle à nos projets : on ne fait pas toujours ce que l'on espérait!... Ensuite, ayant changé de logement... Je ne suis plus auprès de la route de Neuilly. Je demeure maintenant aux Batignolles, rue des Dames.

— Vous préférez ce pays à Paris?

— J'ai là un logement bien plus gentil. Ah! c'est que je me suis agrandi, j'ai embelli mon intérieur... Mes affaires vont bien, grâce à vous, mon officier, dont la pratique m'a porté bonheur.

— Tant mieux!... Et votre nièce, est-elle toujours avec vous?

— Si elle est avec moi!... Oh! nous ne nous quitterons jamais, mon officier!...

— Ainsi, elle ne désire pas se marier?

— Cela ne se peut pas, mon officier.

— Cela ne se peut pas?... Mais, jeune et jolie comme elle l'est, je suis persuadé que ce ne sont pas les partis qui lui manqueraient.

— Oh! non, certainement!... Elle en a déjà refusé.

— Alors, c'est donc quelque sentiment qu'elle conserve au fond de son cœur?

— Pardon!... mais je ne peux pas vous dire cela, mon officier?...

— Oh! je ne vous demande pas vos secrets, mon brave ; chacun a les

siens, et il en est qui ne doivent jamais quitter le fond de notre cœur. Seulement, vous ne pouvez pas m'en vouloir de vous demander des nouvelles de votre nièce, pour laquelle j'ai éprouvé sur-le-champ un intérêt... une affection même!.. qui peut paraître surprenante ayant eu si peu occasion de la voir.

— Cela ne me surprend pas du tout, mon officier. Agathe a quelque chose qui lui gagne bien vite les cœurs!... et, moi aussi, j'ai été tout de suite à l'aimer...

— Vous avez dû la voir grandir?

Sabretache sent qu'il a dit une bêtise ; il tâche de raccommoder cela en racontant que la jeune fille a été élevée loin de lui, et qu'il avait été très longtemps sans la revoir. Puis, il prend congé de M. Dumarselle, auquel il donne sa nouvelle adresse, et qui lui promet de nouvelles pratiques.

Cerisette s'est informée du résultat de cette visite ; elle est vivement touchée de l'intérêt que lui témoigne M. Dumarselle, et elle s'écrie :

— Je ne suis point ingrate, car, moi aussi, je voudrais savoir ce monsieur bien heureux.

— Malheureusement, je ne crois pas qu'il en soit ainsi, répond Sabretache. J'ai trouvé cet homme généreux changé, et plus triste encore qu'autrefois. Probablement, il n'a pas été satisfait du résultat de son voyage ; cependant, il m'a dit qu'il comptait encore s'absenter dans quelque temps.

— Qui peut donc causer la peine de ce monsieur?

— Ah! dame, ma chère petite, c'est son secret!... Et, dans ce monde, vous voyez qu'il y a bien des personnes qui ont le leur.

Par une chaude soirée de l'été, Pétarade, après avoir passé la soirée chez ses amis aux Batignolles et fait sa partie de piquet avec Sabretache, se disposait à regagner son logis, lorsqu'il s'écrie en prenant sa casquette :

— Ah! mais, à propos!... dites donc, vous avez des malades ou des particuliers bien frileux dans votre maison.

— Qui te fait dire cela?

— C'est que voilà deux fois qu'en m'en allant de chez vous je me rencontre avec un individu qui monte... Ça me fait l'effet d'un quelqu'un qui travaille dans... n'importe quoi. Sa tenue est modeste... mais propre... Or, ce particulier a toujours le collet de sa veste relevé jusqu'aux oreilles et sa cravate montée jusqu'à son nez... Ajoutez à cela que la visière de sa casquette lui dissimule entièrement les yeux : jugez ce qui reste à l'air! C'est pourquoi je me suis dit : « Voilà quelqu'un qui est malade ou qui a froid. » Et ça m'a surpris, vu que nous sommes au mois d'août, et que l'école de natation est pleine tous les jours.

— Je ne sais pas de qui tu veux parler, dit Sabretache; dans nos voisins, je n'ai vu personne d'affublé comme ça... Et vous, Agathe?

— Ni moi non plus, mon ami.

— Est-ce un homme jeune ou vieux?

— Si je ne voyais d'un lion que la queue, je pourrais encore te dire l'âge qu'il a; mais, d'un homme, quand je n'aperçois absolument que le bout de son nez, il m'est très difficile de deviner là-dessus la qualité de ses chevrons, vu que le nez se ride rarement.

Ajoutez à cela que la visière de sa casquette lui dissimule entièrement les yeux.

— Ma foi! peu nous importe, après tout, que ce voisin soit jeune ou vieux! Ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il loge au-dessus de nous, il ne nous incommode pas par le bruit qu'il fait, n'est-ce pas, petite?

— Jamais je n'entends rien, dit Cerisette; on croirait qu'il n'y a personne au-dessus de nous.

Pétarade prend congé sans qu'il soit plus question du personnage qui s'enveloppe avec tant de soin. Cerisette a bien vite oublié cette circonstance; cependant, le lendemain, tout en dînant, Sabretache dit à la jeune fille :

— A propos, je me suis informé auprès du portier... sans avoir l'air de rien... parce qu'enfin on aime assez à savoir par qui on est entouré, et les gens qui cachent leur figure, ça me semble un peu louche!... j'ai dit au portier :

« — Y a-t-il beaucoup de locataires au cinquième, au-dessus de moi?

La maison ne montant pas plus haut, je me disais : « Je vais savoir ce que c'est que ce personnage frileux. » Le portier m'a répondu :

« — Il y avait au-dessus de vous deux petits logements de garçon; mais ils ont été loués tous les deux, il y a six semaines, par le même individu.

— C'est donc un homme marié? repris-je.

« — Non, c'est un jeune homme qui est seul... un ouvrier en bijouterie; du moins, il s'est donné pour tel. Il a mis dans ce logement un très joli mobilier, mais il ne reçoit jamais personne, et il ne vient pas un chat le demander. M. Julien va à son ouvrage et vit bien sagement, si ce n'est pourtant que, quelquefois, il ne rentre pas coucher, ce qui est rare.

« — Mais, dis-je encore, il est donc bien frileux, votre ouvrier en bijoux? On assure qu'il est toujours calfeutré jusqu'au bout du nez.

« — Oh! reprit le portier, c'est pas ça, mais c'est qu'il a très fréquemment mal aux dents; et voilà pourquoi, en sortant ou en rentrant, M. Julien tient souvent son mouchoir sur sa figure. »

Voilà, mon enfant, ce que j'ai appris sur ce voisin qui a si fort interloqué Pétarade.

— Je vous avoue, mon ami, que j'avais oublié tout cela. D'ailleurs, vous connaissez Pétarade, vous savez qu'il aime faire quelque chose de rien. Cet ouvrier avait mal aux dents, et il en fait un personnage mystérieux. S'il me voyait mettre un voile sur ma tête, il dirait sans doute que je viens d'avoir la petite vérole.

Sabretache rit de la réflexion de Cerisette, et il n'est plus question de l'ouvrier qui loge au-dessus.

Quelques jours plus tard, en se promenant dans la petite portion du jardin qui leur est dévolue, Cerisette aperçoit quelqu'un à une fenêtre du cinquième étage qui donne sur le jardin. Ce doit être le voisin qui a si souvent mal aux dents, puisque lui seul occupe le dernier étage. Elle cherche à distinguer la figure de ce personnage; mais sa tête est couverte d'une casquette à longue visière sur son front, et il tient un foulard devant sa bouche. Enfin il quitte la fenêtre lorsqu'il voit la jeune fille lever les yeux de son côté.

— Décidément, se dit Cerisette, Pétarade avait raison : cet homme-là ne veut pas être vu; car, enfin, parce qu'on a mal aux dents, ce n'est pas une raison pour s'enfoncer une casquette sur les yeux.

Cette fois, l'apparition de ce personnage, qui semble, en effet, avoir quelque chose de mystérieux, préoccupe et inquiète Cerisette; elle a tant de choses à redouter, qu'il suffit encore d'une circonstance comme celle-là pour renouveler toutes ses terreurs, que le temps a calmées, mais n'a point entièrement bannies de son âme.

La jeune fille frémit en songeant que, près d'elle, il y a peut-être une personne qui l'a connue, alors qu'elle était descendue au dernier degré de l'abaissement. Cette pensée, en lui rappelant une époque de sa vie qu'elle voudrait pouvoir oublier, est déjà pour elle un tourment, et elle quitte le

jardin pour se dérober aux regards de cette personne qui a disparu si vivement de la fenêtre en voyant qu'on l'avait aperçue.

Cependant, Cerisette ne juge point nécessaire de faire part à son protecteur de ses alarmes ; elle connaît Sabretache, elle sait qu'il déménagerait de nouveau ; et, comme leur logement est fort gentil et plaît beaucoup à l'ancien militaire, elle ne veut pas lui causer encore cette contrariété. Huit jours s'écoulent. Cerisette n'a point aperçu le voisin. Pétarade dit un jour :

— Je ne rencontre plus ce monsieur dont on ne voit que le nez.

— Il paraît qu'il est à la campagne, répond Sabretache, car, depuis huit jours, il n'est pas rentré chez lui.

— Vous vous êtes donc informé de ce monsieur, mon ami? dit Cerisette.

— Non, mais c'est le concierge qui de lui-même m'a dit ce matin :

« — Je ne sais ce qu'est devenu mon locataire du cinquième, M. Julien ; il n'est pas rentré chez lui depuis huit jours. Après ça, comme il fait beau, il prend sans doute du bon temps à la campagne. »

Cerisette ne dit plus rien, mais elle respire plus à l'aise en sachant que la personne du cinquième ne la guette plus.

En montant, le lendemain, voir ses amis, Pétarade tient à la main une lettre qu'il présente à son ancien camarade en lui disant :

— Voilà ce que ton portier m'a chargé de te monter, si ça ne me dérangeait pas. « Et quand même ça me dérangerait, lui ai-je dit, je m'en chargerais tout de même. » Il paraît que ça venait d'arriver... Bigre ! c'est une belle lettre, avec un grand cachet... Ça me rappelle les ordonnances que je portais quelquefois.

Sabretache a pris la lettre. En examinant l'écriture, une vive émotion s'empare de lui. Cerisette, qui le regardait, devient à son tour tremblante et balbutie :

— De qui donc est cette lettre, mon ami?

Sabretache ne répond pas, mais il brise le cachet ; sous l'enveloppe, il trouve deux lettres, l'une pour lui, l'autre adressée à Cerisette, et toutes deux sont de l'écriture de Léon Dalbonne. Il en présente une à la jeune fille, qui pousse un cri de joie et murmure :

— De lui? C'est de lui !... Il ne m'a pas encore oubliée.

Pétarade, qui a compris que sa présence pouvait gêner, est allé fumer à une fenêtre dans une pièce voisine.

— Voyons d'abord ce qu'il m'écrit, dit Sabretache.

« Monsieur,

« Je sais que vous n'êtes pas l'oncle d'Agathe, mais vous êtes son protecteur, vous lui tenez lieu de parents, vous ne devez vouloir que son

bonheur. Au nom de cet intérêt que vous lui portez, je vous en supplie, monsieur, intercédez pour moi et faites qu'elle ne rejette pas l'offre que je lui renouvelle. Je sais maintenant pourquoi elle avait refusé ma main : elle m'a avoué ses fautes passées; mais cela n'a point éteint mon amour; une année d'épreuve m'a fait voir que sans elle il m'était impossible d'être heureux; et, d'ailleurs, pourquoi ne pardonnerait-on pas quelques erreurs à celle qui, par son repentir et sa bonne conduite, a prouvé que son cœur n'était point vicieux? Je me permets de lui écrire aussi quelques lignes... Vous lui donnerez ma lettre, et vous appuierez ma demande, n'est-ce pas monsieur? Car vous devez être persuadé que mon seul désir est de faire son bonheur. »

— Brave jeune homme! dit Sabretache. Sacrebleu! il vous aime tout de bon, celui-là... Maintenant, petite, voyez ce qu'il vous écrit.

Cerisette essuie les larmes qui coulent de ses yeux, et, d'une voix entrecoupée par les sanglots, lit à son tour :

« Une année vient de s'écouler depuis notre dernière entrevue; depuis j'ai appris pourquoi vous refusiez de vous unir à moi. Je n'ai jamais pensé qu'il serait en mon pouvoir de vous oublier; maintenant, je sens que vivre sans vous est impossible. Chère Agathe, car ce nom est le seul dont je veuille me souvenir, ne refusez plus de faire mon bonheur. Ai-je besoin de dire que le passé sera entièrement effacé de ma mémoire? Ah! vous devez être certaine qu'en devenant ma femme vous serez à jamais entourée d'amour et de respect. Je n'attends qu'un mot de vous pour aller me jeter à vos pieds.

« Léon Dalbonne. »

— Tant d'amour!... tant d'amour! et ne pouvoir être à lui!... dit Cerisette. Cette épreuve est trop forte... elle épuise mon courage!...

En disant cela, la jeune fille laisse tomber sa tête en arrière, ses yeux se ferment, ses lèvres blanchissent...

— Ah! mon Dieu! elle se trouve mal! s'écrie Sabretache. Holà! hé! du secours!... Pétarade! viens ici!.. viens m'aider!

Pétarade accourt aux cris de son camarade; en voyant Cerisette évanouie, il pâlit, s'appuie contre un meuble, et murmure :

— Ah! cré nom d'une pipe... qu'est-ce qu'elle a, ta demoiselle?... De la voir comme ça... ça me fait un effet, ça me tourne... il me semble que je m'en vas.

— Allons, imbécile, ne vas-tu pas te trouver mal aussi ?... Vite, de l'eau!... du vinaigre!

— Voilà! voilà! Ah! fichtre! j'aimerais mieux me trouver entre deux lions furibonds que devant une femme qui se pâme.

Mais la syncope de Cerisette n'avait été causée que par l'excès de son émotion ; elle est déjà revenue à elle lorsque Pétarade accourt avec un huilier qu'il veut lui mettre sous le nez.

— Va-t'en avec ton huile... nous n'avons plus besoin de toi.. Retourne fumer à la fenêtre, dit Sabretache.

— Mam'zelle est donc guérie ?

— Eh ! oui ! c'est passé... ce n'était rien ! Laisse-nous tranquilles

Et le vieux soldat pousse son camarade dans l'autre pièce et referme la porte sur lui. Puis, il revient près de Cerisette, qui pleure, et lui dit :

— Qu'avez-vous résolu, mon enfant?

— Oh ! mon ami... si je pouvais céder à ses prières... si je pouvais être à lui... ce serait un bonheur si grand !... Mais vous savez aussi bien que moi que cette union est impossible... que je ne puis pas être sa femme !

Et le vieux soldat pousse son camarade dans l'autre pièce.

— Puisque vous lui avez dit... votre passé... puisque, malgré cela, il persiste à vous offrir sa main?

— Non... je ne lui ai pas tout dit... Il y a quelque chose que je ne lui ai pas avoué... car je mourrais de honte, de douleur, si jamais il savait cela...

— Mais... cela... il ne le saura jamais, si ni vous ni moi ne le lui disons... Alors, c'est donc pour lui comme si cela n'avait pas existé.

— Oh ! ne me dites pas cela, mon ami, ne cherchez pas à affaiblir mon courage !... Et si, par quelque circonstance imprévue, il venait un jour à découvrir cette infamie... n'aurait-il pas le droit de me maudire, de me chasser?...

— Sans doute ; aussi je vous dis seulement que cela pourrait être toujours ignoré ; mais je ne vous conseillerai jamais de faire une action

Il reconnaît Cerisette... (P. 354.)

qui puisse vous causer des remords... C'est égal... ce pauvre jeune homme... répondez-lui vous-même cette fois; ce serait toujours moins sec que si c'était moi.

Cerisette se met devant une table; mais, lorsqu'il s'agit de répondre à Léon, elle ne sait comment s'y prendre. Elle commence dix lettres, puis, elle les déchire pour en écrire une autre; car dans chacune elle laissait

trop parler son cœur, elle montrait trop d'amour; elle s'arrête à ce billet :

« Vous m'aimez encore... moi, qui le mérite si peu! Si vous saviez combien je suis touchée de votre amour, vous me plaindriez d'être forcée de repousser ce bonheur que vous m'offrez et qui surpasse toutes les félicités que j'ai pu rêver. Mais, plus vous me montrez d'amour, plus je dois m'efforcer d'en être moins indigne; c'est pour cela que je vous répète encore : Non, je ne puis pas être votre femme... Non, je ne puis pas porter votre nom... Mon passé me le défend!... Je ne veux pas vous exposer à rougir... Adieu, plaignez-moi!... »

Cerisette, signe cette lettre, puis la passe à Sabretache, qui la lit et se contente de faire un signe d'approbation; ensuite, le billet est cacheté, et l'ancien soldat prend son képi et se hâte d'aller encore s'acquitter de cette commission.

Sabretache rentre assez tard, car, après avoir porté la lettre, il a été se promener pour se distraire. Il retrouve Cerisette triste, mais résignée, et peut-être moins désolée dans le fond de son cœur; car maintenant elle sait que Léon l'aime toujours, et cette pensée est moins triste que l'idée d'être oubliée.

Sabretache presse la main à Cerisette et rentre dans sa chambre pour se livrer au repos ; en ouvrant sa porte, il aperçoit Pétarade qui est toujours à la fenêtre avec son huilier à la main, et qu'il avait totalement oublié en sortant.

— Comment, tu es encore là, toi? dit le vieux soldat en regardant son camarade.

— Certainement que je suis là... Tu m'as dit : « Va te planter à la fenêtre! » Je suis resté... Je n'ai pas l'habitude de déserter mon poste; et, comme tu n'es pas venu me relever...

— Pauvre Pétarade!... Voyons, débarrasse-toi donc de cet huilier.

— Mam'zelle Agathe n'en a donc plus besoin?

— Non, non, c'est passé... et tu peux aller te coucher, camarade.

— Qu'est-ce que cette grosse lettre vous a donc appris qui vous a chiffonnés comme ça?... Si tu avais besoin d'argent... j'ai toujours mes cent cinquante francs de côté... la somme est là... elle n'augmente pas, mais elle est intacte.

— Merci, mon bon Pétarade... merci... Ah! ce n'est pas l'argent qui nous manque maintenant.

— Si c'est quelque chose qu'il faille chercher à mille lieues d'ici... je vais y aller tout de suite.

— Oh! je sais que tu es dévoué... mais tu n'y peux rien, ni moi non plus, malheureusement. Va te coucher, Pétarade.

XXXVIII

L'OUVRIER EN BIJOUX

Le message de Léon Dalbonne avait de nouveau banni la tranquillité de la demeure de Sabretache ; car, malgré ses efforts pour feindre une parfaite soumission à sa destinée, il avait été facile de voir que Cerisette était continuellement préoccupée de cet amour si vrai, si pur, qu'on lui avait offert, auquel son cœur répondait si bien en secret, et que, pourtant, il lui fallait repousser.

Sabretache ne parlait jamais de Léon ; mais il était triste parce qu'il devinait la peine de Cerisette.

Enfin Pétarade, n'osant se permettre aucune question, se bornait à observer la jeune fille, et, quand il la voyait changer de couleur, ou porter la main à son front, il courait chercher l'huilier, croyant qu'elle se trouvait mal.

Un soir que tout le monde était réuni, on entend un bruit assez fort dans le logement du cinquième.

— Il paraît que le voisin est revenu, dit Sabretache.

— Quel voisin? demande Pétarade.

— Celui que tu rencontrais quelquefois dans l'escalier et dont tu ne voyais que le bout du nez.

— Ah ! le frileux ! Je ne le rencontre plus maintenant.

— Je crois qu'il a été absent assez longtemps ; mais le bruit que nous venons d'entendre ici dessus nous annonce qu'il est revenu, à moins que son logemeut ne soit loué à d'autres ; il faudra que je m'en informe au portier.

Cerisette avait entièrement oublié le voisin mystérieux du cinquième ; la nouvelle lettre de Léon Dalbonne avait chassé de son cœur tout autre souvenir, et, en ce moment même, elle entend parler avec indifférence de ce personnage qui, pendant quelque temps, a renouvelé ses anciennes terreurs ; maintenant, que peut-elle encore craindre, puisqu'il lui faut refuser le bonheur qui venait la trouver !

Le lendemain, Sabretache dit à Cerisette :

— Le jeune ouvrier en bijouterie est en effet revenu là-haut.

— Il a donc été absent?

— Oui, pendant six semaines environ, il était allé à la campagne ; mais il paraît que le grand air ne lui est pas bon, car notre portier assure que M. Julien est revenu tout pâle, tout changé, tout malade enfin, et qu'il ne quitte presque plus sa chambre.

— Ah! ce pauvre jeune homme! Et a-t-il quelqu'un avec lui, au moins?

— Non, il est seul; mais, s'il ne prend personne, c'est que cela lui convient, car le portier dit encore qu'il est facile de voir que c'est un garçon à son aise.

— Alors, pourquoi ne pas prendre une personne pour le soigner?

— Si c'est son idée. Après cela, le portier exagère sans doute. Le voisin est peut-être enrhumé, et voilà tout.

Mais, huit jours plus tard, Sabretache dit en rentrant :

— Décidément, le voisin est malade, il ne quitte presque plus son lit; j'ai rencontré le portier qui lui montait de la tisane.

— Oh! mon Dieu! s'écrie Cerisette; et il est toujours seul chez lui?

Ma foi, mademoiselle, je suis bien en peine.

— Il paraît qu'il ne veut voir personne, pas même de médecin : il a positivement défendu qu'on lui en amenât.

— C'est bien singulier, cela. Si je savais pouvoir lui être utile, à ce jeune homme, je monterais lui offrir mes services. Ce ne serait pas mal, n'est-ce pas, mon ami?

— Non, sans doute, entre voisins, il est tout naturel de s'entr'aider; mais puisque celui-là ne veut ni médecin, ni personne auprès de lui, nous ne pouvons pas cependant forcer la consigne.

— C'est vrai, et surtout n'étant pas connus de ce jeune homme; mais, au moins, mon ami, vous pouvez tous les jours vous informer au portier de son état!

— C'est, parbleu! bien ce que je compte faire, car je suis comme vous, mon enfant, ça me fait mal de savoir qu'il y a près de moi quelqu'un qui souffre... et de ne point aller lui dire : « Me voilà, disposez de moi. »

Quatre jours s'écoulent encore, et Cerisette descend elle-même, matin

et soir, s'informer au portier de l'état du voisin. Le cinquième jour, elle trouve le portier très inquiet; en l'apercevant, il s'écrie :

— Ma foi, mademoiselle, je suis bien en peine... M. Julien est beaucoup plus mal : il parle à peine, il ne veut rien prendre, pas même la tisane que je lui porte... Si ce jeune homme allait mourir, il me semble qu'on me blâmerait de ne pas avoir été chercher un médecin; je vous en prie, mademoiselle, montez avec moi voir ce jeune homme; vous me direz ce que vous pensez de son état, et il vous écoutera peut-être mieux que moi : les femmes, ça sait s'y prendre.

Faut-il aller chercher le médecin, mam'zelle?

Cerisette ne balance pas, elle suit le portier. On monte les cinq étages.

Le concierge entre le premier dans l'appartement. La jeune fille se sent tremblante, émue; elle dit à son conducteur;

— Je vais attendre un peu dans cette pièce, pendant que vous irez voir comment se trouve le malade, et s'il veut bien me permettre de le voir.

Le portier entre dans une autre pièce et revient bientôt, marchant sur la pointe des pieds, dire :

— Il est, je crois, assoupi en ce moment... je n'ai pas osé le réveiller.

— Oh! vous avez bien fait...

— Si vous pouviez attendre un peu... c'est que, moi, il faut que je redescende ; il n'y a personne en bas.

— Allez, ne vous gênez pas; moi, je puis rester, et quand j'entendrai remuer, j'offrirai mes services.

— Et vous verrez s'il faut que j'aille chercher le médecin?

— Oui... oui, je vous le dirai, allez.

Le portier est parti. Cerisette est seule chez le jeune malade; elle regarde avec curiosité autour d'elle. Dans la pièce où elle est, il y a peu

de meubles, mais ils sont plus élégants qu'on ne les a d'ordinaire chez les ouvriers, et Cerisette se dit :

— C'est ici le logement d'un jeune homme du monde et non pas celui d'un artisan... C'est bien singulier!... tout en ces lieux annonce l'aisance ; mais cet appartement dans les mansardes... et ne pas vouloir de garde... C'est donc encore quelqu'un qui a des chagrins, et qui ne veut pas guérir? C'est peut-être aussi l'amour qui cause le mal de ce jeune homme... et, alors, il a raison... A quoi servirait un médecin?

La jeune fille se laisse aller à ses rêveries : une douce mélancolie s'empare de son âme, elle pense à Léon Dalbonne; elle se dit que lui aussi souffre pour elle, et cette pensée fait couler des larmes de ses yeux... Elle a oublié le malade, lorsque tout à coup un léger bruit se fait entendre dans la pièce voisine ; il rappelle Cerisette à elle-même. Se levant aussitôt, elle se décide à entrer dans la chambre du malade.

Elle s'avance avec précaution; il fait très sombre dans cette pièce; elle marche doucement vers le lit qui est au fond. La personne qui est couchée est tournée de son côté : elle a les yeux fermés et paraît respirer péniblement.

Cerisette regarde cette figure pâle et amaigrie... Elle éprouve un saisissement subit; elle avance encore... elle ne peut plus douter, un cri lui échappe et elle tombe à genoux devant le lit en murmurant :

— Léon ! cher Léon ! Est-ce bien vous que je revois ainsi?

Léon Dalbonne, car c'était bien lui, en effet, qui, sous le nom de Julien, avait loué le logement au-dessus de celui de Sabretache, ouvre les yeux, et, frappé par le son de cette voix qui a retentir jusqu'au fond de son cœur, il porte ses regards autour de lui et voit à ses pieds celle qui tend les bras comme pour implorer son pardon. Il reconnaît Cerisette; une légère rougeur vient colorer son visage, et il murmure d'une voix éteinte :

— Oui, c'est moi. Après votre dernier refus... je suis revenu ici... pour mourir au moins près de vous...

— Mourir!... Oh! non... non... vous ne mourrez pas!... Mon amour vous rendra à la vie !

— Je vous ai dit que je ne pouvais exister sans vous... cela ne vous a pas touchée! Vous voyez bien qu'il faut me laisser mourir.

— Oh! ne dites pas cela, Léon ; ne croyez plus cela... Désormais, je suis à vous... je ne vous quitterai plus... Moi, vous laisser mourir!... Non... disposez de mon sort... maintenant, ordonnez... je vous appartiens... mais, vivez!... ah ! vivez pour moi !

— Est-il vrai?... Vous consentez... vous serez ma femme?

— Oui... je consens à tout... mais vivez... Oh! que je ne vous perde pas!...

Et Cerisette entoure le malade de ses bras, et elle pose sur son front ses lèvres brûlantes. Léon est si heureux qu'il ne peut supporter son bonheur; ses yeux se ferment de nouveau, mais cette faiblesse n'avait rien de dangereux. La jeune fille lui fait respirer des sels, et prendre d'une potion fortifiante. Il ne refuse plus maintenant ce qu'on lui offre pour le guérir, et déjà la joie dont il est enivré a ranimé les yeux qui semblaient éteints quelques instants auparavant.

Il y a près d'une heure que la jeune fille est près du malade, et il leur semble à tous deux qu'il n'y a qu'un moment qu'ils sont ensemble, lorsque le portier remonte et passe doucement sa tête à l'entrée de la chambre en disant :

— Faut-il aller chercher le médecin, mam'zelle?

— Non, non, mais du bouillon consommé... Il va prendre un potage.

— Comment... vous êtes parvenue à le décider à prendre quelque chose, mam'zelle? Quand je disais que les femmes savaient s'y prendre mieux que nous!

Cerisette a voulu descendre chez elle chercher ce qu'il faut pour le malade, mais celui-ci l'a suppliée de ne point le quitter; il lui semble que son bonheur est un rêve, et, si Cerisette n'était pas là, il ne croirait plus à sa réalité.

C'est le portier qui fait les commissions, et qui apporte le consommé et du vieux vin. Léon accepte tout ce que celle qu'il aime lui présente, et bientôt il se sent mieux; son mal ne venait que des souffrances de son âme: en guérissant les peines de son cœur, on a déjà chassé la fièvre qui le minait. En revenant le soir chez lui, Sabretache est tout surpris lorsque le portier lui dit :

— Vous trouverez mam'zelle votre nièce chez le voisin au-dessus.

— Ah! diable! est-ce qu'il est plus malade, ce pauvre jeune homme?

— Non, il va beaucoup mieux au contraire. Il s'est opéré aujourd'hui un changement inespéré dans son état, mais c'est à mam'zelle votre nièce qu'il le doit... Je ne conçois pas ce qu'elle a pu lui faire qui l'a si vite remis; c'est miraculeux!

Sabretache enjambe doubles les marches de l'escalier. Sans deviner la vérité, il pressent dans tout cela quelque chose d'extraordinaire. Il entre, il n'aperçoit personne, mais un rayon de lumière part d'une pièce voisine; il va frapper à la porte, et la voix de Cerisette lui crie d'entrer.

A peine l'ancien militaire a-t-il fait quelques pas dans la chambre, que Cerisette court au-devant de lui et se jette dans ses bras, en lui disant :

— Mon ami... ce malade... ce jeune homme... c'était lui!... M. Léon; oh! non, Léon... il ne veut plus que je l'appelle monsieur... Il se laissait mourir ici de chagrin... de désespoir, parce que j'avais encore refusé d'être sa femme !... Oh! mais j'ai accepté maintenant... j'ai consenti à tout ce qu'il voulait, et j'ai bien fait, n'est-ce pas?... car je ne devais pas le laisser mourir...

Cerisette a dit tout cela en riant, en pleurant, en embrassant son vieil ami. Celui-ci, tout ému, a peine à croire ce qu'il entend. Enfin il approche du lit et reconnaît Léon Dalbonne, qui lui tend la main en lui disant d'une voix faible :

— Oui, monsieur, j'avais pris un logement dans votre maison pour la revoir, pour m'assurer aussi qu'elle n'avait pas un autre amour; qu'un autre ne lui faisait pas la cour. Quand j'en eus la certitude, je vous écrivis de nouveau ; cette fois, j'espérais être plus heureux. La réponse d'Agathe me désespéra. Je sentis que je ne supporterais pas longtemps ce nouveau coup. Je revins dans ce logement, résolu d'y mourir, mais vous n'auriez su qu'après ma mort que j'étais si près de vous, car je craignais, si vous l'appreniez, que cela ne vous fît encore changer de logement, et je n'aurais peut-être plus eu la force de vous suivre.

— Oh! mon ami... entendez-vous? Il croyait que nous l'aurions abandonné ici... souffrant... désolé!

— Je croyais que vous ne m'aimiez pas... Monsieur, Agathe m'a dit que maintenant elle ne mettait plus d'obstacles à mes vœux... puis-je espérer que vous ratifierez ses paroles?

— Je n'ai jamais voulu que le bonheur de cette enfant, répond Sabretache en pressant la main de Léon. En repoussant votre amour, j'ai vu combien la pauvre petite était malheureuse; aujourd'hui, il s'agissait de vous conserver la vie, je comprends qu'elle n'écoute plus que son cœur. Guérissez bien vite, monsieur, et j'espère qu'enfin nous serons tous heureux; car je ne pouvais pas l'être non plus, moi, en entendant les soupirs qu'Agathe essayait en vain de me cacher.

Rien ne guérit plus vite le corps que la joie du cœur, que la tranquillité de l'esprit. Huit jours après cette soirée, Léon Dalbonne est en état de quitter sa chambre, et c'est lui maintenant qui descend près de Cerisette.

Le jeune homme, en recouvrant la santé, s'occupe déjà de son prochain mariage; c'est de cela qu'il parle sans cesse à celle qu'il aime, et lorsqu'en l'écoutant Cerisette devient muette et sérieuse il lui dit :

— Est-ce que la pensée de me rendre heureux vous ferait de la peine? Est-ce que vous voyez avec regret approcher le moment qui doit nous unir?

Les nouveaux époux sont arrivés à la terre des « Grands-Chênes ». (P. 364.)

— Avec regret?... Oh! non!... avec crainte, peut-être... car si je ne vous rendais pas heureux?...

— C'est impossible.

— Enfin, si... vous rappelant un jour mes fautes passées... ?

— Ah! vous me jugez donc bien mal, si vous redoutez cela!

— Non... non... je vous crois bon, généreux... Mais si vous saviez...

— Pas un mot de plus sur ce sujet, ou je croirai que vous ne m'aimez pas.

C'est toujours ainsi que se termine l'entretien, lorsque Cerisette veut parler à Léon de ce qui lui faisait refuser sa main.

XXXIX

MARIAGE

Cependant, le jour de l'hymen est fixé; déjà, de ravissantes parures ont été envoyées chez Cerisette, quoiqu'elle ait témoigné à son amant le désir de rester simple et modeste. Mais Léon Dalbonne est riche et galant; il faut bien faire honneur à ses présents, et la femme la moins coquette se laisse facilement fléchir quand on la supplie de se parer.

Un jour, Pétarade est arrivé au moment où la jeune fille vient d'essayer la toilette qu'elle doit mettre pour son mariage. Il reste comme ébloui en voyant Cerisette, qui, sous ce nouveau costume, a quelque chose de ces nymphes légères que notre imagination se crée quelquefois.

Pétarade demeure stupéfait, tandis que Cerisette sourit en lui disant :

— Me trouvez-vous bien ainsi, monsieur Pétarade?

— Si je vous trouve bien, mam'zelle! si je vous trouve...? C'est-à-dire que vous êtes plus que bien, vous êtes... je ne peux pas rencontrer le mot qui exprime ma pensée. Mais pourquoi donc êtes-vous parée de la sorte? Est-ce que vous allez jouer la comédie, mamzelle?

— Elle va se marier, dit Sabretache en frappant sur l'épaule de son ancien camarade.

Celui-ci change un peu de couleur, mais il se mordille les lèvres et s'efforce de sourire en répondant :

— Se marier?... Ah! bah... vraiment. Je croyais que ce n'était pas dans les habitudes, je veux dire dans les goûts de mam'zelle.

— Mon ami, il survient parfois des événements qui changent toutes nos résolutions, bouleversent tous nos projets. Ce qui arrive à cette chère enfant tient de la féerie, du miracle; car, après l'avoir laissée tomber au fond d'un abîme, il semble que maintenant le destin veuille l'élever au plus haut rang de la société. Aurions-nous pu le croire, si on nous avait prédit, il y a quelque temps, que celle qui passait pour ma nièce aurait un jour une grande fortune, un château, des propriétés à la campagne, une voiture et de nombreux valets?

— Qu'est-ce que vous dites donc?... Mam'zelle épouserait tout ça!

— Elle épouse un charmant garçon qui porte un nom honorable et qui donne à sa femme tout ce que je viens de te dire.

— Il serait possible! Ah! s'il en est ainsi... bigre! je conçois, oh! oui, je conçois que mam'zelle se soit laissé attendrir... Certainement, moi, je n'aurais jamais pu offrir à ma conjointe une position analogue. A présent, ça me fait plaisir d'apprendre que mamzelle sera si heureuse; seulement, ça me fera de la peine, parce que je n'oserai plus la saluer quand je la rencontrerai.

— Que dites-vous là, monsieur Pétarade? Ne plus me dire bonjour, parce que je vais être riche?... Ah! c'est mal, ce que vous dites là : vous, l'ancien camarade de mon bienfaiteur, vous qui l'avez obligé si noblement quand il était dans la peine!

— Moi, mam'zelle? Par exemple!...

— Oh! ne le niez pas; Sabretache m'a tout conté depuis que les mauvais jours sont passés.

— Je ne croyais pas Sabretache si bavard!

— Où est donc le mal de se rappeler le bien qu'on nous a fait? Vous serez toujours mon ami, monsieur Pétarade, et je suis sûre que mon mari voudra être le vôtre, car il n'est pas fier, Léon, et il suffit que l'on s'intéresse à mon bonheur pour avoir des droits à son affection.

— Qu'est-ce que c'est que Léon? murmure Pétarade en se tournant du côté de Sabretache.

— C'est le jeune homme si riche qui va épouser Agathe; Léon Dalbonne... un très joli garçon, par parenthèse.

— Est-ce qu'il est plus beau que moi?

— Fichtre! s'il n'était que comme toi, il n'y aurait pas de quoi le vanter.

— Tu es bien dégoûté! Mais c'est drôle, je ne l'ai jamais vu, cet amoureux-là... Où donc se cachait-il?

— Ici dessus... sous le nom d'un garçon bijoutier : c'est celui-là que tu rencontrais dans l'escalier si bien entortillé.

— Ah! tu vois bien que j'avais raison de penser qu'il y avait du mystère?... Un homme qui ne montre que son nez... cela annonce toujours des projets.

— Reste ici ce soir. M. Léon ne va pas tarder à venir, tu verras son visage maintenant.

— Est-ce que tu crois que je peux rester sans inconvénient?

— Parbleu! puisque je t'y engage.

— Alors, je veux bien.

Léon ne tarde point à arriver. Sabretache lui présente Pétarade, en disant :

— C'est un ancien camarade, un véritable ami.

— Et le mien aussi, dit Cerisette en souriant; je vous en ai parlé quelquefois.

— J'espère qu'il sera aussi le mien, dit Léon en présentant sa main à Pétarade, qui se tient comme un piquet et semble craindre d'avancer. Oui, monsieur, je vous demande un peu de cette amitié que vous avez pour ceux qui me sont si chers, et vous prie d'être avec votre ancien camarade le second témoin de ma chère Agathe. Y consentez-vous?

Ayez jamais quelques différends avec des lions, des tigres, et vous verrez comme je les traite, ces gaillards-là!

— Si j'y consens! être le témoin de M^lle^ Cerise... Agathe!... Oh! avec grand plaisir! C'est un honneur, je suis flatté... Touchez là, monsieur Léon, je suis si sensible à votre procédé! Nom d'une bombe! ayez jamais quelques différends avec des lions ou des tigres, et vous verrez comme je les traite, ces gaillards-là!

Léon presse la main de Pétarade, qui est consolé de savoir que Cerisette se marie depuis qu'on l'a choisi pour être un des témoins.

— Et quels seront vos témoins à vous, mon ami? demande timidement Cerisette à son futur époux.

— Vous m'avez dit, ma chère Agathe, que le monde vous faisait peur; vous m'avez laissé comprendre que votre désir, pendant les premières années de notre mariage, serait de vivre loin de cette société que je fréquente et où j'aurais pu présenter ma femme; comme vos moindres désirs seront toujours des ordres pour moi, je n'ai annoncé mon mariage à personne. On l'apprendra quand il sera conclu. C'est pourquoi, au lieu de prendre pour témoins des gens du monde qui sont toujours indiscrets, j'ai choisi mon vieux professeur de langues : ce brave homme m'a vu enfant, il m'aime beaucoup; mon second témoin sera mon maître de

musique, excellent homme... et qui m'est tout dévoué. Approuvez-vous ces arrangements?

— Oh! oui... je vous remercie de tout ce que vous faites pour moi.

— Pour vous! mais, alors, c'est aussi pour moi que j'agis; songez donc que vous et moi ne faisons plus qu'un : faire votre bonheur, c'est assurer le mien.

Tant d'amour remplit d'ivresse le cœur de Cerisette, et, pourtant, plus l'instant approche où elle va s'unir à Léon, et plus ses anciennes terreurs reviennent troubler son bonheur. Vingt fois, elle a voulu de nouveau parler à celui qui va lui donner son nom de ce passé qu'elle voudrait pouvoir effacer de sa vie; mais Léon, qui devine tout ce qu'elle doit souffrir à s'humilier devant lui, ne veut plus qu'elle revienne sur ce sujet. Cerisette comprend toute la délicatesse de son amant; elle pense alors à Sabretache, et, la veille du jour fixé pour son mariage, quelques moments avant l'heure à laquelle Léon Dalbonne se rend près d'elle, la jeune fille dit à son vieil ami :

— C'est demain que je dois devenir l'épouse d'un homme qui porte un nom honorable. A la veille de contracter ces nœuds sacrés, j'éprouve encore des remords. Cependant, mon ami, vous savez que j'ai résisté longtemps aux prières de Léon; vous savez qu'il m'a fallu le voir mourant de sa douleur pour que j'oublie toutes mes résolutions, pour que je cède à ses vœux...

Il court à elle, la presse tendrement dans ses bras.

— Je sais tout cela, chère enfant : résister encore lorsque ce jeune homme était là-haut, où il allait se laisser miner, emporter par le chagrin, c'eût été au-dessus des forces humaines. Je comprends une résolution sévère, un dévouement entier à ses amis; je ne comprends pas, je l'avoue,

ce qui est au-dessus de la faible raison que la nature nous a donnée. Cependant, vous craignez encore que, devenu votre époux, M. Léon Dalbonne ne s'en repente un jour, qu'il ne vous accuse de l'avoir trompé. Moi, je juge mieux ce jeune homme, et, si vous le voulez, aujourd'hui même je vais avoir avec lui un entretien. Vous resterez dans votre chambre, je dirai que votre toilette n'est pas terminée. Dans cet entretien, petite, je conterai à M. Léon toute votre vie : votre liaison avec l'artiste Angely, votre connaissance si courte... avec ce jeune homme qui vous ramena de Saint-Cloud; je dirai tout, enfin...

— Tout! s'écrie Cerisette en pâlissant. Oh! non, mon ami, c'est impossible ; car... si je pensais... qu'il fût instruit... qu'il sût que j'ai été... quelques jours dans cette horrible maison, je n'aurais plus le courage de me présenter devant ses yeux, je fuirais de nouveau sa présence, j'irais cacher ma honte loin de lui... il ne me reverrait plus!

— Calmez-vous, mon enfant, répond Sabretache en regardant la jeune fille avec des yeux pleins de larmes. Allons, mille carabines! me prenez-vous pour un conscrit? Je sais bien qu'il y a des choses... enfin, il y a de ces aveux... qui affligent ceux qui les reçoivent et dont ils ne nous savent pas toujours gré. Calmez-vous, encore une fois. Mais, après cet entretien, si M. Léon est toujours le même près de vous, j'espère que vous serez tranquille, que vous ne vous ferez plus de reproches.

— Je l'espère aussi, mon ami.

— J'entends monter l'escalier. C'est M. Léon; rentrez vite dans votre chambre, moi, je vais l'emmener dans la mienne.

— Oh! mon Dieu!... déjà!... tout de suite?...

— C'est comme une affaire d'honneur, ceci, ma petite; ça ne doit pas se reculer.

— Eh bien! je rentre. Vous m'appellerez quand vous aurez fini, quand vous croirez que je puis revenir. Ah! s'il allait ne plus m'aimer! Pourtant, il sait déjà...

— Le voici! Vite dans votre chambre!

Cerisette se hâte de rentrer dans sa chambre, dont elle ferme la porte sur elle. Il lui en coûte beaucoup pour éviter la présence de celui qu'elle aime, mais elle se dit que cette épreuve est la dernière qu'elle aura à s'imposer ; pour occuper le temps, qui lui semble bien long, elle va regarder les derniers présents que son amant lui a faits. Le matin encore, Léon lui a envoyé une corbeille dans laquelle sont des cachemires, des dentelles, des bijoux, et une foule de ces riens charmants que le luxe invente pour qu'un homme puisse galamment employer sa fortune.

— Tout cela pour moi!... se dit Cerisette; pour moi... qui n'ai point de parents, point de nom... qui n'ai plus même à offrir à mon époux cette parure de l'innocence... la seule dot de la pauvreté!

Mais c'est en vain que Cerisette cherche à se distraire; les plus jolis bijoux de la corbeille ne sauraient captiver son attention; à chaque instant elle se lève, elle écoute si on ne l'appelle pas. Il lui semble qu'il y a déjà bien longtemps que Sabretache cause avec Léon, et chaque minute qui s'écoule ajoute à ses craintes et diminue son courage. Une demi-heure se passe; elle a été éternelle pour Cerisette, dont l'imagination enfante les plus grands malheurs. Déjà, elle se persuade que Léon a changé de sentiments, qu'il ne veut plus la revoir!... Enfin, la voix de Sabretache se fait entendre, et l'appelle. La jeune fille frémit; elle se dirige en tremblant vers la porte; elle se soutient à peine, et, lorsqu'elle paraît devant Léon, c'est comme une coupable qui attend son arrêt.

Sabretache est plus pâle que de coutume; Léon Dalbonne est vivement ému, mais, dès qu'il aperçoit Cerisette, il court à elle, la presse tendrement dans ses bras, et lui dit, avec un accent qui part du cœur :

— Pauvre fille!... Ah! c'est le ciel qui m'a envoyé sur votre chemin pour cicatriser toutes les blessures de votre âme!

Cerisette ne peut répondre; elle verse d'abondantes larmes en cachant sa figure sur la poitrine de son amant. Sabretache se retourne pour essuyer ses yeux. Le lendemain, sur les onze heures du matin, deux équipages s'arrêtent devant la porte de Sabretache. De l'un descend Léon Dalbonne, tout en noir et brillant de bonheur; il va chercher Cerisette, qui est dans cette toilette ravissante dont Pétarade a déjà été ébloui; et, en effet, sous ce costume, Cerisette est plus ravissante encore; l'élégance ne nuit jamais à la beauté. Sabretache et Pétarade sont là, en tenue soignée. Le vieux troupier a cet air martial et probe qui fait que l'on n'est déplacé nulle part. Pétarade est vêtu tout de neuf depuis ses souliers jusqu'à son chapeau; il n'ose point tourner la tête de peur de chiffonner son col, et paraît très gêné dans ses entournures; mais il se croit superbe, et, quand on a de soi cette opinion, on peut bien se résoudre à être gêné dans ses vêtements.

De la seconde voiture sont descendus les deux témoins de Léon, son vieux maître de langues et son professeur de musique; ils attendent en bas la mariée que Léon leur présente et à laquelle ils adressent non pas des fadeurs ou de ces propos qui embarrassent une fiancée, mais un compliment simple et des vœux sincères pour sa félicité, vœux que Cerisette reçoit en rougissant et en reportant sur Léon des regards qui peignent tout son bonheur. On part : les deux professeurs et Pétarade dans une voiture; les futurs époux et Sabretache dans l'autre. Dans celle-

ci, on parle peu ; mais on échange des regards pleins d'amour. Dans l'autre, les deux professeurs font ce qu'ils peuvent pour mettre Pétarade à son aise, mais il se contente de sourire sans remuer la tête, ni les bras. On se rend à la mairie, de là à l'église. Le mariage est conclu, le *oui* prononcé. Cerisette est M^me^ Dalbonne ; elle est si heureuse que sa bouche ne trouve point de paroles pour exprimer ce qu'elle ressent ; mais sa main presse celle de Léon, ses yeux se confondent dans les siens : ils s'entendent sans se parler.

En sortant de l'église, on se rend chez un des meilleurs traiteurs de Paris, où un excellent déjeuner attend les mariés et les témoins. Cette partie de la cérémonie ne semble pas déplaire à Pétarade, qui retrouve sa langue devant des vins exquis, et qui, avant qu'on soit au dessert, a déjà raconté plusieurs combats soutenus par lui contre des lions.

Vers la fin du repas et pendant que Pétarade émerveille les deux professeurs par le récit de ses prouesses, Léon dit tout bas à sa femme :

— Quand vous voudrez partir, la chaise de voyage est en bas qui nous attend.

— Et où allons-nous, mon ami?

— Dans une jolie propriété que je possède en Bretagne, tout près de Rennes. Pensez-vous que vous vous y plairez?

— Oh ! partout... partout avec vous... mais surtout loin du monde. Et nous y resterons?

— Tant que tu y seras heureuse.

— Que vous êtes bon ! Mais Sabretache?...

— Il sait qu'il sera toujours le bienvenu... que notre plus grand bonheur serait qu'il restât sans cesse avec nous. Il m'a promis de venir bientôt passer quelque temps à ma terre.

— Et je tiendrai parole, dit Sabretache, en pressant la main de Cerisette dans les siennes. Allez, chère enfant, allez !... Je vous remets entre les mains d'un homme qui vous chérit ; vous serez heureuse... Cette idée me donnera la force de supporter votre absence... et, plus tard, quand je serai tout à fait invalide... eh bien ! peut-être irai-je me fixer tout à fait près de vous.

Et le vieux soldat dépose un baiser sur le front de Cerisette ; puis il va se remettre à table, tandis que les jeunes époux sortent de chez le traiteur et montent dans la chaise de poste qui les attend

XL

BONHEUR INTIME

Les nouveaux époux sont arrivés à la terre des *Grands-Chênes*, c'est le nom de la propriété que Léon possède à une lieue de Rennes : ce n'est

Oh! mon ami! que je suis heureuse! (P. 366.)

point un château, ce n'est point une simple maison bourgeoise, c'est une habitation ravissante, qui a été bâtie avec soin, avec élégance, où l'on a réuni tout ce confortable que l'on aime à la ville et qui plaît encore plus à la campagne.

De jolis appartements décorés avec un goût exquis, un jardin immense, un bois, une pièce d'eau, des fleurs rares, des fruits savoureux font

de cette propriété un séjour délicieux pour les personnes qui aiment la campagne. Pour ceux qui viennent en visiter le propriétaire, on a réuni une foule de jeux, de délassements, de distractions, et même d'occupations. Il y a bibliothèque, salons de musique, de peinture, billard, bateaux avec instruments de pêche, fusils et chiens de chasse, enfin, tout ce que l'on peut désirer pour passer le temps lorsqu'on n'a pas par soi-même de quoi l'employer.

Cerisette a tout vu, tout admiré : elle s'étonne que l'on puisse chez soi rassembler tant d'éléments de plaisir, mais elle n'a pas encore besoin d'avoir recours aux distractions : l'amour de son mari lui suffit. Lorsqu'elle se promène, pendue à son bras, dans les sinueuses allées du jardin ; lorsqu'elle rencontre ses yeux attachés sur les siens, qu'elle voit sa bouche lui sourire, qu'elle sent sa main presser la sienne, elle ne peut que balbutier :

— Oh ! mon ami ! que je suis heureuse !...

Et Léon qui partage cette ivresse, Léon qui est doublement heureux, puisqu'en faisant le bonheur de Cerisette il a fait aussi le sien, Léon dépose un baiser brûlant sur les lèvres de sa femme, et la presse doucement sur son cœur en lui disant :

— Ainsi, tu te plais ici ?

— Je me plairai partout avec toi ; mais je suis surtout bien contente d'être ici... D'abord, ce séjour est délicieux... Ensuite, nous y sommes loin du monde... des importuns, des ennuyeux... Ma seule crainte, mon ami, c'est que toi, habitué à la société, tu ne t'ennuies à la longue d'en être privé.

— Rassure-toi, je n'ai jamais aimé beaucoup le monde. Quelques amis vrais, cela vaut bien mieux que ces simples connaissances avec lesquelles on paraîtrait ridicule si l'on épanchait son cœur. Mais les amis sont rares... J'en avais un... un jeune homme de mon âge à peu près... Il y avait entre nous une grande conformité de goûts, quoiqu'il fût cependant d'une humeur plus gaie, plus folle que moi... mais il est parti... il a quitté la France....

— Et tu le regrettes ?

— Auprès de toi, je ne regrette rien.

— Nous resterons bien longtemps ici, n'est-ce pas, mon ami ?

— Je ne demande pas mieux.

— Tu n'auras jamais besoin de me quitter pour aller à Paris ?

— Ce sera fort rare.

— Alors tu m'emmèneras... Si tu me laissais, j'aurais peur que tu ne revinsses pas.

— Enfant! je t'emmènerai; je ne veux jamais me séparer de mon Agathe.

— Oh! c'est bien, ce que tu dis là... Et tu n'engageras personne à venir te voir ici, n'est-ce pas?

— Jamais, sans que tu le veuilles... Ah! mais, il faut que je te demande une permission.

— Déjà! Et pour qui?

— Pour M. Guichardet, mon professeur de musique... C'est un excellent homme, et je t'avoue, ma chère Agathe, que, si cela ne te déplaît pas, je serais charmé de faire de toi une musicienne.

— Et, moi, pour être digne de ton amour, j'apprendrai ce que tu voudras : la musique avec M. Guichardet, le dessin avec toi, dont j'ai vu de si jolis tableaux, et vous verrez, monsieur, comme j'apprendrai avec zèle... Mes talents seront ton ouvrage, comme mon bonheur...

— Oh! c'est cela! je t'apprendrai la peinture et Guichardet le piano.

— Et puis, mon ami... si tu voulais... je ne suis pas forte sur la langue française, l'écriture... et l'orthographe; je ne voudrais pas que tu eusses jamais à rougir en m'entendant parler... Tu feras venir aussi ce vieux monsieur, l'autre professeur.

— Tu es un ange! C'est convenu. Mon vieux Desprès viendra avec Guichardet. Mais, pas tout de suite, nous avons le temps!... Et se parler d'amour donc!... Est-ce que ce n'est pas une occupation importante aussi?

— Oh! oui, mon ami, et qu'il ne faut jamais négliger!...

Six semaines se sont écoulées sans que Léon ait trouvé le temps d'écrire aux maîtres de musique et de langues.

Quelquefois, Cerisette dit en souriant à son mari :

— Et mes leçons de piano et de français, monsieur? et mon dessin? Quand me faites-vous commencer?

— Bientôt, répond Léon. Est-ce que tu t'ennuies?

— Oh! par exemple!... Les jours passent si vite ici! Il me semble que nous ne faisons que de nous y installer.

Un beau matin, les jeunes époux sont tout surpris quand on leur annonce un voyageur qui vient d'arriver aux Grands-Chênes; mais ils poussent un cri de joie, lorsque dans ce voyageur ils reconnaissent Sabretache.

— Oui, mes enfants, c'est moi, dit l'ancien militaire, en se présentant avec son sac sur le dos, comme s'il faisait encore une étape. Je me suis dit : « Il y a trois mois que je n'ai embrassé ma petite Agathe : c'est assez long, il faut aller voir comment on se porte là-bas. » Là-dessus, j'ai fait mon sac, je me suis mis en route, et me voilà.

— Oh! que vous avez bien fait! s'écrie Cerisette en embrassant Sabretache, tandis que Léon lui presse la main. Mais est-ce que vous croyez qu'il y a trois mois que nous sommes ici, mon ami? Il me semble que vous vous trompez!

— Ma chère petite, il y a bien cela. Au reste, je suis enchanté que le temps vous ait paru court; cela me dit tout de suite que vous êtes heureux... que vous vous aimez bien... que vous étiez nés l'un pour l'autre... et que ce brave M. Léon ne se repent pas de ce qu'il a fait.

— Vous m'avez donné un ange, dit Léon; auprès d'elle, le temps a des ailes: nous ne trouvons pas même un moment pour nous occuper d'études.

— Tant mieux, sacrebleu! tant mieux! Et, puisque me voilà, j'espère bien que les études seront encore reculées.

— Comment êtes-vous venu, mon ami?

— Comment? Avec mes jambes, vraiment! Elles vont très bien maintenant, et je ne connais pas de meilleure manière de voyager.

— Vous devez être bien fatigué?

— Je n'y pense plus en vous voyant. J'ai faim et soif, par exemple... Quatre-vingts lieues en se promenant, ça ouvre joliment l'appétit.

Les jeunes gens mènent sur-le-champ Sabretache à la salle à manger, et, tout en déjeunant, il leur donne des nouvelles de Paris.

— Pétarade m'a chargé de mille compliments pour M^me^ Dalbonne, et de ses respectueux hommages à son mari.

— Brave garçon!

— Il fallait l'amener avec vous! dit Léon.

— Oh! vous êtes trop bon, monsieur Léon, je ne me serais pas permis cela; d'autant plus que le camarade se laisse un peu trop aller à table sur le chapitre des lions; et il arrose beaucoup ses histoires. Le jour de votre mariage... après que vous avez été partis tous deux, il nous a tenus à table jusqu'au soir... Il a grisé vos deux professeurs... pas avec du vin, mais avec des chasses aux lions. Ah! à propos de ces deux messieurs, ils m'ont chargé de mille choses pour vous, monsieur Léon.

— Quand vous retournerez à Paris, mon cher Sabretache, vous voudrez bien emporter deux lettres pour eux?

— Volontiers.

— Mais ce ne sera pas de sitôt, j'espère; vous nous resterez longtemps...

— Huit jours, est-ce assez?

— Vous plaisantez! On n'a pas le temps de voir le pays!

— Quinze jours, alors?

— Vous n'aimez donc ni la chasse ni la pêche?

— Trois semaines, en ce cas?

— Ce serait encore trop peu pour nous.

— Va donc pour un mois. Par exemple, c'est arrêté là... Il faut user, mais ne pas abuser.

— C'est bon, dit Cerisette, nous verrons bien si vous vous amusez avec nous.

Sabretache est installé dans une jolie chambre d'où l'on découvre un paysage magnifique. Ensuite, lorsqu'il s'est reposé quelque temps, Cerisette monte le chercher. Elle passe son bras sous celui de son ancien protecteur et l'emmène visiter la maison, les jardins, la pièce d'eau ; elle jouit de la surprise, de la satisfaction de Sabretache, qui s'écrie à chaque instant :

— Cré nom d'une pipe!... c'est bigrement chouette ici! C'est un petit palais de pacha que cette demeure! Et tout cela est à vous, chère petite, et vous êtes la maîtresse de ce domaine! Ah! voilà ce qui remplit mon cœur de joie!

— Oh! mon ami... ce qui est bien au-dessus de toutes ces belles choses, c'est l'amour de Léon, qui ne s'est pas démenti un seul instant... Aussi je suis si heureuse... c'est à ne pas y croire!... Il me semble quelquefois que c'est un rêve!...

— Le bonheur fait souvent cet effet-là, mon enfant, tandis que les chagrins ne nous étonnent pas! Apparemment qu'en venant au monde il y a un instinct naturel qui nous dit : « Tu souffriras souvent, et tu ne riras guère. » Raison de plus pour bien fêter les jours heureux. J'aime à croire que, désormais, vous n'en connaîtrez plus d'autres... Vous avez assez payé votre dette au malheur. Mais j'ai encore à vous donner des

Dix jours après le départ de Sabretache, MM. Guichardet et Desprès arrivent aux Grands-Chênes.

nouvelles de quelqu'un qui a pris un vif intérêt à votre changement de fortune.

— M. Dumarselle?

— Justement.

— J'allais vous demander de ses nouvelles. Vous l'avez vu, mon ami?

— Il y a huit jours, pas davantage. J'étais allé plusieurs fois chez lui pour lui annoncer votre mariage, bien persuadé qu'il prendrait part à votre bonheur; mais il était toujours absent de Paris. Enfin, dernièrement, je l'ai trouvé. Son premier mot, en me voyant, fut pour me demander de vos nouvelles. Jugez de sa surprise lorsque je lui ai appris votre mariage... la position de votre époux! Si vous aviez vu quelle joie a éclaté dans ses yeux!...

— Il n'a pas blâmé celui qui a daigné me donner son nom?

— Blâmé? Bien loin de là! « C'est un mariage d'amour! s'est-il écrié; ah! ce ne sont que ceux-là que je comprends, et je suis bien sûr que votre charmante nièce fera le bonheur de son époux. »

— Il me croit toujours votre nièce?

— Oui; je n'ai pas pensé devoir le détromper à ce sujet. Ceci est un secret dont votre mari est maintenant le maître; il peut lui convenir que l'on vous croie toujours ma nièce.

— Vous avez raison, mon ami, et moi je serai toujours fière de passer pour telle.

— Mais ce n'est pas tout, M. Dumarselle m'ayant ensuite demandé le nom de votre époux, quand je lui eus dit : « M. Léon Dalbonne, » il a poussé une exclamation de surprise, et s'est écrié :

« — Léon Dalbonne!... le fils de l'ancien président Dalbonne, le neveu de Mme de Fierville? »

— Oui, oui, c'est le nom de la tante de mon mari.

— Oh! mais, je le connais beaucoup... c'est-à-dire pas lui particulièrement, je l'ai seulement rencontré dans le monde; mais j'ai eu l'occasion d'entendre parler de lui chez sa tante, où je vais quelquefois. C'est un charmant garçon, dont chacun fait l'éloge; il est, dit-on, aussi sensible que franc et loyal. »

— Ah! que c'est bien à M. Dumarselle d'avoir dit tout cela de mon mari!

« — Par exemple... » a-t-il ajouté en secouant la tête.

— Par exemple!... Achevez, mon ami.

« — Il y a une personne qui n'approuvera pas ce mariage... et cette personne est sa tante, Mme de Fierville..., femme hautaine et esclave de préjugés. Mais M. Dalbonne a une fortune indépendante; il est son

maître, il a très bien fait de ne point consulter sa tante dans une circonstance où l'on ne doit prendre conseil que de son cœur. »

— Voilà, ma chère petite, ce que M. Dumarselle a dit ; vous voyez que votre hymen ne sera pas blâmé par tout le monde.

— Ah! mon ami... le monde est bien loin de reconnaître toute la générosité de Léon.

Sabretache passe près des jeunes époux un mois qui s'écoule aussi vite pour lui que pour eux. Lorsque ce temps est expiré, il veut prendre congé et retourner à Paris; mais Cerisette le prie avec tant d'instance. Léon lui répète si affectueusement que sa présence augmente leur bonheur, que l'ancien militaire reste encore quinze jours avec les jeunes gens. Il ne veut pas en accorder plus. Peut-être craint-il de devenir importun; en amitié comme en amour, il est toujours prudent de rester sur son appétit.

Sabretache est parti en promettant de revenir au printemps suivant, et en emportant les invitations pour les deux professeurs.

Dix jours après le départ de Sabretache, MM. Guichardet et Desprès arrivent aux Grands-Chênes.

Les deux jeunes époux se regardent et étouffent avec peine un soupir en voyant arriver ceux qui vont faire cesser leur solitude. Mais Cerisette s'écrie la première :

— Il faut être raisonnables... et surtout il faut que je devienne instruite, que j'acquière quelques talents pour être moins déplacée dans les beaux salons que j'occupe.

On se met donc à l'étude : le désir d'être agréable à quelqu'un que l'on aime est toujours le meilleur maître en pareil cas. Il n'est point d'âge où l'on ne puisse apprendre quand on a la ferme volonté; seulement, il y a des époques où cela devient plus ou moins facile. Cerisette n'avait pas encore vingt ans : elle brûlait du désir d'acquérir des talents; elle s'applique avec ardeur à profiter des leçons qu'on lui donne. L'étude de la langue française, de l'histoire, du chant, du piano et du dessein emploie presque tous ses instants ; Léon est obligé de supplier pour obtenir de temps à autre que l'on quitte l'étude. Mais aussi l'hiver a passé bien vite au domaine des Grands-Chênes; et lorsque les beaux jours reviennent la jeune femme ne craint plus, en causant, de laisser échapper de ces locutions qui amènent un sourire imperceptible sur les lèvres des personnes qui les entendent; de plus, elle commence à accompagner une romance au piano, et à dessiner une des jolies vues que l'on peut prendre dans ses jardins. Elle est heureuse de ses progrès, parce qu'elle voit que Léon en est charmé, et, lorsqu'il la prie de ne point trop se fatiguer à étudier, elle le regarde tendrement en disant :

— Pourrai-je jamais en faire assez pour mériter le bonheur que tu m'as donné?

L'année qui s'est écoulée a donc été constamment, pour les nouveaux époux, cette lune de miel qui, d'ordinaire, ne dure qu'un mois et encore!...

Celle qui recommence s'annonce sous d'aussi heureux présages, et les talents acquis par Cerisette ne pourront que l'embellir encore.

Sabretache est revenu voir ceux qu'il regarde comme ses enfants, et il est resté comme émerveillé en entendant Cerisette s'accompagner au piano en chantant; il a poussé un gros juron admiratif quand elle lui a montré un de ses dessins; puis il l'a baisée sur le front en lui disant:

— J'ai toujours pensé que vous étiez née pour savoir tout cela.

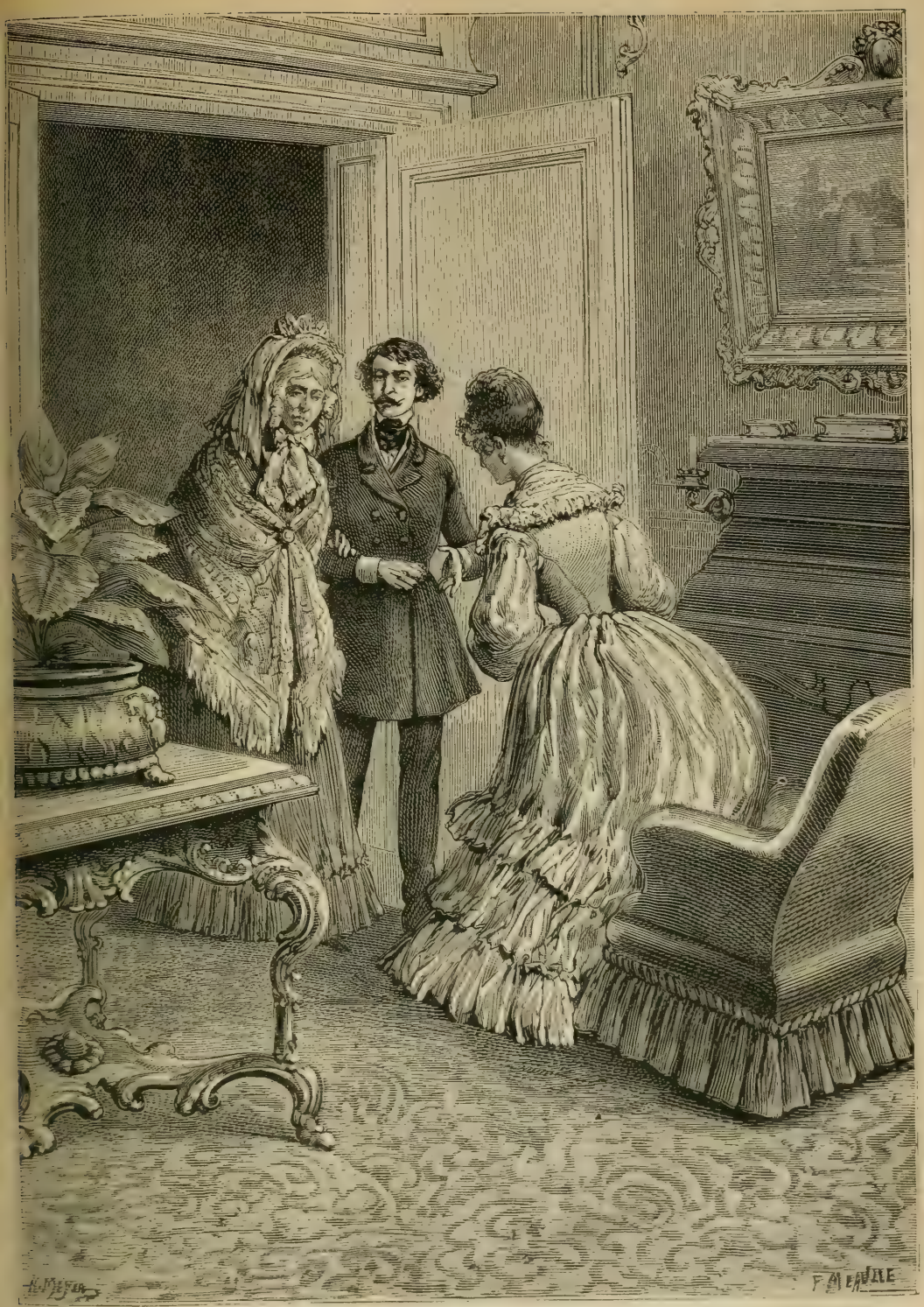
Il a poussé un gros juron admiratif quand elle lui a montré un de ses dessins.

Léon Dalbonne se trouve si bien, si heureux aux Grands-Chênes, près de sa femme, qu'il n'a pu encore se décider à aller à Paris régler quelques affaires d'intérêt; c'est Sabretache qu'il charge de ce soin, et celui-ci, fier de la confiance du jeune homme, fait de son mieux pour s'acquitter des commissions qu'on lui donne.

Mais une félicité parfaite n'est jamais durable, dit-on; il y a même des personnes qui prétendent qu'elle n'habite pas sur la terre; ce qu'il y a de certain, c'est que, si elle y réside, elle change bien souvent de domicile.

Par une journée orageuse de l'été, le piéton apporte une lettre au domaine des Grands-Chênes; elle est pour Léon, qui fait une légère grimace en reconnaissant l'écriture, et une bien plus prononcée après avoir lu la lettre.

— Tu viens d'apprendre quelque chose qui te contrarie? dit Cerisette en regardant son mari.



On arrive au salon où était Cerisette. (P. 378.)

Celui-ci froisse avec humeur dans ses mains le billet qu'il vient de lire, et murmure :

— Il n'y a donc pas moyen de vivre tranquille, heureux, chez soi!...

— Que va-t-il donc nous arriver, mon ami? Tu me fais trembler!

— Il ne faut pas trembler... Ce n'est pas un malheur qui nous arrive... mais c'est bien contrariant.

— Est-ce que tu ne veux pas me dire ce qu'il y a dans cette lettre?

— Si fait!... D'ailleurs, il faut toujours que tu le saches... Cette lettre est de ma tante...

— Ta tante...Mme de Fierville? Oh! mon Dieu! Et que te marque-t-elle?

— Je t'ai dit, chère Agathe, que Mme de Fierville, sœur de mon père... auquel elle n'a jamais ressemblé par le caractère, n'approuverait pas mon mariage, mais que cela m'était parfaitement indifférent, car il me semble que l'on doit d'abord se marier pour soi. Quelques jours après notre hymen, je lui écrivis donc pour lui annoncer que je venais d'épouser la nièce d'un brave militaire sans fortune, mais que ma femme était charmante, et que cette union me rendait parfaitement heureux. Je reçus bientôt une réponse de ma tante. Mme de Fierville était furieuse : d'abord de ce que je m'étais permis de me marier sans la consulter, et lorsqu'elle avait déjà en vue pour moi un parti superbe... puis de ce que j'épousais une personne sans fortune, une fille sans naissance, sans titre... la nièce d'un obscur soldat. Je te cite les propres termes de sa lettre. Il paraît qu'elle avait été aux informations; enfin, elle finissait en me prévenant qu'elle ne ferait jamais sa société d'une nièce qui ne devait avoir aucun usage du monde, et qu'elle me défendait de la lui présenter.

— Oh! que je suis fâchée!... Je t'ai brouillé avec ta famille!

— Ma chère Agathe, comme ta société m'est infiniment plus précieuse que celle de ma tante, je ne perdais pas au change. Je jetai la lettre au feu; elle ne méritait point de réponse, et, du reste, je t'avoue que je n'étais seulement pas fâché de ne plus voir Mme de Fierville. « Au moins, me disais-je, je serai bien tranquille dans mon ménage. » Depuis ce temps, je n'avais jamais écrit à ma tante et je croyais ne plus entendre parler d'elle. Mais elle s'est ravisée... Elle aura appris que nous étions heureux ici... et que je me passais fort bien de la voir! Tiens, voici ce qu'elle m'écrit :

« Mon neveu,

« J'apprends que depuis votre beau mariage vous ne quittez pas votre propriété en Bretagne, où vous vivez comme un loup sans recevoir âme

qui vive. Je conçois que vous craigniez de présenter votre femme dans le monde. Voilà ce que je vous avais prédit ; vous ne méritez guère que je vous aime encore, et je devrais vous garder rancune ; mais je n'oublie pas que vous êtes le fils de mon frère, le président Dalbonne ; je veux donc bien ne plus vous défendre ma porte ; et, comme il faut pourtant que je connaisse cette nièce que vous m'avez donnée, et que vous n'osez montrer nulle part, je me décide à aller passer quelque temps chez vous, aux Grands-Chênes ; faites-y préparer mon appartement, et tâchez que votre femme sache au moins me faire la révérence. J'arriverai trois jours après cette lettre.

« Clotilde de Fierville, née Dalbonne. »

— Ah ! quel style hautain ! dit Cerisette en essuyant furtivement une larme qui tombe de ses yeux.

— Tu pourrais bien dire impertinent ! répond Léon en se promenant avec humeur dans la chambre. Ainsi, elle va venir s'installer ici... où nous étions si bien, si heureux ! Elle va troubler la paix de ce séjour !... Oh ! si je pouvais ne pas la recevoir !

— Mon ami, dit Cerisette en allant enlacer son mari de ses bras, n'oublie pas que c'est la sœur de ton père. Au lieu d'être encore fâché contre elle, accueille-la le mieux possible ; moi, de mon côté, je ferai tout pour lui plaire, et, qui sait ? à force de petits soins, d'égards, de prévenances, j'y parviendrai peut-être, et elle me pardonnera d'être sa nièce en voyant à quel point je t'aime et combien nous sommes heureux !

— Tu es un ange ! dit Léon en entendant sa femme. Soit... nous ferons comme tu le veux. C'est égal ! ma tante aurait bien dû ne pas nous honorer de sa visite.

Cerisette ne répond rien ; mais, au fond du cœur, elle pense comme son mari.

XLI

LA TANTE DE LÉON

Trois jours seulement, et M^me^ de Fierville doit arriver aux Grands-Chênes ; ces trois jours-là passent comme un éclair pour Léon et sa femme, qui prévoient que leur bonheur intime touche à sa fin. Léon a fait préparer pour sa tante un des plus beaux corps de logis de la maison, avec cabinet de toilette, petit salon particulier ; enfin, tout ce qu'il faut pour que l'on soit chez soi et que, tout en étant chez les autres, on puisse, si on en a le désir, vivre à part et recevoir sa société. Il fait des vœux pour que cette envie prenne à sa tante. Léon a eu soin que le corps de logis de sa tante fût très éloigné de celui qu'il habite avec sa femme.

Pendant que son mari s'occupe de ces préparatifs, Cerisette étudie ses livres, repasse ses leçons de langue, et travaille son piano avec une nouvelle ardeur; elle rend grâces au ciel, qui lui a donné la patience, le courage de se livrer si tard à toutes ces études; elle aurait encore plus redouté la présence de la tante de Léon, si elle était restée ignorante comme autrefois. Le jour fatal est arrivé; sur les deux heures de l'après-midi, une chaise de voyage entre dans l'avenue qui est devant la maison et ne s'arrête que dans la cour.

Une dame descend de cette voiture avec sa femme de chambre; puis on déballe une foule de cartons, de malles, de paquets, et Léon, qui regarde derrière une croisée dont il a un peu soulevé le rideau, s'écrie :

— Ah! mon Dieu!... quel bagage!... Elle vient donc s'installer ici pour longtemps! Allons!... il faut que j'aille la recevoir à l'entrée du vestibule.

— Je vais t'accompagner, mon ami.

— Non, reste au salon... Plus tard, je te présenterai à ma tante... Il ne faut pas que tu montres trop d'empressement à quelqu'un qui t'a traitée si mal!... Sois avec elle polie, aimable, prévenante... hospitalière... mais si jamais elle se permettait un mot offensant, ne le souffre pas, et rappelle-toi que tu es M^me^ Dalbonne... Du reste, je ne pense pas que ceci arrive jamais; M^me^ de Fierville a trop d'éducation, de savoir-vivre, pour oublier qu'elle est chez moi.

M^me^ de Fierville est une femme qui atteint à peine sa quarantième année; à cet âge, nous voyons des dames, surtout dans le grand monde, qui sont encore belles et paraissent à peine trente-cinq ans. Il n'en est pas ainsi de la tante de Léon : elle paraît au contraire plus âgée qu'elle ne l'est réellement; et, cependant, c'est une fort belle femme, dont les traits sont réguliers et bien dessinés. Ses yeux sont grands, noirs et bien fendus; son nez aquilin est irréprochable; sa bouche, assez petite, est encore bien garnie, et son front haut et fier est ombragé de cheveux qui ne grisonnent pas. Pourquoi donc M^me^ de Fierville n'a-t-elle pas avec tout cela conservé, dans son âge mûr, un peu des charmes, des grâces de la jeunesse qui lui survivent assez longtemps?

Sans doute, c'est parce que ses beaux yeux, très cerclés de noir, ont habituellement une expression de dédain, de hauteur ou de persiflage; parce que ses lèvres minces et serrées semblent ne devoir laisser échapper que des paroles méchantes; parce que tous ses traits pâles, fatigués, dédaigneux, annoncent l'ennui de soi-même, que trop souvent on porte chez les autres; enfin, parce que la physionomie spirituelle de cette dame ne promet rien de bienveillant et n'a rien de sympathique, rien qui doive

attirer à elle. Mme de Fierville a une toilette de voyage simple, mais de bon goût. Elle a sauté légèrement hors de la voiture, et, apercevant son neveu qui vient au-devant d'elle, elle lui tend la main, en lui disant d'un air moitié ironique et moitié gracieux :

— Bonjour, Léon ! Vous avez reçu ma lettre et vous m'attendiez avec impatience, n'est-ce pas?

— Sans doute, ma tante, votre visite me flatte beaucoup ; car elle me prouve que votre humeur est totalement passée, que vous ne me gardez plus rancune de ce que je me suis marié sans vous en prévenir, et que vous désirez partager mon bonheur.

— Ah !... vous croyez que ma visite prouve cela?

En disant ces mots, Mme de Fierville jetait les yeux autour d'elle et semblait surprise de ne point apercevoir la femme de son neveu. Celui-ci présente son bras à sa tante, qui le prend, et, tout en entrant dans la maison, lui dit :

— Il paraît que votre femme n'a pas jugé à propos de venir au-devant de moi !... Mais je dois lui pardonner de ne point connaître les usages... Je présume que j'aurai souvent à lui pardonner à ce sujet!

— Ma tante, c'est moi qui n'ai pas voulu que ma femme vînt au-devant de vous, ainsi qu'elle en avait le dessein.

— Vous, mon neveu !... Et pourquoi donc, s'il vous plaît?... Craignez-vous que je ne la trouve trop bien élevée?... Oh ! ce ne saurait être là votre motif!

— Je craignais, madame, que vous ne fussiez pas sensible à cette attention... Vous êtes tellement prévenue contre ma femme !... Vous auriez peut-être trouvé qu'elle ne faisait pas assez bien la révérence, et j'en aurais été vraiment désolé.

La manière un peu caustique dont Léon vient de dire ces mots fait comprendre à sa tante qu'il n'entend pas souffrir de railleries sur sa femme. Mme de Fierville pince ses lèvres en fronçant légèrement le sourcil et ne répond rien. On arrive au salon où était Cerisette, qui se lève, salue la tante de Léon avec beaucoup de grâce, puis lui dit :

— Je suis bien heureuse, madame, de faire la connaissance d'une parente de mon mari, et dont Léon m'a toujours parlé avec autant d'éloges que de respect.

Mme de Fierville est demeurée toute surprise en regardant, en écoutant sa nouvelle nièce. La beauté, les grâces, les manières aisées de la jeune femme dérangent toutes ses idées ; ce n'est pas ainsi qu'elle s'était figurée l'épouse de son neveu ; cependant, elle se remet bien vite, et répond en saluant froidement :

— Il faut bien que l'on vienne vous voir, madame, car, depuis que mon neveu... vous a épousée, il s'est retiré du monde... il vit comme un loup!... C'est peut-être un vœu qu'il a fait en se mariant... mais c'est fâcheux pour ses amis et connaissances.

— Ma tante, dit Léon, depuis que je suis marié, j'ai pris l'habitude d'être heureux en restant près de ma femme. Nous trouvions tant de charmes dans cette campagne, que nous n'avions aucune envie de la quitter. Je ne sais pas si les loups vivent comme nous, mais alors ce sont des animaux qui entendent parfaitement l'existence. Quant à mes amis et connaissances, franchement, je n'ai pas le moindre désir de me gêner pour eux... Ils ne m'en sauraient pas gré, car, vous le savez aussi bien que moi, ma tante, le monde se dépite quand nous sommes heureux sans lui, et se moque de nous quand nous lui avons sacrifié notre bonheur.

— Vous devenez frondeur, mon neveu.

— Je tâche seulement de vous répondre, ma chère tante.

— Mais madame doit être fatiguée! dit Cerisette; si elle désire que je la conduise à son appartement?

— Volontiers, madame... je changerai de toilette. Recevez-vous quelques voisins ici?

— Personne.

— C'est une Chartreuse que cette maison!

— Nous avons cependant un hôte, M. Guichardet, mon ancien professeur de musique... et qui enseigne le piano à Agathe.

— M. Guichardet?... C'est magnifique!... Quand vous voudrez, madame.

Cerisette conduit Mme de Fierville à son appartement, et revient trouver son mari, qui lui dit :

— Eh bien! comment la trouves-tu?

— Mais elle est jeune encore, cette dame-là, et je me l'étais figurée vieille!

— Quarante ans tout au plus..

— Elle a dû être fort belle.

— Oui; mais je doute qu'elle ait jamais été agréable.

— Peut-être, mon ami; si elle voulait quitter son air hautain... sardonique, je t'assure qu'il y a dans sa personne quelque chose qui ne me déplairait pas. Si elle daignait me voir avec un peu de bienveillance... ne voilà me garder rancune de ce que je suis ta femme, eh bien! je sens que je serais tout disposée à l'aimer.

— Parce que tu es bonne, toi; parce que tu ne comprends pas le bonheur que certaines gens éprouvent à railler, à fronder, à mortifier sans

cesse... ces conversations dans lesquelles, sous le couvert de la plus exquise politesse, on cherche à piquer, à blesser, à irriter ceux auxquels on s'adresse; où, pour le plaisir de dire un mot plaisant, un trait satirique, on ridiculiserait son plus intime ami, et quelquefois on perdrait une femme de réputation.

— Ah! mon ami!... mais c'est affreux, cela!... Est-ce que cela se voit fréquemment dans le monde?

— Ah! c'est-à-dire, ma chère amie, que la société ne vit en général que de médisance!... C'est très heureux quand cela ne va pas jusqu'à la calomnie. Les femmes surtout, oh! les femmes sont entre elles infiniment plus méchantes que les hommes; ceci est un fait reconnu, et, dans une réunion, quand deux femmes s'en veulent, écoutez leur conversation : c'est un feu roulant de mots piquants, de sarcasmes, de railleries; la répartie est presque toujours aussi prompte que l'attaque... Car j'ai remarqué que les femmes les plus sottes ne restaient jamais à court pour dire des méchancetés. Ce qui prouve qu'il y a loin, bien loin, de la méchanceté à l'esprit. J'ai entendu souvent des rieurs s'écrier en parlant d'une dame qui venait de tourner en ridicule plusieurs personnages : « Comme cette dame est spirituelle! Comme elle emporte la pièce!... » Et puis, il m'arrivait de faire connaissance avec la dame; je reconnaissais au bout de quelque temps que, sous cet esprit moqueur et médisant, il n'y avait rien, ni bon sens, ni jugement, ni cœur, ni affection.

— Est-ce que ta tante serait ainsi ?

— Je ne dis pas... mais c'est une femme qui n'a jamais dû aimer... pas même son mari probablement.

— Elle est veuve?

— Oui; elle s'est mariée à vingt et un ans à M. de Fierville... un noble... un homme d'une grande famille... Cela a dû flatter sa vanité.

— Et elle n'a pas d'enfants?

— Non, elle n'en a jamais eu.

— Ah! mon ami, voilà peut-être d'où vient son humeur acariâtre et morose. Si elle avait eu des enfants, elle aurait aimé, elle aurait retrouvé son cœur.

M^me^ de Fierville est redescendue au salon un peu avant l'heure du dîner. Cerisette lui propose une promenade au jardin; elle accepte. Léon reste, sous prétexte de comptes à vérifier, mais, dans le fait, parce qu'il veut sur-le-champ que sa femme et sa tante fassent plus ample connaissance; il pense que Cerisette ne pourra que gagner dans l'esprit de M^me^ de Fierville. Mais, tout en parcourant les allées sinueuses des jardins, M^me^ de Fierville conserve avec Cerisette une froideur qui semble défendre

Sabretache s'avance et fait à Mme de Fierville un salut militaire. (P. 386.)

toute tentative d'intimité. Lorsque la jeune femme lui fait apercevoir la beauté d'un site, ou lui dit l'emploi d'une fabrique, d'un bâtiment, elle l'écoute avec la plus stricte attention ; on dirait qu'elle épilogue chaque mot, chaque expression employés par Cerisette ; mais lorsque celle-ci a fini, elle ne lui répond rien, ou se borne à pousser un : « *ah !* » qui pourrait s'interpréter de bien des manières.

Le son de la cloche qui annonce le dîner cause donc un vif plaisir à Cerisette, qui a eu peu d'agrément dans sa promenade avec Mme de Fierville. La présence de M. Guichardet égaye heureusement le repas; le professeur de musique est mélomane pur sang : pour lui sans musique on ne peut vivre, et il fait une exclamation de surprise lorsque Mme de Fierville lui dit qu'elle n'est pas musicienne.

— Quoi! madame ne touche pas de piano?...

— Je ne touche à rien, monsieur.

— Ne pince point de harpe ou tout au moins de guitare?

— Je vous répète que je ne joue d'aucun instrument.

— Mais madame chante et vocalise, alors?

— Aucunement, monsieur; jamais il ne m'a pris l'envie de chanter!...

— C'est, d'honneur surprenant! Madame est une rareté!

— Comment l'entendez-vous, monsieur?

— Je veux dire que madame fait exception à la loi commune.

— C'est à-dire, monsieur, que parce que vous êtes professeur de musique, vous vous figurez que tout le monde doit l'aimer?...

— Vous ne l'aimez donc pas, vous, madame?

— Eh! mon Dieu, je ne l'aime ni ne la hais; je l'entends avec indifférence, comme la plupart des choses que l'on est forcé de subir dans nos salons.

— Et vous, mon cher Guichardet, dit Léon, je suis sûr que, dès votre enfance, vous aimiez la musique?

— Oui, monsieur; à six ans, j'improvisais des variations à l'air : *Au clair de la lune*... sur le mirliton... et certes, plus tard, je n'aurais pas quitté le théâtre, si je n'avais pas voulu me vouer entièrement à la musique.

— Vous avez été acteur, mon cher professeur?

— Oui, vraiment... pendant un an... je jouais les *Elleviou*... Mais je m'enrouais tous les soirs, ce qui me décida à renoncer au théâtre.

— Comment, monsieur, vous avez été sur les planches... dit Mme de Fierville en affectant un air de dédain. En vérité, quand on a fait de ces choses-là, il me semble que l'on devrait au moins avoir soin de le cacher.

— Et pourquoi donc cela, madame? répond le professeur en relevant la tête. Quel mal voyez-vous à ce que l'on soit au théâtre?... N'est-ce pas là où brillent les grands talents que l'Europe se dispute? Le préjugé qui frappait autrefois les acteurs n'existe plus, madame; est-ce que vous auriez l'intention de le faire revivre!

— Monsieur, je trouve, moi, que tous les préjugés sont respectables... Mais je conçois qu'ici, on ne me donnera pas gain de cause.

Et Mme de Fierville regarde Cerisette, qui, pendant cette conversation,

a peine à cacher son émotion. Léon se hâte d'y mettre fin en quittant la table, et, le soir, il conduit sa femme au piano, en lui disant :

— Ma chère amie, nous allons faire de la musique.

— Ta tante ne l'aime pas, dit tout bas Cerisette.

— Raison de plus. Ah! je serai trop content si elle ne se plaît pas ici.

Mme de Fierville écoute la musique sans dire un mot et en faisant de la tapisserie. Au bout de quelque temps, Léon propose à sa tante une partie de whist avec sa femme et M. Guichardet, mais elle répond sèchement :

— Merci, je n'aime pas les cartes.

— Qu'est-ce que cette femme-là aime donc? dit tout bas le professeur.

— Rien.

— Au fait, elle a raison ; elle ne serait pas payée de retour.

La journée du lendemain s'écoule à peu près comme la veille; seulement, Cerisette a dit à son mari :

— Mon ami, si ta tante veut se promener, je t'en prie, ne me laisse pas aller seule avec elle... car, lorsque je lui parle, elle ne me répond pas un mot... elle se contente de me regarder... mais, par exemple, elle me regarde comme si elle voulait lire dans ma pensée... Mon Dieu! elle n'y verrait que de l'amour pour toi, et pour elle du respect et le regret de ne point lui plaire.

— Tu plais à ton mari, est-ce que cela ne vaut pas mieux?...

— Oh! oui... et ton amour me fera, sans murmure, supporter les dédains de ta tante... car je vois bien l'expression de ses yeux, quand elle les arrête sur moi.

— T'aurait-elle dit quelque chose de blessant?

— Non, mon ami... puisqu'elle ne me dit rien du tout...

— Un peu de patience : le séjour de cette maison, le calme que l'on y goûte, ne sauraient lui plaire, à elle habituée au tourbillon du monde, au caquetage de la société; j'aime à croire qu'elle ne fera pas un long séjour avec nous.

— C'est dommage, pourtant, qu'elle n'ait pas voulu m'aimer un peu!

Mais l'espérance des jeunes époux est trompée ; et, bien que Mme de Fierville ait toujours l'air aussi froid, aussi ennuyé, quoiqu'elle ne prenne part à aucun jeu et passe quelquefois des journées entières près de Cerisette sans lui dire quatre mots, elle ne parle pas de quitter les *Grands-Chênes*. Il y a des gens capables de rester longtemps dans une maison où ils s'ennuient; il leur suffit, pour cela, de penser que leur présence y cause de la contrariété.

XLII

L'EFFET D'UN NOM

Il y a un mois que Mme de Fierville est chez son neveu, lorsqu'un matin, avant le déjeuner, la voix de Sabretache retentit sous le vestibule.

— Ah! mon Dieu! Sabretache! s'écrie Cerisette en regardant son mari d'un air effrayé.

— Oui, vraiment, c'est lui! Ma foi! Il ne pouvait arriver plus à propos pour ramener ici un peu de gaieté.

— Mais, Léon... et ta tante?... Que va-t-elle dire des manières, des expressions, souvent un peu militaires, de mon vieil ami?

— Elle dira ce qu'elle voudra ; il faudra bien qu'elle s'en accommode. Sabretache passe pour ton oncle, je veux qu'on le respecte comme tel. Après tout, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un ancien militaire ait conservé le ton un peu rude des camps. Si cela déplaît trop à Mme de Fierville, eh bien! elle nous quittera, et je te jure que je ne la regretterai pas.

Pendant que les jeunes gens causaient, Sabretache avait déjà grimpé les escaliers. Il connaît les êtres de la maison, et il entre chez Cerisette en disant :

— C'est moi, pas besoin d'annoncer! Mes enfants, ne vous dérangez pas!... Ah! sacrebleu! vous ne m'attendiez pas... C'est une surprise que je vous fais là.

— Quand on ne vous attend pas, au moins on vous désire toujours, dit Léon en pressant la main du vieux militaire.

— Merci, mon brave monsieur Léon!... Et cette enfant-là... est-ce qu'elle ne m'embrasse pas?

Cerisette court se jeter dans les bras de Sabretache, qui l'embrasse à plusieurs reprises, et la considère avec joie en disant :

— Chère enfant! quand je suis longtemps sans la voir, je n'y tiens plus, j'ai des inquiétudes dans les jambes... Si bien que je m'embêtais là-bas, et j'ai vite fait mon sac, en deux temps, pour venir goûter de votre bonheur, de votre soleil.

Notre soleil est un peu caché en ce moment, dit Léon en souriant; mais ce n'est qu'un léger nuage qui passera.

— Comment!... est-ce qu'il y aurait une petite brouille dans le ménage?...

— Jamais, oh! jamais de brouille entre nous deux! dit Cerisette en appuyant sa tête sur l'épaule de son mari.

— Alors, d'où sort votre nuage?

— C'est une personne qui est venue s'installer ici, où sa présence nous réjouit fort peu!

— Et vous n'osez pas la mettre à la porte? Ah bien! laissez-moi vider cette affaire-là ; je vous réponds que ce ne sera pas long, je trouverai un moyen.

— Non, mon brave, cela ne se peut pas, dit Léon en riant; car cette personne est ma tante.

— Oh! c'est différent, respect aux parents. Et elle n'est donc pas bonne enfant, cette tante-là? En effet, je me rappelle, vous nous en avez déjà touché quelques mots.

— Elle est très fière, très cérémonieuse, dit Cerisette en soupirant.

— Écoutez, mes enfants, si ma présence vous chiffonne à cause de cette tante, pas de façons avec moi, je reprends mon sac et je pars. Je reviendrai quand elle n'y sera plus, cette dame.

— Que dites-vous là? s'écrie Léon en saisissant le bras du vieux soldat qui faisait déjà un pas vers la porte. Vous, fuir devant ma tante! Oubliez-vous que vous êtes ici l'oncle d'Agathe? Un homme d'honneur n'est déplacé nulle part. Qu'il ne soit plus question de départ! Montez déposer votre bagage à votre chambre, et ne tardez pas à descendre déjeuner, nous vous attendons.

— Soit... Oh! quant à moi, vous auriez quinze tantes que ça ne me ferait pas peur.

Au moment où l'on va se mettre à table, la tante de Léon entre dans la salle à manger.

Sabretache va reprendre possession de sa chambre habituelle; puis après avoir époussété ses souliers, rajusté son col et brossé ses vêtements, il descend dans la salle à manger, où il renouvelle connaissance avec

M. Guichardet. Mme de Fierville descendait fort rarement pour le déjeuner; elle se levait tard et prenait ordinairement du thé chez elle; mais ce jour-là, au moment où l'on va se mettre à table, la tante de Léon entre dans la salle à manger; car elle avait su, par sa femme de chambre, qu'un étranger était arrivé aux *Grands-Chênes*, et que c'était l'oncle de Mme Dalbonne! Curieuse de connaître ce nouveau personnage, elle avait dérogé à ses habitudes.

— Ah! voilà ma chère tante, dit Léon en allant offrir sa main à Mme de Fierville pour la conduire à table. C'est bien aimable à vous de venir ce matin déjeuner avec nous; vous ferez plus tôt connaissance avec l'oncle de ma femme, que j'ai l'honneur de vous présenter.

Sabretache s'avance et fait à Mme de Fierville un salut militaire. Celle-ci toise l'ancien soldat avec son impertinence habituelle; mais la vieille moustache soutient l'inspection avec un air déterminé qui étonne la grande dame. On se met à table. Les deux hommes causent. Sabretache fait honneur au déjeuner : la présence de la tante ne lui ôte pas l'appétit. Celle-ci, après avoir souvent examiné Sabretache, lui dit enfin :

— Monsieur a été militaire?

— Oui, madame; j'ai servi vingt-cinq ans, rien que ça.

— Quel grade avait monsieur?

— Quel grade? J'étais soldat, madame.

— Soldat! Ce n'est point un grade, cela?

— On n'en est pas moins utile à son pays. Et, d'ailleurs, s'il n'y avait pas de soldats, à quoi serviraient les officiers?

— Mme de Fierville fait un léger mouvement d'épaules accompagné d'un sourire ironique. Léon s'empresse de prendre la parole :

— Vous avez raison, mon cher oncle; les soldats ont leur part de gloire et plus de fatigues que les autres, voilà tout.

— Ah! je crois bien, mille carabines! s'écrie Sabretache qui a rougi de plaisir en entendant Léon l'appeler son oncle. Mais, après cela, je dois convenir que si je n'ai pas obtenu de grades, c'est un peu ma faute... Étant jeune, j'étais pas mal mauvaise tête! je me battais pour un mot! et j'étais trop souvent à la salle de police, cela m'a fait du tort... Ah! nom d'une pipe! c'est que je prenais feu bigrement vite!...

— Monsieur, de grâce, ménagez un peu nos oreilles! dit Mme de Fierville; vous vous croyez sans doute encore au corps de garde?

— Comment!... de quoi!... qu'est-ce que j'ai donc dit! murmure Sabretache tout surpris.

— Mon ami, dit Cerisette avec embarras, madame n'a pas l'habitude d'entendre parler aussi... énergiquement que vous le faites... et...

— Eh! mon Dieu! s'écrie Léon, où est donc le grand mal... parce

que ton oncle jure par-ci par-là en causant? Sois certaine, ma chère amie, que, s'il était général, on ne se formaliserait pas du tout de ses expressions; on trouverait, au contraire, que cela donne plus de piquant à sa conversation.

— Ah! vous pensez, mon neveu, que cela me serait agréable d'entendre jurer monsieur s'il était général? Je vous remercie d'avoir de moi cette opinion.

— Je pense, ma tante, que l'indulgence n'est pas votre vertu favorite, et que sans doute votre intention n'est pas de faire l'éducation de M. Sabretache... A son âge, il y a des habitudes que l'on ne perd plus.

— Sabretache!... Monsieur se nomme Sabretache?

— Pourquoi pas, madame?

— Je croyais que c'était le nom d'une espèce de giberne volante que portaient les hussards.

— En effet, madame, mais c'est aussi le mien Après ça, vous avez bien dans le monde des gens qui s'appellent Lelièvre, Lechat, Lecerf, et qui n'en sont pas plus bêtes pour ça; je ne vois pas pourquoi on ne s'appellerait point Sabretache, quoiqu'on ne soit pas attaché au ceinturon d'un hussard.

Mme de Fierville ne répond plus. On quitte la table, et Sabretache dit à M. Guichardet en l'emmenant au billard :

— Voilà une femme qui ne me botte guère!... Cré coquin! si elle était venue au camp, comme on vous l'aurait fait soigner la gamelle pour la dégourdir?

— Mon cher monsieur Sabretache, que voulez-vous espérer d'une femme qui n'aime pas la musique? Il n'y a rien là, voyez-vous, il n'y a rien là.

Et le vieux professeur posait sa main sur son cœur.

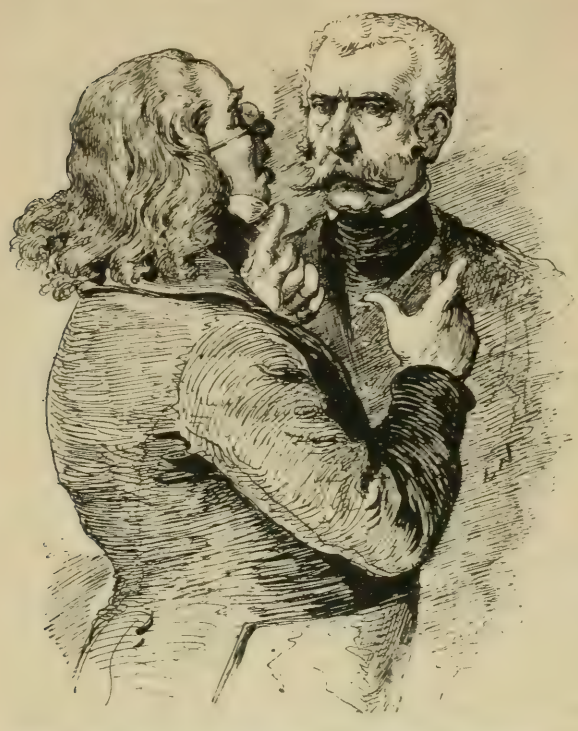
— Mais comme c'est la tante de M. Léon, reprend Sabretache, on la respectera et l'on tâchera même de ne point jurer devant elle; ça me gênera peut-être un peu, mais je me dédommagerai en son absence.

L'arrivée du vieux militaire a ranimé le séjour des *Grands-Chênes*, que la présence de Mme de Fierville avait considérablement attristé.

Les hommes vont à la chasse, à la pêche, jouent au billard, et, le soir, Sabretache est toujours prêt à faire une partie de piquet, de dames ou de dominos.

Mme de Fierville agit avec le vieux soldat comme avec Cerisette : elle ne lui parle pas, ou, quand par hasard elle lui adresse la parole, c'est pour lui dire quelque méchanceté. Alors, Sabretache passe ses doigts dans sa moustache; on voit qu'il a sur le bord des lèvres une réplique toute prête,

mais un regard de Cerisette l'empêche de répondre, et il se tait en fronçant le sourcil. Quant à Léon, il ne supporte pas patiemment les mots piquants que sa tante adresse à Sabretache, et c'est lui qui se charge d'y répondre, mais toujours sur le ton de la plaisanterie.



Mon cher monsieur Sabretache, que voulez-vous espérer d'une femme qui n'aime pas la musique?

La principale occupation de Mme de Fierville semble être d'observer Cerisette et le vieux troupier.

Une après-dînée, elle dit à M. Guichardet :

— Ne trouvez-vous pas, monsieur, que cet ancien militaire... non gradé... ce M. Sabretache, a un air bien peu familier avec sa nièce? Il ne la tutoie pas... De la part de telles gens, cela m'étonne. Ordinairement, dans le peuple, un oncle traite sa nièce en petite fille.

— Mais, madame, permettez, la nièce de M. Sabretache n'est plus une petite fille, puisqu'elle est Mme Dalbonne.

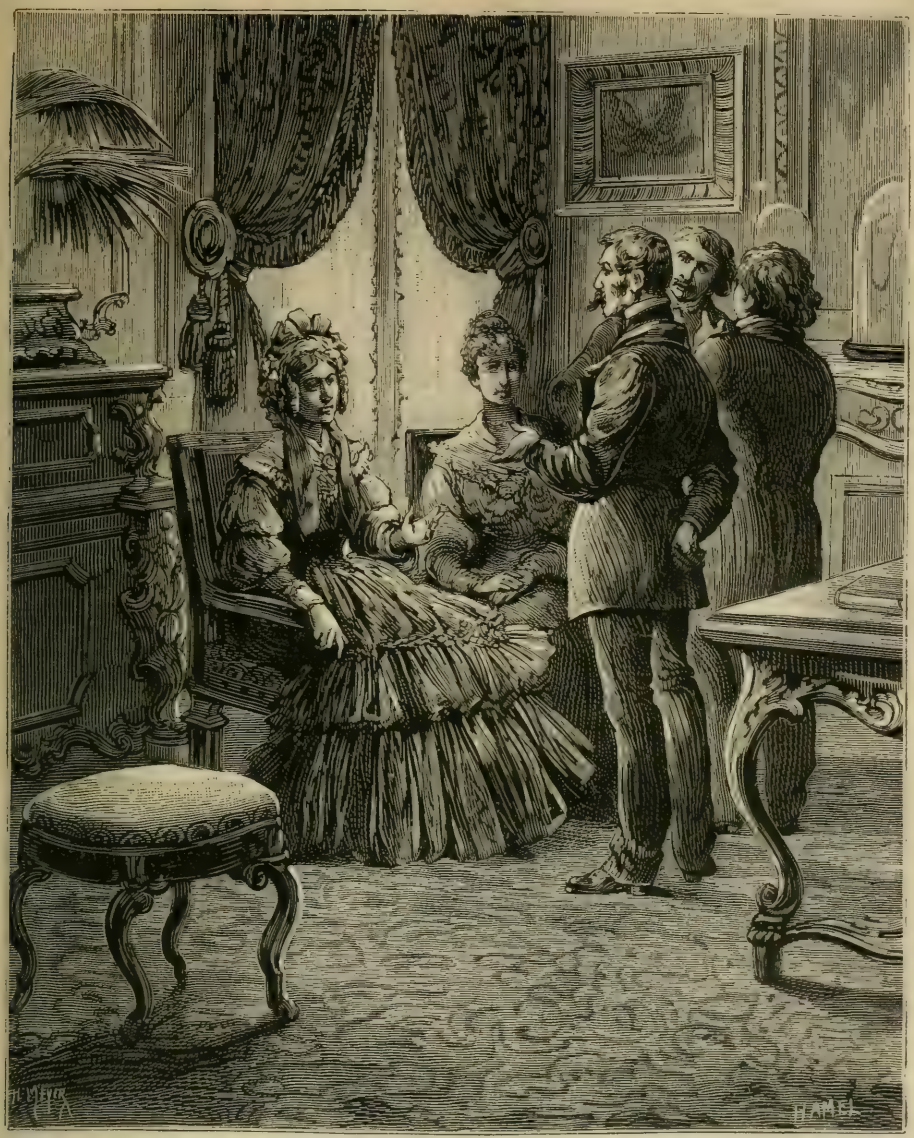
— Je le sais, monsieur... oui, je sais que mon neveu a fait la folie d'épouser la nièce d'un soldat... qui, je l'ai remarqué aussi, n'appelle jamais ce monsieur son oncle. Ne trouvez-vous pas cela singulier?

— Je n'y ai pas fait attention, madame.

— Je voudrais bien savoir ce que faisaient le père et la mère de Mlle Agathe... mais on n'en parle jamais ! Ce devaient être pour le moins une fruitière et un tonnelier.

— Nous avons eu des tonneliers qui sont devenus d'excellents musiciens, madame; et Mme Dalbonne est parfaitement douée de ce côté, elle a appris la musique en fort peu de temps, et les progrès qu'elle a faits sur le piano sont miraculeux !

Mme de Fierville se pince les lèvres et ne dit plus rien ; ses méchancetés ne trouvent point d'écho près de M. Guichardet.



Ceci, madame, c'est autre chose, c'est mon secret à moi. (P. 391.)

Déjà, plusieurs fois, Sabretache, lassé des mots piquants que lui lance cette dame, devant laquelle il est toujours obligé de s'observer, a voulu retourner à Paris; mais chaque fois qu'il parle de départ. Léon lui dit :

— Mon ami, vous me feriez de la peine en nous quittant. D'abord, votre présence, en nous égayant, dissipe l'ennui que nous avait apporté ma tante; ensuite, je ne veux pas que Mme de Fierville pense que l'accueil

peu aimable qu'elle fera aux parents de ma femme obligera ceux-ci à battre en retraite; il ne faut pas lui donner ce plaisir-là.

Sabretache n'insiste plus, et Cerisette fait tout son possible, par des petits soins, par des prévenances, pour captiver la bienveillance de Mme de Fierville. Il y a des moments où elle croit y avoir réussi. Lorsqu'elle travaille dans le salon et que la tante de Léon vient s'y établir aussi, Cerisette, tout en essayant d'échanger quelques paroles, la regarde à la dérobée; plus d'une fois, elle a surpris les yeux de Mme de Fierville attachés sur elle avec une expression vague, qui n'a plus rien du dédain ni de la raillerie; mais si la jeune femme se hasarde alors à lever la tête et à sourire à la tante de son mari, celle-ci reprend aussitôt son air fier et sévère comme si elle sortait d'un rêve dont elle ne voudrait pas se souvenir.

Un soir, en sortant de table, où Mme de Fierville, plus railleuse, plus hautaine que de coutume, semble avoir pris à tâche de mettre à l'épreuve la patience de Sabretache, celui-ci, tout en se promenant dans le salon et mordant sa moustache, ce qu'il fait toujours quand il est contrarié, dit en s'arrêtant tout à coup devant Cerisette :

— A propos, ma chère Agathe, depuis que je suis ici, je n'ai pas encore pensé à vous donner des nouvelles de M. Dumarselle, qui m'a cependant chargé de mille compliments pour vous.

— Ah! merci, mon ami; et, moi, je suis bien blâmable de ne vous avoir pas parlé de lui! Pardonnez-moi, ici, je n'ai plus qu'une pensée.

En disant ces mots, Cerisette regarde tendrement son mari.

Mais, en entendant prononcer le nom de M. Dumarselle, Mme de Fierville n'a pas été maîtresse d'un mouvement dans lequel il y a presque de l'effroi, et, levant lentement la tête, elle dit à Sabretache avec un accent où perce une secrète émotion :

— Vous avez nommé M. Dumarselle, je crois?

— Oui, madame.

— Ce n'est pas sans doute celui qui a été officier de hussards...

— Pardonnez-moi, madame, et qui demeure à Paris, rue de la Ferme-des-Mathurins. Au reste, ce doit bien être celui que vous connaissez, car ce monsieur m'a dit aussi que vous étiez de sa connaissance.

Une légère rougeur monte au visage de Mme de Fierville, qui murmure :

— Ah! M. Dumarselle vous a parlé de moi... et à quel propos?

— C'est tout simple. Je lui faisais part du mariage de ma chère Agathe avec M. Léon Dalbonne. Alors, il m'a dit qu'il connaissait M. Léon, qu'il l'avait vu quelquefois chez sa tante, Mme de Fierville.

— C'est la vérité, dit Léon; je me rappelle ce monsieur... Il est fort

aimable et me plaisait beaucoup ; mais il me semble, ma tante, que depuis quelque temps il ne venait plus que fort rarement chez vous.

— Peut-être... c'est possible... Dans la nombreuse société que je reçois, je ne remarque pas le nombre des visites.

— Moi, je compterais toujours les visites agréables... d'autant plus qu'elles sont rares.

— Mais comment... où donc... avez-vous fait la connaissance de M. Dumarselle ? reprend Mme de Fierville en s'adressant à Sabretache avec l'expression d'une vive curiosité.

Le vieux militaire se remet à friser sa moustache, et répond en pesant sur chacune de ses paroles :

— Ceci, madame, c'est autre chose, c'est mon secret à moi... et, mes secrets, je ne les confie qu'aux personnes qui m'ont prouvé de l'amitié, de l'intérêt... C'est pourquoi vous ne trouverez pas étonnant, madame, que je ne juge pas à propos de vous le dire.

A cette réponse, faite d'un ton fort sec, Cerisette et son mari croient que Mme de Fierville va répliquer par quelques-uns de ces mots piquants qui ne lui font jamais défaut ; c'est donc avec la plus extrême surprise qu'ils la voient baisser les yeux et garder le silence. Pendant le restant de la soirée, elle ne prend plus part à la conversation, et se retire de bonne heure chez elle.

Mais, à partir de ce moment, on remarque que ses manières sont moins hautaines, son parler moins dédaigneux ; lorsque Cerisette lui dit quelque chose, elle lui répond presque d'un air affable ; enfin, avec Sabretache même, elle est devenue polie : les mots piquants, les railleries ont disparu, et elle ne se montre plus offensée lorsqu'il échappe encore au vieux soldat quelque juron dans le feu de la conversation.

Les jeunes gens sont émerveillés de ce changement. Sabretache en est enchanté, et il s'écrie :

— C'est pourtant le nom de M. Dumarselle qui a produit ce miracle. C'est depuis qu'on sait que nous le connaissons, qu'on s'est adouci à notre égard. Cela ne m'étonne pas, cet homme-là nous a toujours porté bonheur... Quoique ça... c'est drôle tout de même !

Charmée de ce que Mme de Fierville lui montre un visage moins sévère, Cerisette, dont le cœur aimant ne cherche qu'à s'épancher, se flatte déjà d'obtenir un jour l'amitié de la tante de son mari, et l'avenir redevient pour elle doux et riant, lorsqu'un matin Léon accourt près de sa femme d'un air tout joyeux, et tenant une lettre décachetée à la main :

— Ma chère amie, je t'annonce une nouvelle visite qui va nous arriver.

— Encore !

— Oh ! rassure-toi, celle-ci ne sera pas fâcheuse... et, loin de nous être désagréable, je t'assure qu'elle ne nous procurera que du plaisir. Tu sais que je t'ai parlé une fois d'un ami intime, d'un camarade de jeunesse... lorsque je menais la vie de garçon ?...

Tiens ! voilà ce qu'il m'écrit, écoute.

— Ah ! oui, quelqu'un que tu aimes beaucoup... et qui t'aime sincèrement aussi, m'as-tu dit.

— Oh ! quant à cela, j'en suis sûr !... C'est un étourdi... mais un cœur excellent, généreux.

— Et cet ami va venir nous voir ?

— Justement. Depuis trois ans, il avait quitté la France, il était allé à Constantinople, comme secrétaire d'ambassade... Tiens ! voilà ce qu'il m'écrit, écoute : son style est aussi amusant que sa conversation.

Mon cher Léon,

« Après trois années passées en Turquie, me voici enfin de retour dans cette chère France, dans ce cher Paris... Ah ! mon ami, j'ai dit comme Tancrède :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !...

« Va, décidément, le proverbe a raison : *les amis ne sont pas des Turcs*. Me voilà bien guéri de mon goût pour les sérails, les harems, les esclaves et toute cette kyrielle d'usages orientaux qui vous séduisent lorsque vous lisez les *Mille et une Nuits*. Vu de près, tout cela est fort triste, fort monotone. Ces pauvres femmes, parquées comme des huîtres, ont le don de s'ennuyer et de ne point amuser ceux qui les approchent ; l'habitude de la servitude, de l'obéissance, leur a ôté cet air décidé, mutin, fripon, qui ajoute tant à leurs attraits. Ah ! mon pauvre Léon, au milieu du sérail le mieux fourni, on regrette une soirée de lorettes au quartier

Bréda ; et, en fumant le narguilé de mon hôte je soupirais après mon passage de l'Opéra, mon boulevard des Italiens, où l'on goûte tant de plaisir à fumer son cigare, même lorsqu'il ne serait pas de la Havane.

« Mais, enfin, me voilà revenu près de toi, et pour longtemps, je l'espère.

« Quand je dis près de toi, je me trompe, puisqu'on m'apprend que depuis vingt mois tu es allé t'enfouir dans ton domaine des *Grands-Chênes*, en Bretagne, et, de plus que tu es marié. Je m'attendais à cette dernière nouvelle... Tu es né pour le mariage, toi, sage, rangé, constant, et je gagerais que tu adores ta femme, et qu'elle te le rend bien. Tant mieux! le tableau de ton bonheur domestique me donnera peut-être l'idée de t'imiter; mais j'ai hâte de faire connaissance avec ta femme, qui doit être bonne et aimable (elle ne t'aurait pas plu sans cela). Enfin, je suis pressé de t'embrasser. Je fais jeter cette lettre à la poste, puis, après quelques courses indispensables dans Paris, je pars pour les *Grands-Chênes*. A bientôt donc, et je compte rester longtemps près de toi, si tu ne me chasses pas.

« Ton ami sincère,

« Gaston Brumière »

Léon a terminé la lecture de la lettre et il ne s'est point aperçu qu'une pâleur mortelle a couvert le visage de sa femme, lorsqu'elle a entendu le nom de l'ami de son mari.

— Ainsi, ce cher Gaston va arriver, peut-être dans deux ou trois jours, peut-être demain... En tout cas, je suis certain qu'il ne tardera pas, et qu'il a autant le désir de me revoir que j'éprouve celui de le presser dans mes bras. Tu verras comme il est gai, spirituel... et point de prétention, point de pédantisme... Enfin, c'est un esprit vrai, ce qui veut dire un esprit bien rare par le temps qui court, où tant de gens s'appliquent à gâter celui qu'ils ont. Tu aimeras un peu Gaston, n'est-ce pas, ma bonne amie? D'abord, pour moi, et, ensuite, parce qu'il le mérite. Mais, mon Dieu... qu'est-ce donc?... Je n'avais pas remarqué... Comme tu es pâle !... Te sentirais-tu indisposée?...

— Oui, mon ami, je ne me sens pas bien.. il m'a pris un malaise... un frisson...

— C'est donc à l'instant?... Car tu ne t'en plaignais pas quand je suis entré...

— Oui, c'est à l'instant... cela vient de me prendre... Oh! mais, ce ne sera rien...

— Tu trembles, tes mains sont glacées... je vais envoyer à la ville chercher le médecin...

— Non... je t'en prie, n'envoie pas chercher le médecin, cela se passera... je vais me jeter sur mon lit... le repos suffira... Ne t'inquiète pas, mon ami ; je te répète que ce ne sera rien.

— Allons... je veux bien attendre ; mais si tu étais encore souffrante tantôt, j'irais moi-même chercher le docteur. Repose-toi... Moi, je vais donner des ordres pour l'arrivée de mon ami ; je vais lui faire préparer une jolie chambre... et je ne l'enverrai pas à l'autre bout de la maison, comme ma tante, je le logerai près de nous... Repose-toi.

Léon a quitté sa femme. Cerisette est restée anéantie, la tête penchée sur sa poitrine ; elle se dit :

— Gaston Brumière !... c'est lui !... oh ! ce doit être lui !... Et il est l'ami de mon mari ! et il va venir ici !...

La jeune femme est tirée de ses pensées par l'arrivée de Sabretache qui entre dans sa chambre en s'écriant :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Je viens de rencontrer ce brave Léon qui m'a appris que sa petite Agathe se sentait malade? .. « Ah ! sacrebleu ! ai-je dit ! il faut aller reconnaître l'ennemi... » Eh ! mais, mon Dieu... cette figure bouleversée... c'est donc sérieux?... Qu'avez-vous, mon enfant?

Cerisette se lève et se jette dans les bras du vieux soldat en murmurant d'une voix étouffée par les sanglots :

— Ah ! mon ami... je suis perdue !...

— Perdue !... Qu'est-ce à dire?... Allons, c'est impossible !... Revenez à vous, chère enfant !... Qui peut causer votre terreur?

— Mon mari attend ici d'un moment à l'autre... aujourd'hui peut-être, un de ses amis... qu'il aime comme un frère...

— Oui, il me l'a annoncé tout à l'heure. Eh bien !...

— Eh bien !... cet ami... c'est... ce jeune homme... que j'ai rencontré un jour dans le parc de Saint-Cloud... et qui m'a ramenée à Paris...

— Qui vous fait penser que ce soit celui-là?

— Il se nomme Gaston.

— Tout le monde se nomme Gaston... Ce n'est pas aussi commun que Jean, mais enfin il y en a beaucoup.

— Gaston Brumière... c'est le nom que Léon vient de lire au bas de la lettre de son ami. Et il me semble bien aussi que c'est le nom de famille que j'avais vu sur la carte que m'avait donnée ce jeune homme.

— Vous pouvez vous tromper. Puis, il y a tant de noms qui se ressemblent !...

— Non, non. Oh ! je ne me trompe pas, c'est lui... c'est le même... il revient de Constantinople ! Je me souviens à présent que l'autre m'avait parlé de ce pays où il devait aller.

— Enfant! admettons que ce soit lui; quatre années se sont écoulées depuis que ce jeune homme vous a vue... et vous n'êtes plus la même... Alors, toute jeune fille... mince, maigre... aujourd'hui, une femme, plus forte... plus formée... ensuite, une autre tournure, des manières, un langage différents... Ce jeune homme ne vous reconnaîtra pas!

— Oh!... si.., si... il me reconnaîtra.

— Non! vous dis-je. Si c'est un homme d'honneur, il ne peut... il ne doit pas vous reconnaître; surtout, dans la position où il va vous retrouver.

— Mais il est l'ami intime de mon mari!

— Raison de plus! Après tout... s'il était assez sot et assez lâche pour parler... qu'apprendrait-il à votre mari que nous ne lui ayons dit déjà?

— Oui... je le sais... il ne lui apprendra rien... mais le chagrin... mais la honte qui couvrirait le front de Léon... Oh! c'est alors qu'il se repentirait de m'avoir épousée! .. Il serait peut-être assez généreux pour me cacher ses tourments, ses regrets... mais, croyez-vous donc que je ne les devinerais pas?... Ah! vous voyez bien que j'aurai fait son malheur et que j'ai raison d'être au désespoir.

— Eh! non, mille bombes! on n'a jamais raison de désespérer, d'abord, parce que cela ne remédie à rien. Il faut attendre les événements avec fermeté, tranquille à son poste, d'où jamais l'on ne doit déserter. Du courage, donc! Ce jeune homme qu'on attend n'est peut-être pas celui que vous croyez, et, si c'est lui... eh bien! sacrebleu ! nous verrons... je suis là, moi!... et je ne boude pas.

XLIII

RETOUR D'UN VOYAGEUR

Soutenue par les exhortations de Sabretache, Cerisette s'est efforcée de rappeler son courage. Lorsque son mari revient s'informer de son état, elle lui assure qu'elle est mieux. Elle descend avec lui au salon! mais la pâleur de son visage, la langueur de son regard trahissent les souffrances muettes qu'elle éprouve.

Mme de Fierville elle-même remarque l'état maladif de Cerisette, et daigne lui demander ce qu'elle a. La jeune femme fait comme tous ceux qui ne veulent pas dire ou qui ne devinent point la cause de leur mal; elle met sur le compte du temps le dérangement de sa santé. Pauvre temps! combien de fois n'as-tu pas couvert de ta responsabilité les bévues des médecins! Il est si facile d'accuser ceux qui ne peuvent pas se défendre.

— Comme c'est contrariant que tu sois indisposée, dit Léon, justement le jour où mon cher Gaston va arriver... où je vais te le présenter!...

Je comptais que nous arrangerions quelque partie de promenade avec lui...

Cerisette essaye de sourire en disant :

— Vous vous promènerez sans moi.

— Sans toi? Non pas, vraiment! Je n'irai pas courir pendant que tu serais souffrante! Nous te tiendrons compagnie.

Mme de Fierville elle-même remarque l'état maladif de Cerisette.

— Cela n'aurait rien d'amusant pour ton ami.

— Pourquoi donc? il nous conterases voyages, ses aventures, et il doit en avoir eu de piquantes; car c'est l'homme aux aventures. A Paris, il en avait beaucoup. Je me souviens que, quelque temps avant de quitter Paris, je le rencontrai, et il me dit qu'il était éperdument amoureux d'une femme qu'il avait égarée et qu'il ne pouvait pas retrouver.

Cerisette se sent prête à perdre connaissance; elle jette un regard sur Sabretache, qui s'empresse de prendre la parole :

— Hum!... les jeunes gens ont toujours des aventures de toutes les couleurs! Au régiment, on s'en contait de pas mal crânes... Et en Afrique, donc, c'est bien pis!... Ah! bigre!... pardon madame... Cela finissait tragiquement quelquefois... les Bédouins ne rient pas souvent!

— J'ai vu deux ou trois fois votre M. Gaston Brumière dans le monde, dit Mme de Fierville à Léon. Il m'a semblé fort étourdi, fort léger dans ses propos, et passablement mauvais sujet!

— Oh! ma tante, vous le jugez sévèrement. Gaston est très franc, et n'a jamais caché ses défauts. Pour moi, c'est une qualité; mais, dans le monde, je sais qu'il y a beaucoup de gens qui préfèrent l'hypocrisie, avec le masque de la sagesse! Chacun son goût; moi, je n'aime pas les masques.

Mme de Fierville fait un pincement de lèvres qui lui plisse tout le front

Léon a enlevé sa femme sur ses bras. (P. 399.)

et ne dit plus un mot de la soirée. La journée du lendemain s'écoule sans amener personne aux *Grands-Chênes* et Cerisette se dit :

— S'il pouvait avoir changé d'idée! si quelque obstacle pouvait l'empêcher de venir! Mais, ce ne serait qu'un répit; tôt ou tard, il faut qu'il me connaisse! Oh! mon Dieu! rendez-moi méconnaissable, vieillissez-moi de dix ans... Mais Léon ne m'aimerait plus alors; ce serait acheter ma tranquillité.

Le jour suivant, la compagnie est réunie pour le dîner, lorsque tout à coup un grand bruit de chevaux, de coups de fouet, retentit dans la cour. C'est une chaise de poste qui vient d'arriver. Léon quitte la table et court à une croisée en disant :

— C'est Gaston, j'en suis sûr!... Oui... oui, le voilà qui saute à bas de la voiture! Je cours au-devant de lui et je vous l'amène... Vite, un couvert de plus!

Léon a quitté la salle à manger. Cerisette, tremblante et pouvant à peine se soutenir sur sa chaise, regarde Sabretache, qui, par ses regards, tâche de lui donner du courage.

Des pas précipités se font entendre dans l'escalier... On entre : c'est Léon qui amène son ami, en s'écriant :

— Le voilà, le voilà, ce monsieur qu'on désirait tant!

Cerisette a baissé les yeux; elle n'ose pas regarder le nouveau venu.

— Mesdames, dit Gaston, pardonnez-moi de me présenter devant vous en tenue de voyage... Mais Léon l'a exigé... je ne pouvais rien refuser à un ami, après une si longue séparation ; il m'a dit que vous m'excuseriez..

— Oui, oui, on t'excuse... A la campagne, est-ce qu'on fait tant de cérémonies? Viens donc que je te présente à ma femme!... Elle est un peu souffrante en ce moment... mais elle n'en sera pas moins contente de te connaître.

Cerisette avait parfaitement reconnu la voix de Gaston; elle n'avait plus besoin de le regarder, elle ne doutait plus.

— Ma chère Agathe, voici mon meilleur ami... Gaston Brumière, dit Léon en s'approchant de sa femme avec son ami.

Il fallait lever les yeux, autrement c'eût été se trahir; c'eût été avouer que l'on n'osait pas envisager cette personne qu'on lui présentait. Cerisette a fait un effort sur elle-même et porté ses regards sur Gaston, dont elle rencontre les yeux. Puis, elle balbutie quelques mots de politesse, elle essaye encore de parler... mais sa vue se voile, elle se laisse aller sur le dos de sa chaise, elle perd connaissance.

Cet événement a empêché Léon de s'apercevoir du trouble, de l'émotion qui viennent de se manifester sur la physionomie de Gaston, en regardant la dame à laquelle on le présente. Léon ne s'occupe que de sa femme, il court à elle, éperdu, en s'écriant :

— Agathe!... chère Agathe!... Oh! mon Dieu!... elle ne nous entend plus!... Vite! du secours!... Ma tante, que faut-il donc faire?...

— Je pense, dit Mme de Fierville, que le plus pressé maintenant est de la transporter dans le salon à côté... de la coucher sur le divan.

— Calmez-vous, dit Sabretache à Léon, ce n'est qu'une faiblesse...

ce ne sera rien. Mais ceci ne doit pas vous étonner, vous savez combien elle est souffrante depuis quelques jours...

— Oh! oui... pauvre Agathe... Mon cher Gaston, tu m'excuses, n'est-ce pas?

Et, sans attendre la réponse de son ami, Léon a enlevé sa femme sur ses bras et la transporte dans le salon voisin, où on l'étend sur un divan. Mme de Fierville n'a pu faire autrement que de suivre la malade. Les femmes de chambre apportent des sels, des flacons. Le professeur Guichardet tient deux carafes pleines d'eau qu'il a prises sur la table. On ne tarde pas à voir une légère rougeur revenir sur les joues de Cerisette, qui entr'ouvre les yeux et dit à son mari :

— Oh! pardon! Mon Dieu, que de peine je te donne!...

— Voilà ce que c'est que de n'avoir pas voulu voir le médecin... il y a deux jours. Aujourd'hui tu n'y penserais plus, au lieu d'être encore malade... Mais je ne vous écouterai plus maintenant, madame... Tu vas retourner dans ta chambre et te mettre au lit, n'est-ce pas?

— Je le veux bien... si cela ne te contrarie pas trop.

— Me contrarier!... et pourquoi? A cause de Gaston?... Mais penses-tu donc que l'on se gêne avec son ami? Et puis, d'ailleurs, toi, d'abord, toi, avant tout. Je vais te porter dans ta chambre.

— Je pourrai marcher, mon ami.

— Je ne t'écoute plus.

Léon a repris Cerisette dans ses bras et l'emporte dans son appartement, suivi par les deux femmes de chambre et M. Guichardet, qui tient toujours une carafe d'eau de chaque main. Mme de Fierville retourne à la salle à manger.

Sabretache y était resté pour observer celui dont l'arrivée venait de provoquer cet incident.

Gaston est demeuré à la même place, immobile, pensif. De riante qu'elle était en arrivant dans cette salle, sa physionomie est devenue sérieuse, sombre même; une idée fixe semble occuper son esprit.

— Cré nom d'une bombe! se dit Sabretache, j'ai bien peur qu'il ne l'ait reconnue!

— Monsieur, dit Mme de Fierville en rentrant dans la salle à manger, mon neveu vous prie de l'excuser... Il transporte sa femme chez elle... il va revenir dans un instant.

— J'espère bien, madame, que Léon ne se gênera nullement avec moi. Et comment se trouve Mme Dalbonne?

— Mieux; elle a repris ses sens... mais elle a besoin de repos...

— Oui, dit Sabretache en appuyant sur ces paroles, *ma nièce* était

malade depuis quelques jours... Elle a voulu lutter... mais, cré coquin! quand le mal y est, faut le soigner... et Agathe ne s'écoute pas assez.

Gaston se retourne vers Sabretache, auquel jusqu'alors il n'avait point fait attention; il l'examine avec curiosité et lui dit enfin en le saluant :

— Monsieur est... l'oncle de Mme Dalbonne?

Le professeur Guichardet tient deux carafes pleines d'eau qu'il a prises sur la table.

— Oui, monsieur, si vous voulez bien le permettre... Sabretache, qui a servi vingt-cinq ans son pays... un vieux de la vieille, comme on aurait dit dans le temps, et qui est encore bon là...

Gaston a paru assez surpris du ton un peu soldatesque de l'oncle de Mme Dalbonne; mais il ne dit plus rien et semble retomber dans ses réflexions. Mme de Fierville fait un léger mouvement d'épaules, peu flatteur, pendant que Sabretache parlait; mais elle ne dit plus un mot. Ces trois personnages restent donc à s'examiner en silence, situation qui avait quelque chose d'embarrassant pour chacun d'eux.

Gaston se demandait s'il avait été le jouet d'une illusion en regardant la femme de son ami.

Sabretache cherchait à deviner dans la physionomie du jeune homme ce qu'il ferait s'il avait reconnu Cerisette.

Mme de Fierville trouvait quelque chose de singulier dans le subit évanouissement de Cerisette, dans l'embarras qui s'était manifesté depuis chez Gaston Brumière; elle soupçonnait quelque mystère là-dessous, et se promettait de le découvrir.

Le retour de Léon et de M. Guichardet vient heureusement mettre un terme à cette situation.

— Comment, ma tante, vous ne vous êtes point mise à table! dit

Léon en courant presser la main de Gaston. Il faut réparer le temps perdu... ma femme ne veut pas que nous nous laissions mourir de faim... elle va mieux, beaucoup mieux.

— Ce n'était qu'une syncope, dit le maître de musique en replaçant les deux carafes sur la table; une petite pause sur son lit lui fera du bien.

— Ma nièce a tout à fait repris ses sens?

— Tout à fait... Agathe se sent seulement d'une extrême faiblesse, je ne pense pas qu'elle puisse redescendre aujourd'hui. Tu l'excuseras, n'est-ce pas, Gaston? Elle est vivement contrariée de cet incident, justement à ton arrivée... Et moi aussi, cela a jeté de la tristesse sur notre bonheur.

— Mon cher Léon, j'espère bien que tu ne me regardes pas comme un étranger?... Le plus important, en ce moment, c'est la santé de ta femme; peut-être aurais-tu désiré rester auprès d'elle?

— Mais non... non... puisque c'est passé; elle va reposer un peu. Allons, à table... et plus d'airs chagrins!... Fêtons l'arrivée de Gaston; demain, Agathe la fêtera avec nous.

Ensuite Léon passe son bras sous celui de Gaston et se dirige avec lui vers le jardin.

On se met à table; mais, malgré les efforts du maître de la maison pour ramener la gaieté parmi ses convives, il ne peut y parvenir. M^me^ de Fierville est encore plus silencieuse que d'ordinaire; Sabretache est inquiet; le bon M. Guichardet, attristé de l'absence de son élève, qui, le soir, ne pourra pas faire de la musique avec lui; enfin, Gaston est distrait et ne répond pas toujours juste aux questions de son ami, qui lui dit en riant :

— Sais-tu bien, mon cher Gaston, que ton voyage en Turquie me semble avoir beaucoup mûri ta raison!... Au lieu de cette étourderie d'autrefois, je te trouve un air grave, pensif.

— Que veux-tu?... on rapporte toujours quelque chose des pays où l'on séjourne. La taciturnité des Turcs m'a un peu gagné... mais j'espère qu'en France cela se dissipera.

— Ah çà, mon cher ami, je me flatte que tu es pour longtemps ici?... D'ailleurs, tu me l'as promis dans ta lettre; tu ne dois t'en aller que lorsque je te chasserai... Prends garde!... tu pourrais bien vieillir aux *Grands-Chênes*.

Gaston est embarrassé; il répond enfin :

— Mon ami... je sais bien que tu ne me renverrais jamais... aussi, je resterai... tant que cela me sera possible. Cela dépendra des nouvelles que je recevrai de Paris.

— Ah! bon... très bien! voilà déjà monsieur qui se réserve le prétexte des affaires pour me quitter; parce qu'en arrivant ici il y a trouvé quelqu'un de malade... des figures inquiètes, et qu'il pense que le séjour de cette maison doit être fort peu amusant!

— Ah! Léon, c'est mal ce que tu me dis là... Je pensais que tu me connaissais mieux!... Si je te croyais des chagrins, si je supposais que ma présence pût les adoucir, c'est alors qu'il faudrait me chasser pour que je m'éloigne de chez toi!

— Allons, tu prends au sérieux... une plaisanterie. Est-ce que je doute de ton amitié?... Mais, aussi, que diable vas-tu déjà parler de nouvelles que tu attends de Paris?... Messieurs, un toast à l'entier rétablissement de ma femme!

Les hommes portent tous cette santé. Mme de Fierville ne boit pas. Léon remonte au bout d'un moment près d'Agathe pour savoir comment elle va.

— Voilà un bon mari, dit M. Guichardet, pendant l'absence de Léon.

— Oh! oui, s'écrie Sabretache, mille carabines! Il adore sa femme, mais il est vrai que *ma nièce* le lui rend bien.

— Alors, c'est un excellent ménage! dit Gaston.

— Oui, monsieur, un ménage qui, depuis près de deux ans, n'a pas été troublé par le plus petit nuage.

Mme de Fierville affecte de regarder dans la campagne et de ne pas être à la conversation.

Léon est redescendu très content : sa femme va bien, mais, par prudence, elle ne viendra pas au salon le soir. On prend le café. Ensuite, Léon passe son bras sous celui de Gaston et se dirige avec lui vers le jardin. Après une si longue absence, deux amis intimes doivent avoir bien des choses à se dire : on devine cela, et on laisse aller les jeunes gens.

Lorsqu'il se trouve seul avec Gaston dans une des allées du jardin, Léon dit à son ami :

— Si tu étais venu ici il y a trois mois, Gaston, tu aurais été témoin du bonheur le plus parfait, le plus intime... tu aurais vu le ménage le plus heureux de la terre!...

— Est-ce qu'il n'en est plus ainsi, maintenant?

— Nous nous aimons toujours autant, Agathe et moi!... mais, alors, il ne nous était pas tombé ici, comme une grêle sur des fleurs, cette tante que tu viens de voir... Mme de Fierville... Tu la connaissais, tu sais que c'est une femme hautaine, caustique, une âme sèche et froide... rien de sympathique avec mon Agathe, que, d'ailleurs, elle détestait déjà avant de la connaître.

— Et pourquoi donc la détestait-elle?

— Parce que je me suis marié sans la consulter, parce que j'ai épousé une fille sans nom... sans fortune... qu'autrefois on aurait appelée une grisette... Oui, mon cher Gaston; oh! je puis te dire tout cela à toi, dont le cœur comprend le mien... Oui, j'ai fait un mariage d'amour, j'ai fait ce que bien des gens nomment une folie... une sottise même... car, pour ces gens-là, la richesse passe avant tout. Mais j'ai pour compagne une femme charmante, dont l'amour répond au mien, une femme qui met tous ses soins à me rendre heureux... qui n'a d'autre pensée que la mienne, d'autres désirs que les miens. Me blâmes-tu d'avoir fait ce mariage?

— S'il a fait ton bonheur... si, depuis qu'il est contracté, tu n'as jamais eu un moment de repentir...

— Moi! me repentir d'avoir épousé Agathe!... Ah! mon ami, quand tu la connaîtras, tu envieras mon sort!...

— Mais... où donc as-tu fait la connaissance... de... ta femme?

— Ceci est tout un roman!... Viens nous asseoir sous ce bosquet, que je te conte tout cela...

— Mon cher Léon, ma question a peut-être été indiscrète... et tu aurais bien le droit de ne point y répondre?

— Ah çà,... qu'as-tu donc maintenant?... Est-ce que tu es devenu Turc avec moi? Si tu avais des peines, des amours, est-ce que tu ne me les confierais pas? N'es-tu plus, comme jadis, un autre moi-même? Si quelqu'un m'insultait en mon absence, est-ce que tu ne te battrais pas pour moi? Si l'on m'outrageait dans mon honneur, est-ce que ce ne serait pas t'outrager toi-même? Faut-il que je te rappelle notre jeunesse... qui n'est pas si loin, pourtant. Quand tu venais me dire : « Léon, tu te bats en duel aujourd'hui à midi, au pistolet, à tel endroit, » je ne te demandais pas même le sujet de ce duel; si tu l'avais décidé ainsi, j'étais persuadé

que cela était nécessaire, et j'allais me battre, comme tu l'aurais fait toi-même si je t'avais dit aussi : « Tu as un duel. » Quand on en est là avec son ami, on ne se confie plus un secret, on pense tout haut, voilà tout.

Gaston, qui a soupiré plus d'une fois pendant que Léon lui rappelle ces preuves de leur amitié, répond en maîtrisant son émotion :

— Je suis toujours le même... Voyons... comment as-tu connu ta femme?

— En me promenant à cheval aux Champs-Élysées ; elle allait souvent à Neuilly avec ce brave Sabretache qui a dîné avec nous.

— Son oncle?

— Ce n'est pas son oncle. Ma pauvre Agathe est une enfant perdue dans une auberge... où sa nourrice était entrée avec elle en se rendant à Paris... La nourrice est morte là subitement : on n'a trouvé sur elle aucun renseignement concernant l'enfant, qui resta dans l'auberge jusqu'à dix-sept ans... Pauvre petite! quelle destinée! Elle est peut-être la fille de gens très fortunés, qui auront en vain cherché à la retrouver...

— En effet, balbutie Gaston, c'est une destinée bien singulière!

Et le jeune homme détourne la tête pour que son ami ne voie point son trouble ; car, en écoutant Léon, il vient d'acquérir la certitude qu'il ne s'est point trompé, et que, dans Mme Dalbonne, il vient de retrouver cette jeune fille dont il avait fait connaissance dans le parc de Saint-Cloud.

Léon reprend :

— Ce que ma pauvre Agathe a fait depuis qu'elle quitta son auberge jusqu'au moment où je la rencontrai... je ne dois pas te le dire, Gaston, car c'est sa vie à elle et non pas la mienne ; mais, ce que je puis te dire, c'est qu'elle n'a pas voulu me tromper, c'est que, lorsque je lui offris ma main, elle la refusa en me déclarant qu'elle ne se trouvait pas digne de moi, de moi dont, pourtant, elle partageait l'amour... c'est qu'enfin elle se confessa à moi, comme à un ministre de Dieu, pour qu'ensuite je l'oubliasse, pour que je bannisse son image de mon cœur...

— Ah! c'est bien!... c'est bien, cela! s'écrie Gaston en pressant la main de son ami. Quiconque ne veut pas tromper mérite d'être pardonné... Après... continue!...

— Eh bien! mon ami, j'essayai d'être ce qu'on appelle raisonnable... je fis ce que je pus pour oublier cette pauvre fille qui me suppliait en pleurant de ne plus penser à elle. Vains efforts ! son image ne me quittait pas. Je louai un logement dans la maison qu'elle habitait avec Sabretache : j'ai oublié de te dire que cet ancien soldat fut son appui, son protecteur, son père ; que, sans lui, elle était perdue pour jamais ; que cet homme est un modèle d'honneur, de probité... et que cela doit faire oublier les termes

Vous vous promenez seul? (P. 412.)

un peu soldatesques qu'il sème dans sa conversation. Enfin, j'offris encore et ma main et ma fortune; on me refusa de nouveau. Désespéré, j'allais mourir de mon chagrin et de mon amour dans la mansarde où je m'étais caché pour être près d'elle. Le hasard, la pitié la conduisirent près du malade : elle me reconnut, elle vit que mon existence était entre ses mains... Elle n'hésita plus et devint ma femme. Depuis ce moment, notre

amour semble croître au lieu de s'éteindre. Agathe n'aime pas le monde, nous sommes venus habiter cette terre, et l'arrivée de ma tante est le seul nuage qui ait assombri nos beaux jours. Mais, te voilà, il me semble maintenant que je n'ai plus de vœux à former.

La figure de Gaston est devenue plus riante en écoutant la fin du récit de son ami. Il le regarde avec affection, et répond :

— Tout est pour le mieux, cher Léon ; tu seras heureux dans ton ménage... beaucoup plus, je gage, que ces hommes qui épousent des demoiselles élevées dans les grands pensionnats... et qui, avec de la fortune, vous apportent de la coquetterie et des goûts de luxe, de plaisirs, qui vous ruinent. Tu as fait le sort de ta femme, elle le sait, et, puisqu'elle t'aime, elle tâchera de te rendre en bonheur ce que tu lui as donné en richesse et en condition.

— Maintenant, c'est à ton tour, Gaston ; voyons, tu dois avoir quelque confidence à me faire...

— Ma foi ! non... En Turquie, les aventures étaient vives et courtes ; je ne pense pas y avoir laissé aucun regret, je n'en ai pas emporté de longs souvenirs.

— Mais, à Paris... avant de partir... il y a trois ans et demi, ma foi !... tu m'avais parlé d'une fille que tu cherchais. C'était une aventure originale que tu devais toujours me conter, et tu es parti sans me la dire.

— Mon Dieu ! cela ressemblait à toutes les aventures galantes... Oui, je me rappelle maintenant, c'était une... brodeuse... je l'avais rencontrée au spectacle, elle m'avait donné un rendez-vous et n'y était pas venue... mais je l'ai retrouvée et oubliée depuis.

— Et maintenant, ton cœur est libre?... Tant mieux, rien ne te rappellera à Paris.

— Oh ! libre... pas tout à fait. J'ai en train quelque chose de fort intéressant... une dame... une veuve... Je ne puis pas t'en dire plus.

— Comment, mauvais sujet ! Et tu n'es de retour que depuis huit jours à peine !

— Oui... mais j'ai fait sa connaissance le jour de mon arrivée... C'est pour cela que je ne puis pas te promettre de rester ici aussi longtemps que je l'aurais voulu.

— Pourquoi m'avoir écrit le contraire, alors?

— Ah !... c'est que... quand je t'ai écrit ma lettre, nous étions fâchés... mais, avant que je parte, nous nous sommes raccommodés.

— C'est très bien, monsieur Gaston. Ah ! je vois alors que nous ne te posséderons pas longtemps... libertin ! Mais rentrons au salon, car ma respectable tante se formaliserait d'une plus longue absence... En voilà

une qui devrait bien me faire le plaisir de retourner à Paris! Mais, non, elle n'en parle pas. Il n'est pas possible qu'elle s'amuse ici ; mais elle y reste pour nous contrarier, Agathe et moi.

Gaston suit son ami en se disant :

— Pauvre jeune femme!... C'est ma présence qui cause son mal... elle ne pourra jamais s'habituer à me voir... mais, du moins, j'ai trouvé un prétexte pour ne point prolonger mon séjour en ces lieux.

Lorsque les deux amis rentrent au salon, Sabretache examine la figure de Léon ; il la voit calme et riante ; son cœur respire alors plus librement.

Mme de Fierville en a fait autant que le vieux soldat; mais elle est désappointée en ne remarquant rien qui prête à des commentaires. Bientôt, on annonce le médecin que Léon Dalbonne a envoyé chercher à la ville et qu'il s'empresse de conduire près de sa femme en disant à ses amis :

— Ceci est pure précaution, mais il vaut mieux voir le docteur trop tôt que trop tard.

— Excellent mari! dit M. Guichardet.

— Oui, répond Gaston, mais il paraît aussi qu'il a une excellente femme!...

— Oh! oui, s'écrie Sabretache, qui se sent le désir d'embrasser Gaston. Agathe mérite bien d'être aimée. Cet éloge peut paraître suspect dans la bouche d'un oncle, mais, plus tard, j'espère, vous verrez qu'il n'est que juste.

— J'en suis persuadé, monsieur.

Mme de Fierville, que cette conversation amuse peu, probablement, a pris une bougie et a quitté le salon.

Léon redescend très content : le médecin a déclaré que le malaise de Mme Dalbonne n'avait rien d'inquiétant, qu'il ne fallait que du repos.

Les hommes passent une soirée plus gaie que le dîner ne le promettait. On apporte du punch. Gaston raconte quelques-unes de ses aventures en Turquie, Sabretache quelque *razzia* en Afrique, et l'on est étonné d'entendre sonner onze heures avant d'avoir pensé à se séparer. Il est vrai que la tante n'était plus là ; Gaston avait pu conter des anecdotes un peu gaies, et Sabretache assaisonner tout à son aise ses récits de termes techniques.

Le lendemain, le vieux soldat guette le moment où il pourra trouver Cerisette seule; dès qu'il voit Léon descendre au jardin, il se hâte de courir chez la jeune femme, qui est encore au lit, et lui dit :

— Point de craintes, chère enfant ; ne redoutez pas la présence de M. Gaston, je suis sûr de lui, maintenant. Il vous a reconnue... quant à cela, je n'en doute pas, mais il ne dira pas un mot qui puisse le laisser deviner.

Cerisette descend dans le salon quelque temps après le déjeuner. Elle

sait qu'alors Mme de Fierville est ordinairement chez elle. Il lui semble qu'elle se sentira moins embarrassée si cette dame n'est pas là quand elle reverra Gaston. Dès que Léon a installé sa femme au salon, il court chercher son ami qui est au billard avec Sabretache et M. Guichardet.

— Ma femme est là, au salon, dit Léon à son ami; viens donc faire connaissance avec elle, car votre entrevue d'hier ne peut pas compter.

Tiens, ma chère Agathe, voici Gaston qui vient faire connaissance avec toi.

Gaston s'empresse de suivre Léon, en faisant tout son possible pour dissimuler ce qui se passe au fond de son âme.

Cerisette, à demi couchée sur un divan, est pâle et tremblante, quoiqu'elle se répète à chaque instant :

— Du courage !... il faut, dans le monde, apprendre à cacher ce que l'on éprouve.

Et elle adresse un gracieux sourire à la personne que son mari lui amène. Léon lui dit :

— Tiens, ma chère Agathe, voici Gaston qui vient faire connaissance avec toi, et qui espère bien que, cette fois, tu ne le recevras pas comme hier.

Gaston s'approche, il salue la jeune femme avec une expression si respectueuse, que celle-ci se sent déjà moins alarmée, et il lui dit :

— J'ai été bien désolé, madame, de ce mal... de cet évanouissement qui vous a pris au moment de mon arrivée...

— Mais ce n'est nullement ta faute, dit Léon; ne crois-tu pas que ma femme va te rendre responsable des faiblesses qui lui prennent?

— J'espère bien que non. Si je savais que ma présence pût causer le moindre trouble... la moindre contrariété quelque part... je n'hésiterais point à m'éloigner, même de mes meilleurs amis.

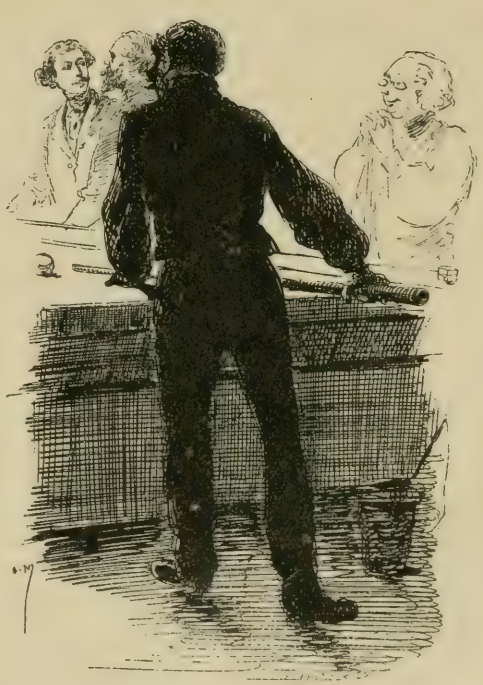
Ces paroles et la manière dont elles étaient dites devaient achever de dissiper les craintes de Cerisette, qui répond à Gaston :

— Monsieur... un ami de mon mari doit être certain d'être le bienvenu ici. Le bonheur de Léon est et sera toujours ma seule pensée. Il est heureux de vous voir... Je partage tous ses sentiments.

— Ah çà, mais, savez-vous que vous avez l'air de deux ambassadeurs qui ont un traité important à conclure? s'écrie Léon en riant. Quel ton cérémonieux!... Quel parfum de diplomatie dans vos discours! Tenez, je vous laisse, car vous êtes trop spirituels pour moi... Lorsque vous vous connaîtrez, j'aime à croire que vous n'emploierez plus ce beau langage.

Léon a quitté le salon, et Cerisette se trouve seule avec Gaston Brumière. Ce moment avait quelque chose de terrible pour la jeune femme, car il allait lui faire connaître comment celui qui l'avait connue si malheureuse voulait maintenant se conduire avec elle.

Après un moment de silence qui paraît bien long à Cerisette, et que pourtant elle n'ose pas trompre, Gaston prend enfin la parole : il vante la beauté du pays, des points de vue que l'on aperçoit des *Grands-Chênes;* puis, par une transition toute naturelle, il décrit ce qu'il a remarqué dans ses voyages : la singularité des usages de la Turquie, la manière de vivre des Français à Constantinople, et, dans tout cela, pas un fait, pas un mot qui puisse rappeler à la jeune femme la rencontre au parc de Saint-Cloud. Aussi, elle écoute le jeune voyageur avec un plaisir, une satisfaction que chaque instant augmente; sa sérénité devient complète, et, pour la rendre plus parfaite encore, tout en causant, Gaston évite de fixer ses regards sur ceux de Cerisette, qui, de son côté, baisse les yeux lorsqu'elle voit Gaston lever les siens.



Il court chercher son ami qui est au billard avec Sabretache et Guichardet.

Léon revient avec Sabretache. Celui-ci a regardé Cerisette en entrant; elle lui tend la main en souriant : ils se sont compris... La joie revient

animer la physionomie du vieux soldat, et, lorsque Mme de Fierville arrive au salon, elle semble toute surprise de n'y voir que des figures riantes.

— Il me paraît, dit-elle en composant sa figure, que l'indisposition de... madame n'a pas eu de suites?

— Non, ma chère tante, dit Léon; ma femme est guérie... et vous en êtes enchantée comme nous, je n'en doute pas.

Mme de Fierville fait un léger signe de tête en murmurant :

— J'ai toujours été persuadée que ce n'était pas sérieux!

— Voilà une tante qui cherchera à troubler son bonheur, se dit Gaston en examinant Mme de Fierville. Pauvre Cerisette!... ce serait vraiment dommage!... Elle doit se trouver si heureuse... et si étonnée de sa position, où, cependant, elle ne semble nullement déplacée. Ah! ce ne sera pas moi qui troublerai sa félicité... Honte à jamais à l'homme qui révèle les faiblesses d'une femme!... Et, d'ailleurs, j'avais triomphé par surprise, mais elle ne s'était pas donnée à moi.

Vers le soir, avant de remonter chez elle, Cerisette saisit un moment pour se rapprocher de Sabretache et lui dit tout bas :

— Vous l'aviez bien jugé, mon ami, c'est un cœur bon et généreux, je n'ai rien à craindre de lui.

— Après ça, répond Sabretache, je m'étais peut-être trompé, il est encore possible qu'il ne vous ai point reconnue.

— Oh! pardonnez-moi, mon ami, car il ne me regarde jamais fixement... et, s'il ne m'avait pas reconnue, il ne craindrait pas de me faire rougir en rencontrant mes yeux.

XLIV

LE TEMPS SE COUVRE

Quinze jours s'écoulent. Gaston est toujours aux *Grands-Chênes*, mais il cherche un prétexte, un motif pour retourner à Paris; car, malgré tout le respect qu'il témoigne à la femme de son ami, malgré l'attention qu'il apporte à éviter de se trouver seul avec elle, il sent bien que sa présence doit troubler le bonheur, la tranquillité de Cerisette; et, en effet, devant Gaston, elle a beau faire pour dissimuler son embarras, il y a toujours dans ses manières une secrète contrainte qui lui est impossible à surmonter. Aussi, Gaston serait reparti, s'il n'avait pas craint qu'un départ subit ne parût extraordinaire à Léon. De son côté, Sabretache prolongeait son séjour beaucoup plus que d'ordinaire; mais Cerisette lui avait dit :

— Mon bon ami, je vous en prie, ne partez pas tant que M. Gaston sera ici... Je n'ai rien à redouter de lui personnellement, je le sais; cepen-

dant votre présence m'est nécessaire... elle me tranquillise. Ce désir, témoigné par Cerisette, avait suffi pour que la vieille moustache ne parlât point de s'en aller. Quant à Mme de Fierville, dont la présence aux *Grands-Chênes* était la plus ancienne de toutes, elle semblait y avoir pris racine et vouloir mettre la patience des jeunes époux à l'épreuve.

Enfin, un matin, Gaston a reçu une lettre fort insignifiante d'une de ses connaissances qui lui propose une occasion pour acheter d'excellents cigares de la Havane; mais le principal, pour Gaston, était d'avoir reçu une missive de la capitale, et, en se rendant au salon où la société était réunie, il tient à la main la lettre qu'il vient de recevoir.

— Qu'est cela? demande Léon à son ami.

— Une lettre de Paris qui vient de m'arriver.

— Ah! bon!... Je prévois ce que tu vas nous annoncer, alors. Tu vas nous quitter, n'est-ce pas? Je devine cela à ta figure boudeuse!

— Eh! mon Dieu, mon cher ami, ce n'est pas ma faute... mais une affaire importante... qui exige impérieusement ma présence à Paris...

— Oui, oui, je sais, dit Léon en se rapprochant de Gaston, et lui parlant à l'oreille, ta nouvelle passion! On trouve que tu es trop longtemps absent!... Tu seras toujours le même!... Les femmes avant tout!... Enfin, je ne puis pas avoir la prétention de te corriger.

Gaston se contente de sourire, pour laisser croire à Léon qu'il a, en effet, deviné le motif de son départ, et il répond tout haut :

— Je te répète, mon ami, qu'il s'agit d'une démarche très importante pour... mon avenir...

— C'est bien, mon Dieu! tu es maître, après tout... Mais, au bout de dix-huit jours... car il y a dix-huit jours et pas plus que tu es arrivé ici... Voilà ce monsieur qui devait rester jusqu'à la chasse... tu m'avais écrit cela... et j'ai eu la bonté de compter là-dessus... Je crois toujours à ce que l'on me fait espérer.

— Vous devez avoir bien souvent des déceptions, mon neveu! dit Mme de Fierville en faisant un sourire railleur.

Cerisette ne disait rien; mais, aux premiers mots de départ prononcés par Gaston, elle avait senti comme un bien-être parcourir tout son corps. Et Sabretache considérait Gaston en se disant à lui-même :

— Brave jeune homme!... C'est bien, ce qu'il fait là... Ça me fait de la peine de le voir partir, mais j'en suis très content... La petite reprendra sa figure joyeuse... c'est le principal. Le reste, je m'en fiche.

— Madame, dit Gaston en se retournant vers Mme de Fierville, si Léon a espéré dans mon amitié, dans le sincère attachement que je lui porte, je ne veux pas qu'il soit exposé à voir jamais son espoir déçu de

ce côté. Il est mille manières de prouver son amitié... comme il en est de prouver sa méchanceté ou sa haine. Celles qui ne sont pas ostensibles sont ordinairement les meilleures.

— Eh! mon Dieu, mon ami, s'écrie Léon, crois-tu donc que je t'appliquerai la réflexion de ma tante... qui n'a pas pour habitude de voir tout le monde du bon côté?

— C'est que, moi, je le vois comme il est, mon neveu.

— Mais tout cela ne m'empêchera pas d'espérer que Gaston reviendra près de nous, dès qu'il aura quelques instants à donner à l'amitié... Et toi, Agathe, tu penses de même, n'est-ce pas?

— Oui, mon ami, murmure la jeune femme, je ne mets pas en doute l'attachement que M. Gaston te porte.

— J'espère, madame, répond Gaston en s'inclinant, que vous voulez bien en prendre aussi votre part?

Cerisette rougit et baisse les yeux. Mme de Fierville fait entendre une petite toux sèche qui ressemble à un ricanement.

— Nom d'une pipe! se dit Sabretache en caressant sa moustache, je voudrais bien lui faire avaler un bâton de sucre d'orge d'un mètre, à cette toux-là!

Le lendemain, de grand matin, Gaston embrassait son ami, et lui faisait ses adieux en lui disant :

— Tu as une femme qui mérite ton amour, car elle ne songe qu'à faire ton bonheur; mais tu as une tante qui cherchera à le troubler. Tâche de te débarrasser de cette tante-là, c'est le meilleur avis que je puisse te donner.

— Et tu reviendras près de nous?

— Le plus tôt que je pourrai.

Cerisette redouble de soins, de tendresse près de son mari, pour que le départ de son ami lui soit moins sensible. Elle redevient gaie, aimable, enjouée; elle retrouve sa santé et sa fraîcheur. Mme de Fierville observe tout cela, mais elle ne fait pas semblant: elle amasse ses observations et attend le moment de les lancer toutes en masse. Huit jours après Gaston, Sabretache prend aussi congé de ses enfants. Il avait réellement, lui, des affaires qui le rappelaient à Paris. Mme de Fierville attendait avec impatience ce moment; car la présence du vieux soldat lui imposait toujours, et, devant lui, elle n'osait point donner carrière à sa médisance.

Le lendemain du départ de Sabretache, Mme de Fierville, qui guettait le moment où elle pourrait se trouver seule avec son neveu, rencontre enfin Léon dans le jardin. Elle l'aborde d'un air plus aimable que de coutume.

— Vous vous promenez seul, Léon; est-ce que votre femme vous abandonnerait aussi?

M. Dumarselle demande s'il peut voir madame. (P. 418.)

— Non, ma tante, non, ma femme ne m'abandonne pas mais elle étudie son piano, car elle sait que cela me fait plaisir de la voir devenir forte sur cet instrument.

— En effet... elle doit être fière de savoir quelque chose... et elle veut vous faire de la musique pour vous dédommager de l'ennui que vous cause le départ de votre ami Gaston; c'est bien le moins qu'elle puisse faire.

— Je regrette que Gaston ait été obligé de nous quitter si vite, mais je n'ai point d'ennui, je n'en aurai jamais près d'Agathe, et je ne vois pas pourquoi elle se croirait obligée de me montrer plus de tendresse dans cette circonstance; car, enfin, ce n'est pas sa faute si Gaston nous a quittés si vite.

— Ah! vous croyez cela, Léon?

— Sans doute. Est-ce que vous pensez différemment, ma tante?

— Mais, oui... je pense tout autrement.

— Cela ne me surprend pas. Je n'ai point l'habitude de me rencontrer avec vous d'opinion et de sentiment

— Oh! non... car vous êtes encore d'une naïveté pour certaines choses... qui m'étonne dans un jeune homme qui a vu le monde.

— Je ne sais où vous en voulez venir, madame, mais je ne chercherai point à le deviner. Quant à Gaston, il est parti, parce qu'une affaire importante le rappelait à Paris. En quoi cela regarde-t-il ma femme?

— Une affaire importante! Et vous avez cru cela Léon?... Quand je disais que vous étiez encore candide!

— J'ai cru... Eh! mon Dieu, ma tante, vous me ferez vous dire des choses... que vous ne devez pas chercher à connaître... mais, après tout, puisque cela vous intéresse si fort, je veux bien vous dire que Gaston est amoureux... très amoureux... que sa nouvelle conquête est à Paris... qu'elle s'ennuyait de son absence, et que c'est elle qui lui a écrit pour le prier de revenir... Il a cédé, c'est tout simple... Qu'est-ce que des amis près de la femme qu'on aime?... Eh bien! ma tante, êtes-vous contente, à présent?

M^me^ de Fierville se met à rire avec cet accent moqueur qui lui est habituel, puis elle tire de sa poche une lettre chiffonnée, toute fripée, elle la déploie et la parcourt en disant :

— Voyez, pourtant, comme il ne faut croire à rien. Ah! c'est une maîtresse qui a écrit cela à M. Gaston... et elle déguise ses sentiments sous prétexte de cigares de la Havane! et, pour plus de prudence, elle signe un nom d'homme... Jules Desmoniers!

— Comment! que voulez-vous dire, ma tante? Quelle est cette lettre?

— C'est celle que votre ami a reçue la veille de son départ. Il l'avait

laissée tomber dans le jardin... En effet, ce n'était pas précieux... Je l'ai ramassée par hasard... et j'ai découvert le mystère de ce départ précipité... de cette affaire si importante!... Il s'agit de cigares!... Tenez... voulez-vous voir?

Et Mme de Fierville passe la lettre à Léon, qui la lit et semble un moment tout surpris, puis déchire la lettre et en jette les morceaux au vent. en disant :

— Après tout, Gaston est libre de ses actions!... Il voulait partir, il a pris un prétexte ; cela ne nous regarde pas.

— Vous croyez? Cela vous regarde, peut-être, beaucoup au contraire... ou du moins votre femme.

— Mon Dieu! ma tante, vous avez toujours une manière de parler!... Je n'aime pas les réticences : où voulez-vous en venir? Que peut-il y avoir de commun entre Agathe et Gaston, qu'elle ne connaissait pas!

— Qu'elle ne connaissait pas.... Ah! mon pauvre Léon, que vous êtes bon mari!... Il y a des choses qui sautent aux yeux de tout le monde, mais qu'un mari ne voit pas!... En apprenant que M. Gaston Brumière allait venir ici, cela a tant fait d'impression sur votre femme, qu'elle est devenue malade, souffrante. Pour un rien, on la voyait tressaillir; quand vous parliez de votre ami, elle changeait de couleur dix fois dans une minute. Enfin, M. Gaston arrive... alors, cela tourne au tragique, on s'évanouit ; de son côté, votre ami se trouble, sa physionomie change, sa gaieté est remplacée par de la tristesse. Enfin, lorsqu'ils se retrouvent en face l'un de l'autre, c'est à peine si ce monsieur et cette dame osent se parler... lever les yeux... L'un est tremblant et embarrassé, l'autre pâle et craintive... Vous n'avez pas vu tout cela, mon cher neveu, c'est juste!

Les maris ne voient rien... et vous êtes bien complètement mari!... C'est, cependant, fort amusant à observer.

Léon a écouté sa tante sans l'interrompre; il fait son possible pour dissimuler l'impression que produit sur son cœur ce qu'elle vient de lui dire ; mais les cœurs francs et sensibles savent mal cacher leurs sensations. Enfin, il balbutie :

— Si ma femme avait connu Gaston, elle me l'aurait dit... car ce n'était point un crime!...

— Qu'en savez-vous?

— Madame... vous oseriez accuser ma femme?

— Mon Dieu! je n'accuse personne... Je vous fais part de mes observations, voilà tout. Je vous dis : Qu'en savez-vous! parce qu'enfin vous ne savez rien.

— Je sais, madame, que mon Agathe m'aime... je sais que Gaston

est mon ami le plus dévoué, et cela me suffit pour être certain que ni l'un, ni l'autre ne sauraient vouloir me tromper.

— Mais qui vous dit cela?... Je vous prouve qu'ils se connaissaient, voilà tout. Vous n'avez sans doute pas la prétention d'être entièrement instruit du passé?

Léon fait un léger mouvement qui n'échappe point à Mme de Fierville; elle reprend :

— Certes, je suis bien loin de croire que votre femme désire se trouver avec votre bon ami Gaston, bien loin de là. Voyez comme elle est redevenue gaie depuis son départ! Cela me prouve seulement que sa présence lui rappelait des choses... qu'elle veut tâcher d'oublier.

Léon se promène quelque temps dans le jardin sans rien dire, mais, à sa pâleur, à la contraction de ses traits, il est facile de voir que la médisance a atteint son but, et, tout en se promenant à côté de son neveu, et en gardant aussi le silence, Mme de Fierville jouit déjà du résultat de ses méchancetés; elle s'attend même à ce que Léon va l'interroger encore et lui demander si elle n'a pas fait d'autres remarques, lorsque son neveu s'arrête devant elle en lui disant d'un ton poli, mais fort peu affectueux :

— A propos, madame, j'avais aussi quelque chose à vous dire ce matin.

— Vous, mon neveu? Parlez, je serai toujours charmée de vous entendre.

— Ma femme et moi, nous allons voyager... voir un peu la Suisse, peut-être l'Italie... J'ai dû vous en prévenir, car je ne présume pas que votre intention soit de rester seule aux *Grands-Chênes?*

— Ah! vous allez... voyager? Mais voilà une résolution que vous avez prise bien subitement!... Et quand comptez-vous réaliser ce beau projet de voyage?

— Après-demain nous partirons d'ici, ma femme et moi.

— Fort bien! Je vous comprends, monsieur... C'est une manière de me renvoyer... de me donner mon congé.

— Nullement, madame; mais vous n'avez sans doute pas l'intention de nous empêcher de voyager, ma femme et moi?

— Oh! non, monsieur, je serais bien désolée de troubler en rien les joies, les plaisirs d'un ménage si uni... si exemplaire. Vous pourrez partir après-demain. Moi, mon neveu, je quitterai dès ce soir votre maison; je vous débarrasserai de ma présence. Je conçois que je suis de trop ici

Et Mme de Fierville s'éloigne, furieuse du résultat que viennent d'obtenir ses méchancetés.

Quant à Léon, il court rejoindre Cerisette, et lui dit :

— Ma chère amie, nous allons un peu voyager, courir le monde. Mme de Fierville ne voulait pas nous laisser nos maîtres, ce moyen était le seul pour l'obliger à partir; es-tu fâchée que je l'aie employé?

— Mon ami, pourvu que je sois avec toi, je me trouverai heureuse partout.

Léon embrasse sa femme avec tendresse, et se dit :

— Oh! que c'est mal à ma tante de vouloir troubler mon bonheur! Décidément, j'ai pris le bon parti.

Le même soir, Mme de Fierville quittait les *Grands-Chênes* en disant :

— Ah! on m'oblige à partir... Je me vengerai!

Le lendemain, Léon partait pour l'Italie avec sa femme.

XLV

CONVERSATION RÉTROSPECTIVE

Dans un bel appartement de la rue Saint-Dominique, meublé avec cette élégance sévère qui vous donne sur-le-champ une idée des personnes qui l'habitent, une dame, enveloppée dans une robe de chambre de velours doublée en fourrure, était assise dans une vaste bergère, placée devant une cheminée dans laquelle pétillait un feu bien nourri.

Cette dame, coiffée d'un bonnet de dentelle fort coquet, avait les pieds avancés contre la cheminée. On était au milieu du mois de janvier : le froid était très vif, mais on ne pouvait guère le sentir dans l'appartement bien clos, bien tapissé et bien chauffé de Mme de Fierville, et c'est chez cette dame que nous sommes en ce moment.

La tante de Léon avait près d'elle un joli guéridon sur lequel était des livres et un buvard. Mais cette dame n'écrivait pas, et ne regardait point le volume qu'elle tenait machinalement dans sa main ; elle semblait plongée dans ses réflexions, lorsqu'un domestique vint lui dire :

— M. Dumarselle demande s'il peut voir madame.

Mme de Fierville n'est pas maîtresse d'une certaine émotion qu'elle comprime aussitôt, en disant :

— Faites entrer M. Dumarselle.

Il y a quelque temps que nous n'avons vu ce personnage qui se montra si généreux, si obligeant pour Sabretache, et qui, en lui donnant lui-même de l'ouvrage, parvint à le remettre dans le chemin de l'aisance et du bien-être.

Aujourd'hui, nous le retrouvons à peu près le même qu'alors. C'est toujours l'homme comme il faut, distingué, sérieux ; mais ses traits sont

plus attristés, et sa physionomie exprime une sorte de découragement contre lequel il semble lutter avec moins de force.

M. Dumarselle entre, salue et va s'asseoir comme on agit seulement chez les connaissances intimes.

— Bonjour, mon cher Armand, dit Mme de Fierville en accueillant M. Dumarselle avec un sourire contraint; vous voilà donc de retour à Paris?

— Oui, madame, je suis revenu avant-hier... vous avez ma première visite.

— Je vous remercie... Vous avez été longtemps absent cette fois?

— Cinq mois à peu près.

— Et... votre voyage?

— Comme à l'ordinaire! toujours sans résultats!... toujours infructueux!

— Mon Dieu! depuis tant d'années! Comment pouvez-vous encore conserver de l'espérance! Si vous aviez dû... découvrir quelque chose... obtenir des renseignements sur... ce que vous cherchez.... il me semble que cela serait arrivé. Mais, après tant de voyages, de courses... de recherches inutiles... vous voyez bien qu'il faut prendre votre parti.

— Mon parti? Non, madame, je n'ai pas votre stoïcité, votre courage, je n'ai pas votre cœur, surtout. L'espoir de retrouver ma fille, voilà toute ma vie... voilà mon unique pensée... Pourquoi donc y renoncerais-je? Est-ce que des circonstances doivent me faire présumer qu'elle a été victime de quelque accident? Non... je ne sais rien! Ma fille et sa nourrice ont disparu sans que l'on ait pu retrouver leurs traces, voilà tout ce que je sais. Est-ce suffisant pour que je doive me dire : « ma fille est morte, il est inutile de conserver aucun espoir? » Non, madame, non; quelque chose, au contraire, me dit à moi que ma fille, que ma petite Clotilde, existe encore. J'aime mieux écouter cette voix secrète, dût-elle m'abuser, que celle d'une froide raison qui ne me laisse que le découragement et les regrets.

— Mon Dieu! monsieur, je ne veux pas augmenter votre chagrin... Je dis seulement qu'après tant d'années, si on avait dû avoir des nouvelles, on en aurait eu. Si cette nourrice existe encore, pourquoi donc n'en avez-vous plus entendu parler?

— Cette nourrice n'existe plus, voilà ce qui est probable: car elle savait mon nom, mon adresse, et elle m'aurait écrit ou fait écrire, je ne mets pas cela en doute; mais la femme Pierrette Gérard peut fort bien être morte sans que pour cela l'enfant que je lui avais confiée soit morte aussi. Ah! Adèle, si vous aviez été moins inquiète pour votre réputation...

si vous aviez eu plus d'amour pour cette pauvre petite, tout cela ne serait pas arrivé.

— En vérité, monsieur, vous êtes cruel avec vos reproches! Il semblerait que c'est moi qui suis cause que cette nourrice a disparu avec l'enfant que vous lui aviez confiée. Après m'avoir... fait commettre une faute... dont je rougis encore... monsieur trouve mauvais que j'aie cherché à sauver mon honneur... à ne point encourir la colère de mon père... qui était d'une sévérité excessive... et qui ne m'aurait jamais pardonné!

— Qu'en savez-vous? Vous n'avez pas même essayé d'obtenir qu'il approuvât notre amour. Oh! je vous connais maintenant, madame... mais, alors, nous étions jeunes tous deux; moi, je vous aimais avec passion. Seule, dans une campagne où le hasard nous avait réunis... vous avez succombé dans un moment de faiblesse. Je ne désirais qu'une chose, devenir votre époux... Je voulais aller vous demander à votre père.

— En lui avouant notre faute? Il vous eût bien reçu!

— Eh! madame, quand un père a affaire à un homme d'honneur, il finit toujours par pardonner... Alors, je n'avais pas de fortune, cela est vrai, mais je portais déjà un nom honorable. Vous m'avez supplié d'attendre... je vous ai obéi... Ah! si j'avais su alors que vous étiez sur le point d'être mère, je n'aurais écouté que mon devoir, j'aurais tout déclaré à votre père.

— Oui, et il m'aurait fait enfermer dans un couvent.

— Madame, non... on n'enferme plus les demoiselles dans des cloîtres... Enfin, vous m'apprenez que notre faute a des suites, j'obtiens que vous me confierez notre enfant...

— Et j'ai tenu parole, monsieur, cette petite-fille vous a été remise.

— Oh! sans nulle difficulté... Vous étiez si pressée de vous en séparer!...

— Ne fallait-il pas qu'elle fût élevée chez mon père?... Joli résultat, après toutes les précautions que j'avais été forcée de prendre pour cacher ma honte!

— Votre honte! Ah! oui, vous étiez honteuse d'être mère! Ce titre si noble, si beau, si doux... après lequel tant de femmes soupirent, qui leur fait souvent oublier des journées de privations et de larmes, pour vous, ce n'était qu'une honte!...

— Monsieur! je n'étais pas mariée!...

— Eh! madame, la nature parle avant la société!... Coupable aux yeux du monde... vous ne deviez pas moins en aimer votre fille... vous ne deviez pas moins la couvrir de vos embrassements et de vos caresses... car cette enfant n'était pas coupable, elle, et un enfant, qu'il soit le fruit

Pierrette avait eu la funeste idée d'aller en se promenant sur la route. (P. 423.)

d'une faiblesse ou issu d'une union légale, n'en a pas moins de droits à notre amour.

— Et qui vous a jamais dit, monsieur, que je n'avais pas aimé... cette enfant?...

— Oh! sans doute! et c'est pour cela que vous avez exigé que notre fille...

— Monsieur, parlez plus bas, je vous en prie...

— En effet, madame, je ne devrais dire que ma fille; vous avez exigé, dis-je, qu'elle fût mise en nourrice bien loin de Paris... Vous aviez si peur de la rencontrer sur votre chemin!...

— La précaution était nécessaire... vous l'avez compris alors.

— C'est-à-dire que j'avais la faiblesse de céder à vos désirs; j'avais eu occasion, étant à Montpellier, de faire connaissance avec de bons villageois qui habitaient dans un petit hameau, à une demi-lieue de la ville... Dans mes promenades, je m'arrêtais souvent chez le laboureur Gérard, pour me rafraîchir et manger des gâteaux préparés par sa femme. Pierrette avait un enfant, et ces bonnes gens, n'étant pas riches, cherchaient un nourrisson. J'allai au hameau des Oliviers, je proposai à la paysanne de se charger de ma fille; elle accepta avec joie, vint avec moi à Paris la chercher, et repartit aussitôt avec l'enfant. Deux années s'écoulèrent... j'allais souvent voir ma Clotilde... elle était charmante... Pauvre enfant!... elle me connaissait, elle m'aimait déjà... Quant à vous, madame, au lieu de me demander des nouvelles de votre fille, vous me fuyiez... vous évitiez ma présence!. .

— Monsieur, la prudence, le soin de ma réputation...

— Dites donc aussi que vous aviez cessé de m'aimer, et que ma vue vous rappelait un passé que vous auriez voulu effacer de votre vie... Enfin!... madame se maria... elle épousa M. de Fierville!..

— Mon père exigea mon consentement à cette union, je n'avais aucun motif à donner... pour refuser...

— Aucun motif?... Il me semble, à moi, que vous en auriez eu de très graves, de très valables, si vous aviez voulu les faire connaître.

— En me déshonorant... en couvrant de honte la vieillesse de mon père!

— Brisons là, madame!... Vous ne teniez plus à moi... et, lorsque j'appris votre mariage, je dois vous avouer aussi que j'éprouvai peu de regrets de votre inconstance; car je commençais à vous apprécier, à vous connaître. Je ne pouvais pas me dire que ma fille perdait sa mère... la pauvre petite n'en avait jamais eu...

— Monsieur... vous êtes aujourd'hui d'une barbarie... vous me traitez avec une sévérité!...

— C'est que, depuis longtemps, j'ai besoin de vous dire tout le fond de ma pensée... Oui, vous vous êtes mariée sans regrets, sans remords... et pourtant, alors, ma pauvre Clotilde n'était pas encore perdue!... Oh! lorsque j'appris votre hymen, je ne voulais pas, moi, être plus longtemps

privé de la présence, des caresses de ma fille. Je me hâtai d'écrire à la nourrice; cette brave femme était devenue veuve et avait aussi perdu son enfant; rien ne la retenait plus dans son hameau. J'avais loué pour elle une petite campagne tout près de Paris... je comptais l'établir là... elle en avait accepté avec joie la proposition... Tous les jours, j'aurais été voir ma fille... Hélas! ces projets de bonheur ne devaient pas se réaliser... Pierrette Gérard vendit sa chaumière, en réalisa le produit et partit un jour pour Paris, où je l'attendais avec impatience, mais en vain ; elle n'y arriva pas.

— Voilà ce que je n'ai jamais pu concevoir. Elle n'avait donc pas pris les voitures publiques?

— Non, malheureusement! Vous pensez bien que, depuis, je suis allé au hameau des Oliviers; je me suis informé : tout ce que l'on a pu me dire, c'est que Pierrette, qui était en fort bonne santé, ainsi que l'enfant, était partie avec ma fille pour Montpellier, à pied... ce n'était qu'à un quart de lieue, et elle comptait y prendre la voiture... Je suis allé m'informer à Montpellier; là, on s'est souvenu, au bureau des voitures, qu'une paysanne et un enfant étaient en effet venus pour prendre la voiture de Paris; malheureusement, la diligence venait de partir. Alors, Pierrette avait eu la funeste idée d'aller en se promenant sur la route, espérant trouver une occasion dans quelque autre voiture... et, en effet, il passe assez souvent des marchands qui vont aux foires et aux fêtes voisines, et qui, pour une faible rétribution, donnent une place près d'eux au voyageur qui la leur demande. Pierrette aura trouvé une de ces occasions, cela n'est pas douteux. Mais, ensuite, qu'est-elle devenue? Où cette carriole de marchand forain l'a-t-elle descendue? Voilà ce qu'il m'a été impossible de découvrir depuis. La nourrice a-t-elle été volée, attaquée? A-t-elle été en route victime de quelque accident imprévu? Voilà ce que je n'ai pu savoir... Après de vaines recherches, le chagrin me décida à embrasser la carrière militaire : j'espérais y rencontrer la mort, mais elle fuit ceux qui ne la craignent pas.

— Et la mort d'un de vos cousins vous a rendu fort riche?

— Oui, madame. Mais que me fait ma fortune? Je n'ai plus personne à rendre heureux!

— Vous êtes encore jeune, vous auriez pu vous marier.

— Me marier? Oh! non, madame, car si ma fille existe encore, je ne veux pas qu'elle ait de rivale dans mon cœur.

— Mon cher Armand, je vous le répète, vous n'êtes pas raisonnable. Il se peut fort bien que ce soit... cette petite qui soit morte en faisant le voyage de Paris; l'enfance est sujette à tant d'accidents! Et la nourrice,

craignant d'être accusée de négligence, se sera sauvée dans un autre pays sans vous instruire de ce malheur.

— Oui... oh ! je sais bien que cela peut s'être passé ainsi !

— Et puis, admettons que Clotilde existe encore, il y a longtemps de cela, elle aurait à présent...

— Vingt-deux ans et demi, madame.

— Eh bien !... à quoi donc pourriez-vous la reconnaître ?

— A cela, madame.

M. Dumarselle sort de son sein un petit médaillon en verre, dans lequel des cheveux forment des chiffres, une fleur et des caractères bizarres.

— J'avais fait faire deux médaillons exactement semblables. En voici un ; j'avais attaché l'autre à une chaîne en cheveux que j'avais passée au cou de ma fille, en ordonnant à la nourrice de ne jamais lui ôter ce médaillon.

Pierrette avait un enfant, et ces bonnes gens n'étant pas riches, cherchaient un nourrisson.

— Et vous pensez que, devenue grande, cette pauvre Clotilde aura continué de porter sur elle ce médaillon ?

— Je n'en doute pas, madame ; quand un objet quelconque peut vous rendre des parents, un nom, une famille, si modeste qu'il soit, je crois qu'il doit être à nos yeux d'un prix inestimable.

M^me^ de Fierville ne dit plus rien. Pendant quelque temps, ces deux personnes gardent le silence. Enfin, la tante de Léon murmure d'un air indifférent :

— Moi, je suis restée veuve... après quelques années de mariage... et je n'ai pas eu la consolation d'avoir des enfants ?...

— Des enfants ! s'écrie M. Dumarselle en jetant sur M^me^ de Fierville un regard sévère. Ah ! le ciel a été juste ! Il ne devait plus accorder d'enfants à celle qui a repoussé sa fille de ses bras !

Mme de Fierville fait un mouvement d'impatience, de colère ; mais elle s'efforce de se contenir, et reprend :

— Il paraît, monsieur, que vous êtes venu me voir aujourd'hui avec la résolution bien arrêtée de me dire des choses... désagréables... Très bien... donnez carrière à votre humeur... je suis trop bien élevée pour vous répondre.

— Non, madame, j'étais venu pour vous parler de ma fille .. de mes recherches, qui ont encore été vaines... je me figure toujours que ce sujet doit vous intéresser... J'ai tort, je le vois bien... A l'avenir, je m'abstiendrai de vous entretenir de faits que vous préférez oublier.

La tante de Léon ne répond point, et un silence assez long succède à cette conversation. Enfin, c'est encore Mme de Fierville qui le rompt.

— Monsieur... je vous demande pardon si j'interromps les réflexions dans lesquelles vous paraissez plongé... J'avais aussi quelques questions à vous adresser...

— Parlez, madame, je suis à vos ordres.

— Vous avez probablement appris que mon neveu, Léon Dalbonne, jeune homme fait pour aller à tout, qui possède une belle fortune et pouvait faire un mariage aussi brillant qu'honorable..., s'est marié avec une grisette?

M. Dumarselle sourit et répond :

— Oui, madame, j'ai appris que votre neveu, M. Dalbonne, avait fait un mariage d'amour... ce qui a dû vous sembler fort ridicule, à vous madame, qui ne comprenez pas ces unions-là!

— Ce que je ne comprends pas, monsieur, c'est qu'un homme dans la position de mon neveu s'allie à des gens qui sortent de je ne sais où.. Un M. Sabretache... un ancien soldat... tel est l'oncle de sa femme .. Comme c'est flatteur de se trouver dans la société de ce monsieur qui jure comme un charretier!... Mais ce terrible Sabretache... car il a l'air d'un brise-tout, cet homme! cet ancien soldat s'est vanté d'être de votre connaissance, lui et sa nièce. Est-ce qu'il serait vrai, monsieur? Quant à moi, je vous avoue que cela m'a semblé tellement extraordinaire, que je ne pouvais le croire.

— Vous aviez tort, madame... Je connais, en effet, cet ancien militaire et sa nièce Agathe... charmante jeune fille, car elle l'était encore quand je la vis pour la dernière fois, dont l'aspect me frappa, me plut sur-le-champ... dont la voix me sembla si douce, si agréable à entendre... dont toute la personne m'inspira le plus vif intérêt!...

— Mon Dieu, monsieur! vous en parlez avec un feu.., qui me ferait craindre pour mon neveu...

— J'en parle comme je sens, madame ; les sentiments honnêtes n'ont pas besoin de se cacher, ni de se contraindre ; et celui que j'éprouve pour cette jeune femme est de ceux que l'on peut déclarer tout haut sans rougir.

Mme de Fierville ne peut dissimuler son dépit ; elle froisse avec violence les papiers qui se rencontrent sous sa main.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que mon neveu lui-même sent fort bien qu'il ne peut présenter sa femme nulle part, qu'elle serait déplacée dans le monde. Aussi, le jour même de son mariage, il partait avec madame pour sa terre des *Grands-Chênes*, en Bretagne, ils vivaient là comme de vrais loups, ne voyant personne des environs.

— N'avez-vous pas été les trouver dans leur retraite, madame ?

— Oui, monsieur. Je n'ai pu résister à ma curiosité ; je suis allée voir cette merveille que l'on cachait avec tant de soin à tous les yeux.

— Et vous n'avez pas trouvé, madame, qu'il y a dans cette jeune femme un charme qui séduit, qui attire vers elle ?...

— Non... Elle est jolie, je ne le nie point... mais il y a cent femmes qui sont mieux. Ils ont passé près de deux ans en Bretagne, puis, un beau matin, ils sont partis pour l'Italie.

— Mais ils sont de retour à Paris depuis quelques jours.

— Ah ! vous savez cela, monsieur ?

— Oui, madame, car j'ai vu hier le brave Sabretache, et il m'a appris le retour de sa nièce... retour dont il est enchanté.

— Enfin, monsieur, est-il indiscret de vous demander comment vous avez connu ces... gens-là ?

— Ces gens-là ?... Mon Dieu, madame, le hasard forme presque toujours les connaissances... Sabretache était malheureux, sa nièce fort malade, fort souffrante... J'eus l'occasion d'être utile à un vieux soldat, je la saisis avec empressement.

— C'est-à-dire que vous lui avez donné de l'ouvrage ?

— Justement, madame.

— Quel état exerce-t-il, ce monsieur ? Il fait des bottes, je crois ?

— Non, madame, il est peintre en bâtiment.

— C'est superbe !... Et dire que mon neveu a été prendre une épouse dans la famille de M. Sabretache !

— Où donc est le mal ? Sabretache est un homme d'honneur ; après avoir défendu son pays, il travaille pour soutenir sa famille... C'est un homme dont je suis fier de presser la main... Malheureusement, les gens honorables... les gens dont la conduite fut toujours pure et sans tache ne sont pas communs dans le monde ! Quand on en rencontre, madame, il ne faut pas les dédaigner... n'importe dans quel rang ils se trouvent.

— L'oncle peut être un phénix d'honneur... c'est possible!... Quant à sa nièce, je répondrais que c'est autre chose.

— Ah! madame, que dites-vous là!... C'est de la femme de votre neveu que vous parlez?

— Oui, monsieur, c'est d'une femme qui ne devrait pas être l'épouse de mon neveu... qui l'a abusé, j'en suis sûre... qui s'est fait passer pour une vertu... tandis qu'elle était tout autre chose.

— Madame, de tels soupçons... Ah! c'est mal!... Que vous a donc fait Mme Dalbonne pour que vous la traitiez ainsi?

— Je vous répète, monsieur, que je ne suis pas sa dupe, que son air doucereux... que cet amour qu'elle témoigne à son mari ne me feront pas prendre le change, et que j'ai déjà aperçu, surpris des choses... qui m'ont fait voir que j'avais raison de suspecter la vertu de cette dame.

M. Dumarselle se lève, prend son chapeau et salue Mme de Fierville en lui disant :

— Je ne veux pas entendre plus longtemps médire d'une personne à qui je porte intérêt... Adieu, madame.

— Comment, monsieur, vous me quittez parce que je ne partage pas votre engouement pour Mme Dalbonne?... En vérité, c'est trop fort!

— Que voulez-vous, madame? Je ne puis pas entendre dire du mal des personnes que j'aime...

— Mais quand ces personnes le méritent?

— Madame, quand on accuse quelqu'un, il faut prouver ce que l'on avance, sans quoi ce n'est que de la calomnie.

— Eh bien! monsieur, je prouverai ce que j'ai dit sur cette femme; oui... je connaîtrai son passé... j'y parviendrai... et, alors, je m'empresserai de vous en faire part... Nous verrons encore si je l'ai calomniée!

— En attendant, madame, permettez-moi de vous faire mes adieux.

M. Dumarselle sort après avoir fait un profond salut à Mme de Fierville, qui, lorsqu'il est parti, frappe avec violence de sa main sur son guéridon en s'écriant :

— Mais elle leur a donc tourné la tête à tous, cette Agathe?... Oh! que je serai contente si je puis jamais leur prouver que je ne m'étais pas trompée et que j'avais mieux jugé qu'eux!

XLVI

LES ÉPOUX CHALUPEAUX

Après un voyage de quatre mois environ, pendant lesquels les jeunes époux avaient visité avec soin la Suisse et une partie de l'Italie, Léon et

sa femme étaient revenus à Paris, toujours heureux, toujours s'aimant comme au premier jour de leur union. Les soupçons que Mme de Fierville avait voulu faire naître dans l'esprit de son neveu n'avaient point germé dans son cœur. Cerisette lui avait montré trop de franchise avant leur mariage pour qu'il pût maintenant croire qu'elle voudrait jamais le tromper. On était revenu à Paris, parce que Léon y avait affaire, et qu'il aimait beaucoup mieux avoir sa femme avec lui que de la laisser seule aux *Grands-Chênes*. Les jeunes gens comptaient passer l'hiver dans la capitale et retourner en Bretagne au commencement des beaux jours.

A Paris, Cerisette désirait vivre presque aussi retirée qu'à la campagne ; mais, pour les gens riches, la solitude est difficile. La jeune femme ne voulait pas aller dans le monde, mais elle pressait souvent son mari d'accepter les invitations qui lui arrivaient de toutes parts. Léon refusait ; il préférait la compagnie de sa femme ; seulement, comme il aimait beaucoup le spectacle, il y menait souvent Cerisette, qui d'abord se tenait au fond de la loge, et n'osait presque pas regarder dans la salle ; mais, petit à petit, elle s'était aguerrie, et elle commençait à se laisser voir un peu plus, car elle remarquait que son mari était plus content quand elle ne paraissait pas honteuse et craintive.

Comme il aimait beaucoup le spectacle, il y menait souvent Cerisette.

Gaston Brumière était venu voir à Paris les jeunes époux ; toujours plein de dévouement pour son ami, il témoignait à Cerisette l'attachement le plus respectueux ; mais ses visites étaient courtes, et il avait bien soin de ne jamais se présenter quand Léon était absent. Celui-ci remarquait tout cela, mais de quoi aurait-il pu se plaindre? De ce que son ami ne cherchait pas à faire la cour à sa femme?... Il n'en était pas arrivé à faire partie de ces maris-là.

Les deux époux prennent congé de Mme de Fierville. (P. 436.)

Peu de jours après leur arrivée à Paris, Léon dit à sa femme :

— Ma bonne amie, nous avons une corvée à faire... C'est fort pénible, mais il y a dans le monde des devoirs qu'il faut remplir.

— Je te devine, mon ami, il faut que nous allions faire une visite à ta tante?

— C'est cela même ; elle est venue chez nous aux *Grands-Chênes*;

maintenant que nous sommes à Paris, si nous n'allions pas lui faire visite, ce serait manquer à toutes les convenances.

— Nous irons, mon ami... Mais est-ce qu'elle viendra ensuite s'installer chez nous à Paris, comme à la campagne?

— Oh! non, sois tranquille! A Paris, on demeure chez soi et on ne va pas loger chez les autres. Ensuite, comme ma tante nous a quittés un peu fâchée, il est très possible qu'elle ne veuille pas nous recevoir et nous fasse dire qu'elle n'est pas visible ; mais notre visite sera faite, et cela suffira.

— Oh! quel bonheur, si elle ne voulait pas nous recevoir!... Car je me sens toujours si tremblante devant elle!... Et, pourtant je ne la déteste pas du tout.

— Quand veux-tu y aller?

— Le plus tôt possible... Il faut nous débarrasser de cette visite.

— Tu as raison, nous irons demain. Tu feras une grande toilette pour deux heures.

— Une grande toilette?

— Certainement. Si on nous reçoit, il faut qu'on voie que c'est une visite de cérémonie.

Le lendemain, à deux heures, Cerisette s'est parée pour satisfaire aux désirs de son mari ; elle est habillée de soie et de velours : elle a des diamants et un superbe cachemire. Tout cela ne la rendrait pas charmante si elle ne l'était déjà ; mais, comme ses traits sont fins et gracieux, elle porte sa grande toilette avec l'aisance d'une personne qui en a toujours eu l'habitude. A deux heures un quart, le coupé de Léon s'arrête rue Saint-Dominique, devant la demeure de M^me^ de Fierville. Le domestique va demander au concierge, et revient dire que cette dame est chez elle et que c'est justement le jour où elle reçoit le matin.

— Diable! nous sommes bien tombés, dit Léon en regardant sa femme. Mais, enfin, puisque nous y voici, du courage, montons!

M^me^ de Fierville était dans son salon avec un monsieur et une dame qui venaient de lui arriver.

Le monsieur, qui se nommait Chalupeaux, avait cinquante ans sonnés, était petit, gros, laid de visage ; avec le teint et les oreilles, sans compter un air sot et libertin, de ces personnages comme on en rencontre beaucoup dans le monde, qui se croient de l'esprit parce qu'ils ont de l'argent, et n'accordent du mérite qu'à la fortune, ce qui leur donne alors l'espoir qu'on leur en trouvera beaucoup.

L'épouse de ce monsieur jouit au moins de l'âge de son mari : elle est grande, sèche, osseuse, possède une grande figure en lame de couteau, accompagnée d'un air revêche qu'elle croit très distingué. Elle est fort

jalouse de son mari, qu'elle nomme souvent *mauvais sujet*, épithète que M. Chalupeaux reçoit en souriant et comme quelqu'un qui se flatte de la mériter.

Ce couple intéressant entretenait avec Mme de Fierville de ces relations que, dans le monde, on appelle de l'amitié, mais qui pourraient, à plus juste titre, s'appeler commerce de médisance.

On causait du dernier bal de Mme X***, de la soirée de Mme B***, de l'effet produit par la toilette de celle-ci, de la façon ridicule dont dansait celle-là ; enfin, chacun accommodait son monde du mieux possible, lorsque le domestique annonça :

— Monsieur et madame Dalbonne.

Mme de Fierville fait un sourire dédaigneux en murmurant :

— Ah! vraiment... c'est fort heureux que l'on se rende à son devoir!... Faites entrer.

Puis, elle se tourne vers les époux Chalupeaux, en ajoutant :

— Vous allez voir mon neveu et sa femme. Vous jouez de bonheur, car il ne la montre ordinairement à personne.

Léon entre avec sa femme qui salue la compagnie avec tant de grâce et d'aisance que Mme de Fierville en demeure elle-même interdite ; elle accueille son neveu et Cerisette avec cette politesse roide et cérémonieuse qui est presque de l'impertinence.

M. Chalupeaux a paru saisi d'admiration en apercevant Cerisette, de laquelle il ne détache ses regards que lorsque sa femme se tourne de son côté.

Mme Chalupeaux prend un air encore plus revêche ; c'est son habitude chaque fois qu'elle se trouve devant une jolie femme : elle tient à faire opposition.

Cerisette a salué en entrant les personnes qui sont chez Mme de Fierville, mais sans les remarquer.

Léon fait semblant de ne point voir l'air railleur de sa tante.

— Vous voilà donc revenu de vos voyages, mon neveu? dit Mme de Fierville en s'adressant à Léon.

— Oui, ma tante, *nous* voilà revenus... Nous avons vu la Suisse, l'Italie... Nous nous sommes beaucoup amusés, surtout à Naples, qui est une ville ravissante!

— Oh! oui, dit Cerisette, il faut avoir vu ce pays-là pour s'en faire une idée.

— Vous deviez toujours me mener en Italie, monsieur Chalupeaux, dit la grande femme en se tournant vers son mari qui regardait Cerisette et devenait de plus en plus rouge.

— Oui, oui, en effet, chère amie, nous avons parlé souvent... de faire ce voyage... nous le ferons... certainement ce n'est pas ce que cela coûte qui m'arrête. Ça m'est bien égal de dépenser de l'argent... quand on s'amuse... et qu'on en a les moyens.

— Quant à la Suisse, reprend Léon, c'est fort beau, fort majestueux, mais ce n'est pas gai... Que l'on admire tant que l'on voudra des montagnes couvertes de neige et qui semblent vouloir servir d'escalier pour arriver aux nues, moi, je préfère la verdure à la neige, et l'odeur des orangers à celle que l'on respire dans les chalets.

Cette dame est jolie, certainement, mais c'est un genre de beauté qui ne me plaît pas.

— Oh! oui, murmura M. Chalupeaux d'un air distrait, les chalets... où l'on fromage du gruyère surtout! ça ne doit pas sentir la fleur d'oranger.

— Et venez-vous vous fixer pour longtemps à Paris, mon neveu? Je croyais que vous aviez renoncé au séjour de la capitale?

— J'y resterai tant que ma femme s'y plaira? cela dépend absolument de sa volonté. Mais, comme nous n'en avons presque jamais qu'une, elle décidera!

— Mon Dieu, mon ami... je ferai ce que tu voudras.

— Quel ménage de tourtereaux! dit Mme de Fierville en riant d'un ton moqueur. Vraiment! vous êtes à empailler...! Ah! pardon... je voulais dire à encadrer tous deux!

— Il est possible, ma tante, qu'aux yeux de certaines personnes, un ménage bien uni soit une chose ridicule; mais, ma femme et moi, nous avons la faiblesse de préférer notre bonheur à l'opinion des autres. N'est-il pas vrai, Agathe?

— Mon ami, je pense absolument comme toi.

Mme de Fierville coupe vivement cette conversation en disant à M. Chalupeaux :

— Comment trouvez-vous le nouvel opéra, monsieur? Je vous y ai aperçu vendredi dernier.

Au lieu de répondre, M. Chalupeaux continue de regarder Cerisette, et ses yeux prennent une expression effarée.

— Eh bien! monsieur, vous n'entendez pas que Mme de Fierville vous adresse la parole? s'écrie la grande femme en lançant un regard de colère à son mari.

— Ah! pardon... oui... si fait... j'écoutais... je n'ai pas entendu.

— Je vous demandais, monsieur, si la musique du dernier opéra est de votre goût?

— La musique? Oui... je ne sais pas... je crois que je n'ai pas entendu!...

— Ah ça! monsieur, s'écrie Mme Chalupeaux, où donc avez-vous la tête en ce moment? Vous êtes d'une distraction que je ne vous connaissais pas! Comment, vous avez été à l'Opéra vendredi dernier, et vous n'avez pas entendu la musique?

Le monsieur, qui se nommait Chalupeaux, avait cinquante ans sonnés.

M. Chalupeaux essaye de se remettre, il feint de rire, se mouche, fait semblant d'éternuer, mais il est facile de voir que tout cela n'est que pour dissimuler quelque chose qui le préoccupe vivement. Mme de Fierville, à qui rien n'échappe, a remarqué l'émotion, le trouble qui se manifestaient chez M. Chalupeaux à mesure qu'il considérait la femme de son neveu; elle ne fait semblant de rien et s'empresse au contraire de le tirer d'embarras.

— Mon Dieu! ma chère madame Chalupeaux, n'allez-vous pas chercher querelle à votre mari parce qu'il aura pris peu de plaisir à la musique

d'un opéra... et qu'il aura préféré regarder dans la salle! Quelquefois on retrouve là des personnes que l'on n'avait pas vues depuis longtemps... Le hasard amène souvent des reconnaissances si bizarres !...

— En effet, madame, le hasard... Et puis il y a des ressemblances qui vous frappent... qui vous trompent!

— Est-ce que vous avez retrouvé quelqu'un de connaissance à l'Opéra, Némorin? Vous ne m'en avez rien dit.

— Moi, chère amie, j'étais à l'orchestre... j'ai été bien satisfait de la musique.

— Et tout à l'heure vous prétendiez ne l'avoir pas entendue!... Ah! monsieur Chalupeaux... tout ceci est bien singulier!

Léon et sa femme, que cette conservation intéresse fort peu, échangent encore quelques phrases; puis Léon fait un signe à Cerisette, et se lève en prenant congé de sa tante.

— Comment, vous partez déjà! s'écrie Mme de Fierville, que ce brusque départ semble contrarier. Mais à peine si vous arrivez..; vous me traitez tout à fait, en cérémonie!

— Madame, répond Léon avec une froide politesse, nous avons beaucoup de courses à faire, et peu de temps à nous. Recevez nos hommages.

— Les jeunes époux saluent et partent. Cerisette respire plus librement lorsqu'elle est sortie de chez Mme de Fierville, et Léon lui dit en lui prenant la main :

— Rassure-toi, chère amie, en voilà pour bien longtemps. Si ma tante nous avait reçus d'une manière franche, si elle t'avait adressé quelques paroles aimables, je t'aurais dit : « Il faut la voir quelquefois. » Mais, au lieu de cela, toujours de l'ironie, de la méchanceté, de la moquerie... Oh! restez chez vous, ma superbe tante, nous n'irons plus vous y troubler.

Après le départ des jeunes gens, M. et Mme Chalupeaux ont aussi voulu prendre congé; mais Mme de Fierville s'y oppose; elle redouble d'amabilité avec les époux, fait rasseoir la grande dame près d'elle en lui tenant la main et s'écrie :

— Oh! vous n'allez pas aussi me quitter... vous me donnerez encore un petit moment! D'ailleurs, je suis bien aise d'avoir votre opinion sur... la femme de mon neveu. Voyons, ma toute belle, comment la trouvez-vous?

— Moi!... Mon Dieu... vous savez, je n'observe pas beaucoup les personnes. Après cela... chacun a son goût... Cette dame est jolie... certainement... mais c'est un genre de beauté qui ne me plaît pas... Il n'y a aucune régularité dans les lignes de son visage... ce n'est ni grec, ni romain... on ne sait pas ce que c'est...

— Je suis assez de votre avis... On ne sait pas ce que c'est...

J'aime cette définition !... Et vous, monsieur Chalupeaux... quel est votre avis?

M. Chalupeaux était retombé dans ses rêveries ; sa femme lui pince fortement le bras en lui disant :

— Comment encore ! A quoi pensez-vous, Némorin ? Voyons ! à quoi pensez-vous ? dites-le tout de suite !

Némorin relève vivement la tête, en essayant de se donner un air candide, et répond :

— A rien du tout, ma bonne, je te jure que je ne pensais pas...

— Hum !... quel monstre vous faites ! Quelque nouvelle conquête qui vous occupe? Si vous saviez, ma chère madame de Fierville, quel Joconde j'ai pour mari !...

— Vraiment !... Ah ! M. Chalupeaux est un séducteur?

— Ne croyez pas cela, madame ; mon épouse plaisante !

— Non, monsieur, je ne plaisante pas !... D'ailleurs, vous êtes assez connu dans le monde pour vos bonnes fortunes ! Et si je voulais dire ce que je sais !... tout ce que vous avez fait de formidable ! Ah ! ma chère amie, les hommes sont indignes, et vous êtes bien heureuse d'être veuve !...

— Vous ne dites pas ce que vous pensez, ma bonne, répond M^me^ de Fierville en souriant. Mais j'en reviens à ma question : Monsieur Chalupeaux, comment trouvez-vous la femme de mon neveu?

— Au fait, mon mari doit être fixé à cet égard, car, Dieu merci, il regardait assez cette dame !

— Moi ! murmure Chalupeaux tout troublé. Je ne la connais pas !... J'en suis incapable !

— Ah ! ceci devient inquiétant ! dit la grande dame sèche en envisageant son mari d'un air furibond. Vous ne connaissez pas cette dame qui sort d'ici... qui était là tout à l'heure?

— Mais... non... mais non... c'est-à-dire, je la connais à présent. Mais, je ne la connaissais pas auparavant...

— Eh ! qui vous parle d'auparavant, monsieur? On vous demande ce que vous pensez de sa figure...

— Sa figure?... elle est comme toutes les figures... Je ne lui ai rien vu d'extraordinaire...

— Hum ! insigne fourbe !... pourquoi étiez-vous si rouge en regardant cette dame?

— J'étais rouge?... C'est le froid peut-être !

— Il ne fait pas froid ici, monsieur.

— Alors, c'est la chaleur.

— Tenez, mon cher monsieur Chalupeaux, dit M^me^ de Fierville

en faisant une voix doucereuse, moi, je vais vous dire tout bonnement, tout franchement, ce qui m'était venu à l'idée tout à l'heure ; j'aime à croire que cela ne vous fâchera pas... et, véritablement, je ne vois pas ce qui pourrait offenser vous ou madame dans tout cela.

— Parlez donc, mon aimable amie, dit Mme Chalupeaux que tous ces préliminaires inquiètent beaucoup.

— Eh bien, mes bons amis, tout à l'heure, pendant que mon neveu et sa femme étaient là... j'ai cru... il m'avait semblé... je puis fort bien m'être trompée!...

— Achevez donc, chère amie, par grâce !...

— Il m'avait semblé qu'en considérant la femme de mon neveu, M. Chalupeaux était devenu surpris... étonné, comme quelqu'un qui reconnaîtrait une personne qu'il a connue autrefois... et qui, pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de qualifier, ne voudrait pas le laisser paraître.

— Vous avez un coup d'œil parfait, ma belle, dit la grande femme ; oui, la figure de mon mari exprimait tout cela, et une foule d'autres choses encore. Répondez, Némorin, madame a-t-elle deviné juste ?

— Ce n'est pas vrai ! Pardon, je veux dire que madame se trompe... je ne sais pas pourquoi vous voulez que j'aie connu cette dame !...

— Mon Dieu ! monsieur Chalupeaux, nous ne le voulons pas, c'est une simple question que je vous adresse ; et, après tout, qu'y aurait-il d'étonnant à ce que vous ayez rencontré Mme Dalbonne quelque part? Il ne s'agit point ici d'une de ces demoiselles bien élevées qui ne quitte leur mère que pour passer dans les bras d'un époux. Mon neveu a fait la sottise de se marier à une fille... qu'il a rencontrée dans quelque bal public, probablement.

— Et justement, Némorin allait beaucoup à *Mabille* et au *Prado*... j'en ai eu des preuves...

— Je ne sais pourquoi on s'obstine à vouloir que j'aie été mauvais sujet... coureur... libertin... En vérité, mesdames, vous me mettez à la question!... Mais il ne faut pas oublier, madame Chalupeaux, que nous dînons chez mon oncle... et qu'il n'aime pas à attendre... Il dîne à quatre heures... c'est province ; mais c'est son habitude.

Les deux époux prennent congé de Mme de Fierville, qui les reconduit jusqu'à sa porte en les accablant de politesses et de témoignages d'amitié. Lorsqu'elle est seule, la tante de Léon se dit :

— Ce M. Chalupeaux connaît la femme de mon neveu... ceci n'est pas douteux. Ah! je percerai ce mystère... Je saurai les antécédents de cette Agathe!...

Est-ce que par hasard... autrefois... monsieur et moi... (P. 442.)

XLVII

UNE OUVREUSE DE LOGES

Peu de jours après leur visite chez M^me^ de Fierville, Léon et sa femme sont allés au spectacle. C'est la seule distraction qu'ils se donnent à Paris, où ils ne vont ni en soirée, ni aux concerts, ni au bal ; mais le théâtre avait un grand charme pour Cerisette ; peut-être le souvenir de

ses essais dans cette carrière ajoutait-il au plaisir qu'elle éprouvait à voir jouer les autres.

Les jeunes époux arrivent au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où l'on donne un grand drame qui attire la foule. Léon cherche une loge : une ouvreuse se présente. C'est une vieille femme extrêmement corpulente et mise avec une coquetterie qui fait encore ressortir les accidents de son visage bourgeonné ; elle a une robe à ramages, retroussée sur les côtés comme les bergères de Watteau ; elle porte sur sa tête un bonnet couvert de vieilles fleurs, et son énorme tour d'un noir d'ébène, dont les tire-bouchons tombent en girandoles sur son visage, a l'éclat et le brillant du cirage anglais. Cerisette a été saisie à la vue de cette ouvreuse, dans laquelle elle a sur-le-champ reconnu la mère d'Albertine. Mme Grattenboule, car c'est bien elle qui ouvrait alors les loges au théâtre de la Porte-Saint-Martin, demande à Léon où il veut se placer.

— Avez-vous une bonne loge, madame?

— J'en ai toujours pour les personnes comme il faut. Vous comprenez, monsieur, que l'on voit bien à qui l'on a affaire, moi qui suis née dans les coulisses...

— Je ne vous demande pas où vous êtes née, mais si vous avez une loge.

— Une délicieuse... où l'on voit divinement... avec un petit banc et même un coussin pour madame... plusieurs coussins, si madame les aime... si... ma... ma..

Mme Grattenboule venait de porter ses regards sur Cerisette, et elle bredouillait et ne pouvait achever sa phrase, parce que les traits de la jeune femme l'avaient frappée et qu'elle cherchait dans sa mémoire où elle les avait déjà vus. Mais, presque aussitôt, Cerisette tire vivement le bras de son mari en lui disant à demi-voix :

— Mon ami, je n'aime pas ce côté-ci... allons ailleurs, je t'en prie!

— Comme tu voudras, chère amie.

Le jeune couple s'est éloigné, laissant Mme Grattenboule d'abord ébahie, puis fortement contrariée de ce que l'on n'accepte pas la loge qu'elle proposait.

— Comment! ils s'en vont quand je leur offre une loge princière!... Qu'est-ce qui leur prend donc?

— Votre monde vous échappe, dit une autre ouvreuse à la mère d'Albertine.

— Oh! ce n'est pas ça qui m'interloque. Mais, figurez-vous, madame Finard, que la figure de cette jeune dame m'a frappée... Certainement, je la connais... mais j'en ai tant vu de ces visages! Ah! ça me revient! Comment, ce serait une jeunesse que j'ai vue débuter et qui jouait comme

ma pantoufle!... Elle aurait joliment fait ses affaires, alors... car celle-ci a un pur cachemire!... C'est que je m'y connais!... ma fille en a eu sept, sous le prince Chemizakoff!

— Ah! vous avez une fille qui a été si huppée?

— Je crois bien! et il n'y a pas encore plus de trois ans qu'elle avait retrouvé hôtel, calèche, jockey... un train de polichinelle, chère amie!... On l'appelait M^me^ de Sainte-Tubéreuse et moi, de Grattenboule... J'ai supprimé mon *de* en entrant ici, parce qu'il faut se qualifier suivant les positions.

— Et votre fille a mangé toute cette fortune.

— Albertine! Elle mangerait tous les *placers* de la Californie et ceux qui les exploitent par-dessus le marché.

— Et où est-elle maintenant?

— En Russie; elle a voulu partir absolument pour Saint... chose... Saint-Pétersbourg; elle prétend que le pays des roubles doit lui porter bonheur et qu'elle en rapportera des masses à Paris. Le plus souvent! elle ne pourra peut-être pas se rapporter elle-même! Ce n'est pas ma faute! Je l'ai avertie!... Moi qui connais les usages de toutes les cours de l'Europe, je lui ai dit : « En Russie, ma chère; quand les étrangers ont fait des dettes, ils ne peuvent plus s'en aller sans les avoir payées; c'est un usage que je trouve très barbare... très tartare, mais, enfin, c'est leur loi, il faut s'y conformer. Or donc, toi qui ne peux pas acheter une botte de radis comptant, tu vas t'en flanquer par-dessus la tête, et, quand tu voudras revenir prendre ton petit bifteck chez *Passoir*, on te dira : « *Nix bas combrenir!* on ne s'en va pas comme ça, bel ange!... il y a opposition. » Je lui ai cité, à l'appui, une grande quantité de jolies femmes, d'artistes de sa connaissance, parties pour la Russie, qui voudraient bien revenir en France et qui ne le peuvent pas, toujours à cause de l'article des dettes. Rien n'a pu changer son idée; elle m'a répondu : « Je trouverai une foule de boyards qui payeront pour moi. » Oui, compte là-dessus! Elle est partie, et je gagerais bien que la voilà en Russie à perpétuité.

— Vous n'avez pas eu envie de l'accompagner?

— Ah! fichtre, non! je n'aime pas le froid. Si elle avait été dans le Levant à la bonne heure, ça m'aurait séduite; mais un pays d'engelures... jamais!

— Madame Grattenboule! voyez donc à vos loges... Il y a du monde, on cherche l'ouvreuse...

— Voilà, voilà, chère amie!... Voyons, monsieur... votre billet... vous voulez une place sur le devant pour madame?... ce sera difficile!... pourtant, nous allons voir .. nous allons faire notre possible...

La mère d'Albertine place un monsieur et une dame qui viennent

d'arriver, et revient au bout d'un moment près de ses camarades en s'écriant:

— Ah! grand Dieu! *quéque* c'est que ça? *qué* pleutres! D'où donc que ça sort tout ce monde-là, qui se permet de venir aux premières loges et qui ne sait pas s'y comporter poliment?

On l'appelait Mme de Sainte-Tubéreuse, et moi, de Grattenboule.

— Vous avez fait *fiasco*, mère Grattenboule?

— Tout ce qu'il y a de plus *fiasco!* Comment, je les place tous les deux sur le devant... et la dame ne veut pas le petit banc, et le monsieur refuse un programme! Oh! les pingres! J'avais envie de les faire sortir en leur disant que je m'étais trompée et que c'était la loge du commissaire. Il faut avouer que je n'ai pas de chance depuis quelque temps! D'abord, hier, ce monsieur qui me fait une scène, parce qu'il prétend que lorsqu'elles ouvrent une loge maintenant, les ouvreuses commencent par y entrer les premières, qu'elles sont une heure à y disposer les petits bancs en se penchant sur les banquettes et en montrant leur derrière aux personnes qu'elles tiennent ainsi fort longtemps à la porte. Voyez donc le grand malheur! J'avais envie de lui dire : « Vous devriez payer un supplément pour voir cela. » Mais ce n'est pas tout! Il m'arrive deux dames et un monsieur... des gens bien ficelés, bon genre, avec un coupon. Je me dis : « Nous ferons nos frais. » Je donne deux petits bancs, que les dames acceptent gracieusement. C'est bien! voilà mon petit boniment soigné; on ne veut plus rien, je fais le mort jusqu'au dernier entr'acte. Alors, comme de raison, j'ouvre la loge et je dis au monsieur avec un sourire : « Monsieur, vos petits bancs, s'il vous plaît? » « Il me regarde d'un air étonné. Je réponds en saluant :

« — J'ai donné des petits bancs à ces dames.

« — Ah! très bien! très bien!

« Je crois qu'il va fouiller à sa poche; mais, pas du tout, voilà mon gentilhomme qui se baisse... qui se met à quatre pattes, puis qui prend les petits bancs sous les pieds de ces deux dames et me les présente gravement en me disant :

« — Voilà vos petits bancs!

« Au point que j'en reste médusée! »

— A votre place, mère Grattenboule, je lui aurais cassé mes bancs sur le nez! Il méritait ça.

— Il est bien probable que je me serais livrée à quelque chose de semblable... mais les deux dames, qui avaient vu la conduite de leur cavalier, s'empressèrent de fouiller à leur porte-monnaie et me donnèrent mon *quibus*.

— Et le monsieur les laissa payer?

— Parfaitement, ma chère; il ne fit pas un mouvement pour les en empêcher. Sans doute, c'étaient aussi les dames qui avaient aussi le coupon et avaient mené ce monsieur au spectacle; il est probable que, pour revenir, ce sont elles qui ont payé la voiture. En quel temps vivons-nous, mes enfants, pour qu'on voie des cancres pareils?

—Ah! tous les hommes ne sont pas comme ça!

— C'est fichtre bien heureux! S'ils étaient tous comme ça, faudrait les mettre sous cloche et ne jamais les ôter. Allons! je vas regagner ma place. Je m'embête ce soir!... Dites donc, mesdames, si on faisait un petit piquet dans les entr'actes?... comme ça couperait la soirée!

Puis, qui prend les petits bancs sous les pieds de ces deux dames, et me les présente gravement en me disant : « Voilà vos petits bancs. »

— Oui, belle idée!... et M. l'inspecteur qui ne veut pas que nous lisions, de peur que ça ne nous endorme.

— On est donc privé de tous les agréments ici! Tant pis; je propose de jouer une bouteille de cidre à pair ou non. Ça te va-t-il, Finard?

Mais avant que Mme Finard ait eu le temps de répondre, un monsieur mis en lion pur sang, et faisant beaucoup de bruit avec ses bottes et sa canne, arrive dans le couloir en se dandinant, en reculant, en fredonnant. Il regarde à plusieurs carreaux, puis va à Mme Grattenboule :

— Ouvreuse, avez-vous une loge agréable?

— Monsieur veut dire où l'on voit bien la scène, sans doute?

— Je me moque pas mal du spectacle. Je veux dire une loge où il y a de jolies femmes.

— Ah! très bien!... compris!... Monsieur est amateur?... Il a bien raison! Le beau sexe est l'image de la Divinité.

Le monsieur lorgne alors Mme Grattenboule, et se met à rire en s'écriant :

— Ah! vous trouvez? Ah! ah! si la Divinité avait un tour comme le vôtre! Eh! mais, c'est singulier!... j'ai déjà vu une face dans ce genre-là.

— Une face! Comment dites-vous, monsieur?

— Oui, oui... alors vous étiez déguisée en espèce de commissaire. Vous aviez une grande perruque à la Louis XIV qui vous tombait sur les épaules. Oh! c'est bien cela! Vous ne me remettez pas?

Mme Grattenboule fait des minauderies en balbutiant :

— Est-ce que par hasard... autrefois... monsieur et moi... Mon Dieu! j'ai connu tant de monde... ma mémoire est si volage!... Dites-moi votre petit nom... ça me remettra sur la voie, méchant!

— Que diable me chantez-vous avec mon petit nom? Cette vieille femme est folle!... Mais à Nemours... Oh! que vous étiez drôle!...

— A Nemours! Ah! mon Dieu... attendez donc... voilà que je me remémore... Un bel homme qui m'a payé à déjeuner à l'auberge où nous logions avec ma fille et la troupe?...

— C'est cela même... et à qui vous avez jeté votre perruque à la tête, du trou du souffleur où vous étiez, parce que je n'avais pas jeté de bouquet à votre fille.

— C'est vrai. Oh! je me rappelle tout, à présent. Quel excellent déjeuner nous avons fait! Vous étiez négociant en vins.

— Oui, autrefois!... mais, maintenant que j'ai hérité, j'ai abandonné le commerce pour ne songer qu'au plaisir, aux femmes surtout.

— Ah! monstre que vous êtes!... vous avez bien raison de nous aimer! nous sommes si aimables!

— Vous m'avez cru amoureux de votre fille.

— C'est vrai. Dame! elle en valait la peine. Qu'elle était jolie

en houzard, ce soir-là... dans *le Déserteur!* Vous en souvenez-vous?

— Oh! je n'étais alors occupé que d'une autre... la petite débutante, Cerisette...

— Ah! oui, une momie! une rien du tout! ça n'approchait pas de ma fille!

— J'avais un caprice pour cette petite... elle a fait la bégueule!

— Elle n'avait aucune espèce d'éducation!

— En tout cas, cela ne lui pas réussi, car je l'ai vue dans une position...

— Malheureuse?

— Tout ce qu'il y a de pis... au coin de la rue...

— Ah! qu'est-ce que vous me dites-là? Ah! ben, et moi, qui tout à l'heure m'étais figuré la reconnaître dans une belle dame à cachemire, à diamants? J'avais la berlue!

— Vous aviez cru reconnaître cette petite Cerisette tout à l'heure?

— Oui... une vision.

— Et où est cette personne que vous aviez prise pour elle?

— Quand je vous dis que je m'étais trompée! Une dame sur un grand numéro avec un monsieur *idem*. Ils cherchaient des places par ici, mais ils ont été ailleurs.

— Où cela?

— Je ne peux pas vous dire, je ne m'amuse pas à suivre toutes les personnes qui me passent devant le nez. Et mon poste donc... est-ce que je puis l'abandonner?

— Voyons, ouvrez-moi quelque part.

— C'est que je n'ai guère de ce que vous me demandez. Les jolies femmes n'abondent pas par ici, ce soir.

Un monsieur qui traversait le corridor vient frapper sur l'épaule de la personne qui causait avec M^me^ Grattenboule en lui disant :

— Bonsoir, Froimont. Te voilà par ici?

— Tiens! c'est Brulevalle. Où es-tu placé?

— Là, dans une loge découverte avec une dame.

— As-tu une place à me donner près de toi?

— Oui, il y en a encore dans notre loge.

— Ça ne te gênera pas... si tu es avec une dame?

— Nullement! c'est une ancienne, viens. Madame, ouvrez-nous, s'il vous plaît.

C'est à M^me^ Grattenboule que ce monsieur vient de s'adresser pour rentrer dans sa loge, où il introduit M. Froimont, le ci-devant commis voyageur en vins, qui est devenu riche, comme il vient de nous l'apprendre, et auquel l'argent a donné encore plus d'insolence et de sottise : c'est

assez l'habitude de la fortune de faire ressortir nos vices et nos travers.

Dans la loge, justement à côté de celle où vient d'entrer M. Froimont étaient deux dames : l'une, que nous connaissons fort bien, est Mme de Fierville, la tante de Léon ; l'autre, que nous avons déjà vue une fois, est Mme Chalupeaux, cette grande femme sèche dont le mari avait fait des mines si singulières en se trouvant en face de Cerisette.

Depuis ce jour-là, Mme de Fierville, qui, jusqu'alors, ne voyait que rarement les Chalupeaux, s'est éprise pour eux d'une amitié qui ne s'était point encore manifestée ; elle leur fait de fréquentes visites, les engage à dîner, et, lorsqu'elle a un coupon de loge de spectacle, elle fait proposer aux Chalupeaux d'y venir avec elle. C'est pourquoi la grande femme sèche se trouve là avec Mme de Fierville. Quant à M. Chalupeaux, qui dînait en ville, il doit venir plus tard chercher ces dames.

La tante de Léon est placée contre la loge du côté où est Froimont. Le spectacle était commencé. Mme Chalupeaux prêtait toute son attention à la pièce. Mme de Fierville écoutait peu ce que disaient les acteurs. Elle était fort occupée à regarder dans une loge qui faisait presque face à la scène ; elle lorgnait son neveu et surtout Cerisette, qui étaient placés là.

Après qu'il s'est installé dans la loge, le premier soin du ci-devant commis voyageur est de tirer de sa poche une paire de jumelles de la grosseur d'un télescope, et de les braquer sur les dames qui sont dans la salle. Après avoir passé en revue plusieurs rangs de loges, il est arrivé à celle dans laquelle sont Léon et sa femme. Quoique Cerisette se tienne un peu en arrière, elle se trouve justement placée de manière à ce que ce monsieur puisse voir sa figure. Une exclamation de surprise lui échappe.

— Qu'as tu donc, Froimont? lui demande son ami en se penchant vers lui. Est-ce que tu viens d'apercevoir une de tes maîtresses avec quelque cavalier servant?

— Non, non, ce n'est pas cela, mais je viens d'apercevoir une dame qui me rappelle d'une façon surprenante une jeune fille que j'ai beaucoup connue.

— Une jeune vestale?

— Oh! fichtre, non! ce n'était point une vestale, il s'en faut! La ressemblance est parfaite.

— C'est peut-être ta demoiselle?

— Ce n'est pas possible, celle-ci est plus forte, plus grasse. Il est vrai que depuis cinq ans à peu près que je ne l'ai vue, elle aurait pu changer. Mais cette tournure, ces manières élégantes, ça ne peut pas être Mlle Cerisette!

— Oh! Cerisette! le nom est original. Où donc est-elle, cette dame?

Elle s'avance d'un air aimable... (P. 448.)

— Tiens, en face, après cette loge où il y a deux petites filles sur le devant.

— Ah! je vois... une dame en chapeau de velours vert, des roses dessous.

— C'est cela même.

— Elle est fort jolie, cette femme-là!...

— Mlle Cerisette était très bien aussi!

Cette conversation avait lieu à demi-voix, pour ne pas gêner les voisins qui écoutaient la pièce; mais Mme de Fierville, qui n'écoute pas le spectacle, et qui est tout contre Froimont, n'en a pas perdu un mot. On doit juger si son attention redouble lorsqu'elle a la conviction que c'est de la femme de son neveu que son voisin parle en ce moment.

Au bout d'un instant, la conversation reprend dans la loge.

— Comment trouves-tu le drame, Froimont?

— Je n'en ai pas entendu un mot!

— Tu es toujours occupé de cette dame qui te rappelle ta petite?

— Toujours!... Ce qui prouve que la ressemblance est bien grande, c'est que l'ouvreuse de loges en a été également frappée.

— Comment, l'ouvreuse de loges connaissait ta Cerisette?

— Certainement! cette jeune fille était actrice dans une troupe ambulante dont l'ouvreuse était souffleur.

— Oh! la bonne farce!

— Après l'acte, je tâcherai de voir de plus près cette belle dame.

L'acte fini, M. Froimont sort de sa loge. Mme de Fierville examine attentivement la femme de son neveu; mais celle-ci est alors rentrée au fond de sa loge et on ne peut plus l'apercevoir. De plus, comme Léon avait aperçu sa tante et Mme Chalupeaux, il avait prévenu sa femme qui avait soin de ne pas regarder de ce côté-là, car il aurait fallu un salut que l'on eût été bien capable de ne point lui rendre.

M. Froimont revient prendre sa place peu de temps avant que le rideau lève, en disant à son ami:

— Pas moyen de rien voir! Il n'y a pas de carreaux à ces loges-là; les places sont prises à la galerie devant, et cette dame s'est retirée au fond : on ne peut plus l'apercevoir.

— Ah çà! mon cher Froimont, cette Cerisette te tenait donc bien au cœur? car tu n'es occupé que de cette ressemblance.

— Oui, je donnerais tout au monde pour retrouver cette petite, afin de me venger d'elle!

— Te venger! elle t'a donc fait des traits?

— Oui, de ces choses que je ne pardonne pas, moi. Ah! voilà cette dame qui se remet sur le devant. Oh! cette ressemblance est extraordinaire! Enfin... à la sortie, je pourrai peut-être m'approcher d'elle.

Le spectacle continue. Un peu avant le dernier acte, un monsieur d'un âge mûr et jouissant d'un air parfaitement bête vient souhaiter le bonsoir à Mme de Fierville, puis, au bout de quelques instants, échange un salut avec M. Froimont qu'il aperçoit à côté de lui.

— Vous connaissez ce monsieur qui est là à côté? dit tout bas Mme de Fierville à la personne qui est dans sa loge.

— M. Froimont! Oh! je le connais depuis longtemps. Il a hérité de son oncle qui avait bien douze mille francs de rente; il est fort à son aise. Il faisait le courtage en vins. Je pense qu'il ne le fait plus. Il m'en a vendu du bon, mais qui déposait. Ah! je crois que le dernier acte va commencer. Je vais aller reprendre ma place. Mesdames, j'ai bien l'honneur...

— Ah! surtout, M. Mitonnet, ne soyez plus si longtemps sans venir me voir. Vous me négligez, c'est fort mal! Vous savez pourtant que vous êtes toujours désiré!

M. Mitonnet a si peu l'habitude d'entendre Mme de Fierville lui dire des choses aimables, qu'il en demeure tout saisi. Son nez s'épanouit, sa bouche s'entr'ouvre, ses yeux se ferment; il cherche une réponse et ne peut que balbutier :

— Madame... certainement... je crois qu'on a frappé... J'aurai cet honneur... oui... les trois coups... avec grand plaisir.

Et le monsieur à l'air bête disparaît en manquant de rouler sous la banquette, parce qu'il veut sortir à reculons. Un peu avant la fin de la pièce, Léon et sa femme quittent leur loge. Aussitôt, M. Froimont se hâte d'en faire autant en disant un brusque adieu à son ami.

Mais, quelque diligence qu'il fasse, il ne peut rejoindre Cerisette qu'au moment où elle monte dans sa voiture avec son mari.

— Un coupé! une voiture bourgeoise! Allons, j'étais fou! se dit Froimont en regardant la voiture s'éloigner. Allons fumer un cigare.

XLVIII

PATTE DE VELOURS

Dans la semaine qui suit la soirée qu'ils ont passée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, Léon et sa femme étaient seuls chez eux. Cerisette étudiait son piano; son mari l'écoutait et la regardait, toujours avec bonheur, toujours avec amour. Tout à coup la sonnette se fait entendre.

— Qui peut nous venir voir? dit la jeune femme que la moindre cause émeut.

— Si ce pouvait être Gaston?... Il y a au moins huit jours que nous ne l'avons vu.

— Tu oublies, mon ami, qu'il nous a dit alors qu'il allait faire un petit voyage au Havre?

— C'est vrai, mais il pourrait être de retour. Sinon, c'est mon brave Sabretache.

— Il est venu avant-hier, et tu sais bien qu'il ne vient pas si souvent. Il a toujours peur d'être importun.

— Et il a tort : n'est-il pas ici chez ses enfants?

Le domestique met fin à l'incertitude des jeunes gens en annonçant :

— Mme de Fierville.

— Ma tante! s'écrie Léon, ma tante qui vient nous voir!... Au fait, elle nous devait une visite, et elle est si sévère sur la cérémonie... Allons, ma bonne amie, oublions le froid accueil qu'elle nous a fait et soyons aimables avec elle ; ce sera de meilleur goût que si nous lui montrions de la rancune, n'est-ce pas?

— Oui, mon ami, et, d'ailleurs, ne faut-il pas rendre le bien pour le mal?

Mme de Fierville entre dans le salon ; mais ce n'est plus avec cet air froid, guindé et presque impertinent qu'elle prenait d'ordinaire avec Léon et sa femme ; elle s'avance d'un air aimable, le sourire sur les lèvres, elle va à Cerisette, lui prend les mains en lui disant bonjour, comme on ferait à une véritable amie. La jeune femme est tellement saisie de ce changement et des nouvelles manières de Mme de Fierville avec elle, qu'elle demeure toute troublée, toute interdite, et s'embrouille dans les réponses qu'elle lui fait.

De son côté, Léon, qui partage la surprise de sa femme, est resté au milieu du salon avec un siège qu'il avait l'intention d'avancer à sa tante. Celle-ci, en femme qui a de l'usage, n'a pas l'air de remarquer l'étonnement des jeunes époux, et se jette dans un fauteuil en s'écriant d'un ton qui frise la bonhomie :

— Oui, mes chers amis, c'est moi qui viens vous voir ; je suis un peu en retard avec vous, mais je pense que vous m'excuserez ; je sais que vous tenez peu aux cérémonies, et puis, entre tante et nièce, on ne doit pas compter les visites.

C'était la première fois que Mme de Fierville appelait Cerisette sa nièce : la jeune femme en éprouve une émotion qui fait venir des larmes dans ses yeux. Sans paraître y faire attention, la tante de Léon continue :

— Mon intention était de venir vous voir depuis longtemps, mais, à Paris, pour peu que l'on connaisse du monde, vous savez qu'on ne fait pas toujours ce qu'on avait projeté... Je vous ai aperçus, je crois, la semaine dernière, au théâtre de la Porte-Saint-Martin?

— En effet, ma tante, nous y étions, répond Léon, et j'ai cru aussi vous y voir...

— Et vous n'êtes venus me dire bonjour ni l'un, ni l'autre!... Savez-vous que c'est fort mal, cela, et que je devrais vous en vouloir beaucoup.

— Madame, j'aurais craint de vous déranger .. d'être indiscrète... murmure Cerisette.

— Indiscrète!... par exemple!... J'étais avec Mme Chalupeaux... une excellente femme... dont le mari fut, dit-on, assez mauvais sujet autrefois. Espérons qu'il s'est rangé... Et vous allez souvent au spectacle, ma nièce?

— Mais oui, madame, nous l'aimons beaucoup, Léon et moi.

— Le spectacle est agréable quelquefois, mais lorsqu'on y va de trop on se blase. Il faut prendre d'autres plaisirs... Je pense bien que mon neveu n'a pas épousé une femme jeune et jolie pour la tenir éloignée du monde.

— Je ne désire pas aller dans le monde, madame.

— Quand je dis dans le monde, j'entends chez quelques amis... Enfin, j'espère que vous viendrez chez moi... Vous ferez un peu de musique... un whist, si vous aimez le jeu ; ou bien encore vous ne ferez rien, comme bien des gens qui, dans le monde, préfèrent le rôle de spectateur... Vous viendrez... c'est le jeudi que je reçois... Léon, vous vous en souviendrez, j'espère?

Un monsieur d'un âge mûr et jouissant d'un air parfaitement bête, vient souhaiter le bonsoir à Mme de Fierville.

— Oui, ma tante.

— Et vous m'amènerez votre femme?

— Vous savez bien que nous n'allons pas l'un sans l'autre.

— D'ailleurs, ma nièce retrouvera chez moi une ancienne connaissance, M. Dumarselle...

— M. Dumarselle! s'écrie vivement Cerisette. Ah! il y a bien longtemps que je ne l'ai vu, cela me ferait bien plaisir de me trouver avec lui.

— Eh bien! vous le verrez chez moi.

— Il est donc de retour de ses voyages? dit Léon.

— Oui, mon ami ; Sabretache l'a vu... il n'y a pas longtemps.

— Il est de retour, et son premier soin a été de venir me rendre visite.

Mme de Fierville soutient assez longtemps la conversation en passant en revue différents sujets, ce qu'elle fait avec beaucoup d'esprit et de malice, lorsqu'elle veut bien se donner la peine d'être aimable. Ensuite, elle prend congé des jeunes gens en témoignant encore beaucoup d'amitié à Cerisette, en lui répétant qu'elle compte sur elle à ses soirées. En sortant, elle lui a serré la main.

Lorsque la tante est partie, Léon et sa femme se regardent quelques instants sans parler. Enfin Cerisette s'écrie :

— Mon ami, je n'en reviens pas !

— Ma foi ! ni moi non plus !... Je t'avoue que je crois rêver !

— Mme de Fierville qui m'appelle sa nièce ! qui m'a pris la main !... me l'a pressée avec affection !... qui me témoigne de l'amitié !...

— Le fait est que cela est étrange !...

— D'où peut donc naître ce changement ?... Le devines-tu, Léon ?

— Non, j'ai beau chercher... je m'y perds... La dernière fois que nous avons été lui faire une visite, elle nous a reçus avec une froideur qui ressemblait bien à l'impertinence !...

— C'est vrai... mais, depuis ce temps, elle a peut-être réfléchi... elle aura été fâchée de nous avoir si mal reçus... Enfin, tu es son neveu, elle doit t'aimer... et, à cause de toi, elle se sera dit « : Pardonnons à sa femme. » Quel que soit son motif, je serai bien contente si, maintenant, elle daigne me traiter avec bonté... Peut-être parviendrai-je un jour à me faire aimer d'elle, et je t'assure que ce serait un grand bonheur pour moi. Eh bien ! mon ami, tu ne dis rien ; à quoi réfléchis-tu ?

— A ce changement dans les manières de Mme de Fierville à ton égard. Ma chère Agathe, je connais le monde mieux que toi ; je connais surtout, le caractère altier, inflexible de ma tante... et, s'il faut te l'avouer, je crains quelque perfidie.

— Ah ! Léon, pourquoi donc penser cela ?... Pourquoi supposer à ta tante tant de méchanceté ?

— Ma bonne amie, il y a un proverbe qui est bien vrai : « Chassez le naturel, il revient au galop. » Un loup ne devient pas un mouton, le renard ne se change pas en âne... Quand ils prennent ces allures, c'est toujours pour commettre quelque mauvaise action...

— Mais, pourquoi ta tante voudrait-elle me faire du mal ? Je ne lui en ai jamais fait, moi.

— Elle a été furieuse de notre mariage ; elle voudrait me prouver à présent que je dois m'en repentir... Plus elle nous voit heureux, plus elle

éprouve de dépit... Il y a tant de gens pour qui le bonheur des autres est un supplice et qui font tout pour le troubler! Ce qu'il y a de plus triste, ma chère Agathe, c'est que, trop souvent, c'est dans le sein de sa famille, c'est chez ceux dont on ne devrait attendre que de l'affection, que l'on trouve ces sentiments de haine et d'envie auxquels on est bien heureux quand on peut ne pas ajouter l'ingratitude... car c'est aussi à ceux qui leur font du bien, à ceux auxquels ils doivent tout, que les méchants ne pardonnent point le bonheur.

— Ah! mon ami, le monde est donc bien perfide?

— Oh! oui, bien méchant, et nous avons, chaque jour, la preuve que le temps et l'expérience ne le corrigent pas! Mais, enfin, je puis me tromper sur les intentions de Mme de Fierville; je le désire sincèrement. Qu'elle revienne à nous franchement, et elle trouvera deux personnes qui ne demanderont qu'à l'aimer. En attendant, agissons avec prudence... et ne nous pressons pas d'aller chez elle.

Nous avons vu que Mme de Fierville était, depuis quelque temps, devenue d'une extrême amabilité avec les époux Chalupeaux, elle les comblait de prévenances et leur témoignait une amitié qui, de sa part, devait paraître une faveur, car elle était rarement aimable dans le monde. Aussi, M. et Mme Chalupeaux étaient devenus des habitués de chez Mme de Fierville; ils manquaient rarement à une de ses soirées du jeudi.

Depuis qu'elle a été au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle a vu M. Mitonnet saluer le monsieur qui causait dans la loge à côté d'elle, Mme de Fierville a pris aussi en grande tendresse ce vieux bonhomme à figure bête, qui s'appelle Mitonnet, et dont, jadis, elle n'eût pas voulu accepter la main pour descendre un escalier.

Ce M. Mitonnet a donc été bien surpris, un jour, de recevoir un billet très aimable de Mme de Fierville, par lequel cette dame l'engageait à dîner pour le surlendemain. Le vieux rentier, qui ne sait jamais comment employer sa journée, n'a garde de manquer à cette invitation. Il se rend, au jour dit, chez Mme de Fierville, qui le reçoit comme les Chalupeaux, c'est-à-dire à bras ouverts, et a la patience d'écouter en dînant la manière dont M. Mitonnet apprivoise les petits poissons rouges et les carpes, ce qui doit fort peu l'amuser; mais, pour arriver à son but, cette dame était capable de tout.

Enfin, après avoir fait promettre à son convive de venir souvent à ses petites réunions du jeudi, Mme de Fierville lui dit :

— Je vous ai vu, l'autre jour, saluer un monsieur... nommé, je crois, Froimont?

— M. Froimont? C'est possible... Je connais un Froimont.

— Il m'a paru fort aimable, ce monsieur... sa conversation est spirituelle, amusante.

— Ah! vous croyez?

— Est-ce que vous ne le connaissez pas?

— Si fait, si fait...

— Et vous ne le trouvez pas aimable?

— Je crois que si... il est fort gai... c'est un gaillard!... Il a hérité de son oncle.

— Vous me l'avez dit... Dans nos réunions, savez-vous que les hommes d'esprit sont assez rares?

— C'est vrai... On a dit cela dans plusieurs maisons où j'allais.

— J'aimerais beaucoup à recevoir chez moi ce M. Froimont... il m'a plu sur-le-champ... Il y a comme cela des personnes qui nous conviennent au premier coup d'œil... Êtes-vous de mon avis, monsieur Mitonnet?

M. Mitonnet apprivoise les petits poissons rouges et les carpes.

— Parfaitement... c'est-à-dire, je ne sais pas...

— Tenez, mon cher monsieur Mitonnet, nous sommes de vieilles connaissances... d'anciens amis, et j'agis sans façon avec vous : il faut qu'un soir vous m'ameniez ce M. Froimont, le voulez-vous?

— Très volontiers, madame... Ah! mais... Je ne puis pas savoir s'il voudra venir, ce monsieur?

— Il me semble, monsieur Mitonnet, que je porte un nom assez honorable, que je tiens un rang assez élevé dans le monde pour que... M. Froimont doive être flatté d'être invité par moi...

— C'est ce que je voulais dire!... Je me suis mal expliqué... Il sera probablement très flatté de venir chez vous...

— Je vous le répète, j'ai l'intention cet hiver d'animer un peu mes soirées... Je donnerai quelques bals et quelques concerts...

Il trouve Léon en train de danser avec sa femme. (P. 460.)

— Des bals!... Il faudra que j'apprenne à polker!...

— Vous n'y êtes pas obligé. . surtout, si vous nous amenez de jeunes cavaliers.

— Cela ne fait rien... J'apprendrai aussi quelques figures; on peut avoir besoin d'un quatrième.

M. Mitonnet a quitté Mme de Fierville en se demandant s'il n'avait pas fait sa conquête; et la tante de Léon regarde le vieux rentier s'éloigner, en se disant :

— Il faut bien du courage pour supporter ce monsieur... mais, encore un peu de patience, et j'arriverai à mon but. Ah! monsieur Dumarselle, vous aussi, vous la trouverez charmante, cette femme! Ah! c'est une raison de plus pour que je la déteste!

Sabretache n'était jamais plus de deux jours sans aller voir Cerisette, depuis qu'elle était revenue à Paris; mais il acceptait rarement l'invitation qu'on lui faisait toujours de rester à dîner; le vieux troupier aurait craint d'être indiscret, et, dans les beaux salons de Paris, il ne se sentait pas aussi à son aise qu'à la campagne. Pourvu qu'il vît un instant son ancienne protégée, qu'il lui pressât tendrement la main, l'ancien soldat était content, et il revenait chez lui avec du bonheur pour toute la journée, bonheur qu'il partageait souvent avec Pétarade, qui, aussitôt qu'il voyait son camarade, lui demandait des nouvelles de Mme Agathe-Cerise.

Sabretache est donc bien vite informé du changement de manières de Mme de Fierville à l'égard de la femme de son neveu. En apprenant cela à son ancien protecteur, Cerisette croit qu'il va être aussi joyeux qu'elle; elle est fort surprise de lui voir au contraire froncer le sourcil et secouer la tête d'un air soupçonneux.

— Comment, mon ami, s'écrie Cerisette, est-ce que vous ne regardez pas comme un bonheur que Mme de Fierville me traite maintenant comme sa nièce?

— C'est selon, mon enfant : si cette amitié-là était venue tout de suite, à la première escarmouche, j'aurais dit : « C'est bien, la petite lui plaît, et, au fait, elle devait lui plaire. » Mais, quand je vois une femme qui vous fait à la campagne une mine de chat-huant, qui semble furieuse de ne point trouver à mordre sur vous, devenir tout à coup, ici, charmante, mielleuse, et vous engager à aller la voir... Hum! je me dis : « Cela n'est pas naturel... le chat fait patte de velours, c'est pour mieux égratigner. »

— Vous voilà comme Léon, qui ne veut pas croire que sa tante soit sincère!

— C'est qu'il la connaît, la payse! et qu'il sait ce dont elle est capable.

— Je dois donc mal recevoir les avances de cette dame?

— Je ne dis pas... Méfiez-vous, petite, méfiez-vous!

— Mon ami, c'est bien cruel de toujours se méfier! Moi qui n'ai jamais eu de mère à entourer de mes soins, de mes caresses... vous ne voulez pas que je trouve une amie dans une parente de mon mari!

— C'est pas moi qui ne le veux pas! C'est ma mémoire qui me rappelle tous les mots méchants que cette chère tante vous lançait à bout portant, là-bas... aux Grands-Chênes.

— Mais vous ne savez pas, mon ami; M. Dumarselle va chez Mme de Fierville; je le verrai sans doute chez elle, et je vous avoue que je m'en fais un grand plaisir. Il a été si bon... si aimable pour moi, à Neuilly! Ai-je tort aussi de croire à l'amitié de ce monsieur?

— Oh non!... Quant à M. Dumarselle... c'est un digne homme... je lui dois tout... votre santé, mon bien-être... S'il va chez la tante... alors c'est différent; ça fera la balance... Au reste, votre mari sera là... c'est un brave, aussi... et il saura veiller sur sa femme. Mais tout ça ne fait rien... méfiez-vous tout de même.

Sabretache a quitté Cerisette qui ne comprend pas que Mme de Fierville puisse être son ennemie, et se demande dans quel but elle l'inviterait à aller la voir si elle avait encore de la prévention contre elle.

Le jeudi qui suit, Mme de Fierville a réuni une société assez nombreuse. Elle a les Chalupeaux, et le vieux Mitonnet ne tarde point à lui présenter M. Froimont.

Le ci-devant courtier en vins a voulu, en devenant riche, prendre le ton, les manières de la belle société; mais c'est en vain qu'il s'y applique; ce monsieur sent la pipe; il entremêle sa conversation d'expressions très libres; il se vautre sur les divans au lieu de s'y asseoir. Enfin il parle très haut, tranche sur tout et ne comprend pas que l'on joue autre chose que le lansquenet. Mme de Fierville supporte tout cela, et semble trouver ce monsieur très aimable; elle pousse la complaisance jusqu'à former un lansquenet pour lui être agréable. Mais, de temps à autre, elle tourne ses regards vers la porte de son salon, et le dépit se peint sur sa figure en voyant l'heure s'avancer sans que Léon et sa femme arrivent.

Sur les onze heures, M. Froimont, qui a gagné l'argent de tout le monde, s'en va avec le vieux Mitonnet, auquel il dit :

— Où diable m'avez-vous mené, vieux farceur? On s'embête horriblement chez votre dame!... c'est rococo à vous faire tourner en bourrique... Et des gens qui n'osent pas tenir dix francs au lansquenet!... Ah! fi! quels croquants. J'en ai assez de votre Mme de Fierville... Je n'y retournerai pas... Du punch qui ne sent rien!

— Mais, monsieur Froimont, vous m'étonnez, les réunions de

Mme de Fierville sont très recherchées... elle n'a que du beau monde.

— Ah! ouiche, je n'ai pas vu une jolie femme... et ses moins laides faisaient leur prude à faire reculer un pompier. D'ailleurs, je vous le répète, on s'ennuie dans cet maison. Ils font le whist!... Comme c'est gai! Ils lèvent les yeux au ciel et regardent le plafond avant de jouer une carte. Tout cela ne me va pas. Ah! si on dansait, passe encore... parce qu'en dansant les plus revêches s'adoucissent... Je connais ça! Je n'ai jamais été à un bal sans y faire de conquêtes!

— Je crois que Mme de Fierville a l'intention de faire danser cet hiver... aussi j'apprends à polker.

— Alors ça pourra être drôle... On pourra rigoler... Jusque-là vieux Mitonnet, ne comptez pas sur moi pour vous accompagner chez cette dame.

Le jeudi suivant, Léon dit à sa femme :

— Ma bonne, il faut être poli... et les choses que l'on ne fait que par politesse sont rarement amusantes; mais, enfin, le monde a ses usages... et quand on ne veut point passer absolument pour des Welches, il faut s'y soumettre.

— Tout cela veut sans doute dire que nous irons ce soir chez ta tante?

— Justement! Fais une grande toilette. Pour beaucoup de gens, cela impose et donne de la considération... Il y a même des personnes qui préfèrent cela à du mérite, car elles savent juger l'une et ne sont pas capables de deviner l'autre; nous partirons vers huit heures et demie.

A l'heure dite, Cerisette est prête, parée de ses propres avantages, puis de cette élégance de bon goût qui donne encore plus d'éclat à la beauté ; cependant, elle est tremblante, elle éprouve une vive émotion en songeant qu'elle va aller dans le monde ; mais son mari lui prend la main, la rassure et lui dit.

— Ne crains rien... tu feras des jalouses; moi, des envieux... En société, ce sont les plus beaux rôles.

Il y avait une vingtaine de personnes réunies dans le salon de Mme de Fierville, lorsqu'on y annonce M. et Mme Dalbonne. La figure de la maîtresse de la maison s'épanouit ; elle va au-devant de Cerisette qui, d'abord, s'est sentie chanceler en se voyant au milieu de tant de monde. Mais son mari la regarde ; elle comprend qu'il souffrirait de sa gaucherie, de son embarras, et, surmontant sa frayeur, elle parvient à la vaincre de manière à soutenir si bien les chuchotements des dames et les regards des hommes, que, bientôt, dans toute la réunion, on est d'accord pour la trouver charmante. Car le monde est ainsi : un nouveau venu dans un cercle, c'est un débutant sur le théâtre ; s'il ne sait pas entrer, sortir, saluer, on le siffle ;

s'il montre beaucoup d'aplomb, on l'applaudit. C'est partout de la comédie.

Léon est enchanté de l'effet que produit sa femme et du triomphe qu'elle remporte ; Mme de Fierville a de la peine à cacher l'étonnement dans lequel cela la jette, et, tout en demandant à plusieurs personnes, en leur désignant Cerisette : « Comment la trouvez-vous? » on voit que le dépit perce dans son sourire, quand c'est par un éloge qu'on lui répond.

Cependant, Mme de Fierville dissimule ; elle redouble d'attentions, de prévenances pour Cerisette, mais, à chaque instant, elle se flatte que la scène changera. Les espérances de cette dame ne se réalisent point. Les époux Chalupeaux ne viennent pas, parce que Némorin est indisposé ; enfin, M. Mitonnet arrive seul.

— Et votre ami, M. Froimont, pourquoi ne l'amenez-vous pas?... Va-t-il venir, au moins? demande Mme de Fierville au vieux monsieur qui a l'air bête.

Celui-ci, sans rien perdre de sa physionomie habituelle, répond :

— Je ne crois pas que vous le voyiez ce soir. Je pense même qu'il ne viendra pas.

— Pourquoi cela? Ce monsieur ne s'est donc pas plu chez moi?

— Oh! si fait!... mais il préfère la danse au jeu... Il va de préférence dans les bals.

Mme de Fierville pince ses lèvres avec force, puis tâche de sourire en répondant :

— Eh bien! nous ferons danser ce monsieur.

Cerisette est sortie de chez Mme de Fierville toute surprise elle-même de la facilité avec laquelle on peut réussir dans la société, mais sans se sentir plus de penchant pour le monde.

— Mon ami, ce n'est pas du tout amusant une soirée au milieu de personnes que l'on ne connaît pas, dit la jeune femme à son mari. Je n'aime pas le jeu. Que faire donc? Écouter des choses qui ne vous intéressent point, en dissimulant son ennui.

— Je suis de ton avis... Nous irons fort rarement chez ma tante.

— Si j'y avais rencontré M. Dumarselle... c'eût été bien différent.. mais il n'y est pas venu.

— Je crois même qu'il y va fort peu, maintenant. Ah! ma bonne amie, une petite réunion de vrais amis, voilà le bonheur. Mais cela même est encore chose difficile à réaliser! Vois Gaston... depuis notre retour à Paris, si on l'aperçoit une fois en quinze jours! et, quand il vient, il est toujours pressé... il refuse de dîner avec nous! Et, pourtant, nous étions si amis autrefois!

Cerisette ne répond rien ; elle baisse les yeux ou tâche de changer la conversation. Léon observe sa femme ; mais il garde pour lui ses réflexions.

XLIX

UN BAL

Cerisette a déjà oublié sa soirée passée dans le monde, où elle n'a nulle envie de retourner, malgré le succès qu'elle y a obtenus; mais, un matin, son mari se présente devant elle avec une lettre à la main, et lui dit en riant :

— Voilà bien autre chose, ma bonne amie, ce n'est plus d'une simple soirée qu'il est question! Il paraît que, décidément, ma tante redevient amie du plaisir... J'avoue que je ne la reconnais plus!... Ceci est une invitation de bal... oh! mais tout à fait bal... pour dans dix jours. On a soin d'envoyer les invitations d'avance, afin que les dames aient tout le temps de faire préparer leur toilette, car ce n'est pas une petite chose qu'une parure de bal. Voyez, madame, ce que vous voulez faire.

— Mon cher Léon, je n'aime pas le monde, je ne sais pas danser, si cela ne te contrarie pas, j'aimerais mieux ne point aller à ce bal.

— Comme tu voudras; quant à moi, je n'y tiens pas le moins du monde.

Mais, deux jours après la réception de la lettre, les jeunes époux voient arriver chez eux M^me^ de Fierville, encore plus aimable, plus affectueuse que la dernière fois. Elle vient, dit-elle, s'assurer que son neveu et sa nièce se rendront à son bal, dont elle prétend que Cerisette fera le plus bel ornement. Les jeunes gens hésitent à répondre; M^me^ de Fierville s'aperçoit qu'on n'avait pas l'intention de se rendre à son bal; elle redouble d'instances, de prières; elle déclare que c'est pour sa chère nièce qu'elle a eu l'idée de donner cette fête, et que cela lui ferait beaucoup de peine si elle n'y venait pas.

Cerisette se sent touchée de cette nouvelle marque de bienveillance, et elle regarde son mari en murmurant :

— Mon ami, puisque cela contrarierait ta tante, il faut accepter son invitation.

Léon sourit en déclarant qu'il fera ce qu'elle voudra.

— Alors, je puis compter sur vous, dit M^me^ de Fierville à Cerisette; vous me promettez de venir?

— Oui, madame, nous vous le promettons. Vous me témoignez maintenant trop de bonté pour que je ne cherche pas à la mériter.

M^me^ de Fierville est enchantée; elle accable encore la jeune femme de compliments; puis, comme si elle craignait qu'on ne se rétractât, elle

se hâte de prendre congé en prétextant une foule de visites à faire.

— Le sort en est jeté ! dit Léon, nous allons au bal !

— Est-ce que j'ai eu tort d'accepter, mon ami? Mais ta tante est si bonne avec moi à présent, que j'aurais craint de la fâcher.

— Tu as bien fait... tu as toujours raison... Au reste, à ce bal, comme à sa soirée, je veux que tu obtiennes un grand succès de gentillesse, de toilette et de danse même ; car tu danseras, je me charge de t'apprendre les figures... Ce n'est pas difficile... Tu as de la grâce, de l'oreille, avec tout cela on danse toujours bien. Mais songe à ta parure de bal... C'est une chose importante, et tu n'as pas trop de temps.

Cerisette suit les intentions de son mari. Une délicieuse robe de bal est commandée, et, le soir, lorsque Sabretache vient voir les jeunes gens, il trouve Léon en train de danser avec sa femme.

— Tiens, mille cartouches ! il paraît qu'on est gai ici? dit l'ancien soldat.

— Mon ami, je prends une leçon, dit Cerisette ; mon mari m'apprend à danser.

— Ah ! oui-dà, il me semble que vous sautiez quelquefois assez gentiment !

— Oh ! ce n'est plus cela !... il faut que je sache la danse du grand monde pour aller au bal chez M^me^ de Fierville !

— Vous allez au bal... chez cette dame?

— Oui, c'est une fête qu'elle donne pour moi.

— Pour vous?... Ça dure donc toujours, son amitié?

— Plus que jamais ! Demandez à Léon.

— C'est vrai. Ma tante est charmante avec ma femme... C'est à ne pas y croire !

— Nom d'une pipe ! ça me passe ! C'est égal, méfiez-vous toujours, mes enfants, je ne vous dis que ça !

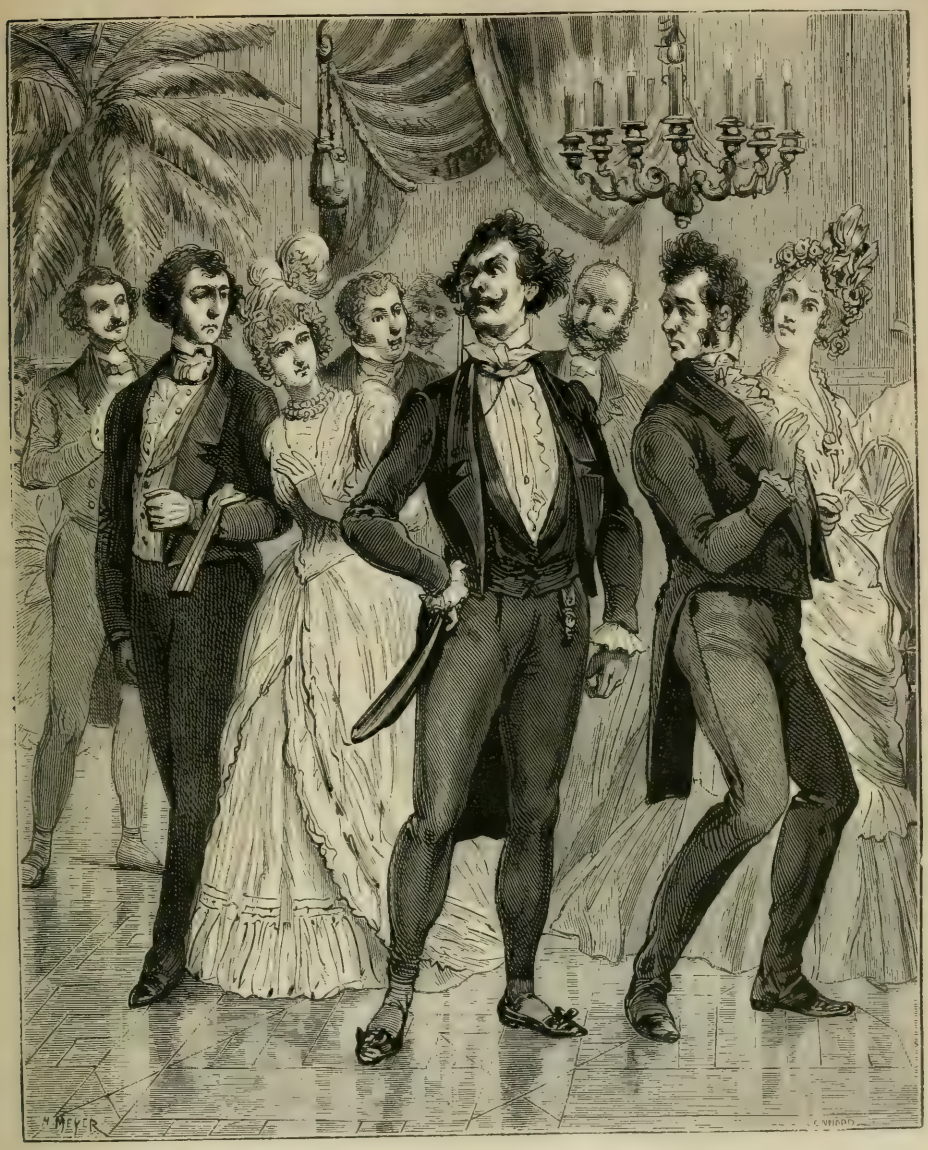
La veille du jour fixé pour le bal de M^me^ de Fierville, Gaston Brumière vient faire visite à son ami, qu'il trouve, cette fois, apprenant la polka à sa femme.

Cerisette s'arrête en rougissant ; mais Léon veut absolument continuer et s'écrie :

— Je suis bien aise que Gaston nous voie polker ; lui qui est excellent danseur, nous dira si nous allons bien.

Gaston ne peut s'empêcher de sourire ; il se jette dans un fauteuil en disant :

— Soit, je vais être le prévôt... le maître de danse. C'est donc une passion qui vous est venue ?



Regardant les dames d'une façon très cavalière. (P. 466.)

— Non, mon ami, c'est l'éducation de ma femme que je complète, Il faut bien savoir danser et polker pour aller au bal.

— Au bal! Je croyais que madame n'aimait pas le bal?

— Mais ma tante donne une grande soirée dansante : elle veut absolument y avoir Agathe... Nous ne pouvons pas nous dispenser d'y aller.

— En effet, j'ai reçu une invitation pour un bal chez Mme de Fierville,

invitation qui m'a fort étonné, car je n'ai jamais eu l'honneur ni le désir d'aller chez ta tante.

— Ah! tu as reçu une invitation?

— A laquelle je compte bien ne pas me rendre, je te prie de le croire. Quand je n'aime pas les gens, ils donneraient les fêtes les plus magnifiques que cela ne me tenterait pas. Mais je t'avoue que je suis surpris d'apprendre que vous allez chez Mme de Fierville.

— Mon ami, tu ne sais pas que ma tante est totalement changée à l'égard de ma femme. Depuis que nous sommes revenus à Paris, elle l'accable de marques d'affection, de prévenances; enfin, elle l'appelle sa chère nièce... et c'est en l'honneur d'Agathe qu'elle donne cette fête.

— Ah! c'est différent.

Gaston ne dit plus rien, mais il semble pensif. Léon continue de faire polker sa femme. Enfin, la fatigue force les danseurs à s'arrêter, et le jeune mari, qui est tout en nage, quitte le salon pour aller changer de vêtements.

Cerisette se trouve seule avec Gaston; c'était la seconde fois que cela lui arrivait depuis qu'ils s'étaient revus.

Le jeune homme s'approche lentement de Cerisette et lui dit à demi-voix:

— Madame, j'espère que vous ne doutez pas de l'intérêt que je vous porte... et de la satisfaction que j'ai de vous savoir heureuse?

— Oh! non, monsieur, non, je n'en doute pas! répond Cerisette que ces paroles ont rendue tremblante.

— Eh bien! madame, veuillez en croire le conseil d'un ami sincère... N'allez pas à ce bal chez Mme de Fierville; car cette femme-là vous hait... et je ne sais quoi me dit qu'elle a tramé quelque complot contre vous.

— Mon Dieu!... si cela était!... Vous m'effrayez! Mais comment faire maintenant pour nous dégager?

— On trouve toujours des prétextes.

— Mais j'ai promis... elle compte sur nous... cela pourrait fâcher Léon.

— Le voici... ne lui dites rien... mais, croyez-moi... je ne sais pourquoi il me semble que ce bal cache quelque trahison.

Gaston s'est éloigné bien vite de Cerisette, et, au bout de quelque temps, il prend congé des deux époux.

— Ainsi, tu ne veux pas venir au bal chez ma tante? lui dit Léon.

— Non, certes, et, si tu m'en croyais, tu ferais comme moi... Rappelle-toi nos classiques :

Timeo Danaos et dona ferentes.

— Gaston devient vraiment tout à fait sérieux depuis qu'il a été en

Orient, dit Léon après le départ de son ami. Les Turcs nous l'ont gâté.

Cerisette ne dit rien, elle réfléchit. Mais son cœur se refusait à croire à des perfidies; elle aurait craint de se brouiller entièrement avec Mme de Fierville; l'avis de Gaston n'est donc pas écouté.

Les salons de Mme de Fierville étincellent de l'éclat des bougies; des fleurs sont placées dans les appartements, où tout a pris un air de fête. Déjà les musiciens sont à leur poste, les tables de jeu sont dressées; et la maîtresse de la maison, parée avec une élégance qui s'accorde pourtant avec son âge, regarde les apprêts de son bal avec un sourire de satisfaction dans lequel perce une expression sombre et presque satanique.

« Enfin, ils viendront tous cette fois, se dit-elle; ce Froimont lui-même... ce manant, qui s'ennuie chez moi! Il viendra, car j'ai eu soin, par un billet anonyme, de piquer sa curiosité. Nous saurons donc cette nuit ce que c'est que cette femme! »

Le monde commence à arriver, d'abord fort lentement, comme c'est l'usage. Ce sont les intimes qui viennent de bonne heure; ce sont les dames qui préfèrent voir arriver les autres, pour ne point subir l'inspection de l'entrée et de l'introduction dans les salons. Mais bientôt les autres invités viennent en foule; on fait queue sur l'escalier; les salons se remplissent; encore quelques instants, et l'on ne pourra plus circuler : alors ce sera charmant.

Les époux Chalupeaux sont arrivés, puis le vieux Mitonnet, puis M. Dumarselle, que Mme de Fierville a eu le talent de faire venir à son bal, en lui écrivant qu'il y verrait Mme Dalbonne.

La maîtresse du logis fait les honneurs de chez elle avec beaucoup de grâce; elle fait commencer les quadrilles, elle forme les tables de jeu. Mais elle s'inquiète, car Léon et sa femme ne paraissent point. Enfin, sur les dix heures et demie, le jeune couple fait son entrée au bal. Un murmure flatteur s'élève de toutes parts à l'apparition de Cerisette, qui, dans sa toilette de bal, réalise ces nymphes ravissantes dépeintes par les poètes. Une vive émotion dont elle n'est pas maîtresse donne encore plus de charme à ses traits. Tous les hommes la regardent avec admiration, et, chose bien rare, les femmes elles-mêmes lui rendent justice

Léon se sent heureux et fier en traversant les salons avec Cerisette, qu'il conduit à sa tante. M. Chalupeaux, qui se trouve sur leur passage, devient pourpre, et ne peut se lasser de regarder la jeune femme en s'écriant :

— C'est bien surprenant! bien extraordinaire! Si ce n'était pas l'épouse de M. Dalbonne, je croirais que c'est elle!

Mme de Fierville accueille Cerisette avec empressement et la fai

asseoir dans l'endroit du salon où l'on est le plus en évidence. Mais un mari ne reste pas près de sa femme dans un bal, et celle-ci se voit avec effroi isolée au milieu de cette foule, lorsqu'un monsieur s'avance vers elle en la saluant avec respect. Cerisette a reconnu M. Dumarselle; une exclamation de plaisir lui échappe. M. Dumarselle s'empare vivement d'une place qui se trouve vacante près de la jeune femme.

Enfin sur les dix heures et demie le jeune couple fait son entrée au bal.

— Que je suis contente de vous revoir, monsieur! dit Cerisette; combien il y a longtemps que je le désirais!... Mais que vous devez être étonné, vous, monsieur, de me trouver ici!

— J'en suis surtout heureux, madame, et je vous y trouve si bien, vous y tenez si dignement votre place, que bien certainement la Providence vous avait créée pour y arriver.

— Ah! monsieur, ce bonheur, qui est devenu mon partage, ce n'est pas ici, dans le monde, que je le goûte, c'est près de mon mari qui m'aime, et qui est si bon pour moi!

— Je sais tout cela; je présume que vous êtes venue pour ne point contrarier Mme de Fierville. Je vous avoue que je craignais qu'elle ne m'eût bercé d'une fausse espérance en me promettant votre présence. Il me semble qu'elle vous voyait peu.

— En effet, la tante de Léon m'a pendant longtemps traitée avec une extrême froideur; mais, cet hiver, depuis que mon mari et moi nous sommes revenus à Paris, Mme de Fierville est tout autre pour moi.

— C'est avec joie que je la verrai vous rendre justice! J'en éprouve aussi une bien vive à savoir que vous ne m'avez pas oublié.

— Vous oublier, monsieur! Ah! j'aurais été bien ingrate! Vous, si bon pour moi... dans votre jolie maison de campagne de Neuilly, où j'étais

si contente d'aller passer des journées... et où vous me donniez des bouquets. Et tout ce que vous avez fait pour Sabretache!

— Assez! de grâce, madame. Vous méritiez bien d'arriver à la fortune, vous à qui elle n'ôte pas la mémoire.

Pendant que cette conversation avait lieu, dans une autre partie du salon, Mme Chalupeaux querellait son mari qui, à chaque instant, allait boire du punch.

— Vous venez encore du buffet, Némorin.

— Oui, j'ai été me rafraîchir.

— Vous rafraîchir! Et vous ne buvez que du punch!

— C'est meilleur au bal que la boisson glacée.

— Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini de regarder Mme Dalbonne? Est-ce que vous allez recommencer comme l'autre jour?

— Comment?... quoi?... qu'est-ce?

— Oh! ne faites donc pas le niais... indigne libertin! Depuis que la nièce de Mme de Fierville est entrée dans ce salon, les yeux vous sortent de la tête! C'est indécent, comme vous regardez cette dame!...

— Je vous assure, madame Chalupeaux, que vous faites erreur... Je ne puis pas mettre mes yeux dans ma poche!

— Si, monsieur, cela vaudrait mieux que de vous en servir pour examiner les femmes. Invitez-moi à danser, je veux danser!

— Mais, c'est que... je...

— Allons! vivement... votre main... je vous dis que je veux danser. Allons nous mettre en place!

Mme Chalupeaux entraîne elle-même son mari à un quadrille. Un jeune homme venait d'inviter Cerisette, qui n'ose point refuser parce que Léon lui a dit qu'elle se ferait plus remarquer si elle ne dansait pas; elle se trouve être du même quadrille que M. Chalupeaux, que cependant elle a le bonheur de n'avoir pas pour vis-à-vis; car Némorin, troublé par le voisinage de Mme Dalbonne et par les sarcasmes de sa femme qui le pince quand il regarde Cerisette, ne sait plus ce qu'il fait, embrouille les figures, donne des coups de pied aux dames, et finit par écraser un œil-de-perdrix appartenant à son épouse, qui retourne à sa place furieuse et en boitant.

Quant à Cerisette, elle s'est tirée de la contredanse comme de tout ce qu'elle entreprend : elle a eu de la grâce, de la décence, et, à peine l'a-t-on ramenée à sa place qu'elle a déjà reçu plusieurs autres invitations.

Il est près de minuit : le bal est dans tout son éclat, les salons sont encombrés de monde. Mme de Fierville fait parfaitement les honneurs de chez elle; cependant, déjà son front devient soucieux, elle porte, à chaque moment, ses regards vers la pendule; mais, tout à coup, sa

physionomie redevient radieuse : elle vient de voir M. Froimont entrer dans le premier salon.

Le ci-devant commis-voyageur a une toilette tout à fait excentrique; on voit que ce monsieur veut faire de l'effet, et, ses manières d'estaminet répondant à son costume, il ne peut manquer d'en produire dans une société de gens de bon ton. De plus, ce monsieur, craignant peut-être de ne pas être assez gai, et pour être plus vite en train, a fait ce que font quelquefois les jeunes gens avant d'aller au bal de l'Opéra, il s'est donné une petite pointe.

C'est donc le nez au vent, la parole haute et coudoyant tout le monde, comme s'il était dans un bal public, que M. Froimont fait son entrée dans les salons, où chacun se demande quel est ce personnage qui a l'air de se croire chez *Mabille*... et qui sent la pipe comme un corps de garde.

Mais Mme de Fierville a été au-devant de M. Froimont auquel elle dit :

— Vous venez bien tard, monsieur; je désespérais déjà de vous posséder.

— Madame, il faut bien le temps de fumer quelques petits cigares... mais je n'avais garde de manquer à votre bal. Fichtre ! je m'en serais bien gardé. Ah ! diable !... c'est que j'ai pour cela des raisons... c'est un secret... je ne peux pas vous dire ça.

— Je respecte vos secrets; mais j'espère que, ce soir, vous vous amuserez chez moi.

— Mais oui, ce soir, ça m'a l'air assez gentil... Vous avez du sexe, au moins. Allez donc à votre monde, je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi; oh ! je suis un gaillard qui sait aller tout seul... je n'ai pas besoin qu'on me présente.

Mme de Fierville quitte M. Froimont, mais elle ne le perd pas de vue. Celui-ci commence par prendre des verres de punch sur les plateaux qui circulaient devant lui, puis, il se fourre un petit carré de verre sur son œil droit, et, au moyen d'un clignotement qui le rend encore plus laid, il parvient à maintenir ce petit lorgnon sur son visage. Il se promène avec cela dans les salons, regardant les dames d'une façon très cavalière, en se disant :

— Voyons si ce billet anonyme me dit vrai... Je dois rencontrer ici une femme que j'ai connue autrefois, et que je désire depuis longtemps retrouver. Une femme... c'est bien vague, j'en ai tant connu ! N'importe ! nous examinerons, nous chercherons... Mais qui diable peut m'avoir écrit cela?

La danse a recommencé, et Cerisette fait partie d'un quadrille, lorsque M. Froimont porte enfin ses regards de son côté. Il demeure d'abord frappé

d'admiration : la jeune femme est si jolie, elle porte si bien sa toilette, il y a tant de grâce dans sa danse, qu'il ne peut se lasser de la regarder ; mais, à mesure qu'il l'examine, il connaît ces yeux, cette bouche, ce sourire fin qui le charment et se dit :

— Mais, que diable ! je connais cette femme-là. Eh ! oui !... c'est la petite Cerisette... embellie encore... mais ce sont bien tous ses traits ! A coup sûr, ce doit être cette dame-là que j'ai aperçue l'autre soir au théâtre de la Porte-Saint-Martin ! Si ce n'est pas ma petite coquine, la ressemblance est extraordinaire ! D'ailleurs, ce billet où l'on me prévient que je rencontrerai ici une femme que j'ai connue autrefois ! C'est donc elle ? Oh ! nous allons nous assurer du fait : si c'est elle, ma présence lui fera un drôle d'effet.

Le quadrille est à peine terminé que Froimont, perçant la foule, s'approche de la place où Cerisette a été ramenée, et s'inclinant vers la jeune femme, lui dit avec une affectation dans laquelle il y a de la raillerie :

— Madame sera-t-elle assez bonne... assez aimable pour m'accorder la faveur de la première contredanse ?

Cerisette lève les yeux sur ce monsieur qui vient de s'arrêter devant elle, et tout en lui répondant, elle se sent frémir, parce que la figure lui est connue, et qu'enfin elle ne doute plus, au bout d'un moment, qu'elle a en face d'elle l'homme qui s'est sans cesse acharné à la poursuivre, et qui lui a toujours inspiré la plus profonde aversion.

— Je suis invitée, monsieur.

— Vous êtes invitée .. cela ne m'étonne pas... Les jolies femmes sont toujours retenues ; mais vous me donnerez bien un numéro ?

— Je suis encore invitée pour plusieurs quadrilles, monsieur. . et je ne sais pas même si je resterai pour les danser.

— Ah ! diable ! mais voilà qui est fâcheux... Il faut pourtant que je danse avec vous.

Tout en disant cela, Froimont regardait Cerisette fixement, et remarquait avec une secrète joie le trouble, l'émotion, la terreur qui se peignaient sur le visage de la jeune femme, et qu'elle cherchait en vain à dissimuler.

— Voyons, belle dame... accordez-moi une contredanse ?

— Je vous répète, monsieur, que j'ai déjà trop d'invitations.

— Mais il me semble qu'on peut bien faire quelque chose... pour une ancienne connaissance.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur.

— Vraiment ! Vous avez la mémoire courte, madame... mais je vous ai parfaitement reconnue, moi . d'abord, à vos traits charmants, ensuite, votre voix a confirmé mes soupçons ; vous êtes Cerisette. Oh ! la toilette n'est plus la même... mais la personne est identique.

— Je vous répète, monsieur, que je ne sais ce que vous voulez dire, et que je ne vous connais pas.

— Vraiment, madame! Pourquoi donc alors ma présence vous a-t-elle bouleversée à ce point? Ah! à propos, j'avais quelque chose de fort important à vous apprendre... Angely est mort... vous savez bien, ce jeune premier si mauvais?... Il est mort en Angleterre, il y a un an... Ah! cela vous émeut; la mémoire commence donc à vous revenir?

Cerisette faisait tous ses efforts pour rappeler son courage : elle aurait voulu pouvoir lutter contre cet homme qui l'accablait; elle aurait voulu, par son énergie, le forcer à douter que ce fût bien à Cerisette qu'il parlait, mais elle sentait ses forces lui manquer, ses esprits se troubler.

En ce moment, M. Dumarselle s'approche de la jeune femme en lui disant :

Connaissez-vous cette jolie femme qui est là-bas contre cette fenêtre?

— Qu'avez-vous, madame? Vous êtes pâle... vous paraissez souffrir!

— Oh! oui, monsieur... j'ai besoin de prendre l'air... Emmenez-moi, de grâce, emmenez-moi!

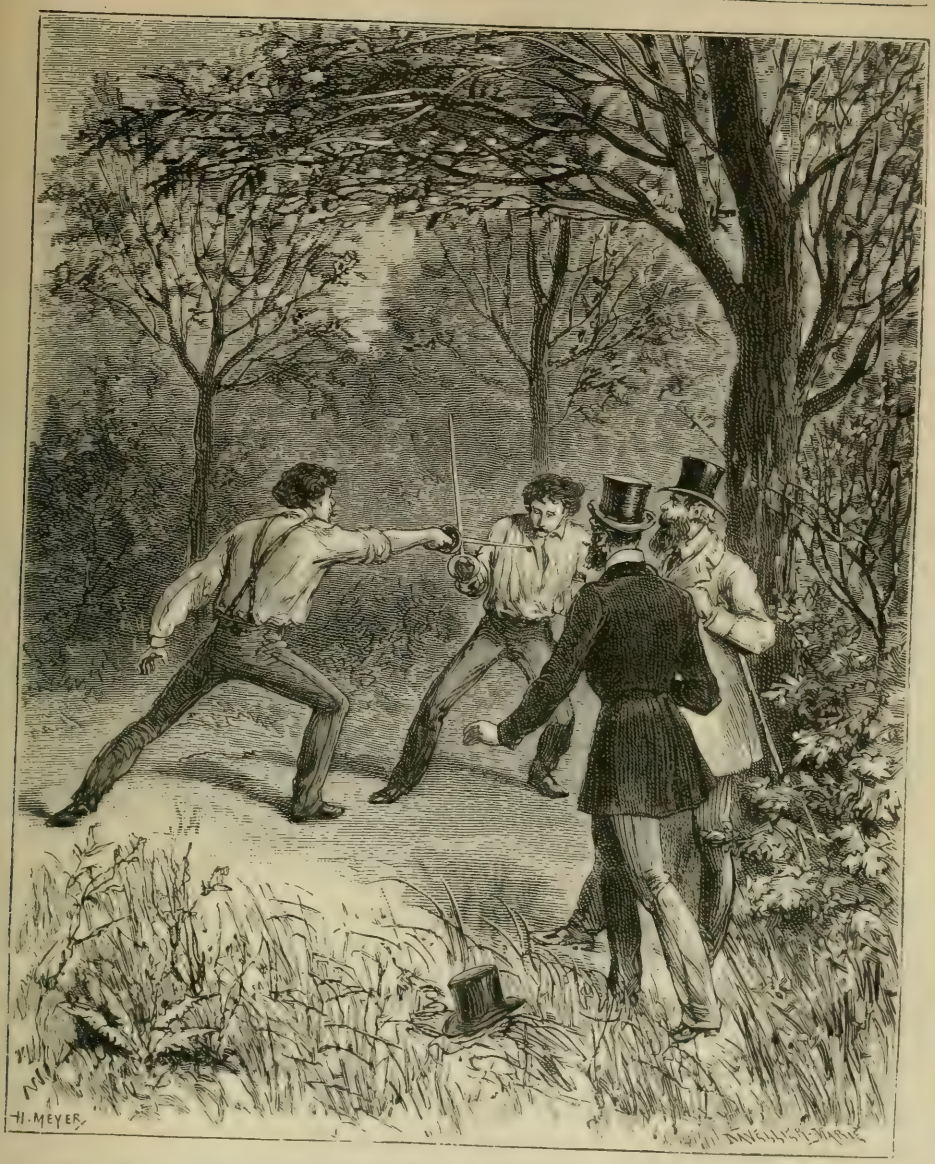
Cerisette a pris le bras de M. Dumarselle et quitte aussitôt sa place; M. Dumarselle soutient la jeune femme et l'emmène dans un autre salon.

— C'est comme ça !... Ah! l'on ne veut pas me reconnaître! se dit Froimont en regardant Cerisette s'éloigner. Eh bien! nous allons voir !... nous allons en faire, de ce scandale!

Et le monsieur de mauvaise compagnie suit de loin la jeune femme qui est allée se placer contre une croisée et boit un verre d'eau que M. Dumarselle lui présente.

— Connaissez-vous cette jolie femme... qui est là-bas... contre cette fenêtre? dit Froimont à un monsieur qui se trouve près de lui.

Ce monsieur était Chalupeaux, qui venait encore d'ingurgiter un



M. Froimont se fend et lui passe son épée à travers le corps. (P. 476.)

verre de punch, et qui, animé par les fréquents rafraîchissements qu'il prenait, suivait Cerisette dès que sa femme n'avait pas les yeux sur lui.

— Cette jolie dame... qui est là-bas... contre la fenêtre? Mais c'est Mme Dalbonne?

— Ah! oui-da?... Et qu'est-ce que c'est que ça?... D'où ça sort-il, Mme Dalbonne?

— Comment! vous ne savez pas que Mme Dalbonne est la nièce de Mme de Fierville?

— Vraiment! Eh bien! je lui en fais mon compliment, de sa nièce. Je la connais beaucoup, moi, cette jolie brunette; oh! elle a fait bien des métiers... mais, autrefois, elle ne s'appelait pas Mme Dalbonne... C'était tout bonnement Cerisette.

— Cerisette!... qu'est-ce que vous me dites là? s'écrie Chalupeaux en faisant des yeux effarés. Oh! mais, je ne m'étais pas trompé... c'est donc elle! C'est que je la connais beaucoup aussi, moi, cette Cerisette.

— Mon cher monsieur, tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai couché avec cette femme-là.

— Et moi, aussi, j'y ai couché avec cette charmante femme-là.

— Et moi, messieurs, j'y couche toutes les nuits, car je suis son mari.

Ces paroles sont prononcées par Léon qui, en cherchant sa femme, avait entendu prononcer son nom et s'était arrêté derrière ces deux messieurs qui parlaient d'elle.

En reconnaissant la voix de Dalbonne, en le voyant près de lui, Chalupeaux devient vert, et il s'empresse de balbutier :

— Comment!... par exemple!... tout ceci est une plaisanterie! .. ne croyez pas un mot de ce que j'ai dit!... ce n'est pas vrai!... c'est le punch!... Je vous jure que je n'ai plus ma tête à moi!

Quant à Froimont, en apercevant le jeune homme dont les traits sont contractés et qui attache ses regards sur les siens, il le toise d'un air insolent en s'écriant :

— Ma foi! monsieur, j'en suis fâché pour vous... mais, si vous êtes le mari de cette petite femme... qui est là-bas... vous avez été complètement floué... et je ne reprends pas mes paroles.

— Assez, monsieur, assez!... répond Léon en saisissant le bras de Froimont et en le serrant de manière à y laisser l'empreinte de ses doigts. Demain, à huit heures, à la porte du bois de Boulogne, et si vous avez le malheur de ne point vous y trouver...

— Soyez tranquille, mon petit monsieur, on y sera, et on y fera votre affaire... Nous avons la main heureuse et l'habitude de ces choses-là.

— A demain donc, et un seul témoin nous suffira.

— Comme vous voudrez.

Après avoir dit ces mots, Léon se retourne pour chercher Chalupeaux duquel il veut obtenir une réparation; mais, déjà Némorin n'était plus là, il avait disparu... Léon est sur le point de courir à sa recherche, lorsqu'il entend un cri douloureux : c'est Cerisette qui, ayant aperçu son mari parler à Froimont, est tombée sur le parquet, saisie par une violente attaque

de nerfs. Léon ne songe plus à Chalupeaux ; il court à sa femme, que M. Dumarselle a relevée et à laquelle il prodigue ses soins. Mme de Fierville, qui, de loin, avait tout vu, s'approche de Cerisette en s'écriant :

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? Comment, Léon, c'est votre femme qui se trouve mal ! Quelle est donc la cause de cet incident ? Comme vous semblez vous-même bouleversé ! Que s'est-il donc passé ? Il faut porter votre femme dans ma chambre... appeler un médecin.

— Non, madame, non, dit Léon en repoussant vivement sa tante qui voulait s'approcher de Cerisette. Ce n'est pas chez vous que ma femme doit trouver du secours ; ce qu'il faut avant tout, c'est qu'elle sorte de cette maison... où je comprends maintenant pourquoi vous teniez tant à ce qu'elle vînt ce soir !

Et Léon, prenant sa femme sur ses bras, l'emporte hors du salon et la met dans sa voiture, aidé de M. Dumarselle qui, avant de s'éloigner a jeté sur Mme de Fierville un regard qui l'a terrifiée.

Cependant la société afflue autour de Mme de Fierville ; on vient s'informer de ce qui est arrivé. Bientôt Mme Chalupeaux augmente la confusion générale : elle accourt en jetant des cris et en demandant son mari qui a disparu.

— Eh ! mon Dieu ! ma chère amie, pourquoi donc cet effroi ? lui dit Mme de Fierville. M. Chalupeaux se sera senti indisposé... Il n'aura pas voulu vous le dire... pour ne point vous obliger à quitter le bal.

— Madame... je sais bien que mon mari avait beaucoup bu de punch, mais, s'il ne se retrouvait pas... c'est à votre nièce que je m'en prendrais, madame... elle lui avait tourné la tête.

— Eh ! mais, il paraît que la femme de mon neveu a mis ce soir tout en révolution chez moi... Plus tard nous saurons, je l'espère, la cause de ces incidents... mais ce n'est pas une raison pour que mon bal en soit troublé !... Allons, messieurs, allez inviter vos dames. Tenez, l'orchestre joue la ritournelle... le quadrille va commencer.

Chacun retourne à la danse, parce que, dans le grand monde, il n'est pas de bon ton de s'occuper d'affaires qui ne regardent que la maîtresse de la maison. Quant à M. Froimont, il sort de chez Mme de Fierville d'une façon aussi impertinente qu'il y était entré, et, lorsque cette dame le cherche pour lui demander des détails sur ce qui est arrivé, elle ne le trouve plus, il était déjà parti.

Léon avait ramené sa femme chez lui. Le grand air avait calmé les nerfs de Cerisette, elle n'était plus que complètement abattue en arrivant chez elle. M. Dumarselle, qui n'a point quitté les jeunes gens, leur propose d'aller réveiller un médecin et de le ramener avec lui. Mais Cerisette

s'y oppose; elle remercie cet homme généreux dont l'amitié ne s'est jamais démentie à son égard, et qui vient encore de lui en donner des preuves. Léon joint ses remerciements à ceux de sa femme, et M. Dumarselle s'éloigne en demandant la permission de venir savoir des nouvelles de la malade, ce qu'on lui accorde avec empressement.

Ta visite ne me surprend nullement... je t'attendais: je gage que tu as un duel ce matin.

Lorsqu'il est seul avec sa femme, Léon redouble pour elle de soins, de tendresse ; car il voit qu'elle le regarde avec crainte, qu'elle semble avoir peur de lui parler. Enfin, Cerisette balbutie d'une voix tremblante :

— Mon ami... je t'ai vu parler à ce bal avec un homme... oh !... un homme qui a toujours cherché à me faire du mal... Mon Dieu !... il m'a reconnue, cet homme !... et, quoique je lui aie répondu qu'il se trompait... il n'a pas moins persisté à vouloir me reconnaître. Ah ! Léon, tu dois rougir de ta femme !... tu dois ne plus m'aimer ! Cependant, avant de m'épouser, tu as entendu Sabretache.., il a dû te parler de ce commis-voyageur, de ce M. Froimont qui me parla de son amour quand j'étais avec des comédiens... et me fit ensuite lâchement siffler parce que je n'avais pas voulu l'écouter...

— Oui, je sais tout cela. Calme-toi, mon Agathe, et, surtout, ne pense pas que je puisse jamais cesser de t'aimer... Va, ils auront beau faire, ils ne parviendront pas à t'enlever mon amour.

— Cher Léon ! Mais cet homme... ce Froimont... que te disait-il?

— Fort peu de chose... Je l'entendais dire à M. Chalupeaux qu'il croyait te reconnaître ; alors, je me suis avancé et lui ai demandé où il avait connu ma femme. Ma question l'a troublé... il est resté tout interdit, puis il a balbutié qu'il se trompait.

— Quoi ! c'est là tout ce qu'il t'a dit?

— Tout, absolument.

— Léon! tu ne m'abuses pas?... Cet homme ne t'a pas dit autre chose?

— Rien autre chose.

— Ah! quand je t'ai vu lui parler, je me suis sentie mourir... Je voulais courir... vous séparer... mais, tout à coup, je n'ai plus rien vu autour de moi.

— Prends du repos, tu en as besoin... et oublie les événements de cette nuit.

— Ah! mon ami, tu vois bien que je n'aurais pas dû aller dans le monde. Mais ce Froimont chez ta tante!

— Il y a là-dessous quelque perfidie. Gaston avait raison!

— Et Sabretache aussi... quand il nous disait de nous méfier.

Léon est parvenu a calmer les craintes de sa femme. En redoublant pour elle de tendresse et d'amour, il ramène un peu de tranquillité dans son âme, et fatiguée de tous les incidents de cette nuit, Cerisette parvient enfin à trouver le sommeil lorsque les premiers rayons du jour commencent à poindre.

Ce personnage tient des épées sous son bras.

Alors, Léon se lève sans faire du bruit, et, regardant sa femme endormie, il murmure :

— Dors en paix.., pauvre Cerisette!... toi... dont je connais toute la vie... car Sabretache m'a tout dit... à moi... il a voulu que je sache tout, avant de te donner mon nom... afin que jamais je ne puisse vous accuser l'un ou l'autre de m'avoir trompé. Ah! je ne me repens pas de t'avoir associée à ma vie!... Ton cœur ne fut jamais souillé par le vice... Au revoir, cher ange, je vais te venger de ce misérable qui ose te poursuivre encore!... Oh! oui, si le ciel est juste, ce Froimont recevra le prix de son indigne conduite.

Léon va dans le cabinet. Là, il écrit une lettre qu'il place dans le secrétaire ; ensuite, il achève sa toilette, prend sa boîte à pistolets, et sort doucement de chez lui, avant qu'aucun de ses domestiques soit levé.

Il n'est que six heures et demie, lorsque Léon, qui est parvenu, non sans peine, à se faire ouvrir par le portier de Gaston, sonne chez son ami et demande au domestique si son maître est chez lui.

— Si monsieur est chez lui! murmure le domestique en bâillant. Pardi!... à l'heure qu'il est... Oh! monsieur n'est pas si matinal, il doit dormir encore.

— Très bien, je vais l'éveiller.

— Mais, monsieur, permettez, puisque mon maître dort!

— Eh bien! c'est justement pour cela que je vais l'éveiller.

Et Léon entre sans écouter le valet qui veut le retenir. Il pénètre dans la chambre de Gaston. Celui-ci avait entendu du bruit, il était éveillé. Il ne paraît nullement surpris en voyant Léon entrer chez lui si matin.

— Pardon, mon cher Gaston, de venir troubler ton repos, dit Léon, mais une affaire qui ne souffre aucun retard...

— Ta visite ne me surprend nullement... je t'attendais; je gage que tu as un duel ce matin!

— Justement! Mais qui t'a dit?...

— Personne; mais je l'avais prévu : c'est la suite de la soirée de ta tante.

— Oui... tu avais raison... Oh! tout cela était arrangé par elle... Mon Dieu! que lui a donc fait Agathe pour qu'elle veuille la perdre?

— Avec qui te bats-tu?

— Avec un nommé Froimont, qui a l'air d'un habitué d'estaminet, et qui, chez ma tante, produisait un effet singulier sur la compagnie.

— Il fallait que Mme de Fierville eût de bien grandes raisons pour inviter ce monsieur à son bal.

— Oh! oui... je le devine maintenant. Oh! c'est affreux!

— Enfin, cet homme?

— Le misérable! il montrait ma femme... à un autre... que je retrouverai aussi. Il disait... Enfin, Gaston, l'insulte est si grave qu'elle veut non seulement du sang, mais la mort de cet homme.

— C'est bien! à quelle heure le rendez-vous?

— A huit heures, au bois de Boulogne.

— Je me lève, et je serai bientôt prêt.

Gaston saute à bas de son lit et s'habille lestement, demande à son ami s'il a des armes, et, à sept heures moins un quart, les deux jeunes gens montent dans une voiture en disant au cocher :

— A la porte Maillot, avant huit heures, et dix francs pour vous.

Le cocher part comme un remise. Pendant le trajet, les deux amis parlent peu : tous deux sont plongés dans de graves réflexions. Enfin, Léon dit à Gaston :

— Si le sort m'est contraire... j'ai écrit mes dernières volontés... Tu trouveras la lettre dans mon secrétaire... Je laisse tout ce que j'ai à celle que j'aime tant. C'est toi, Gaston que je charge de faire exécuter mes volontés.

— Si tu succombais?... Ah! sois tranquille, Léon, je me chargerais aussi de te venger. Mais je ne peux pas croire qu'un homme d'honneur sera la victime d'un infâme, et d'un misérable!

— Eh! mon ami, cela s'est vu quelquefois; je te promets, malgré cela, que ce monsieur ne me fait pas peur.

On est arrivé à la porte Maillot. Les amis descendent de voiture. Léon regarde sa montre, il n'est pas encore huit heures. Les jeunes gens se tiennent à l'entrée du bois : le temps est sombre, froid, il n'y a pas encore un seul promeneur.

Sept minutes s'écoulent. Enfin un cabriolet-milord arrive; deux hommes en descendent : c'est M. Froimont et un grand maigre, serré dans un paletot comme dans un étui de parapluie, et porteur d'une figure longue, blême et enjolivée d'une barbe de sapeur. Ce personnage tient des épées sous son bras.

M. Froimont s'avance vers Léon avec l'air insolent qui lui est habituel et en se dandinant comme un tambour-major.

— Pardon, monsieur... Je ne pense pas être en retard... Il n'est que huit heures... Je vais comme la ville... De quel côté nous dirigeons-nous?

— Veuillez nous suivre, messieurs.

— Vous suivre, c'est-à-dire vous accompagner. Lambourlot, viens, petit... emboîte le pas.

Léon se dirige vers un fourré qu'il connaît; puis on trouve une petite clairière et il s'arrête en disant :

— Nous serons bien ici.

— Mais oui, pas mal; qu'en penses-tu, Lambourlot?

L'homme sec se contente de faire un signe de tête; mais Froimont reprend en s'adressant à Léon :

— Je vois, monsieur, que vous avez apporté des pistolets, moi, j'ai apporté des épées... et, comme j'ai le choix des armes, si vous le voulez bien, c'est à l'épée que nous nous battrons.

— Sur quoi vous fondez-vous pour avoir le choix des armes? dit Gaston.

— Comment! sur quoi? Pardieu! sur ce que c'est monsieur qui m'a provoqué!... Je ne le connaissais pas, moi! je ne lui disais rien. Vous ne

connaissez donc pas l'affaire? Si vous voulez, je vais vous la conter... Un témoin doit connaître les faits.

— C'est bien, monsieur, dit Léon; mon ami sait ce dont il s'agit : je pourrais rétorquer vos arguments, car c'est moi qui ai été insulté... mais il me tarde d'en finir; prenons l'épée; j'y consens, et le pistolet ensuite si l'épée ne suffit pas.

— Pourquoi céder aux désirs de cet homme? dit Gaston à son ami. Il te propose l'épée parce que sans doute il y est fort. Pourquoi donner cet avantage à ce monsieur qui a l'air si impertinent?

— Encore une fois, je veux en finir; habit bas, monsieur!

— Oh! soyez tranquille, monsieur, nous savons comment cela se pratique... Lambourlot, viens présenter les épées : que monsieur choisisse celle qui lui conviendra.. elles sont excellentes toutes deux.

Gaston va examiner les épées que tient M. Lambourlot, elles sont égales en longueur et aussi légères l'une que l'autre; il en prend une qu'il remet à Léon, en lui disant :

— Du calme! du sang-froid surtout!

Mais Léon est tellement pressé de se battre, qu'il saisit vivement l'arme qu'on lui présente et court sur son adversaire en lui criant :

— En garde, monsieur.

Froimont attendait son adversaire, ferme sur les jarrets et tout à son affaire. Le combat s'engage avec impétuosité d'un côté, avec prudence de l'autre. Léon attaque toujours, son adversaire semble ne faire que se défendre. Gaston frémit en voyant son ami se laisser emporter par sa fureur. En effet, profitant bientôt d'une faute de Léon, M. Froimont se fend et lui passe son épée à travers le corps. Léon veut se soutenir... il essaye de se battre encore, mais son épée s'échappe de ses mains, et il tombe lui-même dans les bras de Gaston qui a couru pour secourir son ami.

— Cela ne pouvait pas finir autrement, dit Froimont en reprenant son habit et en essuyant son épée : M. Dalbonne se bat comme un fou... Ah! ce n'est pas comme ça que cela se joue. Je puis lui rendre des points! Lambourlot, aide monsieur à porter son ami... je vais vous envoyer la voiture. Vous avez eu tort de ne point amener un chirurgien. Messieurs, je suis bien le vôtre.

Et M. Froimont s'éloigne fort paisiblement, tandis que Gaston, tout occupé de Léon qui perd connaissance, cherche à le faire revenir en lui faisant respirer des sels, et pose son mouchoir sur sa blessure. Enfin, aidé de M. Lambourlot, il parvient à placer le blessé dans la voiture; il y monte près de lui, et on reprend le chemin de Paris.

Cerisette dormait encore lorsqu'un bruit confus parvient jusqu'à elle

Mille pardons, monsieur; je suis un drôle de vous adresser la parole sans être connu de vous. (P. 482.)

et la réveille; elle rappelle ses idées, elle sonne sa femme de chambre qui arrive enfin, pâle et troublée.

— Que se passe-t-il donc? J'ai entendu un bruit... comme des pas d'hommes? Où donc est mon mari? s'écrie Cerisette.

La femme de chambre demeure muette et baisse la tête pour cacher ses larmes. Au même moment, Gaston ouvre la porte et dit à Cerisette :

— Votre mari vient de se battre en duel, madame, il a été blessé grièvement. Mais, rassurez-vous, sa blessure n'est pas mortelle, et le chirurgien vient de me dire qu'il répondait de lui :

— Blessé ! blessé ! Oh ! mon Dieu !... et c'est pour moi ! Ah ! monsieur, je veux le voir... je veux m'établir près de lui... Léon ! Léon !

Cerisette fond en larmes. Gaston s'approche du lit ; il prend la main de la jeune femme avec affection.

— Si vous voulez que votre mari guérisse, songez qu'il faut, surtout dans les premiers jours, lui épargner les fortes émotions. Habillez-vous... et venez le voir ; mais du courage !... ne lui montrez pas ce profond désespoir ! Sa blessure est grave ; mais, je vous le répète, nous le sauverons. Je retourne près de lui.

Au bout de quelques minutes, Cerisette entrait pâle et tremblante dans la chambre où l'on avait établi le blessé. Léon ne pouvait pas parler, mais il essaye de faire un léger sourire à sa femme, comme pour lui dire :

— Ne pleure pas... je guérirai.

— Et maintenant, se dit Gaston en voyant Cerisette installée près du lit du blessé, songeons à ce qui nous reste à faire.

L

LE PETIT CHIEN

Après son duel, M. Froimont est allé déjeuner avec son ami Lambourlot. Le déjeuner se prolonge jusqu'à près de trois heures de l'après-midi ; après quoi, ces messieurs, qui sont un peu *allumés*, vont jouer au billard dans un estaminet.

— Crois-tu qu'il en revienne ? dit Froimont tout en mirant un carambolage.

— Qui ça ?

— Comment ! qui, imbécile ! Est-ce que je me suis battu avec une carotte ?

— Ah ! l'adversaire ? Hum ! c'est bigrement grave, sa blessure ! Tu lui as traversé le côté. Pour peu que cela ait touché quelques parties essentielles... c'est un homme fichu !... Ça fait quatre à cinq.

— Et celui-ci donc que tu ne comptes pas. Il y est ! Cinq à cinq ! Vois-tu, j'étais bien sûr d'embrocher ce petit monsieur... Passe-moi du blanc... Cela veut se battre, et cela ne sait pas se tenir en garde. Ah ! si j'avais accepté le pistolet... mais, pas si bête ! Gueuse de bande qui ne rend pas !

— Tiens, en v'là un qui est joué. Six à cinq !

— C'est un raccroc !

— Oui, comme ton coup d'épée à ce monsieur. Tu lui en voulais donc beaucoup?

— Moi? nullement! Je ne le connais pas! C'est à sa femme que j'en veux... mais je la retrouverai... ce n'est pas fini entre nous! J'ai une mauvaise queue!... Ah! qu'est-ce que ces procédés-là?

— Sept à cinq!... Huit à cinq!

— Dis donc, est-ce que tu n'as pas bientôt fini, Lambourlot? Que je trouve une bonne queue, et je te rattrape bien vite. Et son témoin, qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Le témoin de quoi?

— Sapristi, que cet animal-là devient mufle! C'est à lui donner la becquée comme à un vrai canard!

— Ah! le témoin!... c'est que je ne pensais plus à tout cela... je voyais un si bel effet à faire!

— Enfin, répondras-tu, à présent?

— Le témoin? Il ne m'a rien dit. Ah! si, il m'a seulement demandé ton adresse.

— Eh bien?

— Neuf à cinq! Comment trouves-tu celui-là?

— Oh! que tu m'embêtes! Est-ce que tu la lui as donnée?

— Oui, oui... parfaitement, rue et numéro.

— Tu as eu tort.

— Pourquoi cela?

— Parce que c'était inutile. Je n'ai pas besoin d'avoir encore celui-là sur les bras.

— Il n'aura pas envie de s'y frotter... tu as trop bien lardé son ami.

— C'est égal, tu as eu tort!... On ne donne pas comme ça une adresse! Tu deviens mastoc!

— Et dix! j'ai gagné!

— Ah! va te faire lanlaire! J'en ai assez!

M. Froimont ne rentre chez lui que fort tard. Son portier lui remet la carte de Gaston en lui disant que ce monsieur doit revenir le lendemain de bon matin, s'il n'a pas entendu parler de lui dans la journée.

— Diable! il est encore bien pressé, celui-là! s'écrie Froimont; nous verrons quand cela me plaira. Je veux me reposer un peu la main, d'abord. Et quel est ce billet à mon adresse? Qui l'a apporté?

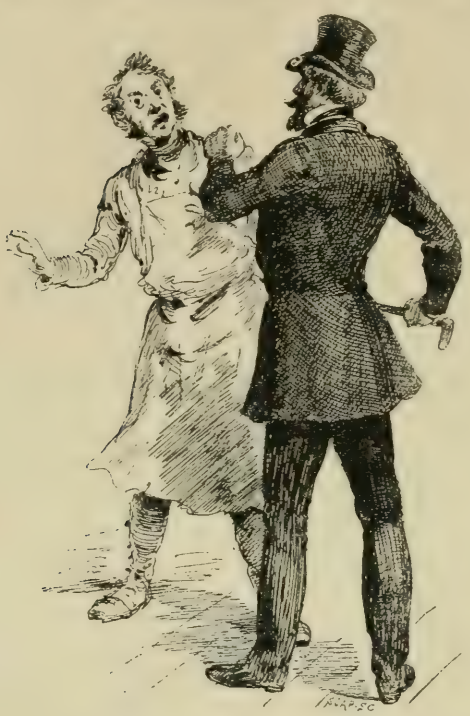
— Un domestique en livrée qui a demandé si monsieur y était.

— Ah! bigre! et ça sent le jasmin!... C'est une lettre de femme!... Tiens! si la petite s'était ravisée de peur que je ne parle, voyons.

Froimont décachette vivement la lettre et lit

« Monsieur,

« J'ignore quelle scène s'est passée hier entre vous et mon neveu, mais il faut que j'en sois instruite. Il faut que ce soit bien grave, car j'apprends, à l'instant, qu'un duel s'en est suivi. On m'assure que c'est au sujet de la femme qu'il a épousée et que vous connaissiez depuis longtemps.



Il m'a menacé de sa canne si je ne vous avertissais pas.

Veuillez avoir la bonté de passer chez moi pour me dire tout ce que vous savez touchant Mme Dalbonne : vous devez juger combien cela m'intéresse. Je vous attends demain. Si vous désirez savoir des nouvelles de mon neveu, il demeure rue Neuve-des-Mathurins, n° 28.

« De Fierville,
née Dalbonne. »

Froimont froisse le billet avec humeur, et monte se coucher en murmurant :

— Et moi qui croyais que c'était un poulet galant! Qu'est-ce qu'elle me chante, cette tante? Elle veut connaître la femme de son neveu... elle y tient beaucoup! Eh bien! on lui procurera ce plaisir... mais je ne suis pas à ses ordres. Plus tard! Avant, j'ai autre chose à faire.

Le lendemain, à sept heures, Froimont est éveillé par son domestique qui lui dit :

— Il y a là un monsieur qui veut absolument vous parler. Je lui disais de revenir plus tard; il m'a menacé de sa canne si je ne vous avertissais pas.

— Comment, sacrebleu! je ne pourrai donc plus dormir? Je n'ai pas le temps... je ne veux pas recevoir si matin.

— Et moi, monsieur, je veux vous parler sur-le-champ, dit Gaston qui avait suivi le domestique qui venait d'entrer dans la chambre à coucher de Froimont.

Celui-ci devient pâle de colère à l'aspect de Gaston et se met sur son séant en s'écriant :

— Et depuis quand, monsieur, entre-t-on chez les gens quand ils dorment? Pour un homme qui a l'air d'aller dans le beau monde, vous vous conduisez là comme un *voyou!*

— Assez de paroles, monsieur! Vous saviez pourquoi j'étais venu hier, je vous avais laissé ma carte; en venant chez moi, vous m'auriez évité la peine de vous réveiller ce matin.

— Mais, monsieur, j'ai mes affaires, et...

— Ce qui m'amène doit passer avant tout. Quand nous battrons-nous, monsieur?

— Eh! pourquoi voulez-vous que je me batte avec vous? Je ne vous connais pas... vous ne m'avez rien fait... J'ai donné un coup d'épée à votre ami, c'était loyalement; les choses se sont passées dans les règles... D'ailleurs, vous en avez été témoin. Mais, s'il fallait ensuite se battre avec les témoins, cela n'en finirait pas!

— Je veux venger mon ami, parce que je connais la cause de votre duel, parce que vous avez lâchement insulté une femme dont la conduite est à l'abri de tout reproche, parce que vous avez menti sur le compte de cette femme. Enfin, je me suis promis de vous tuer, et je tiendrai mon serment.

— Ah! ah! ah!... comme c'est joli !... des menaces !... comme ça me fait peur!

Eh bien! monsieur Minos, je crois, moi, avoir retrouvé Cerisette.

— Je n'ai nullement l'intention de vous faire peur, monsieur; d'ailleurs, vous êtes assez fort à l'épée pour ne craindre personne, et j'accepte cette arme. A quelle heure aujourd'hui?

— Encore une fois, monsieur, je ne veux pas me battre avec vous, et je ne me battrai pas.

— Vous ne vous battrez pas?

En achevant ces mots, Gaston a levé sa canne sur Froimont et s'apprête à le frapper. Froimont devient livide, il écarte la canne ; il est tellement exaspéré qu'il peut à peine articuler :

— Ah ! c'est comme ça?... Eh bien ! on t'embrochera aussi, toi !... et tu resteras cloué sur le terrain.

— Votre heure?

Froimont réfléchit quelques instants, puis répond :

— Demain, neuf heures.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Parce qu'aujourd'hui... j'ai des affaires importantes à terminer...

— A demain donc ! Je serai avec un seul témoin à l'endroit où mon ami est tombé... C'est à la même place que je veux le venger.

— C'est à la même place que je vous donnerai votre compte.

— A demain, monsieur.

Lorsque Gaston est parti, Froimont se hâte de s'habiller : puis, il sort, va, suivant son habitude, déjeuner au café ; mais cette fois il mange à peine, il a hâte de finir son repas. Il sort du café en se disant :

— Ah ! l'on prétend que j'ai menti sur cette femme... quand j'ai dit que j'avais couché avec elle... Oui... je conviens que cela n'a pas été... mais pouvait être... Ce vilain petit homme à qui je parlais au bal s'est bien écrié qu'il y avait couché, lui... et, d'ailleurs, puisqu'elle était dans une maison de tolérance... c'est tout comme !... Mais voilà ce que je veux prouver ! Bigre !... il y a cinq ans passés de cela... pourvu que je trouve encore quelqu'un de cette époque... En avant !...

M. Froimont allonge le pas, et arrive en quinze minutes devant cette demeure infâme où il a un soir trouvé Cerisette. Il regarde la maison, l'allée, s'assure qu'il ne se trompe pas, et va entrer pour prendre ses informations, lorsqu'un monsieur fort sale, quoique mis avec prétention, et qui est suivi d'un petit chien presque aussi crotté que son maître, s'avance en souriant vers Froimont, et lui dit en minaudant :

— Mille pardons, monsieur ; je suis un drôle de vous adresser la parole sans être connu de vous, mais il m'a semblé que vous lorgniez cette maison... Comme j'y ai quelque accointance... si vous désiriez causer avec une de ces demoiselles, je pourrai vous servir de truchement... Ici, Grignedent !... polisson ! Je crois que vous menacez monsieur ! Tout beau !... ou vous n'aurez point de faisan aujourd'hui.

— Ma foi ! monsieur, je suis charmé de la rencontre, et vous pourrez peut-être me renseigner tout aussi bien que la maîtresse du logis... Il s'agit d'une petite qui était dans cette maison il y a cinq ans environ...

— Cinq ans ! oh ! mais alors c'était sous M^me^ Tancrède !... une bien

digne femme dont j'étais le mignon chéri!... Elle est morte, cette chère amie, eh! mon Dieu! oui, monsieur, elle est morte, d'un excès de homard! Je lui avais dit souvent : « Prenons garde, ne nous abandonnons pas trop au homard! c'est de l'étain sur l'estomac! » elle ne m'a pas écouté et *requiescat!*... Elle a vécu!...

— Ah! diable! alors, ce n'est plus la même personne qui tient cette maison?

— Naturellement. Oh! tout le personnel est renouvelé... Je fais assez peu de cas de la nouvelle matrone; on dîne mal chez elle... mais j'y viens encore par un reste d'attachement pour l'entreprise!... vous savez... on a comme ça des habitudes :

Le bonheur se forme, dit-on,
Des habitudes de la vie.

C'est une chanson que je connais là-dessus... Grignedent, soyez sage... je ne vous dis que ça!

Et M. Minos, car on a dû reconnaître ce personnage, donne une chiquenaude sur l'oreille de son chien.

Froimont, après avoir réfléchi et toisé l'individu qui lui a parlé, dit à celui-ci :

— Monsieur, voulez-vous accepter un verre de kirsch au prochain café?

— Monsieur, j'accepterai tout ce qu'il vous sera agréable de m'offrir, trop heureux de faire la connaissance d'un aussi galant homme

Froimont conduit Minos dans un café, s'attable avec lui dans le coin le plus obscur de la salle, fait venir un flacon de kirsch en ordonnant de le laisser sur la table, et, s'accoudant de manière à pouvoir parler presque dans le nez de son vis-à-vis, reprend la conversation.

— Vous souvenez-vous d'une jeune fille, qui, alors, pouvait avoir dix-sept à dix-huit ans... brune, jolie, bien faite... qui se nommait Cerisette?

— Cerisette?... Oh! oui, palsambleu, je m'en souviens!... Cerisette!... une charmante fille, ma foi!...

— Vous vous le rappelez?... A votre santé!... Il est bon, ce kirsch!...

— J'ai mille raisons pour me souvenir de cette petite... elle nous a causé assez de tracas... et tout cela pour qu'elle nous échappe... sans que nous ayons fait nos frais!...

— Que voulez-vous dire?

— Figurez-vous, monsieur, que le hasard conduisit un soir cette petite chez M^me^ Tancrède : elle ignorait entièrement le but philosophique de l'endroit. Elle venait chercher à Paris... un amoureux... un protecteur... je ne sais quoi; mais elle ne trouva personne. Bref, elle n'avait pas de ressources... ne trouvait pas de travail : c'était donc une bonne

action de la part de Mme Tancrède de l'admettre parmi ses pensionnaires... action qui, du reste, aurait dû lui rapporter gros... car la Cerisette était ravissante, mordioux !... Ce kirsch est excellent !...

— Ne le ménagez pas...

— C'est bien ce que je compte faire... Mais figurez-vous, monsieur, que cette petite était une bégueule, une sotte !... Elle refusait de se soumettre à sa position... C'étaient chaque jour des scènes... scandaleuses... Croiriez-vous, monsieur, que, pendant huit jours environ qu'elle passa chez Mme Tancrède, un seul habitué... M. Chalupeaux... c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... et, encore, il fallut agir de ruse...

— M. Chalupeaux... un homme petit... gros, vilain... très coloré de visage?...

— C'est cela même... c'était un de nos meilleurs actionnaires. Enfin, monsieur, un soir qu'on avait eu la bêtise de laisser Cerisette prendre l'air à la porte, elle disparut... Impossible de remettre la main dessus... Une après-midi, pourtant... c'était quelques mois après, je la rencontrai au bras d'un vieux malotru... Je voulus la repincer... mais le vieux se permit de me bousculer... Je ne connais pas ces façons-là... palsambleu! je sais me battre en gentilhomme, mais des coups de poing... pouah! c'est bon pour des truands !... Depuis ce temps, je n'ai jamais retrouvé la Cerisette.

— Et si vous la rencontriez maintenant, la reconnaîtriez-vous encore?

— Si je la reconnaîtrais !.. Oh! je vous en réponds !... Et, d'ailleurs, si je me trompais, tenez, voilà un gaillard qui ne se tromperait pas, lui... il a le nez fin !... Et ce polisson de Grignedent avait un profond attachement pour la petite en question; quand je la revis sur le boulevard, il lui avait déjà léché les pieds que je ne l'avais pas encore reconnue.

— Très bien, très bien, je vois que vous pourrez parfaitement me fournir les preuves qu'il me faut. Vous saurez, mon cher monsieur...

— Minos, rien de plus, j'ai renoncé à mes anciens titres.

— Eh bien! monsieur Minos, je crois, moi, avoir retrouvé Cerisette; mais, aujourd'hui, c'est une grande dame : elle a voiture, laquais, diamants, et, ce qui vous surprendra bien plus, elle est mariée, très bien mariée, à un homme du grand monde.

— Cela ne me surprend pas du tout : beaucoup de nos pensionnaires finissent ainsi; et, ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elles deviennent d'excellentes femmes de ménage.

— Celle-ci se nomme Mme Dalbonne, je vais vous donner son adresse. Maintenant, voici en quoi vous pouvez me servir ; il faut que vous trouviez

Après avoir distribué de nombreuses aumônes. (P. 490.)

un prétexte pour voir cette Mme Dalbonne, pour vous assurer que c'est bien la Cerisette d'autrefois.

— J'emmènerai Grignedent, il me le dira tout de suite.

— Vous aurez de la peine à pénétrer jusqu'à cette dame; son mari est blessé, peut-être mort maintenant.

— Ceci est mon affaire; le principal, c'est que je la voie, chez elle ou ailleurs.

— Oui, mais il faut que ce soit aujourd'hui, il faut que, demain sur les dix heures et demie, pas plus tard, vous me rendiez une réponse positive.

— Si vite que cela?

— C'est indispensable.

— J'adore ce kirsch!... Eh bien, monsieur, ce sera fait comme vous le voulez.

— Tenez, monsieur Minos, veuillez accepter ces deux napoléons pour vos menus frais de dérangement, je vous en compterai autant quand vous viendrez me dire le résultat de votre démarche.

— C'est une affaire arrangée, monsieur... Ah! votre adresse, s'il vous plaît, puisque je vais chez vous demain matin?

Froimont sort de sa poche une de ses cartes; avec un crayon il met derrière le nom et l'adresse de Mme Dalbonne, que Mme de Fierville avait eu soin de lui envoyer, puis il donne cela à Minos en lui disant :

— Ne perdez pas de temps! je vous attends demain matin.

Après avoir réglé l'heure de son duel, Gaston était allé chez Léon pour avoir de ses nouvelles. Comme il sortait de chez le blessé, il aperçoit Sabretache qui venait savoir si Cerisette s'était amusée au bal de Mme de Fierville.

Le jeune homme arrête le militaire en lui posant la main sur le bras. Sabretache reconnaît Gaston; mais, en considérant son visage, il s'écrie :

— Mille carabines! vous avez l'air ému, monsieur Gaston! Il s'est passé quelque chose, je le gagerais! Hum!... ce maudit bal! On a fait de la peine à ma chère Agathe, n'est-ce pas? Parlez, parlez, dites-moi tout!

Gaston raconte à Sabretache ce qui s'est passé au bal, le duel de Léon, enfin, tout ce qui en est résulté.

Le vieux troupier écoute en tremblant, en serrant les poings, en frémissant de colère.

— Pauvre Léon!... brave jeune homme!... il en reviendra, dites-vous?

— Le médecin en répond.

— Ah! cela me rend un peu de respiration; sans cela, voyez-vous, je crois que je n'aurais pas le courage d'aller consoler cette chère enfant. Mais, avant que je monte près d'elle, encore un mot, de grâce : où trouverai-je ce misérable qui l'a insultée, qui a blessé son mari? Ah! c'est qu'il faut que je lui dise deux mots, à celui-là.

— Mon cher monsieur Sabretache, je suis fâché de ne pouvoir vous céder ce plaisir ; mais j'avais promis à Léon de le venger s'il était vaincu et un honnête homme n'a que sa parole.

— Que voulez-vous dire ?

— Que j'ai vu ce matin ce Froimont, l'adversaire de Léon, et que je me bats avec lui demain, à neuf heures, il n'a pas voulu avant.

— Comment, vous voulez que je vous laisse ferrailler avec ce gredin? Non, sacrebleu ! Permettez à un vieux soldat de vider cette affaire. Je m'en tirais pas mal en Afrique, je vous réponds de lui faire passer l'arme à gauche.

— Cela ne se peut pas ; je ne cède jamais ma place en pareille circonstance ! Mais, par exemple, je vous offre d'être mon second, et, si je succombe, de me remplacer : de cette façon, il faudra que ce monsieur reçoive enfin ce qui lui est dû.

— Allons! soit! puisque je ne puis faire mieux, je serai votre second.

— Voici ma carte ; je vous attendrai demain, à huit heures. Maintenant, allez voir notre blessé et sa femme... mais pas un mot sur tout ceci.

— Me prenez-vous pour une recrue? C'est entre nous, c'est mort.

En apercevant Sabretache, Cerisette court se jeter dans ses bras en sanglotant :

— Vous me l'aviez bien dit, mon ami, que j'avais tort d'aller à ce bal... Ah! si je vous avais écouté... vous et M. Gaston!...

— Ne pleurez pas, chère enfant, ce qui est fait... est fait. Heureusement, votre mari en reviendra.

— Ah ! s'il ne guérissait pas, je mourrais aussi, moi.

— Oui, mais vous vivrez tous deux, et cela vaut mieux... Du courage. Et, quant au misérable...

— C'est ce même homme qui un soir... sans vous...

— Oui, oui... je m'en doutais !... Mais on l'empêchera de recommencer... je veux dire que s'il osait... mille caronades ! je ne sais plus ce que je dis... Peut-on voir le blessé ?

— Le médecin dit qu'il vaut mieux, pendant deux ou trois jours, qu'il ne voie pas de monde : on lui a défendu de parler.

— Respectons la consigne du médecin... Je m'établis dans cette chambre, j'y resterai jusqu'au soir ; je passerai la nuit si vous avez besoin de moi. Maintenant, faites vos affaires, petite, comme si je n'étais pas là.

Cerisette presse la main de Sabretache et retourne près de son mari. De temps en temps, elle revient près du vieux soldat lui dire comment est Léon, et Sabretache lui répond :

— Cela marche... la chose suit son cours; mais cela finira bien.

Dans le milieu de la journée, le domestique dit à Mme Dalbonne qu'un monsieur qui voulait voir son maître demande à parler à madame.

Je m'en tirais pas mal en Afrique, je vous réponds de lui faire passer l'arme à gauche.

— Monsieur est malade, et je n'y suis pour personne, répond Cerisette

— Il prend bien son temps pour faire des visites, celui-là! murmure Sabretache.

Le médecin, qui revient dans la soirée, est satisfait de Léon, et renouvelle l'assurance qu'il sera sauvé. Dans sa joie, la jeune femme sauterait au cou du docteur. Apprendre que l'on conservera un objet adoré, c'est recevoir une seconde fois la vie. Sabretache, voyant que l'on n'a point besoin de lui chez Cerisette, cède à ses instances, et la quitte pour se livrer au repos; mais, avant de retourner chez lui, le vieux militaire se rend à l'endroit où il sait trouver Pétarade, qui ne manque pas de lui dire en l'apercevant :

— Comment va Mme Cerise... Agathe?

— Mal!

— Mal?...

— C'est-à-dire pas elle... Son mari s'est battu et a été blessé.

— Nom d'une pipe!

— Il en reviendra; mais c'est pas tout ça. Demain matin je sers de second à un brave jeune homme qui veut venger le pauvre Léon. Si, par hasard, nous avions le dessous, ce sera à mon tour de tuer l'autre... et si, par hasard, je n'étais pas plus heureux, car il paraît que

le misérable est un dur à cuire, c'est toi, Pétarade, que je charge de me remplacer.

— C'est un honneur que j'accepte avec joie, camarade.

— Ce n'est pas tout, si tu devais te battre, tu aurais soin, auparavant, de t'assurer un remplaçant.

— Convenu!... Je connais un petit boucher qui tue un bœuf d'une chiquenaude, c'est un gaillard sur lequel on peut compter. Je le retiendrai.

— Et à présent, bonsoir. Viens chez moi demain vers onze heures, tu sauras le résultat de notre affaire du matin.

Et, serrant la main à Pétarade, Sabretache entre chez lui.

Le lendemain, Cerisette, qui a bien peu dormi dans la nuit, parce qu'elle épie le moindre mouvement de son mari, est sur pied, dès sept heures du matin, et, après s'être assurée que Léon repose, après avoir bien recommandé à sa domestique de ne point le quitter une seule minute, elle s'habille à la hâte, le plus simplement possible, et sort en marchant très vite pour arriver en peu de temps à l'église de la Madeleine dont elle est voisine. La jeune femme veut aller prier Dieu dans son temple; elle veut lui demander le rétablissement de son époux. Cette idée toute pieuse et toute naturelle devait venir à celle pour qui la Providence avait déjà fait tant de choses, et qui n'avait pas attendu le jour de la souffrance pour avoir la foi. En sortant de chez elle, tout occupée de son but, de ses pensées religieuses, Cerisette n'a point aperçu un homme qui était posté dans un renfoncement, presque en face de sa maison.

La jeune femme chasse un chien qui s'attache à elle.

M. Minos s'était présenté deux fois la veille; il n'avait pu réussir à

être admis près de Mme Dalbonne, et, la seconde fois, le domestique lui dit assez sèchement qu'il était inutile qu'il revînt. M. Minos n'ayant pu faire ce jour-là ce dont il était chargé, s'était dit :

— J'ai encore demain jusqu'à dix heures et demie. . Je trouverai autre chose.

Et le lendemain, dès six heures, il s'était placé avec son chien en face de la demeure de Cerisette. Lorsque, à sept heures et demie, il vit une dame à tournure élégante sortir légèrement de la maison, il ne prononça que ces mots :

— Attention, Grignedent!

Et il suit de loin la jeune femme ; mais bientôt, son chien l'a devancé ; bientôt M. Grignedent est tout contre Cerisette et se met dans ses jambes en voulant sauter après elle, pour lui témoigner sa joie de la revoir. La jeune femme chasse un chien qui s'attache à elle, sans faire aucune attention à ce chien ; elle double le pas, elle a hâte d'arriver.

M. Minos en sait assez : il est certain que Grignedent a retrouvé une ancienne connaissance ; il le rappelle pour ne point donner l'éveil à la personne qu'il suit.

Lorsqu'il aperçoit Cerisette entrer dans l'église, M. Minos va par précaution mettre son chien en garde chez un marchand de vin, puis il entre seul dans l'église et se place de façon à voir Cerisette sans être aperçu par elle.

Au bout de huit minutes, la jeune femme qui a fini sa prière sort de l'église après avoir distribué de nombreuses aumônes, et M. Minos va chercher son chien en se frottant les mains et en se disant :

— L'affaire est faite, c'est bien elle !... J'ai conduit cela assez adroitement... et sans me donner de peine... Palsambleu ! j'étais bien sûr d'en venir à mes fins ! A dix heures et demie, j'irai chez ce M. Froimont chercher mes deux autres napoléons...

Et vogue ma nacelle,
Qui porte mes amours !

En attendant, je vais faire un déjeuner fin ; il y a longtemps que cela ne m'est pas arrivé.

A dix heures un quart, M. Minos paye sa carte chez le traiteur où il a déjeuné, et, après avoir passé sa main dans ses cheveux, s'être souri dans une glace, et avoir mis un cure-dents dans sa bouche, il se met en route avec Grignedent en se disant :

— A la demie je serai rue de Seine, chez ce M. Froimont ; il est difficile de mettre dans les affaires plus de ponctualité... j'aurais dû tenir un

haut emploi dans l'État... mais on ne sait jamais découvrir le mérite où il est.

LI

LA DAME DE CARREAU

Minos est exact comme il l'avait promis. Il entre à dix heures et demie dans la maison où demeure Froimont, et demande au portier si ce monsieur est chez lui.

Le portier regarde Minos d'une façon singulière et répond en secouant la tête :

— Oui, M. Froimont est chez lui, mais, si vous voulez le voir, hâtez-vous ; car il paraît qu'il n'y sera pas longtemps.

— Comment, que voulez-vous dire par là, suisse?

— Je veux dire que M. Froimont s'est battu en duel ce matin, qu'on l'a rapporté il n'y a pas vingt minutes, et que le chirurgien qui vient de s'en aller m'a dit qu'il ne passerait pas la nuit, que son affaire était faite.

— Ah! bigre! que m'apprenez-vous là? Pourvu qu'il ait le temps de me payer les quarante francs qu'il me doit!

M. Minos monte quatre à quatre l'escalier. Il dit au domestique qui lui ouvre :

— Je sais que votre maître est très mal, mais il faut qu'il me voie, lui-même le désire. Annoncez-lui M. Minos.

Le domestique s'éloigne, et revient bientôt avec Lambourlot qui dit d'un ton brusque à Minos :

— On vous attendait, dépêchez-vous. Froimont ne peut aller loin, et il a des instructions à vous donner.

Minos suit M. Lambourlot qui l'introduit près du mourant. Froimont était étendu sur son lit, pâle et ayant déjà les yeux éteints par l'approche de la mort.

Le blessé ne s'abusait pas sur son état: son chirurgien lui avait d'ailleurs laissé deviner la vérité; mais, voulant obtenir encore quelques instants de force, au risque de hâter sa fin, Froimont se faisait donner à chaque instant, par Lambourlot, un petit verre rempli d'eau-de-vie, dans lequel il mouillait ses lèvres.

A l'aspect de Minos, une expression de joie féroce ranime les traits du blessé.

— Palsambleu! mon cher monsieur, dit Minos en saluant, il paraît que vous n'avez pas été bien heureux au bâtonnet ce matin?

— Non, un coup de maladroit, une botte bien dangereuse quand elle ne réussit pas. Mais hâtons-nous.

Le moribond fait un signe à Lambourlot qui lui présente le verre d'eau-de-vie. Il en boit cette fois une gorgée, puis reprend avec une voix plus forte :

— Heureusement, j'avais d'avance écrit à cette Mme de Fierville, j'avais comme un pressentiment d'un malheur. Eh bien! cette Mme Dalbonne?

— C'est en effet Cerisette; oh! je l'ai bien reconnue, et Grignedent aussi.

— J'en étais sûr! Vous l'attesterez à la personne à qui vous remettrez cette lettre; il faut la porter aujourd'hui, l'adresse est dessus.

— Je vais m'y rendre en sortant d'ici.

— Tenez... voilà Lambourlot... donne-lui...

Lambourlot compte à Minos quarante francs; celui-ci les prend ainsi que la lettre.

Froimont, dont la force factice diminue à chaque instant, reprend d'une voix éteinte :

— La dame où vous irez vous donnera encore une récompense.

— Je l'accepterai.

— Oui, allez, affirmez ce que vous savez sur Cerisette. Je veux, en mourant, avoir la certitude d'être vengé... des dédains...

— C'est juste, c'est une satisfaction que vous avez le droit de vous procurer.

Je vais remplir vos intentions. Je viendrai, plus tard, vous apprendre le résultat de ma commission.

Froimont ne répond pas. Il est retombé en arrière ; ses traits se sont contractés, il ne voit plus, il n'entend plus rien.

— Ce ne sera pas la peine que vous reveniez, dit Lambourlot à Minos en le reconduisant ; je crois que dans un quart d'heure ce sera fini, si ça ne l'est pas déjà.

— Vous croyez? Il paraît que le coup était malsain!

— Oh! oui! Cette fois il a eu affaire à un gaillard de sa force. Et puis, je ne sais ce qu'il avait ce matin... mais on aurait dit qu'il tremblait!

Tenez, lisez un peu ce qu'il m'a écrit sur vous. (P. 500.)

— Cela s'est vu; il m'est bien arrivé de trembler une fois, à moi qui ai eu cinquante-neuf duels! Cela dépend souvent de la digestion. Monsieur, je vous baise les mains.

Le lendemain du bal de Mme de Fierville, M. Dumarselle s'était présenté dans l'après-midi chez Mme Dalbonne pour savoir si son indisposition de la veille avait eu des suites; alors, il avait appris qu'un nouveau malheur était venu frapper les jeunes époux; que Léon Dalbonne s'était battu en duel le matin et avait été blessé grièvement. Après être monté s'informer près des gens du malade, et avoir su par le médecin lui-même que l'on espérait sauver le blessé, M. Dumarselle s'était rendu en toute hâte chez Mme de Fierville.

Ce n'était point M. Dumarselle que cette dame attendait; on doit se rappeler qu'elle avait écrit à Froimont pour le prier de venir lui expliquer la cause de son duel avec son neveu.

En voyant paraître M. Dumarselle dont la figure est pâle, dont la physionomie exprime une profonde émotion, la tante de Léon se sent frémir; mais elle surmonte son trouble, elle essaye même de sourire à celui qui entre chez elle et lui dit :

— Quoi! c'est vous, monsieur? Je n'espérais point avoir si tôt le bonheur de vous revoir!

— En effet, dit M. Dumarselle en se plaçant devant Mme de Fierville et la foudroyant de son regard, je ne comptais pas remettre les pieds chez vous, après avoir été témoin du piège infâme dans lequel vous avez attiré une jeune femme que vous aviez feint de traiter comme votre nièce pour mieux cacher vos projets.

— Monsieur, qui vous a dit?...

— Laissez-moi parler, madame, et ne m'interrompez pas. On ne m'a rien dit: il m'a été facile de tout deviner.

Un homme, que vous n'auriez jamais reçu dans votre salon s'il n'avait dû servir votre haine, a été invité, accueilli par vous. Vous saviez que cet homme avait pu autrefois connaître la femme de votre neveu, vous avez voulu les faire se trouver ensemble.

Cet homme tenait sans doute des propos outrageants à Mme Dalbonne, car, en l'écoutant, elle tremblait, pâlissait; sans moi elle se serait évanouie sous les yeux de ce misérable qui continuait de la torturer. Cet homme aura répété ses propos devant votre neveu; celui-ci a dû venger sa femme et punir l'insolent.

Un duel a été la suite de cette soirée arrangée par vous; et votre

neveu frappé grièvement par l'épée d'un manant, est maintenant mourant près de sa femme désespérée.

Voilà ce que vous avez fait, madame; je tenais à vous dire que j'en étais instruit. Ah! votre conduite est infâme, épouvantable! Il est donc vrai que celle qui n'a pas les sentiments d'une mère est capable des actions les plus lâches, les plus odieuses! Je m'en doutais déjà, madame: vous venez de m'en donner la conviction.

Mme de Fierville suffoque; elle roule des yeux hagards autour d'elle. Enfin elle balbutie:

— Vous m'insultez, monsieur, vous m'insultez chez moi... vous qui vous posez en défenseur des femmes?

— Oh! mais vous n'êtes pas une femme, vous, madame, vous n'avez rien de votre sexe.

— Et tout cela pour qui?... De qui prenez-vous la défense?... Si M. Froimont n'avait pas eu des relations intimes avec cette... Agathe... lui aurait-il parlé comme il l'a fait? Est-ce ma faute à moi si mon neveu a épousé une... je ne sais quoi?

— Assez, madame! ne joignez pas le mensonge, la calomnie à toutes vos perfidies! Vous avez voulu faire le malheur d'une femme qui méritait votre amitié, le ciel ne permettra pas que vos méchants desseins s'accomplissent.

Quant à moi, j'ai voulu vous convaincre que je vous connaissais telle que vous êtes; désormais, rassurez-vous, vous n'aurez plus à supporter ma présence, et tout est fini entre nous.

M. Dumarselle est parti, laissant Mme de Fierville dévorer sa colère et se disant:

— Et point de nouvelles!... point de réponse de ce Froimont! Me faudra-t-il être toujours accusée de calomnie et n'avoir aucune preuve, aucun renseignement positif sur les antécédents de cette femme?

La journée se passe sans que Mme de Fierville ait entendu parler de Froimont; celle du lendemain s'écoule de même, et cette dame commence à perdre toute espérance, lorsque le jour suivant, vers une heure, son domestique lui annonce un monsieur d'une mise douteuse qui demande à lui parler, pour une affaire pressée et importante, de la part de M. Froimont.

— Ah! enfin! s'écrie Mme de Fierville.

Et elle ordonne qu'on introduise l'étranger.

M. Minos entre, fait un salut de menuet, et fouille dans sa poche pour chercher la lettre qu'il doit remettre, en disant :

— Madame, je vous apporte une missive de M. Froimont : il paraît que cela est très important, il tenait beaucoup à ce que je vous la donnasse en main propre.

— M. Froimont n'a donc pas pu venir lui-même me parler? Je l'attendais depuis deux jours avec impatience.

— Madame, je ne sais pas s'il aurait pu venir hier ou avant-hier, mais ce que je puis certifier, c'est qu'il lui serait impossible de venir aujourd'hui !

— Pourquoi cela, monsieur?

— Par une seule raison... mais elle est majeure... c'est qu'il est mort.

— Mort ! M. Froimont est mort ?

— Oui, madame, blessé en duel ce matin, il a expiré il n'y a pas plus d'une demi-heure. Je sortais de chez lui, où il m'avait communiqué ses dernières intentions, je l'avais laissé si mal que j'eus l'idée d'entrer au café d'en face prendre un verre de kirsch à sa santé, et pour attendre de ses nouvelles.

En effet, deux cigares à peine s'étaient fumés, quand un de ses amis... un homme fort distingué... M. Lambourlot, vient me rejoindre en me disant que tout était fini.

— Il s'était battu en duel encore ! Mais avec qui donc?

— Je n'en sais pas plus... mais la lettre vous en dira sans doute davantage.

Mme de Fierville brise le cachet, et lit la lettre que Froimont lui avait écrite avant d'aller se battre avec Gaston.

« Madame,

« Avant d'aller me battre avec un ami intime de votre neveu, qui se pose en défenseur de la vertu de sa femme, je suis bien aise de vous apprendre ce que c'est que cette vertu.

« Le véritable nom de cette personne est Cerisette : je la rencontrai à Nemours il y a cinq ans ; elle était avec une troupe de comédiens ambulants et vivait avec le jeune premier.

« Je la perdis de vue quelques mois, puis la retrouvai à Paris dans une maison de tolérance. M. Chalupeaux, que j'ai vu chez vous, y avait connu cette Cerisette.

« Tout ceci est de l'histoire et peut encore vous être affirmé par l'homme qui vous remettra cette lettre ; il était attaché à la susdite maison, et peut donner sur Cerisette des détails curieux et positifs... surtout si vous le payez bien.

« Adieu, madame, voilà ce que vous désiriez savoir ; je ne vous fais pas compliment de votre nièce.

« Froimont. »

Mme de Fierville a relu trois fois de suite cette lettre. Elle craint de s'être trompée, d'avoir une fausse joie.

Enfin, bien sûre que ses yeux ne l'ont point abusée, elle se tourne vers Minos en lui disant :

— Est-il bien vrai, monsieur, que vous connaissez une certaine Cerisette, que mon neveu a fait la sottise d'épouser et qui est maintenant Mme Dalbonne ?

— Si je connais Cerisette? Oh ! parfaitement. Et, tenez, mon chien Grignedent aussi la connaît. Cet animal avait pour la jeune fille un attachement profond et peu réciproque, aussi l'a-t-il tout de suite reconnue ce matin, quand elle est sortie de chez elle pour aller jusqu'à l'église de la Madeleine.

— Cerisette vous connaît aussi? Elle ne pourra pas démentir ce que vous lui direz?

— Elle ne l'oserait pas. D'ailleurs, j'ai encore à elle quelque chose... qu'elle ne se doute pas que je possède.

— Monsieur, vous sentez que je ne puis souffrir une telle femme dans ma famille, que je tiens à la confondre ! Vous allez venir avec moi chez mon neveu M. Dalbonne.

— Madame... ceci est fort délicat. Aller chez cette dame... lui faire un affront... je m'expose beaucoup.

Mme de Fierville comprend ce que cela veut dire : elle ouvre un meuble, y prend dix pièces d'or qu'elle présente à Minos, en lui disant :

— Tenez, monsieur, ceci est un acompte... Je m'engage à vous en donner trois fois autant lorsque vous m'aurez aidée à démasquer cette femme.

Minos empoche les pièces d'or en répondant :

— Madame, vous avez une façon d'agir si noble, qu'il faut vous obéir quoi qu'on en ait ! Je suis tout à votre service.

— C'est bien, monsieur. Ah ! attendez... je vous prie... asseyez-vous.

Mme de Fierville se met à son secrétaire, où elle écrit à la hâte ce billet :

« Mme de Fierville tient à rendre une éclatante justice à sa nièce devant M. Dumarselle.

« Elle le prie donc de vouloir bien se trouver dans une heure chez Mme Dalbonne ; elle s'y trouvera aussi. »

Après avoir cacheté cette lettre, Mme de Fierville envoie un de ses domestiques la porter chez M. Dumarselle.

Ensuite, elle dit à Minos :

— Monsieur, il est une heure un quart, dans une heure, nous partirons.

— Cela suffit, madame ; je vais aller au café ingurgiter un petit verre en attendant.

— Oh ! non, monsieur, vous attendrez ici ; je craindrais trop que vous ne fussiez après cela en retard. Mais on va vous servir de quoi vous rafraîchir.

— Palsambleu ! je vois bien qu'il faut faire toutes vos volontés.

On apporte à Minos du madère et du curaçao : il finit les deux bouteilles.

A deux heures un quart Mme de Fierville lui dit :

— Monsieur, une voiture nous attend en bas, partons !

— Partons, madame ; je suis votre valet !

Mme de Fierville monte dans un fiacre avec Minos et donne au cocher l'adresse de son neveu ; elle a caché dans son sein la lettre de Froimont. Elle est vivement émue ; elle se dit qu'elle va perdre à jamais une femme qu'elle déteste ; cette idée devrait réjouir son cœur, et, pourtant, il semble qu'il soit glacé.

Dans le trajet, elle ne dit pas un mot ; en revanche, Minos, qui est très ému par des excès qu'il vient de faire en madère et en curaçao, fait son possible pour avoir un air rassis et sifflote des airs d'opéra.

On arrive chez Léon, Mme de Fierville monte la première. Elle veut parler à Cerisette, mais sans voir son neveu. Un domestique lui apprend que M. Dalbonne va bien et se repose, et que madame vient de passer dans sa chambre.

Mme de Fierville dit à Minos de rester un moment dans l'antichambre jusqu'à ce qu'elle l'appelle. Puis elle ordonne à la domestique de l'introduire en s'écriant :

— Je suis la tante de votre maître, je ne suis pas faite pour attendre.

Cerisette reste toute saisie en voyant Mme de Fierville entrer chez elle ; cependant, elle songe aussitôt que cette dame a dû apprendre l'événement arrivé à son neveu, et qu'il n'est pas étonnant qu'elle vienne elle-même savoir de ses nouvelles ; elle se dispose à lui en donner, lorsque

Mme de Fierville s'avance vers la jeune femme en la fixant comme si elle voulait la pulvériser de ses regards, et elle lui dit d'une voix aigre et en appuyant sur chacune de ses paroles :

— C'est donc vous pour qui l'on se bat? C'est donc vous, qui, après avoir apporté le déshonneur dans ma famille, serez cause encore de la mort de mon neveu!

Cerisette demeure immobile, interdite; elle croit rêver.

— Oh! vos airs de vertu ne peuvent plus abuser personne; je vous connais maintenant, mademoiselle Cerisette! ce nom vous fait pâlir; il vous rappelle des choses que vous espériez tenir bien cachées; mais M. Froimont, qui vous connaissait parfaitement, m'a donné des détails sur votre jeunesse.

— Madame... cet homme est un misérable!... Vous ne devez pas le croire.

— Tenez, lisez un peu ce qu'il m'a écrit sur vous.

Cerisette prend d'une main tremblante la lettre que lui présente Mme de Fierville, et celle-ci, pendant que la jeune femme lit, ouvre la porte, fait signe à Minos d'avancer; puis, lorsqu'il est dans l'appartement, elle s'écrie :

— Et si vous osiez nier ce qui est dans cette lettre, démentirez-vous le témoignage de cet homme qui vous a connue quand vous étiez fille perdue?

Cerisette, après avoir lu la lettre, était tombée à genoux devant Mme de Fierville, mais, en apercevant Minos, elle perd tout à fait connaissance et tombe étendue sur le tapis.

— Fichtre, ma vue lui a fait de l'effet, dit Minos; mais il faut la faire revenir.

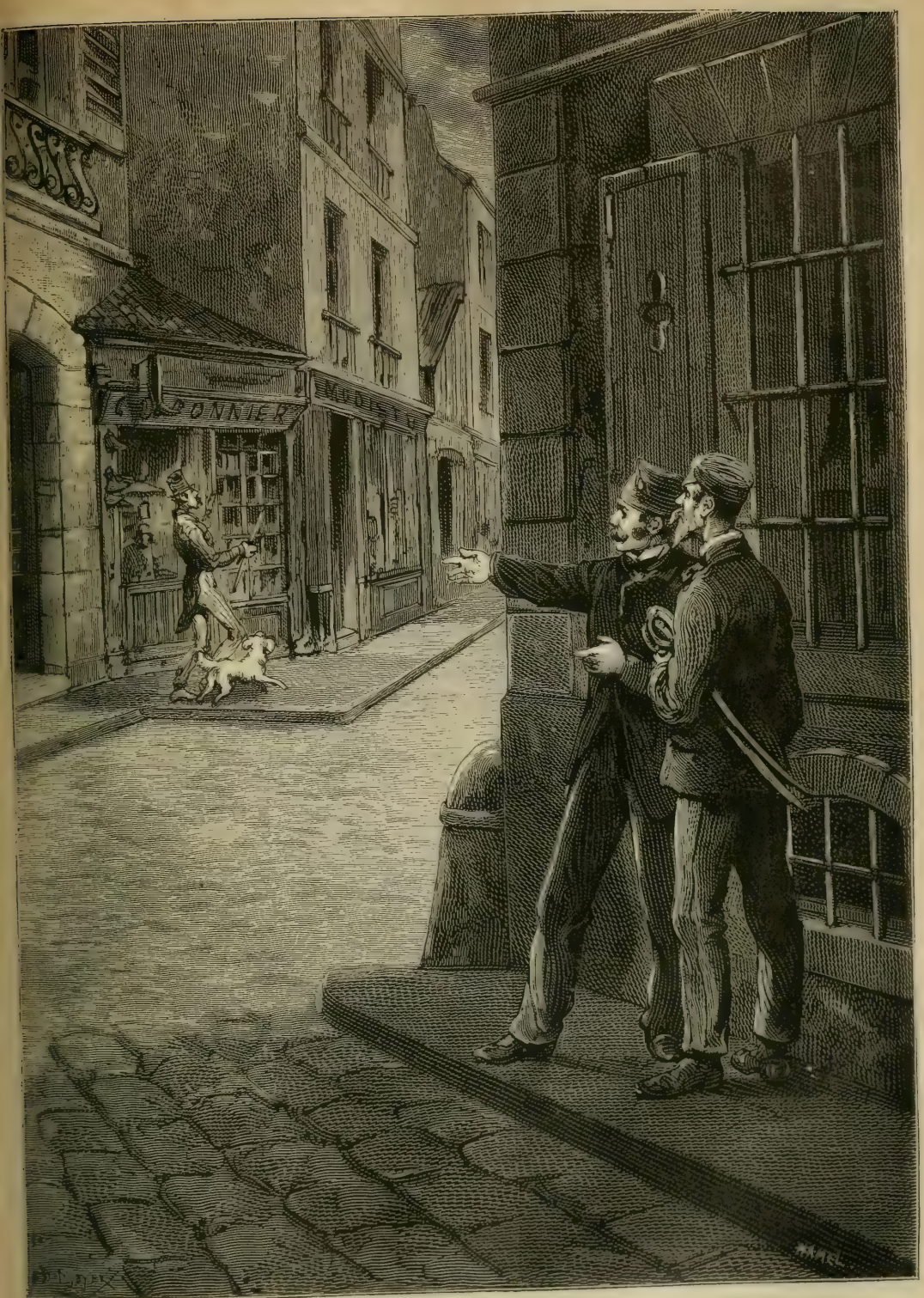
— Comédie que tout cela! Cette fille veut encore se rendre intéressante.

En ce moment trois personnes pénètrent dans l'appartement : ce sont M. Dumarselle, Gaston et Sabretache.

Celui-ci vole porter secours à Cerisette, et M. Dumarselle se tourne vers Mme de Fierville en lui disant :

— C'est donç pour que je sois encore témoin d'une de vos mauvaises actions que vous m'avez fait venir, madame?

— Non, monsieur, c'est pour vous faire enfin connaître cette femme, cette fille qui a vécu dans la position la plus abjecte, qui a été le rebut de la société.



Vois-tu, là-bas, cet homme qui frôle les maisons. (P. 506.)

— Vous en imposez, madame!

— Monsieur, j'ai des preuves, cette fois... Tenez, lisez d'abord cette lettre de M. Froimont.

Et Mme de Fierville cherche des yeux la lettre que Cerisette avait laissée tomber à ses pieds; mais, déjà, Sabretache s'en était emparé, et, après l'avoir parcourue, il la jette dans la flamme qui étincelle dans le foyer en s'écriant :

— Voilà le cas que nous faisons des lettres de ce monsieur... et je vous certifie que désormais il n'en écrira pas d'autres; M. Gaston y a mis bon ordre.

Mme de Fierville frémit de rage en voyant brûler la lettre; mais elle interpelle Minos, qui semble un peu embarrassé en se trouvant avec tant de monde.

— Monsieur, je vous somme de dire la vérité sur cette fille. N'est-il pas vrai qu'elle a été dans une de ces maisons que l'on n'ose nommer, que vous l'y avez connue?

— Madame, répond Minos en cherchant à se poser avec grâce, il est vrai que cette jeune dame, qui, je le pense, était jeune fille alors, est entrée dans l'établissement de Mme Tancrède, croyant loger dans un simple hôtel garni : elle cherchait un gîte.

— Ah! je te connais, toi, gredin! murmure Sabretache en fixant les yeux sur Minos; nous aurons deux mots de conversation, tout à l'heure.

— Mais cette femme est restée dans ce lieu de prostitution, sachant bien, ensuite, où elle était?

— Madame... oui... c'est-à-dire... on l'a un peu violentée pour la retenir... mais c'était dans son intérêt.

— Misérable! s'écrie M. Dumarselle, vous osez outrager cette jeune femme en débitant sur elles d'infâmes calomnies! Heureusement, son oncle est là pour vous démentir.

— Son oncle? répond Minos; ah! permettez, monsieur. La petite Cerisette que voilà... car je la connais bien, n'avait pas d'oncle, pas de parents; c'était une enfant perdue, ou trouvée, elle nous l'a répété plusieurs fois.

— Serait-il vrai? murmure M. Dumarselle en considérant Cerisette qui est toujours évanouie, et dont Sabretache imbibe le front avec de l'eau fraîche.

— La preuve que je ne suis point un imposteur, reprend Minos en fouillant dans un vieux carnet qu'il sort de sa poche, c'est que j'ai là sur moi une carte que cette... demoiselle portait précieusement sur elle, et

qui devait, peut-être l'aider à se faire reconnaître de ses parents; elle perdit un jour cette carte dans l'escalier, et, comme j'ai l'habitude de ne rien laisser traîner, je la ramassai, c'est la dame de carreau; mais il y a de l'écriture derrière...

— Donnez! donnez donc! s'écrie M. Dumarselle en arrachant presque des mains de M. Minos la carte que celui-ci vient de retirer de la poche de son carnet.

Mais à peine a-t-il jeté les yeux dessus, à peine a-t-il reconnu l'écriture, qu'un cri lui échappe; il devient tremblant, il peut à peine balbutier :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! cette écriture, c'est la mienne! Oui, oui, c'est moi qui ai écrit cela.

— La vôtre, mon officier! s'écrie Sabretache. Mais on a trouvé cette carte sur la nourrice qui ramenait cette petite à Paris, et qui est morte presque subitement dans une auberge près de Nemours où cette enfant a été recueillie et élevée, il y a vingt ans à peu près.

— Il serait possible! je retrouverais enfin ma Clotilde, cette fille que je pleure et que je cherchais en vain depuis tant d'années. Mais si c'est elle, elle devait porter à son cou un petit médaillon, pareil à celui-ci.

— Oui, parbleu, elle ne l'a jamais quitté, mon officier. Tenez!.. tenez!... le voilà!

En disant cela, Sabretache écarte le haut de la robe de Cerisette; on aperçoit un cordon de soie, il le tire doucement, et le médaillon paraît bientôt.

M. Dumarselle examine un moment le bijou, le compare au sien, puis tombe à genoux près de Cerisette, dans laquelle il vient de reconnaître sa fille. Il lui prend la tête, la couvre de baisers, l'appelle à grands cris son enfant.

Gaston et Sabretache partagent son ivresse; M. Minos juge convenable de gagner la porte avec son chien. Quant à M^me^ de Fierville, elle est devenue morne, atterrée; elle est tombée sur un siège et baisse les yeux vers la terre.

Enfin, Cerisette reprend ses sens.

En voyant M. Dumarselle, à genoux près d'elle, en l'entendant l'appeler sa fille, lui prodiguer les plus tendres caresses, la jeune femme croit rêver... mais Sabretache est là qui lui tient les mains, qui rit et pleure à la fois, en lui disant :

— Eh! oui, petite... ce n'est point un songe. M. Dumarselle est votre

père. Ce médaillon qu'il vient de voir à votre cou lui en a donné la preuve.

— Oui, chère enfant, oui... vous êtes cette Clotilde dont j'avais ignoré le sort depuis vingt ans, et que, pourtant je cherchais toujours, car une voix secrète me disait qu'un jour je retrouverais ma fille, et c'est aussi cette voix qui me portait à vous aimer.

— Oh! monsieur!... il serait vrai? Un tel bonheur!

— Appelez-moi votre père. — Mon père!...

Mais, presque aussitôt, Cerisette, apercevant Mme de Fierville au fond de la chambre, redevient pâle, change de visage, et murmure :

— Oh! mon Dieu! mais j'avais oublié!... La tante de Léon... connaît mes fautes... elle vous les dira!... Ah! monsieur, je n'oserai plus vous appeler mon père!... vous pourriez rougir de moi!

— Jamais, chère enfant! Cerisette n'existe plus, c'est Clotilde Dumarselle, l'épouse de Léon Dalbonne, qui la remplace : oubliez entièrement le passé! Si le malheur vous avait poussée dans un abîme, vous avez, par votre conduite, prouvé qu'il n'est jamais trop tard pour revenir à la vertu.

— Votre lâche persécuteur, l'indigne Froimont, n'existe plus, dit Gaston; j'ai vengé votre mari.

— Et la canaille qui était là tout à l'heure n'ira pas loin, murmure Sabretache.

— Quant à madame de Fierville, répond Dumarselle, je ne pense pas qu'elle veuille, désormais, vous causer la moindre peine... Une mère doit se montrer indulgente pour sa fille.

— Une mère! s'écrie Cerisette.

— Une mère! répètent Sabretache et Gaston.

— Oui, ma fille... voilà celle qui vous donna le jour... En divulguant ce mystère, je sais que je porte un coup terrible à madame... mais je n'ai plus aucun ménagement à garder pour celle qui jadis vous repoussa de ses bras, et qui, aujourd'hui, espérait vous fermer ceux de votre époux.

Mme de Fierville a tressailli; elle cache sa figure dans ses mains; elle semble anéantie.

Cerisette s'avance doucement et tombe à deux genoux devant elle; puis, levant les mains jointes vers madame de Fierville, elle murmure d'une voix entrecoupée par des larmes :

— Madame!... de grâce!... dites-moi aussi que vous me pardonnez!...

Mes fautes furent involontaires... mon repentir sincère... Ah! si j'avais eu près de moi une mère, j'aurais été si heureuse de l'aimer... de la chérir... Vous ne me haïrez plus, n'est-ce pas, madame? Que ce soit là votre pardon!

Mme de Fierville semble hésiter; on dirait qu'un violent combat se livre au fond de son cœur; enfin, sans regarder sa fille, elle lui présente sa main, que Cerisette couvre de baisers et de larmes; puis, se levant brusquement, et sans ôter le mouchoir qu'elle tient sur son visage, madame de Fierville sort vivement de l'appartement.

— Maintenant, dit M. Dumarselle en embrassant Cerisette, venez, ma fille, près de votre époux, et ne lui apprenons cet événement que s'il a assez de force pour pouvoir supporter la nouvelle de notre bonheur.

— Allez... dit Sabretache, je vous rejoindrai plus tard : j'ai encore quelque chose à terminer ailleurs.

Et l'ancien soldat sort de chez Léon avec l'intention de se mettre à la recherche de M. Minos.

A la porte de la maison il aperçoit Pétarade qui portait deux briquets sous son paletot et qui va à son camarade :

— Tu n'es pas venu me dire des nouvelles de ton duel; j'étais inquiet, je me suis mis sur tes trousses, et j'avais pris, par précaution, ces deux briquets pour te remplacer en cas qu'on t'eût endommagé.

— Merci, camarade! Nous avons été vainqueurs sans que j'aie eu besoin de m'en mêler. Le gredin qui avait blessé M. Léon a été proprement enfilé. La chose n'a pas été longue.

Ce n'est pas tout, ma chère Cerisette... Agathe... qui s'appelle Clotilde maintenant, a retrouvé son père, ce bon M. Dumarselle, chez qui nous allions à Neuilly... Il semble vraiment que la Providence ait conduit tout cela.

— Il se pourrait?... Nom d'un lion! ça me rend tout joyeux... Cette chère demoiselle... je ne sais plus son nom, à présent.

— Qu'importe le nom! Elle sera heureuse; voilà ce que tu voulais savoir, n'est-ce pas?

— Alors, mes briquets sont inutiles! Je vas les porter à ceux qui me les avaient prêtés.

— Attends encore; tiens, vois-tu là-bas cet homme qui frôle les maisons, suivi d'un vilain chien noir?

— Oui... je soupçonne cet homme d'être un peu dans les vignes... il ne marche pas d'aplomb.

— Rejoignons-le... C'est ce même homme qui, un soir, sur le boulevard, osa arrêter Cerisette.

— Et à qui tu fichas une roulée, je m'en souviens.

— Il paraît que cela ne l'a pas corrigé, car il vient, aujourd'hui, de recommencer ses turpitudes. Cette fois, s'il a un peu de sang dans les veines il faut que nous en finissions.

Les deux amis doublent le pas. Quand ils ne sont plus qu'à une légère distance de M. Minos, Sabretache fait signe à Pétarade de ralentir la marche et de se taire : car, ainsi que beaucoup d'ivrognes, M. Minos parlait tout haut en marchant, et le vieux soldat n'est pas fâché d'entendre ce qu'il dit :

— Par la sambleu!... par la mordioux!... je n'entends pas que cela se passe ainsi! J'ai fait ponctuellement ce que la dame voulait... elle doit remplir ses engagements... elle m'a donné dix jaunets pour que je l'accompagne chez l'autre... où l'on m'a assez mal reçu... mais elle m'en avait promis trois fois autant quand j'aurais fait connaître Cerisette... et, tout à l'heure, à la porte où je l'attendais, quand elle est sortie... je lui demande mon reste... et elle me repousse brutalement en me disant : « Retirez-vous, malheureux! »

Et elle monte en voiture... et psst! bonsoir!... c'est joli! c'est coquet!... Son curaçao était bon... c'est vrai... mais je crois son madère falsifié. Nous irons lui rendre visite, à cette dame. Je sais son adresse... En attendant, je vais baigner mon chien. Venez, Grignedent, vous êtes malpropre... moi aussi, mais je suis en fonds... je me changerai... et toi, Grignedent, tu ne peux pas te changer.

— Il va baigner son chien, dit Pétarade à Sabretache.

— J'entends bien. Suivons-le. S'il ne se bat pas, il faudra qu'il se baigne aussi.

M. Minos, après avoir fait beaucoup de zigzags, est arrivé sous le pont de la Concorde ; il a mis plus d'une heure pour faire ce chemin, et, comme les jours sont fort courts, la nuit arrive déjà lorsqu'il se trouve enfin sur les bords de la rivière où l'on ne rencontre personne, parce que le temps est sombre et brumeux.

Minos a pris dans ses bras le chien qui ne semble nullement avoir envie de se baigner ; il vient de le lancer dans l'eau, lorsque Sabretache se place devant lui.

— Tiens!... un homme!... deux hommes!... et je n'avais vu personne tout à l'heure. Ce sont des pêcheurs.

— Non, monsieur Minos, ce ne sont point des pêcheurs. Vous ne me reconnaissez pas?

— Je ne crois pas... Ah! si fait.... attendez, vous étiez tout à côté de la petite dame... qui se trouvait mal.

— Grâce à vous, misérable, qui veniez encore pour la déshonorer.

— C'était pour être agréable à l'autre dame qui m'avait amené.

— Mais, il y a cinq ans, lorsque vous avez rencontré Cerisette, un soir, sur le boulevard, vous vouliez encore la faire retourner dans cet asile infâme d'où je l'avais tirée, moi.

— Ah! palsambleu, c'est donc vous, alors, qui vous êtes permis de me renverser sur le boulevard?

— Justement, et, aujourd'hui, je vais faire mieux que cela, je vais te tuer.

Allons, ne perdons pas de temps; mon camarade a apporté deux bancals, nous sommes très bien sous ce pont... Prenez, et finissons.

Pétarade présente un des sabres à M. Minos, qui recule tout effarouché en s'écriant :

— Qu'est-ce que ceci? un guet-apens? Je ne me bats qu'à l'épée, messieurs.

— Tu te battras au sabre, ou je te coupe la figure avec.

— Arrangeons les choses... je paye à dîner.

— Misérable! tu crois avoir affaire à l'un de tes pareils! En garde, ou je te larde!

— Laissez-moi d'abord retirer mon chien qui va se noyer.

— Le chien vaut le maître, dépêchons ou je te balafre.

— Ah! mordioux! vous vous en repentirez.

Minos se décide à prendre un des briquets. Le combat s'engage ; mais M. Minos recule continuellement.

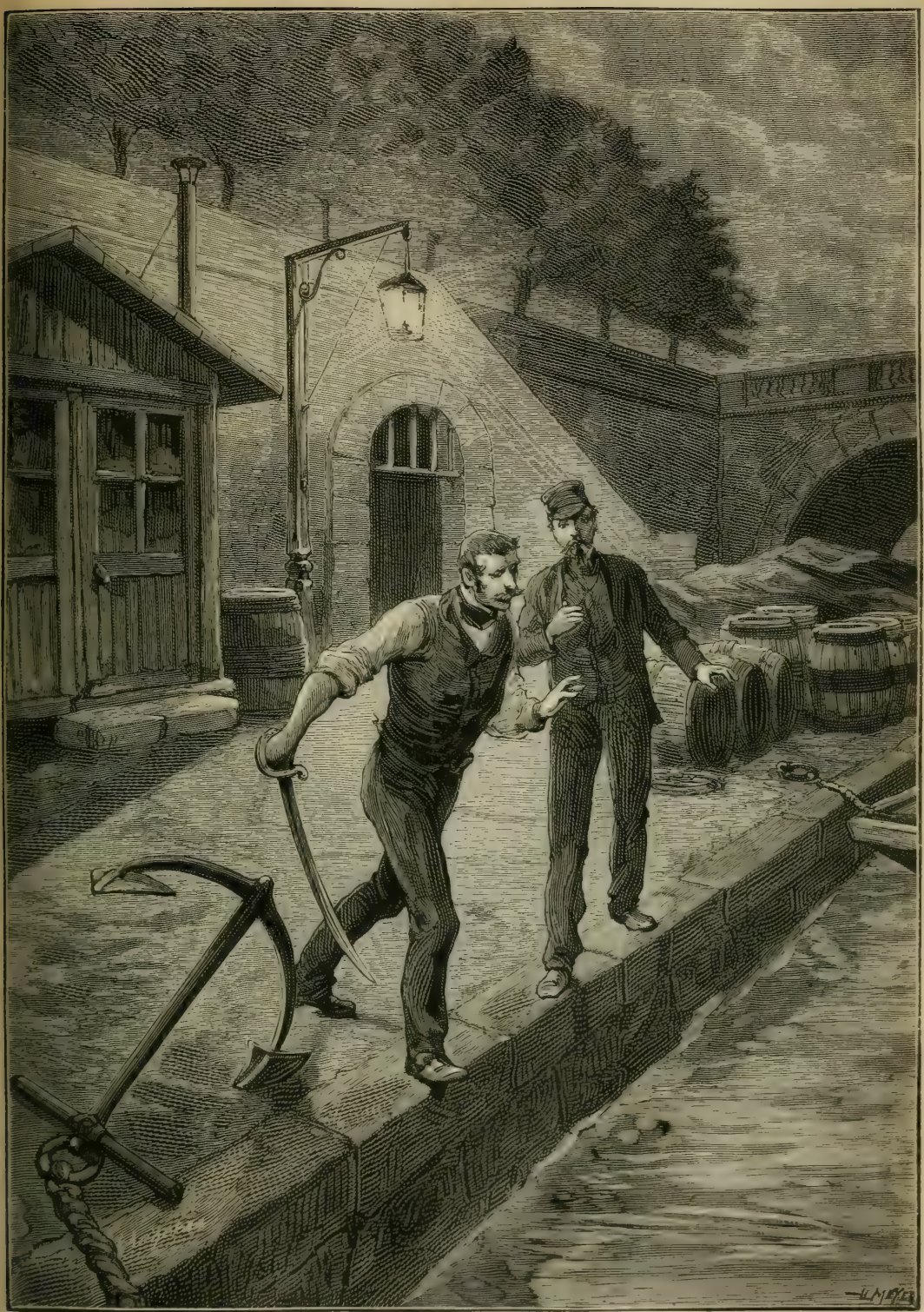
Pour l'obliger à ne plus rompre, Sabretache pousse son adversaire du côté de la rivière en lui disant :

— Si vous continuez de rompre, je vous préviens que vous irez rejoindre votre vilaine bête.

Minos ne tient pas compte de cet avis, et, pour éviter les bottes que lui porte le vieux troupier, il disparaît tout à coup dans l'eau où il est tombé en reculant toujours.

Sabretache s'arrête et cherche des yeux son adversaire qui a disparu; il fait presque nuit : on entend un clapotement dans l'eau.

— Où diable est-il passé? s'écrie l'ancien soldat.



Et les deux amis avancent tout au bord de la rivière. (P. 511.)

FRIQUETTE

Oui, Oui... Mais tu ne donnes que huit cartes, et chez ma belle-mère on en donne neuf. (P. 2.)

I

EN JOUANT AU BÉSIGUE

— Vois-tu, Plantureau, j'ai là-dessus une idée arrêtée et je ne m'en départirai pas, parce qu'en toutes choses il faut du caractère, et je me flatte d'en avoir... Quand j'ai dit : « C'est ça! » eh bien, c'est ça!...

— Du vivant de ta femme, il me semble qu'alors elle disait : « Ce n'est pas ça!... »

— Pas du tout, tu es dans l'erreur la plus complète; du vivant de ma femme, je ne faisais également que ce que j'avais résolu; seulement il se trouvait que ma volonté s'accordait toujours avec celle d'Ursule. Alors cela allait tout seul... nous n'avions pas la moindre discussion!...

— Tu étais bien heureux! Une femme qui est constamment de votre avis, c'est rare... Je ne suis pas si bien tombé que toi. La mienne est presque toujours d'un avis contraire au mien... Je ne l'écoute pas, naturellement, parce que c'est l'homme qui doit être le maître. Mais aussi, nous nous disputons quinze fois par semaine!... En combien jouons-nous?

— En deux mille comme à l'ordinaire, nous avons quatre jeux. On peut faire le cinq cents, puis le quinze cents, quand on a un troisième bésigue et qu'on n'a pas touché aux deux premiers... alors on a gagné tout de suite...

— Oui, oui... Mais tu ne donnes que huit cartes, et chez ma belle-mère on en donne neuf.

— Avec neuf le jeu devient trop facile, c'est une ânerie; avec huit il offre plus de difficultés et c'est ce qui en fait le charme...

— Je suis en train d'inventer un jeu qui réunira tous les suffrages et que je crois appelé à obtenir un immense succès!...

— En vérité!... Eh bien, prends ta carte en attendant...

— Figure-toi, Belatout, un jeu de cartes qui en contiendra cent quatre...

— Deux jeux entiers, alors...

— Non, ce sera un seul jeu de cent quatre cartes.

— Tu en inventeras donc de nouvelles?

— Non, mais il y aura la simple et la double; par exemple, l'as et le double as, le valet de trèfle et le double valet de trèfle, ainsi de suite... Comprends-tu?...

— Pas beaucoup; mais à quoi servira-t-il d'avoir les cartes en double?

— Oh! mon cher, cela servira souvent; les doubles prendront les simples, mais trois simples prendront une double... Ce sera très compliqué!

— Je crains que ce ne soit trop compliqué... Je marque cent d'as... Et comment appelleras-tu ton nouveau jeu?

— Je ne suis pas encore bien décidé pour le nom; j'aie envie de l'appeler l'*Œdipe*.

— Ah! mon Dieu!... il y aura donc des énigmes à deviner...

— Oui, il faudra trouver la manière de gagner... Mes rois seront tous des Œdipes... Je ferai faire des figures nouvelles...

— Je marque soixante de dames...

— Tu marques souvent, toi!

— C'est que je m'occupe de mon jeu et non pas de tes Œdipes... Prends ta carte.

— Je cherche un dessinateur de talent pour me faire les nouvelles figures de mon jeu... Les reines seront des *Jocaste*...

— Et ta femme, que dit-elle de cette invention-là?

— Eh! mon Dieu! comme à l'ordinaire : elle crie, elle tempête, elle prétend que je vais encore faire four et perdre de l'argent... Heureusement, cela ne m'empêche pas d'aller mon petit bonhomme de chemin...

— Je marque deux cent cinquante... Prends ta carte...

— Mais si on voulait écouter les femmes, on ne ferait jamais rien... on ne sortirait pas de son berceau! Eh bien! moi, je veux en sortir; j'ai le génie des inventions! Je veux trouver quelque chose qui me rende deux fois millionnaire!

— Deux fois!... Tu veux l'être deux fois? Une seule ne te suffirait pas?

— Quand on est sur le chemin de la fortune, pourquoi s'arrêter?

— Écoute, mon cher Plantureau, je suis ton ami, tu le sais, et puis j'ai, je crois, huit ou dix ans de plus que toi... car j'entre dans ma cinquante-troisième, et toi?...

— Ma femme m'a défendu de dire mon âge.

— Comme tu voudras, je n'y tiens pas. Cela ne m'empêche pas d'être ton ami, de m'intéresser à ce qui te regarde; c'est pourquoi je me permettrai de te dire que jusqu'à présent ta femme n'a pas eu tort de s'opposer à tes inventions, car si tu veux aller sur le chemin de la fortune, il me semble que, pour le moment, tu y marches comme les écrevisses... Prends ta carte... Tu avais un bon commerce de bêtes à cornes, et, les bêtes à cornes, cela donne toujours!... Depuis que ton père est mort, tu y as renoncé.

— Mon père m'a laissé assez de fortune pour vivre à mon aise... je n'ai plus besoin de faire du commerce!

— Soit! je le veux bien. Jouis de ta fortune, promène-toi... Prends donc ta carte. Mène une douce vie dans ton ménage, c'est très bien. Mais depuis que tu as quitté les bêtes à cornes, qui t'enrichissaient, tu t'es livré à cette fureur d'inventions qui te coûte de l'argent et ne t'en rapporte pas du tout!

— Ah! tu vas être comme les autres, toi, ne voir le mérite que dans

le succès! Parce qu'un homme ne réussit pas tout de suite, c'est un imbécile, un sot!... Et les *Fulton*, les *Colomb*, les *Gutenberg*, est-ce qu'ils ont réussi tout de suite? Mais le malheur, c'est d'habiter une petite ville, dans laquelle on ne peut pas donner l'essor à son génie, à ses idées, où il n'y a pas assez de monde pour les comprendre et les mettre en œuvre...

— Mon cher ami, ne dis pas de mal de notre ville de Bar-le-Duc. D'abord elle est fort gentille, elle est arrosée par la petite rivière d'Orney, dans laquelle on pêche de très bonnes truites, ensuite on y fait d'excellentes confitures, renommées et recherchées par tous les gourmands!... Je marque le cinq cents... Les vins de Bar sont excellents, presque aussi délicats que les vins de Champagne!... Nous sommes à cinquante-quatre lieues de Paris, c'est vrai... mais qu'importe? Quand on est bien chez soi, est-il nécessaire d'aller chercher le bonheur ailleurs?... Un proverbe dit : *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.*

— Ce proverbe-là n'a pas le sens commun. Moi, je soutiens au contraire qu'il faut rouler, et beaucoup, pour faire sa pelote.

— Mais quand on a une jolie petite pelote toute faite, à quoi bon l'exposer aux injures du temps? Dis donc, Plantureau, il me semble que tu joues avec neuf cartes?

— Tiens, c'est vrai.

— Si c'est une nouvelle invention, elle ne te porte pas bonheur...

— Tu me dis toujours : « Prends ta carte... » j'en aurai trop pris...

— Ensuite, si tu comptes jouer avec un jeu de cent quatre cartes, tu veux t'habituer à en tenir beaucoup dans ta main!

— Tu te moques de moi, Belatout ; mais tu verras mon jeu nouveau... quel succès l'attend!

— Je le souhaite de grand cœur, mon ami, car depuis que tu inventes, tu attends le succès en vain. Tu avais fait des lampes qui devaient brûler sans huile... Tu en as fait fabriquer des centaines! Tu n'en as pas vendu deux... On prétend qu'elles ne brûlaient pas du tout.

— Si... par le gaz... mais on ne savait pas s'en servir.

— Tu as aussi fait des fourneaux qui cuisaient sans feu?

— Oui, par la vapeur. Tu ne nieras pas la vapeur, j'espère?

— Je ne nie rien! mais je sais seulement quels malheureux événements furent causés par tes fourneaux... Tu en avais vendu deux, l'un à un gros épicier, l'autre à un ferblantier du coin. En s'en servant pour faire son dîner, l'épicier, qui voulait s'assurer que sa choucroute cuisait, a eu un œil perdu par un jet de vapeur qui est parti comme une fusée ; chez le ferblantier, ce fut autre chose : son fourneau éclata, et un des débris lui sauta au visage et lui emporta tout un côté du nez!

— J'ai idée qu'il a aussi voulu se baigner, reprend Pétarade.

— Tu crois? Sacrebleu! je veux bien le tuer avec mon sabre, mais je ne veux pas le noyer.

Et les deux amis avancent tout au bord de la rivière; ils appellent, ils regardent de tous côtés; mais le maître et le chien avaient disparu, entraînés par le courant.

Après dix minutes de recherches inutiles, Sabretache quitte le bord de l'eau avec Pétarade, en disant :

— Après tout, ce Minos ne méritait même pas de mourir en duel.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Léon Dalbonne, dont l'état continue à s'améliorer, a appris le secret de la naissance de Cerisette ; il sait que c'est sa cousine qu'il a épousée. Bientôt, il apprend aussi que Gaston l'a vengé de M. Froimont, et Sabretache n'a pas manqué d'instruire Cerisette de la fin de M. Minos.

Il n'y avait plus qu'une personne à laquelle chacun pensait en secret, et que Léon se proposait de retrouver dès qu'il serait en état de sortir : c'était M. Chalupeaux.

Mais, un matin, M. Dumarselle, en venant voir ses enfants, car Léon était aussi son fils, dit à l'époux de Cerisette :

— Je viens de rencontrer M^me^ Chalupeaux... que vous avez dû voir souvent chez M^me^ de Fierville.

Au nom de Chalupeaux, Cerisette baisse les yeux, Léon fronce légèrement les sourcils, et Sabretache, qui est assis dans un coin de la chambre, fait entendre comme un grognement sourd. M. Dumarselle, qui n'a rien remarqué de tout cela, continue :

— J'ai été tout surpris de voir cette dame en grand deuil.

— En deuil! et de qui? s'écrie Léon.

— De son mari...

— M. Chalupeaux serait mort?

— Par un accident. Sa femme dit que, depuis la nuit du bal donné par votre tante, son mari était devenu comme un fou. Il était parti le soir, subitement, laissant là sa femme au bal; le lendemain, sous prétexte que l'air de Paris ne lui valait rien, il s'embarquait pour l'Angleterre, toujours sans prévenir sa femme.

Celle-ci était partie pour rejoindre son mari; mais, en arrivant à Londres, elle apprit que M. Chalupeaux avait sauté la veille avec un

convoi qui le menait en chemin de fer à Birmingham, et cette dame est revenue veuve à Paris.

Un sourire de satisfaction paraît sur les traits de Léon; Sabretache caresse ses moustaches et dit tout bas :

— Bon voyage!... Décidément, les chemins de fer sont une belle invention!...

Quant à Cerisette, elle respire plus librement ; elle songe qu'elle peut, à présent, aller dans le monde sans être exposée à rougir.

Lorsque la blessure de Léon est entièrement cicatrisée, les jeunes époux cèdent aux désirs de M. Dumarselle : ils se logent avec lui et ne forment plus qu'une seule famille; il est bien entendu que, sans demeurer avec eux, le vieux soldat a toujours une place réservée à leur table et au coin de leur foyer.

Mme de Fierville s'est entièrement retirée du monde, depuis que M. Dumarselle a fait connaître le secret de la naissance de Cerisette ; cette dame juge convenable de faire pénitence de sa faute passée; il y a tant de gens qui préfèrent la pénitence à la réparation!

Cerisette avait retrouvé son père : mais il fallut qu'elle se contentât de savoir le nom de sa mère.

Gaston, dont la conduite avait toujours été si noble si généreuse, dit un matin adieu à ses amis.

Il part pour l'Amérique, il a besoin de voyager, de voir un monde nouveau; peut-être, sans le laisser paraître, a-t-il aussi besoin de l'absence pour se distraire et oublier.

Pétarade continue d'être le fidèle compagnon de Sabretache; mais ne se marie point, parce qu'il prétend qu'il ne trouvera jamais une femme qui vaille Mme Cerise.

— Oh! oui, dit Sabretache, c'est une femme charmante... elle réunit tout pour plaire : esprit, talents, grâce, bonté; elle fait le bonheur de son époux, elle est l'idole de son père, et je suis fier en la regardant, car je me dis : « Sans moi, pauvre petite, quel eût été ton sort!... » Sais-tu ce que cela prouve, Pétarade?

— Mon camarade... oui... c'est-à-dire... non, je ne sais pas.

— Cela prouve que l'on a beau être tombé bien bas : avec du courage et une volonté ferme de se bien conduire, il y a toujours moyen de se relever.

Friquette est gentille. (P. 10.)

— Parce que ces gens-là n'avaient pas bien suivi mes prescriptions ; ce n'était pas ma faute !

— Ce qui n'empêche pas que tu fus obligé de payer l'œil de l'épicier et la moitié du nez qui manquait au ferblantier ; ce dernier fut surtout très récalcitrant ; il voulut une grosse somme parce qu'il avait eu, avant l'accident, la prétention d'être joli garçon et qu'il prétendit qu'avec une

seule narine il ne pourrait plus trouver une femme qui voulût de lui.

— Il a menti, il en trouvait encore ; c'est lui qui a dit que depuis qu'il n'avait plus qu'une narine il ne pouvait pas les sentir.

— Enfin, tes fourneaux ont été rejoindre tes lampes ; ta femme prétend qu'elle a deux chambres qui en sont pleines, et c'est cela qui lui donne de l'humeur. Heureusement ton jeu de l'Œdipe ne tiendra pas tant de place, il faut l'espérer. Comptons nos brisques... Il me semble que tu n'as pas marqué beaucoup...

— Ce jeu-là est trop facile, trop simple pour moi... Parlez-moi du trictrac, des échecs ! A la bonne heure, voilà des jeux !... Mais j'ai en tête quelque autre chose de plus intéressant que tout cela !

— Encore une invention ?

— Toujours... Je te dis que je veux arriver et j'arriverai. Pour cela, je veux aller à Paris, ce n'est que là qu'on peut percer...

— On y perce aussi les coudes de ses habits quand on ne réussit pas !

— Ta ! ta ! ta ! Tu parles comme ma femme, et ce n'est pas un bon moyen pour que je t'écoute... Tu n'aimes pas Paris parce que tu ne le connais pas, que tu n'y as jamais été.

— Si fait, je connais Paris... pas beaucoup, à la vérité ; je n'y suis resté que trois jours, c'était à l'époque de mon mariage... Il fallait acheter la corbeille, mon père m'a dit : « Va à Paris, tu trouveras ce qu'il y a de mieux. » J'y suis allé, le troisième jour je repartais bien vite. J'étais pressé de revoir ma fiancée !

— En trois jours tu conviendras que tu n'as pas eu le temps de connaître Paris ? Tu n'as pu rien voir.

— Oh ! si, j'ai encore vu pas mal de choses ; d'abord la rivière qui coupe Paris en deux... ensuite le Jardin des Plantes, où il y avait des animaux... j'ai même donné à manger aux ours ; tout un petit pain y a passé !

— Et dire que des provinciaux viennent à Paris pour donner à manger aux ours !... Quelle jolie récréation !

— Pourquoi donc pas, si cela m'amusait ?

— Je gage que tu n'as pas seulement été au spectacle ?

— Tu te trompes, j'y suis allé.

— A l'Opéra ?

— Non, pas tout à fait, mais c'était pourtant un beau théâtre : c'était au théâtre de la Gaîté, sur un boulevard où il y avait cinq ou six théâtres tout proche les uns des autres...

— Ah ! c'était sur le boulevard du Temple... il est démoli à présent.

— Moi, j'avais envie de m'amuser, de rire un peu ; alors je me dis : « Allons au théâtre de la Gaîté, naturellement ce qu'on y joue doit être gai. » Eh bien, pas du tout ! figure-toi qu'on donnait une pièce dans laquelle tout le monde était triste. La princesse pleurait, le prince hurlait et les enfants se lamentaient. Au dénoûment, tout le monde mourait : l'un se poignardait, l'autre s'empoisonnait !... Je me suis dit : « Si c'est ça qu'on appelle de la gaîté, merci, j'en ai assez, on ne m'y reprendra plus. »

— C'est que tu étais tombé sur un drame larmoyant.

— Alors il ne faut pas mettre sur sa façade : Théâtre de la Gaîté ! Ma foi, j'avoue que je n'ai vu que ça à Paris, qui m'a paru une ville fort dangereuse.

— Et, cependant, tu as laissé ton fils y aller faire son droit ; tu vois bien que tu n'es pas conséquent avec toi-même...

— D'abord, ce n'est pas moi, c'est ma femme... non, je veux dire, c'était notre envie à tous les deux de faire d'Eugène un avocat célèbre. On m'a dit : « Votre fils se formera bien plus vite dans la grande ville. » De son côté, Eugène brûlait du désir d'y aller ; je l'ai laissé partir... je ne suis pas à m'en féliciter. Qu'est-ce que mon fils a appris à Paris? A manger de l'argent, à fumer comme un vieux poêle, à parler un jargon qui n'est ni français ni gaulois... c'est de l'*argot!*... Jolie langue ! Ils appellent cela la langue verte !... parce que c'est le langage usité par les voleurs. Trouves-tu que c'est bien gentil d'entendre un jeune homme, reçu dans un monde bien élevé, parler le langage de ces messieurs destinés à aller au bagne? Moi, je trouve cela pitoyable !... Ensuite, les jeunes gens d'aujourd'hui ont jugé commode de nier le respect que l'on doit à ses parents, ils appellent ceux-ci des ganaches, et trouvent très mauvais que les hommes qui ont de l'expérience se permettent de leur donner des conseils... Un de ces jours je ne serais pas étonné qu'ils demandassent au gouvernement une loi par laquelle il ne serait pas permis de vivre au delà de soixante ans !...

— Tiens, c'est une idée, cela !...

— Ma pauvre femme est morte, c'est bien heureux !... Je veux dire que du moins elle n'a pas entendu son fils venir ici se moquer de nous, nous dire : « Vous n'êtes pas *chic ;* vous avez une drôle de *binette ;* » ou : « *Vous me la faites à l'oseille !* » et autres jolies phrases de ce genre.

— Mon cher Belatout, les jeunes gens se laissent entraîner par les choses nouvelles... tout ce qui est de mode leur semble beau... Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse... Prends ta carte, c'est toi qui l'oublies à présent...

— Mon cher Plantureau, j'ai été jeune aussi, et quand mon père

me disait : « Il faut aller voir ta tante, » je ne lui répondais pas : « *Vous me la faites à l'oseille!* »

— Ton fils y est toujours, à Paris?

— Oui; mais je lui ai écrit de revenir, de quitter cette Babylone moderne, de rentrer au foyer paternel, et je l'attends... Je mitonne, ici, pour lui, un mariage avec la nièce du notaire... Mlle de Boissalé; ce serait un parti fort avantageux.

— Mlle de Boissalé? mais elle est fort laide!

— Qu'est-ce que cela me fait!

— A toi, rien, je le conçois; mais cela fera beaucoup à ton fils... Prends donc ta carte...

Mlle de Boissalé, outre ses avantages pécuniaires, a un grand mérite à mes yeux.

— Lequel?

— C'est qu'elle ne touche pas de piano. Ah! mon ami, les demoiselles qui touchent du piano!.. mais cela devient la *scie* de la société. Je dis la scie, c'est un peu argot cela; mais c'est qu'en vérité le piano est devenu un instrument tellement commun, qu'il vous poursuit partout.

— Quand on en touche bien, ce n'est pas désagréable à entendre.

— Oui, quand on en touche bien. Mais ceux ou celles qui en touchent mal sont les plus acharnés à en jouer. Aussi pas de danger que je l'aie fait apprendre à ma fille. Elle voulait savoir la musique, je lui ai dit : « Apprends le piston, c'est infiniment moins commun que le piano, surtout pour une femme. »

— Mais c'est moins gracieux. Tiens, j'ai le cinq cents à mon tour.

— Si mon fils ne veut pas épouser Mlle de Boissalé, je ne lui donne plus d'argent, et nous verrons comment il vivra!...

— Et ta fille, ta charmante Diana, lui mitonnes-tu aussi un mariage, à celle-là?

— Oh! pour ma fille, je n'ai que des éloges à en faire : elle est douce, modeste, obéissante!... Il n'y a pas de danger qu'elle contrarie jamais son père, ou ne s'empresse pas d'obéir à sa moindre volonté... mais elle n'a que dix-huit ans à peine, elle s'amuse encore comme une enfant, avec une poupée, ou à découper des images. Rien ne presse pour la marier, elle n'a pas la plus petite idée sur l'amour; c'est l'innocence dans sa primeur... En voilà une qui croira facilement que les enfants viennent sous des choux!... Dernièrement, Mme Gatoir n'a-t-elle pas eu l'inconséquence de dire devant elle qu'elle avait fait couper son chat !... Voila aussitôt Diana qui pousse de grands cris et vient me trouver en me disant : « Papa, je ne veux plus aller chez Mme Gatoir, c'est une trop méchante femme !... elle

tue les chats!... elle a fait couper le sien!... » J'ai eu toutes les peines du monde à la calmer; je lui ai fait croire que c'était seulement les ongles de son chat, ses griffes, que cette dame avait fait couper. Mais, alors, quand Diana a revu le chat de Mme Gatoir, elle s'est empressée de le caresser, en lui disant : « Ah! mon pauvre Moumoute, je te croyais mort. » Puis elle a voulu jouer avec lui, et, le diable de chat l'ayant griffée, elle s'est écriée : « Ah! Mme Gatoir, votre chat n'a pas été bien coupé!... il lui en reste encore trop, et je viens de m'en apercevoir. » Tu juges comme tout le monde a ri! car on a bien vu que la chère enfant disait cela sans malice!...

— Prends donc ta carte... Je te parlais d'un mariage pour ta fille, parce que j'avais cru... ma femme aussi avait cru remarquer que M. Marcelin, ce jeune ami de ton fils qui est revenu de Paris depuis six mois, était fort assidu près de ta fille... Il a tout l'air d'en être amoureux.., alors, je pensais... Je marque soixante de dames...

— M. Marcelin Nigelle, épouser ma fille ?... Oh! il n'y a pas de danger!...

— Pourquoi donc n'y a-t-il pas de danger? Ce jeune homme est fort joli garçon, sa famille est honorable, il a une fortune suffisante; en quoi serait-ce un mauvais parti?

— En quoi?... Mais parce qu'il rendrait ma fille malheureuse... j'en suis sûr; il a été à Paris, il était très ami avec mon fils, il voyait le même monde que lui; il courait avec lui les bals, les fêtes, courtisait les demoiselles qui font métier de ruiner les jeunes gens, de celles qu'on appelle aujourd'hui des cocottes.

— Histoire de jeunesse que tout cela! On se corrige tous les jours de ce joli défaut-là.

— S'il n'avait fait que tout cela, je pourrais peut-être l'excuser; mais il y a autre chose que je ne lui pardonne pas, que je ne lui pardonnerai jamais...

— Prends ta carte alors... Et quelle est donc cette chose épouvantable que tu ne saurais pardonner à ce pauvre M. Marcelin?

— Il s'est battu, mon cher, il a eu un duel!...

— Eh bien! après?

— Comment, après!... Est-ce que tu approuves cela, toi, le duel?

— Je n'approuve ni ne blâme, cela dépend des circonstances; quand on y est obligé...

— Jamais, Plantureau, jamais!... Il n'y a pas de circonstances, de causes, de motifs qui puissent obliger un homme, qui n'est pas militaire, à se battre contre un autre homme, à chercher à tuer quelqu'un qui se porte bien, ou à se faire tuer soi-même... Oh! vois-tu, là-dessus, je suis

inexorable! Jamais un duelliste n'entrera dans ma famille... pour qu'il laisse sa femme veuve au moment où on s'y attend le moins. Quand les gens sont malades, on les voit qui s'en vont petit à petit, on s'y attend les perdre, c'est très bien... Mais un jeune homme sort bien portant de chez lui, pour aller tirer l'épée ou le pistolet, et, deux heures après, on vous le rapporte mort ou mourant... et tu trouves cela bien, toi?

— Enfin, quand on a été insulté?

— On se bat avec les armes que nous a données la nature, les pieds et les poings; il est rare que cela tue.

— Mais ce sont des armes de crocheteurs, cela!

— Qu'est-ce que cela me fait? Alors tous les hommes sont des crocheteurs, puisqu'ils ont tous ces armes-là à leur disposition. Oh! vois-tu, Plantureau, tu ne changeras pas mes idées sur le duel, et je le répète: jamais un duelliste n'entrera dans ma famille. Grâce au ciel, je n'ai pas ce défaut à reprocher à mon fils; je ne crois pas qu'il soit querelleur.

— Et comment sais-tu que ce jeune Marcelin a eu un duel?

— Parce que mon fils lui en a parlé une fois devant moi; et cet imbécile d'Eugène lui en faisait presque compliment... Oh! les jeunes gens!...

— Tiens, je fais le quinze cents... J'ai gagné...

— Ah! voilà ce que c'est... tu m'as parlé de mon fils... cela m'a distrait. Quand on joue, il faut s'occuper de son jeu. Le bésigue est un jeu très bête, comme tu dis, mais qui demande beaucoup d'attention. Ma revanche?

II

FRIQUETTE

Au moment où ces messieurs recommençaient leur partie, une jeune fille entre brusquement dans la pièce où ils jouent. C'est M^lle^ Friquette. Elle a dix-neuf ans, elle en paraît à peine quinze, parce que sa taille est fort petite, et que son costume moitié paysan, moitié citadin, lui donne encore la tournure, la tenue d'une écolière. Friquette est gentille. Si ses yeux noirs ne sont pas grands, en revanche ils sont remplis de malice. Son visage est rond, ses joues fraîches et colorées, son nez légèrement retroussé; sa bouche est franche et rieuse; elle n'est pas petite, mais elle est bien garnie. Enfin, ajoutons à cela que son front est haut, dégagé, que ses cheveux bruns l'encadrent bien, et l'on conviendra que cette petite fille ne devait faire sauver personne.

Friquette était bien prise, bien faite de corps, mais son gros jupon de bure ne lui permettait guère de laisser voir ses avantages; pourtant ce jupon était assez court pour que l'on vît la naissance d'une jambe très bien tournée, et le commencement d'un mollet qui ne manquait pas à l'appel. Tout cela était terminé par un pied mignon et bien cambré, mais qui était constamment enfoui dans de gros souliers ou dans des sabots.

Car Mlle Friquette était tout simplement la servante, la bonne et la femme de chambre de la jeune Diana. M. Belatout avait pour son service à lui, un garçon de vingt ans qui se nommait Jacquet, et qui était aussi bête que Friquette était futée. Pour compléter sa maison, M. Belatout avait encore une cuisinière : mais celle-là fort âgée, elle avait servi le père de M. Belatout et avait presque élevé celui-ci. Elle était donc dans la maison comme ces vieux meubles dont on ne se sert plus guère, mais que l'on conserve avec soin et que l'on garde jusqu'à ce que le temps les démolisse.

Pour la petite Friquette, c'était différent : tout en ayant l'air de n'être qu'au service de mademoiselle, c'était elle qui dirigeait, qui voyait ce qu'il y avait à faire dans la maison, qui surveillait les autres, qui avait soin que rien ne manquât, et qui souvent même rappelait à son maître ce qu'il avait à faire dans la journée. Et tout cela avec un petit ton soumis sans avoir l'air d'y toucher; ayant toujours la voix douce, insinuante, et vous amenant à faire ce qu'elle voulait, en ayant l'air de ne faire que vous obéir. Mais aussi cette jeune fille possédait ce qui est si rare... ce qui se rencontre si peu dans le monde, ce que la richesse, la plus grande fortune ne saurait donner, ce qui ne s'apprend pas, même en devenant savant; ce que le hasard seul nous donne, ce qui peut se trouver au village aussi bien qu'à la ville; ce qui est prisé, admiré, recherché dans tous les pays; ce qui fait le désespoir des uns, l'envie de tous et quelquefois rend malheureux celui qui en possède; ce qui... et c'est là le plus beau!... ce qui ne vieillit jamais... ce qui brave le temps et, même après notre mort, laisse de nous des souvenirs... en un mot, Friquette avait de l'esprit.

— Tiens, c'est Friquette, la petite bonne de ma fille! dit M. Belatout. Que veux-tu petite, est-ce que tu as quelque chose à me demander?... car il faut que je m'occupe de tout dans la maison!... Ah! si l'œil du maître n'était pas toujours là, rien n'irait, rien ne se ferait! Ma vieille Marianne n'est plus guère bonne qu'à soigner son pot-au-feu! Ma fille est une enfant, mon valet Jacquet et d'une niaiserie dont rien n'approche. Voilà Friquette, elle est assez obéissante, mais il faut que je lui mâche

toute sa besogne... Oh! ma pauvre Ursule! où es-tu? Voyons, Friquette, qu'y a-t-il?

La petite bonne, qui a souri légèrement aux paroles de son maître, répond :

— Il n'y a rien, monsieur, que cette lettre que le facteur vient d'apporter pour vous... Je vous l'ai montée tout de suite, parce qu'il m'a semblé, en regardant l'adresse, que c'était l'écriture de monsieur votre fils.

— Bah! vraiment... Tu reconnais les écritures, toi?

— Oh! ça n'est pas difficile!

— Oui, en effet, c'est de mon fils; il m'annonce sans doute son retour, ce mauvais sujet... Tu permets, Plantureau?...

— Va donc, ne te gêne pas... moi, je rêve à ma nouvelle invention

M. Belatout décachète la lettre de son fils et lit tout haut : « Mon cher père, j'arriverai chez vous après-demain jeudi... (c'est demain alors); j'espère trouver toute la maison en bonne santé. Quant à moi, je me porte comme la porte Saint-Denis... ce n'est pas parce qu'on vient de la gratter que je vous mets cela. Tuez le veau gras, et faites monter de votre vin de Corton que j'aime tant, je suis disposé à le fêter... (Il est disposé à bien boire, c'est heureux). Dites à ma sœur que je lui apporte un foulard nouveau, tout ce qu'il y a de plus beau dans les prix doux! Serrez la main à mon ami Marcelin... (Oui, le plus souvent)! et donnez des chiquenaudes à Friquette... (Tu as aussi ton affaire). Ah! rappelez à la vieille Marianne que j'adore le pain perdu... qu'elle en fasse pour mon arrivée... (Voyez-vous cela! il commande tout de suite son dîner. Toujours monsieur sans gêne)!... *Vale et me ama, toto corde...* Eugène. »

— Ah! quel plaisir! M. Eugène arrive demain! s'écrie Friquette en sautant de joie.

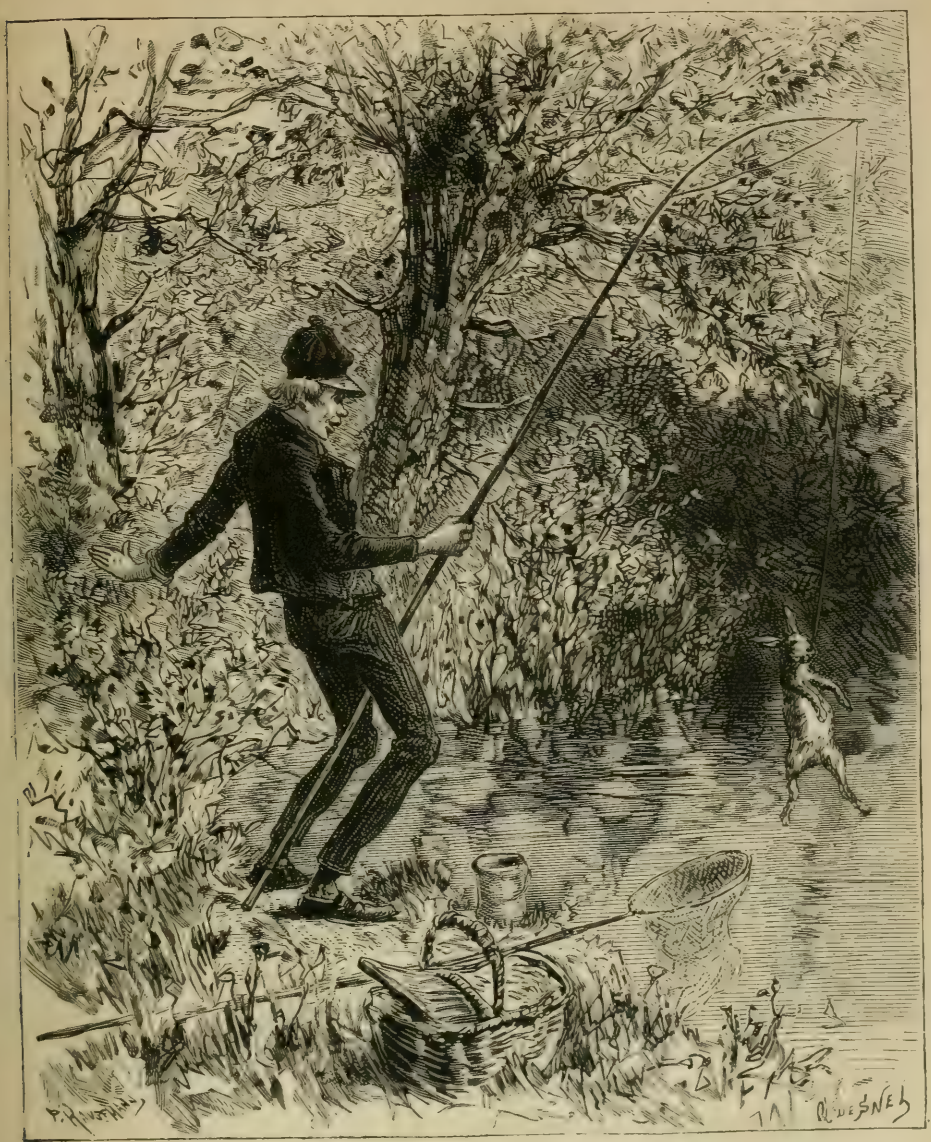
— Ah! il t'amuse, toi, mon fils, parce qu'il met tout en l'air dans la maison!

— Dame, il rit et chante toujours!... Mais vous êtes bien gai aussi, vous, notre maître!

— Je suis gai... certainement, quand je suis de bonne humeur...

— Alors, vous allez avoir tout plein de monde à dîner demain, n'est-ce pas, monsieur, pour fêter le retour de vot' gas?...

— Du monde à dîner! pour fêter le retour de mon fils... qui mange tout son argent à Paris avec des drôlesses et des bambocheurs de son espèce!... non, vraiment! je n'en vois pas la nécessité. Ah! si mon fils ne me donnait que de la satisfaction, à la bonne heure! Mais il n'en est pas ainsi, et je fêterais son retour? Non. Oh! cette fois, ma résolution est bien prise.



Et il n'a rapporté qu'un petit lapin mort, qu'il avait trouvé au fond de l'eau. (P. 15.)

— Ah! ce que j'en disais... c'est bien comme monsieur voudra, après tout. Quand on n'invite personne, on boit son bon vin tout seul... v'là tout...

— Oh! tout seul... le bon vin a besoin d'être apprécié par des connaisseurs. Plantureau, as-tu bu de mon vin de Corton...

— Hein? comment?... de quoi? Pardon... j'étais sur mon invention.

— Je te demande si tu as bu de mon vin de Corton?

— Non... je ne crois pas... je ne me le rappelle pas...

— Eh bien! viens dîner demain, et je t'en ferai boire.

— Volontiers... très volontiers. Avec ma femme?

— Naturellement...

— Ah! un homme qui se connaît en vins, dit Friquette, c'est M. Potard, l'ancien greffier...

— Comment sais-tu cela, Friquette?

— Parce que je vous l'ai souvent entendu dire, not' maître...

— Oui, c'est vrai, Potard est amateur et connaisseur... Je lui ferai dire de venir dîner avec nous demain... je tiens à avoir son avis.

— Par exemple, reprend Friquette, il y a M. Boulinot et sa femme: ces gens-là, à les écouter, il n'y a qu'eux qui ont les meilleures choses, la meilleure cave du pays...

— Ils disent cela, mais ce n'est pas vrai; je veux les enfoncer demain. Je les inviterai; tu monteras de mon vieux chambertin... et de mon champagne Rosey : ils n'en ont pas comme celui-là à m'offrir.

— Oh! votre champagne Rosey!... ce vin que Mme Fleurinard aime tant?... Elle dit qu'elle ferait des folies pour du champagne Rosey!

— C'est vrai... cette aimable veuve... de son troisième mari... Elle chante quand elle a bu du champagne!... J'irai l'engager, elle nous fera rire...

— Il y a aussi la famille Triffouille... à qui monsieur doit rendre un dîner...

— Les Triffouille... ah! c'est vrai... j'ai dîné chez eux au baptême de leur petit dernier... C'est qu'ils sont quatre... le père, la mère et deux demoiselles...

— Les demoiselles sont très amies avec Mlle Diana.

— Elles sont amies de ma fille?... Oui, au fait, autant les avoir demain qu'un autre jour, ce sera un dîner de rendu.

— Pendant que monsieur est en train, il invitera sans doute l'ami de son fils, M. Marcelin?

— M. Marcelin? Pourquoi faire? Je ne tiens pas du tout à faire ce plaisir à mon fils...

— Je disais cela... parce que M. Marcelin a une bien jolie voix, qu'il sait chanter des romances, et, après le dîner... ça amuse.

— Il pourra venir nous voir le soir, je ne l'en empêche pas!

— C'est juste... il pourra venir le soir... Ah! seulement, je ferai remarquer à monsieur qu'on sera treize à table, et il y a bien des personnes à qui ça coupe l'appétit!

— Treize à table... tu crois?

— Comptez, monsieur.

— Voyons donc : toi, Plantureau, avec ta femme...

— Sans ma femme, si tu veux?

— Par exemple! ce serait lui faire une impolitesse, et j'en suis incapable. Ensuite Potard, les Boulinot, la veuve Fleurinard, la famille Triffouille quatre, ça fait dix; moi, ma fille et mon fils... C'est pardieu vrai, nous serions treize?

— Alors il y a toujours un des treizièmes qui meurt le premier, n'est-ce pas, not'maître.

— Tu veux dire qui meurt dans l'année. Ce sont les esprits faibles qui croient cela... mais c'est égal... j'inviterai Marcelin comme quatorzième; après tout, cela ne tire pas à conséquence pour l'avenir. Ainsi, Friquette, tu m'as bien entendu, tu diras à Marianne que pour demain, il me faut un dîner pour quatorze personnes. Qu'elle s'arrange en conséquence... Tu l'aideras, tu lui donneras un coup de main. Je dirai à Jacquet d'aller à la pêche et de nous avoir des truites.

— Oh! monsieur, si vous comptez sur Jacquet pour avoir du poisson... vous pourrez bien vous en passer. L'autre fois il a été plus de six heures à la pêche et il n'a rapporté qu'un petit lapin mort, qu'il avait trouvé au fond de l'eau...

— En effet, je me rappelle qu'il était tout fier d'avoir pêché un lapin.

— C'est M. Marcelin qui est un adroit pêcheur... il vous a souvent donné des truites, lui.

— Ah! je l'avais oublié.... Eh bien! si tu le vois par hasard, engage-le à pêcher un peu demain...

— Oui, monsieur, oh! je le verrai certainement tantôt... par hasard... Il passe très souvent devant chez nous et en même temps je lui dirai aussi que vous l'attendez à dîner demain, n'est-ce pas, not' maître?

— Cela va sans dire. Allez, Friquette, que mes ordres soient exactement suivis et surtout qu'on ne s'en écarte pas!

— Oh! monsieur peut être tranquille, il sait bien qu'on ne lui désobéit jamais!

Friquette est partie, et M. Belatout, se tournant vers son ami Plantureau, s'écrie d'un air imposant :

— Vois-tu, Plantureau, voilà ce qui s'appelle être maître chez soi, et y faire respecter ses volontés.

III

MADEMOISELLE DIANA

En quittant son maître, la petite Friquette s'est empressée de se rendre près de sa jeune maîtresse ; celle-ci était dans sa chambre occupée à parfiler des morceaux de soie.

Mlle Diana touche à ses dix-huit ans. C'est une blonde aux yeux bleus et langoureux ; en ce moment ils ne sont encore que timides, mais ces yeux-là deviennent toujours langoureux quand le cœur commence à battre pour quelqu'un, et déjà même les doux yeux de cette jeune personne devenaient plus tendres, lorsque l'ami de son frère, M. Marcelin, était près d'elle. Diana avait une jolie taille au-dessus de la moyenne. Elle était très bien faite, svelte, élancée, encore un peu maigre, mais, si elle avait été grasse à dix-huit ans, voyez-vous d'ici quelle boule cela aurait fait à trente ! Il faut que chaque chose arrive en son temps, et l'embonpoint vient presque toujours trop tôt.

Diana, qui aimait beaucoup la musique, aurait désiré apprendre à toucher du piano, mais M. Belatout exécrait cet instrument; il faut dire aussi que, depuis qu'il avait l'âge d'aller dans le monde, il avait entendu jouer de cet instrument dans toutes les maisons où il se rendait ; dans les sociétés qu'il fréquentait, toutes les demoiselles savaient le piano, et, le soir, dans chaque réunion, c'était à qui montrerait son talent, ferait parade de ses progrès, ou exécuterait le dernier morceau venu de Paris. Il en était résulté chez Belatout une profonde aversion pour cet instrument, et, avant d'aller en soirée, il se bouchait hermétiquement les oreilles avec du coton. Mais ceci avait un autre inconvénient : s'il entendait moins le piano, il n'entendait presque plus quand on lui parlait. Alors chacun s'était dit : « Quel malheur pour ce jeune Belatout, il devient sourd comme un pot! » Belatout avait entendu cela; car, on a beau se boucher les oreilles, les méchancetés que l'on dit sur nous sont toujours ce que nous entendons le plus facilement. Il avait renoncé au coton. Enfin il avait épousé une demoiselle qui était passablement laide, mais il s'était bien assuré auparavant qu'elle ne jouait pas de cet instrument qui avait si souvent fait son supplice.

Moi, je trouve que Belatout était excusable ; en général, il en est du piano comme de la vertu et du pâté d'anguille : *Pas trop n'en faut.*

M. Belatout avait donc nettement refusé sa fille lorsqu'elle lui avait

demandé un maître de piano. Mais, pour la consoler, il lui avait dit :

— Puisque tu tiens tant à savoir la musique, à jouer d'un instrument quelconque, apprends le piston. C'est gentil, c'est distingué, ça s'entend de loin ; et puis, on ne peut pas en jouer toute la journée, ce qui est encore un avantage.

Diana avait timidement répondu :

— Je croyais, mon père, que le piston était un instrument pour les hommes seulement ?

— Ma chère amie, avait répondu le papa, j'avoue qu'en général j'ai toujours vu le piston entre les mains d'un homme. Mais il n'est pas défendu aux femmes de s'y adonner. Tu feras ce que les autres ne font pas, cela n'en sera que plus distingué. J'ai vu des dames jouer du violon, de la flûte, donner du cor même, et obtenir de très grands succès sur chacun de ces instruments. Je ne vois pas pourquoi elles se priveraient du piston.

Vous savez maintenant pourquoi la douce et timide Diana joue du piston comme un musicien de régiment. Mais, n'ayant pas de vocation pour cet intrument, elle n'y est pas d'une grande force, et tout son talent se borne à trois ou quatre airs qui composent son répertoire. M. Belatout trouve que c'est bien assez.

La petite Friquette aime beaucoup sa jeune maîtresse et cherche sans cesse le moyen de lui être agréable ; elle a remarqué le peu de plaisir que celle-ci éprouve à emboucher son piston ; mais, comme elle remarque tout, elle a bien vu aussi que Diana avait l'air heureux et parlait plus souvent lorsque M. Marcelin venait chez son père ; puis, qu'elle rougissait et souriait quand ce jeune homme venait causer avec elle ; tandis qu'elle faisait la moue, ou répondait à peine lorsqu'un autre monsieur cherchait à lui dire des choses aimables, de ces petites phrases galantes avec lesquelles les hommes tâchent de se faire bien accueillir des demoiselles. Friquette avait bien deviné ce que tout cela signifiait, et, en fille d'esprit, elle s'était dit : « M. Marcelin est bien content lorsqu'il vient dans la journée ou la soirée et que monsieur n'y est pas. Car alors il trouve mademoiselle seule au salon et peut tout à son aise causer avec elle ; de son côté, mademoiselle n'est pas fâchée quand elle reçoit cette visite-là. Il me semble qu'il y a un moyen bien simple pour faire savoir à M. Marcelin quand not'maître est sorti : c'est de dire à M^lle^ Diana de jouer du piston... ça s'entend dans la rue, le piston, et, pour plus de sûreté, je conviendrai avec M. Marcelin de l'air qu'on jouera quand M. Belatout n'y sera pas ; comme ça, il n'y aura pas à se tromper. Mam'zelle donnera elle-même le signal, je lui dirai quel est l'air que je trouve qu'elle joue le mieux, en la priant de me le

faire entendre ; je me garderai bien de lui apprendre que c'est pour faire venir M. Marcelin ! Elle serait capable de ne plus oser souffler dans son piston... mais avec les gens timides il faut avoir de la malice pour deux. »

Et voilà comment, en obligeant sa fille à apprendre le piston au lieu du piano, M. Belatout lui avait procuré le moyen de correspondre avec un amoureux. *La Fontaine* a bien raison : on ne s'avise jamais de tout.

Friquette arrive toute joyeuse près de sa jeune maîtresse, en s'écriant :

— Mademoiselle, réjouissez-vous !... Monsieur votre frère sera ici demain. Il l'a écrit à monsieur votre père, qui a lu la lettre tout de suite... et a interrompu pour cela la partie de bésigue qu'il faisait.

— En vérité ! mon frère arrive demain ?... Tu en es bien sûre, Friquette ?

— Puisque je vous dis que monsieur a lu la lettre tout haut devant moi et ce grand serin de M. Plantureau... Vous savez, l'inventeur !... celui qui trouve toujours des inventions nouvelles qui doivent le rendre millionnaire, et avec lesquelles sa femme dit qu'il la mettra sur la paille.

— Ah ! que je suis contente de voir Eugène !... Mais restera-t-il avec nous, cette fois ?

— Ah ! dame, il ne parle pas de cela dans sa lettre. Moi, je crois que M. Eugène aime mieux Paris que Bar-le-Duc, malgré nos truites et nos confitures... Mais c'est pas tout, mam'zelle... Demain, vous aurez beaucoup de monde à dîner pour fêter l'arrivée de monsieur votre frère... On sera quatorze.

— Quatorze !... Et sais-tu qui mon père a invité à ce dîner ?

— Je crois bien que je le sais !... Il ne voulait d'abord avoir personne... Ça n'aurait pas été gai ni gentil pour votre frère... Mais, moi, je voulais qu'on eût du monde... Je pensais que cela vous ferait plaisir...

— Oh ! oui... Et sais-tu... mon père a-t-il invité l'ami de mon frère, M. Marcelin ?

— Il n'y pensait pas... mais je m'étais arrangée de façon que sans lui on était treize... Alors il a dit : Faut l'inviter.

— Ah ! Friquette, que tu es adroite !... Tu viens toujours à bout de faire tout ce que tu veux... Ce pauvre jeune homme, l'ami intime de mon frère ; Eugène aurait été très contrarié qu'il ne fût pas du dîner.

— Certainement, mam'zelle, mais je m'étais dit : Faut qu'il en soit ! Et il en sera !

En ce moment, la conversation des deux jeunes filles est interrompue par l'arrivée de Jacquet, le domestique de M. Belatout, grand dadais de vingt ans, qui n'ose pas regarder une femme en face, et devient pourpre

quand une jeune fille lui adresse la parole. Jacquet est grand, bien bâti, ce pourrait être un gaillard, mais ce n'est qu'une buse et ses yeux bleu faïence, à fleur de tête, ont presque toujours l'air de chercher dans les nuages s'ils n'apercevront pas un ballon.

— Pardon, mam'zelle Diana, si j'entre dans votre chambre sans que vous m'ayez sonné, dit Jacquet; mais ce n'est pas pour vous que je viens, c'est Friquette que je cherche, c'est à elle qu'il faut que je parle tout de suite.

— Eh bien! parle. Qu'as-tu à me dire de si pressé pour venir me chercher chez ma maîtresse?... Réponds donc, grand benêt!

— D'abord, Friquette, je vous prie de ne pas m'appeler toujours benêt au lieu de Jacquet... Je n'aime pas qu'on écorche mon nom!

— Oh! voyez donc le grand malheur! Sois tranquille, on ne t'écorchera pas.

— Moi, je vous appelle Friquette, et je ne vous appelle pas Blanquette.

— Appelle-moi comme tu voudras, je ne m'en fâcherai pas! Mais dis donc ce que tu veux, enfin?

— Voilà. Mon maître m'a dit : « Tu vas aller avertir Friquette qu'il n'est plus nécessaire qu'elle invite M. Marcelin pour faire un quatorzième à table. J'avais oublié M. Grandbec, charmant garçon que j'estime beaucoup, c'est lui qui sera le quatorzième. Je le préfère infiniment à M. Marcelin. Va donc prévenir Friquette. »

La petite servante fronce le sourcil, regarde sa jeune maîtresse qui fait la moue, puis répond à Jacquet :

— Ah! not' maître t'a dit cela?...

— Oui, il est très content d'avoir son quatorzième avec M. Grandbec... Moi, je lui ai dit : « Monsieur, si vous aviez besoin de quelqu'un, j'aurais fait volontiers votre quatorzième. » Il s'est mis à rire, et il est parti pour aller faire ses invitations.

— Il est parti?... Tu es sûr que monsieur est sorti?

— Certainement, avec son ami Plantureau, qui s'est laissé tomber dans la cour en disant : « Je vais inventer quelque chose qui remplacera les cannes. »

Mais Friquette n'écoute plus Jacquet; elle va dire à l'oreille de Diana :

— Mam'zelle, je vous en prie, prenez votre piston et jouez-moi l'air : *Je pars demain, il faut quitter Marie.*

— Toujours cet air-là?

— Oh! oui, mam'zelle, vous le jouez si bien!... et puis je l'aime tant, et M. Marcelin en est toqué.

Diana fait ce que sa bonne lui demande; peut-être bien sans avoir

l'air de savoir que c'est un signal, la timide jeune fille a-t-elle remarqué que l'ami de son frère arrivait toujours pendant qu'elle le répétait. La demoiselle la plus innocente a toujours de la malice dans certaines occasions.

Quant à Jacquet, à peine a-t-il entendu les premières mesures de la romance, qu'il se dirige vers la porte en murmurant :

— Je crois bien que notre jeune maîtresse ne sait jouer que cet air-là.

Mais Friquette court à lui et l'arrête, en lui disant :

— Où vas-tu?

— A la pêche. Not' maître m'a dit : « Comme on ne priera pas M. Marcelin de pêcher, c'est toi qui iras, et tu me rapporteras des truites et pas de lapin. » Il est bon là, not' maître, qui croit qu'on pêche toujours des lapins! Mais c'est bien plus rare que le poisson.

— Et tu t'en allais sans savoir la réponse à ce que l'on t'a chargé de me dire?

— La réponse... Il y a donc une réponse?

— Assurément; dès que tu verras M. Belatout, tu lui diras : « Monsieur, il n'était plus temps, Friquette avait déjà vu M. Marcelin et l'avait invité pour le dîner de demain. Vous aurez deux quatorzièmes, voilà tout. »

— Alors, on sera vingt-huit?

— On sera ce qu'on sera, ça ne te regarde pas.

— Et faut-il toujours que j'aille à la pêche?

— Oh! tu peux y aller! le poisson que tu prendras n'étranglera personne.

Jacquet est parti. Diana s'écrie :

— Tu as dit, Friquette, que tu avais déjà invité M. Marcelin. Mais ce n'est pas vrai, tu ne l'as pas encore vu?

— Mais, comme nous allons le voir bientôt, c'est la même chose, et je lui ferai l'invitation. Est-ce que vous auriez préféré, mam'zelle, n'avoir près de vous à table que ce M. Grandbec!...

— Oh! non, Friquette, je ne l'aime pas du tout, ce jeune homme-là... il a l'air si grave, si sérieux... je ne l'ai jamais vu rire!... Il vous regarde en dessous, il a une voix mielleuse... il parle lentement. On croirait qu'il a peur de dire un mot de trop!...

— Alors, je crois que vous ne seriez pas contente si on vous le donnait pour mari.

— Pour mari? Ah! que dis-tu là, Friquette!... Tu me fais peur. Oh! non certainement, je ne voudrais pas épouser M. Jules Grandbec! Mais, pourquoi as-tu de ces vilaines idées-là?

— Dame, mam'zelle, c'est que, sans en avoir l'air, je remarque tout

Bonjour, monsieur; vraiment, vous trouvez que je fais des progrès ? (P. 23.)

ce qui se passe... et j'entends tout ce qui se dit; on a des yeux et des oreilles, c'est pour s'en servir. J'entends souvent monsieur votre père faire l'éloge de M. Grandbec et dire : Voilà un jeune homme sage, rangé, économe; mon fils Eugène aurait dû le prendre pour modèle... il ne joue qu'au loto à un sou le carton, il ne se donne jamais ce que les messieurs appellent « une petite pointe! » il n'a pas d'intrigues galantes, il ne s'est jamais battu!... Il a de la fortune, il sera un jour notaire; c'est un mari comme cela qu'il faudra que je trouve pour ma fille. »

— Ah! mon Dieu! mon père a dit cela?

— Oui, mam'zelle; et en disant : « Il faudra que j'en trouve un comme celui-là. » M. Belatout souriait, se frottait les mains, ce qui voulait dire : Le voilà tout trouvé!

— Tu me fais frémir! ce serait affreux, cela!... Et M. Marcelin ne vient pas!

— Jouez donc du piston, mam'zelle, jouez donc du piston.

Diana vient de recommencer son air, mais elle n'est pas à la moitié, qu'un jeune homme entre précipitamment, en s'écriant :

— Ah! mademoiselle, comme vous en jouez bien! vous faites tous les jours des progrès.

C'est celui que l'on attendait : Marcelin Nigelle, jeune homme fort gentil, fort bien tourné, gai, vif, pétulant, mais au fond sensible et bon. Il est étudiant en médecine, ou plutôt jeune médecin, car il a été reçu docteur, et, s'il n'exerce pas, c'est que, n'ayant que vingt-six ans, il veut étudier encore, afin d'être plus certain de bien soigner ses semblables. Enfin, il veut devenir plus savant en théorie avant de s'exercer à la pratique. Ceci était de la modestie, mais, comme on est rarement disposé à croire à la modestie des autres, on disait : « C'est un jeune homme qui ne veut rien faire que s'amuser. » C'est presque toujours ainsi que le monde juge.

Diana, qui est devenue très rouge en voyant entrer M. Marcelin, s'empresse de se débarrasser de son instrument, et balbutie :

— Bonjour, monsieur; vraiment vous trouvez que je fais des progrès? Cependant, je ne l'aime pas beaucoup, mon piston...

— Vous avez tort, mademoiselle; moi, j'en suis fou... surtout quand vous en jouez!...

— Ce n'est pas du piston qu'il s'agit en ce moment, s'écrie Friquette. Mam'zelle, dites donc à monsieur que votre frère arrive demain, que M. Belatout donne un grand dîner pour fêter le retour de son fils, et que monsieur est invité au dîner.

— Il serait possible!... Eugène revient demain à Paris?...

— Oui, monsieur, mon frère vient d'écrire à mon père pour lui annoncer son retour. Ah! je suis bien contente!...

— Moi, j'en suis enchanté. Et cette invitation de monsieur votre père, lui qui me témoigne si peu d'amitié!... Il est donc revenu de ses préventions contre moi!... Oh! quel bonheur!... Je vais profiter de ses heureuses dispositions à mon égard... j'ai quelque chose à lui demander... quelque chose d'où dépend toute ma félicité... Il me traitait si froidement que je n'osais pas... Mais il m'invite à dîner, alors cela me donne de l'espoir!...

— Ne vous flattez pas si vite, monsieur, dit Friquette, cette invitation n'est pas venue d'elle-même à M. Belatout; il a fallu que je travaille pas mal pour vous la faire obtenir... et après qu'on m'avait chargée de vous prévenir, ne voilà-t-il pas que monsieur se ravise, et qu'il me fait dire par Jacquet que ce n'est plus vous, que c'est M. Grandbec qui sera son quatorzième... n'est-il pas vrai, mam'zelle?

— Oui, mon père avait changé d'avis.

— Eh bien! enfin, suis-je invité ou non? car je ne sais plus à quoi m'en tenir, moi.

— Oui, oui, vous êtes invité, car j'ai dit à Jacquet de répondre à son maître que je vous avais déjà fait l'invitation, et qu'il n'était plus temps de se dédire...

— Ah! Friquette, que tu es gentille!... que tu as d'esprit!

— Mais j'ai dit aussi que je vous prierais d'aller pêcher et de tâcher de nous avoir des truites pour demain; ça vous fera mieux accueillir.

— Oh! j'en aurai, sois tranquille, j'en apporterai, je vais tout de suite aller pêcher... car je veux que M. Belatout soit de bonne humeur... Je cours chercher une ligne... il ne faut pas que je perde de temps, n'est-ce pas, mademoiselle?

Mais Diana arrête avec un petit signe de tête le jeune homme prêt à partir, et lui dit en baissant les yeux :

— Monsieur Marcelin, qu'est-ce que vous voulez donc demander à mon père qui peut faire votre félicité?

Marcelin prend la main de Diana, la presse tendrement dans la sienne, en murmurant :

— Vous ne devinez pas ce que j'ai à lui demander... ce qui peut faire mon bonheur?

— Mais... non, je ne sais rien deviner!

— Ah! je gage bien que j'ai deviné, moi, dit Friquette, tout en ayant l'air de ne pas écouter.

— Mademoiselle, si je n'ai pas encore osé vous le dire, je pensais que

mes yeux avaient parlé pour moi ; j'espérais que vous les auriez compris... que vous saviez combien je vous aime... Enfin je me flattais même que mon amour ne vous déplaisait pas... Je me suis donc trompé ?

— Oh ! je ne dis pas cela, monsieur !

— Alors, vous me permettez de demander votre main à monsieur votre père ?... Cela ne vous fera pas de peine s'il consent à ce que je sois son gendre ?

— Oh ! bien au contraire !... je veux dire... Mon Dieu... je suis toute honteuse...

— Chère Diana ! Ah ! vous me rendez bien heureux... Ne rétractez pas ce doux aveu, ne craignez pas de me laisser lire dans votre cœur...

— Mais, allez donc pêcher, monsieur, allez donc pêcher ! s'écrie Friquette. Si vous voulez que monsieur vous accueille bien, apportez-lui des truites... Mam'zelle sera contente d'être votre femme, vous le savez bien... mais, pour qu'on vous la donne, il faut plaire à monsieur.

— Oui, oui, elle a raison, Friquette, je vais pêcher... Oh ! j'en aurai des truites, quand je devrais aller les chercher au fond de l'eau !...

— Oh ! mais non, monsieur Marcelin, il ne faut pas vous jeter à l'eau... Je ne veux pas...

— Soyez tranquille, chère Diana, l'amour me protégera... Je cours pêcher... A demain... non, à tantôt ; je rapporterai le résultat de ma pêche...

Et, dans sa joie, le jeune homme prend la main de Diana, la baise à plusieurs reprises et, en s'éloignant, embrasse Friquette, qui se met à rire en disant :

— Il s'est trompé... il a cru que j'étais vous... Est-il vif, est-il vif, est-il pétulant, vot'amoureux mam'zelle !... Vous qui êtes si timide, si craintive !... C'est égal, vous ferez très bien ensemble, parce que l'eau et le feu ça se marie aussi bien que l'eau et le vin.

IV

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

M. Belatout a passé toute sa journée à faire ses invitations pour le grand repas qu'il donne le lendemain ; il ne rentre chez lui qu'à l'heure du dîner. Mais son premier soin est d'appeler Jacquet et de lui demander s'il a dit à Friquette ce qu'il a décidé. Jacquet s'empresse de rapporter à son maître ce que la jeune servante lui a répondu : Qu'il était trop tard et que M. Marcelin était déjà invité.

— Trop tard ; s'écrie Belatout, trop tard ! et Friquette venait à peine

de me quitter quand je t'ai envoyé lui donner cet ordre. Tu n'y as donc pas été tout de suite, imbécile?

— Si fait, monsieur; je n'ai même pas pris le temps de me moucher.

— Va me chercher Friquette, qu'elle vienne me parler à l'instant même... Tout de suite, tu entends?

— Oui, monsieur, si elle ne voulait pas venir, je l'apporterais plutôt.

Friquette se rend aux ordres de son maître ; mais, comme elle devine ce qu'il va lui dire, elle a soin de prendre à la cuisine quelque chose qu'elle tient couvert par son tablier. Avec cela, elle se présente hardiment à M. Belatout, qui lui dit d'un ton fort sec :

— Qu'est-ce à dire, Friquette, et d'où vient que vous n'obéissez plus à mes ordres maintenant?

— Moi, monsieur? Oh ! par exemple! Est-ce que je vous ai jamais désobéi?

— Je vous ai fait dire par Jacquet qu'il était inutile d'inviter M. Marcelin, que j'avais mon quatorzième; et je ne comprends même pas comment j'avais pu l'oublier, cet estimable M. Grandbec! Et vous répondez à Jacquet qu'il n'est plus temps, que M. Marcelin est déjà invité; vous veniez à peine de me quitter? Comment pouviez-vous déjà avoir parlé à M. Marcelin?

— C'est bien simple, not'maître. En vous quittant, j'ai vu ce jeune homme qui passait dans la rue... Alors j'ai couru à lui, et je lui ai dit : « M. Belatout vous prie de venir dîner chez lui demain : son fils, votre ami, sera revenu... »

— Vous vous êtes bien pressée pour faire cette commission.

— Je me presse toujours pour faire ce que vous m'ordonnez, not' maître. M. Marcelin a accepté avec joie... Oh! il était bien content!

— C'est possible; mais, moi, j'aurais été bien plus content de ne point l'avoir... C'est un ami de mon fils, oui, mais qui, à Paris, n'a pu lui donner que de mauvais conseils et de mauvais exemples.

— Ah! voilà six mois au moins que M. Marcelin est revenu à Bar-le-Duc, lui, et M. Eugène reste à Paris... il ne peut plus le conseiller!... Tout le monde, ici, dit du bien du jeune docteur Marcelin.

— Docteur! beau docteur, qui ne soigne personne! Voyons, connais-tu quelqu'un qu'il ait guéri, toi?

— Dame!... non, monsieur; mais aussi je ne connais personne qu'il ait tué.

— Oh! cela arrivera, car non seulement il s'est fait médecin, mais encore il est duelliste!

— Ah! il est aussi fameux pêcheur. Tenez, regardez plutôt, monsieur.

En disant cela, Friquette découvre ce qu'elle tenait sous son tablier et montre à son maître plusieurs truites encore vivantes et d'une belle grosseur.

— Qu'est-ce que cela?...

— Pardi, monsieur doit bien voir que ce sont des truites... et de la plus belle espèce encore!...

— Ah! oui... oui, ce sont de superbes truites... C'est Jacquet qui a pêché cela?

— Jacquet!... ah! le plus souvent! Savez-vous ce qu'il a rapporté de sa pêche aujourd'hui?... un chat mort!... un pauvre petit chat qu'on avait sans doute jeté à l'eau...

— Comment, il pêche des chats, à présent?

— Offrez donc cela à vos convives... avec une sauce à la genevoise, comme Marianne les fait si bien!... C'est M. Marcelin que j'avais prié de pêcher pour nous et qui vient de m'apporter cela, il n'y a qu'un instant...

— Ah! c'est M. Marcelin...

— En v'là-t-il une superbe, not'maître?... ça vous fera un fameux plat pour demain!...

— Oui, je conviens que ces truites feront bien sur ma table...

— Vous n'êtes plus fâché d'avoir invité M. Marcelin, hein?...

— Il est certain que la sauce fera passer... Non, cette fois, c'est le poisson qui fera passer le reste. Friquette, dis bien à Marianne que je veux qu'elle se surpasse demain; il nous faut un excellent dîner.

— Oui, monsieur, soyez tranquille; il faut que tout réponde aux truites!... Ah! le beau poisson!

Et la petite servante court dire à l'oreille de sa jeune maîtresse :

— Vot'papa n'est plus fâché d'avoir demain à son dîner M. Marcelin; les truites ont fait leur effet, M. Belatout les adore: je savais bien que ça le remettrait en bonne humeur!...

— Alors, tu crois, Friquette, que mon père accueillera bien M. Marcelin et qu'il consentira à ce que je sois sa femme?

— Oh! mam'zelle!... ça, c'est une autre affaire! c'est autre chose qu'une invitation à dîner... Faudra que nous trouvions un fameux poisson pour l'amener à donner son consentement.

Le lendemain, sur les onze heures du matin, un jeune homme, suivi d'un commissionnaire porteur d'un sac de nuit et d'une valise assez légère, entre dans la maison de M. Belatout, paye son commissionnaire, le renvoie, puis s'arrête devant le perron et se met à crier :

— Me voilà, c'est moi!... Ohé! la maison! est-ce qu'il n'y a personne ici? Comment! on ne tire pas quelques coups de fusil pour me recevoir!...

On ne me présente pas de bouquets, on ne chante pas un chœur?..

Mais déjà Friquette accourt, elle est bientôt suivie de Diana, puis enfin M. Belatout paraît sur le haut du perron, où il se penche en disant :

— Comment, c'est toi qui fais ce train-là?... Tu es donc toujours aussi tapageur.., aussi gamin qu'autrefois!

— Oui, cher papa, c'est vrai, je ne suis pas changé; toujours aussi gai, aussi aimable, aussi joli garçon... Toujours ce fils dont vous devez être si fier... Embrassons-nous!...

Et Eugène, qui a débité tout cela en riant, car il sait bien qu'il n'est pas joli garçon et n'a pas la moindre prétention à l'être, ce qui ne l'empêche pas de plaire, parce qu'il a une figure aimable, spirituelle, et qu'il est toujours disposé à rire, Eugène embrasse son père, sa sœur, donne une petite tape sur la joue fraîche de Friquette et va entrer dans la maison, lorsqu'on entend une légère détonation, suivie d'un cri, d'une lamentation.

— Qu'est-ce que ce bruit? demande M. Belatout.

— Si on a tiré cela en mon honneur, dit Eugène, c'est peu de chose, mais je suis très satisfait.

— Je reconnais la voix de Jacquet, dit Friquette.

On voit en effet arriver Jacquet, qui gémit et se tient la tête ; il a un œil tout noir et la figure barbouillée de poudre.

— Tiens, c'est ce nigaud de Jacquet! dit Eugène. Que t'est-il donc arrivé, mon garçon? Est-ce que tu t'es fait artificier?

— Monsieur Eugène, c'est en l'honneur de votre retour que j'ai voulu tirer des pétards ; mais, au premier, vous voyez ce qui m'est arrivé...

— Oui, aussi je te dispense de tous les autres. C'est égal, l'intention y était. Jacquet, je te récompenserai plus tard... Mais je meurs de faim.

— Allons, viens déjeuner, mauvais sujet.

M. Belatout, malgré l'air digne qu'il veut se donner, n'est pas moins content de revoir son fils, qui depuis deux ans n'était pas revenu à Bar-le-Duc. Il le contemple avec une certaine fierté et lui dit :

— Il me semble que tu es grandi.

— Et embelli, n'est-ce pas, papa?

— Oh! embelli... tu n'as pas changé de figure. Enfin, tu te portes bien... et je vois que tu as bon appétit.

— Oh! superbe! Je suis une des plus belles fourchettes de Paris!

— Ah! tu es une fourchette?

— Je tortille une douzaine d'huîtres en un clin d'œil!

— Tu tortilles les huîtres? Ici, nous les avalons sans les tortiller...

— Mais vous me laissez manger seul... vous avez donc déjà déjeuné, vous autres?

Comment, c'est toi qui fais ce train-là? (P. 28.)

— Toujours à dix heures, c'est réglé comme une pendule!

— Ma petite sœur est grandie... formée... c'est une femme à présent... Cher père, il faudra lui donner bientôt un mari.

— Sois tranquille!... je n'oublierai pas cela...

— Si vous voulez, moi, je vais tout de suite vous en indiquer un... qui sera charmé...

— Non, non, merci! un gendre de ta main m'inspirerait peu de confiance.

— Ah! comme vous êtes raide à mon égard!...

— Je saurai bien moi-même m'occuper de ma fille et de toi, car il faudra te marier bientôt; cela te rendra l'esprit plus raisonnable.

— Vous croyez? moi, je n'en suis pas bien persuadé! Cependant, si vous m'offriez une *Vénus*, une *Galatée* ou même une *Hébé!*...

— C'est bien... nous parlerons de cela plus tard!...

— Mon frère, il ne faut pas trop manger à ton déjeuner, parce que nous avons aujourd'hui un grand dîner, et je veux que tu y fasses honneur.

— Sois tranquille, petite sœur, ton frère a de superbes capacités! Jamais un bon déjeuner ne m'a empêché de bien dîner; au contraire, ça me met en appétit.

— Monsieur mangera des truites pêchées par son ami Marcelin, dit Friquette tout en servant son jeune maître.

— Ah! ce cher Marcelin! Je serai charmé de le revoir! Il va bien?

— Oui, mon frère, tu le verras à dîner; mon père l'a invité pour fêter ton retour.

— Ah! c'est bien cela, cher père, d'avoir invité mon ami!

— Oh! je l'ai invité parce que... c'est-à-dire... Enfin, oui, je l'ai invité...

— Et il exerce la médecine ici. A-t-il une belle clientèle? A-t-il déjà tué beaucoup de monde... non... je veux dire sauvé?

— Ton cher ami ne fait rien du tout que se promener... monter à cheval... s'amuser...

— Ah! écoutez donc, il a assez de fortune pour ne rien faire... il exercera plus tard!

— Ah! tu approuves cela, toi, qu'on ne songe qu'à ses plaisirs!... Moi, je trouve que, dans toutes les positions, un homme doit travailler, doit chercher à se rendre utile à son pays...

— Papa, c'est superbe, ce que vous dites-là, mais avant de corriger les hommes, il faut les laisser jeter leur gourme... la sagesse ne s'inocule pas comme la petite vérole, et c'est bien heureux; car à chaque instant on serait obligé de se faire revacciner. Vous, cher père, vous avez cependant eu mon âge. Est-ce que vous n'avez jamais fait de folies?

— Ma foi, non!...

— C'est que l'occasion vous a manqué... Mais si elle se présentait... prenez garde!..

— Oh! il n'y a pas de danger!... Je suis un homme solide dans mes principes!... Je défierais toutes les occasions!...

— Mais c'est fini, j'ai déjeuné. Maintenant, je vais aller changer de toilette, me faire beau et faire un tour dans la ville pour revoir mes connaissances...

— C'est cela, fais-toi beau, très beau; car ce soir nous aurons beaucoup de monde et je veux que tu me fasses honneur.

Eugène s'est levé, il va prendre son père sous le bras et l'emmène dans une pièce voisine en lui disant :

— Mais vous comprenez... ô mon auteur!...

— Comment, ton auteur? De qui parles-tu?

— Je veux dire : cher père, c'est la même chose! Vous comprenez que, pour ma toilette, j'ai besoin d'une foule de petites choses... par exemple, il me faut une brosse à dents... Je n'ai plus le sou, voici le moment de m'ouvrir votre bourse... Allons, faites bien les choses... Soyez généreux!... lâchez-moi le billet de mille francs!

— Comment, tu veux mille francs pour t'acheter une brosse à dents?

— Oh! j'achèterai encore d'autres brosses... Enfin, je suis à sec; je vais aller dans le monde... il faut que votre fils tienne son rang...

— Soit! je veux bien te donner ce que tu me demandes, mais à condition que tu te montreras docile à mes volontés, que tu me laisseras te marier convenablement...

— Tant que vous voudrez, cher père, vous serez enchanté de moi.

M. Belatout sort de son portefeuille un billet de mille francs qu'il donne à son fils, et celui-ci, très content de se sentir en fonds, se hâte d'aller faire une autre toilette.

Dès qu'il est habillé, le premier soin d'Eugène est de se rendre chez son ami Marcelin. Celui-ci pousse un cri de joie en le voyant :

— C'est ce cher Eugène!

— Oui, mon ami, c'est moi qui viens à Bar-le-Duc comme les chats qu'on fouette, car tu sais que je n'aime que Paris; mais enfin mon père le voulait, et puis je n'avais plus le sou!

— Est-ce que tu ne penses pas à devenir raisonnable enfin?...

— Et toi? On dit que tu ne fais rien ici que t'amuser... Si tu t'amuses en province, tu es bien heureux!...

— Ah! mon ami, c'est que je suis amoureux ici!

— Amoureux! mais on l'est partout. J'ai laissé à Paris deux amours charmants : d'abord, Zozinette... la grande blonde, qui sait fumer par le nez... qui ingurgite des sorbets et croque les queues d'écrevisses avec leurs écailles!... Ah! quelle femme gaie, aimable en société!... Ensuite Floreska, qui se destine au théâtre... à la danse... quel pied! quelle

jambe!... Dans un dîner, au dessert, elle veut toujours danser sur la table... Te la rappelles-tu, tu as dîné avec elle?...

— C'est possible, mais j'ai oublié tout cela, je ne veux plus m'en souvenir, car, je te le répète, je suis amoureux, je veux me marier... et devines-tu avec qui?

— Est-ce que je connais les beautés d'ici?

— Eh bien! Eugène, c'est ta sœur que j'adore, c'est d'elle que je brûle de devenir le mari.

— Bah! Diana!... Au fait, elle est devenue très gentille! Eh bien! ça me va, ça *me botte;* tu aimes ma sœur, je te l'accorde, c'est une chose arrangée!

— Hum! arrangée!... pas aussi vite que tu le crois. C'est le consentement de ton père qui sera difficile à obtenir.

— Pourquoi donc? tu es gentil, tu as une fortune suffisante... tu es médecin, tu ne soignes personne, mais ça prouve ta prudence, et la crainte que tu as de faire des boulettes; enfin tu adores ma sœur, elle t'aime aussi, ça doit aller tout seul?

— Eh! tu ne sais pas que ton père ne veut pas me pardonner de m'être battu en duel... d'avoir presque tué mon adversaire! Il a dit plusieurs fois... c'est Friquette qui me l'a répété... que jamais un duelliste n'entrerait dans sa famille!

— Bon! on dit tant de choses qui ne signifient rien, ou qu'on oublie après!... Mon père se laissera attendrir. Tiens, si tu m'en crois, tu feras ta demande le plus vite possible, je crois l'instant favorable, car mon père a des idées de mariage pour moi, il m'en a parlé. Eh bien! en mariant ma sœur, il fera d'une pierre deux coups.

— Tu es donc disposé à épouser celle qu'il compte t'offrir?

— Oui, si elle est jeune, jolie, bien faite et spirituelle. Dans le cas contraire, *je me la brise!*

— Ah! sapristi, ne va pas parler comme cela devant ton père, cela n'arrangerait pas nos affaires!...

— Sois donc tranquille, je *tairai mon bec!*

— Encore! mais tu ne sais donc pas qu'ici, dans les réunions, un jeune homme qui parle argot est très mal reçu!...

— On ne peut donc pas rire un peu?

— Pas de cette manière-là.

— Alors je ferai le mort... En attendant, j'ai su tirer au papa une carotte de mille francs, et je vais m'acheter des cigares. O Zozinette! toi qui fumes par le nez! où es-tu en ce moment?... Je gage qu'ici je ne trouverai pas une femme qui sache fumer?

— Mais non, certainement.

— Comme la province est arriérée !

V

INVENTION RAFRAICHISSANTE

Sur les quatre heures de l'après-midi, les convives commencent à arriver chez M. Belatout; car, en province, on n'en est pas encore venu, comme à Paris, à ne se mettre à table qu'à sept heures et demie, quelquefois même huit heures; ce qui transforme les dîners en soupers. Chez M. Belatout, on dîne à cinq heures; vous avez le quart d'heure de grâce, pas davantage, et encore ne l'accorde-t-on qu'aux dames; pour les hommes, on exige une exactitude militaire.

Marcelin arrive le premier, il est pressé de voir Diana, mais il peut mettre son empressement sur le plaisir qu'il a de se retrouver avec son ami Eugène. Les belles truites qu'il a envoyées lui valent un accueil assez gracieux du maître de la maison, qui, cependant, lui dit avec un air légèrement moqueur :

— On ne vous reprochera pas de venir trop tard, jeune homme, vous êtes le premier !

— Je suis peut-être indiscret en arrivant si tôt, monsieur?

— Je ne dis pas cela, il vaut mieux être le premier que de se faire attendre.

— Et puis, dit Eugène, en allant serrer la main de son ami, il me semble qu'il faut toujours que quelqu'un arrive le premier, n'est-ce pas, mon père?

— Sans doute! à moins que plusieurs personnes ne viennent en même temps.

Diana ne se permet pas de rien dire, elle se contente de rougir, comme le fait toute jeune fille encore naïve, en voyant paraître celui qui le premier a fait doucement battre son cœur. Plus tard cette rougeur-là devient moins sensible, puis arrive un temps où l'on ne rougit plus du tout; c'est dommage !

Après Marcelin, c'est M. et M^me^ Plantureau qui se présentent. Madame est une petite brunette, qui a été très piquante et qui pique encore un peu. Par exemple, elle n'a pas l'air d'être folle de son mari, et ne se gêne pas pour hausser les épaules quand il parle de ses inventions; mais cela n'empêche pas M. Plantureau, grand blond, crêpu comme un nègre, de continuer à chercher, à se creuser la tête, pour trouver quelque

chose qui le rende millionnaire, et, ce qu'il ambitionne plus encore, fasse aller son nom à la postérité.

Cette fois, l'inventeur arrive l'air radieux et en se frottant les mains, c'est son habitude quand il croit avoir trouvé quelque chose de nouveau. Aussi Mme Plantureau répète-t-elle sans cesse qu'elle a envie de pleurer quand elle voit son mari se frotter les mains, parce qu'elle prévoit qu'il va aller prendre un brevet pour une nouvelle invention.

Les Plantureau félicitent Eugène sur son retour.

— Il y avait longtemps que vous n'étiez venu voir votre père? dit madame.

— Deux ans, madame, mais alors je n'ai passé que dix jours ici.

— Et, cette fois, resterez-vous plus longtemps avec nous?...

— J'espère bien qu'il ne vous quittera plus! s'écrie M. Belatout, qu'il va se fixer à Bar-le-Duc; j'ai trouvé un moyen pour le rendre raisonnable.

— Ah! mon Dieu! est-ce que vous inventez aussi, vous?

Et cette dame s'éloigne avec effroi de Belatout, tandis que son mari se frotte les mains en disant :

— Voilà ma femme qui va encore attaquer les inventeurs... mais, patience! quand je lui ferai rouler carrosse, elle changera de langage.

— Je ne sais pas ce que vous me ferez rouler, monsieur; mais, en attendant, je vois que nos chambres sont pleines de vos inventions, qui ne servent à rien qu'à nous donner l'air de marchands de bric-à-brac!

— Madame, on ne réussit pas toujours du premier coup, il me semble que l'on peut bien endurer quelques ennuis, quand il s'agit de faire aller son nom à la postérité.

— La postérité! qu'est-ce que cela me fait, à moi, la postérité?... Mettra-t-elle du beurre dans nos épinards?

— Ah! taisez-vous, Eulalie, vous blasphémez!...

— Non, je parle logiquement! je dis qu'avant de travailler pour la postérité, il faut s'acheter des bas et des culottes!...

L'arrivée de M. Potard met fin à ce petit intermède conjugal. L'ex-greffier est un gros homme, toujours essoufflé, qui n'est pas deux minutes sans vider sa tabatière; il arrive en s'essuyant le visage.

— Salut, mesdames et messieurs... je suis bien le vôtre... Ouf! quelle chaleur!... vingt-deux degrés passés, et nous ne sommes qu'en juin!... Qu'est-ce que cela nous promet!... Tiens! voilà le fils... monsieur Eugène... Bonjour, jeune homme... vous n'êtes pas engraissé...

— Non, Dieu merci!

— En usez-vous?

— Priser? fi donc! on ne prise plus, c'est ganache! on fume partout!...

— Eh bien! moi, je suis ganache alors, car je prise et je ne fume pas...

— Après cela, si ça vous amuse, eh! mon Dieu! *allez-y!*

— Où cela?

— Je veux dire : Faites ce qui vous plaît, et moquez-vous du reste.

— Eh! eh! cette méthode est assez la mienne... En usez-vous?

— Je viens de vous dire que non.

— Ah! c'est juste! Il est donc question, Belatout, de juger un certain vin de Corton dont tu as fait l'acquisition?

— Oui, et, comme je sais que tu es amateur, j'ai tout de suite pensé à toi.

— Amateur et connaisseur, je m'en flatte! en fait de vins, il n'y a pas moyen de me tromper ni sur leur qualité ni sur leur âge...

— Dites donc, papa Potard, s'écrie Eugène, êtes-vous aussi fort sur les femmes que sur les vins?

— Oh! non, je ne m'en flatte pas.

— Il y a un moyen pour les faire vieillir très vite, dit Plantureau, c'est de les enterrer dans du sable.

— Les femmes?

— Non, les bouteilles ou les cruchons de vin. Quant aux femmes, elles vieillissent toujours assez vite!

— Eh bien! et les hommes donc? s'écrie madame Plantureau? Est-ce que vous croyez par hasard que vous restez toujours jeunes, vous?... Ils sont charmants, ces messieurs! ils voudraient nous faire croire que le temps ne marche que pour nous!

Ces messieurs rient beaucoup de la sortie de M^me^ Plantureau, lorsque arrive M. Grandbec; c'est un long jeune homme, sec et jaune : ayant des yeux de chouette et un nez fait comme un bec d'oiseau; il n'a que vingt-huit ans et il en paraît quarante. Il se tient raide comme un bambou, affecte toujours un air grave et ne regarde le monde qu'en dessous; il marche à pas comptés, parle comme il marche, et salue, puis s'asseoit comme s'il était à ressorts; sur un théâtre, il pourrait parfaitement passer pour un homme en bois.

M. Belatout s'empresse d'aller au-devant de cette grande marionnette et lui serre la main avec effusion, tandis qu'Eugène, qui se sent une envie de rire démesurée, dit tout bas à Marcelin :

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce c'est que cela ?... ça ressemble à ces diables qui sortent brusquement d'une boîte pour faire peur aux enfants. Où donc mon père a-t-il acheté ce vilain joujou-là?

— Mon cher Eugène, ce joujou-là, comme tu veux bien l'appeler, est M. Grandbec, qui se donne pour un étudiant en notariat. Ton père l'a pris en grande affection, parce que ce Grandbec affecte un extrême amour du travail, une sagesse exemplaire, ne se permet jamais la moindre plaisanterie ; enfin on ne se souvient pas de l'avoir vu rire.

— Il doit être alors bien agréable en société ; il me fait l'effet d'un croque-mort. Je te promets qu'il faudra qu'il se déride avec moi, ou qu'il dise pourquoi.

M. Grandbec a répondu en s'inclinant au serrement de main de M. Belatout, qui lui montre Eugène en lui disant :

— Mon cher monsieur Grandbec, voilà mon fils que je vous présente : vous ne le connaissez pas encore, car, lorsqu'il est venu nous voir, il y a deux ans, je n'avais pas le plaisir de vous recevoir chez moi. Mais j'espère que maintenant vous allez faire connaissance.

M. Grandbec fait quelques pas vers Eugène, qu'il salue, en lui disant gravement :

— Monsieur, certainement je serais très flatté d'avoir l'honneur... de faire la vôtre.

— Et moi donc, monsieur, répond Eugène en souriant, je puis vous assurer que cela fera le plus grand plaisir à *Bibi*!...

M. Grandbec demeure tout surpris, il croit avoir mal entendu, puis enfin salue à reculons et, s'approchant de Diana, lui dit d'une voix mielleuse :

— Monsieur votre frère s'appelle donc *Bibi* de son petit nom?

— Mais non, monsieur, répond la jeune fille, mon frère n'a pour nom de baptême que celui d'Eugène.

— Ah! mais, vous savez, quelquefois, entre amis, on se donne un autre petit nom... Monsieur votre frère ne vous l'aura pas encore dit ; mais il paraît qu'il a adopté celui de Bibi.

— Vous croyez, monsieur?

— Oui, mademoiselle, c'est lui-même qui vient de me le dire.

Le couple Boulinot et M^me^ Fleurinard, la veuve de trois maris, viennent se joindre à la réunion. Les Boulinot sont d'anciens commerçants fort à leur aise et qui se croyent tout permis, parce qu'ils ont de l'argent. Ils font de l'embarras, ne trouvent bon que ce qu'ils achètent, et beau que ce qu'ils portent. Le mari emploie continuellement, en parlant, le pronom possessif; il en a plein la bouche en disant : « Ma fortune ! mes terres, ma table, mes domestiques! » Seulement on a remarqué qu'il ne disait pas *ma* femme.

Madame est un peu moins personnelle, elle dit : « Nos rentes, nos

M. Grandbec s'est avancé pour offrir la main à Diana. (P. 40.)

gens, notre vaisselle plate, nos fameux vins! » et en parlant à un ami intime, dit quelquefois : « Nos enfants. »

La veuve Fleurinard a quarante-neuf ans. Elle a eu trois maris et semble encore en guigner un quatrième, mais il est probable qu'elle en sera pour ses œillades et ses frais de toilette.

— Ce n'est pas qu'on me trouve vieille! dit Mme Fleurinard, mais ils croient que je jette un sort sur mes maris, et cela les arrête.

La famille Triffouille vient compléter le nombre des convives. Ce sont de bonnes gens, qui ont une spécialité bien remarquable : ils ne disent jamais de mal de personne. Aussi passent-ils pour bêtes chez beaucoup de leurs connaissances. Soyez donc bons! voilà ce que cela rapporte.

Les deux demoiselles Triffouille, jeunes filles de quinze à seize ans, courent s'emparer de Diana et s'empressent d'aller causer avec elle dans un coin du salon : vous remarquerez que les jeunes filles ont un grand faible pour les petits coins.

M. Belatout présente son fils aux personnes qui ne le connaissaient pas. Mais la conversation générale roule bientôt sur la chaleur qui règne en ce moment : les hommes suent et s'essuient le visage; les dames assurent qu'elles ne suent pas; elles y mettent de l'amour-propre: elles sont rouges et luisantes, mais elles ne veulent pas s'essuyer. Quelques-unes craignent probablement de déranger l'harmonie de leur coiffure ou les couleurs de leur teint.

— C'est surtout la nuit que la chaleur est accablante, dit Potard; on se couvre à peine, et on a encore trop chaud.

— Moi, je ne me couvre pas du tout, dit M. Boulinot; je me mets sur mon lit nu comme un ver!... et je gigote à mon aise.

— Si madame se met près de vous dans le même état, dit Eugène, vous devez ressembler à Adam et Ève.

— Nous ne couchons pas ensemble, monsieur, répond Mme Boulinot, nous faisons lit à part... Dieu merci!... car mon mari ronfle, que cela en est assourdissant.

— C'est mon tempérament, à moi!... il faut que je ronfle, d'une manière ou d'une autre, sinon je suis malade.

— Quelle est donc votre autre manière de ronfler, monsieur Boulinot? demande Eugène en riant.

Mais il ne reçoit pas de réponse.

— Mesdames et messieurs, dit Plantureau en s'avançant alors au milieu du salon, depuis longtemps, en été, on se plaint de la chaleur, qui dure quelquefois des mois entiers, et personne encore n'avait cherché un moyen de braver cette chaleur, de la narguer même, en se donnant facilement un air frais. Eh bien! moi, j'ai cherché ce moyen, et je l'ai trouvé!...

— En vérité? mais ce serait une heureuse découverte!

— Voyons, expliquez-nous cela, monsieur Plantureau.

— Suivez-moi bien... D'abord mon invention est pour la nuit, quand on est couché, car vous venez de le dire vous-même, c'est surtout la nuit que la chaleur est insupportable et nous empêche de dormir.

— Oui, oui, c'est la nuit surtout que cela incommode.

— Voici ce que j'ai inventé... suivez-moi bien : c'est un rouleau en bois, long comme la largeur ordinaire d'un lit; à ce rouleau sont adaptés deux éventails fort grands, et tout ouverts, l'un en dessus, l'autre en dessous. Vous attachez ce rouleau à deux portants en bois que vous avez placés dans votre bois de lit, l'un à droite, l'autre à gauche; vous avez soin que les portants qui soutiennent le rouleau se trouvent vers la tête du lit. Voilà donc le rouleau qui est à peu près au-dessus de votre tête flanqué de ses deux éventails. Il ne s'agit donc plus que de le faire manœuvrer. C'est ce que j'ai trouvé, au moyen d'un mécanisme bien simple et qui se monte comme un mouvement de pendule. Dès que vous êtes couché, vous montez votre carcel... non, je veux dire votre rouleau, et le voilà qui tourne, tourne extrêmement vite, si bien que les deux éventails suffisent pour que vous ayez de l'air continuellement; cela marche ainsi trois heures sans s'arrêter. Au bout de ce temps, si vous ne dormez pas, vous remontez votre ressort, et le rouleau recommence son jeu. Eh bien! que dites-vous de cela?

— C'est fort ingénieux!

— Cela me semble très bien imaginé!...

— Permettez, dit M. Boulinot, je veux bien être éventé un peu... mais si je m'endors et que votre rouleau continue à m'éventer, cela cessera de m'être agréable. Il faut du vent, mais pas trop n'en faut... cela m'enrhumera!

— Mais d'abord, monsieur Boulinot, tout le monde ne se met pas comme vous en sauvage sur son lit. Il me semble que l'on n'en dormira que mieux en recevant constamment un vent frais sur le visage ou ailleurs...

— Est-ce qu'on ne pourra pas arrêter la mécanique quand on se sentira envie de dormir?

— Non, il faut que cela aille jusqu'au bout.

— Moi, dit M^me^ Fleurinard, il me semble que cela me ferait peur de voir tourner sur ma tête ce rouleau et ces grands éventails.

— On peut les mettre petits si on veut.

— Cela doit faire du bruit en tournant?

— Oh! un léger bruit fort gentil... toc, toc, comme les ailes d'un moulin, mais en petit! Voyons, est-ce que vous croyez que mon système de ventilation nocturne n'est pas appelé à un grand succès?

— Si fait! si fait! répondent les hommes d'un air qui signifie le contraire.

Quant aux dames, elles ne semblent pas approuver cette nouvelle invention qui tend à rafraîchir continuellement leurs maris.

— Moi, dit Eugène, j'avoue que, par une grande chaleur, j'aime autant aller me coucher sous un moulin à vent.

— Dès demain, s'écrie Plantureau, je vais commander cinq ou six cents rouleaux; puis je vais afficher et vendre mon invention.

— Ah! mon Dieu! murmure sa femme, nous allons encore avoir une chambre remplie de ses mécaniques. Que vais-je faire de tous ces rouleaux!...

— Au besoin, dit Eugène, vous vous en servirez pour faire de la galette.

— Monsieur est servi! dit Friquette en passant sa tête dans le salon.

— Très bien! à table alors! Messieurs, la main aux dames.

VI

LE HÉROS DE LA FÊTE

Lorsque M. Belatout a dit : « La main aux dames! » M. Grandbec s'est avancé pour offrir la sienne à Diana, mais comme ce jeune homme fait tout avec mesure, Marcelin l'a vite devancé et c'est lui qui conduit la jolie demoiselle dans la salle à manger. Là, on voudrait bien encore rester l'un près de l'autre, mais il n'y a pas moyen : M. Belatout a fait placer sur chaque couvert le nom du convive, et Diana est entre M. Boulinot et M. Grandbec... Les amoureux ne pourront pas même se toucher le bout du pied, grande ressource à table quand on est obligé de cacher ses sentiments. Aussi ce qui se passe, sous une table, est-il souvent bien plus amusant que ce qu'on fait dessus.

M. Belatout trône entre M^mes^ Boulinot et Triffouille. Eugène a lestement changé sa carte de place pour se trouver à côté de l'épouse de l'inventeur, qui semble avoir bien besoin de consolations, surtout depuis que son mari a inventé un moyen pour n'avoir jamais de chaleur.

Le potage se prend sans que l'on ait encore dit autre chose que les phrases d'usage :

— Il est excellent!

— Il est parfait!...

— Je n'ai jamais mangé un tapioca mieux réussi!

— Je le trouve un peu salé, dit M. Boulinot ; chez moi, ma cuisinière me fait goûter avant de servir ; comme ça, je suis sûr qu'il n'y a jamais trop de sel ou trop de poivre.

— Si on avait su cela plus tôt, dit Eugène, on aurait pu envoyer

M. Boulinot à la cuisine, il aurait goûté à tout... Mais il est peut-être encore temps?...

— Non, merci, je préfère rester à table, répond le gros monsieur qui ne s'aperçoit pas que le fils de la maison se moque de lui.

— Voici du madère que je vous recommande, dit M. Belatout.

— Oh! tu n'as pas besoin de nous le recommander, s'écrie Eugène; je trouve seulement la *fiole* trop petite... Allons, madame Plantureau, un peu de madère?... il faut prendre de la chaleur pour supporter tous les vents que vous prépare votre mari.

— Oh! oui... oh! vous avez raison!... j'aurais bien besoin d'être réchauffée.

— Délicieux madère! dit M. Grandbec en tenant son verre à la hauteur de son œil.

— Qu'en dis-tu, Potard?

— Hum! oui... assez bon, un peu fort!

— Ça! dit Boulinot, ça n'a jamais été du madère!... c'est un mélange d'eau-de-vie et de marsala qui a été fabriqué à Cette... mais du vrai madère, quelle différence!... C'est moi, qui en ai du véritable, et retour de l'Inde... Ah! si vous en buviez, vous verriez que ça ne ressemble pas à celui-ci!

— Parbleu, monsieur, dit Eugène, il y aurait un moyen bien simple de nous faire juger de la différence : envoyez-en chercher deux ou trois fioles chez vous, et, s'il est si bon, je vous promets de n'en pas laisser une goutte.

M. Boulinot est embarrassé, il s'aperçoit qu'il a affaire à forte partie, le fils de la maison le met au pied du mur; il tâche de s'en tirer en disant :

— Oh! non, je ne veux pas envoyer chez moi... d'ailleurs, mes gens sont sortis, ensuite j'ai peut-être mal goûté celui-ci; donnez-moi encore de ce madère, que je le juge mieux...

Et M. Boulinot tend son verre du côté d'Eugène, mais celui-ci s'empresse d'en verser à sa voisine et d'emplir le sien jusqu'au bord en disant :

— Non, non, vous l'avez trouvé mauvais, vous n'en aurez plus; c'est un mélange fabriqué à Cette, cela vous ferait du mal; mais, moi, je ne crains pas les mélanges, je me sacrifie... je bois le reste.

M. Boulinot se pince les lèvres, il remet son verre devant lui, en disant :

— Après tout, je n'y tenais pas.

M. Belatout n'est pas fâché de la leçon que reçoit le gros Boulinot; cependant il trouve la conduite de son fils un peu leste, et lui dit :

— Eugène, tu prends trop à cœur les intérêts de mon vin. Je ne veux pas que tu te sacrifies en vidant ainsi les bouteilles. Au reste, j'attends

Boulinot à mon vin de Corton; j'aime à croire qu'il lui rendra justice.

Le monsieur si difficile ne dit rien. Plantureau s'empresse de prendre la parole :

— Je crois qu'il doit y avoir un moyen infaillible pour savoir si un vin est frelaté... Je vais chercher cela; je suis sûr que je trouverai.

— Ah! mon Dieu! mon mari va encore inventer quelque chose! dit Eulalie à son voisin, qui lui répond :

— Savez-vous, belle dame, que votre époux est un terrible inventeur... il doit aussi avoir innové en amour et trouvé une nouvelle manière d'exprimer sa flamme?

— Taisez-vous!... vous me faites rougir; vous m'avez trop versé de madère, j'ai les joues en feu.

— M. Plantureau vous éventera...

Marcelin, qui trouve qu'on a assez parlé de vins, sujet de conversation qui ne doit pas amuser beaucoup les dames, demande à sa voisine, Mme Fleurinard, si elle reçoit un journal de modes de Paris.

— Si je reçois un journal de modes? répond cette dame; mais, monsieur, je suis abonnée à trois maintenant. Du vivant de mon premier mari, je n'en recevais qu'un : Alphonse craignait que je devinsse coquette : sous mon second, j'en recevais deux : Léonce adorait la parure; enfin, sous mon troisième, Joachim, qui me laissait faire tout ce que je voulais, j'ai pris un troisième abonnement... Ah! je n'existerais pas sans mes journaux de modes !...

— Alors, madame, il est probable que vous prendriez un quatrième journal si vous aviez un quatrième mari!

— Ah! monsieur... on ne sait pas! répond la veuve en minaudant, tandis que M. Potard murmure :

— Quatre abonnements pour une veuve de trois maris! c'est trop cher; elle devrait se contenter du *Petit Journal*.

Saisissant un moment où l'on n'entend que le bruit des fourchettes, M. Grandbec, qui depuis quelque temps semblait se recueillir et chercher quelque chose d'agréable à raconter à la société, prend sa voix du fond de sa gorge et dit :

— On a trouvé hier un homme pendu derrière le clos du père Lucas?

— Ah! mon Dieu!

— Ah! quelle horreur!...

— Tiens, ça fait un assez joli relevé de potage! dit Eugène. Cependant, monsieur aurait peut-être mieux fait de nous garder cela pour le coup du milieu.

— Monsieur, je vous dis que j'ai vu de moi-même, *de visu*

— Comment, monsieur Grandbec, vous avez été voir ce pendu? dit Mme Boulinot.

— Pourquoi pas, madame? un pendu est un homme comme un autre...

— Oui, comme un autre qui est mort.

— Enfin, dit M. Belatout, sait-on qui était cette homme, l'a-t-on reconnu?

— C'est fort difficile : il avait déjà la figure verte et le nez décomposé...

— Ah! monsieur, faites-nous grâce des détails!

— Cependant, il est survenu une femme qui s'est écriée : « C'est Nicaise... c'est mon mari... Le malheureux, il s'est tué parce qu'il suait des pieds, et que je lui avais dit que je ne pouvais plus lui acheter de chaussettes... il en usait à nous ruiner. »

— Voilà une histoire bien émouvante, dit Eugène, ce monsieur qui se tue parce qu'il *corne des merlins!*... Il me semble que le vin de Corton arriverait bien pour faire couler cela!

— Oui, dit Potard, je suis de l'avis de M. Eugène. Donne-nous de ton corton, Belatout, il me tarde de faire sa connaissance.

Le vin de Corton est apporté par Jacquet, qui pose plusieurs bouteilles devant son maître, en disant :

— Cette fois, en voilà du bon!...

— Comment sais-tu cela, toi, dit Eugène, tu y as donc goûté?

— Oh! oui, monsieur... quand je l'ai mis en bouteilles, les tonneliers m'ont dit que cela se faisait toujours.

— Il suffit, Jacquet, dit M. Belatout, j'aurai l'œil sur vous quand vous irez à la cave.

— Si monsieur veut y aller à ma place, j'aime autant ça!... Je l'éclairerai.

Le vin de Corton est versé et Potard, le connaisseur, respire son bouquet en disant : — Oh! c'est très fin, cela... hum!... Délicieux bouquet... dégustons...

— Eh bien! Potard, qu'en dis-tu?

— Parfait... je défie que l'on trouve mieux!

Tout le monde fait chorus. M. Boulinot, seul, secoue la tête, en disant :

— Est-ce qu'il n'est pas un peu passé?

— Passé, ce vin-là, passé! s'écrie Belatout, mais il est dans toute sa force... n'est-il pas vrai, Potard?

— Je répète qu'il est parfait, et je m'y connais...

— En trouvant qu'il est passé, dit Eugène, M. Boulinot a voulu dire qu'il le serait tout à l'heure. Ce vin-là passe comme une lettre à la poste... j'en redemande tout de suite... et ma voisine aussi!...

— Ah! monsieur Eugène! ménagez-moi! Vous me faites trop boire!

— Monsieur Eugène! dit à son tour Plantureau, ménagez ma femme, elle a le vin très tapageur!...

— Tant mieux... elle soutiendra le choc de vos inventions. A présent, nous allons *becqueter* les truites de mon ami Marcelin... car c'est toi qui as pêché cela, n'est-ce pas, Marcelin?

Le jeune pêcheur, qui veut se rendre agréable à son hôte, répond :

— Mon cher Eugène, laissez-moi donc savourer ce vin de Corton, je n'ai jamais rien bu d'aussi bon.

— Alors, c'est que vous n'avez jamais bu de chambertin, dit M. Boulinot.

— Pardonnez-moi, mais je préfère celui-ci.

— Je gage, s'écrie Eugène, que M. Boulinot a dans sa cave du chambertin excellent et qu'il veut nous en faire goûter, pour que nous comparions. Jacquet! tu vas aller chez M. Boulinot, tu diras à son domestiques que tu viens de sa part chercher du chambertin.

— Mais non, mais non!... s'écrie Boulinot, en retenant Jacquet, qui se disposait déjà à sortir. Je vous ai dit que mes domestiques avaient *campo*... ils sont sortis... et puis, je ne suis pas bien sûr d'avoir encore du chambertin... J'ai de tant de sortes de vins dans ma cave!...

— Alors, *tu peux te fouiller!*

M. Boulinot reste la bouche béante et comme pétrifié par ce qu'il vient d'entendre; toutes les dames ouvrent de grands yeux et les hommes de grandes oreilles. M. Grandbec, qui était déjà demeuré tout saisi par les mots d'argot prononcés par Eugène, murmure : — *Te fouiller... te fouiller... becqueter... corne des merlins...* Je n'y suis pas du tout.

— Mon fils, dit M. Belatout, en prenant un air grave, que signifie cette façon de vous exprimer? Vous dites à M. Boulinot qu'il peut se fouiller... vous vous permettez de le tutoyer... comme si c'était un de vos camarades de collège!

— Mais, mon cher père, je ne tutoyais pas monsieur pour cela!... je me servais d'une locution nouvelle, très employée maintenant en société. Tu peux te fouiller signifie : Tu n'as plus rien dans ta *trombine*... ou : *Tu peux prendre la rampe!...* ou : *Je te retiens pour la valse...*

— Assez, Eugène, assez, faites-nous grâce de ce langage de barrières!...

— De barrières! pas du tout, c'est très usité dans le beau monde..

Ah! fumer... bravo!... en voilà une bonne idée. (P. 48.)

— Du moment que M. Eugène n'a pas eu l'intention de me tutoyer, dit M. Boulinot, je ne me tiens pas pour offensé.

— Vous tutoyer... j'en serais bien fâché, répond Eugène en riant. Ah! quand vous m'aurez fait goûter de tous les vins de votre cave!... ce sera différent; je pourrai vous donner mon portrait!... Allons, père Potard, faites-moi raison... il n'y a que vous qui buviez bien ici!... A la santé de ces dames!...

Tous les hommes s'empressent de porter le toast offert par le fils de la maison. Mais celui-ci, qui a déjà abusé du madère, et qui continue avec le corton, commence à dire tout ce qui lui passe par la tête, et veut absolument que tout le monde soit comme lui. En vain son ami Marcelin lui fait signe de se modérer, de ne pas tant boire, Eugène s'écrie à chaque instant :

— Le vin du papa est fameux! il faut lui faire honneur! Je vous donne l'exemple, que chacun fasse comme moi... rions! chantons! égayons-nous! nom d'une pipe!... Mais vous n'allez pas, mes petits agneaux, vous êtes tous gais comme des fossoyeurs!... Il n'y a que ma petite voisine qui sirote assez bien... A votre santé, heureuse épouse d'un homme qui trouvera un de ces jours une invention pour faire des enfants rien que par la vapeur...

— Mon fils!... prenez garde... vous allez trop loin!

— Comment, trop loin? Mais, avec la vapeur, ne va-t-on pas au bout du monde... qu'en dites-vous, monsieur du pendu?... Voyons, avez-vous encore quelque drôlerie à raconter à ces dames? vous avez un heureux choix d'historiettes... Après cela, si vous voulez faire frémir votre auditoire, faire peur au beau sexe, vous y réussirez, vous avez tout ce qu'il faut pour cela.

M. Grandbec regarde Eugène d'un air effaré et dit tout bas à Diana :

— Est-ce que monsieur votre frère est toujours comme cela, mademoiselle?

Et la jeune fille répond à demi-voix :

— Je ne sais pas, monsieur.

On est arrivé au dessert et l'on apporte le champagne; alors Eugène s'écrie :

— Le champagne Rozey de l'auteur de nos jours; ah! je le connais, celui-là, je n'en ai pas bu de meilleur à Paris. Mes enfants, si vous ne vous égayez pas avec celui-là, je vous déclare incurables!... C'est le vin des dames... mais les hommes ne s'en privent pas... débouchons... débouchons... Marcelin, passe-moi cette bouteille... vous allez voir comme je fais partir cela!...

— Mais M. Belatout en débouche une...

— Est-ce que tu crois par hasard que nous allons n'en boire qu'une... ce serait joli!... c'est mon retour que l'on fête... Passe-moi cette bouteille... vous allez voir comme je fais sauter les bouchons... En avant la musique!

En effet, Eugène a débouché sa bouteille avant que son père ait encore coupé les fils de fer de la sienne. La mousse s'élance. En faisant

semblant de la comprimer, Eugène en envoie dans plusieurs visages.

Mme Boudinot s'écrie :

— Ah ! monsieur, j'en ai dans l'œil !

— Cela éclaircit la vue, madame.

— J'en ai plein le nez, dit Plantureau.

— Alors, il faut renifler. A une autre, celle-ci est déjà vide... Je parie en boire deux avant que mon père ait débouché la sienne... Jacquet, donne-moi une autre bouteille ! Eh bien, voisine, comment le trouvez-vous ?

- Ah ! c'est trop bon !

- Comment, trop bon ? est-ce qu'une chose est jamais trop bonne ?

- Oui, parce qu'on en voudrait toujours.

- Eh bien ! buvez-en donc encore...

— Monsieur Eugène, de grâce ! mes yeux se troublent... je ne vois plus mon mari.

— Vous voyez bien que les dames ont raison d'aimer ce vin-là.

M. Belatout vient de parvenir à déboucher sa bouteille : il offre du champagne à M. Boulinot, en lui disant :

— Eh bien ! prétendez-vous avoir de meilleur rozey que celui-là ?

— Je ne sais pas... d'abord je n'en ai pas de cette couleur, je n'aime pas le rozey...

— M. Boulinot n'en a que du vert ! s'écrie Eugène en vidant de nouveau son verre.

— Moi, jeune homme, j'ai du *moët*, du vrai *moët !*

— Eh bien ! alors, va donc en chercher, *ma vieille*, que nous puissions le juger !...

— *Ma vieille !* Comment, monsieur, vous m'appelez ma vieille, à présent !

— Et cela te fâche, Bichon ! Mais, ma vieille, c'est un petit mot d'amitié... Après ça, si tu aimes mieux mon vieux !... soit !

— Mon fils !... je vous prie, modérez-vous !...

— Mais, cher père, sommes-nous ici pour nous amuser, oui ou non ? Eh bien ! alors, comme le héros de la fête, je donne l'exemple. Tenez, si je disais à ce monsieur... qui raconte des choses si gaies, qu'il a un nez fait comme le bec d'un cormoran, est-ce qu'il se fâcherait ?

— Est-ce de moi que vous parlez, monsieur ? murmura Grandbec.

— Et de qui donc ? Ce n'est pas de M. Trifouille, qui est camus...

— Monsieur, la nature nous fait à sa guise...

— C'est juste, *et ta sœur ?*

— Comment, ma sœur ?... je n'en ai pas.

— Ah! ah! sont-ils arriérés... Je bois à ces dames!

— Eugène! tu bois trop!

— Marcelin, laisse-moi tranquille... je veux rire, j'ai le vin très aimable...

— Mon fils, arrêtez-vous... il n'est que temps!

— M'arrêter! devant du champagne! jamais! Ah! voilà Mme Boulinot qui fait de petits yeux... Mme Triffouille a pris des couleurs... il n'y a que la veuve Fleurinard qui se tient comme l'obélisque. Voilà ce qui s'appelle une veuve *chouette!*

— Mon fils, je vous rappelle à l'ordre!

— Mon père, nous ne sommes pas à la Chambre... Voyons, belle Fleurinard, vous qui avez eu trois maris... dites-nous, là, franchement, y en a-t-il un des trois qui n'ait pas été... ce que vous savez bien?...

— Monsieur Eugène, je ne sais pas ce que vous voulez dire...

— Ah! elle est bonne, celle-là!... vous ne savez pas ce que sont tous les maris en général ou en particulier?

— Monsieur, mes maris ont été très heureux... tous les trois!

— Ils l'ont été tous les trois? Voilà ce que je voulais vous faire dire!...

— Mon fils, vous sortez des bornes!...

— Comment? je sors des bornes parce que je demande à cette apprentie Barbe-Bleue si, par hasard, un de ses maris ne l'a pas été... comme les autres.

— Monsieur Marcelin, emmenez-le.

— Eugène, viens prendre l'air.

— Ah! zut!... vous m'embêtez à la fin!

Marcelin s'est levé, il va prendre Eugène sous un bras en lui disant :

— Viens fumer!

— Ah! fumer!... bravo!... en voilà une bonne idée!... oui, je fumerai avec délices... c'est cela, allons fumer... Mes enfants, ne vous impatientez pas... nous allons revenir... Petite voisine, venez-vous fumer avec nous?

La tendre Eulalie a fait un mouvement pour se lever, mais un regard de son mari la cloue à sa place et elle retombe sur sa chaise, en murmurant : « Ah! c'est juste!... ils vont fumer... je croyais qu'on allait danser. »

VII

ÉVÉNEMENTS DE LA SOIRÉE

— Mesdames et messieurs, dit M. Belatout, après que Marcelin a emmené Eugène, je vous demande mille excuses pour toutes les... inconvenances que vous a débitées mon fils... Vous m'en voyez tout contrit! Je sais bien que c'est le champagne dont il a abusé, qui lui a troublé la raison... Je n'en suis pas moins désolé de son peu de tenue en société... il ne devait pas se griser... mais voilà ce que les jeunes gens vont apprendre à Paris!

— Bon! dit Potard, on se grise aussi très facilement en province, ton fils ne supporte pas bien le vin, voilà tout!... mais il n'y a pas grand mal dans tout cela.

— Sans doute, dit Mme Triffouille, c'est l'effet du champagne... ce jeune homme est très gai.

— Je le trouve infiniment aimable. dit Mme Plantureau.

— Oh! pour moi, dit la veuve Fleurinard, je lui pardonne ses plaisanteries.

— Mais pourquoi m'a-t-il appelé : *ma vieille?* dit M. Boulinot

— Et il a dit : *zut!* en s'en allant, ajoute M. Grandbec d'un air narquois. Est-ce que monsieur votre frère se sert souvent de ces expressions, mademoiselle?

Diane répond d'un petit ton fort sec :

— Il est arrivé de ce matin, monsieur, et j'ai trouvé fort bien tout ce qu'il a dit.

On passe dans le salon pour prendre le café, et, là, M. Belatout s'efforce de faire oublier les incidents du dîner; mais, en province, on est heureux d'avoir quelque chose de nouveau à raconter, cela défraie pendant quinze jours les réunions; et chacun fait déjà des commentaires sur la conduite du fils de la maison.

— Heureusement, Mlle de Boissalé n'était pas du dîner! se dit Belatout tout en prenant son café. Mais elle va venir ce soir avec sa tante... J'aime à croire que mon fils ne reparaîtra que lorsqu'il sera entièrement dégrisé.

Puis M. Belatout va frapper sur l'épaule de M. Grandbec en lui disant :

— Eh bien! jeune homme, la tenue, le langage de mon fils ont dû

vous paraître bien blâmables, à vous si sage, si rangé, si réservé dans vos manières?

— Monsieur, en effet, j'avoue que je ne suis pas accoutumé à entendre les mots dont se sert monsieur votre fils... Non pas que je sois offensé de ce qu'il m'a dit que mon nez ressemblait à un bec d'oiseau... mais c'est ce... *zut!* qu'il a lâché en partant, qui me semble bien ignoble!

— C'est un reste de ses mauvaises connaissances de Paris. Mais, avec nous, il perdra tout cela et je veux que vous lui serviez de modèle.

— En revanche, vous avez une demoiselle bien aimable, bien spirituelle!

— Ma fille!... mais elle n'a pas parlé du tout à table...

— C'est égal, elle est bien aimable.

Plusieurs personnes viennent pour la soirée qui se donne chez M. Belatout; bientôt arrivent M^lle^ de Boissalé et sa tante. Cette demoiselle est un peu bossue, horriblement laide, et a constamment l'air hargneux. Sa tante est une grosse masse, qui ne dit pas quatre paroles et tient continuellement un de ses yeux fermé : tantôt le droit, tantôt le gauche.

M. Belatout s'empresse d'offrir des fauteuils à ces dames, qui lui disent :

— Où est votre fils?... Présentez-nous donc votre fils.

— Il va revenir, répond le papa; il s'était senti le besoin de prendre un peu l'air après le dîner... mais vous le verrez bientôt.

Les autres personnes venues le soir et qui étaient aussi curieuses de voir le fils de la maison, s'en informaient près de celles qui étaient au dîner. Et M. Boulinot ne manquait pas de répondre :

— Il est allé cuver son vin!

— Comment!... est-ce que?...

— Il était saoûl comme une grive!

— Pas possible!...

— Il nous a appelés *chouettes* et nous a dit *zut!*

— Ah! mon Dieu! que nous apprenez-vous là!

Mais si on interrogeait M^me^ Plantureau sur Eugène, elle répondait :

— Ah! il est charmant! aimable au possible... Il nous a dit à table des choses à pouffer de rire... On prétend qu'il était gris, c'est une calomnie! Il avait une petite pointe, voilà tout! Je voudrais bien que mon mari en eût souvent comme cela.

Après cela, on conçoit que les conjectures que l'on faisait sur le jeune homme ne devaient pas se ressembler, mais on n'en était que plus impatient de voir arriver le fils de la maison.

Cependant le temps s'écoulait et celui que l'on était si curieux de voir ne paraissait pas. Neuf heures venaient de sonner, et, en province, dans une simple soirée, neuf heures est déjà un moment fort avancé de la réunion. M. Belatout a été plusieurs fois dans la salle à manger, il a appelé Jacquet, il a interrogé Friquette. Celle-ci répond à son maître :

— M. Eugène voulait fumer ici, mais M. Marcelin lui a dit : « Tu sais bien que ton père n'aime pas l'odeur du tabac, il faut aller fumer dehors. »

— En effet, dit M. Belatout, je n'aime pas l'odeur de la pipe, ni même du cigare ; mais enfin, mon fils a quitté la table à sept heures et demie, il en est plus de neuf... on n'a pas besoin d'être une heure et demie dehors pour que les vapeurs du champagne se dissipent!

— Ils sont peut-être allés boire autre chose, dit Jacquet.

— Il ne manquerait plus que cela!...

— Jacquet est un imbécile, s'écrie Friquette, M. Marcelin n'est pas capable de laisser son ami se faire du mal!...

— Enfin, il faut cependant qu'on me retrouve mon fils, il faut qu'il paraisse au salon. Mlle de Boissalé s'informe de lui à chaque instant. Jacquet, tu vas aller dans tous les cafés de la ville, tu y chercheras Eugène, et, quand tu l'auras trouvé, tu lui diras qu'il faut qu'il revienne sur-le-champ avec toi.

— Oui, monsieur, je lui offrirai même mon bras.

M. Belatout revient trouver sa société. En le voyant rentrer seul au salon, les conjectures grossissent, on se dit à voix basse :

— Il ne ramène pas son fils... ce jeune homme n'est donc pas présentable?

— Est-ce qu'il est déjà retourné à Paris sans prendre congé de son père?

— Il paraît que c'est un mauvais sujet!...

— Un affreux sujet! qui ne sait pas se tenir dans un salon...

Qui n'ouvre la bouche que pour tenir des propos révoltants.

Qui danse le cancan en marchant!...

— Oh! mais alors, c'est très heureux qu'il ne revienne pas!

Les conversations cessent tout à coup, car celui qui en est le sujet vient de reparaître avec son ami Marcelin. L'aspect d'Eugène produit un singulier effet sur toute la compagnie; il est tellement pâle, qu'il en est effrayant. On comprendra d'où lui venait cette pâleur en sachant qu'avant de reparaître devant son père, il était entré à la cuisine pour y boire un verre d'eau. Et, là, pour le rendre plus intéressant aux yeux de la société, Friquette s'était imaginé de lui frotter légèrement la figure avec un peu

de farine détrempée avec de l'eau. Elle n'avait pas averti le jeune homme et s'était contenté de lui dire : « Cela vous rafraîchira de vous débarbouiller un peu. « Eugène s'était laissé faire et son ami Marcelin, qui ne le regardait pas, n'avait pu remarquer l'effet produit par les soins de Friquette. Quand la veuve Fleurinard l'aperçoit, elle pousse un cri d'effroi et recule sa chaise.

— Ah! te voilà enfin! s'écrie M. Belatout en voyant entrer son fils. C'est bien heureux! tout le monde ici me demandait de tes nouvelles... Mais, comme tu es pâle!... est-ce que tu es encore malade?

— Moi! pas du tout, mon père! répond Eugène en saluant la société d'un air fort grave, parce que son ami Marcelin lui a dit qu'au dîner il a été beaucoup trop gai, et qu'il s'est promis de se conduire le soir tout différemment.

— Je ne t'ai jamais vu aussi blême... tu auras trop fumé !.. Monsieur Marcelin, mon fils a donc été fort indisposé?

Marcelin s'avance, il regarde Eugène, s'aperçoit de la façon dont Friquette l'a barbouillé, se mord les lèvres pour ne pas rire, et répond avec embarras :

— Monsieur, ce n'est rien... Eugène a été en effet mal à son aise, mais il n'y paraît plus...

— Comment, il n'y paraît plus!... Mais je trouve qu'il y paraît beaucoup, au contraire... il a l'air d'un mort!...

Marcelin s'approche de son ami et lui dit à l'oreille :

— Friquette t'a barbouillé avec de la farine, tu as l'air d'un paillasse.

— Tant mieux! elle a bien fait! répond Eugène, qui se tourne alors vers la société et fait des grimaces à tout le monde en ayant l'air de vouloir sourire.

— Mon fils, venez que je vous présente à M^lle^ de Boissalé et à sa tante.

Eugène se laisse conduire. M^lle^ de Boissalé regarde le jeune homme comme si elle en avait peur; la tante ferme cette fois les deux yeux en même temps.

— Mademoiselle, voilà mon fils qui sera très heureux de cultiver votre connaissance.

— Ah!... c'est monsieur qui est votre fils... Est-ce qu'il a toujours aussi mauvaise mine? il a l'air d'un fantôme!...

— Non, mademoiselle, répond Eugène en saluant, la pâleur, cela passe!... Ce n'est pas comme quand on est bossu!... les difformités, ça ne passe pas; au contraire, avec le temps cela augmente.

M. BELATOUT ET MARCELIN

Mlle de Boissalé jette à Eugène un regard furibond. Son père le pousse du coude et lui souffle à l'oreille :

— Tu dis des bêtises... Qu'as-tu besoin de parler de bosses... devant cette demoiselle qui a une épaule un peu forte?... c'est très maladroit.. Je crois que tu n'es pas encore dégrisé !...

— C'est votre faute, cher père ; qu'avez-vous besoin de me présenter à ce monstre-là?

— Ce monstre!... une demoiselle qui a déjà vingt mille francs de rente!... un parti superbe que j'ai mijoté pour toi!...

— Pour moi?... Oh! merci du cadeau... je vous le cède!... Epousez-la, mon père, puisqu'elle vous plaît tant!... épousez-la!... je n'en serai pas jaloux!... Ah! voilà Diana qui accourt à moi... Que me veux-tu, petite sœur?

— Je veux te frotter les joues et t'ôter ce blanc qu'on t'a mis sur la figure...

— Laisse-moi donc tranquille, je me trouve très bien comme je suis.

— Mais tu fais peur à tout le monde!...

— Pas possible! Voyons, ma petite voisine de table, est-ce que je vous fais peur?

Eugène vient de s'asseoir à côté de Mme Plantureau, qui l'accueille avec un doux sourire.

— Jamais!... pourquoi donc aurais-je peur de vous?... Mais, certainement, on vous a mis quelque chose sur la figure. Laissez-moi donc voir...

Et cette dame, prenant un coin de son mouchoir, se met à frotter une joue d'Eugène; le blanc s'en va, la joue reparaît avec sa couleur ordinaire, et la tendre Eulalie s'écrie :

— Ah! je savais bien, moi, que c'était une plaisanterie... A l'autre joue, maintenant?

M. Plantureau, qui aperçoit sa femme très occupée à frotter le visage du jeune Belatout, lui crie :

— Eulalie, que faites-vous donc à monsieur Eugène?

— Je le frotte, mon ami, je lui rends sa couleur primitive... On s'était amusé à le barbouiller de blanc. C'est sans doute son ami Marcelin qui lui avait fait cette plaisanterie. Voyez, il n'y paraît plus!

— Jolie plaisanterie, dit Mme Boulinot, se mettre en paillasse pour recevoir sa société!...

— D'autant plus ridicule, ajouta la veuve Fleurinard, que nous ne sommes pas en carnaval.

— Je crois qu'il est encore gris! dit à demi-voix M. Grandbec.

Mlle de Boissalé trouve le jeune homme infiniment mieux depuis qu'il n'est plus blême, et elle pousse sa tante afin que celle-ci ouvre un œil pour le voir.

M. Boulinot regarde Eugène d'un air goguenard, en lui disant :

— Eh bien! est-ce passé?

— Quoi donc?

— Les fumées bachiques!

— Moi, je n'ai jamais été gris! Si j'ai fait semblant, c'était pour me moquer de vous.

— Oh! je ne donne pas là-dedans... Et cette idée de vous présenter ce soir en tête de paillasse me fait croire que vous n'avez pas encore toute votre raison!

— Pour vous prouver le contraire, si vous le voulez, je vais vous gagner votre argent à l'écarté!

— Une partie d'écarté? oh! je le veux bien!... mais vous allez vous faire rosser, jeune homme, car je suis de première force à ce jeu-là!...

— C'est ce que nous verrons, je sais jouer aussi... Tenez, voilà une table qui nous tend les bras.

Eugène et le gros Boulinot se placent à une table de jeu sur laquelle sont des cartes. Tout en battant un jeu, Eugène sort de sa poche une pièce de cinq francs qu'il jette sur le tapis; de son côté, M. Boulinot, après avoir fouillé longtemps dans ses goussets, réunit cinq sous qu'il pose devant lui en disant :

— Allons, le grand jeu !... Tant pis... ce n'est pas tous les jours fête... Vous n'avez pas de monnaie; mais je vous changerai.

Eugène regarde les cinq sous étalés sur la table :

— Comment... que mettez-vous donc là au jeu?

— Cinq sous. Cela vous semble peut-être beaucoup, mais, moi, j'aime à intéresser le jeu...

— Beaucoup, cinq sous?... c'est une plaisanterie, sans doute! C'est cinq francs que nous jouons.

— Cinq francs! y pensez-vous, jeune homme? Jouer cinq francs la partie!... jamais cela ne m'est arrivé...

— Eh bien! cela vous arrivera aujourd'hui... une fois n'est pas coutume.

— Cinq francs! mais, alors, autant aller dans une maison de jeu, à une roulette!

— Il n'est pas question de roulette, puisque nous allons jouer à l'écarté; ce jeu-là n'amuse un peu que quand il est intéressé...

— Monsieur, je ne joue pas cinq francs, moi!

— Oh ! c'est différent, monsieur Boulinot, si vous avez peur de perdre, et si vos moyens ne vous le permettent pas!... Alors ne jouons pas.

En piquant l'amour-propre de quelqu'un, on est toujours certain de l'amener à son but. Aussi, M. Boulinot s'écrie-t-il :

— Monsieur, mes moyens me permettent assurément de jouer gros

jeu ; si je vous refusais, c'est que je ne voulais pas vous gagner votre argent !... Mais, puisque vous y tenez tant, jouons cinq francs ! si vous perdez ! ce sera votre faute.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur Boulinot, je suis très beau joueur, moi, je ne me plains pas quand je perds?

— C'est ce que nous allons voir, monsieur.

La partie s'engage. M. Boulinot, qui n'a jamais joué plus de cinq sous, tremble en donnant les cartes et joue tout de travers ; il perd la partie.

— Votre revanche? dit Eugène.

— Oui, monsieur, oui certes, je l'espère bien... ma revanche

Cependant, Grandbec qui a vu des pièces d'or sur la table, s'empresse d'aller dire à tout le monde :

— On joue un jeu d'enfer à l'écarté... la table est couverte d'or ..

— Pas possible !...

— Oh ! il faut voir cela.

— Comment, mon mari joue de l'or !... dit Mme Boulinot, en courant à la table d'écarté, où elle pousse son époux :

— Monsieur Boulinot, c'est sans doute une plaisanterie.... Tu ne joues pas cent sous à la fois?

M. Boulinot, qui est en train de perdre la seconde partie, repousse sa femme en lui disant :

— Laisse-moi tranquille... ne viens pas me troubler... Tu me portes malheur... Tu es cause que j'ai refusé des cartes... et j'ai encore perdu... Ma revanche, monsieur?

— Oh ! tant que vous voudrez, monsieur !

M. Belatout s'approche de la table d'écarté. Il voit le gros Boulinot tout en nage, rouge comme un homard et qui roule des yeux effarés, en murmurant :

— Perdu !... encore perdu !... ça fait quinze francs... ça fait plus... non... ça fait quinze francs !...

— Qu'est-ce que vous dites donc, Boulinot, vous perdez quinze francs?... J'espère que c'est quinze sous que vous voulez dire... on n'a jamais perdu quinze francs chez moi !

— Eh bien ! votre fils me les gagne ce soir. Il m'a engagé dans une partie... il m'a entraîné !... j'ai eu la faiblesse de consentir... Je perds tout mon argent !... monsieur Eugène, je joue dix francs, cette fois...

— Tout ce que vous voudrez, cher monsieur, quitte ou double si vous voulez?...

— Eh bien ! soit !... Quitte ou double !...

— Comment! mon mari va jouer quinze francs à la fois! s'écrie Mme Boulinot, mais c'est affreux! c'est une horreur! monsieur Belatout, arrachez-leur les cartes des mains.

En vain M. Belatout veut mettre fin à la partie, Boulinot, qui espère se rattraper d'un coup, se fâche lorsqu'on veut l'empêcher de continuer. On est obligé de laisser les joueurs libres... Tout le monde se presse et entoure la table pour regarder cette partie si intéressante. Marcelin et Diana sont les seuls qui ne s'occupent pas du jeu ; mais le jeune homme dit en soupirant :

— Votre frère n'arrange pas bien les affaires ce soir!... N'importe, demain, je parlerai à monsieur votre père, car je veux que mon sort se décide.

Autour de la table de jeu règne un silence imposant ; on craint de parler, de souffler, tant on a peur de perdre de vue la partie : on croirait que le sort de la ville dépend de cette partie d'écarté.

M. Boulinot a trois points et son adversaire n'en a pas encore. Il semble que la respiration lui revienne, il regarde autour de lui d'un air presque triomphant. Et toutes les dames vont dire à sa femme, qui est étalée dans une bergère, d'où elle n'ose pas regarder les joueurs :

— Votre mari a trois points!...

— Trois points... et l'autre?

— M. Eugène n'en a pas un seul.

— Alors, mon mari a gagné?

— Pas encore, mais cela ne peut tarder.

Cependant, le coup suivant, Eugène a le roi et fait la vole, ce qui égalise les chances. M. Boulinot redevient farouche et n'a plus de salive. La partie s'achève, et c'est encore le fils du maître de la maison qui est vainqueur.

M. Boulinot est un moment comme anéanti, puis il se lève tout d'une pièce en criant à sa femme d'une voix caverneuse :

— Madame Boulinot, prenez votre châle et partons...

— Oui, mon ami.

— Comment, vous partez déjà? dit M. Belatout. Mais il n'est pas bien tard...

— Déjà! merci!... je suis bien fâché de ne pas être parti plus tôt! Je perds trente francs!... C'est une soirée dont je me souviendrai toute ma vie!... Trente francs!... Quelle leçon!... Allons, madame, dépêchez-vous donc, j'ai besoin de prendre l'air.

M. Boulinot entraîne plutôt qu'il n'emmène sa femme.

— Il est très mauvais joueur! dit Eugène, il a perdu, mais il aurait

pu gagner ; et moi je n'aurais pas eu pour cela la figure bouleversée...

— Mon fils, dit M. Belatout, je suis très mécontent de votre conduite !... Je ne vous laisserai plus jouer qu'au loto !...

— Merci, je préfère le bilboquet.

La société ne tarde pas à suivre l'exemple des Boulinot. On part et chacun fait ses commentaires sur la soirée qui vient de se donner chez M. Belatout.

— Je n'y retournerai plus ! dit la veuve Fleurinard, je n'aime pas les jeunes gens qui se grisent !...

— Venir en paillasse ! dit Mlle de Boissalé, cela ne se comprend pas. Ce jeune homme est toqué.

— Faire perdre trente francs à l'écarté !... fi ! quelle vilaine maison !

— C'est-à-dire que c'est une maison de jeu !...

— Un tripot !... Je n'y mettrai plus les pieds

VIII

TOUT SE BROUILLE

Eugène, aussitôt après le départ de la société, s'est hâté d'aller se coucher pour éviter les réprimandes de son père. Mais, le lendemain, il n'y a pas moyen de s'y soustraire, et M. Belatout, dont le front annonce des dispositions sévères, fait venir son fils dans son cabinet et lui dit :

— Eugène, je suis fort mécontent de vous !

— Pourquoi donc cela, mon père ?

— Vous me demandez pourquoi ? il me semble que vous devriez le deviner ! quelle a été votre conduite hier, devant ma société !... D'abord, vous vous permettez dans la conversation des expressions du plus mauvais ton, vous employez le langage argot !... Et devant des dames !

— C'était pour rire, pour égayer un peu vos convives qui n'avaient pas l'air de s'amuser du tout.

— Monsieur, on ne s'amuse pas de cette manière-là !... d'ailleurs, dans la bonne compagnie, il n'est pas absolument nécessaire de s'amuser. Vous avez dit *zut* à la société !...

— Vous croyez que j'ai dit *zut?*

— J'en suis parfaitement sûr... M. Grandbec en a même été scandalisé.

— Encore un joli oiseau que votre Grandbec !... C'est un *gâteux !*

— Comment dites-vous ?

— Je dis : c'est un *gâteux*, ou, si vous aimez mieux, c'est un imbécile, un idiot, un de ces êtres qui ne sont bon à rien qu'à ennuyer les autres.

— Mon fils, respectez un jeune homme modèle de sagesse, et qui sera votre beau-frère.

— Mon beau-frère ! vous uniriez ma sœur, si gentille, à ce cormoran !... Ah ! pas possible, vous plaisantez ?...

— Non, monsieur, je ne plaisante pas. Mais revenons à votre : *zut !* Qu'est-ce que ce que cela signifie, *zut ?*

— Cela signifie : vous me *bassinez*, ou vous m'ennuyez, ou plutôt vous m'embêtez !...

— Ainsi vous avez dit à ma société qu'elle vous embêtait !... C'est poli !... Voilà un joli langage pour un jeune homme bien élevé !

— Mon père, cela échappe une fois, quand on est monté, mais cela ne se dit pas toujours.

— C'est dommage !... Ensuite, au dîner, vous vous grisez complétement !...

— C'était pour faire honneur à votre vin, qui est excellent.

— Certainement qu'il est excellent, mais ce n'est pas une raison pour en boire trop ! Passons. Vous allez fumer. Vous restez près de deux heures absent ; quand vous revenez à ma réunion, vous avez la figure couverte de blanc, au point de faire peur aux dames ; M^me^ Fleurinard a manqué de se trouver mal !

— Ceci est la faute de Friquette, qui avait mis de la farine dans l'eau avec laquelle je me suis débarbouillé !..

— Soit ! mais vous provoquez M. Boulinot au jeu de l'écarté et vous le poussez à jouer cent sous !... Jouer cent sous chez moi ! cela n'était jamais arrivé !... Quelle réputation allez-vous donner à ma maison !... On dira : « Il ne faut plus aller chez M. Belatout, c'est une maison de jeu... On y perd des trente francs dans sa soirée !... On finira par y envoyer la police !... »

— Mon Dieu ! cher père, je ne savais pas que chez vous on jouait si petit jeu !... Au reste, si j'ai provoqué votre M. Boulinot, c'est qu'il me fait l'effet d'un ladre, d'un cancre, qui veut faire de l'embarras, ne trouve rien de bon chez les autres, mais au fond n'est qu'un avare et un grippe-sou !

— Certainement, je ne suis pas fâché que Boulinot ait perdu trente francs... il a bien le moyen de perdre, mais seulement je suis fâché que l'on ait joué si gros jeu chez moi. Maintenant que je t'ai dit tout ce que j'avais à te reprocher dans ta conduite d'hier, je veux bien l'oublier et

t'excuser, mais à condition que tu vas désormais être sage, rangé... cesser tes folies de garçon, et te marier; c'est le meilleur moyen pour qu'un homme ne pense plus au plaisir...

— Ah! vous voulez me marier?...

— Oui, et je t'ai trouvé ce qu'il te faut.

— Vraiment!... Ce n'est pas la veuve Fleurinard, j'espère?

— Non, oh! sois tranquille, ce n'est pas une veuve, c'est une demoiselle, une vraie demoiselle!

— Bien gentille, bien faite?

— Il ne s'agit pas de beautés..... Qu'est-ce que la beauté? un avantage qui passe tous les jours et finit par disparaître tout à fait...

— Oui, au bout d'une vingtaine d'années.

— Mais l'argent, mon garçon, mais les biens, cela ne disparaît pas avec le temps; au contraire, cela augmente, cela fait des petits!

— Une jolie femme aussi fait des petits. Enfin, cette future, où est-elle?

— Tu l'as vue hier au soir à ma réunion.

— Hier... je n'ai pas remarqué de demoiselles... Il y avait bien les petites Triffouille, mais elles sont trop enfants!...

— Celle que je te destine, Eugène, je t'en ai déjà parlé hier... Tu l'as donc oublié? C'est M^lle de Boissalé...

— M^lle de Boissalé!... Cet horrible monstre contrefait..? qui a des yeux glauques!... un teint de pain d'épice!... Allons! vous voulez rire?

— Nullement, c'est très sérieux. M^lle de Boissalé a vingt mille francs de rente... c'est joli, cela!...

— Ça ne lui ôte pas sa bosse!

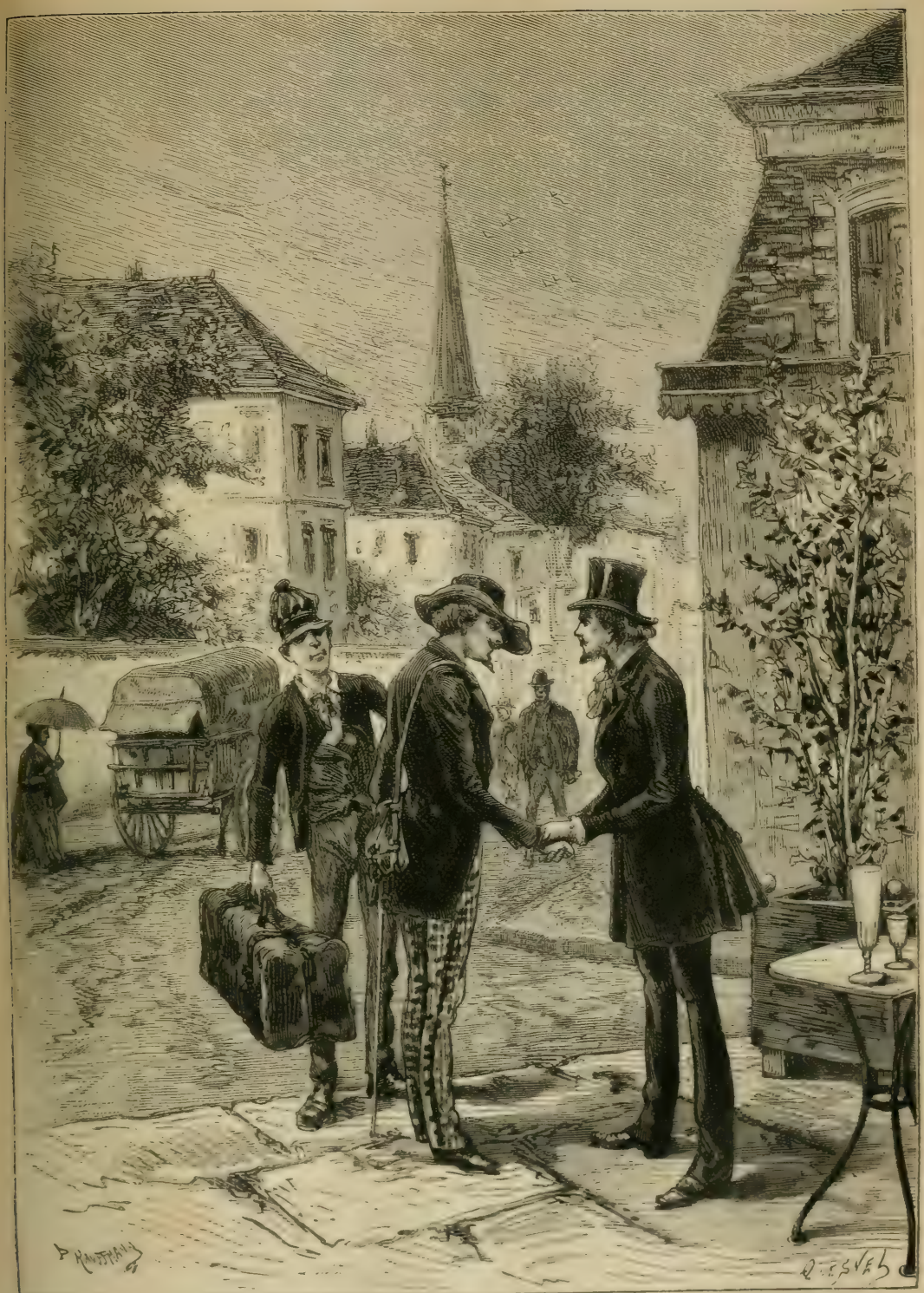
— On n'est pas obligé d'être amoureux de sa femme.

— Tant pis, cela rendrait les ménages plus unis.

— J'ai déjà tâté la tante de M^lle de Boissalé à ton sujet... Tu lui vas.

— Tâtez la tante tant que vous voudrez, moi, je ne veux pas tâter la nièce. Voyons, mon père, regardez-moi un peu : je ne suis pas beau!... oh! quoique votre fils, vous devez convenir que je ne suis pas un Adonis... Ceci n'est nullement de votre faute, et je ne vous en veux pas de m'avoir fait si laid. Mais vous voulez me marier à une femme difforme et encore plus laide que moi! Songez donc à ce qui en résulterait? nous ferions des monstres; nos enfants seraient si repoussants qu'à l'âge de six mois on serait obligé de leur mettre un masque.

— Mon fils, vous dites des bêtises. Des parents fort vilains ont souvent eu des enfants magnifiques, ceci est un jeu de la nature auquel



Adieu, Marcelin, je t'écrirai, tu m'écriras, nous nous écrirons... (P. 68.)

nous ne connaissons rien. Je vous répète que j'ai décidé votre mariage avec Mlle de Boissalé, et qu'il se fera.

— Je suis désolé de ne pouvoir vous être agréable, mais je n'épouserai jamais cette boscotte que j'ai vue hier.

— Je vous dis que vous l'épouserez!

— On ne marie pas les gens de force, je ne l'épouserai pas!

— Alors je vous abandonne, je vous retire mes bontés, je ne vous donne pas un sou .. Je ne fais plus rien pour vous... Ah! si, je vous mets à la porte.

— Tout cela vaut mieux que d'épouser la Boissalé.

— Je vous donne vingt-quatre heures pour réfléchir.

— Merci, je n'en demande pas tant.

— Demain, j'espère vous trouver plus raisonnable.

— Demain, tu ne me trouveras pas du tout! se dit Eugène en quittant vivement le cabinet de son père.

M. Belatout, resté seul, se félicite d'avoir montré du caractère et se dit.

— Mon fils réfléchira, il finira par comprendre que vingt mille francs de rente peuvent bien effacer une bosse... Mlle de Boissalé n'est pas belle, c'est vrai!... mais on n'est pas obligé de regarder sa femme souvent.. Il y a même des jours où on ne la regarde pas du tout Quand on est riche, on va à la chasse... à toutes sortes de chasses, et on n'emmène pas sa femme.

Il n'y a pas longtemps que M. Belatout est seul, lorsque Jacquet vient lui dire que M. Marcelin Nigelle demande à lui parler.

— Est-ce qu'il apporte encore des truites?

— Non, monsieur... il ne tient que sa canne.

— Fais-le entrer.

— Oui, monsieur... Ah! à propos, monsieur, je suis allé hier au soir dans tous les cafés, je n'y ai pas trouvé monsieur votre fils.

— Imbécile!... est-ce que tu ne sais pas que mon fils est revenu?

— Si, mais vous ne savez toujours pas où il était hier, le soir... il était avec Friquette dans un coin de la cuisine...

— Tais-toi, et va dire à M. Marcelin qu'il peut entrer...

— Friquette riait beaucoup en lui jetant de l'eau à la figure ..

— Veux-tu faire ce que je te dis!...

— Oui, not' maître. C'est égal, Friquette lui a manqué de respect!

Marcelin entre dans le cabinet où M. Belatout est assis devant son bureau et reçoit assez gravement celui qui vient le visiter; cependant il lui indique un siège, en lui disant :

— Vous avez quelque chose à me demander, monsieur Marcelin.

Asseyez-vous, je vous écoute... Ah! je viens de laver la tête à mon fils pour sa conduite d'hier; a-t-il été assez inconvenant avec ma société?... Envoyez donc les jeunes gens à Paris, ils en reviennent gentils!

— Monsieur, Eugène est très étourdi, il aime à rire, à plaisanter, mais, au fond, c'est un excellent garçon... ses défauts tiennent à son âge... il faut faire la part de la jeunesse...

— Monsieur, vous me permettrez de vous dire que j'ai été jeune aussi, et je n'ai jamais bronché... Je ne me suis jamais amusé!... il est vrai qu'on m'a marié fort jeune. Mais arrivons à ce que vous avez à me dire...

— Monsieur..., c'est quelque chose de bien important... et de votre réponse va dépendre le bonheur ou le malheur de toute ma vie.

— En vérité?...

— Monsieur, j'aime ou plutôt j'adore Mlle Diana, votre fille, j'ai huit mille francs de rente, je suis reçu docteur, et je viens vous demander sa main.

M. Belatout fronce les sourcils, se pince les lèvres et répond enfin d'un ton fort sec:

— Désolé, monsieur, de ne pouvoir faire le bonheur de votre vie. Mais ma fille ne sera pas votre femme, car je la destine à un autre... c'est une affaire à peu près arrangée.

— Ah! monsieur, de grâce, revenez sur cette résolution!... Mademoiselle votre fille ne saurait aimer ce M. Grandbec, que vous lui destinez.

— Ah! vous savez que c'est Grandbec que je lui destine? Eh bien! oui, monsieur, c'est Grandbec! Et pourquoi donc Diana ne pourrait-elle l'aimer?... Grandbec est jeune, il n'est pas contrefait... il n'a pas le genre des jeunes gens de Paris, et c'est justement pour cela qu'il me convient.

— Mais enfin, monsieur, si un autre... moi, par exemple, avait eu le bonheur de plaire à mademoiselle votre fille?...

— Ce n'est pas possible, ma fille est trop bien élevée pour se permettre de remarquer quelqu'un. D'ailleurs, à son âge, on accepte le mari que vous donne votre père... on le prend les yeux fermés!

— En effet, il faudrait fermer les yeux pour consentir à épouser votre M. Grandbec!

— Vous en voulez bien à ce garçon. Mais écoutez ceci, monsieur Marcelin : lors même que je ne destinerais pas ma fille à Grandbec, je ne vous refuserais pas moins pour gendre!...

— Mon Dieu, monsieur, pourquoi cela? et qu'ai-je donc fait pour que vous me traitiez ainsi?

— Ce que vous avez fait?... Tout! tout ce qu'il ne faut pas faire!... A Paris, vous ne quittiez pas mon fils, vous étiez de toutes ses parties de plaisir, vous partagiez ses folies, que dis-je!... vous l'entraîniez à en faire : on m'a très bien renseigné à cet égard...

— Oh! non, monsieur.

— Vous aimez le jeu, le vin, les femmes...

— Comme tout le monde!...

— Mais non, monsieur, pas comme tout le monde, puisque je n'ai jamais eu ces défauts-là, moi?...

— Mon Dieu! monsieur, vous les auriez eus peut-être, si vous aviez vécu à Paris au lieu de vous marier tout jeune et de rester à Bar-le-Duc!

— Non, monsieur, je suis un second saint Antoine, je défierais la tentation!

— D'ailleurs, si j'ai fait de ces folies qu'on fait dans sa jeunesse, maintenant je suis sage, rangé...

— Oui, oui, fiez-vous-y!... Mais autre chose, bien pis que tout le reste! vous avez eu un duel... vous vous êtes battu en duel!...

— Eh bien! monsieur, ce n'est pas un crime.

— Pas un crime!... c'est bien pis, vraiment! aller de sang-froid se battre avec quelqu'un... qu'on ne connaît pas quelquefois... risquer de tuer ou de se faire tuer... c'est indigne!

— Mais, monsieur, il y a pourtant des cas où il est impossible de ne point se battre...

— Non, il n'y en a pas.

— Quand on a été insulté...

— On méprise cela!

— Provoqué...

— On n'écoute pas!

— Frappé!

— On va chercher quatre hommes et un caporal, on fait arrêter celui qui nous a frappé.

— Oh! non, monsieur, entre gens bien élevés, ce n'est pas ainsi que cela se passe.

— Je vous répète, monsieur Marcelin, que j'ai le duel et les duellistes en horreur!

— Mais je ne suis pas duelliste.

— Si, puisque vous vous êtes battu. Enfin, retenez bien ceci : jamais un homme qui s'est battu en duel n'entrera dans ma famille! jamais! jamais!... C'est une résolution sur laquelle je ne reviendrai pas. A présent, vous avez ma réponse, je crois qu'il est inutile que nous prolongions

cet entretien. Je dois aussi vous dire qu'il sera convenable de cesser de venir chez moi. Vous vous figurez que ma fille vous aime, je n'en crois rien, mais c'est égal, je dois couper court à vos relations. Bonjour, monsieur Marcelin, quand Diana sera mariée, si vous voulez alors m'apporter des truites, je vous recevrai avec plaisir.

Marcelin a quitté M. Belatout, le cœur serré, la poitrine oppressée. Dans le vestibule, il trouve Friquette qui attendait le résultat de cet entretien pour aller en faire part à sa jeune maîtresse, qui était aussi bien impatiente de connaître la réponse de son père. Dès qu'elle aperçoit le pauvre amoureux, Friquette devine bien que sa demande a été mal reçue.

— Ah! ma bonne Friquette, je suis au désespoir, dit Marcelin. M. Belatout me refuse sa fille, qu'il veut marier à cet affreux Grandbec!... Il ne me laisse aucun espoir, car, lors même qu'il ne la donnerait pas au Grandbec, il me la refuserait encore, et tout cela parce que je me suis battu en duel!...

— Pauvre jeune homme!... c'est mademoiselle qui va être désolée!

— Et ce n'est pas tout! Comme je lui ai dit que je ne déplaisais pas à sa fille, M. Belatout me défend de revenir ici avant qu'elle soit mariée.

— Quelle bêtise!... comme si vous auriez envie d'y venir après!

— Tiens, Friquette, je n'ai plus qu'à mourir... j'ai envie d'aller rejoindre les truites!

— Par exemple, ne faites pas une chose comme cela! Se tuer! c'est alors qu'il n'y a plus d'espoir! mais vivant, il y en a toujours. Moi, je vous dis que vous épouserez mam'zelle Diana... je l'ai mis dans ma tête et je suis obstinée aussi!...

— Comment espères-tu changer la volonté de ton maître?

— Sa volonté!... ah! je l'ai déjà fait tourner bien des fois... sans qu'il s'en doute!... Mais j'oubliais de vous dire que votre ami, M. Eugène, vous attend au café du coin.

— Il me faut partir... sans voir Diana! Et quand la verrai-je maintenant qu'on m'a fermé la porte de cette maison?

— Bah! quand la porte est fermée, il y a les fenêtres; et puis, est-ce que nous n'avons pas notre piston, dont nous jouerons quand nous serons seules?...

— Ah! Friquette, tu me rends un peu d'espoir!...

— Ayez-en beaucoup, et ne vous désolez pas; allez trouver monsieur Eugène; moi, je vais tâcher de consoler un peu mam'zelle.

— Tu lui diras que je l'aime toujours, plus que jamais... que je n'en aimerai jamais d'autre, que...

— C'est bien, c'est bien! je devine ce que vous diriez; avec les amoureux, c'est toujours la même chanson... Filez vite, il ne faut pas que M. Belatout vous voie ici maintenant. Il faut toujours qu'il croie qu'on lui obéit promptement.

Marcelin court rejoindre son ami Eugène, auquel il fait part du résultat de son entrevue avec M. Belatout.

— Je n'en suis pas surpris, dit Eugène; mon père veut absolument introduire des monstres dans notre famille!...

— Il me refuse à jamais, parce que j'ai eu un duel... Ah! quelle idée! je vais trouver Grandbec, je l'insulte, je le provoque, je le force à se battre, et ton père, qui ne veut pas pour gendre d'un homme qui s'est battu en duel, ne lui donne plus sa fille.

— Mauvais moyen, mon ami; et impraticable d'abord, parce que le Grandbec ne se battra pas, tu peux en être certain.

— Comment donc faire?

— Attendre un temps plus favorable. Quant à moi, comme mon père m'a dit qu'il me fermait sa maison, j'en profite pour m'en retourner à Paris...

— Que me dis-tu là! tu veux partir?

— Dès aujourd'hui; viens avec moi.

— Oh! non, je ne veux pas m'éloigner de ta sœur.

— Eh bien! tu m'écriras, je t'enverrai mon adresse, car je ne sais pas où je logerai.

— Quoi! tu pars dès aujourd'hui?...

— Oui, cher ami, j'ai dit à Jacquet de me faire ma valise et de me l'apporter ici. Tiens! le voilà qui arrive... Je vais lui donner le petit mot pour mon père dans lequel je lui fais mes adieux. J'ai mon joli billet de mille francs que j'ai fort peu écorné ici; j'ai les trente francs que j'ai gagnés à ce poussah de Boulinot!... O joie! ô délices!... je vais revoir Zozinette, qui fume par le nez, et mon ami Spitermann. Tu ne connais pas mon ami Spitermann!

— Non, qu'est-ce que c'est que celui-là?

— Un baron allemand fort original, qui est venu à Paris pour être aimé pour lui-même et trouver une femme fidèle.

— En voilà une idée allemande!

— Comme il est riche! comme il est toujours disposé à offrir aux dames des cadeaux, des dîners, des voitures, des parties de plaisir... il n'a que l'embarras du choix : toutes les femmes l'adorent pour lui-même!...

— Et que fais-tu avec ce baron?

— Quand on se moque un peu trop de lui, je lui ouvre les yeux ; car vraiment c'est un fort bon enfant ! Et puis, il veut toujours régaler, c'est une connaissance très agréable. Jacquet, prends cette valise et porte-la avec moi jusqu'au chemin de fer.

— Monsieur veut que je le porte avec la valise?

— Ah ! quel jobard tu fais !... Prends la valise et suis-moi. Adieu, Marcelin, je t'écrirai, tu m'écriras, nous nous écrirons...

— Tu pars sans embrasser ta sœur?

— Mon père m'a mis à la porte... je vais t'embrasser, ce sera la même chose. Au revoir !... Si tu t'ennuies trop ici, viens me trouver à Paris, je te ferai faire la connaissance de Spitermann.

Eugène embrasse Marcelin et s'éloigne, suivi de Jacquet, qui se dit.

— Quoi ! notre jeune maître est arrivé avant-hier, et il repart aujourd'hui !... Il ne peut donc pas se tenir tranquille !

IX

FRIQUETTE COMMENCE A AGIR

M. Belatout, dans un mouvement de colère, avait bien dit à son fils qu'il lui fermerait sa maison s'il ne consentait pas à épouser Mlle de Boissalé, mais, dans le fond, il n'avait nullement l'intention de renvoyer Eugène de chez lui, et, lorsqu'à l'heure du dîner il n'aperçoit pas son fils, il fait venir Friquette et lui dit :

— Avertissez mon fils qu'il est temps de descendre... que nous allons nous mettre à table... Pourquoi ma fille n'est-elle pas descendue?... Est-ce qu'il faudra aussi l'envoyer chercher, celle-là?

Friquette fait une petite mine, moitié triste, moitié craintive, en répondant :

— Mam'zelle n'a pas envie de dîner...

— Pourquoi cela? Est-ce qu'elle est malade?

— Je ne sais pas si elle est malade, mais je sais qu'elle pleure au point qu'elle en a les yeux tout bouffis !...

— Elle pleure, Diana? Et pourquoi pleure-t-elle?

— Ah ! dame, monsieur, je crois que c'est parce qu'elle a du chagrin.

— Du chagrin ! quel chagrin?

— Je ne sais pas, not'maître ; seulement, quand M. Marcelin est parti tantôt, après avoir jasé avec vous, il a rencontré mam'zelle en bas et lui a dit : « Adieu, mam'zelle, je ne vous reverrai plus jamais ! jamais !... »

Diana vient à une croisée du rez-de-chaussée, et, là, peut causer quelque temps avec celui qu'elle aime. (P. 75.)

et mam'zelle lui a répondu : « Mais pourquoi?... mais pourquoi? » et, là-dessus, il a repris...

— Assez, Friquette, je sais ce que M. Marcelin a pu lui dire. Si c'est cela qui cause du chagrin à mademoiselle ma fille, ce n'est pas dangereux. Caprice de fillette!... Dans quelques jours elle n'y pensera plus. Allez avertir mon fils.

Au moment où Friquette se dispose à obéir à son maître, Jacquet entre dans la salle à manger, tenant à sa main la lettre d'Eugène qu'il présente à M. Belatout en lui disant :

— Voilà le moment... vous allez vous mettre à table... je peux vous donner cette lettre...

— De qui tiens-tu cette lettre, imbécile?

— De monsieur vot'fils, not'maître.

— Il vient donc de te la remettre à l'instant?

— Oh! non, il y a plus de deux heures qu'il me l'a remise!

— Comment, drôle! et tu ne me l'as pas apportée sur-le-champ?

— Ah! non, M. Eugène me l'avait défendu; il m'a dit : « Tu ne remettras ce billet à mon père qu'à l'heure où il se met à table... »

— Qu'est-ce que tout cela signifie?...

M. Belatout se hâte d'ouvrir la lettre de son fils qui ne contenait que ces mots :

« Adieu, cher père, vous me fermez votre maison, parce que je ne veux pas épouser une bossue. J'y reviendrai quand Mlle de Boissalé posera pour une *Hébé*. En attendant, je retourne à Paris.

« Votre bien affectionné fils,

« Eugène Belatout. »

M. Belatout froisse avec colère la lettre dans ses mains, puis la jette à terre en s'écriant :

— Ah! monsieur mon fils, voilà comme vous écoutez votre père!... Il est parti!... Il est retourné à Paris!... Eh bien, qu'il y reste, dans son Paris, qu'il ne revienne plus ici... il fera bien!... Tant mieux! je me suis débarrassé d'un mauvais sujet!...

Et, en allant se mettre à table, M. Belatout crie : « Qu'on me serve! » du même ton qu'il dirait : « Qu'on me pende. »

Friquette s'empresse d'apporter le potage, dont son maître mange à peine quelques cuillerées, puis il s'arrête en murmurant : — Dîner seul, quand on devrait être entre son fils et sa fille!...

— Si ça ennuie monsieur de dîner tout seul, s'écrie Jacquet, moi, je ne demande pas mieux que de dîner avec monsieur!...

M. Belatout lance à son domestique un regard courroucé, puis lui dit :

— Où était mon fils quand il t'a donné cette lettre?

— Au café, sur la place.

— Et qu'allais-tu faire là, toi?

— J'allais porter à M. Eugène sa valise, qu'il m'avait dit de lui faire.

— Pourquoi as-tu fait cette valise sans me prévenir, sans me rien dire?

— Dame! M. Eugène m'avait dit : « Mon père me chasse... fais vite ma valise... fourre tous mes effets dedans... » Moi, j'ai obéi... je ne pensais pas que vous vouliez garder les habits de votre fils.

— Va-t'en ! tu es un âne!...

Jacquet s'en va en murmurant : — Un âne! un âne! qu'ils essayent donc de monter sur moi! je les jette par terre!

Friquette continue de servir son maître tout en lui disant d'une petite voix flûtée :

— Monsieur ne mange pas?... Monsieur n'a donc pas faim?

— Non, je n'ai pas faim!... Mlle Diana a donc résolu de ne pas descendre?

— Si monsieur le veut, je vas dire à mam'zelle que vous désirez qu'elle vienne.

— Pour que je l'entende pleurnicher et soupirer! Ce n'est pas la peine... Je me passerai de sa compagnie... Eh! mais... qu'est-ce que j'entends?... N'est-ce pas le piston? Oui, c'est ma fille qui joue son air favori : *Il faut quitter Marie*! Il paraît qu'elle n'est pas aussi chagrine que tu veux bien le dire.

Friquette, qui ne comprend pas pourquoi sa jeune maîtresse joue du piston en ce moment, se hâte pourtant de répondre :

— C'est pour se distraire que mam'zelle aura pris son instrument... et aussi pour être agréable à monsieur.

— Ah! tu crois que c'est pour m'être agréable que ma fille joue du piston maintenant, au lieu de descendre dîner?

M. Belatout, qui commence à avoir des soupçons, court à une fenêtre donnant sur la rue, l'ouvre, et aperçoit Marcelin planté devant sa maison, les yeux fixés sur les fenêtres de la chambre de Diana et portant sa main sur son cœur. En apercevant le père de celle qu'il aime paraître à une croisée du rez-de-chaussée, l'amoureux se sauve, et le piston se tait.

— Ah! c'est pour moi que ma fille joue du piston!... dit Belatout, et cela fait venir M. Marcelin sous sa fenêtre... Allons! je vois que cela va bien... Je ne voulais marier Diana à Grandbec que dans six mois, je vais faire en sorte qu'elle soit sa femme dans six semaines. Friquette, tu avertiras ta maîtresse que je ne veux plus entendre son piston.

Friquette est montée dans la chambre de la jeune fille :

— Mon Dieu, mam'zelle, quelle idée vous a donc prise de jouer du piston pendant que votre papa est à la maison!... Ça lui a paru drôle, d'autant plus que je venais de lui dire que vous ne descendiez pas dîner

parce que vous étiez malade ; il a été tout de suite regarder à une croisée, et il a vu M. Marcelin qui faisait le télégraphe en lorgnant la vôtre.

— Ah! vois-tu, Friquette, je m'ennuyais trop! M. Marcelin est parti ce matin sans que je le voie... je voulais l'apercevoir un petit peu ce soir...

— Mais il fallait attendre.

— Attendre quoi? Il n'est pas dit que mon père sortira ce soir... Je le croyais en train de dîner, je pensais qu'il ne ferait pas attention au piston.

— Ah! comme vous devenez imprudente! Vous d'ordinaire si timide!...

— On me laisse toute seule... mon frère même ne vient pas me voir!...

— Votre frère! vous auriez belle à l'attendre! M. Eugène est parti pour Paris!

— Parti! mon frère est parti... sans me dire adieu, sans m'embrasser... Ah! que c'est vilain!

— C'est vrai qu'il aurait bien pu au moins nous embrasser avant de s'en aller! Mais M. Belatout lui avait dit qu'il le chasserait de chez lui, s'il ne consentait pas à épouser Mlle de Boissalé; et comme M. Eugène ne veut pas épouser la bossue, il est parti tout de suite.

— Et si je ne veux pas, moi, épouser cet affreux cormoran de Grandbec, mon père me chassera donc aussi?

— Oh! les jeunes filles... ça ne se renvoie pas comme les garçons

— Pourquoi donc est-il amoureux de moi, ce M. Grandbec? Je lui réponds à peine quand il me parle!...

— Hum! je ne sais pas s'il est bien amoureux de vous, mais quand je lui portais à boire dans la soirée d'hier, je sais qu'il me regardait... d'une drôle de façon!...

— De quelle façon donc, Friquette?

— Dame, je ne sais pas trop comment vous expliquer ça... Il me faisait des yeux... comme si...

— Comme si quoi?

— Comme s'il avait eu envie de me dire des bêtises.

— Des bêtises? mais il n'a dit que ça pendant le dîner!

— Oh! mais, c'est pas des bêtises de ce genre-là que j'entends!... c'est des choses pour rire... des cajoleries...

— Bah! tu crois que M. Grandbec voudrait te cajoler?...

— Voyez-vous, mam'zelle, ces hommes qui regardent toujours en dessous, quand ils se mettent à vous regarder en dessus... c'est à vous faire reculer!... on croirait qu'ils veulent vous croquer.

— Qu'il s'avise de me regarder en dessus, moi, et je lui ferai d'horribles grimaces. Mon frère est parti, M. Marcelin ne peut plus venir, mon

père ne veut plus que je joue du piston! Ah! Friquette, je suis bien malheureuse!...

Et Diana se remet à sangloter, quoique sa petite bonne fasse tout son possible pour la consoler, en lui disant :

— Ne vous désolez donc pas, mam'zelle, nous trouverons des moyens pour changer tout cela.

Le lendemain, M. Belatout, qui n'avait rien dit à sa fille, et s'était contenté de lui parler avec froideur, voit dans la journée arriver son ami Plantureau, qui lui dit :

— Je viens te faire mes adieux, cher ami, et te demander si tu as des commissions pour Paris.

— Comment! qu'est-ce à dire? tu vas à Paris, toi?

— Je pars demain matin.

— Mais pour peu de temps, tu reviens bientôt?

— Oh! ce n'est pas certain... on ne sait pas! J'y vais cette fois pour une affaire très importante, une grande affaire... et dame, les grandes affaires, cela ne se fait pas aussi vite qu'on le voudrait!

— Encore quelque chose que tu as inventé?

— Je crois bien! cette fois, mon succès aura du retentissement. Il s'agit d'empêcher les accidents en chemin de fer.

— Ah! ce serait une bien bonne chose!... Si tu as trouvé un moyen sûr pour garantir les voyageurs de tous dangers, tu mérites une belle récompense.

— Oui, certes, je la mérite... Figure-toi que j'ai trouvé... mais non, tu pourrais en parler... ébruiter mon secret...

— Ne me le dis pas, cela vaudra beaucoup mieux...

— Si, pourtant, je veux que tu sois étonné de la simplicité et de l'efficacité de mon moyen...

— Non, non, je serai étonné plus tard; mais j'aime mieux ne rien savoir d'avance.

— Et, moi, je veux que tu le saches.

— Si tu dis ton secret à tout le monde, on te le volera.

— Tu n'es pas tout le monde, toi!

— C'est égal, je ne veux pas que tu me le confies...

— Écoute bien: Qu'est-ce qui cause les accidents en chemin de fer?... Ce sont les rencontres de trains; ces rencontres produisent des chocs, plus ou moins graves, mais enfin, s'il n'y avait pas de chocs, il n'y aurait pas d'accidents... n'est-ce pas?

— Cela va sans dire! Après?

— Il s'agit donc d'éviter les chocs; pourquoi jusqu'à présent n'a-t-on

pas pu les éviter? C'est parce qu'on ne peut pas s'arrêter aussi vite qu'on le voudrait... Il ne s'agissait donc que de trouver un moyen pour arrêter *subito* un convoi... y es-tu?

— Tu m'as dit jusqu'à présent ce que tout le monde sait; j'attends ton invention...

— Eh bien, mon cher, ce sont des grappins, d'énormes grappins en fer... Tiens, figure-toi des ancres de vaisseau, mais immenses, colossales!... Les chauffeurs en seront pourvus, et quand ils verront arriver un convoi qui viendra sur eux, tout de suite ils lanceront leurs grappins à droite et à gauche du chemin et voilà mon train arrêté!... Hein! que dis-tu de cela?... n'est-ce pas une idée lumineuse?

M. Belatout secoue la tête en répondant :

— Peut-être... je ne dis pas... Mais si tes grappins en fer sont énormes, crois-tu qu'il sera bien facile de les lancer sur le chemin?

— Ceci est un détail... c'est une affaire d'habitude... D'ailleurs, ils pourront se mettre plusieurs. Oh! mon expédient est admirable... et je ne doute pas que le ministre et les entrepreneurs de chemins de fer ne l'adoptent...

— Je le souhaite... mais on voudra l'essayer avant.

— C'est pour cela que je vais à Paris; je vais faire faire des grappins de toutes les dimensions.

— Et ta femme?

— Oh! ma femme... il faut bien que je l'emmène : mon séjour à Paris pouvant se prolonger, comme je n'aime pas à dîner chez le traiteur, elle fera la cuisine.. ça ne m'amuse pas de l'emmener, mais il le faut!...

— Enfin, puisque tu vas rester quelque temps à Paris, informe-toi de ce que fait mon fils et donne-moi de ses nouvelles.

— C'est convenu. Je veux faire confectionner des grappins de quinze pieds de diamètre!

— Il loge, je crois, dans un hôtel de la rue de Richelieu, près du Palais-Royal?

— Tu crois que je trouverai des grappins au Palais-Royal?

— Je te parle de mon fils.

— Ah! très bien... Pour ce genre de travail, on m'a dit d'aller rue du Dragon.

— Et si tu apprenais sur Eugène quelque chose d'inquiétant, écris-le-moi tout de suite?

— C'est entendu. Et si on me prend trop cher rue du Dragon, je m'adresserai à un fondeur!... Adieu... je vais terminer mes apprêts de départ... Surtout, Belatout, pas un mot sur mes grappins!

— Eh ! non, sois donc tranquille !

— Si tu avais le malheur d'ébruiter mon secret, je ne te le pardonnerais pas. Adieu.

— Que le diable l'emporte, lui et ses grappins ! se dit Belatout, lorsque l'homme aux inventions est parti. Ah ! s'il n'y a que lui pour me donner des nouvelles de mon fils, je ne saurai jamais ce que fait Eugène à Paris.

Huit jours s'écoulent. Diana ne joue plus de piston ; mais Marcelin n'en rôde pas moins une partie de la journée près de la maison de M. Belatout, et, lorsque celui-ci est sorti, Friquette se met à une fenêtre au premier étage. Alors l'amoureux s'avance ; Diana vient à une croisée du rez-de-chaussée, et, là, peut causer quelque temps avec celui qu'elle aime. Friquette fait le guet et tousse très fort, si elle aperçoit des importuns. Empêchez donc une femme de faire l'amour, lorsqu'elle en a au cœur !... autant chercher la pierre philosophale. M. Belatout ne gronde pas sa fille, mais il est constamment de mauvaise humeur. De temps à autre il dit à Friquette :

— Je me doutais bien que cet imbécile de Plantureau ne penserait plus à ce dont je l'ai prié quand il serait à Paris...

— Monsieur lui avait donné une commission ?

— Je l'avais prié de s'informer un peu de ce qu'y fait mon fils.

Friquette sourit avec malice, en murmurant :

— Si monsieur compte sur les autres pour savoir la conduite que mène M. Eugène... il est bien sûr qu'il ne saura rien.

— Oh ! c'est là ton opinion, Friquette ?

— Oui, monsieur, parce que j'ai toujours remarqué qu'on voit toujours mieux par ses yeux que par ceux de ses amis... d'autant plus que nos amis... ne sont pas toujours bien disposés à se déranger pour nous.

— Tu as raison ; il faut en général faire ses affaires soi-même... quand cela est possible... Mais, d'ici, il ne m'est guère possible de guetter, de m'informer... enfin d'être bien renseigné sur ce que fait à Paris ce mauvais sujet d'Eugène.

— Ah ! il est bien certain que pour savoir ce que fait M. Eugène... il ne faudrait pas rester à cinquante lieues de lui ! Mais, si monsieur le voulait, qu'est-ce qui l'empêcherait d'aller lui-même à Paris, pour y surveiller son fils ?

— Tiens !... c'est une idée, cela... Surveiller moi-même, à Paris, la conduite de mon fils... Oui, comme cela on ne pourrait plus me tromper !... Mais quitter ma résidence habituelle... mes occupations journalières...

— Monsieur dit quelquefois qu'il s'ennuie parce qu'il n'a plus

d'occupations... ça le distrairait... et puis, ce ne serait que pour un peu de temps...

— Mais, ma fille?

— Oh! monsieur peut être tranquille, mam'zelle ne bougerait pas d'ici!...

— Oui, et son soupirant, M. Marcelin, passerait la journée planté devant ses fenêtres! Non, non, si je vais à Paris, j'emmène ma fille avec moi.

— O monsieur, vous m'emmèneriez aussi, n'est-ce pas?

— Il le faudrait bien. Diana ne peut point se passer de quelqu'un pour la servir...

— Ah! not' maître!... comme vous feriez bien d'aller à Paris!.. C'est le seul moyen pour que vous soyez au courant des sottises que fait votre fils...

— Mais, si Eugène apprend que je suis à Paris, il se méfiera, il se tiendra sur ses gardes...

— Qui voulez-vous qui le lui dise? Et puis, est-ce que vous n'avez pas le droit, une fois à Paris, de vous donner un autre nom?...

— Si fait... oui, ce serait plus adroit... je prendrais le premier nom venu.

— On appelle ça voyager *incogénito*, n'est-ce pas, not' maître?

— Incognito; c'est une mode inventée par les grands personnages

— Monsieur a bien le moyen de faire comme un grand personnage!...

— Cette petite Friquette, elle a parfois de bonnes idées!...

— Oh! monsieur est bien honnête! c'est pas moi, c'est lui qui les a!... Not' maître, faut-il que je fasse nos paquets?

— Oh! pas encore! il faut que j'y pense... que j'y réfléchisse... En attendant, ne souffle pas un mot de ceci à personne...

— Monsieur peut être tranquille!... je mettrai ma langue dans ma poche!

Et le premier soin de Friquette est de courir trouver sa jeune maîtresse et de lui dire :

— Bonne nouvelle, mam'zelle, bonne nouvelle!... Monsieur vot' père va aller à Paris, et il nous emmènera toutes les deux avec lui!...

— Et c'est cela que tu appelles une bonne nouvelle!... Je ne verrai plus du tout Marcelin, alors!...

— Ah! mam'zelle, que vous êtes innocente!... Est-ce que M. Marcelin ne pourra pas aussi s'y rendre, à Paris?...

— Mais on dit que cette ville est si grande! Pourra-t-il nous y trouver?...

Mais il arpente toujours le salon, et fait un nouveau salut à cette dame. (P. 80.)

— Ça ne sera pas difficile; je lui enverrai tout de suite notre adresse...

— Mais si mon père l'y voit, il se fâchera...

— N'ayez donc pas peur!... Paris n'est pas une petite ville où tout le monde sait ce que vous faites... Fiez-vous à moi! j'ai mes idées; quelque chose me dit que c'est à Paris que je vous marierai à celui que

vous aimez. Pourvu que ce vilain Grandbec, qui vient souvent ici, ne gâte pas les idées que j'ai données à monsieur!

Mais bien loin de là; dans la soirée, M. Grandbec, en venant voir M. Belatout, lui apprend qu'il compte aller incessamment à Paris pour suivre une affaire contentieuse dont son notaire l'a chargé.

— Eh bien, si vous allez à Paris, vous m'y trouverez, répond M. Belatout; car, dès demain, je m'y rends avec ma fille...

— Ah! vous voulez faire voir Paris à Mlle Diana?

— Ce n'est pas pour cela que j'y vais, mais pour connaître, pour voir par mes yeux ce qu'y fait mon polisson de fils; et j'emmène ma fille parce que je veux toujours l'avoir près de moi.

— C'est très sage, très prudent à vous... Alors, j'aurai le plaisir de vous retrouver à Paris.

— J'y compte bien; vous m'aiderez à surveiller mon fils.

— Je ferai tout ce qui vous sera agréable.

Et M. Grandbec prend congé en serrant la main à Belatout, en saluant respectueusement sa fille, et, dans le vestibule, en lorgnant Friquette, qui tire la langue en lui faisant la révérence.

X

LES NOTES DE L'HOTEL

M. Belatout est parti pour Paris avec sa fille, Friquette et Jacquet. La vieille Marianne reste seule pour garder la maison.

Diana ne sait pas si elle doit se réjouir d'aller à Paris, bien que sa petite bonne lui répète à chaque instant que cela ne peut que changer toutes les dispositions de son père. Mais la jeune fille ne voit qu'une chose : c'est que cela l'éloigne de son amant.

Friquette est enchantée : d'abord de voir Paris, ensuite elle a déjà dans sa tête mille projets, qu'elle espère y mettre à exécution, ce qui eût été impossible si on était resté à Bar-le-Duc.

Jacquet ne sait pas s'il doit se réjouir ou s'affliger d'aller dans la capitale; on lui a tant dit que Paris était une ville immense, qu'il n'a qu'une pensée : la peur de s'y perdre. Aussi dit-il à Friquette :

— Quand nous serons à Paris, il ne faudra pas nous quitter et ne jamais sortir les uns sans les autres.

A quoi la petite bonne répond en haussant les épaules et murmurant :

— Ce serait amusant!

M. Belatout s'est fait indiquer un hôtel de la rue de Richelieu, qui est plus près des boulevards que du Palais-Royal ; car il ne veut pas s'exposer à rencontrer son fils quand il sortira. Il se fait inscrire à l'hôtel sous le nom de M. Montabord.

Lorsque Jacquet entend son maître donner ce nom à l'hôtel, il dit à Friquette :

— Mais monsieur se trompe... Il a donc oublié son nom?... Il ne s'appelle pas comme ça!...

Friquette lui marche sur le pied pour qu'il se taise, en murmurant :

— Tais-toi, imbécile ! Est-ce que not' maître ne peut pas changer de nom à Paris, si cela lui plaît?

— Changer de nom... hum! c'est louche, ça!... Monsieur aurait dû me prévenir, au moins...

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que je veux bien servir M. Belatout, mais je ne connais pas ce M. Montabord qu'il a nommé.

— Mais puisque c'est le même...

— Ah ! laissez donc ! vous me croyez plus bête que je ne suis.

On installe M. Belatout dans un appartement très confortable. Diana a sa chambre avec un petit cabinet pour Friquette qui sera toujours près de sa maîtresse ; mais Jacquet couchera dans les mansardes, parce que son maître ne tient pas à l'avoir sans cesse près de lui. Le chef de l'établissement montre ensuite à son nouvel hôte un beau salon au premier, qui est commun à tous les voyageurs et où l'on peut se réunir pour causer avant ou après le dîner. Il ne manque pas aussi de lui vanter la composition de son hôtel, dans lequel il ne loge en général que des gens de la plus haute volée, des hommes du meilleur ton, et avec lesquels un étranger ne peut qu'être flatté de faire connaissance.

M. Belatout remercie son hôte pour les renseignements qu'il lui donne ; il laisse sa fille s'établir dans son appartement, et, après avoir changé de toilette, se rend au salon qu'on lui a indiqué comme servant de réunion aux habitants de l'hôtel.

Le but de M. Belatout est de faire connaissance avec ces personnages qui connaissent Paris sur le bout de leur doigt, et pourront lui indiquer tous les lieux de plaisirs fréquentés par les jeunes gens qui ne pensent qu'à s'amuser. De cette façon, il saura où trouver son fils, lorsqu'il jugera convenable de se montrer à lui.

Le salon de réunion n'est alors occupé que par une seule personne : c'est une dame qui a passé la quarantaine, mais qui a résolu de n'avoir jamais plus de trente-deux ans. On devine alors tous les soins qu'elle

prend de son visage et de sa toilette pour que le temps n'ait point de prise sur sa personne. Les cosmétiques, les eaux de Jouvence, les essences, les parfums les plus doux sont employés par M^me^ de Vanilley — c'est le nom de cette dame — qui n'a jamais été jolie, mais qui a un petit pied, une jambe bien faite et un beau bras; avec cela, on trouve encore des admirateurs.

Belatout, qui n'a quitté sa province que pendant trois jours, vingt-cinq ans auparavant, a tout ce qu'il faut pour laisser voir à l'œil le moins clairvoyant qu'il est tout dépaysé dans Paris. Ses habits, bien qu'en fort beau drap, n'ont pas la coupe de ceux que l'on porte dans la capitale, il a des sous-pieds à son pantalon, et l'on n'en met plus. Il a au cou une cravate en mousseline blanche, dont les coins sont brodés, et s'est fait un nœud dont les bouts s'étalent jusque sur son gilet; mais, au milieu de cette rosette, il a planté une épingle en diamant, qui est magnifique, et l'éclat de cette épingle doit nécessairement faire pardonner le ridicule de la rosette.

Lorsque notre voyageur entre dans le salon, M^me^ de Vanilley est assise ou à demi couchée sur une causeuse, et sa pose est calculée de manière à mettre en évidence son petit pied et son joli bras; elle tient d'une main un éventail et de l'autre un album de dessins. Belatout, qui d'abord n'a aperçu personne, s'avance, puis s'arrête tout à coup, en voyant ce petit pied qui se balance mollement au bout d'une causeuse; il se retourne, voit cette dame qui s'évente, la salue profondément et se met à arpenter le salon. Tout en marchant, il cherche ce qu'il pourrait dire à cette dame pour entamer une conversation; rien ne lui vient, mais il arpente toujours le salon, et fait un nouveau salut à cette dame chaque fois qu'il passe devant elle. Il en est à son troisième salut, et cette dame commence à trouver que ce monsieur a beaucoup de ressemblance avec les ours du Jardin des Plantes, lorsqu'un nouveau personnage entre dans le salon.

Celui-ci est un homme d'une cinquantaine d'années, porteur d'une figure très enluminée et de grosses moustaches grises; il est de taille médiocre, mais il a de gros bras, de grosses jambes, un ventre proéminent et des mains qui pourraient cacher un melon. Ce monsieur porte un col noir, une redingote boutonnée de bas en haut, et ses cheveux gris sont taillés en brosse. Il affecte la tenue d'un ancien militaire et on l'appelle le major, bien que personne n'ait jamais pu savoir dans quel régiment il avait eu ce grade. Il a la parole brève, la voix forte et fait craquer le parquet en marchant.

Le nouveau venu entre cavalièrement dans le salon, passe devant

Belatout sans avoir l'air de le voir et va faire un simple signe de tête à la dame au petit pied, en lui disant d'un ton familier :

— Bonjour, baronne.

— Ah! vous voilà, major? Où donc vous cachez-vous? On ne vous a pas aperçu, ce matin.

— Je ne me cachais pas... je déjeunais au Palais-Royal.

— Avec M. de Cracoville?

— Non, avec un pâté de foie gras.

— Qu'il est drôle!... L'un n'empêche pas l'autre!

— Oui, mais l'autre n'y était pas.

— Et vous avez déjeuné tout seul, comme un loup?...

— Les loups ne sont pas si bêtes quand ils mangent seuls un bon morceau. Vous savez bien que pour manger une dinde truffée il faut n'être que deux : soi et la dinde!

— Ah! fi! fi! que c'est vilain d'être aussi gourmand!

— Avec ça que vous ne l'êtes pas, vous!... Merci! je vous ai vue à l'œuvre! Au dernier bal de votre amie, M^me^ Éthelwina, vous n'avez pas quitté le buffet!...

— C'est-à-dire que je suis friande; j'aime les glaces, les marrons glacés, les gelées... et puis Éthelwina, dont je suis l'amie intime, m'avait priée de veiller au buffet pour qu'il ne s'y commît pas trop de gaspillage.

— Alors, vous avez suivi bien fidèlement votre consigne; car vous y avez fait faction, au buffet!

— Il était superbe, son bal!...

— Oui; mais, moi, j'aime mieux un souper qu'un buffet. On s'assoit au moins, et l'on mange et boit à son aise.

Pendant cette conversation, Belatout se tenait debout, ne sachant pas s'il devait avoir l'air d'écouter, mais souriant toutes les fois que le major regardait de son côté. Quand ce dernier a fini de parler, il va se jeter dans un fauteuil et s'essuie le visage en s'écriant :

— Ouf! quelle chaleur!... ça donne envie de dormir!...

— C'est vrai, murmure la baronne, on a la tête pesante, les yeux se ferment tout seuls!...

— Est-ce qu'ils vont s'endormir tous les deux? se dit Belatout. C'est une baronne et c'est un major... voilà tout ce que je sais jusqu'à présent... Ils ont l'air très comme il faut, très distingué... Cependant, ce monsieur n'a pas fait plus attention à moi que si je n'avais pas été là. Est-ce que c'est la mode à Paris de dormir dans la journée? Voilà le monsieur parti!... il ronfle même un peu... mais la dame bat toujours la mesure avec son petit pied... Jusqu'à présent, ce salon m'offre peu d'agrément; j'ai envie

d'aller retrouver ma fille... à moins que je ne me mette à dormir avec eux... c'est peut-être, à Paris, une manière de faire connaissance.

Belatout ne savait à quoi se décider, mais l'arrivée d'un autre personnage change la situation... Celui-ci est un monsieur ni jeune, ni vieux, de ces gens qui n'ont point d'âge, parce qu'ils sont toujours très soignés dans leur mise et qu'ils conservent dans leur langage le ton, les manières de la jeunesse. Sa figure est fine, spirituelle, son sourire légèrement railleur; il porte de petites moustaches très noires, infiniment plus noires que ses cheveux, et dont les deux pointes, bien cirées, se trouvent retroussées et vont presque rejoindre ses favoris, ce qui donne à sa physionomie quelque chose du chat: pour ceux qui aiment cet animal, ce monsieur doit passer pour un joli garçon.

Bien différent du major qui n'a fait aucune attention à Belatout, le nouveau venu le salue très courtoisement en entrant dans le salon; puis, regardant autour de lui, s'écrie :

— Comment! est-ce qu'ils dorment? Ah! ce serait trop fort!... au milieu de la journée!... Le major est un peu coutumier du fait... mais Mme de Vanilley!...

— Je ne dors pas, mon bon, murmure la dame en se soulevant à demi, mais je me repose...

— Et c'est ainsi que vous faites compagnie à monsieur... un nouveau commensal de cette maison? car je viens de l'apprendre par notre hôte... M. de Montabord, je crois?... auquel nous devons faire les honneurs de cet hôtel.

Belatout s'incline, en souriant de la façon la plus agréable. Enchanté des manières et de la politesse de ce monsieur, il balbutie :

— Monsieur... en vérité... vous êtes bien honnête!...

— Comment donc, cher monsieur, mais quand les étrangers viennent à Paris, n'est-ce pas un devoir à nous, habitants de la capitale, de leur en faire les honneurs!... Monsieur est Prussien...

— Pas tout à fait... je suis de Bar-le-Duc.

— Ah! le pays des confitures! s'écria la baronne.

— Vous venez à Paris pour affaires ou pour votre agrément? Pardon si je vous demande cela... je vous parais peut-être indiscret, mais c'est purement dans votre intérêt!... Vous voyez en moi l'homme le plus répandu, le plus à même de vous être utile ou agréable. Hector de Cracoville... ayant une fortune indépendante... plusieurs terres, maisons de campagne... où je ne vais jamais parce que je m'y ennuie... Mais je veux être mon maître, et pour cela je demeure à l'hôtel... C'est beaucoup plus commode, on ne tient pas maison et on n'est pas forcé de recevoir. En

revanche, je vais partout, je connais Paris sur le bout de mon doigt... pas un établissement à la mode que je n'aie visité, pas une pièce de théâtre que je n'aie vue, pas un bal où je ne sois allé!... pas un artiste, un homme célèbre ou influent que je ne connaisse!... Et voilà pourquoi je vous offre mes services...

Belatout salue de nouveau, en disant :

— Monsieur... assurément... je suis enchanté de...

M. de Cracoville, qui a l'habitude de toujours parler et de laisser rarement parler les autres, l'interrompt de nouveau :

— Vous voyez, cher monsieur, que je puis vous guider pour tout ce que vous voudrez faire à Paris, et ce sera avec grand plaisir... Je me mets entièrement à votre disposition!... C'est mon bonheur, à moi, d'obliger...

— Monsieur, cela prouve que...

— C'est dans mon caractère!... D'abord il faut toujours que j'aille, que je vienne... le mouvement! c'est la vie, c'est mon élément!...

— Il est certain que si on était sans mouvement...

— Tenez, voilà le major Tourte... C'est un excellent garçon, mais il n'est bon qu'à table ou au jeu! Sortez-le de là, vous voyez, il s'endort!... Moi, monsieur, je soutiens que l'homme n'est pas fait pour dormir!...

— Ah! vous croyez que...?

— Eh! mon Dieu! le sommeil, c'est du temps perdu... c'est autant d'heures que nous retranchons de notre existence...

— Cependant, il faut bien...

— Oui, il faut se reposer quand on est fatigué ; mais le moins possible, monsieur, le moins possible... Vous êtes ici avec mademoiselle votre fille?

— Ah! vous savez cela?

— Je vous ai dit que je savais tout... Quand de nouveaux personnages viennent habiter cet hôtel, vous comprenez que mon premier soin est de prendre sur eux quelques renseignements; il vient tant de fripons à Paris, cher monsieur, il faut autant que possible savoir à qui on a affaire.

— Ah! il vient des fripons de la province?

— De la province, de l'étranger... il en vient de partout. Et il faut toute mon expérience pour n'être jamais leur dupe. Nous disons donc que vous venez à Paris pour faire connaître cet admirable séjour à mademoiselle votre fille?...

— Pas positivement; j'ai aussi des renseignements à prendre sur la conduite d'un jeune écervelé... C'est son père qui m'a prié de m'informer de ce que son fils fait ici...

— Très bien... Oh! nous saurons cela très facilement... Comment se nomme votre jeune homme?

— M. Eugène Belatout.

— Il suffit... Avant peu vous aurez de ses nouvelles. . Désirez-vous le voir, lui parler?

— Non, non! car il me connaît et, s'il me savait ici, il se tiendrait sur ses gardes...

— Fort bien; mais il ne me connaît pas, moi, et je puis ne pas le perdre de vue... Je vous tiendrai au courant de sa conduite.

— En vérité, vous avez trop de bonté, monsieur de Crac...

— De Cracoville. Voulez-vous me faire l'honneur de me présenter à mademoiselle votre fille?

— Comment donc! mais avec le plus grand plaisir.

Belatout se rend dans son appartement avec sa nouvelle connaissance; il trouve sa fille en train de pleurer, parce qu'elle est loin de celui qu'elle aime, et Friquette qui s'efforce de la consoler en lui disant :

— Mais, mam'zelle, M. Marcelin sait bien que nous sommes à Paris; soyez tranquille, il y sera bientôt aussi.

M Belatout, qui n'est pas content que l'on trouve sa fille pleurant, lui crie :

— Diana, voici M. de Cracoville que je vous présente... et qui veut bien nous piloter dans Paris, qu'il connaît comme sa poche... Mais que signifient ces larmes dans vos yeux?

— Monsieur, ce n'est rien, dit Friquette; c'est que mam'zelle pense à son petit serin, qu'elle a laissé là-bas... elle craint que Marianne n'en ait pas bien soin et qu'il s'envole.

— Quel enfantillage!... se chagriner pour un oiseau!

— Mademoiselle, dit Cracoville, en allant saluer Diana, nous ferons notre possible pour vous rendre le séjour de Paris agréable, et vous y faire oublier votre serin. D'aussi beaux yeux que les vôtres ne sont pas faits pour verser des larmes. Voyons, mon cher monsieur de Montabord, où menez-vous mademoiselle, aujourd'hui?

— Où je la mène?... Ma foi, je n'avais pas l'intention de la mener nulle part!

— Quoi! par le temps superbe dont nous jouissons, vous n'en profiteriez pas pour conduire mademoiselle au bois de Boulogne!... Ce serait un meurtre... Il faut bien que mademoiselle connaisse le bois de Boulogne, le rendez-vous de tout ce qu'il y a de mieux dans Paris. Il y a ici près un loueur de voitures, je vais dire à un des gens de l'hôtel de vous faire venir une jolie calèche... où vous serez fort à l'aise...

— Une calèche?... Mais je ne saurai pas les routes qu'il faut prendre...

Si vous voulez être agréable à monsieur, faut lui faire boire du punch. (P. 91.)

— Soyez donc tranquille ! je vais avec vous, je ne vous quitte pas... et je vous nommerai toutes les célébrités que nous rencontrerons au bois, où elles se donnent rendez-vous.

— Ah ! si vous venez avec nous, monsieur de Cracoville, alors j'accepte avec joie...

— O monsieur, est-ce que vous ne m'emmènerez pas avec vous dans

ce bois? dit Friquette, en faisant une petite mine si drôle, que le monsieur qui ressemble à un chat s'écrie :

— Tiens !... mais elle est fort gentille, cette petite. Oui, sans doute, on peut vous emmener, mon enfant ; vous monterez sur le siège à côté du cocher.

— Oui, monsieur... Oh! quel plaisir !... Je monterai sur le cocher !...

— Je laisse mademoiselle donner un coup d'œil à sa toilette ; dans un quart d'heure, je reviens vous prendre, la calèche sera en bas... Sans adieu, cher monsieur de Montabord.

— Il est bien aimable, ce monsieur-là! dit Friquette, lorsque l'élégant Cracoville est parti.

— Il m'a appelé *de* Montabord! se dit Belatout en rarrangeant son nœud de cravate devant une glace. C'est un homme du grand monde, de la belle société ! cela se voit tout de suite !

Diana essuie ses yeux, puis, comme la perspective d'aller se promener en calèche ne lui est pas désagréable, elle finit par sourire en regardant Friquette, qui saute de joie dans la chambre.

A dix-sept ans, un sourire perce facilement sous les larmes !

XI

UN AMI DANGEREUX

On va se promener au bois, dans une belle calèche, traînée par deux beaux chevaux blancs et conduite par un cocher qui a une livrée de fantaisie. Le père et la fille occupent le fond de la voiture, mais l'élégant Cracoville est devant eux et, à chaque instant, adresse des saluts à des personnes en voiture ou des petits signes, de la main, à des cavaliers; puis, il se penche vers Belatout en lui disant :

— C'est un conseiller d'État... C'est M^me^ la marquise Granilovas... la sœur de l'ambassadeur de... Chose... Ah! voici un de nos premiers peintres de genre !... Et, tenez... cette jeune femme dans cette victoria, c'est une actrice des Français, talent hors ligne !... J'ai son nom sur le bout de la langue... Ce cavalier que je viens de saluer est un journaliste en renom; quand il rend compte d'une pièce, il parle toujours de l'auteur et jamais de la pièce... c'est original. Ce monsieur seul dans ce cabriolet, c'est un des plus forts banquiers de Paris !...

— Diable ! répond Belatout, je vois que le bois de Boulogne est très bien composé !...

— Tout ce qu'il a de mieux, la crème de Paris!... le dessus du panier!.. J'espère que vous ne regretterez pas d'y être venu. Où comptez-vous dîner, ce soir?

— Dîner!... Est-ce qu'on ne dîne pas à l'hôtel?

— Non, on n'y tient pas de table d'hôte. Faire venir de chez le traiteur, mauvais système!... tout arrive froid, mauvais! Il faut aller dans un des bons restaurants de Paris, et il y en a d'excellents.

— Vous les connaissez ?

— Si je les connais!... Je ne vais que là! Il faut aller dîner chez *Brébant*, ci-devant *Vachette*, au coin du faubourg Montmartre; c'est un des meilleurs traiteurs de Paris.

— Est-ce que vous nous ferez le plaisir de dîner avec nous?

— C'est bien mon intention! Je me suis fait votre guide, votre pilote, je ne vous quitte plus... si ma compagnie vous est agréable cependant!...

— Si elle m'est agréable?... Mais c'est-à-dire que je ne sais comment exprimer ma reconnaissance pour l'obligeance... pour la complaisance... pour...

— Trêve de remercîments, cher monsieur de Montabord. Dès la première vue vous m'avez convenu tout de suite; je me suis dit : « Voilà un gentilhomme qui ne connaît pas Paris, il ne faut pas le laisser devenir la proie de tous les intrigants dont cette ville fourmille.... je vais m'attacher à lui. »

— En vérité, monsieur de Crac... de Craquenville...

— Cracoville.

— Je suis bien heureux de vous avoir rencontré!

— Voilà qu'il est six heures passées, nous allons vous faire conduire chez Brébant, où vous renverrez la calèche, qui ramènera votre petite suivante à l'hôtel...

— Est-ce que Friquette ne peut pas venir avec nous chez le traiteur? dit Diana.

— Ah! votre camériste se nomme Friquette?... Drôle de nom!... Mademoiselle, ce n'est pas l'usage de mener ses gens dîner au restaurant avec soi!... Mais soyez tranquille, à l'hôtel on aura soin d'elle...

— C'est que j'ai aussi mon domestique Jacquet, dit Belatout, un garçon bien simple... Il ne sait pas où je suis... il va se croire perdu!

— Il vous attendra à l'hôtel! Est-ce qu'il faut se gêner pour ses valets? Vous vous feriez moquer de vous!...

— C'est juste, au fait!... on ne doit pas se gêner pour ses valets.

Le cocher reçoit des ordres de M. de Cracoville; il mène la société chez

Brébant, puis il ramène Friquette, qui alors s'étale dans la calèche en disant à sa maîtresse :

— Oh! mam'zelle, je voudrais passer ma vie à me faire rouler comme ça!

On dîne dans un salon où il y a déjà plusieurs personnes attablées...

— C'est plus gai qu'un cabinet, dit Cracoville, et cela vous donne tout de suite une teinte des allures, du ton de la société de Paris... Si, pourtant, vous préférez un cabinet?...

— Non, vraiment! Je viens pour voir Paris et ses habitants, je ne veux pas dîner dans un cabinet!... Seulement, je vous prierai d'avoir la complaisance de commander vous-même le dîner ; car je ne sais pas ce qu'on mange à Paris, je n'y entendrais rien.

— J'allais vous le proposer... Ne vous mêlez de rien. Je suis votre pilote, laissez-vous gouverner. Oh! personne ne peut lutter avec moi pour faire un menu.

En effet, ce monsieur commande un dîner où rien ne manque : ni primeurs, ni truffes, ni coup du milieu, ni glaces, ni vins fins. Belatout est enchanté ; à chaque plat, il s'écrie :

— Délicieux! parfait!... Ah ! je dois convenir que l'on cuisine mieux ici que dans notre endroit... N'est-ce pas, ma fille?

Diana qui, comme toutes les jeunes filles, aime les friandises, est de l'avis de son père, et Cracoville s'écrie :

— Soyez assurés qu'avec moi vous ne dînerez jamais autrement.

Mais, lorsque le garçon présente la carte à payer à M. Belatout, celui-ci ouvre les yeux effarés et fronce les sourcils en s'écriant :

— Sapristi! que c'est cher!...

— Ce n'est jamais trop cher quand c'est bon! dit Cracoville en se levant de table.

Et le provincial paye sans murmurer.

Tout en dînant, on était convenu d'aller au spectacle le soir. On se rend au théâtre de l'Opéra-Comique, et Cracoville pousse Belatout vers le bureau où l'on prend les billets en lui disant :

— Demandez trois balcons.

« Pourquoi ne les prend-il pas lui-même? » se dit Belatout, qui cependant va prendre les billets, en réfléchissant que cela peut être l'usage à Paris de mener au spectacle les personnes que l'on a invitées à dîner.

Le spectacle plaît beaucoup à Diana, mais il endort Belatout. On revient à l'hôtel en se promenant. Il est minuit passé, et l'on trouve Jacquet assis sur une borne à la porte de l'hôtel et pleurant comme un veau.

— Que fais-tu là, imbécile? lui dit son maître.

— Ah! monsieur, j'ai cru que vous étiez perdu, vous et mademoiselle, et je me demandais ce que j'allais devenir à Paris!

Tout le monde est rentré chez soi. Diana conte à sa petite servante ce qu'ils ont fait dans la soirée.

— Mam'zelle, dit Friquette, ce M. de Craque... si poli me fait l'effet d'être un malinot qui enjôlera monsieur votre père... mais, tant mieux; nous en tirerons parti!

— Comment cela, Friquette?

— Laissez faire, j'ai mes idées...

— Tu as toujours tes idées... et tu ne me les communiques pas!

— Ce serait trop long à vous expliquer...

— Et M. Marcelin?

— M. Marcelin sait que nous sommes à Paris. Je lui ai écrit tantôt l'adresse de notre hôtel; il ne tardera pas à venir rôder par ici...

— Mais si mon père le rencontre, il sera furieux!...

— Il ne le reconnaîtra pas, je lui ai écrit de se barbouiller un peu la figure.

— Comment! tu veux qu'il se mette en nègre?

— Oh! mam'zelle, sans se mettre tout à fait en nègre, il y a mille moyens de se changer, de se rendre méconnaissable. Moi, voyez-vous, si j'avais été homme, pour voir mon amoureuse, je me serais fourré dans un étui de parapluie!

— Ah! Friquette, tu n'y tiendrais pas!

— C'est une manière de vous dire que j'aurais été capable de tout.

Huit jours s'écoulent, pendant lesquels M. de Cracoville n'a presque pas quitté Belatout, qu'il fait constamment dîner avec lui, auquel il laisse payer la carte en disant :

— J'aurai mon tour!

Mais Diana n'accompagne plus son père ; elle préfère rester à l'hôtel, où Friquette se charge de lui faire sa cuisine. Belatout aime autant ne pas avoir toujours sa fille pendue à son bras et Cracoville lui dit :

— Vous faites bien de ne point vous embarrasser sans cesse de votre charmante fille. Il est mille endroits de Paris où un homme ne peut pas aller quand il a une femme avec lui; c'est gênant.

— C'est aussi mon idée. Mais ce jeune Eugène Belatout dont je désire connaître la conduite... vous n'avez donc encore rien appris sur son compte?

— Pas encore... mais cela ne peut tarder... seulement vous m'avez dit qu'il logeait dans un hôtel de la rue Richelieu, près du Palais-Royal : je

les ai visités tous, et je puis vous certifier que votre jeune homme n'y est pas.

— Vraiment! où diable sera-t-il allé se nicher?

— Pardieu! si nous avions eu son adresse, il y a longtemps que nous saurions tout ce qu'il fait!... Mais, un peu de patience, je vous réponds que nous le découvrirons. Il me semble que vous ne devez pas vous ennuyer à Paris! je fais ce que je puis pour vous rendre ce séjour agréable...

— Oui, sans doute... oh! je ne m'ennuie pas ici... seulement, la vie est un peu chère!...

— Eh! mon Dieu! l'argent n'est-il pas fait pour rouler?... Votre fortune ne vous permet-elle pas de mener une existence agréable?

— Oui, mes moyens me permettent de vivre... largement

— Voyons... que faisons-nous, ce soir?

— Ce soir... ah! vous pensez qu'il faut faire quelque chose, ce soir?

Friquette, qui accourt, interrompt cette conversation pour dire à son maître que Jacquet, qui a cassé les carreaux d'une boutique de pâtissier, est maintenant au poste et se réclame de lui.

— Cet imbécile fera donc toujours des sottises! s'écrie Belatout. Pardon, mon cher monsieur de Cracoville, mais je vais délivrer mon domestique. Je reviens bientôt.

Belatout est parti. Friquette est restée dans le salon commun, où elle a l'air d'admirer d'assez mauvais tableaux. Cracoville semble réfléchir et se dit :

— Est-ce que le pigeon se lasserait de régaler?... Diable! ce serait peut-être le moment de payer à mon tour quelque chose... Cela me contrarierait... j'ai tellement pris l'habitude de faire payer les autres... mais une fois n'est pas coutume.

S'apercevant alors que Friquette est toujours là, Cracoville s'approche de la petite bonne et lui tape sur la joue :

— Bonjour, mademoiselle Friquette!

— Monsieur est bien honnête...

— Il y a longtemps que vous êtes au service de M. de Montabord?

— Oh! oui, monsieur, j'y suis entrée toute petite.

— Alors vous connaissez ses goûts, ses habitudes?

— Oui, monsieur, je connais not'maître comme si je l'avais fait!

— J'ai cru remarquer qu'il n'était pas fou de spectacle?...

— Le spectacle, ça le fait dormir...

— Aime-t-il le jeu?

— Oh! oui, monsieur... il aime beaucoup le jeu... il passerait la nuit à battre des cartes ; mais il ne veut pas en convenir devant sa fille.

— Ah! très bien... Il aime à bien dîner... mais il ne boit guère...

— De vin ? Ah ! dame, il boit comme toute le monde...

— Vous ne l'avez jamais vu gris ?...

— Ah !... si... mais faut pas le dire !... Si monsieur savait que je jase sur ses défauts !...

— Ne craignez rien, petite Friquette ; tout ce que je vous demande, c'est dans l'intérêt de votre maître. Je me sens beaucoup d'affection pour lui, voilà pourquoi je tiens à me renseigner sur ses goûts, ses penchants...

— Si vous voulez être agréable à monsieur, faut lui faire boire du punch.

— Du punch !... ah ! il aime le punch ?

— C'est sa passion !

— Au rhum ?

— Au rhum, au kirsch, à l'eau-de-vie... de toutes les façons !

— Voilà qui est très bon à savoir !

— N'allez pas lui dire que je vous ai conté ça ?...

— Soyez donc tranquille ! Tenez, petite Friquette, voilà pour vos renseignements.

Et M. de Cracoville s'éloigne, après avoir glissé dans la main de Friquette une pièce de dix sous.

La petite bonne regarde ce que ce monsieur lui a donné, et se dit :

— Dix sous !... cinquante centimes !... Ah ! pour un parfumé, il n'est pas généreux... c'est un pleutre que ce beau monsieur-là !

Belatout ramène Jacquet, qui pleure en jurant à son maître que ce n'était pas pour prendre des gâteaux qu'il avait cassé les carreaux du pâtissier. Notre provincial retourne au salon de réunion, où il ne trouve plus personne. Mme de Vanilley était allée pour quelques jours à la campagne ; le major Tourte passait une grande partie de son temps au café. Et Belatout se sent tout dépaysé en ne trouvant plus son fidèle Cracoville pour le promener dans Paris ; car, bien qu'il se fût dit quelquefois que son nouvel ami ne payait jamais, tout en s'écriant qu'il aurait son tour, il avait tellement pris l'habitude de ne sortir qu'avec lui, qu'il hésitait à se risquer seul dans Paris.

Belatout rentre dans son appartement, appelle Friquette et lui dit :

— M. de Cracoville ne t'a rien dit pour moi ?

— Non, monsieur.

— Il ne t'a pas chargée de me prier de l'attendre ?

— Non, monsieur ; ce beau monsieur ne m'a pas dit... Ah !... mais il m'a dit autre chose !

— Quoi donc ?

— D'abord, tout plein de bien de monsieur! Qu'on voyait bien que vous étiez un gentilhomme de race... que vous en aviez toutes les manières, tout le langage... d'une race...

— De quelle race?

— Ah! je ne sais pas ; mais ce doit être d'une fameuse!

Belatout se rengorge, va se mirer, et étale davantage le nœud de sa cravate brodée.

Friquette continue :

— Seulement il a ajouté : « Il ne lui manque qu'une chose pour être reçu dans nos clubs... ah! s'il avait cela, ce serait un parfait gen... gen .. gentleman!... » C'est ça, gentleman!

— Et qu'est-ce donc qui me manque pour être un parfait gentleman?.... voyons, apprends-moi vite cela.

— M. de Craque a dit : « Votre maître ne boit pas sec, il ne serait pas en état de tenir tête au plus jeune de nos membres du club!... c'est dommage, un Français doit, avec son verre, être capable de lutter contre les Anglais... »

— Bah!... vraiment, il faut boire sec pour être tout à fait gentilhomme? Ah! il croit que je ne sais pas boire! mais, si je voulais, je l'enverrais sous la table, ce cher ami... Seulement, je ne veux pas, de peur de me faire du mal.

Un garçon de l'hôtel vient avertir Belatout que M. de Cracoville l'attend au salon de réunion, et notre provincial s'empresse de s'y rendre.

— Mille pardons, cher ami, de vous avoir dérangé! lui dit Cracoville, mais je suis chargé près de vous d'un message... j'ai craint d'être indiscret en allant vous relancer dans votre appartement. Mademoiselle votre fille pouvait être là, et les papas ne veulent pas toujours que leurs enfants sachent tout ce qu'ils font.

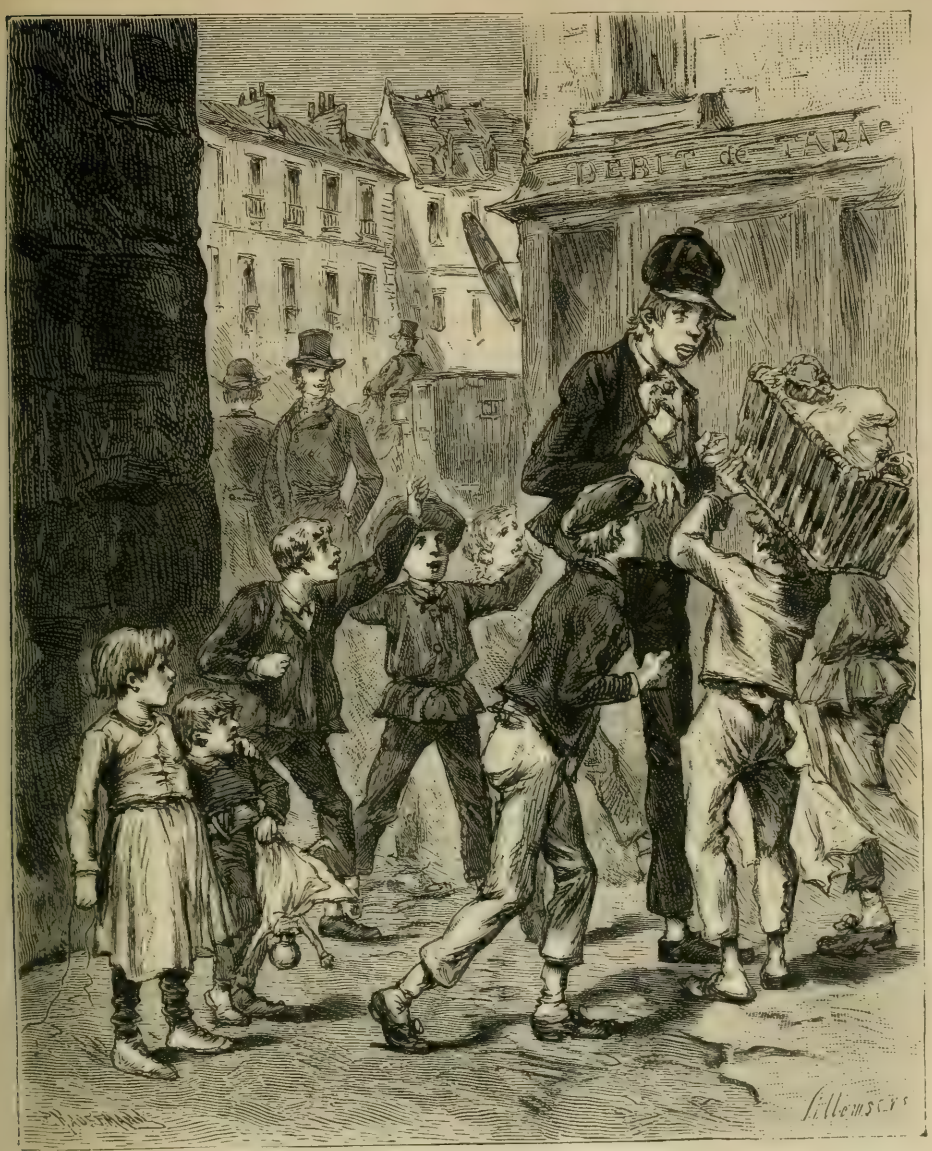
— Qu'est-ce donc, cher monsieur?

— Le major Tourte réunit aujourd'hui quelques amis chez son traiteur habituel; après le dîner, on fera une petite partie... tout en buvant du punch... et il m'a chargé de vous dire qu'il serait très honoré si vous vouliez bien accepter son invitation.

— En vérité! le major Tourte m'invite!... mais il ne m'a jamais parlé, ce monsieur; il est toujours endormi dans ce salon quand je l'y rencontre.

— Il fait quelquefois semblant de dormir... C'est un homme qui cause très peu; mais il a pour vous la plus parfaite estime, et ce que j'ai pu lui dire de votre esprit, de votre amabilité, n'a fait que l'augmenter encore.

— Vous êtes mille fois trop bon!... Mais accepter ce dîner... de ce monsieur qui ne m'a jamais dit un mot...



Si bien que la dernière fois, il est revenu à l'hôtel... (P. 94.)

— A Paris, mon cher, on ne fait pas connaissance autrement... un dîner d'hommes, c'est sans cérémonie. Et puis, ce qui pourra vous déterminer à y venir, c'est que, parmi ses convives, le major aura un M. Spitermann, un jeune Allemand fort riche, qui, à ce qu'il paraît, est lié avec ce jeune Eugène Belatout, sur lequel vous désirez avoir des renseignements...

— Il est lié avec mon... avec le petit Belatout!... Oh! alors, je n'hésite plus, cher ami, j'accepte l'invitation du major... Croute.

— Non, pas Croute! Tourte.

— C'est ce que je voulais dire... Je serai des vôtres.

— Le major en sera enchanté. Alors, à six heures, je viendrai vous prendre pour vous conduire au restaurant des Champs-Élysées, où le major nous traite ; soyez prêt, cher de Montabord.

— A six heures: c'est entendu. Ah! faut-il faire une grande toilette?

— Aucune toilette au contraire ; un dîner d'hommes... c'est tout à fait sans façon. Vous êtes parfaitement comme vous voilà...

— Je mettrai des gants paille...

— Comme vous voudrez. A tantôt!

Cracoville serre avec effusion les mains de Belatout, et celui-ci retourne trouver sa fille, à laquelle il dit :

— J'espère qu'aujourd'hui j'aurai enfin des nouvelles de mon polisson de fils.

XII

UN DINER D'HOMMES

M. Belatout, qui comprend que sa fille ne doit pas beaucoup s'amuser en restant à l'hôtel, tandis que son père passe son temps à dîner en ville et à courir les endroits publics, dit à Diana :

— Je te permets, ma chère amie, de te promener un peu dans la journée sur les boulevards, accompagnée de ta petite bonne Friquette, et à condition que tu te feras toujours suivre par Jacquet, mais il faudrait tâcher de ne pas perdre ce garçon, comme cela vous est déjà arrivé les deux fois que vous êtes sorties.

— Ce n'est pas nous qui perdons Jacquet, s'écrie Friquette, c'est lui qui nous perd. Ce dadais-là s'arrête devant chaque boutique ; mademoiselle et moi, nous marchons toujours, et, au lieu de courir après nous pour nous rejoindre, M. Jacquet reste à la même place, ou revient sur ses pas en criant : « Friquette! Friquette! où êtes-vous?... » Au point que cela fait retourner tout le monde, et que les petits gamins le suivent en criant avec lui : « Où êtes-vous, Friquette?... » Si bien que la dernière fois il est revenu à l'hôtel suivi d'une foule de polissons qui braillaient : « Où êtes-vous, Friquette? » Ça n'est pas amusant cela, monsieur, et vous auriez bien mieux fait de laisser Jacquet à Bar-le-Duc!

— Je conviens que ce garçon est très niais... mais, enfin, arrangez-vous de manière à ne pas le perdre.

— Alors, monsieur n'a qu'à lui acheter un collier, nous y passerons un ruban et nous tiendrons Jacquet en laisse comme un chien... Ah ! tenez, monsieur, fiez-vous à moi pour veiller sur mam'zelle, je vous réponds d'elle ! et puis, d'ailleurs, en plein jour, sur les boulevards, on ne se permettrait pas de nous dire *quéque* chose !... D'abord, nous ne nous mettons jamais dans la foule... et, quand un homme s'approche trop de moi, je lui lance un coup de pied !... ni plus ni moins que si j'étais une jument ! Je vous réponds qu'il n'y revient pas !

Friquette avait d'excellentes raisons pour désirer que Jacquet ne les suivît pas : les deux fois que l'on était sorti, on avait aperçu l'amoureux Marcelin, qui, ne pouvant pas voir Diana à l'hôtel qu'elle habitait avec son père, guettait sans cesse dans les environs, espérant qu'avec l'aide de Friquette il parviendrait enfin à échanger quelques mots avec Diana. Depuis qu'il était à Paris, Marcelin passait tout son temps à attendre que sa bien-aimée se montrât, et quelquefois la journée s'écoulait sans qu'il vît personne, ni maîtresse, ni suivante; ce qui ne l'empêchait pas de recommencer le lendemain, car les amoureux sont comme les chats, ils y mettent de la patience.

Mais lorsque Diana, accompagnée de sa bonne, avait de loin aperçu Marcelin, elle avait dit à celle-ci :

— Si Jacquet voit M. Marcelin me parler, il le dira à mon père; à quoi la petite suivante avait aussitôt répondu :

— Soyez donc tranquille, mam'zelle, nous allons perdre Jacquet, ça ne sera pas difficile.

Et, en effet, au bout d'un moment, Jacquet avait en vain regardé de tous côtés, celles qu'il devait suivre avaient disparu.

C'est une commission bien difficile que celle de guetter, de surveiller deux jeunes filles, et il fallait que M. Belatout fût bien de sa province pour confier un tel emploi à Jacquet.

A six heures, l'élégant Cracoville a été ponctuel, il arrive, en victoria, chercher Belatout, qui, malgré les recommandations de ce monsieur, a tenu à faire de la toilette pour assister à ce dîner d'hommes que lui offre le major Tourte, qui n'a fait encore que dormir devant lui.

On monte en voiture, Cracoville examine Belatout et s'écrie :

— Vous êtes superbe !... Vous avez absolument voulu faire de la toilette !

— Ah ! vous concevez... la première fois que l'on va chez quelqu'un...

— Nous n'allons pas chez le major puisqu'il nous traite chez un

traiteur... mais un excellent traiteur... presque à l'entrée du bois de Boulogne... à deux pas de l'Arc de Triomphe... Oh! nous serons parfaitement!... Le major est gourmand, gourmet, et puis je l'ai prévenu que vous étiez connaisseur en vins!

— Vraiment! vous lui avez dit cela?

— C'est la vérité, j'ai remarqué que vous ne vous trompiez jamais sur le cru du vin que l'on vous servait!

— Vous croyez? alors c'est le bouquet qui me guide. Est-ce que nous serons beaucoup de monde à ce repas?

— Non... sept ou huit, je pense...

— Et tous... hommes... pas de femmes?

— Ah! scélérat!... je crois que vous n'auriez pas été fâché qu'il y en eût... car vous devez être un amateur, un séducteur!

— Moi? pas du tout! je n'y ai jamais pensé!...

— Ah! ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela!... D'abord avec votre figure, votre tournure, vous avez dû faire des conquêtes partout.

— Mais je ne suis allé nulle part... je suis resté... un peu trop peut-être, dans ma province... et puis, j'étais marié...

— Mais il y a déjà longtemps que vous êtes veuf?...

— Oui, pas mal de temps, mais je suis casanier... je ne bougeais point de Bar-le-Duc!... Ah! si j'en avais bougé... je ne dis pas que... le fait est qu'il y a de bien jolies femmes à Paris... elles ont des tournures! des yeux!... elles vous regardent d'une manière si engageante que, si l'on osait, on serait tenté de faire tout de suite connaissance...

— Pardieu! il faut oser, mon cher; avec tous vos avantages, je vous réponds que vous trouverez peu de cruelles...

— Vous croyez?... Oh! mais je suis à Paris avec ma fille... et je ne me permettrais pas... vous comprenez?

— Je comprends que si vous faisiez une conquête vous ne la conduiriez certes pas à notre hôtel!... mais rien ne vous empêcherait d'aller lui rendre visite. Les journées et les soirées sont longues...

— C'est vrai, elles sont très longues, les soirées...

— C'est ce jeune baron allemand, avec qui vous désirez vous trouver, qui a une ravissante maîtresse...

— Ah! ce monsieur Spitermann, qui connaît le jeune Belatout?

— Justement.

— Et il a une belle maîtresse?

— Oh! une femme adorable... figure, taille, tournure, elle réunit tout, une femme du meilleur monde... très bien posée... qui donne des fêtes, des soirées où va tout Paris.

— Alors elle a un bien grand appartement!

— Quand je dis : tout Paris, j'entends tout ce qu'il y a de mieux à Paris.

— Et vous lui avez fait la cour, à cette belle dame?...

— Non... il n'y a guère moyen, ce diable de baron ne la quitte pas; il en est horriblement jaloux!...

— Ah! l'Allemand est jaloux?

— Comme un tigre, comme un Africain...

— S'il ne quitte pas cette dame, il l'amènera dîner avec nous?

— Oh! il n'y a pas de danger! un dîner d'hommes! et d'hommes qui n'ont pas encore renoncé à plaire!... Il serait sur les épines, ce pauvre monsieur Spitermann. D'autant plus que la belle Ethelwina... c'est le nom de cette dame...

— Ethelwina? c'est une Suédoise!

— Non, elle se dit Écossaise et prétend descendre d'un fameux chef de clan, de Rob-Roy...

— Fichtre! elle descend d'un roi?

— D'un chef de clan... mais peu importe d'où elle descende... Est-ce qu'une jolie femme a besoin de noblesse pour plaire?... Est-ce que des appas ne valent pas mieux que des parchemins?... Voyons, cher Montabord, n'est-ce pas aussi votre opinion? Moi, je donnerais tout un amas de parchemins pour un petit nez en trompette et une jambe bien faite!

— Je partage votre opinion... pas pour les nez en trompette, je les aime mieux aquilins, mais pour les jambes bien faites. Alors je ne verrai pas cette belle Écossaise? J'en suis fâché, car ce que vous m'en avez dit pique ma curiosité!... Est-ce qu'elle s'habille en petite jaquette courte?... Ah! que je suis simple! Ce sont les hommes et non pas les femmes qui se montrent ici quelquefois avec ce singulier costume.

— M^me^ Ethelwina se met parfaitement... c'est même elle qui donne les modes, elle a les premières couturières de Paris!... mais je voulais vous dire, tout à l'heure, que cette charmante femme n'est pas bégueule du tout...

— Ah! elle n'est pas...? Qu'entendez-vous par bégueule?

— Je veux dire qu'il y a des dames devant lesquelles on ne peut pas se permettre un mot un peu gai... qui s'offensent ou prennent un air pincé si l'on raconte une aventure légèrement badine; mais la belle Ethelwina n'est pas ainsi, elle est la première à rire d'un mot un peu risqué, elle est d'une humeur très enjouée... elle rit avec de si jolies dents!... Ce serait dommage qu'elle ne fût pas gaie.

— En vérité, vous me donnez une furieuse envie de connaître cette dame!

— Eh! mais, vous la verrez peut-être à l'hôtel; elle vient quelquefois voir Mme de Vanilley, avec qui elle est très liée!...

— Ah! elle connaît Mme de Vanilley!

— Elles sont intimes; c'est comme cela que je me suis trouvé avec la... la comtesse Ethelwina...

— C'est une comtesse?

— Peut-être même une marquise... je ne suis pas bien sûr.

— Mais, moi, je n'ai échangé que quelques mots de politesse avec Mme de Vanilley... Je ne vais pas chez elle...

— Parce que vous ne le voulez pas... vous êtes trop timide! Mme de Vanilley a pour vous la plus parfaite estime... elle revient demain de la campagne; je vous ferai faire plus ample connaissance. Mais, nous voici arrivés.

La victoria s'arrête devant un fort beau restaurant. On descend de voiture, et Cracoville dit au cocher :

— Vous reviendrez nous attendre ici.

— A quelle heure?

— Vers minuit.

— Comment, vous pensez que nous resterons à table jusqu'à minuit? dit Belatout.

— Non; mais, après le dîner, on fait toujours une petite partie de cartes... c'est l'usage.

— Ah! c'est juste... oh! je ferais très volontiers une petite partie.

On introduit ces messieurs dans un salon où six hommes étaient déjà réunis : c'était d'abord le major Tourte, puis l'Allemand Spitermann: celui-ci est un grand blond, tirant sur le roux, mais très bel homme, bien que bâti d'une façon un peu massive. Ce monsieur, qui a trente-six ans, est porteur d'une physionomie assez régulière, mais peu aimable; il conserve même habituellement un air suffisant et un ton d'autorité qui peuvent blesser ceux qui ne le connaissent pas; il a de gros yeux bleu faïence, un gros nez, de grosses joues bien rouges, et de grands favoris de la même couleur, qui retombent comme des oreilles d'épagneul. Avec tout cela ce monsieur se croit superbe; il a le plus grand soin de sa toilette : de ses dents, de ses mains, de ses ongles, de ses cheveux et empoisonne le tabac à quinze pas.

A côté du baron est un petit homme, tout riant, tout sautillant, habillé à la dernière mode, portant un petit carré de verre sur son œil droit, et allant à chaque instant se regarder dans la glace, puis passer la main dans

ses cheveux, se sourire, tirer son gilet, puis revenir en fredonnant écouter ce que dit le beau Spitermann, et murmurer :

— Charmant! délicieux!... Parole d'honneur, cher ami, vous dites des choses ravissantes. Si j'étais journaliste, j'en ferais mon profit... Malheureusement, je ne le suis pas, le public y perd beaucoup!

L'Allemand écoute tout cela, comme si cela lui était dû, il se contente d'adresser un léger sourire à son admirateur et continue de parler. Un grand monsieur, bien maigre, bien roide, qui se tient un peu plus loin, ne semble pas partager l'admiration du petit gandin pour les histoires que débite le baron ; il se permet même quelquefois des bâillements qu'il tâche de dissimuler en toussant. Dans un coin sont assis deux autres individus qui ont de ces types que la nature ne donne qu'aux israélites. Ceux-là causent avec animation des cours de la Bourse et des ventes de l'hôtel Drouot. L'un, qui se nomme *Abraham*, porte à son cou une chaîne d'or avec laquelle on pourrait sans crainte tirer de l'eau d'un puits, l'autre a des bagues à tous les doigts et porte des anneaux aux oreilles.

Le major va au-devant des nouveaux venus, il les présente à la société, qui connaît déjà Cracoville, puis il remercie Belatout d'avoir accepté d'être de *leur partie* en lui disant :

— Mais vous serez content, nous serons bien servis, bien traités... la cave est bonne... c'est cher ; mais nous en aurons pour notre argent.

— Qu'est-ce que cela me fait, que ce soit cher, se dit Belatout, puisque c'est lui qui traite? En province, nous ne dirions pas de ces choses-là ; mais c'est peut-être l'usage à Paris.

Cracoville va prendre Belatout sous le bras et lui dit à l'oreille :

— Ce grand bel homme qui pérore là-bas, c'est le baron Spitermann.

— Je l'avais deviné, il a bien la figure allemande.

— Le petit musqué, qui sautille en l'écoutant, c'est le jeune Mirza... un artiste peintre en miniature... il est fou du baron ; il a déjà fait six fois son portrait.

— Six fois... est-ce qu'il les expose?

— Non, c'est toujours pour le baron, qui répand son image parmi les dames qu'il lorgne. Mirza l'a fait sous six costumes différents et, en ce moment, je crois qu'il le peint encore...

— Ah! et comment?

— Nous le lui demanderons en dînant. Ce monsieur maigre est intéressé dans les chemins de fer. C'est un homme qui a le bras long...

— Il a les jambes très longues aussi.

— Je veux dire par là qu'il a de superbes connaissances et peut rendre de grands services.

— Et ce gros père là-bas, qui a une si lourde chaîne d'or? car elle doit être écrasante à porter, cette chaîne!...

— C'est M. Abraham, riche négociant en bijoux; il a sacrifié un million pour marier sa fille à un catholique.

— Je connaissais déjà un sacrifice d'Abraham, mais pas celui-là. Ce monsieur qui cause avec lui, et qui a des anneaux à ses oreilles, doit être au moins son commis?

— Non, celui-ci est un jeune Hongrois qui vient à Paris pour apprendre le commerce; il adore les bijoux, il ne peut pas voir une bague sans en avoir envie.

— S'il a envie de celles que portent les autres, c'est dangereux.

— Oh! il est riche, et peut satisfaire toutes ses fantaisies.

Cracoville quitte Belatout pour aller parler bas, dans un coin, avec le major. Belatout, se trouvant un peu embarrassé de sa personne au milieu de ces messieurs qui continuent à causer entre eux, s'approche du beau Spitermann qui est en train de raconter comment, en nageant sur le dos, autrement dit, en faisant la planche, il a sauvé une jeune fille qui venait de se jeter à l'eau par désespoir d'amour.

L'histoire menace de durer longtemps, car le baron veut faire comprendre que la jeune fille, étant arrivée sur lui, poussée par un flot, elle s'y était trouvée si bien, qu'en approchant de la terre elle avait entièrement perdu l'idée de se détruire. Belatout espère toujours que l'histoire va finir, et qu'il pourra entamer une conversation et obtenir de l'Allemand quelques renseignements sur son fils; mais on vient annoncer que le dîner est servi, et le baron faisait encore la planche avec la jeune fille qu'il sauvait.

— A table! à table! s'écrie M. Abraham, en s'élançant vers la porte. Tout le monde en fait autant; Belatout s'étonne que le major ne fasse pas mieux les honneurs, en faisant passer ses convives devant lui, mais, au lieu de cela, ce monsieur est allé un des premiers se placer à la table qui est dressée dans un salon voisin. Chacun s'assoit à sa guise; Cracoville a soin de faire placer Belatout à côté de lui.

Le petit Mirza se met près de son ami Spitermann, tout en chantant:

— *Je vais m'en fourrer, fourrer, fourrer jusque-là!...*

Le dîner est attaqué avec vigueur; les messieurs aux bijoux se font redonner deux fois du potage. Puis on passe du madère, et M. Abraham, qui semble décidé à faire beaucoup de sacrifices, garde la bouteille devant lui en disant :

— Je bois volontiers du madère tout le long du dîner, ou du moins fort souvent, je veux en avoir toujours sous la main.

Ma foi, major, vous faites bien les choses.... voilà un dîner qui vous fait honneur. (P. 105.)

— Moi, dit Spitermann, vous me donnerez du johannisberg ; c'est le vin que je préfère.

— Moi, du moët frappé ! s'écrie l'artiste Mirza.

— Vous voyez, dit Cracoville à Belatout, on ne se gêne pas, ici? Chacun prend le vin qu'il préfère.

— C'est vrai... votre major fait très largement les choses... C'est princier !... Alors, moi, je demanderai du beaune, du vieux beaune. Mais je désirerais bien faire causer le baron sur ce jeune homme... cet Eugène Belatout, que je cherche à Paris.

— Oh ! ce sera facile... le baron aime à causer... vous remarquerez même qu'il parle toujours.

— Oui, il parle de ses aventures galantes... et son histoire de la jeune fille qu'il a sauvée en faisant la planche a duré bien longtemps...

— Laissez-moi faire... je l'interrogerai.

— Excellent poisson ! s'écrie M. Abraham ; ma foi ! je me sacrifie, j'en demande encore.

— Prenez garde, papa Abraham, dit le petit Mirza, si vous vous sacrifiez ainsi dès le premier service, vous ne serez plus capable de rien à l'entremets.

— N'ayez pas peur... je suis toujours capable !... Je suis, une fois, resté à table quarante-huit heures, sans quitter et sans cesser de manger.

— Quarante-huit heures ! c'est magnifique !

— C'est-à-dire que c'est effrayant !...

— Messieurs, dit le baron, j'ai connu une Anglaise qui mangeait un gigot entier à son dîner...

— Tudieu ! quelle gaillarde !

— Je me suis même brouillé avec elle parce qu'elle voulait emporter au spectacle des côtelettes de porc frais grillées, qu'elle mangeait en guise de bonbons. C'était une femme superbe !... Mais elle avait une sœur avec laquelle j'eus une aventure piquante que je vais vous conter... Cette sœur se nommait Kretlekratle...

— Ah ! mon Dieu ! dit Belatout à Cracoville, cette aventure-là va être longue, et mon jeune homme...

— Attendez ! attendez !

Cracoville s'adresse alors à M. Spitermann, qui commençait sa nouvelle histoire :

— Pardon, monsieur le baron, désolé de vous interrompre, mais voici M. de Montabord qui désirerait bien obtenir de vous quelques renseignements...

— Sur M^lle^ Kretlekratle?... Attendez, j'y vais arriver...

— Non, ce n'est pas de cette demoiselle qu'il s'agit ; mais d'un jeune homme que vous connaissez beaucoup, dit-on, un nommé Eugène Belatout...

— Le petit Belatout!... Oui, sans doute, je le connais... C'est un charmant petit garçon. Eh bien?

— Eh bien, sa conduite, à Paris, n'est-elle pas plus que légère?

— Sa conduite est celle de tous les jeunes gens qui veulent et doivent s'amuser. Seulement, ce pauvre Eugène a pour père un imbécile, une ganache, qui ne veut pas que son fils s'amuse!

— Monsieur, dit Belatout qui a senti le rouge lui monter au visage, est-ce qu'un père n'a pas le droit de veiller sur son fils sans être pour cela un imbécile... et une ganache?

— Non, monsieur ; quand on envoie son fils à Paris, on ne doit pas trouver mauvais qu'il veuille y goûter les plaisirs qu'offre cette ville... Il faut qu'un garçon fasse des folies... Mais je vous répète que le père Belatout est un sot, encroûté dans sa province!... Ça ne peut plus s'amuser et ça ne veut pas que les jeunes s'amusent!... Voilà toute l'histoire!

Belatout se mord les lèvres et frappe la table avec son couteau en murmurant :

— Ma foi, c'est bientôt dit!... Je ne comprends pas que l'on dise de quelqu'un : « C'est un sot! » quand on ne le connaît pas, et vous ne connaissez point le père du jeune Eugène...

— Dieu merci, et n'ai pas envie de le connaître ; je juge les gens sur leurs actions. Cela me suffit!... Je reviens à la jeune Kretlekratle...

— Pardon, monsieur le baron, est-ce que vous avez vu Eugène Belatout depuis peu?

— Eh! sapremann, monsieur, est-ce que vous n'en avez pas fini avec vos questions?... Croyez-vous donc que je sois venu ici pour m'occuper d'Eugène Belatout?

— Je désirais seulement savoir son adresse.., pour la transmettre à un de mes amis.

— Son adresse ! est-ce que je la sais, moi ? Il vient me voir, mais je ne vais pas chez lui... Qu'ai-je besoin de son adresse?... J'ai une histoire charmante, piquante à conter à ces messieurs, et vous m'interrompez à chaque instant avec des questions qui n'ont aucun rapport avec ce que je dis ! Laissez-moi parler, je vous en prie ; mon aventure avec Kretlekratle est plus amusante que tous vos Belatout.

— Oh! oui, les aventures de femmes! s'écrie le petit Mirza, voilà la seule conversation que j'aime ! Êtes-vous de mon avis, gros Abraham?

— Oh! moi, à table, j'aime mieux manger que parler, ça fait perdre des coups de dents.

Belatout ne dit plus rien; mais, pendant que le baron raconte sa nouvelle aventure, il ne cesse pas de frapper sur la table avec son couteau, ce qui impatiente beaucoup Spitermann, qui s'arrête tout à coup, et, s'adressant au joueur de couteau, lui dit:

— Monsieur, est-ce que vous croyez que mes paroles ont besoin d'accompagnement?

— Pourquoi cela, monsieur le baron?

— Parce que vous frappez continuellement avec votre couteau pendant que je parle.

— C'est une vieille habitude, monsieur.

— Si c'est une habitude, veuillez vous en défaire en ma faveur; si c'est pour qu'on ne m'entende pas parler, je vous préviens, monsieur, que je regarderai cela comme une insulte, et vous en demanderai raison!

— Eh bien, qu'est-ce à dire? s'écrie Cracoville. Quoi! baron, vous vous fâchez parce que M. de Montabord joue avec son couteau?... mais cela se fait dans les plus belles réunions!... Ce cher ami n'a certes pas eu l'intention de vous offenser, et, pour vous le prouver, il va trinquer avec vous, avec de votre johannisberg, dont nous voulons goûter aussi.

Belatout se hâte de tendre son verre en faisant un salut gracieux à Spitermann, qui daigne alors lui verser à boire en disant:

— A la bonne heure!... Trinquons, je le veux bien... mais, par grâce, laissez un peu votre couteau en paix.

— Je n'y toucherai plus, monsieur le baron.

M. Spitermann reprend le récit de son aventure galante avec M^lle^ Kretlekratle. Mais quoique Belatout ait cessé de frapper sur la table avec son couteau, on prête peu d'attention au baron, car chaque convive est arrivé à ce moment du dîner où l'on veut parler soi-même, et où l'on n'écoute plus les autres. On a tellement fêté les différents vins qui sont sur la table, que toutes les figures sont rouges, animées, et que c'est à qui parlera le plus haut, criera le plus fort. Belatout lui-même, ne voulant point avoir l'air de boire moins sec que ces messieurs, a accepté tous les toasts, fêté toutes les santés que l'on a portées, bu de l'eau-de-vie qu'on lui a offerte, et lorsqu'on quitte la table pour passer dans un salon où le café est servi, il prend le bras de M. Abraham en lui disant:

— Ma foi, major, vous faites bien les choses... voilà un dîner qui vous fait honneur. J'en suis tout... émerveillé!

Et le gros Abraham se met à rire en répondant:

— Oui, oui... je vois bien que vous êtes... émerveillé!... Mais

l'addition sera fameuse... Si nous en sommes quittes pour quarante francs par tête, ce sera heureux... Mais, bah!... je vais vous gagner mon écot au lansquenet...

Belatout ne comprend pas; seulement, il vient de s'apercevoir qu'il ne parlait pas au major, et salue M. Abraham en balbutiant :

— Pardon... c'est votre chaîne d'or qui m'a trompé... le major en a une aussi...

— Tourte?... il a une chaîne en faux qui ne vaut pas quinze francs, tandis que la mienne vaut six cents francs, mossié!... pas un sou de moins! Est-ce que vous en avez envie?... Ça m'est égal, si elle vous plaît, je vous la cède... cinq cents francs comptant... je perdrai cent francs dessus, mais mes moyens me le permettent... Est-ce marché fait?

M. Abraham se disposait déjà à ôter sa chaîne, mais Belatout l'arrête en s'écriant :

— Mais non!... je n'ai pas la moindre envie de votre chaîne... J'aime mieux prendre du café...

— Alors pourquoi diable m'en parlez-vous?... Moi, pour le commerce, voyez-vous, je suis toujours là!... Si vous ne voulez y mettre que quatre cent cinquante francs, eh bien, on s'arrangera encore... Je suis très coulant en affaires...

— Mais, encore une fois, cher monsieur, je ne veux pas acheter de chaîne... C'est du cognac, que je veux!

— Vous avez tort, parce que c'est une occasion que vous ne trouverez peut-être jamais... Laissez-moi vous l'essayer...

Cracoville s'approche au moment où Belatout repousse M. Abraham, qui veut à toute force lui mettre sa chaîne.

— Mon cher ami, de grâce, venez à mon aide... monsieur veut absolument que je lui achète sa chaîne d'or, et, moi, je n'en ai nulle envie...

— Allons, papa Abraham, calmez-vous un peu... Quand il a une petite pointe de gaieté, il faut absolument qu'il fasse du commerce... Vous la vendrez plus tard, votre chaîne... ou on vous la jouera au baccarat... Messieurs, voici des liqueurs délicieuses. Goûtez-en donc... ensuite on nous servira tout à l'heure un punch au kirsch dont vous me direz des nouvelles, et dont nous pourrons boire *à gogo*... Aimez-vous le punch au kirsch, mon cher Montabord?

— Beaucoup!... mais j'ai déjà tant bu de choses!

— Raison de plus pour fêter le punch ; il dissipe toutes les vapeurs du vin!

— Oh! alors, je m'y livrerai... Et le baron... il n'y a pas moyen de le faire jaser... sur le jeune homme... vous savez?

— Le baron!... Il vient de recommencer l'histoire de la jeune fille qu'il a sauvée en faisant la planche. Il y en a pour longtemps... Mais les cartes nous réclament... Ah! voilà le major qui taille un petit lansquenet... Allons, messieurs... allons tenter la fortune.

Belatout se laisse conduire à la table de jeu. Il roule des yeux effarés, en voyant que l'on joue de l'or, il balbutie :

— Est-ce qu'on ne peut pas ne jouer que vingt sous?

Tous les joueurs éclatent de rire :

— Vingt sous! s'écrie Spitermann, vingt sous!... vous nous prenez pour des croquants, pour des cuistres?... Le moindre enjeu est de cinq francs, c'est le minimum... puis nous passerons aux billets de banque... Seulement, messieurs, je préviens, moi, que je ne recevrai point de fétiches.. je m'y suis laissé attraper plusieurs fois, j'en ai assez!

— Non, non, point de fétiches!

— Qu'est-ce que c'est qu'un fétiche? demande Belatout à son ami Cracoville, tout en savourant un verre de punch que celui-ci vient de lui passer.

— Un fétiche? c'est n'importe quoi... un brin de papier, une clef que l'on met au jeu en disant : « Ceci vaut dix louis... trente louis... ce qu'on veut. »

— Et celui qui gagne n'emporte qu'une clef?

— Il est sous-entendu que le possesseur de l'objet doit le lendemain aller le retirer en payant la valeur qu'il représentait. Mais il y en a qui oublient d'aller retirer leur gage...

— Le baron a raison... point de fétiches!...

Et Belatout, excité par le punch et les liqueurs, fouille à sa poche, en tire une poignée de napoléons et pose son or sur la table en s'écriant :

— Ah! messieurs... vous croyez que je ne vous tiendrai pas tête!... mais vous allez voir... Je joue ce qu'on veut!... je mets ce qu'on veut!... Tenez, en voilà des jaunets!...

— Ah! bravo... bravo... honneur à M. de Montabord!... Il avait voulu rire, tout à l'heure, avec ses vingt sous!...

— Messieurs, il y a soixante francs à faire...

— Je les fais! s'écrie Belatout.

— Très bien... Un roi... deux rois... vous avez perdu!

— Ça m'est égal, je les fais toujours.

— Il y a cent vingt francs...

— Je les tiens... Donnez-moi du punch .. il est délicieux...

— Vous avez encore perdu... il y a deux cent quarante francs...

— Je les fais toujours...

— Oh! décidément, M. de Montabord est un beau joueur... Vous avez perdu...

— Je les fais...

— Pardon, mais je passe la main...

— Ah! le major a peur...

— Messieurs, je suis prudent, voilà tout!...

— Moi, je prends la main, dit Spitermann.

— Pardon, messieurs, s'écrie le major, avant que la partie recommence, je crois qu'il serait bon de régler notre compte avec le traiteur: voici la note que le garçon me donne... le punch est compris pour toute la soirée... le total est de trois cent vingt francs avec le pourboire du garçon. Ce qui fait, pour huit, quarante francs par tête... Que chacun paye son écot.

— C'est juste! payons notre écot.

— Baron, payez pour moi, dit le petit Mirza, je, n'ai pas de monnaie...

— Abraham, paye pour deux, dit le monsieur aux boucles d'oreilles; nous réglerons plus tard...

— Cher ami... à votre tour!....

— Et M. Cracoville présente à Belatout l'assiette dans laquelle chacun jette son écot. Belatout ne veut pas comprendre qu'il faut payer un dîner auquel on l'a invité, et Cracoville s'empresse d'ajouter :

— C'est une quête au profit des demoiselles sans ouvrage.

— Ah! très bien... à la bonne heure!... du moment que c'est une quête pour les demoiselles... avec plaisir...

— Nous mettons quarante francs...

— Je les fais... je les ren... non, je les donne.

Belatout ne sait plus ce qu'il dit : le punch, dont il abuse, achève de le griser complètement. Lorsque M. Spitermann fait sa banque, et dit : « Il y a deux cents francs, » Belatout veut les faire, mais il a perdu tout son or; il tire alors son portefeuille dans lequel est un billet de mille francs, qu'il pose sur la table en disant :

— C'est fait!

Il perd, puis perd le double, et au dernier coup il ne lui reste rien de son billet de mille francs. Alors il demeure comme atterré, comme abruti de ce qu'il a fait; il se tâte, il n'a plus sur lui ni or, ni billets, il cherche son ami Cracoville, mais celui-ci n'est plus là; il ne trouve pour l'écouter que M. Abraham, qui lui dit :

— Vous auriez bien mieux fait de m'acheter ma chaîne... vous

Qu'est-il donc arrivé à Monsieur?... Il a l'air à moitié mort. (P. 110.)

n'auriez pas tout perdu... Tenez, voulez-vous me faire un bon de trois cents francs?... J'ai confiance... je vous la donne...

Belatout, qui se sent fort mal à l'aise, repousse M. Abraham sans lui répondre, et sort du salon, où l'on étouffe, pour aller prendre l'air dont il a grand besoin. Il descend machinalement l'escalier et trouve en bas le garçon qui lui dit :

—Est-ce que monsieur cherche sa voiture?... Elle est arrivée et attend.

— Ah! oui... oui... la voiture... je crois que je ferais bien de rentrer chez moi.

Et, tout en trébuchant, mais aidé par le garçon, qui lui donne le bras, Belatout monte dans la victoria qui l'avait amené chez le traiteur.

XIII

LE LENDEMAIN D'UNE ORGIE

Quand on est déjà gris, quand on a trop mangé, trop bu, le mouvement d'une voiture ne fait qu'augmenter votre malaise, il est même rare que l'on puisse le supporter sans éprouver de fâcheux incidents. M. Belatout a crié plusieurs fois au cocher d'arrêter; celui-ci ne l'a pas entendu ou ne l'a pas écouté. Il en est résulté des choses désagréables pour l'intérieur de la voiture.

Lorsqu'on arrive à l'hôtel, et que le cocher veut aider à descendre celui qu'il vient de ramener, il s'aperçoit des dégâts commis dans sa victoria et s'écrie :

— Ah! quelle horreur!... en voilà un saligaud!... il a rendu son dîner sur mes coussins de soie orange... Ça vous coûtera gros, ça, monsieur... il faudra qu'on recouvre tout à neuf. J'aurais dû m'en douter quand il est monté, il a fallu qu'on le portât... Merci! quand il s'y met, celui-là, il s'y met bien.

Aux cris du cocher, les gens de l'hôtel arrivent. On reconnaît Belatout et l'on envoie réveiller son domestique pour qu'il vienne remonter son maître chez lui. Le cocher crie toujours et veut de l'argent, le maître de l'hôtel lui fait entendre qu'il n'a rien à craindre, et l'engage à revenir le lendemain avec la note de ce que doit son hôte pour ce qu'il a gâté dans sa voiture.

Jacquet arrive en caleçon et en bonnet de coton. En voyant son maître qu'on a assis dans le vestibule, il s'écrie :

— Qu'est-il donc arrivé à monsieur? Il a l'air à moitié mort!...

— Non; il n'est pas à moitié mort, mais il est entièrement gris. Montez-le chez lui... on va vous aider, et faites-lui prendre du thé.

On parvient à transporter M. Belatout dans sa chambre. Jacquet pleure sur le visage de son maître tout le long de l'escalier; puis va appeler Friquette, qui s'habille vivement et vient savoir ce qu'on lui veut.

— Not' maître vient de rentrer soûl comme une grive! dit Jacquet; il ne parle pas, il a l'air d'un hébété, venez; on prétend qu'il faut lui faire prendre du thé... moi, je crois qu'il a bien assez pris de choses!...

Friquette se hâte de se rendre près de son maître, qu'un garçon d'hôtel est parvenu à mettre dans son lit. La petite bonne fait du thé et en fait boire à Belatout, qui, à la seconde tasse, commence à se sentir mieux et balbutie :

— Tiens!... je suis dans mon lit... je suis donc rentré sans m'en apercevoir?

— Je crois bien que vous ne vous en êtes pas aperçu! dit Jacquet, vous n'étiez pas en état de vous apercevoir de rien... Ah! monsieur, étiez-vous gris!... il a fallu vous porter ici...

— Qu'est-ce que tu dis, Jacquet?

— Ne l'écoutez pas, monsieur; buvez encore cette tasse de thé et puis dormez; demain il n'y paraîtra plus.

— Tu as raison, Friquette, car j'ai bien envie de dormir.

Belatout boit son thé et laisse retomber sa tête sur l'oreiller. Alors Friquette s'éloigne, en disant à Jacquet :

— Toi, tu vas passer la nuit sur une chaise à côté de ton maître, pour être sous sa main, s'il a besoin de quelque chose.

— Sous sa main? merci!... il a sa table de nuit et tout ce qu'il faut dedans, ça doit lui suffire.

— Jacquet, vous devez veiller votre maître; restez là et n'en bougez pas...

— Si vous croyez que ça m'amuse!... je suis bien fâché qu'on m'ait amené à Paris.

— Taisez-vous, et veillez près de votre maître.

Friquette va retrouver Diana, à laquelle elle raconte ce qui s'est passé, et la jeune fille, inquiète de la santé de son père, veut se lever pour aller s'installer près de lui. Ce n'est pas sans peine que Friquette lui fait comprendre que le sommeil suffira pour rendre à M. Belatout sa raison et la santé. Et la petite bonne se frotte les mains en ajoutant :

— Au lieu de vous chagriner, réjouissez-vous, mademoiselle, car cette aventure servira vos amours.

— En quoi donc? Je ne comprends pas, Friquette.

— Vous ne comprenez pas que l'on n'a plus le droit de reprocher aux autres ce que l'on fait soi-même?

— Mais Marcelin ne se grise pas!

— Mais on lui reprochait de faire boire votre frère... de le mener dans ces repas d'hommes, où c'est à qui fera le plus de folies! Qu'on

vienne donc lui dire cela maintenant !... Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que M. Marcelin ne sait pas l'adresse de votre frère et n'a pas encore pu le rencontrer à Paris... sans quoi, j'aurais averti M. Eugène, et il aurait su dans quel état son père est rentré hier.

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, un monsieur se présente à l'hôtel et demande à voir M. Belatout. Puis il se reprend et dit :

— Non, c'est Montabord qu'il s'appelle à Paris, je l'avais oublié. On indique à cet individu l'appartement de Belatout ; il pénètre dans une première pièce et y trouve Jacquet, qui a ronflé toute la nuit et n'est pas encore bien éveillé.

— Tiens ! c'est M. Grandbec, dit le domestique en se frottant les yeux.

— Oui, Jacquet, c'est moi. M. Belatout est levé, je pense... puis-je le voir?

— Le voir?... oh ! non ; monsieur dort comme une souche, et je n'ai pas envie de le réveiller.

— Ah ! il dort encore, lui ordinairement matinal? Il a donc veillé un peu tard hier?

— Veillé ?... drôlement ! Figurez-vous qu'il est revenu à minuit passé, soûl à rouler... il ne pouvait plus se tenir... nous l'avons porté à trois dans son lit.

— Qu'est-ce que vous me dites là, Jacquet? ce n'est pas possible !... M. Belatout, si rangé, si sage !...

— Oui, à Bar-le-Duc ! mais à Paris, c'est plus ça !... Oui, il court toute la journée... il dîne en ville dès le matin !... Tenez, demandez plutôt à Friquette, que v'là !...

Friquette a fait une petite mine bien naïve, en apercevant M. Grandbec ; elle fait une belle révérence à ce monsieur.

— Bonjour, petite Friquette ! je venais pour voir M. Belatout, mais Jacquet vient de me dire des choses... que je ne peux pas croire.

— Que vous a-t-il donc dit, monsieur?

— Que son maître était rentré hier au soir complètement gris... qu'il ne pouvait plus se tenir...

— Ah ! Jacquet, comment ! vous avez dit cela?

— Ce n'est peut-être pas vrai !

— Ce n'est pas une raison pour le dire... nos maîtres font des sottises, nous devons les cacher.

— Ah ! ben, moi, je dis ce que je vois... tant pis ! fallait pas m'emmener à Paris !... Oui, monsieur est rentré ivre-mort... et, cette nuit, est-ce qu'il ne m'a pas réveillé pour me dire : « Jacquet... j'avais mille

francs... j'avais en or au moins quatre cents francs... Est-ce que j'ai tout perdu?... ou si je l'ai rêvé... Fouille dans mes poches. » Alors, moi, j'ai fouillé les poches de monsieur, et je n'y ai trouvé que deux macarons, une olive et une truffe; je lui ai donné tout cela et il s'est rejeté sur son oreiller en s'écriant : « Quatorze cents francs... perdus... et une chaîne d'or!... » Et il s'est rendormi.

— Diable! murmure Grandbec, si c'est comme cela que M. Belatout surveille son fils, il faudrait aussi quelqu'un pour le surveiller, lui!

— Monsieur, n'écoutez pas Jacquet; il nous conte le rêve de son maître... cela ne signifie rien.

— C'était pas un rêve, puisque j'ai fouillé dans toutes les poches de monsieur... il n'était pas sorti rien qu'avec deux macarons et une olive!

— Mais, taisez-vous donc, bavard!... Est-ce que monsieur vient loger dans cet hôtel?

— Non; je loge chez une personne à qui mon notaire m'a recommandé. Puisque M. Belatout dort encore, je reviendrai sur les midi; je pense qu'alors il sera éveillé.

M. Grandbec s'éloigne et Friquette se hâte d'aller conter à Diana la visite qui leur est arrivée. De son côté, Jacquet retourne près de son maître, qui ne tarde pas à s'éveiller, et lui dit :

— Jacquet, est-ce que j'ai été... indisposé, hier?

— Indisposé! Ah! c'est-à-dire que vous étiez gris à ne plus pouvoir vous soutenir.

— Il serait possible! Je tâche de me souvenir maintenant... Oui, j'ai dîné aux Champs-Élysées avec le major Tourte et M. de Cracoville...

— Ils vous ont mis dans un bel état!

— Le soir... j'ai joué...

— Et vous avez perdu quatorze cents francs... c'est ça qui est le plus vilain!...

— Tu crois, Jacquet, que j'ai perdu tant que ça?

— Dame, c'est vous qui me l'avez dit, cette nuit...

— Mais il fallait que j'eusse perdu la raison!

— Pardi! quand on est gris, est-ce qu'on a encore sa raison?

— Est-ce que ma fille sait tout cela?

— Je n'ai pas vu mam'zelle ; mais Friquette vous a vu quand on vous a rapporté ici... c'est elle qui vous a fait du thé.

M. Belatout fronce le sourcil ; il se lève, s'habille, se sent courbaturé, comme on l'est ordinairement le lendemain d'une ribote. Il se rend chez sa fille, qui court l'embrasser, en lui disant :

— Vous n'êtes plus malade, mon père?

— Non, ma chère amie; à ce dîner j'avais sans doute mangé de quelque chose qui m'aura fait mal.

— Vous êtes-vous bien amusé, au moins?

— Pas autant que je le croyais.

— Est-ce que vous dînerez encore avec M. de Cracoville, aujourd'hui?

— Non... je resterai avec toi... Je ne prendrai que du thé... cela me remettra tout à fait.

— Et mon frère, vous avez eu de ses nouvelles?

— Non, ce monsieur, qui le connaît, ne sait pas son adresse. Je commence à désespérer...

— M. Grandbec est venu pour vous voir; mais, comme vous dormiez, il reviendra à midi.

— Grandbec est à Paris? tant mieux! il m'aidera à trouver mon fils...

Belatout passe la matinée près de sa fille. Sur les midi, Grandbec se présente et salue Belatout d'un air tant soit peu narquois.

— Bonjour, monsieur Belatout!... Vous êtes éveillé enfin!

— Comment! je suis éveillé?... mais vous le voyez bien!

— Je veux dire... le repos vous a-t-il fait du bien? vous a-t-il remis de votre indisposition de la veille?

— Et qui vous dit que j'aie été indisposé hier? Est-ce qu'on ne peut pas dormir un peu tard sans être malade?

— Sans doute... mais je parle d'après ce que votre domestique m'a dit... que... hier au soir... vous étiez un peu... et même beaucoup...

— Beaucoup quoi?

— Dans les vignes du Seigneur.

— Mon domestique est un âne!... je m'étonne que vous ayez ajouté foi à ses balivernes... Depuis qu'il est à Paris, ce garçon voit tout de travers... Mais quel bruit entends-je?

Jacquet entre dans le salon en disant :

— Monsieur, il y a là un homme qui veut absolument être payé de ce que vous lui devez et qui dit qu'il ne s'en ira pas sans son argent :

— Qu'est-ce que cela signifie? je ne dois rien à personne, moi...

— Ah! tenez, monsieur, arrangez-vous avec lui... le v'là... il m'a suivi.

C'est le cocher de la victoria qui entre sur les pas de Jacquet en criant :

— Je n'entends pas qu'on me fasse droguer... Je n'ai pas le temps

de revenir, moi!... Tenez, monsieur, voilà la note de ce que vous me devez.

— Mais vous vous trompez, mon cher, je ne vous connais pas...

— Vous ne me connaissez pas?... ah! je vous reconnais bien, moi!... Je vous ai conduit hier chez un traiteur près de l'Arc de triomphe... et je suis allé vous rechercher...

— Ah! en effet. M. de Cracoville ne vous a donc pas payé!

— Personne ne m'a payé... voilà votre note.

Belatout examine la note, dont le total se monte à cent vingt-cinq francs; il s'écrie :

— Cent vingt-cinq francs pour deux courses de voiture!... Vous vous moquez de moi, je pense?

— Monsieur oublie donc ce qu'il a fait dans ma voiture!... il y a vingt-cinq francs de location pour la journée et cent francs pour avoir fait des renards sur les coussins en soie de ma victoria... c'est pas trop cher, car vous en aviez fait, de ces saletés!... Ah! on peut dire que vous aviez votre plumet!

Belatout devient couleur betterave, il fouille à sa poche et se hâte de payer et de renvoyer le cocher. Pendant ce temps-là, Jacquet rit aux éclats et M. Grandbec se permet seulement de ricaner, en murmurant :

— Ah! vous aviez votre plumet!... Je sais ce que cela veut dire.

Pour passer sa mauvaise humeur, Belatout commence par donner un coup de pied dans le derrière de son domestique, en lui disant :

— Tiens! voilà pour t'apprendre à me rire au nez. Va-t-en.

Alors Jacquet s'éloigne en criant :

— Est-ce que c'est ma faute à moi, si vous avez fait des renards dans une voiture et si on vous a rapporté gris à rouler!... Une autre fois, je ne vous veillerai plus! car vous empoisonniez.

Heureusement Jacquet est déjà loin, sans quoi il est présumable qu'il recevrait une gratification. Belatout tâche de reprendre un air enjoué en disant :

— Oui... j'ai été un peu malade... j'avais dîné avec des hommes de la plus haute volée... On a trop changé de vins, et quand on n'y est pas habitué... Mais laissons cela. Vous voilà donc à Paris, mon cher Grandbec depuis quand?

— D'hier seulement.

— Vous m'aiderez à chercher mon fils, dont je ne puis pas parvenir à savoir l'adresse...

— Je n'aurai guère le temps de vous aider dans vos recherches, je viens ici pour suivre une affaire contentieuse : mon notaire m'a

recommandé de voir tous les jours les avoués, les avocats, d'aller au Palais... et de lui écrire tous les soirs un rapport de ce que j'aurai fait dans la journée... Je n'aurai pas le loisir de m'amuser, moi !... C'est égal, voici mon adresse que je vais vous laisser, et si vous aviez quelque chose d'important à me dire, écrivez-moi un mot... j'accourrai.

— Merci, mille fois !

M. Grandbec essaye de lier conversation avec Diana, mais celle-ci ne lui répondant que par monosyllabes, il ne tarde pas à prendre congé de la famille Belatout. A peine ce monsieur est-il parti, que l'on vient dire à Belatout que M. de Cracoville l'attend dans le salon de réunion. Notre provincial prend un air sévère et se rend au salon en disant :

— Je suis curieux de savoir comment ce monsieur m'expliquera sa conduite d'hier.

En apercevant Belatout, Cracoville court lui prendre la main, en s'écriant :

— Eh ! mon cher ami, qu'ai-je appris? vous avez été indisposé hier en rentrant... la chaleur vous a fait du mal !... Ah ! combien je regrette de n'avoir pas été là quand vous êtes parti... je vous aurais accompagné.

— En effet, monsieur, je croyais... je pensais revenir avec vous, mais je vous ai cherché en vain...

— Eh ! pardieu, parce que moi-même je me suis senti indisposé... très indisposé... J'ai été obligé d'aller prendre l'air... j'allais m'évanouir !...

— Expliquez-moi donc comment il se fait que l'on m'ait fait payer mon écot à un dîner que le major donnait?

— Ah ! ceci est ma faute !... Je me suis trompé... j'avais mal entendu, c'était un pique-nique... mais de ces pique-niques où l'on n'est pas admis sans y être invité... Vous conviendrez que tout était délicieux... et quels vins ! hein? vous qui vous y connaissez !

— Il y en avait trop, de vins... cela m'a fait perdre la raison... j'ai joué comme un fou ! Savez-vous, monsieur, que j'ai perdu quatorze cents francs à votre scélérat de pique-nique?

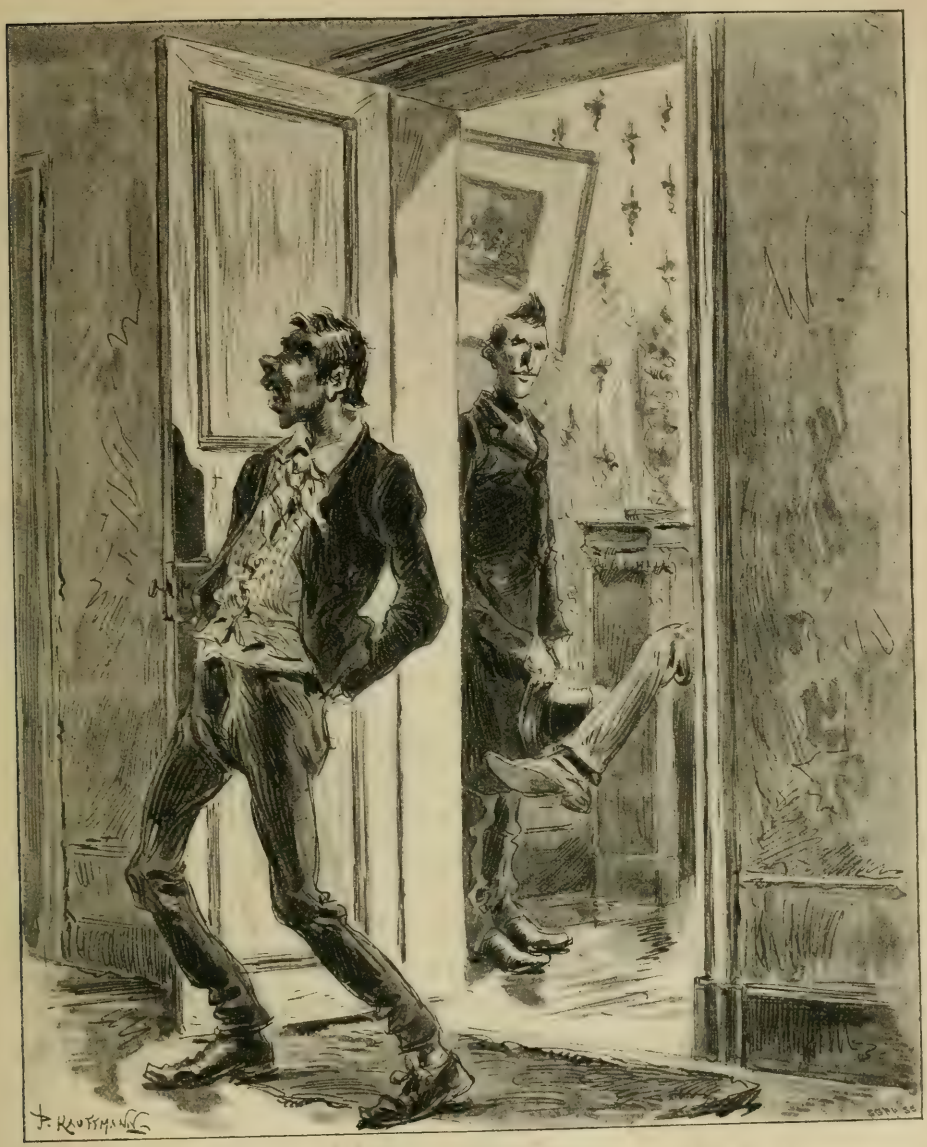
— Cela ne m'étonne nullement ! moi, j'ai bien perdu deux mille francs !

— Vous avez perdu deux mille francs?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. C'est ce diable de Spitermann qui a gagné tout cela... il a un bonheur insolent ! Mais bah ! nous prendrons notre revanche : au jeu cela va et ça vient... aujourd'hui on perd, demain on gagne.

— Oh ! merci, je n'ai pas envie de recommencer !...

— On dit cela, mais il faut bien faire quelque chose. Tout le monde



Tiens, voilà pour t'apprendre à me rire au nez... Va-t'en!.. (P. 115.)

joue ici-bas : les hommes faits, à la Bourse, aux cartes, aux affaires, les jeunes gens jouent leur santé avec des femmes qui jouent de la prunelle ; les militaires jouent leur vie, et les politiques jouent tout le monde.

— C'est possible; mais, à Bar-le-Duc, je m'amusais tout autant à jouer dix sous qu'ici à jouer dix louis; cela m'amusait même mieux.

— Très bien ! mais vous n'êtes plus à Bar-le-Duc, et il faut se

conformer aux usages de la ville que l'on habite. Venez-vous faire un tour de promenade?

— Merci, je reste avec ma fille.

Cracoville comprend qu'il faut laisser au provincial le temps de se remettre des émotions de la veille; il le quitte en lui disant :

— Je vous laisse en famille... je vais continuer de chercher ce petit Belatout qui vous intéresse, et si j'apprends quelque chose, j'accours vous en instruire.

— Ce diable d'homme arrange les choses de façon qu'il n'y a plus moyen de lui en vouloir! se dit Belatout lorsque Cracoville est parti. C'est égal, je n'irai plus à ses pique-niques... ces messieurs-là jouent trop gros jeu, et ce baron allemand qui connaît mon fils n'est pas aimable du tout, il ne parle que de ses bonnes fortunes! Je crois que j'aimerais encore mieux celui qui voulait absolument me vendre une chaîne d'or.

Belatout va promener sa fille sur les boulevards. Friquette le suit par derrière et fait le télégraphe avec Marcelin, qui, cette fois, ne peut pas approcher de Diana et doit se contenter de l'admirer de loin.

Au moment de rentrer à leur hôtel, le père et la fille se trouvent nez à nez avec M. Plantureau; on s'arrête des deux côtés :

— Tiens! c'est Plantureau!...

— Ah! Belatout et mademoiselle!... enchanté de vous rencontrer... Vous arrivez à Paris?

— Oh! il y a plus de quinze jours que nous y sommes... Eh bien, Plantureau, es-tu content? ta nouvelle invention pour les chemins de fer est-elle adoptée?

— Hum!.. pas encore... j'ai les grappins, j'en ai fait faire de toutes les dimensions, j'en ai plein une chambre, mais le difficile, c'est de les faire admettre... il y a une compagnie qui m'a dit : « Monsieur, pour que nous puissions juger du mérite de votre invention, il faut que vous lanciez vous-même vos grappins... »

— Eh bien, lance-les.

— Tu es bon, toi! il faut être très fort pour lancer cela et avoir l'habitude de la gymnastique... J'ai voulu essayer chez moi d'en lancer un dans la cour... je loge au premier, cela devait aller tout seul : j'ai manqué de me jeter par la fenêtre et je me suis donné un lombago.

— Alors voilà ton invention refusée?

— Non pas! je vais chercher une mécanique sur laquelle on placerait mes grappins de façon qu'en poussant un ressort, ils descendraient d'eux-mêmes sur la voie et arrêteraient le convoi.

— Bonne chance! moi, je cherche ici mon fils, et je n'ai pas encore

pu obtenir le plus petit renseignement sur lui! je ne sais ni où il loge, ni où il va.

— Ma femme est plus heureuse que toi, elle a vu ton fils... elle a même été au spectacle avec lui.

— Il serait possible!... qu'est-ce que tu me dis là!... Ta femme sait où demeure Eugène?

— Je ne te dis pas qu'elle sait où il demeure... ce n'est même pas probable; ne vas-tu pas croire que ma femme a été chez lui!... Elle est forte, celle-là!

— Alors, qu'est-ce que tu me dis de ta femme et de mon fils?... Explique-toi donc.

— Il y a quelques jours, Eulalie m'a dit : « Je viens de rencontrer M. Eugène Belatout; il m'a proposé de te faire... bien des compliments et m'a offert de me mener demain au spectacle, parce qu'il a un billet. » Je lui ai répondu : « Je ne sais pas si mon mari voudra me laisser aller au spectacle sans lui; venez demain chez nous, dans la journée, je vous rendrai réponse. » Moi, je ne pouvais pas aller au spectacle, j'avais mon lombago; si c'eût été pour aller à un théâtre... léger, je m'y serais peut-être opposé; mais c'était pour aller à l'Odéon! je n'y ai vu aucun inconvénient, et j'ai consenti. Ton fils est venu chercher ma femme, il l'a menée au spectacle, puis me l'a ramenée le soir... en voiture, parce qu'il pleuvait... et voilà tout; je ne l'ai pas revu depuis.

— Mais ta femme a eu tout le temps de causer avec lui; il est probable qu'elle sait ce qu'il fait. Elle pourra me donner des renseignements... Demain matin, j'irai chez toi questionner ta femme... ça ne te contrarie pas?

— Et en quoi veux-tu que ça me contrarie?... Tiens, voilà mon adresse... nous t'attendrons demain... tu pourras essayer un de mes grappins... tu es très fort, toi! je suis sûr que tu le lanceras bien.

— Merci! je ne l'essayerai pas. A demain, Plantureau!

— Bonjour, mademoiselle! je vous présente mes respects.

XIV

LA BELLE ETHELWINA

Le lendemain, dès qu'il a terminé son déjeuner, Belatout se rend chez son ami Plantureau, qui habite un petit hôtel très modeste, au Marais. Il trouve l'inventeur plongé dans ses calculs, et sa femme occupée de sa

toilette. Il explique sur-le-champ à la piquante Eulalie le motif de sa visite.

En apprenant que son mari a rapporté à Belatout qu'elle était allée au spectacle avec son fils, cette dame se pince la bouche, se pince le nez, se pince peut-être encore autre chose et s'écrie d'un ton aigre :

— Mon Dieu! que mon mari est bavard, et qu'a-t-il besoin de raconter ainsi ce que je fais!...

— Madame, c'est qu'il n'y a vu aucun inconvénient et n'a pas pensé que vous voulussiez faire un mystère de cet incident.

— Non, sans doute, monsieur, ce n'est pas un mystère! mais ce n'en est pas moins ridicule d'aller conter à ses amis les moindres actions de sa femme.

— Ridicule, si vous voulez, madame, mais je vous serai fort obligé de vouloir m'apprendre ce que vous savez sur mon fils : que fait-il à Paris? de quoi vit-il? où loge-t-il?

— Ah! çà, monsieur, est-ce que vous vous figurez, par hasard, que j'ai fait toutes ces questions-là à monsieur votre fils? Il m'a menée au spectacle, a été très aimable, avec moi, m'a fait accepter des bonbons et des oranges, puis m'a ramenée chez moi ; voilà tout, monsieur, et je n'en sais pas davantage.

— Mais enfin, madame, vous avez causé dans les entr'actes!

— Oui, monsieur, de la pluie, du beau temps, de la pièce et des acteurs.

— Il ne vous a pas parlé de moi?

— Pas une seule fois...

— Ni de ce qu'il compte faire à Paris?

— Pas davantage!

— Et devez-vous le revoir bientôt?

— Est-ce que vous croyez que j'ai pris rendez-vous avec lui!... En vérité, monsieur Belatout, vous me faites des questions presque aussi saugrenues que les inventions de mon mari!... Allez donc voir ses grappins, qui remplissent toute une chambre dont il nous faut payer la location, et vous m'en direz des nouvelles!... Il me mettra sûr la paille avec ses inventions. Ah! quel malheur d'épouser un inventeur!

Belatout ne peut obtenir, d'autres détails sur son fils, et, comme M^me^ Plantureau semble blessée de son insistance à la questionner à ce sujet, il prend le parti de la retraite, sans vouloir écouter Plantureau, qui veut lui faire voir ses grappins.

De retour à son hôtel, il se rend dans le salon commun en se disant :

— M. de Cracoville a peut-être appris quelque chose. Il m'a entraîné

à un dîner où j'ai perdu ma raison et de l'argent... c'est vrai ; je n'irai plus aux pique-niques du major Tourte, mais enfin ce n'est pas une raison pour que je rompe avec M. de Cracoville, qui connaît tout Paris et ne peut pas manquer de me faire bientôt trouver mon fils. Je sais déjà que le drôle se porte bien, puisqu'il mène les dames au spectacle... mais cela ne me suffit pas.

Au lieu de Cracoville, c'est M^me^ de Vanilley que Belatout trouve dans le salon, toujours posée de la même manière sur la causeuse, de façon à mettre en évidence son bras, son pied et la naissance de son mollet.

Belatout, qui est moins emprunté que dans les commencements de son arrivée à Paris, va saluer cette dame et entame la conversation :

— Madame est de retour de la campagne, à ce que je vois?...

— Oui, monsieur, je suis revenue hier au soir.

— Madame s'y est-elle beaucoup amusée?

— Mais, pas trop. Tenez, monsieur, on va à la campagne en été parce qu'on croit qu'on y trouvera de la fraîcheur, de l'air, des émanations embaumées ! Eh bien pas du tout; on trouve là un soleil cent fois plus brûlant, de l'herbe grillée, des promenades où, pour attraper un peu d'ombre, il vous faut d'abord attraper des coups de soleil... puis des mouches, des insectes qui vous piquent; le soir, si on s'assoit sur l'herbe on ne respire pas toujours des odeurs bien suaves et, quand vous rentrez, vous êtes couverte de cousins qui vous ont abîmé la peau, si bien que vous passez la nuit à vous gratter... Voilà, monsieur, les agréments que l'on trouve à la campagne.

— C'est vrai, madame ; pour se plaire à la campagne, il faut y être habitué.

— Ce n'est pas tout : si l'on veut de beaux fruits, il n'y en a pas; le chemin de fer les porte à Paris. Du lait? c'est la même chose... on le porte à Paris. Tout ce qu'il y a de bon, de recherché, toutes les primeurs sont pour Paris!... Vous voyez donc bien, monsieur, qu'il vaut mieux être à Paris, puisqu'on peut au moins y trouver tout ce qu'on désire. J'habitais un château... un fort beau château ! il y avait un jardin superbe, un parc, une pièce d'eau, et des appartements à n'en plus finir ! Pour arriver dans celui que l'on m'avait donné, il me fallait traverser une enfilade de pièces .. Eh bien, tout cela n'était pas gai ; j'avais peur, le soir, dans cet immense château, nous étions cependant trois dames et plusieurs messieurs, sans compter la valetaille : mais il faudrait cent personnes pour donner de la vie à une si grande propriété... Ah! monsieur, si vous saviez avec quel plaisir je me retrouve à Paris!... Décidément la campagne n'est jolie que dans les ballets de l'Opéra.

Cette conversation est interrompue par l'arrivée d'une dame, qui court embrasser Mme de Vanilley et paraît enchantée de la voir.

Belatout est resté tout saisi à l'aspect de cette dame, dont la toilette est des plus élégantes et du meilleur goût. C'est une femme de vingt-huit ans, grande, bien faite, de belle tournure; c'est une blonde aux yeux bleus, au teint rosé; elle a de magnifiques cheveux arrangés sur sa tête de manière à en laisser deviner l'épaisseur et la beauté; sur sa bouche mignonne, un sourire charmant laisse souvent voir deux rangées de perles d'une blancheur admirable; enfin c'est une fort belle femme, et ce qu'il y a en elle de plus agréable encore, c'est qu'elle a l'air d'*un bon garçon*.

— Comment! c'est vous, ma chère Ethelwina! dit Mme de Vanilley, en se levant à demi pour recevoir son amie. Ah! que vous êtes gentille d'être venue me voir!...

— Dieu merci, vous nous êtes donc rendue enfin!... avec votre maudite campagne!... Ah! je m'ennuyais beaucoup après vous! Aussi, ce matin, dès que j'ai appris par Cracoville que vous étiez revenue, je me suis hâtée d'accourir... pour embrasser ma bonne Zuléma...

— Merci mille fois, ma chère! Mais, venez, nous allons passer chez moi... je ne dois pas vous recevoir ici...

— Et pourquoi donc? n'y sommes-nous pas très bien, à moins que nous ne gênions monsieur, avec qui vous étiez en train de causer et qui m'en veut peut-être d'avoir interrompu votre entretien...

Ces mots sont accompagnés d'un sourire charmant, de regards fascinateurs qui s'arrêtent souvent sur la superbe épingle en diamant que Belatout porte dans le nœud de sa cravate; mais comme l'épingle est fort près du visage, notre provincial peut bien s'y tromper et prendre toujours pour lui les œillades que l'on adresse à son gros diamant.

Belatout s'incline en balbutiant :

— Madame, vous ne devez pas penser que votre présence... assurément!... je causais avec Mme de Vanilley... ce n'était pas bien intéressant... mais c'est moi qui crains d'être indiscret en restant ici, et je vais...

— Ah! monsieur, si vous vous en allez, je croirai que c'est moi qui vous fais sauver et je vous en voudrai beaucoup!...

— Puisqu'il en est ainsi, je reste, madame; je serais trop malheureux de vous déplaire.

— A la bonne heure!... Venez vous asseoir près de nous, et causons tous les trois... Zuléma, vous allez me présenter monsieur... la mode anglaise; on sait tout de suite avec qui l'on est.

— Toujours aussi folle, cette chère Ethelwina!...

— Madame se nomme Ethelwina?

— Oui, monsieur; est-ce que vous me connaissez?

— M. de Cracoville m'avait parlé de vous, madame.

— Ah! Cracoville vous a parlé de moi?... Et que vous en a-t-il dit? des horreurs, n'est-ce pas?

— Ah! madame, vous savez bien que, de vous, il n'y a que des éloges à faire...

— Ceci est très galant! trop galant même!... Prenez garde, monsieur, moi, je crois tout ce qu'on me dit. Vous habitez cet hôtel?

— Oui, madame.

— Seul?

— Non... avec ma fille...

— Venez-vous vous fixer à Paris?

— Je ne le pense pas... je suis à la recherche d'un jeune homme, et quand je l'aurai retrouvé...

— Vous repartirez!... Fi donc!... il faut rester avec nous...

— Mais j'ai des propriétés à Bar-le-Duc...

— Le pays des confitures... Vous m'en enverrez?

— Avec grand plaisir, madame.

— Vous me trouvez un peu sans façon, n'est-ce pas? mais moi, je déteste les cérémonies; je dis qu'il faut laisser cela aux gens qui n'ont pas autre chose à penser... Vous connaissez donc Cracoville?

— Oui, madame; ce monsieur a été fort obligeant pour moi, il a daigné plusieurs fois me servir de guide dans Paris que je connais à peine, n'y étant venu qu'une seule fois, et il y a vingt-cinq ans!

— En effet, vous avez dû le trouver changé, monsieur?... Ah! votre nom, s'il vous plaît?

— Montabord, pour vous servir, madame.

— Eh bien, monsieur de Montabord il faut faire plus ample connaissance avec Paris; nous tâcherons de vous le rendre agréable...

— C'est déjà fait, madame, quand on vous y rencontre.

— Ah! mais vous avez de l'esprit!... toutes les dames voudront faire votre conquête!... Prenez garde! je suis capable de me mettre aussi sur les rangs...

— Ah! madame!

Belatout ne se sent pas de joie; jamais il ne s'était trouvé à pareille fête; la belle Ethelwina réalisait pour lui tout ce que son imagination avait pu se créer de plus attrayant, et cette femme séduisante, cette femme, aussi remarquable par ses charmes que par sa toilette, attachait sur lui ses plus doux regards et le traitait déjà comme s'il lui était connu depuis longtemps. Il y avait bien là de quoi tourner la tête à un homme

de cinquante ans, qui n'avait jamais fait de folies et qui, par conséquent, n'était point sur ses gardes.

— A propos, ma bonne Zuléma, tu sais que je vais donner une fête, un bal, un raout, une nuit agitée, enfin?

— Ah! je croyais que tu l'avais donnée, ta fête!

— Par exemple! en ton absence, peut-être? Est-ce qu'il y a de bonnes fêtes sans toi?...

— Tu es trop aimable!... Et quand dois-tu donner cette fête?

— Je n'ai pas encore fixé le jour... ce sera bientôt... cela dépend du baron... Spitermann a toujours tant d'engagements!... Connaissez-vous le baron Spitermann, monsieur de Montabord?

— Madame, j'ai eu l'avantage de dîner avec ce monsieur il y a trois jours... dans un pique-nique... aux Champs-Élysées.

— Ah! oui, j'ai entendu parler de ce dîner... Comment trouvez-vous le baron?

— Madame, je le trouve... je le trouve... fort bel homme...

— Ah! ah! ce n'est pas de son physique que je veux parler, mais de son humeur, de son caractère... Il est bien embêtant, n'est-ce pas?

— Madame... franchement, je ne me serais pas permis de dire cela!

— Mais vous l'auriez pensé. Je gage que Spitermann vous aura, pendant tout le temps du dîner, parlé de ses bonnes fortunes, des femmes qui l'ont adoré... D'abord, je ne trouve rien de plus sot qu'un homme qui parle de ses conquêtes... quand on a su plaire à une femme, quand elle a cédé à vos désirs, la discrétion n'est-elle pas le premier des devoirs d'un homme et le mystère n'ajoute-t-il pas un charme de plus à une intrigue galante?

Ces mots sont accompagnés de regards bien expressifs adressés à l'épingle de Belatout, qui en est tout ému, et croit devoir pincer sa bouche avec force et tenir un doigt sur ses lèvres. La belle Ethelwina reprend :

— Mais Spitermannn croit que toutes les femmes doivent lui céder et lui être fidèles.. voilà ce qu'il y a de plus plaisant! C'est un homme que je suis obligée de ménager, parce qu'il s'intéresse à mon avenir; ce qui ne m'empêche pas de le trouver souvent bien insupportable! Ainsi, c'est bien convenu, tu viendras à ma fête?...

— Peux-tu en douter!

— Et tu m'amèneras M. de Montabord, qui, je l'espère, ne refusera pas mon invitation.

— Madame, en vérité, je suis confus... je suis si flatté...

— C'est entendu, je puis compter sur vous?

— Assurément?... c'est un bal?

Ah! qu'il est gentil!... au revoir!... Baisez ma main... (P. 129.)

— Un bal, un concert, on fera un peu de tout...

— Pourrai-je vous amener ma fille?

Ethelwina sourit, lance un regard à son amie, puis répond :

— Pourquoi donc pas?... elle nous fera grand plaisir!... Seulement, je dois vous prévenir que l'on dansera des danses... de caractère... entre autres des pas espagnols qui exigent des poses un peu risquées... et cela

peut effaroucher une demoiselle qui ne fréquente pas assidûment nos théâtres...

— Oh! vous avez raison, cela effaroucherait ma fille, d'autant plus qu'elle est fort timide... Il vaut mieux que je ne l'amène pas.

— Pour cette fois, ce sera peut-être le plus sage. Mais j'oublie ici que j'ai mille courses à faire... ma modiste, ma couturière... ma bijoutière... Ah! monsieur de Montabord, vous portez une bien belle épingle!...

— Vous trouvez, madame?

— C'est un superbe diamant!

— Oui, il est assez beau...

— Il lance tant de feu qu'on en est éblouie... Mais je bavarde... et le temps passe... Adieu, Zuléma!... A bientôt!... Monsieur de Montabord, j'espère vous revoir ici avant peu...

— J'attendrai ce moment avec impatience, madame.

La belle dame quitte le salon, accompagnée par son amie, qui la reconduit jusqu'à la voiture qui l'attend en bas... Belatout, en rentrant chez lui, rencontre Friquette, qui rôde toujours dans les escaliers et qui s'écrie :

— Pour une jolie femme, on peut dire voilà une jolie femme... Et quelle toilette! quelle élégance!

— Ah! tu as aperçu cette dame qui sort du salon?

— Oui, monsieur: elle descendait l'escalier avec l'autre... qui ne brille pas à côté d'elle... et j'ai entendu qu'elle disait : « Mon Dieu, comme ce M. de Montabord est aimable, et que je suis charmée d'avoir fait sa connaissance!... »

— Vraiment, Friquette, elle disait cela?

— Oui, monsieur; moi, d'abord, comme je ne pense pas que vous vous faites appeler ici Montabord, je ne croyais pas que c'était de vous qu'elle parlait... mais elle a repris : « Je veux qu'il vienne chez moi : entends-tu? ma chère, tu l'amèneras... je le veux!... » Il paraît qu'elle y tient!...

— Elle a dit cela?

— Oui, monsieur, et puis encore autre chose, mais comme elle a parlé plus bas, je n'ai pas entendu.

Belatout est au troisième ciel. Il rentre chez lui, se regarde dans la glace, puis appelle un garçon d'hôtel, auquel il demande un coiffeur; il ne trouve plus ses cheveux taillés à la mode ; il ne remarque pas qu'il lui en reste fort peu, et que s'il les fait rogner, il sera presque chauve. Un coiffeur arrive ; Belatout lui confie sa tête, et l'artiste en cheveux lui jure qu'il lui fera une raie. Pendant qu'on travaille à le rajeunir, Cracoville lui fait demander s'il peut le recevoir.

— Oui, oui, qu'il vienne! Il suit les modes, il me dira si je suis coiffé comme il faut.

Cracoville qui a rencontré Mme Ethelwina, aborde Belatout en souriant.

— Eh bien, mon cher, avais-je menti en vous faisant l'éloge de Mme Ethelwina? dit-il en serrant la main à Belatout.

— Non; oh! vous ne m'en aviez même pas dit assez; elle est ravissante.... adorable... à croquer... et d'une amabilité!...

— Je suis charmé que vous la trouviez ainsi, car, de son côté, savez-vous ce qu'elle m'a dit à votre sujet?

— Elle vous à parlé de moi?

— A l'instant même.

— Vous l'avez donc rencontrée?

— Oui, chez son bijoutier, où elle achetait des perles fines.

— Et elle vous a parlé de moi!...

— Je crois bien! elle ne m'a parlé que de vous!... Diable! cher ami! vous avez de la chance! vous faites sur-le-champ la conquête d'une des plus jolies femmes de Paris, et des plus courues!

— Cette dame est courue?...

— Je veux dire que tous les hommes en sont fous!... C'est à qui se mettra en quatre pour lui plaire; aucun n'y parvient de nos hommes les plus à la mode, et crac!... voilà que vous arrivez de votre province, et que vous enfoncez les Parisiens!... J'appelle cela de la chance.

— Permettez, cependant... puisqu'elle est la maîtresse de ce M. Spitermann..,

— Eh! mon bon, est-ce que cela compte?... Il faut bien qu'une femme ait toujours quelqu'un derrière elle pour payer sa couturière et sa modiste!... Mais ce n'est jamais celui-là qui est aimé !

— Vraiment, ce n'est pas celui-là?... Alors, il vaut mieux ne rien donner?

— Hormis les mille et une bagatelles qui sont les jouets de la beauté...

— Enfin, que vous a dit de moi cette dame?

— Elle m'a dit : « Je viens de faire connaissance avec un monsieur qui habite votre hôtel, M. de Montabord; c'est un homme charmant, du meilleur monde... Je le trouve cent fois préférable à tous les dandys de Paris!... »

— En vérité, elle a dit cela?

— Elle a ajouté : « Il est plein d'esprit, sa conversation m'a charmée; aussi l'ai-je engagé à venir à la fête que je vais donner... » Vous voyez que vos affaires sont en bon chemin. Ma foi, quoique je sois un peu mortifié de vous voir réussir où j'ai échoué, je trouve ce Spitermann si fat, que je serais enchanté qu'elle le trompât avec vous!

— Quoi!... vous pensez que je parviendrai...

— A tout ce que vous voudrez!... Je n'en doute nullement

— Si je le croyais!... Me trouvez-vous bien coiffé ainsi?

— Très bien! vous avez vintg-cinq ans!

— Je les ai eus!

— Vous les avez encore... Dînons-nous ensemble?

— Ma foi, oui... Et, tout en dînant, nous causerons de la belle Ethelwina.

Belatout va dîner au Palais-Royal avec Cracoville; pendant tout le temps du repas, celui-ci l'entretient de la belle maîtresse de Spitermann, et lui persuade qu'elle a une passion pour lui. Notre provincial prend au pied de la lettre tout ce qu'on lui débite : il ne pense plus qu'à la belle Ethelwina. Cependant, lorsqu'il rentre le soir, il s'aperçoit que Friquette éclate de rire en le regardant. Il s'arrête devant la bonne.

— Qu'est-ce qui te fait rire?

— Ah! not' maître, c'est que vous êtes si drôlement coiffé!... Vous n'avez presque plus de cheveux...

— C'est qu'ils sont frisés!

— Oh! oui... et joliment frisés au-dessus des oreilles!

— Est-ce que ça me va mal?

— Ça vous change tout plein... Vous avez l'air d'un enfant de chœur.

— Alors, ça me rajeunit?

Pendant les jours suivants, Belatout se rend au salon commun dès qu'il a déjeuné et n'en bouge plus, de crainte de manquer la visite de l'élégante Ethelwina. Enfin le troisième jour, cette dame arrive, et, madame Vanilley n'étant pas encore descendue, Belatout se trouve seul avec la belle maîtresse du baron Spitermann. Celle-ci affecte une vive émotion en le voyant et dit d'une voix qui semble très émue :

— Ah! vous voilà, monsieur de Montabord! Que je suis heureuse de vous rencontrer!... Avez-vous un peu pensé à moi?

— Si j'y ai pensé, madame! Je n'ai fait que cela!. .

— Et moi!... O Dieu, que c'est singulier qu'il y ait comme cela de ces sympathies auxquelles on ne peut se soustraire!... C'est plus fort que soi! Vous vous sentez entraînée comme par un fluide magnétique... Je n'avais jamais éprouvé pour aucun homme ce que j'ai ressenti à votre aspect...

— Quoi! madame, il se pourrait...?

— Oh! je suis folle! je vous dis de ces choses qu'une dame doit cacher... mais c'est le sentiment qui m'entraîne ..

— Ah! dites! dites toujours... ne vous gênez pas...

— Non... chez moi nous causerons... Je donne ma fête samedi... vous viendrez?

— Pouvez-vous en douter!

— Donnez le bras à Zuléma, c'est une amie fidèle... On peut se fier à elle.

— J'aurai l'honneur de l'accompagner.

— Et puis il est censé que c'est elle qui vous amène, qui vous présente chez moi... Je suis forcée d'agir ainsi à cause de mon Allemand... Vous comprenez?...

— Oui... à peu près...

— Je vais aller chez Zuléma la prévenir... Ainsi, c'est bien convenu?... En tout cas, voici mon adresse. Si madame de Vanilley ne pouvait pas venir, vous viendriez seul, en disant qu'elle vous envoie.

— J'irais sur la tête, plutôt que de manquer l'occasion d'être avec vous!

— Ah! qu'il est gentil!... Au revoir!... Baisez ma main...

— Ah! madame!...

— Assez... assez... ça me va au cœur!... A samedi, mon bon!

— A samedi, femme incomparable!...

XV

AVANT LE BAL

Belatout ne songe plus qu'à la belle dame dont il croit avoir fait la conquête, et quand sa fille lui dit :

— Papa, avez-vous des nouvelles de mon frère? il ouvre de grands yeux, semble sortir d'un rêve, et répond :

— Ton frère?... ma foi, non!... Je ne sais pas où il se fourre, mais je ne le rencontre nulle part... Au reste, rien ne presse, nous avons le temps!...

— Nous resterons donc longtemps à Paris?

— Nous y resterons... jusqu'à ce que j'aie trouvé ton frère.

— Et ce sera long! dit tout bas Friquette; c'est comme si on le faisait chercher par Jacquet.

Belatout ne manque pas de faire part à Cracoville de l'invitation qu'il a reçue pour le samedi suivant, en lui demandant quelle toilette il faut avoir pour se rendre à la fête que donne la descendante des clans écossais.

— Votre toilette est suffisante, dit Cracoville. Mettez un habit, voilà tout. Le reste est toujours bien, et, d'ailleurs, la belle Ethelwina a dû vous dire qu'elle n'aimait point les cérémonies.

— Malgré cela... pour une fête, vous comprenez que je tiens à ne

point faire ombre au tableau... Vous m'avez dit qu'elle recevait tout Paris !

— Oui, tout le Paris qui aime à s'amuser, à rire... à bambochiner...

— Qu'entendez-vous par bambochiner?

— J'entends faire des charges, des parades, mettre tout un appartement sens dessus dessous pour y jouer des charades en action... ou des scènes improvisées. Maintenant c'est beaucoup la mode dans les soirées : on joue la comédie, et quelquefois on improvise.

— Diable, je n'ai jamais joué la comédie, je serai très emprunté... N'importe, je vais toujours me faire faire un pantalon de casimir noir collant, cela ne peut pas nuire. Vous irez à cette fête?

— Si j'y vais, palsambleu!... comme disaient les marquis de *Molière;* il ferait beau voir nos beautés à la mode donner une fête et que je n'y fusse pas!...

— Et le major?

— Le major en est aussi... Tous ces messieurs du pique-nique y seront...

— Tous ! l'homme à la chaîne d'or aussi?

— Abraham?... Oui, certes; ces dames l'aiment beaucoup, parce qu'il leur fait souvent cadeau de bagues, de boucles d'oreilles, d'épingles. Voyez-vous, mon cher, les femmes ont un faible pour les bijoux... pour tout ce qui brille... On les prend par les yeux.

— On jouera, à cette fête?

— Naturellement ! Ethelwina n'aurait pas un homme à son raout si on n'y jouait pas...

— Moi, je m'en priverai; je n'ai pas envie d'être étrillé comme à votre pique-nique.

— Vous avez tort : on perd un jour, on gagne un autre ; la fortune est capricieuse... Enfin, vous ferez ce qui vous plaira... et je me doute bien comment vous emploierez votre temps... séducteur... vous ferez la cour à Ethelwina!...

— Vous dites : Ethelwina... tout court?

— Mon cher Montabord, il en est des femmes à la mode comme de toutes les célébrités, des artistes, des auteurs en renom! On les traite familièrement, parce qu'on voudrait qu'ils en fissent autant avec nous.

Quoi que lui ait dit Cracoville, Belatout, avec un pantalon collant, se fait faire un gilet en velours semé de jais, et s'achète un chapeau claque. Il va chez Mme de Vanilley lui demander son heure pour venir la prendre.

— Onze heures, dit cette dame.

— Onze heures! mon Dieu, que c'est tard ! s'écrie Belatout. Mais la soirée sera près de sa fin !...

— Vous êtes dans l'erreur, mon cher monsieur; une fête ne commence guère qu'à minuit; en arrivant à onze heures, nous serons des premiers; songez donc qu'on passe toute la nuit!

— Alors, madame, je viendrai vous chercher à onze heures précises.

Le samedi est arrivé. Belatout commencerait volontiers sa toilette à midi, mais il se contente de faire de nouveau venir le coiffeur, quoique Jacquet lui affirme que, si on le frise encore, il sera tout à fait chauve.

Après le coiffeur, arrive le tailleur. Belatout veut essayer son pantalon, quoique le tailleur lui dise que c'est inutile et qu'il est certain qu'il lui ira parfaitement; mais Belatout insiste, et on tâche de lui mettre son pantalon, dans lequel il ne peut pas entrer.

— Vous voyez bien que j'avais raison de vouloir l'essayer, s'écrie-t-il: et l'artiste en habits répond :

— Mais non, c'était inutile... il vous ira fort bien.

— Mais je ne peux pas le mettre...

— Si vous pouviez le mettre tout de suite avec facilité, ce ne serait plus un pantalon collant!

— Mais si je ne peux pas entrer dedans... à quoi me servirait de l'avoir?

— Attendez, monsieur, attendez un peu, ça va se faire!...

Le tailleur fourre ses bras dans le pantalon pour lui donner plus de jeu. Puis on l'essaye de nouveau; avec l'aide de Jacquet, qui tire une jambe, pendant que le tailleur tire l'autre, on parvient à introduire Belatout dans le pantalon.

— Vous voyez bien qu'il va, monsieur?

— Oui, mais ce n'est pas sans peine... Ouf, il me pince terriblement partout!

— C'est ce qu'il faut... Voilà ce qu'on appelle un pantalon collant.

— Dites donc, not' maître, je pense à une chose, moi!

— Qu'est-ce que c'est, Jacquet?

— C'est pour l'ôter que ce sera drôle, et qu'il y aura du tirage!

— Si monsieur veut m'en croire, il le gardera toute la journée; de cette façon, le pantalon se fera sur lui et ne le gênera plus du tout ce soir.

— Vous avez raison, je vais le garder...

— Ah! tant mieux, not' maître! ça fait que nous n'aurons pas la peine de le remettre.

Belatout a payé et renvoyé le tailleur: il essaye de se promener dans la chambre, il a de la peine à marcher: mais il s'admire dans une glace, tout en murmurant :

— Comment me trouves-tu, Jacquet?... Grâce au ciel, je suis bien fait, et on le voit!

— On le voit trop! c'en est indécent! Vous avez l'air d'être nu et seulement ciré à l'anglaise.

— Je suis à la mode, et je crois que j'aurai quelque succès ce soir à la fête où je suis convié.

Friquette pouffe de rire en voyant son maître dans sa nouvelle toilette. Diana dit à son père :

— Où donc allez-vous, papa, que vous vous faites si beau?

— Ma fille, je vais au bal chez une reine de la mode !

— Et vous ne m'emmenez pas, moi qui aime tant la danse!

— Non, ma fille, parce que c'est un bal de danses à caractère... Tu ne connais pas ces danses-là, et, par conséquent, tu ne pourrais pas danser et ne t'amuserais pas. Mais sois tranquille, si je trouve ces danses gracieuses, dès demain, je te donne un maître pour te les apprendre.

— Est-ce que vous allez les danser, vous, monsieur, dit Friquette, que vous vous êtes habillé si coquettement?

— Non, je me contenterai de regarder. Du reste je suis en tenue de soirée à Paris... il faut bien se mettre suivant le monde où l'on va.

— Ah! c'est ce petit chapeau qui est drôle! Mettez-le donc sur votre tête, not'maître.

— Ça ne se met pas sur la tête, on tient cela sous son bras, et pas ailleurs.

— Alors on ne se coiffe pas avec?

— Jamais. Ah! Friquette!... attache-moi mon épingle dans mon nœud de cravate, et que cela tienne bien...

— Votre gros diamant! Oh! soyez tranquille, not'maître, je vais l'attacher de façon à ce qu'elle ne s'en ira pas... Ce serait trop malheureux si on vous la volait!...

— La voler, à mon cou!... ce serait un peu fort !

— Dame, à Paris, il y a des voleurs si adroits!...

Belatout avait commencé à s'habiller complètement à sept heures; à huit heures moins le quart, il était prêt, mais il lui fallait attendre jusqu'à onze heures pour partir avec M^me^ de Vanilley; ce temps était bien long à passer, et c'est surtout quand on a terminé sa toilette que l'on s'impatiente et que l'on s'ennuie de ne point partir; quelquefois le sommeil vous gagne, alors on a beaucoup de peine à ne point s'endormir; parfois l'envie vous prend d'aller vous coucher et d'envoyer le bal au diable. Cela s'est vu, et je connais des personnes qui n'ont pas résisté à cette envie-là.

Belatout n'avait nullement envie d'aller se coucher, mais il maudissait la mode qui voulait qu'on ne se rendît que fort tard au bal. Il se promenait souvent dans l'appartement pour tâcher de donner du jeu à son pantalon,

Bélatout est électrisé. (P. 134.)

qui ne faisait pas un petit pli; quelquefois il essayait de sauter, mais il avait de la peine à y parvenir. Cependant Friquette l'encourage en lui disant :

— Ah! mon maître, comme vous êtes léger!... comme vous glissez bien vos pieds!... Je ne vous avais jamais vu danser comme cela à Bar-le-Duc!

— C'est vrai, mon père, dit à son tour Diana, pourquoi ne dansiez-vous jamais là-bas, quand nous allions au bal?... Ce qui était fort rare, mais, enfin, cela arrivait quelquefois.

— Ma chère amie, il y a un vieux proverbe qui dit : « L'occasion fait le larron, » je commence à croire à la vérité de ce proverbe. Dans notre endroit, quand je te menais au bal, on me plaçait tout de suite, moi, à une table de jeu... avec les grands parents! quoique cependant je ne sois pas encore d'âge à ne plus tenir ma place dans un bal... quand ce ne serait que pour faire un quatrième dans un quadrille...

— Oh! not'maître, vous feriez même bien un cinquième sans vous gêner.

— Je commence à m'apercevoir qu'ils sont un peu arriérés là-bas... Diana, sais-tu danser la polka?

— Mais assurément, papa...

— Donne-moi donc une petite leçon; il paraît que cela se danse beaucoup ici... Cracoville m'a dit : « Pourvu que vous polkiez, vous serez un cavalier précieux... »

— Volontiers, papa...

— Friquette, tu vas nous chanter un air de polka...

— Oui, monsieur, oh! j'en sais tout plein... car je la danse bien aussi, moi, et je voulais l'apprendre à Jacquet; mais il est si bête, il n'y a pas moyen de le faire danser en mesure.

Diana s'empresse de faire danser la polka à son père, qui a de la peine à se mettre en train, mais qui finit par attraper le pas, et alors y prend goût. Friquette chante une polka et bat la mesure, en tapant sur une pelle à feu avec une pincette. Plus Belatout danse et plus il y met d'ardeur: mais Diana, qui se fatigue facilement, déclare bientôt à son père qu'elle ne peut plus aller.

— Sapristi! quel dommage! cela allait si bien! s'écrie Belatout, et je devenais un polkeur de première force.

— Si monsieur veut continuer avec moi? dit Friquette, oh! je suis solide... et je puis aller longtemps, moi!

— Vraiment, Friquette?... Ma foi! je veux voir cela... et puis cela m'habituera à changer de dame... mais, si tu danses, qui est-ce qui chantera?

— Ça ne fait rien, not'maître, je chanterai tout de même en polkant. Oh! je sais faire plusieurs choses à la fois!...

Et Friquette, lâchant la pelle et la pincette, va prendre son maître par la taille et se met à polker avec lui : la petite bonne dansait fort bien; elle avait l'oreille juste, et, si son cavalier bronchait, elle savait sur-le-champ le remettre au pas. Belatout est électrisé ; il ne veut plus s'arrêter, et Friquette, tout en polkant, chante à tue-tête... c'est en ce moment que la porte du salon s'ouvre et que M. de Grandbec paraît suivi de Jacquet.

Le jeune homme sec et jaune s'arrête à l'entrée du salon, tout surpris de ce qu'il voit, tandis que Jacquet s'écrie :

— Ah ben! èn v'là une bonne!... notre maître qui danse avec Friquette!... Est-ce pour ça qu'il a mis un pantalon qui le pince?

Mais Belatout, qui était lancé, ne s'arrêtait pas, il continuait à polker, en cherchant à se donner des grâces. Friquette continuait de chanter, en sautant aussi haut que son maître. Il faut, pour les faire cesser, que Jacquet aille tirer celui-ci par le pan de son habit.

— Notre maître, arrêtez-vous donc!...

— Veux-tu me lâcher, imbécile... ôte-toi de là!...

— Mais voilà quelqu'un qui vient vous voir... M. Grandbec... qui est là!

Au nom de Grandbec, M. Belatout s est cependant arrêté. Il s'essuie le visage, car il est en nage, puis va, tout en soufflant recevoir celui qui arrive, et qui le regarde d'un air ébahi.

— Bonsoir, mon cher monsieur Grandbec... Ouf!... j'ai un peu chaud... Friquette, va te reposer, tu dois en avoir besoin...

— Moi, mot' maître! ah! je suis toute prête à recommencer si vous voulez.

— Non, pas en ce moment... Et ça va bien, mon cher Grandbec?

— Oui, monsieur, comme quelqu'un qui pioche toute la journée... car je n'ai pas le temps de danser, moi; mais il me paraît qu'il n'en est pas de même ici...

— Ah! je vais vous dire : je vais au bal ce soir... ou plutôt cette nuit, car on y va fort tard, chez une reine de la mode... et, ma foi, comme je ne veux plus jouer, je m'exerçais pour la danse... je suis un peu rouillé ..

— Ah! vous allez au bal? Avec mademoiselle, naturellement?

— Non... ma fille ne m'accompagne pas. C'est un bal où l'on exécute des danses de caractère... dans le genre espagnol; elle ne les sait pas...

— Et c'est une danse à caractère que vous exécutiez tout à l'heure avec votre domestique?

— Pas positivement. C'est une polka... dans le cas où l'on aurait besoin d'un cavalier... Ah! bigre!... ma coiffure est toute défaite!

M. Belatout quitte Grandbec pour aller se regarder et se rajuster devant une glace. Pendant ce temps, le monsieur au bec d'oiseau s'approche de Diana, tâche de sourire et fait une voix flûtée en murmurant :

— Votre père vous laisse au logis pour aller au bal... mais c'est le monde renversé!... C'est la charrue avant les bœufs... c'est le dessert avant le potage... c'est la queue avant la tête!... c'est ..

Diana interrompt Grandbec, en disant d'un petit air sec :

— Monsieur, je trouve que mon père a parfaitement raison de s'amuser.

— Alors, mademoiselle, c'est différent !... Prenez que je n'ai rien dit.

— Volontiers, monsieur,

Belatout revient vers Grandbec :

— Cette danse m'a un peu chiffonné, mais le désordre est en partie réparé. Comment trouvez-vous mon gilet?... c'est brillant, n'est-ce pas?

— Vous m'éblouissez! Les hommes portent donc du jais, à présent?

— Les hommes portent de tout.

— Et monsieur votre fils, savez-vous enfin ce qu'il fait à Paris?... Car il me semble que tel était le but de votre voyage.

Belatout demeure un peu embarrassé, il balbutie :

— Non... j'ai beau le chercher... je ne sais pas où il se cache. Pourtant il est à Paris, car il a mené madame Plantureau au spectacle.

— Du moment que vous savez cela, vous tenez la piste... et par cette dame, vous devez le trouver...

— Voilà ce qui vous trompe ; madame Plantureau n'a pas demandé à Eugène son adresse... Au fait, pourquoi la lui aurait-elle demandée?... hein? ça semblerait drôle !... Ah ! diable, voilà une de mes bretelles qui se défait et Friquette n'est plus là... Diana, appelle ta femme de chambre pour qu'elle me recouse une boucle qui se détache... Fichtre ! si ma bretelle s'était cassée chez madame Ethelwina, j'aurais été bien mal à mon aise !...

— Vous en avez deux... et une suffit pour retenir le pantalon.

— Elle suffit !... mais comme alors elle porte tout, elle peut casser aussi... alors, voyez donc ce qui arriverait !... Je n'ose pas y penser...

— Il est près de dix heures... vous allez sans doute partir...

— Oh ! pas de sitôt... je mène une dame qui loge dans cet hôtel et m'a prévenu qu'elle ne serait prête qu'à onze heures.

— A cette heure-là j'espère dormir profondément. Bonsoir monsieur Belatout; bien du plaisir à votre bal. Mademoiselle, je vous présente mes respects.

— Je ne suis pas fâché qu'il soit parti ! dit Belatout, lorsque Granbec a pris congé ; il a l'air si étonné que l'on porte du jais sur son gilet !...

— Monsieur veut-il que nous recommencions la polka? dit Friquette?

— Non... c'est bien gentil, mais cela me défrise trop. D'ailleurs, maintenant, je suis tranquille, je sais polker... Dix heures et quart !...

Comme le temps marche avec lenteur, parfois!... Diana, si tu veux aller te coucher, ma fille, ne te gêne pas.

— Oh merci, mon père, je ne suis pas pressée, je suis bien aise de vous tenir compagnie... Ah! c'est M. Marcelin qui polke bien, lui!...

— Comment, Diana, tu penses encore à M. Marcelin?

— Oh! oui, papa, toute la journée...

— Et, quelquefois, mademoiselle en rêve!

— Taisez-vous, Friquette!... Quand ces jeunes filles ont quelque chose en tête... elles sont d'un entêtement!... Mon pantalon... se fait... il ne me gène plus... mais il est plus de dix heures et demie... Jacquet!... Jacquet... Où est-il donc, cet imbécile?... Jamais là quand on a besoin de lui !... Jacquet !...

Le grand dadais arrive en bâillant, en s'étirant les bras :

— Monsieur veut que je le déshabille... pour se coucher?

— Quelle brute! tu crois que j'aurais fait une si belle toilette pour me coucher!...

— Dame, comme monsieur a dansé avec Friquette, je croyais que ça lui suffisait...

— Monte à l'appartement de M^me^ la baronne de Vanilley ; dis-lui que je suis tout prêt et à ses ordres si elle veut partir... Il est près de onze heures... va...

Jacquet fait sa commission. M. Belatout commence à mettre ses gants. Jacquet revient bientôt, en disant :

— Vous avez le temps, not' maître, ne vous pressez pas!... Cette dame s'est écriée : « Je ne suis pas seulement coiffée... Il n'est pas l'heure... »

— Elle n'est pas encore coiffée!... C'est effrayant! où cela nous mènera-t-il?... Enfin! attendons... justement mes gants sont très justes... j'ai de la peine à les entrer... J'aime à croire cependant que nous irons à cette fête avant le point du jour... je gage bien que M^me^ Ethelwina trouvera que nous arrivons trop tard... Comme c'est ridicule de commencer une soirée quand elle est finie!... C'est égal, je suis parfaitement ganté!...

— Not' maître, voilà onze heures qui sonnent...

— Tu crois, Friquette?...

— Écoutez plutôt!

— C'est vrai... c'est onze heures. Cette fois, M^me^ de Vanilley doit être prête... Jacquet, retourne demander à cette dame si elle veut partir.

Jacquet, qui est de mauvaise humeur parce qu'on ne se couche pas, va tout en marmonnant où on l'envoie, et revient dire :

— Cette dame demande si c'est que monsieur a le feu... quelque part? Elle le prie de ne point la tourmenter ainsi.

— Ah! c'est trop fort!... cette femme-là me fera mourir d'impatience... Ne pas encore être prête! et que veut-elle que je fasse en l'attendant?

— Not' maître, voulez-vous que nous recommencions à polker?

— Non, Friquette, je suis ganté, recoiffé... cela abîmerait ma toilette... Ah! j'aurais bien mieux fait d'aller à cette fête avec M. de Cracoville et le major Tourte!... Mais c'est la superbe Ethelwina qui m'a prié de servir de cavalier à son amie... et il paraît qu'il est impossible à une dame d'être exacte et prête à l'heure convenue.

Dix minutes s'écoulent encore; mais alors Belatout n'y tient plus : de colère il enfonce son chapeau à claque sur sa tête et court chez la baronne, en s'écriant :

— Tant pis!... il faut que cela finisse... je l'emporterai plutôt dans mes bras!

— Je viens chercher votre maîtresse, dit Belatout à la camériste de Mme de Vanilley. Il est impossible qu'elle ne soit pas enfin prête... il est plus de onze heures et quart...

— Mais, monsieur, madame se chausse...

— Comment! se chausse!... Elle n'est pas encore chaussée?

— Ah! c'est que madame ne met que des souliers trop petits... elle a un si joli pied!

— Si ses souliers sont trop petits, elle ne pourra jamais les mettre..

— Oh! que si... avec du temps, nous y arriverons; nous avons déjà mis *le gauche*... mais c'est le droit qui ne va pas.

— Qu'est-ce qu'il y a, Flore?

— C'est M. de Montabord qui vient vous chercher, madame.

— Laissez-le entrer... il parviendra peut-être à me chausser... Entrez donc, mon cher voisin...

— Madame, me voici... j'ai bien l'honneur... je pensais que nous allions partir.

— Oui, dès que je serai chaussée... Regardez donc quel délicieux soulier!... qui ne veut pas entrer...

Et Mme de Vanilley, étendue dans une causeuse, lève sa jambe pour montrer un tout petit pied, auquel pendait un soulier de satin blanc, que n'eût pas désavoué Cendrillon. Et, dans sa vivacité à montrer sa chaussure, cette dame lève tellement la jambe, qu'elle s'expose à montrer une foule

de choses... mais Belatout est trop préoccupé de la belle Ethelwina et impatient d'arriver chez elle, pour jeter par là des regards curieux ; il met un genou en terre, et s'empare de la jambe qu'on lui tend, en disant :

— Je vais vous le mettre, moi, madame ; et, sapristi ! il faudra bien qu'il entre.

— Ah ! voisin, ça me fera bien plaisir !... Mais doucement... n'allez pas trop fort, je suis douillette...

— Il faut cependant souffrir un peu pour le faire entrer...

— Aïe... vous me faites mal !...

— Ça y est, madame !... il est dedans... Posez votre pied à terre...

— C'est vrai... ça y est... Ah ! vous êtes un homme charmant !

— Par exemple, si vous pouvez marcher avec ces souliers-là, ça m'étonnera beaucoup.

— Oh ! pardonnez-moi, ça se fait... le pied fond...

— Et maintenant, nous pouvons partir, n'est-ce pas, belle dame ?

— Oui... je mettrai mes gants dans la voiture... Est-elle en bas ?

— Oh ! depuis longtemps...

— Alors, partons... Ah ! mon Dieu ! et mon bouquet que j'allais oublier !... Où l'avez-vous posé ?

— Quel bouquet, madame ?

— Mais celui que vous devez m'avoir apporté, car vous savez bien qu'une dame ne va pas au bal sans avoir un bouquet à sa main.

— Un bouquet ?... ma foi ! je vous avoue que je ne le savais pas...

— Ah ! monsieur de Montabord, quelle faute !... Aller au bal sans un bouquet ! Que penserait-on de moi et de vous ?

— Ah ! vous croyez qu'on y ferait attention ?...

— Je vous répète, monsieur, que je ne partirai pas sans un bouquet !... Ce serait odieux...

— Comment donc faire alors ?... il est si tard !...

— Oh ! soyez tranquille, dans ce quartier on en trouvera encore... Dites à Alexandre, le premier garçon de l'hôtel, d'aller en chercher un... il en trouvera...

Belatout, qui a envie de pleurer, va trouver le garçon d'hôtel, qui part et revient bientôt avec un délicieux bouquet qui ne coûte que dix francs. Mme de Vanilley est satisfaite et elle donne sa main à Belatout, en s'écriant :

— Partons !

Et celui-ci pousse un énorme soupir et ravale sa salive en se disant :

— Minuit moins dix !... Il est temps.

XVI

BAL CHEZ UNE COCOTTE

La belle Ethelwina occupait, dans la chaussée d'Antin, un charmant petit hôtel, que le baron Spitermann lui avait loué, meublé et orné de tous ces jolis bibelots qui sont presque des nécessaires pour les dames galantes, et que les femmes du meilleur monde ne dédaignent point non plus. Au milieu de la cour il y avait un bassin dans lequel des cygnes faisaient leurs évolutions; ceci était une rareté et donnait beaucoup de prix à ce petit hôtel, car, à Paris, on trouve plus facilement de la verdure que de l'eau; des caisses d'arbustes, des orangers, des magnolias, des daturas et autres fleurs suaves entouraient le bassin, si bien qu'en entrant dans l'hôtel on y respirait un air qui était frais et embaumé, ce qui est encore très rare à Paris.

Quand elle donnait une fête, Ethelwina faisait illuminer avec des lanternes vénitiennes qui ne jetaient qu'un jour doux et mystérieux. Cette dame était passée maîtresse dans tout ce qui peut flatter les sens et séduire les yeux. Elle avait, ce que n'ont pas toujours les beautés en vogue, du goût et de l'imagination. Si elle ruinait ses amants, du moins elle leur faisait honneur; elle prodiguait l'or pour satisfaire ses désirs, ses fantaisies, mais elle ne le gaspillait pas bêtement, comme tant d'autres. Ses toilettes étaient toujours d'une élégance remarquable, et elle les portait avec un charme tout particulier. Résistez donc à tout cela, quand vous avez des yeux et un cœur?... Je dis : et un cœur, parce qu'il y a bien des gens qui n'en ont plus.

Quand on est descendu de voiture, Belatout est obligé de soutenir Mme de Vanilley, qui a la plus grande peine à se tenir sur ses pieds et met cinq minutes pour monter au premier étage, où se trouve la compagnie. Le provincial, qui se meurt d'impatience de voir la reine de la fête, cherche des yeux quelqu'un à qui il pourrait céder sa baronne. Enfin, on arrive dans les salons, et la belle Ethelwina vient les recevoir. Cette dame a une toilette qui rappelle celle des Athéniennes, et, sur sa tête, une espèce de diadème resplendissant de pierreries. Ses beaux et soyeux cheveux blonds sont admirablement enroulés, tout en laissant son front bien dégagé. Belatout est ébloui, il veut dire un compliment et ne peut que bégayer :

— Ce sont les souliers de madame qui nous ont retenus !... Ce qui fait sourire la belle blonde, qui répond :

— La moitié de mes invités est à peine arrivée... mais vous êtes bien

Ah! monsieur enverra des confitures de Bar?... (P. 144.)

gentils d'être venus de bonne heure. Venez, monsieur de Montabord, donnez-moi votre bras, que je vous fasse visiter mes appartements. Zuléma a bien assez joui de vous, il est temps qu'elle me cède votre personne!

— Je ne sais pas si cette dame a joui de moi, se dit Belatout; mais je sais bien que, moi, je n'ai pas eu le moindre plaisir avec elle.

Il se hâte de prendre le bras qu'on lui présente, très fier de cette faveur qu'on lui accorde, et sourit à Cracoville, qui, en passant, lui dit à l'oreille :

— Heureux mortel!... Ah! vous étiez attendu avec impatience!...

— Que vous dit ce mauvais sujet? demande Ethelwina en souriant à Cracoville.

— Rien, belle dame... une chose trop flatteuse pour que j'ose y croire...

— Croyez toujours, cher monsieur; dans ce monde, vous savez bien que les croyants sont les seuls heureux!... Comment trouvez-vous mes salons?

— C'est superbe! c'est magnifique!... c'est oriental!

— Est-ce que vous avez été en Orient?

— Non; mais j'ai beaucoup lu les *Mille et une nuits*, ce qui m'en a donné une idée... Quelle est cette délicieuse pièce, si mystérieusement éclairée par ces globes d'albâtre, et que j'entrevois par une ouverture de cette portière? N'y entrons-nous pas?

— Non, non!... C'est mon boudoir.., ma retraite favorite quand je reçois une visite qui me plaît...

— Ah! de grâce, entrons-y.

— Mon loup ne veut pas que j'y reçoive d'autre homme que lui... mais je me moque un peu de sa défense!

— Votre loup?... vous avez un loup?...

— Ne comprenez-vous pas que, par là, je veux parler de mon jaloux allemand... le terrible Spitermann!... Il n'est pas encore arrivé, et j'en profite pour causer ainsi avec vous... Ah! vous avez votre belle épingle!... Mon Dieu, le beau diamant... et comme il est bien monté!...

— Oui, on m'en a fait souvent compliment. Entrons un peu dans votre mystérieux boudoir...

— Soit! mais une minute seulement; car le baron ne saurait tarder à venir : je suis même surprise qu'il ne soit pas encore ici... Venez... car je ne sais rien vous refuser, à vous... fascinateur!

Ces paroles sont accompagnées d'une douce pression du bras. Belatout est radieux; mais, au moment de soulever la portière de damas

qui ferme à demi l'entrée du sanctuaire des amours, plusieurs jeunes femmes accourent et entourent Ethelwina en lui disant :

— Ma bonne, dis donc à Grignet de nous chanter quelque chose... une facétie, une bêtise comme il en sait tant...

— Dites-le-lui, vous!

— Il ne veut pas nous écouter. Il nous a répondu qu'il ne savait que des indécences, et qu'il craignait que cela te fâchât s'il en chantait...

— Ah! ah! qu'il est bête!... Est-ce que nous sommes des bégueules?... Est-ce que chez moi on n'ose pas rire!... Je vais lui parler, à Grignet... Mesdames, je vous confie M. de Montabord... un homme charmant... qui vient à Paris pour s'amuser un peu... et qui nous enverra des confitures de Bar-le-Duc...

Ethelwina quitte Belatout, qui se trouve entouré de jeunes femmes presque toutes jolies et qui lui adressent les sourires les plus aimables.

— Ah! monsieur enverra des confitures de Bar?... Ah! je les adore!

— Moi, j'en mangerais six pots à mon dessert.

— Est-ce que monsieur est de ce pays-là?

— Oui, mesdames, et j'en arrive...

— Il en arrive!... il en a bien l'air! dit une figure mutine à l'oreille d'une autre. Ah! ma chère, quelle tête!... quelle tournure!

— C'est un pigeon à faire sauter.

— Mais voyez donc cette épingle à son nœud de cravate...

— Oh! c'est superbe! et ça donne joliment de jeu à sa physionomie!

— J'aime encore mieux cela que ses confitures.

— Ah! mais on chante... Grignet chante, venez donc, mesdames... Monsieur, aimez-vous la musique?

— Je ne suis pas fou du piano... mais le chant me plaît toujours...

— Ah! que vous avez raison de ne pas aimer le piano! Y a-t-il rien de plus assommant que ces grands morceaux à difficultés qui durent deux heures, et pendant lesquels l'exécutant casse cinq ou six cordes à force de taper sur les notes!

Ces dames ont cependant quitté Belatout pour aller écouter la chansonnette. Notre provincial se promène dans les salons et examine la société qui, à chaque instant, devient plus nombreuse. Il y a plus d'hommes que de femmes, mais celles-ci sont presque toutes jolies et rivalisent d'élégance et de sourires ; elles semblent très disposées à s'amuser, car à chaque instant on les entend rire aux éclats. Les hommes sont généralement bien de mise et de manières, sauf quelques figures assez communes, parmi lesquelles il faut classer M. Abraham, qui vient d'arriver avec sa grosse

chaîne d'or, et le Hongrois, qui a des boucles d'oreilles et des bagues à tous les doigts.

Cracoville et le major se sont approchés de Belatout ; ce dernier lui dit :

— Nous allons tailler un petit baccarat dans le salon bleu... vous en serez?

— Non, je n'en serai pas : merci, je ne veux plus jouer.

— Vous ne voulez plus jouer? Que diable voulez-vous donc faire d'ici au souper?

— Mais... causer avec ces dames... et danser... car je pense qu'on dansera?

— Ah ! vous dansez encore !... C'est différent.

Et le major s'éloigne pour aller se mettre au jeu.

— Vous dansez encore !... Pourquoi cet encore? dit Belatout; je trouve cet *encore* assez déplacé... mais le major ne connaît que le jeu! J'aime mieux faire la cour aux dames, c'est moins cher... N'est-ce pas, M. de Cracoville?

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis ! répond le beau monsieur : les dames coûtent souvent fort cher!... J'en sais quelque chose... elles ont à moi plus d'un million!

— Un million!

— Je mets cela au plus bas, mais je ne le regrette pas... j'ai joui de la vie ! et je trouve que l'argent n'est bon qu'à être dépensé !... Oh ! il arrive encore du monde... Cette fois, c'est milord protecteur...

— Qu'entendez-vous par ce titre?

— Pardieu ! cela s'entend de reste : l'entreteneur déclaré de la belle Ethelwina, le baron Spitermann... avec son petit favori, le jeune peintre Mirza.

En effet, le beau Spitermann s'avançait dans les salons, promenant autour de lui des regards plutôt orgueilleux qu'aimables, daignant sourire aux dames et quelquefois aux hommes, mais toujours avec cet air fier et vain qui semblait dire : « Vous savez que je suis à peu près le maître ici !... que toutes les belles choses qui sont en ces lieux viennent de ma munificence, et que, si l'on vous donne une fête, c'est moi qui la paye! »

Dans la position du baron, un homme d'esprit se garde bien d'agir ainsi; il se tiendra plutôt à l'écart, et tâchera de passer dans la foule des adorateurs sans être remarqué. Mais les hommes n'ont pas tous de l'esprit et, chez le plus grand nombre, la vanité l'emporte toujours.

Spitermann cherche des yeux Ethelwina, qui n'est pas accourue assez vite au-devant de lui; en revanche, il a aperçu Belatout et a paru peu

flatté de le rencontrer chez sa maîtresse. Il l'a regardé sans le saluer, et, au lieu de lui sourire, a fait une grimace. Le provincial, qui allait saluer ce monsieur, s'arrête en se disant :

— Qu'est-ce qu'il a donc, cet Allemand?... Aurait-il deviné que j'ai fait la conquête de sa belle? Ma foi, je serais enchanté de la lui souffler, car il a été fort peu aimable avec moi à ce pique-nique... et m'a assez mal reçu quand je lui ai demandé des renseignements sur Eugène...

Spitermann, qui vient d'aborder Ethelwina, lui dit, en désignant Belatout :

— Qu'est-ce que vous faites donc de cela, ici?

— Qui? quoi cela; mon lion?

— Eh ! parbleu... ce monsieur qui est habillé si bêtement, qui a une tournure si lourde... et qui met des épingles dans sa cravate... ce qui ne se fait plus...

— Quand l'épingle est aussi belle, mon loulou, cela peut toujours se mettre... ce n'est jamais laid !

— Je le reconnais, ce pataud ! il était à un pique-nique que nous avons fait aux Champs-Élysées. Il s'est grisé comme un portefaix... il semblait désolé parce qu'il avait perdu quelques louis !... Mais j'avoue que je ne m'attendais pas à le trouver ici ; qui donc l'y a amené?

— C'est ma bonne Zuléma, dont il est l'ami de... cœur.

— Votre bonne Zuléma se trouve toujours être l'amie des hommes qui me déplaisent.

— C'est le hasard qui fait cela.

— Le hasard !... hom !... quand les hasards arrivent si souvent, cela devient suspect... Prenez garde, Ethelwina !... Vous savez quelles sont nos conditions?... Je ne vous refuserai rien de ce qui peut vous être agréable comme toilette ou bijoux ; mais je ne veux pas qu'aucun homme vous parle de trop près !

— Que vous êtes embêtant, avec vos conditions ! S'il me plaisait d'y manquer, mon gros rat, je ne vous demanderais pas la permission. Mais il faut que vous soyez toqué pour être jaloux de ce provincial qui n'ose pas se retourner ici !

— Vous avez raison... au fait !... c'est stupide de ma part.

— Ethelwina ! Ethelwina ! fais-nous donc danser... dis donc à ton orchestre de commencer... les pieds nous démangent.

— Oui, mesdames, vous avez raison, il faut danser. Allons, messieurs, invitez vos dames... Je déclare que le cancan est permis.

— Vraiment ! je l'espère bien... D'ailleurs, maintenant, on le danse dans les plus belles sociétés...

— Et les Anglais prétendent que c'est notre danse nationale...

— En tout cas, elle est plus gracieuse que leur gigue.

Un orchestre, composé de deux violons, d'une basse, d'un piston et du piano, fait entendre la ritournelle d'un quadrille. En un instant, presque toutes les dames sont en place avec leur cavalier. Mme de Vanilley est obligée de faire tapisserie, parce qu'elle ne peut pas se tenir debout longtemps. Belatout, qui n'a pas osé se risquer dans un quadrille, se met au premier rang pour voir danser;et bientôt il se félicite de ne point s'être offert pour cavalier, car la danse de ces dames lui semble tellement nouvelle qu'il n'a pas assez de ses yeux pour la regarder; ce sont des pas, des poses, comme il n'en a jamais vu. Ce sont des jambes jetées au vent, des mouvements de hanches très voluptueux, des postérieurs que l'on pousse comme pour recevoir un clystère, mais tout cela avec grâce, avec mutinerie, et accompagné de petites mines piquantes, agaçantes, séduisantes. Saint Antoine n'eût peut-être pas résisté aux diablesses si elles avaient dansé le cancan comme les cocottes du grand monde.

— Eh bien, que dites-vous de tout cela, mon cher mossié? demande le juif Abraham, qui s'est approché de Belatout et passe familièrement son bras sous le sien. N'est-ce pas que voilà des petites femmes qui se tortillent bien gentiment?

— Ah! bonsoir, monsieur... je suis bien le vôtre... Oui, en effet, ces dames exécutent une danse... tout à fait de caractère... mais c'est étourdissant!.. Vous m'en voyez ébloui!

— C'est que vous n'êtes pas habitué à aller au *Casino* alors... on n'y danse pas autrement.

— Au Casino?... non, je n'ai pas encore été à ce bal... Par exemple, je trouve que les hommes sont bien moins forts que les dames! C'est à peine s'ils risquent quelques pas...

— Oh! pas encore... cela commence, ils ne veulent pas se fatiguer, mais vous les verrez après le souper, ils feront des sauts comme des clowns!... Et, tenez, petit Mirza se lance déjà... Voyez!

En effet, le jeune peintre venait de faire un grand écart qui lui avait valu mille bravos et les applaudissements de toutes les danseuses. Cependant Belatout aurait voulu voir danser Ethelwina; mais la reine de la fête était encore trop occupée à recevoir son monde et n'avait point fait partie de ce premier quadrille; elle est tellement entourée et forcée de répondre à tant d'admirateurs, qu'elle ne peut plus causer avec Belatout; mais, lorsqu'elle passe près de lui, elle trouve toujours moyen de lui adresser un regard, un sourire et de lui glisser dans l'oreille de ces mots qui font battre le cœur et que les femmes disent si bien.

XVII

UNE ÉPINGLE TENTANTE

Après le quadrille, on joue une polka. Belatout se dit que cette fois il peut se risquer ; cette danse ne permettant pas de faire autre chose que le pas ordinaire. Il cherche des yeux Ethelwina, c'est avec elle qu'il voudrait polker. Enfin il l'aperçoit dans un groupe de femmes qui ont l'air de rire beaucoup en l'écoutant. Belatout a beaucoup de peine à s'approcher ; il entend la reine de la fête dire à ses amies :

— Je vous parie que demain elle est à moi... Hortense, veux-tu parier ton petit cachemire bleu contre mon rouge?

— Oh ! non, tu es trop forte à ce jeu-là... tu gagneras... tu l'auras !... Mais au moins tu nous laisseras les confitures, ah ! ah ! ah !...

Ethelwina aperçoit Belatout, elle fait un signe : tout le monde se tait.

— Vous me cherchez, cher monsieur?

— Oui, belle dame ; on va polker, me ferez-vous la grâce de polker avec moi?

— Ah ! ce serait avec bien du plaisir ! mais il n'y a pas moyen ; mon tigre m'a défendu de polker et de valser avec d'autres que lui. Faites donc polker cette pauvre Zulméa, qui ne fait rien...

— Il lui serait bien impossible de faire quelque chose... cette dame est chaussée de façon à ne pas pouvoir marcher.

— Ah ! je la reconnais là... Voyons, mesdames, qui de vous est libre ?... Astasie, ton Arthur ne polke pas il me semble ?

— Non, il trouve que c'est une danse bête, qu'on a l'air de vouloir pousser sa danseuse par terre...

— Veux-tu polker avec M. de Montabord?

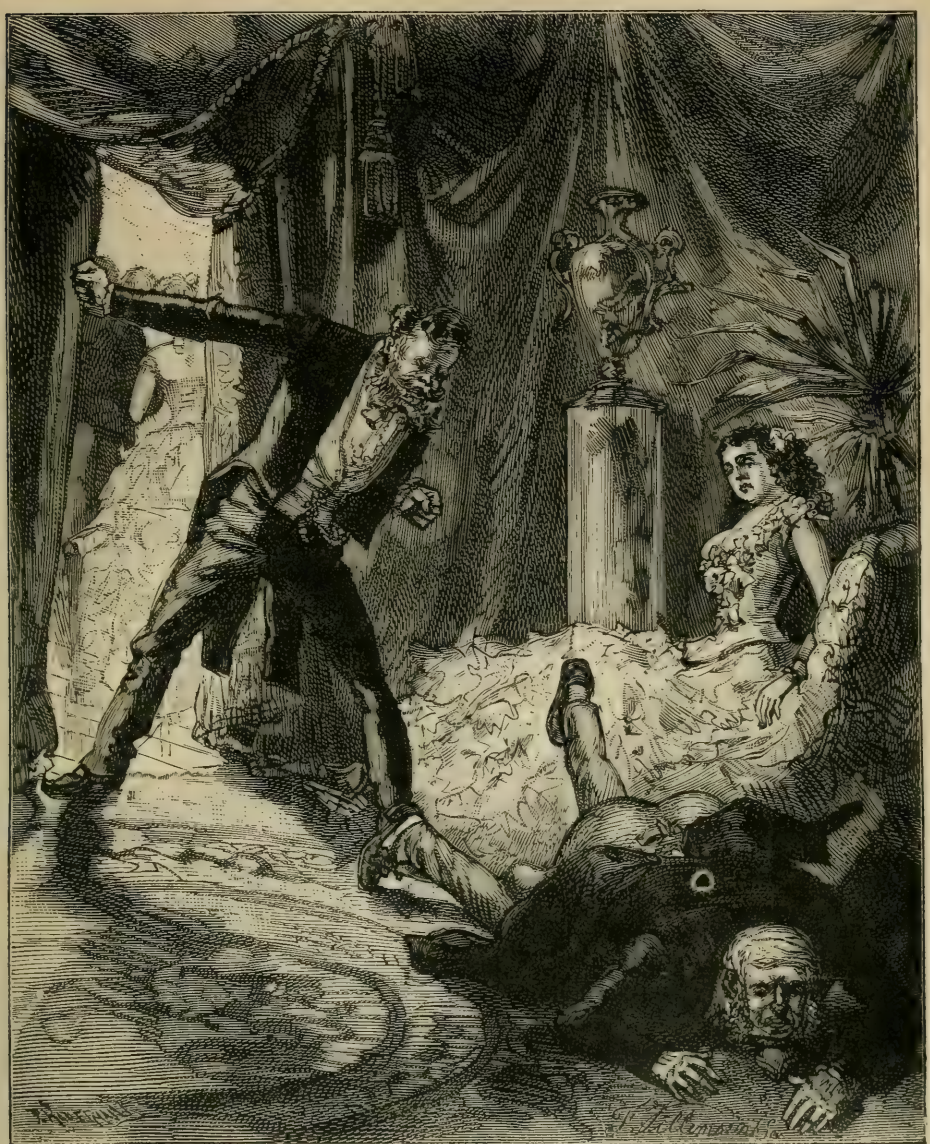
— Oui... s'il est fort. Allez-vous bien, monsieur?

— Mais, belle dame, je crois que je m'en tirerai.

— Vous croyez !... Au reste, si vous n'allez pas bien, je vous préviens que je vous lâche, d'abord !...

— Monsieur de Montabord, vous allez polker avec une des meilleures polkeuses de Paris.

Belatout s'incline ; la menace que cette dame lui a faite de le lâcher s'il n'allait pas bien lui a semblé peu aimable ; mais l'orchestre part, il enlace la taille de sa dame, qui est une brune fortement constituée, et commence par lui marcher sur les pieds ; cette dame laisse échapper un



— C'est donc pour faire la cour à madame? (P. 155.)

juron digne d'un crocheteur ; mais, pour réparer sa maladresse, Belatout s'empresse de la faire tourner puis retourner sur elle-même : figure que Friquette lui a apprise et grâce à laquelle il obtient son pardon de sa danseuse, qui s'écrie :

— Tiens ! mais ce n'est pas mal, ça... Vous tournez lestement, pour un homme qui arrive de Bar-le-Duc... Pas mal... ça va... Mon cher ami, vous avez une bien belle épingle !

— Vous trouvez, madame?

— Faites-moi encore tourner, j'aime ça... oui, votre épingle me donne dans l'œil... Voulez-vous faire un échange?

— Lequel, madame?

— Donnez-moi votre épingle et je vous donne mon cœur?... Ah! bon, il ne répond pas... il me fait trop tourner à présent!

Mais Belatout était lancé, il avait profité des leçons de Friquette : il était en nage, mais il mettait de l'amour-propre à ne point se reposer. Heureusement l'orchestre s'arrête ; sa danseuse va se jeter sur un divan, en lui criant :

— C'est bien, vous ne m'avez pas répondu... Vous êtes un roué!

Belatout est très flatté de s'entendre appeler *roué*, il se hâte d'avaler un verre de punch, il a bien polké, il est content de lui; de plus, sa danseuse lui a offert son cœur ; il ne doute plus qu'il n'ait le don de plaire aux dames ; à la vérité, celle-ci a mis pour condition qu'il lui donnerait son épingle ; mais il pense que c'était une manière adroite de lui faire une déclaration.

Les sirops, les glaces, le punch, le vin de Champagne frappé circulent en abondance, personne ne s'en fait faute ; et les dames donnent l'exemple en ingurgitant du champagne avec une promptitude qui aurait l'approbation d'un joueur de gobelets ; déjà les salons n'ont plus le même aspect ; à la tenue presque régulière que l'on avait au commencement, ont succédé un abandon, une désinvolture, un entrain qui, comme une traînée de poudre, se communique de l'un à l'autre et fait régner partout la gaieté et la folie.

De tous côtés on cause, on rit; les cocottes disent tout ce qui leur vient à la tête, et, dans ce flot de mots, de reparties, il s'en trouve parfois de spirituels. Bien des artistes n'ont dû la réputation d'esprit qu'on leur a faite qu'à la hardiesse de leur langage et à leur habitude de parler à tort et à travers ; c'est comme les prédictions d'une tireuse de cartes : dans la quantité il s'en trouve qui portent.

Cracoville a essayé plusieurs fois d'emmener Belatout au jeu ; mais celui-ci a résisté, il veut rester avec les dames ; d'ailleurs, Ethelwina, en passant près de lui, lui a dit tout bas .

— Après le souper... j'espère... il ira jouer... nous causerons à part!

Et Belatout, électrisé par tout ce qu'il voit autour de lui, par cette atmosphère de plaisir qu'on respire et peut-être aussi par le champagne frappé dont il boit fréquemment, afin de se monter au ton de la compagnie, se dit à lui-même : — Nous causerons à part... O Dieu ! comme cet *à part* me donne des idées amoureuses!... Je ne me suis jamais senti

si jeune que cette nuit! Oh! assurément, je n'étais pas si jeune il y a vingt ans!

— Vous savez, cher mossié, que je tiens toujours ma chaîne à votre disposition, dit M. Abraham en s'accrochant de nouveau au bras de Belatout. Il y a ici plus d'une jolie petite femme qui ferait bien des sacrifices pour la posséder!... mais, moi, je ne donne plus là dedans... j'ai renoncé au beau sexe! tandis que vous, qui dansez encore comme un zéphir... vous devez courtiser les petites femmes... N'est-ce pas, farceur?... Eh! eh! eh!

— Mais, monsieur Abraham, je ne dis pas que... si l'occasion se présentait...

— L'occasion! il est bon, là! Il n'y a pas besoin d'occasion ici... les affaires se traitent de gré à gré... Prenez donc un verre de *moët*... il est excellent...

— Oui, ce champagne est parfait...

— Alors vous m'achèterez ma chaîne pour l'offrir à une de ces dames, c'est entendu!... Je vous la garde... on me l'a déjà demandée, je vous la garde.

— Mais non... mais non...

Et Belatout, pour échapper à M. Abraham, va s'asseoir à côté de M^me^ de Vanilley, qui attend toujours que son pied fonde pour essayer de marcher; elle accueille le provincial avec un doux sourire et lui dit :

— Venez un peu causer avec moi. . N'est-ce pas que cette fête est charmante?

— Oui, madame, il règne ici un entrain dont je ne me faisais pas une idée!

— Et comme c'est bien composé!

— J'avoue que toutes ces dames ont des tournures et des toilettes ravissantes ; de plus, elles sont fort aimables...

— Et les hommes dont vous ne parlez pas!... Mais c'est ce qu'il y a de mieux dans Paris!... des agents de change, des futurs banquiers... des étrangers fort riches... tous des hommes de finances!... La fine fleur des pois du sport... A propos, où en êtes-vous avec elle?

— Avec elle?... qui?...

— Eh! mon Dieu, Ethelwina!... Est-ce que je ne sais pas qu'elle a un cheveu pour vous!... Ingrat!

— Un cheveu!... comment?... Je n'y suis pas...

— Ne faites donc pas le discret avec moi. Je suis l'amie intime d'Ethelwina, elle me fait ses confidences... vous lui plaisez. ..

— Vous croyez vraiment que j'aurais ce bonheur?

— J'en suis sûre... soyez galant, et vous arriverez... Tenez, elle trouve votre épingle très distinguée? à votre place, moi, je la lui offrirais...

— Mon épingle? vous croyez qu'elle l'accepterait?

— Essayez plutôt... et, si elle l'accepte, Ethelwina a trop de délicatesse pour ne pas être reconnaissante... vous me comprenez?...

— Je crois que oui... Mais on va polker... Pardon, j'ai pris goût à cette danse... je vais inviter une dame.

Belatout n'était pas du tout décidé à offrir son épingle, et il a quitté la dame aux petits pieds pour faire cesser cette conversation.

Les danses continuent dans un salon : le jeu est en train dans un autre ; tout le monde est très occupé et les conversations sont vives et animées, lorsqu'on vient annoncer que le souper est servi. Alors chacun se dirige vers la salle à manger ; les joueurs même quittent leur partie en se disant :

— Nous reprendrons après le souper.

Au souper, le coup d'œil est charmant : la table est surchargée de lumières, de surtouts brillants et de riches potiches renfermant des fleurs rares. Les mets les plus délicats, les vins les plus délicieux vous annoncent un repas digne de *Laïs* ou d'*Aspasie*. Il y a place pour tout le monde, car la table est immense, et une cloison mobile a été enlevée pour pouvoir la placer. La reine de la fête arrive, donnant le bras au baron Spitermann, qui s'assied à table auprès d'elle. Ensuite chacun se met où il veut et près de la dame qu'il courtise. Belatout, qui marchait presque sur la robe d'Ethelwina, est arrivé assez à temps pour s'asseoir à sa gauche ; ce qui fait froncer le sourcil au baron, qui est à sa droite.

Le souper est nécessairement aussi gai que le bal ; il devient même si bruyant, les coupes s'emplissent et se vident si souvent, que bientôt on ne s'entend plus ; on parle, on rit, on chante, tout cela en même temps ; personne ne s'écoute, mais tout le monde s'applaudit. Au milieu de ce tohu-bohu général, la belle Ethelwina ne se fait pas faute de donner des coups de genou à son voisin de gauche, qui répond énergiquement avec sa jambe droite en accompagnant ce jeu caché de tendres regards qu'il lance à sa voisine. Mais le beau Spitermann surprend un de ces regards et dit à sa maîtresse :

— Pourquoi donc cet intrus... ce balourd... cette caricature... se trouve-il placé à côté de vous?

— Mais parce qu'il s'y est mis, mon mignon.

— Il ne devait pas s'y mettre! S'il est l'amant de Zuléma, il devrait être près d'elle.

— Oh! ce n'est pas une raison!... Est-ce que tous ces messieurs sont auprès de leur femme?... il faut bien varier un peu!

— Et il se permet de vous lancer des œillades, ce butor!

— Des œillades!... Mais tout le monde s'en lance ici; on n'est chez moi que pour ça.

— Et il vous parle souvent tout bas!

— C'est qu'il est timide, il n'ose pas parler haut.

— Que vous dit-il, ce monsieur?

— Il me demande s'il est vrai que Zuléma n'a que vingt-cinq ans?

— Vous mentez! ce n'est pas cela qu'il vous dit!

— Ah! ah! ah!... Ce pauvre M. de Montabord, vous lui faites bien de l'honneur d'être jaloux de lui.

— C'est possible; mais qu'il ne vous regarde pas trop, sinon je le corrigerai.

— Spitermann, mon Othello, vous avez un cricri dans votre lanterne, cher ami!

— C'est bien!... riez toujours... Mais souvenez-vous qu'il y a un chapitre sur lequel je ne ris point.

Le souper se prolonge assez longtemps. Puis, tout à coup, les dames s'écrient :

— Et le cotillon?... nous n'avons pas dansé le cotillon!... Allons vite, vite!

— Qui est-ce qui le conduira?

— C'est Mirza, il le mène très bien... Allons danser... En avant, Mirza!

— Mesdames, j'ai encore faim!

— Ce n'est pas possible!

— Je vous jure que si.

— Eh bien, vous viendrez vous remettre à table après...

— J'ai encore soif!

— Non! non! il ne peut déjà plus se tenir... Vite au cotillon; ça vous remettra.

Les dames enlèvent presque de force le petit Mirza, les joueurs retournent à leur partie; tout en se levant, Ethelwina dit à l'oreille de Belatout :

— Tout à l'heure... dans mon boudoir... allez m'y attendre...

Puis elle s'éloigne avec Spitermann, qui ne danse pas le cotillon et se rend dans le salon de jeu. Belatout reste encore quelques instants à table; il avale de la chartreuse verte pour se donner de l'audace, puis rentre dans le bal, regarde un moment cotillonner et enfin traverse un

petit salon et, soulevant la portière, qu'il reconnaît, pénètre dans ce délicieux boudoir dont l'entrée est interdite aux profanes.

Là il s'asseoit sur une causeuse et attend en se disant :

— Elle danse le cotillon, mais elle m'a bien vu venir par ici. D'ailleurs, puisque c'est elle-même qui m'y a donné rendez-vous, c'est qu'elle saura bien quitter la danse... Je suis très ému... j'ai la tête en feu... mon cœur bat d'une force !... cette femme-là trouble ma raison... j'entends toujours la musique... Est-ce qu'elle ne pourrait pas lâcher son cotillon?...

Mais la portière vient de se soulever, et Ethelwina paraît, essoufflée par la danse ; elle se jette sur une causeuse, en s'écriant :

— Me voilà !... J'ai cru que je ne pourrais jamais me dégager... Pauvre ami ! vous vous impatientiez...

— Ah ! belle dame... je pensais à vous... je...

— Qu'il est aimable ! est-ce que vraiment vous m'aimez?

— O Dieu !... mais c'est-à-dire que vous me rendez fou...

— Eh bien, alors, on verra... on pourra couronner votre flamme... mais, moi, je me méfie des paroles des hommes... il me faut quelque chose à quoi ils aient tenu...

— Mon Dieu, belle amie... tout ce que vous voudrez... si une mèche de mes cheveux vous était agréable... coupez-la... oh ! coupez-la !...

— Ah ! ah ! qu'il est bête !... Non, mon cher, je ne veux pas de vos cheveux... Je n'aime pas les cheveux... fi ! c'est sale !... Mais, tenez, votre épingle me séduit... donnez-la-moi, et moi... je vous accorderai un rendez-vous... Vous entendez?

— Mon épingle !... vous voudriez mon épingle?

— Eh ! oui... est-ce que vous hésitez?... c'est un caprice... une bizarrerie !... Mais si vous me refusez, c'est que vous ne m'aimez pas...

— Non, oh ! je n'hésite plus... Je tenais à cette épingle... prenez-la... elle est à vous !

— Ah ! vous êtes un homme charmant !... Baissez-vous... mettez-vous à mes genoux, afin que je puisse vous l'ôter...

— M'y voici, belle dame...

— Voyons... avancez-vous... Ah ! fichtre ! comment donc est-elle entortillée?... je ne puis la défaire...

— C'est que c'est Friquette qui me l'a mise, et elle l'attache avec beaucoup de soin...

— Elle l'attache trop bien, votre Friquette... Oh ! mais, je l'aurai, cependant...

En ce moment, la portière est tirée avec force et le baron Spitermann

paraît à l'entrée du boudoir : en apercevant Belatout aux genoux de sa maîtresse, qui le tient par le cou et a l'air de vouloir l'embrasser, l'Allemand pousse un juron formidable, et s'avançant vers Belatout, le repousse avec tant de force, que celui-ci va rouler à cinq pas d'Ethelwina, qui jure aussi, mais entre ses dents, en murmurant :

— Ah! sapristi!... quand j'allais l'avoir!

— C'est donc pour faire la cour à madame que vous venez ici, monsieur Montabord? s'écrie Spitermann en s'approchant de Belatout, qui se relève en se tâtant le côté.

— Monsieur!... vous m'avez poussé très brutalement.... je trouve cette façon d'agir fort peu polie...

— Ah! vous trouvez mes manières peu polies!... Et de quel droit vous mettez-vous aux genoux de madame... à qui j'avais défendu de recevoir aucun étranger dans son boudoir?

— Monsieur... après tout, je ne suis pas chez vous, je suis chez madame... ça ne vous regarde pas?

— Ça ne me regarde pas!... Ah! je vous ferai bien voir que cela me regarde... car je vais vous ficher à la porte sur-le-champ...

— Me mettre à la porte!... Madame, souffrirez-vous qu'on m'insulte chez vous?

Mais Ethelwina, qui est de fort mauvaise humeur, parce qu'elle n'a pas eu le temps de détacher l'épingle, ne répond rien à Belatout, et, s'adressant à Spitermann :

— Voyons, mon lion, pas de scène! tu sais que je ne les aime pas; si je causais avec monsieur, c'était pour rire.

— Pour rire!... que vous le teniez par le cou... Oh! ceci ne prendra pas, ma cocotte... Et vous, drôle, sortez d'ici, ou je vous claque...

— Qu'est-ce que c'est?... c'est moi que vous appelez drôle?... Vous êtes un impertinent!...

— Je vais vous flanquer ma botte quelque part... si vous ne filez pas bien vite...

— Vous m'ennuyez... je ne vous connais pas...

— Sortirez-vous?

— Ah! zut!... laissez-moi tranquille...

— Zut!... il m'a dit zut, je crois... Vous ne voulez pas vous en aller?...

Le baron, courant sur Belatout, lui cingle son gant sur la figure. Cet affront fait bondir le provincial, qui envoie un coup de poing dans le visage de Spitermann. Celui-ci, furieux veut se jeter sur son adversaire, mais déjà on l'entoure et on l'arrête, car cette scène a attiré une partie de la

société dans le boudoir. Cracoville et le major percent la foule; Cracoville s'adresse au baron :

— Eh bien, qu'y a-t-il?... Comment! entre gentilshommes, des coups de poing!...

— Cet homme vient de me frapper...

— C'est vous qui avez commencé...

— Voyons, baron, du calme...

— Non, non... c'est dans son sang que je laverai l'injure qu'il m'a faite... il me faut sa vie... et je l'aurai...

— Qu'est-ce qu'il dit donc?... ma vie!... Par exemple... jamais!...

— Monsieur Montabord, vous m'enverrez vos témoins demain chez moi, à midi; ils y trouveront les miens... Et ne manquez pas de me les envoyer, sinon, je vous casse ma canne sur la figure toutes les fois que je vous rencontrerai...

— Vraiment.... Et vous croyez que les sergents de ville vous laisseront faire?...

Mais Cracoville et le major ont pris Belatout sous le bras et ils l'emmènent, tandis que des jeunes gens et des danseuses entourent le baron et le font rentrer dans la salle de bal.

Belatout, tout hors de lui par ce qu'il vient de lui arriver, rentre à son hôtel avec Cracoville et le major qui lui disent :

— Soyez tranquille... nous arrangerons l'affaire... nous irons demain trouver ce diable de Spitermann... nous serons vos témoins.

— Messieurs... vous comprenez... je n'ai pas la moindre envie de me battre.. Cet Allemand crie toujours et ne vous laisse pas parler... il m'a donné de son gant au visage; moi, je lui ai répondu par un coup de poing... il me semble que c'est suffisant... N'êtes-vous pas de mon avis?

— Ne vous inquiétez pas... puisque nous nous chargeons d'arranger l'affaire...

— Ah!... c'est bien aimable de votre part... je vous en serai très reconnaissant. Alors, demain, vous viendriez me dire... que c'est terminé?

— Oui; demain, en sortant de chez le baron, nous irons chez vous.

— Pas avant midi, n'est-ce pas? car il est cinq heures du matin, et c'est bien le moins que nous dormions un peu...

— Certainement... vous nous verrez vers une heure...

— Dans le salon commun, messieurs; car vous comprenez... je ne veux pas que ma fille entende parler de cette scène.

— C'est très juste; nous vous garderons le secret.

— Merci, messieurs... à demain.

Il s'est laissé séduire par les coquetteries d'une femme galante. (P. 161.)

XVIII

LA VEILLE D'UN DUEL

Belatout a fort dormi. La scène de la veille a beaucoup diminué sa passion pour Ethelwina; il trouve que cette dame l'a fort peu défendu contre la colère de son jaloux; quand ce monsieur lui ordonnait de sortir,

il lui semble qu'elle aurait dû montrer que l'on était chez elle, et que seule elle avait le droit d'y commander. Le vrai, dans tout cela, c'est que Belatout avait peur, et que la peur fait toujours grand tort à l'amour.

Pour se rassurer, il se disait sans cesse : « Cracoville et le major m'ont bien promis d'arranger cela. Je ne dois donc plus conserver d'inquiétudes... » Malgré cela il est tout pâle, tout défait, quand il se lève et va déjeuner avec sa fille.

— Vous êtes-vous bien amusé à ce bal, mon père? demande Diana, tandis que Friquette cherche à lire dans la physionomie de son maître ce qui peut causer son air inquiet et sa pâleur.

— Oui, ma fille, oui, je me suis excessivement amusé...

— Monsieur a sans doute beaucoup polké, car il a l'air bien fatigué?

— En effet... j'ai polké... avec succès, j'ose le croire... Friquette, tu avais fort bien attaché mon épingle... c'est grâce à toi que... que je ne l'ai pas perdue!

— Oh! dame, monsieur, une si belle épingle!... ça serait si malheureux si vous la perdiez... c'est pour cela que je la tortille un peu en l'attachant.

— Mais vous ne mangez pas, mon père?

— Je n'ai pas faim.

— Vous n'êtes pas malade? Vous êtes tout pâle!

— Je me porte très bien.

— Oh! c'est égal! se dit Friquette, il y a *quèque* chose... mais je le saurai.

Belatout regardait à chaque instant à sa montre. Enfin, sur les une heure, Jacquet vient dire :

— Les deux messieurs de l'hôtel sont dans le salon commun... le major Tourte et M. de Cracoville; ils m'ont dit : — Allez avertir votre maître que ses témoins sont là!

— Ses témoins! Qu'est-ce que cela veut dire, mon père?

— Rien du tout, ma fille; c'est parce que, hier... à cette fête, ils ont été témoins de ma légèreté en polkant... Jacquet, dites à ces messieurs que je vous suis.

Belatout est très ému, il se lève, en disant à sa fille : « Je vais revenir, » et se hâte de se rendre au salon commun. Il y trouve le major et Cracoville, il court à eux :

— Bonjour, messieurs; ah! je vous attendais avec impatience... Eh bien, vous avez été chez ce baron si emporté, si jaloux?...

— Oui, oui, nous en venons... nous y avons trouvé ses deux témoins... L'affaire est arrangée.

— Ah! merci, messieurs ; vous êtes bien aimables d'avoir consenti à vous charger d'arranger cela... Merci mille fois !... Je n'étais pas inquiet, mais c'est égal, je suis content de savoir que c'est fini...

— Fini ! dit le major, mais ce ne sera fini qu'après le combat...

— Comment! hein? Qu'est-ce que vous dites, major? Je ne comprends pas.

— Je dis que ce ne sera fini qu'après que le duel aura eu lieu...

— Le duel... pourquoi me parlez-vous de duel?... Vous venez de m dire que l'affaire était arrangée, et maintenant vous me parlez de duel !... Je trouve la plaisanterie mauvaise, messieurs!...

— Nous ne plaisantons pas, dit à son tour Cracoville ; c'est vous qui comprenez mal : nous vous avons dit que l'affaire était arrangée... cela veut dire que tout est convenu avec les témoins : l'heure, le lieu, les armes ; vous vous battrez à l'épée demain, à huit heures du matin, au bois de Boulogne...

— Mais, sapristi, je ne veux pas me battre, moi!... qu'est-ce que vous avez fait là!... Ah! c'est comme ça que vous arrangez les affaires?... Est-ce que je ne vous ai pas dit hier que je n'avais pas la moindre envie de me battre?

— Si fait! aussi nous espérions que cela se terminerait sans coup férir; mais il n'y a pas eu moyen. Le baron avait positivement dit à ses témoins : « N'acceptez aucun arrangement, aucune excuse ; il faut que le combat ait lieu. »

— Mais encore une fois, si je ne veux pas me trouver à ce rendez-vous!... On ne m'y portera pas, j'espère?

— Non ! mais vous serez regardé comme un lâche, et ce Spitermann a juré qu'il vous donnerait de sa botte au derrière partout où il vous rencontrerait. Comme nous avons bien pensé que vous ne supporteriez pas cette offense, nous avons réglé les conditions du combat.

Belatout se jette dans un fauteuil et s'arrache les cheveux en s'écriant :

— Un duel!... avoir un duel... moi, qui les ai en horreur!... mais c'est impossible!... D'abord, je ne sais pas tirer l'épée...

— Si vous préférez le pistolet, cela peut encore se faire... mais c'est plus dangereux.

— Non... non... pas de pistolet...

— Vous aimeriez mieux la carabine, comme les Américains?

— Eh! non, ni pistolet, ni carabine, ni épée... Je veux qu'on me laisse tranquille... je ne me battrai pas !

— Mon cher ami, dit Cracoville, vous ne pouvez pas faire autrement...

Réfléchissez à quoi vous seriez exposé quand ce Spitermann vous rencontrerait... et il vous poursuivrait partout...

— Alors, voulez-vous absolument qu'on me tue?...

— On n'est pas tué pour avoir un duel!

— Mais puisque je ne sais pas tenir une épée!

— Je vous donnerai des leçons ce soir, dit le major; je suis une des premières lames de Paris. Je veux, en deux heures, faire de vous un Saint-Georges!

— Alors, ce soir... j'irai vous trouver dans votre chambre... vous me donnerez des leçons...

— En vidant un flacon de rhum, c'est entendu...

— Et demain, dit Cracoville, à sept heures du matin, nous monterons en voiture et nous irons à la porte Maillot... l'ancienne entrée du bois...

— Demain matin... oui... Ah! mon Dieu!... il me semble que je rêve.

— Au revoir, cher ami.

— A ce soir, chez moi, dit le major; j'ai des fleurets excellents.

— Ça me fait bien plaisir.

Belatout rentre dans sa chambre, il est comme quelqu'un qui aurait abusé du champagne; mais il n'a qu'une pensée, qu'un désir : c'est de ne point se battre. Il marche à grands pas dans sa chambre, se laisse tomber sur une chaise, puis se relève en s'écriant :

— Eh bien, non, je ne suis pas brave!... Tant pis! après tout, ce n'est pas ma faute! On ne se fait pas soi-même... Si je m'étais fait, parbleu! je serais un César... un Achille... Que faire pour ne pas me battre!... Si mon fils était avec moi... il pourrait me remplacer... Un fils peut bien remplacer son père... mais j'ignore où il est... D'ailleurs, je lui ai aussi défendu de se battre... et je crois qu'il n'est pas plus un César que moi... Ah! Grandbec, qui doit être mon gendre... tiens, c'est une idée, cela!...un gendre c'est presque un fils... envoyons-le chercher... Il m'a dit qu'il serait à mes ordres, quand j'aurais besoin de lui; voilà bien le cas de mettre sa bonne volonté à l'épreuve.

Belatout appelle Jacquet et lui dit :

— Prends cette adresse, c'est celle de M. Grandbec; cours-y... et dis-lui que je le prie de venir me parler sur-le-champ, pour une affaire importante... Va

— Et si M. Grandbec n'y est pas, qu'est-ce que je lui dirai?

— Tu demanderas où il est; tu t'informeras... il faut absolument que tu le ramènes... Va.

Belatout tâche de se calmer un peu. Il s'assied et se fait tous les raisonnements possibles pour se prouver qu'il a le droit de ne pas se

battre. Mais, malgré lui, d'autres réflexions viennent l'assaillir; il songe à tout ce qu'il a fait depuis qu'il est à Paris, où il était venu pour ne s'occuper que de son fils; au lieu de cela, il s'est laissé entraîner à des plaisirs qui lui ont fait oublier ses devoirs. Abandonnant sa fille à la compagnie de sa servante, il a couru les traiteurs, les cafés; il s'est grisé, il a joué, enfin il s'est laissé séduire par les coquetteries d'une femme galante; elle lui a fait faire mille folies, et elle est cause qu'il doit se battre en duel... lui qui avait en horreur les duellistes... Voilà ce qui lui revient sans cesse à l'esprit et ce que maintenant il se repent d'avoir fait. Quel dommage que le repentir ne vienne qu'après la faute!...

Une heure ne s'est pas écoulée depuis que Jacquet est parti, lorsque M. Grandbec vient lui-même chez Belatout, qui pousse un cri de joie en apercevant le jeune homme et lui tend la main, tandis que Jacquet se montre à la porte en disant :

— M. Grandbec était chez lui, je l'ai rapporté!...

— C'est bien, va-t'en!... et ferme la porte.

— Vous avez quelque chose d'important à me communiquer? dit Grandbec en s'asseyant en face de Belatout.

— Oui, mon cher ami... oui, mon cher fils!... Je puis bien vous appeler mon fils, puisque vous devez être mon gendre...

Le grand jeune homme sec et jaune ne répond à ces démonstrations d'amitié que par un salut très grave, en murmurant :

— De quoi s'agit-il, monsieur?

— Eh! mon Dieu, vous allez être bien étonné, Grandbec, vous qui connaissez mes principes, mes idées bien arrêtées sur le duel, quand je vous aurai appris... de quoi il est question.

— Achevez, monsieur.

— Eh bien, mon ami, je me suis trouvé à une fête... un bal... chez une fort jolie femme... Je causais innocemment avec elle... oh! très innocemment, je vous le jure! quand un monsieur jaloux, et qui a quelques droits sur cette dame, s'est permis de trouver cela mauvais... m'a insulté... Je lui ai répondu... je crois même lui avoir donné un assez joli coup de poing... mais cela ne lui suffit pas, il veut absolument se battre à l'épée avec moi... Enfin les témoins se sont vus... et c'est demain matin, à huit heures, que l'on prétend m'obliger à aller me battre au bois de Boulogne.

La figure de M. Grandbec s'est encore allongée davantage. Il répond d'un ton fort sec :

— Et que voulez-vous que je fasse à tout cela, moi, monsieur?

— Ce que je veux que vous y fassiez? mais cela me semble tout

naturel : que vous me remplaciez dans ce duel... Si j'avais mon fils avec moi, je l'aurais chargé de ce soin, mais j'ignore où trouver Eugène; à son défaut, vous êtes mon futur gendre, c'est donc vous qui devez prendre ma place.

— Je vous remercie infiniment, monsieur, de l'honneur que vous voulez bien me faire... mais je le décline.

— Vous le déclinez!... Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît?

— J'entends que je refuse, et n'ai nulle envie d'endosser votre duel.

— Qu'est-ce à dire?... vous refusez de venir à mon aide quand je réclame votre appui!... Mais savez-vous bien, monsieur Grandbec, que je pourrais alors?...

— Me refuser, vous, la main de mademoiselle votre fille?... Vous n'aurez pas cette peine, car déjà j'avais l'intention de vous rendre votre promesse. Sachez, monsieur, que je ne veux plus entrer dans la famille d'un homme qui se grise, qui joue... qui, à l'âge où l'on doit être raisonnable, s'habille comme un *petit crevé*, apprend à danser et à faire la cour à des cocottes...

— Monsieur!...

— Mademoiselle votre fille me recevait assez mal, votre petite servante me tirait la langue en me faisant la grimace!... j'aurais pu excuser tout cela! Mais un beau-père qui se conduit comme un écervelé, cela ne me va pas. Adieu, monsieur; jouez, buvez, courez les donzelles et battez-vous... je m'en lave les mains!... J'ai l'honneur de vous saluer!

Après avoir dit cela, M. Grandbec prend son chapeau et s'en va aussi gravement qu'il est entré, laissant Belatout atterré par ce qu'il vient d'entendre et ne trouvant pas un mot à répondre à ce que vient de lui déclarer ce monsieur.

Au bout de quelques minutes, Belatout regarde autour de lui et murmure :

— Il est parti! et il m'a refusé!... Il fait plus encore, il refuse maintenant d'épouser ma fille!... Heureusement, cela ne fera pas de peine à Diana... qui ne pouvait pas le souffrir!... Mais c'est de moi qu'il s'agit maintenant... Et mon duel... cet horrible duel!... comment donc m'y soustraire?... Décidément, il me faudrait mon fils... Ah! si Mme Plantureau avait revu Eugène!... Oui, cela serait possible... c'est une idée, cela; courons chez Plantureau.

Belatout sort vivement de sa chambre et rencontre Friquette, qui lui dit :

— Où donc allez-vous si vite, not'maître?

— Ca ne te regarde pas...

— Vous avez l'air tout chose!

— Ce ne sont pas tes affaises... ôte-toi de là... laisse-moi passer... et surtout pas un mot à ma fille.

— Sur quoi, not'maître?

— C'est mon secret...

— Si c'est son secret, comment veut-il que j'en parle? se dit Friquette; mais certainement il lui est arrivé quelque événement, et il faut pourtant que je sache ce que c'est.

Belatout a pris une voiture; il arrive bientôt chez son ami Plantureau. L'inventeur était dans la pièce où il avait fait porter ses grappins. Il regardait d'un œil piteux toute cette ferraille dont il était entouré, et s'écriait par moments : — Et dire que tout cela ne peut pas servir... ils sont trop lourds... on ne peut pas les lancer... et s'ils étaient moins lourds, ils n'opposeraient pas assez de résistance!... C'est un problème à résoudre.

— Bonjour, Plantureau!

— Tiens, c'est Belatout!

— Oui, mon ami. Je suis bien aise de te rencontrer. Peux-tu me donner des nouvelles de mon fils?

— Des nouvelles?... Eh! mon Dieu! tu vois... ça ne peut pas servir... il faut que je revende ça à la livre!

— J'ai absolument besoin de voir Eugène... c'est pour une affaire que je te conterai plus tard...

— J'ai vu les administrateurs... Croirais-tu qu'il y en a qui se sont permis de me rire au nez?

— Si tu ne l'as pas vu, ta femme l'a peut-être rencontré... il aura causé avec elle... Il aimait beaucoup causer avec ta femme.

— Moi, je m'en moque; mais je leur ai dit : « Messieurs, vous n'encouragez pas le progrès!... »

— Voyons, sapristi, tu ne m'écoutes pas, Plantureau; je te demande si tu as vu mon fils...

— Où diable veux-tu que je l'aie vu!... Est-ce que tu crois que j'ai le temps de penser à lui?

— Ah! que tu es cruel!... Mais ta femme alors... où est ta femme?

— Je n'en sais rien... elle sort toute la journée... je ne sais pas ce qu'elle invente... elle n'est jamais là...

— Et tu ne peux pas me dire où elle est?

— Quatre mille francs que j'ai dépensés en grappins!... Encore si ça pouvait servir à autre chose!...

Belatout voit que Plantureau ne l'écoute plus, et, sa femme étant

absente, il faut renoncer à l'espoir d'apprendre quelque chose sur son fils ; il se décide à rentrer à son hôtel. Il remonte en voiture ; en chemin, il change d'idée et dit au cocher de le conduire le long des boulevards et de ne point aller vite ; cette recommandation arrange le cocher et les chevaux. Belatout se tient la tête à la portière, regardant avec soin tous les hommes qui passent, espérant que parmi eux il apercevra son fils. Il fait ainsi quatre heures de voiture, se faisant conduire dans les endroits les plus fréquentés ; mais il n'a pas aperçu celui qu'il cherche, et rentre à son hôtel bien après l'heure où il a coutume de dîner. Il trouve sa fille inquiète, et Friquette qui se disposait à sortir pour tâcher de le retrouver. Il se met à table ; il n'a pas plus faim au dîner qu'au déjeuner, mais il boit ; il retourne à la bouteille avec une sorte d'avidité, en se disant : — Si cela pouvait me donner du courage !

L'heure est venue de se rendre chez le major. Belatout se lève en chancelant ; il embrasse sa fille, puis il l'embrasse encore. Diana, étonnée de ce redoublement de tendresse auquel elle n'est pas habituée, regarde son père avec inquiétude. Friquette ne le quitte pas des yeux. Il va pour sortir, mais il revient pour embrasser encore sa fille, à laquelle il dit :

— Au revoir !... c'est-à-dire... c'est peut-être adieu....

— Comment ! mon père... que voulez-vous dire ?...

— Moi... rien... je me trompais... je pensais à autre chose... Au revoir !... car ils auront beau faire... au revoir !...

Belatout se rend à l'appartement du major, chez lequel il trouve Cracoville ; ces messieurs jouent à l'écarté tout en buvant du rhum. Ils se hâtent d'offrir un verre à leur visiteur ; ils sont d'une humeur charmante, ce qui semble assez ridicule au provincial, qui leur dit :

— Vous avez l'air bien gais ce soir, messieurs ?

— Et pourquoi ne serions-nous pas gais, cher voisin ?... Ce rhum est délicieux !...

— Mais ne songez-vous donc plus que je dois me battre demain ?

— Eh bien, en quoi voulez-vous que cela nous attriste ?... Un duel est une chose toute simple, cela n'a rien d'attristant.

— Ah ! monsieur de Cracoville, si c'était vous qui dussiez vous battre, vous ne prendriez peut-être pas la chose si gaiement !...

— Moi !... Apprenez, monsieur de Montabord, que j'ai eu plus de quinze duels dans ma vie, et que j'ai toujours été sur le terrain en sifflotant un petit air !

— Et moi, donc ! dit le major ; je ne sais plus le nombre de mes duels, c'est fabuleux !... C'était un jour de fête pour moi...

— Oh ! mais, vous, major, c'est votre état ! Enfin, messieurs, puisque

A toi, Friquette! pare celle-là... et puis celle-ci... mais pare donc! (P. 167.)

cela vous plaît tant de vous battre, que l'un de vous prenne ma place, ça m'obligera!

— Impossible, cher monsieur, impossible! Il faut que tout se passe suivant les règles établies; nous sommes vos témoins...

Ah! si les témoins veulent se battre aussi, nous serons là, prêts à leur tenir tête...

— Vous avez le diable au corps! Vous voulez que tout le monde se batte à présent!...

— Buvez, monsieur de Montabord, et venez prendre une leçon d'escrime... Je vais vous apprendre à vous servir d'une épée.

Belatout boit, prend en tremblant le fleuret que lui présente le major, puis s'assure qu'il est bien boutonné; celui-ci le place, lui montre à se mettre en garde, et Cracoville, voyant combien Belatout a de peine à tenir son arme, lui verse un second verre de rhum, en lui disant :

— Buvez-moi cela... et vous tiendrez plus fermement votre épée.

Belatout boit, et bientôt se sent mieux disposé; le major lui fait parer quarte, parer tierce, l'encourage, lui crie :

— Ça va! ça va!... Encore un petit verre de rhum!

— Il est certain que cela donne de la fermeté! dit Belatout en avalant un troisième verre.

— Maintenant, fendez-vous sur moi... attaquez... attaquez toujours, ne laisssez pas respirer votre adversaire... fatiguez-le... c'est là le grand jeu... Ça va! ça va!...

— Encore un petit verre de rhum! dit Belatout; c'est étonnant comme cela me met en train!... Croiriez-vous une chose, messieurs? eh bien, c'est que je n'ai plus peur du tout.

— Mais nous étions certains que vous finiriez par avoir du courage.

— Moi, je ne l'aurais pas cru!... Allons, major, j'y suis... je me fends...

— Très bien!... superbe!... Encore un verre de rhum et vous me boutonnerez...

— Volontiers... ce rhum me donne une chaleur!... A vous, major... en garde!...

— Très bien!... mais maintenant, reposons-nous un peu...

Vous voulez vous reposer, major? je suis bien en train, cependant.

— Nous reprendrons la leçon plus tard. Reposons-nous en faisant une partie d'écarté...

— Soit! tout ce que vous voudrez... Pourtant j'aimais mieux me battre!

On se met au jeu; mais Cracoville et le major ont soin d'entretenir la valeur de leur élève en lui faisant boire du punch après le rhum; et Belatout, qui est déjà très étourdi, ne tarde pas à perdre une centaine de francs qu'il avait sur lui; après quoi il se lève et veut reprendre la leçon d'escrime.

Mais il ne lui est plus possible de garder son équilibre; et les deux

joueurs, voyant qu'il n'y a plus moyen de lui faire tenir des cartes, l'engagent à aller se coucher et l'avertissent qu'ils viendront le chercher le lendemain à sept heures du matin.

Belatout retourne chez lui en trébuchant un peu et en parlant tout seul. Au moment d'entrer dans sa chambre, il se trouve devant Friquette qui, un bougeoir à la main, guettait le retour de son maître. A sa figure animée, à sa démarche oscillante, elle voit sur-le-champ qu'on vient encore de le griser. Quant à Belatout, en apercevant sa petite servante, il se met en garde et lui porte une botte avec sa main, en lui criant :

— A toi, Friquette! pare celle-là... et puis celle-ci... mais pare donc!...

— Ah! mon Dieu! monsieur, qu'est-ce qui vous prend, ce soir?... Comment! vous voulez vous battre?...

— Friquette, je viens de prendre, chez le major, une leçon d'escrime... et une fameuse!

— Et pour quoi faire, monsieur?

— Pour être, demain matin, en mesure de tuer mon adversaire... au bois de Boulogne, à huit heures...

— Qu'est-ce que vous dites là, monsieur? Vous devez vous battre demain au bois de Boulogne, et avec qui donc?

— Avec cet Allemand!... ce Spitermann... l'amoureux furibond... mais son affaire est claire... je le tuerai!... Mes témoins me l'ont affirmé...

— Ah! mon Dieu!... un duel!... Vous, monsieur?...

— Oui, Friquette... D'abord j'avais peur... mais, à présent, je m'en fiche... parce que, vois-tu : une, deux... vlan!... tu es touchée... Ça n'est pas plus difficile que ça...

— Prenez garde, monsieur, vous allez tomber...

— Ce n'est rien... En garde!...

— Ah! monsieur, ce n'est pas possible!... Vous qui avez les duels en horreur!...

— C'est vrai... mais, vois-tu... je me sens bien fatigué... je vais me coucher... Surtout, Friquette, pas un mot à ma fille!...

— Mais, monsieur...

— Pas un mot!.. Je vais me coucher... une, deux!

Belatout est entré dans sa chambre, et Friquette, toute saisie par ce qu'elle vient d'apprendre, s'éloigne vivement en se disant :

— C'est moi qui l'ai poussé à faire tout cela, dans l'intérêt de mam'zelle... pour servir ses amours avec M. Marcelin. Oh ! mais je ne veux pas que not'maître se batte, et il ne se battra pas !

XIX

IL NE FAUT JURER DE RIEN

Belatout a fort mal dormi; l'ivresse de l'alcool est plus mauvaise que celle du vin. A cinq heures du matin, il sort de son lit; ce n'est plus le même homme que la veille ; avec les esprits du rhum se sont évaporées toutes ses idées belliqueuses.

Sa valeur factice a disparu ; il est redevenu aussi poltron qu'auparavant. Et, lorsqu'il se rappelle qu'il a un duel le matin même, il se rasseoit sur son lit en se disant :

— Si je me recouchais... si je faisais le malade... si je ne me levais pas de quinze jours?... Mais il faudrait finir par se lever... et ce maudit baron a dit qu'il me poursuivrait partout... Dans quel guêpier me suis-je fourré!...

Belatout passe son pantalon, puis s'arrête, ôte son pantalon, se recouche, et au bout de quelques instants remet son pantalon. Après avoir fait le même manège pour chaque pièce de sa toilette, il entend frapper à sa porte; il fait un bond de terreur en s'écriant :

— Qui va là? Je n'y suis pas!...

On entr'ouvre sa porte et Jacquet paraît.

— Qu'est-ce que tu veux, imbécile? Qui t'a permis de venir me réveiller de si bonne heure?

— Notre maître, je ne vous réveille pas puisque vous êtes levé...

— Enfin, pourquoi viens-tu? Je ne t'ai pas sonné...

— Notre maître, ce sont vos témoins qui vous attendent et m'ont dit de venir vous avertir... Il paraît que maintenant vous avez des témoins pour aller vous promener...

— Quoi... déjà!... Est-ce qu'il est sept heures?

— Oui, les voilà qui sonnent... entendez-vous?...

— Ah! mon Dieu!... déjà sept heures!... Et l'on est levé dans l'hôtel?

— Oh! il y a même déjà longtemps que Friquette est sortie.

— Friquette est sortie! Où est-elle allée?

— Ah! voilà ce que je ne sais pas... Où peut-elle être allée courir, elle qui ne doit connaître personne à Paris?... Voyez-vous, monsieur, cette petite fille-là a des allures... à votre place, je la surveillerais.

Belatout n'écoute plus Jacquet; il a fini de s'habiller: il se demande s'il ira embrasser sa fille avant de partir; mais, pendant qu'il hésite, Cracoville et le major arrivent et lui disent :

— Allons donc, paresseux!... il n'y a pas de temps à perdre... la voiture est en bas... il ne faut jamais être en retard, cela fait un mauvais effet. Venez, venez donc...

Et chacun d'eux le prend sous un bras, l'entraîne, l'emporte presque, et le fait monter en voiture, sans lui laisser le temps de se reconnaître. La voiture part; Belatout regarde ses deux témoins en balbutiant :

— Où allons-nous comme ça?

— Vous le savez bien... au lieu du rendez-vous, à la porte du bois de Boulogne.

— Messieurs... c'est que je n'ai plus du tout l'intention de me battre!

— Vous plaisantez! Nous vous avons laissé si bien disposé hier au soir!...

— Hier au soir, vous m'avez fait boire du rhum... je n'étais plus dans mon état normal. Ce matin, j'y suis; j'ai horreur du duel... Voyons, messieurs, sapristi! est-ce qu'il n'y a pas moyen d'arranger les choses sans se faire tuer?

— Écoutez, mon cher monsieur de Montabord, dit Cracoville, vous devez bien penser que nous ne tenons pas, nous, à ce que vous vous battiez.

Il y a beaucoup de duels qui, sur le terrain, se changent en un déjeuner que paye un des adversaires...

— O mon cher ami! je le payerai... je ne demande pas mieux que de payer un superbe déjeuner... un déjeuner dînatoire!...

— Que l'on terminerait par un baccarat, dit le major.

— Par tous les jeux que vous voudrez... Je vous en prie, changez cela en un déjeuner...

— Nous tâcherons... il faudra convenir que vous aviez tort...

— J'en conviendrai...

— Faire des excuses au baron, et, s'il veut les accepter... en avant chez le traiteur!

— C'est cela, en avant chez le traiteur!... et je ne lésinerai pas!... Ah! messieurs, cet espoir me rend tout mon courage!...

— Alors, vous avez envie de vous battre?

— Non, fichtre! ne vous y trompez pas...

— Et mes leçons d'hier?

— Vos leçons, major! J'ai totalement oublié ce que vous m'avez enseigné... je ne saurais plus tenir une épée.

— Nous sommes arrivés.

— Déjà!... Comme ce fiacre a été vite!

On descend de voiture. Belatout s'aperçoit alors que le major a apporté des épées de combat, qu'il avait cachées au fond de la voiture : il s'écrie :

— Pourquoi donc avez-vous apporté ces armes, major?

— C'est assez l'usage quand on va se battre...

— Mais puisque ce sera un déjeuner!...

— Si le baron accepte vos excuses; mais, s'il n'en veut pas, il faudra bien dégaîner.

— Mais, si on n'avait pas d'armes, on ne pourrait pas se battre...

— Soyez tranquille! à notre défaut, les témoins du baron doivent en avoir... Allons, en avant!... Je sais dans quelle allée on nous attend...

— Cracoville, donnez-moi votre bras... j'ai de la peine à me soutenir!...

On se met en marche; on ne va pas vite, car il faut presque traîner Bélatout pour le faire avancer.

Au détour d'une allée, on aperçoit M. Spitermann accompagné de deux jeunes gens.

— Voyez-vous, ils sont arrivés avant nous, dit le major.

— Non... je ne vois rien... murmure Belatout. Ma vue se trouble...

— Mais ils nous ont vus et nous font signe de les suivre... Suivons-les... ils connaissent les bons endroits.

— Les bons endroits... pour déjeuner?

— Pour se battre...

— Mais, puisque je ne veux que déjeuner!...

— Ah! sacrebleu! monsieur de Montabord, laissez-nous donc mener les choses dans les règles.

Le baron et ses témoins se sont, en effet, enfoncés dans un fourré où le monde ne passe jamais. Cracoville et le major parviennent, non sans peine, à y faire arriver Belatout.

Les adversaires et les témoins se trouvent alors en présence; deux cris partent tout à coup. Spitermann a pour témoins le petit peintre Mirza et le jeune Eugène Belatout :

— Mon père!...

— Mon fils!...

Telles sont les exclamations qui se font entendre en même temps.

— Comment, mon père, c'est vous qui êtes l'adversaire de M. Spitermann?... Mais on m'avait dit que cet adversaire se nommait Montabord?...

— Oui, mon ami, en effet; c'est un nom que j'avais pris pour venir te chercher dans Paris...

— Et vous avez un duel?... Ce n'est pas possible!...

— Comment! c'est là monsieur votre père? s'écrie à son tour le baron. Eh bien, mon cher Eugène, je ne vous en fais pas mon compliment!... Ah! c'est là ce M. Belatout qui trouve mauvais que vous vous amusiez à Paris, que vous courtisiez les dames, que vous aimiez la table, le jeu, le bal, tous les plaisirs de votre âge!... Eh bien, savez-vous ce qu'il fait à Paris, lui?... je vais vous le dire : il fréquente des... je ne sais qui!...

En disant ces mots, Spitermann jette un regard sur Cracoville et le major, qui se contentent de froncer le sourcil.

Puis il continue :

— Il joue, perd son argent fort bêtement, se grise au point de ne plus pouvoir se tenir, et se permet de faire la cour à ma maîtresse... Voilà ce que votre père fait à Paris.

— Monsieur, dit Belatout, il me semble que vous pourriez vous dispenser de conter tout cela à mon fils.

— Et pourquoi donc ne le dirais-je pas?... Je suis enchanté au contraire qu'il sache ce que vous valez! Et, maintenant, assez de paroles et l'épée à la main!

Et le baron ôte son habit, que reçoit le petit Mirza, qui en même temps lui présente une épée.

Belatout devient pâle comme un mort. Eugène court à Spitermann, en s'écriant :

— Voyons, baron, j'espère que vous n'allez pas vous battre contre mon père?

— Si fait, pardieu! Votre père m'a offensé... il m'a donné un coup de poing...

— Je ne l'ai pas fait exprès! balbutie Belatout.

— Vous vous moquez de moi!... Et quand je vous priais de sortir de chez Ethelwina, vous m'avez dit : « *Zut!* monsieur!... » Je ne pardonne pas ce mot-là!

— Comment! mon père, vous avez dit : *zut!* à monsieur le baron?

— Est-ce que savais ce que je disais!... Enfin... puisque monsieur veut absolument se battre... prends ma place, Eugène, je te la cède...

— Que je me batte pour vous?... Oh! non, mon père ; je me rappelle trop bien tout ce que vous m'avez dit touchant le duel... Vous m'avez menacé de votre malédiction si jamais j'en avais un!... Je ne veux pas m'y exposer en me battant... D'ailleurs, je suis bien persuadé que le baron ne m'accepterait pas pour adversaire!...

— Non, assurément. Voyons, monsieur, *sapremann! tarteiff!* est-ce que nous n'allons pas en finir?

En disant cela! Spitermann brandissait son épée et avait presque son visage sous le nez de Belatout.

— Si, monsieur, nous allons en finir! dit un jeune homme qui depuis quelques instants se tenait à quelques pas derrière des arbres, d'où il écoutait et observait tout ce qui se passait, puis qui, écartant doucement Belatout, va se placer devant le baron, qu'il regarde de fort près et d'une façon très provocante.

— Marcelin! s'écrient en même temps Eugène et son père.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là? dit Spitermann; d'où sort-il?... De quel droit, monsieur, venez-vous vous placer entre moi et mon adversaire?

— Parce que c'est moi maintenant qui suis votre adversaire...

— Vous? je ne vous connais pas!

— Je vous connais assez, moi, pour vous dire que vous êtes un lâche de vouloir vous battre contre quelqu'un qui ne sait pas tenir une épée.

— Un lâche! Ce mot-là vous coûtera cher, monsieur... et quand j'aurai fini avec le Belatout, ce sera votre tour.

— Non pas!... vous allez sur-le-champ vous aligner avec moi, sinon je vous soufflette, et de la bonne manière!... Allons, baron Spitermann, vous faites bien des façons pour vous battre, maintenant que vous avez pour adversaire un homme qui sait se défendre... Si vous avez peur, faites des excuses à M. Belatout, et tout sera fini.

— Peur!... moi!... faire des excuses!... Ah! mille tonnerres!... En

Mon mari, il serait possible!... mon père, vous consentez? (P. 175.)

garde, monsieur, quand j'aurai fini avec vous... les autres y passeront aussi.

— C'est ce qu'il faudra voir, monsieur!

Marcelin va prendre une des épées que tenait le major. Celui-ci et Cracoville veulent s'interposer et empêcher ce combat, qui ne leur semble pas dans les règles.

Mais le baron les repousse avec colère, en disant :

— Arrière, sacrebleu! et laissez-nous tranquilles, ou vous aurez aussi affaire à moi!

En voyant Marcelin ôter son habit et se placer en face de Spitermann, Belatout se sent prêt à se trouver mal; il est obligé d'aller s'adosser à un arbre pour se soutenir.

Mais de là il ne perd pas de vue les combattants.

Le baron sait fort bien tirer, mais en ce moment il est aveuglé par la fureur et charge à coups redoublés son adversaire. Marcelin, au contraire, conserve tout son sang-froid, et, au moment où Spitermann veut lui porter une botte, se fend sur lui et lui enfonce son épée dans le côté droit.

Le baron est tombé, Belatout pousse un cri en disant :

— Mon Dieu!... est-ce qu'il est mort?...

— Non, mais s'il en revient il aura de la chance! dit le major, qui examine la blessure.

— Il faut le secourir au moins.

— Il y a sa voiture qui n'est pas loin, dit Mirza. Messieurs, aidez-moi, nous allons l'y transporter...

— De grâce, messieurs, prodiguez-lui tous vos soins, dit Belatout en s'adressant à Cracoville et au major. Car, moi, je ne lui en voulais pas, à cet homme.

Mais après tout, si Marcelin n'avait pas pris ma place, c'est moi qui aurais reçu ce coup d'épée, et j'aime autant que les choses se soient passées ainsi... Marcelin, Eugène, venez avec moi, ne restons pas plus longtemps ici...

J'y ai le cœur trop oppressé... Voyons, Eugène, est-ce que tu préfères rester encore avec ton baron?

— Oh! non, mon père. Il voulait se battre avec vous... je ne suis plus son ami.

Belatout sort du bois, appuyé sur le bras de son fils et celui de Marcelin, auquel il dit :

— Mon ami, je vous dois la vie, et je ne vous ai pas encore remercié... mais je vous remercierai mieux tout à l'heure. Par quel miracle vous êtes-vous trouvé là, juste au moment où ma position n'était plus tenable?

— Mais c'est bien simple, monsieur... Ce matin, avant six heures, Friquette était chez moi et m'apprenait que vous aviez un duel pour

MON VOISIN RAYMOND

Je risquais cependant quelques mots de temps à autre. (P. 2.)

I

LA GRISETTE

Je me promenais un samedi soir sur les boulevards. J'étais seul et rêveur: je faisais, contre mon ordinaire, des réflexions assez sérieuses sur le monde et ses habitants, sur le passé et le présent, sur l'esprit et le

corps, sur l'âme et la pensée, le hasard, le sort, le destin. Je crois même que j'allais en faire sur la lune qui commençait à se montrer, et dans laquelle je voyais déjà des montagnes, des lacs et des forêts (car avec un peu de bonne volonté on y voit tout ce qu'on veut), lorsqu'en regardant en l'air, je heurtai brusquement quelqu'un qui venait contre moi, et que je n'avais pas aperçu dans la nuit.

— Prenez donc garde, monsieur; vous êtes bien maladroit! me dit aussitôt une petite voix douce, à laquelle la colère même n'ôtait pas de son charme.

J'ai toujours eu un faible pour les voix agréables; et, descendant bien vite des régions éthérées où je n'étais monté que par désœuvrement, je regardai la personne qui m'adressait la parole.

C'était une jeune fille de seize à dix-huit ans, en petit bonnet noué sous le menton, en robe d'indienne et, portant enfin le modeste tablier d'alépine noire. Cela m'a tout l'air d'une jeune ouvrière qui vient de faire sa journée, et rentre chez elle. Voyons vite la figure : charmante, ma foi!... des yeux vifs et malins, un nez mignon, de belles dents, des cheveux noirs, un ensemble agréable, de la physionomie, et une certaine grâce dans la tournure. Il faut avouer que je ne voyais pas d'aussi jolies choses dans la lune.

La jeune fille tient, sous son bras, un carton que j'ai heurté sans le vouloir; elle rattache le ruban qui le tient, et paraît craindre que le contenu n'ait souffert de ma maladresse, je me hâte de lui adresser des excuses :

— En vérité, mademoiselle... je suis désolé... c'est bien gauche à moi...

— Il est certain, monsieur, que si vous aviez regardé devant vous, cela ne serait pas arrivé.

— Ne vous ai-je pas fait de mal?

— A moi? oh non?... je crains seulement que mes fleurs ne soient chiffonnées... mais je réparerai cela à la maison.

— Bon! me dis-je, c'est une fleuriste; en général ces demoiselles ne sont pas des Lucrèces : voyons s'il y a moyen de lier connaissance avec celle-ci.

La jeune ouvrière avait remis son carton sous son bras, et continuait son chemin. Je marchais à côté d'elle ne disant rien encore : j'ai toujours été assez gauche pour entamer les entretiens galants; heureusement qu'une fois en train, cela va tout seul. Je risquais cependant quelques mots de temps à autre :

— Mademoiselle va bien vite... Voulez-vous accepter mon bras?...

Je serais charmé d'être votre cavalier... Me permettrez-vous de vous revoir?... Allez-vous souvent au spectacle?... Je pourrais vous offrir des billets... Prenez donc garde ! vous allez glisser. Et autres jolies choses de ce genre, phrases d'usage dans les rencontres nocturnes.

A tout cela je n'obtenais que des :

— Oui, monsieur; non, monsieur; laissez-moi, monsieur, je vous en prie... Vous perdez votre temps... Ne me suivez pas.

Quelquefois même on ne me répondait pas; on faisait un mouvement d'impatience, et on passait de l'autre côté du boulevard. Mais je traversais aussi; et, après quelques minutes de silence, je risquais une nouvelle phrase en donnant à ma voix l'inflexion la plus tendre et la plus sentimentale.

Je commençais pourtant à m'apercevoir que ma rencontre était plus sauvage que je ne l'avais pensé d'abord, et que je pourrais bien en être pour ma course, mes petits mots et mes regards en coulisse. Cependant cette résistance ajoutait à mes désirs ; j'avais été fort sot un soir, lorsqu'en croyant rencontrer une jeune innocente, que je suivais, depuis peu de temps, ma belle m'avait, à sa porte, engagé à monter avec elle; et je prie mes lecteurs de croire que je n'ai eu garde de monter. Mais, à Paris, les apparences sont si trompeuses !... Les plus fins connaisseurs, s'y laissent prendre : je devrais être connaisseur, car j'ai beaucoup vu le monde; cependant je me laisse encore tromper souvent.

Je faisais ces réflexions tout en suivant ma gentille fleuriste. Elle me fait faire diablement de chemin : nous passons les boulevards Montmartre, Poissonnière, Bonne-Nouvelle ; nous passons les petits théâtres... Allons, nous demeurons au Marais, je vois cela... On prend la rue Charlot, la rue de Bretagne, la vieille rue du Temple... On va toujours : heureusement, il fait beau ; d'ailleurs, on s'arrêtera enfin!... Oui, et on me ferme la porte sur le nez; mais qu'est-ce que cela me fait? Après tout, j'étais désœuvré, je ne savais ce que je voulais faire; j'ai tout de suite trouvé un but de promenade. A la vérité, celui-ci est à la portée de tout le monde, et il est facile de se donner de l'occupation dans Paris, en suivant le premier minois chiffonné que l'on aperçoit. Je connais pourtant beaucoup de personnes qui ne font pas autre chose, et qui négligent pour cela leurs affaires. Je rencontre surtout un grand nombre de commis de bureau qui, au lieu d'être à leur travail, sont continuellement à courir les grisettes, sous prétexte d'aller acheter un petit pain : il est vrai qu'ils sortent sans chapeau et courent toute la ville en voisin, ce qui est rassurant pour l'administration, qui est toujours sûre que ses commis ne sont pas perdus.

Mais il ne m'appartient pas de censurer la conduite d'autrui ; ce serait

d'ailleurs prendre bien mal mon temps, puisque je suis en train de *pécher d'exemple*, moi qui, tout à l'heure, faisais des réflexions sur l'instabilité des choses humaines, et qui maintenant poursuis un cotillon qui couvre ce que la nature a créé de plus fragile, de plus faible, de plus trompeur, mais aussi de plus séduisant, de plus enchanteur, de plus attrayant! Je m'égare, mon imagination travaille, et pourtant je ne vois qu'un pied, petit à la vérité, et la naissance d'une jambe que couvre le modeste bas de laine noire. Ah! si je pouvais seulement apercevoir la jarretière!... Ma foi, tout considéré, il vaut mieux suivre une jeune fille, quitte à se voir fermer une porte sur le nez, que de chercher à lire dans la lune, et de se creuser la tête dans des idées de métaphysique, d'astronomie, de physiologie et même de métoposcopie : plus on s'enfonce dans le vague, dans l'abstrait, moins on aperçoit le but et la preuve; mais en s'occupant d'un minois fripon, on sait de suite où l'on en veut venir, et près d'une jolie femme on découvre facilement le système de la nature.

Depuis quelques minutes, je ne disais plus rien à ma jeune ouvrière : j'étais piqué de ses refus obstinés; j'avais même ralenti mon pas, de manière qu'elle pût croire que je ne la suivais plus. Mais, quoiqu'à une distance de vingt pas, je ne la perdais point de vue. Elle s'arrête... je m'arrête... Elle parle à quelqu'un... je m'avance... Ce quelqu'un est un jeune homme. Je me mords les lèvres; mais je tâche d'entendre quelques mots, et je saisis le dialogue suivant :

— Bonsoir, mademoiselle Caroline.

— Bonsoir, monsieur Jules.

— Vous rentrez bien tard.

— Nous avons beaucoup d'ouvrage, surtout le samedi; et puis j'ai eu un carton à porter rue Richelieu; c'est ce qui m'a retardée.

— Et qu'avez-vous donc dans celui-ci?

— Un joli bouquet de roses pour mettre demain sur mon bonnet... c'est moi qui l'ai fait... vous verrez... il est bien élégant... Un maladroit m'a poussée sur le boulevard, et a failli me le faire jeter par terre.

Ici je m'enfonce dans l'allée, contre laquelle je me suis arrêté.

— Il y a des gens qui ne prennent garde à rien en marchant.

— Je crois que celui-là était un savant : il regardait dans le ciel.

— Vous a-t-il au moins demandé excuse?

— Oh oui!... mais je vous quitte : ma tante m'attend; elle me gronderait...

— Je serais bien fâché de vous causer du désagrément. Nous nous verrons demain, toujours?.

— Oui, oui, à moins que ma tante ne veuille plus que j'aille

huit heures au bois de Boulogne... Alors j'ai guetté de loin votre départ, et je vous ai suivi.

— Comment! c'est Friquette?... Elle savait donc que vous étiez à Paris?

— Oh! oui, monsieur... Je l'avais rencontrée plusieurs fois, ainsi que mademoiselle votre fille...

— Je comprends... Décidément tout est pour le mieux.

On est monté en voiture, et l'on arrive à l'hôtel, où Diana attendait avec inquiétude le retour de son père; car, sans lui dire positivement ce dont il s'agissait, Friquette ne lui avait pas caché qu'un grand événement allait avoir lieu. Aussi la jeune fille pousse-t-elle un cri de joie en voyant entrer son père, et son bonheur redouble en apercevant son frère et son amoureux. M. Belatout prend Marcelin par la main et le conduit vers sa fille en disant :

— Tiens, Diana, voilà ton mari que je te présente...

— Mon mari!... Il serait possible, mon père!... vous consentez?...

— Ah! monsieur, que je suis heureux!

— Oui, mes enfants, oui, je consens... mais à une condition : c'est que nous allons quitter cette ville et retourner à Bar-le-Duc tout de suite, ce matin même.

J'en ai assez de Paris! Je n'y ai fait que des sottises, et je n'ai pas envie de continuer.

Eugène, est-ce que tu ne reviendras pas avec nous? Sois tranquille, je ne veux plus te faire épouser M^lle^ de Boissalé. Tu ne te marieras que quand ça te plaira... et je ne te défendrai plus de t'amuser.

— O mon père, alors je vais avec vous... je ne vous quitte plus.

— Très bien! comme cela, je vois que tout le monde est content... et Friquette aussi, qui saute là-bas dans un coin.

En effet, Friquette sautait de joie et battait des mains en se disant :

— Ça y est! j'ai réussi!... Ah! je l'avais mis dans ma tête et je savais bien que j'en viendrais à bout.

Le jour même, toute la maison Belatout et Marcelin Nigelle quittent Paris. On prend le chemin de fer et on se remet en route pour Bar-le-Duc.

M. Belatout avait d'abord l'intention de laisser une lettre d'adieu pour Cracoville et le major, mais son fils l'en détourne en lui disant :

— Ces gens-là ne méritent pas que vous vous occupiez d'eux; ce sont tout bonnement des chevaliers d'industrie, qui sont à la piste des étrangers ou des provinciaux pour tâcher de leur soutirer leur argent.

Soyez bien persuadé d'une chose, mon père ; c'est que la belle Ethelwina Mme de Vanilley, Cracoville et le soi-disant major, tout ce monde-là s'entendait pour vous faire financer.

— Et ton baron allemand ?

— Spitermann est la dupe de sa maîtresse ; plus il lui en donne, plus elle le trompe... c'est l'usage !...

— Sapristi ! se dit Belatout, je suis encore bien heureux d'avoir conservé mon épingle !

Quelques semaines après le retour de la famille Belatout à Bar-le-Duc, on y célébrait le mariage de Diana avec Marcelin Nigelle. Belatout est maintenant d'une humeur charmante, et il dit à son fils :

— Vois-tu, Eugène, la seule chose que je regrette, c'est de ne point avoir à cette noce ce pauvre Plantureau et sa femme ; d'autant plus que je crains bien que Plantureau ne se ruine entièrement avec ses inventions.

— Rassurez-vous, mon père, dit Eugène. Sa femme lui a donné une idée très bonne et avec laquelle il pourra faire fortune s'il réussit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est d'inventer des paracornes.

Le soir des noces, Friquette ne peut s'empêcher de rire plus encore que de coutume en regardant son maître, qui lui dit :

— Pourquoi ris-tu si fort ?

— Ah ! not'maître, c'est de souvenir... Je me rappelle, quand je vous vantais M. Marcelin, que vous disiez : « Jamais un duelliste n'entrera dans ma famille... »

Et c'est par un duel qu'il y est entré !

— Cela prouve, Friquette, qu'il ne faut jurer de rien.

J'offris à l'instant un flacon. (P. 9.)

danser... Elle est si contrariante!... Vous avez des billets pour Tivoli?

— Oui, mademoiselle... pour quatre... Je viendrai vous prendre...

— De bonne heure, monsieur Jules.

— Oh! soyez tranquille... mais n'oubliez pas que nous dansons ensemble la première contredanse...

— On n'oublie jamais ces choses-là!

— Adieu, mademoiselle Caroline.

— Adieu, monsieur Jules.

M. Jules s'approche davantage; la jeune fille tend la joue... J'entends un baiser... Parbleu! c'était bien la peine que je vinsse jusqu'à la rue des Rosiers pour voir cela.

Le jeune homme s'éloigne en chantant; la jeune fille fait encore quelques pas, puis entre dans une allée, dont elle referme la porte sur elle, et moi je reste immobile contre le ruisseau.

Ce Jules est un amant... oui, cela m'a tout l'air d'un amant, honnête à la vérité, car je suis bien certain qu'il n'a baisé que sa joue, et d'ailleurs sa conversation n'annonce pas un séducteur. Demain dimanche on va à Tivoli avec la tante sans doute, puisqu'il y a des billets pour quatre. Allons, décidément, j'en serai pour ma course... Ce ne sera pas la première fois! C'est dommage, elle est gentille, fort gentille! Examinons bien la maison... On ne sait pas... le hasard peut quelquefois nous servir... Cette rue est sombre, la lune est cachée, je ne puis voir le numéro... Oh n'importe! je reconnaîtrai cette allée... cet angle... cet auvent...

— Ah! que diable! prenez donc garde!... vous avez manqué de jeter cela sur moi..

Un habitant de la maison de ma belle avait ouvert sa fenêtre, et vidé un vase dans la rue au moment où je regardais la couleur de la muraille. Heureusement je n'eus que quelques éclaboussures; mais cela mit un terme à ma curiosité, et je quittai la rue des Rosiers en essuyant avec mon mouchoir les pans de mon habit.

II

LA PETITE MAITRESSE

Il n'est pas encore tard lorsque j'arrive sur les boulevards; les petits théâtres n'ont pas encore fini. Une douzaine de colporteurs accourent vers moi en m'offrant des contremarques.

— Il y a encore un acte, monsieur, me crient-ils aux oreilles; c'est

la plus belle; vous verrez le combat au sabre et *à l'arche*, l'incendie et le ballet. C'est une pièce qui fait courir tout Paris... Vous trouverez de la place partout.

Ne pouvant résister à d'aussi pressantes sollicitations, j'achète une contremarque avec laquelle je devais entrer à toute place; cependant on ne me laisse entrer qu'au parterre ou circuler derrière le pourtour. Je prends ce dernier parti. Pour voir un acte, je serai toujours assez bien, et d'ailleurs ce qui se passe dans la salle est souvent plus amusant que ce qui se passe sur la scène. J'aime assez à examiner les figures, et il y en a de bien drôles aux mélodrames : ces théâtres sont, en général, fréquentés par le peuple, et une classe moyenne qui ne sait pas ce que c'est de cacher ses sensations, et qui par conséquent, se livre sans réserve à tout ce que lui fait éprouver une scène d'amour ou de remords.

— Ah! le chien!... ah! le gredin! disait mon voisin toutes les fois que le tyran paraissait, il va avoir son paquet tout à l'heure. Je regardai mon voisin; je jugeai à sa tournure et à ses mains que ce devait être un tanneur : ses yeux étaient plus animés que ceux de l'acteur qui faisait le traître, et contre lequel il vociférait à chaque instant. Devant moi, au pourtour, je remarquai une blanchisseuse qui sanglotait en écoutant le récit des malheurs de la princesse, et un petit garçon qui se cachait sous la banquette pour ne pas voir le combat.

Comme ces gens-là s'amusent! me dis-je : ils ne sont pas blasés sur le spectacle, ils sont tout entiers à l'action; ils ne perdent pas un mot, et pendant huit jours ils penseront à ce qu'ils auront vu ce soir. Montons aux premières; on y a meilleur ton, mais on s'y ennuie.

J'aperçois, à travers un carreau, une figure fort piquante; je donne la pièce à l'ouvreuse; j'entre dans la loge, décidé à faire mon possible pour réparer le temps perdu auprès de M^lle^ Caroline.

La dame, qui m'a semblé charmante derrière le carreau, est moins bien de près. Cependant elle peut plaire; elle a de l'éclat, de l'élégance, de la tournure. Elle est jeune encore : je vois déjà qu'elle est très coquette et que l'arrivée d'un jeune homme dans sa loge la distraira un moment.

Vous voyez, lecteur, que je suis un jeune homme : je crois que je ne vous l'avais pas encore dit. Plus tard, je vous apprendrai ce que je suis, quels sont mes talents, mes agréments, mes qualités : ce ne sera pas long.

Un monsieur est assis auprès de cette dame; il a une figure ordinaire, une mise recherchée, des manières assez distinguées. Est-ce le mari et la femme? Je suis tenté de le croire, car ils ne se disent presque rien.

C'est dommage que nous n'ayons plus que la moitié d'un acte à voir;

j'aurais pu causer, faire l'aimable, nouer connaissance. Il me semble que je ne déplais pas; on me lance des regards fort doux; on est placée de manière à me regarder sans que le monsieur s'en aperçoive. Ces dames ont pour cela une habitude!... Ah! si je me marie jamais, je me mettrai toujours derrière ma femme, parce qu'alors... Oui, mais si l'on s'assied près d'elle, pourrai-je empêcher les pieds, les genoux d'aller leur train... C'est bien embarrassant...

— Cette pièce n'est pas mauvaise, dit enfin la dame à son voisin; on ne joue pas trop mal ici...

— Oui, oui; et toujours des oui!... Ah! c'est nécessairement un mari, écoutons bien; c'est pour moi que l'on parle.

— Je me suis ennuyée hier aux Français; Mars ne jouait pas... Ne devons-nous pas aller demain à l'Opéra? Il y a une représentation extraordinaire.

— Comme vous voudrez.

— Au fait! il fait trop chaud pour se plaire au spectacle. Si ce n'était pas si mal composé le dimanche dans les jardins publics, je préférerais y aller à m'enfermer ainsi... Qu'en pensez-vous?

— Moi, cela m'est indifférent.

La dame fit un mouvement d'impatience. Le monsieur ne s'en aperçut pas, et s'avança sur le devant de la loge; je me levai pour regarder la décoration, et ma main se trouva par hasard contre le bras de cette dame, qui ne se dérangea pas.

— Ces théâtres sont mal aérés... il y règne une odeur désagréable, dit ma voisine au bout d'un moment. Je songeai alors aux basques de mon habit, qui en effet ne sentaient pas bon. Je ne pus retenir un sourire, mais j'offris à l'instant un flacon. On l'accepta, et, en me le rendant, on ne parut point s'offenser de ce que je serrais la main qui me le présentait.

En ce moment la pièce finissait. Diable! répétais-je en moi-même, c'est dommage!... je suis venu trop tard. C'est M^lle^ Caroline qui est cause de cela... Mais que dis-je? sans elle je serais encore sur le boulevard Montmartre à regarder les étoiles; c'est parce que je l'ai suivie que je suis revenu ici voir un acte, et c'est en courant après une grisette que j'ai rencontré cette petite maîtresse qui peut-être ne vaut pas la grisette!... Comme tout cela s'enchaîne!... C'est parce qu'on m'a jeté une certaine chose sur mon habit, que cette dame s'est plainte de l'odeur, et que je lui ai donné mon flacon et de plus serré la main. Qu'on dise après cela qu'il n'y a pas une destinée: certainement, si je faisais ce monsieur cocu, ce serait la faute de M^lle^ Caroline qui n'a pas voulu m'écouter.

On sort. J'aide cette dame à enjamber les banquettes qui ne se lèvent

point, pour la commodité du public. Mais le mari prend le bras, et je suis forcé de passer derrière.

Suivrai-je, ne suivrai-je pas? telle est la réflexion que je fais en descendant l'escalier. D'après ce qui venait de m'arriver peu de temps auparavant, j'aurais dû me tenir tranquille le reste de la soirée ; mais j'ai vingt-quatre ans, j'aime passionnément les femmes : d'ailleurs ma dernière maîtresse vient de m'être infidèle (c'est même ce qui m'avait plongé dans des réflexions mélancoliques), et un jeune homme qui a une forte dose de sensibilité ne peut pas vivre sans avoir un sentiment ; décidément je suis...

A peine est-on sur le boulevard, qu'on marche vers la chaussée.

— Bon! me dis-je ; on va prendre une voiture : j'écouterai ce que l'on dira au cocher, et par ce moyen je saurai l'adresse sans me déranger.

Mais il était dit que je me tromperais encore dans mes conjectures.

C'est vers un joli vis-à-vis que l'on se dirige : on appelle André ; le valet accourt, ouvre la portière, et fait monter monsieur et madame.

Voilà qui pique davantage mon amour-propre : une femme qui a équipage!... C'est une conquête qui mérite que l'on se donne quelque peine... Allons, suivons la voiture de madame... non pas à pied, cela serait trop fatigant. Passe encore si elle était en fiacre! mais des chevaux bourgeois... cela me donnerait une fluxion de poitrine. Ah! j'aperçois un cabriolet... c'est mon affaire... dépêchons-nous, car la voiture va partir.

— Holà! cocher!

— Montez, monsieur...

— J'y suis...

— Où allons-nous, mon bourgeois?

— Suis cette voiture qui part devant nous, et tu auras pour boire.

Le coquin n'en avait pas besoin ; je m'aperçus qu'il était déjà gris. J'aurais voulu alors en avoir pris un autre, mais il n'est plus temps de changer.

Il fouette de toutes ses forces son cheval efflanqué ; la maudite bête prend un galop de désespoir, et dépasse parfois la voiture bourgeoise.

— Prenez garde, dis-je à mon conducteur ; ne fouettez pas tant ; ne faisons point de malheur.

— Soyez tranquille, mon bourgeois, je connais mon état : vous entendez bien que je ne suis pas cocher depuis vingt ans sans savoir ce que c'est que de conduire... Vous êtes avec des amis qui sont dans le fiacre vert, là-bas... eh bien! moi, je veux vous faire arriver avant eux.

— Mais je ne vous ai pas dit que j'étais avec quelqu'un : je vous

prie de suivre cette voiture... Si vous la dépassez, comment la suivrez-vous?

— Je vous dis, not' bourgeois, que c'est eux qui nous suivront; je leur ferai voir que mon cheval en vaut deux. Quand Bélotte est en train, il n'y a pas moyen de l'arrêter.

— Morbleu! vous allez trop vite! nous avons passé la voiture... où est-elle maintenant?

— Ah! ils vont tâcher de nous rattraper... mais le cocher est vexé.. J'dis que je vous mène bien mon bourgeois.

— Mais arrêtez... arrêtez donc, vous dis-je...

— Est-ce que nous sommes arrivés?

— Eh oui! nous sommes arrivés.

— Ah! dame! c'est que Bélotte est lancée, et j'dis que ça va bien... Ho! ho!... vous y v'là, not' maître... où faut-il frapper?

— Nulle part...

— Ah! ah! pas pus d'fiacre que dessus ma main!... Quand je vous disais que vous arriveriez avant les autres! Ah! c'est que moi, j'ai à cœur de dépasser tout le monde.

Je descends de cabriolet. Je regarde au loin... plus de voiture; nous l'avons perdue. J'enrage!... et il me faut encore entendre les jactances de mon ivrogne qui me demande pour boire. Je suis tenté de lui casser son fouet sur le dos; mais je me contiens, et prends le parti le plus court. qui est de le payer et de le renvoyer.

— Quand vous voudrez un bon cocher et une bonne bête, not'bourgeois, vous voyez que je suis vot'affaire... vous me trouverez toujours sur la place Taitbout, auprès de *Torchoni*... dans le beau quartier. Vous demanderez François; je suis connu comme le grimacier...

— C'est bon! je m'en souviendrai.

Le drôle s'éloigne enfin, et me voilà seul dans une rue que je ne connais pas. Cependant, comme il se fait tard, et que je n'ai pas envie de passer la nuit en promenade, je cherche à m'orienter. Après avoir marché quelque temps, je me trouve dans un endroit que je reconnais: je suis rue des Martyrs, près de la barrière Montmartre. Heureusement je demeure rue Saint-Florentin, et, pour arriver là, il n'y a qu'à descendre.

Je me mets donc à descendre, en faisant des réflexions. C'était là le cas, et j'en avais le temps. Cependant mes rêveries sont encore troublées par des cris. Comme le quartier des Porcherons n'est pas fréquenté par une société choisie, et que je ne me sens pas l'envie de chercher une troisième aventure au Grand-Salon, je double le pas pour éviter les rencontres fâcheuses.

Mais le bruit continue : on crie, on jure, on se bat. Les femmes appellent la garde, le commissaire et toute la justice du quartier ; les hommes se poussent, se cognent, se roulent dans le ruisseau. On ouvre les fenêtres ; on se montre en bonnet de coton ou en coiffe de nuit ; on écoute, on rit, on jase d'une fenêtre à l'autre : on se demande réciproquement ce que c'est, mais on ne descend pas, parce qu'il n'est pas prudent de se mêler, la nuit, dans une dispute.

La vue des fenêtres ouvertes et des visages à bonnet de coton me rappelle mon petit accident de la rue des Rosiers ; je ne marche plus, je vole ! croyant déjà être poursuivi par la fatalité... mais on court derrière moi : je prends une rue à droite ; j'entends qu'on me suit, je m'arrête enfin pour reprendre haleine, et aussitôt on m'atteint et on s'empare de mon bras.

III

LA BOUQUETIÈRE

— Ah ! monsieur !... sauvez-moi... conduisez-moi... protégez-moi contre ce vilain Beauvisage, qui a dit comme ça qu'il m'enlèverait à la barbe d'un chacun. Entendez-vous comme il rosse Cadet Finemouche qu'est pourtant un malin ? Ma sœur n'a point z'été bête ; elle a filé dès que les coups de poing ont roulé ; elle m'a laissée là pour avoir tout sur le dos, et va peut-être faire à ma mère des rapports incendiaires !... J'navons que vous pour appui, monsieur, ou ben j'sommes une fille perdue.

Pendant que celle qui m'arrête débite son chapelet, ne s'interrompant que pour essuyer, avec le revers de sa main, les larmes qui coulent de ses yeux, je considère ma nouvelle rencontre, et tâche, à la lueur d'un triste réverbère, de distinguer ses traits.

Le langage et la mise m'apprennent bien vite à qui j'ai affaire : un déshabillé rouge attaché avec une ceinture de velours noir, un bonnet rond à grands bords de dentelle, un fichu de couleur, noué par devant, et sur lequel se balance une grande croix à la Jeannette : cette fois je ne puis craindre de me tromper, je vois clairement que j'ai devant moi une marchande à éventaire, ou dont la boutique est établie près des charniers des Innocents.

Voyons au moins si elle est jolie... mais oui... très bien vraiment ; ses yeux, quoique pleins de larmes, ont une expression de candeur, qui la rend tout à fait intéressante ; sa petite moue, son air chagrin sont

Je m'approche de ma belle fugitive. (P. 15.)

parfois tempérés par un sourire qui s'adresse à moi; et ce sourire, qu'une coquette ne saurait rendre aussi agréable, me montre deux rangées de dents bien blanches, que l'émail, le corail et toutes les poudres du parfumeur n'ont pas encore gâtées.

Cependant, malgré la gentillesse de ma nouvelle connaissance, j'hésite beaucoup à garder son bras, qui entoure le mien. A coup sûr

avec d'aussi jolis traits, on ne doit vendre ni poisson, ni viande. C'est une bouquetière, j'en répondrais ; mais je ne ferai pas ma maîtresse d'une bouquetière : on pourrait tout au plus, si l'occasion se présentait, se permettre un caprice, une fantaisie... Mais je ne suis pas en bonheur ce soir, je ne veux plus rien tenter. Débarrassons-nous de cette jeune fille.

Je dégage, le plus doucement possible, le bras qui est passé sous le mien ; je prends un air bien froid, et je dis à la demoiselle :

— Je suis bien fâché de ne pouvoir vous être agréable ; mais je ne vous connais pas. Les querelles de M. Beauvisage avec Cadet Finemouche ne sont pas de ma compétence. Votre sœur s'est sauvée, faites de même. Que votre mère en pense ce qu'elle voudra, cela m'est égal. Il est plus de minuit : voilà assez longtemps que je cours les rues, et je veux aller me coucher.

— Comment, monsieur !... vous me refusez !... vous allez me laisser là !... Ne pas vouloir se déranger de son chemin pour rendre service à une pauvre fille qu'est dans la douleur, à cause d'un accident qui peut arriver à tout le monde ! J'vous répète que ma mère est capable de ne pas m'ouvrir, si je reviens sans un répondant qui puisse affirmer que j'suis innocente.

— Et vous voulez que j'affirme cela, moi ?

— Pardine, est-ce que ça vous écorchera la bouche ?... d'ailleurs, vous êtes un beau monsieur : un queuq'z'un du grand monde : all' n'osera pas se mettre en colère devant vous, et elle m'écoutera. Mais si je reviens seule... queu train !... Ah ! Dieu ! ai-je du guignon ! je n'voulais pas y aller, à ce Grand-Salon ! j'avais une doutance de tout ça.

Et là-dessus, les larmes, les gémissements de recommencer ; les trépignements s'en mêlent : on va peut-être s'arracher les cheveux... ce serait dommage : ils accompagnent si bien cette petite figure si naïve, si fraîche. Je n'ai pas un cœur de roche ; je me sens ému par le désespoir de cette jeune fille, et je me dis :

Si, au lieu d'un déshabillé, elle avait une robe de soie ou même de mérinos ; si à la place de ce bonnet rond, était un petit chapeau ; si au lieu de cette croix à la Jeannette pendait un joli charivari ; il y a longtemps que je me serais empressé d'offrir mes services à cette pauvre petite ; je ferais le galant, l'aimable ; je me mettrais en quatre pour être écouté, et je regarderais comme une faveur la permission de lui donner le bras ; et maintenant, ce costume me rendrait cruel... insensible !... je refuserais de rendre un léger service, que l'on implore les larmes aux yeux !... Ah ! ce serait mal ; très mal : J'ai suivi une grisette et une grande dame, qui peut-être ne valaient pas cette pauvre fille ; j'ai passé ma soirée

à des niaiseries, je puis bien donner une heure à une bonne action : c'est décidé; je vais reconduire la bouquetière.

Vous voyez lecteur, que j'ai du bon quelquefois; il est vrai que la jeune fille me plaît aussi beaucoup. Toutes les femmes vous plaisent, allez-vous dire. Oui, lecteur; toutes celles qui sont jolies, et je gage bien que vous êtes de même.

Je m'approche de ma belle fugitive. Elle s'était assise contre une borne, tenant un coin de son tablier sur ses yeux : elle sanglotait.

— Mademoiselle...

— Mon... monsieur.

— Comment vous appelez-vous :

— Ni... i... icette, monsieur...

— Eh bien! ma petite Nicette, consolez-vous; ne pleurez plus, et reprenez mon bras. Je vais vous conduire chez votre mère.

— En... en vérité?...

Elle fait un saut de joie; je crois même qu'elle va m'embrasser... mais elle se contente de prendre mon bras, le serre bien fort contre le sien, et me dit :

— Ah! j'étais bien sûre que vous n'étiez pas capable de me laisser dans l'embarras... J'suis une honnête fille, allez, monsieur; tout l'quartier vous dira que Nicette a la réputation claire comme l'eau de roche... Mais ma mère est si méchante!... et puis ma sœur qui est jalouse, parce qu'elle prétend que je fais des yeux de sirène à Finemouche.

— Vous me conterez tout cela en chemin. Où allons-nous?

— Ah! dame! il y a un peu de chemin... J'étale à la Croix-Rouge, et je demeure rue Sainte-Marguerite, où ma mère est fruitière.

Du faubourg Montmartre à la Croix-Rouge!... c'est pour en mourir!... Si du moins je rencontrais un fiacre... Je crois que je remonterais même dans le cabriolet de François, quitte à voir Bélotte prendre le mors aux dents; mais il ne passe aucune voiture. Il faut prendre bravement son parti; je tiens Nicette sous le bras, je la fais marcher au pas redoublé.

— Vous êtes marchande, Nicette; et que vendez-vous?

— Des bouquets, monsieur; et qui sont toujours frais, je m'en vante.

C'est une bouquetière, j'en étais sûr. Cela me redonne un peu de courage, et fait disparaître à mes yeux la longueur du chemin. Je n'aurais pas été flatté de servir de cavalier à une harengère, et cependant, lorsqu'il s'agit de rendre service, doit-on s'arrêter à toutes ces misères?... Que voulez-vous?... D'ailleurs, je ne vaux pas mieux qu'un autre... Je vaux peut-être moins : vous en jugerez.

— Ah! vous vendez des bouquets?...

— Oui, monsieur; et quand vous en voudrez de beaux, venez me voir, j'en aurai toujours à votre service, la nuit comme le jour.

— Je vous remercie. Mais comment se fait-il que demeurant faubourg Saint-Germain, vous alliez danser près de la barrière Montmartre? Il me semble que vous pourriez trouver des bals dans votre quartier...

— J'vas vous expliquer ça. Ma sœur Fanchon a un amoureux, Finemouche, garçon brasseur, un bel homme, un brun dont toutes les filles du quartier raffolent. Ma mère, qui dit que c'est un coureur, ne veut pas que Fanchon l'écoute : mais Fanchon en tient, et elle tâche par-ci par-là de se trouver avec Finemouche, à condition qu'i n'lui fera la cour que pour le bon motif. C'soir, elle a demandé à venir se promener à la brune à Montmartre, sentimentalement, pour boire du lait. Mais il a bien fallu qu'all m'emmène; ma mère ne l'aurait pas laissée sortir seule. Nous avons pris le prétexte d'une tante qui vend des oranges sur le boulevard; c'était une frime de Fanchon. Je n'la suivais qu'à contre-cœur, d'autant plus que Finemouche me lance ben aussi queuques zœillades auxquelles je ne corresponds pas... foi d'honnête fille!... Arrivées à Montmartre, nous avons trouvé l'brasseur, qui nous a fait la galanterie d'un âne à chacune. Enfin, après deux heures de cavalcade, j'ai dit : Faut tourner les talons vers le toit maternel. Mais Finemouche a dit : Reposons-nous un quart d'heure au Grand-Salon, le temps de manger une salade et de pincer une valse. Moi, je n'voulais point z'accepter; mais ma sœur aime la valse et la salade; il a bien fallu céder. Nous v'là donc au Grand-Salon. Fanchon danse avec Finemouche; jusque-là il n'y avait aucun mal, v'la-t-il pas que l'hasard fait arriver là Beauvisage, garçon charcutier, de not' rue. C'est encore un cadet qui en conte à toutes les jeunesses, et qui s'avise d'avoir une passion pour moi.

— Il me paraît, Nicette, que vous ne manquez pas d'adorateurs?

— J'en ai d'reste, c'n'est pas ma faute; Dieu sait que je les reçois toujours à poings fermés... mais ces hommes! pus on est cruelle, pus ils s'entêtent! J'ons pourtant signifié à M. Beauvisage que toutes ses giries me déplaisaient, j'lui jette au nez tous ses cadeaux; eh ben! c'est tout de même : drès que j'quittons un moment ma place, j'sommes sûre, à mon retour, de trouver une saucisse parmi mes roses, et un pied de cochon sur ma chaufferette; l'autre jour encore, est-ce qu'li n'est pas venu me souhaiter ma fête avec un boudin blanc... et aux truffes encore!... Mais tout cela ne me touche pas le cœur; je lui ai dit que je n'voulions pas de lui, au vis-à-vis de toutes les commères du quartier; j'lui ons jeté son boudin par le nez. Il est parti furieux, en jurant qu'il m'enlèverait. Vous sentez ben qu'en l'voyant entrer au Grand-Salon,

j'avons eu un frisson d'effroi, d'autant plus que je sais qu'il est mauvaise tête. Croiriez-vous, monsieur, qu'il a osé m'inviter à danser, comme si de rien n'était!... Je l'ons refusé net, parce que je ne suis pas à deux faces : il a voulu m'entraîner de force, Finemouche est accouru et il a ordonné à Beauvisage de m'lâcher bien vite, sur quoi celui-ci m'a serrée davantage. Cadet l'a poussé si ben, qu'il sont sortis pour se battre. Ma sœur Fanchon me donnait tort, parce qu'elle était en colère de voir son amoureux se battre pour moi. Mais l'pis, c'est que Finemouche, qui avait bu souvent en mangeant d'la salade, a été rossé par Beauvisage. Fanchon s'est sauvée dès qu'elle a vu son amant sus l'pavé : j'voulais en faire autant; mais mon enjôleur courait après moi... Enfin j'vous ai aperçu, monsieur, ça m'a donné du courage; j'étais sûre que vous me protégeriez : j'vous ai saisi par le bras, et v'là tout.

L'histoire de Nicette m'avait amusé, et, ce qui me plaisait le plus dans tout cela, c'est qu'elle paraissait sage et n'avait pas d'amoureux. Vous allez me dire : Qu'est que cela vous fait? puisque vous êtes un jeune homme du grand monde, vous ne ferez pas la cour à une bouquetière. C'est juste; je n'en ai nullement l'intention; et pourtant je m'aperçois que, depuis quelques instants, je presse plus tendrement le bras de la jeune fille... Oh! c'est par distraction.

— Monsieur, croyez-vous que ma mère me battra?

— Je ne vois pas pourquoi elle se fâcherait : vous n'avez aucun tort.

— Bah! d'abord, nous ne devions pas aller au Grand-Salon.

— C'est la faute de votre sœur.

— Oh oui! mais Fanchon dira que c'est la mienne. Ensuite j'vas vous dire! Ma mère protège un brin Beauvisage, qui lui bouche l'œil avec de la galantine, et qui n'vient jamais à la maison sans avoir une andouille de huit pouces. Ma mère aime passionnément les andouilles, et elle voulait que j'épouse le charcutier afin d'avoir toujours un boudin sous la main. Mais moi, je n'ai pas voulu entendre de c't'oreille-là et depuis ce temps on me regarde de travers à la maison. Donc on va me mettre la querelle et tout l'tapage sur l'dos!... ah! mon Dieu!... c'est sûr.

— Pauvre Nicette! je vous promets que je parlerai pour vous à votre mère.

— Ah! j'vous en prie!... c'est qu'elle serait femme à n'pas me recevoir!... à m'faire coucher dans la rue... C'vilain Beauvisage! c'est lui qui me vaut tout ça!... J'aimerais mieux me jeter à l'eau que d'être sa femme.

— En diriez-vous autant de Finemouche?

— Oui, monsieur; j'veux un mari à mon goût, et tous ces malins-là ne me plaisent pas.

— Vous n'avez donc pas d'amoureux?

— Non, monsieur...

— A votre âge, on doit aimer cependant.

— Oh! je ne suis pas pressée. Mais nous approchons, monsieur, nous approchons... Ah! v'là que le cœur me bat.

En effet, je sentais qu'elle tremblait; et, pour la rassurer, je prenais une de ses mains, que je serrais dans la mienne. Elle se laissait faire; elle ne pensait qu'à sa mère.

Nous voici dans la rue Sainte-Marguerite; Nicette n'osait plus avancer.

— C'est là, monsieur, me dit-elle, cette maison... après la porte cochère...

— Eh bien! approchons.

— Ah! encore un moment... attendez que je respire...

— Pourquoi cette frayeur?... ne suis-je pas là?

— Ah! pardine! ma mère n'va peut-être pas ben vous recevoir!...

— Nous lui ferons entendre raison.

— Ça sera difficile.

— Votre sœur est plus répréhensible que vous.

— Oui, mais on aime ma sœur et on ne m'aime pas.

— Enfin nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour ne point tenter l'entreprise.

— C'est juste, monsieur; allons, avançons.

Nous voici devant la boutique de M^me^ Jérôme : Nicette m'apprend que c'est le nom de sa mère. Tout est clos, tout est fermé, tout est calme: on n'aperçoit aucune lumière à l'intérieur.

— Votre mère couche-t-elle dans la boutique?...

— Oui, monsieur, au fond.

— Il faut frapper...

— Ah! si ma sœur pouvait ne pas être rentrée...

— Frappons toujours.

Je frappe, car Nicette n'en avait pas le courage; on ne répond pas.

— Elle dort bien fort, dis-je à la petite.

— Oh non! monsieur... c'est qu'elle ne veut pas m'ouvrir.

Parbleu! il faudra bien qu'elle réponde.

— Je frappe de nouveau, nous entendons du bruit; on approche, et une voix rauque demande :

— Qui vient frapper à cette heure?

— C'est moi! ma mère.

— Ah! c'est toi! dévergondée!... et tu crois que je te recevrai au milieu de la nuit, après avoir fait battre des hommes et mis un quartier sens dessus dessous! File ben vite, et que je ne te revoie plus!

— Ma mère!... ouvrez-moi... je vous en prie... ma sœur vous a trompée.

— Non, non, je sais tout. Tu es une maudite entêtée. Ah! tu ne veux pas être charcutière... eh! bien! va, cours les rues! nous verrons si tu mangeras tous les jours du boudin.

Nicette pleurait. Je crus qu'il était temps de m'interposer dans la querelle.

— Madame, criai-je à travers la porte, d'une voix que je tâchai de rendre imposante, votre fille n'a aucun tort, vous la grondez mal à propos, et, si vous la laissez dans la rue, c'est l'exposer volontairement à faire des sottises.

J'attends une réponse, on ne m'en fait point; mais j'entends que l'on ôte des barres de fer, comme pour ouvrir la boutique.

Je vais à Nicette.

— Vous le voyez, lui dis-je, ma voix et ma remontrance ont produit de l'effet. J'étais bien certain de calmer votre mère. Allez, séchez vos pleurs; elle va venir; je vous réponds que je lui ferai entendre raison, et qu'elle ne vous fera pas coucher dans la rue.

Nicette m'écoutait, et doutait encore que je parvinsse à obtenir son pardon. Cependant le bruit continuait... en effet, on ouvre la boutique. M^me^ Jérôme paraît à la porte, en camisole et en bonnet de nuit. Je m'avance pour intercéder en faveur de la petite qui n'ose bouger : je vais commencer une phrase qne je crois propre à toucher le cœur d'une mère... mais M^me^ Jérôme ne m'en laisse pas le temps.

— C'est donc toi! s'écrie-t-elle, qui accompagnes c't'effrontée et qui veux te mêler de me faire de la morale et m'apprendre à gouverner mes filles! Tiens! v'là pour te payer d'ta peine.

Au même instant, la fruitière me donne un soufflet qui me fait pirouetter vers l'autre côté de la rue; puis, rentrant dans sa boutique, elle referma la porte sur nous.

IV

MON VOISIN RAYMOND

Je reste cinq minutes sans parler à Nicette. Le soufflet de M^me^ Jérôme a refroidi considérablement mon zèle pour la jeune fille.

Je ne puis m'empêcher de réfléchir aux suites de mes rencontres de la soirée, et je remarque une secrète fatalité qui semble me faire payer cher toutes mes tentatives de séduction.

Pour avoir suivi une petite ouvrière à laquelle je ne me suis pas permis de pincer le bout du doigt, j'ai été arrosé dans la rue des Roziers; pour avoir fait le galant, l'aimable avec une petite maîtresse qui me lançait des regards fort tendres, j'ai trouvé un maudit cocher qui m'a égaré dans un quartier très éloigné du mien; enfin, pour avoir consenti à servir de protecteur à une jeune bouquetière que je veux réconcilier avec sa mère, je reçois maintenant le soufflet le mieux conditionné... Ce dernier événement me paraît une grande injustice de la Providence; car, en ramenant Nicette chez Mme Jérôme, je faisais une fort belle action. Qu'on vienne encore me chanter qu'un bienfait n'est jamais perdu. Mais la chaleur de ma joue commence à se dissiper, et ma mauvaise humeur se calme un peu. Ce n'est pas la faute à Nicette si j'ai été souffleté, prenons bravement notre parti; et consolons cette pauvre petite dont ce dernier accident a augmenté la douleur.

— Vous avez raison, Nicette; votre mère est méchante.

— Oh! oui, monsieur! quand j'vous le disais! j'suis bien désolée de ce qui vous est arrivé... mais si vous n'aviez pas été là, j'en aurais reçu bien d'autres.

— En ce cas, je vois que tout est pour le mieux.

— Ma mère est vive!

— C'est vrai.

— Elle a la main légère!

— Je la lui ai trouvée très lourde!

— Pour un oui, un non, elle me tape; mais c'est surtout depuis que j'ai refusé Beauvisage... Ah! j'suis ben malheureuse!.. pour un rien j'ferais un plongeon dans l'canal de l'Ourcq.

— Allons, allons, calmez-vous; le plus pressé, maintenant, c'est de savoir où vous pouvez aller coucher, puisque, décidément, votre mère ne veut pas vous recevoir. Avez-vous quelques parents dans ce quartier?

— Ah! mon Dieu! non, personne..... une tante qui demeure faubourg Saint-Denis; mais elle ne me recevrait pas, elle aurait trop peur de se fâcher avec ma mère!...

— Je vois que Mme Jérôme est la terreur générale.

— Hélas! oui.

— Où donc coucherez-vous?

— Cheux vous, monsieur, si vous voulez ben le permettre, ou sans ça sur l'pavé.

Je la conduis devant le canapé, je la force presque à s'asseoir près de moi. (P. 26.)

Il y avait, dans la demande de Nicette, quelque chose de si candide ou de si hardi, que je ne fus pas maître d'un mouvement de surprise. Dans une marchande de bouquets, on a peine à croire à l'innocence, à la candeur. Cependant son langage avait un je ne sais quoi si vrai, si persuasif... d'un autre côté, ses yeux pleins d'une tendre expression lorsqu'ils n'était pas baignés de larmes... son petit nez retroussé... la manière dont

elle m'avait pris par le bras... Cette proposition de venir passer la nuit chez un jeune homme! tout cela me jetait dans une incertitude que je cherchais en vain à fixer.

Il faut pourtant se décider : Nicette me regarde... elle attend ma réponse... Ses yeux sont suppliants. Mon cœur est faible!...

— Venez avec moi... lui dis-je enfin.

— Ah! monsieur!... que vous êtes bon! que je vous remercie

Et elle s'empare de nouveau de mon bras, et nous nous acheminons vers la rue Saint-Florentin. Cette fois, la route se fait silencieusement : je songe à la singularité de l'aventure qui m'arrive. Amener coucher chez moi une marchande du coin de la rue!... Et remarquez, lecteur, que je loge rue Saint-Florentin, près des Tuileries. Vous devez penser, d'après cela, que je suis un peu petit-maître, mais un petit-maître qui suit les grisettes... Ah! c'était pour passer le temps. Je ne suis point un fat d'ailleurs, je vous prie de le croire; et si un penchant que je ne puis maîtriser m'entraîne sans cesse vers un sexe charmant et me fait oublier les rangs et les conditions, je dirai comme le poète :

Ce fut par la faute du sort!...

Mais je ne suis pas non plus de ces gens qui bravent toutes les convenances; je tiens à ne point passer, dans la maison où je demeure, pour un homme qui va avec la première venue; et dans ma maison comme partout, il y a tant de mauvaises langues!... J'ai surtout un certain voisin... ah!...

Il faut donc éviter que Nicette soit aperçue. Pour entrer, j'espère que cela sera facile. Il est au moins une heure du matin, ma portière sera couchée; alors, quand on frappe, elle se contente de demander son lit : Qui est là? puis tire le cordon sans se déranger. Nicette pourra donc monter chez moi sans être vue. Mais demain, pour s'en aller!... M^me^ Dupont, ma portière, est curieuse et bavarde..... comme une portière, c'est tout dire. On se moquera de moi!... Toute la maison saura cette aventure; on la répandra dans le monde... C'est bien embarrassant!... Mais je ne puis laisser Nicette sur le pavé. Pauvre petite! la patrouille qui la rencontrerait, qui l'emmènerait au corps de garde comme une vagabonde!... et je crois, moi, qu'elle est honnête, je crois presque qu'elle est innocente; au reste, nous verrons bien.

Nous avons traversé les ponts, suivi les quais; nous approchons enfin. Nicette ne va plus si vite, elle est fatiguée de la soirée; et moi, donc!... je vous le demande.

— C'est ici! dis-je enfin.

— Ah ! tant mieux, car je suis bien lasse.

— Moi aussi, je vous le jure ! Je vais frapper.

— Ah ! la belle rue, la belle maison !

— Nicette, vous ne ferez pas de bruit en montant l'escalier ; vous ne parlerez pas !

— Non ; monsieur... soyez tranquille : je n'voulons éveiller personne.

— Chut !... on ouvre.

Mme Dupont a demandé qui est là, j'ai répondu : nous sommes dans la maison ! le réverbère est éteint, il fait très sombre : c'est ce que je voulais.

— Donnez-moi la main, dis-je bas à Nicette, et laissez-vous conduire... mais surtout point de bruit !

— Oui, monsieur.

Je la guide dans l'escalier, que nous montons le plus doucement possible. Cependant je voudrais déjà être chez moi. Si quelqu'un ouvrait sa porte, je ne pourrais cacher Nicette ; je n'ai pas même un carrick à mettre sur elle : nous sommes en été.

Je demeure au quatrième ; car, pour avoir un joli appartement de garçon, rue Saint-Florentin, il faut payer très cher, même en logeant très haut. Sur le même carré que moi demeure un original de trente-six à quarante ans, d'une figure qui serait insignifiante si ses prétentions ne la rendaient comique ; d'une taille moyenne, et voulant se donner une tournure leste, malgré un embonpoint qui prend chaque jour plus de dimension ; ayant quatre mille livres de rente, ce qui lui laisse la faculté de ne s'occuper que des affaires des autres ; de plus poète, peintre, musicien ; réunissant tous les talents, à ce qu'il dit et à ce qu'il croit, mais se faisant moquer de lui par les hommes et plus encore par les femmes ; néanmoins se fourrant partout, étant de chaque réunion, de chaque bal, de chaque concert, parce que dans le monde on aime les gens qui font rire soit par leur esprit, soit par leurs ridicules.

Nous mettions le pied sur mon carré, lorsque M. Raymond ouvrit brusquement sa porte et parut devant nous en chemise, en foulard, une chandelle d'une main, une clef et du papier dans l'autre.

Je ne sais plus si je dois avancer ou reculer. M. Raymond ouvre de grands yeux et Nicette part d'un éclat de rire.

Je veux au moins qu'il n'ait pas le temps de considérer la jeune fille ; je fouille vivement dans ma poche pour prendre ma clef ; mais elle s'entortille avec mon mouchoir... je ne puis en finir... Je ne trouve plus la serrure... plus je me presse, moins je réussis... Il semble que le diable s'en mêle !...

M. Raymond, qui voit mon embarras, s'approche de moi avec un sourire malin, et me met sa lumière sous le nez en me disant :

— Permettez que je vous éclaire... mon voisin; vous n'y voyez pas... vous mettez à côté.

Je lui rendrais de bien bon cœur le soufflet que m'a donné la mère Jérôme!... mais il faut se contenir; je remercie... j'ouvre, je pousse Nicette devant moi... j'entre; je referme ma porte sans écouter M. Raymond, qui m'offre d'allumer ma chandelle.

Mais une idée subite s'offre à moi; je prends un flambeau, je rouvre ma porte, je cours après Raymond, je l'atteins par le pan de sa chemise au moment où il entrait dans un certain lieu... Je serre mystérieusement mon doigt contre mes lèvres. Vu l'endroit et la situation, j'aurais dû aussi me serrer le nez.

— Qu'est-ce donc? demanda Raymond en retirant de ma main le pan de sa chemise.

— Ne dites pas que vous avez vu Agathe ce soir avec moi!...

— A... Agathe... comment?... Mais vous plaisantez!

— Nous venons d'un bal masqué... elle s'était déguisée exprès, et...

— Est-ce qu'il y a encore des bals masqués au mois de juillet?

— Il y en a tant qu'on veut. C'était pour la fête de quelqu'un.

— Mais cette jeune fille?...

— Elle est bien déguisée, n'est-ce pas? Je gage que, dans le premier moment, vous ne l'aviez pas reconnue. Mais le costume... le rouge... cela change tout.

— Ma foi! je vous avoue que je ne trouvais pas même de ressemblance.

— Je compte sur votre discrétion... Demain je vous expliquerai pour quel motif vous... vous rirez de mon aventure... Au revoir, mon voisin... bonne nuit! Permettez maintenant que j'allume ma chandelle.

— Bien du plaisir, monsieur Dorsan!

Je quitte Raymond et je rentre chez moi. Mon voisin n'est pas très persuadé que c'est Agathe qu'il vient de voir, mais du moins, par cette ruse, je me suis réservé une réponse à ses bavardages; et s'il jase, je persuaderai facilement qu'il était endormi et a vu les objets différents de ce qu'ils étaient.

Mais, me direz-vous, par ce mensonge vous perdez une autre femme de réputation. Quelle est cette Agathe que vous mettez si légèrement en avant?

Cette Agathe est ma dernière maîtresse, celle avec qui j'ai rompu depuis peu de temps: c'est une petite marchande de modes très vive, très

agaçante, très délurée ; elle m'a fait le plaisir de venir quelquefois me demander l'hospitalité pour la nuit. Mon voisin l'a souvent vue entrer ou sortir de chez moi : par conséquent une fois de plus ou de moins ne saurait nuire. Vous voyez que sa réputation n'a rien à craindre.

Maintenant que je vous ai appris ce que c'est que Mlle Agathe, avec laquelle M. Raymond ignore que je suis brouillé, parce qu'il n'est pas mon confident, je retourne près de Nicette ; elle est chez moi, elle m'attend... Il est une heure et demie du matin ; mais jusqu'au jour on peut encore faire bien des choses !... Le cœur me bat... ma foi ! je ne sais pas comment la nuit se passera.

V

ELLE EST PASSÉE, ENFIN

— Qu'il est donc drôle, c'monsieur ! dit Nicette en me voyant entrer avec de la lumière. En apercevant c'te tournure, en chemise... ce fichu noué en Amour, ce gros nez... ces yeux étonnés, je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

— Il faut avouer, mademoiselle Nicette, que vous me donnez bien du tourment ?...

— Moi, monsieur ! ah !... j'vous en demande bien pardon !...

— Enfin, Dieu merci, nous voici chez moi. Je ne sais pas trop, à la vérité, comment vous en sortirez !...

— Pardine ! par la porte, comme j'suis venue.

— Oh ! cela vous est facile à dire ! Enfin nous verrons demain !...

Nicette regarde autour d'elle. Elle examine mon logement, mes meubles ; elle me suit dans chaque pièce, je n'en ai que trois ; une petite antichambre, une chambre à coucher, et un cabinet où je travaille, où je lis, où je touche du piano, où je fais ce que je veux.

— Reposez-vous donc, dis-je à Nicette.

— Ah ! monsieur, tout à l'heure... c'est que...

Elle regarde mon canapé, mes fauteuils, mes chaises ; elle semble craindre d'en approcher. Je ne puis m'empêcher de sourire de son embarras.

— Est-ce que mon logement ne vous plaît pas ?

— Oh ! que si fait ! monsieur ! Bien au contraire, mais tout ça est si beau, si luisant !... j'ai peur de gâter quelque chose.

— Oh ! ne craignez rien.

Je la conduis devant le canapé, je la force presque à s'asseoir près de moi.

— Vous le voyez, Nicette, je suis seul: vous êtes venue chez un garçon.

— Oh! ça m'est égal, monsieur: d'ailleurs je n'avais pas le choix!...

— Vous ne craignez donc pas de passer la nuit avec moi?

— Non; j'vois ben que vous êtes honnête et que je n'ai rien à craindre chez vous.

Ah! elle voit que je suis honnête, dis-je en moi-même; j'ai donc une physionomie bien heureuse. Cependant je ne suis pas mal; quelques femmes disent que je suis fort bien, et cette jeune fille ne craint pas de passer la nuit seule avec un joli garçon!... Je lui parais peut-être laid.

Ces réflexions me taquinaient; tout en les faisant, je regardais Nicette plus attentivement que je n'avais pu le faire jusqu'alors. Elle est vraiment fort bien!... une figure à la fois piquante et douce, de la physionomie, rien qui ressemble à ce que l'on rencontre ordinairement dans une bouquetière : elle n'a de ses fleurs que la fraîcheur et les charmes; et c'est la fille d'une fruitière!... de la mère Jérôme! Il y a comme cela des bizarreries dans la nature; mais il faut avouer que le hasard m'a cette fois été favorable. Je commence à ne plus me plaindre de ma soirée; j'oublie la grisette et la petite-maîtresse, je ne pense plus qu'au charmant minois qui est à mes côtés.

Tout en regardant la jeune fille, je me suis rapproché d'elle: j'ai passé doucement mon bras autour de sa taille, et plus l'examen est favorable, plus je serre le déshabillé rouge.

Nicette ne parle pas, mais elle me semble agitée: son sein se soulève plus fréquemment, sa respiration devient plus courte... elle tient ses yeux baissés... Tout à coup elle se dégage brusquement, se lève et me demande d'une voix tremblante où elle doit passer la nuit.

Cette question m'embarrasse : j'avoue que je n'ai pas encore songé à cela. Je regarde Nicette... elle tient toujours ses yeux baissés... Craindrait-elle de rencontrer les miens?... M'aimerait-elle déjà? et... Allons... voilà le maudit amour-propre qui va au galop!

— Nicette... nous avons le temps de penser à cela... Est-ce que vous avez envie de dormir?

— Oh! non, monsieur, ce n'est pas cela.

— Ah! c'est donc une autre raison?

— Je ne veux pas vous gêner... vous m'avez dit aussi qu'vous étiez fatigué.

— C'est fini, je n'y pense plus...

— Oh! c'est égal, monsieur; dites-moi où je puis rester... J'vas aller dans l'autre chambre... J'serai très bien sur une chaise, et ..

— Passer la nuit sur une chaise!... Allons! vous n'y pensez pas!

— Oh que si! monsieur: je n'suis pas difficile.

— N'importe, je n'y consentirai point; mais asseyez-vous donc, Nicette, rien ne nous presse maintenant... venez donc... Est-ce que vous craignez d'être près de moi?

— Non, monsieur.

Elle se met cependant à l'autre bout du canapé. Sa rougeur, son trouble me décèlent une partie de ce qu'elle éprouve. Moi-même je suis embarrassé... Quoi? avec une bouquetière?... Et précisément c'est parce que c'est une bouquetière que je ne sais comment m'y prendre. Je vous jure, lecteur, qu'auprès d'une dame du grand monde ou d'une grisette, je serais déjà plus avancé.

— Nicette, savez-vous que vous êtes charmante!

— On m'la dit quelquefois, monsieur,

— Bien des hommes doivent vous faire la cour.

— Ah! il y en a qui veulent m'enjôler en venant m'acheter des bouquets; mais je ne les écoute pas.

— Pourquoi pensez-vous qu'ils veulent vous enjôler?

— Ah! parce que ce sont de beaux messieurs... comme vous.

— Si je vous parlais d'amour, vous penseriez donc...

— Que vous voulez vous moquer de moi. Pardi! c'est tout simple!

Voilà un début qui ne me promet rien de bon. N'importe, je continue, et insensiblement je me rapproche de la petite.

— Je vous jure, Nicette, que je ne me moque jamais de personne!...

— Tous les hommes disent ça!...

— D'ailleurs, vous êtes assez jolie pour inspirer une passion.

— Oui!... une passion de quinze jours!... Oh! je ne donne pas là-dedans!

— D'honneur! vous êtes trop bien pour une bouquetière...

— Bah! vous plaisantez...

— Si vous vouliez, Nicette, vous pourriez trouver mieux que cela...

— Non, monsieur; non, je n'veux vendre que des bouquets... Oh! je n'suis pas vaniteuse... J'ai refusé Beauvisage, qui a des écus et qui m'aurait donné des déshabillés d'indienne, des bonnets à la glaneuse et des chaînes de similor; mais tout ça ne m'a pas tentée. Quand on n'me plaît pas, rien ne peut me faire changer d'idée.

Elle n'est pas intéressée : il faut donc lui plaire pour en obtenir quelque chose; tâchons de lui plaire... Mais j'ai un malheur, lorsque je veux faire

l'aimable : je ne sais plus ce que je dis; c'est ce qui fait que je reste pendant dix minutes sans rien dire à Nicette, me contentant de pousser de profonds soupirs et de tousser pour ranimer la conversation. Mais Nicette n'y entend pas malice, ou c'est peut-être pour se moquer de moi qu'elle me dit avec un grand sang-froid :

— Vous êtes ben enrhumé, monsieur?

Alors je rougis de ma sottise : rester gauche et timide près d'une marchande de bouquets! ah! je ne me reconnais plus.

Et pour me reconnaître, j'enlace Nicette dans mes bras et je cherche à l'attirer sur mes genoux.

— Laissez-moi, monsieur... laissez-moi, j'vous en prie?

— Nicette, quel mal faisons-nous?...

— Je ne veux pas que vous me serriez si fort...

— Un baiser, et je vous laisse...

— Rien qu'un, à la bonne heure...

Il me faut son consentement, car elle sait très bien se défendre; elle est forte; elle joue avec adresse des mains et des genoux; et comme je n'ai pas l'habitude de ces sortes de luttes, auxquelles nos dames du grand monde ne nous ont pas habitués, je crois que je parviendrai difficilement à triompher de la jeune fille.

Elle m'a permis de l'embrasser, et j'en profite : confiante dans ma promesse, elle me laisse le prendre, ce baiser si désiré, et me tend ses joues fraîches et vermeilles, parées encore du duvet de la jeunesse et de la candeur.

Mais j'envie un bonheur plus grand : c'est sur une bouche charmante que je veux cueillir un baiser bien plus délicieux! Nicette veut, mais trop tard s'y opposer... j'en prends un... j'en prends mille... Ah! qu'ils sont doux les baisers que j'imprime sur les lèvres de Nicette! Saint-Preux trouvait âcres ceux de Julie; mais moi, je n'ai jamais senti d'âcreté dans les embrassements d'une jolie femme : il est vrai que je ne suis pas un Saint-Preux, grâce au ciel.

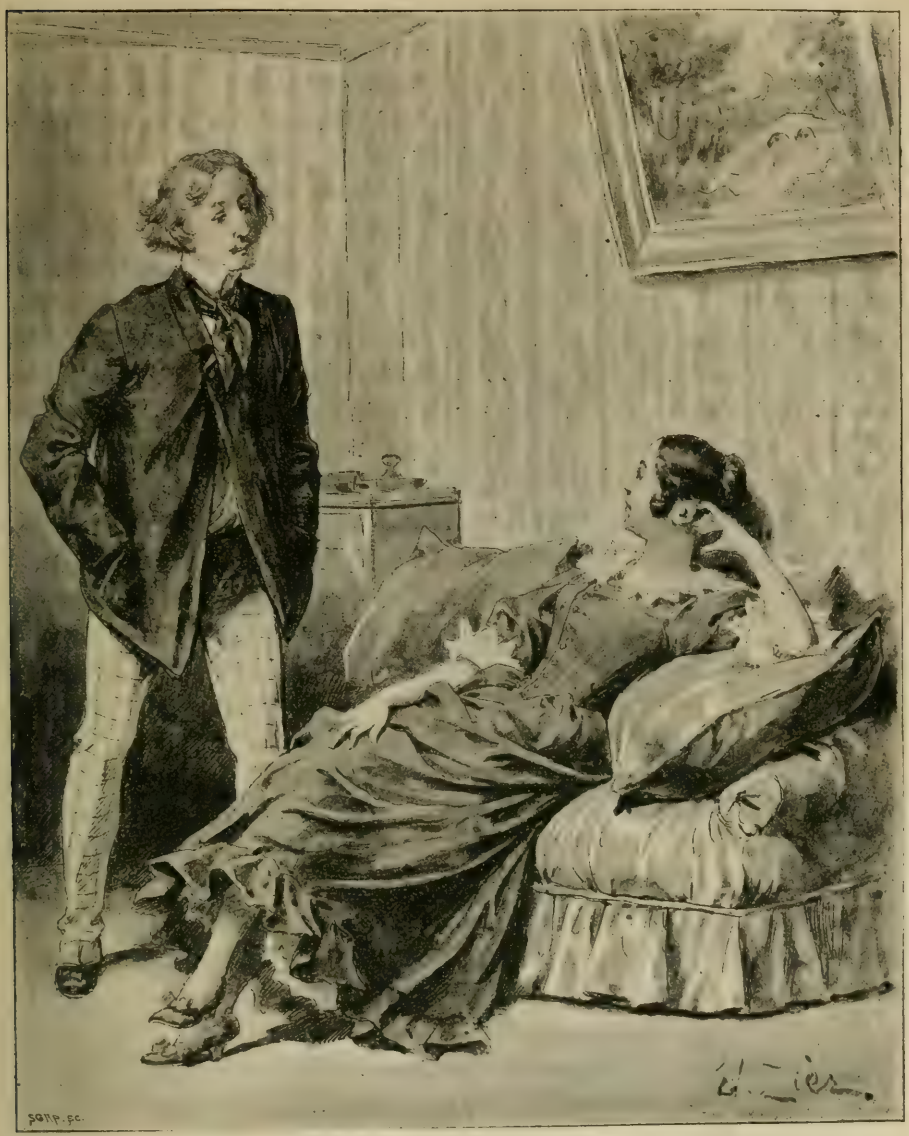
Un feu dévorant circule dans mes veines. Nicette partage mon ardeur; je le vois à l'expression de ses yeux, au frémissement de tout son être; je vais profiter de son trouble pour oser davantage... mais elle me repousse... elle se dégage de mes bras... elle court vers la porte; elle est déjà sur le carré, lorsque je l'atteins et la retiens par son jupon.

— Où donc courez-vous, Nicette?...

— J'm'en vas, monsieur...

— Que dites-vous?...

— Oui, monsieur j'm'en vas... j'vois ben que je ne dois pas passer



Je la trouve dans mon petit cabinet, assise nonchalamment sur l'ottomane. (P. 36.)

la nuit cheux vous... j'n'aurais jamais cru qu'vous voudriez abuser de ma peine pour... mais puisque je m'suis trompée... j'm'en vas...

— Arrêtez, de grâce!... où iriez-vous?...

— Oh! je n'en savons rien... mais c'est égal! j'vois ben que je s'rai plus en sûreté dans la rue... que seule avec vous.

Je sens que je mérite ce reproche. Cette jeune fille est honnête : elle

s'est confiée à moi sans défiance; elle m'a demandé l'hospitalité, et j'allais profiter de cela pour la séduire! c'est fort mal. Mais disons aussi, pour ma justification, que je ne connaissais pas Nicette et que, malgré la simplicité de son langage, une jeune fille qui propose à un homme d'aller coucher chez lui doit au moins donner lieu à beaucoup de soupçons, surtout à Paris où l'on rencontre si peu d'innocentes.

Elle tient toujours entr'ouverte la porte du carré, et moi je ne lâche point sa jupe; je regarde Nicette, et je vois de grosses larmes tomber de ses yeux. Pauvre petite, c'est moi qui les fais couler!... Elle me semble encore plus jolie.. je suis tenté de me jeter à ses genoux et de la supplier de me pardonner... Qui? Moi?... à genoux devant une marchande des rues!... Ah! rassurez-vous! les convenances ne seront pas blessées à ce point.

— Nicette! lui dis-je enfin, de grâce! restez...

— Non, monsieur, je vous ai mal jugé... il faut que je m'en allions...

— Écoutez-moi : d'abord vous ne pourriez pas sortir seule de la maison; à l'heure qu'il est, la portière n'ouvre que quand on se nomme...

— Oh! j'ai bien retenu vot' nom : vous vous appelez Dorsan.

— Il ne suffit pas de dire mon nom; elle ne reconnaîtrait pas ma voix.

— Eh bien! je resterai dans la cour jusqu'au matin.

— C'est cela : et tout le monde vous verra; et les propos, et les caquets des cuisinières! Ah! c'est déjà bien assez que ce maudit Raymond vous ait aperçue. Rentrez chez moi, Nicette; je vous promets... je vous jure d'être sage et de ne plus vous faire de peine.

— Elle hésite, elle me regarde... Sans doute mes yeux disent bien tout ce qui se passe en moi, car elle ferme la porte du carré, et me sourit en me disant :

— Je vous crois, et je reste.

Dans ma joie j'irais l'embrasser encore... mais je me modère et je fais bien : les serments tiennent à si peu de chose!...

— Mais, monsieur, me dit-elle, nous ne pouvons passer la nuit assis tous les deux sur vot' grand fauteuil.

Elle a raison; ce serait trop dangereux.

— Vous allez vous coucher dans mon lit, dis-je à Nicette, et moi je passerai la nuit dans mon cabinet, sur l'ottomane... Oh! point d'objection, mademoiselle; je le veux ainsi. Vous serez maîtresse de fermer à double tour la porte de mon cabinet; vous pourrez dormir sans crainte : cela vous convient-il?

— Oui, monsieur.

— Nous rentrons dans ma chambre à coucher, j'allume une seconde lumière; je transporte le canapé dans mon cabinet, Nicette m'aide à le porter... Ah! je l'avoue, ce déménagement me coûte beaucoup... Enfin tout est fini.

— Vous pouvez vous coucher et dormir tranquille... Bonne nuit, Nicette!

— Bonne nuit, monsieur!

Je prends ma chandelle et j'entre dans mon cabinet, dont je tire la porte sur moi; nous voilà chacun chez nous. Je souffle la chandelle et je me jette sur le canapé. Si je pouvais dormir... le temps passe si vite alors... et pourtant nous dormons au moins le tiers de notre vie!... et c'est toujours avec plaisir que nous nous plongeons dans ce néant; et nous craignons la mort qui n'est qu'un sommeil éternel! pendant lequel, à coup sûr, on ne fait point de mauvais rêve!...

Ah bien oui! dormir!... J'ai beau m'étendre, me retourner en tout sens... je ne puis pas dormir : c'est impossible. Allons, prenons notre parti... Réfléchissons à ma singulière soirée; pensons à Caroline... à cette belle dame... à ce maudit cocher... éloignons Nicette de ma pensée... mais elle y revient sans cesse... c'est en vain que je m'efforce à l'en bannir; l'idée qu'elle est là... à quelques pas de moi... qu'une légère cloison me sépare d'elle... cette idée me poursuit!... Quand je songe que je pourrais être couché près d'elle, la presser dans mes bras, lui donner les premières leçons de l'amour et du plaisir... alors ma tête s'égare... mon sang s'allume... Pour nous rendre heureux, il ne faudrait que la volonté de Nicette... et elle ne veut pas!... il est vrai que ce bonheur-là pourrait avoir pour elle des suites fort embarrassantes.

J'ai des inquiétudes dans les jambes. Levons-nous, marchons... oui, mais marchons doucement; elle dort peut-être! ne l'éveillons point. Pauvre enfant! elle a eu assez de chagrins dans la soirée : je crains que de plus grands ne l'attendent encore; car si sa mère refuse toujours de la recevoir... Que fera-t-elle?... Jusqu'à présent je n'ai pas songé à son avenir.

Mais je n'ai pas entendu tourner la clef dans la serrure... elle ne s'est donc pas enfermée; c'est singulier... elle compte donc sur mon serment... Croire aux promesses d'un jeune homme... Quelle imprudence!...

Dort-elle? ne dort-elle pas?... Voilà ce qui me tourmente. Depuis une demi-heure je suis contre la porte... je tourne et retourne... j'écoute... je n'entends rien... Je regarde par le trou de la serrure : il y a toujours de la lumière dans sa chambre. Est-ce précaution? est-ce oubli?

Mais cette porte qu'elle n'a pas fermée... Ah! peut-être l'a-t-elle fermée sans que je l'entende?... il est bien facile de s'en assurer... Je tourne

le bouton bien doucement... la porte s'ouvre... Je m'arrête... je crains d'avoir fait du bruit. Cependant, je n'entends rien. Si je pouvais la voir un moment endormie, la voir au lit enfin... C'est là, ce n'est que là que l'on peut bien juger de la beauté d'une femme. J'avance la tête... La lumière est placée sur la commode, un peu loin du lit. Je fais quelques pas... je retiens ma respiration... j'approche... Elle n'est pas déshabillée... J'aurais dû m'en douter... Éloignons-nous bien vite... Oh! les maudits souliers!... Ils craquent... Nicette s'éveille!... Je changerai de cordonnier.

— Est-ce que vous désirez quelque chose, monsieur? me dit-elle aussitôt.

— Non... Ah!... c'est que... si fait... je cherchais... un livre... mais je l'ai trouvé.

Je rentre bien lestement dans mon cabinet; j'ai dû avoir l'air bien sot!... La porte est fermée, je ne l'ouvrirai plus. Ah! que la nuit m'a paru longue!... Voilà le jour enfin!

VI

MADEMOISELLE AGATHE

Il est jour depuis longtemps. On va et on vient déjà dans la maison, et je n'ai pas encore osé réveiller Nicette. . Elle dort si bien!... et la veille a été un jour d'orage après lequel le repos était nécessaire. Mais j'entends du bruit enfin... elle se lève, elle ouvre ma porte, elle vient à moi en souriant :

— Monsieur, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Je la comprends : c'est la récompense de ma sagesse de la nuit..., cela valait bien cela. Elle m'embrasse avec un plaisir... Je commence à sentir qu'on en éprouve aussi quand on n'a point de reproche à se faire.

— Maintenant, Nicette, parlons raison... mais non, déjeunons d'abord : nous causerons tout aussi bien à table. Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose?

— Oui, monsieur, je déjeunerais volontiers.

— J'ai toujours chez moi quelques provisions pour les visites inattendues.

— Dites-moi où tout cela est, monsieur; je vais mettre le couvert.

— Tenez, voilà le buffet... les tiroirs...

— Bon, bon!

Elle court prendre ce qui nous est nécessaire. En deux minutes la table

est dressée, le couvert mis. J'admire la grâce, la vivacité de Nicette; une petite bonne comme cela me conviendrait infiniment mieux que Mme Dupont, ma portière, qui fait mon ménage. Mais à propos de Mme Dupont, si elle venait... Oh! nous avons le temps; il n'est que sept heures du matin, et la portière, qui sait que je suis un peu paresseux, ne monte jamais avant huit heures. Nous pouvons déjeuner tranquillement.

— Causons un peu, Nicette; je m'intéresse à votre sort, vous n'en doutez pas...

— Vous me l'avez prouvé, monsieur.

— Qu'allez-vous faire en sortant de chez moi?

— Retourner chez ma mère.

— C'est fort bien; mais si elle refuse encore de vous garder?

— Je tâcherai de trouver de l'ouvrage; je me mettrai, s'il le faut, en maison... je ne serai peut-être pas refusée partout.

— Non, sans doute; mais qui sait à quelles mains vous tomberez? Jeune et jolie comme vous êtes, vous serez plus difficile à bien placer qu'une autre si, comme je le pense, vous voulez rester sage.

— Oh! certainement, monsieur, que je veux rester sage.

— Je connais les hommes : ils sont presque tous libertins; le mariage n'est point un frein à leurs passions. Partout où vous servirez, vos maîtres vous feront des propositions fort claires; ils vous traiteront fort mal, si vous les rebutez.

— Alors je quitterai la maison... j'entrerai chez une dame seule.

— Les vieilles sont exigeantes, et tiennent en prison les jeunes servantes, de crainte qu'elles ne courent et ne fassent des connaissances. Les jeunes reçoivent beaucoup de monde, et vous donneront des exemples dangereux.

— Comme vous parlez sagement à c'theure!

— Ne vous en étonnez pas : un ivrogne se connaît en vin, un maquignon en chevaux, un peintre en tableaux, un libertin en séductions. C'est justement parce que je ne suis point sage, que je puis, mieux qu'un autre, vous avertir des dangers que vous allez courir. L'expérience instruit. Vous n'avez pas succombé avec moi, je veux vous préserver pour l'avenir; ne m'en sachez pas gré!... ce n'est peut-être qu'amour-propre de ma part, mais je sens qu'il me serait pénible de voir profaner une fleur que je n'ai point cueillie... Vous m'entendez Nicette?

— Oui, oui, monsieur; je n'suis pas une prude, j'comprends ben ce que vous voulez dire!... Mais ne craignez rien!... Comment pourrais-je accorder à un autre ce que je vous ai refusé!...

Elle dit cela avec un sentiment... une vérité... Ah! je lui plais,

je n'en saurais douter : elle en a plus de mérite à m'avoir résisté :

— Enfin, ma chère amie, je ne vois point pourquoi vous ne continueriez pas votre commerce de fleurs ; il vous convient mieux qu'une condition.

— C'est juste, monsieur, mais...

— Je vous entends... Tenez, Nicette, prenez cette bourse... vous pouvez l'accepter sans rougir : elle n'est point le prix de votre déshonneur. C'est un service que je vous rends... de l'argent que je vous prête, si cela vous arrange mieux...

— Ah! monsieur, de l'argent.... d'un homme... que pensera-t-on?...

— Vous ne direz pas de qui vous le tenez.

— Une jeune fille qui a tout de suite de l'argent à sa disposition... on croit... on s'imagine...

— Laissez dire les commères, et forcez-les à se taire par la manière dont vous vous conduirez.

— Ma mère...

— Une mère qui refuse du pain à son enfant n'a plus le droit de lui demander compte de ses actions.

— Mais cette somme... vous me donnez trop, monsieur.

— Cette bourse ne contient que cent écus... Je les ai gagnés, il y a deux jours, à l'écarté... En vérité, Nicette, si vous saviez avec quelle légèreté l'argent se perd au jeu, vous me feriez moins de remercîments pour cette bagatelle.

— Une bagatelle! cent écus! de quoi former un établissement!... ah! monsieur, c'est un trésor!...

— Oui, pour vous qui connaissez tout le prix de l'argent, et en faites un juste emploi. Mais les choses n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont à leur place.

— Tout ça veut dire sans doute que vous êtes très riche?

— Cela veut dire qu'élevé dans l'aisance, habitué à satisfaire toutes mes fantaisies, je ne connais pas assez le prix de l'argent. Ces cent écus que je vous offre, je les perdrais au jeu sans éprouver de chagrin : acceptez-les donc, Nicette; vous me les rendrez, si un jour ils me deviennent nécessaires.

— Oh! oui! monsieur, quand vous voudrez! tout ce que j'aurai sera à votre service.

— Je n'en doute pas, ma chère amie ; voilà donc une affaire terminée.

— Oui, monsieur; si ma mère me renvoie, je louerai une petite chambre, j'achèterai des fleurs, j'aurai de l'économie, de l'ordre, et je parviendrai peut-être un jour à avoir une jolie boutique.

— Alors vous vous marierez à votre goût, et vous serez heureuse.

— Ah! peut-être... ne parlons pas de ça, monsieur.

— Mais le temps s'écoule, bientôt huit heures; il faut vous en aller, Nicette.

— Oui, monsieur... c'est vrai... quand vous voudrez... mais je... est-ce que?...

— Que voulez-vous me dire?

— Est-ce que je ne vous reverrai plus?

— J'espère bien, au contraire, vous voir souvent. Si vous changez de quartier, vous pourrez mettre chez ma portière l'adresse de la place où vous vous établirez.

— Ça suffit, monsieur... je n'y manquerai pas...

La petite est troublée; elle détourne les yeux, elle me cache des larmes... Serait-ce le chagrin de me quitter?... quel enfantillage!... nous nous connaissons depuis hier!... et cependant, moi aussi j'ai de la peine à me séparer d'elle.

Elle rencontrera sans doute quelques domestiques dans l'escalier; mais qu'y faire?... Il n'y a pas d'autre chemin; elle me promet de descendre les marches très vite, et de passer lestement sous la porte cochère.

Je l'embrasse... tendrement! trop tendrement, pour un homme qui a donné cent écus : c'est presque en prendre le remboursement.

J'ouvre la porte du carré... je vais faire passer Nicette devant moi... Des éclats de rire me font lever les yeux... la porte du maudit Raymond est ouverte... Il est là... avec une jeune femme... et cette jeune femme... c'est Agathe.

Le trait est perfide. J'y reconnais la curiosité de Raymond et la malice d'Agathe. Ils me guettaient sans doute... peut-être sont-ils en faction depuis le point du jour... Mais comment se fait-il qu'Agathe!... elle n'avait jamais parlé à Raymond... il me le payera.

Nicette me regarde; elle cherche à lire dans mes yeux si elle doit avancer ou reculer. Il serait inutile de feindre davantage; peut-être même que, si je tardais encore, M. Raymond parviendrait à rassembler une partie de la maison sur mon carré. Je pousse Nicette vers l'escalier...

— Adieu, monsieur Dorsan, me dit-elle tristement.

— Adieu... adieu, mon enfant... j'espère que... votre mère... Je verrai... vous saurez... nous pourrons... adieu.

Je ne sais plus ce que je dis; la colère, le dépit m'empêchent de parler. Mais Nicette, qui n'éprouve qu'un seul sentiment, le regret de me quitter, Nicette essuie avec son tablier quelques larmes qui coulent de ses yeux.

— Ah! ah! c'est vraiment sentimental! dit Mlle Agathe en regardant la petite bouquetière descendre l'escalier; comment donc! des pleurs! des soupirs!... ah! ah! c'est à mourir de rire!... Mais je vous serais fort obligée, monsieur, de m'apprendre comment il se fait que, sans le savoir, j'ai été cette nuit, déguisée, au bal avec vous... Eh bien!... parlez donc! est-ce que vous ne m'entendez pas?

Un autre objet m'occupait. J'avais les yeux fixés sur mon voisin, et mes regards l'embarrassaient sans doute; car, dans la même minute, je le vis rougir, se troubler, se dandiner, essayer de sourire, puis enfin rentrer chez lui en ayant soin de s'y enfermer.

— Ah! monsieur Raymond, je ne vous tiens pas quitte... nous nous reverrons! dis-je en m'approchant de sa porte. Je me retourne ensuite pour répondre à Mlle Agathe, mais elle est entrée chez moi; et, comme elle connaît parfaitement les localités, je la trouve dans mon petit cabinet, assise nonchalamment sur l'ottomane.

— Mais dis-moi donc, Eugène, ce que signifie tout cela?... Ah! mon Dieu! quel changement ici!... quel bouleversement!... le canapé dans le cabinet... un lit à demi défait... les débris d'un déjeuner... Que s'est-il donc passé ici cette nuit?

— Rien, je vous assure.

— Oh! rien que de très ordinaire, je le conçois fort bien... mais ce canapé m'intrigue... Eugène... mon petit Eugène... conte-moi cela... Parce que tu n'es plus mon amant, ce n'est pas une raison pour que nous ne soyons pas amis.

— Vous savez, lecteur, que Mlle Agathe est la marchande de modes avec laquelle j'étais brouillé, parce que je me suis aperçu qu'elle me faisait des infidélités; c'est même l'humeur que j'en ai ressentie qui m'a fait faire des réflexions mélancoliques, dans ma promenade d'hier au soir, sur les boulevards. Mais, depuis ce temps, mon faible cœur a éprouvé tant de sensations nouvelles, que le souvenir de la perfidie d'Agathe s'est tout à fait effacé ; je ne la regrette plus, par conséquent je ne lui en veux plus. Je sens qu'elle a raison de me plaisanter sur mon air grave, qui ne convient pas du tout à notre ancienne liaison, et qui donnerait à penser que je croyais trouver une Pénélope dans une marchande de modes. Je reprends donc ma gaieté, et je questionne à mon tour :

— Par quel hasard étais-tu là, sur mon carré, et causant avec Raymond, que tu n'as jamais pu souffrir?...

— Mais ce canapé... ce canapé dans ce cabinet?...

— Tu le sauras, mais réponds-moi d'abord.

— Oh! je le veux bien ; je suis allée hier à la campagne avec

Monsieur, voilà une petite croix à la Jeannette que je viens de trouver. (P. 41.)

Gerville... tu sais... ce jeune employé qui demeure ici dessous...

— Oui, mon successeur enfin.

— Ton successeur, soit. Nous sommes revenus tard; j'étais fort lasse... et...

— Tu as passé la nuit chez lui, cela va tout seul, et je ne vois rien jusqu'ici que de très naturel. Après?

— Après, il a bien fallu se quitter ce matin. A six heures et demie, je descendais bien légèrement l'escalier, et j'allais passer la porte cochère, quand j'ai aperçu Raymond en faction au coin de la borne. Il m'examine et sourit avec malice :

— D'honneur, me dit-il, je ne croyais pas que c'était vous; vous étiez parfaitement déguisée : le costume poissard vous va très bien, et cependant il vous change étonnamment; j'aurais juré que M. Dorsan se moquait de moi.

Je l'écoute sans le comprendre; mais ton nom et ce qu'il me dit piquent ma curiosité. Je soupçonne quelque méprise : je force Raymond à me raconter tout ce qu'il sait; je ris déjà de l'aventure. Raymond est enchanté lorsqu'il apprend que ce n'est pas moi qui étais avec toi. Je lui demande s'il est certain que ta nouvelle conquête soit encore dans la maison... Il me répond qu'il en est sûr; car il a passé une partie de la nuit sur le carré, et dès le point du jour il s'est mis en faction contre la porte cochère. Aussitôt je remonte avec lui, afin de rendre le tableau plus piquant, et nous attendons, pendant une heure au moins, qu'il te plaise d'ouvrir ta porte. Nous y serions, je t'assure, restés jusqu'à ce soir, plutôt que de ne point satisfaire notre mutuelle curiosité.

— Ah! quel homme que ce Raymond!... une vieille femme n'aurait pas fait mieux.

— Ah çà! j'ai tout dit, c'est à ton tour.

— Que veux-tu que je t'apprenne? Tu as vu une jeune fille sortir de chez moi?

— Oui, elle est gentille... un minois de fantaisie... la bouche un peu grande... mais ce costume!... Comment, monsieur Eugène, vous, petit-maître!... vous donnez dans les bonnets ronds! ah! je ne vous reconnais plus...

— Mademoiselle, pour ce que j'en veux faire, bonnet ou chapeau, cela est fort indifférent.

— Sans doute, tu n'en veux plus rien faire, parce que tu en as assez.

— Tu te trompes, Agathe, cette jeune fille est sage, honnête... elle ne m'est rien, ne me sera jamais rien.

— Comment donc! mais cela me paraît juste ; elle est venue coucher ici pour ne pas avoir peur la nuit, voilà tout!... *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!...*

Je sens que les apparences sont contre nous; et cependant rien n'est plus vrai... voilà l'explication du canapé : elle a couché dans ma chambre, et moi ici

— Oui, pendant dix minutes, c'est possible, mais ensuite tu as été la rejoindre.

— Non, je te le jure.

— Tu n'aurais pas été assez nigaud pour rester ici.

— Je conçois qu'à tes yeux, la sagesse, l'innocence ne sont que de la sottise.

— Ah! vous n'êtes pas honnête, monsieur. Mais, comme je ne vous ai jamais connu ni sage, ni innocent, il m'est permis de m'étonner de vos vertus, qui sont toutes nouvelles pour moi.

— Je ne prétends pas me faire meilleur que je ne suis, et je t'avoue franchement que j'ai essayé de triompher de cette jeune fille : mais sa résistance a été si naturelle, ses larmes si vraies, ses prières si touchantes, que vraiment je me suis senti attendri et presque repentant de ce que j'avais voulu faire.

— Tout cela est magnifique!... et c'est probablement pour que la résistance soit encore plus appréciée que la vertueuse et candide orangère est venue chez vous... Ah!... ah!... ah!... quelle histoire tu me fais là!...

— Croyez-en ce que vous voudrez. Il n'est pas moins vrai que Nicette est sage et n'est point orangère.

— Ah!... pardon, monsieur... si j'ai involontairement offensé votre objet!... M^lle^ Nicette vend sans doute des brochets au marché des Innocents?

— Non, mademoiselle, elle ne vend que des bouquets!...

— Des bouquets!... mais c'est superbe!... Ah! c'est une bouquetière! je ne m'étonne plus de la considération qu'on lui témoigne.

— A coup sûr, elle en mérite plus que bien des femmes qui portent des chapeaux élégants!

— Et même qui en font, n'est-ce pas?

— A plus forte raison.

— Monsieur est piqué, parce qu'on ose douter de la vertu des mœurs d'une jeune fille qui vient, bien innocemment, coucher avec un jeune homme, lequel, à la vérité, est devenu un Caton en vingt-quatre heures! Tiens, Eugène, tu diras ce que tu voudras, mais ce n'est pas possible.

— Je ne dirai plus rien, parce que je n'attache aucun prix à votre opinion.

— Encore!... Allons, faisons la paix, et je croirai, si ça te fait plaisir, que c'était la pucelle d'Orléans.

M^lle^ Agathe se rapproche de moi et m'embrasse; elle est presque sur mes genoux; elle me serre fort tendrement; et je crois qu'il ne tiendrait

qu'à moi de tromper à mon tour mon successeur, mais je n'en ai nullement le désir : c'est encore Nicette qui m'occupe ; j'en veux à celle qui refuse de croire à sa candeur, à sa sagesse, et qui tourne encore en dérision la conduite que j'ai tenue. Lorsqu'il nous a fallu tant d'efforts pour faire quelque chose de bien, celui qui veut nous ôter notre propre satisfaction est toujours fort mal venu. Je reçois donc avec beaucoup de froideur le baiser de Mlle Agathe.

La jeune marchande de modes est piquée à son tour, et cependant elle n'a plus d'amour pour moi ; elle n'en a probablement jamais eu ; mais, chez bien des gens, c'est l'amour-propre qui en tient lieu, et qui, seul, fait naître la jalousie. Agathe reprend son châle qu'elle avait quitté en entrant, renoue son chapeau et me fait un salut accompagné d'un sourire qu'elle veut rendre ironique, mais dans lequel le dépit et la contrariété sont très marqués.

— Adieu, monsieur ; je m'aperçois que les événements de cette nuit vous ont beaucoup fatigué ; vous avez besoin de repos... et d'un peu de solitude... je vous laisse rêver à votre aise à la brillante conquête qui va désormais charmer tous vos moments !... Je vous prie de vouloir bien donner mon adresse à Mlle *de* Nicette : je serai flattée d'avoir sa pratique, dans le cas où elle voudrait changer de costume, à moins, cependant, que votre intention ne soit de la mener avec vous, dans ce modeste déshabillé. Je conçois que, pour une âme sensible et aimante, le bonnet rond de la vertu est bien préférable à la toque de la frivolité.

Et Mlle Agathe s'éloigna en fredonnant :

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien?

VII

UN MOT SUR MOI

Agathe est partie depuis longtemps, et je suis encore dans mon cabinet, songeant à ma nuit et à ma soirée. On ouvre la porte de mon appartement ; c'est Mme Dupont, ma portière, qui vient, comme de coutume, pour faire mon ménage. La chère femme ne manque pas de jeter, en entrant, un coup d'œil sur tout ; et les femmes, en un coup d'œil, voient plus de choses que nous autres en un quart d'heure.

Imbécile que je suis ! j'ai oublié de remettre le canapé à sa place !... c'est cette Agathe qui est cause de cela !... Au bout du compte, je suis

maître chez moi; je puis ranger mes meubles comme cela me plaît. Je ne cause point avec ma portière; Mme Dupont le sait. Cependant, je vois qu'elle tourne autour de moi, et qu'elle cherche à entrer en conversation.

— La journée sera superbe... c'est heureux, le dimanche; il y a tant de gens qui n'ont que ce jour-là pour se promener!...

— Oui, c'est fort heureux.

— Ah! ah! monsieur a dérangé ses meubles... Est-ce que monsieur veut laisser maintenant ce canapé dans son cabinet de travail?

— Non, vous pouvez le remettre à sa place... je vais vous aider.

— Ah! c'est un essai que monsieur a voulu faire?

— Oui, c'est un essai...

— C'est comme ma fille, qui, à chaque instant, change de place le berceau de son fils. Elle l'avait mis cette nuit dans la ruelle, mais mon gendre ne veut pas qu'il y reste, parce que le petit commence à avoir quatre ans, et au fait... c'est gênant pour un mari et une femme... On est bien aise de... Tiens, c'est drôle! votre lit n'est presque pas défait, monsieur.

— C'est que je n'ai pas remué, apparemment.

— Monsieur a déjà déjeuné, à ce qu'il paraît?... Monsieur a eu faim aujourd'hui plus tôt qu'à l'ordinaire.

Je ne répons plus; je fais ma toilette, impatient de sortir. Mme Dupont se baisse; elle ramasse quelque chose... et me l'apporte d'un air malin.

— Monsieur, voilà une petite croix à la Jeannette que je viens de trouver devant votre lit...

— Ah!... donnez, madame Dupont, donnez; je sais ce que c'est : je l'ai achetée hier... Il faut que je l'envoie à quelqu'un... c'est pour la campagne... pour la fille de notre fermier...

— Elle est jolie, cette croix; mais on ne dirait pas qu'elle est neuve...

— Vous ne savez ce que vous dites, madame Dupont.

Et je mets bien vite la croix dans ma poche, afin de la soustraire aux regards de cette maudite portière, qui, voyant que je ne lui réponds plus, parle toute seule, pour ne pas laisser languir la conversation.

— On dit que cette jeune fille était fort jolie... on dit aussi qu'elle pleurait!... c'est bien singulier...

— De quelle jeune fille parlez-vous?

— Ah! c'est une petite... une espèce de... ma foi! je ne sais pas trop comment elle était, car je ne l'ai pas vue. Elle a cependant passé devant la loge, mais si lestement!... prrr!... comme une fusée!...

— Qui donc vous a parlé d'elle?

— C'est Mme Martin, la cuisinière de Mme Bertin, qui l'a aperçue en descendant pour chercher son lait...

— Et d'où venait cette jeune personne?

— Ah!... je... on... c'est... je n'en sais rien, monsieur.

La manière dont Mme Dupont me dit qu'elle n'en sait rien me prouve qu'elle le sait fort bien au contraire. Raymond aura parlé à Mme Martin, celle-ci à la portière, et puis le canapé, la croix d'or... me voilà la fable de toute la maison!... Mme Bertin saura tout cela la première, et Mme Bertin est justement mère de deux jolies demoiselles dont je tiens beaucoup à conserver l'estime!... Voilà pourtant une bonne action, une action superbe de la part d'un jeune homme, et qui va me nuire dans l'esprit de bien des gens : ah! les apparences.

Je veux mettre fin au bavardage de ma portière en sortant de chez moi lorsqu'elle m'arrêta encore :

— Ah!... monsieur... pardon... j'oubliais; j'ai quelque chose à vous remettre...

— Qu'est-ce donc?

— Je l'avais totalement oubliée... cette jeune fille me trotte dans la tête... c'est une lettre...

— Une lettre!... qui vous l'a remise?

— C'est le facteur, monsieur, qui l'a apportée hier au soir; vous étiez déjà parti, et ensuite, quand vous êtes rentré, il était fort tard et j'étais couchée; car même je n'ai pas pu vous voir... c'est ce qui fait...

— Eh! morbleu! madame Dupont, donnez-moi cette lettre, et faites-moi grâce de vos réflexions!...

— La voici, monsieur.

Je reconnais l'écriture, le timbre : c'est de ma sœur, de ma chère Amélie!... Mais, à propos, j'aurais déjà dû vous dire qui je suis, d'où je viens, ce que je fais; je vous avoue que je n'y songeais pas; j'aurais même été capable d'aller mon train sans vous en apprendre davantage, et mes aventures n'en auraient pas été moins claires à vos yeux; car, n'ayant à vous raconter ni mystère, ni assassinat, ni enlèvement, ni empoisonnement, ni substitution d'enfant... (ce qui fait toujours un très bon effet), ni promenades dans les galeries de l'Ouest, ni visites dans les souterrains, ni vision au clair de la lune, ni rencontre dans les cavernes, etc., etc.. je n'aurai, par conséquent, rien à expliquer ni même à dénouer pour mon dénoûment, et je serai probablement forcé de finir aussi simplement que j'ai commencé.

Mais enfin, me direz-vous, il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire; c'est même ordinairement par là que l'on commence. C'est juste;

mais moi je ne me soucis guère de faire comme les autres, et puis il me semble que ces éternelles histoires de naissance et de famille ne doivent pas vous amuser beaucoup : c'est pour cela que je serai bref.

Je me nomme Eugène Dorsan ; ma famille est de Paris, mon père était procureur (maintenant on dit avoué, cela prête moins à la plaisanterie). Au reste, mon père fut un très honnête homme, à ce que l'on m'a dit, et je n'en ai jamais douté. Il gagna beaucoup d'argent, et il fit bien ; mais il mourut jeune encore, et il eut tort : d'autant plus que ce fut des suites d'un excès de travail. Ma mère resta veuve avec deux enfants, ma sœur Amélie, mon aînée d'un an, et votre serviteur. M^me^ Dorsan était riche ; elle pouvait se remarier, elle préféra garder sa liberté ; elle eut raison pour elle et pour nous ; car je crois que le mariage est une excellente chose, mais dont il faut user modérément.

Nous reçûmes, ma sœur et moi, une bonne éducation. Nous en profitâmes assez bien, surtout ma sœur qui est naturellement douce, aimable, bonne, et qui ne cherchait qu'à satisfaire ses maîtres et à prouver à notre mère sa tendresse et son obéissance. Moi, je ne suis pas un phénix, mais je n'ai pas non plus de grands défauts. Ma passion dominante est l'amour que m'inspirent les femmes ; mais comme, dans mon enfance, ce sentiment ne pouvait être développé, il ne put nuire à mes progrès.

Ma mère avait acheté une charmante maison de campagne près de Melun ; nous y passions la belle saison. Notre enfance, notre adolescence s'écoulèrent sans secousses, sans troubles, sans événements importants et je pourrais dire aussi sans chagrins, sans peine !... et, en effet, quels sujets d'affliction peut-on connaître jusqu'à quinze ans, lorsqu'on est entouré de parents riches et bons ?

Que je plains ces petits infortunés élevés dans la misère par des parents que le malheur rend souvent brusques et insensibles ! Dans les jours de l'innocence ils connaissent déjà les peines de l'âge mûr : quel triste apprentissage de la vie !

A seize ans, ma sœur se maria avec un jeune homme de vingt-quatre ans, garçon sage, rangé, grand travailleur, et qui avait une filature de coton à Melun. Trois ans après cet hymen, notre mère mourut. Elle avait économisé pour ses enfants : elle nous laissa à chacun dix mille livres de rente. Amélie, devenue M^me^ Détenerre, se fixa avec son mari dans notre maison de campagne ; et moi je pris le chemin de Paris, autant pour me distraire de la perte de ma mère que pour achever de connaître le monde.

Depuis ce temps, et il y a six ans de cela, je me suis attaché à cette ville séduisante, au point que je ne passe plus que six semaines de l'été près de ma sœur ; encore n'y suis-je point allé cette année, et c'est pour

cela sans doute qu'Amélie m'écrit. Cette chère sœur, qui sait que je ne suis point fort sage, désire beaucoup que je me marie, dans l'espérance que cela mettra fin à mes folies; et tous les étés je trouve chez elle une nouvelle demoiselle bien jolie, bien douce, bien élevée, possédant des talents, des attraits et une dot très convenable. On me la présente sans affectation, mais je devine où l'on veut en venir. Cependant, malgré les prévenances des parents, les beaux sermons de ma sœur, sur le bonheur de l'hymen, et les soupirs, les regards à la dérobée de la demoiselle, je pars au bo ıt de six semaines, sans avoir fait de déclaration...

— Patience! dit ma sœur à son mari; l'année prochaine je gage que je lui en trouverai une qui lui tournera la tête.

— Ainsi soit-il! répond tranquillement Déneterre ; remettons cela à l'année prochaine.

Maintenant lisons la lettre de ma sœur :

« Mon cher Eugène, nous sommes à la fin de juillet, et tu n'es pas encore venu nous voir : le séjour de Paris te ferait-il oublier entièrement des parents qui t'aiment, et s'occupent sans cesse de toi et de ton avenir?... »

De mon avenir! ah! je comprends : encore un mariage que l'on projette. Mais quelle fureur a donc Amélie, de vouloir toujours me marier? c'est pire qu'un tuteur de comédie. Continuons :

« Il me semble que tu dois être las de ces nombreuses conquêtes, de ces aventures galantes, de ces femmes enfin que le plaisir seul dirige et qui t'oublieront aussi vite qu'elles t'ont vite adoré... »

Ah! ah!... des sarcasmes!... Vous vous trompez, ma chère sœur! je ne suis point las de faire des conquêtes ; celles que je fais ne sont pas toutes aussi faciles que vous le pensez. Mais en province ils sont encore plus méchants, plus médisants qu'à Paris; et depuis que ma sœur a quitté la capitale, elle se donne le ton de me sermonner. Mais au fond elle est si bonne!... je ne puis lui en vouloir de s'occuper sans cesse de moi. Voyons, où en étais-je?...

« Qu'elles t'auront vite adoré. J'ai souvent de tes nouvelles par des personnes qui viennent de Paris : je sais que tu es plus étourdi que jamais, que tu ne songes qu'à tes plaisirs, que tu trompes toutes tes maîtresses.. et qu'elles te le rendent bien... »

Sur le palier du premier, je rencontre Mme Bertin et ses deux filles. (P. 47.)

Comme elle devine juste!... c'est étonnant!...

« On ne m'a pas cité de toi une action raisonnable... »

Ah! ma chère sœur! si vous connaissiez l'histoire de cette nuit!... et on me calomnie!... on me traite de libertin!... Ah! Nicette!... tu es cependant bien jolie!... et j'ai vraiment eu beaucoup de mérite à rester sage.

« J'espère cependant que tu n'es pas incorrigible. Viens nous voir bien vite. Nous avons aussi de jolies femmes ici; elles sont honnêtes et sages, il me semble que cela doit les embellir encore... »

Oh! sans doute!... de très jolies femmes!... guindées, apprêtées, prudes ou minaudières!... et des tournures! de province enfin, et c'est tout dire. Quant à la vertu, il est possible que... mais il ne faut pas se fier aux apparences, je le sais mieux que personne; car j'aurais juré que Nicette était une petite dévergondée.

« Mon mari t'envoie la note de quelques commissions qu'il te prie de faire. Il prépare pour ton arrivée de superbes parties de pêche, et moi je me fais une fête de t'embrasser.

« Amélie Déneterre. »

Allons! j'irai dans quelques jours. Il faut auparavant que je termine mes affaires. Je suis bien aise, d'ailleurs, de savoir ce que fera Nicette; je m'intéresse à cette jeune fille, et je ne veux pas la perdre de vue.

Je sors de chez moi; je vais descendre... mais je ne puis résister au désir de parler à mon voisin Raymond. Je veux le remercier de sa discrétion. Je sonne... on ne répond pas... j'ai cependant entendu du bruit. Je sonne encore, et cette fois le cordon me reste dans la main. On n'ouvre pas. Je gage qu'il a fait quelque trou à sa porte, et qu'il a vu que c'était moi. N'importe, il ne pourra pas toujours m'éviter : en attendant, pour qu'il sache que c'est moi qui ai cassé son cordon de sonnette, je le noue après celui qui est à ma porte.

Je descends enfin : sur le palier du premier je rencontre M^me^ Bertin et ses deux filles, qui vont à la messe.

Je salue... on me rend mon salut, mais avec une froideur bien différente de l'accueil aimable que l'on a coutume de me faire. Les deux demoiselles se rangent sans lever les yeux, et la maman a un air glacé qui ne me permet pas d'oser lui parler. — Voilà le résultat des bavardages de

Raymond, de Mme Martin et de la portière. On sait que Nicette a passé la nuit chez moi, c'est-à-dire la maman le sait, et voilà pourquoi elle avait ordonné à ses filles de passer près de moi sans lever les yeux... sans me sourire, et surtout sans me parler.

Mais, me direz-vous, la marchande de modes passait aussi la nuit chez vous. Ah! c'est bien différent, Agathe est mise comme tout le monde, et on ne la remarquait point; d'ailleurs, il y a dans la maison quelques personnes pour qui elle fait des modes, et l'on ne sait jamais précisément chez qui elle vient.

J'ai donc pu conserver les bonnes grâces de Mme Bertin et être admis dans sa société, lorsque Mlle Agathe m'honorait de ses faveurs; et me voilà fort mal vu, parce que Nicette, la gentille bouquetière, a passé la nuit chez moi. Et vous savez comment tout s'est passé. Mais le monde est ainsi fait; il juge sur la forme avant de connaître le fond. Soyez tout ce que vous voudrez, mais respectez les bienséances; sauvez les apparences, et vous serez reçu partout.

Ces réflexions me donnent de l'humeur. Je sors de chez moi en pestant contre ceux qui voient tout sous le même aspect, et ne veulent point sortir du cercle étroit que l'usage a tracé. Je me promène avec humeur, je dîne avec humeur, je prends mon café avec humeur, et c'est dans la même disposition d'esprit que je me trouve à l'entrée des Champs-Élysées, et que je m'assieds sur une chaise adossée à un gros arbre.

VIII

LA LANTERNE MAGIQUE

J'étais depuis quelque temps assis contre le gros arbre; la nuit avait dispersé une partie des promeneurs : ceux qui restaient s'enfonçaient plus avant dans les contre-allées, et semblaient chercher de préférence les endroits les plus sombres et les moins fréquentés. Ils avaient sans doute leurs raisons pour cela. Je ne sais pas précisément quelle idée m'occupait, lorsque j'entendis des pas pesants s'arrêter derrière moi. Je me retourne, j'aperçois un homme chargé de ce que nous appelons une lanterne magique. Il établit sa curiosité contre l'arbre; il ne m'a pas vu, on ne fait pas attention à moi. Il bat le briquet pour donner de la lumière à ses tableaux; je me rappelle alors le singe de Florian; le souvenir de la fable me fait rire; et je me dispose à écouter le maître de la lanterne, quoique je craigne pour lui la comparaison.

Je l'entends murmurer entre ses dents, tout en plaçant ses lumières :

— Ah! la coquine!... la scélérate!... où est-elle depuis trois heures qu'elle m'a quitté sous prétexte d'aller donner z'à manger au petit?... Alle me fait quequque farce... Si ça n'était point jour de recette, comme je lâcherais le commerce!... C'est bon, madame Trousquin... j'éclaircirai mes doutes!... et, si je vois du louche, il y aura une dégelée conséquente et effective!

Il me paraît que le pauvre homme est jaloux; il jure, frappe du pied, regarde de côté et d'autre, mais M^me^ Trousquin ne revient pas. En revanche, l'éclat de la lanterne magique attire une jeune fille et un jeune soldat qui se place contre la jeune fille, en recommandant à l'homme de bien fermer le rideau sur eux. Celui-ci les enveloppe d'une vieille toile bleue ou grise (on ne peut guère distinguer la couleur), et je ne puis m'empêcher de songer qu'une lanterne magique peut être quelquefois d'une grande commodité.

Le père Trousquin commence son spectacle tout en s'interrompant assez souvent pour jurer après sa femme, qui ne revient pas, et moi j'écoute attentivement, quoique je ne voie rien et que je ne sois pas sous le rideau; mais j'ai dans l'idée que les spectateurs pour qui on explique ne s'occupent pas à examiner les tableaux.

— Vous... voyez premièrement, messieurs, mesdames, le soleil, la lune, les étoiles et les poissons. Plus loin, des produits de la terre, comme arbres, légumes, animaux, végétaux, cavernes, torrents, serpents à sonnettes... Examinez monsieur le soleil que vous ne pouvez pas regarder, tant il est reluisant, et madame la lune, qui est dans son plein, parce que c'est le premier quartier. Voyez-vous ces étoiles qui filent comme si le diable les emportait?... (Trois heures pour coucher Fifi!... Ah! la chienne!... comme elle la dansera ce soir!...) Voyez-vous Vénus qui brille comme une épingle de similor? Voyez-vous l'étoile du berger? C'est sans doute le berger Tircis, vu sa réputation. Voyez-vous les Trois Rois qui ne se promènent jamais les uns sans les autres? Voyez-vous le Chariot... qui roule comme ceux des montagnes russes? Voyez-vous Mercure et Jupiter? Voyez-vous la Vierge et les Gémeaux? Voyez-vous le Taureau et le Capricorne?... ceux-là sont à la portée de tout le monde. Voyez-vous la Balance? Voyez-vous le Scorpion... qui est une vilaine bête? Tout ceci, messieurs, mesdames, sont autant de planètes qui gouvernent les *infections* nerveuses des individus qui sont nés sous leur *affluence*. La planète de Vénus est pour les femmes galantes, celle du berger pour les jolis garçons, les Trois Rois sont pour les z'héros, le Chariot pour les cochers, Jupiter pour les lurons, Mercure pour les apothicaires, la Vierge pour les

petites filles, et le Capricorne pour beaucoup de particuliers que vous connaissez bien... Remarquez, messieurs et dames, au milieu de ce gros nuage noir tout plein d'étoiles, entre l'Ours et le Bélier, vous apercevez une grande comète *chevelue* dont la queue est plus longue que celle d'un renard. Ce brillant météore a, de tout temps, annoncé la fin du monde; il peut, avec sa tête ou sa queue, renverser notre globe, qui ne tient qu'à un fil, et nous griller tous comme des marrons.

Ici il se fit beaucoup de mouvement sous le rideau, et je présumai que la jeune fille s'assurait de la longueur de la queue de la comète.

— Un moment, messieurs, mesdames, vous allez voir ce que vous allez voir.

Le père Trousquin tire sa ficelle pour changer le tableau, et après quelques jurements bien énergiques, reprend son explication sans que la voix ait varié d'un quart de ton.

— Ceci, messieurs, mesdames, vous représente l'intérieur du palais du grand Kin-Kin-li-King, empereur de la Chine et roi des Pékins. Vous le voyez lui-même assis dans son beau fauteuil doré, et en grand costume de cérémonie, entouré de mandarins *lettés* et de gardes nationales. Il donne audience publique, et reçoit les pétitions de tous les Chinois de la banlieue... Voyez, dans un coin, ce père appuyé sur sa fille et sur un bambou; il vient demander justice d'un séducteur qui a fait cinq enfants à cette pauvre innocente, et qui ne leur donne que des coups de fouet pour toute nourriture. Remarquez, messieurs, comme les traits de ce père infortuné sont animés par la colère et le ressentiment; voyez dans les yeux de la jeune fille la douleur, la tristesse et le repentir. Un peu sur la gauche, cet homme enveloppé dans un manteau brun, qui ne laisse voir que son nez, c'est le séducteur qui attend son arrêt. Voyez comme sa figure est pâle et blême, ses yeux caves et sa démarche tremblante; il sait bien qu'il n'en sera pas quitte à bon marché... Plus loin, dans le fond du tableau...

Une grosse commère, qui accourt alors tout essoufflée, interrompt l'explication du spectacle. Je présume que c'est Mme Trousquin; et en effet, le dialogue qui s'établit entre elle et le maître de la lanterne magique me prouve que j'ai deviné juste.

M. Trousquin. — Ah! te v'là donc enfin, maudite coureuse!... Plus loin, dans le fond du tableau... (*A sa femme.*) Tu me le payeras, je ne te dis que ça!... Plus loin, dans le fond du tableau, ce malheureux, que des gardes amènent et qui se débat comme s'il avait la colique : c'est un déserteur qui vient de déserter et qui allait dans le camp des ennemis par trahison; son affaire ne sera pas longue, il sera fusillé et pendu après.

Madame Trousquin, *pendant que son mari explique.* — Eh bien ! quoi que t'as donc à crier? Est-ce qu'il ne fallait pas coucher Fifi et faire la soupe? Est-ce que ça n'est pas une fameuse trotte, des Champs-Élysées à la rue Jean-Pain-Mollet?

M. Trousquin. — Tu mens, j'te dis ; t'es partie depuis cinq heures, et v'là qu'il en est neuf. D'où est-ce que tu viens?... Tire la ficelle.

Madame Trousquin dépose sur un escabeau une écuelle qu'elle tenait sous son tablier, puis se met à son poste, qui est sur le côté de la lanterne où s'opère le changement des tableaux.

M. Trousquin. — Ceci, messieurs, mesdames, vous représente une vue d'Athènes, dans la Grèce... (*A sa femme.*) Mets ma soupe sur le gueux... et réponds d'où est-ce que tu viens...

Mme Trousquin. — Eh ! je viens de cheux nous, fichu jaloux ! j'ai rencontré Angélique, avec qui j'ai causé un moment... As-tu beaucoup de public?...

M. Trousquin. — Remarquez la beauté du ciel et des eaux. Remarquez ces palais, ces colonnes et ces temples bâtis par les Romains ; voyez ces statues superbes, dont il ne reste que quelques morceaux... Voyez ce cirque dans lequel on jouait au combat du taureau, pour exercer la jeunesse à être *fort*... (*A sa femme.*) Je suis sûr que t'as été promener avec Grugeon... Plus loin, voyez ces fameux *Partiates* qui se battent à coups de poing comme des Anglais, qui *se luttent* les uns sur les autres... qui jouent au jeu de Siam avec une grande roulette... (*A sa femme.*) Il t'aura proposé un canon dans un cabinet particulier... Ce beau jeune homme que vous voyez à droite, c'est Alcibiade avec son précepteur Socrate, qui lui apprend des choses qu'il ne savait pas...

Tout en écoutant, je vois le rideau s'agiter davantage ; j'entends la jeune fille, qui dit à demi voix : — Ah ! que c'est bête !... ah !... que c'est bête !... Je vous dis que je ne veux pas !...

Le père Trousquin fait signe à sa femme de tirer la ficelle, et il reprend son discours...

— Ceci, messieurs, mesdames, est tiré de la mythologie ; c'est le magnifique jugement du grand Salomon, dit le Sage, qui s'apprête à faire couper un enfant en deux, ni pus ni moins qu'un pâté... Voyez la consternation de ce petit qui attend son sort, les jambes en l'air ; voyez la joie de c'te marâte, qui regarde tout ça d'un œil *sèche*, comme si on allait lui donner la moitié d'un lapin ; mais voyez la douleur de la vraie mère qui veut écarter le tranche-lard qui menace déjà le nombril de l'innocent.

La jeune fille *sous le rideau.* — Ah ! le méchant !... ah ! le méchant !... il va toujours... Ah ! que c'est bête !

M. Trousquin. — Rassurez-vous, on ne lui coupera rien ; la nature va parler. (*A sa femme.*) Donne-moi ma soupe, j'ai faim... Le grand Salomon, qui regarde les deux mères avec des yeux d'argus, s'est dit en lui-même... (*A sa femme.*) Pourquoi donc qu'elle est toujours à l'oignon?... Cet enfant ne peut pas avoir deux mères : si c'était deux pères, encore passe!... ça peut se voir... (*A sa femme.*) Tu ne m'en fais jamais d'autre... Or, il y a ici anguille sous roche, la tendresse de la vraie mère se déclare par un déluge de larmes ; mais c'te marâte de mère qui reste tranquille comme Baptiste... (*A sa femme.*) Et elle sent le brûlé encore!... n'a pas des entrailles maternelles : là-dessus, adjugé... Tire la ficelle... Ceci, messieurs, mesdames, vous représente le roi David se battant avec le géant Goliath, la terreur des Philistins. (*A sa femme.*) Regarde donc si c'est ça!... Voyez avec quelle vigueur David lance un caillou qui étend le grand géant sur la poussière...

Madame Trousquin *regardant par-dessus la lanterne.* — Ça n'est pas ça... Tu leur montres à c'te heure la bataille de Marengo.

M. Trousquin. — Nous disons donc, messieurs, mesdames, que vous voyez la célèbre bataille de Marengo, gagnée par les troupes françaises... (*A sa femme.*) Tu me mets toujours des carottes à foison.

Madame Trousquin. — Tiens! faut-il pas te choisir tes légumes ! Tu deviens bien difficile. Combien que t'as fait aujourd'hui ?

M. Trousquin. — Dix-huit sous. Remarquez ces canonniers et ces cuirassiers ; voyez comme ces sabres vont leur train, tandis que les balles se choquent et que les boulets mettent tout à feu et à sang ; voyez les hussards, les dragons, les trompettes et les tambours ; entendez-vous les cris des morts et des mourants, les plaintes des blessés et des vaincus!... Voyez, sur la droite, ce jeune soldat qui défend son drapeau avec ses dents, parce qu'on lui a déjà coupé les deux bras ; et sur la gauche, cet officier qui a trois chevaux tués sur lui, et qui oublie qu'il étouffe pour coucher en joue un général ennemi. Voyez la poussière, la flamme, la fumée, le carnage et la mort qui embellissent le tableau. Voyez, l'action est superbe... le combat s'anime, on s'échauffe...

Ici l'explication est interrompue par une catastrophe inattendue ; la jeune fille et le soldat, qui prenaient sans doute une grande part à la bataille, car j'entendais à chaque instant les exclamations de la demoiselle et les demi-mots énergiques de son compagnon, non content de faire remuer le rideau qui les cachait, se jettent avec violence sur la lanterne magique, dans le plus bel endroit du récit de la bataille de Marengo ; mais la secousse est si brusque que le théâtre ambulant n'y résiste pas, il tombe en arrière, et les spectateurs tombent par-dessus, tandis que le

Quelle jouissance toutes ces dames paraissent trouver à dégringoler. (P. 57.)

directeur de l'établissement est renversé avec son écuelle et que Mme Trousquin est entraînée par les ficelles qu'elle tient de chaque main.

Seul, je suis debout au milieu du désastre, car mon gros arbre m'a préservé de toute atteinte. Mais quel tableau grotesque s'offre alors à ma vue! Salomon et le grand Kin-Kin-li King sont couchés pêle-mêle avec les jardins du Luxembourg et d'Athènes; le soleil est sans éclat, la lune

couverte d'huile, la comète n'a plus de queue. Le père Trousquin se débat sous la lanterne brisée ; tenant encore en main le manche de son écuelle : la demoiselle est tombée si singulièrement qu'elle met en évidence un objet qui ferait honte à la lune la mieux conditionnée d'une lanterne magique.

La tête du jeune soldat se trouve précisément dans l'écuelle du père Trousquin ; les carottes et les oignons lui couvrent le visage : il semble pris de manière à ne plus pouvoir se retirer du trébuchet. Quant à la mère Trousquin, elle est tombée avec grâce ; ses ficelles l'ont soutenue, et le rideau de la lanterne cache ce qui pourrait faire rougir sa pudeur. Cependant, comme les moins blessés sont ceux qui crient le plus, M^me^ Trousquin pousse des cris assourdissants ; son mari fait entendre des jurons effrayants, et la jeune demoiselle jette des gémissements plaintifs. Le soldat seul ne crie pas ; je crois qu'il trouve à son goût la soupe et les légumes. Au bruit, aux cris, aux jurements, tous les promeneurs accourent près de la lanterne cassée ; et je suis, en un instant, entouré d'une foule de gens qui sortent de je ne sais où, car la minute d'auparavant je n'apercevais personne dans les Champs-Élysées. On me coupe la retraite : je ne puis plus sortir du groupe, mais je ne suis pas fâché de voir comment cela va se terminer. Après avoir bien crié, bien juré, on tâche de se tirer d'embarras : le soldat parvient à ravoir sa figure ; la jeune fille se relève et rebaisse ses jupons ; la mère Trousquin se débarrasse de ses ficelles ; on relève la lanterne magique, et le père Trousquin est sur pied. Le militaire cherche à emmener sa connaissance ; mais il n'y a pas moyen d'éviter le propriétaire de la lanterne, qui veut qu'on lui paye le dégât.

— Mes verres sont cassés, dit le père Trousquin au soldat ; vous m'avez fait des taches dans le soleil et dans la lune, vous avez brisé mon Jugement de Salomon et mon palais chinois, vous avez gâté mes vues de la Grèce : il faut me payer tout cela.

— Va te promener, dit le militaire en réparant le mieux qu'il peut le désordre de sa toilette, je ne te payerai rien du tout. Je me moque de tes Chinois et de ton Salomon, ton soleil et ta lune ressemblent comme deux gouttes d'eau à des veilleuses d'un sou ; et quant à ta graisse, tu n'as qu'à la remettre dans tes quinquets.

— Vous avez brisé ma lanterne, vous me la payerez.

— C'est toi, qui es un vieil ivrogne : si ta lanterne n'était pas solide, ça n'est pas de ma faute.

— Vous vous êtes jeté dessus pendant la bataille de Marengo.

— C'est toi, en faisant le canon, qui l'auras renversée.

— Vous m'avez fait casser mon écuelle.

— Tu es cause que j'ai déchiré ma culotte.

— D'ailleurs, ma lanterne est un spectacle honnête et moral, et je n'entends pas qu'on s'en serve pour...

— Ah! n'achève pas, ou je te coupe la langue!

Le soldat porte la main à son sabre; la foule fait aussitôt un mouvement rétrograde, la demoiselle retient le bras de son ami; et la mère Trousquin fait reculer son mari, en prenant l'escabeau pour bouclier. Chaque parti se mesurait des yeux, sans bouger, depuis quelques minutes. Le militaire ne faisait point mine de payer, et le père Trousquin ne semblait pas d'humeur à le laisser s'éloigner sans être dédommagé de ses pertes. Je jugeai alors qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour arranger l'affaire sans effusion de sang. L'aventure de la lanterne m'avait amusé, elle avait totalement dissipé ma mauvaise humeur; il était bien juste que je servisse de médiateur dans la querelle. Seul, j'étais resté près des combattants, car les curieux se tenaient à une distance respectueuse du sabre et de l'escabeau. Je fouille à mon gousset; j'en tire deux pièces de cent sous, que je jette sur le spectacle endommagé.

— Tenez, dis-je au maître de la lanterne magique, voilà de quoi remettre à neuf vos palais et vos étoiles : prenez; mais une autre fois, croyez-moi, ne fermez plus aussi hermétiquement votre rideau sur les spectateurs. Les théâtres d'enfants sont maintenant visités par des gens de tout âge; demandez plutôt à Séraphin, qui reçoit chez lui des petites-maîtresses, grâce à l'obscurité qui règne dans la salle pendant les feux arabesques.

Le père Trousquin ouvre de grands yeux; sa femme saute sur les deux écus, et on laisse le soldat s'éloigner avec sa connaissance : ce qu'il ne fait pas sans m'avoir salué respectueusement.

Je m'éloigne aussi, et je gagne la rue de Rivoli. Je regarde à ma montre : il n'est que neuf heures; et je n'ai jamais aimé à me coucher de bonne heure, surtout quand je suis en train de m'amuser. Or, comme la scène de la lanterne m'a mis en goût, je veux entretenir d'aussi belles dispositions.

Comment m'amuser? A Paris il y a mille moyens, me direz-vous : mais en fait de plaisir, il ne faut jamais trop s'en promettre, si l'on veut en avoir un peu. Dans une grande réunion, si vous trouvez six personnes aimables, vous en rencontrerez vingt qui vous ennuieront; en petit comité, vos amis peuvent avoir des affaires qui les attristent; les dames, des migraines ou des vapeurs, et l'on passe souvent des instants fort maussades là où l'on se promettait beaucoup d'amusement. Le plus sage est donc

de ne compter sur rien. Mais je me souviens qu'il y a une grande fête à Tivoli. Il est neuf heures ; prenons un cabriolet, j'arriverai justement au plus beau moment de la soirée.

IX

TIVOLI

Ah! le beau jardin que ce Tivoli! En mettant le pied dans son enceinte, il me semble entrer dans un de ces séjours enchantés, si bien dépeints dans *les Mille et une Nuits*. La musique, les illuminations, les jeux de toute espèce, le feu d'artifice, tout se réunit pour éblouir les yeux et flatter les sens. Quel dommage lorsqu'une figure commune et une tournure de harengère vient gâter ce tableau, et me rappeler que je suis dans un jardin public, où, avec une mise décente et trois livres douze sous, chacun peut entrer!

Je n'ai fait encore que quelques pas, et j'ai déjà vu bien des choses. Que ces allées sont belles! Comme ces guirlandes de feu étonnent la vue! Là, on se presse, on se regarde, on examine les toilettes, on cherche ses connaissances : c'est le boulevard de Gand de Tivoli. Allons plus avant : la lumière devient plus rare; quelques lampions placés de loin à loin vous guident sans vous trahir. Ici, les couples sont plus disséminés; on ne va plus pour se faire voir; quelques-uns même paraissent se cacher et chercher l'ombre et le mystère. Heureux bosquets!... vous avez protégé l'amour et le plaisir! Que de baisers donnés et reçus à la faveur de votre épais feuillage!... Ah! si vous pouviez parler!... Mais je crois qu'on parle près de moi, je me suis, sans y songer, enfoncé sous ces bosquets solitaires où je n'ai rien à espérer, puisque je suis seul! En tournant un buisson, j'aperçois quelque chose de blanc sur le gazon... c'est un monsieur et une dame qui causent sans doute d'affaires très importantes et très secrètes, car je crois qu'ils se parlent à l'oreille... Mais ma présence les a dérangés, la dame a poussé un petit cri en repoussant son monsieur; éloignons-nous bien vite!... Quel plaisir peut-on trouver à troubler celui des autres?

Allons rejoindre le monde, quittons ces bosquets où j'ai presque de l'humeur de me trouver seul. Me voici de nouveau au grand jour. J'entends le roulement des chars ; je suis près des montagnes où se font ramasser la grande dame et la petite ouvrière, la marchande de modes et la modeste lingère, la femme entretenue et la petite pensionnaire. Quelle

jouissance toutes ces dames paraissent trouver à dégringoler ! Cependant, la pression de l'air dérange leur coiffure, détache leur chapeau, fait voltiger leurs boucles de cheveux; mais on sacrifie tout cela au bonheur d'aller pendant vingt secondes aussi vite que le vent. Le plaisir se peint sur tous ces visages que les chars emportent, quelques Anglais seuls conservent encore leur gravité en se faisant ramasser.

Je suis seul, je ne dégringolerai point; je sens que, pour trouver du charme à cet exercice, il faut être assis près d'une femme qui nous plaise : on peut alors passer son bras autour d'une taille élégante, se serrer contre des formes agréables : on peut, en roulant, risquer bien des choses; car on est certain de ne pas être repoussé... et celle qui roule est toujours tellement étourdie par la rapidité de sa course, qu'elle n'a pas le temps de se fâcher.

Tous les plaisirs tournent au profit de l'amour. Quel est celui qui n'est pas doublé par la présence de ce qu'on aime? A la danse, sur les montagnes, sous les bosquets, il faut être deux pour être heureux; sans une femme, comment se livrer aux plus douces sensations, aux plus tendres épanchements? Ce n'est que par elle que l'on connaît son cœur. Mais éloignons ces idées, que ce jardin fait naître malgré moi. Traversons ces carrés! la musique m'appelle; c'est un chanteur... Ah! ne nous arrêtons pas là, Tivoli cesserait d'être un séjour enchanté.

Que vois-je là-bas? Des fauteuils qui tournent en se balançant dans l'air, et en ballottant des dames placées dessus : c'est une balançoire russe. Pourquoi tous ces messieurs se portent-ils du même côté, et, le nez en l'air, regardent-ils en ricanant tourner les sièges?... Ah! je m'aperçois que le vent relève légèrement le bas des robes de ces dames... on distingue la jambe, quelquefois même le genou... Voilà un jeu qui amuse autant les spectateurs que les acteurs.

Ces dames, à ce qu'il paraît, ne s'aperçoivent pas de ce qui captive l'attention de ces messieurs, et n'entendent point les plaisanteries indécentes que se permettent la plupart des curieux; car elles continuent à voltiger dans les airs, en riant comme de petites folles... Mais le tourneur s'arrête; il faut descendre. Je reste pour voir ces dames de plus près... Eh! mon Dieu! messieurs, il ne fallait pas vous donner le torticolis pour apercevoir le bas d'une jambe!... Autant que j'en puis juger, vous pourrez, sans beaucoup de peine, en voir bien davantage. Je quitte la balançoire russe pour le spectacle de Bobèche. Une foule immense est devant le théâtre. Je cherche en vain une chaise pour voir comme les autres; impossible d'en trouver une de libre.

Il faut donc rester debout. Je me faufile entre les élus, et, si je ne

vois pas Bobèche, je vois du moins quelque chose : je remarque le plaisir que semblent goûter tous ces jeunes gens debout comme moi! Ils ne doivent cependant rien voir, mais ils sont avec des dames montées sur des chaises; et ils les soutiennent, de crainte d'accident; leurs bras entourent le bas de la robe, on s'appuie sur leurs épaules : je conçois que tout cela doit avoir son agrément. Ah! mon Dieu! voilà une dame qui va tomber!... Pourquoi personne ne la soutenait-il?... C'est une maman. Cependant, une jeune personne bien coiffée, bien bouclée, et qui serait jolie si sa mise n'était pas ridicule pour un jardin public, s'empresse de venir auprès de la vieille dame.

— Attends, maman, lui dit-elle, je vais mettre ma chaise derrière la tienne, et par ce moyen tu pourras t'appuyer sur moi; je te soutiendrai.

La maman consent à cet arrangement, et la jeune personne remonte sur sa chaise, qu'elle pose derrière celle de sa mère, mais je m'aperçois qu'on la soutient aussi : un grand blondin ne la perd pas de vue. Il se place contre elle, il la regarde... il fait de petits signes... La demoiselle ne regarde que Bobèche, et, tout en expliquant le spectacle à sa mère, elle sort de son gant un petit billet qu'elle laisse tomber dans la main du jeune homme, et tout cela sans trouble, sans affectation, sans interrompre sa conversation. En vérité, nos demoiselles mettent une grâce charmante à tout ce qu'elles font; le monde marche vers la perfection.

Le grand blondin roule le billet dans sa main; il a grande envie de lire tout de suite, mais il n'ose. Je m'amuse de son impatience; je veux voir ce qu'il fera... Mais un vieux couple arrive, traînant ses chaises après soi; la dame se place positivement devant moi, elle appuie presque ses fesses sur mon visage, et son époux achève de m'ôter le peu de vue qui me reste en se mettant auprès de sa moitié.

Il n'y a pas moyen d'y tenir : pour demeurer ainsi au niveau de tous ces appas qui sont grimpés autour de moi, je sens qu'il faut trouver quelque chose qui nous intéresse. Je ne me soucie pas du tout de rester derrière l'énorme circonférence qu'on approche de mon visage. Je me tire, non sans peine, des chaises, des jambes, des robes qui m'entourent. Me voilà dehors; respirons un peu : il fait bon prendre l'air lorsque l'on vient de voir Bobèche, même en plein vent.

Je suis une belle allée de tilleuls qui touche au grand carré de verdure dans lequel on s'exerce au casse-cou, à la bascule, à la balançoire, à l'oiseau égyptien et à mille autres choses, dont les plus jolies sont celles qu'on ne voit pas. J'entends la voix des dames que le filet emporte, et qui supplient leurs cavaliers de ne point aller si fort; tandis que ceux-ci, pour montrer de la force et de la vigueur, poussent tant qu'ils

peuvent des reins et des genoux, au risque de faire perdre connaissance à celles qui ont consenti à se balancer avec eux : c'est une nouvelle manière d'être aimable.

Mais on pleure là-bas... C'est un petit garçon de douze à treize ans qui a voulu aller sur la bascule avec un grand dadais de dix-huit ans au moins. A peine ce dernier s'est-il laissé retomber avec la poutre qui sert de cheval que le petit a ressenti à l'autre bout une secousse violente qui l'a fait sauter par-dessus la petite barre de fer après laquelle se tiennent les joueurs : le pauvre enfant est tombé, heureusement c'est sur le gazon, et il ne s'est pas blessé; mais il s'éloigne clopin-clopant, tandis que le grand nigaud est tout fier du *tapecul* qu'il lui a donné. C'est un bien joli jeu que la bascule; mais je conseille à ceux qui veulent s'y livrer de faire matelasser le terrain, car je sais, par expérience, que les chutes y sont fréquentes et dangereuses.

Mais, quelle détonation!... cela m'a arrêté malgré moi... suis-je près d'une boîte d'artifice? Non, c'est l'oiseau égyptien qui vient de partir. Comme celui qui a atteint le but semble fier!... Il est vrai qu'il n'avait encore lâché l'oiseau que onze fois. Un gros monsieur s'empare du fil de fer... Je le reconnais : c'est Raymond. J'aurais été étonné de ne point le rencontrer : cet homme-là est partout.

— Je parie, dit-il d'un air goguenard à celui qui vient de jouer et en ayant soin d'élever la voix pour attirer l'attention, je parie, mon cher (tout le monde est de sa connaissance), que je fais partir la détente en trois coups.

— Je gage que non... cela n'est pas aussi aisé que vous semblez le croire.

— Aisé!... aisé! si cela était aisé, il n'y aurait pas de mérite... J'ai un coup d'œil parfait. Enfin, je vous parie une glace...

— Que vous l'attraperez en trois fois?

— Oui, je suis même certain que je n'aurai pas besoin de m'essayer à trois fois.

— Je gage que non.

— C'est entendu; vous allez voir.

Je m'arrête, bien certain pour mon compte que mon voisin fera quelque sottise. L'homme chargé du jeu était alors occupé à recharger la boîte de fer à laquelle est adaptée la détente.

— Otez-vous! lui crie Raymond impatient de faire voir son adresse et élevant l'oiseau aussi haut que ses bras lui permettent.

La boîte est refermée, l'homme s'éloigne; Raymond lâche son oiseau avec une telle précision que le morceau de fer, après avoir fait plusieurs

zigzags, va frapper à six pouces du but. Mon voisin ne se décourage pas, il renvoie, l'oiseau aussi malheureusement.

— Il n'y a point d'équilibre, s'écrie-t-il, le fil de fer va de travers, ce n'est pas ma faute.

— Voilà votre dernier coup.

— Oh ! ce sera le bon !...

Cette fois Raymond vise pendant trois minutes au moins; enfin l'oiseau traverse l'espace... Il fournit sa carrière ; mais le coup ne part point.

— J'ai gagné ! j'ai gagné !... s'écrie l'antagoniste de Raymond, vous me devez une glace...

— Oh ! vous avez gagné ! c'est selon. Je suis sûr que le bec de l'oiseau a touché la détente, et, si elle n'a point parti, c'est que la poudre est mouillée.

— Mauvaise défaite ! vous avez perdu, vous me devez une glace !...

— Eh bien ! je veux ma revanche !

— Oh ! c'est trop juste : j'y consens. Cela fera deux glaces au lieu d'une.

— C'est ce que nous allons voir. Dites donc, l'homme, allez donc retoucher la détente : je suis sûr qu'il y a quelque chose de dérangé qui a empêché le coup de partir.

Pour faire plaisir au joueur, le maître du jeu retourne ouvrir la boîte et l'examine. Pendant ce temps, mon voisin a repris l'oiseau; et, piqué d'avoir perdu son premier pari, il mesure, considère le bec de fer, cherche à donner un équilibre parfait à l'oiseau, le prend bien délicatement par les deux ailes. — Je vois ce que c'est... je vois ce que c'est, dit-il avec assurance : si j'avais regardé comme cela tout à l'heure, je n'aurais pas manqué un coup. Il faut tenir l'oiseau bien légèrement, du bout du doigt, et puis le lâcher bien également.

En disant cela M. Raymond laisse échapper l'oiseau, qui va frapper à la tête du malheureux occupé à regarder si la détente était bien disposée. Le pauvre homme est blessé grièvement; il tombe en poussant des cris horribles : tout le monde vole vers lui, et M. Raymond profite du désordre pour s'esquiver. Il se fraie un passage dans la foule, en repoussant des bras et des coudes tout ce qui est devant lui : il saute par-dessus les chaises, marche comme un fou à travers les groupes assis sur le gazon, s'embarrasse dans les jambes d'une petite maîtresse qui causait nonchalamment sur l'herbe avec un jeune officier, tombe lourdement sur elle, et, avec son ventre, écrase une gorge qui heureusement n'était que de gaze. La dame crie pour faire croire que c'est son sein que l'on a aplati,

Comme ils se poussent, se heurtent, se disputent le passage! (P. 66.)

l'officier se lève furieux de ce qu'on ait fait disparaître des appas qu'il croyait véritables; il se saisit d'une chaise, et poursuit Raymond, qui est déjà loin, car la peur lui donne des ailes.

Je m'amuse à suivre mon voisin, qui a perdu son chapeau dans la bagarre. Je le vois courant toujours, et faisant à chaque instant des bévues : il se jette contre une balançoire, se cogne contre des chevaux de

bois, renverse deux demoiselles qui valsaient dans un petit carré, fait tomber toutes les caisses d'arbustes qui se trouvent surson passage ; enfin, pour se dérober aux regards de ceux qui le poursuivent, il se précipite dans la grande allée, espérant s'y perdre dans la foule. Mais là, en passant sous une guirlande de verres de couleur, qui n'était pas assez remontée et pendait un peu bas sur les côtés, M. Raymond, qui veut passer devant tout le monde, s'accroche dans l'illumination : la corde casse et tous les petits verres de couleur tombent sur les promeneurs, qui se voient en un instant couverts de taches. Les dames poussent des cris déchirants à l'aspect de leurs toques, de leurs plumes, de leurs robes trempées d'huile à quinquet : les jeunes gens ne sont pas moins furieux : leur habit, leur gilet, leur jabot, tout est perdu, abîmé, et cela répand une odeur détestable. Raymond se voit de nouveau l'objet de la colère générale ; le pauvre diable, encore tout essoufflé, est obligé de reprendre la fuite : il saute par-dessus une charmille pour sortir plus vite de l'allée ; il ne sait plus où donner de la tête : il entre dans l'enceinte destinée au feu d'artifice, malgré les cris d'un invalide qui lui dit qu'on ne passe pas là. Il marche à travers les fusées, les boîtes, les bombes, les artichauts, les chandelles romaines : l'invalide appelle les gendarmes pour que l'on arrête un homme qui brise tout et paraît vouloir empêcher la représentation pyrotechnique que l'on prépare. La garde arrive ; Raymond n'a que le temps de se jeter dans un transparent qu'il crève avec sa tête, comme le cerf de Franconi : il disparaît enfin. Tout se calme, on tâche de réparer le mal que mon voisin a commis : et je reviens vers le centre des jeux en riant des infortunes de Raymond, qui m'ont déjà vengé de sa petite espièglerie du matin.

— Ma foi, me dis-je en prenant le chemin de la danse, quand je ne serais venu à Tivoli que pour être témoin des prouesses de Raymond, ce serait déjà suffisant pour ma soirée. Mais je suis en bonheur ; peut-être le sort me réserve-t-il d'autres rencontres.

Je m'arrête près du théâtre d'un escamoteur : la foule est aussi considérable que devant Bobèche ; mais ici du moins il y a un peu plus d'ordre. La plupart des spectateurs sont assis, et je parviens, quoiqu'au dernier rang, à apercevoir quelque chose : on fait tirer des cartes, on escamote des anneaux, on change en fleurs un verre de vin. Tout cela enchante la compagnie qui veut bien ne point reconnaître les compères, et ne pas voir les apprêts que nécessitent les tours faits *sans préparation*.

— C'est un sorcier! dit un petit monsieur en ouvrant de grands yeux et en regardant bêtement autour de lui. Ma foi, je n'y conçois rien ; et toi, ma femme? — Oh! moi, je veux voir par moi-même, répond la

moitié du petit monsieur; et elle fait signe à l'escamoteur qu'elle veut tirer une carte. Celui-ci s'approche en baragouinant de l'italien, de l'allemand et de l'anglais, ce qui fait un jargon tout à fait incompréhensible, qui achève de charmer la société.

La dame tire un huit de pique, qu'elle remet dans le jeu en mêlant les cartes: mais notre sorcier est certain de deviner la carte, parce qu'il n'y a que des huit de pique dans le jeu qu'il a présenté, et, tout en étourdissant son monde, il glisse sa main derrière le petit monsieur, qui, lorsqu'on est occupé d'un autre tour, est tout à coup prié de se lever, et reste ébahi en apercevant sous sa culotte la carte que son épouse a tirée.

Je m'éloigne du théâtre des sortilèges; mais, en fouillant dans ma poche, je n'y trouve plus mon mouchoir... Ce tour-là vaut bien ceux de l'escamoteur, il a été fait très adroitement; heureusement que j'avais rentré mon cachet.

Me voici devant l'enceinte consacrée à la danse. Mais il n'est plus de bon ton de danser dans les jardins publics; ce n'est qu'aux fêtes de village que nos élégantes de Paris consentent à faire, en plein air, un balancé et une queue de chat. Ici les marchandes, les petites bourgeoises, les grisettes, osent seules se livrer au plaisir de la danse: elles ne connaissent point la gêne, le bon ton; elles veulent s'amuser, et elles sont si contentes en dansant! le plaisir se peint sur leur visage: elles sautent de si bon cœur!... Je vois sur la physionomie de ces belles demoiselles qui regardent danser que le bon ton est quelquefois bien maussade: mais on s'en venge en critiquant ceux qui le bravent. On raille, on se moque des autres, on dit des méchancetés, la bienséance et le bon ton ne défendent jamais cela. On tourne en ridicule ce qu'on ne peut pas faire; on persifle ce que l'on aime en secret: c'est partout la fable du renard et des raisins.

Mais les spectateurs se portent vers un autre quadrille: la foule grossit; les danseurs sont entourés d'un triple rang de curieux. Il faut qu'il y ait là quelques jolis minois, ou une tournure bien ridicule. Je m'approche; je parviens à me faire jour... Je regarde la danseuse: une figure insignifiante, une mise ordinaire; ce ne peut être l'objet de l'empressement général.

— Elle est vraiment gentille.

— Ah! tu vas voir comme elle a de la grâce en dansant, disent deux jeunes gens à côté de moi. Mes yeux parcourent alors l'étendue du quadrille, et s'arrêtent bientôt sur une jeune personne coiffée d'un petit bonnet sur lequel est un bouquet de roses.

J'admire les traits piquants de la jeune fille: ses yeux sont animés par la danse; le plaisir fait plus fréquemment palpiter son sein et le

murmure flatteur qui retentit autour d'elle colore ses joues d'un vif incarnat. Quelle femme est insensible à la louange? En avez-vous rencontré, lecteur? Si cela est, je vous engage à les mettre sur vos tablettes.

Mais, en examinant la jolie danseuse, un souvenir subit me frappe : ces traits, cette taille, ce bouquet de roses, et ce projet de venir à Tivoli... Plus de doute, c'est Mlle Caroline; c'est ma petite fleuriste d'hier. Étourdi que je suis! je l'avais oubliée, et je me promenais dans ce jardin sans la chercher! Ah! puisque le hasard me la fait retrouver, sachons en profiter, et, en dépit du bon ton, tâchons de danser avec elle, afin de pouvoir lui parler.

Cependant, si des personnes qui me connaissent me voyaient danser à Tivoli... Mais je brave les critiques, les railleries des jeunes gens, le persiflage des dames, et, en regardant les traits séducteurs de Caroline, je me dis avec Rousseau : « Il faut être heureux! c'est le premier besoin de l'homme!... » Or, pour devenir heureux, il faut d'abord que je danse avec Caroline.

X

LE FEU D'ARTIFICE. — LE DISEUR DE BONNE AVENTURE. — LE CABINET AUX SILHOUETTES

La contredanse vient de finir; on a reconduit les danseuses à leur place. J'ai suivi des yeux ma petite fleuriste. Je la vois s'asseoir près d'une vieille femme mise bien simplement: c'est la tante. Le danseur reste auprès d'elle : c'est le Jules d'hier au soir. Enfin une autre jeune fille est ramenée par son cavalier, et s'assied près de Caroline : cela complète la société, qui, comme je me le rappelle maintenant, devait en effet être composée de quatre personnes.

Je tourne et retourne pendant longtemps autour de Mlle Caroline et de sa compagnie; je passe devant le groupe, je regarde la jolie fille... mais on ne fait pas attention à moi. Je sens qu'il faut me décider à inviter; j'ai de la peine à m'y résoudre : je vais avoir l'air d'un petit commis marchand, d'un courtaud de boutique qui vient danser tous les dimanches à Tivoli. Pendant que je fais ces réflexions, l'orchestre joue le prélude : cela me décide; je m'approche des danseuses. Mais, au moment où je vais faire mon invitation, la jolie fleuriste se lève et donne sa main à un jeune homme qui m'a devancé et qui la conduit à la danse;

je suis arrivé trop tard : voilà ce que c'est que d'écouter un sot amour-propre ; mais, pour la première contredanse, je réponds bien que je ne la manquerai point, et, de crainte d'être encore prévenu, je cours au quadrille où figure Mlle Caroline, et je l'engage pour la première contredanse. Elle accepte : je suis enchanté ; je reste près d'elle ; je mêle mes éloges à ceux de plusieurs jeunes gens ; et, pendant que son danseur va en avant deux, je lui fais compliment de son bouquet de roses, et lui demande excuse pour ma gaucherie de la veille. Alors on me regarde, on me sourit, on fait plus attention à moi : j'ai lieu de croire que l'examen ne tourne pas à mon désavantage. Je risque, de temps à autre, quelques mots pour faire entendre que je ne suis venu à Tivoli que dans l'espoir de la rencontrer : on ne me répond pas, mais je vois que l'on m'écoute : pour peu qu'elle soit coquette, je ferai du chemin !... et elle l'est, elle doit l'être ; toutes les femmes le sont. La contredanse finit. J'attends la suivante avec impatience : je pourrai causer avec Caroline, et il me sera facile alors de savoir ce que je puis espérer. Dans le plus court entretien je juge assez ordinairement à qui j'ai affaire, et je me trompe rarement ; non que je croie tout ce qu'on me dit, mais je devine ce qu'on veut bien que j'espère. Les dames, plus expansives que les hommes, ont un certain laisser-aller qui en dit beaucoup pour les gens habitués à leur commerce Quand elles ont de l'esprit, deux mots le font connaître ; quand elles n'ont que du jargon, elles vous en assomment ; quand elles n'ont rien à dire, il n'y a pas moyen de s'y tromper. Montaigne a dit : Le style est l'homme ; je crois qu'il aurait pu dire aussi : La conversation est la femme : tout en lui demandant bien pardon d'oser émettre mon opinion après la sienne.

Mlle Caroline vient d'être ramenée à sa place. En attendant la prochaine contredanse qui doit me fournir les moyens de la juger mieux, je me promène dans les bosquets qui environnent l'enceinte consacrée à la danse. Je ne veux pas rester comme un benêt près de la petite fleuriste ni affecter de passer sans cesse devant elle. Mais le moment approche où je vais serrer ses petits doigts, presser bien tendrement ses mains dans les miennes. Vive la danse pour les amoureux ! On peut sans crainte laisser connaître ses secrets sentiments, on peut les déclarer sans parler. Je crois que c'est un peu pour cela que les jeunes demoiselles ont un si grand penchant pour cet exercice et goûtent tant de plaisir au bal. Combien d'aveux faits et rendus en formant une chaîne ou une trénis ! et, malgré leur active surveillance, les mamans ne sauraient empêcher cela.

Mais le temps s'écoule ; rapprochons-nous de ma danseuse... Ah ! mon Dieu ! quel bruit !... quel vacarme !... quel bouleversement dans ce

jardin!... C'est une bombe que l'on vient de tirer; et tout le monde court vers le grand carré du milieu, en traînant ses chaises ou en les portant sur son bras.

— C'est le feu!... c'est le feu! répète-t-on de tous côtés! Ah! quel empressement! Ces gens-là n'ont donc jamais vu de leur vie un feu d'artifice!... Comme ils se poussent, se heurtent, se disputent le passage!... quel tumulte!... Mais que sera devenue Caroline? Je cours à la danse... l'enceinte est déserte... tous ceux qui la remplissaient l'ont abandonnée pour le feu d'artifice... A la place où était assise ma jolie grisette, je ne vois que deux hommes qui se disputent une chaise qu'ils tirent chacun de leur côté, et dont ils finissent par emporter chacun la moitié, ce qui leur sera d'une grande utilité. Je joue de malheur avec Mlle Caroline! elle disparaît au moment où je crois me rapprocher d'elle. Cependant ne perdons pas encore tout espoir: elle est au feu d'artifice; tâchons de l'y trouver.

Je me dirige vers le lieu où la foule s'est portée; mais à l'aspect de cette cohue, dont une moitié cache l'autre (car les uns sont grimpés sur leur chaise et les autres s'accrochent aux bâtons), je sens qu'il y aurait folie à chercher quelqu'un là. Attendons la fin du feu; peut-être on retournera à la danse, et alors je la verrai. En attendant je me promène autour des spectateurs, et j'en vois presque autant que ceux qui sont montés sur des chaises. J'aperçois aussi plusieurs couples, qui, au lieu de se diriger du côté de la foule, s'en éloignent et vont s'éclipser dans de sombres bosquets: à coup sûr, ces personnes-là ne sont pas venues à Tivoli pour le feu d'artifice; mais je suis sûr, malgré cela, qu'elles le désiraient avec impatience, et que le bouquet leur fera autant de plaisir qu'à ceux qui l'attendent le nez en l'air.

On représente une scène pyrotechnique: c'est Ixion foudroyé par Jupiter; et j'entends un monsieur qui, tout en soutenant *son épouse*, et en élevant en l'air sa petite fille, qui pousse un cri à chaque pétard, tandis que le petit frère s'est caché sous les chaises, explique la pantomime à sa famille.

— Qu'est-ce que ce grand homme en manteau rouge qui est à cheval sur un oiseau? demanda la petite.

— C'est Jupiter, mon enfant; il est sur un oiseau de paradis.

— Et cette verge qu'il remue dans sa main?

— C'est sa foudre pour frapper les hommes qui ne sont pas sages.

— Ah oui!... c'est comme le martinet de ma maîtresse d'école.

— Et quel est cet Ixion, mon ami? demanda l'épouse.

— C'est, je crois, un Romain... Attends que je me rappelle... Ah!

oui! c'est celui qui voulait conduire le char de Jupiter... Tu vas voir, il sera foudroyé...?

— Qu'est-ce que cela veut dire, mon ami?

— Cela veut dire qu'on le jettera dans ce grand trou, qui est l'enfer, et une fois là...

— Ah! oui! j'entends, il sera fou... foudroyé; c'est juste.

— Ah! là, là, j'ai peur! crie le petit garçon caché sous les chaises.

— Taisez-vous, Octave; si vous remuez tant, vous nous ferez tomber. Je ne vous amènerai plus à Tivoli; vous êtes trop poltron. Fi! un grand garçon de neuf ans, qui joue toute la journée avec mon bonnet de garde national, et qui n'ose pas voir une fusée!...

Dans ce moment, un pétard éclate avec fracas et Octave fait un saut qui renverse la chaise de sa maman: celle-ci tombe en entraînant son époux et sa fille qui veut se retenir au pan de l'habit d'un monsieur, lequel habit, étant très mûr, ne résiste pas à la secousse; le morceau reste dans la main de la petite fille, et le monsieur crie au voleur, croyant qu'on lui a dérobé son mouchoir, et ne trouvant même plus sa poche. Dans le même instant, une détonation plus violente et plus prolongée retentit dans les airs; mille feux brillent, se croisent, éclatent en serpentant, en éblouissant la vue, et répandent pour un moment un jour magique, une lumière extraordinaire dans les jardins, qu'ils semblent vouloir embraser; mais ce bruit, cet éclat, ce jour trompeur ne durent qu'un instant; quelques baguettes, des cartouches, des débris de bombes retombent seuls dans le jardin, et souvent sur les curieux, parmi lesquels ils mettent l'effroi et le désordre. Je vois une dame dont le chapeau est brûlé, une autre dont le châle est criblé de petits trous causés par les étincelles d'un restant de fusée, et je trouve que c'est payer un peu cher le plaisir de voir un feu d'artifice. Je m'éloigne fort content de n'avoir reçu aucune éclaboussure de la scène pyrotechnique, mais très surpris de n'avoir pas aperçu mon voisin Raymond dans quelque transparent; car, l'ayant perdu de vue parmi les apprêts du feu, je m'attendais à le voir figurer dans le bouquet.

Je retourne à la danse; celle que j'ai invitée n'y est pas. Il faut donc renoncer à l'espoir de retrouver Caroline; je laisse s'éloigner cette foule de bons bourgeois qui, dès que le feu est tiré, retournent tout de suite dans leurs foyers, contents d'avoir pris du plaisir pour toute la semaine. Je marche au hasard dans ces allées où les verres de couleur ne jettent plus qu'une lumière incertaine. Une clochette se fait entendre; et, quoique les éclats de rire de quelques jeunes gens, les chuchotements des dames et le bruit éloigné de la danse m'ôtent toute illusion sur l'ermitage, je

monte cependant vers la demeure du soi-disant sorcier, qui, au moyen d'une baguette, d'une grande barbe, d'un chapeau pointu, d'une robe grise et d'un cornet de trois pieds de long, se charge de dire la bonne aventure à un prix très modéré.

Les jeunes filles ont toujours eu beaucoup de penchant pour se faire dire la bonne aventure. Celles qui sont novices brûlent de savoir si un beau brun ou un petit blond leur apprendra bientôt quelque chose : celles qui ne le sont plus veulent connaître la fidélité de leur amant, tout en demandant si un autre est amoureux d'elles ; les jolies savent bien qu'elles feront des conquêtes, les laides se font illusion ; le désir donne à toutes des espérances, et chacun est content. Je suis agréablement surpris en apercevant ma jeune fleuriste qui attend son tour pour se faire dire la bonne aventure. Je m'approche : elle me voit et rougit ; c'est bon signe. Mais sa tante et le monsieur Jules sont auprès d'elle. Je ne pourrai lui parler.. Une idée s'offre à moi pendant que le devin achève son commerce avec la demoiselle qui accompagne Caroline ; je tire mes tablettes (un garçon prévoyant en porte toujours), je me retire près d'un lampion, et avec un crayon je griffonne une déclaration, bien tendre, bien passionnée, qui n'a pas le sens commun, mais qui, j'en suis sûr, flattera la petite.

Je me rapproche des curieux et particulièrement du devin. Caroline vient remplacer son amie, déjà le cornet magique est appliqué à son oreille : je tire la robe du sorcier ; je lui montre mon billet, sur lequel j'ai mis une pièce de cent sous ; il tend la main et s'en saisit : ces gens-là comprennent facilement ce qu'on veut dire. Tout cela s'est fait sans que les curieux aient rien aperçu. On dit à Mlle Caroline mille choses fort jolies sans doute, car elle rit comme une folle : quelquefois elle paraît troublée, surprise : elle me jette un regard à la dérobée. Je gage que le sorcier lui parle de moi : cet homme-là connaît son métier ; je le recommande aux dames. Le devin prend enfin la main de la jeune fille et lui remet son horoscope tout en lui glissant mon billet, et en lui recommandant de ne lire cela que le soir avant de se coucher. Je crois que Mlle Caroline a compris ; car elle fourre le papier dans son sein avant de rejoindre sa tante.

Je la vois enfin s'éloigner avec tout son monde et je ne la suis pas. J'ai dans l'idée que mon ermite me dira tout ce que je veux savoir ; car il a parlé bas à la petite et elle lui a souvent répondu par le moyen du cornet.

Mon homme vient à moi et me fait passer dans son ermitage, où, sans attendre que je l'interroge, il entre sur-le-champ en matière.

— Elle se nomme Caroline.

La portière qui a entendu du tapage, arrive avec de la lumière. (P. 76.)

— Je le sais.
— Elle est fleuriste.
— Je le sais encore.
— Elle a dix-huit ans.
— Je le crois.
— Elle n'a point d'amant.

— Je l'espérais.

— Elle veut rester sage.

— J'en doute.

— Elle vous a remarqué.

— Je le conçois.

— Vous lui plairez.

— Je le désire.

— Elle travaille rue Sainte-Apolline, depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir.

— Je n'en veux pas savoir davantage

Je récompense le précieux devin et redescends dans les jardins, qui commencent à être déserts. Je prends le chemin de la sortie, enchanté de savoir enfin où je pourrai retrouver Mlle Caroline.

En passant devant la boutique à silhouettes, il me semble entendre une voix qui ne m'est pas étrangère. Je m'arrête... on se dispute dans le petit cabinet de papier huilé; et je reconnais la voix de mon voisin Raymond. Que diable fait-il là?... Écoutons : c'est le faiseur de silhouettes qui parle dans ce moment.

— Monsieur, il est onze heures et demie: tout le monde est parti, il faut que je détale aussi.....

— Encore une silhouette, mon ami, et je m'en vais.

— Monsieur, voilà plus de deux heures que vous êtes dans mon cabinet; je vous ai déjà découpé dix-sept fois...

— Eh bien! cela fera dix-huit. Oh! je ne suis pas embarrassé de mon portrait; je trouverai à le placer de reste!... on me le demande partout.

— Monsieur, je vous dis qu'il faut que je ferme ma boutique...

— Fermez-la si vous voulez, je reste dedans; je ne veux pas encore sortir...

— Vous sortirez, monsieur!...

— Encore une silhouette...

— Non, monsieur, cela ne se peut pas.

Je ne puis retenir un éclat de rire que m'inspire la résolution de Raymond, qui, de crainte d'être arrêté pour toutes les sottises qu'il a faites dans la soirée, est allé se cacher dans le cabinet aux silhouettes, dont il ne veut pas à toute force déguerpir. Mais ma voix porte le trouble dans l'âme de mon voisin.

— Tenez, dit-il à son peintre en ciseaux, entendez-vous?... Il y a du monde près de nous; vous me disiez que le jardin était désert.

— Monsieur, payez-moi et allez-vous-en! ou je vais aller chercher l'adjudant pour qu'il vous mette dehors.

La menace de l'adjudant fait frémir Raymond, il sent qu'il faut quitter le cabinet protecteur; mais, avant de se risquer dans le jardin, il passe sa tête en dehors de la porte, afin de voir si personne ne le guette. La première personne qu'il aperçoit est votre serviteur, qui, à l'aspect de la figure pâle et décomposée de son voisin, sent redoubler son envie de rire. Raymond, en me voyant, ne sait s'il doit se cacher encore; mais il prend son parti, et, bien certain que je n'abuserai pas de sa situation malheureuse, il s'accroche à moi comme à l'ancre de salut.

— Mon cher monsieur Dorsan... que je suis aise de vous rencontrer!... Si vous saviez ce qui m'est arrivé ce soir dans ce maudit jardin!

— Oh! je le sais!... cela a fait assez de bruit.

— Ah! mon Dieu! est-ce qu'on a l'intention de m'arrêter?...

— Mais cela serait possible. L'homme que vous avez blessé est très mal, les jeunes gens dont vous avez gâté les habits se sont rassemblés à la porte de sortie; les dégâts que vous avez commis dans le jardin sont considérables; et...

— Ah! malheureux!...

Et Raymond rentre dans le cabinet aux silhouettes malgré le propriétaire, qui le prend par son habit pour le mettre dehors.

— Sauvez-moi, mon voisin, je n'ai d'espoir qu'en vous.

— Allons, j'y consens, quoique cette nuit vous m'ayez joué un tour bien perfide...

— Ah! je vous jure... je vous assure... c'est le hasard... Je démentirai tout ce que j'ai dit, si cela peut vous faire plaisir... Je dirai que la jeune fille a couché avec moi...

— Non pas, s'il vous plaît, monsieur Raymond, gardez-vous bien de jamais parler d'elle; mais commencez par sortir de cette boutique de découpures, et suivez-moi.

— Je vous suis, mon cher voisin... Donnez-moi mes portraits.. Combien ces silhouettes ?

— Dix-sept, à quarante sous, ça fait juste trente-quatre francs, monsieur.

— Diable! c'est un peu cher!

— C'est le prix.

— Allons, dis-je à Raymond, dont la figure piteuse ne valait pas alors trente-quatre francs, vous aurez là de quoi faire des heureuses: c'est un petit dédommagement.

Raymond s'exécute ; il paye en soupirant, et s'empare de mon bras en me suppliant de le protéger.

— Je ne demande pas mieux, lui dis-je ; mais vous sentez bien que je ne puis pas seul tenir tête à une cinquantaine de jeunes gens qui vous attendent à la porte, et paraissent décidés à vous faire un mauvais parti.

— Oui... oui, je le sens ; je ne puis cependant pas passer la nuit ici... et sans chapeau je m'enrhumerais, et je dois demain chanter l'air de *Joconde* dans une soirée d'amateurs.

— C'est fort embarrassant. Voulez-vous risquer de passer par la porte ?

— Non, certes... Ces jeunes gens, quand ils ont la tête montée... ils sont très brutaux...

— Alors, je ne vois qu'un moyen, c'est d'escalader les murs...

— Mais si l'on me prend pour un voleur ?...

— Ne craignez rien ; j'ai mon projet... Venez.

Nous prenons les chemins les plus sombres. Raymond me suit en tremblant : je le mène contre les murs de la rue de Clichy ; je le fais s'asseoir à terre derrière une charmille.

— Restez là ; je vais sortir et revenir me placer dans la rue de Clichy contre cette muraille. J'attendrai le moment favorable où vous pourrez descendre sans danger ; alors je vous donnerai le signal.

— Quel signal ?

— Deux coups dans la main.

— C'est entendu... Ce mur est un peu haut... mais enfin plutôt que d'être assommé... il n'y a pas à balancer.

— Adieu, de la patience ; ne faites pas de bruit, ne bougez pas, et attendez bien le signal...

— Oh ! je n'ai garde d'y manquer... Vous ne pourriez pas me prêter votre chapeau ?

— Impossible ; je chante demain un duo.

— Alors je vais mettre mon mouchoir sur ma tête.

— Vous ferez fort bien.

— Ah ! si on vous questionne à la porte, vous direz que je suis parti.

— Cela va sans dire.

— Ne me laissez pas trop longtemps...

— Tant que je verrai rôder du monde, vous sentez que je ne vous engagerai pas à vous montrer.

— Mon cher Dorsan !... que d'obligations !...

— Adieu, je vais veiller sur vous !

Je m'éloigne en riant de la position et de la poltronnerie de Raymond.

Je sors enfin du jardin; il était temps, on allait fermer les portes : je donne en passant un coup d'œil à la rue de Clichy, où mon voisin me croit en sentinelle pour sa sûreté, et je regagne ma demeure, laissant le cher Raymond attendre le signal. Sa conduite de la veille méritait bien cette petite vengeance : d'ailleurs, les plus promptes sont toujours les meilleures.

XI

AU CLAIR DE LA LUNE

Je continue mon chemin en me félicitant de ma petite espièglerie, et riant de la peur de Raymond et de la figure qu'il doit faire en m'attendant. Mais bientôt ma pensée se reporte vers un objet plus agréable : je pense à la charmante Caroline. Elle a lu mon billet, je n'en saurais douter, et demain j'irai à son magasin et je saurai bientôt ce que je puis espérer. Voilà sans doute un projet qui n'est pas très moral!... Je cherche à séduire une jeune fille pour satisfaire un caprice qui ne durera qu'un moment, que voulez-vous!... J'ai de grands défauts : je crois que les garçons sont au monde pour faire la cour aux filles. C'est à celles qui veulent rester sages à faire comme Nicette, à ne point se laisser séduire.

Tout en rêvant, me voilà chez moi. Le chemin m'a paru court. Il est vrai que le temps est superbe : la lune est aussi belle qu'hier, mais ce n'est point du firmament que je m'occupe ce soir. Je vais frapper... lorsqu'une personne, qui était assise sur le banc de pierre près de la porte, se lève vivement et vient à moi.

— Ah! vous voilà, monsieur Dorsan... je vous attendais...

Je reconnais ma petite bouquetière, que la vue de M^lle^ Caroline avait bannie de mon souvenir... Elle ne m'a pas oublié... elle m'attendait dans la rue!... et il est près de minuit!

— Depuis quand êtes-vous là, Nicette?

— Depuis neuf heures, monsieur.

— Et pourquoi m'attendre si longtemps?

— Ah! monsieur... pardon; mais j'pouvais pas y tenir, je voulais vous remercier encore... et vous dire l'emploi que j'ai fait de mon argent.

— Ma chère amie, cela n'est pas nécessaire; je suis sûr que vous vous conduirez bien.

— Monsieur, est-ce que cela vous fâche que je vous aie attendu?... Je vais m'en aller...

Je devine au son de sa voix qu'elle est prête à pleurer. Lui aurais-je parlé durement? Elle va s'éloigner le cœur gros... je lui prends la main, je l'arrête... elle pousse un profond soupir... Pauvre Nicette!... Serait-ce pour moi?... Si cela est, je la plains. Je ne mérite vraiment pas d'être aimé par une âme sensible et constante, et pourtant je veux que l'on m'adore et que l'on me soit fidèle; arrangez cela, si vous pouvez.

— Voyons, ma chère Nicette, comptez-moi tout ce que vous avez fait depuis hier?...

— Cela ne vous ennuiera donc pas, monsieur?

— Non, sans doute : est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous regarde?

— Ah! monsieur!... si vous!... M'y vlà, monsieur : d'abord je suis allée chez ma mère... parce qu'enfin... c'est ma mère, et, quoiqu'elle m'ait mise à la porte, j'lui dois toujours du respect.

— C'est juste, vous avez bien fait. Et comment vous a reçue Mme Jérôme?

— Très mal, monsieur!... oh! très mal!... Elle ne m'a pas seulement demandé où j'avais passé la nuit!... Cependant elle m'a encore proposé d'épouser Beauvisage, et qu'alors elle me pardonnerait ce qu'elle appelle mes caravanes... Est-ce que j'ai fait des caravanes avec vous monsieur?

— Non certainement, et après?

— Oh! dame, j'ai refusé, parce que, pour ce qui est du mariage, j'ai d'la tête aussi... Alors... elle m'a encore battue et, cette fois, vous n'étiez pas là pour l'empêcher!...

Je ne puis m'empêcher de sourire de la naïveté de Nicette, qui me rappelle le soufflet que j'ai reçu pour elle; mais je souffre de la dureté de Mme Jérôme : mettre sa fille à la porte, la frapper, la laisser sans ressources dans l'âge où les plus faciles et souvent les seules sont dans le libertinage!... Ah! il y a des mères indignes de ce nom!

— Enfin, Nicette?

— Enfin, monsieur, j'ai fait mon paquet et je suis sortie de la maison sans avoir revu ma sœur, qui n'aura pas osé se montrer devant moi. Je me suis dit : Ne nous chagrinons pas; je n'ai rien à me reprocher. Je refuse le charcutier, c'est vrai; mais quand il s'agit du reste de sa vie, on peut bien faire sa volonté. Je me suis donc éloignée avec mon petit paquet. Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais, tout en marchant... je me suis trouvée dans vot'rue... Je cherchais un petit cabinet... j'en ai loué un là-bas... tout près de la rue Saint-Honoré, contre le boulevard. J'ai acheté un lit et une chaise; c'est tout ce qu'il me faut. Demain j'aurai une table

pour mes bouquets ; quant aux fleurs, je sais où m'en procurer. Je m'établirai là... sur le boulevard... au coin de la rue... au moins, lorsque vous voudrez des bouquets, monsieur, je serai tout près de chez vous... et il vous sera bien facile de me le faire savoir... Ai-je bien fait, monsieur?

Nicette avait fini de parler, je l'écoutais encore. J'étais touché de son attachement. Elle avait voulu se rapprocher de moi, je le devinais ; et la manière dont elle me le disait avait quelque chose de si naïf, de si simple, qu'il semblait qu'en agissant ainsi elle n'avait fait que son devoir.

— Vous ne me dites rien, monsieur : est-ce que vous êtes fâché que j'aie quitté mon quartier pour venir... dans celui-ci?... Ah ! si c'est cela, dès demain je chercherai une autre chambre... je m'en irai bien loin... bien loin... vous ne me verrez jamais sur votre chemin!...

— Que dites-vous? Moi, fâché de ce que vous êtes près de moi ! C'est très mal de dire cela, Nicette ! J'avais cru vous prouver tout l'intérêt que je prends à vous.

— Ah ! pardon, monsieur Dorsan, pardon... c'est que j'aurais dû peut-être vous demander la permission... vous êtes mon protecteur.

— Taisez-vous, vous êtes une enfant. Je suis bien aise que vous logiez dans ce quartier. Je vous verrai souvent, et toujours avec plaisir.

— Ah ! monsieur, et moi aussi. Cependant je ne prendrai plus la liberté de vous attendre à votre porte. Je n'ai fait cela aujourd'hui que pour vous rendre compte de ma conduite, et afin que vous sachiez où je suis maintenant.

— Ne vous en excusez pas, ma chère amie... J'aime tant à vous voir... Ah ! Nicette, quelle nuit cruelle et charmante j'ai passée près de vous!... Je ne l'oublierai jamais de ma vie. Je sens que je n'aurai pas deux fois le même courage.

— Ne parlons plus de cela, monsieur Dorsan. Je vais rentrer, il est bien tard, et je vous empêche toujours de dormir... Il est vrai que c'est la dernière fois que cela m'arrive.

— Chère Nicette ! vos attraits piquants, vos grâces, votre aimable franchise m'accompagneront toujours dans cette chambre... où je voudrais vous voir encore.

— Ah ! monsieur Dorsan, ne dites pas cela, je vous en prie... Je suis trop loin de vous... une bouquetière.

— Ah ! Nicette... si vous vouliez cependant...

— Adieu, monsieur Dorsan ! adieu.

Elle me dit adieu, mais elle ne s'en va pas. Je tiens une de ses mains, elle me repousse et me serre en même temps. Mes yeux sont fixés sur les siens ; nous ne disons plus rien... mais si ma porte cochère était ouverte...

ah! je crois que Nicette me suivrait encore. Des cris subits nous tirent de cette douce situation. Un homme accourt en criant au voleur. Nicette se dégage, elle m'adresse un adieu bien tendre et se sauve; je veux la retenir... elle est déjà loin.

Je frappe à ma porte; je vais entrer... L'homme qui courait tout seul, et que j'ai pris pour un ivrogne, se jette en même temps que moi dans la porte cochère, et va rouler dans la cour en s'écriant :

— Enfin je suis sauvé!

J'ai reconnu la voix de Raymond; je suis curieux de savoir la fin de ses aventures. La portière, qui a entendu du tapage, arrive avec de la lumière, et nous voyons Raymond, dont le pantalon est déchiré depuis la ceinture jusqu'au genou, et qui, haletant de fatigue, est étendu dans la cour, où il cherche à reprendre sa respiration.

— Ah! mon Dieu! s'écrie Mme Dupont, que vous est-il arrivé, monsieur Raymond? Vous voilà dans un triste état.

— Comment, c'est vous? lui dis-je à mon tour; et pourquoi avez-vous quitté Tivoli sans attendre mon signal?

— Oui!... il me paraît que je l'aurais attendu longtemps, votre signal!

— Vous êtes trop impatient!

— J'étais depuis une heure dans un coin, lorsque j'ai aperçu des gens qui faisaient une ronde; ma foi! la peur m'a pris et je me suis décidé à escalader. Mais dans la précipitation que j'ai mise à grimper au mur, je me suis accroché à des verres brisés, ma culotte s'est déchirée; je me suis blessé à l'épine dorsale. Dans la rue du Mont-Blanc, des ivrognes m'ont insulté; je croyais même qu'ils voulaient me voler; je me suis sauvé en appelant du secours, et, Dieu merci, me voilà au port; mais je me souviendrai de Tivoli!...

— Monsieur, dit Mme Dupont, il faudra bassiner votre dos avec de l'eau de boule!...

— Oui, c'est ce que je ferai demain matin...

— Au moins, dis-je, avez-vous gardé vos silhouettes?

— Je crois que j'en ai perdu quelques-uns en descendant du mur.

— Diable! tant pis; cela déposera contre vous et, avec votre profil, il sera facile de vous retrouver. Je vous engage à mettre un faux nez et à porter des besicles pendant quinze jours.

Mon voisin, qui voit bien que je me moque de lui, prend sa chandelle et remonte clopin-clopant sans m'adresser la parole. Lorsque nous sommes sur notre carré, je le salue en souriant et rentre seul dans ma chambre, où je dors assez paisiblement. Les nuits se suivent et ne se ressemblent pas : c'est ce que disent toutes les femmes quinze jours après leur mariage.

Au milieu de plusieurs minois chiffonnés, j'aperçois ma charmante danseuse. (P. 78.)

XII

LES CONTRARIÉTÉS

Le souvenir de mes deux jeunes filles est ma première pensée à mon réveil. Je ne puis pas dire laquelle, de Nicette ou de Caroline, se présente d'abord à mon imagination : je sais qu'elles me plaisent toutes deux ; mais

Nicette est honnête, elle veut rester sage ; j'ai jusqu'à présent bien agi avec elle, tâchons de ne point gâter ce que j'ai fait. Ne soyons que son ami, ne fût-ce que pour connaître avec une femme un nouveau sentiment.

Pour Mlle Caroline, je la juge différemment ; je ne la crois pas novice : son petit air innocent avec M. Jules ne m'en impose point : elle cherche à trouver un mari, mais elle n'aime pas ce pauvre garçon ; si elle l'aimait, aurait-elle écouté en souriant toutes les fadaises que je lui ai débitées : si elle l'aimait, aurait-elle dansé avec d'autres? Mlle Caroline est très coquette, et je crois passablement rusée. Cependant elle m'a assez mal reçu dans la rue lorsque je l'ai suivie ; il est vrai qu'elle était de mauvaise humeur parce que j'avais froissé sa parure du lendemain, ce qui était alors bien plus intéressant qu'une conquête, puisque cela devait lui en procurer mille. Mais je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

A midi, je me rends dans le magasin que mon sorcier m'a indiqué. Il ne m'a pas trompé : au milieu de plusieurs minois chiffonnés, j'aperçois ma charmante danseuse. Toutes ces demoiselles baissent les yeux à l'aspect d'un jeune homme, mais toutes m'examinent en dessous. Caroline m'a reconnu ; je le vois à un certain embarras, à l'envie qu'elle a de me regarder et à l'assiduité qu'elle met à son ouvrage, afin de mieux cacher son trouble. Il faut bien que je sois venu dans le magasin pour quelque chose : je demande des bouquets, des guirlandes, des garnitures. On me montre de tout cela, mais c'est un monsieur qui a la complaisance d'étaler à mes yeux toute la fraîcheur de sa boutique, et les demoiselles ne bougent pas de leur place.

Cela ne fait pas mon compte ; je vois cependant qu'il faut en finir. J'achète pour cinquante francs de fleurs artificielles que je paye tout de suite, et je laisse mon adresse en priant que l'on m'envoie cela dans la journée, parce que je pars le lendemain pour la campagne. On me le promet. Je m'éloigne. Caroline doit me comprendre ; mais viendra-t-elle? voilà ce que j'ignore.

Je rentre chez moi, je préviens ma portière que j'attends des emplettes que je viens de faire, et que la porteuse doit monter à ma chambre. Je suis dans mon appartement où je m'impatiente comme tous les jeunes gens à un premier rendez-vous, comme toutes les jeunes filles que leurs mamans retiennent au logis lorsqu'elles brûlent de sortir. Une heure se passe, personne ne vient... Une autre va s'écouler ; je suis près de retourner au magasin... lorsqu'on sonne à ma porte ; en un saut j'y suis, j'ouvre... c'est M. Raymond qui paraît devant moi, chargé d'un énorme carton...

— Que me voulez-vous, monsieur Raymond?

— Mon voisin, je vous salue.

— Mais, de grâce, qui vous amène chez moi?

— Je vais vous l'expliquer... Permettez que j'entre pour déposer ce carton...

Et, sans attendre ma réponse, il entre dans mon antichambre et s'assied sur une chaise. Je reste debout devant lui, espérant que cela le fera partir plus tôt.

— Pardon, si je me mets à mon aise; mais le dos me fait encore très mal... ce mur était diablement haut.

— Que me voulez-vous? je vous en supplie, parlez; je suis très pressé.

— M'y voilà : d'abord je voulais faire ma paix avec vous, parce qu'entre voisins on ne doit pas se fâcher...

— Eh! mon Dieu! je ne le suis nullement.

— Si vous ne l'êtes pas, j'en suis bien aise : voilà qui est fini... Je cherchais une occasion de venir vous parler, elle s'est présentée, je l'ai saisie : on vient de sonner tout à l'heure à ma porte en vous demandant ..

— Quoi! tout à l'heure!... Et qui?

— Une jeune fille... assez jolie même... mais pas tant que celle d'hier..

— Une jeune fille!... et que voulait-elle?... Achevez donc!

— Elle vous apportait ce carton et n'avait rien d'autre à vous dire...

— Eh bien!... où est-elle?... qu'avez-vous dit?...

— Je me suis chargé du carton en disant que vous étiez sorti, afin d'avoir le plaisir de vous le remettre moi-même et de faire ma paix avec vous!

— Oh! mon Dieu!... est-ce possible?... Quoi! il faudra que vous vous mêliez toujours des affaires des autres!... et cela pour me faire damner! Je gage que c'était elle!...

J'ouvre le carton, pendant que Raymond ne sait plus quelle contenance tenir en voyant la colère briller dans mes yeux, lorsqu'il s'attendait à recevoir des remerciements. Je trouve toutes les fleurs que j'ai achetées, et, dans ma fureur, je donne un coup de pied dans le carton. Les bouquets, les garnitures volent en l'air, et une guirlande à la jardinière retombe sur le front de Raymond, qui n'ose pas se décoiffer, parce que mon accès de colère l'a pétrifié.

Après avoir bien tempêté, bien froissé et mutilé mes fleurs, je me jette dans un fauteuil, et ma vue se porte sur mon voisin : alors ma colère se passe; il m'est impossible de garder mon sérieux en voyant Raymond couronné et roulant des yeux effarés autour de lui. Je pars d'un éclat de rire; cela le rassure, et il rit aussi pour m'imiter, mais de cette manière

forcée qui ressemble aussi à une grimace, et non de ce rire inextinguible que les dieux font éclater lorsque Vulcain leur verse à boire.

Le lecteur ne s'attendait guère
A voir Vulcain dans cette affaire.

— Eh bien! dit enfin M. Raymond en tâchant de sourire encore, il me paraît que votre colère est passée?

— Il faut bien prendre son parti.

— Est-ce que vous n'êtes pas content des marchandises qu'on vous envoie?

— Il s'agit bien des marchandises, monsieur Raymond! Vous me forcerez à déménager...

— Moi! mon voisin... Et pourquoi donc cela?

— Parce que vous semblez être placé à côté de moi pour contrecarrer tous mes desseins, pour me faire donner au diable!...

— Je ne comprends pas.

— Pourquoi, lorsque l'on sonne chez vous, en se trompant, ne renvoyez-vous pas les personnes chez moi? Pourquoi dites-vous que je n'y suis pas quand j'y suis? Pourquoi vous chargez-vous de ce carton lorsque j'ai besoin de parler à celle qui l'apportait?

— Mon cher voisin... je suis désolé... j'ignorais...

— Je vous en prie en grâce, monsieur Raymond, ne vous mêlez plus de mes affaires, ou nous nous fâcherons très sérieusement!... Vous avez bien assez d'autres occupations dans la maison en écoutant les caquets des cuisinières, en épiant la conduite des femmes, en espionnant les petites filles et en vous immisçant dans les querelles de ménage, sans venir encore vous inquiéter de ma conduite.

— Mon voisin... je vous assure que l'on m'a noirci dans votre esprit... Je suis incapable... J'aime à plaisanter, voilà tout; mais jamais je ne ferais de caquets. D'abord, je ne suis pas bavard. Si je l'étais, je pourrais vous dire que la dame du premier a deux amants; que son mari entretient une maîtresse en ville; que M. Gérard, du second, a de mauvaises affaires et que j'ai vu des assignations pour lui chez la portière; que Mme Bertin donne des soirées pour trouver des maris à ses filles; que sa cuisinière fait danser l'anse du panier; que celle du fond de la cour a un amant à qui elle porte des bouillons; que le petit employé Gerville fait des dettes et ne répond point quand ses créanciers viennent sonner chez lui, et mille autres choses! Mais tout cela ne me regarde pas; j'ai bien assez de mes propres affaires, sans m'inquiéter de celles des autres.

J'ai pris ce carton croyant vous obliger et pour avoir l'occasion de vous être bon à quelque chose : cela vous fâche ; c'est fini. Désormais j'enverrai les personnes vous parler, même quand vous n'y serez pas. Je vous salue, mon voisin.

— Ah ! encore un mot, s'il vous plaît. Comment était la jeune fille qui portait ce carton?

— Mais bien... c'est-à-dire gentille...

— Quelle taille?

— Moyenne...

— Brune?

— Oui... brune ou châtaine...

— Les yeux noirs?

— Oui. . c'est-à-dire gris foncé...

— Ah! c'est elle!

— Qui, elle?...

— Cela ne vous regarde pas, monsieur Raymond.

— C'est juste; je vous demandais cela par inadvertance... Adieu donc... Ah ! viendrez-vous ce soir chez M^me^ Vauvert? Il y a grande soirée, concert et peut-être bal... Je crois qu'il y aura beaucoup de monde. Je chanterai l'air de *Joconde*. M. Vauvert m'a prévenu qu'il y aura une jeune personne qui est de la première force sur la guitare, et un monsieur qui chante l'italien comme aux Bouffons.

— Voilà qui est séduisant.

— Je crois que M^me^ Bertin ira avec ses demoiselles... La cadette étudie un morceau qu'elle doit jouer sur le piano. Mais le temps se passe, et j'ai mille courses à faire. Au revoir, mon voisin ! J'ai promis à Vauvert de lui amener une basse et une quinte pour compléter son quatuor. Je cours prévenir mes amateurs.

Il est parti enfin. Ce maudit homme est cause que je n'ai pas vu Caroline ; car c'est elle, je n'en doute pas, qui m'a apporté le carton. Que vais-je faire maintenant? retourner au magasin?... que dirai-je? Je n'en sais rien : mais je ne veux pas avoir inutilement rempli ma chambre de fleurs artificielles ; je retourne rue Sainte-Apolline.

Le maître n'y est point : tant mieux! Je crie, je me plains de ce qu'on ne m'a pas envoyé mes fleurs. Une demoiselle se lève et assure qu'elle vient de les déposer chez moi. Ce n'est pas Caroline : ce n'est donc pas elle qui est venue. Je me calme, je rejette la faute sur mon voisin ; la dame qui remplace le maître gronde la demoiselle. Je rachète des guirlandes que, soi-disant, j'avais oublié de prendre, et je demande qu'on les apporte avec moi. Cette fois c'est Caroline que l'on choisit pour

m'accompagner! Je vais donc enfin lui parler librement et me trouver seul avec elle... Un moment! je n'y suis pas encore; ne nous flattons pas d'avance : on se trompe si souvent!

Mlle Caroline marche les yeux baissés : je me tiens à une distance respectueuse; mais à quelques pas de son magasin, je la fais monter dans un fiacre qui nous conduit chez moi. La jeune personne hésite d'abord pour entrer dans la voiture, mais je la presse... elle se décide, et là il faut bien qu'elle entende tout ce que l'amour me fait dire, si l'on peut appeler amour les folies qui depuis la veille m'ont occupé.

Mais les obstacles donnent du prix à la moindre fantaisie, et d'un simple caprice font quelquefois un sentiment profond. Les difficultés que j'avais éprouvées pour entretenir Caroline me font trouver un grand charme à être avec elle; mes discours en ont plus de feu, plus d'éloquence! et il en faut si peu pour convaincre une jeune fille dont le cœur est déjà à demi vaincu!

Tout me fait donc espérer le plus heureux succès. Cependant la voiture s'arrête, nous descendons, et Mlle Caroline me donne mon carton sans vouloir monter chez moi. En vain je jure et m'engage à être sage : rien ne peut vaincre l'obstination de la fleuriste; tout ce que je puis obtenir, c'est un rendez-vous sur le boulevard pour le lendemain soir.

Elle est partie : je rentre seul, et je ne puis m'empêcher de songer à la différence qui existe entre la conduite de Mlle Caroline et celle de Nicette. La nuit, me connaissant à peine, la petite bouquetière m'a elle-même demandé à venir chez moi; et au milieu de la journée, ayant un motif pour s'y rendre, la fleuriste craint de m'y accompagner.

Que dois-je en conclure?

L'une connaissait-elle mieux le danger que l'autre?... non; Nicette le connaissait, mais elle n'y songeait pas; elle se fiait à moi. Que Caroline est plus sage que Nicette; plus, cela n'est pas possible; je crains le contraire, et la différence qui existe dans leurs bouquets pourrait bien exister aussi dans leur vertu.

Attendons le rendez-vous. J'irai ce soir chez M. Vauvert, non pour y entendre Raymond chanter l'air de *Joconde*, mais parce qu'il s'y trouve habituellement une réunion d'originaux qui m'amusent, sans compter le maître et la maîtresse de la maison, qui valent bien un chapitre particulier.

XIII

CONCERT D'AMATEURS

Il y a dans Paris des réunions pour tous les goûts, pour toutes les conditions, pour tous les états, pour toutes les opinions, enfin pour toutes les classes.

Un jeune homme, avec de la tournure et du savoir-vivre, peut aller partout : rien n'est si facile que de se glisser dans les grandes réunions, dans ces fêtes brillantes et dans ces bals tellement à la mode que l'on s'y foule sans s'y voir. Là, le maître et la maîtresse du logis ne savent point le nom de la moitié des hommes qui composent leur société. Il est d'usage, dans le grand monde, de présenter qui l'on veut, sans en demander la permission. Le nouveau venu va saluer l'amphitryon et sa femme; on échange les mots convenus en se souriant d'une manière fort aimable : puis tout est fini, et vous pouvez jouer, danser et vous rafraîchir sans faire désormais attention au maître de la maison.

Il n'est pas aussi facile d'être reçu dans ce qu'on appelle les *réunions bourgeoises*. Là, le maître du logis, un peu plus exigeant que le marquis ou le banquier de la Chaussée d'Antin, aime à connaître les personnes qui viennent chez lui. Lorsqu'un jeune homme lui en présente un autre, il s'informe de son nom, de son état, de sa conduite : il en est même qui poussent le ridicule jusqu'à faire froide mine aux jeunes gens dont les manières trop leste ne leur conviennent point. Mais cette extrême sévérité de mœurs ne se trouve qu'au Marais ou au fond du faubourg Saint-Germain.

Entre le grand monde et la bourgeoisie, entre l'étiquette et la licence, on trouve de ces cercles agréables où règnent une aimable liberté, une gaieté franche, une douce intimité; c'est en général chez les artistes que l'on rencontre tout cela. Les arts se tiennent par la main : les vrais talents ne sont point jaloux les uns des autres; ils s'estiment, se recherchent et s'apprécient : voilà pourquoi on trouve chez eux de l'esprit sans méchanceté, des plaisanteries sans aigreur, des rivalités sans envie, du mérite sans morgue et de la fortune sans prétention.

Viennent ensuite les réunions bizarres, qui se composent avec toutes les autres. Ceux chez qui elles se tiennent ne savent pas recevoir le monde : mais ils veulent cependant en avoir beaucoup, parce que c'est le bon genre de donner des soirées, et que personne aujourd'hui ne veut

être au-dessous de son voisin. Moi, j'ai pour habitude de n'aller qu'où je suis invité personnellement; je n'aime pas à me faire présenter, à moins que ce ne soit dans ces cohues où l'on se rend comme on irait au spectacle, et où je puis ne pas retourner sans être taxé d'impolitesse, parce qu'on ne m'y aura point remarqué.

La société de M. et Mme Vauvert peut se ranger dans le dernier rang des réunions dont je viens de parler. Le maître du logis se figure qu'il est musicien, et de sa vie il n'a pu battre une mesure en trois temps, ni observer une demi-pause ou un soupir, quoiqu'il emploie pour cela ses pieds, sa tête et ses mains. Cependant il fait quelques batteries sur la guitare, et quand il a pu accompagner une petite romance sans rencontrer une pause ou un soupir sur son chemin, il est le plus heureux des hommes. Ajoutez à cela une passion permanente pour le beau sexe auquel il fait une cour assidue en dépit de sa femme, un nez toujours plein de tabac, une mise sale et des jabots, une haleine forte et des yeux en coulisses, une taille moyenne et un corps qui tremble toujours, vous aurez une idée de M. Vauvert, très bon enfant malgré ses petits défauts, et dont le plus grand tort est de ne pas être sage et rangé à quarante-cinq ans. La gaieté est de tout âge; mais le libertinage, c'est bien différent :

S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.

Et j'espère bien, à quarante ans, être aussi sage que je le suis peu maintenant. Mais venons à Mme Vauvert.

Elle a dû être bien; le mal, c'est qu'elle veut l'être encore. Son teint est toujours frais et vermeil, même quand elle est malade, ce qui fait dire aux mauvaises langues qu'elle le fait elle-même; aucun usage de la société, mais en revanche beaucoup de curiosité et un talent extraordinaire pour brouiller tout le monde, en ayant l'air de ne jamais dire du mal de personne; de plus, un penchant très prononcé pour les jolis garçons et le chocolat.

La maison de Mme Vauvert est cependant amusante, parce qu'il n'y règne aucune gêne, que chacun y fait ce qu'il y veut, qu'on y rencontre une foule d'originaux et qu'à chaque soirée on est certain d'y voir de nouveaux visages. La plupart de ceux que l'on y présente ne font que passer comme dans une lanterne magique; ceux qui ne veulent que rire y retournent, je suis de ce nombre : aussi Vauvert m'appelle-t-il son cher ami, tandis que Mme son épouse me fait un sourire des plus gracieux.

Comme M. Vauvert n'est qu'un simple employé, il ne loge pas au

Une dame fort élégante est introduite par Vauvert, qui lui donne la main. (P. 92.)

premier: mais les jours de soirée il fait placer des petits bouts de chandelle le long de son escalier, afin que les artistes et les amateurs ne se cassent pas le nez avant d'arriver au troisième au-dessus de l'entre-sol. Il n'a point de domestique, mais il a un neveu de quatorze à quinze ans, petit clerc de notaire, espiègle et sournois, que le cher oncle cherche à rendre utile les jours de réunion, ce qui déplaît au jeune homme, qui ces soirs-là rentre par malice plus tard de chez son notaire afin de ne pas être aux ordres de son oncle et de sa tante.

Il est près de dix heures lorsque j'arrive chez M. Vauvert; ce n'est qu'à cette heure-là que la société est rassemblée : les petits bourgeois qui veulent singer les seigneurs, croient qu'il est du bon genre d'arriver très tard. Les amateurs ou chanteurs aiment à se faire attendre, et de cette manière je pense qu'on ne finira par se réunir que le lendemain matin. Je sonne. C'est M^me^ Vauvert qui vient m'ouvrir, d'où je conclus que le petit neveu n'est pas encore rentré.

— Ah! vous voilà, mon petit Dorsan; vous êtes bien gentil d'être venu : nous aurons beaucoup de monde ce soir.

— Comment, vous aurez?... Est-ce que ceux que vous attendez ne sont pas encore arrivés?...

— Il y en a en retard... mais il est encore de bonne heure...

— Pas trop.

— Nous avons une grande demoiselle du Conservatoire qui a une voix superbe...

— Diable!...

— Et une dame qui joue de la basse.

— Ah! mon Dieu! mais c'est comme chez Nicolet ici: toujours de plus fort en plus fort.

— Ah! qu'il est drôle!... hi! hi! hi!

— Et qu'a-t-on déjà fait en musique?

— Rien encore...

— Comment, rien! et il est dix heures : qu'attendez-vous donc pour faire commencer votre concert?

— Le petit Martin n'est pas encore arrivé pour accompagner au piano.

— Est-ce que sa sœur n'est pas là?

— Si, mais elle ne veut pas jouer ce soir. Elle est malade: elle a ses maux de nerfs.

— Ah! c'est trop juste! Mais où donc est votre mari?

— Il est allé chercher une partie de basse et emprunter une quinte pour que l'on puisse faire un quatuor.

— Il me semble qu'il aurait pu s'y prendre un peu plus tôt pour avoir tout cela.

— Bah! depuis dîner, il ne fait que courir, ce pauvre homme! Il a fallu aller chercher Mme Rosemonde et sa fille, puis prendre une basse chez le luthier, puis faire apporter la harpe de Mlle Luquet, puis aller s'assurer si M. Crachini pourra venir... enfin ça n'en finit pas!...

— Je conçois que voilà de l'occupation.

— Et ce polisson de Friquet qui ne revient pas... j'espère que son oncle lui donnera une bonne danse ce soir. Mais entrez donc, mon petit!

Notre conversation avait lieu dans un petit couloir qui conduisait d'un côté à la salle à manger qui servait de chambre à coucher et de vestiaire, et de l'autre au salon. Je pénètre dans cette dernière pièce, où sont rassemblés les habitués et les nouveaux venus. Chacun se demandait ce que faisaient le maître et la maîtresse de la maison, que l'on n'apercevait point; chacun criait après eux, et s'informait pourquoi on ne commençait pas quelque chose ; mais, parmi les chanteuses, aucune ne veut chanter la première, et les exécutants ne paraissent pas mieux disposés.

— Il me paraît que cela ira mal ce soir, me dit en se dandinant et en souriant avec malice un petit monsieur grêlé dont le nez est caché par la protubérance de ses joues, et dont on cherche en vain les yeux sous les verres de ses besicles; bientôt dix heures, on ne fait rien : vous conviendrez que c'est se moquer du monde!... Ce pauvre Vauvert qui passe sa soirée à courir après les instruments et les partitions!... c'est drôle!... Il n'y a pas dans Paris deux maisons comme celle-ci.

— C'est pour cela qu'elle est précieuse. Mais est-ce que vous ne chanterez pas ce soir?...

— Si fait; j'ai apporté mon morceau de Jean de Paris : *C'est la princesse de Navarre...*

— Il me semble que vous l'avez chanté à la dernière réunion.

— C'est vrai, mais je n'ai pas eu le temps d'en apprendre un autre ; et d'ailleurs c'est si beau!... *C'est la princesse de Navarre que je vous annon... on... once!* Hein! que c'est joli...

— Oui, quand Martin le chante, c'est un air délicieux. Aurons-nous beaucoup de chant ce soir?

— Oh! nous allons rire. Raymond doit chanter l'air de *Joconde;* cette grande demoiselle chantera le morceau obligé de *Montano et Stéphanie;* la petite du Conservatoire a aussi apporté un air, et M. Crachini va nous assommer avec quelques romances... et puis Chamonin et son ami doivent risquer ce soir un duo des Bouffes. J'espère qu'en voilà!... Pourvu que

Gripaille ne prenne pas sa guitare pour s'accompagner, car alors nous serions perdus...

Comme le petit joufflu achevait Gripaille s'approche de lui, et celui-ci ne manque pas de lui dire :

— Eh bien ! mon cher Gripaille, est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de vous entendre?... Allons, prenez la guitare ; ces dames languissent après vos accords.

Gripaille, qui se croit le premier guitariste de Paris, répond en roulant un œil séducteur sur les dames qui nous entourent :

— Que diable voulez-vous que je vous chante ! je ne sais rien !... je suis enrhumé, et puis la guitare de Vauvert est si mauvaise !... une véritable poêle à marrons ! Il n'y a pas moyen de jouer dessus.

— Avec votre talent on tire parti de tout, dit une petite vieille en se renversant sur sa chaise et en joignant les mains avec extase, tandis que ses yeux laissent échapper des regards d'admiration. Dieu ! que vous me faites passer d'heureux moments !... La musique me fait un effet... mais un effet !... vous ne vous en faites pas d'idée... J'ai les nerfs tellement sensibles, je m'abandonne si bien à la mélodie !... Prends ta guitare, enchanteur, prends-la, et fais-moi rêver ! Tu me rappelles un beau voyageur qui, dans ma jeunesse, en pinçait sous mes fenêtres !...

Nous nous éloignons, le monsieur joufflu et moi, pour ne point rire au nez de la petite dame dont Gripaille aura bien de la peine à se débarrasser. La vieillesse est certainement fort respectable ; mais il est difficile de garder son sérieux devant ces vieilles folles qui tombent en pamoison pendant une romance ou un *adagio*.

Je vois le vieux monsieur qui fait ordinairement la partie de basse regarder sa montre et murmurer entre ses dents :

— C'est bien désagréable ! Il faut que je sois rentré à onze heures, et le temps se passe à rien faire... moi qui suis ici depuis sept heures !... Ils se moquent de moi en me disant que l'on commencera de bonne heure et que nous serons complets pour faire un quatuor, mais on ne m'y prendra plus.

Enfin M. Vauvert revient haletant, respirant à peine, trempé de sueur, et pliant sous le poids d'une quinte et de plusieurs cahiers de musique.

— Me voilà ! me voilà ! dit-il en entrant dans le salon d'un air effaré : j'ai eu bien de la peine à rassembler les parties, mais enfin j'en suis venu à bout.

— Tu te seras amusé en route, dit M^me^ Vauvert en se pinçant les lèvres.

— Oui, parbleu! c'est cela; je me suis amusé!... je suis en nage!... Messieurs, vous pouvez commencer le quatuor.

— Commençons, commençons, dit M. Pattier (c'est le joueur de basse); nous n'avons guère de temps à nous; mais m'apportez-vous ma partie?...

— Oui... oui... la voilà sur le pupitre.

— Allons, messieurs, accordons-nous.

Les amateurs qui forment le quatuor tâchent de s'accorder. Pendant ce temps on se place, on s'assied, quand on peut trouver une chaise vacante. Les dames bâillent déjà, l'annonce seule d'un quatuor leur donne des vapeurs : pour se distraire, elles causent des hommes qui se tiennent derrière leurs chaises. On chuchote, on rit, on se moque de tout le monde et principalement des exécutants; le moment où l'on fait de la musique est toujours celui où les auditeurs font le plus de bruit. Enfin les intrépides sont d'accord et se placent devant leur pupitre. Déjà la vieille basse a mis son petit rond de papier vert autour de sa chandelle, afin que sa lumière ne lui fasse pas mal aux yeux; la quinte a ses lunettes; le second violon met à son archet une once de colophane, et le premier violon arrange sa cravate de manière que son instrument ne froisse point son col.

Tous ces préliminaires terminés (pendant lesquels Vauvert tâche de rétablir le calme dans l'assemblée en lâchant des *chut*! prolongés), le premier violon lève son archet en l'air et frappe du pied en regardant ses collègues.

— Y sommes-nous? dit-il enfin d'un air déterminé.

— Oh! il y a deux heures que j'y suis! répond M. Pattier en levant les épaules avec humeur.

— Un instant, messieurs! dit le second violon, ma chanterelle a baissé... c'est une corde neuve; il faut que je la remonte.

La quinte profite de ce moment pour étudier un passage qui lui paraît difficile, et la basse prend une prise de tabac pour se consoler.

— J'y suis, dit enfin le second violon.

— C'est bien heureux. Attention, messieurs, s'il vous plaît! nous jouerons l'*allegro* très modérément et l'*adagio* un peu vite; cela fait un meilleur effet.

— Comme vous voudrez; d'ailleurs, vous battrez la mesure.

Le signal est donné : le premier violon part, et les autres après, suivant leur habitude. Quoique faisant peu d'attention au quatuor, il me semble que c'est encore plus mauvais qu'à l'ordinaire.

— Les coquins ont juré de nous écorcher tout vifs, me dit un de mes voisins.

Le premier violon s'arrête en s'écriant :

— Cela ne va pas! cela ne va pas!

— Il me semble que cela allait assez bien, pourtant! dit la quinte.

— Non, non! il y a quelque chose qui ne fait pas bien.

— Où cela?...

— Ah! où?... je ne sais pas précisément...

— Moi, je n'ai pas manqué une note, dit le second violon.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Allons, messieurs, il faut recommencer.

— Recommençons; mais surtout battez bien la mesure.

— Il me semble cependant que je la bats assez fort.

— Ah! certes, dit M^me^ Vauvert, et la personne qui loge au-dessous de nous a dit qu'elle se plaindrait au propriétaire.

On recommence : cela ne va pas mieux, et cependant le premier violon se démène comme un possédé ; la société se met à rire; les joueurs s'arrêtent.

— Décidément cela ne va pas, dit M. Longuet (le violon conducteur). Il y a sans doute des fautes... Voyons la partie de basse... Qu'est-ce à dire?... vous jouez un si bémol et nous un ré!... Parbleu! je ne m'étonne pas...

— Je joue ce que vous avez dit, répond le vieux Pattier rouge de colère : le premier quatuor du premier cahier...

— C'est vrai... comment diable se fait-il?... voyons donc le titre... Que vois-je! quatuor de Mozart! et nous jouons un quatuor de Pleyel!... Ah! ah! en voilà une bonne!...

Tout le monde rit de l'aventure; M. Pattier seul est furieux de la méprise dont Vauvert est l'auteur, et qui empêchera que le quatuor soit exécuté. Il court au maître de la maison, qui vient de s'asseoir dans un petit coin du salon, à côté d'une jeune brunette à laquelle il fait des yeux intentionnés.

— Comment! monsieur Vauvert, vous me dites que vous apportez la partie qui nous manque, et c'est une basse de Mozart que vous me donnez quand nous jouons du Pleyel!...

— Il m'a semblé vous entendre parler de Mozart...

— Il vous a semblé!... On ne fait pas de pareilles méprises.

— Eh bien! je vais aller la changer...

— Non, non, c'est inutile... bientôt onze heures... joli moment pour aller chercher de la musique!... Je me souviendrai de ce tour-là.

Le père Pattier s'éloigne en murmurant; on n'y fait pas attention.

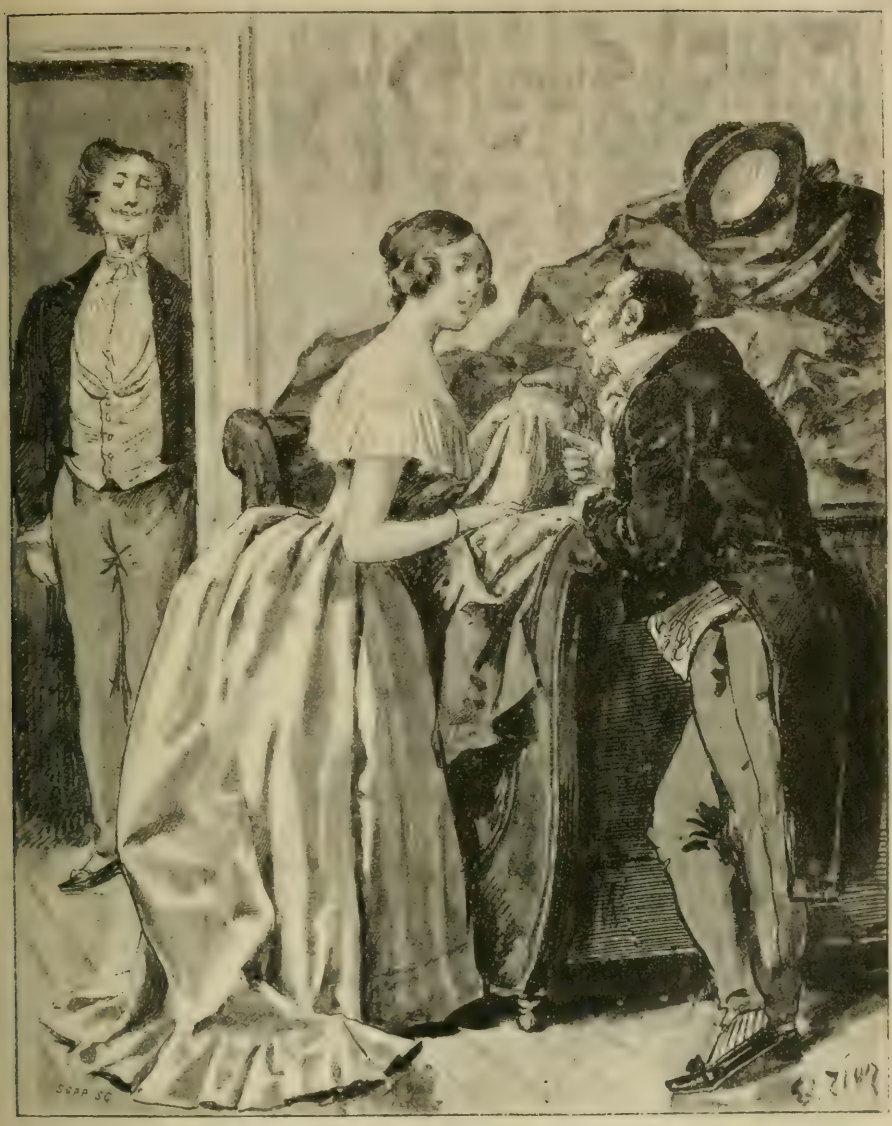
Mme Vauvert gronde son mari sur sa bévue, et la société se félicite d'être exemptée du quatuor, pendant que la quinte, qui n'en veut pas démordre, s'obstine à étudier les passages et les traits brillants de sa partie.

Mon voisin Raymond venait d'arriver, tenant sous son bras son morceau favori. Je remarquais plusieurs figures nouvelles, et je cherchais Mme Bertin et ses filles, qui venaient rarement chez M. Vauvert, dont la société très mélangée convenait peu à des demoiselles bien élevées, lorsque j'entendis un murmure confus annoncer l'arrivée d'un nouveau personnage.

Je porte mes regards sur l'entrée du salon. Une dame fort élégante est introduite par Vauvert, qui lui donne la main, et dont la mise sale, le nez plein de tabac et l'air embarrassé contrastent avec la grâce, l'élégance et les manières de la dame, qu'il cherche à placer dans son salon, où les chaises sont aussi rares qu'à Tivoli. J'en aperçois cependant une contre la cheminée, et sur laquelle est endormi un gros chat; je jette le chat à terre, et j'offre la chaise à la nouvelle venue, qui l'accepte en me remerciant. Je l'examine alors davantage: je reconnais la dame que j'ai vue l'avant-veille au spectacle, et dont j'ai vainement essayé de suivre la voiture. Je suis bientôt convaincu que c'est elle en apercevant, debout, à l'entrée du salon, le monsieur qui l'accompagnait et que je reconnais aussi.

Décidément, ma soirée de samedi fera époque dans ma vie, puisque le hasard me fait retrouver toutes les personnes que j'ai remarquées alors. Je suis l'ami de Nicette, je veux être le bon ami de Caroline; et quant à cette dame dont je ne sais pas le nom, il y a tout à parier que nous ferons plus ample connaissance.

Mon voisin Raymond, qui ne perd pas de temps lorsqu'il espère se faire applaudir, s'est déjà approché du piano, et cherche des yeux quelqu'un qui puisse accompagner son air. Mais M. Gripaille, qui voit qu'on ne s'occupe point de lui et que personne ne le prie de chanter, court prendre la guitare, va s'asseoir au milieu du salon, et se dispose à commencer. Le chant est toujours ce qui flatte le plus dans un concert, et surtout dans un concert d'amateurs, où ceux qui jouent de quelque instrument sont rarement assez forts ou assez musiciens pour faire plaisir. Un quatuor n'amuse que ceux qui l'exécutent; une sonate sur le piano fait bâiller; les airs variés pour la harpe sont toujours trop longs de moitié, et les morceaux pour la guitare ne peuvent produire de l'effet après les autres instruments. Ce n'est donc que pour le chant que les auditeurs veulent bien faire silence : une jolie voix ne fatigue jamais l'attention ni les oreilles.



Mon entrée fait finir un chuchotement fort animé entre Vauvert et une dame. (P. 100.)

Mais Gripaille n'a pas une jolie voix; bien au contraire, c'est un mélange continuel de faussets, de criaillements et de transitions du bas en haut, le tout accompagné d'un bourdonnement que son pouce fait sur le gros mi de la guitare, pendant qu'il secoue la tête pour se donner de la grâce. Cependant ses airs sont quelquefois agréables, les paroles amusantes, et cela peut plaire un moment. Mais il nous chante sans cesse

les mêmes morceaux, nous les savons par cœur; et quand il tient la guitare il n'y a plus moyen de la lui faire quitter : après la romance vient un rondeau, après le rondeau une petite folie, après la folie une autre romance, et ainsi de suite. Je ne m'ennuie point, parce que je cause avec cette nouvelle dame, qui paraît fort étonnée de tout ce qu'elle voit, et fort aise de me trouver là; car elle m'a reconnu, et j'ai vu que ma présence ne lui était pas désagréable.

Mais j'entends derrière moi mon voisin Raymond et le monsieur aux besicles se dépiter de ce que Gripaille ne cesse point de chanter.

— C'est affreux!... c'est assommant!... c'est endormant!... dit Raymond : il n'en finira pas!...

— Oh! quand une fois il tient sa guitare, nous sommes perdus!... il n'y a que pour lui à chanter.

— Et il voudrait encore qu'on ne fît pas de bruit, qu'on ne parlât point... Tenez, voyez-vous, il regarde avec colère de notre côté, parce que nous causons.

— Je m'en moque!... c'est par trop... des airs qu'il nous a chantés vingt fois!

— Il dit qu'ils sont de lui.

— Il ment; je les ai vus gravés sous un autre nom.

— Ah! mon Dieu! je crois qu'il en recommence un autre!... On devrait interdire à cet homme-là l'entrée d'un salon.

— Ma foi! oui; appelons Vauvert pour qu'il le fasse taire.

— Il n'osera pas...

— Attendez; il faut conduire une demoiselle au piano : cela le forcera peut-être à céder la place.

Ces messieurs courent après Vauvert, qui ne sait où donner de la tête ni comment prier son ami Gripaille de ne plus amuser la société. Enfin une grande et grosse demoiselle consent à chanter : le jeune Martin est arrivé pour accompagner, on les conduit au piano. Gripaille feint de ne pas s'apercevoir de ce qui se passe, et il prélude à sa sixième folie; mais le bruit que l'on fait dans le vestiaire, où se rassemble une partie des jeunes gens qui ne trouvent pas de place dans le salon, force le guitariste à abandonner la partie : il se lève de fort mauvaise humeur, malgré les petits applaudissements obligés, et, faute de mieux, va s'asseoir devant la petite vieille qui a été en paradis, en extase, aux cieux, pendant tout le temps qu'il a chanté.

— Viens, dit-elle à Gripaille dès qu'il est près d'elle, viens que je t'embrasse!... Tu m'as ravie... enlevée!... c'est le mot! je t'en dois le prix.

Le pauvre guitariste est obligé d'en passer par là ; il embrasse d'assez bonne grâce : les admirateurs sont rares; il faut les payer cher.

Mon voisin m'aperçoit; il vient à moi en me tendant la main, puis il s'arrête devant ma dame inconnue, à laquelle il fait un grand salut. Ce diable de Raymond connaît tout le monde. Écoutons un peu :

— Que vois-je?... madame de Marsan!... Par quel hasard!... En vérité, c'est un bonheur auquel je ne m'attendais pas!... Qui donc nous a procuré cette douce surprise?

— M. de Marsan voit quelquefois M. Vauvert dans les bureaux du ministère; celui-ci l'engage depuis longtemps à venir à ses concerts, et nous nous sommes décidés aujourd'hui ; mais j'avoue (dit-elle en se tournant vers moi) que je ne m'attendais pas à tout ce que je vois.

— Nous tâcherons, madame, de vous procurer assez d'agrément pour que vous ne regrettiez pas votre soirée.

Et là-dessus mon voisin court près du piano, sans doute pour retenir la place après la grande demoiselle, mais le petit joufflu l'a prévenu, et je prévois que nous ne pourrons pas esquiver la *Princesse de Navarre*.

Pendant que la demoiselle chante l'air de *Montana et Stéphanie*, forcé de céder ma chaise à une jeune personne qui cherchait en vain une place, je vais prendre l'air dans l'antichambre, où se réfugie un grand nombre de jeunes gens que les cris aigus de la chanteuse ont fait fuir du salon. En ce moment on sonne; Vauvert ouvre, et le petit Friquet paraît. Je m'attends à une scène entre l'oncle et le neveu, et je reste pour l'entendre.

— D'où venez-vous, polisson? dit Vauvert en tâchant de se donner un air imposant.

— Mon oncle... mais je viens... je viens de mon étude...

— De votre étude à onze heures du soir!...

— Oui, mon oncle.

— Vous ne pensez pas nous faire accroire cela, j'espère?

— Pourquoi donc cela, mon oncle?

— Parce que je sais que vous en sortez à neuf heures tous les soirs.

— Mon oncle, le maître clerc m'avait donné des commissions à faire; c'est cela qui m'a retardé.

— Des commissions!... je sais comment vous les faites : j'ai de vos nouvelles, drôle que vous êtes!

— D'abord, mon oncle, je ne suis point un drôle.

— Votre maître clerc m'a dit qu'avant-hier matin, pendant qu'on attendait à l'étude un acte très pressé qu'on vous avait envoyé porter à

signer, il vous avait trouvé assis tranquillement sur le pont des Arts, pêchant à la ligne.

— Moi, mon oncle, moi!... ah! par exemple, quel mensonge!...

— Il ose le nier encore... quand j'ai les preuves du fait!

— Les preuves, et où ça?

— Où cela! tenez, monsieur Friquet, voilà un paquet d'asticots que j'ai trouvé dans la poche de votre redingote... Hein!... que direz-vous à cela?

— Mon oncle, cela ne prouve rien... ce n'est pas pour moi que j'avais acheté ces asticots.

— Et pour qui?

— C'est pour mon frère, qui veut aller pêcher dimanche, au canal de l'Ourcq.

— Vous êtes le plus insigne menteur que je connaisse. Je gage que vous avez acheté une contre marque, et que vous venez de voir la fin d'un mélodrame.

— Mon oncle, vous savez bien que je n'ai pas d'argent.

— Oh! vous n'en manquez jamais pour le spectacle ou les gourmandises!... Allons, monsieur, versez à boire dans les verres, et allez en offrir à ces dames.

— C'est cela, dit le petit neveu en s'éloignant avec humeur : à peine arrivé, il faut faire le domestique de mon oncle: ils n'ont qu'à prendre un nègre... Et puis, dès le matin, ma tante m'envoie chercher du mou pour son chat, et son lait, et sa braise...

— Je crois que tu raisonnes! dit Mme Vauvert en s'approchant de Friquet et en lui pinçant le bras: tiens! voilà pour t'apprendre à grogner.

— Ah! ma tante, que c'est bête de me pincer comme ça!... Je suis sûr que j'en aurai la marque pendant huit jours.

— Tant mieux!...

— Dieu! qu'elle est méchante! dit tout bas Friquet.

Et, pour se consoler, je le vois tirer de sa poche une part de galette, qu'il avale en trois bouchées.

Mais les cris ont cessé : la grande demoiselle ne chante plus. Le petit joufflu l'a remplacée : il met de l'entêtement à chanter son air de *Jean de Paris :* il faut en passer par là. Pendant qu'il tâche de filer des sons, et qu'il tousse à chaque ritournelle, pour faire croire qu'il est enrhumé, je vois les autres chanteurs se regarder entre eux, se faire des signes, bâiller, se pincer les lèvres. En vérité, les amateurs sont plus méchants que les artistes, et ceux qui ont grand besoin d'indulgence pour eux-mêmes sont toujours prêts à déchirer les autres. On croit cacher sa médiocrité en faisant

remarquer le peu de moyens de son voisin, l'amour-propre, qui nous aveugle sur nos défauts, nous fait rechercher avec avidité ceux d'autrui, comme si on y gagnait quelque chose! Quelle sottise! Parce que M. un tel chante faux, cela vous donne-t-il de la voix? Parce que celui-ci joue mal du violon, en toucherez-vous mieux du piano? Parce que cet autre est laid, mal bâti et ridicule, en serez-vous plus beau, mieux fait et plus aimable?

— Non, non, sans doute; mais il est toujours agréable de voir des gens dont on peut se moquer, et que l'on croit plus mal partagés que nous par la nature. Rappelez-vous que Roquelaure courut se jeter avec joie au cou d'un homme qui lui sembla encore plus laid que lui.

— Eh! monsieur, quelle différence! Roquelaure faisait abnégation d'amour-propre, mais à sa place vous vous seriez moqué de celui qu'il embrassa, et, vous tournant vers une glace, vous vous seriez, je gage, trouvé beau.

La *Princesse de Navarre* est chantée. Le petit joufflu fait sa tournée dans le salon, pour tâcher de recueillir des éloges, même de ceux qu'il a traités d'ignorants en musique, parce qu'enfin ça fait toujours plaisir. Partout on lui dit qu'il a très bien chanté; cela doit être : nous sommes policés, ce qui veut dire que nous ne devons pas être francs. Moi seul, je me permets de lui dire qu'il paraissait enrhumé : il devient rouge comme un coq; je ne vois plus son nez.

— C'est vrai, me répondit-il enfin, je suis très enrhumé; cela me gênait beaucoup.

— Pourquoi donc avez-vous chanté?

— Ah!... on m'en a tant prié!...

Et je lui ai vu disputer la place à Raymond. Que les hommes sont drôles! Mais, chut! mon voisin va chanter, cela mérite attention... Non pas; deux messieurs l'ont encore devancé : ils chantent, je crois, un duo italien; car il est difficile de comprendre quelque chose au véritable *gâchis* qu'ils font devant le piano : l'un remue la tête pour marquer la mesure, de la même manière qu'un ours se dandine derrière les barreaux de sa loge; l'autre, qui sans doute a la vue très basse, a le nez collé sur la musique. Le jeune homme qui tient le piano cherche en vain à les faire aller ensemble : impossible.

— Vous êtes en retard, dit l'un.

— C'est que j'ai sauté une ligne.

— Parlez donc!...

— Vous allez trop vite... vous me pressez... Je ne l'ai jamais vu!... et chanter l'italien à livre ouvert, c'est diablement difficile.

Je suis sûr que ce monsieur étudie sa partie depuis quinze jours. Malgré leurs efforts, ils sont obligés de laisser le duo à moitié.

— Nous le chanterons la première fois, dit M. Chamonin ; nous serons plus sûrs de nous, cela demande à être étudié : ce Rossini est très chromatique.

— C'est vrai, dit Vauvert en se bourrant le nez de tabac dont une partie reste sur son jabot; c'est dommage que vous ne l'ayez pas fini, car il me paraît bien joli.

— Nous irons encore l'entendre aux Bouffons.

— Ils devraient y rester, dit à demi-voix Gripaille, enchanté de leur mésaventure.

— Moi, je n'aime pas l'italien, dit Mme Vauvert, je n'entends que des *tchi* et des *tcha;* ça ne m'amuse pas du tout.

— Ah! madame! quel blaphème!... ne pas aimer du Rossini!

— Qu'est-ce que Rossini, mon oncle? demande le petit clerc, qui s'est faufilé dans le salon. Il me semble que j'ai déjà vu ce nom-là, dans *Don Quichotte.*

— L'imbécile, qui prend Rossinante pour Rossini! Va rincer des verres, nigaud, et ne te mêle plus à la conversation.

Enfin, mon voisin est au piano, et déjà il ouvre une bouche effrayante pour nous dire qu'il a *longtemps parcouru le monde*... Mais dans ce moment on entend les accords d'une basse, et Vauvert vient placer un pupitre au milieu du salon.

— Qu'est-ce que vous faites donc? dit Raymond en s'interrompant; vous voyez bien que je chante.

— Mme Witcheritche va jouer son solo de basse.

— Tout à l'heure; je vous dis que je chante : Mme Witcheritche jouera après.

— Non, elle veut jouer maintenant, parce qu'il se fait tard.

Et sans faire attention aux murmures de Raymond, qui, de colère, renverse le chandelier sur la table d'harmonie, Vauvert arrange son pupitre, puis va chercher la virtuose allemande que je n'avais pas encore remarquée. C'est une fort belle femme, blonde et fade, comme la plupart des Allemandes, mais bien faite et gracieuse ; elle tient sa basse entre ses jambes avec une aisance étonnante, et ne paraît nullement intimidée; elle joue avec facilité, avec goût, et je vois à la figure allongée des amateurs du quatuor qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer, dans une dame, un talent près duquel la basse ne peut plus briller.

J'entends à mes oreilles une voix qui répète sans cesse :

— Pon, pon, pien... touchir légèrement... ferme l'arget... lesdement sur le drait!

Je me retourne, et vois une vilaine figure qui regarde alternativement la virtuose et la société, en faisant des grimaces pour signes d'approbation, et roulant des yeux qui me rappellent ceux de Brunet dans le *Désespoir de Jocrisse*. Le porteur de cette singulière physionnomie est un grand homme en habit vert râpé, d'une tournure commune, et que des manières à prétentions rendent encore plus ridicule.

— Quel est ce personnage? dis-je à un de mes voisins.

— C'est le mari de cette dame qui joue de la basse.

— Quoi! une figure aussi disgraciée s'approche de cette jolie tête!... Quel dommage! Il me semble voir un satyre à côté d'une Hébé.

— La dame paraît cependant chérir son mari.

— On voit bien que c'est une étrangère. Et que fait ce mari?

— Rien; c'est un baron.

— C'est un baron!... je ne m'en serais jamais douté; il a plutôt l'air d'un cordonnier. Mais en Allemagne tout le monde est baron, comme en Russie tous les soldats ont des croix : cela ne tire pas à conséquence.

M. le baron de Witcheritche, qui, tout en roulant ses yeux, s'était sans doute aperçu que je le regardais, vient à moi dès que sa femme a fini, et me sourit pour entamer la conversation. J'ai remarqué que les Allemands sourient beaucoup en parlant. C'est dommage que l'on ne puisse pas rire au nez des gens, car M. le baron de Witcheritche a une figure bien plaisante, surtout lorsqu'il fait l'agréable. Voyons ce qu'il me veut.

— Che cage que monsir est aussi amadeur sur les basses... Monsir est très fort, beaucoup beut-être?

— Moi, monsieur!... vous vous trompez; je n'en joue point.

— Oh! fous fouloir pas tire; je tevinais tout de suite le fondement de la bensée des bersonnes tans les fiquires.

— Peste! vous êtes bien heureux, monsieur le baron de Witcheritche!

— Ch'avais fait l'étude du cœur humain! je me connaissais barfaitement tans le physsionomique.

— Comment dites-vous, monsieur le baron?

— Che tis que je connais moi en physsionomique.

— Je ne comprends pas du tout!

— En physsionomique.

— Ah! vous voulez dire en physionomie...

M. le baron s'éloigne sans me sourire. Le meilleur moyen de se débarrasser d'un étranger, c'est d'avoir l'air de ne le point comprendre.

Mais mon petit dialogue avec M. de Witcheritche m'a fait manquer la romance de M. Crachini : j'en suis fâché; il mêle toujours à ce qu'il chante une pantomime qui en double le mérite. Pendant que d'autres amateurs se font entendre, je cherche des yeux Raymond; car, ne pouvant trouver une place près de Mme de Marsan, je ne serais pas fâché d'avoir quelques renseignements sur son compte, et mon voisin est l'homme qu'il me faut pour cela.

Il n'est pas dans le salon. Je passe dans la petite pièce ; mon entrée fait finir un chuchotement fort animé entre Vauvert et une dame blonde qui est depuis une heure dans la salle à manger, occupée à chercher son châle parmi une foule de chapeaux, de fichus et de châles jetés pêle-mêle sur le lit des époux.

— Est-ce que vous nous quittez déjà? dit Vauvert d'une voix tendre en regardant derrière lui si sa femme ne vient pas.

— Oui, il est tard ; il faut que je rentre.

— Mon neveu va vous reconduire... Friquet!... Friquet!...

Friquet arrive, et jure entre ses dents d'être obligé de reconduire la dame blonde ; il met deux heures à chercher son chapeau, en criant aux oreilles de la dame que cela l'ennuie de ramener tout le monde et de sortir si tard. Son oncle lui tire les oreilles, et moi je vais trouver Raymond qui est allé passer son humeur à la fenêtre du vestiaire.

— Vous ne chantez donc pas, mon voisin?

— Est-ce qu'il y a moyen de faire quelque chose ici?... je vous le demande!... c'est un désordre!... un fouillis!... on ne s'y reconnaît pas!... J'ai dit cent fois à Vauvert de faire un programme et de le coller sur la glace: de cette manière tout irait par ordre. Mais non, il ne s'entend à rien!... il s'amuse à pincer les genoux et autre chose aux petites filles qu'il peut trouver dans les coins, au lieu de s'occuper de son concert.

— Il est vrai que cela pourrait être mieux ordonné.

— Nous faire jouer un concerto de basse qui n'en finit pas!... et pour nous écorcher les oreilles!... D'ailleurs, une femme qui joue de la basse, vous direz ce que vous voudrez, mais c'est toujours fort ridicule!... Cela me fait l'effet d'un homme qui raccommode des bas; et Mme la baronne ferait bien mieux de raccommoder les siens que de faire des *staccatto* et des *arpèges*.

— Que dites-vous donc? Une baronne raccommoder des bas!

— Ah! laissez-moi donc!... je crois que cela fait un joli baron!... Je l'ai vu l'autre jour, sur le boulevard du Temple, achetant des pommes à un sou le tas... et il marchandait encore!... Il achète pour son dîner du boudin à l'aune : et quelqu'un qui a été chez lui m'a dit qu'on y offrait pour

J'ai invité Mme de Marsan. (P. 103.)

rafraîchissement des groseilles à maquereau ! Mais ce Vauvert est unique, il veut nous faire croire qu'il reçoit des princes, des ambassadeurs, peut-être !... tandis que sa maison est l'arche de Noé.

— A propos, vous connaissez, à ce qu'il me paraît, Mme de Marsan ?

— Mme de Marsan ? oui, certainement !... je vais à ses réunions. C'est une belle femme, coquette, comme vous devez le voir; mais elle a de

l'esprit, de l'aisance, de la tournure; c'est une femme qui se donne vingt-huit ans, et qui en a bien trente-deux. On lui a connu plusieurs passions, mais comme elle ne s'affiche pas, qu'elle conserve toujours le décorum, il n'y a rien à dire : les mœurs avant tout. Le mari est un assez bon enfant, très madré, dit-on, pour ses intérêts. C'est un homme qui fait des affaires; mais non pas comme ces malheureux qui courent pendant quinze jours pour escompter un billet, sur lequel il leur reviendra sept à huit francs de commission, ou qui vont offrir mystérieusement des maisons que l'on trouve inscrites dans les *Petites-Affiches*... celui-ci s'y entend : il gagne beaucoup d'argent. Il a une superbe maison de campagne au-dessus de Saint-Denis, dans laquelle madame a fait construire un joli petit théâtre; je dois même y jouer bientôt; c'est une connaissance précieuse : on s'y amuse beaucoup. Quant à moi, j'y suis déjà allé... deux fois; et je sais qu'ils font le plus grand cas de moi. Si vous voulez, mon cher ami, je vous y mènerai : présenté par moi, vous serez bien reçu.

— Je vous remercie. Mais, vous le savez, je n'aime pas me faire présenter.

Raymond me quitte pour retourner près du piano; il n'a pas perdu l'espérance de se faire entendre. Je suis au fait de tout ce que je voulais savoir sur Mme de Marsan. Je rentre dans le salon; j'ai lieu de croire que cette dame s'informe aussi de moi à mon voisin, et je ne dois pas craindre de rien perdre dans son esprit en étant peint par Raymond qui est de ces hommes qui aiment à ne se donner que de fort belles connaissances. Je suis à mon aise, il m'aura fait naître d'une des plus anciennes familles de France; et ainsi de suite. Il peut cependant avoir dit à Mme de Marsan que je suis volage, inconstant, trompeur, mais ces défauts-là ne m'ont jamais fait de tort près des dames.

On vient d'exécuter un morceau de harpe; la personne qui jouait ne s'est trompée qu'une fois, ne s'est remise d'accord que deux, et n'a cassé que quatre cordes; nous n'avons pas à nous plaindre. Raymond a quitté Mme de Marsan pour chercher un accompagnateur, et menace, s'il n'en trouve pas, de s'accompagner lui-même : à force de fureter, de presser, de prier, il ramène le jeune Martin au piano; déjà il tousse et crache, change les chandelles de position, fait fermer les fenêtres, et se dessine pour se donner un faux air de *Joconde*... Mais un murmure sourd se fait entendre, les jeunes personnes courent à M. Vauvert, les jeunes gens entourent sa femme; on leur a promis une contredanse : il est près de minuit : si l'on tarde encore, on ne dansera pas. Les époux se rendent aux prières de la jeunesse.

— On va danser! crie Vauvert comme un huissier du Palais crie :

— Silence, s'il vous plaît!

Aussitôt tout est en l'air dans le salon, les jeunes gens courent inviter les dames: on range les chaises pour se faire de la place, on prie ceux qui ne dansent pas de se réfugier dans les coins.

Raymond est resté la bouche ouverte devant le piano; il pense se tromper, il ne peut revenir de ce qu'il voit: je crois qu'il va entamer son air... mais, au lieu de la ritournelle de *Joconde*, c'est une figure de pantalon que joue le jeune Martin. Mon voisin ne peut digérer ce dernier trait: il saisit sa musique d'une main que la colère rend tremblante, et, son rouleau sous son bras, traverse le salon en passant comme un furieux au milieu des danseurs, et se faisant donner des coups de pied par les jeunes gens qui sont en train de balancer: mais, dans ce moment, je suis persuadé qu'il ne les sent pas.

— M. Raymond s'en va de mauvaise humeur, dit en riant à Mme Vauvert une dame coiffée à la Ninon, mais dont les cheveux défrisés flottent en longues mèches au gré du vent, quoiqu'elle ait la précaution de n'ôter ses papillotes que sur l'escalier.

— Tiens, ça m'est bien égal, répond Mme Vauvert; il nous ennuie avec ses airs ou ses vers qu'il veut nous lire : c'est toujours la même chose!

En ce moment, Raymond, que je croyais déjà loin, paraît à la porte du salon, et d'un air impatient s'écrie :

— Mon chapeau, madame Vauvert, je veux mon chapeau, où est-il?... C'est une chose terrible qu'on ne puisse jamais retrouver ses affaires chez vous.

— Pardi! il n'est pas perdu... votre chapeau... Ah! mon Dieu! et mon chat que je ne vois plus!... je l'avais assis sur une chaise contre la cheminée... Pourquoi l'a-t-on dérangé... ce pauvre Moumoute?... La porte du carré qui est souvent ouverte? Il est sorti, et on me le volera... Moumoute!... Moumoute!...

On continue de danser, sans faire attention aux plaintes de Mme Vauvert et aux réclamations de Raymond; les personnes qui dansent veulent se dédommager, par un moment de plaisir, de plusieurs heures d'ennui, celles qui craignent que leur tour ne vienne pas vont reculer l'aiguille de la pendule, pendant que Vauvert a le dos tourné et que sa femme cherche son chat.

J'ai invité Mme de Marsan, et après bien des façons, elle a consenti à figurer avec moi.

— Quelle singulière maison! me dit-elle.

— Je la trouve charmante, je vous y ai rencontrée.

— Mais comme il est probable que vous ne m'y rencontrerez plus, et que je désire cependant vous revoir, j'espère, monsieur, que vous voudrez bien me faire le plaisir de venir entendre un peu de musique chez moi.

J'accepte, comme on le pense bien, et, après la contredanse, je rôde autour du mari, avec lequel j'entame la conversation. Je lui parle spéculations, maisons, châteaux, affaires de Bourse ; j'ai soin, sans affectation, de me nommer, de parler de ma famille, de ma fortune. Dans toute autre maison, je n'agirais pas ainsi ; mais dans une réunion bien mêlée, je ne suis point fâché qu'il ne me confonde pas avec des personnes très estimables peut-être, mais qui ne sont que cela, et auprès de bien des hommes ce n'est pas assez pour être distingué. Au total, je gage que M. de Marsan me trouve fort aimable ; il est si facile de prendre les gens par leur endroit sensible... lorsqu'ils en ont un toutefois.

Quand les demoiselles se mettent à la danse c'est comme un poète qui vous récite ses vers : il n'y a plus de raison pour que cela finisse. Cependant Mme Vauvert qui trouve que l'on fait trop de bruit et craint de fâcher son propriétaire, a déjà dit plusieurs fois :

— Celle-ci sera la dernière. Mais la dernière ne finit jamais.

Friquet, qui vient de rentrer fort en colère d'avoir été obligé de reconduire une dame, se glisse derrière les danseurs, va regarder la pendule et court dire à son oncle qu'on a reculé l'aiguille qui ne marque que minuit, tandis qu'il est une heure. Vauvert consulte sa montre, il voit que son neveu a raison, et pense qu'il faut montrer du caractère, et qu'il y va de sa dignité de mettre promptement sa société à la porte.

Aussitôt il court éteindre les quinquets placés aux quatre coins du salon ; il ne reste plus que quelques chandelles allumées, et des jeunes gens s'apprêtent à les souffler pour rendre la scène plus drôle, lorsque Vauvert s'en empare et harangue ainsi la compagnie :

— J'ai déjà dit qu'il était l'heure de se retirer ; mon épouse est indisposée, et je suis étonné que l'on continue à danser malgré notre volonté.

A un discours aussi poli, tout le monde se met à rire, et l'on court dans le vestiaire pour se préparer au départ. Mais c'est là que la confusion et le désordre sont à leur comble. Les dames demandent leur châle, leur chapeau, leur fichu, leurs souliers ; les chanteurs réclament leurs cahiers ; d'autres, leurs instruments ; on se trompe, on ne retrouve pas ses affaires ; les jeunes gens se joignent aux dames, sous prétexte de les aider, mais parce que les moments de presse sont toujours favorables aux amoureux et aux amateurs. L'un noue un ruban, l'autre place un socque,

celui-ci soutient le pied que l'on déchausse. Au milieu de cette cohue, les mamans appellent leurs filles, les maris leurs femmes, les frères leurs sœurs. Mais ces dames ont bien autre chose à faire qu'à leur répondre. On chuchote, on se serre la main, on se donne des rendez-vous, on arrange d'autres parties, et l'instant du départ n'est pas celui où l'on s'amuse le moins. Je veux éviter à Mme de Marsan la peine de chercher son châle dans cette foule; je me rends dans la chambre à coucher; je parviens, non sans peine, jusqu'au lit sur lequel sont jetés les vêtements et les chapeaux; ma main, en cherchant un châle, rencontre des formes rondes et assez fermes que je ne cherchais pas, mais que je caresse par habitude, et parce que je crois avoir affaire à une dame avec laquelle je suis très lié. Mais la dame, qui était penchée sur le lit, et dont je ne voyais que le dos, se retourne brusquement... Oh! surprise! ce n'est pas celle que je croyais... Je vais me confondre en excuses... mais on me fait le sourire le plus tendre, le plus gracieux, et qui semble m'inviter à recommencer!... Ma foi, j'avoue que je ne m'y serais pas attendu de la part de cette personne-là, qui, dans le salon, fait la prude, la précieuse, la sévère même : puis fiez-vous aux apparences! j'ai déjà dit que je n'y croirais jamais; mais on dit cela, et on s'y laisse prendre. Enfin chacun est parvenu à trouver ce qu'il cherchait. Depuis longtemps Friquet, qui a envie de se coucher, se tient sur le carré, sa chandelle à la main, disposé à nous éclairer. Quant au maître et à la maîtresse de la maison, ils nous ont assez témoigné le désir de nous voir partir; on se met en marche. C'est une petite procession : on prend la main de celle que l'on préfère, on descend l'escalier en riant de la soirée; les jeunes gens font beaucoup de bruit, parce que Vauvert leur a recommandé le plus grand silence, à cause des voisins. Enfin, au second étage, un jeune homme renverse le chandelier que tient Friquet, et nous nous trouvons dans la plus parfaite obscurité.

On rit de plus belle : les mamans grondent l'auteur de cette espièglerie, les dames en font autant, mais j'ai lieu de croire que beaucoup n'en sont pas fâchées.

— L'imbécile n'en fait jamais d'autres! crie Vauvert à son neveu du haut de l'escalier.

— Mon oncle, ce n'est pas moi, répond le petit clerc, on a jeté mon chandelier exprès.

— Che comprends bas pourquoi on s'amuse à faire risquer de tomber nous, et plesser beut-être, murmure M. le baron de Witcheritche que je crois très jaloux de sa femme, et à qui l'obscurité donne des inquiétudes.

— Mon ami, tiens pien la rambe, dit Mme la baronne d'une petite voix flûtée, et prends garde à mon stradivarius.

— C'est chistement bour ton stradivarius que ch'avais beur.

Nous descendons avec précaution et fort doucement. Je donne la main à Mme de Marsan, et je ne me plains pas de l'obscurité : mais le petit clerc, qui a été rallumer la chandelle chez le portier, revient avec sa lumière au moment où nous touchons la dernière marche de l'escalier. Je remarque alors quelques changements dans l'ordre du départ : quelques fichus chiffonnés, quelques figures très animées, et bien des yeux que l'on tient baissés, sans doute parce que la lumière fait mal ; mais je me garde bien d'en conclure rien d'offensant pour la vertu de ces dames et de ces demoiselles.

Le moment des adieux est arrivé. Je vois de pauvres jeunes gens qui demeurent vers le Palais-Royal, obligés de reconduire des familles féminines dans le fond du Marais. Je vois des demoiselles s'arranger de manière à donner le bras à leur doux ami! Je vois des femmes soupirer en prenant celui de leur mari. Je verrais bien autre chose sans doute, s'il ne faisait pas nuit; mais Mme de Marsan est montée dans sa voiture avec son époux : celui-ci, apprenant que je demeure rue Saint-Florentin, m'offre complaisamment une place dans son vis-à-vis. J'accepte sans façon. Décidément, ce M. de Marsan est un homme très aimable.

— Il n'y a plus personne! crie Friquet au portier en poussant la porte cochère.

— C'est bien heureux! répond celui-ci en fermant son carreau. Une heure passée!... Je vous assure qu'on donnera congé à votre oncle!... C'est vrai, ça fait de l'embarras, ça donne des soirées, ça fait veiller le monde... et pour rien encore!... Quand on veut faire un train pareil, il faut avoir une maison à soi.

XIV

LE BOUQUET

Nous causons en voiture de la soirée musicale de M. Vauvert. Mme de Marsan en rit beaucoup; M. de Marsan hausse les épaules, et dit que la manie de briller gagne toutes les classes de la société; que l'on ne croit plus pouvoir s'amuser en famille; que l'on n'aspire qu'à sortir du cercle où le destin nous a placés; que les hommes deviennent tous les jours plus avides de plaisirs; que, pour satisfaire ce besoin impérieux, l'artisan

sacrifie sa semaine de travail, l'ouvrier ses économies, le marchand son fonds de boutique, le commis les trois quarts de ses appointements, et de là les embarras, les emprunts, les faillites... Le résultat, c'est qu'il faudrait calculer ses revenus avant de donner des dîners, des soirées et des bals.

— Il me semble, dit Mme de Marsan, que les soirées que donne M. Vauvert ne doivent pas le ruiner.

— Cela vous semble ainsi, madame, parce que vous n'avez remarqué que l'ensemble de la chose qui, j'en conviens, n'offre rien de brillant au premier coup d'œil; mais pour un petit commis, ces quinquets, ces bougies aux pupitres, ce piano que l'on loue, cette musique, ces instruments que l'on fait apporter, et enfin ces modestes rafraîchissements, tout cela, madame, est pour un employé à dix-huit cents francs aussi coûteux que l'est pour un banquier une fête brillante dans laquelle on offre tout à profusion. La différence qui existe entre le banquier et le commis, c'est que l'on vante partout la fête du premier, où l'on se fait gloire d'avoir été, tandis que l'on se moque de la soirée du second, où l'on ne se rend que pour persifler ceux qui se gênent pour faire rire à leurs dépens.

M. de Marsan a raison; voilà un mari qui parle fort sagement. Je l'approuve, d'abord parce que je pense comme lui à ce sujet, ensuite parce que j'ai mes raisons pour être toujours de son avis.

M. de Marsan demeure à l'entrée du faubourg Saint-Honoré : je ne puis retenir mon envie de rire en apprenant son adresse, parce que je me rappelle ce maudit cocher qui, le soir où je voulais suivre le vis-à-vis, m'a conduit dans le haut du faubourg Montmartre; mais je rejette bien vite ma gaieté sur un souvenir du concert, et, comme en effet il nous en reste de fort comiques, on trouve cela très naturel. On me descend rue Saint-Florentin, après m'avoir engagé à venir entendre, non pas un concert, mais un peu de musique, ce qui est bien différent : car j'avoue que je n'en ai pas entendu au concert d'amateurs de M. Vauvert.

Me voilà devant ma porte, je songe à ma nouvelle connaissance; je n'ose encore dire à ma conquête, mais je m'en flatte en secret. Cependant je n'ai pas oublié cette séduisante Caroline qui m'a donné rendez-vous pour le lendemain. Mon imagination a de quoi rêver : quelle source de plaisirs l'avenir me promet! Je n'y vois que des roses et mon esprit charmé veut faire prendre le change à mon cœur qui fait ce qu'il peut pour trouver dans tout cela quelque chose pour lui. Je suis monté sans lumière : car il est fort tard, et Mme Dupont éteint son réverbère à minuit. Me voici à ma porte : je vais ouvrir... En voulant mettre ma clef dans la serrure, ma main rencontre quelque chose... ce sont des feuilles, des fleurs... c'est

un bouquet que l'on a placé là... Ah! je sais bien qui!... J'entre chez moi; mon briquet phosphorique me procure bientôt de la lumière, et je puis examiner mon bouquet. Il est charmant!... de la fleur d'oranger, quelques roses, quelques œillets, et des pensées qui entourent cela; le tout est noué avec une petite faveur blanche. Aimable Nicette!... tu penses donc toujours à moi! Tu n'es pas ingrate! oh non! tu as un bon cœur et tu es sage! Quel dommage qu'avec ces deux qualités si précieuses tu sois née dans une classe obscure! Non que je croie que tes pareils ne sauront point apprécier tes vertus, mais moi je ne puis que les admirer; tu seras un trésor pour d'autres, tu ne seras rien pour moi; il faut que je cherche ce trésor-là dans le grand monde; il y en a sans doute, mais ils ne sont pas tous aussi séduisants.

Comment a-t-elle fait pour placer ce bouquet dans ma serrure!... S'il n'était pas si tard, je descendrais interroger ma portière : attendons à demain. Raymond, qui voit tout, doit avoir vu le bouquet; peut-être!... il était si préoccupé de son air de *Joconde!...*

Je voudrais être au lendemain pour interroger M^me^ Dupont. Je ne me lasse pas de sentir et d'admirer le bouquet de Nicette; je regarde toutes ces pensées... Ah! je la comprends ; c'est la reconnaissance qui dit cela. Pauvre petite! elle aime son bienfaiteur : c'est trop naturel : mais, jolie comme elle l'est, bientôt les amants l'assiègeront, son cœur parlera et elle m'oubliera. C'est toujours ainsi que cela se termine. Je mets avec soin mon bouquet dans l'eau, et je me couche. Je repasse dans ma mémoire les événements de la journée. M^me^ de Marsan et Caroline y jouent un grand rôle. Ces femmes-là sont coquettes dans un sens différent, il est vrai, mais c'est toujours de la coquetterie. Hélas! toutes celles que j'ai connues l'étaient: et au total je ne crois pas avoir été bien aimé, ou, du moins, je ne l'ai été qu'un moment!... Et qu'est-ce qu'un sentiment qui n'a que la durée d'un caprice, et qui ne résiste pas à la plus légère épreuve! Et ma sœur veut que je me marie! pourquoi trouverais-je dans une femme ce que je ne rencontre pas dans une maîtresse? Sans doute, un lien, maintenant indissoluble, des enfants, des devoirs, les regards du monde, pourront empêcher ma femme de m'être infidèle; mais toutes ces considérations ne feront pas renaître son amour lorsqu'il sera éteint.

Ne nous marions pas; jouissons de la vie. Mais je ne sais, depuis quelque temps, au milieu de toutes mes folies, il me semble que je ne suis pas entièrement heureux. Quoique volage, je suis sensible : mon cœur cherche à s'attacher ; ce n'est pas sa faute s'il ne trouve pas un cœur qui lui réponde. Depuis quelque temps je n'ai rencontré que des perfides, des infidèles; jadis je les quittais le premier, mais les dernières

J'entre dans le cabinet où est Agathe, qui pousse un cri de surprise en me voyant. (P. 115.)

ne m'en ont pas donné le temps : il est vrai que j'ai fait la sottise de les mettre à l'épreuve. Soyons plus sage ; prenons les femmes pour ce qu'elles sont, et remercions le hasard lorsqu'il me fera bien tomber.

Qui sait? peut-être Caroline m'aimera-t-elle ? peut-être Mme de Marsan aura-t-elle moins de coquetterie?... peut-être la jeune fleuriste est-elle fort sage?... et, quant aux aventures que Raymond prête à Mme de Marsan,

mon voisin est si mauvaise langue qu'il ne faut pas ajouter foi à tout ce qu'il dit.

Je me berce avec l'image de mes belles ; mais je ne sais pourquoi le souvenir de Nicette vient toujours se mêler à mes projets, à mes espérances. Je crois que l'odeur de son bouquet est ce qui la rappelle ainsi à ma pensée ; mais cette fleur d'oranger sent si bon que je ne veux pas l'ôter de ma chambre. Quelle aimable attention de m'avoir apporté ce bouquet, de l'avoir placé de manière que je ne pusse rentrer chez moi sans le trouver sous ma main ! Ah ! si les femmes sont coquettes et trompeuses, elles seules aussi sont capables de ces prévenances, de ces recherches, de cette délicatesse de sentiment qui leur fait trouver, dans la circonstance la plus légère, les moyens de donner encore des marques de leur amour ou de leur amitié. Je m'endors ; mais d'où vient que je ne rêve ni à Caroline ni à Mme de Marsan ! C'est Nicette que je vois en songe, c'est toujours elle qui m'occupe !... Ah ! sans doute, l'odeur de la fleur d'oranger me la rappelait encore dans mon sommeil.

XV

LA PARTIE FINE

Je dormais encore lorsque Mme Dupont vint pour faire mon ménage. Je m'empresse de la questionner, je veux savoir si elle a vu Nicette.

— Madame Dupont, est-on venu me demander hier au soir?

— Non, monsieur, personne.

— Vous n'avez pas vu monter quelqu'un chez moi?

— Vous pensez bien, monsieur, que je n'aurais pas laissé monter, sachant que vous étiez sorti.

C'est singulier ! comment donc a-t-elle fait pour échapper aux regards de la portière ! Elle n'a pas voulu qu'on la vît m'apporter ce bouquet ; elle pense que cela pourrait me fâcher, et je sens que son présent en acquiert plus de prix. Pour me distraire de toutes ces pensées, je songe aux commissions dont mon beau-frère m'a chargé. Je sors, laissant Mme Dupont arranger dans un carton toutes les fleurs artificielles qui sont encore éparses dans mon appartement ; mais je lui recommande de ne point toucher au bouquet qui est sur la cheminée.

Voilà pour ma portière une source de conjectures.

Ma journée est remplie par les courses et les démarches que je suis obligé de faire dans différents ministères près desquels Denneterre, qui est

en train de faire bâtir et veut terminer différentes entreprises, a besoin de renseignements et d'appui. Je ne suis pas fâché d'avoir eu des occupations; le temps s'écoule plus vite. Ne croyez pas cependant que d'ordinaire je passe mes journées dans une coupable oisiveté ; non, je chéris les beaux-arts, particulièrement la poésie et la musique, et je m'y livre avec ardeur, lorsque mes folies amoureuses m'en laissent le loisir; mais j'avoue que depuis quelque temps je les ai terriblement négligés.

Il est l'heure de songer au dîner. Je n'oublie pas que j'ai, pour le soir, un rendez-vous sur le boulevard Bondy, autour du Château-d'Eau. Pour me rapprocher de l'endroit indiqué, je pense qu'au lieu de dîner, suivant mon habitude, au Palais-Royal, je ne ferai pas mal d'aller dîner sur les boulevards des petits spectacles ; je serai tout porté pour le soir. Dirigeons-nous donc vers le Marais.

Me voilà sur le boulevard du Temple ; je n'ai plus que l'embarras du choix. Je connais tous les restaurateurs: je ne suis pas en partie fine : i faut donc ne m'occuper que de celui où l'on est le mieux, sans chercher où les cabinets sont plus commodes et mieux fermés. Je me décide pour le Cadran-Bleu : on y est chèrement, mais d'ordinaire on y dîne bien. Allons au Cadran-Bleu. Je poursuis ma route et vais passer le jardin Turc, lorsque j'aperçois devant moi un monsieur donnant le bras à une dame. La tournure de Raymond est trop reconnaissable pour que je puisse m'y tromper. C'est lui : voilà bien sa démarche, ses gros mollets, ses gestes... c'est bien lui. Quant à la dame, sa figure est cachée sous un grand chapeau; mais il me semble aussi la connaître. Mon voisin lui parle avec feu, je vois qu'il lui serre le bras; il m'a tout l'air d'être en bonne fortune. Parbleu ! je suis curieux de savoir où ils vont... Je voudrais, sans que Raymond me vît, apercevoir la figure de sa belle, dont la tournure ne m'est pas inconnue... Mais ils traversent le boulevard... ils entrent chez un traiteur qui fait le coin de la rue d'Angoulême... C'est au Méridien : je crois me rappeler qu'on y est fort commodément; du moins était-ce ainsi il y a quelques années. Qui m'empêche d'y suivre mon voisin?... le hasard me fera peut-être voir sa belle; et Raymond fait tant d'embarras avec ses maîtresses, qui, à l'en croire, sont toujours des princesses et des beautés rares, que je ne serais pas fâché de voir une de ces merveilles.

Je laisse le Cadran-Bleu à ma droite, et, quitte à dîner moins bien, je vais au Méridien et demande un cabinet. C'est une demoiselle qui me conduit... Nous passons devant une chambre d'où j'entends sortir la voix de Raymond; je me fais ouvrir la pièce à côté. La cloison qui me sépare du cabinet où se trouvent Raymond et sa belle est assez mince pour que j'entende leurs voix lorsqu'ils ne parlent point bas. D'ailleurs, je laisse ma

porte ouverte; la leur n'est pas encore fermée, parce qu'on met leur couvert : je puis donc saisir de temps à autre quelque chose de ce que dit mon voisin, qui a la malheureuse coutume de parler très haut, habitude qu'il a contractée pour se faire remarquer et qu'il conserve dans ses incognito. D'après ce que j'entends, il paraît que Raymond se donne beaucoup de mal pour plaire à sa dame dont il consulte les goûts pour le choix du dîner. Voilà, je crois, la troisième fois qu'il lui lit la carte; elle a bien de la peine à se décider pour quelque chose; elle n'aime rien; elle n'a pas faim; tout lui est indifférent; mais elle demande mille choses qui ne sont pas sur la carte. Je juge facilement, d'après toutes ces minauderies et par les façons de cette dame, que mon voisin n'a pas fait une conquête bien distinguée; on dirait même que sa belle se moque de lui, et qu'elle s'amuse à le faire enrager. Je gagerais qu'il en sera pour son dîner.

Chaque fois que la voix de la dame se fait entendre, elle me rappelle des souvenirs confus... Oui, je suis certain que je connais cette femme-là; cependant, je ne puis dire qui c'est; j'en ai tant connu qu'il m'est permis de les confondre dans ma mémoire, et puis je ne saisis que quelques mots sans suite!... N'importe, je veux la voir!... ah! je la verrai!...

Il me paraît que Raymond s'est décidé à faire sa carte lui-même, car je ne l'entends plus parler... La dame fredonne quelques refrains de vaudeville... à coup sûr, cette voix-là ne m'est pas étrangère.

J'entends tirer la sonnette: la servante monte. Raymond remet sa carte et commande son dîner; la jeune fille descend. La dame veut un fromage fouetté que mon voisin n'a pas demandé; il court après la jeune fille pour faire ajouter cela à sa note. En passant devant mon cabinet, dont j'ai eu soin de laisser la porte ouverte, il jette un coup d'œil et m'aperçoit.

— Que vois-je! c'est mon cher ami Dorsan!...

— Moi-même, monsieur Raymond; et que faites-vous donc ici?

Il entre d'un air mystérieux, en marchant sur la pointe du pied, me montre, en souriant, le cabinet à côté, et tâche de parler à demi-voix.

— Je suis là... à côté...

— Bah!...

— Avec... quelqu'un.

— Ah! j'entends!... une bonne fortune... une partie fine...

— Justement.

— Vous êtes un terrible homme. On m'accuse d'être volage, trompeur; mais je suis sûr que vous en faites cent fois plus que moi.

— Il est vrai que je n'en fais pas mal!...

— Et la personne?

— Oh! charmante!... délicieuse!... une femme du grand ton, qui a voiture, équipage, livrée!... Nous sommes ici incognito.

— Je m'en doute bien.

— Elle m'accorde aujourd'hui une faveur qu'elle a refusée à mille autres.

— Que vous êtes heureux!... Vous piquez ma curiosité ; ne pourrais-je la voir?

— Oh! impossible, mon ami, impossible!... c'est une femme qui tient essentiellement à sa réputation!... Si elle savait que j'ai été indiscret avec un de mes amis, elle m'en voudrait à la mort, et ne me pardonnerait jamais!...

— Allons, je n'insiste plus ; je vois que cela vous désobligerait... Je ne vous fais pas moins mon compliment d'une aussi belle conquête.

— Il est vrai qu'elle vaut son prix... Vous savez qu'en fait de femmes je suis assez difficile... je ne vais pas avec la première venue : je tiens au bon ton, à la tournure.

Je crois que M. Raymond me lance un sarcasme.

— J'aime surtout à vaincre les cruelles ; avec celles-là, au moins, il y a du mérite et de la fermeté... vous m'entendez... Mais je gage que ma belle s'impatiente ; adieu, mon voisin... l'amour et la volupté m'appellent...

— Ne les faites pas attendre.

Raymond s'éloigne, bouffi de plaisir d'être vu en bonne fortune, et rentre dans son cabinet, dont il ferma la porte. Tout ce qu'il m'a dit augmente ma curiosité ; je parie qu'il me fait des contes comme à son ordinaire. Je ne donne point dans ses histoires de grandes dames ; et, pendant qu'il me parlait, je le voyais chercher ses mensonges ; il semblait même y mettre plus de détails que de coutume, afin de mieux me faire prendre le change. Vous n'êtes pas encore assez fin pour m'attraper, mon cher Raymond! c'est parce que vous m'avez vu avec une petite bouquetière que vous faites votre embarras et me lancez des épigrammes! mais j'ai dans l'idée que votre grande dame ne vaut pas ma simple Nicette.

Ma fenêtre donne sur le boulevard, et, en attendant mon potage, j'ouvre la croisée pour jouir de la vue ; je ne suis pas en partie fine, par conséquent je ne veux pas faire petit jour. Je remarque que chez mes voisins la jalousie n'est point baissée, et j'en conclus de nouveau que les affaires de Raymond ne sont pas très avancées.

En regardant les passants, je vois s'arrêter sur le boulevard, devant

notre traiteur, un jeune homme qui ne m'est pas inconnu. C'est ce Gerville qui demeure dans ma maison, et chez qui était Mlle Agathe la nuit mémorable où je donnai l'hospitalité à Nicette. Mais que fait-il là!... Il s'est arrêté... regarde de côté et d'autre... il paraît attendre ou chercher quelqu'un...

On vient d'ouvrir la fenêtre chez mes voisins... Bon! peut-être la dame veut prendre l'air, et je vais voir sa figure... Mais qu'ont-ils donc?... J'entends pousser un cri, et on referme la fenêtre brusquement... Il y a quelque chose d'extraordinaire là-dessous... En vérité, je crois que je deviens presque aussi curieux que Raymond.

Je me suis retiré de la fenêtre; il me semble qu'on parle avec chaleur dans le cabinet voisin. Ma foi, qu'ils fassent ce qu'ils voudront, dînons d'abord, car j'ai faim. Justement, voilà la demoiselle qui m'apporte mon potage. Mais quel bruit!... Raymond sort brusquement de son cabinet; il entre dans le mien, pâle, défait, tremblant, et, dans sa précipitation, pousse la servante, et lui fait renverser ma julienne devant la table!...

— Ah! mon Dieu, monsieur, que c'est désagréable! dit la fille en ramassant son vase. Vous m'avez fait brûler joliment... Tout ce potage sur mon pied! je suis sûre qu'il me viendra de fameuses cloches!...

— C'est bon, la fille... je vous payerai votre soupe...

— Et mon tablier qui est abîmé... et ma jambe?...

— Je vous la payerai! répond Raymond, qui ne sait plus ce qu'il dit et pousse la fille dehors, puis referme soigneusement la porte.

— Ah çà! que diable avez-vous, monsieur Raymond?... vous arrivez comme un effaré.

— Ah! mon cher ami, j'ai un sujet!... une affaire... une circonstance... ma position est terrible... Attendez que j'aille regarder à la fenêtre... Ah! faites-moi le plaisir de tirer d'abord le rideau pour qu'il ne me voie pas...

— Est-ce que vous devenez fou, mon voisin?

Raymond ne me répond pas; il va regarder à la fenêtre en ayant soin de se cacher sous le rideau et de ne s'avancer qu'avec précaution. Je le vois devenir encore plus blême.

— Il est là, me dit-il enfin.

— Qui donc?

— Gerville

— Ah! c'est vrai. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

— Cela me fait beaucoup à moi... Vous ne savez donc pas qu'il est horriblement jaloux et capable de se porter à des excès terribles!

— Après?

— Sachez que c'est pour moi qu'il est là... Je suis sûr qu'il me guette... ce n'est pas sans motif, je suis avec sa maîtresse.

— Comment?... serait-ce par hasard Mlle Agathe que vous m'auriez transformée en femme à équipage... à livrée?...

— Que voulez-vous, mon cher ami! c'était pour mieux la déguiser... ménager sa réputation...

— Ah! quant à cela, je vous réponds qu'elle n'a rien à craindre.. Ah! ah! ah! monsieur Raymond... il vous faut des cruelles... des femmes d'une certaine tournure!

— Vous plaisanterez plus tard, mon cher ami, mais maintenant sauvez-moi, je vous en supplie; je n'ai d'espoir qu'en vous pour sortir de l'affreuse situation où je me trouve...

— Expliquez-vous donc.

— Gerville va, j'en suis certain, entrer dans cette maison... On lui a dit que j'y étais... Veuillez, pour un moment, prendre ma place et me laisser la vôtre dans ce cabinet... je laisserai ma porte ouverte, il me verra seul; et cela dissipera ses soupçons...

— Mais que ne vous enfermez-vous avec votre belle? il n'enfoncera pas votre porte...

— Il en serait capable!... ou bien il m'attendrait sur le boulevard; et si je sortais avec Agathe, vous jugez que cela ferait une scène... scandaleuse... Et puis nous logeons dans la même maison, vous le savez; et s'il s'aperçoit de quelque chose, comment voulez-vous que je rentre tranquillement chez moi?... Il serait homme à m'attendre la nuit dans l'escalier.

— Pourquoi diable alors vous adressez-vous à sa maîtresse?

— Que voulez-vous! un moment de folie... C'est en restant avec elle sur notre carré que cela m'a pris...

— Ah, oui! le matin où vous m'espionniez tous deux.

— Ah! mon Dieu!... il est entré! s'écrie Raymond, il vient de donner un coup d'œil sur le boulevard; mon ami... sauvez-moi!... de grâce... allez... je vous rejoindrai...

Sans me donner le temps de lui répondre, Raymond me met mon chapeau sur ma tête, m'entraîne, me pousse hors de mon cabinet et s'y enferme. Je me suis laissé entraîner, et, sans savoir ce que je veux faire pour mon voisin, dont la bravoure n'est pas la principale qualité, j'entre dans le cabinet où est Agathe, qui pousse un cri de surprise en me voyant.

— Ah! mon Dieu!... c'est Eugène!... comment, c'est vous!... c'est toi!...

— Mais sans doute, c'est moi, qui me dévoue pour sauver ce pauvre Raymond, à qui la peur occasionnera une maladie!...

— Ah! ah! ah!... je n'en reviens pas!...

— Chut! il est là... il peut entendre rire, et il me semble que, dans ce moment-ci, il trouverait cela mal de votre part.

— Vraiment, cela m'est égal!... ah! ah! ah!... Est-ce que tu crois, par hasard, que je suis amoureuse de Raymond?... Ah! il est vraiment par trop bête! et il veut faire le Lovelace!... Ah! je n'en pouvais plus!... Lorsqu'en ouvrant la fenêtre j'ai aperçu Gerville sur le boulevard, j'ai jeté un cri de surprise et je suis bien vite rentrée; je n'aurais pas voulu que Gerville me vît avec Raymond. Ce n'est pas qu'il soit jaloux, mais cela aurait pu lui déplaire. Sais-tu ce que j'ai fait? Il m'est venu dans la tête de dire à mon imbécile que Gerville était horriblement jaloux, et qu'il avait des soupçons sur lui depuis qu'il avait su que nous étions restés deux heures en tête à tête sur le carré, et qu'enfin j'étais certaine qu'il n'était sur le boulevard que pour nous épier. Plus j'en disais, plus je voyais augmenter la frayeur de mon adorateur qui a encore plus d'amour pour sa personne que pour la mienne; quand j'ai ajouté que Gerville était capable de lui donner un coup de couteau... Ah! ah! le pauvre homme a pris son chapeau... et il court encore! Ah! ah! ah! mais c'est bien galant à lui de m'avoir envoyé une aussi aimable compagnie. Cependant je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Gerville; je crois qu'il attendait tout bonnement un de ses amis.

— Chut!... on monte l'escalier... Raymond ouvre la porte : écoutons... c'est Gerville qui parle...

Nous nous collons contre notre porte, que nous entre-bâillons tout doucement, et nous entendons le dialogue suivant :

— Tiens!... c'est le voisin Raymond!...

— Lui-même... Je suis bien votre serviteur... Comment va la santé?

— Pas mal...

— Quoi? vous dînez seul dans un cabinet?

— Oui... je suis préoccupé... j'ai des affaires... j'étais bien aise de ne pas être troublé...

— Je vous laisse en ce cas. J'attends une personne qui m'avait donné rendez-vous sur le boulevard; mais il se fait tard et je vais dîner... Bonjour, voisin; bon appétit...

— Votre serviteur...

Gerville ferme la porte du cabinet de Raymond, et entre dans un autre en passant devant notre chambre.

Agathe est d'une gaieté folle. (P. 120.)

— Voyez, mademoiselle, dis-je à Agathe, décidez-vous : auquel de ces messieurs voulez-vous donner la préférence?

— Oh! il me vient une idée charmante!...

— Encore quelque folie, car tu ne rêves qu'à cela!

— Oh! celle-ci sera unique... Seconde-moi, mon cher Eugène, je t'en prie.

Et, sans m'en dire davantage, Agathe se met à marcher à grands pas dans le cabinet; elle remue les chaises, en jette quelques-unes à terre, et, tout en faisant ce tapage, s'écrie de temps à autre :

— Mon ami, ne te fâche pas!... je t'assure que tu es dans l'erreur... Je te promets que je n'ai pas vu Raymond!... que je ne l'aime pas!... Demande à Dorsan... il m'a offert à dîner, parce qu'il attend une dame...

Je commence à deviner le plan d'Agathe; elle veut faire croire à Raymond que Gerville est avec nous; pour la seconder, je fais à mon tour du bruit pour deux, et tâche par moments d'imiter la voix de Gerville. Fatigués de notre comédie, nous nous arrêtons enfin; Agathe me fait un signe que je comprends : je sors du cabinet dont elle referme la porte, et j'entre doucement dans celui de Raymond, que je trouve palpitant et à demi mort d'effroi devant un beefsteack aux pommes de terre. Je referme la porte sur moi avant d'aller à lui, et je mets un doigt sur ma bouche : nous avons l'air de deux conspirateurs. Cette fois Raymond parle si bas que j'ai bien de la peine à l'entendre.

— Il est là... (lui dis-je en montrant mon cabinet).

— Oh! je ne le sais que trop... je l'ai entendu... Mais comment se fait-il?

— Nous l'avons cru descendu, nous avons ouvert notre porte : mais il était aux aguets; il a vu Agathe, et il est entré. De là une scène terrible, parce qu'il se doute qu'elle est venue ici avec vous; car ce n'est pas de moi qu'il est jaloux!...

— Oh! parbleu! je ne sais que trop que c'est de moi... J'ai bien vu tout à l'heure qu'il ne croyait pas ce que je lui disais... Il avait des doutes... il nous a peut-être vus passer sur le boulevard?...

— Cela serait bien possible; aussi vous êtes d'une imprudence! Quand on fait une semblable partie, on prend une voiture et l'on entre chez le restaurateur par la porte de derrière...

— C'est vrai!... vous avez raison... nous aurions dû entrer par derrière! mais je vous assure bien que c'est par là que je sortirai.

— Il a cru d'abord que j'étais votre confident... que je n'étais là que pour vous servir... Au fait, je m'expose un peu pour vous...

— Ah! mon cher Dorsan!... je n'oublierai de ma vie ce que je vous dois!...

— Enfin, cela commence à se calmer... Agathe est parvenue à lui faire entendre raison... elle lui dit qu'elle n'est venue ici que pour le guetter... C'est elle maintenant qui joue la jalousie...

— Oh! oh!... c'est délicieux!... c'est charmant! ces femmes se tirent toujours de tout!

— Je voulais les laisser dîner seuls; il ne le veut pas. Je suis sorti sous prétexte de commander le dîner.

— Il l'est, mon cher ami... et j'aurai soin de le payer. Je ne veux pas vous mettre en frais, quand vous vous sacrifiez pour me servir.

— Comme vous voudrez... je vais donner le mot à la fille, puis nous nous mettrons à table.

— Allez, mon généreux ami... défendez-lui bien de parler de moi...

— Soyez tranquille.

— Ah! je n'ai plus qu'une crainte...

— Qu'est-ce donc?

— Tout à l'heure, voulant faire une surprise à Agathe, je me suis amusé, pendant qu'elle avait le dos tourné, à glisser mon portrait dans son ridicule.

— Votre portrait?

— Oui, c'est-à-dire une de mes silhouettes... vous savez bien... que j'ai collé sur un fond rose, bordé de petits Amours... Si, en voulant prendre son mouchoir, Agathe faisait tomber cela... ou, ne sachant pas ce que c'est, voulait le regarder...

— Peste! cela ferait un beau tapage! c'est pour le coup que Gerville dirait que je m'entends avec vous pour le tromper!...

— Tâchez, mon ami, tâchez qu'Agathe ne se mouche point!

— Je ne puis pas répondre de cela, mais je lui ferai signe de se moucher dans sa serviette; cela ne peut pas vous compromettre.

— C'est cela même...

— Adieu! une plus longue absence lui donnerait des soupçons.

Je quitte Raymond, qui, cette fois, s'enferme dans son cabinet. Je retourne près d'Agathe. La fille arrive avec le dîner; elle paraît surprise du changement de cavalier : deux mots et une pièce de cent sous que je glisse dans sa main la mettent dans nos intérêts. Elle promet de dire au gros monsieur que nous sommes trois, et elle s'éloigne enchantée de pouvoir s'amuser aux dépens de celui qui lui a fait renverser un poireau sur ses pieds.

— Maintenant, dînons, dis-je en me mettant à table près d'Agathe, il faut convenir que nous l'avons bien gagné. Je ne m'attendais guère à dîner avec toi, je l'avoue!

— Oh! ni moi!... mais les plaisirs impromptus sont toujours les meilleurs.

— Il est certain qu'il y a un mois, nous étions déjà raisonnables dans nos tête-à-tête...

— Tiens, nous avons bien fait de nous quitter : on se retrouve avec beaucoup plus de charme !...

— Oh ! je sais que tu aimes passionnément la variété.

— Non, mon ami, ce n'est pas tant la variété que le fruit défendu, et quand je pense que Gerville est à notre droite, Raymond à notre gauche... et que je suis parvenue à ne point manger avec lui le dîner qu'il a commandé... ah ! ah ! ah !

— Ne ris donc pas si fort !...

— Au contraire !... cela le rassure... il pense que Gerville est de bonne humeur... Ah ! ah ! ah ! cela lui rendra l'appétit.

Agathe est d'une gaieté folle ; elle est obligée de tenir sa serviette sur sa bouche pour étouffer les élans de sa joie ; le plaisir de tromper deux hommes à la fois donne à sa figure une expression nouvelle ; jamais, je l'avoue, je ne l'ai vue si jolie. Elle m'agace, me pince, me lutine, m'enlace dans ses bras... Ah ! Mademoiselle Agathe ! vous êtes bien perfide, mais bien séduisante ! Depuis quelques jours, d'ailleurs, je ne fais l'amour qu'en œillades... et je sens qu'il faut rendre la mystification de Raymond complète... Ah ! mon pauvre voisin !...si vous saviez avec quelle ardeur Agathe vous mystifie !... Mais nous entendons monter ; c'est la demoiselle qui nous sert. Cette fille-là a du tact et de la pénétration : elle tourne au moins trois fois la clef dans la serrure avant d'ouvrir notre porte. On nous apporte le premier service. Je goûte le vin : c'est du volnay première qualité. Peste ! mon voisin est gourmet !

— Oh ! vous aurez un joli dîner, dit la fille en riant ; ce monsieur n'a rien oublié... Champagne... dessert... et puis le coup du milieu !

— Ah ! nous aurons le coup du milieu ! dit Agathe ; mon ami, il ne faudra pas l'oublier, entends-tu ?

— Sois tranquille... Ah ! dites donc, la fille, et le voisin vous a-t-il questionnée ?

— Oui, je lui ai dit que madame dînait avec deux messieurs ; il a l'air un peu plus tranquille.

— C'est fort bien.

Nous fêtons le dîner de Raymond ; il est délicat et recherché. Dans un moment de calme, je prie Agathe de m'apprendre par quel hasard elle est venue dîner avec mon voisin qu'elle n'aime pas.

— C'est pour mieux me moquer de lui, me dit-elle. Depuis le jour où nous sommes restés sur ton carré pour voir ta petite bouquetière, Raymond s'avise de me faire la cour ; il me poursuit avec ses déclarations et ses billets doux, que je reçois pour les montrer aux demoiselles du magasin, ce qui nous fait beaucoup rire, car son style est aussi plaisant que sa

personne. Il m'avait déjà demandé vingt rendez-vous, lorsque aujourd'hui je l'ai rencontré à la porte Saint-Denis ; j'allais rentrer chez moi : je venais de chez Gerville, que je n'avais point trouvé. Raymond me prie, me supplie de venir dîner avec lui chez un traiteur. Je refuse d'abord ! mais le désir de me moquer de lui, de rire à ses dépens, de m'amuser, enfin, me fait changer de résolution. Tu sais d'ailleurs combien je suis étourdie... Je ne pensais pas justement rencontrer Gerville, auquel je t'avoue que je tiens fort peu ; j'accepte donc et me laisse conduire dans un cabinet particulier par le pauvre Raymond, qui croit son triomphe assuré, tandis que je n'ai jamais eu l'intention de lui rien accorder.

— Buvons à sa santé.

— Volontiers...

— Est-ce le coup du milieu?...

— Un moment! comme tu y vas! nous n'y sommes pas encore!... Ce vol-au-vent est délicieux... et ce filet sauté au vin de Madère et aux truffes!...

— Et ce salmis de perdreaux... encore aux truffes... Ah! ce pauvre Raymond ! voyez-vous la malice, il en a fait mettre dans tout!...

La fille arrive avec le rhum et le second service.

— Ah ! mon Dieu ! dit Agathe, des truffes au vin de Champagne ! mais c'est pour en mourir... Et que mange le voisin?

— De la poule au riz, madame.

— C'est bien, c'est rafraîchissant ; vous lui donnerez aussi des pruneaux pour son dessert, parce que c'est émollient.

La fille nous laisse. Nous fêtons les truffes, le poulet, le buisson d'écrevisses dont Agathe veut envoyer les pattes à Raymond. Nous n'oublions pas le coup du milieu : ma compagne y tient beaucoup ; j'y tiens aussi. Avec son dîner de bonne fortune, ce séducteur de Raymond nous a mis le diable au corps ; il me paraît qu'il lui faut des truffes dans ses parties fines!... Mais, en me faisant prendre sa place près d'Agathe, il m'a chargé d'une terrible besogne !...

— Venge-toi, me dit-elle à chaque instant, venge-toi, Eugène, tu sais que Raymond est cause que l'on a vu sortir ta petite vestale de chez toi... tu sais qu'il faisait aussi des propos dans ta maison quand j'allais te voir... tu sais que, par sa curiosité et son indiscrétion, il t'a brouillé avec plusieurs dames... venge-toi bien... venge-toi toujours !...

Que les femmes sont terribles quand il s'agit de vengeance !... Agathe ne me laisse point de répit, et cependant ma rancune commence à s'épuiser : heureusement, l'on apporte le dessert. Allons! voilà du champagne maintenant, et du fromage à la vanille, des massepains, des biscuits à la

rose, de la gelée au marasquin, de la liqueur des Iles de Mme Amphoux... Je suis perdu!... Raymond veut ma mort.

— Je voudrais bien connaître la mine qu'il fait maintenant, dit Agathe : va donc un peu lui parler.

Je sors de notre cabinet qu'elle tient entr'ouvert pour écouter, je tousse légèrement devant la porte de Raymond; il m'ouvre.

— Eh bien! où en êtes-vous? me dit-il.

— Oh! cela va bien!... cela va très bien!... nous sommes au dessert.

— Et Gerville?

— Oh!... il ne pense plus à rien!

— Je craignais qu'il n'eût fait une scène à Agathe. Il m'a semblé l'entendre gémir, soupirer...

— C'était de regret... d'amour..... et puis elle fait semblant encore d'être jalouse... mais, dans le fond, je vois bien qu'elle ne pense qu'à vous.

— Oh! elle m'adore, mon ami!... Je n'en saurais douter...

— Votre dîner est délicieux; vous faites bien les choses, monsieur Raymond.

— Ah! oui... je l'avais ordonné avec intention!... je croyais le partager avec elle!...

— Elle sait que c'est vous qui l'avez commandé; elle vous en a la même obligation. Je vois dans ses yeux qu'elle ne mange pas une truffe sans penser à vous.

— Chère Agathe!... Mais j'entends rire... il me semble...

— Oui... c'est elle... Elle rit du bout des dents, pour mieux le tromper! mais le fromage fouetté m'attend : adieu, mon ami...

— Comment, vous n'avez pas encore bu le champagne?...

— Pas encore.

— Vous avez cependant l'air bien échauffé...

— C'est le coup du milieu qui donne cet air-là.

— Dites-moi, dois-je partir avant ou après vous!...

— Mais... avant, c'est plus sage.

— J'irai me promener dans le jardin du café Turc... devant le pavillon où il y a un croissant...

— Je vois cela d'ici.

— Si, par hasard, Gerville vous quittait, ou s'il emmène Agathe, vous viendrez me trouver là...

— C'est entendu.

— En ce cas, je vous y attendrai... Au revoir, mon cher voisin... Je vous demande bien pardon de tout le mal que je vous donne... Ce que

vous faites pour moi aujourd'hui est un vrai trait d'ami. Je n'ai plus qu'une prière à vous faire... veillez sur ma silhouette ! faites signe à Agathe pour qu'elle ne touche pas à son sac... faites ça pour moi, mon ami.

— C'est déjà fait.

— C'est égal, faites-le encore pour ma tranquillité.

— Je vais tâcher : au revoir.

Je retourne près d'Agathe, qui rit aux larmes. Je n'avais pas encore pensé à lui parler de la silhouette; ce fut le bouquet pour le dessert. Le profil du voisin était collé sur un papier rose à vignettes, et nous voyons au bas quelque chose d'écrit : ce sont des vers de Raymond : cela doit être curieux.

Si mon profil est entouré d'amours,
C'est que pour vous j'en ressens tous les jours.

C'est ingénieux! c'est digne de Berthellemot! seulement, comme nous remarquons qu'un des petits Amours est sur le bout de son nez, nous trouvons qu'il aurait dû mettre : *j'en flaire* au lieu de *j'en ressens*. Agathe veut d'abord coller mon voisin sur la glace de notre cabinet, mais elle change d'avis : elle garde précieusement la silhouette, dont elle compte faire tirer des copies, qu'elle prétend mettre dans des circulaires amoureuses faites avec les billets doux de Raymond, et qu'elle adressera à toutes les demoiselles de modes de sa connaissance, en ayant soin de mettre au bas l'adresse de l'original.

Le champagne achève ce que le dîner tonique a commencé; nous sommes en train de dire et de faire mille folies. Agathe se bourre de massepains et de gelée; je fais sauter les bouchons; le vin mousse et pétille, et de nos verres passe bientôt sur nos lèvres; nous ne savons plus ce que nous disons, mais nous savons bien ce que nous faisons! Agathe ne se contraint plus, et si Raymond écoute... oh! cette fois il va croire que nous nous battons.

Mais le champagne, après avoir moussé lorsqu'on le verse, ne mousse plus ensuite qu'en étant fortement secoué, et finit par ne plus mousser du tout. Ainsi, lecteurs, s'éteignent ces volcans qui ont brillé du plus vif éclat! Ainsi, lectrices, s'éteindront ces feux charmants que jettent vos beaux yeux, et qui vous font faire tant de conquêtes. Tout passe, hélas! dans la nature! tout se ruine, se détruit, s'anéantit; tout meurt. C'est la loi universelle; nous naissons pour cela; et chaque pas dans la vie en est un vers le tombeau; il n'y a pas là moyen d'entrer en arrangements :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles
On a beau la prier,

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

Je ne sais pas trop comment le champagne m'a conduit à cette citation, mais, au reste, je suis certain que vous ne m'en saurez pas mauvais gré : ces vers-là ne sont déplacés nulle part; je voudrais bien les avoir faits. Nous sommes donc devenus sages, en action du moins. Je regarde ma montre! bientôt huit heures... peste, et mon rendez-vous... Le champagne ne m'a pas entièrement fait perdre la mémoire, mais j'avoue qu'Agathe m'a fait perdre une grande partie de mes feux.

Raymond doit être depuis longtemps en faction au café Turc; quant à Gerville, nous l'avons vu partir il y a plus d'une heure : rien ne nous gêne donc pour sortir. Ma compagne met son chapeau, son châle, et tâche de se donner un air modeste qu'elle ne peut pas parvenir à attraper, même en baissant les yeux; moi, je fais ce que je peux pour avoir un maintien grave et surtout une démarche ferme : ce diable de champagne me porte toujours à la tête! Cependant nous pouvons sans inconvénient nous montrer sur le boulevard : nous ne sommes qu'étourdis.

Nous sortons du Méridien : Raymond a tout payé; la maîtresse et les demoiselles nous saluent en souriant.

— Est-ce que nous avons quelque chose de drôle dans la physionomie? dis-je à Agathe.

— Non; mais crois-tu donc que ces gens-là ne devinent pas que nous venons de nous moquer de Raymond?... On croit peut-être que c'est mon mari.

— Oh! ce serait trop fort!

— Bah! cela s'est vu.

— Nous voici devant le café Turc : entrons-nous?

— Pourquoi faire?

— Pour relever Raymond qui fait sentinelle.

— Qu'il y reste! Je n'ai pas envie d'être encore ennuyée de son amour; j'en ai bien assez. Tout a tourné comme je le voulais; mais, comme une pareille aventure n'arriverait pas deux fois, je t'assure que désormais il ne me mènera plus en cabinet particulier.

— Pauvre Raymond! voilà une partie fine qui lui sera bien profitable?... Mais j'aperçois le Château-d'Eau; quelqu'un m'y attend, je te laisse.

Ces demoiselles rient aux larmes en voyant la foule qui se presse devant la silhouette. (P. 132.)

— Quoi déja?

— Notre pièce est finie, ma chère amie; nous ne pouvons plus nous être d'aucun secours : n'attendons pas pour nous quitter que l'ennui succède au plaisir, et que les fumées du champagne soient entièrement dissipées; du moins nous garderons de cette rencontre un souvenir agréable.

— Adieu donc, mon cher Eugène : puissions-nous, en nous retrouvant encore, nous amuser autant!

Agathe s'éloigne, et moi je vais faire le tour du Château-d'Eau.

XVI

LA ROSE SANS ÉPINES

Voilà déjà six fois que je me suis promené autour du bassin. Je m'arrête de temps à autre devant les lions, que je considère sur toutes les faces; puis, pour varier, j'écoute l'eau se précipiter dans le passage où elle rejoint les canaux : tout cela est sans doute fort récréatif, cependant je commence à m'en lasser. La sentinelle me regarde avec attention : sans doute je commence à lui devenir suspect.

La nuit vient; je vais m'éloigner... Je vois se diriger vers moi une femme en petit bonnet... est-ce enfin? Je n'ose plus m'en flatter; je me suis trompé si souvent, car j'ai la vue un peu faible; mais on vient toujours de mon côté... Oh! cette fois, c'est bien elle. Caroline m'aborde en souriant : elle n'est pas en grande toilette, mais il règne une certaine recherche dans sa mise; son bonnet est noué avec soin, et ses cheveux, je le gage, ont resté toute la journée dans les papillotes : on ne prend pas tant de peines pour un homme qu'on ne veut pas écouter. Cette jeune fille me semble passablement rusée! Mais, quoique le champagne me rende encore plus étourdi qu'à l'ordinaire, je ne me soucie pas de donner le bras à une grisette en bonnet dans l'intérieur de Paris.

— Je commençais à perdre l'espérance de vous voir, lui dis-je.

— Pourquoi donc? il n'est que huit heures un quart; je ne puis sortir plus tôt de mon magasin.

— Allons faire un tour de promenade dans les champs.

— Dans les champs!... oh non! il est trop tard... je ne puis rentrer passé neuf heures; ma tante me gronderait...

— Voilà une tante bien ennuyeuse... Entrons quelque part...

— Non, je ne le veux pas... Oh! si j'étais vue avec vous...

Je ne veux pas lui dire que je ne me soucie pas non plus de me carrer sur le boulevard avec elle, car enfin il est des convenances que je ne veux pas braver. Elle a un tablier et un bonnet, et cela me gêne beaucoup. Certainement je ne fais pas plus de cas d'une marchande de modes que d'une fleuriste, mais Agathe est mise en dame, et je puis lui donner le bras : un châle et un chapeau changent considérablement une femme, et voilà de ces petitesses auxquelles un jeune homme qui va dans le grand monde est forcé de se soumettre, tout en les méprisant. Certes, si Nicette m'avait rencontré à midi, au lieu de minuit, je ne l'aurais pas reconduite à pied chez Mme Jérôme.

— Promenons-nous un peu dans la rue des Marais, me dit Caroline : au moins je ne craindrai pas tant d'être aperçue.

— Très volontiers.

Voilà une proposition qui me convient beaucoup. Nous descendons l'escalier, nous prenons le passage du Wauxhall, et nous voilà dans la rue des Marais, rue très favorable aux promenades sentimentales. Mlle Caroline connaît les bons endroits.

On devine le sujet de notre conversation : entre un galant et une coquette, entre une jolie femme et un joli garçon, un jeune homme et une grisette, on traite sans cesse la même matière, on parle d'amour et encore d'amour. Depuis des siècles cela fait le fond de la conversation entre l'homme et la femme : on a dû dire considérablement des choses là-dessus, et cependant le sujet n'est pas épuisé ; il est vrai que chacun le traite à sa manière, mais au bout du compte n'est-ce pas toujours pour arriver au même but?

Les fumées du champagne me font traiter mon sujet très lestement ; Mlle Caroline, qui n'a sans doute pas fait le même dîner que moi, se tient sur la réserve. Je n'obtiens rien d'elle : elle met toujours sa tante en avant, se plaignant de la rigueur avec laquelle on la traite : mais, n'ayant pas les moyens de se soutenir seule, il lui faut se soumettre à la nécessité.

Je crois entrevoir les désirs de la jeune fille, qui aime la liberté, ne parle qu'en soupirant de chapeau et de toilette, et paraît autant s'ennuyer de sa tante que de son magasin. Je laisse entrevoir le moyen de se trouver libre et heureuse ; je touche un mot d'une petite chambre bien meublée où l'on serait sa maîtresse, où l'on ne ferait enfin que ses volontés : tout cela est bien séduisant!

Mlle Caroline m'écoute très attentivement : elle ne répond pas, mais elle soupire, baisse les yeux. Je parle toilette, spectacle, parties de plaisir : elle me regarde en souriant, et me laisse prendre un baiser bien tendre...

Allons, j'ai trouvé le côté faible : la jeune fille s'ennuie, elle veut être sa maîtresse, elle veut enfin qu'on la mette dans sa chambre. Toutes ces petites grisettes sont de même; c'est après cela qu'elles aspirent comme si, une fois chez elles, leur fortune était faite. Je vois que la fleuriste soupire aussi après ce moment, et que jusque-là elle ne m'accordera rien. Cela ne m'annonce pas positivement l'amour, mais cela dénote de la prévoyance et du calcul. Que ferai-je?... Ma fois, encore une folie... Caroline est charmante; la reconnaissance me l'attachera peut-être... La reconnaissance, direz-vous, parce que je veux la séduire!... Oui, je conviens que ce n'est pas le mot propre, mais remarquez que je lui laisse faire toutes ses réflexions.

— Caroline, votre tante a-t-elle besoin de vous pour vivre?

— Non, monsieur, et je suis bien sûre, au contraire, qu'elle ne serait pas fâchée de me voir établie.

— J'entends. Vous n'avez pas d'autres parents?

— Non, monsieur.

— Vous vous quitteriez sans regrets?

— Oh! certainement, car nous nous disputons souvent; et, si j'avais pu me mettre dans ma chambre, il y a longtemps que je l'aurais fait.

— En ce cas, dès demain vous serez chez vous.

— Se peut-il!... quoi!... monsieur!...

Elle fait un bond de joie, puis se retient, parce qu'elle pense qu'il ne faut pas laisser voir tout le plaisir qu'elle éprouve, et qu'il est convenable de faire encore quelques façons.

— Mais, monsieur, je ne sais si je dois accepter...

— Qui vous en empêche?

— Que dira le monde?...

— Il me semble que le monde doit moins vous inquiéter que votre tante; et puisque vous ne craignez pas de la fâcher, que vous importe ce que diront des étrangers?

— C'est vrai monsieur; cela m'est fort indifférent : d'ailleurs il y a déjà plusieurs demoiselles de mes amies qui ont fait comme cela, et qui ne s'en sont pas mal trouvées.

— Oh! les exemples ne vous manqueront pas. Ainsi donc, ma chère amie, tenez-vous prête pour demain à la même heure; je viendrai vous prendre ici. Vous aurez fait un paquet de ce qui vous sera le plus nécessaire, et je vous conduirai chez vous.

— Eh bien! puisque vous le voulez... à demain... je serai prête...

— Ah! encore une question. Quel est ce M. Jules avec qui vous étiez à Tivoli?

— Oh ! c'est un jeune homme bien honnête, qui me menait promener quelquefois avec ma tante.

— Je vous crois ; mais, serait-il cent fois plus honnête, il faut me promettre de ne point le recevoir chez vous, et de ne plus vous promener avec lui.

— Soyez tranquille ; je sais bien que cela ne se doit pas, et je ne voudrais pas vous contrarier en rien.

— Vous êtes charmante ; ainsi donc voilà qui est décidé.

— Oui, à demain ; il est tard, séparons-nous.

Je prends sur les lèvres de Caroline les arrhes de notre marché, et elle s'éloigne lestement, sans doute pour se préparer d'avance à son changement de situation. Je vais donc entretenir Mlle Caroline ! Ce mot d'entreteneur sonne mal à mes oreilles ; en général, il semble désigner les vieux libertins, les gens laids, sots, infirmes que la fortune seule a favorisés et qui n'obtiennent qu'au poids de l'or des faveurs que d'autres ont souvent eues sans effort. Ces personnages sont bien rarement aimés, et presque toujours trompés ; je me suis moi-même amusé à leurs dépens et je vais entretenir Caroline !... Non, je vais la mettre dans sa chambre ; voilà tout ; je lui ferai bien, par-ci par-là, quelques petits cadeaux, mais il faudra qu'elle continue de travailler ; je n'ai pas envie de satisfaire toutes ses fantaisies : je ne suis donc que son amant et non son entreteneur.

On tâche toujours d'envisager ses actions sous le point de vue le plus favorable : d'ailleurs Caroline est vraiment jolie ; y a déjà longtemps que je soupire pour elle ; je vais enfin la voir combler mes vœux ! Je me persuade qu'elle m'aime, quoique je n'aie rien vu dans sa conduite qui puisse me le prouver ; mais il est si doux de se flatter d'inspirer ce sentiment ! Elle est coquette, mais je la fixerai ; elle ne verra que moi ; elle fera toutes mes volontés, et elle me sera fidèle : voilà comme j'arrange tout cela.

Le lendemain, dès le matin, je songe à tout ce que j'ai à faire ; je n'ai pas de temps à perdre. Je m'habille à la hâte ; et, en refermant ma porte, je me cogne contre Raymond, qui venait me voir en veste du matin.

— Vous sortez déjà ! me dit-il.

— Oui, mon voisin : j'ai beaucoup d'affaires.

— Diable ! j'aurais voulu causer avec vous...

— Ce sera pour une autre fois.

— Vous n'êtes pas venu me joindre hier au café Turc ; je suis resté jusqu'à dix heures dans le jardin.

— J'en suis fâché. Adieu...

— Dites-moi donc... et mon portrait ! Agathe a-t-elle mon portrait ?

Je n'écoute plus Raymond; je suis au bas de l'escalier; je parcours tous les environs pour trouver une chambre; il m'en faut une où l'on puisse entrer tout de suite, et je désire qu'elle ne soit pas éloignée de chez moi. Je n'ai pas encore rencontré ce qu'il me faut : c'est ou trop haut, ou trop triste, ou trop sale. Je marche le nez en l'air, cherchant partout des écriteaux. En m'arrêtant devant une porte cochère, j'entends tousser légèrement à quelques pas de moi : cette toux-là me paraît affectée; je me retourne et j'aperçois Nicette. J'étais à deux pas de sa boutique sans m'en douter. Nicette me regarde, puis baisse les yeux; elle n'ose me saluer ni me parler en plein jour : pauvre petite! Je me souviens alors de son bouquet que j'avais oublié; je ne l'ai pas encore remerciée de son attention!... Je m'approche de sa boutique, et, tout en choisissant quelques fleurs, je lui dis à demi-voix combien je suis sensible à son souvenir; elle rougit de plaisir, et je m'éloigne, la laissant me suivre des yeux.

Enfin, je trouve dans la rue Caumartin ce que je voulais : deux petites pièces bien propres, bien gaies, dans lesquelles on peut venir demeurer sur-le-champ. Il ne s'agit plus que de les meubler; mais avec de l'argent rien n'est si facile. Je cours chez un tapissier; j'achète tout ce qu'il faut et je fais apporter tout cela avec moi. En moins de trois heures le petit appartement est meublé complètement. Je ne voulais d'abord qu'y mettre le nécessaire, mais l'amour-propre s'en mêle; je veux causer à Caroline une surprise agréable : il faut une bergère pour se reposer à son aise; il faut une ottomane pour se reposer à deux; il faut des glaces à une jolie femme; mais il lui faut surtout une toilette, et enfin un bon lit; il faut des rideaux pour se dérober aux regards des voisins; il les faut doubles pour diminuer l'éclat du jour; il faut enfin une petite pendule pour ne pas oublier l'heure en parlant d'amour, et c'est toujours de cela qu'on parlera à Caroline! Tous ces petits détails vont plus loin que je ne voulais d'abord; mais je tâcherai d'économiser sur autre chose, et ce sont de ces dépenses extraordinaires qui ne se font que rarement!...

Enfin tout est terminé. J'ai les clefs de l'appartement : il n'y a point de portier dans la maison : ce sont des espions de moins. Ah! il faut tout prévoir : ce soir Caroline viendra habiter ce quartier qui lui est peu connu, je veux au moins pouvoir lui offrir à souper; il doit y avoir un traiteur aux environs. Mais, avant que ma maîtresse ne prenne possession de son nouveau domicile, ai-je bien pensé à tout?... ne lui manquera-t-il rien?... Mettons quinze louis dans cette commode pour subvenir à ses premiers besoins, car, dans les premiers moments de son changement de fortune, elle ne songera guère à travailler, et c'est fort excusable : la tête tourne si facilement à une jeune fille! Mais on se fait à tout, et il me semble que

si ma jolie fleuriste veut être sage, rangée, et bien se conduire, elle pourra se trouver très heureuse.

Je suis allé chez le traiteur ; j'ai commandé pour neuf heures un souper délicat. Maintenant tâchons de tuer le temps jusqu'à ce soir ; il est l'heure du dîner ; je n'ai pas faim ; n'importe ! dînons toujours, cela m'occupera.

Il est six heures : encore deux heures et demie qui vont être éternelles ! Allons nous promener, il me semble que, dans ce moment, je ne serais pas fâché de rencontrer Raymond pour me distraire : allons rue Vivienne : c'est là qu'est le magasin de modes dans lequel travaille Agathe, je gage que Raymond rôde aux alentours.

En approchant du magasin d'Agathe, j'aperçois beaucoup de monde rassemblé devant une affiche collée à dix pas de la boutique. Je n'ai pas l'habitude de m'arrêter pour lire les effets ou les chiens perdus ; mais je vois tout le monde rire : ce n'est donc pas une de ces annonces ordinaires. Je m'approche... j'écoute...

— C'est bien plaisant, dit l'un.

— C'est un excellent tour, dit l'autre. Je suis sûr qu'il est ressemblant ; je reconnais ce profil-là.

Je veux approcher à mon tour. Je me fais jour... que vois-je !... la silhouette de Raymond que l'on a collée sur une grande feuille blanche et au-dessus de laquelle est écrit en gros caractères : *Avis aux dames et demoiselles. L'original de ce portrait cherche une personne de quinze à trente-six ans qui veuille accepter un dîner dans un cabinet particulier.*

Je devine aisément quel est l'auteur de cette méchanceté. Agathe est avec ses compagnes sur la porte du magasin, et ces demoiselles rient aux larmes en voyant la foule qui se presse devant la silhouette, et en entendant la remarque de chacun. J'ai pitié de ce pauvre Raymond ; si j'osais, j'arracherais sa figure exposée à la risée des passants : il est vrai qu'on ne peut guère le reconnaître d'après un profil noir ; cependant la physionomie de mon voisin est très originale, et l'artiste en silhouette a malheureusement pour lui, parfaitement attrapé sa ressemblance, à laquelle, d'ailleurs, il a eu le temps de s'exercer, puisque Raymond a passé la soirée dans la boutique.

Parmi les curieux je remarque le petit Friquet, qu'on est toujours certain de trouver devant les affiches, les boutiques de caricatures, les marchands de galette, les chanteurs des rues et tous les spectacles en plein vent. Le petit clerc a reconnu Raymond ; il se tient le ventre à force de rire et s'écrie :

— Tiens ! je le connais !... c'est M. Raymond... qui vient chanter

Elle baisse les yeux et ne répond pas. (P. 138.)

chez ma tante!... Oh!... c'est bien lui!.. Oh ! que c'est méchant de l'avoir collé là !

Et, tout en disant :

— Que c'est méchant! le petit sournois répète à chaque instant :

— Je le connais ; c'est M. Raymond qui va chez ma tante.

J'allais m'éloigner lorsqu'en me retournant j'aperçois Raymond qui

se promène devant le magasin d'Agathe en faisant le gentil et en lui lançant des œillades auxquelles elle ne répond que par des éclats de rire.

Le malheureux va venir du côté de son portrait : si Friquet l'aperçoit, il est perdu ; le petit clerc ne manquera pas de le faire reconnaître par tout le monde : je veux tâcher de lui sauver cette mystification. Je cours à lui, je lui prends le bras et veux l'emmener avec moi.

— Venez, mon cher Raymond, venez... allons prendre le café ensemble.

— Je ne peux pas, mon ami ; vous voyez que je suis ici pour quelque chose... Je guette Agathe... je veux lui parler...

— Vous lui parlerez plus tard ; venez donc...

— Non pas... le moment me paraît favorable... elle n'ôte pas les yeux de dessus moi.

En effet, la traîtresse lui fait des mines à mourir de rire, de crainte qu'il ne s'éloigne. M. Raymond, qui ne l'a jamais vue le regarder comme cela, et qui s'aperçoit que toutes les demoiselles du magasin ont les yeux sur lui, ne se sent pas de joie ; il se dandine dans la rue en s'appuyant sur son rotin ; c'est en vain que je le tire par le bras, il n'y a pas moyen de lui faire perdre de vue la boutique de modes. Mais il remarque la foule assemblée à quelques pas.

— Il y a quelque chose là-bas... allons voir ce que c'est...

— Bah ! cela n'en vaut pas la peine... c'est quelque récompense pour un chien perdu, ou l'annonce d'une nouvelle huile pour empêcher les cheveux de tomber et de blanchir !

— Peste ! mon cher ami, ces huiles-là ne sont pas à dédaigner ! Quant à moi, j'essaie de toutes celles qui paraissent : à la vérité, cela me donne souvent des migraines ; mais, pour conserver sa jeunesse, vous conviendrez qu'il faut bien risquer quelque chose. D'ailleurs je crois que ce n'est pas cela qu'on regarde... Comme tout le monde rit !... Oh ! il faut que ce soit fort plaisant...

— Ne savez-vous pas que dans Paris la moindre bagatelle va faire assembler cent personnes ?...

— N'importe... je veux voir cela... j'aime rire aussi quand l'occasion se présente... Je vais bientôt vous dire ce que c'est.

Il est impossible de le retenir ; il a déjà franchi le ruisseau avec une légèreté dont je ne le croyais pas capable. Le voilà dans la foule des curieux, jouant des coudes et des mains pour passer devant les autres. Les demoiselles de modes ne le perdent pas de vue. Je veux aussi être témoin de l'effet que va produire sur lui sa silhouette. Au moment où il parvient jusqu'au mur, et reste immobile devant son profil, ne pouvant

encore en croire ses yeux, le petit clerc, qui n'a pas quitté la place, pousse un cri en l'apercevant, et, enchanté de pouvoir le désigner à tous ceux qui l'entourent, lui dit :

— Voilà votre portrait, monsieur Raymond : il est bien ressemblant! Et tous les jeunes gens répètent avec Friquet : *C'est M. Raymond qui va chez ma tante!*

Mon voisin enfonce son chapeau sur ses yeux de manière à ce qu'on ne voie plus que le bout de son nez; il veut fuir et se jette à travers les badauds, qui se font un plaisir de lui barrer le passage en l'accablant de huées et de plaisanteries. Raymond ne se possède plus, il pousse tant qu'il écarte les curieux. Il marche à grands pas; les éclats de rire qui partent du magasin de modes achèvent de lui percer le cœur. Il va comme le vent; mais son chapeau lui couvre tellement les yeux qu'il ne voit pas devant lui et va se jeter sur un aveugle conduit par un chien qui tient une sébile dans sa gueule.

Raymond a poussé le pauvre diable qui tombe sur son derrière en poussant un juron énergique; le chien, qui voit tomber son maître, lâche sa sébile pour sauter après Raymond; l'aveugle crie au voleur, parce qu'il entend ses gros sous rouler sur le pavé; Raymond jure à son tour, parce que le caniche lui mord les jambes. On court pour mettre la paix et relever le mendiant; mais on ne sait comment en approcher, parce qu'il tape à tort et à travers avec son bâton, croyant frapper la personne qui l'a renversé, tandis que Raymond lutte avec le chien, qui a pris sa jambe pour sa sébile et ne veut plus la lâcher.

Enfin l'aveugle est relevé; on parvient à remettre la sébile dans la gueule du fidèle animal qui vient de combattre pour son maître. Comme il faut un dédommagement au pauvre diable, qui se tâte la fesse et demande sa recette, mon voisin est contraint à fouiller à sa poche, tandis que tout le monde lui corne aux oreilles :

— Allons, monsieur Raymond, il faut être généreux, et ne pas aller dans les rues de Paris comme un fou!

Pour se débarrasser de la foule, qui à chaque instant devient plus considérable, Raymond vide ses poches, et plus il donne, plus l'aveugle se plaint de sa fesse.

— Ces drôles-là ne sont jamais contents! dit mon voisin; voilà douze francs pour ton derrière, et trente sous pour ta recette : je crois que c'est bien assez.

— Vous m'avez blessé, dit l'aveugle, qui crie comme un sourd, je ne pourrai marcher de huit jours : il faut me dédommager de la perte que ça m'occasionnera.

— Allons... tiens, voilà encore douze francs...

— Ça n'est pas assez, mon bourgeois...

— Comment! cela te fait trois livres par jour, et tu n'es pas content! Il paraît que le métier est bon!

— Je suis un pauvre père de famille; j'ai cinq enfants...

— Et pourquoi ta femme ne te conduit-elle pas, au lieu de te confier à un chien?

— Ma femme chante sur la place Maubert, mon bon monsieur.

— Et tes enfants?

— Mon aînée chante sur le boulevard des Italiens, ma cadette chante dans la rue du Grand-Hurleur, ma troisième chante au Montparnasse, mon quatrième chante aux Champs-Elysées, et mon petit dernier commence à chanter dans la rue du Petit-Lion. Nous chantons tous, mon bon monsieur.

— Eh bien! ils viendront se plaindre encore! Des gens qui chantent du matin au soir!... et qui ne donnent pas leur journée pour trois livres! Je vous demande s'il y a dans Paris une famille plus heureuse que celle-là.

Le public rit de la réflexion de mon voisin. L'aveugle, qui veut encore faire le méchant, est menacé d'aller montrer ses parties blessées à M. le commissaire, qui a un tarif pour les derrières de toutes les conditions. Le mendiant ne se soucie pas d'exposer ses fesses à la justice, craignant un rabais considérable; il s'éloigne avec son chien, Raymond avec sa courte honte, et moi avec la silhouette que j'ai arrachée et fourrée dans ma poche.

L'heure est venue d'aller chercher Caroline. Je prends un fiacre et me fais conduire derrière le Château-d'Eau. Là je descends, et vais me promener sur le boulevard en attendant ma jeune fugitive. Cette fois, elle ne tarde pas à paraître, tenant à la main plusieurs cartons : elle sourit du plus loin qu'elle m'aperçoit; il règne dans ses manières plus d'abandon, dans ses regards plus de tendresse qu'elle ne m'en avait jamais témoignés! Oh! je vois bien maintenant que je suis maître de son cœur.

Je la conduis à la voiture : nous emballons les cartons ; nous nous plaçons l'un contre l'autre; je dis au cocher de fouetter ses chevaux : il me tarde d'être arrivé et de jouir de sa surprise. Enfin, après une course rapide, pendant laquelle elle m'a laissé la tenir dans mes bras et lui répéter que je l'aimerai toujours, nous arrivons rue Caumartin, devant la porte de son nouveau logement.

J'ouvre la porte bâtarde; je paye le cocher; Caroline prend ses cartons, et je lui donne la main pour monter l'escalier, car il est nuit et

l'on n'y voit pas. Je suis étonné de ne point sentir sa main trembler dans la mienne... Au moment d'un si grand changement dans sa situation, elle n'est point agitée... C'est une jeune fille qui a beaucoup de caractère.

Enfin nous sommes chez elle : une vieille voisine nous donne de la lumière ; Caroline peut examiner son nouveau domicile. Elle jette autour d'elle des regards charmés ; je vois le plaisir briller dans ses yeux.

— Ah ! que c'est joli !... que c'est joli !... dit-elle à chaque instant ; et elle s'assied sur une bergère, sur l'ottomane, va se mirer à la toilette, examine ses rideaux, sa commode, sa pendule, sa table, ses chaises... Il n'y a que le lit qu'elle n'ose point aller examiner... Est-ce par pudeur ?

— Vous êtes donc contente ? lui dis-je en la faisant asseoir sur mes genoux.

— Eh ! comment ne le serais-je pas ? Ce logement est charmant... tout cela est d'une élégance... il n'y manque rien... je vais avoir l'air d'une femme comme il faut.

— Vous vous y plairez donc ?

— Je sens que je ne pourrais déjà plus le quitter.

— Je suis charmé d'avoir réussi ; tout ce qui est ici est à vous.

— A moi ?... En vérité... vous êtes trop généreux !

— Et, si vous ne m'aimez pas, vous êtes encore la maîtresse de ne point me voir ; je ne prétends pas mettre un prix à ce que je fais...

— Ah ! quelle idée !... si je ne vous aimais pas, est-ce que j'aurais consenti à vous suivre ? est-ce que j'accepterais quelque chose de vous ?...

Je ne lui en laisse pas dire davantage, un baiser lui ferme la bouche. On sonne avec violence ; Caroline fait un mouvement de frayeur.

— Qui peut donc venir ici ? me dit-elle. Je la rassure et vais ouvrir.

C'est le traiteur qui apporte le souper que j'ai commandé : cette vue rend à Caroline toute sa gaieté. Nous dressons le couvert ; la manne est débarrassée, les mets sont placés sur la table, le marmiton renvoyé.

Nous sommes seuls, nous sommes chez nous, nous sommes nos maîtres.

Je n'ai pas grand appétit, mais je vois avec plaisir que ma compagne fait honneur au repas ; elle mange de tout, elle trouve tout bon.

— Du moins, me dis-je, celle-ci ne fait pas encore la petite-maîtresse, elle ne cherche pas à cacher sa joie et son appétit ; elle avoue que chez sa tante elle ne soupait jamais aussi bien ; elle convient qu'elle aime la bonne chère, les friandises et le vin muscat : versons-lui donc du muscat. Je ne veux pas la griser, mais une petite pointe achèvera de bannir un reste de cérémonie qui gêne encore sa gaieté.

Caroline a de l'esprit, des saillies, de la finesse : peut-être même en

a-t-elle trop. J'entrevois que cette jeune fille peut aller loin et devenir la femme à la mode. Je conçois qu'elle s'ennuyait dans la rue des Rosiers; elle désirait en secret briller sur un plus vaste théâtre, parce qu'elle devine les succès qui l'attendent. Tâchons, autant qu'il me sera possible, de ne point flatter son goût pour le luxe, la toilette et la dépense; car ce serait le diable ensuite pour la faire changer de route.

Mais la pendule sonne onze heures...

— Quoi! déjà! dit Caroline, comme le temps passe vite!...

Je suis à ses côtés, je la tiens dans mes bras, je repose ma tête sur son épaule : le silence a remplacé les élans de notre joie, mais le silence peint mieux le trouble du cœur que les bruyants éclats de la folie.

— Il est bien tard... répète enfin Caroline à demi-voix.

— Faut-il donc nous quitter... lui dis-je, et n'êtes-vous pas maintenant votre maîtresse?

Elle baisse les yeux et ne répond pas, mais ai-je besoin d'autres aveux? Elle ne se défend que faiblement; et je suis si bonne femme de chambre qu'en un instant elle se trouve en toilette de nuit, si toutefois, on peut appeler cela en toilette : il est vrai que j'arrache et je casse tout! cordons, lacets, épingles!.. Ces obstacles-là sont bien faibles : heureusement la mode ne veut pas que nos dames soient revêtues d'une cuirasse d'acier!... mais alors même l'amour saurait en trouver le défaut. Il y a un obstacle plus doux que je désire rencontrer; mais, il faut bien l'avouer, celui-là ne se trouva pas. Ah! mademoiselle Caroline!... j'aurai dû m'en douter!... Qu'importe, après tout! en est-elle moins jolie? Non sans doute; peut-être même est-ce cela qui donnait à sa physionomie cette expression de malice et de coquetterie qui m'a séduit. Mais je ne puis m'empêcher de songer qu'un autre en a obtenu bien plus que moi sans mettre la demoiselle dans sa chambre; cependant, pour nous consoler, rappelons-nous la chanson :

Le premier pas se fait sans qu'on y pense.

Ce n'est que le second qui se fait avec réflexion : il y a donc beaucoup plus de gloire à faire faire le second que le premier; tâchons de nous persuader cela.

D'ailleurs il faut bien prendre son parti là où il n'y a pas de remède. Si j'étais son mari : oh! alors... il faudrait faire de même : car enfin, c'est bien assez d'être persuadé que l'on est un Georges Dandin, je ne vois pas la nécessité de l'apprendre à tout le monde.

J'ai donc gardé pour moi toutes ces pensées; je n'ai prodigué à Caroline que des caresses qu'elle m'a rendues avec une vivacité, une force

de sentiment dont je ne l'aurais pas jugée capable, et qu'à coup sûr je n'aurais pas trouvées dans une Agnès : c'est déjà un point de consolation.

Elle me jure qu'elle m'aimera constamment, ne sera heureuse qu'avec moi, ne veut voir que moi, me sera toujours fidèle, et ne désire plaire qu'à moi. Je lui en dis à peu près autant, et nous nous endormons en répétant ces tendres serments d'amour.

Je m'éveille, il fait grand jour... Caroline dort encore... Il n'est que six heures du matin : ne l'éveillons pas ; elle doit être fatiguée.

Je cueille doucement un baiser sur une bouche qui semble les appeler même en dormant, et je quitte ce lit où j'ai trouvé dans les bras de ma belle toutes les douceurs de la volupté, excepté... mais ne pensons plus à cela.

Je m'habille sans faire de bruit ; je veux sortir sans l'éveiller. Je sais que la trop grande habitude d'être ensemble fait bientôt naître la satiété : je ne veux donc pas être trop souvent près d'elle, afin que nous nous retrouvions avec plus de plaisir. Oh ! j'ai de l'expérience ! Quand on ne le ménage pas, il n'y a rien qui s'use aussi vite que l'amour. Et puis, quoique M^lle^ Caroline me plaise beaucoup, je ne voudrais pas vivre tout à fait avec elle.

Me voilà prêt ; je jette encore un regard sur ma nouvelle amie, puis je m'éloigne à petits pas et referme la porte bien doucement.

Quelle différence de Paris à six heures du matin avec Paris à six heures du soir !... Quel calme règne dans ce quartier, qui retentira dans quelques heures du bruit des calèches, des wiskis, des brillantes cavalcades, des cris des cochers, des laquais, du bourdonnement des piétons et des marchands ! Quelques laitières seules animent maintenant le tableau.

Je me dirige vers les boulevards : quelle fraîcheur ! quelle charmante promenade !... Je ne puis résister au désir de les parcourir avant que la poussière et la cohue n'en aient fait le rendez-vous des élégants et des petites-maîtresses. Je sens d'ailleurs que l'air que je respire me fait du bien, qu'il ramène le calme dans mes esprits, et je conçois qu'on puisse, à six heures du matin, se repentir de ce qu'on a fait à six heures du soir.

Mais les boutiques s'ouvrent, les marchands étalent, les portiers balayent, les jalousies se lèvent, les paresseux bâillent, les petites ouvrières viennent acheter leur once de café, les vieux garçons leur petit pain, les bonnes leur pot-au-feu, et les vieilles femmes leur petite cruche de crème.

Le commissionnaire va boire son verre de vin et le cocher de fiacre son verre d'eau-de-vie, afin de bien commencer la journée.

Les paysannes, qui en ont déjà fait la moitié, remontent sur leur âne

et retournent aux champs ; moi je quitte les boulevards et je rentre chez moi.

Les trois quarts des locataires dorment encore. Il n'est que sept heures et demie ; je ne rencontre que quelques bonnes... Mon voisin, je l'espère, n'est pas encore éveillé : ce pauvre Raymond!... D'après l'aventure d'hier au soir, je présume que nous aurons ensemble une grande explication! Il doit être furieux contre moi ; car je lui crois assez de bon sens pour comprendre maintenant que les demoiselles du magasin de modes se sont moquées de lui.

Me voilà devant ma porte... Il y a quelque chose dans ma serrure... c'est un bouquet de Nicette... il est déjà un peu fané ; il est sans doute là depuis hier au soir.

La petite bouquetière ne m'oublie point ; et moi, qui aurais bien pu à six heures du matin aller lui dire bonjour, je n'ai pas même songé à elle. Je ne passe presque jamais devant sa boutique.

Nicette mérite cependant que l'on se détourne pour la voir ; mais depuis quelques jours je suis tellement occupé que je n'ai pas le temps de penser à ma protégée : je me suis promis, d'ailleurs, de ne point trop penser à Nicette, et je crois que je ferai fort bien... pour elle surtout... Je veux qu'elle m'oublie, car je la crois sensible et susceptible de s'attacher sincèrement à celui qu'elle aimera. N'allons pas la voir ; c'est le plus sage. Elle finira par m'oublier... Ah! je sens pourtant que j'en serai fâché.

Je détache le bouquet et je rentre chez moi, mon appartement me rappelle aussi Nicette et la nuit que nous avons passée ensemble. Cette nuit-là ne ressemble pas à celle qui vient de s'écouler et qui ne m'a rien offert d'extraordinaire... J'en ai passé et j'en passerai sans doute encore beaucoup d'agréables comme la dernière ; mais elles sont bien rares, celles où une jeune fille de seize ans, sensible et jolie, sait, tout en nous charmant, nous faire respecter son innocence.

Je ne suis pas si content que je devrais l'être : devenu possesseur d'une femme charmante, car Caroline est vraiment adorable et elle ne perd pas à être vue dans le plus simple négligé, que puis-je donc désirer encore?...

Ah! j'ai été trompé si souvent, qu'il m'est bien permis d'avoir des craintes...

Ma nouvelle maîtresse est coquette au moins autant que l'étaient mes anciennes, et cela n'est pas fort rassurant ; mais pourquoi se tourmenter d'avance... Je me suis promis, d'ailleurs, d'être impassible et de prendre les événements philosophiquement.

Oui, je me le suis promis, mais je n'ai pu encore y réussir, peut-être

Enfin, nous sommes rejoints par mon adversaire et M. le baron de Witcheritche. (P. 145.

avec le temps et un peu plus d'habitude en viendrai-je à bout. On dit que l'on se fait à tout, mais je crois qu'il est difficile de s'habituer à ce qui blesse notre amour-propre.

On entre chez moi... c'est Mme Dupont qui m'apporte un billet...

— Voyons, madame Dupont, donnez-moi cela ?

Maportière met à tout ce qu'elle fait un air d'importance et de mystère qui m'amuse beaucoup. Elle me présente le papier en l'accompagnant

d'une révérence qui veut dire bien des choses... Mais je m'aperçois que le billet n'est que plié sans être cacheté, d'où je conclus que ma portière sait déjà ce qu'il contient, et, d'après son air, cela doit être sérieux.

— Qui vous a remis ce billet, madame Dupont?

— C'est M. Raymond...

— Mon voisin?

— Oui, monsieur, et je suis chargée de lui rapporter votre réponse

— Voyons donc ce message!

« Monsieur Dorsan,

« Une explication majeure doit avoir lieu entre nous au sujet du dîner « d'avant-hier. Cela ne peut se terminer qu'au bois de Boulogne, où je « vous attends aujourd'hui entre midi et une heure. Je serai seul; « faites de même. Je vous crois trop galant homme pour manquer à ce « rendez-vous. Je serai près de la porte Maillot.

« Raymond ».

Je ris comme un fou après avoir lu ce billet.

Mme Dupont, à laquelle je ne doute pas que Raymond n'ait dit que nous allions nous battre, paraît surprise de ma gaieté et me demande quelle réponse elle doit faire.

— Allez, lui dis-je, et assurez à mon cher voisin que je serai exact au rendez-vous.

Ma portière, fière de son ambassade dans une affaire aussi importante, me fait la révérence de rigueur, et retourne rendre réponse à Raymond, qui l'attend probablement dans sa loge, où il fait le crâne devant les commères et les bonnes, afin que toute la maison sache qu'il a une affaire d'honneur. J'avoue que je ne m'attendais pas à un cartel de mon voisin... Quelles armes vais-je prendre?... il ne m'en parle pas; j'ai dans l'idée qu'elles seront inutiles : à tout hasard mettons mes pistolets dans ma poche. Que sait-on? J'ai peut-être mal jugé Raymond... D'ailleurs les fous ont leurs moments lucides, les avares sont parfois prodigues, les tyrans ont des éclairs de bonté, les coquettes des instants de sincérité, les fripons des lueurs de probité, les poltrons peuvent avoir aussi leurs moments de valeur.

XVII

DUEL AVEC MON VOISIN

Je me rends au rendez-vous à l'heure indiquée. Le temps est fort beau, la promenade charmante et les promeneurs sont nombreux. Je ne puis m'empêcher de trouver que mon voisin a choisi pour se battre une heure où il est difficile de n'être pas aperçu; je sais bien qu'il aime beaucoup à se faire voir, mais il me semble qu'ici ce n'est point le cas: il serait capable de choisir son terrain devant un corps de garde. Attendons cependant avant de juger et prenons patience.

Me voici à la porte Maillot. Je n'aperçois pas Raymond. Il n'est pas encore une heure... promenons-nous. Je ne songeais guère ce matin à venir aujourd'hui au bois de Boulogne, et surtout à y venir seul. Caroline doit être étonnée de ne point me revoir. Au fait, c'est lui marquer peu d'empressement; et si elle est exigeante, elle aura droit de me gronder. Mais nous ferons la paix, j'en sais le moyen : quand on s'aime encore, il est bien facile à trouver; ce n'est que dans les vieux ménages et les vieilles liaisons que les querelles refroidissent l'amour, parce qu'alors les raccommodements ne se font plus de même.

Il est une heure et demie... personne ne paraît... Ah! mon cher voisin, n'auriez-vous eu que l'intention de m'envoyer promener? Je conçois qu'il faut beaucoup de préparation avant de vous battre en duel; mais, depuis ce matin huit heures, il me semble que vous avez eu le temps de faire vos petits arrangements, et d'aller dire à vos connaissances que vous avez une affaire d'honneur. Serait-il allé prévenir la gendarmerie?... Cela s'est vu quelquefois : mais non, c'est lui qui m'a écrit; je lui fais injure!

Ce pauvre Raymond! je sais que l'aventure du dîner est terrible, et qu'il doit beaucoup m'en vouloir, surtout s'il me croit aussi l'auteur de la méchanceté que l'on a commise en collant son profil dans la rue Vivienne. Mais pourquoi cette rodomontade de m'envoyer un cartel par la portière? S'il n'a pas l'intention de se battre, il fallait me venir trouver chez moi; je serais convenu en riant de mes torts, car je ne suis pas de ces gens qui ne réparent les sottises qu'ils ont faites qu'en cherchant à couper la gorge à ceux qu'ils ont offensés. Je vois plus de gloire à avouer franchement sa faute qu'à se battre ensuite si l'on n'est pas satisfait.

Bientôt deux heures... je perds patience ; je suis las de me promener ; d'ailleurs le temps se couvre, l'horizon s'obscurcit ; nous allons avoir de l'orage : je n'ai pas envie de l'attendre dans le bois. Déjà les promeneurs sont plus rares, les cavaliers pressent les flancs de leur coursier, les cochers font claquer leur fouet ; on se hâte de rentrer à la ville. Je vais en faire autant.

Mais quels sont ces trois hommes qui se dirigent à grands pas vers le bois?... Oh! je reconnais celui qui marche fièrement à la tête : c'est Raymond ; il a amené deux témoins, et il m'a dit qu'il viendrait seul... N'importe, il aura sans doute la complaisance de m'en céder un : je commence à croire que c'est dans l'intention de me choisir le mien qu'il m'a engagé à n'en pas amener.

Ces messieurs approchent... Je reconnais les témoins de Raymond... L'un est le mélomane Vauvert, l'autre M. le baron de Witcheritche. Ah! parbleu, nous allons rire!... Je me doutais bien que mon voisin me ménageait quelque tour de sa façon... Où diable a-t-il été chercher de pareils témoins?... Il ne nous manque que Friquet ; mais je ne serais pas étonné qu'il fût placé en faction à peu de distance, prêt à crier à la garde au premier signe de son oncle.

Ces messieurs sont en nage ; ils ont cependant eu le temps de faire la route. Apparemment qu'ils se sont décidés tard afin de s'échauffer en chemin. Raymond est rouge comme un coq, Vauvert pâle comme une mariée, et M. le baron fait de si vilaines grimaces que je ne puis pas bien préciser la couleur de sa figure.

Ces messieurs paraissent plus satisfaits en voyant que je suis seul, je suis bien fâché maintenant de n'avoir pas pris un témoin ; j'ai dans l'idée que cela aurait dérangé le plan de Raymond.

On me salue du plus loin qu'on m'aperçoit, j'en fais autant ; et, retournant sur mes pas, je rentre dans le bois, d'où j'étais sorti.

— Où allez-vous donc?... attendez-nous donc! me crie Vauvert, qui bégaie et peut à peine parler tant il est agité.

Je ne fais pas semblant d'entendre, et continue à m'enfoncer dans le bois.

Vauvert se met à courir après moi, il me rattrape et me prend la main... je sens qu'il tremble comme un lièvre.

— Où donc allez-vous, mon cher ami? pourquoi vous enfoncer ainsi dans le bois? vous voyez bien qu'il va faire de l'orage...

— Il me semble que l'affaire qui nous amène ici ne doit pas se terminer sur la grande route... autant valait alors choisir le boulevard Saint-Denis pour le lieu du combat...

— Mon ami... j'espère que... d'ailleurs...

— Quant à l'orage, ce n'est pas cela qui peut nous gêner; au contraire, cela éloigne les curieux.

Pendant que je cause avec Vauvert ; j'entends mon voisin qui lui crie de loin : Point d'arrangement, monsieur Vauvert, point d'arrangement!... Je ne veux pas que cela s'arrange; je suis décidé à me battre!

— Vous l'entendez! me dit Vauvert; il a la tête montée... Oh! il est terrible quand il s'y met... Il a dit partout qu'il voulait avoir votre vie ou que vous auriez la sienne.

Je ne puis que rire des fanfaronnades de Raymond; et c'est moi qui rassure ce pauvre Vauvert, qui ne sait pas où il en est, car il ne s'est jamais trouvé à pareille fête.

Enfin nous sommes rejoints par mon adversaire et M. le baron de Witcheritche, qui a un chapeau à cornes de huit pouces de haut, qu'il a enfoncé sur l'oreille gauche, ce qui lui donne l'air d'un tapageur de la rue Coquenard.

— Monsieur, me dit Raymond en s'avançant vers moi d'un air martial, je vous avais dit que je viendrais seul, et c'était mon intention; mais, en traversant le Palais-Royal, j'ai rencontré mon ami Vauvert, qui allait acheter un petit pain pour son second déjeuner et qui, en apprenant que j'avais avec vous une affaire d'honneur, a tout quitté pour me suivre et...

— C'est-à-dire, dit Vauvert en l'interrompant, que vous ne m'avez pas dit que c'était de cela qu'il s'agissait, je ne l'ai appris qu'à la barrière; car, en m'apercevant, vous m'avez pris par le bras, sans me laisser le temps de payer mon journal.

Raymond ne fait pas semblant d'entendre ce que dit Vauvert, et continue :

— J'ai donc cédé à ses pressantes sollicitations. D'ailleurs, il est autant votre ami que le mien, et sa présence ne peut vous déplaire. Quant à M. le baron de Witcheritche, nous l'avons rencontré à la barrière, allant avec madame son épouse dîner à la campagne. J'ai pensé qu'il valait mieux avoir deux témoins qu'un seul, parce que je pourrais vous en céder un. M. de Witcheritche a bien voulu quitter madame la baronne, qui l'attend ici près sous les arbres. Il sera donc mon second, et Vauvert le vôtre, si cela peut vous être agréable.

M. le baron, qui a salué toutes les fois qu'on a prononcé son nom, va se placer à côté de Raymond et Vauvert se met derrière moi.

— Monsieur Raymond, dis-je à mon tour, il me semble que nous pourrions fort bien terminer cette affaire entre nous, sans déranger ses

messieurs. Je crains que madame la baronne ne soit mouillée pendant notre combat, et Vauvert serait mieux à son bureau qu'ici...

— Oui, c'est vrai, dit Vauvert, qui ne demande qu'à s'en aller. J'ai beaucoup de besogne aujourd'hui... et je crains d'être grondé par mon sous-chef.

— Matame la baronne, il n'avait bas peur te l'orache, il aimait beaucoup fort à voir les bétites éclairs, dit M. de Witcheritche en souriant très gracieusement de manière que sa bouche aille rejoindre ses oreilles.

— Enfin, puisque ces messieurs sont venus, il ne faut pas que ceci soit pour rien, dis-je en souriant aussi : j'accepte donc M. Vauvert pour mon second.

Vauvert se recule d'un air effaré :

— Tranquillisez-vous, lui dis-je, les seconds se battent rarement; si cependant je succombe et que vous vouliez me venger, vous en serez le maître.

— Moi! mon cher ami... je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous aime... et certainement... je veux que cela s'arrange à l'amiable... Entre amis, est-ce qu'il faut se fâcher? Monsieur de Witcheritche, nous ne devons pas souffrir que ces messieurs se battent.

M. le baron paraît plus occupé de quelque chose qu'il a dans sa poche que de notre combat, et c'est en vain que Vauvert, qui a les larmes aux yeux, se démène pour lui faire comprendre qu'il faut me réconcilier avec Raymond. Mais mon voisin est tenace.

— Je veux me battre, dit-il : on ne m'offense pas impunément!... J'ai vu M. Gerville, je sais qu'il n'a pas dîné avec vous et Agathe... c'est vous en dire assez!... Et ma silhouette sur le mur... c'est un abus de confiance!... Vous m'en ferez raison, monsieur Dorsan, cette affaire fera du bruit.

— Eh! mon Dieu, mon voisin, je suis à vos ordres... Terminons, car il va pleuvoir ; et je serais désolé que ces messieurs fussent mouillés... et surtout M^me^ la baronne, qui est sous les arbres.

— Je suis l'offensé; j'ai le choix des armes.

— C'est juste.

— Je suis extrêmement fort sur l'épée... j'ai pris des leçons du premier maître de la capitale; mais je ne me bats qu'au pistolet, parce que je ne veux pas abuser de mes avantages.

— Voilà qui est généreux de votre part; j'avais deviné vos intentions en apportant des pistolets...

Je tire mes pistolets de ma poche ; je vois M. Raymond se troubler

et changer de couleur, puis tirer aussi de sa poche une paire de gros pistolets d'arçon qu'il me présente.

— C'est fort bien, lui dis-je ; nous aurons chacun les nôtres.

— Non pas, non pas... remettez les vôtres dans votre poche : c'est des miens qu'il faut se servir... Vous sentez bien que j'aurais trop d'avantage avec mes pistolets contre les vôtres qui ont deux pouces de moins.

— Vous avez des procédés superbes. Allons, puisque vous le voulez...

— Oui, monsieur ; d'ailleurs j'ai le choix des armes, et je ne me bats qu'avec les miennes.

— Soit ; appelons ces messieurs pour les charger.

Je me retourne pour chercher Vauvert, qui, depuis que nous avons les pistolets entre les mains, est allé se promener du côté de la grande route et ne se décide qu'avec peine à se rapprocher de nous.

— Les pistolets sont chargés, dit Raymond ; je prends toujours ce soin-là d'avance.

— Ordinairement, mon cher voisin, ce sont les témoins qui doivent le faire.

— Oh ! je ne me fie qu'à moi pour cela... D'ailleurs, mon ami de Witcheritche les a examinés... N'est-il pas vrai, monsieur le baron ?

Le baron enveloppait, dans un double papier, des petits fromages de Neufchâtel, qu'il craignait que la pluie ne fît fondre dans sa poche, ce qui paraissait l'inquiéter beaucoup : il ne répondit donc à l'interpellation de mon adversaire que par un sourire d'approbation.

Tout ce que je vois confirme les soupçons que j'ai conçus : la valeur de Raymond n'est point naturelle ; son obstination à ne se servir que de ses pistolets, le soin qu'il a pris de les charger chez lui, tout cela me cache quelque espièglerie de sa façon que je veux découvrir. Il me présente ses pistolets, en me priant de choisir.

— A combien de pas de distance voulez-vous vous mettre ? lui dis-je

— Mais... à vingt-cinq pas...

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie Vauvert ; mais c'est à bout portant !... Quarante pas, messieurs ; c'est bien assez près quand on s'attrape !...

— Non pas... mettons-en trente ; c'est tout ce que je puis accorder... Monsieur de Witcheritche, venez mesurer les pas.

M. le baron quitte à regret ses fromages, qu'il dépose sur le gazon, en ayant soin de mettre son chapeau par dessus, car la pluie commence à tomber avec violence. Il vient à nous ; je me place : il mesure des pas

de géants; je ne vois presque plus Raymond. Quant à mon second, il a si peur qu'on ne l'attrape, qu'il ne sait plus où se fixer. Il nous recommande de bien prendre garde de nous tromper; je le rassure. M. de Witcheritche donne le signal en battant la mesure, comme s'il s'agissait d'un quatuor d'Haydn.

Raymond lâche son coup, le bruit ou la peur fait tomber Vauvert sur le gazon; il y reste la face contre terre. Quant à moi, je ne suis pas atteint; je n'ai pas même entendu la balle siffler à mes oreilles.

J'offre à mon voisin d'en rester là.

— Non, non, tirez! me crie-t-il.

— C'est un Zézar! dit le baron, qui admire le courage de Raymond.

Je veux m'assurer de la vérité... Mon second est toujours couché de tout son long par terre; M. de Witcheritche a jugé convenable de se mettre fort loin, derrière un bouquet d'arbres: mon adversaire détourne la tête, en attendant que je le vise, ce dont je n'ai nullement l'envie, quoique persuadé que ses armes ne sont pas dangereuses; mais les fromages du baron ne sont qu'à deux pas de moi, c'est sur eux que je décharge mon pistolet. L'explosion fait reculer le chapeau à cornes et une bourre de papier se colle sur les petits neufchâtels. Pendant que je ris de mon duel, Raymond revient vers moi en me tendant la main, et me criant du plus loin qu'il m'aperçoit:

— C'est fini, mon ami; je suis satisfait; embrassons-nous!

— Eh quoi! lui dis-je, vous ne voulez pas recommencer?... j'ai aussi des armes.

— Non, mon ami; oublions tout cela... je vous en prie, embrassons-nous.

— Soit!... je ferai tout ce qui vous sera agréable.

Pendant que mon voisin se jette dans mes bras, le baron court à ses fromages, et paraît pétrifié en les voyant criblés de petits morceaux de papier.

— Ces froumâches sentent la poudre en tiable, dit-il en les flairant.

— Ah! mille pardons, monsieur le baron; mais ne voulant pas viser mon ami Raymond, j'ai tiré de ce côté; il me paraît que la balle les a percés.

M. Raymond devient rouge jusqu'aux oreilles: mon air moqueur lui fait craindre que je n'aie deviné sa petite supercherie; mais je ne veux pas lui ôter le plaisir de pouvoir dire partout qu'il s'est battu en duel. Je cours à mon second, qui est toujours à terre: je l'engage à se relever, il ne bouge point: je m'aperçois que le pauvre diable s'est trouvé mal pendant notre combat.

Enfin, nous apercevons Mme la baronne assise sous un gros arbre. (P. 150.)

J'appelle Raymond à mon aide; il a sur lui un flacon de vinaigre des Quatre-Voleurs : nous en inondons le visage de Vauvert, il revient enfin à lui.

Après s'être tâté et assuré qu'il n'est pas blessé, il essaie de nous faire croire que c'est l'attachement qu'il nous porte à tous deux qui a causé son évanouissement.

Nous le remercions et le mettons sur ses jambes, mais il faut que nous le prenions chacun sous le bras pour l'aider à marcher; car il n'est pas en état de se soutenir sans appui.

M. de Witcheritche met dans son mouchoir les débris de ses fromages, et nous sortons du bois. La pluie continue; mais mon second ne peut aller vite, ce qui nous force à la recevoir. Raymond a repris toute sa gaieté : il est enchanté de sa journée. Il connaît Vauvert, et sait que son duel sera bientôt la nouvelle de toute la société des amateurs, quand même il ne prendrait pas soin lui-même de le raconter partout.

— Vous avez montré un bien grand courage, messieurs, nous dit Vauvert chemin faisant; quel sang-froid!... quelle tranquillité!... c'est là de la valeur!...

— Oh ! foui! foui! ces deux monsirs être pien courâcheuses.

— Ah! mon voisin Raymond n'est pas un homme comme un autre : je suis sûr qu'il se battrait dix fois par jour de la même manière.

Raymond s'incline et ne répond pas. Je crois qu'il s'aperçoit que je sais comment il charge ses pistolets.

Enfin nous apercevons M^me^ la baronne assise sous un gros arbre, son mari court lui prendre le bras, et nous nous dirigeons vers la barrière.

— Chai peaucoub d'abétit, dit M^me^ de Witcheritche à son époux.

— Nous allons tîner, matame.

Le couple nous salue et double le pas. Je présume qu'il cherche un traiteur pour y entrer, mais je remarque que depuis la barrière deux gros chiens suivent M. le baron, qui fait en vain tout ce qu'il peut pour les chasser.

— Est-ce que ces deux dogues appartiennent à M. le baron de Witcheritche ? dis-je à Vauvert.

— Non, je ne crois pas; je n'ai vu chez lui que des carlins.

— C'est singulier, dit Raymond; il faut qu'il ait dans sa poche quelque chose qui les attire.

Je cherche un fiacre, mais la pluie les a tous fait prendre. Nous avions perdu de vue M. de Witcheritche et sa femme, lorsque des cris se font entendre : bientôt nous apercevons les deux dogues s'enfuyant, en tenant dans leur gueule, l'un un cervelas, l'autre un morceau de petit salé... M. le baron et M^me^ la baronne courent après les chiens en criant :

— Arrêtez!... arrêtez!... au foleur!... Ah! les pigres t'animal!... ils emborter notre tîner!

M^me^ la baronne, moins forte que son mari, est obligée de s'arrêter, et nous conte comment les deux dogues sont parvenus à tirer des poches

de M. le baron le dîner qu'elle comptait manger à la campagne avec son cher époux, qui depuis longtemps lui ménageait cette petite fête.

Pendant que nous consolons la pauvre femme, M. de Witcheritche, qui n'est pas homme à abandonner son cervelas et son salé, court après les chiens, auxquels il jette toutes les pierres qu'il trouve sur la route.

Déjà il en a blessé un, qui ne court plus aussi vite; il espère atteindre l'autre, qui va passer la barrière, et lui lance de toute sa force un gros caillou qu'il vient de ramasser, mais la pierre, mal dirigée, au lieu de frapper le dogue, va crever un œil au commis de l'octroi à l'instant où il regardait en l'air si l'orage s'éloignait.

Le pauvre homme tombe en criant :

— Je suis mort!

Ses camarades accourent. Un des chiens, qui passait alors les limites de la ville, se jette dans les jambes des commis et les fait trébucher. Le second chien, qui veut se sauver, est arrêté par M. le baron, qui ne voit que son dîner et va toujours son train, sans s'occuper du reste.

Il parvient à saisir le dogue par la queue; un combat s'engage entre lui et l'animal, qui ne veut pas lâcher le cervelas.

Les soldats du poste accourent aux cris des employés. Les petites voitures qui veulent entrer ou sortir sont forcées de s'arrêter, les voitures bourgeoises ne peuvent point avancer; les soldats ne laissent passer personne avant qu'on sache ce dont il s'agit. La foule s'accroît, on accourt pour voir ce que c'est; chacun fait des conjectures.

— C'est un prisonnier important que l'on vient d'arrêter au moment où il essayait de sortir de la ville, dit l'un, et il paraît qu'il a blessé les commis qui se sont emparés de lui.

— Non pas; ce sont des marchandises prohibées que l'on vient de découvrir dans l'une de ces voitures, et qu'on faisait passer par fraude.

Au milieu de ce tumulte, qu'augmentaient encore les aboiements des chiens, M. le baron s'écrie d'une voix victorieuse :

— Che le tiens, che le tiens!...

Et il élève en l'air son cervelas qu'il vient de tirer de la gueule de son adversaire; puis, avant que le pauvre diable qu'il a éborgné soit revenu à lui, M. de Witcheritche se glisse dans la foule et vient rejoindre sa femme, laissant les commis, les soldats et les curieux se demander de quoi il s'agit.

M^me^ la baronne a retrouvé son époux; Vauvert est en état de marcher seul; Raymond recommence à faire le gentil. Je me sépare de la société et monte dans un cabriolet, qui me ramène à Paris.

XVIII

PETITE DISSERTATION QUI N'OFFRE RIEN DE DIVERTISSANT

J'arrive chez Caroline à cinq heures précises. Mon duel et ses suites ont prolongé mon absence : elle me gronde d'être sorti sans l'éveiller et me dit qu'elle s'est impatientée après moi. J'aimerais mieux qu'elle se fût ennuyée, mais je conçois qu'elle n'en a pas eu le loisir ; on a mille choses à faire dans un nouveau logement, et puis les emplettes de rigueur : on me montre un chapeau fort élégant que l'on s'est acheté ; on l'essaie de nouveau devant moi. Le chapeau est charmant ; d'ailleurs, à vingt ans, avec une jolie figure, des grâces, de la physionomie, on se coifferait avec un pain de sucre que l'on serait encore bien ; il me semble cependant que je l'aimais mieux en petit bonnet qu'en chapeau... mais je m'y ferai.

Le reste de la toilette doit répondre au chapeau ; c'est dans l'ordre. J'admire comme les femmes mettent de l'importance à tous ces chiffons, à ces bagatelles que l'on nomme parures!... combien elles apportent de réflexion, de calcul, dans la manière de placer une fleur ou un ruban! avec quel soin elles arrangent une garniture, un bouquet, une boucle de cheveux!...

Tout cela est quelquefois le fruit de plusieurs jours de méditation!... Mais n'allons pas leur en faire un crime!... c'est pour nous séduire que l'on se pare! Nous serions bien ingrats de critiquer ce qu'on fait pour nous plaire.

Caroline n'est déjà plus la même, elle porte sa nouvelle parure avec beaucoup d'aisance : ce n'est plus la grisette de la rue des Rosiers, c'est la petite-maîtresse de la Chaussée-d'Antin.

Les femmes se forment en tout plus rapidement que nous.

Voyez ce villageois : après trois mois de séjour à la ville, il est encore lourd, gauche, empesé! Cette petite paysanne n'a quitté ses champs que depuis huit jours, et déjà ses parents ne la reconnaissent plus... Bientôt aussi elle ne reconnaîtra plus ses parents.

Quinze jours se sont écoulés depuis que Caroline habite son petit appartement de la rue Caumartin. Je la vois tous les jours : je n'ose pas dire que c'est de l'amour que j'éprouve pour elle, ou du moins ce n'est pas un amour bien passionné ; mais elle me plaît toujours autant. Je crois qu'elle m'aime plus que dans le commencement de notre liaison ; elle me le dit, du moins.

Les choses ne tournent pas précisément comme je l'avais arrangé, car elle ne va plus à son magasin et ne travaille guère chez elle : mais, en revanche, elle a pris les manières du beau monde, le ton d'une dame, la tournure d'une élégante. Il est vrai que je ne lui refuse rien, tout en faisant souvent le projet de réformer ma dépense... Mais comment refuser quelque chose à une jolie femme qui vous prie avec une voix touchante, et qui, en vous priant, vous regarde d'une certaine manière? Quant à moi, j'avoue que je n'ai jamais eu la force de résister à cela... C'est peut-être un malheur.

Je commence à trouver que ce que j'appelais des chiffons est un chapitre très important quand on entretient une femme. Je me ruine en bagatelles : c'est tous les jours une robe, un fichu, un chapeau, un châle!... Je ne sais pas comment Caroline fait son compte, mais elle me prouve toujours que c'est la mode, et que par conséquent cela lui est nécessaire; je suis trop juste pour refuser le nécessaire à une femme. Mais mon revenu n'y suffit pas : j'emprunte ; je m'endette. Que serait-ce donc s'il lui prenait fantaisie de vouloir le superflu?

Tous les deux jours, en rentrant chez moi, je trouve à ma porte un bouquet. Ma petite Nicette ne m'oublie pas, et moi je ne vais jamais la voir; si je passe devant sa boutique, c'est sans songer qu'elle est là... sans lui donner un coup d'œil!... Cependant, toutes les fois que je trouve son bouquet, je me promets d'aller la remercier; mais Caroline me donne tant d'occupations que je n'ai pas un instant de libre : chaque jour, c'est une nouvelle partie de plaisir ; je n'ai jamais le courage de la refuser, elle sait me faire approuver tous ses plans. Sa grâce me charme, son esprit me séduit, sa gaieté m'amuse : la friponne sait si bien faire usage de tous les dons qu'elle a reçus de la nature!...

Je reçois un matin un billet d'une main qui m'est inconnue... C'est de M^me^ de Marsan, qui me fait d'aimables reproches sur ce que je ne tiens pas la promesse que je lui avais faite d'aller à ses soirées de musique, et m'engage à une petite fête qu'elle donne à sa maison de campagne.

J'avais presque oublié M^me^ de Marsan, car j'oublie assez souvent ce qui m'a enflammé la veille ; ce qui est fort heureux lorsqu'on s'enflamme si facilement, et prouve que le cœur ne prend point de part aux folies que nous appelons de l'amour. J'irai à cette fête, je ne veux pas que M^lle^ Caroline me fasse perdre de vue toutes mes connaissances; je ne dois point renoncer à la société et au grand monde, parce qu'elle ne peut y venir avec moi.

Cette jeune fille ne m'a déjà fait faire que trop de folies!... Et ma sœur, à qui je n'ai pas répondu et qui m'attend de jour en jour!... Ah!...

je ne suis pas content de moi! Mais le torrent m'entraîne; je me laisse aller et je ferme les yeux.

Quelqu'un entre chez moi... c'est mon voisin : je ne l'ai pas vu depuis le jour de notre fameux duel. Il se doute bien que je ne suis pas dupe de sa fausse bravoure, moi qui ai été témoin de son effroi le jour de la partie fine. Je sais qu'il a fait grand bruit de sa valeur en parlant de son duel à tout le monde, mais il a évité de se rencontrer avec moi en société ; ma présence l'aurait gêné dans le récit de notre combat.

Sachons ce que me veut M. Raymond.

— Bonjour, mon cher ami... comment va cette santé, ce matin?...

— Mais je crois qu'elle va trop vite... je la mène grand train.

— Il faut de la sagesse, mon voisin.

— Je vous conseille de parler de cela, monsieur Raymond!... Et que faites-vous d'Agathe?...

— Oh! je ne la vois plus, c'est fini, brouillés à jamais. Je ne veux plus donner dans ces petites fillettes... On dépense un argent énorme... et quelquefois on ne fait pas ses frais. Et cela ne sait pas apprécier un homme... cela ne fait pas de différence entre un poète et un goujat!... Pourvu qu'on ait de l'argent en poche, qu'on puisse les bourrer du matin au soir de bonbons, de friandises, de glaces, de sirops, leur dire qu'elles sont adorables, les mener en voiture, au spectacle ou à la campagne, enfin leur acheter tous les chiffons dont elles ont envie, ah! mon Dieu! cela leur suffit. Qu'on soit, du reste, bête comme une oie, grossier comme un portefaix, ou fat comme un virtuose italien, on n'en est pas moins charmant aux yeux de ces demoiselles.

— Il y a beaucoup de vrai dans tout ce que vous dites là, mon voisin, mais, en général, c'est l'adulation, la flatterie qui gâtent les hommes et les femmes; ne nous mettons pas à leurs pieds, ils ne nous regarderont point de si haut. Les flatteurs, les courtisans, les vils complaisants se glissent partout, et corrompent quelquefois le plus heureux naturel. Les rois sont malheureusement, plus que tous les autres, environnés de cette tourbe servile qui bourdonne sans cesse à leurs oreilles des concerts de louanges et de fadeurs ; c'est lorsqu'ils tremblent que les hommes s'abaissent davantage.

Louis XI eut plus de courtisans que Louis XII, Charles IX plus de flatteurs que Henri IV. Richelieu, Mazarin ne faisaient point un pas sans être entourés d'une foule de courtisans; on les craignait, on tremblait devant eux, mais on s'humiliait, on faisait des vers en leur honneur. Sully et Colbert ont eu des admirateurs, mais ils savaient repousser la flatterie ; ils étaient trop grands pour s'entourer de gens qu'ils méprisaient.

Si de trop fréquents hommages n'augmentaient point notre vanité, si l'habitude des louanges ne nous donnait pas trop de confiance en notre mérite, combien de fautes auraient évitées ces héros, ces grands capitaines qui, dans des circonstances difficiles, ont repoussé les conseils de la sagesse, parce qu'ils n'étaient habitués qu'au langage de la flatterie, qu'ils se croyaient invincibles, parce que mille voix le leur avaient répété, et que celui que l'on élève au rang des demi-dieux ne se décide pas facilement à prendre l'avis de ses créatures!

Les pernicieux effets de l'adulation datent de loin. C'est en la flattant que le serpent séduisit la première femme. C'est presque toujours par le même moyen que depuis ce temps nous séduisons ces dames.

La flatterie a perdu Antiochus et Nabuchodonosor, Sémiramis et Marie Stuart, Cinq-Mars, Montmouth, Cléopâtre et Marion Delorme; Samson se laissa couper les cheveux en écoutant les compliments de Dalila; Holopherne se laissa couper la tête en prêtant l'oreille aux douceurs de Judith; Charles XII, aveuglé par ses victoires, alla ensevelir son armée dans les plaines de Pultawa; le maréchal de Villeroi, comptant toujours sur la fortune, voulut livrer bataille à Ramillies.

La louange, en nous aveuglant sur nos défauts, nous fait rester dans la route de la médiocrité, lorsque la nature nous avait donné les moyens de nous élever au-dessus du vulgaire; en nous faisant fermer l'oreille aux conseils sévères de la vérité, elle nous fait prendre l'amour-propre pour le génie, la vanité pour le mérite, la facilité pour le talent.

Combien d'artistes, en demandant des conseils, ne veulent recevoir que des compliments!... Mais on leur a persuadé que tous leurs ouvrages sont des chefs-d'œuvre, qu'on ne peut y trouver nul défaut!... Et des gens qui ont atteint ce but ne se donneront plus la peine d'étudier: tout ce qui sortira de leurs mains sera parfait. Mais la civilité veut que nous ne disions pas toujours ce que nous pensons : qu'un poète nous lise ses vers : s'ils sont mauvais, nous ne le lui dirons point à moins d'être son ami; car nous ne voulons pas être, dans le monde, des Alcestes frondant sans cesse les travers et les ridicules de chacun: ce rôle nous ferait trop d'ennemis : on ne peut le supporter qu'au théâtre. Dans le monde, nous préférons nous passer mutuellement nos travers à nous ériger en censeur de ceux d'autrui: le commerce de la vie est plus doux: et l'on aime mieux vivre pour soi que de perdre son temps en cherchant à corriger les autres.

Cependant, si la politesse nous fait cacher ce que nous pensons, elle ne nous oblige pas à dire ce que nous ne pensons point : quand j'entendrai lire des vers détestables, je me tairai, mais je ne dirai pas qu'ils sont

charmants ; je tâcherai même d'avoir le courage de faire quelques réflexions à l'auteur. Je ne puis jamais prendre sur moi de dire qu'un portrait est ressemblant lorsque je le trouve manqué ; je ne puis pas dire à quelqu'un qu'il a chanté juste lorsqu'il vient de m'écorcher les oreilles.

C'est surtout avec les talents naissants qu'il faut être avare de louanges, tout en les encourageant ; la flatterie en a fait avorter un grand nombre, en arrêtant l'essor d'un génie qui, se croyant déjà parfait, ne veut plus prendre la peine d'acquérir ce qui lui manque.

Sans doute un père est pardonnable de trouver son fils un prodige de beauté, d'esprit et de talents : l'amour paternel doit nous abuser facilement, mais du moins gardons pour nous notre persuasion : ne forçons point les étrangers à s'extasier au récit d'un trait de malice, à écouter, dans un religieux silence, une fable débitée souvent en dépit du sens commun, et à demeurer en admiration devant les yeux chassieux, un nez plat et un menton de galoche qui ne peuvent charmer que des regards paternels.

S'il y avait moins de flatteurs, que de gens feraient l'ornement de la société, et qui n'y sont qu'insupportables, parce qu'on les a gâtés!...

Qu'on réserve l'enthousiasme pour les poètes, les artistes qui s'élèvent par leurs talents au-dessus de tous les éloges.

Sans doute les contemporains de Molière, de Voltaire devaient rendre à ces génies sublimes les hommages qu'ils méritaient ; mais ce n'est point par de fades compliments, par de vaines louanges, que l'on témoigne son admiration à de pareils hommes : les grands talents sont fiers de l'approbation des gens de goût ; ils méprisent les basses adulations dont les sots sont si vains.

Lorsque Voltaire habitait Ferney, les voyageurs qui, par leur rang ou par leur mérite, pouvaient espérer de parvenir jusqu'à lui, ne manquaient point, dussent-ils pour cela faire un grand détour, de se rendre à la retraite du philosophe : chacun était curieux de voir cet homme extraordinaire qui a étonné l'univers par son génie. Les gens d'esprit et de goût ne songeaient qu'au plaisir qu'ils allaient avoir ; mais les sots (et ceux-là aussi voulaient causer avec Voltaire) s'occupaient d'avance de la figure qu'ils pourraient faire à l'aspect du philosophe, afin de mieux lui prouver leur admiration. Voltaire était aimable avec les premiers ; mais une dame, en apercevant le grand poète, ayant jugé convenable de pousser des cris et de se trouver mal, le philosophe haussa les épaules et tourna les talons.

Les grands génies sont rares, les grands talents sont aimables et modestes : ceux qui auraient pu en acquérir et qui sont restés en route hument avec délices l'encens que l'on veut bien leur prodiguer.

Comment ce jeune homme, dont la voix n'est qu'agréable, ne se

Toutes les femmes se pâment avant de l'avoir entendu. (P. 157.)

croirait-il pas un Laïs, un Martin, d'après l'engouement qu'on lui témoigne! On le presse, on le conjure, on le supplia de chanter; toutes les femmes se pâment avant de l'avoir entendu; elles le vantent d'avance à leurs voisins. C'est délicieux! c'est divin! c'est charmant! voilà les seuls mots qui arrivent à l'oreille du virtuose qui daigne enfin se rendre aux vœux de l'assemblée, et, après toutes les singeries d'usage, chante médiocrement

une romance dont il est convenu qu'il ne fera point entendre les paroles et n'a pas achevé que le concert de louanges recommence, tandis que l'auditeur impartial qui s'attendait à tout autre chose se demande s'il doit en croire ses oreilles.

Tenez, mon cher voisin, je vous l'avoue, je n'ai jamais pu prendre sur moi d'aller grossir la foule qui se presse autour de ces prodiges de société, chez lesquels je n'ai trouvé qu'un excessif amour-propre, et augmenter le nombre des adorateurs d'une femme à la mode, dont la coquetterie est poussée à tel point que j'en rougis pour elle et pour ceux qui l'entourent. A coup sûr, j'aime autant qu'un autre une jolie femme; je serai le premier à rendre hommage à ses grâces; mais faut-il pour cela l'élever sans cesse aux nues, l'accabler de compliments, qui, ne fussent-ils pas outrés, n'en doivent pas moins être fatigants pour celle à qui on les adresse? Ne pourra-t-elle faire un pas sans que je vante sa tournure, sa démarche, son pied, sa grâce?... Ne peut-elle sourire sans que je m'extasie sur ses dents, sa bouche et l'expression de ses yeux? Ne pourra-t-elle dire un mot sans que j'admire son esprit, sa finesse, son tact, sa pénétration et le doux son de sa voix?

Je puis penser tout cela, mais je ne le dirai point; je craindrais de faire rougir celle à qui cela s'adresserait. Je sais que l'on me trouve peu galant : cela me fait peut-être du tort près de quelques dames, mais je ne puis ni ne veux changer : si tout le monde agissait comme moi, peut-être verrait-on moins de fatuité, de prétention chez les hommes, moins de coquetterie et de vapeurs chez les dames ; on ferait plus de frais pour être aimable et pour plaire, tout le monde y gagnerait. Qu'en pensez-vous, mon voisin?

Je m'aperçois que mon voisin ne m'écoute plus ; il est allé examiner les bouquets de fleurs d'oranger qui ornent ma cheminée, et paraît considérer avec curiosité les anciens que j'ai rassemblés sur ma commode, après avoir extrait les fleurs qui ne se conservent point.

— Il paraît que vous aimez beaucoup la fleur d'oranger? me dit enfin Raymond.

— Beaucoup.

— C'est une odeur fort agréable... Vous avez là une vingtaine de bouquets.

— Je ne les ai pas comptés... Mais voulez-vous me faire le plaisir de me dire ce qui vous amène ce matin chez moi, car je présume que vous êtes venu pour quelque chose?

— C'est vrai ; je l'avais oublié en regardant ces bouquets... J'ai reçu une invitation de M^me^ de Marsan pour une fête qu'elle donne après-demain

à sa campagne ; je présume que vous irez aussi, et je viens vous proposer de nous y rendre ensemble.

— Volontiers : vous connaissez le chemin; vous serez mon guide.

— Avec grand plaisir... Ah çà ! comment irons-nous là ?

— Nous louerons un cabriolet qui nous ramènera à l'heure que nous voudrons.

— C'est cela. J'avais d'abord pensé à y aller à cheval... J'aime beaucoup le cheval... je m'y tiens d'une certaine manière.

— Je ne doute pas de votre grâce comme cavalier ; mais nous ne pouvons pas aller en bottes à une fête chez M^me^ de Marsan, ainsi nous n'irons point à cheval.

— C'est juste... Je me charge d'avoir un joli cabriolet... Je connais un loueur de voitures... A quelle heure partons-nous?

— A sept heures : nous arriverons à huit, c'est l'heure de la campagne.

— Voilà qui est arrangé... Je crois que nous nous amuserons... Je connais toute la société... je vous mettrai au courant.

— Je croyais que vous n'aviez encore été que deux fois chez M^me^ de Marsan.

— Oh ! cela ne fait rien !... en une fois je connais tout le monde ; j'ai un certain tact... une pénétration... tout cela tient à l'habitude... Dans le cas où l'on voudrait jouer la comédie, j'ai un opéra que je viens de finir et que je vous lirai en chemin.

— Cela me fera grand plaisir.

— Je vais y donner un coup d'œil... A jeudi, mon voisin.

— A jeudi.

Raymond me quitte, et moi je vais trouver Caroline. Je l'aperçois à sa fenêtre : depuis quelques jours, elle s'y met fort souvent, surtout quand elle est seule. C'est sans doute pour me voir venir de loin. Il me semble qu'elle est encore plus aimable, plus gaie, plus piquante que de coutume ; le plaisir brille dans ses yeux... Oh ! celle-là m'aime, elle m'aime véritablement ; son âme est reconnaissante, son cœur sensible : elle n'est coquette que pour me plaire. Elle voulait, pour s'attacher, trouver quelqu'un qui fût digne de son amour : son cœur me distingue : je suis sûr qu'elle me sera fidèle. Je savais bien qu'avec un peu de patience je trouverais cela.

XIX

LA PARTIE DE CAMPAGNE

C'est aujourd'hui que je vais à la campagne de Mme de Marsan. J'ai prévenu Caroline que ce soir elle ne me verra point ; elle en a paru très contrariée, quoique nous ayons eu la veille une petite discussion, relativement à un certain cachemire dont je vois qu'elle a grande envie et que je ne veux pas lui donner. Je lui ai fait entendre enfin qu'elle n'a pas besoin d'un cachemire pour être charmante, qu'elle me plaît davantage dans une élégante simplicité ; et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. Sept heures viennent de sonner ; ma toilette est achevée.

La portière vient m'avertir que le cabriolet est arrivé et nous attend dans la cour. Quand Raymond voudra, nous partirons ; mais que fait-il encore chez lui?... Allons le chercher.

Je trouve mon voisin commençant à mettre sa culotte.

— Comment, monsieur Raymond, vous en êtes là?...

— Oh ! je vous réponds que je serai prêt dans un instant.

— Et moi je gage que vous ne le serez pas dans une demi-heure.

— Bah ! vous verrez comme je suis leste !... Tenez, en attendant, amusez-vous à regarder mes petites gouaches... mes ébauches... vous verrez, il y a de jolies choses. Si j'avais plus de temps à moi, je me donnerais à l'huile, et j'exposerais au Salon, mais je ne suis jamais libre...

— Je vous conseille de vous en tenir aux gouaches... les vôtres sont remarquables...

— N'est-ce pas ? c'est du burlesque, de l'original, du genre de Callot... Voyez-vous là-bas cette Suzanne au bain?...

— Je croyais voir les Tentations de saint Antoine.

— Ah ! parce que ce n'est pas fini... Et mon Petit Poucet, hein !...

— Je l'ai pris pour Barbe-Bleue...

— C'est qu'il a les bottes de sept lieues.

— Allons donc, mon voisin... Comment, vous en êtes encore à votre culotte !...

— Ah ! écoutez donc, c'est une partie délicate de la toilette.

— Mais on ne porte maintenant que des pantalons, même dans les bals.

— Quand on a, comme moi, une certaine jambe et un mollet d'étude, on n'est pas fâché de les mettre au jour... Voulez-vous lire mes

derniers vers sur la mort du chien favori de la marquise Désormeaux?

— Merci ; je vous suis obligé!..

— Ils ont eu un fameux succès... Toutes ces dames disaient en plaisantant qu'elles me feraient faire l'épitaphe de leurs maris. Le début est brillant :

O chien de la nature, animal si fidèle!..

— J'avais déjà entendu dire homme de la nature ; mais j'avoue que voilà la première fois que j'entends donner cette épithète à une bête. Vous pensez donc, mon cher Raymond, qu'il y a des animaux pervertis?

— Comment donc!... mais ne le voyez-vous pas tous les jours? Et ces pauvres bêtes que l'on fait danser, saluer, cabrioler, passer dans des cerceaux au son du flageolet? Celles-là ont reçu de l'éducation. Le caniche de la marquise faisait toutes ses volontés : il mordait toutes les personnes qui approchaient de sa maîtresse, et sautait sur la table, quand on dînait, pour prendre lui-même dans les plats et les assiettes. C'est là du naturel, et je vous soutiens que chien de la nature est une idée extrêmement heureuse.

— Allons, monsieur Raymond, laissez là votre animal et finissez-en. Si vous êtes aussi long pour chaque partie de votre toilette, nous n'arriverons qu'à la nuit...

— Je suis à vous... Me voilà chaussé... et culotté... mais il me semble que cela fait un pli sur la fesse gauche...

— Quand vous aurez votre habit, on ne le verra point.

— Oui ; mais, en marchant ou en dansant, l'habit s'ouvre...

— Et qu'importe ce pli! Pensez-vous que la société regardera votre derrière?...

— Écoutez donc, un pli peut faire beaucoup de tort dans la tournure... les femmes remarquent tout.

— Celles qui s'occupent de ces choses-là doivent avoir beaucoup à faire dans une grande réunion!...

— Voici qui va mieux maintenant... Ah! la cravate...

— Ce sera long.

— Oh! non; j'ai étudié cette partie-là, et maintenant cela va tout seul... Hein!... c'est cela... Dois-je mettre la pointe en l'air ou en bas?

— Mettez votre pointe où vous voudrez; mais tâchez de vous décider.

— Allons, je la mets horizontalement... Que dites-vous de ce nœud?

— Charmant!... vous êtes superbe!

— Superbe est trop fort... mais je crois que je suis assez bien... je n'ai que trois épingles à poser là-dedans...

— Ah! mon Dieu! nous ne serons pas partis à huit heures!

— Diable! voilà qui est terriblement embarrassant... j'aurais dû rêver à cela plus tôt...

— Qu'est-ce donc? il vous survient une affaire?...

— Je ne sais pas si je dois mettre cette turquoise au-dessus ou au-dessous de mon émeraude...

— Ah! morbleu! monsieur Raymond, je perds patience... je vais partir sans vous...

— Me voici... me voici... mon voisin. Ma foi! il en arrivera ce qu'il pourra! je mets la turquoise au-dessus.

— C'est fort heureux!

— Maintenant l'habit... le chapeau... les gants... vous voyez que me voilà prêt.

— C'est étonnant... Partons...

— Partons... Ah! permettez... j'oubliais un mouchoir musqué...

Nous sortons enfin. Quand Raymond a fermé sa porte, il s'aperçoit qu'il n'a pas mis son étincelle à son petit doigt, et il rentre pour réparer cet oubli. Nous descendons... mais au second étage il ne trouve point son opéra dans sa poche, et il remonte le chercher. Arrivés dans la cour, il se rappelle qu'il n'a pas pris ses romances favorites, et, comme on peut le prier de chanter, il faut que j'attende encore qu'il aille les chercher. Je me promets bien de ne plus voyager avec M. Raymond. Enfin, à huit heures et quart, nous montons en cabriolet : il s'aperçoit alors qu'il n'a pas son lorgnon ; mais cette fois je suis inexorable, je fouette le cheval et nous partons. Il est nuit, ce qui empêche Raymond de me lire son opéra; mais, pour m'en dédommager, il me propose de m'en raconter le sujet. Depuis plus d'une heure il me parle d'une princesse espagnole et d'un prince arabe son amant, pendant que je songe à M^me^ de Marsan que je ne suis pas fâché de revoir, et que je m'étonne d'avoir négligée si longtemps. Lorsque nous arrivons à Saint-Denis, il est déjà neuf heures et demie et je peste contre Raymond, dont la lenteur et les prétentions ridicules nous feront arriver beaucoup trop tard chez M^me^ de Marsan.

— Avons-nous encore loin à aller? dis-je à mon voisin en sortant de Saint-Denis.

— Mais non... encore trois petits quarts de lieue... Je vous disais que ma princesse, que l'on sauve du palais enflammé, doit s'évanouir à la fin du second acte...

— Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas?

— Oui, oui; allez toujours, je vous guiderai... Au troisième acte, lorsque la toile se lève, la princesse est dans le camp de son amant, couchée sur un canon...

— Vous y avez déjà été, à cette maison de campagne?

— Une fois; mais cela me suffit : j'ai une mémoire si exacte!... Les soldats sont endormis sur leurs piques ou sur leurs fusils, parce que je ne suis pas bien sûr s'ils avaient des piques sous le roi Ferdinand : ça ne fait rien. Le prince, qui n'a pas envie de dormir...

— Il me semble, moi, que l'on m'a dit de prendre à gauche.

— Non pas... allez toujours!... Le prince, dis-je, est à genoux devant la princesse, qui est encore évanouie, et il lui chante un superbe adagio en *ré* mineur pour la faire revenir... C'est moi qui ai fait aussi la musique... Voyez-vous d'ici le tableau?...

— Je vois, je vois que si vous ne laissez pas là votre prince et sa princesse, nous arriverons bien tard à Montmorency, et certes ce ne peut être notre chemin; mais aussi je suis trop bon d'écouter vos contes. Tenez, puisque vous prétendez être sur la route, prenez les rênes et conduisez.

— Oh! je ne demande pas mieux... Je gage que nous ne sommes pas à deux cents pas de chez M^me^ de Marsan.

— Je n'apercois cependant aucune lumière.

— C'est que la nuit est très noire...

— Ce diable de cheval a la bouche dure

— Vous le tourmentez trop...

— Ah! j'aperçois quelque chose... Cocher, quel est ce pays?...

— C'est Montmorency, monsieur, nous crie notre jockey.

— Eh bien! monsieur Raymond, vous voulez tout voir, ous êtes un habile homme!...

— Ne vous fâchez pas, mon cher Dorsan : nous allons prendre ce chemin à gauche; je me rappelle maintenant que cela nous conduit droit chez M^me^ de Marsan.

— Je crois que nous ferions tout aussi bien de retourner à Paris... le temps annonce un orage...

— Qu'importe! la fête aura lieu dans la maison.

— La fête!... ah! parbleu! nous arriverons à onze heures!...

— Nous y serons à dix... je vais fouetter cette maudite bête.

— Oh! je commence à me résigner; j'ai pris mon parti.

— On nous désire ardemment, j'en suis certain!... Va donc, coquin, va donc!...

— Dites plutôt qu'on ne pense plus à nous!

— Oh! des personnes de notre genre ne s'oublient pas ainsi... Va donc, rosse!...

— Prenez garde, vous le fouettez trop... le voilà qui s'emporte...

— Ah! mon Dieu... c'est vrai... est-ce qu'il prend le mors aux dents?...

— Retenez-le... serrez donc les guides...

— Je ne peux pas le retenir, mon ami... je serre tant que je peux... Ah! mon Dieu... il va à travers champs... nous sommes perdus.

— Eh! ne vous effrayez pas... il s'arrêtera... Jockey, descends et tâche de l'arrêter...

Notre jockey a déjà sauté à terre, mais il ne nous suit pas, ce qui me fait craindre qu'il ne soit blessé. Notre cheval galope toujours à travers les prairies, les routes et les terres labourées. J'ai pris les rênes des mains de mon compagnon, qui n'est plus en état de rien voir et tremble de tous ses membres en criant à tue-tête au secours. Pour comble de disgrâce, l'orage éclate avec violence, la nuée crève, l'eau tombe à torrents, et le vent nous la pousse au visage. Notre cheval ne s'arrête pas : je commence à craindre quelque accident sérieux; nous sommes sur une côte très rapide ; je m'attends sans cesse à être renversé avec la voiture : heureusement des vignes barrent le passage à notre fougueux animal; il s'arrête brusquement, mais en voulant se dégager des ceps, dans lesquels il s'est pris, il fait des sauts si violents qu'il nous jette sur le côté, et tombe avec nous.

— Je suis mort!... s'écrie Raymond en tombant

Avant de m'assurer de la chose, je tâche de me dégager de ma prison, car les échalas bouchent l'entrée de notre cabriolet. Je parviens enfin à m'en tirer. Je n'ai rien, pas même une contusion. Je m'estime fort heureux d'en être quitte pour la peur. Puisqu'il était écrit que je n'irais pas à la fête de M^me^ de Marsan, je prends mon parti et me décide à supporter le plus philosophiquement possible les mésaventures que Raymond ne peut manquer de m'attirer. Voyons dans quel état est mon compagnon. Il pousse de profonds gémissements : serait-il réellement blessé?... Cela rendrait notre position bien plus fâcheuse. Je me rapproche de Raymond, qui, en tombant, est sorti à moitié du cabriolet et a la figure tournée vers la terre. Je lui secoue le bras... et ce n'est pas sans peine que je parviens à lui faire lever la tête. L'eau qui tombe a déjà formé des mares, et la terre labourée s'est collée au visage de Raymond, qui me dit d'une voix éteinte qu'il ne voit plus clair.

— Ce n'est rien : tournez la figure vers le ciel, je vous réponds que la pluie vous aura bientôt débarbouillé et débarrassé de la terre qui vous couvre les yeux...

La grosse fille se sauve dans ma chambre en riant aux éclats. (P. 170.)

— Vous avez raison, mon cher ami... me voilà bien lavé... je recommence à voir clair... Ah!... je respire!...

— Au fait, êtes-vous blessé?...

— Attendez donc... je me tâte... j'ai mal partout... mais cependant je crois que je n'ai aucune blessure grave...

— C'est fort heureux!

— Ah! mon ami!... quelle terrible aventure!

— A qui la faute?

— Écoutez donc! j'ai fouetté le cheval parce que vous étiez pressé d'arriver.

— Je vous conseille de mettre vos sottises sur mon dos!

— Nous voilà dans un bel état!... et la pluie qui tombe par torrents!... Il semble que tout soit conjuré contre nous... Tenez... jusqu'à mon chapeau que j'ai crevé en tombant...

— Ah! parbleu! il s'agit de ma tête que je ne peux plus garantir... Je suis trempé... crotté... moulu... froissé... Quel rhume je vais avoir!... Et ma toilette! c'était bien la peine... des bas à jour... Tenez, mon jabot est resté sur cet échalas... Ah! mon Dieu! pour un rien je me trouverais mal!...

— Allons, morbleu, Raymond, appelez votre courage!... vous êtes pire qu'un enfant. Il faut nous tirer de là...

— Où est donc notre jockey?

— Je crains que le pauvre diable ne se soit blessé en sautant à terre... et je serais bien embarrassé de dire de quel côté il peut être.

— Si nous pouvions relever la voiture.

— Et cette roue qui s'est détachée en versant.

— C'est le diable qui s'en mêle...

— Je crains aussi que le cheval ne se soit blessé sur ces pieux.

— Voilà une partie de plaisir qui nous coûtera cher, mon voisin!

— Ah! que vous êtes heureux de prendre cela tranquillement!... Moi, je suis anéanti et furieux à la fois!...

— Suivez-moi. Tâchons de découvrir une maison... un abri enfin... mais remarquons bien le chemin que nous prendrons... Venez-vous?

— Attendez donc... je mets mon mouchoir en marmotte pour me garantir un peu.

Nous sortons des vignes; je suis obligé de prendre Raymond par la main pour le faire avancer, car à chaque pas il craint de tomber. Nous marchons ainsi pendant dix minutes, nous enfonçant à tout moment dans des trous pleins d'eau que l'obscurité ne nous permet pas d'apercevoir; je jure, et Raymond se lamente, redoutant d'avance une fluxion de

poitrine. Enfin nous apercevons une petite chaumière, et la lumière qui brille à travers les vitres nous annonce que les habitants ne sont pas encore endormis, car les paysans n'ont point l'habitude de conserver de la lumière pendant leur sommeil.

— Nous sommes sauvés? s'écrie Raymond.

Et il retrouve ses jambes pour courir vers la maisonnette. Mais je l'arrête, craignant qu'il ne s'annonce de manière à ne point nous faire ouvrir. C'est moi qui vais frapper à la porte de la chaumière.

Les villageois sont rarement méfiants: ceux-ci, qui étaient fort pauvres, ne craignaient pas les voleurs. On nous ouvre; j'aperçois, dans une grande salle, une paysanne entourée d'une demi-douzaine d'enfants. Je lui explique notre aventure, pendant que Raymond, qui est déjà entré dans la salle, regarde dans une grande gamelle de quoi se compose le souper des villageois et revient vers moi, en faisant la grimace, me dire que nous ne trouverons pas grand'chose dans cette maison.

— Quoi que j'pouvons faire pour vous, messieurs? nous dit la paysanne en regardant Raymond fureter dans tous les coins de la salle.

— Sommes-nous loin de Montmorency?

— Non; à un quart de lieue, au plus.

— Nous ne connaissons pas les chemins; veuillez nous donner votre plus grand garçon pour nous y conduire, nous vous payerons ce service.

En disant cela, je donne un écu à la paysanne; ce qui la dispose aussitôt à nous être utile.

— C'est bien facile... dit-elle; Julien, tu vas aller avec ces messieurs... Si vous êtes fatigués, j'pouvons vous donner des ânes.

— Oh! volontiers, car il faut d'abord que nous allions à la recherche de notre jockey, qui doit être dans les environs, et ensuite que nous tâchions de relever notre cheval, qui ne doit point passer la nuit dans les champs.

— Allons, Julien, fais sortir nos ânes de l'écurie... Ils n'ont pas de selles, je vous en avertis.

— N'importe, ils nous seront toujours utiles.

Les ânes sont amenés, j'en paye sur-le-champ la location, et j'en prends un troisième pour notre jockey, que j'espère retrouver. Raymond ne se décide qu'avec peine à monter sur sa bête, il voudrait une selle, des étriers, des coussins; il prétend aller à cheval comme Franconi, et ne peut pas se tenir sur un âne. Lassé de toutes ces jérémiades, je pars avec le petit paysan, qui monte le troisième âne, et vais à la recherche du jockey. Raymond, voyant que je ne l'écoute plus, se décide à me suivre, et, se tenant d'une main à la croupe et de l'autre à la crinière de sa monture, il

pousse la pauvre bête derrière moi; et nous voilà de nouveau dans les champs.

Je laisse mon âne trotter au hasard. J'appelle à haute voix notre jockey, mes compagnons crient aussi de toutes leurs forces; enfin on nous répond. Nous nous dirigeons du côté de la voix, et nous trouvons notre jeune homme étendu sous un arbre. Le pauvre diable a un pied foulé et ne peut marcher. Je le fais monter sur l'âne du petit paysan; il ne s'agit plus que de dételer notre cheval, que nous retrouvons couché près du cabriolet. La pluie avait amorti l'ardeur de la pauvre bête; elle se laisse enfin remettre sur pied. Notre guide s'assure qu'elle n'est pas blessée, il monte dessus, se place à notre tête, et la cavalcade se met en route pour Montmorency.

Tous ces détails ont pris du temps. Il est plus d'onze heures et demie lorsque nous quittons notre voiture que je recommande au petit paysan, qui me promet d'aller dès le point du jour chercher un charron pour la raccommoder... Sans Raymond nous irions grand train, mais à chaque instant il nous force à nous arrêter : son âne ne veut pas avancer, ou tourne bride et l'entraîne dans un autre chemin, et il pousse des cris terribles lorsque nous ne l'attendons pas. Heureusement la pluie a cessé, et le temps un peu plus clair nous permet de voir devant nous.

A minuit nous apercevons les murailles des premieres maisons de Montmorency. Raymond pousse un cri de joie, son âne effrayé fait un saut et roule son cavalier dans un sentier bourbeux où il laisse ses souliers. Comme nous étions un peu en avant, Raymond est forcé de se relever seul; la crainte de nous perdre lui rend des forces ; mais sa monture ne l'a pas attendu ; et il finit la route en courant après son âne, qu'il ne rattrape que sur la place, à l'instant où nous mettons pied à terre. Tous les habitants de l'auberge sont couchés, mais nous frappons jusqu'à ce qu'on nous réponde. On s'étonne de ce que des voyageurs arrivent si tard; on s'étonnera bien davantage en voyant dans quel état nous sommes, surtout Raymond, que sa dernière chute a couvert de boue depuis les pieds jusqu'à la tête. On nous ouvre cependant, et, comme je l'avais prévu, on recule à notre aspect. Mais je parviens bientôt à me faire écouter. Le maître, qui s'aperçoit qu'il a affaire a des gens comme il faut, nous adresse des excuses et s'empresse de nous conduire. On loge notre jockey; le cheval est conduit à l'écurie, et le paysan retourne chez lui avec ses ânes.

Je fais faire un bon feu pour nous sécher, et prie l'hôte de nous faire servir ce qu'il a de prêt, car nos malheurs ne m'ont pas ôté l'appétit. On nous sert une volaille, du jambon, une salade et des fruits. Pendant que je me mets à table, Raymond passe dans sa chambre, où il fait aussi allumer

du feu, et il prie la fille qui nous sert de venir lui frotter les reins, afin de lui éviter une maladie. La servante est une grosse paysanne de vingt ans, à qui un homme ne doit point faire peur. Cependant la proposition de Raymond lui paraît singulière; elle me regarde en souriant et paraît hésiter.

— Allez, lui dis-je, et ne craignez rien; monsieur ne songe maintenant qu'à sa santé, je vous réponds de sa sagesse.

Pendant que mon compagnon se fait frotter, je fais honneur au souper, et me sèche entièrement devant le feu. La porte de la chambre de mon voisin n'est point fermée et je l'entends stimuler la servante, tout en la complimentant sur son talent. La grosse fille doit être fatiguée depuis le temps qu'elle le frotte, mais il me paraît que Raymond y prend goût. Bientôt je juge que le feu et les services de la servante ont rendu à mon voisin toute sa vigueur, car il fait l'entreprenant, et j'entends la fille crier qu'elle va se fâcher; et moi qui avais répondu de sa sagesse! Fiez-vous à quelqu'un!...

Mais le bruit continue dans la chambre voisine; enfin la grosse fille se sauve dans la mienne en riant aux éclats, poursuivie par M. Raymond en chemise, en caleçon, et ayant pour chaussure de vieilles pantoufles de l'aubergiste.

— Vous tiendrez-vous tranquille ce soir, monsieur Raymond? Je ne pourrai donc pas avoir la paix avec vous?

— Mon ami, voyez quels yeux!... Oh! friponne, si elle voulait!...

— Oui, mais c'est que je n'voulons pas, monsieur l'échauffé!...

— Allons, Raymond, laissez donc cette jeune fille aller se coucher; il est tard, ce n'est pas le moment de réveiller toute l'auberge; je n'ai pas envie de me faire encore des affaires pour vos beaux yeux. Laissez-nous, la fille; nous n'avons plus besoin de rien.

— Ah! écoute donc, la belle... où est ta chambre?... je t'en prie, dis-moi où elle est...

— Queuque ça vous fait donc?...

— Dis toujours, espiègle, tu n'en seras pas fâchée.

— Eh bien! j'sommes ici dessus... au fond du corridor.

— C'est bon, c'est entendu.

La servante nous laisse, et Raymond vient se mettre à table.

— J'espère, lui dis-je, que vous ne comptez pas courir après cette fille, qui se moque de vous?

— Non!... non!... je riais, voilà tout!... Elle est ferme comme un roc!

— Elle doit savoir aussi comment vous êtes, car elle vous a frotté assez longtemps.

— Oui, certes !... la friponne le sait !...

— Il ne me semble pas que cela l'ait disposée en votre faveur.

— Bah !... et sa chambre qu'elle m'a indiquée...

— Ne vous y fiez pas.

— Oh ! je n'ai pas en vie, comme vous pensez bien, d'aller la trouver ; mais, à coup sûr, si je le voulais, il ne tiendrait qu'à moi.

— Je ne crois pas.

— Voulez-vous gager ?

— Non, parce que vous feriez encore quelque petite drôlerie qui me rendrait ma nuit aussi agréable que ma soirée, et je vous avoue que j'en ai bien assez comme cela pour aujourd'hui. Bonsoir, monsieur Raymond ; je vais me coucher, je vous conseille d'en faire autant.

— Oui, mon voisin ; oui, j'en ferai autant. Dormez bien... votre serviteur.

Raymond prend sa chandelle d'un air piqué et entre dans sa chambre, dont il ferme la porte sur lui. Je ris des prétentions et de la sottise de cet original et je me mets au lit, où je ne tarde pas à m'endormir. Un bruit, dont je ne distingue pas la cause, me réveille bientôt, j'écoute... j'appelle Raymond pour savoir s'il se trouve indisposé ; on ne me répond pas, je n'entends plus rien, et je me rendors. Je ne me réveille qu'à huit heures. Le soleil donne en plein dans ma chambre et m'annonce une belle journée. Puisque je me trouve à Montmorency sans l'avoir voulu, il faut au moins jouir des charmantes promenades que m'offrent les environs et goûter les plaisirs de la campagne avant de retourner à Paris. D'ailleurs, notre cabriolet ne peut être déjà réparé ; il faut bien l'attendre.

Tout en m'habillant j'appelle Raymond, et je lui demande s'il veut venir faire un tour avant le déjeuner. On ne me répond pas ; il paraît qu'il dort encore. Mais la porte de sa chambre est entr'ouverte ; il me semble cependant qu'il s'était enfermé hier au soir. Avançons, et appelons de nouveau.

— Allons donc, paresseux !... il est tard ; réveillez-vous...

Point de réponse... Je regarde dans le lit... il n'y est pas... Il sera sorti sans m'éveiller, il aura été plus matinal que moi. Je vais m'éloigner... lorsque j'aperçois, étendus sur des chaises, l'habit, le gilet et la culotte que Raymond a mis là pour sécher. Comment ! il est sorti sans habit, sans culotte !... voilà qui est singulier... Je me souviens maintenant des projets de mon voisin, de ses agaceries à la servante, du pari qu'il me proposait en soupant... Plus de doute ! M. Raymond a voulu me faire voir qu'on ne lui résiste point ; il est allé se coucher avec la grosse fille qui l'a si bien essuyé et frotté hier. Cependant les servantes d'auberge ne restent

pas au lit jusqu'à huit heures; celle-ci doit être levée depuis longtemps. Pourquoi Raymond n'est-il pas revenu dans son lit? Est-ce qu'il veut que toute l'auberge sache où il a couché? Je n'en vois pas trop la nécessité. Il faut que je m'assure du fait. J'appelle, je sonne: notre servante arrive, c'est celle d'hier au soir. Elle se présente comme à l'ordinaire, le sourire sur les lèvres, ses gros yeux bien ouverts, le ton leste et déterminé. Cette fille-là n'a pas l'air timide; je conçois qu'elle doit être accoutumée aux visites nocturnes. Je la regarde aussi en riant.

— Vous appelez, monsieur?

— Oui, mon enfant.

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

— Comment va notre jockey?

— Oh! il va bien, monsieur; on lui a mis une compresse sur l'pied.

— Et le cabriolet?

— C'est peu de chose, c'est l'affaire de deux heures. Mais le propriétaire des vignes ousque vous avez versé a suivi le charron: il demande un dédommagement pour le dégât que vous avez fait sur son terrain; il dit que vous avez écrasé plus de douze ceps de vigne

— Allons, il faudra que nous payions, parce que nous avons manqué nous tuer sur ses échalas; qu'on lui donne cent sous. Ah çà, ma grosse! dites-moi maintenant ce que vous avez fait de mon campagnon?

— De vot'compagnon?

— Oui, de ce monsieur qui est venu avec moi

— Ah! celui-là qui avait perdu ses souliers... et que j'ai été obligée de frotter si longtemps!

— Justement.

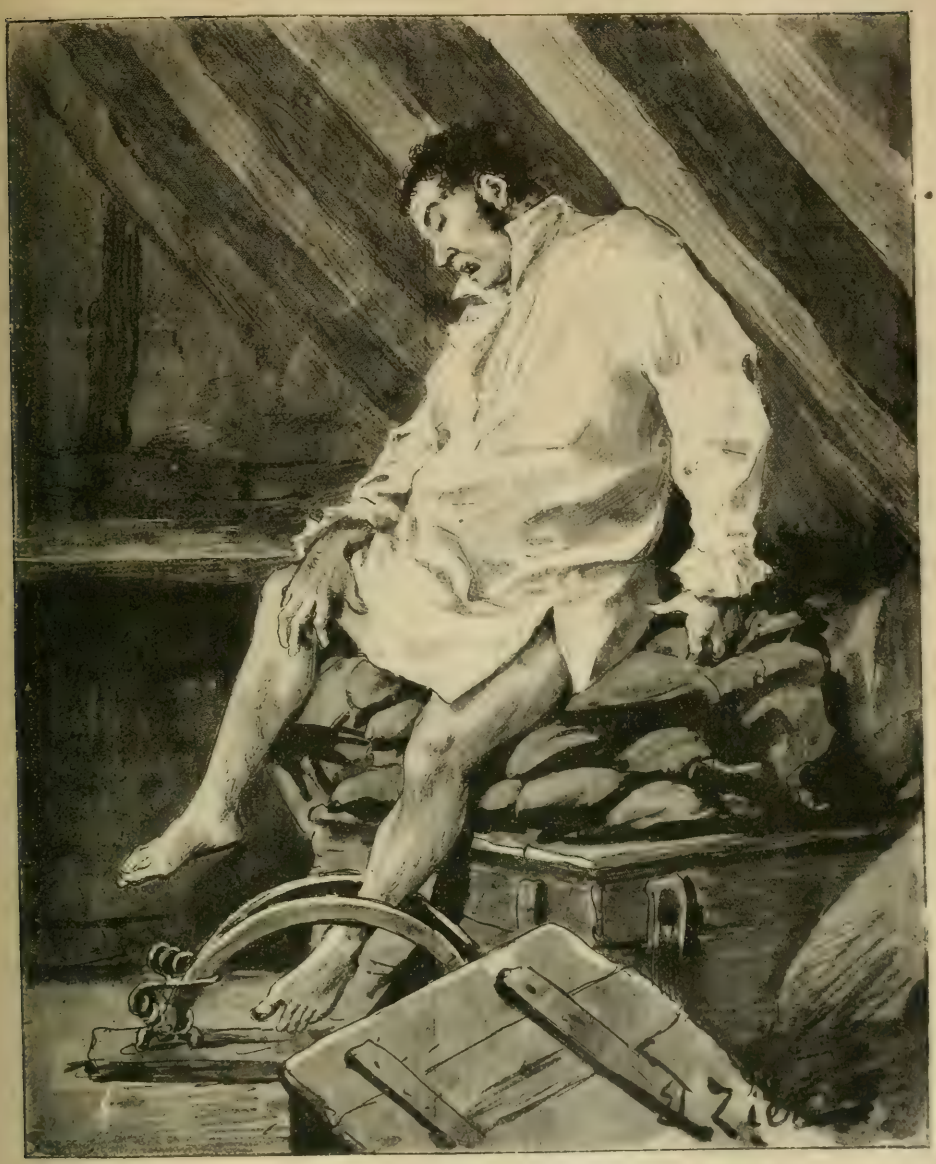
— Pardi! je n'en ons rien fait! et je n'en avons rien voulu faire! quoiqu'il ait été après moi comme un chien qu'a soif!... Ah! mon Dieu! était-il tâteur donc!...

— Ma chère, il est inutile de feindre, il a couché avec vous; je ne vois aucun mal à cela, mais où diable est-il maintenant?

— Quoi que vous dites donc?... Il a couché avec moi!... Ah ben! en v'là une bonne!... ça n'est pas vrai, entendez-vous; je ne couche qu'avec ceux qui me convenons, et vot'vilain poupard ne m'a pas convenu du tout. Est-ce qu'il a le front de dire ça!... Ah! c'est que je lui arracherais les yeux, si je l'entendais!...

— Il me semble que quand on indique sa chambre, on ne doit pas faire autant de bruit pour ce que je vous ai dit.

— Ma chambre!... moi!... j'lui ai indiqué ma chambre!... Ah! mon Dieu! Est-ce que?... Ah! ah! ah!



J'aperçois Raymond ayant une jambe prise dans un piège. (P. 174.)

La servante, qui était pourpre de colère, se mit tout à coup à rire aux éclats. J'attends fort longtemps avant que cet accès de gaieté se calme; la grosse fille se tient les côtes, et est obligée de s'asseoir avant de pouvoir me parler. Elle se remet enfin.

— Faut vous dire, monsieur, que c'te porte que j'avons indiquée à vot'ami n'est pas celle de ma chambre, mais qu'elle conduit dans une

grande salle qui fait mansarde, mais qui est ben exposée et ous qu'il fait toujours ben sec; v'là pourquoi le bourgeois l'a choisie pour y mettre les fruits qu'il veut conserver, comme des poires, des pommes, du raisin, et puis ben de la salaison, comme des jambons, des saucissons!...

— Tout ce que vous voudrez, mais je présume que votre maître ferme cette chambre à clef.

— Oui, monsieur; mais, malgré ça il prétendait qu'on lui volait queuque chose, et depuis queuques jours, je ne sais pas si c'est pour attraper les voleurs, mais j'avons ben remarqué que la porte de la resserre n'est fermée qu'au pêne.

— Et c'est là que vous avez envoyé mon compagnon?

— Oui, monsieur.

— Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir fait toute la nuit!.., Mais il faut qu'il soit quelque part. Allons, la fille, conduisez-moi à votre garde-manger.

— Oh! j'vas chercher le bourgeois, parce qu'il nous est défendu d'y aller, à nous autres.

— Je me moque de la défense : il faut qu'on me retrouve mon compagnon, qui ne peut pas être allé visiter l'Ermitage ni se promener dans la vallée en chemise et en caleçon.

— Au fait, ça n'est pas l'usage.

Sans écouter la servante, qui est allée avertir son maître, je sors de ma chambre, je monte l'escalier, j'enfile un long corridor, au bout duquel j'aperçois une porte. Cet endroit est éloigné des chambres habitées; et si Raymond a appelé, je conçois qu'on ne l'ait pas entendu. Mais pourquoi serait-il resté là?... C'est ce que je vais savoir. Je pousse la porte, qui n'est pas fermée... J'aperçois Raymond ayant une jambe prise dans un piège, et assis sur une pile de jambons sur laquelle il s'est endormi.

Mon arrivée lui fait ouvrir les yeux. Il me tend les bras avec une expression que je ne puis rendre :

— Ah! mon ami, mon sauveur! délivrez-moi... je vous en prie!...

— Que diable faites-vous là?

— Vous le voyez, je suis pris comme un rat dans une souricière, je ne puis bouger!... Je suis là depuis une heure du matin; j'ai crié, appelé, personne n'est venu, il m'a bien fallu prendre mon parti. Voyant que l'on ne m'entendait pas, je me suis assis sur ce que j'ai trouvé, et à la fin je me suis endormi... mais j'ai des douleurs dans tous les membres... Je me souviendrai de Montmorency!...

J'ai bien envie de rire, mais la figure allongée de Raymond me fait pitié. Cependant j'essaie en vain de le débarrasser du piège, lorsque notre

hôte arrive avec sa servante. A la vue de cette dernière, mon pauvre compagnon fait une grimace épouvantable tandis que la grosse fille rit aux larmes.

— Ah! ah! morgué!... Je tiens donc mon voleur! dit l'hôte du plus loin qu'il voit Raymond. Mais, en approchant, il est bien étonné de reconnaître le voyageur auquel il a prêté des pantoufles. Raymond fait une histoire assez vraisemblable d'une petite indisposition qui, l'ayant surpris la nuit et forcé de chercher certain endroit qu'il pensait trouver dans le haut de la maison, l'a amené enfin à se prendre au trébuchet tendu dans le garde-manger.

Notre hôte se confond en excuses. Lui seul connaît le secret du piège. Il se hâte de rendre la liberté à mon compagnon. Raymond va s'habiller: mais il est de fort mauvaise humeur, et ne se soucie pas d'aller admirer les environs de Montmorency. Il craint que la nuit qu'il vient de passer en chemise sur des jambons ne lui donne des rhumatismes, et il aspire au moment où nous pourrons retourner à Paris. Je pourrais railler mon compagnon sur le guignon qui le poursuit dans ses bonnes fortunes, mais je suis généreux et je me tais. Je le laisse se frotter, lui-même cette fois, les épaules, les jambes et les fesses; et, après avoir déjeuné, je vais seul visiter ces lieux charmants que Grétry et Jean-Jacques embellissent encore car les hommes de génie ne meurent jamais entièrement. Je ne ferai point la description de ce que le lecteur connaît aussi bien que moi, je ne lui apprendrais rien; et si je me trompais, on s'apercevrait de mes bévues; mais si je passe quelque jour dans une contrée éloignée, dans un pays désert, si je vois un château gothique ou quelque chapelle tombant en ruine, alors je vous promets une belle description, car je pourrai dire tout ce qui me passera par la tête sans craindre d'être démenti.

Retournons près de Raymond. Il m'attend avec impatience. Le cabriolet est réparé, le cheval est mis, nous pouvons partir. Je fais monter mes deux invalides, car Raymond ne vaut guère mieux que le cocher: il peut à peine se remuer. Je me place au milieu; et après avoir payé la carte de l'aubergiste, sur laquelle figurent les pantoufles avec lesquelles mon compagnon revient à Paris, je me dirige vers la capitale, où nous arrivons sans accident parce que je n'ai pas laissé prendre les rênes à M. Raymond. Rendus à notre demeure, il faut renvoyer le cabriolet et donner un dédommagement au cocher pour son pied foulé, qui le retiendra encore quelques jours chez lui. Je paye, et je présente à mon compagnon la liste de notre dépense depuis la veille.

Pour le cabriolet que nous avons gardé un jour de plus que nous n'étions convenus, trente francs: ci. . . . . Fr. 30 »

Pour la paysanne et son fils, qui nous ont servi de guide et aidé à relever notre cheval	Fr.	6 »
Pour location des ânes à minuit.		9 »
Pour réparation au cabriolet		12 »
Pour le dégât dans les vignes.		5 »
Pour séjour à l'auberge, coucher, souper et déjeuner.		28 »
Pour des pantoufles à M. Raymond		2 50
Pour la fille qui a frotté M. Raymond.		3 »
Pour du feu dans deux cheminées, chose qui est fort rare dans les auberges.		2 »
Pour le jockey qui s'est foulé le pied en voulant arrêter notre cheval		20 »
Total. . . .	Fr.	117 50

En examinant le total des frais de notre partie de plaisir, auquel il pouvait joindre sa toilette presque entièrement perdue, depuis le chapeau jusqu'aux souliers, Raymond poussa un gros soupir et fut un peu long à tirer de sa bourse les cinquante-huit francs soixante et quinze centimes qu'il me devait. Enfin, nos comptes étant terminés, nous rentrâmes chacun chez nous.

XX

SOUPÇONS DE L'ESPRIT. — CRAINTES DU CŒUR

Grâce à mon voisin, je ne me suis pas rendu à l'aimable invitation de Mme de Marsan ; mais je compte aller bientôt m'excuser, et j'aurai soin d'y aller seul : je crois y gagner de toute façon.

Caroline m'attend sans doute avec impatience ; hâtons-nous de faire cesser ses inquiétudes. Je lui avais promis de revenir dans la nuit ; mais les événements !... Il est deux heures passées ; courons rue Caumartin.

M'y voilà... cette fois elle n'est pas à sa fenêtre... mais doit-on se donner un torticolis pour me voir arriver plus tôt ?... Non !... je suis trop raisonnable pour exiger cela. Je monte, je sonne... on n'ouvre pas. Elle est sortie !... Ennuyée de m'attendre, elle est allée se promener... peut-être faire quelques emplettes nouvelles ? il faut m'éloigner... je reviendrai... sonnons encore cependant. Je sonne de nouveau, mais inutilement. Je descends assez mécontent, parce que je suis contrarié, et rien ne contrarie

plus qu'un plaisir remis. Je n'ai pas le droit de me fâcher de ce qu'elle soit sortie... il me semble cependant qu'elle aurait dû m'attendre... Je m'éloigne en me grattant l'oreille ; je crois même que je me gratte le front... Serait-ce un pressentiment? Hélas! je n'ai pas encore trouvé une femme fidèle! mais je me suis promis de ne point me chagriner après! je serai bien certain d'être plus heureux.

En détournant le boulevard, je l'aperçois... Quelle toilette pour une promenade du matin! elle m'a vu; elle paraît embarrassée... Elle vient à moi cependant. Nous nous sourions tous deux... mais je crois que nous n'en avions envie ni l'un ni l'autre : ces sourires forcés se reconnaissent si facilement!

— Ah! vous voilà...

— Oui : cela vous étonne?

— C'est que je ne vous attendais pas si tard.

— Je crois en effet que vous ne m'attendiez plus.

— Vous veniez de chez moi?

— Oui, et vous?

— Je viens de me promener un peu...

— Quelle toilette!

— Elle n'a rien que de bien ordinaire, il me semble.

— Non pas en comparaison de celle que vous portiez rue des Rosiers.

— Vous avez toujours des méchancetées à me dire!...

— Je ne vois pas ce qu'il y a de méchant dans ce que je viens de vous dire.

— Il faudrait peut-être sortir en tablier, en cornette?

— Cela ne vous allait pas mal.

— Je n'ai cependant pas envie de les reprendre.

— Oh! je le crois.

— Il semblerait, à vous entendre, que lorsque vous m'avez connue j'étais une campagnarde bien gauche, bien niaise!

— Je sais très bien que vous n'étiez pas une innocente.

— Est-ce que nous allons rester sur le boulevard? Je rentre... Venez-vous?...

J'hésite... et je la suis cependant. Nous sommes chez elle. Caroline me plaisante sur mon air sévère. Au fait, qu'ai-je à lui reprocher?... Je suis quelquefois bien peu aimable!... je le sais, et un homme grondeur n'est pas aimé... Oui, mais un homme qu'on aime ne paraît jamais grondeur: il a toujours raison. J'embrasse Caroline et nous faisons la paix. Je dîne avec elle, je la mène au spectacle : je veux lui procurer du plaisir... mais elle ne m'a pas l'air de beaucoup s'amuser... Je lui trouve quelque

chose de distrait, de préoccupé ; je suis presque tenté de lui faire la guerre ; je me retiens : elle dirait que je bougonne sans cesse!... Mais, si elle était comme autrefois, je n'aurais pas sujet de me plaindre. Ah! je le répète, quand on cesse d'être aimable, c'est qu'on cesse d'être aimé.

Il est près de minuit lorsque je rentre chez moi... Une secrète espérance me fait porter bien vite la main à ma serrure... Point de bouquet!... c'était le jour pourtant!... Nicette m'oublierait-elle aussi?... Cela me ferait de la peine!... Cependant quel enfantillage! puis-je donc m'attendre à ce que cette jeune fille m'apporte toute l'année des fleurs, lorsque je ne daigne plus aller lui dire un simple bonjour?... Mais au fond du cœur je ne recevais pas avec indifférence ces marques de son souvenir ; j'y étais sensible... plus peut-être que je ne le croyais moi-même ; je le sens au chagrin que j'éprouverais de son oubli ; je m'étais si bien habitué à cet hommage... Il me semble maintenant qu'il m'était dû! Et pourquoi le cacher? je me flattais d'être aimé de Nicette, je la croyais susceptible de constance ; et tout en ne voulant point abuser de son amour, j'étais bien aise de lui en inspirer. Ah! je veux m'informer de sa conduite ; je veux la voir, lui parler. Demain matin, je me lèverai à six heures, et j'irai rôder autour de la petite bouquetière. Que nous sommes bizarres!... Depuis un mois je négligeais Nicette ; et parce que je crois qu'elle m'oublie, je brûle du désir de la revoir, de connaître sa conduite, ses sentiments!... Est-ce de ma part amour, amour-propre, jalousie, vanité, ou simple curiosité?... C'est tout ce que vous voudrez, mais c'est comme cela.

Quant à Caroline, je ne veux plus me tourmenter pour elle ; car enfin elle est fidèle ou elle ne l'est point : dans le premier cas, j'ai tort de la soupçonner ; dans le second, elle ne mérite ni mon amour ni mes regrets. Voilà un très beau dilemme que je propose à tous les jaloux présents et à venir. Mais ils me répondront que, lorsqu'on peut se parler raison, c'est qu'on n'est pas fort amoureux. A cela je n'ai rien à dire, car je crois que c'est la vérité.

Je suis sur pied à six heures. Je suis bien certain, à pareille heure, de ne point rencontrer de connaissances près desquelles je rougirais de parler avec une petite marchande étalée dans la rue. Me voici près de la rue où Nicette dresse son éventaire. Mais je ne vois rien... Serait-il trop tôt?... Aurait-elle changé de quartier? Je m'approche d'un commissionnaire assis à deux pas : ces gens-là savent tout.

— Mon ami, est-ce qu'il n'y avait pas une bouquetière devant cette maison?

— Si fait, monsieur ; elle y était encore il y a huit jours.

— Elle n'y est donc plus?

— Oh! elle n'est pas bien loin!... A trente pas plus bas... vous allez voir une petite boutique; c'est là qu'elle est à c'tte heure.

— Une boutique, dites-vous?

— Oui, monsieur, qui n'est pas grande, mais qui est bien arrangée, quoiqu'ça.

Je vais m'éloigner... mais si je pouvais avoir par cet homme quelques renseignements!... Nicette a une boutique... Que dois-je en conclure?... Je tremble de deviner! Un autre aura donc été plus heureux que moi!... un autre aura donc été écouté!... et ce trésor que je pouvais obtenir et qu'il m'en a tant coûté pour respecter, c'est un autre qui le possède!

Je me rapproche du commissionnaire; je lui mets quelque argent dans la main, et je commence à le questionner.

— Connaissez-vous cette bouquetière?

— Oui, monsieur, je la connais... sans trop la connaître, car elle est un brin fière; elle ne parle guère qu'à ses pratiques, et encore faut pas que ça soit long, car elle vous les enverrait promener... Ah! dame, c'est une fille sage! c'est une vertu, voyez-vous, et les vertus sont toujours remarquées.

L'éloge que cet homme fait de Nicette me cause un vif plaisir, j'aurais été fâché d'apprendre à ne plus l'estimer.

— Vous dites donc qu'elle est sage?

— Oui, monsieur : oh! je nous y connaissons, nous autres; et puis j'voyons tout ce qui se passe. Ce n'est pas que mam'zelle Nicette manque d'amoureux... Oh! pardi! tout le quartier, si elle voulait!... elle est si jolie!... aussi elle vous a fièrement de pratiques. Il n'y a guère que six semaines qu'elle est venue s'établir dans c'te rue; mais c'est égal; les jeunes gens l'ont bientôt aperçue, et c'est qu'il y a tout plein d'mirliflors qui viennent lui acheter pour lui conter fleurette, vous m'entendez bien; mais mam'zelle Nicette ne vend que ses bouquets. C'est une justice à lui rendre : elle n'écoute pas plus les élégants que les laquais! et quand il y a des malins qui lui commandent des fleurs pour qu'elle leur en porte, ils sont ben attrapés, car elle leur envoie tout ça par la petite fille du perruquier.

Je m'éloigne, charmé de tout ce que je viens d'apprendre; en deux sauts je suis devant la boutique de Nicette. Elle range déjà ses pots de fleurs sur les planches placées en dehors de la rue. En me voyant, elle pousse un cri de surprise... les œillets qu'elle tenait lui échappent des mains, elle rougit... et peut à peine balbutier :

— Quoi!... c'est vous, monsieur?

Je souris de son étonnement; j'entre chez elle. Je m'assieds sur un escabeau, et je regarde... Qu'elle est jolie! le plaisir l'embellit encore, et il brille dans les regards qu'elle jette sur moi.

— C'est vous, monsieur Dorsan... vous... chez moi! Ah! je ne m'attendais pas à tant de plaisir!... je ne l'espérais plus.

— Pourquoi donc cela, Nicette?

— Mais... il y a si longtemps!...

— Il est vrai. Mais j'ai des occupations qui ne me permettent pas de...

— Oh! monsieur!... je vous crois... D'ailleurs, n'êtes-vous pas le maître... et pouvez-vous penser à une marchande de bouquets?...

Il y a quelque chose de si touchant dans la manière dont elle me dit cela que je me sens tout ému. Comment ai-je pu oublier tant de charmes, de candeur, de sensibilité!... Je ne me conçois pas.

Elle est toujours debout devant moi; je lui prends la main; je vais, je crois, l'attirer sur mes genoux... elle me laisse faire... elle jette des regards inquiets autour d'elle, mais n'a pas la force de s'éloigner de moi. Imprudent! qu'allais-je faire... nous sommes en vue des passants; on peut entrer à chaque instant.

Elle n'a que sa réputation et je vais la flétrir!... Pauvre petite! elle me la sacrifierait, en craignant de me déplaire.

Je lui quitte la main; je m'éloigne d'elle, en portant mes regards vers la rue : elle me comprend; ses yeux me remercient.

— Vous avez pu louer une boutique, Nicette?

— Oui, monsieur, je gagne beaucoup depuis que je suis dans ce quartier; j'économise et je ne dépense guère; je suis certaine de pouvoir me tirer d'affaire; je ne crois pas avoir mal fait?

— Non... je sais que vous vous conduisez fort bien.

— Vous le savez?...

— Je n'en ai jamais douté. Vos bouquets m'ont prouvé aussi combien votre âme est reconnaissante...

— Ah! puis-je oublier ce que vous avez fait pour moi?

— Vous n'avez point fait de connaissances dans cette rue?...

— Non, monsieur, je n'en veux pas faire.

— Vous ne vous ennuyez pas seule?

— Comment pourrais-je m'ennuyer, j'ai toujours quelque chose à penser!

— Le soir que faites-vous?

— Je lis et je m'apprends à écrire.

— Vous savez écrire?

— Un peu... dans quelque temps je saurai écrire je l'espère. Il y a un vieux monsieur qui me donne quelquefois des leçons

— Qu'avez-vous besoin d'en savoir davantage?

Elle m'écoute en silence, son doux regard approuve tout ce que je dis. (P. 182.)

— C'est vrai, monsieur; si cela vous déplaît, je n'apprendrai plus.

— Oh! je ne dis pas cela! étudiez, Nicette, puisque vous y trouvez du plaisir : vous n'êtes pas née pour vendre des bouquets; mais, croyez-moi cependant, ne cherchez pas à sortir de la condition où le sort vous a placée, cela réussit rarement.

— Oh! je ne cherche rien monsieur! je voudrais seulement être un peu moins bête qu'autrefois.

— Ma chère amie, vous pouvez être ignorante, mais vous ne pouvez être bête; vous serez toujours charmante; votre esprit naturel n'a pas besoin, pour plaire, des ressources de l'instruction, comme vos attraits n'ont pas besoin des secours de l'art pour séduire. Ah! Nicette, soyez toujours telle que vous êtes maintenant!... telle que je vous vis pour la première fois! ne changez jamais!

Elle m'écoute en silence; son doux regard approuve tout ce que je dis : nous nous entendons si bien!... Mais des importuns viennent déjà regarder ses fleurs; il faut que je m'éloigne. Je lui dis adieu, et je reste encore devant elle... Il n'y a pas moyen de prendre un baiser... je le sens bien... elle me devine... nous soupirons tous deux!... se quitter aussi froidement!... Ah! si nous étions chez moi!... je n'ai qu'un mot à dire; elle viendrait, j'en suis certain; mais ne le disons pas, ce mot; car elle serait perdue.

Je lui serre la main et je me sauve... Je sens qu'il faut la fuir pour ne point l'adorer.

XXI

LA CONFIDENCE

Comme un changement heureux dans notre destinée nous raccommode avec la vie, comme un coup défavorable nous rapproche de la fortune, comme un beau trait réconcilie un misanthrope avec l'humanité, comme la réception d'une pièce calme l'humeur d'un auteur, comme une bouteille de vin vieux fait oublier à un ivrogne ses serments, comme un rayon de soleil fait disparaître les traces de l'orage, de même la vue d'une jolie femme nous fait oublier nos projets de sagesse; son amour efface de notre âme le souvenir des perfidies de notre dernière maîtresse, et ses vertus nous raccommodent avec les femmes, que nous jurons de fuir toutes les fois que nous avons été trompés, mais que nous ne fuyons pas, parce que cela n'est point dans la nature.

Ainsi la vue de Nicette me fait toujours l'estimer davantage. Je me reproche de médire quelquefois d'un sexe chez lequel on trouve des modèles de sensibilité, de délicatesse, de douceur, et qui rachète souvent une faiblesse par mille qualités. D'après cela, je pense que j'ai eu tort de soupçonner Caroline, que rien dans sa conduite ne méritait d'éveiller ma jalousie et que souvent, par des reproches et une méfiance mal fondée, on aigrit un cœur que l'on aurait pu fixer

Je vais même jusqu'à me dire que c'est ma faute si j'ai été trahi si souvent, et que je n'ai jamais fait que le contraire de ce qu'il fallait pour conserver l'amour d'une femme. On va loin avec des syllogismes que l'on se propose à soi-même. De la manière dont j'y allais, j'aurais fini par me prouver que les infidélités de ces dames ne sont que la conséquence de notre conduite avec elles, lorsque je me trouvai devant Tortoni, au moment où Raymond y entrait avec un monsieur d'une soixantaine d'années, assez mal bâti, d'une figure bête et désagréable, et forcé de s'appuyer sur une canne pour faire avancer sa jambe gauche, mais dont la mise annonçait l'opulence, et les manières un reste de prétention.

Je ne me soucie point de m'asseoir près de ces messieurs, malgré les sollicitations de Raymond, qui me crie que nous allons déjeuner ensemble. Je feins de ne point l'entendre, et me place dans un coin, loin de Raymond, que je redoute encore plus depuis notre voyage à Montmorency. Mais, tout en prenant mon chocolat, je m'aperçois que la conversation de ces messieurs est très animée. Je gage que ce vieux goutteux raconte à son ami quelques bonnes fortunes qu'il a soin de faire sonner bien haut, pour se donner encore l'air d'un jeune séducteur. Ne ferait-il pas mieux de soigner ses infirmités? Il se lève cependant; je crois que Raymond va le suivre... mais non, il reste et vient vers moi.

— Bonjour, mon ami! Eh bien! sommes-nous un peu remis des fatigues du voyage?

— C'est à vous qu'il faut demander cela. Grâce au ciel, je n'ai pas couché sur un jambon, les jambes prises comme mauviette.

— Ah! l'espiègle!... Ça, c'est vrai que j'avais assez l'air d'un moineau; mais je ne m'en ressens plus, je me suis tant frotté hier!... j'ai usé deux bouteilles de cosmétique pour la peau, et trois flacons d'huile de Ceylan; aussi, ce matin, j'avais retrouvé toute mon élasticité. Dites-moi, connaissez-vous la personne qui était avec moi tout à l'heure?

— Non!

— C'est M. de Grandmaison.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est un homme très riche!... immensément riche!...

— Il est immensément laid!

— C'est un ancien financier... fournisseur, entrepreneur...

— Oui, j'entends.

— Il donne des bals somptueux.

— Ce n'est pas pour lui à coup sûr.

— Oh! c'est encore un égrillard!...

— Il n'en a pas l'air.

— Parce qu'il traîne un peu la jambe!... cela ne l'empêche pas de faire des conquêtes.

— C'est-à-dire d'en acheter.

— C'est ce que je voulais dire; mais cela revient au même. J'avoue, entre nous, qu'il n'a pas inventé la poudre, et que son éducation se borne à la règle de la multiplication et de la soustraction qu'il entend parfaitement. Mais, enfin, avec tout cela, il a les plus jolies femmes de Paris.

— Cela ne fait pas l'éloge des plus jolies femmes de Paris.

— Il me contait tout à l'heure une nouvelle intrigue qu'il est sur le point de terminer... Oh! oh!... c'est fort drôle!... C'est une jeune beauté ravissante qu'il va souffler à un jeune homme.

— Quelque fille entretenue...

— Il paraît que la petite vaut son prix et qu'elle faisait des façons; et puis le jeune homme, qui sans doute est jaloux, la tient de près... Malgré cela, on s'est vu... à la fenêtre d'abord... puis les billets, puis les propositions!... Grandmaison, qui sait comment il faut s'y prendre, a parlé de cachemires, de brillants! La petite est coquette, et il paraît que son jeune amant ne l'entretient que sur un ton bourgeois! Le pauvre garçon sera bientôt évincé.

J'éprouve une certaine inquiétude dont je n'ose encore me rendre compte; le récit de Raymond, que j'avais écouté machinalement, m'intéresse maintenant beaucoup : les mots de cachemires, de fenêtre, de brillants, éveillent dans mon esprit de vagues soupçons, auxquels je rougis de m'arrêter lorsque je me rappelle la tournure et l'âge de M. de Grandmaison. Mon amour-propre ne peut admettre que l'on me préfère un tel rival... mais une voix secrète me dit que l'amour-propre nous trompe souvent : je veux m'assurer de la vérité, et j'adresse à Raymond des questions qui, j'en suis certain, vont me prouver que j'ai tort de me tourmenter.

— Où demeure ce M. de Grandmaison?

— Rue Caumartin, dans une superbe maison qui est à lui... C'est presque à l'entrée, par le boulevard.

Je sens un frisson parcourir tout mon corps, mon estomac se serre, un poids se place sur ma poitrine, et tout cela est l'affaire d'un mot, et d'une seconde; je continue cependant, en affectant la plus grande tranquillité :

— Et cette jeune beauté?...

— Elle loge en face de lui, dans une petite maison où il n'y a point de portier, au second sur le devant. C'est à sa fenêtre que Grandmaison l'a aperçue : la rue est large; mais il a une lorgnette délicieuse qu'il a

fait faire pour voir les ballets de l'Opéra. C'est un petit télescope ; elle vous met sur les objets, et vous savez comme c'est agréable, pendant qu'une danseuse fait une pirouette, de braquer cela sur...

— Mais achevez donc : cette jeune femme?...

— Comme je vous le disais, avec sa lorgnette il s'est convaincu qu'elle est jeune, jolie, bien faite et point fanée!... Oh ! il a des verres pour cela qui sont si précieux !

— Mais l'amant?...

— L'amant ne loge pas avec elle. Il vient la voir fort souvent ; mais alors ce n'est pas à la fenêtre qu'il se met : c'est ce qui fait que Grandmaison n'a fait que l'entrevoir... car elle a bien soin de quitter sa croisée dès que le jeune homme arrive!...

— Enfin?

— Enfin tout va le mieux du monde. Grandmaison a mené la petite en loge grillée à l'Opéra, avant-hier, parce que justement l'amant était à la campagne.

Ici, je ne suis plus maître de moi, et, sans voir ce que je fais, je donne un coup violent sur la table qui est entre moi et mon voisin : la secousse est si forte que la tasse de chocolat saute au nez de Raymond, qui, en me parlant, se tenait courbé sur la table ; le reste du liquide se répand sur le gilet et le jabot de mon voisin, qui fait lui-même un saut en arrière, épouvanté par le geste qui vient de m'échapper.

Honteux de laisser voir mon trouble, mon dépit, ma fureur, je tâche de prendre sur moi, je compose ma figure, et je fais mes excuses à Raymond, qui ne sait pas s'il doit se rapprocher de moi, et demande un verre d'eau pour s'essuyer le visage.

— Pardon!... mille pardons ! mon cher Raymond !... je ne sais pas ce qui m'a pris... Vous disiez donc qu'avant-hier...

— Vous m'avez fait une peur terrible... est-ce que vous avez des attaques de nerfs !

— Non ! non ! c'est une distraction !... Vous disiez...

— Diable ! il faut prendre garde à cela... Vous êtes cause qu'il faut que j'aille changer de gilet et de chemise.

— Oh ! ce n'est rien... Enfin avant-hier il a donc mené cette jeune femme à l'Opéra en loge grillée ?

— Oui, oui... En ai-je encore à la figure ?

— Rien du tout; vous avez une mine charmante... Continuez...

Ce compliment remet Raymond de bonne humeur ; il cache son jabot en dedans et reprend la conversation.

— Oui, ils ont été en petite loge...

— De manière que tout est fini?...

— Oh ! pas encore. Vous entendez bien que la belle fait des façons, et que Grandmaison n'est pas homme à mener les choses si rondement... avec sa jambe, il lui faut toutes ses commodités. Oh ! si c'eût été l'un de nous deux, l'affaire serait terminée !... c'est que nous sommes des lurons !

— Mais depuis ?

— Il a revu la petite hier matin *extra muros*. Il a promis pour ce soir un cachemire magnifique et tout à fait turc si elle veut venir souper chez lui ; de plus, un logement complet, une femme de chambre, une voiture à ses ordres, et cent louis par mois, sans compter les cadeaux, si elle consent à ne point retourner chez elle...

— Eh bien ?

— Elle a accepté...

— Elle a accepté !...

Je me lève si brusquement que Raymond se rejette en arrière et me regarde avec inquiétude.

— Mon voisin, est-ce que cela vous reprend ?

— Non, je n'ai rien... Allons prendre l'air un peu.

Et j'emmène Raymond en le prenant par le bras. Il me suit en faisant la grimace. Sans doute je lui serre le bras sans m'en apercevoir, car il me supplie de le lâcher... mais je ne l'entends pas.

— Mon cher Dorsan !... vous avez des crispations... lâchez-moi le bras, s'il vous plaît...

Oh ! les femmes ! les femmes !... Mais pourquoi éprouvé-je ce serrement de cœur !... car enfin je ne l'aime pas.

— Mon ami, lâchez-moi, je vous en prie...

— Ah ! c'est qu'il est cruel de se voir toujours jouer de la sorte !... d'être trompé sans cesse ! et pour qui ? je vous le demande...

— Je ne sais pas ce que vous me demandez ; mais lâchez-moi, vous me faites mal... je serai obligé d'appeler du monde...

— Mais cependant... est-ce bien elle !... il faut que je la confonde... Raymond !...

Je me retourne vers mon compagnon, dont je remarque alors seulement la figure piteuse et les yeux épouvantés ; je lui lâche le bras, et, reprenant un peu de calme, je lui demande ce qu'il a.

— Ce que j'ai !... Ma foi, c'est vous qui avez des accès de fièvre cérébrale... vous me serrez le bras à me faire crier ; vous poussez des exclamations que je ne comprends pas...

— Ah ! c'est que je pensais à quelque chose que je vous conterai

plus tard; mais revenons à cette intrigue de votre ami; elle m'amuse beaucoup.

— M. de Grandmaison soupe ce soir avec sa nouvelle conquête?

— Oui, c'est pour ce soir.

— Je serais bien curieux de voir cette femme que vous dites si jolie!...

— Ma foi! je le suis beaucoup aussi, moi, car je ne la connais pas plus que vous, et je me fais une fête de la voir...

— Comment! vous la verrez?

— Certainement; je suis du souper, moi et cinq ou six aimables roués des intimes de Grandmaison. Comme il est un peu bête par lui-même quand il a dit à une femme qu'il voudrait bien... vous m'entendez... il ne trouve plus rien à lui dire pour l'amuser; et comme il veut ménager ses plaisirs, parce qu'il n'est pas comme nous en état de recommencer souvent il réserve son ardeur pour la nuit; au souper, il invite toujours plusieurs amis, afin de mettre sa belle en train.

— Voilà qui est parfaitement calculé et fort agréable pour les convives!...

— Vous comprenez qu'il nous en revient toujours quelque chose... Ces femmes-là, quand elles ont un grand fond de sensibilité, ne peuvent point se contenter de Grandmaison, qui est invalide!...

— J'entends! vous êtes son ami et son suppléant.

— Je suis tout ce qu'on veut, moi!... Oh! nous nous amusons à ces petits soupers!... nous rions comme des fous!... La chère est délicieuse! le vin excellent! point de gêne, point de cérémonies; nous badinons, nous chantons, nous buvons; et les plaisanteries, les pointes, les petits mots à double sens, les anecdotes piquantes, les couplets gaillards!... C'est un feu roulant, tout le monde parle à la fois, on ne s'entend pas, c'est charmant!

— Vous me donnez du regret de n'être pas des vôtres.

— Le voulez-vous, mon cher?... Parbleu! si cela vous fait plaisir, je me fais fort de vous introduire.

— Quoi! vraiment, vous pourriez?...

— Je puis tout ce que je veux, moi!... Vous savez bien que tout me réussit.

— Je l'avais oublié... Mais ce M. de Grandmaison ne me connaît pas...

— Qu'est-ce que cela fait? Je vous connais, moi, cela suffit!... Présenté par Raymond, vous serez le bienvenu!...

— Vous croyez que je puis!...

— Mais sans doute!... Que l'on soit gai... que l'on dise des farces,

des gaudrioles, et on est bien reçu chez Grandmaison : c'est pour cela qu'il m'affectionne beaucoup, moi...

— Oh ! s'il ne s'agit que de faire des farces... je vous en promets pour ce soir.

— Vous êtes notre homme ; c'est convenu, c'est décidé... Ce soir venez me rejoindre au café Anglais, à dix heures... c'est l'heure à laquelle on se réunit.

— J'y serai, je vous le jure.

— Mais, si vous m'en croyez, vous prendrez ce matin un peu de fleur d'oranger pour calmer vos nerfs.

— Soyez tranquille !... cela ne me reprendra plus.

— Adieu donc ; à ce soir, dix heures.

Raymond me quitte, je réfléchis longtemps à tout ce que je viens d'apprendre. Cette femme est Caroline !... je n'en saurais douter !... et cependant un faible espoir luit encore au fond de mon cœur. Allons chez elle... mais cachons bien ce que j'éprouve : essayons, s'il se peut, de lire dans son âme... de deviner sa trahison dans ses yeux... Mais surtout soyons raisonnable... soyons philosophe... et tâchons de nous pénétrer de ces deux vers :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot,
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

XXII

LE PETIT SOUPER

Je la trouve chez elle. Mon arrivée ne paraît pas la gêner ; elle me reçoit, me parle, me sourit comme à l'ordinaire. Aurais-je eu tort de la soupçonner ? Cependant elle ne remarque pas mon trouble !... La secrète agitation que je m'efforce de cacher n'échapperait point aux yeux de l'amour !... Ceux-là voient tout, devinent tout !... et Caroline ne me fait aucune question lorsque je brûle, lorsque je ne sais ce que je dis... lorsqu'à chaque instant je suis près d'éclater et ne comprime qu'avec peine tous les tourments que j'endure !... Non, elle ne m'aime plus.

Je lui dis que je compte passer la journée avec elle... je crois lire dans ses regards de l'embarras... mais elle se remet aussitôt.

— Vous me ferez toujours plaisir en restant avec moi, me dit-elle

Elle chancelle et tombe sur son nouvel adorateur. (P. 196.)

enfin avec cette voix si douce qui m'a séduit dans notre rencontre sur le boulevard... Ah! ces voix-là sont trompeuses comme le reste.

C'est en vain que je veux composer ma physionomie et me donner un air de gaieté, je ne puis y parvenir... Je sens toujours quelque chose qui m'étrangle, qui m'étouffe! Ah! j'ai déjà éprouvé cela bien souvent!... Je me mets à la fenêtre... je m'en retire aussitôt... Il ne faut pas que ce soir

je puisse être reconnu. Ah! que la journée est longue!... Je hâte l'instant du dîner. Jamais, je crois, repas ne fut plus triste!... Caroline se plaint de la migraine... moi, je ne me plains pas. Si je pouvais lui parler d'amour!... Essayons... mais je ne vois plus que des lieux communs dans ce qu'elle me répond!... Ah! c'est une bien sotte conversation entre deux personnes qui ne s'aiment plus!

Je lui propose de venir au spectacle. Elle refuse: sa migraine augmente... elle se sent mal à son aise... Perfide, je te comprends!... Pourquoi donc ne pas me dire franchement : « Je ne t'aime plus!... » Ah! je t'en voudrais moins, si tu agissais ainsi. Mais on veut à l'inconstance ajouter la fausseté, la dissimulation; on veut toujours nous tromper.

— Voulez-vous que je reste près de vous? lui dis-je en affectant de l'inquiétude pour sa santé.

— Non... non... je vous remercie!... Il ne me faut que du repos: demain je n'y penserai plus.

Elle ne peut cacher la crainte que lui cause ma proposition, qui dérangerait ses projets. Il ne tiendrait qu'à moi d'en empêcher ce soir l'exécution en restant avec elle ; mais qu'en résulterait-il?... Je ne ferais que retarder le moment!... Je n'aurais pas bientôt le plaisir de la confondre!... Ah! je n'ai garde de reculer cet instant!.. je voudrais déjà qu'il fût arrivé!... Quand nous devons éprouver quelque peine, les moments qui la précèdent sont plus pénibles que ceux qui la suivent.

Huit heures sonnent. Elle va se coucher pour essayer de dormir. C'est me donner le signal de la retraite. Je lui dis adieu. Elle s'avance pour m'embrasser... elle me serre la main, et ses yeux sont secs, son sein n'est pas agité!... Je sors. Il était temps! j'allais éclater!

Je ne suis pas fâché d'avoir deux heures devant moi avant d'aller rejoindre Raymond. J'aurai le temps de me calmer et de prendre un parti. Je sens déjà que le grand air me fait du bien!... Je l'ai cent fois éprouvé : une atmosphère plus ou moins épaisse influe beaucoup sur notre manière de sentir, surtout lorsque nous avons le malheur d'avoir les nerfs irascibles... Un peu de pluie, un peu d'orage calme ou excite nos passions : celles qui sont dans la nature doivent lui être soumises et, grâce au ciel, je ne connais que celles-là et ne suis pas de l'avis de ceux qui affirment qu'elles le sont toutes.

Elle a quitté pour moi sa tante, son petit Jules et bien d'autres!... pourquoi ne me quitterait-elle pas aussi? Elle ne m'aime plus: ce n'est pas un crime! Elle me trompe : c'est là, je crois, ce qui me chagrine le plus, car on est humilié d'être trompé, surtout quand on est d'âge à tromper soi-même.

Mais enfin une pareille liaison devait finir un peu plus tôt, un peu plus tard!... Qu'importe! ce n'est pas non plus de l'amour que j'avais pour elle... C'est, je crois, pour cela que je lui en veux autant!... J'éprouve du dépit de m'être laissé prévenir. L'amour pardonne bien des choses que l'amour-propre n'excuse point.

Ah! si j'étais trompé par Nicette!... je sens que ma peine serait bien différente. Je me rappelle à quel point j'ai été inquiet, agité, en apprenant qu'elle avait pris une boutique, et pourtant je ne suis que son ami. Pensons à Nicette; c'est le meilleur remède à opposer à Caroline.

J'ai parcouru tous les boulevards. J'ai eu le temps de raisonner: j'ai entièrement pris mon parti. Je sens qu'il faut être fou pour se chagriner de la trahison d'une femme qui en a trahi d'autres pour nous. Comment, en effet, compter sur la foi de quelqu'un qui ne nous donne pour garantie que des infidélités?

Je me suis donc décidé à m'amuser aux dépens de M^lle^ Caroline. C'est la meilleure vengeance que l'on puisse tirer d'une femme qui nous trompe. Toutes celles où l'on aperçoit de la haine, du dépit ou de la jalousie dénotent encore un reste d'amour : ce ne sont pas là des vengeances.

Je suis à dix heures au café Anglais... Je prends du punch en attendant Raymond. Je ne veux pas m'étourdir, mais je veux avoir ce degré de folie qui fait que l'on aperçoit moins celle des autres. Mon voisin arrive dans le négligé recherché d'un homme à bonnes fortunes. On croirait, à son air radieux, que c'est lui qui est ce soir le héros de la fête.

— Nous allons bien nous amuser, me dit-il en s'asseyant près de moi et en appuyant son coude sur la table voisine sans remarquer qu'il le met dans un riz au lait que prenait tranquillement un vieil habitué.

— Que diable! monsieur... prenez donc garde à ce que vous faites! dit le vieux monsieur en quittant son journal. Raymond se confond en excuses, et, dans la vivacité avec laquelle il ôte son coude trempé dans le potage, il fait rouler le vase plein de riz sur le pantalon blanc d'un petit-maître qui lisait le *Journal des Modes*.

Le petit-maître jette les hauts cris, le vieil habitué apostrophe rudement Raymond, et je vois que ses excuses vont achever de gâter les affaires.

Ne me souciant pas qu'une nouvelle aventure nous empêche de nous rendre chez M. de Grandmaison, je me hâte de faire mes efforts pour rétablir le calme et apaiser ces messieurs. J'y parviens enfin, et, de crainte d'un nouvel accident, j'entraîne Raymond hors du café.

— Il me semble que la soirée commence mal, lui dis-je en l'emmenant vers la rue Caumartin.

— Bah!... au contraire!... cela nous promet de la gaieté. Ce n'est pas ma faute si ce vieux politique place son riz justement sous mon bras... Il n'avait qu'à le manger au lieu de lire le journal, et cela ne serait pas arrivé. Mais il est dix heures et demie; hâtons-nous; je gage qu'on nous attend...

— C'est-à-dire, vous.

— Oh! j'ai écrit un mot à Grandmaison pour le prévenir que je lui amènerais un intime; ainsi on vous attend aussi.

Nous arrivons rue Caumartin. Nous entrons dans un bel hôtel... C'est bien en face de chez Caroline. Nous montons un escalier superbe; nous traversons plusieurs antichambres éclairées par des globes lumineux attachés au plafond et où bâillent une demi-douzaine de laquais. Tout annonce en ces lieux le faste et l'opulence.. Je n'avais pas tout cela à lui offrir!... Je croyais faire beaucoup pour elle!... je me suis gêné... endetté... que m'en revient-il?... Ah! je me souviendrai d'avoir voulu faire l'entreteneur! Le cœur me bat un peu en approchant du petit salon où la société nous attend... mais je me remets bientôt.

Nous entrons... Je ne vois que quatre hommes parmi lesquels n'est point le maître du logis.

— Eh! bonjour, mes amis! dit Raymond ne entrant et en courant serrer la main à tous ces messieurs. Voici un aimable garçon qui veut bien ce soir s'amuser avec nous. Mais où donc est Grandmaison?

— Dans son boudoir... il apprivoise sa petite avant le souper...

— Ah! c'est juste!... c'est juste!... on fait ses derniers arrangements; on achève de s'entendre...

— L'avez-vous vue, messieurs?

— Pas encore. On la dit charmante!...

— Séduisante... et presque novice!

— Diable! c'est du merveilleux!...

— Aussi Grandmaison nous recommande d'être moins polissons qu'à l'ordinaire.

— C'est bon!... nous irons par gradation pour ne point l'effaroucher.

Mais enfin il faut bien la former, cette petite, et en vérité ce n'est pas Grandmaison qui en est capable!...

Le pauvre homme! c'est tout au plus s'il pourra lui dire un petit mot... après souper.

— Ce n'est pas un rude causeur comme Joconde!...

— Non, mais son vin est délicieux!...

— Et son cuisinier excellent!... D'honneur, j'ai pour lui une estime!...

— Pour le cuisinier?

— Non, pour Grandmaison, mauvais plaisant!... Allons, messieurs, point de mots à double sens : cela nous est défendu aujourd'hui. Moi, d'ailleurs, je suis pour les mœurs avant tout!...

Pendant cette aimable conversation, je m'amusais à examiner ces messieurs. L'un, gros, court et roux, se contentait de rire à chaque plaisanterie des autres, sans se permettre d'y ajouter du sien.

Celui qui parlait le plus était un petit homme d'une cinquantaine d'années qui voulait renchérir sur les jeunes gens en se donnant l'air d'un mauvais sujet et en disant toutes les ordures qui lui passaient par la tête.

Un jeune homme maigre, pâle, livide, dont les yeux caves et éteints annonçaient l'abus qu'il faisait de la vie, était étendu dans un fauteuil et se dandinait en ajoutant parfois quelques plates rapsodies aux bons mots de Raymond, qui se trouvait dans son centre.

Un grand et épais personnage, à la figure hébétée, ayant de gros yeux de bœuf et un nez qui aurait fait honte à une coloquinte, complétait la réunion, où, suivant moi, il ne manquait que M. le baron de Witcheritche.

Enfin une porte du fond s'ouvre et M. de Grandmaison arrive en traînant sa jambe. Mais il est seul.

— Où est-elle?... où est-elle?... s'écrient à la fois tous ces messieurs.

— Un moment!... un moment donc!... vous allez la voir... Elle fait un peu de toilette. Quand je lui ai dit que je la faisais souper avec mes amis, elle n'a pas voulu paraître en négligé... et puis je ne suis pas fâché qu'elle voie tous les cadeaux que je lui fais. Je l'ai laissée avec une femme de chambre.

Un peu de patience et du punch... cela nous fera attendre le souper.

Raymond me présente à M. de Grandmaison, qui s'épuise en compliments banals sur ce que je veux bien embellir sa petite réunion.

Tout en lui répondant, je crains qu'il ne me reconnaisse ; mais ma peur est bientôt dissipée : je vois que M. de Grandmaison a besoin de sa lorgnette d'Opéra pour bien distinguer les objets.

On apporte un énorme bol rempli de punch, auquel ces messieurs font tant d'honneur que je ne sais pas trop dans quel état ils seront pour le souper.

Le grand monsieur à figure bête, que l'on appelle milord, ne fait qu'emplir et vider son verre, tandis que le petit roux, que j'entends nommer Zamorin, se bourre de macarons, d'oublies et de biscuits, afin de mieux attendre le souper.

Le vieux libertin et le jeune homme languissant s'informent de la figure de la nouvelle maîtresse de Grandmaison, et l'amphytrion leur fait le détail de ses charmes en promettant d'en dire davantage le lendemain.

— Comment la nommera-t-on? dit Raymond.

— Elle s'appellera madame Saint-Léon... C'est un joli nom, n'est-ce pas, messieurs?

— Oui, très joli... Je tiens au nom, moi.

— A-t-elle des enfants?

— Imbécile!... on t'a dit qu'elle était presque novice.

— Oui, mais presque ne veut pas dire que...

— Allons, taisez-vous, Raymond, vous offensez l'innocence!... dit M. Rocambolle (c'est le vieux plaisant). Je suis sûr que Grandmaison a été chercher cette femme-là aux Vertus.

Enchanté de sa plaisanterie, M. Rocambolle se tourne en riant vers le jeune homme, qui rit aussi en laissant voir deux ou trois dents gâtées, les seules qui lui restent.

Au milieu du brouhaha général, ne voulant pas avoir l'air de m'ennuyer dans l'aimable société de ces messieurs, je dis à tort et à travers tout ce qui me passe par la tête, et j'ai quelquefois sans m'être donné aucune peine pour cela, le plaisir de faire rire la joyeuse réunion. Raymond s'écrie:

— Je vous avais bien dit que c'était un farceur!... un homme charmant!

Il paraît que je suis aimable; je n'ai, je le jure, fait aucuns frais pour l'être, mais je crois que ces messieurs sont bien disposés.

On vient annoncer que le souper est servi, Grandmaison regarde sa montre.

— Il y a trois quarts d'heure, dit-il: elle doit être prête... Je vais la chercher. Rendez-vous dans la salle du souper; je vais vous l'amener.

Il s'éloigne; et Raymond, qui connaît les êtres, nous conduit dans une pièce ronde décorée avec élégance, et au milieu de laquelle est une table garnie de tout ce qui peut flatter la vue, l'odorat et le goût.

Une belle pendule, placée sur une petite cheminée de marbre blanc, marquait alors près de minuit.

— Diable! dit M. Rocambolle, déjà minuit!... nous n'aurons guère le temps de nous divertir.

— Ni de manger, dit Zamorin.

— Attendez, attendez, messieurs, dit Raymond, qui veut toujours trouver le moyen de parer à tout, je vais la retarder d'une heure.

— Bien dit!... bien dit! s'écrie-t-on de toutes parts... Ce diable de

Raymond n'est jamais en défaut!... il est inventif comme une petite fille.

Enchanté de montrer les ressources de son imagination, Raymond court à la pendule; il enlève avec une vivacité effrayante le globe qui la recouvre, il tourne les aiguilles, il enfonce la clef sur le côté du retard et, de la manière dont il y va, je présume que dans deux heures il ne sera pas encore minuit. Notre attention est distraite par le son de la voix de M. de Grandmaison; cela nous annonce l'arrivée de celle que tous les convives attendent, mais avec bien moins d'impatience que moi!

Tous les yeux se tournent vers la porte par où elle va entrer; seul, je me mets à l'écart, de manière à n'être pas aperçu d'abord. Nous entendons déjà le frôlement de sa robe...

Dans ce moment un craquement très fort retentit dans l'appartement: c'est Raymond qui vient de casser le grand ressort de la pendule, et qui, pour cacher sa sottise, s'empresse de s'éloigner de la cheminée et de courir au-devant de la beauté qui va nous être présentée.

Elle paraît enfin, conduite par M. de Grandmaison et Raymond, qui s'est emparé de son autre main et lui débite déjà toutes les jolies choses qu'il est capable de dire.

Je l'ai vue... et mon cœur a battu plus violemment; ma poitrine s'est gonflée!... C'est le dernier effet que sa présence produira sur moi.

Sa toilette est magnifique : un collier d'émeraudes brille sur sa poitrine; un peigne fort beau, des girandoles ajoutent à l'éclat de sa parure.

Elle se présente les yeux baissés en se donnant un air de modestie presque semblable à celui dont j'ai été dupe la première fois que je l'ai aperçue.

Cette femme-là sait faire tout ce qu'elle veut de sa physionomie. Voyons comment elle soutiendra ma vue.

Elle a enfin levé les yeux sur la société; un concert de louanges, de compliments retentit aussitôt : elle est en effet très bien, et c'est à qui, de ces messieurs, trouvera une expression assez vive pour exprimer son extase, son ravissement.

Comme Caroline est heureuse dans ce moment!... son front rougit, mais c'est de plaisir, d'orgueil et non de modestie.

— Mais où donc est mon ami? s'écrie Raymond en me cherchant des yeux.

Il m'aperçoit dans le petit coin d'où j'examine la scène: il court à moi, me prend par la main, m'entraîne vers Caroline.

— Venez donc, dit-il, venez donc voir les trois Grâces... c'est Hébé... c'est Vénus... c'est Psyché... c'est...

Raymond est interrompu par un cri de Caroline. Elle m'a regardé au moment où je lui adresse mon compliment, en félicitant M. de Grandmaison.

Elle pâlit... se trouble... veut prendre sur elle... mais l'émotion est trop vive; elle chancelle et tombe sur son nouvel adorateur : celui-ci, qui était alors occupé à répondre aux félicitations de ses amis, reçoit sur lui la jeune femme au moment où il prenait une prise dans sa tabatière d'or, afin de trouver quelque chose de piquant à répondre à ces messieurs; le pauvre homme n'est point de force à soutenir ce choc inattendu; sa jambe gauche n'est jamais d'aplomb, et le poids de Caroline, faisant fléchir la droite, M. de Grandmaison tombe lourdement en cherchant à se retenir à ce qui est près de lui; il ne trouve sous sa main que la cuisse de M. Rocambolle, à laquelle il s'accroche; mais, en croyant tenir une partie de l'individu, la main de M. de Grandmaison n'a saisi que du coton que le vieux libertin met dans ses culottes pour se donner des formes voluptueuses; le casimir a craqué, l'étoffe est déchirée, et la fesse postiche de M. Rocambolle reste à la main de M. de Grandmaison.

Pendant que M. Rocambolle reprend avec colère son postérieur de coton, que le jeune édenté se jette dans une bergère en riant comme un fou, que Zamorin regarde si le souper refroidit, et que milord coule sur tout le monde des yeux qui semblent vouloir sortir de leurs orbites, Raymond, qui veut à lui seul réparer tout le mal, se précipite brusquement vers la table pour trouver quelque chose à donner à la jeune femme évanouie: en voulant atteindre une carafe, il renverse deux flacons de madère, et pousse un candélabre, dont les bougies vont s'éteindre sur un fromage glacé; les flacons de madère roulent sur le visage de M. de Grandmaison, qui jure qu'on lui a cassé le nez, tandis que Zamorin appelle du secours en voyant le dégât que Raymond fait parmi le souper: les valets accoururent, mais leur présence ne fait qu'augmenter le désordre.

Caroline est toujours évanouie, ou fait semblant de l'être pour cacher son embarras; M. de Grandmaison continue de jurer, Rocambolle de crier, Zamorin de gémir, le jeune homme de rire, l'Anglais tâche de mettre quelques bouteilles de champagne en sûreté; et Raymond, en voulant secourir la jolie femme, relever Grandmaison et rétablir la paix, a renversé des meubles, cassé des bouteilles, brisé des assiettes, envoyé une volaille sur la figure de l'un, une tourte sur les genoux de l'autre, et finit par tomber lui-même sur un guéridon chargé de liqueurs et de fruits à l'eau-de-vie.

Que ferai-je encore chez M. de Grandmaison? Ma vengeance est

L'amateur venait lui donner des leçons les matins. (P. 199.)

complète; le désordre est à son comble; cette scène de plaisir est changée en une scène de tumulte et de douleur; les cris ont succédé aux chants, les plaintes aux bons mots, la colère à l'ivresse, la tristesse à la gaieté; enfin Caroline m'a vu et reconnu, et l'effet a surpassé mon attente. Je suis satisfait; et laissant chacun se tirer comme il le pourra de sa situation, je sors, je m'éloigne de l'hôtel de M. de Grandmaison, bien guéri du sentiment que la jeune fleuriste m'avait inspiré.

LIV. 230. — PAUL DE KOCK. — ÉD. J. ROUFF ET Cie. LIV. 230

XXIII

LES DEUX VISITES — LA LEÇON D'ÉCRITURE

Le lendemain de cette soirée, à neuf heures du matin, on sonne chez moi. J'étais encore couché, repassant dans ma mémoire les événements de la veille, en riant de ce qui alors n'avait pu m'arracher un sourire, parce qu'un sentiment unique m'occupait et m'empêchait d'envisager la scène du côté comique. Mais maintenant que ma tête est froide, que mon cœur est calme, que mon esprit n'est plus tourmenté par l'attente de quelque événement, je me représente les divers personnages que j'ai laissés à l'hôtel de M. de Grandmaison : je crois les voir autour du souper perdu, renversé par les soins de Raymond, et je ris tout seul, comme si j'étais encore au milieu de ces messieurs.

Si dans ce moment quelque curieux, conduit par le Diable Boiteux, ou tout autre lutin, est perché sur le toit de ma maison et s'amuse à me considérer, il croit sans doute que j'ai quelque accès de folie. Je ne vois pas, moi, qu'il soit plus extraordinaire de rire de ses souvenirs que d'en pleurer, cependant on ne s'étonne jamais en voyant quelqu'un verser des larmes; mais, si vous riez tout seul, on vous regardera comme un fou ou un imbécile. Est-ce que les pleurs sont plus dans la nature que le rire?

Ma portière, qui, comme je crois vous l'avoir déjà dit, fait mon ménage tous les matins, ouvre ma porte et introduit près de moi mon voisin Raymond, qui, me voyant en gaieté, croit que c'est sa présence qui la provoque, et reste un moment indécis pour savoir s'il doit s'en fâcher ou partager ma bonne humeur; il prend prudemment le dernier parti, et s'approche de mon lit en ricanant.

— Eh bien! mon cher ami, la soirée a été chaude!... Hé! hé! hé! vous y pensez encore, n'est-ce pas ?

— Oui, mais j'attends de vous les détails du dénouement.

— Et moi une explication.

— Est-ce encore au bois de Boulogne que vous la voulez?

Non, non!... espiègle!... Ah çà! cette belle Caroline ne s'est pas évanouie sans motif en vous voyant?

— Oh! le motif est tout naturel : c'est moi qui suis le jeune homme que M. de Grandmaison a remplacé.

— Se pourrait-il?... Ah! l'aventure est unique!... Et moi qui vous

mène justement au souper... qui vous présente à ce pauvre de Grandmaison!... Que diable aussi, vous ne me dites rien, vous ne me faites aucune confidence, à moi qui vous suis tout dévoué!...

— J'ai voulu causer une surprise.

— Vous avez bien réussi!

— Enfin comment s'est terminée la soirée?

— Fort tristement. Il n'y a pas eu de souper. La jeune femme a voulu se retirer. Grandmaison avait la figure abîmée par un flacon de vin qui a roulé sur lui, je ne sais comment, et il nous a fallu les laisser se coucher. Mais je crois que la nuit se sera passée fort différemment qu'on ne pensait. Nous nous sommes quittés d'assez mauvaise humeur. Rocambolle regrettait sa cuisse de coton, Zamorin le souper, et l'autre là jeune beauté qu'il espérait séduire. Il n'y a que moi qui me console de tout, comme vous savez. Mais j'avoue que j'étais impatient de vous voir pour apprendre la cause de cette catastrophe, qui a troublé la fête. J'ai manqué frapper chez vous cette nuit pour la connaître plus tôt.

— Vous avez fort bien fait de me laisser dormir.

— Allons, je vous quitte, mon voisin : mais, je vous en prie, une autre fois ayez un peu plus de confiance!... Vous savez combien je suis discret!... on peut tout me dire... c'est sous le sceau du mystère! Oh! j'aurais été bon inquisiteur!... ou franc juge!... ou illuminé!... Pour les secrets, je suis d'une extrême sévérité... Enfin, la preuve, c'est que je suis franc-maçon... Eh bien! ai-je jamais divulgué le secret?

— Vous m'avez dit qu'il n'y en avait pas.

— C'est vrai... c'est vrai ; mais j'ai dit cela pour mieux vous tromper. Adieu, mon voisin...

— Ah! à propos, vous ne savez pas la nouvelle : on dit que le baron de Witcheritche en porte. Il y a un amateur qui devait montrer le serpent à la jeune femme ; le mari y avait consenti, parce que c'est toujours un instrument de plus, et cela peut servir dans l'occasion. D'ailleurs le baron voulait composer de petits duos de violon et de serpent, pour exécuter en société avec son épouse. Si bien donc que l'amateur venait lui donner des leçons les matins ; mais, un beau jour, Witcheritche, que l'on croyait à la campagne, est revenu chez lui inopinément ; il a trouvé l'amateur montrant son serpent à madame la baronne, qui avait trouvé tout de suite l'embouchure. Il paraît que ce jour-là Witcheritche n'aimait plus autant la musique ; car il a crié, juré, sa femme a pleuré, l'amateur s'est esquivé ; bref, il y a eu du scandale. C'est le petit Friquet, que j'ai rencontré, et qui m'a conté cela : il le sait par sa tante, qui le sait par Mme Bertin, qui l'a entendu dire à Crachini, qui le tenait de Gripaille, qui l'a su

par une demoiselle qui demeure dans la maison de Witcheritche.

Mais je dis à cela qu'il ne faut pas croire légèrement les propos; il faut remonter à la source.

J'irai ce matin chez le baron; je verrai bien s'il est en froid avec sa femme, et, sans que cela paraisse, je saurai lui tirer les vers du nez en parlant du serpent.

Adieu; je vais terminer un petit vaudeville qu'on m'a demandé rue de Chartres...

— Est-ce que vous avez une pièce reçue à quelque théâtre?

— Moi, j'en ai de reçues partout.

— C'est singulier on n'en joue nulle part!

— Ah! je vais vous dire: c'est que, quand on ne me joue pas tout de suite, je les retire!... Oh!... j'ai une tête!... Tout de suite retiré quand cela n'est pas représenté dès que je le demande. C'est comme mes tableaux, mes petites gouaches que je n'envoie pas au Salon, de crainte d'être mis dans un mauvais jour. Il faut de la fierté : le véritable talent se concentre en soi-même, et il vient toujours un moment où l'on perce. Adieu, mon voisin; je vous laisse vous habiller.

Cet homme-là doit être heureux, me dis-je en pensant à Raymond; il ne doute de rien, se croit de l'esprit, des talents, de la beauté. Si une femme ne l'écoute pas, c'est parce qu'elle a peur de l'aimer trop; si ses vers ne sont pas imprimés, c'est que les libraires sont des ignorants; si ses pièces ne sont pas reçues, c'est une cabale d'auteurs qui en est cause : son amour-propre ne lui laisse voir les choses que sous un point de vue flatteur. Je suis persuadé qu'il se croit du courage, quoiqu'il se soit battu avec des pistolets sans balles, et qu'il se croirait militaire, s'il était dans la musique de la loterie : comme il se trouve une belle jambe parce qu'il a de gros mollets, et de beaux cheveux parce qu'il est crépu comme un nègre. Enfin il est heureux, voilà l'essentiel. Les gens heureux ne sont donc pas si rares qu'on le dit; car il y a dans le monde bien des hommes qui ressemblent à mon voisin Raymond.

S'il n'était pas si tard, j'irais voir Nicette; j'irais puiser dans ses yeux ce sentiment si doux, si tendre, et peut-être si vrai, que je n'ai jamais trouvé dans les beaux yeux de M^lle^ Caroline : je dis peut-être car je n'ose me fier à rien!...

En sortant, je prends, sans y songer, le chemin de la rue Caumartin; ce n'est qu'au coin du boulevard que je m'arrête... C'est l'habitude qui me poussait : elle fait faire bien des choses!... C'est, en effet, une seconde nature, elle nous attache à défaut d'amour... Combien de gens qui ne s'aiment plus et qui restent ensemble par habitude!... Je ne parle pas

de ceux qui sont mariés... ceux-là ne peuvent pas faire autrement.

Pour perdre plutôt cette habitude, qui ne peut pas être encore bien enracinée, puisque mon intimité avec Caroline ne date que de deux mois, allons voir Mme de Marsan, dont il me semble que j'ai été amoureux. Je lui dois d'ailleurs une visite pour l'invitation qu'elle m'a envoyée, et dont je n'ai pu profiter, grâce à mon compagnon de voyage!

C'est, je crois, faubourg Saint-Honoré, contre la première rue à droite... d'ailleurs je demanderai : les gens riches sont connus, et se trouvent toujours facilement ; il n'y a que les pauvres honteux que personne ne connaît!... mais on les cherche si rarement. Je me dirige donc vers le faubourg Saint-Honoré; je demande M. de Marsan : trois ou quatre personnes s'empressent de m'indiquer sa demeure... de me la montrer du doigt... Il faut que M. de Marsan soit un homme fort riche!... tout le monde le connaît ou veut avoir l'air de le connaître!... La fortune est vraiment une belle chose.

Sa maison est en effet de belle apparence ; moins élégante, moins fastueuse peut-être que celle de M. de Grandmaison ; mais je soupçonne qu'elle rapporte plus, et, pour un homme qui sait calculer, cet avantage doit l'emporter sur les autres. Il n'est que midi : pourrait-on voir madame? C'est, pour la première fois, se présenter de bien bonne heure chez une jolie femme, et surtout une jolie femme qui a près de trente ans. Plus ces dames s'éloignent de leur printemps, plus elles mettent de temps à leur toilette, et elles ne peuvent alors être visibles de bonne heure. A quinze ans, on se présente comme on est; à vingt, on se laisse voir dans un simple négligé ; à vingt-cinq, on se mire quelque temps avant de paraître; à trente, on met beaucoup de soins à sa toilette; à trente-six... mais cela nous mènerait trop loin, arrêtons-nous à trente-six.

Le concierge me dit de monter au premier, la porte à gauche; c'est l'appartement de Mme de Marsan. Les bureaux de monsieur sont au rez-de-chaussée. Je traverse plusieurs pièces; je trouve enfin une jeune femme de chambre... qui n'est pas jolie, et auprès de laquelle on ne doit pas s'arrêter lorsqu'on va voir sa maîtresse. Je demande madame ; je me nomme et la suivante va m'annoncer. Je n'attends que cinq minutes... ce n'est pas trop pour voir une jolie femme, lorsque tant de sots enrichis, de gens en place et de grossiers parvenus se permettent de faire attendre une heure avant de venir montrer leur plate figure.

— Vous pouvez entrer, monsieur, vient me dire la femme de chambre, et elle m'introduit chez sa maîtresse. Cette prompte réception me semble d'un heureux augure.

Je trouve Mme de Marsan assise sur une causeuse dans une jolie

petite pièce décorée de la manière la plus gracieuse, et où ne pénètre qu'un jour doux, tempéré par de doubles rideaux et des jalousies. J'aperçois un piano, une harpe, des romances... J'ai beaucoup de penchant pour les femmes qui aiment la musique, et encore plus pour celles qui en font : c'est une ressource contre l'oisiveté, et une femme qui ne fait rien pense trop.

Mme de Marsan me reçoit avec un aimable sourire, dans lequel je crois apercevoir une petite nuance de dépit. Je l'attribue au peu d'empressement que j'ai mis à venir la voir; et cette conduite, dans laquelle pourtant je n'ai point mis de calcul, me servira plus que ne l'aurait fait une cour assidue. Elle est piquée... elle se croyait sûre de ma conquête et ne m'a plus revu. En effet, cela doit lui avoir paru fort singulier après mes œillades au spectacle et ma conduite chez Vauvert; cela m'étonne moi-même, car je la trouve maintenant cent fois plus jolie que Caroline.

On ne me fait point de reproches cependant : mais je m'empresse de m'excuser d'avoir manqué à son invitation, en racontant ce qui m'est arrivé avec M. Raymond. Le récit de nos aventures à Montmorency fait beaucoup rire Mme de Marsan; et la gaieté, en chassant l'étiquette et la cérémonie d'une première entrevue, permet plus facilement à l'esprit de s'entendre, et au cœur de se deviner.

Pour terminer ma visite, je prie Mme de Marsan de me faire entendre une romance. Elle y consent, et s'en acquitte avec un goût et une grâce qui me charment. Elle s'accompagne parfaitement sur le piano; elle est musicienne enfin... Combien elle a dû souffrir à la soirée de Vauvert! Mais il ne faut pas trop prolonger une première entrevue. Il y a de l'adresse à se faire désirer, à ne point se prodiguer d'abord, surtout avec les femmes habituées aux hommages, aux galanteries, à être enfin l'objet d'une cour assidue. Jusqu'ici je n'ai pas su cacher ce que j'éprouve; je l'ai dit trop vite peut-être, mais je me suis promis d'être à l'avenir sur mes gardes!... Ma dernière aventure a renouvelé tous mes griefs contre un sexe que je ne puis pas fuir, mais auquel je voudrais bien rendre une partie des tourments qu'il m'a causés.

Je prends donc congé de Mme de Marsan.

— Serez-vous encore aussi longtemps sans donner de vos nouvelles? me dit-elle en me voyant partir.

— Non, madame, je profiterai souvent de la permission que vous m'accordez de venir vous voir et vous entendre... Puissiez-vous ne pas trouver que j'en abuse!...

— Croyez, monsieur, que je ne me plaindrai jamais de cela. Vous aimez la musique, nous en ferons quelquefois. Je sors fort peu... et ce

sera bien aimable à vous de venir vous joindre à notre petite société.

Cette femme-là est charmante... (je crois que je dis cela chaque fois que mon cœur prend feu). N'importe, répétons-nous, puisque les mêmes sentiments se répètent dans notre âme. Ce qu'elle vient de me dire est on ne peut plus aimable... Elle ne me verra jamais trop... C'est presque une déclaration!... Je m'éloigne en concevant les plus flatteuses espérances, me croyant déjà adoré!... D'ailleurs, d'après ce que m'a dit Raymond, ce ne sera pas sa première faiblesse... Il m'a parlé, je crois, de trois ou quatre inclinations... Mais n'allons pas juger Mme de Marsan sur les rapports de mon voisin, qui est menteur et médisant.

J'irai chez elle ce soir... Ce soir, non : ce serait trop prompt! Je me suis promis de ne plus aller si vite en intrigue, de tâcher de connaître d'abord le caractère de celle qui me plaît, de ne point laisser paraître mes sentiments avant d'être sûr des siens, et déjà je prends feu! je m'enflamme!... je voudrais tout obtenir!... Ah! je suis incorrigible! je ne saurai jamais filer le parfait amour.

Je ne retournerai que dans deux jours chez Mme de Marsan... D'ici là il me faut des distractions, non pas que je pense encore à Mlle Caroline!... Oh! pour celle-là je suis bien guéri! je crois même à présent que la blessure n'a jamais été très profonde. Cependant, si je reste livré à moi-même... mon impatience naturelle me poussera chez Mme de Marsan... Mais n'ai-je pas toujours Nicette à opposer à la peine, à l'ennui, et surtout aux nouvelles amours? Allons la voir... Je ne le puis maintenant: il n'est que deux heures! on me verrait causer avec elle... ce que je ne veux point. Il faut attendre la nuit : rentrons chez moi, et, avant le dîner, tâchons de remettre un peu d'ordre dans mes affaires.

Je trouve chez moi une lettre de ma sœur... Pauvre Amélie! elle se plaint de ce que je l'oublie entièrement. En effet, nous voici au mois de septembre et je ne suis pas allé la voir... Si on pouvait y aller pour deux ou trois jours... mais impossible!... quand je suis là on ne me laisse plus revenir... Elle me parle d'un parti superbe qu'elle m'a trouvé... Seize ans, de la beauté, de la vertu et de la fortune : j'en conviens que c'est éblouissant, mais cela ne me tente pas encore : peut-être dans deux ou trois ans... Je veux cependant aller passer quinze jours de cet automne près d'Amélie et de son mari; il faut d'ailleurs que je remette un peu d'ordre dans mes affaires, que ma liaison avec la petite fleuriste a beaucoup dérangées. Peste!... du train dont cela allait, mon revenu eût été bientôt dissipé... Je lui dois de la reconnaissance de ce qu'elle m'a quitté assez tôt pour m'empêcher de me ruiner. Avec six mois d'économies, je payerai mes dettes; soyons donc six mois sans avoir de ces passions qui coûtent si

cher : Mlle Caroline m'a prouvé que ce ne sont pas les femmes pour qui on fait le plus qui nous aiment davantage.

La nuit est venue ; allons voir Nicette... Sa boutique est fermée... mais j'aperçois de la lumière à travers le carreau qui est au-dessus de la porte. Je frappe tout doucement; je crains d'attirer l'attention des voisins... Il semble que je sois un amant qui a peur d'être aperçu...

— Qui est-là? me demande-t-elle.

— C'est moi, Nicette... c'est... Je n'ai pas besoin de me nommer... déjà la porte est ouverte... je suis devant elle... J'entre dans la boutique dont je referme la porte, et je m'arrête pour contempler cette jeune fille, seule au milieu de ces fleurs, de ces arbustes qui remplissent la petite salle dans laquelle il ne reste libre qu'un petit espace où l'on a placé une table et une chaise. La table est couverte de papier, de plumes et de livres, et une seule chandelle éclaire cet endroit où la réunion des fleurs répand la plus agréable odeur.

Elle me fait asseoir auprès d'elle.

— Que vous êtes bon de venir me voir, monsieur Dorsan, et de penser quelquefois à moi!...

— Est-ce que vous n'y pensez pas, vous, Nicette?

— Oh! toujours! mais ce n'est pas une raison pour... que... enfin, vous, c'est bien différent!

— Que faisiez-vous donc quand je suis venu?

— J'écrivais, monsieur... je m'apprenais ma leçon.

Elle rougit en me disant cela. Je regarde sur la table ; je vois sur plusieurs feuilles des lettres tracées en gros caractère... un nom écrit et recommencé cent fois!... c'est le mien!... Pauvre Nicette!...

Je la regarde... elle rougit davantage et balbutie en baissant les yeux:

— Pardon, monsieur, si j'ai fait mettre votre nom pour me servir d'exemple... mais j'ai pensé que c'était celui de mon bienfaiteur que je devais écrire le premier.

J'ai pris ses mains, que je presse dans les miennes.

— Vraiment, Nicette, je ne mérite pas tant d'amitié... si vous me connaissiez mieux!...

— Ah! je vous connais bien par tout ce que vous avez fait pour moi.

— Etes-vous heureuse maintenant?

— Oui, monsieur... je ne peux pas l'être davantage.

La manière dont elle me dit cela, la teinte mélancolique répandue sur son visage me laissent penser bien des choses.

— Nicette, je vous trouve changée.

— Comment cela, monsieur?

Mme de Marsan me conduit en riant, dans les jardins. (P. 211.)

— Vous êtes pâle... un peu maigrie...

— Je ne suis pas malade cependant.

— Peut-être cette odeur de fleurs...

— Oh! j'y suis habituée depuis bien longtemps...

— Je ne vois plus dans vos manières cette gaieté... cette vivacité que vous aviez lors de notre première rencontre...

— Ah! on n'est pas toujours de même...

— Cependant, si vous n'avez pas de chagrin...

— Non, monsieur... non, je n'en ai pas!...

— Vos yeux me prouvent le contraire... Chère Nicette! vous avez pleuré...

— Non, monsieur. . et quand cela serait... on pleure quelquefois sans savoir pourquoi... et sans avoir de chagrin.

Nous ne disons plus rien. Je ne veux pas l'interroger davantage, car je crois deviner ce qui cause sa peine. Elle ne me regarde plus: elle craint sans doute que je ne lise dans ses yeux!... Elle reste pensive et muette... Je ne puis parler non plus... Sa tristesse a passé dans mon cœur... mais ce silence a un charme que nous goûtons tous deux. Il faut cependant essayer de la distraire... il faut que j'éloigne moi-même des pensées trop dangereuses. Je me rapproche de la table: je regarde les papiers, les exemples.

— Vous écrivez déjà bien, Nicette.

— Comme cela, monsieur, pas trop bien encore... mais j'espère avec le temps...

— Prenez-vous toujours des leçons?

— Non, je n'ai plus de maître... Il me disait des choses qui m'ennuyaient: il ne voulait pas me donner le mot qui me plaisait par exemple, il me faisait toujours écrire : *Communément, communément, exactement;* et, moi, il me semble que l'on peut aussi bien apprendre en écrivant *Dorsan* que *communément*, quoique ce ne soit pas un mot bien long : cela le faisait crier. Je l'ai renvoyé:... je puis bien m'en passer.. Je sais aussi écrire en fin.

— Voyons cela..

— Ah! monsieur, devant vous... je tremblerai...

— Pourquoi? Je veux vous donner une leçon... Le voulez-vous?

— Oh! oui... certainement...

Elle vient s'asseoir devant la table; je place ma chaise tout contre la sienne, je passe mon bras droit autour d'elle et je guide sa main avec la mienne, ma figure touche ses cheveux: tout son corps est pressé par le mien; je respire sa douce haleine... et je puis compter les battements de

son cœur... Ah! quel plaisir cette leçon me fait éprouver! Sans y penser, sans en avoir eu l'intention, c'est toujours *Je t'aime* que je lui fais écrire. Ma main tremble autant que celle que je veux guider... Mais une larme est tombée de ses yeux... La plume nous échappe... Je ne sais comment cela s'est fait, mais la figure de Nicette se trouve cachée dans mon sein; ses deux bras m'ont enlacé, les miens la serrent avec tendresse. Ah! je le sens dans ce moment, quand même Mme de Marsan ou toute autre serait là, je ne me dégagerais pas des bras de Nicette.

Nous sommes depuis longtemps dans cette situation et nous ne songeons pas à en changer. Nicette est heureuse; et moi, je dois le dire, je goûte un bonheur que je ne connaissais pas encore, un plaisir dont je n'avais nulle idée et qui n'est troublé par aucun désir dont je puisse rougir. Mais, tout au présent, je ne puis répondre de l'avenir... une autre caresse peut allumer un incendie...

On frappe violemment à la porte de la boutique. Nicette se dégage de mes bras; je la regarde avec inquiétude.

— Qui peut donc venir vous voir si tard? Vous m'avez dit que vous n'aviez aucune connaissance.

— J'ignore qui c'est; je n'attends personne!...

Ses yeux me rassurent, ils ne peuvent mentir!... Mais on frappe de nouveau, et nous distinguons ces paroles :

— Ouvrez, ouvrez bien vite, mam'zelle Nicette, vot'mère est très mal... elle veut vous voir.

Nicette court ouvrir; elle reconnaît la fille d'une voisine de Mme Jérôme : la petite apprend à Nicette que sa mère vient d'avoir une attaque d'apoplexie à la suite d'une querelle violente avec sa fille Fanchon, et que, se sentant très mal, elle a désiré voir l'enfant qu'elle a chassée si injustement. Nicette court, vole; en un instant elle a mis son bonnet, ôté son tablier.

— Adieu, adieu, monsieur Dorsan, me dit-elle d'une voix émue et les yeux gonflés de larmes; ma mère est malade : ah! je dois tout oublier.

Nous sortons de sa boutique; elle prend le bras de la petite fille... elle l'entraîne, l'autre peut à peine la suivre... Je les perds bientôt de vue.

Aimable fille! tu réunis toutes les vertus; je t'aime plus que je ne le croyais... plus que je n'ai jamais aimé! La plus grande preuve que je t'aime véritablement, c'est que jusqu'à présent j'ai respecté ton innocence; mais je sens qu'il ne faut pas que j'aille te voir le soir, être seul avec toi serait trop dangereux... Si tout à l'heure on n'avait pas frappé à la porte. . je ne sais ce qui serait arrivé...

Maintenant il faut retourner près de Mme de Marsan pour me distraire

de Nicette; il faut que j'occupe ma tête pour calmer mon cœur. Par ce moyen, mes nouvelles folies auront du moins un motif excusable.

XXIV

LA COMÉDIE BOURGEOISE. — LA RÉPÉTITION

Depuis quelques jours ma conduite est vraiment fort sage, je vais faire ma cour à Mme de Marsan, sur le compte de laquelle mon voisin en a trop dit; je ne vais plus le soir chez Nicette, et quand je passe le matin devant sa boutique, je lui dis bonjour sans m'arrêter. Son deuil m'a appris la perte qu'elle a faite, mais je ne lui ai pas demandé de détails sur la mort de Mme Jérôme.

Mme de Marsan est une femme fort aimable, fort enjouée, fort coquette, et près de laquelle je vois plusieurs jeunes gens fort assidus, sans savoir s'ils sont plus heureux que moi : je ne suis pas assez amoureux pour être jaloux; cependant j'ai de l'humeur de voir cet essaim d'adorateurs qui se trouve si souvent entre elle et moi. Vingt fois j'ai été tenté de ne plus en augmenter le nombre, mais un espoir secret me dit que je suis préféré et que je l'emporterai sur mes rivaux. Les soirées de Mme de Marsan sont charmantes : la société est choisie, les femmes sont jolies, les hommes ont bon ton; la politesse y est recherchée sans affectation, sans froideur; on y est gai sans cesser d'être décent, galant sans fadeur; et lorsqu'on y dit quelques petites méchancetés, c'est avec ce ton de bonhomie qui fait tout passer. On y fait de bonne musique sans y mettre de prétention : on joue quelquefois gros jeu, mais jamais vous n'apercevez la moindre altération sur la figure des joueurs : dans la bonne société on sait perdre son argent avec une grâce charmante. Le mois d'octobre approche, et, avant que l'hiver ramène les bals, Mme de Marsan doit donner une fête à sa maison de campagne; on veut y jouer la comédie. Depuis longtemps j'entends parler de cette fête, pour laquelle on fait de grands préparatifs. Le choix des pièces que l'on doit représenter est vivement débattu; enfin on se décide pour le *Barbier de Séville* et *Fanchon la Vielleuse*. Mme de Marsan veut absolument que je prenne un rôle. Je n'ai encore joué que dans des charades en action, mais il faut faire tout ce qu'elle veut. C'est moi qui jouerai Lindor, et elle fait Rosine : je ne puis me plaindre de cet arrangement. On distribue les autres rôles, et Raymond n'est pas oublié; c'est un homme précieux pour les comédies bourgeoises. Quant à M. de

Marsan, il ne joue jamais la comédie. Dans les grandes fêtes, les maris ne sont utiles que pour donner de l'argent.

Le jour fixé, Mme de Marsan part pour sa campagne, où toutes les personnes qui jouent doivent se rendre huit jours avant la fête pour que l'on ait le temps de répéter et de s'entendre. Raymond, qui m'avait laissé tranquille depuis quelque temps, vient maintenant m'assaillir tous les matins pour que je lui fasse répéter son rôle de Bartholo ; et comme il joue aussi dans *Fanchon* celui de l'abbé de Latteignant, il veut que je lui apprenne les airs qu'il doit chanter : car, tout en se disant grand musicien, il lui faut quinze jours pour se mettre dans la tête un couplet de vaudeville, quoiqu'il ait toujours dans sa poche la *Clef du Caveau*.

— Au lieu de cette *Fanchon*, qui n'en finit pas, me dit tous les matins mon voisin, on aurait bien mieux fait de jouer une petite pièce nouvelle... J'en aurais fait une, moi ; j'en ai même de toutes faites, qui seraient charmantes à jouer en société !...

— Il fallait les proposer...

— Ah bah ! il y a cette Mme Saint-Marc, l'amie de Mme de Marsan, qui veut absolument faire Fanchon parce qu'elle se croit sans doute très jolie en marmotte... et ce grand maigre qui veut faire Sainte-Luce... ça ira si ça peut... Moi, j'aurais bien mieux fait l'officier que l'abbé... cela allait mieux à ma taille et à ma tournure... mais enfin je veux bien le jouer par complaisance... je me sacrifie. J'espère cependant que, si nous avons le temps, avant la fête, on jouera mon petit opéra des *Amants protégés par Vénus*, cela n'est qu'en trois petits actes... mais à grand spectacle... Tenez, voilà le premier...

— J'étudie mon rôle de Lindor...

— C'est égal, vous allez juger de l'effet... Le théâtre représente une campagne magnifique où l'on prépare les noces des amants. La princesse commence et dit :

> Prince... c'est sur les lieux où l'on doit nous unir...
> Que je sens mon bonheur... que je sens...

Je n'en écoute pas davantage ; et, quoique la fête ne doive se donner que dans dix jours, je me débarrasse de Raymond en partant pour la campagne de Mme de Marsan, où je ne suis pas fâché d'arriver avant toute la société. Là j'espère trouver une occasion plus favorable ; et c'est une chose si précieuse que l'occasion !... Bien des gens lui ont dû leur bonheur... il ne faut que savoir la saisir...

Cette fois je me suis bien fait donner les renseignements nécessaires pour ne pas me tromper, et j'arrive enfin à la maison de campagne de

Mme de Marsan. C'est presque un petit château : la situation est délicieuse, les environs enchanteurs; les jardins me paraissent vastes et fort bien entretenus, les appartements élégants et si bien distribués que l'on peut y loger facilement une nombreuse société; mais j'examinerai cela plus tard, il me tarde d'aller présenter mes hommages à la maîtresse de la maison.

— Madame est seule, me dit la femme de chambre, personne de la société n'est encore arrivé.

Je l'espérais bien ainsi.

— Et M. de Marsan?

— Oh! monsieur ne viendra que la veille ou le jour de la fête!... il ne se mêle jamais de tout cela.

Je ne pouvais mieux prendre mon temps. Je me hâte d'aller la surprendre. L'accueil que je reçois me prouve que l'on est flatté de mon empressement.

— C'est fort aimable à vous d'être venu le premier, me dit-elle : nous pourrons répéter ensemble une scène du *Barbier*. Vous savez que nos rôles sont longs ; et, quant à moi, j'ai fort peu de mémoire.

— Je ferai tout ce qu'il vous plaira, madame.

— Venez d'abord voir notre théâtre... Oh! je suis sûre que vous vous attendez à trouver un petit espace où l'on touche les frises avec sa tête, où les maisons sont moins grandes que les acteurs!... Venez, monsieur, je veux que la vue de notre scène vous donne de l'émulation.

Mme de Marsan me conduit en riant dans les jardins : le théâtre est au milieu; il est grand, commode, fort bien coupé. La salle est élégante, bien décorée, et peut contenir trois cents personnes.

— Eh bien, monsieur! que dites-vous de notre théâtre?

— Qu'il ferait honte à beaucoup de salles de province.

— Mais aussi nous nous flattons de jouer autrement que dans les petites villes. Oh! nous ne nous refusons rien : la comédie, le vaudeville, l'opéra comique!... Nous jouons tout... excepté la tragédie.

— Pourquoi cette exception?

— Vous conviendrez que dans la meilleure troupe de société il y en a toujours au moins la moitié qui ne vaut rien et provoque le rire, qui, dans notre salle, n'est jamais défendu : mais nous nous sommes aperçus que l'on riait plus aux tragédies qu'aux autres pièces; et comme nous ne pouvions prendre cela pour des applaudissements, nous ne jouons plus que des ouvrages gais; au moins, quand nous faisons rire, nous nous persuadons que c'est un signe d'approbation... Vous voyez qu'il y a toujours moyen de ménager son amour-propre. A notre dernière réunion,

nous avons eu un succès complet!... Nous donnions *Pourceaugnac* orné de tout son spectacle!... rien n'était oublié!... je crois que l'on avait acheté toutes les seringues de Montmorency!... Mais aussi c'était charmant; cela a fait beaucoup de bruit!... on en a parlé à Paris; nous avons même eu un article dans le journal! Vous conviendrez, monsieur, qu'il est de notre honneur maintenant de soutenir notre réputation.

— Je promets à Mme de Marsan de faire mon possible pour me rendre digne de monter sur son théâtre, et nous le quittons pour aller parcourir les jardins. C'est presque un parc; on peut s'y perdre, et j'espère bien en profiter. Il y a un petit bois, une grotte, un pont, sous lequel il ne manque que de l'eau ; des bosquets bien sombres, bien touffus, des allées couvertes, des gazons toujours verts, quelques jolies petites montagnes, une allée souterraine, un rocher, une cascade, et tous les jeux que l'on peut réunir dans un jardin. C'est un séjour délicieux où il me semble que l'ennui ne devrait jamais pénétrer. Mme de Marsan me fait donner une jolie chambre dont la vue domine toute la campagne. Cet appartement me plairait beaucoup s'il n'était pas fort éloigné du sien. Je lui en fais des reproches... Elle me plaisante... Patience... mon tour viendra peut-être.

Il me faut cependant apprendre mon rôle. Dès ce soir, Mme de Marsan veut que nous répétions quelques scènes; elle me quitte pour étudier. A la campagne, plus de gêne, plus d'étiquette.

— Ici, me dit-elle, chacun fait ce qu'il veut, se lève quand cela lui plaît, va se promener, reste, sort, revient!... Pourvu que l'on soit exact aux heures des repas et surtout à celles des répétitions, on est du reste entièrement maître de ses actions.

Je promets de me conformer aux règles établies, et je vais m'enfoncer dans les bosquets pour y étudier le rôle d'Almaviva. Mais la pensée que je suis seul dans cette maison avec Mme de Marsan, car les domestiques et les ouvriers ne doivent pas être comptés, cette idée me donne sans cesse des distractions... Quoi! je suis près d'une jolie femme... qui se laisse faire la cour sans en paraître fâchée, qui semble même me témoigner plus que de l'intérêt, et je n'obtiendrais pas une victoire complète! Ah! je vois que j'ai affaire à une grande coquette qui feint peut-être d'être sensible à mes hommages, afin de m'enchaîner plus longtemps à son char.

Je comptais dîner en tête à tête avec Mme de Marsan : mais un ennuyeux voisin est venu lui rendre visite et il dîne avec nous. J'ai dans l'idée que la présence de ce monsieur l'importune autant que moi, mais il faut bien avoir l'air d'être charmé de le voir. Heureusement qu'au dîner le voisin parle pour trois ; nous pouvons penser à tout ce qui nous occupe sans que la conversation languisse. Le vieux monsieur se donne à peine

L'on court à la loge de Mme de Marsan s'informer si Rosine est prête. (P. 219.)

le temps de reprendre haleine ; il nous fait le détail de sa propriété depuis l'entrée de la cour jusqu'au mur de clôture du jardin ; nous savons au juste combien il a d'arpents de terre, ce que son potager lui rapporte, les pieds d'arbres qu'il a fait planter, le nombre de ses poules, la quantité d'œufs qu'il en tire par semaine, ce que cela peut se vendre au marché, etc., etc..., et mille autres détails aussi amusants pour nous ; mais, pendant qu'il

parle, mes yeux entament une autre conversation avec ceux de Mme de Marsan ; le voisin, tout à ses produits et à ses améliorations, ne s'en aperçoit pas. Je vois que les bavards sont quelquefois des gens fort commodes. Enfin, vers les sept heures et demie, le voisin songe à retourner chez lui pour savoir combien ses poules ont pondu de fois dans la journée. Il s'éloigne, et je reste seul avec Mme de Marsan. Nous allons faire un tour dans le jardin : la verdure, l'ombrage, le silence, tout porte à la tendresse. Je veux parler d'amour... la coquette ne répond qu'en répétant son rôle de Rosine... Je continue sans l'écouter... Elle me gronde.

— Ce n'est pas cela, monsieur, me dit-elle ; vous n'avez pas étudié... vous ne savez pas un mot de votre rôle !

— Mais, madame, il n'est pas question de comédie.

— Comment, monsieur ! est-ce que nous ne sommes pas convenus de répéter ?

— Nous avons tout le temps !...

— Non, j'ai une mauvaise mémoire !...

— Vous ne voulez donc pas m'écouter ?

— Au contraire, mais donnez-moi la réplique.

— Depuis longtemps vous savez que je vous aime, que je vous adore.

— Je sais que tout cela est dans votre rôle, mais vous devez me le dire autrement.

— Je le vois, madame, vous vous faites un plaisir de me tourmenter.

— Du dépit... de la chaleur... c'est cela. Oh ! je vous assure que vous jouerez fort bien !

Quelle femme !... il n'y a pas moyen de lui faire répondre à ce qui m'intéresse. Nous rentrons au salon ; je suis de mauvaise humeur. Je répète mon rôle à la main, mais je le dis si mal que Mme de Marsan se moque de moi à chaque instant. Je la quitte ; je rentre me coucher ; je suis presque tenté de ne point rester davantage dans cette maison... Je reste cependant, mais en maudissant les femmes, qui toutes me font donner au diable. La seule qui réunit tout, la seule qui me montre un amour vrai, est précisément celle qui ne peut être ni ma femme ni ma maîtresse.

Le lendemain je me décide à apprendre mon rôle : cette complaisance me vaudra peut-être une récompense : d'ailleurs, puisque je dois jouer, je ne veux pas avoir l'air plus gauche qu'un autre : étudions donc le comte Almaviva. Je m'enfonce dans les jardins, mon *Barbier de Séville* à la main. J'ai toujours appris facilement lorsque je l'ai voulu : en moins de quatre heures je jouerais presque la pièce entière. Je ne dis rien au dîner ; je veux surprendre Mme de Marsan, qui me demande en riant si je sais aussi

bien que la veille. Le soir venu, nous restons au salon; elle ne veut pas aller répéter au jardin : il y fait trop frais, dit-elle. Est-ce bien là son motif? Elle prend son rôle; je n'ai plus besoin du mien, je le sais entièrement : nous répétons nos scènes ; je mets une action, une chaleur... une vérité qui la rendent muette à son tour. C'est moi maintenant qui la gronde, qui suis obligé de la reprendre, de lui montrer; mais elle est enchantée de mon talent, elle fait tout ce que je veux... me laisse prendre sa main, la presser, la baiser... me jeter à ses genoux...

— Quoi! tout cela est dans la pièce? me dit-elle très émue.

— Oui, madame, tout cela y est... Et, profitant de ma position, de son émotion, de tous les avantages que me donne mon rôle d'amant, je suis près de faire beaucoup de chemin... lorsqu'un bruit se fait entendre au dehors; bientôt la porte du salon s'ouvre et Raymond paraît... Maudit homme! il est né vraiment pour mon malheur!...

Me voyant aux pieds de M^me^ de Marsan, il sort bien vite son rôle de sa poche, et se met à crier de toutes ses forces :

— *Ah! malédiction! l'enragé, le sclérat corsaire de Figaro!... Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant...* Madame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages : vous voyez que je suis ponctuel. Bonsoir, mon cher Dorsan! pourquoi donc être parti sans moi, hier? Je serais venu avec vous. Eh bien! vous voyez que je sais déjà. Oh! j'ai une mémoire superbe!... Avec le souffleur cela va tout seul.

M^me^ de Marsan remercie Raymond de son exactitude et le complimente sur sa facilité. Son émotion est passée : nous recommençons à répéter; elle est tout à son rôle. Voilà encore mes espérances évanouies!... Maudit Raymond! Le lendemain, toute la société formant la troupe arrive; il n'y a plus moyen de trouver l'instant d'un tête-à-tête, nous sommes dans les répétitions depuis le matin jusqu'au soir, et lorsqu'on répète *Fanchon*, pièce dans laquelle M^me^ de Marsan ne joue point, elle a tellement d'ordres à donner pour les costumes et tous les détails de sa fête, qu'il m'est impossible d'obtenir d'elle un moment d'entretien. Hélas! sans Raymond j'aurais été heureux, j'en suis certain... l'instant favorable était arrivé; et pour vaincre une cruelle, il ne faut pas laisser échapper ces moments-là : ils se retrouvent avec une femme sensible, mais ils sont rares avec une coquette.

Raymond est dans l'enchantement : il a de la besogne par-dessus la tête : d'abord ses deux rôles à apprendre, ce qui n'est pas peu de chose pour lui; ensuite M^me^ de Marsan l'a chargé de surveiller la partie des décorations et de l'orchestre; de plus, comme la jeune dame qui fait Fanchon est son intime amie et que la représentation tombera justement

le jour de sa fête, elle prie Raymond de composer une petite scène relative à cette circonstance et que l'on ajoutera au vaudeville qui doit être joué en dernier. Raymond sue sang et eau pour faire ce petit impromptu. Le matin, dès que je suis éveillé, il vient me dire ce qu'il a fait : il tient toujours le commencement de ses couplets, mais il ne peut en achever aucun ; et c'est moi qu'il charge de cette besogne, en me priant de disposer de lui quand j'aurai quelqu'un à fêter. Après le déjeuner, il court au théâtre, met tout sens dessus dessous, examine les décorations et regrette de n'avoir pas le temps de faire machiner la scène, parce qu'il aurait mis de la féerie dans sa petite composition; mais à défaut de diables, dont Mme de Marsan ne veut pas entendre parler, de crainte du feu, et de nymphes, qu'on ne peut pas trouver dans le pays, Raymond se borne à faire descendre une couronne sur la tête de Fanchon, et il recommande au jardinier, chargé des machines, de ne pas oublier d'en faire une superbe, et de l'attacher le jour de la représentation à une corde qui est pendue au cintre. Mon voisin se propose ensuite de faire paraître deux petits Amours, qui, au lieu de venir dans un nuage, sortiront du trou du souffleur, ce qui doit produire encore plus d'effet, et viendront présenter des bouquets à tous les acteurs en scène. Le grand jour approche, les répétitions se poursuivent avec activité; chacun se pique d'honneur et veut surpasser les autres... Que d'occupation pour une société qu'une pièce de théâtre à représenter!..... Mais quel plaisir aussi de se faire applaudir!... et c'est ce dont on peut être certain d'avance, quand même on serait mauvais. Nous savons tous nos rôles, excepté Raymond, qui ânonne Bartholo et ne peut pas retenir un couplet de Lattaignant. Ces dames le grondent, mais sa réponse est toujours la même :

— Avec le souffleur, vous verrez de quel train je vous débiterai cela.

La veille de la représentation, nous devons répéter généralement sur le théâtre, aux lumières. Raymond n'a pas paru depuis le matin; à six heures, instant marqué pour notre répétition, il ne vient pas; nous l'attendons en vain... On le cherche par toute la maison, dans le jardin, dans le bois, tout le monde est sur pied; les valets sont envoyés dans les environs, avec ordre de ramener M. Raymond mort ou vif. Nous ne pouvons pas commencer sans lui : on se désole, on se désespère; personne ne peut le remplacer... D'ailleurs, comment apprendre deux rôles fort longs du soir au lendemain? Ces dames sont sur le point de pleurer de colère, lorsque, sur les huit heures, Raymond arrive enfin en sueur, couvert de poussière, et tenant par la main deux petits garçons de cinq à six ans, bien joufflus, bien vermeils, bien barbouillés, et habillés avec de petites blouses bien sales et bien crottées.

— D'où venez-vous? tel est le cri général; ces dames veulent commencer par le battre.

— C'est cela, dit Raymond; grondez-moi bien fort lorsque je me donne un mal de diable pour vous trouver deux Amours! Depuis ce matin je parcours les environs; je suis sûr que j'ai fait plus de dix lieues dans ma journée!... mais partout c'était des figures refrognées, des yeux louches, des nez épatés!... Enfin je n'ai trouvé mon affaire qu'à Saint-Denis... mais aussi voyez comme c'est frais et dodu!... cela nous fera deux Amours bien conditionnés.

La vue des deux petits garçons, auxquels Raymond avait en route acheté du raisiné pour les amadouer, et qui s'en étaient mis jusqu'aux oreilles, calme bien vite la colère de la société.

— Et leur mère? dit M^me^ de Marsan.

— C'est une laitière de Saint-Denis... Oh! elle est enchantée de ce que ses enfants feront les Amours... elle viendra les voir jouer demain; je lui ai promis une place derrière la toile de fond. Maintenant faites-moi un peu nettoyer ces deux gaillards-là, et vous verrez comme ils sont gentils!

La jeune dame qui faisait Fanchon ne comprenait pas pourquoi on avait besoin de deux Amours, ne sachant pas qu'on lui ménageait une surprise. M^me^ de Marsan tâche de réparer l'indiscrétion de Raymond. La répétition se fait et dure jusqu'à une heure du matin; alors chacun, bien fatigué, va se livrer au repos, brûlant déjà d'arriver au lendemain, et Raymond confie ses deux Amours à la femme de charge, avec prière de les décrasser et de les faire lever de bon matin, afin qu'il ait le temps de leur apprendre ce qu'ils auront à faire.

XXV

ALMAVIVA ET ROSINE. — SCÈNE AJOUTÉE AU *Barbier de Séville*.

Le grand jour est venu. Les dames sont levées de bon matin; la pensée de leur toilette les a empêchées de dormir. Les hommes, qui sont quelquefois aussi coquets que les femmes, sont tous aussi occupés de leur costume que de leur rôle. Je suis moins préoccupé de la grande affaire du soir, parce que mon amour pour M^me^ de Marsan, irrité par les obstacles qu'il rencontre depuis quelque temps, m'occupe tout autant que la comédie; mais celui qui est le plus affairé, c'est Raymond. Dès le

point du jour il est sur pied. Il va chercher les deux petits paysans, auxquels il tâche de donner de la grâce et des petites manières, en leur apprenant ce qu'ils doivent faire le soir. Les enfants ouvrent de grands yeux, font de grands sauts quand Raymond leur dit de danser, se laissent tomber par terre quand il veut les faire tenir sur une jambe, et se mettent à pleurer quand il leur dit de sourire. Mon voisin les conduit près du jardinier transformé en garçon de théâtre, et auquel il répète sa leçon. Le jardinier est un gros lourdaud qui ne sait rien faire, mais qui veut avoir l'air de comprendre tout de suite ce qu'on lui dit.

— Mon ami, vous savez ce que vous avez à faire ce soir? lui dit Raymond.

— Oui, monsieur.

— D'abord la couronne de fleurs...

— Oui, monsieur.

— Qui doit descendre sur la tête de Fanchon...

— De Fanchon... oui, monsieur.

— Que vous attacherez à une corde du cintre... Savez-vous s'il y en a une?

— Oh! oui, monsieur... il y en avait une pour ce monsieur aux seringues qu'on a joué la dernière fois, que c'était si farce!... M. Pourceau... Pourceau... enfin c'tilà qui n'voulait pas prendre médecine devant le monde.

— C'est ça, mon garçon, c'est ça. Ensuite, la couronne attachée, vous ferez une douzaine de bouquets bien frais, bien jolis, que vous donnerez à ces deux enfants, qui seront habillés en Amours...

— Tiens, j'les connais; c'est les fils de Madeleine...

— Faites donc attention à ce que je vous dis.

— Oui, monsieur.

— Quand ils auront les bouquets, vous les conduirez dans le trou du souffleur.

— Oui, monsieur, dans le trou... j'entends ben.

— Et c'est de là qu'ils partiront quand je frapperai deux coups dans la main.

— Oui, monsieur, dans la main...

— N'oubliez rien, mon ami!...

— Non, monsieur... Oh! soyez tranquille... j'sommes habitué à voir des comédies ici!

Raymond se rend ensuite avec les deux enfants au magasin de costumes. Il ne trouve point de pantalon de tricot couleur de chair, parce qu'en société on emploie rarement de pareils costumes. Il est obligé

de se contenter de pantalons de nankin, par-dessus lesquels on doit leur mettre de petites tuniques blanches : en joignant à cela la ceinture, le bandeau, l'arc et le carquois, cela doit compléter l'illusion. Après avoir recommandé au perruquier, venu exprès de Montmorency, de se distinguer dans la coiffure des Amours, Raymond ne songe plus qu'à ses rôles, et tâche enfin de les apprendre pour le soir. Une société nombreuse et brillante est arrivée de Paris, et se disperse dans la maison et les jardins. M^me^ de Marsan, malgré l'occupation que lui donne la comédie, fait les honneurs de chez elle, avec autant de grâce que de bon ton. M. de Marsan n'arrive que peu de moments avant le dîner, le jour même de la fête. Mais une affaire de Bourse l'a retenu à Paris ; il sait que sa femme va dépenser beaucoup d'argent, et il songe à en gagner en proportion, afin de rétablir l'équilibre. Le soir, beaucoup d'habitants des environs, choisis parmi ce qu'il y a de mieux et qui ont reçu des billets d'invitation pour le spectacle, accourent avec empressement pour y assister. De cette manière, la salle se trouvera entièrement garnie ; car on permet à quelques villageois d'aller occuper les derniers rangs Devant un public nombreux, la représentation a bien plus de charmes ; il n'est jamais flatteur de jouer devant les banquettes, même en société.

L'heure de commencer est arrivée. Notre petite salle est pleine. Raymond est sans cesse à regarder par le trou de la toile, pour voir où sont placées les dames auxquelles il veut en jouant lancer des œillades.

— Il faut commencer! tel est le cri de ceux qui sont prêts ; mais tout le monde ne l'est pas, et Raymond ne finit point de s'habiller. A chaque vêtement qu'il a passé, il accourt se remettre au trou de la toile son pot de rouge d'une main et son rôle de l'autre.

— Dépêchez-vous donc! lui crie-t-on de toutes parts, et on le repousse vers sa loge, et l'on court à celle de M^me^ de Marsan s'informer si Rosine est prête. Déjà les quatre amateurs qui forment l'orchestre ont joué deux fois l'ouverture de *Richard Cœur de Lion* qui sert d'ouverture au *Barbier de Séville*. Ils vont la recommencer une troisième fois, parce qu'ils n'en ont pas d'autres devant eux : le public commence à s'impatienter... on entend de légers murmures... Nous sommes prêts enfin, et Raymond, qui est le machiniste, fait lever la toile.

Je sais très bien mon rôle, et le sentiment que j'éprouve pour M^me^ de Marsan, qui, sous le costume de Rosine, me paraît encore plus jolie, me donne cette chaleur, cette vérité qui conviennent pour représenter un amoureux tel qu'Almaviva. Le jeune homme qui fait Figaro a de la physionomie, de la vivacité, de l'audace. Nous jouons de verve, nos scènes vont très bien, le public est enchanté. A l'instant où Bartholo doit

paraître à la fenêtre avec Rosine, Raymond, en voulant lever la jalousie, la tire si brusquement qu'elle se détache et tombe sur les quinquets qui éclairent l'avant-scène : heureusement la vue de Mme de Marsan, charmante sous le costume espagnol, fait oublier la maladresse de Raymond. Le premier acte marche bien. Au second, Raymond, dont la mémoire est déjà fatiguée, ne peut plus dire un mot sans le souffleur, devant lequel il se tient constamment, les yeux fixés sur le trou, l'oreille tendue et se faisant répéter trois fois ce qu'il doit dire, en apostrophant sans cesse le souffleur lorsqu'il ne le souffle pas, et en lui disant de se taire lorsqu'il le souffle et qu'il croit savoir sa tirade. De cette manière il fait un Cassandre de Bartholo; mais un public tel que le nôtre ne peut qu'être indulgent: d'ailleurs, tous les autres rôles sont bien joués, nous échauffons la scène, nous entrons dans l'esprit de nos personnages. On nous applaudit à tout rompre; et Raymond en prend sa part, tandis qu'il nous fait donner au diable lorsque nous sommes en scène avec lui. Le troisième acte commence; c'est Raymond qui ouvre la scène. Il s'avance et va se mettre devant le trou.

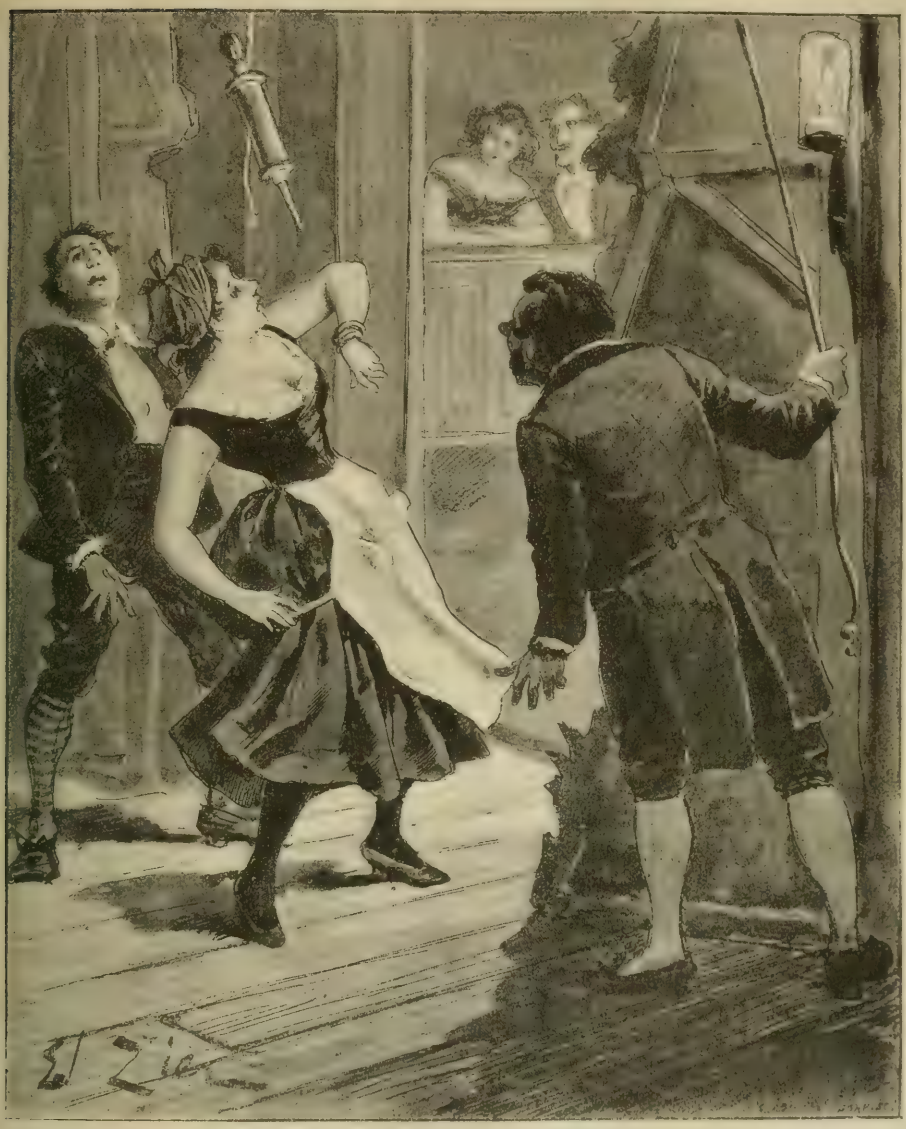
— *Quelle humeur !... quelle humeur !...* (Au souffleur : Soufflez donc!...) *Elle paraissait apaisée... la... qu'on me dise...* (Ne me soufflez pas...) *qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête... de... de...* (Soufflez-moi donc!) *de ne plus vouloir...* (Hein?... je n'entends pas...) *de ne plus vouloir prendre leçon de don Basile.* (Ne me soufflez donc pas!) *Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... Faites tout... au monde... faites... faites...* (Hein!... qu'est-ce que je dis là?... Que diable... aussi vous ne savez pas souffler à propos!)

Le public prend le parti de rire de notre Bartholo, et Raymond se frotte les mains d'un air satisfait et, toutes les fois qu'il rentre dans la coulisse, s'écrie :

— Sont-ils contents! s'amusent-ils!... On n'a jamais tant ri aux Français!

Enfin la pièce s'achève en dépit de Raymond, qui fait tout ce qu'il peut pour qu'elle ne finisse point; mais la grâce de Rosine, la gaieté de Figaro, et enfin, il faut bien se rendre justice, la chaleur, le sentiment, l'ardeur qui m'animent en représentant Almaviva, achèvent de rendre l'illusion complète : j'obtiens un succès éclatant, et je lis dans les yeux de Mme de Marsan le plaisir que lui cause mon triomphe.

Le *Barbier* finit, on se dépêche pour représenter *Fanchon*. Tous ceux qui jouaient dans le *Barbier* jouent aussi dans la seconde pièce, excepté Mme de Marsan et moi, et cette circonstance nous donne tout le temps de changer de costume. Nos loges donnent sur le jardin : celles des dames



Au lieu d'une couronne de fleurs, il s'aperçoit qu'il a fait descendre une seringue. (P. 223.)

ne sont séparées des nôtres que par une allée de tilleuls. Après avoir repris mon costume de ville, je vais dans le jardin pour prendre l'air. La seconde pièce est commencée depuis longtemps, tout le monde est sur le théâtre ou dans la salle ; il règne dans les jardins une solitude, un calme qui délassent du bruit que l'on fait un peu plus loin. Je ne suis pas fâché de me promener un moment... mais, en traversant l'allée de tilleuls,

j'aperçois une dame sortir de l'un des cabinets en face... Je m'arrête... c'est Mme de Marsan... c'est ma Rosine... Elle m'a reconnu aussi et vient à moi.

— Où donc va monsieur le comte Almaviva?...

— J'allais goûter un moment la fraîcheur de ces ombrages... mais il me manquait quelque chose : Almaviva sans Rosine ne peut être heureux...

— Rosine ne sait pas trop si elle doit vous accompagner.

— Comment, après avoir consenti à vous laisser enlever...

— En effet, j'aurais mauvaise grâce maintenant à faire la cruelle... mais songez que vous m'avez juré d'être fidèle!... de m'aimer toujours, de n'aimer que moi!..

— Oh! je vous le jure encore!... Je veux vous le répéter sans cesse!...

— Mais où donc me menez-vous?... Il me semble que nous allons bien loin... Pourquoi prendre les chemins les plus sombres?... Pourquoi nous enfoncer sous ce bosquet?... il y fait trop noir...

— Ma chère Rosine... que pouvez-vous craindre avec moi?...

— Mon cher Lindor... je ne suis pas tranquille...

— Ne vous êtes-vous pas cónfiée entièrement à moi?...

— Ah! je crois que je n'ai pas été sage... Que faites-vous?... M'embrasser ainsi!... Ah! ce n'est pas dans la pièce...

— Refuse-t-on un baiser à l'amant qui va devenir votre époux?

— Finissez... Lindor... Dorsan!... Oh! pour cette scène-là...

— Chère Rosine, n'est-elle pas toute naturelle?... Ne doit-elle pas couronner nos amours?...

Mme de Marsan veut en vain résister... il est trop tard; je suis trop bien entré dans l'esprit de mon rôle, elle-même s'est identifiée avec le sien... Nous ajoutons au *Barbier de Séville* la scène que le public ne voit pas, mais qu'il doit deviner d'après l'union d'Almaviva et de Rosine. Depuis longtemps le bosquet était témoin de cette scène charmante, que la lune était venue éclairer à demi. L'ardeur avec laquelle nous jouions nos deux rôles nous avait fait oublier le monde et la fête. Je voulais qu'Almaviva obtînt dans le bosquet le même succès qu'au théâtre, et ma Rosine me donnait si bien ma réplique que je ne pouvais pas rester court : nous ne songions pas encore au dénoûment, qu'une circonstance imprévue devait brusquer... mais pour l'expliquer il nous faut retourner dans la salle.

Fanchon avait été jouée tant bien que mal : beaucoup d'acteurs, ne sachant pas leur rôle, avaient sauté à pieds joints plusieurs scènes.

Raymond en avait fait autant pour ses couplets : de sorte que la pièce avait été terminée fort promptement. On n'avait pas remarqué l'absence de Mme de Marsan ni la mienne ; les acteurs nous croyaient dans la salle, les spectateurs nous croyaient dans les coulisses.

Le vaudeville étant fini, Raymond fait commencer sa petite scène en l'honneur de la dame qui a joué Fanchon, et dont on célèbre la fête. Chacun chante son couplet... Raymond m'appelle ainsi que Mme de Marsan pour que nous chantions les nôtres. Ne nous trouvant pas, et voyant son dénoûment arriver, il court dans la coulisse s'emparer de la corde à laquelle est attachée la surprise qui doit descendre au-dessus de la tête de Fanchon ; il la prend, la pèse, et le poids qu'il sent dans le haut le rassure en lui persuadant que le jardinier n'a point oublié d'attacher la couronne.

Le moment est venu, l'orchestre joue :

Que de grâce, que de majesté!

C'est là-dessus que la couronne doit descendre. Raymond lâche la corde... un murmure subit se fait entendre... bientôt des éclats de rire partent de tous les points de la salle :

— Arrêtez!... arrêtez!... crie-t-on sur le théâtre... Raymond avance la tête hors de la coulisse pour voir le tableau... et, au lieu d'une couronne de fleurs, s'aperçoit qu'il a fait descendre une seringue au-dessus de la tête de Fanchon.

Le tumulte est au comble : on rit aux éclats dans la salle; sur le théâtre, on est fort en colère de la sottise de Raymond. La jeune dame qui a joué Fanchon est obligée de repousser avec sa main la canule qui lui vient sur le front. Raymond lâche sa corde, et accourt sur le théâtre en criant :

— Ce n'est pas ma faute... c'est la seringue de Pourceaugnac que cet imbécile de jardinier a oublié de décrocher!... Ça devait être une couronne... mais nous allons réparer cela... En avant, les Amours!...

Et il se met à donner le signal, et l'orchestre joue l'air de *Zéphire* de *Psyché*, et tout le monde attend avec impatience ce qui va paraître... et Raymond refrappe dans ses mains en criant :

— Allons donc, les Amours!.. sortez donc!... Et rien ne sort du trou du souffleur.

Le public, las d'attendre pour rien, se prépare à quitter la salle, et les acteurs à abandonner la scène. En vain Raymond veut retenir tout le monde en criant :

— Ils vont venir!... ils vont paraître!... c'est qu'ils mettent le bandeau!...

On ne l'écoute plus. Raymond, furieux, veut à toute force trouver ses Amours : il se jette dans le trou du souffleur, cherche sous le théâtre, dans tous les coins de la salle, et ne peut parvenir à les découvrir.

Les deux petits garçons avaient été habillés et prêts deux heures avant le moment de paraître. Le jardinier, tout étourdi des ordres qu'il avait reçus, avait entièrement oublié la couronne ; mais il avait fait des bouquets, les avait donnés aux enfants et les avait conduits près du trou du souffleur en leur disant :

— Restez là : vous monterez sur le théâtre quand on vous appellera.

Les enfants attendent assez tranquillement pendant une demi-heure ; mais, au bout de ce temps, l'ennui les prend; ils croient qu'on les a oubliés ; et, comme ils s'amusent beaucoup plus dans les jardins que sous le théâtre, ils laissent là fleurs et bouquets, et vont courir et jouer dehors. En courant, ils se rapprochent de la maison ; ils aperçoivent, au rez-de-chaussée, une salle bien éclairée dans laquelle est un buffet couvert de mille friandises, dont la seule vue leur fait ouvrir la bouche et tirer la langue. Ils s'arrêtent... soupirent... se poussent... se devinent... regardent derrière eux, avec cet instinct si naturel à l'homme qui veut faire une sottise. Il n'y a personne ; tous les domestiques ont abandonné la maison pour le spectacle.

— Ah ! mon frère, dit le plus petit, les bonnes choses !... nous n'en avons jamais vu de pareilles...

— Oh !... Fanfan !... comme cela doit être sucré !

— Dis donc, Jean... si nous pouvions en manger !... Tiens, vois-tu ces gâteaux?

— Il n'y a personne... grimpons !...

— Grimpons !...

Ils escaladent aisément la fenêtre du rez-de-chaussée ; ils courent au buffet... se bourrent la bouche, se font un tablier de leurs tuniques, et l'emplissent de fruits, de viande, de gâteaux ; lèchent les crèmes dont ils ne peuvent emporter, fourrent leurs doigts dans les pots de confitures, et vont enfin se réfugier dans les mansardes pour y manger à leur aise ce qu'ils ont dérobé. Pendant que les petits paysans se régalaient, Raymond se donnait au diable pour trouver ses Amours; il avait inutilement parcouru le théâtre. En sortant de la salle, il rencontre M. de Marsan, qui cherchait sa femme, que la société s'étonnait de ne plus voir.

— Les avez-vous trouvés? lui dit Raymond.

— Je ne sais pas où elle est, on la demande... Ordinairement cependant je n'ai besoin de me mêler de rien...

— De qui donc parlez-vous?

— De ma femme, qui n'est pas là pour faire les honneurs de la fête.

— Ah ! parbleu !... Mme de Marsan ne peut pas être perdue ; elle se retrouvera ; mais mes deux Amours, c'est bien plus inquiétant ; car enfin il faut que je les rende à leur mère, qui n'est pas Vénus, et qui me cassera une de ses petites cruches sur la tête si ses marmots ne se retrouvent point. Cherchons ensemble dans les jardins ; il faut bien que ces drôles-là soient quelque part.

M. de Marsan suit Raymond, plutôt pour chercher sa femme que pour découvrir les deux petits fugitifs. Ils parcourent une partie des jardins. M. de Marsan veut retourner près de la société, persuadé que sa femme y est ; mais Raymond le retient toujours, en lui disant qu'il est responsable des Amours qui se sont perdus chez lui. Ils approchent de la balançoire près de laquelle est le bosquet où je joue ma scène avec Mme de Marsan.

— Ils sont par là, dit Raymond, j'entends le mouvement de la balançoire, j'étais sûr que mes deux polissons s'amusaient à jouer.

On approche de la balançoire et on ne voit rien.

— Vous voyez bien qu'il n'y a personne, dit M. de Marsan.

— C'est singulier, dit Raymond ; j'entends toujours le même mouvement... Eh ! mais... c'est de ce côté... dans le bosquet... Que diable font-ils là ?...

M. de Marsan s'avance, Raymond le suit... La lune éclairait alors beaucoup trop !... Nous sommes pétrifiés.

— C'est Almaviva et Rosine !... dit Raymond en faisant un saut en arrière. M. de Marsan seul conserve son sang-froid.

— Madame, dit-il en s'adressant paisiblement à sa femme, la société vous demande ; on a besoin de vous pour la fête : il faut tâcher d'accorder vos affaires avec vos plaisirs.

En achevant ces mots, il s'éloigne tranquillement et regagne la maison ; Mme de Marsan s'est évanouie, Raymond est immobile : je le repousse brusquement, en sortant du bosquet, et je gagne en un instant la porte de la cour, puis la campagne, puis la route de Paris, où j'arrive à deux heures du matin.

XXVI

OU CELA MÈNERA-T-IL?

Après l'aventure du bosquet, il est impossible que je retourne chez Mme de Marsan et que je la revoie publiquement. Il faut donc nécessairement couvrir notre liaison du voile du mystère : avec beaucoup de

femmes elle n'en aurait que plus de charmes : mais je crains qu'avec Mme de Marsan, qui aime à s'entourer d'hommages et d'adorateurs, l'impossibilité où elle est maintenant de tirer vanité de ma conquête ne refroidisse promptement son amour.

Si nous ne nous voyons plus chez elle, c'est par respect pour les convenances; car, Raymond ayant été témoin de la catastrophe, je suis bien persuadé que cette aventure est connue de tout le monde.

Ce qui me surprend, c'est de ne l'avoir pas aperçu depuis cette soirée mémorable : huit jours se sont écoulés et je ne l'ai pas même rencontré; il craint sans doute ma colère... Il paraît qu'il se cache quand il m'entend; car, demeurant sur le même carré, et sortant tous deux plusieurs fois dans la même journée, nous ne sommes pas ordinairement plus de deux jours sans nous voir. Une correspondance s'est établie entre moi et Mme de Marsan; nous nous donnons des rendez-vous, nous allons ensemble à la campagne, au spectacle en loges grillées; je jouis davantage de sa société, ne nous voyant plus qu'en tête à tête. Il n'y a plus entre nous cet essaim de jeunes gens qui folâtraient sans cesse autour d'elle, et dont la présence ne m'était nullement agréable; seule avec moi, elle ne peut plus autant faire la coquette et s'amuser à me tourmenter. Je ne suis donc nullement fâché, pour mon compte, de cette manière de nous voir, mais je crains bien qu'il n'en soit pas de même de son côté. Déjà notre correspondance languit, nos rendez-vous sont plus rares; elle trouve sans cesse des obstacles pour se rendre près de moi : c'est une réunion, un bal, une fête à laquelle elle ne peut se dispenser de se rendre. Je n'ajoute pas foi à ses raisons, parce que je sais que son mari la laisse entièrement maîtresse de faire ses volontés. Si elle me refuse un rendez-vous, c'est qu'elle préfère briller dans un bal, dans un concert, faire des conquêtes enfin, et s'entourer d'adorateurs et d'hommages, au plaisir d'une promenade solitaire avec moi. La conséquence que je dois en tirer est toute simple : Mme de Marsan ne m'aime pas et ne m'a jamais aimé. Elle m'a distingué par caprice. . m'a donné des espérances par coquetterie, a succombé par hasard, et me quittera par ennui. Un matin, en ouvrant brusquement ma porte, j'aperçois enfin Raymond, qui descend l'escalier; je l'arrête par le pan de son habit.

— Eh! mon Dieu, monsieur Raymond, je vous croyais mort!...

— Bonjour, mon cher voisin... En effet... je ne vous ai pas vu depuis le *Barbier de Séville*.

— Oui, c'est cela même : moi qui comptais sur vous pour savoir comment la fête s'est terminée.

— Ah! vous avez dû le savoir par...

— Par qui?...

— Vous m'entendez bien... Vraiment... je craignais que vous ne fussiez fâché contre moi.

— Et pourquoi cela?

— Parce que j'ai amené le mari dans le bosquet...

— Ah! c'est donc vous qui l'avez amené?

— C'est-à-dire, c'est moi et ce n'est pas moi! Il cherchait sa femme, et moi je cherchais les Amours qui se donnaient alors une indigestion dans le grenier: les petits drôles ont manqué en crever, leur mère prétendait que c'était ma faute et voulait m'arracher les yeux!... J'ai eu bien du malheur à cette fête-là!... Mais pour en revenir à votre aventure, si vous m'aviez mis dans la confidence de votre liaison avec M^me^ de Marsan, tout cela ne serait pas arrivé; j'aurais, au contraire, éloigné le mari de l'idée de chercher sa femme!... Mais aussi, je vous le répète sans cesse, vous ne voulez jamais rien me dire!... cela occasionne des surprises!... enfin vous êtes cause que je ne vais plus chez M. de Marsan.

— Pourquoi cela?

— Pourquoi! c'est tout simple... la femme qui sait... que j'ai vu... me fait mauvaise mine : le mari est un autre original. Je voulais tâcher, moi, d'arranger la chose : c'était pourtant difficile... mais enfin, comme c'était le soir, la lune... et puis avec de l'esprit on fait tout passer.

— Eh bien?

— Eh bien!... quand vous avez été parti, j'ai d'abord voulu secourir M^me^ de Marsan, que je croyais évanouie : mais au moment où je m'avançais avec mon flacon de sel, elle s'est relevée toute seule, et, me jetant mon flacon au nez, a couru s'enfermer chez elle... Quand j'ai vu cela, j'ai dit : Il faut aller trouver le mari et lui fasciner les yeux. Je me suis rendu au salon; j'ai fait signe à M. de Marsan de venir me parler : il ne voulait pas d'abord quitter la table d'écarté, enfin il s'est décidé. Je l'ai emmené dans un petit coin, et je lui ai dit : Monsieur, il ne faut pas croire tout ce qu'on voit... surtout quand il fait clair de lune... parce que la lune change les objets; et cela vous trompe... La scène qu'ils répétaient dans le bosquet était de mon invention et devait se jouer à la suite du *Barbier*... c'est une scène d'amour : dans les scènes d'amour, on se tient de près, on se met à genoux, on se prend les mains, la taille... plus on se prend de choses, plus cela ajoute à l'illusion théâtrale... Hein!... j'espère que c'était adroit!

— Très adroit; et qu'a répondu M. de Marsan?

— A peine m'a-t-il laissé finir; il m'a dit d'un ton fort sec :

« Faites-moi le plaisir de ne plus m'ennuyer de vos sottises et de ne

plus ouvrir la bouche sur ce sujet ! » Là-dessus il m'a tourné les talons. Ma foi, je vous avoue que j'ai trouvé cela grossier !... Un mari à qui je veux rendre le prisme matrimonial, et qui me reçoit comme un chien dans un jeu de quilles... vous conviendrez que cela n'est pas engageant. Pour m'achever, voilà qu'un moment après la laitière arrive avec ses deux petits, qui étaient violets, et qu'on venait de trouver dans un grenier : et cette insolente paysanne qui me dit des injures... qui me promet que s'ils étouffent, son mari me citera chez le juge de paix. Comme s'il y avait de ma faute !... Je leur ai dit de faire l'Amour et non pas de s'étouffer !... Ma foi, quand j'ai vu cela, j'ai pris mon chapeau, et profitant du cabriolet de Figaro, qui revenait à Paris, j'ai laissé là la fête en me promettant bien de ne plus composer de scènes anacréontiques pour des paysans.

Mon voisin me quitte en terminant son récit. Je ne sais pourquoi, malgré l'assurance que je lui ai donnée de n'avoir aucun ressentiment contre lui relativement à cette aventure, il m'a paru conserver avec moi un air gêné, contraint, qu'il n'a pas d'habitude. C'est lui qui m'a quitté, tandis qu'ordinairement c'est moi qui ne peux me débarrasser de lui. Je cherche en vain le motif de cette conduite, qui n'est pas naturelle chez Raymond : peu m'importe, au reste, quelle lubie lui passe dans la tête ; cela me surprend plus que cela ne m'intéresse.

Quelque chose m'étonne et m'inquiète bien davantage : depuis longtemps je ne reçois plus de bouquets de Nicette. J'ai pensé d'abord que la mort de sa mère avait pu l'occuper les premiers jours ; mais cet événement est passé depuis plus de six semaines, et je ne trouve plus rien à ma porte !... Je m'étais si bien habitué à cette marque de son souvenir que chaque soir, en rentrant, je mets bien vite la main contre ma serrure... mais je ne trouve rien, et je me dis tristement : Elle aussi m'oublie !... Je pourrais lui faire des reproches... mais je ne veux pas qu'elle fasse par devoir ce que je croyais n'être pour elle qu'un plaisir. Depuis longtemps je ne l'ai pas vue : le matin, je m'éveille trop tard : le soir, je suis entraîné par quelques amis dans les réunions que l'approche de l'hiver fait renaître, ou je suis auprès de M^me^ de Marsan... Je sais d'ailleurs combien il est dangereux d'aller le soir chez elle !... Cependant mes entrevues avec M^me^ de Marsan deviennent chaque jour plus rares et plus tristes ; elle ne cherche qu'un motif pour rompre entièrement avec moi, et je ne lui en fournis pas, par esprit de contradiction.

Depuis quelques jours nous ne nous sommes point vus ; aujourd'hui nous devons dîner ensemble ; c'est presque une faveur qu'elle m'accorde. Nous dînons au Cadran-Bleu : la vue du Méridien, qui est en face de moi, me rappelle le repas beaucoup plus gai que j'ai fait avec M^lle^ Agathe ;

Lorsque nous sommes dans la rue, Mme de Marsan rit aux éclats et me plaisante sur mes amours. (P. 231.)

je me dis que la grisette, qui nous trompe franchement, est cent fois plus aimable que la petite-maîtresse qui nous garde sans nous aimer. Le dîner se passe assez tristement malgré mes efforts pour le prolonger : à sept heures, nous n'avons plus rien à nous dire. Je propose le spectacle, on n'en trouve pas un qui plaise ; la promenade n'est plus de saison, je ne sais que lui proposer ni comment l'amuser... Enfin elle se plaint de

maux d'estomac, de tête, de vapeurs. Elle se décide à rentrer pour se coucher de bonne heure, et j'applaudis à ce projet qui nous est à tous deux d'un grand secours. Nous sortons : je veux, suivant mon usage, la ramener en voiture ; mais cette fois elle préfère aller à pied, pensant que la marche et l'air lui feront du bien. Il est nuit, et nous ne craignons pas les rencontres désagréables. Nous faisons la route comme des époux de vingt ans, échangeant une parole toutes les cinq minutes. Nous sommes dans la rue Saint-Honoré : nous allons passer devant la boutique de Nicette ; mais elle est fermée, et je n'en suis pas fâché. Nous approchons... la boutique est encore ouverte ; je vois des arbustes qui ne sont pas rentrés... Il n'y a plus moyen de rétrograder... Pour quel motif d'ailleurs? Ne suis-je pas maître de donner le bras à qui bon me semble?... Oui... mais cependant je désire qu'elle ne me voie pas.

Nous y voici... Nicette est à sa porte... elle m'a vu... et je ne sais par quel caprice Mme de Marsan veut s'arrêter pour examiner les fleurs.

— Voilà un oranger charmant, me dit-elle ; depuis longtemps j'ai envie d'en avoir un dans mon boudoir... celui-ci me plaît assez... ne le trouvez-vous pas joli?

— Oui, madame ; oui, fort joli...

Je suis embarrassé ; je tiens mes yeux baissés, évitant ceux de Nicette.

— Je crains cependant qu'il ne soit trop grand, poursuit Mme de Marsan. En avez-vous d'autres, petite?... Eh bien? répondez donc!

Nicette ne l'entend pas, elle a les yeux fixés sur moi ; et sans doute ses regards disent bien des choses, car Mme de Marsan, étonnée, l'examine à son tour : sa jolie figure, son trouble, mon émotion, ma contenance embarrassée font concevoir à Mme de Marsan des soupçons qui sans doute vont au delà de la vérité. Les femmes devinent bien vite, et leur imagination va grand train!... Mme de Marsan ne m'aime plus ; mais elle a cette curiosité que toutes les femmes conservent sur cet article, et, par méchanceté, elle feint pour moi un retour de tendresse.

Elle entre dans la boutique en s'appuyant nonchalamment sur mon bras ; elle me regarde amoureusement ; elle me tutoie!... ce qu'elle n'a pas fait vingt fois dans le commencement de notre liaison.

— Mon bon ami, comment trouves-tu ces arbres-ci?... Dis-moi ton goût, mon cher Dorsan : je ne veux choisir que celui qui te plaira...

La colère, le dépit m'étouffent ; je puis à peine lui répondre quelques mots sans suite... Je regarde Nicette... je la vois pâlir... chanceler... ses yeux se remplissent de larmes... ils semblent me dire :

— Elle vous aime ; vous l'aimez donc aussi?

Mme de Marsan voit tout cela ; elle sourit avec méchanceté : elle regarde Nicette attentivement :

— Qu'avez-vous donc, petite? lui dit-elle d'un ton dédaigneux : vous semblez bien émue...

— Je n'ai rien, madame, je n'ai rien... répond la petite d'une voix tremblante et portant alternativement ses yeux sur Mme de Marsan et sur moi.

— Quel est le prix de cet oranger?

— C'est... ce que vous voudrez, madame... cela m'est égal...

— Comment ! cela vous est égal? Voilà qui est singulier : qu'en dis-tu, mon cher Dorsan?... Mais réponds donc ; je ne sais en vérité ce que tu as ce soir !

— Quand vous voudrez, madame, nous partirons.

— Ah ! je le vois, monsieur, vous avez des raisons pour ne point vouloir rester avec moi en ces lieux... ma présence vous contrarie... et paraît faire de la peine à mademoiselle !... Ah ! ah ! c'est trop plaisant !... faire du chagrin à cette petite !... c'est d'une cruauté sans exemple !... Allons, monsieur, quand vous voudrez... Mais, je vous en prie, ne la laissez pas se désoler... Adieu, petite !...

Elle sort enfin de la boutique : je la suis, après avoir jeté un coup d'œil sur Nicette... Mais elle pleure et ne me regarde plus.

Lorsque nous sommes dans la rue, Mme de Marsan rit aux éclats et me plaisante sur mes amours, sur l'innocente bouquetière. Je ne lui réponds pas : je pourrais bien lui dire des choses mortifiantes... mais il faut de l'indulgence envers celle qui a été faible pour nous. Elle est enfin chez elle et je la quitte. Il me tarde de revoir Nicette ; je veux lui dire maintenant tout ce que je pense, tout ce que j'éprouve ; je ne veux plus lui cacher l'amour véritable qu'elle m'inspire et que j'ai toujours combattu vainement. Elle le partage : je n'en puis douter... Nous serons heureux... oui, je m'abandonne désormais au penchant de mon cœur : il me dit que je dois posséder Nicette... L'amitié entre nous n'est qu'un prétexte pour cacher l'amour, mais nous ne pouvons nous y méprendre !... Eh ! pourquoi ces efforts pour vaincre le sentiment qui nous attire l'un vers l'autre? Pourquoi la froide sagesse nous priverait-elle du bonheur?... L'amour est-il donc un crime?... et ce qui nous rend si heureux peut-il nous rendre coupables?...

Je cours, je vole... je suis devant sa demeure... la boutique est fermée... je ne vois point de lumière en dedans... Je frappe... on ne me répond pas. Dormirait-elle?... Non, non ; je sens bien qu'elle ne peut dormir !... Je frappe de nouveau... point de réponse !... Où peut-elle

être?... Je passe une heure devant sa boutique... Je vais encore frapper, mais inutilement; je me persuade qu'elle y est, mais qu'elle ne veut pas m'ouvrir!... qu'elle pleure et veut me cacher ses larmes... Elle craint peut-être mes reproches pour sa conduite devant Mme de Marsan. Chère Nicette! non, je ne te reprocherai pas ton amour. Demain je la verrai, demain je la consolerai, et je triompherai facilement des résolutions de la nuit!... Allons, puisqu'il le faut, attendons à demain.

XXVII

MON ÉTOILE ME POURSUIT

Je n'ai pas dormi : mon esprit est trop inquiet, mon cœur trop agité pour que je puisse trouver le repos. Toute la nuit je forme des projets : j'en fais de sages, d'extravagants, de délicieux. Je mêle toujours Nicette à ces tableaux charmants que mon imagination enfante si facilement : je la transforme en bergère, en grande dame, en demoiselle; je suis avec elle dans un palais, dans un hameau, dans un désert; mais partout nous sommes heureux. Ah! qu'il est doux de rêver tout éveillé lorsqu'on aime et qu'on se croit aimé!

Je me lève au point du jour : j'ai vingt projets dans la tête, et, comme c'est l'ordinaire, je ne puis m'arrêter à aucun. Voyons d'abord Nicette; c'est le plus pressé. Ma toilette est bientôt terminée; je suis sûr qu'elle me trouve toujours bien.

Je sors de ma demeure; tout le monde repose encore dans la maison... A moins qu'il n'y ait quelqu'un de bien amoureux. Mme Dupont, qui n'est plus amoureuse, me fait attendre un siècle avant de tirer le cordon de la porte cochère... enfin elle m'a entendu frapper et crier au carreau... je suis libre.

En moins de cinq minutes je suis devant la boutique... elle est encore fermée... Ce retard m'étonne; Nicette est d'ordinaire si matinale.

Dois-je attendre?... faut-il frapper?... Je reste indécis dans la rue... lorsqu'un commissionnaire passe près de moi... C'est le même que j'ai questionné il y a quelque temps; il me reconnaît, il me salue en passant, et va s'asseoir à vingt pas... Je me rapproche de lui... sans trop savoir ce que je veux faire... Cet homme, qui a été content de ma manière d'agir, s'empresse de venir m'offrir ses services.

— Je n'ai besoin de rien, mon ami, lui dis-je d'un ton assez triste et

en lui mettant machinalement une pièce de cinq francs dans la main.

Il me regarde d'un air étonné; et n'osant point encore mettre la pièce dans sa poche, il attend que je parle... Je tourne les yeux vers la boutique de Nicette et la lui désigne.

— Cette marchande ouvre bien tard, il me semble?

— Oh!... il est encore de bonne heure!... mais quoiqu'ça, depuis queuque temps, la bouquetière est un brin paresseuse!... Dam'ça n'est pas étonnant...

— Pourquoi cela?

— Quand un'femme a l'amour en tête!...

— Comment savez-vous?... qui vous a dit qu'elle fût amoureuse?...

— Oh! ces choses-là, faut pas être malin pour les voir! Vous entendez ben que moi, qui suis sur c'te place depuis vingt ans, je dois être instruit de ce qui se passe dans le quartier...

— Que savez-vous sur cette jeune fille? qu'avez-vous aperçu?... Répondez et ne me cachez rien... Tenez... prenez encore...

Je fouille de nouveau dans mon gousset, et verse l'argent dans la main du commissionnaire, dont l'étonnement redouble, et qui cherche dans mes regards s'ils n'ont rien d'égaré.

— Vous m'aviez dit que cette jeune fille était sage, honnête, ne parlait à personne de préférence?...

— C'est vrai, monsieur; oui, c'est la vérité. Elle est toujours ben honnête; mais, quand on est jeune, on peut avoir un penchant... et...

— Mais expliquez-vous donc mieux!... Qui vous fait croire cela?...

— Eh ben! pardi, monsieur, c'est parce que je voyons venir le galant.

Nicette aussi m'aurait trompé!... Nicette ne m'aime pas!... Non, je ne puis le croire... Interrogeons bien cet homme...

Je m'appuie contre la borne qui touche à son banc de pierre... j'ai besoin de me soutenir... Je tremble de voir se confirmer mon malheur.

— Vous dites que vous voyez venir quelqu'un?

— Oui, monsieur...

— Depuis combien de temps à peu près?...

— Mais voilà trois semaines environ que le particulier vient rôder par ici; d'abord il est venu le matin acheter des fleurs; puis après ça, il est revenu le soir à la brune, puis il a causé, puis il est resté plus longtemps, si ben qu'à c't'heure, il vient presque tous les soirs causer une heure ou deux avec la jolie marchande... Oh! mais je crois ben que c'est encore en tout bien, tout honneur; la porte de la boutique reste toujours ouverte... et, à moins qu'ils ne se voient ailleurs, c'qui serait possible, car les femmes sont malignes, et faut pas se fier aux airs de vertu!...

— Et comment est cet homme?

— Mais ça n'est pas précisément un jeune homme... Il a ben ses quarante ans : il n'est pas non plus ben beau ; mais dam', pour la mise, c'est un monsieur dans vot'genre, un homme qu'a l'air de queuque chose! et vous entendez ben que la petite bouquetière, qui faisait la fière avec nous autres, aura été flattée de faire une conquête dans le grand genre ; c'est ça qui l'aura séduite.

— Et il vient tous les soirs?...

— Oui, monsieur, à peu près : oh! il ne manque guère maintenant.

— Il suffit.

Je m'éloigne à grands pas du commissionnaire : le malheureux, sans s'en douter, vient de déchirer mon cœur, c'est au moment où je veux me livrer sans réserve à mon amour pour Nicette, où je veux m'éloigner d'un monde dont je suis las, afin de pouvoir vivre près d'elle et pour elle... c'est alors que je la perds aussi!... Elle en aime un autre... et je me croyais sûr de son amour!... Avec cette douce illusion, je vois s'évanouir cet avenir charmant dont ce matin je me berçais encore.

Je suis toujours dans la rue... je ne puis m'éloigner. Je vois enfin ouvrir la boutique... Nicette paraît... elle est pâle... abattue... mais jamais je ne la vis si jolie, jamais je n'éprouvai pour elle autant d'amour...

Avec cet air de candeur... la perfide!... Hélas! ai-je le droit de me plaindre?... m'avait-elle donné sa foi? lui avais-je dit que je l'aimais?... Mais était-il nécessaire de le lui dire?... Il me semblait que nous nous entendions si bien! Nous nous sommes trompés tous deux!...

Irai-je lui parler?... A quoi bon maintenant?... que pourrais-je lui dire qui l'intéresse?... Ne la voyons plus... ne lui parlons plus... oublions-la!

Je ne sais comment cela se fait ; mais en voulant la fuir, je me suis rapproché d'elle, et je me trouve devant sa boutique, où je m'arrête malgré moi.

Elle vient à moi d'un air contraint; ses yeux sont rouges comme si elle avait beaucoup pleuré : quel serait donc le motif de sa peine?... Je ne sais que lui dire, je reste en silence devant elle... elle est pensive aussi... Voilà donc cette entrevue dans laquelle devaient régner la confiance et l'abandon de l'amour... Pauvres humains! nos projets sont tracés sur le sable.

— Je suis venu hier, lui dis-je enfin d'un ton que je m'efforce de rendre froid.

— Hier... oui, je vous ai vu avec... cette dame...

— Non; je parle d'un instant après... je suis revenu... j'ai frappé...

— Je n'y étais pas...

— Je croyais que vous ne sortiez jamais...

— Je suis sortie hier.

— Vous auriez pu être chez vous et ne pas vouloir m'ouvrir...

— Pourquoi cela, monsieur?

— Quelquefois on n'aime pas à être dérangé lorsqu'on est en société.

— En société !...

— Oui, vous m'entendez très bien : me direz-vous encore que vous ne recevez personne?... Depuis trois semaines un monsieur ne vient-il pas chez vous... presque tous les soirs?...

Elle est embarrassée... elle rougit !... Le commissionnaire ne m'a point trompé.

— Eh bien ! mademoiselle, vous ne répondez pas? ai-je dit la vérité?...

— Oui, monsieur... c'est la vérité !...

Elle me l'avoue !... Ah ! j'aurais voulu qu'elle le niât... j'aurais été si heureux de la croire !... Plus de doute maintenant! plus d'espoir... éloignons-nous. Je lui jette un dernier regard et je sors brusquement, ne voulant pas lui laisser voir le mal qu'elle me cause. Elle a fait un mouvement pour me retenir... puis s'est arrêtée sur le seuil de sa porte, en se contentant de me regarder partir.

Ne pensons plus à cette jeune fille... elle ne vaut pas mieux que les autres !... Je suis vraiment malheureux en amour !... je n'ai pas encore rencontré une femme fidèle !... elles m'ont trompé, trahi, joué; mais toutes leurs perfidies m'ont moins fait de peine que je n'en éprouve par l'inconstance de Nicette !... Elle voyait bien que je l'aimais !... toutes les femmes voient cela d'un coup d'œil ! elle faisait tout pour me plaire !... Si jeune, savoir ainsi feindre l'amour... de la sensibilité... de la reconnaissance !... Ah ! je ne croirai plus à rien.

Mais, avant de l'oublier entièrement, je veux voir celui qui me remplace dans son cœur, celui qui lui plaît... qu'elle aime !... Ah ! qu'il est heureux !... Je donnerais maintenant tout ce que je possède pour être aimé de Nicette.

Il vient tous les soirs, m'a-t-on dit : eh bien, dès aujourd'hui je le verrai. Il y a un café presque en face de la boutique : c'est là que je l'attendrai sans être remarqué, car je ne veux pas que l'ingrate soit témoin de tous les tourments de mon faible cœur.

Je passe ma journée comme je puis, et dès que cinq heures arrivent je me rends rue Saint-Honoré. Je regarde de loin si elle est sur la porte de sa boutique... Elle n'y est pas, et je me glisse dans le café sans qu'elle m'ait aperçu. Je me place à une table qui touche les vitraux : je demande

un demi-bol de punch, parce qu'il sera naturel que je mette beaucoup de temps à le boire. Le garçon me fait répéter à deux fois... il me prend sans doute pour un Anglais ou un Flamand ; peu m'importe... Je m'empare d'un journal pour me servir de contenance, et je n'ôte plus les yeux de dessus la boutique de fleurs.

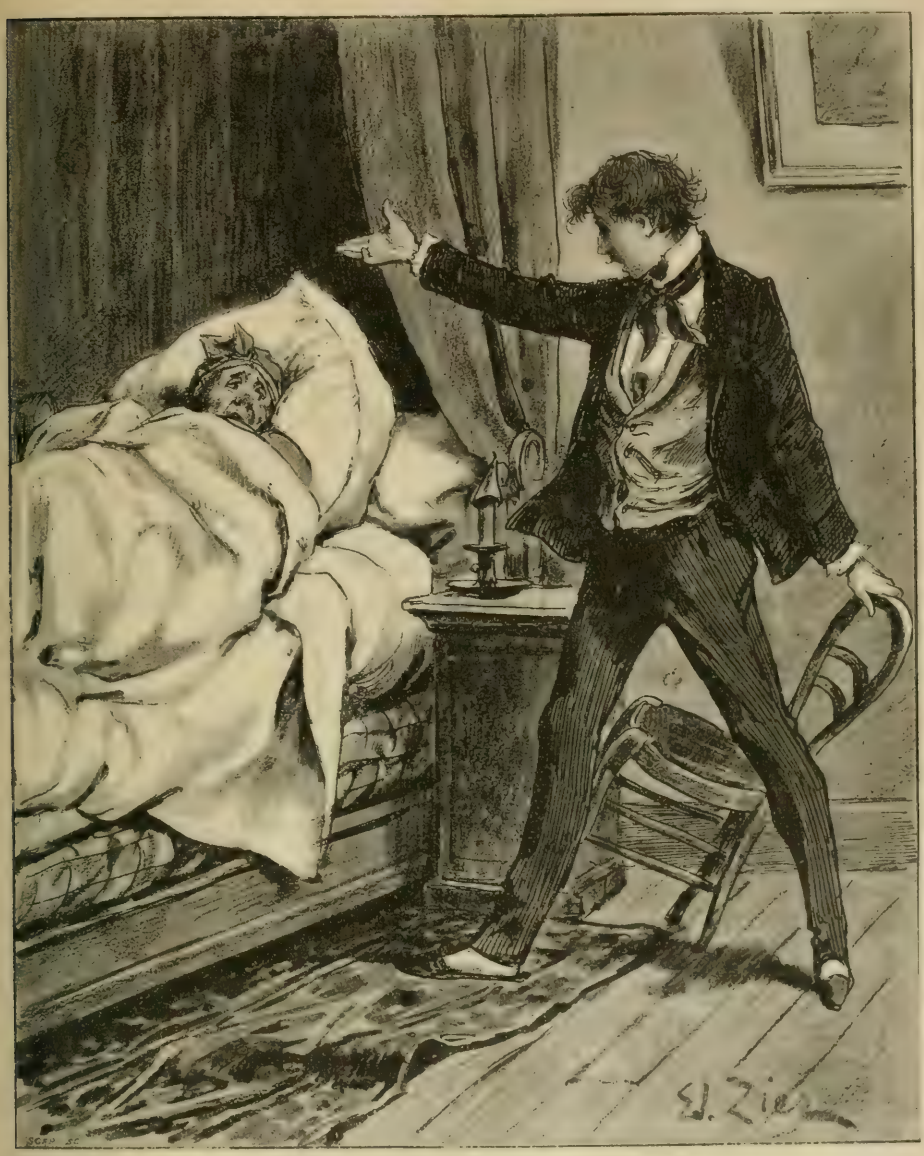
Le temps paraît long lorsqu'on désire, et plus encore lorsqu'on souffre et qu'on craint !... La nuit n'arrivera jamais !... Nous sommes cependant au mois d'octobre, et à six heures le jour doit finir... Est-ce qu'il n'est pas six heures ?... Je regarde la pendule du café ; elle ne marque que cinq heures et demie... elle retarde sans doute... Voyons ma montre... cinq heures vingt-cinq minutes !... C'est cruel !... J'essaie de goûter de ce punch qui est devant moi... mais il m'est impossible de l'avaler... je n'ai cependant pas dîné, et j'étouffe depuis ce matin.

Enfin le jour baisse... comment verrai-je dans la boutique ?... comment distinguer cet homme ?... Elle va allumer, je l'espère... Oui, la voilà qui apporte de la lumière... Elle rentre ses fleurs... Quelle tristesse, quelle mélancolie dans toute sa personne !... Elle s'assied dans la boutique... devant la table... mais elle n'écrit plus !... elle soupire... elle porte souvent ses regards vers la rue... Elle attend quelqu'un... et ce n'est plus moi !...

Il est près de sept heures et personne ne paraît. Si l'on ne venait pas... Mais en serais-je plus heureux ? N'est-elle pas convenue ce matin que je savais la vérité... et sa rougeur, son embarras ne m'en ont-ils pas alors assez appris ?

Un homme paraît... il entre dans la boutique... il s'assied près d'elle... Grand Dieu !... mes yeux ne m'abusent-ils point ? C'est Raymond... Raymond près de Nicette !... Raymond son amant !... Non, c'est impossible.

Je sors brusquement du café pour mieux m'assurer de la vérité... On court après moi... on m'arrête... C'est le garçon : j'ai oublié de payer. Je n'entends pas trop ce qu'il me dit, mais je lui mets un écu dans la main, et il me laisse. La nuit me permet de rester dans la rue sans être aperçu de Nicette, et je puis la voir de plus près. C'est bien Raymond que j'ai vu, que je vois !... Il lui parle avec beaucoup d'action ; elle l'écoute avec attention... Je lis dans ses yeux l'intérêt qu'elle prend à tout ce qu'il dit... Elle paraît plus affligée ; elle pleure... Il lui prend la main ; il la presse tendrement !... Elle le laisse faire !... Cette main charmante est abandonnée à Raymond !... Ah ! tout est fini, je ne puis plus douter de mon malheur... Fuyons pendant qu'il m'en reste encore la force, et ne la revoyons jamais !... Que ne puis-je de même éloigner son image de ma pensée !... Mais cette idée que Raymond est aimé d'elle m'accable, me



Voilà donc celui qu'elle aime! dis-je en me levant brusquement. (P. 240.)

poursuit sans cesse !... C'est donc pour Raymond que j'ai conservé cette fleur qu'il m'eût été si doux de cueillir! Je l'ai respectée... et voilà ma récompense !

Si un jeune homme honnête, né comme elle dans une classe obscure, avait obtenu son cœur en recherchant sa main, je me serais peut-être consolé, du moins j'aurais été fier de la lui avoir conservée pure et digne

de ses vœux; mais un homme comme Raymond triompher de Nicette !... Par quel charme peut-il donc lui plaire? Il n'est pas jeune, il n'est pas beau ; il est sot, vain, bavard, ennuyeux !... du moins, s'il est aimable, je ne m'en suis jamais aperçu ! Et voilà l'homme qu'elle me préfère !... Oh ! les femmes !...

Je ne m'étonne plus de cet air embarrassé que j'avais remarqué dans Raymond lors de notre dernière rencontre... Le traître !... voilà donc pourquoi il m'évite et me fuit maintenant. Cet être-là est vraiment mon mauvais génie !... Il sait que je connais Nicette... il sait peut-être que je l'aime... Si je n'écoutais que ma fureur, j'irais le provoquer. Mais comment avoir raison d'un lâche? et sa mort me rendrait-elle Nicette telle que je la croyais autrefois !... Méprisons l'un... oublions l'autre : voilà le seul parti que je dois prendre.

Je cherche encore dans le repos l'oubli de mes tourments. Quelle nuit différente de la dernière ! Hier ne faisant que des projets charmants d'amour, de constance... aujourd'hui maudissant ce sentiment et celle qui l'a fait naître !... Si la fatigue produite par tant d'émotions m'assoupit un moment, en rouvrant les yeux, ma première pensée est au souvenir de toutes mes espérances évanouies.

En me levant, je ne puis résister au désir de parler à Raymond. Je me suis promis d'être maître de moi ; je saurai me contenir et cacher l'état de mon cœur; mais il faut que je lui parle... Je cours frapper et sonner à sa porte. La portière sait qu'il est chez lui; il n'a pas l'habitude de se lever de bonne heure : on n'ouvre pas cependant... Je sonne encore, et cette fois le cordon de la sonnette me reste dans la main. J'entends du bruit enfin, je reconnais la marche lourde de Raymond... et bientôt sa voix nasillarde résonne à mes oreilles.

— Qui est-ce qui fait un pareil carillon à ma porte avant sept heures? C'est épouvantable de réveiller quelqu'un comme cela !...

— C'est moi, mon voisin : moi, Dorsan, qui veux vous parler.

Il est quelques instants sans me répondre, et lorsqu'il le fait, j'entends au son de sa voix qu'il n'est pas content de ma visite.

— Comment ! c'est vous, mon cher voisin?...

— Oui, c'est moi...

— Et qui vous amène de si bonne heure?...

— Vous le saurez, mais ouvrez : je n'aime pas à causer à travers une porte.

— Mais permettez... c'est que je suis en chemise...

— Eh ! qu'est-ce que cela me fait !... En chemise, nu, habillé, je n'ai nulle envie d'examiner votre personne... Ouvrez donc ! vous

pourrez vous recoucher ensuite : cela ne m'empêchera pas de vous parler.

— C'est que j'ai passé une partie de la nuit à composer des couplets de fête... et j'ai encore bien envie de dormir.

— Ah ! morbleu, ouvrez, monsieur Raymond, ou j'enfonce votre porte.

Le ton avec lequel je dis ces derniers mots annonce que j'ai l'intention d'effectuer ma menace... Il ne me fait pas répéter davantage : il m'ouvre sa porte, et, traversant rapidement sa petite antichambre, court se fourrer dans son lit, où il s'enveloppe dans sa couverture, ne laissant à l'air que le bout de son nez et ses gros yeux, qu'il roule autour de lui d'un air inquiet, mais sans oser les arrêter sur moi. Je l'ai suivi : la première chose qui s'offre à ma vue en entrant dans sa chambre à coucher, c'est une douzaine de bouquets de fleurs d'oranger tels que ceux que je recevais autrefois de Nicette, et qui sont symétriquement rangés sur la toilette de mon voisin. Cette vue me serre le cœur : mais je me suis promis d'être philosophe, et je m'assieds près du lit de Raymond, auquel je tâche de parler fort tranquillement.

— Comment vous portez-vous ce matin, monsieur Raymond ?

Il me regarde d'un air étonné.

— Est-ce pour avoir des nouvelles de ma santé que vous venez casser le cordon de ma sonnette et que vous voulez enfoncer ma porte ?

— Oh ! vous pensez bien que c'était une plaisanterie ! mais j'avais quelque chose à vous demander... Vous avez là de bien jolis bouquets... il me paraît que vous aimez aussi la fleur d'oranger.

— Oui... oui... j'aime beaucoup cette odeur-là... c'est bon pour les nerfs, et je suis très nerveux, moi.

— Il y a beaucoup de sympathie entre nous, car ces bouquets-là ressemblent étonnamment à ceux qui parent ma chambre... et que vous admirez chez moi.

— C'est vrai... oui... c'est même ce qui m'a donné l'idée d'en avoir aussi, je me rappelle à présent.

— Et votre bouquetière est-elle aussi la mienne ?...

Il ne sait que répondre, et sa tête disparaît un moment sous sa couverture.

— Eh bien ! mon voisin ?

— Moi... je n'ai pas de bouquetière en titre... je vais tantôt chez l'une... tantôt chez l'autre...

— Allons, monsieur Raymond, pourquoi feindre avec moi ?... Est-ce donc là cette confiance dont vous vouliez me donner l'exemple ?...

Craignez-vous de me fâcher?... Oh! soyez tranquille, depuis longtemps je ne songe plus à cette petite Nicette!...

Cette fois il sort entièrement sa tête de dessous la couverture; il me regarde d'un air joyeux et surpris.

— Quoi! vraiment vous ne pensez plus à la petite bouquetière?

— Moi, je n'y ai jamais songé!...

— Eh bien! en vérité, je m'en doutais presque!... D'ailleurs nous avions Mme de Marsan... qui devait nous occuper considérablement!

— Laissons là Mme de Marsan et comptez-moi vos amours avec Nicette.

— Oh! ce ne sera pas long!... Je vous avoue que j'en suis excessivement amoureux!... vous savez qu'elle est jolie...

— Un minois chiffonné!...

— Diable! chiffonné!... vous appelez cela chiffonné!... vous êtes difficile.

— Enfin?

— Je vais lui faire la cour presque tous les soirs. D'abord elle faisait un peu la petite sauvage; mais j'ai si bien su l'enjôler, que maintenant elle ne peut se passer de moi... et je suis sûr qu'elle m'adore...

— Elle vous l'a dit?

— A peu près; d'ailleurs, ces choses-là n'ont pas besoin de se dire... cela se voit!... Je connais si bien les femmes!...

— Vous êtes plus heureux que moi... et vous avez triomphé?

— Pas encore tout à fait, mais cela ne tardera pas, je mène la chose grand train. Tenez, avec les femmes, de l'assiduité, de la ténacité, de l'amabilité, et on est certain de la victoire!... Oh! je suis un roué, moi, un madré!... et il faut cela pour plaire!... Le sentiment, la tendresse, les soupirs, c'était bon autrefois; maintenant, à la première rencontre, on agace; à la seconde on lutine; à la troisième on prend un baiser... un genou, on pince partout, et on séduit.

Je ne suis pas maître d'un mouvement de colère.

— Voilà donc celui qu'elle aime!... dis-je en me levant brusquement. Raymond, que mon action a effrayé, est de nouveau rentré dans sa couverture.

— Est-ce que vous avez encore des crispations? me crie-t-il sans se montrer.

— Non, non, je n'ai rien... Adieu, monsieur Raymond : soyez heureux... et surtout faites le bonheur de Nicette...

Je m'éloigne en prononçant ces mots; je rentre chez moi, je m'y enferme... Là, du moins, je puis donner un libre cours aux passions qui m'agitent et que j'ai eu la force de contenir chez Raymond. Mon âme est

tour à tour en proie à l'amour, à la jalousie, au dépit et à la plus sombre tristesse. Je veux prendre sur moi et surmonter une faiblesse dont je rougis; je sors. Pendant huit jours, je vais dans le monde, et je me livre à tout ce qu'on y appelle le plaisir... Mais ce qui jadis me plaisait, n'a plus maintenant aucun charme pour moi. Je vais aux bals, aux spectacles, aux concerts, dans les fêtes, dans les soirées les plus brillantes... partout je m'ennuie et me déplais... partout je porte au fond du cœur un noir, une mélancolie, un abattement que je ne puis surmonter.

J'aime à rentrer chez moi; je m'y trouve mieux... j'y cherche de nouvelles peines dans mes souvenirs... mais ces peines ont un charme que je ne goûte pas dans le monde. Cependant, si je veux l'oublier, il faut quitter ce logement. Comment ne point penser à elle dans cette chambre, sur ce lit où elle a couché !... tout, dans cette chambre, me la rappelle et nourrit mon amour; il faut m'en éloigner. Quittons Paris, dont le séjour m'est désormais insupportable... L'éloignement, le changement de lieu, et le temps qui, dit-on, triomphe de tout, voilà les remèdes que je dois opposer à la folle passion qui me domine. Allons voir ma sœur; elle ne m'attend plus, mais elle me recevra toujours avec plaisir; du moins je verrai des êtres qui m'aiment... Il me semble maintenant que cela me fera du bien. Mes préparatifs sont promptement terminés. Je ferme mon logement... que je garde quoique résolu à ne plus l'habiter. Je défends à M^me^ Dupont d'y laisser pénétrer personne autre qu'elle, qui doit en avoir soin. J'en paye deux termes d'avance, et je pars pour me rendre chez ma sœur.

XXVIII

VIE DE PROVINCE

J'arrive à la campagne qu'habite ordinairement ma sœur. Je remarque de loin que les volets des fenêtres sont fermés... Seraient-ils en voyage?... Elle me l'aurait écrit. Je vais sonner à la grille, le jardinier vient ouvrir, et m'apprend que M. et M^me^ Denneterre sont allés passer l'hiver à Melun, et qu'ils ne viennent plus à leur campagne que le dimanche lorsqu'il fait beau temps. Allons à Melun, ce n'est qu'à une petite lieue, je vais faire ce trajet en me promenant. Il commence à faire nuit, mais la lune éclaire la route. Chemin faisant, je cherche la raison qui a fait changer de manière de vivre à mes chers parents. Ils ne devaient jamais quitter leur maison de campagne!... mais ils sont mariés depuis

quelques années, et commencent à n'avoir plus autant de choses à se dire. Alors les soirées d'hiver auront paru longues, et on a songé à les passer à la ville. Voilà toujours comment se terminent ces beaux plans de conduite !... Existe-t-il quelque chose au monde à l'abri des effets du temps ?

J'aperçois les premières maisons de Melun, jolie petite ville où l'on s'amusait autrefois, et qui me paraîtra peut-être charmante, puisque Paris me semble insupportable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le changement de lieu amène nécessairement des distractions, et les distractions sont le meilleur remède aux peines du cœur et de l'esprit. Je ne suis point d'ailleurs un Werther, je n'ai nullement l'envie d'aller nourrir mon amour et ma douleur dans les forêts et sur le bord des précipices ; je cherche, au contraire, à me guérir : c'est le parti le plus sage : cela est moins romantique à la vérité, mais c'est plus dans la nature, et je suis pour le naturel. Je me suis fait donner l'adresse de ma sœur, je traverse une partie de la ville, qui danserait dans le faubourg Saint-Germain. Je trouve bientôt la maison de Denneterre. En province, un ménage habite seul une maison, tandis qu'à Paris trois familles demeurent souvent sur le même carré. J'avoue qu'il est plus agréable d'être seul dans sa maison, de pouvoir y faire ce qu'on veut sans craindre d'incommoder ses voisins, de ne point rencontrer sur son escalier des figures désagréables, des domestiques malhonnêtes, des enfants hargneux, de ne point trouver sur son paillasson les ordures d'un chien ou d'un chat, lorsque, par propreté, on n'a point de bêtes chez soi, et enfin de pouvoir mettre son portier à la porte quand il vous manque de respect, tandis qu'à Paris il faut le payer lorsqu'il est insolent, au risque de passer la nuit dans la rue ou au corps de garde, pour peu que vous ayez oublié l'heure chez vos amis. Voici déjà de grands avantages en faveur de la province.

Ma sœur fait un cri de surprise et de joie en me voyant : elle me saute au cou, m'embrasse.

— C'est toi, me dit-elle, mon cher Eugène ! En vérité, je ne comptais plus te voir avant le printemps prochain... Ah ! c'est bien aimable à toi de te souvenir enfin de tes bons amis.

Je ne lui dis pas que le désir de fuir Nicette m'a seul fait quitter Paris : cela est inutile ; je veux d'ailleurs éviter les commentaires de ma chère Amélie, qui est un peu bavarde, ce qui doit être quand on habite la province, où l'on n'a pas assez d'occupations pour ne point se mêler des affaires de ses voisins.

Ma sœur envoie chercher son mari, qui est allé faire sa partie de billard avec quelques amis.

— Il ne passe donc plus toutes ses soirées chez lui? dis-je à Amélie.

— Oh! mon ami! l'hiver, les soirées sont bien longues, et il faut faire quelque chose... En province, on joue, c'est le goût général; il faut bien s'y conformer et faire comme les autres.

— C'est juste, c'est ce que j'ai toujours pensé, et ce que je disais lorsqu'en te mariant tu faisais des plans de conduite... qui ne ressemblaient à rien. Tu me disais alors que j'étais un étourdi, un fou, parce que je me moquais de tes projets de retraite et de ce bonheur que tu devais goûter dans la solitude... et cette solitude, tu l'as quittée cependant!

— Oh! pour l'hiver seulement; car alors la campagne est bien triste, on n'y voit personne, on ne peut se promener. Tout le monde se réunit à la ville; on donne des soirées, on joue, on danse quelquefois, on s'y amuse enfin... Voilà pourquoi nous y sommes venus. Que veux-tu? il faut bien faire comme les autres.

— Mais je trouve cela fort naturel... Enfin, tu es heureuse, n'est-ce pas?

— Oui, mon ami, très heureuse!... Mon mari est un fort bon enfant! un peu entêté cependant, et ne voulant pas toujours m'écouter lorsque je lui prouve que j'ai raison; c'est ce qui fait que nous nous disputons quelquefois... mais ce n'est rien!...

— Non!... D'ailleurs, ne faut-il pas faire comme les autres?...

— Tu n'as pas encore embrassé mes enfants, mes deux petits garçons... Ils sont charmants, de vrais diables!... mais de l'esprit; ah!... tu en jugeras.

— Où sont-ils donc?

— Ils sont couchés... il est près de huit heures.

— Il ne faut pas les réveiller.

— Non, tu les verras demain... Il y a plus d'un an que tu n'es venu nous voir... il y a quinze mois au moins!... Depuis ce temps-là ils ont bien grandi!... L'aîné a maintenant quatre ans, le cadet en a trois... Tu nous diras à qui ils ressemblent.

L'arrivée de Denneterre interrompt notre conversation. Mon beau-frère me témoigne tout le plaisir que lui cause mon arrivée; il m'embrasse avec franchise et cordialité, m'engage à passer avec eux l'hiver à Melun, et je lis dans ses yeux que son cœur est d'accord avec sa bouche; j'ai seulement remarqué qu'en entrant il tenait une queue de billard qu'il a posée dans un coin. Nous causons un instant d'affaires, de nouvelles de Paris. Denneterre est content : sa filature lui fait gagner de l'argent, son commerce va bien, il espère dans quelques années pouvoir se retirer et vivre de son bien.

Pendant que nous causons, Amélie va, vient, donne des ordres, me fait préparer une chambre, m'engage à prendre quelque chose avant le souper.

— Je ne soupe jamais, lui dis-je.

— Tu souperas ici, mon ami ; c'est une des habitudes de la province, et je t'assure qu'elle n'est pas désagréable.

— Soit, je souperai quand j'aurai faim.

— A propos de manger, dit Denneterre, où sont donc mes enfants ? pourquoi ne viennent-ils pas embrasser leur oncle ?

— Mon ami, ils sont couchés, dit Amélie.

— Couchés !... déjà !... cela n'a pas le sens commun !... tu les couches de trop bonne heure.

— Cela est nécessaire à leur santé.

— Des garçons n'ont pas besoin de tant dormir.

— Des garçons qui courent et jouent toute la journée doivent, le soir, avoir besoin de repos.

— Enfin, je veux qu'ils embrassent leur oncle.

— Ils l'embrasseront tout aussi bien demain matin.

— Demain !... demain !... ce ne sera pas la même chose... Je vais les chercher...

— Les réveiller !... par exemple ! je voudrais bien voir... pour les rendre malades...

— C'est vous qui les rendrez malades en les faisant dormir comme des marmottes.

— Vous verrez que je ne serai pas maîtresse de mes enfants.

— Ce sont des garçons, c'est à moi de les former.

— Vous n'y entendez rien ; d'ailleurs ce n'est pas ma faute si vous ne me faites point de filles.

Comme je vois que la discussion s'échauffe, je me hâte de changer la conversation en allant prendre la queue de billard que je présente à Denneterre.

— C'est à toi cette queue ?

— Oui... tiens, c'est une queue d'honneur que j'ai gagnée dernièrement à la poule.

— Ah ! tu joues à la poule ?

— Tous les soirs ; j'y suis de la première force.

— Eh bien ! va continuer ta partie ; tu sais qu'entre nous il n'y a pas de cérémonie ; d'ailleurs je suis fatigué, et je vais aller me coucher.

— A demain, en ce cas, me dit Denneterre en reprenant sa queue d'honneur avec empressement : tu seras des nôtres, et tu verras combien

Le lundi, chez le notaire, réunion choisie. (P. 249.)

j'ai acquis depuis l'année dernière, surtout depuis que je me sers de queues à procédés.

Denneterre nous quitte, et Amélie me conduit à ma chambre en me faisant visiter une partie de la maison, et me donnant le détail de tout ce qu'elle y a fait faire depuis peu et des embellissements qu'elle projette encore. Je retrouve dans la conversation de ma sœur quelque chose de celle de ce monsieur avec qui j'ai dîné à la campagne de Mme de Marsan, et qui s'étendait si complaisamment sur les détails de sa basse-cour et de son poulailler. Mais je commence à concevoir que, pour les gens qui n'ont pas autre chose à faire, l'histoire de la naissance d'un poulet et l'éducation d'un lapin doivent avoir beaucoup d'intérêt.

— Tout en causant, je demande à ma sœur si elle a souvent des disputes avec son mari.

— Des disputes! me répond-elle d'un air surpris ; mais nous n'en avons jamais.

— Cependant il m'a semblé que tout à l'heure...

— Ah! tu prends cela pour une dispute, toi. Eh! mon ami, ce n'est rien... dans la journée nous avons cent petites discussions pareilles; mais ce ne sont pas là des disputes! Ecoute donc, quand on vit ensemble, il est bien difficile d'être constamment du même avis.

— Il me semble que cela vaudrait mieux!

— C'est impossible! Ah! mon cher Eugène, on voit bien que tu es garçon! tu n'entends rien à la vie conjugale ; mais, avant peu, j'espère que tu connaîtras les douceurs du mariage, dont tu ne te fais pas encore d'idée!...

— Non; pour cela, j'avoue que je ne m'en fais aucune idée.

— Patience, cela viendra... Bonne nuit, mon cher Eugène; à demain.

Ma sœur me quitte; je me couche en réfléchissant à la manière de vivre dont Amélie et son mari viennent de me donner un échantillon : c'est pourtant un ménage charmant, à ce que tout le monde dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que ma sœur est sage et fidèle à son mari, et que Denneterre aime beaucoup sa femme et ses enfants. Pourquoi donc se disputent-ils souvent?... Allons, je vois que ma sœur a raison : je veux raisonner sur le bonheur conjugal, et je ne sais pas ce que c'est. Dormons, cela vaudra mieux.

La route m'avait fatigué ; mais la vue de ma sœur et de son mari m'a distrait de sa mélancolie, car toutes les peines finissent par céder au temps et aux distractions. Je m'endors plus calme que je ne l'ai été depuis longtemps, et mon sommeil se serait sans doute prolongé fort avant dans

la matinée, si mes chers neveux ne se fussent chargés de me réveiller. A sept heures du matin, j'entends un grand bruit dans ma chambre; je me sens tirer par une jambe et par un bras : j'ouvre les yeux, et je vois les deux enfants de ma sœur qui sont grimpés sur mon lit et s'amusent à me faire des niches et à rouler sur moi... Pendant que je les regarde, encore à demi endormi, des éclats de rire éclatent derrière moi; je tire mon rideau et j'aperçois Denneterre assis à deux pas du lit et riant de ma surprise.

— Eh bien! les voilà, me dit-il : comment les trouves-tu?

— Mais ils se portent fort bien, à ce que je vois.

— N'est-ce pas qu'ils sont gentils?

— Fort gentils; oui, vraiment...

— Ah! j'en ferai des lurons, va?... Ils sont d'une gaieté, d'une vivacité...

— Je m'en aperçois. Dis-leur donc de ne point me pincer si fort... En voilà un qui ne veut pas me lâcher le mollet...

— C'est pour jouer... mon ami... Tous les matins je suis réveillé comme cela est-il un plaisir plus doux?

— Oui, pour un père, cela doit être charmant... mais, pour un oncle, vois-tu, cela n'a pas tout à fait le même charme.

— Eh! parbleu, il ne tient qu'à toi de connaître ce bonheur-là : marie-toi, tu auras des enfants, ils te caresseront comme ceux-ci me caressent.

— Oh! c'est sans doute ce que je ferai quelque jour.

— Allons, lurons, embrassez votre oncle et laissez-le s'habiller.

Les lurons, pour me prouver leur amitié, se jettent à plat ventre sur moi, me saisissent la tête, et en m'embrassant se débarbouillent et se mouchent sur mes joues et mon nez : c'est à qui me baisera davantage. J'étouffe, je demande grâce; le papa est obligé de leur ordonner de finir, mais ils ne l'écoutent pas plus que moi et vont toujours leur train. Heureusement ma sœur arrive; alors la scène change; elle s'avance avec humeur vers son mari.

— Comment! vous avez amené ces enfants à leur oncle avant que je les aie débarbouillés, peignés, lavés, habillés.

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait, ma chère amie? Est-ce qu'il faut être en grande tenue pour venir dire bonjour à son oncle?

— Il n'est pas question de grande tenue; mais j'étais bien aise qu'Eugène les vît d'abord un peu propres, et quand une fois ils sont à jouer, il n'y a plus moyen de les tenir bien arrangés... Mais vous faites tout sans me consulter!...

— Ma sœur, je t'assure que je les trouve fort gentils comme cela.

— Allons, messieurs, le déjeuner vous attend.

Le mot de déjeuner fait déguerpir mes petits gaillards ; ils sont bien vite en bas de mon lit, et je puis me lever.

Il me paraît que les exemples du bonheur conjugal se succèdent avec rapidité chez ma sœur. Il me semble cependant que si je me marie je ne les prendrai pas pour modèles dans la manière d'élever les enfants. Mais je ne suis arrivé que d'hier au soir ; attendons avant de juger.

Je descends rejoindre la famille dans la salle à manger. Tout en déjeunant, Amélie et son mari me comptent leur manière de vivre. Le matin, les affaires, le travail, ou la promenade lorsqu'on a du temps à soi ; le soir, Denneterre va au café faire sa poule, pendant que sa femme fait sa toilette pour aller en société, ce qui arrive souvent. On a tous les jours de la semaine pris. Le lundi, chez le notaire, réunion choisie. Les personnes les plus famées de la ville s'y rendent. On y joue peu, mais on y parle politique, et l'on y sait les nouvelles de tous les cabinets de l'Europe ; on y discute les intérêts de chaque puissance et on y lit le *Moniteur*. Le mardi, on se réunit chez un ancien négociant retiré du commerce : c'est un homme riche et qui reçoit avec luxe. On prend chez lui de la bière, des échaudés, de l'eau sucrée à la fleur d'oranger. On y joue gros jeu : le bouton à six blancs et l'écarté à cinq sous ; quelquefois même les paris montent à soixante-quinze centimes. Mais aussi on y distille tous les jeux ; le whist et le boston y sont joués dans la perfection. On ne demande six levées que lorsqu'on en a huit, et on ne soutient qu'avec une indépendance : aussi est-il fort rare de voir faire une remise dans la soirée. Le mercredi, on va chez la veuve du greffier, qui a quatre demoiselles à marier et point de fortune à leur donner. Là on joue à des jeux innocents ; on fait des charades, des proverbes. D'abord cela n'use point de cartes, et demande moins de chandelles ; et puis, en jouant aux petits jeux, les jeunes gens font plus vite connaissance avec les demoiselles. On se parle, on rit ensemble. Plus d'une passion s'est formée au corbillon et à la petite boîte d'amourettes. En faisant une confidence, on peut glisser un mot d'amour ; en boudant on peut se dire bien des choses !... C'est comme cela que s'est fait plus d'un mariage ; et quand on a quatre filles à pourvoir, on ne doit rien négliger. Du reste, tout s'y passe fort bien. La plus stricte décence préside aux petits jeux, et le colin-maillard assis y est défendu.

Le jeudi, c'est chez un ancien conseiller que l'on s'assemble. Tout le monde n'y est point reçu ; c'est la haute société. Il est défendu d'y parler politique, guerre, affaire d'Etat et bruits de journaux. On n'y joue point, parce que c'est un mauvais exemple à donner à la jeunesse ; on n'y danse

pas, parce que madame la conseillère, qui est vieille et coquette, ne pourrait jamais trouver de cavalier; on n'y fait point de charade, parce que cela dérange l'ordre d'un appartement, peut faire écorner les meubles et déchirer les rideaux; on n'y joue point aux petits jeux, parce que M. le conseiller trouve cela indécent; et on n'y prend rien, parce que les gens bien élevés n'ont jamais besoin de se rafraîchir. Du reste, on peut dire et faire ce que l'on veut, et il est permis de s'y amuser beaucoup.

Le vendredi, on va chez un électeur dont la femme, qui est jeune et jolie, suit toutes les modes de la capitale. Là on fait tout ce que l'on veut: point de gêne, point de cérémonie. Il est permis de danser, de chanter, lorsqu'on en a envie. On y fait quelquefois de la musique, parce qu'il y a un piano. On y joue tous les jeux, depuis le loto jusqu'aux échecs; et l'on peut y risquer un sou ou un louis, suivant son plaisir. On y dit ce qu'on veut; on rit, on plaisante, et on parle suivant son goût; les opinions sont libres; on y trouve presque tous les journaux, et enfin on y prend toutes sortes de rafraîchissements et de gâteaux. C'est à l'instar des soirées de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

Le samedi... ah! pour ce jour-là, c'est chez ma sœur que l'on se rassemble.

— Tu verras, me dit-elle, comme nous nous amusons!.. c'est un bruit, un train!... on ne s'entend pas! mais on rit!... Ah!... c'est à qui sera le plus gai! Enfin quelquefois le temps passe si vite, que l'on est encore chez moi à dix heures et demie.

— A dix heures et demie... du matin!

— Mais non, du soir : es-tu fou?

— Est-ce que cela est tard?

— Je le crois bien!... l'habitude est de se retirer à dix heures précises.

— Ah! mon Dieu!... je ne m'étonne plus si tes enfants vont te réveiller avant sept heures! Enfin, le dimanche?

— Ah! le dimanche on se réunit chez M. le maire. Il y a toujours beaucoup de monde. On a la jouissance d'un billard, et outre cela on fait danser la jeunesse. Tu juges combien on doit s'y divertir. Voilà, mon cher Eugène, l'emploi de toute notre semaine. Tu vois que ce sont tous les jours de nouveaux plaisirs et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer.

— Vous n'avez point de spectacles?

— C'est fort rare, mais on s'en passe.

— Point de concerts?

— Bah! et ceux que nous faisons entre nous!... et puis, dans les beaux jours, les promenades dans les environs, qui sont charmants!... le

petit bois de la Rochette, Trois-Moulins, mille endroits délicieux! et la pêche, et la chasse! et les nouvelles de la ville, les petites intrigues que tout le monde connaît au bout de huit jours, les querelles, les propos, les caquets, les modes, dont on s'occupe encore plus ici qu'à Paris; et les fêtes, et les dîners! les baptêmes, les mariages... Oh! les mariages surtout!... qui nous donnent de l'occupation pour un mois!... Ah! tu verras, mon frère, que l'on s'amuse en province beaucoup plus qu'à Paris.

Ma sœur ne s'interrompt dans son récit des agréments de la province que parce qu'elle s'aperçoit que son mari fait boire du café à ses petits garçons, ce qui amène une légère *discussion*.

— Pourquoi fais-tu prendre du café à ces enfants? Cela ne leur vaut rien...

— Bah!...

— Cela leur agite les sens.

— Bah!

— Et puis ils ne dorment pas de la nuit..

— Bah! bah!

— Ah! tu m'ennuies avec tes bah! bah! Enfin, je ne veux pas qu'ils en prennent.

— Pour une goutte...

— C'est égal!

— Il y a plus des trois quarts de lait.

— Quand il y en aurait le double, cela ne fait rien. Venez ici, messieurs, et n'en buvez plus...

— J'en veux, moi!...

— Tiens, bois, mon garçon...

— Voulez-vous m'obéir bien vite!...

— Allons, laisse-les donc tranquilles.

— Non, je ne veux pas qu'ils en boivent.

Et ma sœur saisit la tasse, et son mari la retient, et les enfants pleurent. Heureusement la tasse tirée par chacun finit par se casser; le café est répandu, ce qui met fin à cette scène de plaisirs domestiques, auxquels j'ai de la peine à m'habituer. Cette journée est employée à me faire voir la ville et à me conduire chez les intimes connaissances. Je me laisse mener partout où l'on veut; je suis d'une complaisance, d'une docilité qui enchantent ma sœur. Elle me trouve beaucoup plus sage et plus raisonnable que lors de mon dernier voyage.

Après le dîner, Denneterre me fait faire une poule à son café; puis nous allons ensuite chercher ma sœur pour nous rendre à une réunion.

Nous sommes au jeudi ; c'est malheureux pour moi. Je tombe précisément sur la soirée de l'ancien conseiller, où je ne vois que des mines froides, pincées, et des tournures raides et compassées. Heureusement l'on n'y va qu'à huit heures et demie, et l'on en sort à dix heures moins un quart, ce qui réduit la soirée à cinq quarts d'heure, dont le premier tiers doit être compté en saluts et révérences, le second en approbations de tête et échanges de lieux communs, et le troisième en bâillements que l'on dissimule avec sa main, son mouchoir ou sa tabatière.

La soirée du lendemain est chez l'électeur; elle me dédommage un peu de l'ennui de la veille : là je trouve quelques jolies femmes et un peu plus d'aisance et de gaieté. En une semaine, je parcours le cercle des réunions et je connais toute la ville; partout je suis bien reçu ; je suis riche et garçon; en voilà plus qu'il n'en faut pour me faire bien accueillir.

Je commence à m'accoutumer aux discussions conjugales et aux espièglerie de mes neveux, qui sont en effet de vrais diables. A tout prendre, je conçois que ma sœur et son mari soient heureux : dans le plus beau temps de la vie il survient des orages. il faut des ombres à un tableau pour en faire ressortir la lumière. Leurs querelles ne les empêchent pas de s'aimer, et les défauts de leurs enfants sont des grâces à leurs yeux.

Si je me marie cependant, j'espère ne point avoir autant de petites *discussions* avec ma femme, et je compte élever mes enfants d'une toute autre manière ; mais peut-être aurai-je des chagrins que ma sœur et son époux ne connaissent point.

Voilà quinze jours que j'habite la province. Je ne puis pas dire précisément que je m'y amuse, mais enfin je ne m'y déplais pas. La nouveauté du genre de vie, les figures originales que je vois chaque soir, l'amitié de ma sœur et de son mari, tout cela me distrait : le temps fait son effet, ma tristesse se dissipe, je redeviens ce que j'étais autrefois. Cependant je n'ai pas oublié entièrement Nicette; je l'aime toujours, je le sens; mais lorsque son souvenir se présente à ma pensée, j'ai la force de l'éloigner, et j'impose silence à mon cœur.

Je voudrais bien devenir amoureux de nouveau... ne fût-ce qu'un caprice, une de ces flammes qui m'embrasaient si vite autrefois : peut-être cela me guérirait-il entièrement; mais maintenant c'est en vain que j'en ai le désir, je ne puis plus éprouver tout cela!... Je regarde autour de moi... Je vois cependant quelques jolies femmes... quelques figures faites pour plaire, mais je ne vois rien qui ressemble à Nicette.

Je la conduis au piano ; je lui propose de l'accompagner. (P. 256.)

XXIX

MADEMOISELLE PÉLAGIE. — ON VEUT ME MARIER

Ma sœur, qui est vraiment fort bonne femme (à ses petits entêtements près), est enchantée de ce que je ne parle point de retourner à Paris. Elle se met en quatre pour me procurer chaque jour de nouveaux plaisirs. Elle

serait si contente de me fixer à Melun. De temps à autre elle me demande mon opinion sur les demoiselles que j'ai vues la veille ; elle entre dans de grands détails sur les vertus, les talents et les qualités de chacune... puis elle vante les douceurs de l'hymen, le bonheur d'avoir des enfants, ce qui ne l'empêche pas le moment suivant de crier après ses garçons et de se disputer avec son mari ; mais il est convenu que cela entre dans les douceurs du mariage. Ah! ma chère sœur! je vous vois venir: vous en revenez à votre projet favori, vous voulez enfin que je fasse comme les autres, car c'est là votre refrain continuel ; et puis marier son frère est une affaire si importante dans une petite ville!... Quelle source d'entretiens, de confidences, de visites, de fêtes, de toilettes nouvelles!... et par conséquent quelle source de plaisirs!...

Jusqu'à présent je ne me suis pas laissé tenter. Je commence cependant à croire aussi qu'il faut faire comme les autres, surtout lorsqu'on a perdu ce désir de voltiger, cette envie de toutes les belles si commune aux jeunes gens. Depuis longtemps il n'y en a plus qu'une dont j'ai envie!... mais, puisqu'elle m'a trompé, il faut bien l'oublier aussi.

Je remarque depuis quelques jours que ma sœur paraît plus satisfaite ; je la vois souvent chuchoter avec Denneterre, qui finit toujours par faire tout ce qu'elle veut. On me vante encore davantage les douceurs de l'hymen, mais on ne me fait plus l'éloge d'aucune des demoiselles que j'ai vues... On a quelque nouvel espoir : je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

— Ce soir, me dit Amélie, je soignerai davantage ma toilette. Tu m'accompagneras, n'est-ce pas, mon cher Eugène ? C'est le jour de M^me^ Lépine (la femme de l'électeur) ; et on dit qu'il y aura beaucoup de monde.

— Mais il me semble que je vois toujours les mêmes personnes...

— Oh! ce soir il y aura de nouvelles figures pour toi ; M^me^ de Pontchartrain est revenue de sa campagne, elle sera à la réunion.

— Quelle est cette M^me^ de Pontchartrain?

— Une personne fort respectable qui a sept mille livres de rente et soixante-dix ans.

Tout cela est très respectable en effet, mais je ne vois pas ce qu'il y aura d'intéressant pour moi à voir M^me^ de Pontchartrain : attendons la soirée ; je saurai sans doute le mot de l'énigme.

Après le dîner, ma sœur se met à sa toilette. Je croyais à Paris que les femmes y étaient coquettes, mais depuis que j'habite la province je rends justice aux belles de la capitale, qui passent deux heures de moins devant leur miroir que les beautés d'une petite ville. Denneterre est allé faire sa poule ; je me promène dans le jardin pendant que ma sœur

s'habille : pour la première fois je m'impatiente de sa lenteur; il me tarde d'arriver chez Mme Lépine, moi qui d'ordinaire n'accompagne Amélie que par complaisance... mais on a quelquefois des pressentiments.

Enfin ma sœur est prête; Denneterre revient, nous partons; nous sommes bientôt arrivés ; le chemin ne peut être long dans une petite ville. On nous annonce, car en province vous n'entrez pas dans un salon de bonne compagnie sans vous faire annoncer. Je promène mes regards sur la société... je ne remarque rien de nouveau; j'en ai presque de l'humeur : mais, pendant que Mme Lépine arrange les parties, je vois ma sœur aller près d'elle, je l'entends lui dire :

— Mon frère ne jouera pas aux cartes ce soir : ne comptez pas sur lui pour le boston ni le reversi; il préfère les petits jeux.

Je n'ai pas dit un mot de cela à ma sœur : d'où vient donc qu'elle agit ainsi sans me consulter? Je vais aller lui en demander l'explication lorsque le domestique annonce :

— Mme de Pontchartrain et sa nièce...

Ah! il y a une nièce!... je commence à deviner. Tous les regards se tournent vers la porte : je fais comme tout le monde, et je vois entrer une grande femme sèche, maigre, jaune, mais qui, malgré son âge, se tient fort droite et paraît avoir conservé toute la vivacité de la jeunesse : c'est la tante, glissons vite sur elle, et occupons-nous de la nièce.

Un murmure flatteur se fait entendre à son entrée dans le salon. En effet, cette nièce est fort jolie, d'une taille moyenne, mais bien prise, se tenant un peu roide, mais cela tient à l'éducation : du reste, ses traits sont réguliers, son teint rosé, ses cheveux très beaux et ses yeux fort grands; quant à leur couleur, je ne puis encore la connaître, car on les tient constamment baissés.

Pendant que Mme Lépine va au-devant de Mme de Pontchartrain et de sa nièce, et que toutes les jeunes personnes chuchotent ensemble en examinant la nouvelle venue, à laquelle elles cherchent à coup sûr quelques défauts, qu'elles ne tarderont pas à trouver, car les femmes ont une grande adresse pour voir d'un coup d'œil ce qui peut nuire à leurs rivales, je vois ma sœur me regarder à la dérobée, et chercher dans mes yeux l'impression que la vue de Mlle de Pontchartrain a produite sur mon cœur.

Ah! ma pauvre Amélie!... mon cœur est bien tranquille!... tranquille... hélas! non, il ne l'est pas encore, mais ce n'est point cette jeune personne qui l'agite!... Je le voudrais : elle est fort jolie, elle doit plaire, et je serais enchanté de l'aimer.

La nièce se nomme Pélagie; je viens de l'entendre appeler ainsi par sa tante, qui est allée se placer à une table de whist et n'en bougera pas

jusqu'au moment de se retirer. Elle exhorte sa nièce à s'amuser, à être moins timide ; Pélagie rougit et répond bien doucement :

— Oui, ma tante.

Cette jeune personne paraît être la candeur même.

Mme Lépine s'empare de Mlle Pélagie et la conduit au cercle des petits jeux. Je me place à côté d'elle : je suis curieux de faire connaissance avec cette jeune innocente ; je m'aperçois que toutes les demoiselles se regardent en me voyant mettre ma chaise près de celle de Pélagie ; le dépit et la jalousie brillent déjà dans leurs yeux !... En province on interprète si vite la moindre action, la plus légère préférence ! Mais peu m'importe ce que pensent ces demoiselles, je suis bien le maître de faire ce qui me plaît.

Comme les jeunes personnes sont peu charitables entre elles !... Les demoiselles qui viennent d'habitude aux soirées jouissent de l'embarras, de la timidité de la nouvelle venue, et cherchent à l'augmenter encore en lui proposant au jeu les questions les plus difficiles, en lui faisant faire ce qui doit le plus l'embarrasser. Je m'aperçois de ce petit manège, et je tâche de mettre Mlle Pélagie plus à son aise. Une fois elle a voulu me remercier, elle a commencé une phrase dont je n'ai pu entendre la fin ; mais elle a levé un moment les yeux, et j'ai pu voir qu'ils sont d'un bleu fort tendre et d'une expression assez douce.

Mme Lépine, qui est fort aimable et s'occupe de tout ce qui peut amuser sa société, demande à Mme de Pontchartrain si sa nièce est musicienne.

— Oui, madame, répondit la vieille tante : Pélagie chante et s'accompagne sur le forte.

Aussitôt toutes les demoiselles supplient Pélagie de se faire entendre, de leur chanter quelque chose. Elles espèrent trouver matière à critiquer. Pélagie se défend bien gauchement ; elle examine sa tante ; celle-ci lui lance un regard qui signifie clairement *chantez*, et la jeune personne se lève ; je la conduis au piano, je lui propose de l'accompagner.

— Non, monsieur, me répond-elle ; je m'accompagnerai bien moi-même.

A coup sûr, une autre m'eût remercié tout autrement ; mais Pélagie est l'innocence même, et je vois qu'elle ne sait pas farder ses discours.

Elle nous chante une vieille romance en six couplets. On y parle d'amour : on ne s'en douterait pas en écoutant Pélagie, qui ne donne aucune expression ni à son chant ni à son instrument. Certainement une demoiselle de Paris, même en sortant de son pensionnat, aurait joué et chanté beaucoup mieux que cela ; elle aurait tourné les yeux avec grâce,

tandis que celle-ci ne les a pas levés de dessus les touches ; elle aurait mis de l'âme aux expressions de tendresse, tandis que celle-ci les a débitées bien froidement. La comparaison ne semble pas d'abord avantageuse à Pélagie; mais, en réfléchissant que ce qui l'empêche de briller prouve son innocence et sa candeur, je trouve, moi, que sa gaucherie tourne entièrement à son avantage.

Ma sœur est dans le ravissement. Elle m'a vu m'asseoir près de Pélagie, lui adresser souvent la parole, la conduire au piano, la ramener à sa chaise!... en voilà plus qu'il n'en faut pour annoncer un commencement d'amour, et cela doit naturellement finir par un mariage.

La soirée se termine; chacun va se retirer, mais Amélie trouve auparavant le moment de me présenter à la grand'tante, qui m'honore d'un coup d'œil presque gracieux. En descendant l'escalier, je me trouve près de Pélagie ; je ne puis faire autrement que de lui offrir la main : la demoiselle regarde sa tante ; un coup d'œil lui permet d'accepter, et on me tend la main bien gauchement. J'ai soin de ne prendre que le bout des doigts ; je me forme aux manières et aux usages de la ville. Enfin, ces dames, qui demeurent à deux pas, sont bientôt devant leur porte, où nous les laissons après les trois saluts de rigueur, et je remarque que M^lle^ Pélagie est très forte sur les révérences.

Quand nous sommes rentrés, Amélie amène la conversation sur M^lle^ Pélagie ; je m'y attendais ; je la laisse parler avec son mari C'est à qui renchérira sur son éloge :

— C'est une jeune personne charmante!...

— Vraiment! c'est bien la plus jolie demoiselle de Melun.

— Et cela est parfaitement élevé!...

— Supérieurement!... une éducation sévère ; mais aussi quelle tenue!. quelle décence dans le monde!...

— C'est la candeur personnifiée.

— Elle est excellente musicienne.

— Et on ne s'en douterait pas, parce qu'elle n'y met aucune prétention.

— Sa tante n'a qu'elle pour héritière... c'est un excellent parti!

— Le mari qui l'aura ne fera pas une mauvaise affaire!

— Et il pourra compter sur la vertu de sa femme...

Impatientée de ce que je ne dis rien, ma sœur s'adresse enfin à moi.

— Eh bien! Eugène, dis-nous donc ce que tu penses de M^lle^ de Pontchartrain?

— Ma chère amie, que veux-tu que j'ajoute après l'éloge que tu viens d'en faire?

— Est-ce que tu n'es pas de notre avis?

— Mais à peu près...

— Oh! tu ne veux pas en convenir, mais j'ai fort bien vu que tu la trouves jolie...

— Jolie, sans doute...

— Bien élevée...

— Pour bien élevée, je le crois, mais...

— Enfin elle te plaît, mon cher frère...

— Elle me plaît... ah! par exemple... je n'ai rien dit qui prouve...

— Mais je ne vois rien là que de très naturel. Va, tes demoiselles de Paris ne pourront jamais ressembler à la charmante Pélagie.

— Lui ressembler! oh! pour cela, je suis de ton avis!...

Amélie paraît fort contente; j'ai beau lui dire qu'elle se trompe, elle est persuadée que je suis amoureux de Pélagie. Denneterre répète à chaque instant que ce serait un excellent mariage, et ne pouvant mettre fin à leurs discours, je prends le parti d'aller me coucher.

Pendant plusieurs jours rien de nouveau ne vient déranger le genre de vie établi chez ma sœur. Tous les soirs je l'accompagne à quelque soirée; car, lorsque je veux m'en défendre, elle finit toujours par trouver le moyen de me faire céder à ses désirs. Je vois donc tous les soirs Mlle Pélagie, qui accompagne aussi sa tante, laquelle ne manque jamais de venir faire son whist ou son reversi, auquel elle joue même le matin avec trois douairières qui ne font plus autre chose depuis quinze ans, et pour lesquelles le jeu est une affaire si importante, que l'une pleure quand on lui coupe un roi, et qu'une autre a fait une maladie pour avoir *regorgé le quinola*.

Pélagie se place aux petits jeux, mais elle est toujours aussi timide, aussi embarrassée que le premier jour où je l'ai vue. Comme elle est fort jolie, les autres demoiselles n'ont point pitié d'elle: quelques-uns des jeunes séducteurs de la ville sont venus lui adresser de ces galanteries, de ces jolies choses, que les gens d'esprit n'osent plus dire, parce qu'elles sont trop usées. Mais l'esprit des petits maîtres de Melun ne paraît faire aucune impression sur celui de Pélagie, qui écoute bien froidement les compliments de ces messieurs, et ne leur fait pour toute réponse qu'une profonde révérence. Les jeunes gens, piqués de ne point produire plus d'effet, sont allés papillonner ailleurs. Seul, je suis resté fidèle à Mlle de Pontchartrain, et seul aussi j'obtiens d'elle des réponses un peu moins laconiques. Il est vrai que je ne lui fais pas de compliments embarrassants, et que je me mets à sa portée en ne l'entretenant que de sujets bien simples. Elle paraît un peu moins craintive près de moi: elle

commence à lever les yeux en me répondant ; je crois même qu'elle m'a souri deux fois !... Décidément elle m'a distingué.

La nouveauté de cette manière de faire sa cour m'amuse et me distrait. Mon cœur est toujours aussi calme près de Pélagie, et cependant, depuis que je la vois, je pense moins à Nicette. Cette jeune Agnès m'occupe, et, sans avoir pour elle de l'amour, je me trouve avec plaisir à ses côtés : sa jolie figure ne nuit pas, mais sa timidité, sa candeur m'attirent encore davantage. Ma sœur ne dit plus rien, mais je vois qu'elle est fort satisfaite. La grand'tante m'accueille avec des manières très aimables : elle interrompt quelquefois son jeu pour me demander des nouvelles de ma santé, ce qui annonce l'extrême faveur dont je jouis près d'elle. Les demoiselles, à la vérité, ne me témoignent plus le même intérêt, ne font plus voir autant de plaisir à mon arrivée, et ne m'imposent plus de pénitence où l'on va s'embrasser ; mais, comme je n'y attache aucun prix, je ne fais pas attention à leur indifférence. Les mamans enfin chuchotent en me regardant, tandis que les papas me sourient avec malice ; tout annonce que l'on s'attend à un grand événement, et je suis peut-être le seul qui ne pense pas à ce qui occupe toute la ville.

C'est Denneterre qui le premier m'ouvre les yeux.

— A quand la noce? me dit-il un soir en se frottant les mains.

— Comment! quelle noce?

— Eh! parbleu! la tienne !...

— La mienne !... et avec qui?...

— Avec qui! avec qui!... Ah! tu fais le discret!... mais nous avons des yeux, mon cher, et nous savons à quoi nous en tenir.

— Mais il me semble que j'ai des yeux aussi, et je n'ai rien vu qui annonce...

— Allons, mon cher Eugène, me dit à son tour ma sœur, pourquoi feindre davantage avec nous, tes bons amis? Tu aimes Pélagie ; que dis-je? tu l'adores ; j'en suis assurée... Toute la ville le sait de même ; oh! ce n'est pas un mystère.

— Ah! toute la ville sait que...

— Oui, mon ami... De son côté, la jeune personne t'a distingué ; cela est aussi très facile à voir : d'ailleurs, personne ne devait prétendre l'emporter sur toi... La tante te trouve fort convenable ; elle connaissait notre mère ; elle fait grand cas de notre famille. En mariant sa nièce, elle lui assure mille écus de rente, et le reste de sa fortune à sa mort. Il me semble que cela n'est pas à dédaigner : avec ce que tu possèdes déjà, vous serez à votre aise, et vous ferez un ménage charmant. Dis-moi, maintenant, quand veux-tu que j'aille faire la demande?

J'écoute ma sœur, et j'avoue que je suis fort étonné de ce que j'entends. Cependant, en y réfléchissant bien, je conçois que ma conduite, qui à Paris n'eût pas même été remarquée, a pu, dans une petite ville, faire naître toutes les conjectures sur lesquelles on s'appuie pour me marier à Mlle de Pontchartrain.

Amélie et son mari me répètent tant et si souvent que j'aime Pélagie qu'ils finiront par me le faire croire. Après tout, ferais-je si mal en épousant cette jeune Agnès!... Si je n'en suis pas amoureux, je n'en serai peut-être que plus heureux; je sais bien d'ailleurs que je ne puis plus éprouver un nouvel amour... tout ce que je puis faire, c'est d'éteindre celui qui me tourmente encore malgré moi.

Près de cette innocente Pélagie, je coulerai des jours tranquilles : elle est timide, sage, bien élevée; un mari en fera tout ce qu'il voudra. L'amitié est, dit-on, plus durable que l'amour; je commencerai avec ma femme par de l'amitié, afin de l'aimer plus longtemps. Je ne serai point jaloux : c'est un tourment de moins : j'aurai des enfants que j'élèverai d'une autre manière que ceux de ma sœur. Enfin, en ayant une épouse douce, candide et point bavarde, je ne serai pas exposé à ces petites discussions qu'Amélie nomme les douceurs conjugales, et qui ne sont pour moi que des querelles fort désagréables.

Toutes ces réflexions me jettent dans une indécision que ma sœur interprète suivant son idée favorite. Persuadée que j'aime en secret Pélagie, que Pélagie m'adore, que cette union me rendra le plus heureux des époux et assurera ma tranquillité à venir, Amélie me presse, me tourmente, me persécute pour que je l'autorise à demander la main de Mlle de Pontchartrain. A chaque instant elle me fait un nouveau tableau des douceurs de l'hymen; Denneterre m'en dit autant, d'abord pour satisfaire sa femme, ensuite parce qu'il trouve que ce serait un bon parti pour moi : enfin il n'y a pas jusqu'à messieurs mes neveux, auxquels on a appris leur leçon, et qui, tous les jours, en grimpant sur mes genoux ou mes épaules, me disent :

— Mon oncle, quand nous feras-tu aller à la noce?

Je suis d'un naturel assez faible, comme vous avez dû vous en apercevoir : fatigué d'être tourmenté du matin au soir pour me marier, je vois qu'il faut me décider à en passer par là, ou quitter la petite ville, dans laquelle on me désigne déjà comme le futur mari de Mlle de Pontchartrain.

Mais, si je retourne à Paris, qu'y ferai-je, maintenant que la vie de garçon m'ennuie, que j'ai besoin d'aimer, de m'attacher à quelqu'un... et de me détacher de celle que j'ai tant aimée?... Allons... marions-nous!...

Nous resterions comme cela toute la journée, en silence et sans bouger. (P. 265.)

adorons ma femme, si cela est possible ; qu'elle soit pour moi l'ancre de salut.

Le résultat de ces réflexions me fait un jour répondre aux sollicitations de ma sœur :

— Fais tout ce que tu voudras.

Amélie ne m'en demande pas davantage : elle me saute au cou,

m'embrasse, sans me laisser la faculté d'ajouter un seul mot, et court sur-le-champ chez Mme de Pontchartrain faire la demande de Pélagie pour son frère. Elle revient au bout d'une demi-heure m'apporter la réponse, qui est favorable.

— On te la donne! me crie-t-elle du bas de l'escalier; elle est à toi: tout est arrangé, convenu; dès demain je vais m'occuper des bans.

Je trouve ma sœur un peu expéditive : il n'y a plus moyen de reculer; la demande est faite et agréée, je suis engagé!... Comment! je vais me marier? je vais épouser Pélagie, que je connais à peine?... Vraiment, il me semble encore que tout ceci n'est qu'une plaisanterie; je ne puis pas me faire à l'idée d'être le mari de Mlle de Pontchartrain.

XXX

ENTRETIEN AVEC MA FUTURE

Depuis que mon mariage est arrêté, j'ai la permission d'aller seul chez Mme de Pontchartrain faire ma cour à Pélagie, en présence de sa tante. Le soir je donne quelquefois le bras à ces dames pour aller en société, et je les reconduis chez elles. Tout cela ne m'amuse pas infiniment : cette étiquette, ces cérémonies, ces puérilités de province commencent à me lasser; mais, lorsqu'une fois je serai marié, je compte bien retourner à Paris, et apprendre à ma femme une autre manière de vivre.

Malgré toutes les peines que ma sœur se donne pour avancer ce qu'elle appelle l'instant de mon bonheur, je ne puis être l'époux de Pélagie que dans un mois; d'ici là j'espère faire plus ample connaissance avec ma future. Je la vois, à la vérité, tous les soirs; mais c'est en société, c'est en jouant aux petits jeux, où toutes les personnes ont les yeux attachés sur nous, pour deviner ce que l'on dit quand on va se marier. Pauvres petites! c'est en vain que vous prêtez l'oreille, que vous tendez le cou, que vous voulez saisir nos moindres mots; vous n'entendrez rien qui puisse vous instruire sur ce sujet, car nous n'en avons pas encore parlé, Mlle Pélagie et moi.

Il peut paraître étonnant qu'un futur n'ait pas encore parlé amour et mariage à celle avec qui il va s'engager; mais j'avoue que je n'aime pas mettre tout le monde dans la confidence de mes pensées, et en société il me serait bien difficile de dire à Pélagie quelque chose qui ne fût pas entendu par toutes ces oreilles qui nous entourent sans cesse. Comment,

d'ailleurs, causer sur un chapitre intéressant en jouant à la *sellette* ou à *monsieur le curé?* J'espérais être plus à mon aise auprès d'elle le matin, mais la tante est toujours là : souvent même survient quelque autre connaissance. Je ne puis voir un instant Pélagie seule; impossible d'avoir avec elle une conversation suivie! cela commence à m'impatienter. Avant de se marier, il me semble fort naturel de faire connaissance avec sa femme : je me sens l'envie d'envoyer au diable ce cérémonial de province qui n'a pas le sens commun; c'est à ma sœur que je vais m'adresser pour obtenir une entrevue avec ma future.

— Amélie, je voudrais cependant bien causer un peu avec Pélagie.

— Eh bien! qui t'en empêche, mon ami! ne la vois-tu pas tous les soirs et tous les matins, si cela te plaît?

— Oui, sans doute, je la vois les matins, mais c'est en présence de sa tante et de trois ou quatre vieilles têtes qui ôteraient l'envie de parler d'amour à l'amant le plus enflammé. D'ailleurs Pélagie est fort timide, comment veux-tu qu'elle s'explique sur ses sentiments devant le monde?

— Mais, mon ami, tu dois facilement les deviner par les demi-mots qu'elle laisse échapper.

— Ma chère amie, au point où nous en sommes, je ne puis pas me contenter de demi-mots, je veux du positif : enfin, je veux savoir à qui j'ai affaire.

— Mais on vous laisse causer librement, il me semble!

— Oui, oh! c'est charmant! mais je te répète que cela ne me suffit pas...

— Le soir, tu es toujours assis près d'elle; tu peux lui parler bas, lui serrer la main!

— Ma pauvre Amélie, tu me fais rire avec tes faveurs de province... On en obtient bien davantage à Paris de jeunes personnes avec qui l'on ne se marie point.

— Tant pis pour les demoiselles de Paris, mon frère.

— Tant pis ou tant mieux, car enfin un excès de sévérité est souvent nuisible : les principes de l'honnêteté une fois gravés dans l'âme d'une jeune fille, je ne vois pas pourquoi on lui refuserait une douce liberté : celles qui commettraient quelques fautes les auraient à coup sûr faites plus tard; mais celles qui se conduiraient toujours bien et n'abuseraient point de la facilité d'écouter les fleurettes, celles-là, ma chère Amélie, apporteraient déjà en se mariant une garantie de leur sagesse; car tu conviendras qu'il n'y a pas grand mérite à être innocente lorsqu'il est impossible de cesser de l'être.

— Ah! mon frère, quelles idées vous avez des femmes! on voit bien que vous avez été gâté à Paris.

— Ma sœur, j'ai de l'éducation des demoiselles des idées moins étroites que les tiennes : par exemple, j'approuve beaucoup la méthode des Anglais, qui laissent aux jeunes filles la faculté de faire tout ce qu'elles veulent avant le mariage. A Londres, une demoiselle sort seule de chez ses parents pour aller voir ses amis, ses connaissances. Elle peut se rendre au concert, au spectacle, avec un jeune homme, sans que l'on suppose pour cela que ce jeune homme soit son amant. Elle va au bal sans mentor, et peut, en société, rire, parler, tenir la conversation, sans être rappelée à l'ordre par ses parents : mais une fois mariée, c'est tout différent; elle doit être rangée, tranquille, occupée entièrement du soin de son ménage et de ses enfants; elle ne sort plus qu'avec son mari, ne reçoit aucun homme qu'en sa présence, et, dans les fêtes, dans les assemblées, se place parmi les personnes de son sexe, qui, comme elle, ne se réunissent plus aux hommes, que la plupart du temps elles quittent l'après-dîné pour leur laisser la faculté de boire et de dire des folies. Eh bien! trouves-tu cette manière de se conduire si mauvaise? Je suis persuadé, moi, qu'il y a moins d'hommes trompés en Angleterre qu'en France.

— Bah! ils le sont avant le mariage, voilà tout.

— Et ici nous le sommes après.

— Mon frère!...

— Oh! ne te fâche pas! je ne dis pas cela pour toi.

— Enfin, où voulez-vous en venir?

— Je veux que tu me procures un tête-à-tête avec Pélagie.

— Un tête-à-tête! y pensez-vous?

— Avec ma future, cela sera en tout bien, tout honneur.

— Mais la décence... les mœurs...

— La décence et les mœurs ne peuvent être blessées là-dedans...

— Mais l'usage...

— Tes usages commencent à m'ennuyer beaucoup; et, si tu ne me procures pas l'entrevue que je te demande, je suis capable de partir un de ces matins, et de te laisser sur les bras ma future, sa tante et tous les commérages de la ville.

— Ah! mon Dieu! l'étourdi! il me fait frémir!... Allons, je vais tâcher d'arranger cela... D'ailleurs, c'est dans huit jours que vous vous mariez, et... au fait... Mais il me vient une idée : je vais aller chez M^me^ de Pontchartrain; je lui demanderai la permission d'emmener sa nièce faire les emplettes nécessaires pour le mariage : elle ne peut me refuser;

alors j'amènerai Pélagie ici, et tu pourras lui parler tout à ton aise...

— C'est bien heureux...

— Mais j'espère, mon ami, que tu te conduiras avec sagesse, et que...

— Sois donc tranquille!... tu as vraiment une bien mauvaise opinion de moi.

— La preuve du contraire, c'est que je vais chercher ta future.

Ma sœur se rend en effet chez M^me^ de Pontchartrain. Ma menace de partir a fait trembler cette pauvre Amélie; elle n'a pas voulu me laisser aller à Paris pour y acheter les présents indispensables; c'est Denneterre qui s'est chargé de tout cela. Je n'ai pas insisté, car j'aurais pu faire à Paris quelque rencontre capable de me faire oublier mon mariage.

Amélie a réussi dans son projet : elle revient bientôt avec Pélagie, qui, en me voyant, rougit et me fait la révérence, comme si j'étais un étranger.

— Voilà mon frère qui sera charmé de causer avec vous, dit ma sœur en faisant entrer Pélagie. J'ai mille choses à faire, je suis obligée de vous quitter quelques instants; mais dans huit jours vous serez unis, ainsi je ne vois pas grand mal à vous laisser ensemble.

Amélie s'éloigne, et je suis enfin seul avec ma future. Pélagie s'est assise à une lieue de moi. Je commence par aller placer ma chaise tout contre la sienne, et je m'empare de ses deux mains... Je vois avec plaisir qu'elle ne fait aucun effort pour les retirer de dedans les miennes. Je la regarde pendant quelques minutes; elle tient ses yeux baissés et ne dit mot... Je crois que, si je ne commençais pas l'entretien, nous resterions comme cela toute la journée en silence et sans bouger : au fait, c'est à moi à commencer.

— Mademoiselle, vous savez que nous allons nous marier?

— Oui, monsieur.

— Dans huit jours je serai votre époux...

— Oui, monsieur.

— Cela vous fait-il plaisir?

— Oui, monsieur.

— Vous m'aimez donc un peu?

— Oui, monsieur.

Allons, voilà qui ne va pas mal. Je voudrais cependant obtenir autre chose que ces éternels : *Oui, monsieur*... Tâchons de nous y prendre de manière à la faire répondre moins brièvement.

— Quand vous m'avez vu pour la première fois, est-ce que vous m'avez distingué... préféré à d'autres jeunes gens?...

Cette question lui paraît sans doute embarrassante ; elle est quelque temps sans me répondre... enfin j'entends un :

— *Oui, monsieur.*

— Votre cœur n'avait jamais parlé avant de me voir?...

— Je ne sais pas, monsieur...

— Comment ! est-ce que vous aviez déjà éprouvé de l'amour?...

— Oh ! non, monsieur ; je ne connais pas cela !

— Mais vous le connaissez maintenant ?

— Non, monsieur.

— Vous ne m'aimez donc pas?

— Mais si, monsieur...

— En aimeriez-vous mieux un autre que moi?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Si l'on vous mariait avec un autre, en seriez-vous fâchée?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Mais pourquoi donc m'épousez-vous ?

— Je ne sais pas, monsieur.

Ah ! je suis près de perdre patience... Voilà une femme qui, avec sa douceur, me fera donner au diable !... Je commence à craindre d'avoir pris de la bêtise pour de la candeur... et de la gaucherie pour de la timidité !... Mais sa main tremble... sans doute elle craint de m'avoir fâché. Allons, remettons-nous ; il ne faut pas l'effrayer ; ce ne serait pas le moyen de lui plaire et de gagner sa confiance.

— Pélagie...

— Monsieur...

— Ma chère amie, quand on va épouser quelqu'un, on ne l'appelle plus monsieur.

— Comment donc faut-il dire?

— Nommez-moi votre ami... je désire l'être toujours.

— Oui, mon ami.

— Votre tante vous a élevée bien sévèrement?

— Oui, mon ami.

— Vous ne recevez pas de jeunes gens chez vous?

— Non, mon ami.

— Le monde vous plaît-il?

— Oui, mon ami.

— Quand nous serons mariés, que voulez-vous faire?

— Tout ce que vous voudrez, mon ami.

— Resterons-nous dans cette ville ou irons-nous habiter Paris?

— Ah ! cela m'est égal... Cependant...

— Eh bien!... allons parlez sans crainte...

— Je crois que j'aimerais mieux Paris...

— En ce cas, je suis charmé de me rencontrer avec vous.

Et je lui baise la main, afin de lui témoigner un peu d'amour. Elle retire sa main bien vite.

— Pélagie, un futur époux peut baiser la main à sa prétendue tant que cela lui fait plaisir.

— Vraiment?

— Je vous le jure.

Aussitôt elle me présente ses deux mains. Elle est d'une docilité charmante : c'est toujours quelque chose.

— Pélagie, que vous a dit votre tante à mon sujet?

— Elle m'a dit qu'elle me permettait de vous écouter.

— Et puis?...

— Que vous aviez demandé ma main, et qu'elle vous l'avait accordée.

— Elle ne vous a donc pas consultée auparavant?

— Non, mon ami... Pourquoi faire?

— Mais pour savoir si je vous convenais.

— Oh! ce n'était pas la peine...

— Mais il me semble que si.

— Je suis trop bien élevée pour ne pas obéir à ma tante.

— Mais si j'avais été vieux, laid, goutteux...

— Ah! c'est égal...

— Vous m'auriez épousé de même?

— Sans doute, si ma tante l'avait voulu.

— Mais vous n'avez alors aucune inclination pour moi.

— Qu'est-ce que c'est que de l'inclination?

— Quoi! votre tante ne vous a pas dit que l'on doit aimer son mari?

— Oh! si.

— Lui être fidèle?

— Oh! si.

— Faire toutes ses volontés.

— Oh! si.

— N'en jamais écouter d'autres...

— Oh! si.

Je n'y puis plus tenir, je saute de dessus ma chaise... Pélagie, effrayée, se lève aussi et me regarde. Je me promène à grands pas dans la chambre... Elle vient à moi cependant.

— Est-ce que vous vous êtes fait mal? me demande-t-elle en ouvrant ses grands yeux de toute sa force.

— Je ne puis m'empêcher de sourire de sa question. Je l'entoure de mes bras, je la serre assez tendrement... je veux à tout prix tâcher de l'animer. D'abord elle cherche à se dégager; mais je lui dis qu'un futur a le droit de presser sa prétendue dans ses bras.

— Ah! c'est différent! me répond-elle, et elle se laisse aller dans les miens.

— Il peut aussi vous embrasser, lui dis-je, et je prends plusieurs baisers sur ses joues, sur ses lèvres...

Elle me laisse faire... Voyez cependant comme l'ignorance est souvent dangereuse! voilà une Agnès dont on ferait tout ce qu'on voudrait avec de faux raisonnements.

Mais j'entends ma sœur; je quitte Pélagie, qui se laisse embrasser avec une docilité charmante. Je crois même que cela commençait à l'animer.

— Allons, dit ma sœur en arrivant, il est temps de retourner chez votre tante, ma chère Pélagie; elle pourrait se fâcher d'une plus longue absence. Vous avez eu tout le loisir de vous parler, et vous l'aurez encore bien plus quand vous serez mariés; prenez votre châle, et partons.

Pélagie prend son châle sans rien dire, et se dispose à suivre ma sœur. Je lui dis adieu; elle me regarde alors assez tendrement... Je crois que les baisers ont fait quelque effet sur son cœur, et cela me rend un peu d'espoir pour l'avenir.

Je vois maintenant que ma future n'a point d'esprit: peut-être même pourrais-je ajouter quelque chose de plus; mais il faut s'en consoler. Je crois que pour être heureux il n'est pas nécessaire d'avoir pour femme un génie; les femmes d'esprit sont d'ordinaire bien ennuyeuses dans leur ménage, et celle qui s'occupe sans cesse à faire briller les dons qu'elle a reçus de la nature songe bien rarement à soigner ses enfants et à plaire à son époux. Du moment qu'une femme se croit plus d'esprit que son mari, elle ne se laisse pas gouverner par lui. D'ailleurs, j'ai déjà eu beaucoup de liaisons avec des femmes spirituelles, et le résultat n'en a pas été meilleur pour moi. Agathe, Caroline, M^me^ de Marsan avaient de l'esprit... Et Nicette?... elle en avait aussi, et cependant... Allons, il est très heureux que ma femme n'en ait point. Je sais bien que d'un génie à une bête il y a une grande distance, et que, si les prétentions sont fatigantes, la sottise l'est encore davantage. Mais le mariage, qui fait tant de métamorphoses, parviendra, je l'espère, à former le jugement de Pélagie. J'ai déjà cru m'apercevoir que mes caresses l'avaient émue : il est un moment où la nature semble engourdie ; une crise est alors nécessaire. Le cœur et l'esprit de Pélagie n'attendent peut-être que cette crise-là pour se développer

Il vient a moi, m'embrasse. (P. 273.)

XXXI

JE ME MARIE

Le grand jour est arrivé ; c'est aujourd'hui que je dois prononcer ce *oui* solennel qui m'engagera pour toujours... C'est bien long, toujours... c'est bien court quand on est heureux !

Quelquefois des pensées mélancoliques viennent m'attrister. Je ne suis pas amoureux de celle que je vais épouser, et je sens que c'est là ce qui doit nous faire marcher si légèrement vers l'autel!... L'amour, qui charme le présent et embellit l'avenir, est un dieu bien nécessaire le jour d'un mariage; il devrait toujours y présider. Cependant je vais me passer de lui... Il le faut bien... qui aimerais-je maintenant?... Je ne dois plus y penser... et j'y pense encore. Elle ne m'aimait pas!... et d'ailleurs, pouvais-je l'épouser?... C'eût été une folie... mais une folie qui rend heureux est-elle donc si blâmable?...

Je sens des larmes mouiller mes paupières... Est-ce donc ainsi que je dois inaugurer ce jour?... C'est un dernier souvenir que je lui donne... Désormais je ne veux plus penser à tout cela... Allons, tâchons d'être gai... aimable près de Pélagie... Aimable!... elle ne s'en apercevra pas! N'importe... étourdissons-nous.

C'est ma sœur qui entre la première dans ma chambre... Je crois qu'elle s'aperçoit de ma tristesse... elle m'embrasse, elle me presse dans ses bras, elle m'assure que je serai bien heureux... Ainsi soit-il! Je ne l'ai pas été jusqu'à présent en amour; peut-être le serai-je en ménage.

Je surmonte ma faiblesse et je reviens à moi. Cette pauvre Amélie!... elle est si contente quand elle me voit sourire!

A propos, où logerai-je avec ma femme? Je n'y ai pas encore songé; mais je suis bien tranquille, ma sœur s'est chargée de tout, et elle n'est pas femme à oublier quelque chose. Je serais bien aise cependant de savoir où je dois conduire ma moitié ce soir.

— Ma sœur, tu ne m'as pas encore dit où j'habiterai...

— Mon ami, cela va sans dire!...

— Il faut pourtant que tu me le dises, parce que je ne le devine pas...

— Mme de Pontchartrain n'a-t-elle pas une maison superbe dont elle n'occupe que la moitié?... C'est là que tu logeras avec ton épouse.

— Chez la tante!... cela ne me plaît pas beaucoup.

— Sois tranquille! ton appartement est à part et fort éloigné du sien : vous ne communiquerez ensemble que lorsque cela vous fera plaisir. Oh! j'ai bien pensé que tu voudrais être chez toi; j'ai tout fait disposer en conséquence.

— A la bonne heure... Ah çà! ma future a-t-elle reçu tous les cadeaux d'usage?

— Oui, mon ami : tu ne te souviens donc plus que je t'ai montré hier la corbeille, et que je t'ai dit que Denneterre a dépensé mille écus sur les fonds que tu lui a remis!...

— Ah! c'est vrai!... cela m'était sorti de la tête.

— Oh! je t'assure que Pélagie sera enchantée!... Il y a une parure délicieuse!... des châles... des étoffes...

— Fort bien... Je n'ai donc plus rien à faire aujourd'hui qu'à me marier?

— Oh, mon Dieu, oui, mon ami!

— Tant mieux. Pour quelle heure est-ce?

— A onze heures tu iras prendre ta femme pour la conduire à la mairie... Nous aurons deux voitures; je les ai commandées...

— Deux voitures!... Il me semble que c'est bien peu...

— Il n'y en a pas davantage à louer dans la ville.

— Oh! alors, c'est différent.

— Mais pour ce soir nous aurons plusieurs chaises à porteurs et des brouettes...

— Ah! on a encore de tout cela ici?

— Oui, certainement: c'est fort commode et biens moins dangereux que tes voitures à chevaux, qui me font toujours trembler.

— Il est certain que dans une brouette on ne prend pas le mors aux dents. Et de la mairie nous irons à l'église?

— Oui: c'est pour une heure,

— Et après?

— Après on reviendra ici, où l'on causera jusqu'à trois heures.

— Où donc se fait la noce?

— Ici, mon ami.

— M^me^ de Pontchartrain voulait d'abord qu'on la fît chez elle, mais j'ai fini par l'emporter. Tu sens bien qu'ici nous serons plus libres!... Nous pourrons rire, chanter, faire des folies...

— J'avoue que je serai charmé que tu me fasses faire des folies... Et le bal est aussi chez toi, sans doute?

— Oh! non, mon ami; pour le bal, il se donnera chez M^me^ de Pontchartrain, qui a un salon superbe, où l'on peut à l'aise former trois contredanses. D'ailleurs, il est plus convenable que le soir on soit tout porté pour coucher la mariée!...

— Comment? coucher la mariée! mais je pense que c'est mon affaire.

— Non, mon ami: n'est-il pas d'usage que ce soient les proches parents qui la conduisent dans la chambre nuptiale, qui la déshabillent... qui la couchent enfin?

— Tu me feras le plaisir d'abréger le plus possible tout ce cérémonial, que je trouve ridicule. Il me semble que ce devrait être au marié à

déshabiller sa femme et à la coucher... ou à ne la pas coucher tout de suite si cela les amuse... Ils sont bien libres de faire ce qu'ils veulent!...

— Ah! mon frère, la décence!...

— Ma chère amie, à force d'être décent on finit par être indécent, comme à force d'avoir de l'esprit on finit par dire des bêtises. Les extrêmes se touchent: la trop grande sévérité entraîne la débauche, comme l'extrême rigidité dans les mœurs conduit souvent à leur dissolution. *Summum jus, summa injuria.* Les sauvages qui habitent les contrées où l'homme policé n'est point leur maître doivent avoir des mœurs pures, puisqu'ils suivent les inspirations de la nature; et cependant cette extrême pureté, qui les fait aller nus et les porte à ne rien cacher les uns les autres, ressemble chez nous à un raffinement de libertinage. Ce Diogène, qui voulait être sage, n'était qu'un fou; et Cratès, qui se croyait philosophe, n'était que dégoûtant; et combien d'écrivains qui, à force de vouloir s'élever au sublime, tombent dans le pathos! de savants qui, en voulant être profonds, ne sont plus qu'amphigouriques! d'acteurs qui, en voulant être naturels, deviennent ridicules! et de danseurs qui, pour vouloir s'élever trop haut, se laissent tomber par terre! Tout ceci est pour te dire qu'il faut un juste milieu en tout, et que, lorsque deux époux ont satisfait aux lois et à la religion, il doit leur être permis d'aller se coucher sans attendre qu'on aille les mettre solennellement entre deux draps, ce qui, à mon avis, doit blesser la pudeur au lieu de leur faire plaisir.

— Mon ami, j'en suis bien fâchée; mais l'usage...

— Va, si j'étais amoureux de ma femme, je t'escamoterais cet usage-là! mais n'en parlons plus : j'en passerai par tout ce qu'on voudra.

— C'est très bien! habille-toi et viens déjeuner.

Il faut soigner ma toilette : c'est bien le moins qu'on cherche à se faire beau le jour de ses noces. Quoique Pélagie m'ait dit qu'elle m'aurait épousé de même si j'avais été vieux et laid, j'aime à croire cependant qu'elle s'aperçoit de la différence. Me voilà prêt; un homme, à moins d'être fat, ne peut pas rester fort longtemps à sa toilette, et je ne suis pas, comme Raymond, un quart d'heure à réfléchir où je placerai une épingle et dans quel sens je mettrai le nœud de ma cravate. A propos de mon voisin, c'est dommage qu'il ne soit pas à Melun; il se serait fait le premier garçon de ma noce, et aurait certainement inventé quelque chose de nouveau; mais probablement cela aurait mal tourné pour moi, je crois qu'il vaut mieux qu'il n'y soit point.

Mes neveux viennent en sautant et en gambadant m'avertir que le déjeuner m'attend; ils ont déjà leur belle toilette, et sont dans une si grande joie que l'on ne s'entend pas dans la maison. Heureux âge où la

moindre nouveauté, un changement dans les habitudes, l'idée d'une fête, d'une noce, d'un grand dîner, tout ce qui a un air de désordre, de dérangement, porte l'ivresse, le plaisir dans notre cœur! Nous devrions conserver plus longtemps ce qui tient au premier âge.

Je trouve Denneterre en grande tenue; il vient à moi, m'embrasse, me serre la main d'un air de satisfaction, et me dit d'un ton moitié grave, moitié comique.

— Eh bien! te voilà des nôtres!...

Je le regarde en souriant, et j'étouffe un soupir qui répond fort mal à son compliment.

— Allons, mangeons... et mangeons bien... dit mon beau-frère en se mettant à table. Mon ami, tu as besoin aujourd'hui de prendre des forces.

Voilà le chapitre des plaisanteries qui va commencer; mais il ne sera pas long dans une petite ville où l'on ne se permet point les mots à double entente : d'ailleurs, que l'on dise ce qu'on voudra, je suis déterminé à entendre tout de bonne grâce. Mais suivons le conseil de Denneterre : mangeons beaucoup; c'est ce que j'ai de mieux à faire jusqu'à ce soir.

— Dépêchons-nous, a dit Amélie; il est bientôt onze heures; il ne faut pas faire attendre ta femme, mon cher Eugène.

— Non, sans doute; cela ne serait pas honnête : mais je suis prêt à partir.

— Allons, Denneterre... as-tu fini?...

— Donne-moi donc le temps d'avaler!

— Ah! que tu es long à tout ce que tu fais!... Mets donc les chapeaux à ces enfants!

— Comment? tu les emmènes à la mairie?...

— Certainement.

— C'est une folie; cela ne les amusera pas : ils gêneront dans la voiture; il vaut mieux ne les prendre que pour aller à l'église.

— Et moi je veux qu'ils viennent maintenant! Est-ce que je les ai habillés pour qu'ils restent à la maison?

— Mais je te dis que nous les viendrons chercher tout à l'heure...

— Je te dis que je veux les emmener tout de suite...

— Il n'y aura pas de place pour eux...

— Tu les mettras sur tes genoux...

— Pour qu'ils me donnent des coups de pieds... et salissent les robes des dames!...

— Ils se tiendront tranquilles...

— Cela serait du nouveau!...

— Ah! que tu m'ennuies avec tes raisons!

— C'est toi qui es une entêtée !

Onze heures sonnent, et je mets fin à la discussion en annonçant que je pars : les époux en font autant, et nous emmenons les petits garçons. J'étais bien sûr que cela finirait comme cela.

Les deux voitures sont devant la maison. Les cochers ont les gants blancs et de gros bouquets. Tous les voisins sont aux portes et aux fenêtres : c'est un si grand évènement qu'un mariage dans une petite ville !... il y a de quoi parler pour plus de huit jours.

Nous mettons cinq minutes à faire un trajet de la longueur d'un petit boulevard de Paris ; mais les chevaux ne sont pas habitués aux carrosses, et les cochers vont tout doucement pour avoir l'air de faire une course. Nous arrivons cependant : nous voici dans le grand salon où sont les intimes, les personnages les plus distingués invités à la première cérémonie. Je ne vois pas ma future... Je veux aller la chercher... on m'arrête ; je ne dois pas encore pénétrer dans sa chambre.

— Elle va venir, me dit Mme de Pontchartrain : modérez-vous, mon cher Dorsan ; vous allez la voir.

Je me modère très facilement : cependant je voudrais que tout fût déjà terminé ; je commence à être assommé de tous ces compliments que chacun m'adresse, et auxquels je ne sais plus que répondre, parce qu'on me dit toujours la même chose.

Enfin Pélagie paraît, conduite par sa tante et ma sœur. Sa toilette est magnifique, et sa figure encore plus jolie qu'à l'ordinaire : tout le monde l'admire ; les compliments recommencent. Cette fois je les entends avec plus de plaisir : la présence d'une jolie femme m'en inspire toujours, et je ne suis pas fâché de l'admiration que la mienne fait naître.

Je cours prendre la main à ma future : elle tient ses yeux baissés et paraît décidée à ne point les lever d'aujourd'hui. Je l'entraîne vers la porte et je la conduis à la voiture sans écouter les représentations de sa tante et de ma sœur, qui me crient :

— Ce n'est pas cela !... attendez donc... Ce n'est pas à vous à lui donner la main !... Vous dérangez l'ordre !...

Je ne m'embarrasse pas de l'ordre des cérémonies. Mme de Pontchartrain est près de se fâcher ; ma sœur l'apaise en mettant mon étourderie sur le compte de mon excessif amour. On monte en voiture, ce qui est l'affaire d'un demi-quart d'heure, parce que c'est à qui n'entrera pas le premier dans le carrosse, puis à qui se cèdera les places du fond. Il faut que je me retienne pour ne point pousser dans la voiture ces maudits cérémonieux qui restent une heure sur le marchepied. Pauvres amants qui vous mariez en province, que vous devez vous faire du mauvais sang !

Enfin on est placé. Denneterre est obligé de s'en aller à pied avec ses enfants, qui ont déjà accroché trois garnitures et crotté plusieurs souliers de satin blanc. Ces petits drôles-là sont vraiment bien divertissants.

Nous arrivons à la mairie. Comme en province on n'est pas à la queue pour se faire marier, nous n'attendons point pendant une heure que notre tour arrive. La cérémonie se fait assez promptement: me voilà marié suivant la loi ; il n'y a déjà plus à s'en dédire.

Pour nous rendre à l'église, il faut subir le même cérémonial relativement aux voitures : l'ordre de la marche est encore plus long à régler, car plusieurs personnes nous ont rejoints à la mairie, et il y a déjà trois chaises à porteurs, deux brouettes à ajouter au cortège. Mon hymen a mis en l'air toute la ville; l'église est remplie de monde ; nous pouvons à peine percer la foule pour trouver un passage. Ceux qui ne sont pas de la noce sont venus pour critiquer, ceux qui en sont pour admirer, et les flâneurs, les oisifs, les petites ouvrières, les mamans et les vieilles femmes, pour dire leur mot sur le marié et l'épousée.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un mariage, car il est facile de se procurer à Paris ce plaisir-là. Je ne ferai donc point le détail du mien ; il ressemble aux autres pour la forme ; et j'entends dire plusieurs fois :

— Voilà un joli couple ; ils sont très bien tous deux!... On aime toujours à entendre ces choses-là.

Enfin le oui fatal est prononcé : Pélagie l'a dit si bas qu'on ne peut l'avoir entendu. Pour moi, j'ai montré de la fermeté : on nous a fait un sermon, un peu long peut-être, mais fort touchant, fort attendrissant. Quand on se lie pour la vie, comment n'éprouverait-on pas d'émotion !... J'ai regardé Pélagie... elle n'a pas pleuré ; ses yeux sont baissés ; son maintien est aussi réservé, sa tenue aussi modeste, mais elle n'est pas plus émue qu'à l'ordinaire : cela me contrarie ; il me semble qu'elle aurait dû pleurer.

Tout est fini, je suis marié !... Nous quittons l'église en passant entre un triple rang de curieux. Nous nous rendons chez ma sœur ; nous mettons trois quarts d'heure à faire un chemin d'une portée de fusil : il est vrai que la moitié de la ville a grossi notre cortège, et qu'il faut rendre à chaque instant des saluts et des révérences.

Nous sommes arrivés : il n'est qu'une heure et demie : on ne dîne qu'à trois : que fera-t-on d'ici là? Voilà le temps le plus difficile à employer. Quelques vieilles proposent déjà un boston ou un whist ; mais M^me^ de Pontchartrain pense que ce serait manquer à l'étiquette de jouer le matin d'un jour de noce : il est du bon ton de ne rien faire ; c'est assez de s'amuser à causer, en se tenant bien roide de peur de chiffonner sa toilette.

Sans prendre l'avis de la chère tante, je descends au jardin avec ma femme. Je voudrais la mener dans quelque allée solitaire... non que je veuille déjà user de mes droits d'époux, mais je voudrais tâcher de lire dans le cœur de Pélagie et savoir ce qu'elle éprouve maintenant... Impossible d'être libre !... Toutes les demoiselles nous ont suivis ; les petites curieuses ne nous perdent pas de vue : cela donne tant à penser! Deux jeunes mariés, cela est si gentil à voir!... quand ils sont gentils ; mais vous savez que nous le sommes.

Je ne puis que prendre la main de ma femme : je la serre tendrement... bien tendrement, elle me regarde en souriant... Entendrait-elle ce langage!

— Vous me faites mal aux doigts, me dit-elle bien doucement en retirant sa main.

Ah! c'est vraiment désespérant!... je n'ai plus envie de me promener seul avec elle.

Heureusement l'heure du repas est venue. On se rend, toujours en cérémonie, dans la salle à manger ; on se place dans l'ordre voulu par les convenances. Je suis à un bout de la table ; ma femme est à l'autre : c'est le moyen d'entretenir l'harmonie entre nous, et puis on sait que nous finirons par nous rapprocher.

Le plus grand calme règne pendant le premier service, on se tient bien droit, on se regarde, on se passe les mets, on mange, on trouve tout divin, exquis, délicieux : voilà à peu près à quoi se borne la conversation. Je ne me sens pas envie de l'animer ; je suis sérieux, pensif même ; quelquefois je regarde ma femme... Ses yeux sont constamment fixés sur son assiette... Ceux de M^me^ de Pontchartrain peignent la satisfaction que lui fait éprouver la tenue décente des mariés : il est certain qu'on ne nous reprochera pas d'avoir l'air de deux fous.

En examinant tous les convives, je m'aperçois que j'ai à ma droite une jeune blonde assez jolie, assez gaie, et avec qui j'ai plusieurs fois ri en société, autant qu'il est permis de rire dans les cercles où nous allons. Je lui adresse la parole pour me distraire, mais elle me répond maintenant avec une froideur, une réserve, une sécheresse!... D'où vient cela?... Eh! mon Dieu! j'oublie que je suis à présent un *homme marié*. Je veux encore faire l'aimable près des demoiselles ; mais j'ai perdu ma qualité de garçon, qui valait cent fois mieux à leurs yeux que toutes les galanteries que je pourrais leur adresser maintenant.

Je veux cependant m'égayer à quelque prix que ce soit... Mangeons ; mais je n'ai pas faim... Buvons... ah! prenons garde ; un marié doit conserver sa tête. Enfin voilà le second service : les appétits sont un peu calmés ; les beaux esprits commençent à se mettre en train, les plaisants à

Elle ouvre aussitôt. (P. 282.)

lâcher quelques bons mots, quelques remarques bien fines; les jeunes gens tâchent de rire, et les dames s'efforcent de trouver tout cela drôle. Ma sœur est dans l'enchantement; elle fait de son mieux pour maintenir cette aimable gaieté. Quant à Denneterre, il est tellement occupé à découper et à soigner la petite table, où sont ses garçons avec six autres enfants, qu'il n'a pas le temps de placer une parole.

Le dessert et les vins de liqueur mettent le comble à cette hilarité générale, augmentée encore par quelques petites espièglerie de mes neveux, qui font tomber deux piles d'assiettes, cassent trois verres, renversent de la sauce sur quelques robes en venant prendre ce qu'on va leur envoyer et qui n'arrive jamais assez tôt pour les satisfaire. Mais ils savent que dans un aussi grand jour ils ont carte blanche, et ils en profitent. Tout le monde s'accorde à les trouver bien gentils, même les dames qui seront obligées de changer de robe : le papa et la maman sont dans le ravissement ; c'est bien naturel.

Le signal est donné : on se lève de table.

— Eh quoi ! dis-je tout bas à ma sœur, point de chanson ?...

— Mon ami, tu sais bien que ce n'est plus le bon genre... Est-ce qu'on chante aux grandes noces de Paris ?

— Non... mais on chante à celles où l'on s'amuse.

Nous tenons aux usages.

— Et la jarretière ?...

— Fi donc !... nous avons supprimé cela !... c'était indécent !...

— Ah ! c'était indécent !... Je vois que je ne ferai à ma noce et à ma femme que les choses strictement permises par la chasteté. J'espère cependant que tu n'as plus rien à supprimer...

— Oh ! non... mon frère !... d'ailleurs je pense bien qu'aujourd'hui tu n'as pas envie de...

— De ?...

— Mais de...

— De quoi donc !... achève...

— Mais envie... avec ta femme... enfin tu sais bien...

— Ah ça ! est-ce que tu plaisantes, ma chère amie ? ne se marie-t-on plus pour cela ici ?... est-ce que c'est aussi supprimé ?

— Non, mon ami, non !... mais ordinairement, le premier jour on laisse sa femme tranquille... La pauvre petite a été si agitée !...

— Oui, c'est étonnant comme elle a l'air agité !...

— On lui accorde le temps de se remettre...

— Va te promener, ma chère Amélie, avec toutes tes balivernes ! Que signifient ces simagrées ?... ne faut-il pas toujours finir par là ? Je n'aime point cette pruderie, qui n'annonce que de la dissimulation. Je sais par expérience que ceux qui crient le plus haut au scandale sont ceux qui en secret ont le moins de vertu. La pudeur des libertins et des femmes entretenues est beaucoup plus facile à effaroucher que celle des hommes sages et des femmes honnêtes. Les éventails cachent plus de catins que d'innocentes, et les voiles se mettent par coquetterie et non par modestie ;

enfin celles qui font tant de façons et qui reculent toujours sont celles qui sautent le mieux après.

— Au reste, tu es le maître, mon frère.

— C'est bien heureux!

Cette pauvre Amélie!... combien elle est changée depuis qu'elle habite cette petite ville! Voilà donc ce festin où l'on devait tant rire et s'amuser!... Quant à moi, qui ai été de beaucoup de noces, j'avoue que les plus gaies sont celles de bonnes gens qui ne craignent pas à chaque instant de blesser l'étiquette et les convenances. Vivent les pauvres diables pour s'amuser! Mais il faut aujourd'hui que je dise comme la chanson :

« Quand je serai gueux, nous rirons. »

Ma femme a disparu... Ah! la toilette du bal!... c'est cela. Je n'ai rien à dire contre cet usage : je n'ai garde de le faire; je me mettrais toutes les jeunes filles à dos. Deux toilettes... trois toilettes quelquefois!... c'est une des jolies choses de ce jour-là.

On retourne chez M^me^ de Pontchartrain pour le bal. Voilà la première fois que je vois faire une noce en deux parties; mais j'apprends bien des choses ici.

On va se placer dans le salon éclairé par des lustres qui doivent avoir servi du temps du roi Pepin le Bref. Les personnes invitées pour le bal arrivent en foule : on n'a garde de manquer une fête dans une petite ville. La mariée revient dans sa toilette de bal, qui est d'un assez bon goût. Je regarde Pélagie... mais ses yeux sont toujours *in statu quo*. Je me hasarde à lui dire tout bas :

— Levez donc un peu les yeux... vous les avez si beaux!...

— Ma tante me l'a défendu!...

C'est tout ce que j'obtiens. Je n'ai rien à dire à cela; j'aurais mauvaise grâce à faire déjà le maître.

L'orchestre se fait entendre : nous avons deux violons et une clarinette, plus un petit fifre pour imiter Colinet; c'est superbe, c'est du moins ce qu'on peut avoir de meilleur ici. Ils nous jouent des contredanses que je n'ai jamais entendues à Paris... Je devine que c'est de la composition du chef d'orchestre de l'endroit; on ne peut pas s'y tromper et les confondre avec celles de Rubner, de Weber et de Tolbecque.

On danse beaucoup, et là du moins le plaisir n'est pas feint, car la jeunesse aime tant à sauter!... On se dispute à qui dansera avec la mariée qui est toujours retenue pour douze ou quinze quadrilles; le tour du mari n'arrive jamais; mais ce jour-là il s'en console, et ce qui la veille l'eût désolé ne lui fait plus rien depuis qu'il est mari!... Comme un titre change la manière de voir et de sentir!...

Je danse aussi; je suis bien aise d'avoir cette ressource pour m'occuper et je ne quitte pas plus la place que ma femme.

— Prenez donc un peu de repos, me disent quelquefois les jeunes gens; vous allez vous fatiguer. Mais je ne les écoute pas; car je pense moins qu'eux à ce qui me reste à faire.

Vers la fin de la soirée, je danse avec Pélagie: le bal l'a un peu échauffée; son teint est animé, son sein palpite avec plus de précipitation: elle est vraiment fort jolie, et je devrais me trouver fort heureux de posséder tant de charmes. Je commence à regarder à ma montre et à trouver le temps long.

Mais l'heure s'avance; déjà beaucoup de personnes ont fait retraite: il est une heure du matin!... c'est pousser fort avant dans la nuit. Mme de Pontchartrain fait un signe à ma sœur... elles emmènent ma femme. Je devine ce que cela veut dire, et j'attends que l'on me permette d'aller retrouver Pélagie.

Il me paraît que la cérémonie est longue! ce n'est qu'au bout de trois quarts d'heure qu'Amélie revient et me signe fait que je puis enfin me coucher près de ma femme.

Tout le monde part; j'en fais autant; et, me dérobant à des plaisanteries qui m'ennuient, je quitte la salle du bal et me dirige vers le corps de logis que je vais désormais habiter.

Je me suis fait indiquer le chemin de ma chambre à coucher; j'ai eu soin de prendre de la lumière, car je me casserais le cou dans les enfilades de pièces de cette vieille maison, et le moment serait fort mal choisi pour faire une chute. Ah! j'aperçois de la lumière... ce doit être là... J'ouvre une porte, et j'entre dans une fort belle chambre à coucher, meublée un peu à l'antique, mais où rien ne manque. Deux bougies brûlent sur la cheminée... je reconnais sur une table plusieurs objets qui m'appartiennent, car ma sœur a eu soin de faire transporter dans mon nouveau domicile toute ma garde-robe. Je suis chez moi; c'est fort bien. Pour qu'on ne vienne plus me déranger, je vais pousser les verrous de la porte, puis je m'avance vers le lit, dont les rideaux sont tirés... par pudeur, cela va sans dire.

Je n'entends rien... Dormirait-elle déjà?... elle fait semblant... voyons... Je tire les rideaux... et je ne vois personne dans le lit, qui n'est pas défait.

Qu'est-ce que cela signifie?... Je suis bien dans mon appartement, tout ce que j'y trouve me le prouve. Où peut donc être ma femme?... Aurions-nous chacun notre chambre?... Oh! sans doute!... et voilà pourquoi on espérait que je laisserais ma femme tranquille. Que le diable

les emporte avec leurs usages, leurs ridicules!... Ah! si j'avais su tout cela plus tôt... Mais enfin je veux ma femme, je la veux absolument, il me la faut. Je n'ai pas épousé une jolie poupée qui n'ouvre pas la bouche et tient ses yeux baissés toute la journée, pour être seul la nuit et faire lit à part; c'est bien le moins que j'aie un petit dédommagement des ennuis que j'ai éprouvés... Je coucherai avec ma femme, c'est une chose résolue, dussé-je mettre pour cela toute la maison sens dessus dessous.

Je réfléchis d'abord que la chambre de ma femme ne peut pas être bien éloignée de la mienne... Cherchons, et tâchons, s'il se peut, d'éviter le bruit; cela causerait du scandale chez M^me^ de Pontchartrain, qui croit peut-être que je n'ai épousé sa nièce que pour avoir le droit de lui faire la cour aux petits jeux innocents.

Je regarde autour de moi: j'aperçois une porte que je n'avais pas remarquée d'abord; je prends une bougie, j'ouvre, et je me trouve dans un beau salon; voilà qui est fort bien; continuons la visite de mon appartement. Cette porte en face, où conduit-elle?... dans une salle à manger; cette autre issue?... c'est un couloir... allons toujours... des lieux à l'anglaise fraîchement décorés; c'est fort agréable, mais ce n'est pas ce que je cherche maintenant. Retournons au salon.

Où conduit cette autre porte? chez ma femme, sans doute; car, depuis que je tourne et retourne dans cet appartement, où j'ai l'air de jouer à cache-cache, je dois en avoir approché plus d'une fois.

Je veux ouvrir en tournant le bouton... la porte résiste: elle est fermée en dedans. Plus de doute, c'est là qu'est ma femme... on lui aura conseillé de se barricader... Ah! qu'ils sont espiègles dans ce pays-ci!

Je frappe, on ne me répond pas; je refrappe plus fort:

— Qui est là? demande-t-on enfin, et j'ai reconnu la voix de Pélagie.

— C'est moi, ma chère amie.

— Ah! c'est vous... monsieur mon mari.

— Oui, ma chère amie; allons, ouvre-moi vite...

— Pourquoi faire?

— Parbleu! je te l'apprendrai tout à l'heure; ouvre donc. .

— Oh! je ne peux pas!...

— Qu'est-ce à dire, tu ne peux pas!... voilà du nouveau!...

— Ma tante me l'a défendu.

— Ta tante ne sait ce qu'elle dit. Comme il y a trente-trois ans qu'elle est veuve, elle a peut-être oublié qu'un mari et une femme couchent ensemble.

— Oh! si, je sais bien que vous devez finir par coucher avec moi,

mais on m'a dit que la décence m'ordonnait de reculer ce moment-là tant que je pourrais.

— Je te dis, moi, que nous devons coucher ensemble tout de suite : la décence n'a plus rien à faire dans nos amours; l'hymen a ses droits, c'est lui maintenant qui doit être écouté; les plaisirs qu'il permet ne doivent pas alarmer ta pudeur.

— Je ne comprends pas trop tout cela.

— Je te le ferai comprendre quand je serai près de toi; mais ouvre-moi, je t'en prie; ce n'est pas en ayant cette porte entre nous que je puis commencer à t'instruire.

— Ah! j'ai peur que ma tante...

— Ah çà! madame, je suis votre mari, après tout; vous m'avez juré ce matin obéissance et soumission, et vous manquez déjà à vos serments!... Je t'en prie, Pélagie; tiens, ne nous fâchons pas, ouvre-moi cette porte bien vite; si tu tardes encore, je mets le feu à la maison.

— Ah! mon Dieu!...

Elle ouvre aussitôt... elle est en chemise; elle court se cacher dans son lit, mais maintenant il me sera facile de la retrouver. J'ai bien encore quelques obstacles à vaincre... du moins ceux-ci n'ont plus rien que d'agréable, et je serais fort mécontent au contraire si je n'en trouvais pas!... Rassurons-nous, cette fois la rose n'est pas sans épines.

Tirons le rideau sur les mystères de l'hymen, quoique ce soit le secret de Polichinelle.

XXXII

RETOUR A PARIS

On appelle lune de miel les premiers jours du mariage. Moi, pour tout miel, j'ai, le lendemain de mes noces, une grande scène avec M^me^ de Pontchartrain, parce qu'elle s'aperçoit, par les yeux battus de ma femme, par sa démarche, par mille choses enfin qui n'échappent pas aux regards d'une douairière, que j'ai déjà cueilli la rose de l'hymen. Elle se permet de m'en faire des reproches, m'accuse d'impudeur, de brutalité, d'amour purement animal, et prétend que je veux tuer sa nièce. Il faudrait une patience de chérubin pour écouter de sang-froid de semblables sottises; mais, comme je ne suis pas un ange, j'envoie la tante promener; je lui défends de se mêler à l'avenir des affaires de mon ménage, et lui

enjoins surtout de ne plus donner de conseils à sa nièce. Mme de Pontchartrain crie, tempête, s'emporte ; je me retire dans mon appartement, et nous voilà brouillés.

Les vieilles femmes sont bavardes, notre tante est de plus méchante et vindicative. Au lieu de chercher à oublier cette scène, elle ne pense qu'à se venger de ce qu'elle appelle mes mauvais procédés. Dès le surlendemain toute la ville sait que je suis emporté, un malhonnête, un libertin, et que je rends déjà ma femme très malheureuse.

Cependant ma sœur, qui m'aime et me connaît, s'empresse de démentir tous les bruits que la vieille tante fait courir sur mon compte ; elle se brouille avec Mme de Pontchartrain, parce qu'elle ne partage pas sa manière de voir. Dans la ville, les uns croient ma tante, les autres ma sœur ; les opinions sont partagées, les avis différents ; cela ferait presque naître deux factions, si l'on n'était généralement d'accord sur le fond, qui est le plaisir de faire des propos et l'amour du scandale.

Je ne m'embarrasse guère de ce que pensent et disent de moi les habitants de Melun, mais je m'occupe de ma femme, et je tiens à ce qu'elle ne pense pas comme sa tante.

Pélagie se trouve dans une position embarrassante : sa tante lui dit de ne point m'écouter, moi je lui dis de ne point écouter sa tante : celle-ci fait tout ce qu'elle peut pour l'attirer sans cesse chez elle, je fais mon possible pour qu'elle n'y aille que rarement. Mme de Pontchartrain dit à ma femme qu'elle doit commander, se faire obéir, être la maîtresse enfin, et je tâche de faire comprendre à Pélagie que, quand on ne sait encore que jouer aux petits jeux, danser, broder et chanter des romances, il faut s'adjoindre son mari pour conduire sa maison.

Tout cela jette souvent ma femme dans une grande incertitude. Je ne suis son mari que depuis quelques jours, et sa tante la dirige depuis l'enfance. Elle la craint, et je serais bien fâché de lui inspirer un pareil sentiment. D'après cela, c'est plutôt à sa tante qu'elle obéit qu'à moi, ce qui amène entre nous de ces petites *discussions* que je voulais éviter. Si Pélagie avait de l'esprit, du jugement, elle sentirait que sa tante a tort. Mais, hélas !... elle n'a rien de tout cela, et les bêtes sont bien plus difficiles à conduire que les gens d'esprit. J'espérais que cela lui viendrait et qu'en se déniaisant sur certaines choses elle serait moins bornée pour les autres, mais je commence à perdre cette espérance.

Il y a cependant un point sur lequel nous sommes maintenant d'accord : c'est le droit que nous avons de coucher ensemble. Oh ! pour cela, Pélagie est à présent entièrement de mon avis ; elle ne songe plus à faire lit à part, et n'a jamais l'envie de me fermer sa porte. Je l'aurais

parié ; ces petites Agnès !... quand une fois cela est en train... on ne peut plus les arrêter !

Je n'ai pas envie de rester à Melun ; mais avant de conduire ma femme à Paris, il faudrait que j'y eusse un logement préparé pour la recevoir... Je ne puis la mener à mon petit appartement de garçon... cela ne nous convient pas... et je ne veux point qu'elle le connaisse.

Le temps de trouver un logement convenable, de le faire meubler, disposer, d'arrêter des domestiques, tout cela me retiendrait huit jours au moins à Paris ; et si je laisse ma femme huit jours au pouvoir de sa tante, Dieu sait comment je la trouverai disposée pour moi à mon retour ! Une heure passée près de Mme de Pontchartrain amène toujours une querelle entre Pélagie et moi. Quand elle quitte sa tante, qui lui a persuadé qu'elle ne doit pas m'écouter, elle s'attache à faire tout le contraire de ce que je lui dis, à me taquiner, à me donner de l'humeur ; j'ai une peine extrême à la ramener à d'autres idées, à lui faire sentir ses torts !... Si elle était huit jours sans me voir, il n'y aurait plus moyen de vivre ensemble !

Comment donc faire ? Je ne veux cependant pas rester davantage dans ce pays : je commence à avoir de la province par-dessus la tête, et, s'il me fallait y vivre, j'y mourrais.

Mais ma sœur voit mon embarras : et, malgré son désir de me fixer près d'elle, comme elle s'aperçoit que je ne goûte pas assez à Melun les douceurs de l'hymen, elle m'offre d'envoyer Denneterre à Paris, pour m'y faire arranger un appartement. J'accepte avec reconnaissance, et mon beau-frère part, chargé de mes instructions.

Ah ! puisse-t-il revenir bien vite ! Le temps me semble terriblement long !... Je suis obligé de ne point quitter ma femme, et être sans cesse près de quelqu'un qui n'a rien à dire, qui souvent ne comprend pas ce que vous lui dites... quel supplice !... Dans les commencements, j'espérais... les nuits me dédommageaient un peu ; mais à présent je n'espère plus, et les nuits même me paraissent quelquefois fatigantes. Ah ! c'est maintenant que je sens que la beauté est bien peu de chose !... On s'habitue à tout, à une figure laide comme à un charmant visage, mais auprès de ce charmant visage, quand on ne trouve rien pour l'âme, pour l'esprit, quand une petite bouche est muette ou ne dit que des niaiseries, quand de grands yeux n'ont pas d'expression, quand le sourire est toujours le même, quand la voix n'exprime aucun sentiment, alors il faut bâiller et dormir près de ce petit chef-d'œuvre de la nature.

Mais en écoutant quelqu'un d'aimable, qui sait peindre ce qu'il sent, exprimer ce qu'il éprouve, dont les yeux et la voix ont aussi de l'éloquence,

Elle veut la retenir de force. (P. 283.)

qui nous charme par ses pensées, nous attache par sa conversation, fait-on attention à sa laideur? Non, on l'oublie : il y a mieux, elle disparaît à nos yeux, et nous trouvons agréable la figure qui nous avait déplu d'abord...

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

Sans doute, la beauté réunie à l'esprit est un charme de plus pour nous séduire; mais quand on ne peut rencontrer que l'un des deux, je sens bien qu'en se mariant il ne faut pas s'attacher aux dehors. Que l'on prenne une maîtresse jolie sans s'inquiéter de ce qu'elle sait dire, c'est tout naturel, on peut la quitter dès qu'elle vous ennuie; mais une femme!... mais une compagne, pour le reste de sa vie!... quelle différence!... Je sais bien qu'il y a beaucoup de maris qui sont moins souvent avec leur femme qu'avec leur maîtresse, mais ce n'est pas pour ceux-là que je parle. En me mariant j'avais l'intention de faire bon ménage, de ne point quitter ma femme pour aller sans cesse courir de côté et d'autre!... et vous verrez cependant que c'est ce que je serai obligé de faire.

Denneterre est parti depuis douze jours, et il ne revient pas!... Mme de Pontchartrain, qui sait que j'emmène ma femme à Paris, est plus furieuse que jamais; elle cherche chaque jour à me jouer quelque nouveau tour: elle guette sa nièce comme le chat guette la souris, et lorsqu'elle l'aperçoit elle lui monte la tête contre moi. Je ne suis occupé qu'à déjouer ses petits complots: nous jouons *Guerre ouverte* dans la maison, cela me procure un peu de distraction.

A force de médire de moi, la vieille tante a fait croire une partie de ses calomnies; et maintenant, lorsque par hasard je vais à quelque réunion, ce qui m'arrive plus que rarement, j'entends un murmure confus, un chuchotement continuel, qui s'élève dès mon entrée. Les uns me regardent, les autres détournent les yeux; les vieilles douairières et les matrones, qui sont de chaudes amies de Mme de Pontchartrain, s'éloignent bien vite de moi; il y en a même qui font un mouvement d'effroi à mon approche comme si j'étais pestiféré.

Je ris de tout cela avec les gens sages et raisonnables, mais ils ne sont pas en majorité: d'ailleurs il est bien plus facile de dire du mal que du bien de quelqu'un; il semble que les défauts sautent aux yeux et que les bonnes qualités se cachent.

Enfin Denneterre revient : mon logement m'attend sur le boulevard Montmartre : je puis aller l'habiter: tout est prêt pour nous recevoir, ma femme et moi : nos domestiques sont arrêtés.

Eh! vite, ne tardons pas. Je presse Pélagie pour ses malles, ses

paquets, ses cartons. Elle me seconde assez bien ; je crois qu'au fond elle n'est pas fâchée de se soustraire à l'autorité de sa tante, de voir du pays ; et quel pays ! Paris !... le paradis des femmes !... et l'enfer des... Ah ! mon Dieu ! j'oubliais que je le suis.

Tout est fini ; j'ai dit adieu à ma sœur, à son mari, à mes neveux. Pélagie va dire adieu à sa tante, car il ne faut pas manquer à la politesse. Mme de Pontchartrain ne veut pas laisser partir sa nièce ; il faut que j'aille la chercher ; elle prétend que je n'ai pas le droit de l'emmener !... elle veut la retenir de force ; je suis forcé d'enlever ma femme ; la vieille tante nous poursuit jusqu'à la porte de la rue et me menace de venir me trouver à Paris ! mais elle n'en fera rien : on n'y joue pas au boston le matin.

Nous sommes en route !... et dans ma joie, j'embrasse ma femme !... Il y a juste six semaines que je suis marié, et cinq mois que j'ai quitté Paris.

Je la revois enfin, cette cité brillante, et je m'écrie :

Salut ! ville de bruit, de boue et de fumée !

Je préfère ton bruit au caquetage, aux propos, aux petitesses de la province, ta boue à l'herbe qui croît dans les rues solitaires d'une petite ville, et ta fumée à ces plaisirs solides... que je n'ai pas trouvés ailleurs.

XXXIII

RAYMOND REPARAIT

Nous sommes installés dans notre nouveau logement ; il est grand, commode, bien distribué. Je m'aperçois qu'il y a une chambre touchant à mon cabinet où je pourrai facilement faire un lit, dans le cas où ma femme serait incommodée et préférerait coucher seule, car il faut tout prévoir.

Nous prenons deux domestiques, une femme de chambre et une cuisinière : c'est tout ce qu'il nous faut. Je n'ai ni chevaux ni intrigues, par conséquent je n'ai pas besoin d'un Frontin ou d'un Lafleur qui, n'ayant rien à faire chez moi, serait obligé de vider ma cave, d'engrosser mes bonnes et de me voler pour passer son temps.

Pendant les quinze premiers jours de notre arrivée à Paris, ma femme ne me laisse pas un moment de repos : il faut que je la conduise partout, aux promenades, aux spectacles, aux concerts, aux monuments, aux curiosités de tout genre. Elle me force, tous les matins, de lui faire

parcourir la ville, dont elle veut connaître tous les quartiers; elle ne se lasse pas d'admirer le Palais-Royal, et s'arrête pendant des demi-heures entières devant les boutiques de modes, de cachemires, de nouveautés : elle est dans l'enchantement, dans le ravissement!... Tout ce monde, ce bruit, ces voitures, ces toilettes et ces jeunes gens qui, dans les promenades ou les spectacles, lorgnent les femmes d'une manière si respectueuse et font de si jolies petites mines à celles qui leur plaisent, tout cela charme Mme Dorsan, qui commence à lever les yeux et même à lancer de petites œillades bien innocentes... Oh! quant à cela, j'étais bien sûr que cela viendrait.

Je connais Paris, je le sais par cœur; je suis un peu las de le parcourir tous les jours, mais enfin un mari doit avoir de la complaisance. Grâce au ciel, nous n'avons plus rien à voir, à moins de recommencer, ce dont ma femme ne serait pas éloignée, mais j'ai besoin de me reposer. D'ailleurs elle voit qu'à Paris une jeune femme peut, sans inconvénient, aller se promener seule le matin; elle connaît déjà fort bien notre quartier, et je vois qu'elle profitera de la liberté que je lui accorde.

Respirons enfin!... Je suis vraiment las de spectacles, de promenades et de questions; je me retrouve seul avec plaisir. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller à mon petit logement de la rue Saint-Florentin. Si ma femme savait que j'ai un appartement de garçon, si sa tante l'apprenait, je serais convaincu d'entretenir des intrigues clandestines!... Cependant je n'en ai nulle envie... Je ne mènerai plus de femme dans mon ancien logement!... Je voudrais bien n'en avoir jamais mené.

Il y a encore un endroit où je désire et où je crains de passer. Tout en faisant parcourir à ma femme les rues de Paris, j'ai su constamment éviter de passer par là. Pourquoi?... je n'en sais trop rien... mais je voudrais d'abord y aller seul... je serais plus libre de m'y arrêter... je retrouverais mon commissionnaire et je ourrais... Mais non, je ne le questionnerai plus : qu'ai-je besoin maintenant de l'interroger?

Ma femme dort : il n'est que huit heures, nous ne déjeunerons qu'à dix; j'ai le temps de sortir un moment. Je veux aller à mon logement : c'est par là que je me dirige, mais c'est aussi par là que demeure Nicette... En passant dans la rue Saint-Honoré, je n'ai pas la force de résister au sentiment secret qui me pousse vers la boutique de fleurs; je marche d'abord très vite... mais plus j'en approche, plus je ralentis mes pas... Je ne veux pas entrer... je ne veux plus lui parler... mais je voudrais la voir...

J'aperçois les arbustes placés devant la boutique... je traverse la rue, pour ne pas rester du côté de sa demeure. Si je passais tout près, elle pourrait me parler, et, à sa voix, je m'arrêterais malgré moi.

Je me décide enfin... je passe fort vite en jetant un coup d'œil... mais je ne la vois pas... J'aperçois une femme d'une figure commune : oh! cela ne ressemble pas à Nicette!... Cette fois je me rapproche de la boutique... je passe tout contre...elle n'y est pas... je retourne encore, je m'arrête, feignant d'examiner les fleurs... Cette femme qui est là maintenant vient à moi :

— Monsieur veut-il acheter quelque chose?

— Non... lui dis-je en m'éloignant, et je vais à la place de mon commissionnaire ; il me tarde de le questionner. Mais il n'y est pas... je l'attends près d'une heure... il arrive enfin, il me reconnaît sur-le-champ.

— Vot' serviteur, monsieur; si j'avais su que vous étiez là... Il y a bien longtemps que je ne vous ai aperçu, monsieur...

— C'est vrai... et depuis ce temps...

— Oh! dame! il y a du changement! ça n'est plus la jolie bouquetière qui est là!

— Ce n'est plus elle?

— Non, monsieur; elle a vendu son fonds à la mère Thomas que vous voyez à sa place.

— Elle a vendu!...

— Oui, monsieur, et bien vendu ; car la boutique est bonne ; mais on dit que mamzelle Nicette n'avait pas besoin de ça, qu'elle avait fait fortune... hérité...

— Et où est-elle maintenant?

— Ma foi, monsieur, je n'en sais rien ; elle n'a pas dit où elle allait, et nous ne la revoyons plus!

— Et cet homme qui venait chaque jour chez elle?

— Dame! il est toujours venu... mais moins souvent vers la fin...

— L'aurait-il enlevée?

— Je n'en sais rien, monsieur; i' m'semble pourtant qu'elle a vendu de bonne volonté.

— Et depuis quand?...

— Mais il y a six semaines approchant.

— Et vous ne savez pas de quel côté elle est allée?

— Non, monsieur.

Je paye le commissionnaire et je m'éloigne ; il est inutile que je le questionne davantage. Nicette a quitté sa boutique!... qu'est-elle devenue?... que fait-elle?... vivrait-elle avec Raymond? Cela ne me semble pas possible... Lui aurait-il loué un appartement? Je ne sais que penser, mais je cours rue Saint-Florentin.

Ma portière fait un cri de surprise en me voyant.

— Ah! vous voilà, monsieur; vraiment nous vous avons cru mort!... Savez-vous qu'il y a bientôt six mois que vous êtes absent?...

— Je sais cela, madame Dupont; donnez-moi mes clefs, s'il vous plaît..

— Dans l'instant, monsieur, dans l'instant... J'ai eu bien soin de votre appartement; j'ai fait battre vos meubles tous les mois... j'ai nettoyé, j'ai...

— Oh! je suis bien tranquille. Dites-moi : M. Raymond demeure-t-il toujours sur mon carré?...

— Non, monsieur, non; il a quitté, et nous avons à sa place...

— Savez-vous son adresse?

— Oui, monsieur, il l'a laissée : il demeure maintenant rue Pinon, près de l'Opéra, numéro... Ah! mon Dieu! je l'ai oublié, mais cela me reviendra... Voici vos clefs, monsieur...

— Et ce numéro, madame Dupont?...

— C'est étonnant! je le savais encore l'autre jour... Mais la rue n'est pas longue...

— C'est fort heureux.

— Ah! tenez, j'oubliais... quand il y a si longtemps! j'ai une lettre à vous remettre... elle est là depuis six semaines...

— Une lettre !...

— Oui. C'est une jeune femme qui l'a apportée...

— Une femme! donnez-donc...

— La voici, monsieur.

Je prends la lettre et je monte vite à mon appartement pour me soustraire au bavardage de la portière. Me voici donc dans ce logement chéri!... comme je m'y retrouve avec plaisir!... Mais lisons vite cette lettre... Cette écriture... il me semble... oh! je n'ose l'espérer... je brise le cachet... c'est elle... c'est Nicette qui m'écrit!...

« Monsieur,

« Depuis longtemps vous ne veniez plus, et j'ignorais pourquoi vous m'abandonniez; vous m'avez paru en colère la dernière fois que vous m'avez parlé, et je vous croyais fâché contre moi, sans en deviner la cause. Aujourd'hui j'apprends que vous êtes marié!... je sens bien que vous ne devez plus penser à moi, ni parler à une bouquetière. Je ne me permets de vous écrire que pour vous faire mes adieux. Je vais vendre ma boutique et me retirer dans un endroit où je pourrai être seule, ne voir personne et pleurer à mon aise... car j'ai bien du chagrin et je ne puis le surmonter... ce n'est pas ma faute. J'ai beaucoup hérité de ma mère et d'une

tante qui m'a laissé tout son bien, j'ai plus qu'il n'en faut pour vivre. Mais je n'oublie pas que je vous dois tout, que vous avez eu pitié de moi lorsque tout le monde m'abandonnait, que vous m'avez sauvée de la misère : ah! je ne l'oublierai jamais!... Adieu, monsieur. Je vous souhaite toutes sortes de bonheur dans votre ménage : puisse votre femme vous rendre heureux! elle doit bien vous aimer!... Adieu, mon cher bienfaiteur.

« Nicette »

Je relis plusieurs fois cette lettre... Je ne puis m'empêcher d'imprimer mes lèvres sur les caractères qu'elle a tracés!... Est-ce donc là le langage d'une femme perfide? Et cependant j'ai vu... vu, de mes propres yeux, Raymond auprès d'elle... lui tenir les mains... Je sais qu'elle le voyait tous les jours... lui-même m'a dit... mais puis-je ajouter foi à ce que m'a dit Raymond?... Ah! si je ne l'avais pas vu près d'elle...

Pourquoi me tourmenter ainsi?... N'est-elle pas à jamais perdue pour moi?... ne suis-je pas marié? Ah! je ne songe point à trahir ma femme, mais je voudrais bien savoir si Nicette m'aimait!... Je découvrirai Raymond et je tâcherai de le faire parler, cela n'est pas difficile; mais lui faire dire la vérité, cela n'est pas aisé.

Il est tard, ma femme doit être inquiète de mon absence; retournons près d'elle; mais je reviendrai ici, j'y reviendrai souvent!

Je plie soigneusement la lettre de Nicette, je l'emporte avec moi, et je sors de mon logement de garçon pour retourner dans mon ménage.

Qui a pu dire à Nicette que j'étais marié? Ma portière ne le sait pas; car, à coup sûr, elle m'en aurait parlé... C'est Raymond, sans doute... Comment l'aurait-il su?... Je réfléchis à cela en approchant de ma demeure... lorsque je me sens frapper sur l'épaule... je me retourne... c'est Raymond! Jamais, je l'avoue, sa vue ne me fit autant de plaisir.

— Eh! vous voilà, mon cher ami!...

— Bonjour, monsieur Raymond.

— Vous êtes donc à Paris, maintenant?...

— Comme vous voyez...

— Ce cher Dorsan! il me semble qu'il y a un siècle que je ne l'ai vu!

— Je vous assure que je suis aussi fort aise de vous rencontrer.

— Vraiment?... ce tendre ami?... A propos, recevez mes compliments : je sais que vous avez fait un mariage superbe, que vous avez une femme divine!...

— Ah! vous savez cela?...

— Oui, un de mes amis, qui a passé à Melun, m'a tout conté... vous avez dû le voir en société... M. Reigner...

Ma femme va faire sa toilette. (P. 295.)

— En effet, je crois me rappeler...

— Eh bien ! c'est lui qui m'a tout dit !... Ah ! j'étais presque fâché contre vous ; je disais : Comment, mon cher Dorsan, mon ami, s'est marié et ne me l'a pas fait savoir !... moi qui m'intéresse tant à son bonheur !... Ah ! c'est fort mal...

— Vous êtes trop bon pour moi, en vérité, mais ma femme m'attend,

je ne puis m'arrêter plus longtemps... Je voudrais pourtant bien causer avec vous... voulez-vous accepter un déjeuner chez moi?...

— Comment donc, si je le veux!...

— Je vous présenterai à ma femme.

— Je serai enchanté de faire sa connaissance.

Raymond m'accompagne! Il paraît charmé de l'accueil que je lui fais et auquel il n'est pas accoutumé de ma part.

Il ne se doute pas que, si je brûle de causer avec lui, c'est parce que seul il peut me parler de Nicette...peut-être me dire où elle est, ce qu'elle fait maintenant.

De la prudence, cependant; ne l'interrogeons pas trop brusquement : il devinerait mes sentiments, et je dois, plus que jamais, les renfermer au fond de mon cœur.

Nous sommes chez moi. Ma femme n'était pas inquiète, car elle déjeunait en m'attendant.

Je lui présente Raymond, qui se confond en hommages, en galanteries, en éloges qui devraient ennuyer Pélagie; mais les femmes qui n'ont pas d'esprit sont celles qui attachent le plus de prix aux compliments; auprès d'elles on peut être fort aimable avec des lieux communs, et de ce côté-là Raymond est en fonds.

La conversation ne roule donc que sur les agréments de Paris, sur la sensation qu'une femme comme la mienne doit causer dans la société; car Raymond en revient toujours là : il ne conçoit pas qu'on puisse être si jolie, avoir une tournure si distinguée en arrivant de province; il ne tarit pas... mais je déjeune sans l'écouter. Quant à Pélagie, comme elle sait maintenant que l'on peut sourire à un autre homme qu'à son mari, elle sourit à chaque galanterie de Raymond, ce qui lui donne occasion de faire voir ses dents.

Je vois bien que je ne pourrai pas ce matin lui parler de Nicette; ma femme est toujours là : il faut prendre patience.

— Où demeurez-vous? lui dis-je.

— Rue Pinon, n° 2. J'ai quitté mon ancien logement; vous n'étiez plus mon voisin, il avait perdu tous ses charmes!...

— Je veux aller vous voir...

— Oh! ne vous donnez pas cette peine... un garçon est rarement chez lui : c'est moi qui viendrai, si vous le permettez, faire quelquefois ma cour à madame!...

— Vous nous ferez plaisir.

— Mais il faut que je vous quitte... j'ai trois rendez-vous pour ce matin... J'ai toujours tant de connaissances! et pas un instant à moi!

Adieu! mon cher ami... Madame, je mets à vos pieds l'hommage que méritent vos grâces.

Raymond s'éloigne, fort satisfait de son dernier compliment : il est toujours le même!...

— Il est bien aimable, ce monsieur-là! me dit Pélagie lorsqu'il est parti.

Il lui paraît charmant ; j'en étais sûr. Que ma femme trouve Raymond aimable, cela ne m'étonne pas! mais Nicette!...

Je n'ose, le même jour, me rendre chez Raymond, mais le lendemain je n'y puis tenir et je vais chez lui. Il n'y est pas; il est déjà sorti!

— Loge-t-il seul chez lui? dis-je à la portière.

— Oui, monsieur, tout seul.

Je m'éloigne : je voudrais bien en savoir davantage : cependant me voilà à peu près sûr que Nicette ne demeure pas avec lui.

J'ai laissé mon nom chez la portière, pour que Raymond sache que je suis allé le voir; cela l'engagera à venir chez moi, et peut-être pourrai-je enfin lui parler en tête à tête.

Il ne manque pas en effet de venir le lendemain. Il est extraordinairement sensible à l'attention que j'ai eue d'aller chez lui. Il me promet de me témoigner tout son attachement en venant me voir souvent.

Je ne fais guère attention à toutes les jolies choses qu'il me débite ; ce qui m'impatiente, c'est que ma femme est toujours là...

Comment trouver le temps de causer de Nicette!...

Eh! parbleu! engageons Raymond à dîner; je proposerai pour le soir le spectacle; ma femme ira s'habiller après le dîner; elle est toujours trois quarts d'heure au moins à sa toilette pendant ce temps-là... C'est cela.

J'invite Raymond à dîner sans façon avec nous : il s'empare de ma main et la serre à me faire mal, tant il est satisfait de mes procédés; je lis dans ses yeux qu'il n'en revient pas.

Il est certain qu'il doit me trouver considérablement changé.

Il présume, sans doute, que c'est l'effet du mariage.

Le dîner est assez gai; Raymond parle toujours : cela m'ennuyait autrefois, cela me distrait aujourd'hui; je ne suis plus habitué à entendre parler, et je commence à être fort content quand quelqu'un me sauve un tête-à-tête avec ma femme.

Tout se passe comme je l'avais prévu. Je propose le spectacle; on l'accepte; ma femme va faire sa toilette, et je suis enfin seul avec Raymond.

J'amène insensiblement la conversation sur mes conquêtes.

— A propos, lui dis-je, qu'avez-vous fait de la petite bouquetière?

— Qui? la petite Nicette?

— Oui, la petite Nicette, que vous alliez courtiser tous les soirs.

— Oh! il y a longtemps que c'est fini et que je n'y pense plus!... J'en ai eu tant d'autres depuis!...

— Elle a donc été votre maîtresse?

— Oui... pendant trois ou quatre jours, et puis je l'ai laissée là...

— Vous ne la voyez plus?

— Jamais; je ne sais pas même où elle est, car elle a quitté sa boutique... Oh! c'est sans doute entretenu maintenant... Cette petite fille avait des prétentions tout à fait ridicules!... elle voulait faire la dame! cela m'a ennuyé. Quand je veux avoir une petite-maîtresse, je ne m'adresse pas à une bouquetière; il faut qu'on garde son rang!...

Ah! par exemple, en parlant de petites-maîtresses, parlons de votre femme... c'est vraiment une beauté!... et puis, une amabilité!... elle pétille d'esprit! J'ai vu cela dès le premier abord!... Peste!... que vous êtes heureux, mon cher!

Depuis qu'il parle de ma femme, je ne l'écoute plus; je pense à ce qu'il m'a dit de Nicette; il assure qu'elle a été sa maîtresse; serait-il vrai?...

Ah! si je ne l'avais pas vu chez elle, je rejetterais cette idée comme un affreux mensonge Il m'est donc impossible de savoir ce qu'elle est devenue!... je ne la reverrai peut-être jamais!...

Cette idée m'attriste, et je ne puis l'éloigner. Ma femme revient; sa toilette est terminée; Raymond lui offre le bras... Je fais signe à Pélagie d'accepter puisque ce n'est pas l'usage ici de donner le bras à son mari lorsqu'un autre cavalier se présente.

Ah! si j'étais amoureux de ma femme, je me moquerais de ces usages-là; mais, maintenant, je suis charmé au contraire de pouvoir aller seul et de rêver à mon aise.

Raymond est enchanté de donner le bras à une jolie femme qui trouve tout ce qu'il dit charmant.

Il vient avec nous au spectacle, et se charge à lui seul d'entretenir la conversation.

Je fais ce que je peux pour y prendre part et me distraire; mais, malgré moi, je retombe toujours dans mes souvenirs. Heureusement qu'on ne s'en aperçoit pas : ma femme s'amuse du spectacle et de Raymond, et celui-ci est dans le ravissement de ce qu'il dit et de ce que Pélagie lui répond.

Le spectacle fini, chacun rentre chez soi... Ah! que je voudrais

maintenant avoir un appartement séparé!... mais je n'ose le proposer.

Cette journée m'a donné une tristesse que je ne puis vaincre. Ma femme ne dit rien, mais je suis bien sûr qu'elle trouve Raymond plus aimable que moi.

Ah! quelle sottise de se lier avec des êtres qui ne sentent pas comme nous! Je me dis cela chaque jour, et chaque jour je reste un peu moins près de ma femme...

Je la laisse s'amuser à la conversation de Raymond, et je vais rêver dans mon petit logement de garçon ; souvent j'y écris, j'y lis, j'y travaille ; je m'y trouve si bien!... Je me reporte à des temps plus doux!...à celui où je trouvais dans ma serrure des bouquets de fleurs d'oranger...

Ah! que j'aurais dû être heureux alors... mais je ne savais pas bien apprécier mon bonheur.

C'est maintenant que ces moments-là sont passés, que j'en sens tout le prix!... et c'est surtout en sortant de mon petit logement pour retourner dans l'autre, que je les regrette plus vivement.

XXXIV

J'AURAIS DU LE PRÉVOIR

Que l'on soit triste ou gai, heureux ou à plaindre, riche ou pauvre, la Parque n'en file pas moins la trame de nos jours. Les miens ne sont plus tissus d'or et de soie!... mais ils s'écoulent cependant; ils me paraissent plus longs que si j'étais heureux ; voilà toute la différence, et, en cela, les gens qui aiment à vivre trouveraient une compensation ; car les années de chagrin peuvent compter double.

Il n'y a pourtant qu'un an que je suis marié, et j'ai déjà toutes les manières d'un vieux mari. Le matin je ne sors plus avec ma femme ; elle connaît maintenant Paris aussi bien que moi, et n'a plus besoin que je l'accompagne; elle va faire des visites, des emplettes, ou va se promener ; je travaille chez moi ou je vais de mon côté.

A dîner, nous avons presque toujours quelqu'un, et très souvent Raymond, qui est devenu l'ami de la maison.

Ce n'est pas que j'aie pour lui plus d'amitié qu'autrefois, non, je ne le regarde nullement comme un ami ; mais il m'est nécessaire, il me distrait, il tient compagnie à ma femme ; il est toujours à nos ordres si l'on a

besoin de lui pour quelque partie ou quelques commissions, il est vraiment d'une complaisance extrême : enfin, il a connu Nicette, il est le seul avec qui je puisse quelquefois parler d'elle, et cette raison suffirait pour me faire rechercher sa société.

C'est pourtant à lui que je dois une partie de mes peines ; mais, en me faisant voir ce que valait Nicette, il m'a aussi rendu service. Si elle l'a écouté, elle doit en avoir écouté bien d'autres!... enfin sa présence m'est souvent pénible, et je la recherche à chaque instant... j'espère toujours qu'il se démentira sur ce qu'il m'a dit d'elle.

Pour ma femme, elle ne peut plus se passer de Raymond, il lui tient société presque tous les soirs, pendant que je vais à mon petit logement. Ils font de la musique : Raymond joue un peu de la flûte ; ma femme touche du piano ; ils chantent aussi tous deux.

Raymond est mauvais musicien, mais ma femme ne va jamais en mesure ; ensemble ils se croient très-forts.

Enfin Raymond a un fonds de compliments, de louanges et de galanteries qui charment ma femme, qui a de l'amour-propre, de la coquetterie, et qui aime beaucoup à s'entendre dire qu'elle tourne toutes les têtes et qu'elle a de l'esprit comme un démon.

J'avoue que je n'ai jamais pu dire à ma femme qu'elle a de l'esprit. Depuis longtemps même je ne lui dis plus qu'elle est jolie : cela me semble superflu : je le lui ai dit en lui faisant la cour, et je ne peux pas toujours lui tenir le même discours.

Une telle conversation me semble bien futile : entre époux on doit se prouver qu'on s'aime sans avoir besoin de se faire des compliments.

Mais Pélagie, qui ne sait quoi répondre quand on l'entretient de choses intéressantes, sait très bien sourire à un compliment ; et Raymond prétend que son sourire dit bien des choses : moi je veux lui parler raison et elle bâille. Je la quitte alors, trop heureux quand Raymond vient prendre ma place.

J'ai peut-être tort de laisser ma femme faire tout ce qu'elle veut!... Mais à quoi me servirait de la gêner, de la contraindre dans ses goûts? A nous rendre tous deux malheureux!... Nous nous sommes mariés sans nous aimer, et nous n'étions pas nés pour vivre ensemble. Ma femme s'ennuie seule avec moi, et je ne m'amuse pas avec elle.

Quand je veux lui parler raison, l'engager à s'occuper un peu plus de son ménage, de sa maison, au lieu de ne penser qu'à sa toilette, aux plaisirs et aux colifichets, alors Pélagie pleure et prétend que sa tante avait raison de m'appeler un tyran!

Que répondre à cela?... rien!... je ne puis pas voir pleurer une

femme. Si je n'ai pas d'amour pour la mienne, je veux qu'elle ne puisse se plaindre de mes procédés : je la laisse donc s'acheter tout ce qui lui fait plaisir, et aller au bal et à toutes les fêtes qu'on lui propose. Pélagie dépense en toilettes, en parures, en voitures, en chiffons, beaucoup plus qu'elle ne m'a apporté, mais je me tais pour éviter les petites *discussions!* Je veux au moins tâcher de conserver la paix.

Je devrais peut-être la quitter moins souvent, ne pas la laisser écouter les sornettes des petits-maîtres et les doux propos des séducteurs de salon : mais, en vérité, il m'est impossible d'être jaloux ! D'ailleurs, je suis tranquille sur cet article : Pélagie, élevée très sévèrement, a des principes, des mœurs, une décence !... une pudeur !...

Il est vrai que maintenant elle ne tient plus ses yeux baissés et qu'elle fait même un peu la coquette ; mais je n'en suis pas moins en repos sur sa fidélité !...

Après tout, ces jeunes gens qui lui font la cour en société ne viennent pas chez moi ; je ne reçois guère, en fait d'homme, que Raymond ; et ma foi ! s'il fallait se tourmenter d'avance, on ne serait jamais tranquille.

J'espérais avoir des enfants ; je les aurais beaucoup aimés ; je me serais occupé de leur éducation : c'eût été un grand plaisir pour moi ; mais jusqu'à présent je n'ai pas cette satisfaction, et ma plus douce distraction est toujours d'aller m'enfermer dans mon petit appartement de la rue Saint-Florentin.

Là, je me trouve tout autre, je crois être encore garçon. Dans cette maison, on ignore que je suis marié : cependant je n'y couche jamais, et ma portière doit trouver ma manière de vivre bien singulière ; mais je la paye généreusement, et elle ne se permet aucune réflexion.

Qui pourrait, d'ailleurs, se plaindre de moi dans la maison ? Je n'y amène personne, je ne fais aucun bruit, je n'y parle à qui que ce soit, et, depuis que Raymond n'est plus mon voisin, je ne sais pas même quelle est la personne qui loge sur mon carré.

Depuis quelque temps, ma femme va plus que jamais au bal et dans les réunions où l'on veille fort tard. Je ne suis point ennemi des plaisirs, mais je crains que l'abus qu'elle en fait ne nuise à sa santé ; je lui adresse quelques reproches, elle me répond avec aigreur ; une discussion s'élève, et madame, qui a pris un ton que je ne lui avais jamais vu et qui m'étonne dans une femme que j'ai connue si timide, la modeste Pélagie enfin termine en m'annonçant qu'elle veut avoir un appartement séparé, afin d'être plus libre de ses actions.

Cette fois je ne demande pas mieux. Je fais placer un lit dans la

pièce qui tient à mon cabinet, et qui est séparée de la chambre de ma femme par un salon, une antichambre et un cabinet de musique. Dès le même soir, je prends possession de mon logement. Raymond, qui voit ce nouvel arrangement, dit que c'est très bien vu, et qu'il ne nous manquait que cela pour faire un ménage délicieux.

Pélagie dépense considérablement d'argent : pour essayer de mettre un frein aux folies qu'elle commence à faire, je l'accompagne en société. Il me serait encore facile de lier des intrigues, de faire des conquêtes; car un jeune mari est aussi bien accueilli à Paris qu'un garçon en province; mais je n'ai plus de penchant pour ces amourettes qui n'occupent point le cœur, et je suis fidèle sans être amoureux.

Raymond est aussi très fidèle dans l'extrême amitié qu'il prétend ressentir pour nous; souvent il a la complaisance de me ramener ma femme lorsque je ne me soucie point de veiller aussi tard qu'elle, et, comme nous ne couchons plus ensemble, Mme Dorsan peut rentrer à l'heure qu'il lui plaît, sans que je le sache. Je ne lui dis plus rien, car j'ai remarqué qu'elle fait constamment le contraire de ce que je l'engage à faire.

Je crains cependant que sa poitrine, qui est délicate, ne souffre de ces veilles continuelles.

Demain elle doit encore aller au bal : je lui conseille de rester chez elle, elle ne m'écoute pas. Je l'accompagnerai, et je tâcherai de la faire revenir de bonne heure.

Raymond vient avec nous dans cette soirée, qui est très brillante, et surtout très nombreuse. A minuit, rassasié de poussière et d'écarté, j'engage ma femme à se retirer.

— Moi, monsieur, me répond Pélagie, que je m'en aille dans le moment le plus agréable!... oh! je compte bien rester jusqu'à la fin!... Vous pouvez aller vous coucher... M. Raymond me reconduira.

Que dire à une petite femme qui paraît si déterminée? Je m'approche de Raymond; il va lui-même au devant de mes vœux :

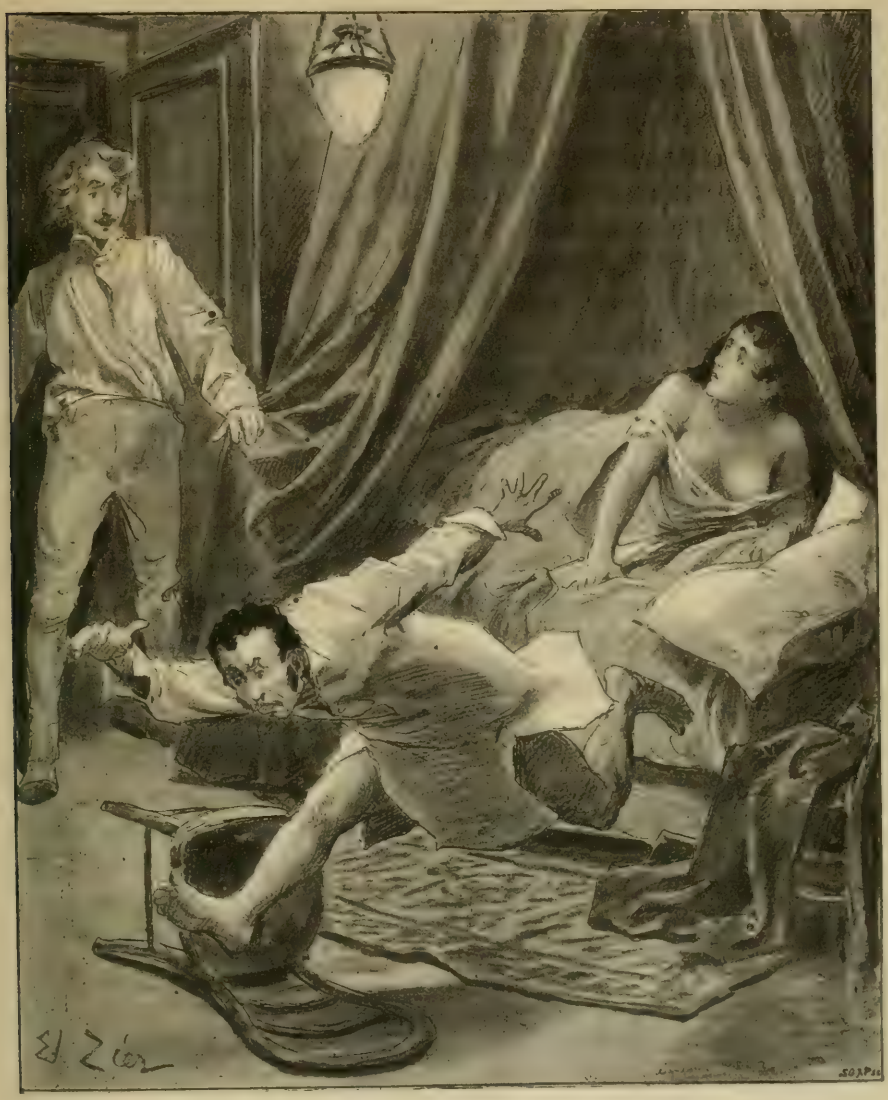
— Mon cher ami, si vous êtes fatigué, rentrez; je vous ramènerai madame.

— Oui? eh bien! vous me ferez plaisir.

Je m'éloigne en me disant : On a tort de se moquer des pauvres maris! car, vraiment, si l'on était à leur place, on ferait tout comme eux.

Je rentre chez moi et je me couche. Je dors trois heures à peu près : je ne sais alors quelle cause me réveille, mais sans doute il était écrit que je me réveillerais.

Je fais sonner ma montre : trois heures... Je voudrais savoir si



Il court comme un fou dans la chambre. (P. 302.)

ma femme est rentrée: jamais, ordinairement, je ne m'inquiète de cela, mais aujourd'hui son rhume me fait craindre pour sa santé : si elle ne se ménage pas, cela peut devenir grave, et, quoique je n'aie pas d'amour pour elle, quoiqu'elle ne me rende pas très heureux, puisque je suis plus sage qu'elle, c'est à moi de veiller sur ses jours.

Cette idée m'empêche de me rendormir; il me semble que je serai plus tranquille lorsque je la saurai rentrée.

Qui m'empêche d'aller m'en assurer?... Cela ne m'est jamais arrivé depuis que nous avons chacun notre appartement; mais aujourd'hui ma sollicitude ne doit point la fâcher: et d'ailleurs je puis me rendre près d'elle sans l'éveiller : elle ne saura même pas que j'ai été la voir.

J'ai une double clef de sa chambre, que j'avais fait faire lorsque nous couchions ensemble, afin de rentrer près d'elle sans l'éveiller; car, dans les commencements de notre mariage elle se couchait avant que je fusse rentré, et s'enfermait, parce qu'elle avait peur.

J'ai oublié de lui rendre cette clef, qui est restée dans mon bureau, et elle a probablement oublié que je la possède.

Je me lève à tâtons, car je ne conserve point de lumière la nuit. Je cherche la clef dans mon secrétaire, je la trouve, et je sors doucement de ma chambre pour aller dans celle de ma femme.

Je traverse en silence les pièces qui nous séparent. Je marche avec précaution : on croirait que je vais en bonnes fortunes, et cependant c'est bien différent... Me voici enfin près de ma femme : j'aperçois de la lumière à travers la serrure...

Bon ! me dis-je, elle est rentrée; je suis sur le point de m'éloigner... lorsque je crois entendre parler... Avec qui peut-elle causer?... les domestiques sont toujours couchés quand nous rentrons, nous avons notre clef...

J'écoute... je ne distingue pas bien... Cependant il me semble que cette voix... Parbleu ! cela serait singulier! mille idées viennent m'assaillir... Je glisse doucement la clef dans la serrure, je tourne brusquement les deux tours... j'entre... et je vois Raymond couché avec ; ma femme !...

La surprise me rend un moment immobile... Raymond a sauté hors du lit... il court comme un fou dans la chambre : il ne trouve plus la porte... il y en a pourtant deux dans l'appartement...

Je reviens à moi... je ne puis m'empêcher de lui appliquer un coup de pied qui le renverse sur le plancher... Mais bientôt je me repens de mon imprudence... faire du bruit... du scandale... faire savoir à toute la maison que je suis...

Il ne me manquerait plus que cela !

Je relève Raymond; je le pousse dehors, et, lui jetant au nez son habit, je lui donne même une lumière pour qu'il ne se casse point le cou dans l'escalier : il est impossible d'être plus poli que je le suis.

— A demain ! lui dis-je.

Je crois qu'il ne m'entend pas : n'importe, il est parti, et je reviens vers ma femme.

Elle est restée couchée ; elle ne bouge pas.

— Vous le voyez, lui dis-je, je ne veux pas ébruiter tout ceci ; cependant, madame, je ne suis pas d'humeur à rester avec vous ? je puis bien vouloir cacher votre inconduite, mais je ne veux pas en être le témoin.

Désormais nous vivrons séparés, puisqu'on ne divorce plus, et qu'il faut qu'on reste uni toute sa vie par les lois lorsqu'on ne l'est plus par aucun sentiment.

On mettra peut-être les torts de mon côté ; on dira que je vous abandonne après vous avoir rendue malheureuse, car c'est ainsi que l'on juge souvent les actions des autres ; mais peu m'importe, je vous laisse tout ce qui est ici, vous avez votre fortune, j'ai la mienne ; que désormais il n'y ait plus rien de commun entre nous !

Pélagie ne me répond pas un mot ; je pourrais même croire qu'elle s'est endormie pendant mon discours. Je prends une bougie, je referme sa porte, et je rentre chez moi : je veux me recoucher... mais je sens bien que je ne pourrai pas dormir.

On a beau n'avoir pas d'amour, ne pas être jaloux, on ne peut pas voir ces choses-là de sang-froid !... je suis pourtant assez content de celui que j'ai montré : excepté le coup de pied dans le derrière appliqué à Raymond, je me suis conduit comme un véritable philosophe... mais j'éprouve au fond du cœur qu'on ne l'est jamais pour ce qui tient à l'amour-propre... à l'honneur !... A l'honneur ! Ah ! Figaro a bien raison : où diable a-t-on été le placer !...

Faisons mes paquets... cela m'occupera... je pourrai emporter tout cela au point du jour, et quitter pour jamais cette femme que j'ai épousée il y a dix-huit mois à peu près, et qui déjà m'a fait..... On n'aime pas à prononcer ce mot-là quand il s'agit de soi, et on aime beaucoup à le donner aux autres !

Voilà donc le résultat de cet heureux mariage !... Ah ! ma sœur... pourquoi t'ai-je écoutée ? pourquoi ai-je épousé une femme qui ne m'aimait pas... une femme qui ne me convenait nullement enfin ?... Si nous avions fait bon ménage, si je m'étais plu près d'elle, si je l'avais moins livrée à elle-même, peut-être que cela ne serait pas arrivé !... Ainsi donc cette jeune innocente, cette Agnès, cette petite nigaise, m'a trompé au bout de dix-huit mois ! Bah ! il y a déjà peut-être longtemps que je le suis, et c'est encore Raymond !... mais en vérité j'aurais dû le prévoir ; cela devait arriver... Ah ! ce sera votre dernière espièglerie,

monsieur Raymond; demain j'irai vous trouver avec des pistolets que je chargerai moi-même.

Le jour commence à poindre; je descends dans la rue, je fais monter avec moi un commissionnaire, je lui fais emporter tous mes effets, et je dis adieu à mon ménage; je vais revivre en garçon.

Je fais porter mes paquets à mon petit logement. Ah! que je suis aise maintenant de l'avoir conservé! Il semble que je devinais qu'un jour je reviendrais l'habiter. Mme Dupont regarde les paquets qu'on apporte.

— Est-ce que monsieur va maintenant coucher chez lui? me dit-elle d'un air malin.

— Oui, madame Dupont; désormais je vais vivre comme autrefois.

Cette affaire terminée, je prends mes armes et me rends chez Raymond.

— Où allez-vous, monsieur, me dit la portière en me voyant monter précipitamment.

— Chez M. Raymond...

— Eh! monsieur, vous ne savez donc pas qu'il est parti!...

— Comment! parti!

— Sans doute, il ne s'est pas couché!... il a emporté lui-même ses paquets cette nuit, m'a payé son terme, en me chargeant de vendre ses meubles, dont il enverra dans quelques temps chercher le produit. Oh! je ne sais pas ce qui lui est arrivé, mais il avait l'air si troublé que je l'ai cru fou d'abord; il était si pressé qu'il ne s'est pas donné le temps de prendre les choses les plus nécessaires... Enfin il s'est enfui sans me dire où il allait.

— Le lâche!... malheur à lui si jamais je le rencontre! mais il est capable d'avoir quitté Paris.

Je laisse la portière de Raymond tout ébahie, et je retourne rue Saint-Florentin disposer tout dans mon petit logement pour y reprendre mes anciennes habitudes.

XXXV

MA VOISINE

Au bout de quelques jours j'ai recouvré ma tranquillité; ma gaieté même, que j'avais perdue, semble revenir avec moi dans mon petit

logement: quelquefois je me crois encore garçon; au fait, ce que j'ai de mieux à faire, maintenant que je n'ai plus de femme, c'est d'oublier que je suis marié.

Comme je l'avais bien prévu, c'est à moi que l'on jette la pierre: je reçois une lettre de ma sœur, qui me dit que c'est affreux d'avoir quitté ma femme, qu'il faut absolument nous raccommoder, que Mme de Pontchartrain est furieuse, et que Pélagie lui demande sans cesse de l'argent. Pour toute réponse j'écris à ma sœur le détail exact des événements, en la priant d'en garder le secret : elle n'en fera rien ; mais à Melun cela m'est égal que l'on sache que je suis cocu; je n'ai pas envie d'y retourner.

J'ai repris dans mon petit appartement le train de vie d'autrefois, hors les folies que je ne fais plus; mais il faut d'ailleurs que je sois rangé, que j'économise; ma chère épouse mène sa fortune vite, je prévois que bientôt elle aura recours à moi, et je serai bien obligé de lui faire une pension.

Je me félicite de la tranquillité que je goûte dans ma maison; je m'aperçois que je n'ai plus Raymond pour voisin... Je voudrais pourtant bien le trouver!... mais c'est en vain que je l'ai cherché dans Paris; il faut qu'il ait quitté cette ville.

A propos de voisin, qui donc ai-je maintenant sur mon carré? Je n'ai jamais aperçu personne entrer ou sortir; il faut que ce soit quelqu'un de bien sédentaire : je ne suis pas curieux ; cependant on aime assez à savoir qui l'on a près de soi : Mme Dupont me dira cela.

Ma portière fait toujours mon ménage; elle vient comme à son ordinaire, et elle est enchantée lorsque je veux bien faire un peu la conversation.

— Madame Dupont, il me semble que vous m'avez dit que le logement qu'occupait autrefois M. Raymond était loué?...

— Certainement, monsieur, qu'il l'est; il n'a pas été à louer huit jours; on est venu l'arrêter tout de suite.

— C'est que je ne vois jamais âme qui vive entrer ou sortir; je n'entends aucun bruit...

— Oh! la personne est fort tranquille, ne sort jamais, ne reçoit aucune visite... ce n'est pas l'embarras, mais elle ne doit guère s'amuser.

— C'est une dame?

— Oui, monsieur... et pour l'honnêteté et les mœurs! oh! il n'y a rien à dire.

— Est-ce que ce n'est pas une vieille femme?

— Non, pas du tout, monsieur; c'est une jeune et très jeune femme...

— Ah! et jolie?...

— Oui, fort jolie... autant que j'ai pu voir à travers le grand chapeau qu'elle porte toujours.

— Quoi! une jeune et jolie femme vivre seule! point d'amants, de mari!

— Personne, vous dis-je!... Oh! s'il en venait, je le saurais bien.

— Mais elle sort quelquefois?

— Le matin, de très bonne heure, pour acheter ce qu'il lui faut... vous dormez encore, vous ne pouvez la rencontrer. Après cela, elle ne bouge pas de chez elle.

— C'est singulier!

— J'ai voulu quelquefois causer avec elle; mais elle ne parle pas!... impossible d'en tirer deux mots. Cependant, comme elle se conduit honnêtement et paye exactement, il n'y a rien à dire... Il me semble pourtant qu'on devrait obliger les gens à faire connaître ce qu'ils sont.

Je ne puis m'empêcher de sourire de la réflexion de ma portière. Ce qu'elle m'a dit de ma voisine pique un peu ma curiosité; j'ai d'abord envie de chercher à la connaître; mais pourquoi contrarier cette jeune femme? elle n'aime pas le monde : peut-être a-t-elle des raisons pour le fuir respectons sa solitude.

Je ne vais plus en société : ce serait m'exposer à rencontrer ma femme, ou à m'entendre accabler de questions qui ne m'amuseraient pas sur le motif de notre séparation; les gens du monde sont tellement indiscrets qu'ils vous demandent toujours de préférence ce qui peut vous être désagréable à raconter : je ne veux pas leur procurer ce plaisir-là.

Je vais au spectacle dans tous les endroits où l'on est libre. Quelquefois j'aperçois ma femme en calèche ou dans une loge avec deux ou trois jeunes gens; il me paraît qu'elle n'a pas beaucoup regretté Raymond, et cela ne me surprend pas; elle n'est pas d'un caractère à regretter quelqu'un.

Lorsque je la vois de loin, je m'éloigne bien vite!... elle en fait autant de son côté; c'est la seule chose sur laquelle nous nous accordons.

Pourvu maintenant qu'elle ne me fasse point d'enfants!... Il faudrait bon gré mal gré que je fusse leur père.

Comme cela doit être agréable de se voir arriver une petite famille qu'il faut nourrir! On me dira à cela :

— Retournez avec votre femme; vous pourrez vous croire le père de vos enfants.

Bien obligé : j'aime encore mieux vivre en paix et recevoir les cadeaux que mon épouse voudra bien me faire.

Voilà trois mois que je suis garçon ; ce temps a passé bien vite ; l'ennui ne pénètre jamais chez moi : j'ai repris mes livres, ma musique... la musique !... si douce à l'âme et qui s'unit si bien à nos peines et à nos plaisirs !

Tous les soirs je me mets à mon piano, j'y passe plusieurs heures : il me semble que Nicette est près de moi, qu'elle m'écoute ; je rêve qu'elle m'aime toujours, qu'elle n'a jamais aimé que moi, et je me retrouve heureux en me berçant de chimères : les hommes sont de grands enfants qui se bercent toute la vie.

Quelquefois j'oublie l'heure ; le calme de la nuit dispose le cœur aux illusions, et je me laisse aller à celles qui me charment.

Personne d'ailleurs ne s'est plaint, dans la maison, de ce que je fais si tard de la musique ; je n'ai au-dessus de moi que des bonnes que cela n'empêche pas de dormir ; au-dessous, qu'une vieille rentière un peu sourde : il n'y aurait donc que ma voisine de carré que cela pourrait incommoder ; mais j'ai demandé à la portière si elle lui en avait parlé, et elle n'a rien dit.

Cette femme-là est vraiment invisible ; plusieurs fois cependant il m'a semblé lui entendre ouvrir sa porte... je suis sorti bien vite... car j'avoue que je voudrais la voir... mais sa porte était déjà refermée.

Si cette dame avait passé deux ou trois fois devant moi, je ne l'aurais pas remarquée, mais rien ne pique tant la curiosité que ce qui a un air de mystère.

Il faut que je me lève un matin de très bonne heure et que je tâche de l'apercevoir... Je dis cela le soir, mais je m'endors et je l'oublie. Je ne suis pas homme à faire sentinelle sur mon carré, ni à regarder pendant un quart d'heure par le trou de la serrure ; il faut laisser ces moyens-là à Raymond.

Je ne reçois plus de nouvelles de Melun ; depuis quelque temps je ne rencontre plus ma femme, on me laisse enfin en repos. J'apprends parfois, par ces amis officieux que l'on rencontre malgré soi et que l'on veut éviter en vain, que M^me^ Dorsan ne devient pas plus sage, qu'elle a toujours la même fureur de bals et de plaisirs, que sa coquetterie augmente chaque jour, et mille autres nouvelles aussi agréables. Il y en a qui me conseillent d'agir de rigueur et de solliciter un ordre pour la faire enfermer !... je les remercie et leur tourne le dos : je gage que les mêmes personnes disent à Pélagie que je suis un tyran, un ours, un homme indigne d'être le mari d'une femme si jolie et si intéressante, et qu'on devrait me faire interdire.

Afin d'éviter la rencontre de ma femme, je vais assez souvent me

promener à la campagne, non pas du côté que la mode a choisi, mais de celui où vont se divertir les bons bourgeois et les petites grisettes... les grisettes! que je suivais jadis!... mais maintenant je suis sage!... le mariage a considérablement *mûri* ma tête!... je pourrais même dire fleuri.

Je me sens aujourd'hui plus content que de coutume; je sors à cheval, et je prolonge ma promenade plus longtemps qu'à mon ordinaire. La nuit me surprend à Vincennes; je fais galoper ma monture, et je reviens à Paris assez à temps pour éviter un orage qui me rappelle la soirée de Montmorency.

Après avoir rendu mon cheval, je rentre chez moi; je me sens fatigué, j'ai besoin de repos.

Je monte avec peine mon escalier... je vais ouvrir ma porte... mais qu'ai-je senti sous ma main?... se pourrait-il!... Je n'ose le croire, et pourtant je tiens dans mes mains le bouquet.

Je le respire... Je m'enivre de son odeur... Oui, c'est un bouquet qui était là... à cette même place où elle les mettait jadis... Ah! c'est elle qui m'a aussi apporté celui-ci!... quelle autre aurait pu me faire ce présent?... mais entrons vite; mais il me tarde de l'examiner.

Je suis dans ma chambre, j'ai de la lumière; je considère, je baise ce bouquet charmant... il est de fleurs d'oranger, absolument semblable à ceux qu'elle m'apportait... Ah! c'est bien elle qui m'a envoyé celui-ci!... mais elle est donc à Paris? elle pense donc encore à moi?... elle m'aime donc toujours?...

Toutes ces idées se croisent dans ma tête; je cherche dans le bouquet s'il n'y a pas un mot d'écrit... mais rien... Je retourne à ma porte... je regarde à terre... dans ma serrure... rien. Je n'ai que le bouquet!... ah! c'est beaucoup!... il faut bien qu'elle soit venue : courons questionner M^me^ Dupont.

Je descends rapidement mon escalier : je ne songe plus à ma fatigue; je cours chez la portière.

— Il est venu quelqu'un pour moi?...

— Non, monsieur...

— Quoi! on n'est pas venu me demander... une jeune dame?...

— Je vous assure, monsieur, que je n'ai vu personne pour vous, et je n'ai pas quitté ma porte...

— Ah! vous ne voyez jamais rien!... autrefois vous ne l'aperceviez pas non plus!...

— Qui, monsieur?...

Tu es ma garde, et tu ne dois pas me quitter... (P. 316.)

— Quelqu'un est venu pourtant... j'ai trouvé ce bouquet dans ma serrure...

— Ah! c'est bien drôle... il faut que ce soit quelqu'un qui se soit trompé de porte.

— Trompé!... non, on ne s'est pas trompé... c'est elle qui est venue...

— Elle! comment, elle?

— Tirez-moi le cordon, madame Dupont...

— Quoi! monsieur, vous allez sortir maintenant?... Mais attendez donc que l'orage soit passé... il pleut à verse...

— Ouvrez-moi, vous dis-je...

La portière n'ose plus me faire d'observations. Je sors... je ne sais où je vais aller, mais je veux absolument avoir des nouvelles de Nicette, je veux savoir où elle est...

Je cours dans la rue... je regarde autour de moi... personne! il fait un temps affreux...

Je vais rue Saint-Honoré, à son ancienne boutique; il me semble qu'en allant à l'endroit qu'elle habitait je pourrai apprendre quelque chose... mais la boutique est fermée, bien fermée... Je frappe, on ne me répond pas.

J'entre dans le café en face; je demande aux garçons si l'ancienne bouquetière a repris sa boutique.

Ils me regardent, et ne savent pas trop ce que je veux leur dire; je suis tellement agité, l'eau qui imbibe mes vêtements, la crotte qui couvre mes bottes, me donnent un tel air de désordre, que l'on me prend sans doute pour un insensé. Je sors du café sans avoir pu obtenir aucun renseignement...

Où aller maintenant?... je veux cependant la retrouver... Ah! peut-être où demeurait sa mère...

C'est horriblement loin; mais je cours sans m'arrêter. Il est déjà bien tard; je ne trouve plus qu'un épicier d'ouvert près de la maison qu'occupait la mère Jérôme. Je questionne, je m'informe; là, du moins, on est plus poli qu'au café, parce qu'on est habitué à voir des gens mouillés et crottés. Mais je n'en apprends pas davantage : depuis la mort de M^me^ Jérôme on n'a pas revu ses filles dans le quartier.

Il faut donc renoncer à l'espoir de découvrir ce qu'elle est devenue!... Cependant, espérons! elle m'a envoyé un bouquet, peut-être reviendra-t-elle!

Je retourne tristement chez moi... Je me sens accablé, mes habits sont collés sur mon corps; je ne puis plus marcher... Mais je cherche en vain une voiture : il pleut à seaux; je n'en rencontre pas!

J'arrive chez moi enfin... M^me^ Dupont m'attendait : la pauvre femme est effrayée de l'état dans lequel je suis: elle veut monter bassiner mon lit, me faire prendre quelque chose, mais je refuse ses soins: j'espère que le repos me remettra.

Je rentre chez moi. Mes dents claquent avec violence, mes jambes tremblent sous moi...

Je ne me sens pas bien : je me couche, et je mets sur mon cœur le bouquet de Nicette... il me semble que cela doit me guérir.

Le lendemain ma portière me trouve en proie au plus violent délire, je ne reconnais personne; ma tête est en feu, mon palais desséché, une fièvre ardente me consume.

La fatigue, l'orage, l'agitation que j'ai éprouvée la veille, tout s'est réuni pour faire déclarer une violente maladie... en peu de jours je suis aux portes du tombeau.

Qui me soignera?... qui veillera près de moi?... Mes parents ne sont pas à Paris.

J'ai une épouse... mais loin d'approcher de mon lit, elle le fuirait en craignant la contagion; il faudra que des étrangers me tiennent lieu de parents et d'amis.

Pendant neuf jours j'ignore qui veille près de moi : je n'entends rien, je ne vois rien.

Ce n'est qu'au bout de ce terme qu'une crise heureuse se déclare : je suis sauvé, mon délire cesse : il ne me faut plus que des soins, du calme et du repos.

J'entr'ouvre les yeux... je les promène avec peine autour de moi, je cherche à rappeler mes idées... J'aperçois M^me^ Dupont près de moi.

— Ai-je été longtemps en délire? lui dis-je.

— Neuf jours, monsieur : oh ! vous avez été bien malade... A la mort enfin!... Mais, grâce au ciel, vous voilà sauvé; il ne vous faut plus que de la patience et beaucoup de repos. Ah ! j'étais bien sûr que vous feriez une maladie!...

Sortir par cet orage! vous étiez déjà en nage... et quand vous êtes revenu!... ah ! les yeux vous sortaient de la tête !... mais les jeunes gens ne veulent jamais écouter !... Et puis mettre un bouquet sous son nez pour dormir... c'est très mauvais!... très malsain !...

— Qu'en a-t-on fait de ce bouquet?...

— Il est là... dans l'autre chambre : soyez tranquille; vous le retrouverez...

— Et qui m'a gardé pendant ma maladie?

— C'est moi, et puis... la voisine...

— La voisine!...

— Oui, cette dame sur votre carré... Oh ! elle a eu pour vous tous les soins imaginables... Dès qu'elle a su que vous étiez malade, elle a voulu être votre garde, et, ma foi, elle aurait gardé des malades toute sa vie qu'elle ne s'en acquitterait pas mieux.

— Où est-elle donc?... que je la remercie...

— Oh ! vous la remercierez plus tard... Elle vient d'aller chez elle... Mais vous causez là, et le médecin qui a défendu qu'on vous fasse parler !... Dormez, monsieur, dormez... cela vous fera du bien.

Mme Dupont tire mes rideaux et ne veut plus me répondre. Je ne conçois rien à la conduite de cette dame ; mais je n'ai pas encore la force de réfléchir longtemps ; je me rendors avec le désir de la voir. Vers le soir je m'éveille... Quelqu'un est près de moi... Au mouvement que je fais, on veut s'éloigner bien vite... mais il n'est plus temps... mes yeux ont rencontré les siens... je l'ai reconnue... c'est Nicette.

Je pousse un cri : elle revient près de moi...

— Ah ! de grâce, lui dis-je, parlez-moi ; que je sois bien sûr que c'est vous !...

— Oui... oui... c'est bien moi, c'est votre Nicette... Ah ! monsieur Dorsan... je vous en prie, ne me parlez plus... on me l'a bien défendu... Je ne voulais pas me montrer à cause de cela !

— Chère Nicette... ah ! votre vue n'était-elle pas plus puissante que tous leurs secours ?... C'est vous !... quoi !... c'est vous !...

Je lui prends les mains, je les presse, je les serre sur mon cœur... je n'ai plus la force de parler... Elle cherche à me calmer, mais elle est aussi émue que moi, ses larmes coulent, elles retombent sur moi ! mais qu'elles sont douces pour tous deux !

— C'est donc vous, Nicette, qui m'avez gardé pendant ma maladie ?...

— N'était-ce pas un devoir ? aurais-je pu confier ce soin à d'autres ?...

— Vous étiez donc ma voisine ?...

— Oui, monsieur...

— Cruelle ! et vous vous cachiez de moi !...

— Je ne croyais pas que ma vue vous ferait plaisir...

— Vous ne le croyiez pas !...

— Vous êtes marié...

— Vous voyez bien que je n'habite pas avec ma femme...

— Je n'osais me montrer à vous... de crainte que cela ne vous fît quitter votre logement.

— Quelle idée ! ah ! Nicette !...

— Je n'ai pu cependant résister au désir de me rappeler à votre pensée... et voilà pourquoi vous avez trouvé ce bouquet.

— Ah ! c'est à lui que je dois de vous avoir retrouvée... Nicette, je vous en prie !... ne me quittez plus !...

— Oh ! non, monsieur... je ne vous quitterai plus, puisque vous me

le permettez!... Mais je vous en conjure... calmez-vous, ne parlez plus... et reposez-vous un peu.

Je cède à ses sollicitations ; j'ai en effet besoin de me remettre. Nicette est près de moi, c'est à ses soins que je dois la vie!... J'ai peine à revenir de mon bonheur. Ah! que je me sens bien maintenant!... quelquefois cependant des regrets se mêlent à ma joie... quand je pense que Raymond!... mais si cela n'était pas, je serais trop heureux.

Chaque jour avance ma convalescence ; mais, pour que je sois bien, il faut que Nicette soit près de moi : aussi ne me quitte-t-elle plus. Elle semble étonnée des sentiments que je lui témoigne ; je vois dans ses yeux toute l'ivresse qu'ils lui causent : elle m'aime donc encore...

Souvent je m'en flatte, je me livre alors à toute la tendresse qu'elle m'inspire, je m'enivre du feu de ses regards, je pose ma tête sur son sein, je respire sa douce haleine... mais lorsque l'image de Raymond se présente à ma pensée, tout mon bonheur s'évanouit, mon cœur se gonfle, et je m'éloigne de Nicette.

Elle remarque ces passages subits du bonheur à la tristesse, ces changements qui s'opèrent brusquement dans mes manières avec elle.

— Vous pensez à votre femme?... me dit-elle un jour que je viens de m'éloigner d'elle en soupirant.

— Non, dis-je en la regardant avec douleur; je pense à Raymond.

— A M. Raymond... et cela vous fait soupirer?...

— Devez-vous vous en étonner...? ne m'a-t-il pas ravi le plus grand des biens!... Ah! Nicette, vous l'avez aimé et vous ne m'entendez pas!...

— Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas... Moi!... je l'ai aimé... grand Dieu! qui vous a dit cela!...

— Je l'ai vu... je sais qu'il a été votre amant...

— Mon amant! ô ciel! je suis donc bien méprisable à vos yeux!... Et vous l'avez pensé!...

Les pleurs la suffoquent... elle ne peut plus parler... Je cours près d'elle, je la serre dans mes bras, je la couvre de baisers : l'idée seule que Raymond m'a trompé est déjà le bonheur.

— Nicette... chère Nicette... réponds-moi... Mais comment se fait-il?... Cependant je l'ai vu chez vous; il vous prenait les mains; vous-même l'avez avoué...

— Ah! pouvez-vous croire que j'en aimais un autre que vous!.. moi qui donnerais ma vie pour vous... moi qui depuis que je vous ai vu n'ai pensé qu'à vous! Ah! pardonnez-moi de vous aimer tant... cela vous

offense peut-être ; mais il faut bien que je vous fasse connaître le fond de mon cœur...

Lorsque j'habitais ma boutique, mon seul bonheur était de vous voir... chaque jour, je vous attendais ou j'espérais vous voir passer... mais cela arrivait bien rarement...

Je vous apportais des bouquets comme gage de ma reconnaissance, et je saisissais le moment où la portière n'était pas là pour venir les attacher à votre porte!...

Quelquefois je vous voyais passer avec une dame sous le bras... Je pleurais alors, car je me disais : Jamais je n'irai comme cela avec lui... Quand j'étais longtemps sans vous apercevoir je désirais avoir de vos nouvelles, mais je n'osais pas aller en demander chez vous. Un jour M. Raymond vint m'acheter des fleurs ; il me regarda beaucoup, me reconnut sans doute et revint le lendemain. Tout en regardant mes fleurs, il me fit des compliments : je ne l'écoutais pas ; il me parla de vous... oh ! alors, j'eus beaucoup de plaisir à l'entendre.

Il s'aperçut de cela, car toutes les fois qu'il revenait il parlait de vous et je l'engageais toujours à rester... Il était le seul par qui j'avais de vos nouvelles ; ce qu'il me disait me chagrinait, et pourtant je voulais l'entendre!...

Il me disait que vous aviez vingt maîtresses... que vous aimiez toutes les femmes... et que vous aviez bien ri de moi... puis il me montrait les bouquets que je vous portais et dont il disait que vous lui faisiez présent !...

— Le misérable!... et vous l'avez cru... Nicette...

— Hélas ! quand je vous ai vu venir chercher des fleurs avec cette dame... qui vous appelait mon bon ami... et me regardait d'un air moqueur, j'ai bien pensé qu'il me disait la vérité. Cela m'avait fait tant de peine que je ne pus pas rester chez moi... je sortis... je me promenai toute seule une partie de la nuit... ne sachant plus ce que je faisais : c'est pendant ce temps-là que vous êtes venu.

Le lendemain matin, quand vous êtes revenu, vous aviez l'air bien en colère... et vous savez bien que vous m'avez quitté très brusquement : j'aurais voulu vous retenir, mais je n'osai pas. Le soir M. Raymond revint ; il me parla de vous ; je pleurais, il voulut me consoler ; il a pu prendre mes mains dans les siennes...

Ah! je ne le sentais pas!... je ne songeais qu'à vous. Il revint encore le lendemain ; il voulut alors me parler de lui : il me dit qu'il m'adorait, et mille autres choses, mais il ne parlait plus de vous ; je ne voulus pas l'écouter. Je ne le reçus plus ; il m'écrivit une grande lettre

d'amour, en me traitant de cruelle, de méchante... Ah! je l'ai conservée pour vous la montrer... Enfin il me laissa en repos. Je ne vous voyais plus... Je vins dans cette maison : j'appris que vous étiez parti, mais que vous aviez conservé votre logement; cela me faisait espérer votre retour. Mais un jour M. Raymond passa devant ma boutique, et, charmé de me faire de la peine, il m'apprit que vous étiez marié. Hélas! je devais bien m'y attendre... je savais bien que d'autres devaient vous aimer, et pourtant je devins si triste que je n'eus plus le courage de garder ma boutique; j'étais d'ailleurs devenu assez riche pour m'en passer. Je suis venue dans cette maison; j'ai appris que le logement sur votre carré était vacant, je l'ai loué bien vite.

Cela me rapprochait de cet appartement où j'ai passé la nuit qui a décidé du reste de ma vie... Enfin, quand vous êtes revenu l'habiter, je n'ai pas osé me montrer à vos yeux, parce que je ne croyais pas que ma vue vous ferait plaisir. Voilà la vérité : croyez-vous maintenant que j'en aie aimé un autre que vous?...

En terminant son récit, Nicette court me chercher la lettre de Raymond et me l'apporte.

Je n'en avais plus besoin pour la croire; mais cette dernière preuve achève de me convaincre que j'ai été dupe des apparences et des mensonges de Raymond.

Ah! qu'il est doux ce moment qui me fait retrouver ma Nicette digne de tout mon amour!... Je m'empresse de lui raconter, à mon tour, tout ce qui m'est arrivé, tout ce que j'ai éprouvé en la croyant la maîtresse de Raymond.

En m'écoutant, elle pleure de joie et d'amour, elle me regarde, me prend les mains, les pose sur son cœur.

— Vous m'aimiez aussi, me dit-elle, et vous m'aimez toujours! ah! que je suis heureuse!

Le récit de mon mariage et de la conduite de Pélagie la jette dans le plus grand étonnement; elle ne conçoit pas que ma femme ne puisse pas m'aimer!

Chère Nicette!... sans ce misérable Raymond je serais libre encore!... mais les nœuds qui m'enchaînent à Pélagie sont rompus par la nature, s'ils ne le sont point par les hommes.

— Quoi! me dit-elle, vous ne retournerez pas avec votre femme!...

— Jamais. Cette résolution était irrévocable avant que je vous eusse retrouvée; elle ne peut vous attirer aucun reproche.

— Et vous voulez bien que je reste avec vous?..

— Si je veux!... Pourrais-je maintenant exister sans toi?...

— Ah!... monsieur... que je vais être heureuse!...

— Chère Nicette! plus de monsieur, plus de vous entre nous!... Je suis ton ami, ton amant... tu es l'univers pour moi!... Appelle-moi Eugène... ton Eugène!...

La soirée s'est écoulée dans ce doux entretien.

— Il faut que je rentre chez moi, dit Nicette : voici l'heure du repos ; tu en as besoin...

— Ah! le bonheur m'a rendu la santé!... mais tu es ma garde, et tu ne dois pas me quitter.

Elle rougit, elle me regarde... mais elle n'a plus la force de me rien refuser...

— Cher Eugène, me dit-elle, je suis à toi!... Ah! c'est bien ici que je te dois le prix de ton amour!

Ivresse si pure d'un amour véritable, je ne vous avais pas encore goûtée!

Ah! ce n'est que d'aujourd'hui que je crois exister!

XXXVI

GRANDS ÉVÉNEMENTS. — CONCLUSION

Des jours nouveaux luisent pour moi ; près de Nicette le temps vole, l'amour seul reste. Il me semble chaque jour que je l'aime davantage. La pauvre petite craint quelquefois que son bonheur ne soit un songe. Que nos plaisirs sont vifs, que nos entretiens sont doux !

Nicette n'est plus cette petite bouquetière, telle que je l'ai rencontrée autrefois.

Depuis qu'elle m'a connu, elle s'est constamment attachée à perdre les manières, le langage qui pouvaient me déplaire ; elle a cherché à acquérir les connaissances indispensables qui lui manquaient. Pendant tout le temps qu'elle a vécu solitaire près de moi, c'est à l'étude qu'elle a consacré les instants qu'elle ne donnait pas à mon souvenir.

Maintenant elle parle, s'exprime avec facilité ; ses manières sont gracieuses ; sa tournure simple, mais décente : elle ne se tient pas raide, ne garde pas ses yeux baissés et ne se donne point les airs sévères qu'avait Pélagie (avant d'être ma femme) ; mais son maintien est

La jeune servante qui nous conduit, pousse à chaque instant des exclamations. (P. 319.)

honnête, son regard doux; toute sa personne doit plaire; et son cœur... ah! son cœur est un trésor.

Six mois ont passé comme un jour depuis que j'ai retrouvé Nicette; notre bonheur serait parfait, si elle n'avait pas quelquefois des instants de mélancolie : je devine ce qui les fait naître :

— Tu es marié, me dit-elle souvent; c'est peut-être bien mal à moi d'habiter avec toi... Si un jour tu allais me mépriser!. .

— Chère Nicette ! chasse ces idées que mon cœur repousse... Que le monde pense et dise ce qu'il voudra !... Il a tort, s'il me blâme : de bonne foi, qui doit-on mépriser de la femme qui trompe son mari ou de la maîtresse qui est fidèle à son amant?

Mais un matin, pendant que nous déjeunons, on sonne chez moi avec violence; Nicette va ouvrir, elle revient suivie d'une femme que je reconnais : c'est Justine, la femme de chambre de Pélagie.

Mon sang se glace : que vient-elle m'apprendre?

— Monsieur, me dit Justine, madame votre épouse est très mal : en revenant, il y a trois jours, d'un bal, elle a eu un vomissement de sang; on craint pour ses jours, et elle désire vous voir.

Nicette pâlit : je la vois chanceler, mais elle court me chercher mon chapeau.

— Allez, mon ami, me dit-elle, allez vite... votre femme vous attend... Ah ! s'il le faut, restez près d'elle, ne revenez plus !... mais tâchez de conserver ses jours !

Je me hâte de suivre Justine; je rentre dans cette maison où je ne croyais plus retourner?... Comme tout est changé ! Quel désordre règne partout !

Je pénètre enfin dans l'appartement de ma femme, j'approche de son lit; j'ai peine à la reconnaître. Est-ce donc là cette Pélagie que j'ai vue si fraîche, si jolie !... J'oublie ses torts, et je ne me sens plus pour elle que de la pitié.

Elle me tend la main.

— J'ai voulu vous voir avant de mourir, me dit-elle d'une voix éteinte. Eugène, pardonnez-moi mes fautes... Vous le voyez, j'en suis punie... Si je vous avais écouté, je ne serais pas maintenant sur le bord de ma tombe !

Je veux la consoler, j'essaye de ranimer l'espérance dans son cœur; mais je ne puis y réussir : elle sent trop bien que les principes de sa vie sont détruits.

Je m'établis près d'elle.

La journée se passe sans apporter de changements à son état, mais la nuit est terrible; et sur les cinq heures du matin Pélagie cesse d'exister.

Je verse des larmes sur les cendres d'une femme dont la vie fut si courte et le bonheur si faux.

— Après avoir terminé les affaires que me suscite cet événement et payé les dettes contractées par ma femme, je retourne près de Nicette.

— Eh bien ! me dit-elle, votre femme?...

— Elle n'est plus !

— Ah ! mon ami ! pleurons sur sa destinée ! elle pouvait être si heureuse en vous aimant !

Pour me distraire de cet événement, je forme le projet de faire un voyage avec Nicette ; cela achèvera de la former : la vue de la Suisse et de l'Italie est toujours profitable pour quelqu'un qui sait penser et se souvenir.

Nicette est prête à me suivre ; partout où elle sera avec moi elle se trouvera heureuse, peu lui importe sous quel ciel, dans quel climat nous devions vivre !

Je suis pour elle le monde, les plaisirs, le bonheur. Ah ! Nicette ! aime-moi toujours ainsi !... Si jamais tu me trahissais !... oh ! c'est alors qu'il ne faudrait en aimer ni en croire aucune.

Nous partons dans une berline que j'ai achetée, libres de nous arrêter partout où un monument nous étonnera, où un fait nous intéressera : c'est ainsi qu'il est agréable de voyager et que cela peut servir à quelque chose.

Nous traversons la Suisse ; je veux faire voir à Nicette le superbe mont Cenis.

Nous nous arrêtons à une auberge au pied de la montagne ; je remarque beaucoup de mouvement dans la maison. Je demande une chambre ; la jeune servante qui nous conduit pousse à chaque instant des exclamations.

— Qu'est-il donc arrivé chez vous ? lui dis-je ; vous paraissez tous bien occupés : vous avez sans doute beaucoup de voyageurs ?

— Oui, monsieur ; il est arrivé ce matin une compagnie d'étrangers qui venaient pour gravir la montagne : il y a des Anglais, des Français... des Russes, tout plein de curieux enfin... mais ce n'est pas là ce qui nous chagrine...

Faut vous dire que ce matin tous ces messieurs étaient rassemblés avant le déjeuner ; on est venu à parler des tables d'hôte.

L'un d'eux a dit qu'il s'y amusait beaucoup parce qu'il mangeait très vite ; un autre a prétendu qu'il était plus habile que personne, et qu'il avalerait six œufs durs avant de déjeuner et mangerait encore plus vite que tout le monde : on s'est moqué de lui ; il a parié dix louis, un Anglais a tenu le pari.

Le pauvre cher homme s'est fait apporter des œufs durs ; il les a avalés, et puis s'est mis à déjeuner... Oh ! ça ! il allait bon train !... si bien qu'il a gagné les dix louis. Mais v'là qu'après il est devenu jaune,

rouge, bleu... il a fallu le porter sur son lit, et, au lieu de gravir la montagne, il pourrait ben crever cheux nous.

— C'est sans doute un Anglais qui a voulu faire cette gentillesse-là !

— Non, monsieur, c'est un Francais !

— Un Français !

— Si vous voulez le voir, tout le monde entoure son lit... chacun invente un remède pour le sauver.

Je suis curieux de voir cet homme. Je laisse Nicette, et me fais conduire à la chambre du moribond. A l'instant où j'y entre, il venait de mourir des suites de son pari: je jette un regard sur lui... je reconnais mon voisin Raymond.